**STRABON**

***Géographie***

**Traduction française en quatre volumes d'Amédée Tardieu,**

***éditée à Paris, Hachette, en 1867.***



NB : Les cartes géographiques qui accompagnent ces chapitres n'appartiennent pas à l'édition de Tardieu, mais aux deux atlas suivants :

* Spruner-Menke - *Atlas antiquus* (1865)
* [**L. Carrez - *Atlas de Géographie ancienne* (1886)**](http://www.mediterranees.net/geographie/carrez/index.html)

**Numérisation par Agnès Vinas, en collaboration avec Philippe Remacle.**

**Tirée du site**[**http://www.mediterranees.net/**](http://www.mediterranees.net/)

Avertissement du traducteur Amédée Tardieu (1867)

Tout le monde connaît la traduction française de la *Géographie* de Strabon, commencée par La Porte du Theil et Coray et achevée par Letronne, et tout le monde sans doute s'étonnera que quelqu'un ait eu l'idée de recommencer un travail si consciencieusement fait et que recommandaient de tels noms. Nous pourrions invoquer la cherté et la rareté du livre, son format peu commode et l'absence de tables qui le rend à peu près inutile pour les recherches ; nous pourrions dire surtout que depuis l'époque de la publication du dernier volume (1819), le texte de Strabon a subi d'importants changements et a été sensiblement amélioré, de sorte qu'en maint endroit l'ancienne traduction ne correspond plus aux éditions grecques dont on se sert d'ordinaire. Mais ce n'est pas là en réalité ce qui nous a décidé à entreprendre une tâche si longue et si pénible. Il nous a semblé que si, aujourd'hui, après les corrections et restitutions de Groskurd, de Kramer et de Piccolos, après les *Vindiciae Strabonianae* de Meineke et surtout après cet incomparable *Index varia lectionis* qui accompagne l'édition de M. Ch. Müller, la philologie et la paléographie, en ce qui concerne le texte de Strabon, avaient dit leur dernier mot, le commentaire géographique et historique de ce précieux texte était encore à faire, et que la meilleure préparation à une entreprise de cette nature était une traduction nouvelle faite avec autant de soin que pourrait l'être la traduction de l'un des chefs-d'oeuvre classiques. Notre traduction, n'est donc, on le voit, dans notre pensée, que le commencement d'un travail de très longue haleine, dont nous ne pouvons encore indiquer au juste ni la forme ni les dimensions. Telle qu'elle est pourtant, la nouvelle traduction de Strabon pourra former un tout complet. Elle paraîtra en trois volumes que nous avons coupés à dessein de la même façon que l'est l'édition grecque de M. Meineke, pour faciliter la comparaison du texte et de la traduction. Au bas des pages se trouvent les notes philologiques indispensables et les renvois à cet *Index varie lectionis* de M. Müller qui a été la véritable base de notre travail ; enfin le troisième volume sera terminé par une table des matières unique, mais aussi ample et aussi exacte que possible. Nous avons à coeur, en finissant, de remercier hautement M. le docteur Roulin, bibliothécaire de l'Institut et membre de l'Académie des sciences, de ses excellents conseils qui nous ont permis dans beaucoup de passages difficiles de donner à notre traduction plus de rigueur et de précision.

# Livres I et II : Considération générales

**I, 1 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.1]] [1] La géographie, que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage, nous paraît être autant qu'aucune autre science du domaine du philosophe ; et plus d'un fait nous autorise à penser de la sorte : celui-ci d'abord, que les premiers auteurs qui osèrent traiter de la géographie étaient précisément des philosophes, Homère, Anaximandre de Milet et son compatriote Hécatée, comme Eratosthène en fait déjà la remarque ; puis Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Ephore et maint autre avec eux ; plus récemment enfin Eratosthène, Polybe, Posidonius, philosophes aussi tous trois. En second lieu, la multiplicité de connaissances, indispensable à qui veut mener à bien une pareille oeuvre, est le partage uniquement de celui qui embrasse dans sa contemplation les choses divines et humaines, c'est-à-dire l'objet même de la philosophie. Enfin, la variété d'applications dont est susceptible la géographie, qui peut servir à la fois aux besoins des peuples et aux intérêts des chefs, et qui tend à nous faire mieux connaître le ciel d'abord, puis toutes les richesses de la terre et des mers, aussi bien les animaux que les plantes, les fruits, et les autres productions propres à chaque contrée, cette variété, disons-nous, implique encore dans le géographe ce même esprit philosophique, habitué à méditer sur le grand art de vivre et d'être heureux.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.2]] [2] Mais reprenons, point par point, ce qui vient d'être dit, pour aller plus encore au fond des choses. Et d'abord, montrons que c'est à bon droit qu'à l'imitation de nos prédécesseurs, d'Hipparque notamment, nous avons présenté Homère comme le fondateur même de la science géographique. Homère, en effet, n'a pas surpassé seulement en mérite poétique les auteurs anciens et modernes, il leur est supérieur encore, on peut dire, par son expérience des conditions pratiques de la vie des peuples, et c'est à cause de cette expérience même que, non content de s'intéresser à l'histoire des faits et de chercher à en recueillir le plus grand nombre possible pour en transmettre ensuite le récit à la postérité, il y a joint l'étude de la géographie, tant l'étude partielle des localités que l'étude générale des mers et de la terre habitée. Aurait-il pu, sans cela, atteindre, comme il l'a fait, aux limites mêmes du globe et en parcourir dans ses vers la circonférence tout entière ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.3]] [3] Il commence par nous représenter la terre telle qu'elle est, en effet, enveloppée de tous côtés et baignée par l'Océan ; puis, des diverses contrées qu'elle renferme, il désigne les unes par leurs vrais noms et nous laisse reconnaître les autres à certaines indications détournées : ainsi, tandis qu'il nomme expressément la Libye, l'Ethiopie, les Sidoniens et les Erembes (les mêmes apparemment que les Arabes Troglodytes), il se contente de désigner indirectement les pays de l'Orient et de l'Occident par cette circonstance que l'Océan les baigne. Car c'est du sein de l'Océan, suivant lui, que le soleil se lève et au sein de l'Océan qu'il se couche et les autres astres pareillement :

*«Déjà le soleil, sorti à peine du sein de l'Océan aux eaux calmes et profondes,  
éclairait les campagnes de ses premiers rayons» (*Il. VII, 421) ;

et ailleurs :

*«Déjà au sein de l'Océan a disparu l'étincelant flambeau du soleil,  
attirant après soi sur la terre le sombre voile de la nuit» (*Il. VIII, 485) ;

ailleurs encore il nous montre les astres «*sortant de l'Océan où ils se sont baignés*» (*Il*. V, 6).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.4]] [4] Au tableau qu'il fait maintenant de la félicité des peuples occidentaux, et de l'incomparable pureté de l'air qu'ils respirent, il est aisé de voir qu'il avait ouï parler des richesses de l'Ibérie, de ces richesses qui, après avoir tenté successivement Hercule et les Phéniciens, lesquels même, à cette occasion, occupèrent la plus grande partie du pays, provoquèrent en dernier lieu la conquête romaine. C'est bien, en effet, de l'Ibérie que souffle le zéphyr et du côté de l'Ibérie pareillement qu'Homère a placé le «Champ Elyséen, où les dieux, nous dit-il, doivent conduire Ménélas» (*Od*. IV, 563) :

*«Quant à vous, Ménélas, les immortels vous conduiront vers le Champ Elyséen, aux bornes mêmes de la terre :  
c'est là que siège le blond Rhadamanthe, là aussi que les humains goûtent à la vie la plus facile,  
à l'abri de la neige, des frimas et de la pluie, et que du sein de l'Océan s'élève sans cesse  
le souffle harmonieux du zéphyr».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.5]] [5] Ajoutons que les îles des *Bienheureux* sont situées à l'extrémité occidentale de la Maurusie, à la rencontre de laquelle semble s'avancer en quelque sorte l'extrémité correspondante de l'Ibérie : or, si l'on réputait lesdites îles Fortunées, cela n'a pu tenir qu'à leur proximité d'une contrée aussi réellement fortunée que l'était l'Ibérie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.6]] [6] D'autres indications d'Homère nous montrent les Ethiopiens aussi habitant aux derniers confins de la terre, sur les bords mêmes de l'Océan ; je dis «aux derniers confins de la terre» d'après le vers suivant :

*«Les Ethiopiens, qui vivent partagés en deux nations aux derniers confins de la terre» (*Od. I, 23),

dans lequel l'expression «partagés en deux nations» est elle-même parfaitement exacte, comme nous le démontrerons par la suite ; et si j'ajoute «sur les bords mêmes de l'océan», c'est d'après cet autre passage :

*«Car Jupiter s'en fut hier vers l'Océan pour visiter les vertueux Ethiopiens et prendre part à leur banquet» (*Il. I, 423).

Voici maintenant comme il donne à entendre que l'extrémité septentrionale ou arctique de la terre est également bordée par l'Océan. Il dit en parlant de l'Ourse :

*«Seule elle est dispensée de plonger au sein de l'Océan» (*Il. XVIII, 489 ; cf *Od*. V, 275),

mais c'est qu'il emploie le nom de l'Ourse et aussi celui du Chariot pour désigner le cercle arctique : autrement, eût-il dit, alors que tant d'autres étoiles accomplissent aussi leur révolution dans la même partie du ciel toujours visible pour nous, que l'Ourse seule est exempte de plonger dans l'Océan ? On a donc tort de le taxer, comme on a fait, d'ignorance, pour n'avoir connu, soi-disant, qu'une seule Ourse au lieu de deux. Il n'est pas probable, en effet, que, de son temps, la seconde Ourse fût déjà rangée au nombre des constellations, et ce n'est sans doute qu'après que les Phéniciens l'eurent observé et s'en furent servis pour la navigation que cet astérisme aura passé chez les Grecs, comme on voit que la Chevelure de Bérénice et Canope n'ont reçu les noms qu'elles portent que d'hier seulement, et que, de l'aveu d'Aratus, tant de constellations attendent encore les leurs. Il s'ensuit aussi que Cratès n'a pas eu raison de vouloir ici corriger le texte et de lire : «*Oios d'*, seul, le cercle arctique est dispensé de plonger au sein de l'Océan» [au lieu de *oiê d'*, seule l'Ourse] : car la leçon qu'il rejette n'était nullement à rejeter. Héraclite, lui, est plus dans le vrai, et nous semble, si l'on peut dire, plus homérique, lorsque, comme Homère, il emploie le nom de l'Ourse pour désigner le cercle arctique : «L'Ourse, dit-il, limite commune de l'Orient et de l'Occident ; l'Ourse, à l'opposite de laquelle souffle Jupiter-Serein». Car c'est bien le cercle arctique, et non pas l'Ourse elle-même, qui marque proprement la limite du couchant et du levant. Mais, si Homère, sous le nom de l'Ourse, constellation qu'il appelle aussi le Chariot, et qu'il nous montre dans le ciel poursuivant en quelque sorte et guettant Orion (*Od*. V, 274), a entendu désigner le cercle arctique, sous le nom d'*Océan*il a dû certainement entendre l'*horizon*, au-dessus et au-dessous duquel nous voyons, dans ses vers, se lever et se coucher les astres ; et, comme il dit que l'Ourse achève sa révolution dans le même lieu sans se coucher dans l'Océan, il faut qu'il ait su que le cercle arctique passe par le point le plus septentrional de l'horizon. Ajustons maintenant les paroles du poète, aux explications qui précèdent : comme le nom d'Océan éveille en nous l'idée correspondante d'horizon, d'horizon terrestre, et que le cercle arctique (qu'il désigne par le nom d'Arctos ou d'Ourse) n'est autre que le cercle qui, au jugement de nos sens, passe par le point le plus septentrional de la terre habitée, il demeure établi que, dans la pensée d'Homère, ce côté-là de la terre devait être aussi baigné par l'Océan. Il n'est pas jusqu'aux populations arctiques qu'Homère ne connût parfaitement ; il ne les mentionne pas, à vrai dire, nominativement (ce qui se conçoit, du reste, puisque, même aujourd'hui, il n'existe pas encore pour elles de dénomination générale), mais il est aisé de les reconnaître à la peinture qu'il fait de leur genre de vie, quand il les qualifie de *Nomades*, de *fiers Hippemolges*, de tribus*Galactophages* et *Abiennes* (*Il*. XIII, 5 et 6).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.7]] [7] Il s'y prend encore d'autre façon pour nous donner à entendre que l'Océan entoure circulairement la terre ; il mettra par exemple dans la bouche de Junon les paroles suivantes :

*«Car je veux aller visiter les bornes de la terre féconde et l'Océan, père des dieux» (*Il. XIV, 200-201),

ce qui revient à dire que l'Océan confine à toutes les extrémités de la terre ; or on sait que lesdites extrémités figurent proprement un cercle. Dans l'*Hoplopée* aussi (*Il*. XVIII, 607), il fait de l'Océan la bordure circulaire du bouclier d'Achille. Ajoutons comme une nouvelle preuve de la curiosité scientifique qui possédait Homère, que le double phénomène du flux et du reflux de l'Océan ne lui était pas demeuré inconnu, témoin l'expression suivante, «l'Océan aux flots rétrogrades» (*Il*. 399) et ce passage [à propos de Charybde] :

*«Trois fois par jour elle vomit, et trois fois elle ravale ses ondes» (*Od. XII, 105).

Il est vrai qu'il eût fallu dire ici *deux fois* au lieu de *trois* ; mais, que la différence tienne à une erreur d'observation ou à une erreur de copie, toujours est-il que le but du poète était bien de décrire le phénomène en question. L'épithète «au courant paisible» (*Il*. VII, 422), semble aussi une image exacte de la marée montante, qui, de fait, a l'allure plutôt douce qu'impétueuse. Posidonius, de son côté, croit voir dans ce que dit Homère de rochers alternativement couverts et découverts et dans le nom de fleuve qu'il prête à l'Océan (*Il*. XIV, 245) une double allusion aux phénomènes des marées : passe pour la première raison, mais la seconde n'a pas de sens, car jamais le mouvement de la marée montante n'a ressemblé au courant d'un fleuve, et celui du reflux bien moins encore. L'explication de Cratès a quelque chose de plus plausible : suivant lui, les qualifications de courant profond, de courant rétrograde, voire même celle de fleuve, désignent bien, dans Homère, l'Océan tout entier, mais ce même nom de fleuve et celui de courant fluvial ne désignent plus qu'une partie de l'Océan, et de l'Océan pris dans le sens restreint, non dans le sens étendu, quand le poète vient à dire :

*«Une fois le vaisseau sorti du courant du fleuve Océan pour entrer au sein de la vaste mer».*

Ici, en effet, il s'agit, non pas de la totalité de l'Océan, mais d'un courant fluvial au sein de l'Océan, autrement dit d'une portion quelconque de l'Océan, que Cratès se représente comme une espèce d'estuaire ou de golfe se prolongeant, à partir du tropique d'hiver, dans la direction du pôle austral. De la sorte, en quittant ledit fleuve, un vaisseau aura pu se trouver encore en plein Océan ; s'agit-il, au contraire, de la totalité de l'Océan, on ne conçoit plus qu'après en être une fois sorti le vaisseau s'y retrouve encore. Homère dit bien, à la vérité :

*«Quand sorti du courant du fleuve, il fut entré au sein de la mer»,*

mais la mer ici ne saurait s'entendre que de l'Océan lui-même. Il demeure donc avéré que le passage, interprété autrement que nous ne le faisons, reviendrait à ceci, «qu'un vaisseau est sorti de l'Océan pour entrer dans l'Océan». La question, pourtant, demanderait une plus ample discussion. Au surplus, que la terre habitée soit une île, la chose ressort tout d'abord du témoignage de nos sens, du témoignage de l'expérience. Car partout où il a été donné aux hommes d'atteindre les extrémités mêmes de la terre, ils ont trouvé la mer, celle précisément que nous nommons *Océan*, et, pour les parties où le fait n'a pu être vérifié directement par les sens, le raisonnement l'a établi de même. Les périples exécutés, soit autour du côté oriental de la terre, qui est celui qu'habitent les Indiens, soit autour du côté occidental, qui est celui qu'occupent les Ibères et les Maurusiens, ont été poussés loin, tant au nord qu'au midi, et l'espace qui demeure encore fermé à nos vaisseaux, faute de relations établies entre nos marins et ceux qui exécutent en sens contraire des périples analogues, cet espace, disons-nous, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues. Cela étant, il n'est guère vraisemblable que l'Océan Atlantique puisse être divisé en deux mers distinctes par des isthmes aussi étroits qui intercepteraient la circumnavigation, et il paraît beaucoup plus probable que ledit Océan est un et continu ; d'autant que ceux qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs traces, ne l'ont point fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement à cause du manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. Cette manière de voir s'accorde mieux aussi avec le double phénomène du flux et du reflux de l'Océan, car partout les changements qu'il éprouve, notamment ceux qui consistent à élever et à abaisser le niveau de ses eaux, ont un caractère uniforme ou n'offrent que d'imperceptibles différences, comme cela se conçoit de mouvements produits au sein de la même mer et en vertu d'une seule et même cause.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.9]] [9] Restent les objections d'Hipparque, mais elles ne sauraient convaincre personne : elles consistent à dire que le régime de l'Océan n'est pas, sur tous les points, parfaitement semblable à lui-même, et que, cela fût-il accordé, il n'en résulterait pas nécessairement que la mer Atlantique dût former un seul courant circulaire et continu. Ajoutons que, pour nier cette uniformité parfaite du régime de l'Océan, il s'appuie sur le témoignage de Séleucus de Babylone ! Pour plus de détails sur l'Océan et sur le phénomène des marées, nous renverrons, nous, à Posidonius et à Athénodore, qui nous paraissent avoir convenablement approfondi la question, nous bornant à dire présentement que le système que nous défendons répond mieux à l'uniformité constatée des phénomènes océaniques, et que, plus la masse d'eau répandue autour de la terre sera considérable, plus il sera aisé de concevoir comment les vapeurs qui s'en dégagent suffisent à alimenter les corps célestes.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.10]] [10] Mais, si Homère a exactement connu et décrit les extrémités et la bordure circulaire de la terre, il n'a pas moins bien connu et décrit la mer Intérieure. Les pays qui entourent cette mer, à partir des colonnes d'Hercule, sont, comme on sait, la Libye, l'Egypte et la Phénicie, et plus loin la côte qui avoisine Chypre ; puis viennent les Solymes, les Lyciens, les Cariens, et le littoral compris entre Mycale et la Troade, avec les îles adjacentes : or, tous ces lieux, le poète les a mentionnés en termes exprès, comme il a parlé aussi et des contrées ultérieures qui bordent la Propontide et des côtes de l'Euxin jusqu'à la Colchide et de l'expédition de Jason. Il connaissait, en outre, le Bosphore Cimmérien, et naturellement les Cimmériens eux-mêmes : on ne s'expliquerait pas, en effet, comment il eût pu connaître le nom des Cimmériens et ignorer leur existence, l'existence d'un peuple, qui, de son vivant ou peu de temps avant lui, avait, depuis le Bosphore, couru et ravagé tout le pays intermédiaire jusqu'à l'Ionie ? Mais non, il les connaissait, et ce qui le prouve, c'est qu'il a fait allusion à la nature brumeuse du climat de leur pays :

*«Un voile, dit-il, un voile de vapeurs et de nuages les enveloppe ; l'éclat du soleil ne resplendit jamais pour eux,  
et la funeste nuit plane toujours au-dessus de leurs têtes» (*Od. XI, 15 et 19).

Il connaissait pareillement l'Ister (du moins nomme-t-il les Mysiens, nation thracique, riveraine de ce fleuve) et aussi tout le littoral à partir de l'Ister, autrement dit la Thrace jusqu'au Pénée, puisqu'il mentionne les Paeoniens et qu'il signale l'Athos, l'Axius et les îles situées vis-à-vis. Quant au littoral de la Grèce, prolongement de celui de la Thrace, il a été décrit par lui en entier jusqu'aux frontières de la Thesprotie. Il connaissait enfin l'extrémité de l'Italie, à en juger par la mention qu'il a faite de Temesa et des Sicèles, et l'extrémité de l'Ibérie, ainsi que la richesse et la prospérité des peuples qui l'occupaient, et dont nous parlions tout à l'heure. Si maintenant, dans l'intervalle, se laissent apercevoir quelques lacunes, on peut les lui pardonner, le géographe de profession lui-même omettant souvent bien des détails. Il est excusable aussi et ne mérite aucun blâme s'il a cru devoir mêler, çà et là, quelques circonstances fabuleuses à ses récits, d'ailleurs tout historiques et didactiques, car il n'est pas vrai, comme le prétend Eratosthène, que tout poète vise uniquement à plaire et jamais à instruire : tout au contraire, ceux qui ont traité le plus pertinemment les questions de poétique proclament la poésie une sorte de philosophie primitive. Mais nous réfuterons plus longuement ce jugement d'Eratosthène, quand nous aurons, plus loin, à reparler du poète.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.11]] [11] Pour le moment, ce qui a été dit doit suffire à établir qu'Homère a été bien réellement le père de la géographie. Quant aux successeurs qu'il a eus dans cette science, c'étaient, comme chacun sait, des hommes d'un mérite éminent et familiarisés avec les études philosophiques : les deux qu'Eratosthène nomme immédiatement après lui sont Anaximandre, qui fut le disciple et le compatriote de Thalès, et Hécatée de Milet. Eratosthène ajoute qu'Anaximandre publia la première *Carte géographique*, et qu'il reste d'Hécatée un *Traité de géographie*, dont l'authenticité ressort, suivant lui, de l'ensemble des oeuvres de cet auteur.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.12]] [12] Maintenant, que l'étude de la géographie exige une grande variété de connaissances, beaucoup l'ont dit avant nous ; Hipparque notamment, dans sa *Critique de la Géographie d'Eratosthène*, fait remarquer très judicieusement que la connaissance de la géographie, si utile à la fois au simple particulier et à l'érudit de profession, ne saurait absolument s'acquérir sans quelques notions préliminaires d'astronomie et sans la pratique des règles du calcul des éclipses. Comment juger, par exemple, si Alexandrie d'Egypte est plus septentrionale ou plus méridionale que Babylone et de combien elle peut l'être, sans recourir à la méthode des climats ? De même, comment savoir exactement si tel pays est plus avancé vers l'orient et tel autre vers l'occident, autrement que par la comparaison des éclipses du soleil et de celles de la lune ? Ainsi s'explique Hipparque à cet égard.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.13]] [13] En général, quiconque se propose de décrire les caractères propres de telle ou telle contrée a essentiellement besoin de recourir à l'astronomie et à la géométrie, pour bien en déterminer la configuration, l'étendue, les distances relatives, le climat ou la situation géographique, la température, et, en un mot, toutes les conditions atmosphériques. Puisqu'il n'est pas de maçon bâtissant une maison ni d'architecte édifiant une ville, qui ne tiennent compte préalablement de toutes ces circonstances, à plus forte raison le philosophe, qui embrasse dans ses études la terre habitée tout entière, y aura-t-il égard. Et, de fait, la chose lui importe plus qu'à personne. Car si, pour une étendue de pays restreinte, la situation au nord et la situation au midi n'impliquent qu'une légère différence, rapportés à la circonférence totale de la terre habitée, le nord comprendra jusqu'aux derniers confins de la Scythie et de la Celtique, et le midi jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Ethiopie, ce qui implique des différences énormes. De même il ne saurait être indifférent d'habiter chez les Indiens ou parmi les Ibères, peuples que nous savons être, à l'extrême orient et à l'extrême occident, en quelque sorte les antipodes l'un de l'autre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.14]] [14] Comme tous ces faits maintenant tirent leur principe du mouvement du soleil et des autres astres, et aussi de la tendance centripète des corps, nous voilà forcés d'élever nos regards vers le ciel, pour observer les apparences qu'en chaque contrée il nous découvre, apparences qui varient extrêmement, reproduisant ainsi la diversité même des lieux d'observation. Comment donc prétendre représenter avec exactitude et expliquer convenablement ces différences respectives dans la nature et l'aspect des lieux, si l'on n'a pas le moins du monde égard à cet ordre de phénomènes ? Il ne nous est pas possible, à vrai dire, vu le caractère spécial de notre ouvrage, qui doit être avant tout politique, de les approfondir tous ; au moins convient-il que nous en exposions ici ce qui peut être à la portée de l'homme mêlé à la vie politique.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.15]] [15] Mais celui qui a pu déjà élever si haut sa pensée ne reculera pas devant une description complète de la terre : il serait plaisant, en effet, qu'après avoir, dans son désir de mieux décrire la partie habitée de la terre, osé toucher aux choses célestes et s'en être servi dans ses démonstrations, il dédaignât de rechercher quelles peuvent être l'étendue et la constitution de la sphère terrestre elle-même, dont la terre habitée n'est qu'une partie, quelle place elle occupe dans l'univers, si elle n'est habitée que dans une seule de ses parties, celle que nous occupons, ou si elle l'est dans d'autres encore, et, dans ce cas, combien l'on en compte, quelles peuvent être aussi l'étendue et la nature de sa portion inhabitée et finalement la raison d'un pareil abandon. Il s'ensuit donc qu'il existe une certaine corrélation entre les études astronomiques et géométriques d'une part et la géographie, telle que nous l'avons définie, de l'autre, puisque cette science relie ensemble les phénomènes terrestres et célestes, devenus en quelque sorte des domaines limitrophes, et qu'elle comble l'immense intervalle

*«Qui de la terre s'étend jusqu'aux cieux» (*Il. VIII, 16).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.16]] [16] Allons plus loin et à cette masse déjà si grande de connaissances indispensables ajoutons l'histoire de la terre elle-même, autrement dit la connaissance des animaux et des plantes et, en général, de toutes les productions, utiles ou non, de la terre et des mers, et notre thèse, croyons-nous, en deviendra plus évidente encore. Que cette connaissance de la terre, en effet, soit d'une grande utilité pour qui a su l'acquérir, la chose ressort et du témoignage de l'antiquité et du simple raisonnement : les poètes ne nous représentent-ils point toujours comme les plus sages ceux d'entre leurs héros qui ont voyagé et erré par toute la terre ? A leurs yeux c'est toujours un grand titre de gloire d'avoir «visité beaucoup de cités et observé les moeurs de beaucoup d'hommes» (*Od*. I, 3). Ainsi Nestor se vante d'avoir vécu parmi les Lapithes et d'être venu, pour répondre à leur appel,

*«Du fond de sa lointaine patrie : ces peuples l'avaient demandé et désigné par son nom» (*Il. I, 270) ;

Ménélas, pareillement :

*«Après avoir erré, dit-il, dans Chypre, en Phénicie, et chez les Egyptiens, je visitai tour à tour les Ethiopiens,  
les Sidoniens et les Erembes, puis la Libye, où je vis le front des agneaux armé de cornes» (*Od. IV, 83).

Puis il ajoute comme un trait caractéristique de ce dernier pays :

*«Car trois fois, dans le cours d'une année, les brebis y mettent bas».*

A propos de Thèbes, maintenant, de la Thèbes d'Egypte, il dira :

*«C'est le lieu où la terre, au sein fertile, donne les plus riches moissons» (*Od. IV, 229) ;

ou bien encore :

*«Thèbes, la ville aux cent portes, dont chacune peut livrer passage à deux cents guerriers  
avec leurs chevaux et leurs chars» (*Il. I, 383).

Or, tous ces détails descriptifs sont autant de préparations excellentes à la sagesse, en ce qu'ils nous font bien connaître la nature d'un pays et les différents caractères des animaux et des plantes qu'il renferme, voire la nature de la mer et de ses productions, à nous qui sommes en quelque sorte amphibies et pour le moins autant habitants de la mer que de la terre ferme. Et c'est par allusion, sans doute, à tout ce qu'Hercule dans ses voyages avait vu et appris qu'Homère l'appelle

*«Connaisseur et expert en belles oeuvres» (*Od. XXI, 26).

Ainsi le témoignage de l'antiquité et le raisonnement s'accordent pour confirmer ce que nous disions en commençant. Mais il est une autre considération qui nous paraît plus encore que le reste militer en faveur de notre thèse présente, c'est que la géographie répond surtout aux besoins de la vie politique. Où s'exerce, en effet, l'activité humaine, si ce n'est sur cette terre, sur cette mer, que nous habitons et qui offrent à la fois de petits théâtres aux petites actions, de grands théâtres aux grandes, le théâtre des plus grandes se confondant ainsi avec les limites mêmes de la terre entière ou de que ce nous appelons proprement la terre habitée, et les plus grands capitaines étant ceux qui parviennent à dominer sur la plus grande étendue de terre et de mer, et à réunir cités et nations en un seul et même empire, en un seul et même corps politique ? Il est donc évident que la géographie, considérée dans son ensemble, exerce une influence directe sur la conduite des chefs d'Etat par la distribution qu'elle fait des continents et des mers, tant au dedans qu'en dehors des limites de la terre habitée, cette distribution étant faite naturellement en vue de ceux qui ont le plus d'intérêt à savoir si les choses sont de telle façon ou de telle autre et si telle contrée est déjà connue ou encore inexplorée. On conçoit, en effet, que ces chefs s'acquitteront mieux du détail de leur administration, connaissant l'étendue et la situation exacte du pays et toutes les variétés de climat et de sol qu'il peut présenter. Mais, maintenant, comme ces princes ont leurs Etats situés en diverses parties de la terre, et que leurs premières entreprises, leurs premières conquêtes partent de divers foyers et de centres différents, il ne leur est pas possible, non plus qu'aux géographes, de connaître également bien tous les pays de la terre ; et leurs connaissances aux uns et aux autres seront nécessairement susceptibles de plus et de moins. La terre habitée tout entière fût-elle rangée sous la même domination, sous le même gouvernement, il serait difficile encore que toutes les parties en fussent connues au même degré : dans ce cas-là même, on connaîtrait mieux que le reste les parties les plus proches de soi, d'autant que ce sont celles-là sur lesquelles il importe de répandre le plus de lumière, afin de les faire bien connaître, puisque, par leur position, elles sont plus à portée d'être utiles. Dès là rien d'étonnant que telle chorographie convînt mieux aux Indiens, telle autre aux Ethiopiens, telle autre encore aux Grecs et aux Romains. Quel intérêt, en effet, pourrait avoir le géographe indien à décrire la Béotie comme le fait Homère, qui nomme

*«Et les peuples d'Hyria et ceux de la pierreuse Aulis, ceux de Schoene et de Scôle» (*Il. II, 496).

Pour nous autres, à la bonne heure, la chose a de l'importance. En revanche, une description si détaillée de l'Inde n'aurait plus d'intérêt pour nous : l'utilité n'y serait point, l'utilité, qui est proprement la juste et vraie mesure dans ce genre d'études.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.17]] [17] Ce que nous avons dit [de l'utilité de la géographie] se vérifie même dans les petites opérations, à la chasse par exemple, car on chassera mieux connaissant la disposition et l'étendue de la forêt; et, en général, quiconque connaît les lieux s'entendra mieux qu'un autre à choisir un campement, à disposer une embuscade, à diriger une marche. Mais dans les grandes opérations l'évidence de notre assertion devient plus éclatante encore, d'autant qu'alors on est plus chèrement récompensé d'avoir su, plus chèrement puni d'avoir ignoré. Ainsi la flotte d'Agamemnon se trompe, ravage la Mysie pour la Troade et se voit réduite à une retraite honteuse. Ainsi les Perses et les Libyens, pour avoir cru reconnaître dans des passes libres et ouvertes des détroits sans issue, s'exposent aux plus grands périls, et laissent derrière eux, comme trophées de leur ignorance, les Perses, le tombeau de Salganée près de l'Euripe de Chalcis, de cet infortuné Salganée immolé par eux comme un traître pour avoir, soi-disant, mené perdre leur flotte des rivages Maliens tout au fond de l'Euripe ; les Libyens le monument de Pélore, mort victime d'une semblable erreur. La même cause encore, lors de l'expédition de Xerxès, remplit la Grèce de débris de naufrages, et longtemps auparavant l'émigration des Eoliens et celle des Ioniens avaient offert le spectacle de maints désastres pareils, tous occasionnés par l'ignorance. D'autre part, que de victoires dans lesquelles le vainqueur doit tout son succès à la connaissance des lieux ! Au défilé des Thermopyles, par exemple, n'est-ce pas Ephialte, qui, en indiquant aux Perses ce sentier dans la montagne, leur livre Léonidas et introduit en deçà des Pyles l'armée barbare ? Mais sans remonter si haut, je trouve une preuve suffisante de ce que j'avance soit dans la récente campagne des Romains contre les Parthes, soit dans leurs expéditions contre les Germains et les Celtes, où l'on voit ces barbares retranchés au fond de leurs marais, de leurs forêts de chênes et de leurs solitudes impénétrables, combattre en s'aidant de leur connaissance des lieux contre un ennemi qui les ignore, le trompant sur les distances, lui fermant les passages et interceptant ses convois de vivres et ses autres approvisionnements.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.18]] [18] La géographie, avons-nous dit, a rapport surtout aux opérations et aux besoins des chefs d'Etat. A la vérité, la morale et la philosophie politique ont aussi pour principal objet de régler la conduite des chefs, et ce qui le prouve, c'est que nous distinguons les différentes sociétés ou associations politiques d'après la forme de leurs gouvernements : le gouvernement pouvant être ou monarchique (nous appelons cette même forme quelquefois royauté), ou aristocratique, ou en troisième lieu démocratique, nous reconnaissons aussi trois espèces d'associations politiques, auxquelles nous donnons justement les mêmes noms, par la raison qu'elles tirent de leurs gouvernements respectifs le principe même de leur existence et comme leur caractère spécifique ; en effet, la loi diffère suivant qu'elle émane de l'autorité d'un roi ou de l'autorité d'un sénat ou de celle du peuple, et la loi, comme on sait, est le type même et le moule qui donne la forme à une société, tellement qu'on a pu définir quelquefois le droit «l'intérêt du plus fort». La philosophie politique s'adresse donc principalement aux princes ; mais si la géographie, qui, elle aussi, s'adresse surtout aux princes, répond de plus à un de leurs besoins de chaque jour, ne pourrait-on pas dire que cette circonstance constitue en sa faveur une sorte de supériorité sur l'autre science, supériorité, nous l'avouons, purement pratique ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.19]] [19] Ce qui n'empêche pas que la géographie n'ait aussi son côté spéculatif ou théorique qu'on aurait tort de dédaigner, en ce qu'il touche à la fois à la technique, à la mathématique, à la physique, à l'histoire, voire même à la mythologie. Or la mythologie n'a assurément rien de pratique. Un récit tel que celui des erreurs d'Ulysse, de Ménélas ou de Jason n'est pas de nature à développer beaucoup cette prudence éclairée que recherche avant tout l'homme pratique, à moins qu'on n'y ait mêlé çà et là telle moralité utile inspirée par les aventures inséparables de semblables voyages, mais il ménagera tout au moins une jouissance délicate à ceux que le hasard conduit dans les lieux ainsi illustrés par la Fable, et l'esprit le plus pratique ne laisse pas que d'être sensible à l'éclat et à l'agrément de pareils souvenirs : seulement, il ne s'y arrête pas longtemps, car il est naturel qu'il accorde plus d'attention aux choses utiles. Naturellement aussi le géographe s'occupera plus de celles-ci que des autres et, procédant pour l'histoire et les mathématiques, comme il a fait pour la mythologie, ce sera toujours la partie la plus utile et la mieux avérée qu'il en extraira de préférence.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.20]] [20] Mais c'est surtout, on l'a vu, de la géométrie et de l'astronomie que le géographe paraît avoir besoin pour l'objet qu'il se propose. Et de fait, comment en serait-il autrement ? Comment le géographe pourrait-il bien comprendre, sans recourir aux méthodes que fournissent ces deux sciences, toutes les questions de configuration, de climat, d'étendue et autres semblables ? Toutefois, comme les géomètres et les astronomes exposent ailleurs tout au long les moyens de mesurer la terre entière, nous devrons, nous, dans le présent ouvrage, supposer et admettre comme vrai ce qu'ils ont démontré dans les leurs ; supposer, par exemple, la sphéricité du monde, celle aussi de la surface terrestre et avant tout la tendance centripète des corps. Et, comme ces faits sont à la portée de nos sens ou rentrent dans la catégorie des notions communes, il nous suffira, si même la chose en vaut la peine, d'en donner l'explication la plus brève et la plus sommaire. Ainsi, en ce qui concerne la sphéricité de la terre, nous rappellerons simplement ou la preuve indirecte qui se tire de l'impulsion centripète en général et de la tendance de chaque corps en particulier vers son centre de gravité, ou la preuve directe et immédiate résultant des phénomènes qu'on observe sur la mer et dans le ciel, et dont le témoignage de nos sens et les simples notions vulgaires suffisent à constater la réalité. Il est évident, par exemple, que la courbure de la mer empêche seule le navigateur d'apercevoir au loin les lumières placées à la hauteur ordinaire de l'oeil, et qui n'ont besoin que d'être un peu haussées pour devenir visibles, même à une distance plus grande, de même que l'oeil n'a besoin que de regarder de plus haut pour découvrir ce qui auparavant lui demeurait caché. Homère déjà en avait fait la remarque, car tel est le sens de ce vers :

*«Une fois soulevé par la vague immense, il put porter très loin sa vue perçante» (*Od. V, 283).

On sait aussi que, plus un vaisseau approche de la terre, plus chacune des parties de la côte se dessine nettement aux yeux des passagers, et que ce qui leur paraissait bas en commençant va s'élevant sans cesse devant eux. La révolution ou marche circulaire des corps célestes est de même rendue manifeste par diverses expériences, notamment au moyen du gnomon, qu'il suffit d'observer une fois pour concevoir aussitôt que, si les racines de la terre se prolongeaient à l'infini, la susdite révolution ne saurait avoir lieu. Quant à la théorie des climats, elle est exposée en détail dans des traités spéciaux sur les *oekèses* ou positions géographiques.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.21]] [21] Mais encore une fois, pour le moment, nous n'avons besoin d'emprunter à ces différentes sciences qu'un petit nombre de notions, et de notions élémentaires, à l'usage surtout du politique et du capitaine. Car s'il importe, d'une part, qu'ils ne demeurent ni l'un ni l'autre tellement étrangers à l'astronomie et à la géographie, que, se trouvant transportés dans des lieux où les phénomènes célestes les plus familiers au vulgaire viendraient à se produire avec quelques légères anomalies, ils perdent tout à coup la tête et s'écrient dans leur trouble :

*«Allons, amis, puisque nous ignorons et le côté du couchant et le côté de l'aurore, et le point où le soleil,  
ce flambeau des mortels, descend au-dessous de la terre et le point d'où il remonte et s'élève au-dessus» (*Od. X, 190),

d'autre part, ils n'ont que faire d'approfondir ces études jusqu'à savoir quels sont, pour chaque lieu de la terre, et les astres qui se lèvent, et les astres qui se couchent ensemble, et ceux qui passent ensemble au méridien ; quels sont et la hauteur correspondante du pôle et le point zénithal, et tant d'autres circonstances du même genre qui, suivant les changements d'horizon et de cercle arctique, viennent à changer aussi, soit seulement en apparence, soit en réalité. De ces faits, les uns pourront être négligés complètement par l'homme d'Etat et l'homme de guerre, à moins qu'ils ne veuillent en faire un objet de pure spéculation philosophique, les autres devront être admis de confiance, quand bien même les causes leur en demeureraient cachées : car cette recherche des causes appartient au seul philosophe de profession, le politique n'ayant pas assez de loisir pour s'y livrer, si ce n'est par exception. Il ne faudrait pas pourtant que celui qui prétendra lire ce traité fût assez novice ou assez nonchalant pour n'avoir jamais jeté les yeux sur une sphère, ni regardé les cercles qui y sont tracés parallèlement, perpendiculairement ou obliquement les uns aux autres, et la position respective des tropiques, de l'équateur et du zodiaque, ce cercle que suit le soleil dans sa révolution, déterminant de la sorte les différences des climats et des vents. Car il suffit qu'on comprenne tant bien que mal ces premiers éléments de la science et ce qui est relatif aux changements d'horizon et de cercle arctique, et en général tout ce qui sert d'introduction aux mathématiques proprement dites, pour être à même de suivre ce que nous exposons ici. Mais si l'on ignore ce que c'est qu'une ligne, droite ou courbe, ce que c'est qu'un cercle, une surface, sphérique ou plane, et que l'on ne soit pas en état de reconnaître dans le ciel les sept étoiles de la Grande-Ourse, ou telle autre constellation aussi connue, on n'a que faire, provisoirement du moins, d'un traité tel que le nôtre, et l'on doit, au préalable, se familiariser avec des notions, sans lesquelles il n'y a pas d'études géographiques possibles. - Voilà pourquoi les auteurs de *Portulans*et de *Périples* ne font qu'un travail inutile, quand ils négligent d'ajouter à leurs descriptions ce qui, en fait d'éléments mathématiques et astronomiques, s'y rattache nécessairement.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.22]] [22] En somme, il faut que le présent traité s'adresse à tout le monde, à la fois aux politiques et aux simples particuliers, comme notre précédente composition historique. Là aussi nous employions cette qualification de politique, pour désigner, par opposition à l'homme complètement illettré, celui qui a parcouru le cercle entier des études composant ce qu'on appelle d'ordinaire l'éducation libérale et philosophique. Car celui-là seul, disions-nous, peut blâmer et louer à propos et discerner dans l'histoire les événements vraiment dignes de mémoire, qui a médité sur les grandes questions de vertu et de sagesse et sur les différents systèmes qui s'y rapportent.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.1.23]] [23] Ayant donc publié déjà des *Mémoires historiques*, utiles, nous le supposons du moins, aux progrès de la philosophie morale et politique, nous avons voulu les compléter par la présente composition : conçue sur le même plan, elle s'adresse aux mêmes hommes, à ceux surtout qui occupent les hautes positions. Et de même que, dans notre premier ouvrage, nous n'avons mentionné que les faits relatifs aux hommes et aux vies illustres, omettant à dessein tout ce qui pouvait être petit et obscur, ici aussi nous avons dû négliger les petits faits, les faits trop peu marquants, pour insister davantage sur les belles et grandes choses, qui se trouvent réunir à la fois l'utile, l'intéressant et l'agréable. Dans les statues colossales, on ne recherche pas l'exactitude minutieuse des détails, on accorde plutôt son attention à l'ensemble, au bon effet de l'ensemble : même jugement à appliquer ici. Car notre ouvrage est aussi, l'on peut dire, un monument colossal, qui reproduit uniquement les grands traits et les effets d'ensemble, sauf le cas où tel petit détail nous aura paru de nature à intéresser à la fois l'érudit et l'homme pratique. En voilà assez pour établir à quel point il est sérieux et digne de l'attention des philosophes.

### **I, 2 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.1]] [1] Si, après que tant d'autres ont traité ces matières, nous entreprenons de les traiter à notre tour, qu'on attende pour nous en blâmer que nous ayons été convaincu de n'avoir fait que répéter dans les mêmes termes tout ce qu'ils avaient dit avant nous. Il nous a semblé, en effet, que, malgré l'habileté avec laquelle nos prédécesseurs avaient traité, ceux-ci telle partie, ceux-là telle autre, ils avaient laissé dans le reste encore beaucoup à faire, et que, si peu que nous pussions ajouter à leur travail, ce peu suffirait encore à justifier notre entreprise. Or, la génération présente a vu ses connaissances géographiques s'étendre sensiblement avec les progrès de la domination des Romains et des Parthes, comme déjà, au dire d'Eratosthène, les générations postérieures à Alexandre avaient vu les leurs s'accroître beaucoup par le fait de ses conquêtes. Alexandre, en effet, nous a révélé en quelque sorte une grande partie de l'Asie, et, dans le nord de l'Europe, tout le pays jusqu'à l'Ister; les Romains à leur tour nous ont révélé tout l'occident de l'Europe jusqu'à l'Albis, fleuve qui partage en deux la Germanie, sans compter la région qui s'étend au delà de l'Ister jusqu'au fleuve Tyras. Quant à la contrée ultérieure jusqu'aux frontières des Maeotes et à la partie du littoral qui aboutit à la Colchide, c'est par Mithridate Eupator et par ses lieutenants que nous les connaissons. Enfin, grâce aux Parthes, l'Hyrcanie, la Bactriane et la portion de la Scythie qui s'étend au-dessus de ces deux contrées nous sont mieux connues qu'elles ne l'étaient de nos prédécesseurs : n'y eût-il que cela, nous aurions donc, on le voit, quelque chose à dire de plus qu'eux. Mais c'est ce qu'on verra mieux encore par les critiques que nous dirigeons contre eux, non pas tant contre les plus anciens que contre ceux qui sont venus après Eratosthène et contre Eratosthène lui-même, et cela à dessein et par la raison que leur grande supériorité de lumières sur le commun des hommes doit rendre d'autant plus difficile pour les générations futures la réfutation des erreurs qu'ils ont pu commettre. Si, du reste, nous nous voyons forcé de contredire parfois les autorités mêmes que nous avons choisies pour nos guides habituels, qu'on nous le pardonne. Ce n'est pas, en effet, chez nous un parti pris à l'avance de contredire tous les géographes sans exception qui nous ont précédé; il en est beaucoup au contraire que nous comptons négliger absolument comme nous ayant paru des guides trop peu sûrs, et nous réservons nos critiques pour ceux que nous savons être habituellement exacts. Disputer en règle contre toute espèce d'adversaires, ce serait en vérité perdre sa peine; mais contre un Eratosthène, un Posidonius, un Hipparque, un Polybe et autres noms pareils, il y a quoique chose de glorieux à le faire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.2]] [2] Nous commencerons par Eratosthène l'examen en question, mettant toujours en regard de nos jugements les critiques qu'Hipparque a dirigées contre lui. Eratosthène ne mérite assurément pas qu'on le traite aussi cavalièrement que l'a fait Polémon, qui prétend démontrer qu'il n'avait même pas visité Athènes; mais il ne mérite pas non plus la confiance aveugle que quelques-uns ont en lui, malgré ce grand nombre de maîtres soi-disant excellents dont il aurait été le disciple. Il a écrit ceci : «Jamais peut-être on n'avait vu fleurir dans une même enceinte, dans une seule et même cité, autant de philosophes éminents qu'on en comptait alors autour d'Arcésilaüs et d'Ariston». - Soit, mais à mon sens cela ne suffit point, et l'important était de savoir discerner dans le nombre le meilleur guide à suivre. C'est Arcésilaüs, on le voit, et Ariston qu'il met en tête des philosophes de son temps ; il préconise beaucoup aussi Apelle et Bion, Bion, qui le premier, pour nous servir de son expression, «para la philosophie de la robe à fleurs des courtisanes», mais de qui, aussi, à l'en croire, on eût pu dire souvent avec le poète :

*Que de beautés mâles sous ces guenilles ! (*Od. XVIII, 74)

Or ces seules appréciations suffisent à montrer son peu de jugement. Comment lui, qui fut à Athènes le disciple de Zénon de Citium, il ne mentionne pas un seul de ceux qui continuèrent l'enseignement du maître, et il vient nous nommer, comme ayant toute la vogue de son temps, les rivaux mêmes et les ennemis de Zénon, de qui il ne reste pas aujourd'hui apparence d'école ! Son traité des*Biens*, ses*Déclamations*, ses autres ouvrages du même genre achèvent du reste, de nous montrer quelle a été sa vraie tendance philosophique : il a tenu comme qui dirait le milieu entre le philosophe décidé et celui qui, n'osant s'engager résolument dans la carrière, s'en tient uniquement à l'apparence ou ne voit dans la philosophie qu'une diversion agréable ou instructive au cercle habituel de ses études, sans compter que, jusque dans ces autres études, nous le retrouvons en quelque sorte toujours le même. Mais laissons cela, ne touchons présentement qu'aux points sur lesquels sa*Géographie*peut être rectifiée, et, pour commencer, reprenons la question réservée par nous tout à l'heure.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.3]] [3] Est-il vrai, comme le prétend Eratosthène, que le poète vise uniquement à récréer l'esprit et nullement à l'instruire ? Les Anciens définissaient, au contraire, la poésie une sorte de philosophie primitive, qui nous introduit dès l'enfance dans la science de la vie et nous instruit par la voie du plaisir de tout ce qui est relatif aux moeurs, aux passions et aux actions de l'homme ; notre école aujourd'hui va même plus loin : elle proclame que le sage seul est poète. De là aussi cet usage pratiqué par les différents gouvernements de la Grèce de faire commencer la première éducation des enfants par la poésie, considérée apparemment non comme un simple moyen de divertissement, mais bien comme une école de sagesse. Ajoutons que les musiciens eux-mêmes, ceux qui enseignent soit à chanter au son des instruments soit à jouer de la lyre ou de la flûte, revendiquent ce mérite pour leur art et s'intitulent*précepteurs et correcteurs des moeurs*, et que ce n'est pas là une opinion exclusivement pythagoricienne, qu'Aristoxène l'a émise également, et qu'Homère déjà qualifie les aèdes de*sophronistes*ou d'*instituteurs*, notamment ce gardien de Clytemnestre,

*«A qui Atride, en partant pour Troie, avait longuement recommandé sa femme  
et confié le soin de veiller sur elle» (Hom. Od. III, 267).*

On sait, en effet, qu'Egisthe ne réussit à triompher de la vertu de la reine qu'après avoir

*«Conduit l'aède, pour l'y abandonner, sur les rivages d'une île déserte... :  
voulant alors ce que voulait son amant, Clytemnestre suivit Egisthe jusque dans sa maison» (*Ibid. 270).

Eratosthène d'ailleurs se contredit ici lui-même : avant d'émettre la proposition en question, quelques lignes à peine plus haut, et tout au début de son*Traité de géographie*, il avait solennellement déclaré que, dès la plus haute antiquité, tous les hommes ont eu à coeur de publier leurs connaissances géographiques ; qu'Homère, par exemple, a inséré dans ses vers tout ce qu'il avait pu apprendre des Ethiopiens, de l'Egypte et de la Libye, entrant même, à propos de la Grèce et des pays voisins, dans des détails presque trop minutieux, puisqu'il va jusqu'à rappeler et les «innombrables pigeons de Thisbé» (Il.*II*, 502) et les «gazons d'Haliarte» (*Ibid*. 503) et la «situation extrême d'Anthedon» (*Ibid*. 508) et celle de Lilée «aux sources du Céphise» (*Ibid*. 523), et qu'en général il évite de laisser échapper fût-ce une épithète inutile. - Or, je le demande, celui qui agit de la sorte vise-t-il plutôt à amuser qu'à instruire ? - Ici peut-être, répondront les partisans d'Eratosthène, Homère songe à instruire ; en revanche tout ce qui n'est pas proprement du domaine des sens a été peuplé par lui, comme par les autres poètes, de monstres imaginaires, semblables à ceux de la Fable. - Soit ; mais alors il eût fallu dire que tout poète compose tantôt uniquement en vue de l'agrément, tantôt aussi en vue de l'instruction de ses lecteurs ; et c'est ce que ne fait pas Eratosthène, qui accuse Homère d'avoir cherché partout et toujours à amuser, jamais à instruire. Il va plus loin, et, pour corroborer son dire, demande ce que pourraient ajouter au mérite du poète cette connaissance exacte d'une infinité de lieux et toutes ces notions de stratégie, d'agriculture, de rhétorique et d'autres sciences encore que quelques-uns ont prétendu attribuer à Homère. - En prêtant ainsi à Homère la science universelle, on peut paraître, nous l'avouons, entraîné par un excès de zèle, et, comme le dit Hipparque, autant vaudrait faire honneur à l'*irésiôné attique*des poires, des pommes dont elle est chargée, mais qu'elle ne peut produire, que de revendiquer pour Homère la connaissance de toutes les sciences, et de tous les arts sans exception. Sur ce point-là donc, ô Eratosthène, tu as peut-être raison ; mais à coup sûr tu te trompes quand, non content de refuser à Homère autant d'érudition, tu prétends réduire la poésie à n'être qu'une vieille conteuse de fables, qu'on laisse libre d'imaginer tout ce qui peut lui sembler bon à divertir les esprits. N'y a-t-il donc rien, en effet, dans l'audition des poètes qui puisse nous porter à la vertu ? Toutes ces notions, par exemple, de géographie, d'art militaire, d'agriculture et de rhétorique, que cette audition tout au moins nous procure, ne peuvent-elles rien pour ce but suprême ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.4]] [4] Homère pourtant prête toutes ces connaissances à Ulysse, c'est-à-dire à celui de ses héros qu'il se plaît à décorer de toutes les vertus. C'est à lui, en effet, que s'applique ce vers :

*«Il avait visité de nombreuses cités et observé les moeurs de beaucoup d'hommes» (*Od. I, 3) ;

et cet autre passage :

*«Il possédait toutes les ressources de la ruse et celles de la prudence» (*Il. III, 202).

C'est lui qu'il nomme toujours le «destructeur des villes», lui encore qui réussit à prendre Ilion

*«Par la force de ses conseils, de sa parole et de sa trompeuse adresse...»  
«Qu'il consente à me suivre, s'écrie aussi Diomède, en parlant de lui, et nous reviendrons tous deux,  
fût-ce du milieu des flammes» (*Il. X, 246).

Ce qui n'empêche point qu'Ulysse ne se vante ailleurs de ses connaissances agricoles et de sa dextérité comme faucheur,

*«Qu'on me donne dans ce champ une faux à la lame recourbée et à toi la pareille» (*Od. XVIII, 368),

comme laboureur aussi,

*«Et tu verras si je sais creuser un long et droit sillon» (*Ibid. 375).

Et notez qu'Homère n'est point seul à penser de la sorte ; tous les esprits éclairés, invoquant son témoignage, ont reconnu la justesse de cette thèse, que rien ne contribue autant à donner la sagesse qu'une semblable expérience des choses pratiques de la vie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.5]] [5] Quant à la rhétorique, qu'est-elle en somme ? La sagesse appliquée à la parole. Eh bien ! Tout le long du poème également ce genre de sagesse brille chez Ulysse, témoin la scène de l'Epreuve, et celle des Prières et celle de l'Ambassade, où le poète fait dire à Anténor en parlant de lui :

*«Mais quand on entendait cette voix puissante sortir de sa poitrine et que de ses lèvres les paroles tombaient  
abondantes et pressées, comme les neiges d'hiver, nul mortel alors n'aurait pu disputer à Ulysse  
la palme de l'éloquence» (*Il. III, 221).

Comment supposer maintenant que le poète qui a le talent de mettre les autres en scène, les faisant parler avec éloquence, commander les armées avec habileté, déployer en un mot tous les genres de mérite, ne soit lui-même qu'un de ces bavards, un de ces charlatans experts uniquement à duper le peuple par leurs jongleries et à flatter leur auditoire, mais incapables de lui rien apprendre d'utile ? Le vrai mérite du poète, nous le demandons, ne consiste-t-il pas à faire de ses vers l'imitation même de la vie humaine ? Eh bien ! Comment l'imitera-t-il, s'il n'a ni jugement ni expérience des choses de la vie ? A nos yeux, d'ailleurs, le mérite des poètes ne saurait être de même nature que celui des ouvriers qui travaillent le bois ou les métaux : le mérite de ceux-ci n'implique dans leur caractère rien d'élevé ni d'auguste, mais le mérite du poète est inséparable de celui de l'homme même, tellement qu'il est absolument impossible de devenir bon poète, si l'on n'est au préalable homme de bien.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.6]] [6] Prétendre donc enlever au poète jusqu'à la rhétorique, autrement dit l'art oratoire, en vérité c'est se rire de nous. Y a-t-il, en effet, de plus grand mérite pour l'orateur que celui du style ? Et pour le poète également ? Or, qui a jamais surpassé Homère pour la beauté du style ? - Sans doute, dira-t-on ; mais le style qui convient au poète diffère du style qui convient à l'orateur. - Diffère, oui, mais comme une espèce diffère d'une autre espèce du même genre, comme dans la poésie même la forme tragique diffère de la forme comique, et dans la prose la forme historique de la forme judiciaire. Nierez-vous donc que le langage constitue un genre, divisé en deux espèces distinctes, le langage mesuré et le langage prosaïque, ou si c'est que vous admettez que le langage absolument parlant puisse former un genre, mais non pas le langage, le style, l'éloquence oratoire ? Eh bien ! Moi j'irai plus loin, je dirai que l'espèce de langage appelé*prose*, la prose ornée s'entend, n'est qu'une imitation du langage poétique. La première de beaucoup, la forme poétique parut dans le monde et y fit fortune ; plus tard, dans leurs*Histoires*, les Cadmus, les Phérécyde, les Hécatée l'imitèrent encore, et, si ce n'est qu'ils en brisèrent le mètre, ils retinrent d'ailleurs tous les caractères distinctifs de la poésie ; mais leurs successeurs, en retranchant au fur et à mesure quelqu'un de ces traits distinctifs, amenèrent la prose, descendue en quelque sorte des hauteurs qu'elle avait occupées jusque-là, à la forme que nous lui voyons aujourd'hui. C'est comme si l'on disait que la comédie, née du sein même de la tragédie, a quitté les hautes régions que celle-ci habite pour se ravaler jusqu'au ton de ce que nous nommons actuellement le langage prosaïque ou discours familier. Le mot*chanter*mis par les anciens au lieu et place du mot*dire*est une preuve de plus de ce fait, que la vraie source, le vrai principe du style orné ou style oratoire a été la poésie. En effet, dans les représentations publiques, la poésie se produisait toujours accompagnée de chant : c'était là l'ode, autrement dit le langage modulé, d'où sont venus les noms de rhapsodie, de tragédie, de comédie ; et comme, dans le principe, le mot*dire*s'entendait uniquement de la diction poétique, et que celle-ci était accompagnée d'ode ou de chant, le mot*chanter*se trouva être pour les anciens synonyme de*dire*. Puis, l'une de ces deux expressions ayant été, par abus, appliquée à la prose elle-même, l'abus finit par s'étendre également à l'autre. Enfin le nom seul de discours pédestre, employé pour désigner la prose ou le langage affranchi de tout mètre, suffirait à nous la montrer descendue en quelque sorte d'un lieu élevé, et de son char, si l'on peut dire, ayant mis pied à terre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.7]] [7] Il n'est pas exact non plus de prétendre, comme l'a fait Eratosthène, qu'Homère n'a décrit en détail que ce qui était prés de lui et ce qui se trouvait en Grèce ; il a décrit de même les contrées lointaines. Il a apporté aussi un soin particulier, plus de soin même qu'aucun des poètes, ses successeurs, dans l'emploi de la fable, ne visant pas en tout et toujours au prodigieux, mais sachant mêler, sous forme d'allégories, de fictions ou d'apologues, des leçons utiles à ses récits, notamment à celui des Erreurs d'Ulysse : sur ce point-là encore Eratosthène s'est donc grossièrement trompé, puisqu'il n'a pas craint de qualifier de «sornettes» les commentaires sur l'*Odyssée*, et l'*Odyssée*elle-même. Mais la question vaut la peine d'être traitée plus au long.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.8]] [8] Et d'abord notons que les poètes n'ont pas été seuls à admettre les fables : longtemps, bien longtemps même avant les poètes, les chefs d'Etat et les législateurs en avaient fait usage, en raison de l'utilité qu'elles présentent, et pour répondre à une disposition naturelle de l'être ou «animal pensant». Car l'homme est avide de savoir, et son amour des fables est comme un premier indice de ce penchant. De là vient aussi qu'en général, les fables sont les premières leçons qu'entendent les enfants et ce qu'on leur propose comme premiers sujets d'entretien. Et la cause de ce choix c'est que la fable, qui ne représente pas ce qui existe, mais autre chose que ce qui existe, leur révèle en quelque sorte un monde nouveau. Or, on aime toujours le nouveau, l'inconnu ; c'est même là ce qui rend avide de savoir, et, quand à la nouveauté s'ajoutent l'étonnant et le merveilleux, le plaisir est doublé, le plaisir, qui est comme le philtre de la science. Pour commencer, il y a donc nécessité d'user de semblables appâts mais, avec le progrès de l'âge, quand le jugement s'est fortifié, et que l'esprit n'a plus besoin d'être flatté, c'est à la connaissance du monde réel qu'il faut l'acheminer. Ajoutons que tout ignorant, tout homme sans instruction n'est lui-même, à proprement parler, qu'un enfant, aimant les fables comme un enfant les aime ; l'homme même qui n'a reçu qu'une instruction médiocre en est là aussi jusqu'à un certain point : car chez lui, non plus, la raison n'a pas acquis toute sa force, sans compter qu'elle subit encore l'influence d'une habitude d'enfance. Mais, comme à côté du merveilleux qui fait plaisir, nous avons le merveilleux qui fait peur, il y a lieu de se servir de l'une et de l'autre forme avec les enfants, voire même avec les adultes. En conséquence, nous racontons aux enfants les fables agréables pour les tourner au bien, les fables effrayantes pour les détourner du mal : Lamia, par exemple, Gorgo, Ephialte et Mormolyce sont autant de mythes de la dernière espèce. Quant au peuple de nos grandes villes, nous le voyons aussi, sensible à l'agrément des fables, se laisser entraîner au bien par l'audition de récits, comme ceux qu'ont faits les poètes des exploits fabuleux des héros, des travaux, par exemple, d'un Hercule ou d'un Thésée et des honneurs décernés par les dieux à leur courage, voire même, à la rigueur, rien que par la vue de peintures, de statues ou de bas-reliefs représentant quelque épisode semblable tiré de la fable. D'autre part, il suffit, pour qu'il se détourne avec horreur du mal, que, par l'audition de certains récits ou le spectacle de certaines figures monstrueuses, il perçoive la notion de châtiments, de terreurs, de menaces envoyés par les dieux, ou qu'il se persuade qu'il y a eu dans le monde des hommes frappés de la sorte. C'est qu'en effet il est impossible que la foule des femmes et la vile multitude se laissent guider par le pur langage de la philosophie et gagner ainsi à la piété, à la justice, à la bonne foi ; pour les amener à ces vertus, il faut recourir encore à la superstition. Mais sans l'emploi des mythes et du merveilleux, comment développer la superstition ? Qu'est-ce en effet que la foudre, l'égide, le trident, les torches, les dragons, les thyrses, toutes ces armes des dieux, et en général tout cet appareil de l'antique théologie, si ce n'est de pures fables, dont les chefs ou fondateurs d'Etats se sont servis, comme on se sert des masques de théâtre, pour effrayer les âmes faibles. L'esprit des mythes poétiques étant ce que nous venons de dire et pouvant en somme exercer une heureuse influence sur les conditions de la vie sociale et politique, et profiter même à la connaissance de la réalité historique, on conçoit que les Anciens aient conservé, pour l'appliquer aux générations adultes, l'enseignement de l'enfance, et vu dans la poésie une école de sagesse propre à tous les âges. Plus tard, il est vrai, parurent l'histoire et la philosophie dans sa forme actuelle ; mais la philosophie et l'histoire ne s'adressent qu'au petit nombre, tandis que la poésie, d'une utilité plus générale, attire encore la foule dans les théâtres, et la poésie d'Homère infiniment plus qu'aucune autre. D'ailleurs, les premiers historiens et les premiers philosophes, ceux qu'on nomme les*philosophes-physiciens*, avaient été eux-mêmes des mythographes.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.9]] [9] Par la raison maintenant qu'il rapportait les fables à un but moral et instructif, Homère a dû faire et a fait dans ses récits la part très grande à la vérité. Assurément «il y a mêlé le mensonge» ; mais, tandis que la vérité est le fond sur lequel il bâtit, le mensonge n'est pour lui qu'un moyen de séduire et d'entraîner les masses.

*«Et de même que la main de l'artiste ajoute à l'argent l'éclat d'une bordure d'or» (*Od. VI, 232),

de même aux scènes vraies de l'histoire Homère allie la fable, comme un attrait, comme une parure de plus ajoutée à sa parole, sans cesser pour cela de viser au même but que l'historien ou que tout autre narrateur d'événements réels. C'est ainsi qu'ayant pris pour sujet un fait historique, la Guerre de Troie, il l'a embelli de ses mythes poétiques, et les Erreurs d'Ulysse pareillement. Mais élever sur une base complètement chimérique elle-même tout un vain amas de prodiges et de fictions, le procédé n'eût pas été homérique, sans compter que le mensonge (la chose tombe sous le sens) paraît moins incroyable, quand on y mêle dans une certaine mesure la pure vérité. Polybe ne dit pas autre chose dans le passage où il disserte en règle sur les Erreurs d'Ulysse ; et Homère lui-même le donne à entendre dans ce passage :

*«Ulysse mêlait souvent à ses discours des mensonges comme ceux-ci  
qu'on pouvait prendre pour la vérité même» (*Od. XIX, 203) ;

Car, notez que le poète a dit souvent, et non pas toujours, ce qui eût ôté aux mensonges du héros cet air de vérité. Homère a donc tiré de l'histoire le fond même de ses poèmes. L'histoire en effet nous montre un prince du nom d'Eole régnant sur ce groupe d'îles dont Lipara est le centre ; elle signale aussi aux environs de l'Etna et de Leontium certains peuples inhospitaliers du nom de Cyclopes et de Laestrygons, et explique même par cette circonstance comment le détroit était alors inaccessible à la navigation ; elle ajoute que Charybde et Scylla étaient deux repaires de pirates. Ainsi des autres peuples mentionnés par Homère : nous les retrouvons tous dans l'histoire établis en telle ou telle contrée de la terre. Il savait, par exemple, que les Cimmériens habitaient aux environs du Bosphore cimmérique une région boréale et brumeuse, c'en fut assez pour que, par une licence heureuse et pour les besoins de la fable qu'il voulait mêler aux Erreurs d'Ulysse, il transportât ce peuple dans une contrée ténébreuse, au seuil même de l'enfer. Nul doute, du reste, qu'il ne connût les Cimmériens, puisque, d'après les calculs des chronographes, l'invasion cimmérienne a précédé de peu l'époque où il vivait, si même elle ne lui est contemporaine.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.10]] [10] Il connaissait pareillement et la situation de la Colchide et le fait de la navigation de Jason à Aea, et, en général, tout ce que la fable et l'histoire rapportent des enchantements de Circé et de Médée et de leurs autres traits de ressemblance : à l'aide maintenant de ces données, et sans tenir compte de l'énorme distance qui séparait les deux enchanteresses, puisque l'une habitait au fond du Pont, et l'autre en Italie, il imagina entre elles un lien d'étroite parenté, et osa les transporter toutes deux hors des mers intérieures, en plein Océan. Peut-être bien aussi Jason, dans ses*Erreurs*, s'était-il écarté jusqu'en Italie ; car on montre aujourd'hui encore aux abords des monts Cérauniens, dans les parages d'Adria, dans le golfe Posidoniate et dans les îles qui bordent la Tyrrhénie, certains vestiges du passage des Argonautes. L'existence des Cyanées, ces roches qu'on nomme quelquefois les*Symplégades*, et qui rendent si difficile le passage du détroit de Byzance, était une donnée de plus dont Homère sut tirer bon parti. De la sorte, et par suite du rapprochement naturel qu'on établit entre son île d'Aeea et la ville d'Aea, entre ses Planctae et les roches Symplégades, la navigation de Jason à travers les Planctae acquit de la vraisemblance, comme le rapprochement avec ce qu'on savait de Charybde et de Scylla rendit plus vraisemblable l'épisode «du passage d'Ulysse entre les deux rochers». En somme, on se représentait de son temps la mer Pontique comme un autre Océan, et quiconque naviguait dans ces parages semblait s'être autant écarté que s'il se fût avancé par delà les colonnes d'Hercule ; elle était réputée, en effet, la plus grande de nos mers et, par excellence, on l'appelait le*Pont*, le Pont proprement dit, comme on appelle Homère le poète. Il se pourrait même que ce fût là le motif qui engagea Homère à transporter dans l'Océan les scènes dont le Pont avait été le théâtre, ce déplacement lui ayant paru devoir être, en raison de l'opinion régnante, plus aisément accueilli du public. Je croirais volontiers aussi que la position des Solymes aux confins de la Lycie et de la Pisidie, sur les sommets les plus élevés du Taurus, jointe à cette circonstance, que les populations comprises en dedans du Taurus, et surtout les populations du Pont, voyaient en eux les gardiens et les maîtres des principaux passages de cette grande chaîne du côté du midi, est ce qui l'a induit à déplacer de même cette nation et à la transporter sur les bords de l'Océan, situation extrême, analogue jusqu'à un certain point à celle qu'elle occupait réellement. Voici du reste le passage en question, il s'agit d'Ulysse errant sur son frêle esquif :

*«Cependant le puissant Neptune revient de chez les Ethiopiens ; du haut des monts Solymes,  
il découvre au loin le héros» (*Od. V, 282).

Peut-être enfin Homère a-t-il emprunté à l'histoire des Scythes l'idée de son mythe des Cyclopes à un oeil, les Scythes-Arimaspes, qu'Aristée de Proconnèse a le premier fait connaître dans son poème des*Arimaspies*, passant aussi pour n'avoir qu'un oeil.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.11]] [11] Cela posé, examinons ce que veulent dire ceux qui ont prétendu qu'il fallait chercher dans les parages de la Sicile ou de l'Italie le théâtre attribué par Homère aux erreurs d'Ulysse. La chose en effet peut s'entendre de deux façons, bien ou mal : bien, si l'on conçoit qu'Homère, sérieusement convaincu de la réalité des courses d'Ulysse dans ces parages, a accepté cette donnée comme vraie historiquement, mais l'a traitée avec la libre imagination d'un poète (et l'on est d'autant plus autorisé à croire que c'est là ce qu'a fait Homère qu'aujourd'hui encore on retrouve, non seulement en Italie, mais jusqu'aux derniers confins de l'Ibérie, les traces du passage d'Ulysse et de celui de maint autre héros) ; mal, si l'on veut voir de l'histoire dans de pures fictions, sans reconnaître, ce qui pourtant saute aux yeux, qu'en parlant comme il fait de l'Océan, de l'Enfer, des Boeufs du Soleil, du séjour d'Ulysse et des métamorphoses de ses compagnons dans le palais des déesses, de la stature colossale des Cyclopes et des Laestrygons, de la figure monstrueuse de Scylla, des distances énormes parcourue par le vaisseau d'Ulysse et de mainte autre circonstance analogue, Homère emploie à dessein le merveilleux poétique. Or, suivant nous, l'homme qui peut méconnaître à ce point les procédés du poète ne mérite pas même qu'on le réfute, car il n'eût pas fait pis en affirmant que le retour d'Ulysse dans Ithaque, le massacre des prétendants et le combat du héros contre les Ithaciens hors de l'enceinte de la ville se sont réellement passés comme le raconte Homère ; et d'autre part il nous paraît souverainement injuste qu'on vienne chercher querelle à ceux qui entendent le poète ainsi qu'il faut l'entendre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.12]] [12] C'est pourtant là ce que fait Eratosthène en condamnant l'un et l'autre modes d'interprétation, mais dans les deux cas il a tort : tort dans le second cas, en ce qu'il prend la peine de réfuter longuement des mensonges notoires et qui ne méritaient pas même un mot de réfutation ; tort dans le premier cas en ce qu'il traite toute poésie de bavardage frivole, qu'il dénie aux connaissances techniques ou géographiques toute efficacité pour former les âmes à la vertu, et que, distinguant les fables en deux classes, suivant qu'elles se rattachent à un théâtre réel, comme Ilion, l'Ida ou le Pélion, ou à un théâtre imaginaire, comme le séjour des Gorgones ou celui de Géryon, il n'hésite pas à ranger dans cette deuxième catégorie le théâtre des erreurs d'Ulysse, prenant même à partie ceux qui le tiennent pour un emplacement réel et nullement fictif, et concluant de leur désaccord sur tel ou tel point secondaire que ce sont d'effrontés menteurs ; c'est ainsi qu'il triomphe de ce qu'on place les Sirènes tantôt sur le Pélorias, tantôt sur les Sirénusses, à plus de 2000 stades de là, tandis qu'à l'entendre le nom de Sirènes désigne ce rocher à triple pointe qui sépare le golfe de Cumes du golfe Posidoniate. Mais d'abord ledit rocher n'a pas trois pointes, il n'offre même pas à proprement parler de pointe élevée ou de promontoire, car la côte entre Surrentum et le détroit de Caprées décrit une espèce de coude allongé et étroit, avec le temple des Sirènes sur l'un des deux versants et au pied de l'autre versant, c'est-à-dire du versant du golfe Posidoniate, trois îlots déserts et rocheux, qui sont ce qu'on nomme proprement les Sirènes, tandis que sur le bord même du détroit s'élève un Athenaeum ou temple de Minerve qui donne son nom au coude tout entier.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.13]] [13] Ajoutons qu'il ne faut pas, sous prétexte que, dans la description de certains lieux, différents auteurs ne se seront pas accordés de tout point, se tant hâter de rejeter comme fausse la description entière : dans certains cas même, il y aurait là une raison de plus pour croire à l'exactitude de l'ensemble. Dans le cas présent, notamment, étant cherché si les erreurs d'Ulysse ont eu réellement pour théâtre les parages de la Sicile et de l'Italie et si le séjour attribué aux Sirènes s'y trouve réellement quelque part, celui qui les place sur le Pelorias est loin sans doute de s'accorder avec celui qui les place aux Sirénusses, mais ni l'un ni l'autre ne diffèrent d'opinion par rapport à ce troisième qui nous lés montre dans les parages de la Sicile et de l'Italie : ils rendent même l'assertion de celui-ci plus probable, par la raison que, sans désigner le même lieu, ils ne sont pas sortis non plus des parages de la Sicile et de l'Italie. Que si quelqu'un maintenant ajoute que le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, se voit à Neapolis, cette nouvelle circonstance ne rend-elle pas la chose encore plus croyable, bien qu'en nommant Neapolis on ait fait intervenir une troisième localité ? Qu'on rappelle enfin que Neapolis est située précisément dans ce golfe qu'Eratosthène nomme le golfe Cyméen et qui est formé parles Sirénusses, et nous voilà persuadé plus fermement encore que ce sont bien là les lieux qu'habitaient les Sirènes. Assurément nous ne croyons pas que le poète ait sur chaque détail de ce genre pris des informations exactes, l'exactitude est même le moindre mérite que nous exigions de lui, nous ne saurions néanmoins supposer un seul instant qu'il ait pu composer son poème, sans rien savoir de positif sur les erreurs d Ulysse et sans rechercher où et comment elles avaient eu lieu.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.14]] [14] Tel n'est pas cependant l'avis d'Eratosthène : Hésiode, oui, à l'en croire, aurait été parfaitement instruit et convaincu de la réalité des courses d'Ulysse dans les parages de la Sicile et de l'Italie, et la preuve qu'il en donne, c'est qu'au lieu de s'en tenir à la nomenclature homérique il a mentionné de plus et l'Etna, et Ortygie, cet îlot situé en avant de Syracuse, et la Tyrrhénie; mais, pour Homère, Eratosthène ne veut pas admettre qu'il ait pu connaître, lui aussi, ces noms et qu'il ait jamais eu la pensée d'assigner des lieux connus pour théâtre aux erreurs du héros. Eh quoi ! Si la Tyrrhénie et l'Etna sont des lieux connus de tous, est-ce donc que le Scyllaeum et Charybde, Circaeum et les Sirénusses soient des lieux complètement ignorés ? Ou bien Eratosthène prétend-il que le frivole bavardage des poètes était au-dessous de la majesté d'Hésiode, et qu'il a été réservé à lui seul de suivre toujours les traditions reçues, tandis que le lot d'Homère a été de chanter étourdiment au gré de sa langue indiscrète ? Mais, indépendamment de ce que nous avons déjà dit du caractère particulier aux mythes homériques, le grand nombre d'historiens qui ont célébré les mêmes faits, joint à la persistance des mêmes traditions dans les localités en question, ne prouve-t-il pas abondamment que ce ne sont pas là des fictions de poètes ou d'historiens, mais bien les vestiges réels de personnages et d'événements des temps passés ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.15]] [15] Polybe, qui, lui aussi, a disserté sur le fait des erreurs d'Ulysse, a bien mieux su interpréter la pensée d'Homère : «Aeole, nous dit-il, indiquait d'une voix prophétique les moyens de franchir les parages du détroit rendus si dangereux par le va-et-vient perpétuel des marées, de là ce surnom d'arbitre ou de dispensateur des vents, et ce titre de roi que l'admiration des peuples lui a décerné. De même Danaüs, pour avoir révélé le gisement des sources d'Argos, et Atrée, pour avoir enseigné que la révolution du soleil se fait en sens contraire du mouvement du ciel, tous deux en raison de cette faculté de prédire l'avenir et d'interpréter la volonté des dieux, se sont vus décorer du titre de rois. De même encore, maints prêtres égyptiens, chaldéens ou mages, en raison de leur supériorité dans telle ou telle branche de la science, ont obtenu de nos ancêtres commandements et dignités : de même enfin, chacun de nos dieux doit les honneurs qu'on lui rend à ce qu'il est réputé l'inventeur de quelqu'un de nos arts utiles». Cela dit en façon de préambule, Polybe nie formellement qu'on puisse entendre dans le sens mythique soit le personnage d'Eole, en particulier, soit l'ensemble de l'*Odyssée*: quelques détails fabuleux sans importance ont bien pu, ajoute-t-il, y trouver place, comme dans le poème de la guerre d'Ilion, mais pour tout le reste le récit que fait le poète des événements, dont les parages de la Sicile ont été le théâtre, ne diffère pas de celui des autres historiens, qui ont rapporté les traditions des différentes localités de l'Italie et de la Sicile. Polybe n'applaudit pas non plus à l'étrange boutade d'Eratosthène s'écriant :

*«Le théâtre des erreurs d'Ulysse ! Vous le trouverez le jour où vous aurez trouvé aussi  
l'ouvrier corroyeur qui a cousu l'OUTRE DES VENTS».*

Loin de là, il nous montre comment le portrait qu'Homère a fait de Scylla s'applique exactement aux circonstances de la pêche des galéotes, telle qu'elle se fait autour du Scyllaeum

*«Sans cesse bondissant autour de son rocher, le monstre poursuit dauphins et chiens marins ;  
et la proie, même plus grosse, n'échappe point à sa rage» (*Od. XII, 95).

Effectivement les thons, réunis en troupe, après avoir longé la côte de l'Italie, s'engagent dans le détroit, mais écartés de la côte de Sicile [par la force des courants], ils rencontrent des animaux de plus grande taille, tels que dauphins, chiens marins et autres cétacés, et deviennent ainsi la proie dont s'engraissent les galéotes, que Polybe nous dit s'appeler aussi*espadons*et*chiens marins*. Car ce qui se produit là, dans le détroit, comme aussi dans le Nil et dans les autres fleuves à l'époque des grandes crues, ressemble tout à fait à ce qui arrive dans les forêts incendiées : les bêtes menacées se rassemblent pour fuir le feu et l'eau et deviennent la proie d'animaux plus forts.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.16]] [16] Polybe ne s'en tient pas là et nous décrit tout au long la pêche des galéotes, telle qu'elle se fait aux abords du Scyllaeum. On place un homme en vigie, qui doit donner le signal à la fois pour tous les pêcheurs arrêtés au mouillage et montés sur de petites barques birèmes, deux sur chaque : tandis que l'un conduit la barque, l'autre, debout sur la proue, tient en main un harpon. La vigie signale l'apparition du galéote, qui s'avance d'ordinaire un bon tiers du corps hors de l'eau. La barque le joint et le pêcheur, une fois à portée de sa proie, la frappe de son harpon, puis le lui arrache du corps, moins le fer qui est fait en forme de hameçon, et fixé exprès très mollement à la hampe. On lâche alors à l'animal blessé le long câble attaché au harpon, jusqu'à ce qu'il se soit épuisé à se débattre et à fuir ; puis on le tire à terre ou bien on le recueille dans la barque, s'il n'est pas de dimensions énormes. Le harpon tomberait à la mer qu'il ne serait point perdu pour cela, vu qu'on a soin de le faire de bois de chêne et de bois de sapin, pour que, si la partie en chêne plonge entraînée par son poids, le reste demeure hors de l'eau et se laisse aisément reprendre. Il n'est pas rare que le rameur soit blessé à travers la barque, tant est longue l'épée des galéotes, tant cette pêche par l'énergique résistance de l'animal rappelle les dangers de la chasse au sanglier ! «De tels faits, ajoute Polybe, permettent de conclure, à ce qu'il semble, que ce sont bien les parages de la Sicile qu'Homère a entendu assigner pour théâtre aux erreurs d'Ulysse, puisqu'il attribue à Scylla poursuivant sa proie les habitudes mêmes des pêcheurs du Scyllaeum ; et la même conclusion se peut tirer des détails qu'il donne au sujet de Charybde, vu l'analogie qu'ils présentent avec les phénomènes qu'on observe dans le détroit». Quant à avoir dans le vers déjà cité (*Od*. XII, 105),

*«Trois fois elle le rejette», etc,*

dit*trois fois*au lieu de*deux*, ce n'est là, suivant Polybe, qu'une erreur sans importance soit de copie, soit d'observation.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.17]] [17] «Ce qui se voit à Méninx, poursuit-il, s'accorde aussi le mieux du monde avec ce qu'Homère a raconté des Lotophages», et, si par hasard quelques circonstances ne se rapportent point, il veut qu'on s'en prenne soit aux changements que le temps a pu produire, soit aux défauts de renseignements précis, soit même à la licence poétique, laquelle consiste à employer tour à tour l'histoire, la diathèse et la fable. De ces trois éléments différents, l'un, l'histoire, a la vérité pour fin et intervient dans le*Catalogue des vaisseaux*, par exemple, quand le poète rappelle le caractère propre à chaque lieu, le sol pierreux de telle ville, l'extrême éloignement de telle autre ; les nuées de colombes que nourrit celle-ci, la proximité où celle-là est de la mer ; le second élément, la diathèse, a pour fin principale de produire de l'effet sur les âmes, et intervient par exemple dans les peintures de combats ; quant à la fable, son objet, comme on sait, est de plaire et de surprendre. «Mais toujours la fiction, dit Polybe, et rien que la fiction, mauvais moyen pour persuader, procédé anti-homérique !» Car la poésie d'Homère, tout le monde en convient, est une oeuvre philosophique, bien différente par conséquent de ce que la juge Eratosthène, quand il défend d'appliquer à la poésie en général le critérium de la raison, c'est-à-dire le sens commun et d'y chercher aucune notion d'histoire positive. Polybe trouve aussi que le vers suivant,

*«Dès là et durant neuf jours je me sentis emporté par des vents contraires» (*Od. IX, 82),

est plus facile à admettre, si on l'entend d'un faible trajet (car un vent défavorable ne vous pousse jamais directement au but), que si l'on veut y voir Ulysse emporté en plein Océan, comme il aurait pu l'être par des vents favorables soufflant sans interruption. «Encore, ajoute Polybe, en supposant que la distance de Malées aux Colonnes d'Hercule (distance évaluée par lui précédemment à 22 500 stades) ait été parcourue dans les neuf jours avec une vitesse égale, le trajet de chaque jour se trouverait-il avoir été de 2500 stades. Or, qui a jamais vu que de la Lycie ou de Rhodes, on soit venu en deux jours à Alexandrie ? Et pourtant la distance entre ces deux points n'excède pas 4000 stades». Enfin, auprès de ceux qui demandent comment il se peut faire qu'Ulysse ait abordé trois fois en Sicile, sans avoir passé une seule fois par le détroit, il excuse Homère en rappelant que les navigateurs modernes eux-mêmes ont toujours évité avec soin de tenir cette route.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.18]] [18] Ainsi s'exprime Polybe, et en général il a raison. Mais quand il révoque en doute le fait de la navigation d'Ulysse hors des limites de la mer intérieure et en plein Océan, et qu'il entreprend de ramener la distance parcourue dans les neuf jours à une évaluation rigoureuse et à des mesures précises, il atteint lui-même en vérité aux dernières limites de l'inconséquence. Il cite bien à l'appui de sa thèse certains vers d'Homère, celui-ci par exemple,

*«Dès là et durant neuf jours je me sentis emporté par les vents pernicieux» (*Od. IX, 82),

mais, d'un autre côté, il en dissimule d'importants comme celui-ci,

*«Quand le navire eut quitté le courant du fleuve Océan» (*Od. XII, 1),

comme celui-ci encore,

*«Dans l'île d'Ogygie, surnommée le nombril ou le centre de la mer» (*Il. I, 50),

comme cette autre circonstance que dans ladite île précisément habite la fille d'Atlas, et comme ces vers relatifs aux Phéaciens ,

*«Nous vivons isolés au sein de la mer immense, et, perdus aux derniers confins de la terre,  
nous n'avons de commerce avec aucun des mortels» (*Od. VI, 204),

tous passages, pourtant, dans lesquels le théâtre de la fiction est évidemment la mer Atlantique. Or, en les dissimulant, comme il fait, Polybe supprime ou étouffe proprement l'évidence, en quoi, certes, il a tort. En revanche, il a pleinement raison de faire des parages de l'Italie et de la Sicile le théâtre principal des erreurs d'Ulysse et [la nomenclature géographique desdits parages] est là pour confirmer son opinion. Peut-on admettre, en effet, que l'unique autorité d'un poète, d'un historien, quel qu'il soit, ait pu persuader aux habitants de Neapolis de se dire possesseurs du tombeau de la sirène Parthénopé, à ceux de Cymé, de Dicaearchie et du Vésuve de consacrer chez eux les noms du Pyriphlégéthon, du lac Achérusien, du*necyomanteum*de l'Aorne, voire même les noms de Baïus et de Misène, deux des compagnons d'Ulysse ? Même observation pour ce qui est des Sirénusses, du détroit de Sicile, de Charybde, de Scylla et d'Eole, mythes poétiques qu'il ne faut assurément pas examiner dans la grande rigueur, mais qu'il ne faudrait pas non plus laisser tout à fait de côté, comme on ferait de pures fictions, n'ayant ni racines ni fondements, et dénuées absolument de vérité et de ce genre d'utilité propre à l'histoire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.19]] [19] Eratosthène, du reste, Eratosthène lui-même, semble avoir entrevu quelque chose de cela, à en juger par les paroles suivantes : «On peut supposer, dit-il, que le poète a voulu faire de la région de l'Occident le théâtre des erreurs d'Ulysse ; si maintenant il s'est écarté de la réalité, c'est que, d'une part, il manquait de renseignements précis, et que, d'autre part, il n'entrait pas dans son plan de représenter les choses purement et simplement comme elles sont, mais de tout exagérer dans le sens de la terreur et du merveilleux». Oui, c'est cela qu'a fait Homère et Eratosthène l'a bien compris ; il a mal compris seulement le but que se proposait notre poète en agissant ainsi : il ne s'agissait pas en effet pour lui d'un jeu frivole, mais d'un but sérieux et utile. Sur ce point-là donc Eratosthène mérite d'être blâmé, ainsi que pour avoir dit qu'Homère avait placé de préférence dans les contrées lointaines le théâtre de ses fictions, à cause des facilités que l'éloignement prête au mensonge. Car le nombre des fictions lointaines, dans Homère, n'est quasi rien au prix du grand nombre de fictions dont la Grèce et les pays voisins sont le théâtre et qui se rapportent, soit aux travaux d'Hercule et de Thésée, soit aux traditions de la Crète, de la Sicile et des autres îles, du Cithéron, de l'Hélicon, du Parnasse, du Pélion, de l'Attique tout entière et du Péloponnèse. Jamais personne non plus ne s'est avisé de préjuger, d'après les mythes employés par les poètes, l'ignorance des poètes eux-mêmes. Il y a plus : comme, dans les mythes poétiques, tout n'est pas fiction, et que le plus souvent (cela est vrai surtout d'Homère) les poètes ne font qu'ajouter des fables à une tradition historique, quiconque soumet les anciens mythes poétiques à la critique n'a pas à rechercher si ces fictions accessoires elles-mêmes ont eu et ont encore quelque fondement réel, la question pour lui n'est point là, et c'est plutôt sur les lieux, sur les personnages qui ont inspiré ces fictions des poètes, qu'il doit chercher à connaître la vérité : il recherchera, par exemple, si le fait des erreurs d'Ulysse est vrai historiquement et quel en a été le théâtre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.20]] [20] En général, Eratosthène a le tort de confondre les oeuvres d'Homère dans la même catégorie que celles des autres poètes, sans vouloir lui reconnaître de supériorité d'aucune sorte, même sous le rapport de l'exactitude géographique, qui est ce qui nous occupe présentement. Et, pourtant, n'y eût-il que cela, il suffirait encore de parcourir le*Triptolème*de Sophocle ou le prologue des*Bacchantes*d'Euripide et de mettre en regard le soin qu'apporte Homère aux descriptions du même genre pour sentir aussitôt la supériorité ou tout au moins la différence : partout où il y a besoin d'ordre dans l'énumération des lieux, Homère observe rigoureusement cet ordre géographique, et cela non pas seulement pour la Grèce, mais même pour les pays les plus éloignés,

*«Et déjà, dans leur rage, ils voulaient entasser Ossa sur Olympe, et Pélion sur Ossa,  
Pélion aux cimes ombragées et perpétuellement agitées par le vent» (*Od. XI, 315),

et ailleurs, «*Cependant Junon s'est élancée ; elle quitte les sommets de l'Olympe, foule le sol de la Piérie et de la riante Aemathie et atteint dans sa course les montagnes neigeuses des Thraces, nourrisseurs de chevaux ; puis, du haut de l'Athos, se précipite au sein de la mer*» (*Il*. XIV, 225). Dans le*Catalogue*aussi, il énumère suivant leur ordre non pas les villes, la chose n'était point nécessaire, mais bien les peuples. Il procède de même pour les nations lointaines :

*«Après avoir erré longtemps en Cypre, en Phénicie et jusque en Egypte, je visitai encore  
les terres des Ethiopiens, celles des Sidoniens et des Erembes et finalement la Libye tout entière» (*Od. IV, 83).

Hipparque, du reste, avait déjà fait cette remarque. Les deux tragiques, au contraire, dans les occasions où l'ordre géographique était le plus de rigueur, quand il s'agissait, par exemple, pour l'un, de faire dire à Bacchus le nom de tous les peuples qu'il avait visités, et, pour l'autre, de mettre dans la bouche de Triptolème l'énumération des différentes parties de la terre ensemencées par ses mains, ne se sont pas fait faute et de rapprocher les contrées les plus distantes et d'en séparer d'autres tout à fait contiguës :

*«Quittant alors les champs aurifères de la Lydie, et traversant les plaines de la Phrygie et celles de la Perse,  
que frappent sans cesse les rayons du soleil, je visitai tour à tour et l'enceinte, de Bactres et la froide Médie  
et l'heureuse Arabie» (Eurip. Bacch. V, 13).*

Même défaut d'ordre dans l'énumération de Triptolème. Ce n'est pas tout : par la manière dont Homère parle des climats et des vents, on peut juger encore de l'étendue de ses connaissances géographiques ; car il lui arrive très souvent de joindre cette double indication à ses descriptions topographiques :

*«Ithaque, la basse Ithaque, est en même temps de toutes ces îles celle qui est située  
le plus haut dans la mer vers le sombre couchant ; les autres, au contraire, s'écartent  
du côté de l'aurore et du soleil levant» (*Od. IX, 25) ;

et ailleurs :

*«Il s'y trouve deux portes : l'une s'ouvre au vent du nord l'autre au vent du midi» (*Ibid. XIII, 109) ;

ou bien encore :

*«Soit qu'ils volent à droite du côté de l'aurore et du soleil levant,  
soit qu'ils gagnent à gauche la région du sombre occident» (*Il. XII, 239).

L'ignorance sur ce point est même, aux yeux d'Homère, le signe de la suprême confusion :

*«Amis, puisque nous ignorons et le côté du couchant et le côté de l'aurore,  
et le côté de la nuit et le côté du soleil» (*Od. X, 190).

Dans un autre passage, maintenant, et avec toute raison, Homère avait dit :

*«Et Borée et Zéphyr, tous deux soufflant de la Thrace» (*Il. IX, 5).

Eratosthène pourtant s'y trompe encore et nous dénonce le poète comme s'il eût dit, absolument parlant, que le Zéphyr souffle de la Thrace ; mais, loin de parler en thèse générale, le poète ne fait allusion ici qu'au cas où l'un et l'autre vents viennent à se rencontrer dans la mer de Thrace (laquelle est, comme on sait, une partie de l'Egée), aux environs du golfe Mélos. La Thrace, effectivement, vers les confins de la Macédoine, se détourne vers le sud et s'avance en forme de pointe ou de promontoire dans la mer, d'où vient que pour Thasos, Lemnos, Imbros, Samothrace et en général pour tous ces parages, les Zéphyrs paraissent souffler de la Thrace même, comme ils semblent, pour l'Attique, souffler des roches Scironides, ce qui a fait quelquefois appeler Scirônes les Zéphyrs et surtout les Argestes. C'est ce que n'a point vu Eratosthène (bien qu'il en ait peut-être entrevu quelque chose, puisque lui-même signale cette brusque déviation, dont je parle, de la côte de Thrace vers le sud), et, partant de l'idée que l'expression d'Homère a un sens général, il vous le traite d'ignorant, lui rappelant que le Zéphyr souffle du couchant et de l'Ibérie et que la Thrace ne se prolonge point jusqu'à la hauteur de cette dernière contrée. Mais se peut-il, nous le demandons, qu'Homère ait ignoré que le Zéphyr souffle du couchant ? Lui qui, dans des vers comme ceux-ci, assigne exactement à ce vent le rang qui lui appartient :

*«Ensemble se précipitent et l'Eurus et le Notus et le malin Zéphyr, et Borée lui-même» (*Od. V, 295).

Se peut-il qu'il ait ignoré que la Thrace ne dépasse point les monts de la Paeonie et de la Thessalie, lui qui connaissait et qui a expressément nommé dans leur ordre, après les Thraces, tous les peuples du littoral et ceux de l'intérieur, à savoir, d'une part, cette fraction de la nation Magnète, puis les Maliens et les différents peuples de la Grèce jusqu'aux Thesprotes, et, d'autre part, les Dolopes, limitrophes des Paeoniens, et les Selles de Dodone, jusqu'à l'Acheloüs, sans plus faire mention des Thraces passé ces limites ? - En revanche, il est bien vrai, [comme le dit Eratosthène], qu'Homère a un penchant marqué à toujours nommer de préférence la mer la plus voisine de sa patrie et qu'il connaissait le mieux ; en voici un exemple :

*«Déjà l'assemblée s'agitait pareille aux longues vagues de la mer Icarienne» (*Il. II, 144).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.21]] [21] Suivant certains auteurs, il n'y aurait que deux vents principaux, Borée (le vent du Nord) et Notus (le vent du Sud) ; quant aux autres vents, à savoir Eurus, qui souffle du levant d'été (N-E.), Apéliote, qui souffle du levant d'hiver (S-E.), Zéphyr, qui souffle du couchant d'été (N-O.) et Argeste, qui souffle du couchant d'hiver (N-E.), ils ne différeraient de ces deux vents principaux que parce que, comme on le voit, ils s'écartent légèrement de leur direction. Pour réduire ainsi le nombre des vents à deux seulement, ces auteurs s'appuient du témoignage de Thrasyalcès et de celui d'Homère lui-même, qu'ils nous montrent rattachant dans ses vers l'Argeste au Notus,

*«De l'Argeste-Notus» (*Il. IX, 306),

et le Zéphyr à Borée :

*«Borée et Zéphyr, tout deux soufflant de la Thrace» (*Ibid. IX, 5).

Mais Posidonius, de son côté, affirme qu'aucun des maîtres, qui font autorité dans la matière, ni Aristote, ni Timosthène, ni Bion, l'astrologue, n'ont jamais rien enseigné de pareil au sujet des vents, qu'ils nomment, eux, Caecias, le vent qui souffle du levant d'été, et Libs, le vent diamétralement opposé, celui par conséquent qui souffle du couchant d'hiver, Eurus, celui qui souffle du levant d'hiver et Argeste, celui qui souffle à l'opposite, enfin Apéliote et Zéphyr les vents intermédiaires (le vent d'est et le vent d'ouest), que dans le Zéphyr malin d'Homère, maintenant, il faut reconnaître notre Argeste, et dans son doux et harmonieux Zéphyr notre Zéphyr proprement dit, comme il faut reconnaître dans son Argeste-Notus notre Leuconotus, ainsi nommé de ce qu'il forme seulement quelques légers nuages et par opposition au Notus proprement dit, lequel est toujours accompagné au contraire de nuages sombres et épais. Dans les vers suivants, par exemple :

*«De même, quand le Zéphyr, sous les coups de ses irrésistibles tourbillons,  
dissipe les Nuages d'Argeste-Notus» (*Il. XI, 305),

Homère, au dire de Posidonius, veut parler du malin Zéphyr, qui disperse en effet les faibles nuages amassés par le Leuconotus, et c'est à titre d'épithète seulement qu'il a joint le nom d'Argeste à celui du Notus. Telles sent les corrections ou rectifications, qui nous ont paru devoir être faites à ce que dit Eratosthène au commencement du Ier livre de sa*Géographie*.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.22]] [22] Mais, persistant dans ses préventions, Eratosthène accuse plus loin Homère d'avoir ignoré que le Nil a plus d'une bouche, il veut même qu'il n'ait point connu ce nom de*Nil*, qu'Hésiode, lui, connaissait, puisqu'il l'a cité. Qu'Homère ait ignoré ce nom, soit : il est assez vraisemblable que de son temps on ne s'en servait pas encore. On pourrait de même admettre qu'il n'a point connu l'existence des différentes bouches du fleuve, s'il était vraisemblable que de son temps ces bouches fussent encore inexplorées et que peu de personnes seulement fussent instruites qu'il y en avait plus d'une. Si, au contraire, de son temps déjà, comme de nos jours, la plus connue, la plus surprenante des merveilles de l'Egypte, celle qui méritait le plus d'être observée et décrite, était le fleuve lui-même, avec le double phénomène de ses crues et de ses bouches multiples, comment supposer que ceux, dont les récits avaient fait connaître au poète et le fleuve Aegyptus et la contrée de même nom, et Thèbes d'Egypte et l'île de Pharos, eussent eux-mêmes ignoré le fait en question, ou que, le connaissant, ils eussent négligé de lui en parler, si ce n'est en raison de cette notoriété même ? Quand on songe d'ailleurs qu'Homère lui-même a parlé de l'Ethiopie, des Sidoniens et des Erembes, de la mer Extérieure et de la division des Ethiopiens en deux corps de nation, on s'explique encore bien moins comment il aurait pu ne rien savoir de choses beaucoup plus proches, de choses universellement connues. Qu'il n'en ait rien dit, peu importe : le silence n'est point signe d'ignorance (Homère n'a point parlé davantage du lieu de sa naissance ni de mainte autre circonstance qu'assurément il connaissait) : la cause en est bien plutôt qu'il aura jugé hors dé propos de rappeler des faits trop connus à des gens qu'il savait déjà instruits.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.23]] [23] Cette autre imputation d'ignorance qu'on élève parfois contre Homère au sujet de Pharos, et pour l'avoir qualifiée d'île pélagienne (comme qui dirait île de la haute mer), n'est pas mieux fondée. Peut-être même y a-t-il lieu de voir dans cette circonstance la preuve qu'Homère n'a rien ignoré des particularités que nous signalions tout à l'heure au sujet de l'Egypte. Jugez-en plutôt. Ceux qui aiment à narrer leurs voyages sont tous volontiers hâbleurs : Ménélas était du nombre. Ayant remonté jusqu'au pays des Ethiopiens, il avait naturellement entendu parler des crues du Nil et savait aussi comment les atterrissements du fleuve ajoutent sans cesse à l'étendue de l'Egypte ; il savait notamment ce que, par suite de ces dépôts successifs, le continent avait déjà gagné sur le canal situé en avant des bouches du fleuve, circonstance qui a donné lieu à ce mot si juste d'Hérodote, que l'Egypte tout entière est un présent du Nil, ou sinon l'Egypte tout entière, du moins la région qui s'étend au-dessous du Delta et qu'on nomme la Basse-Egypte. Mais on avait dû lui dire en même temps que l'île de Pharos se trouvait primitivement en pleine mer. Or, c'en était assez pour qu'il imaginât, par un mensonge gratuit, et, bien qu'il n'en fût plus ainsi de son temps, de représenter cette île toujours aussi éloignée des côtes d'Egypte qu'elle avait pu l'être dans l'origine. - Oui, mais qui fait mentir Ménélas de la sorte ? Le poète. Le poète n'ignorait donc, à ce qu'il semble, ni le phénomène des crues du Nil, ni cette autre circonstance qu'il compte plusieurs bouches.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.24]] [24] Même erreur de prétendre qu'Homère a ignoré l'existence de l'isthme qui sépare la mer d'Egypte du golfe Arabique et qu'il a menti grossièrement en représentant

*«Les Ethiopiens, aux derniers confins de la terre, partagés en deux nations».*

L'expression d'Homère est au contraire parfaitement juste, et c'est à tort que les modernes l'ont critiquée ; loin d'avoir, ainsi qu'ils le prétendent, ignoré l'existence de cet isthme, Homère, je ne crains pas de l'affirmer, en avait pleine connaissance ; je dis plus, il a, dans le passage en question, désigné l'isthme en termes exprès, et ce sont les grammairiens mêmes, à commencer par Aristarque et Cratès, ces coryphées de la critique, qui n'ont point su comprendre le sens de ses paroles. Voici déjà qui le prouve : pour compléter le sens de ce vers,

*«Les Ethiopiens, qui habitent aux derniers confins de la terre, partagés en deux nations»,*

Homère en ajoute un autre, sur le texte duquel Aristarque et Cratès ne s'accordent même point, Aristarque voulant qu'on écrive.

*«Oi men dusomenou Yperionos, oi d'aniontos,  
L'une au couchant, l'autre au levant»,*

et Cratès proposant de lire

*«ëmen dusomenou Yperionos, êd' aniontos,  
A la fois au couchant et au levant»,*

sans que, du reste, pour leurs thèses respectives, il importe le moins du monde qu'on adopte une leçon plutôt que l'autre. Voici en effet quelles sont ces thèses : affectant, comme toujours, de raisonner en mathématicien, Cratès commence par poser en principe que la zone torride est occupée par l'Océan et se trouve bornée de part et d'autre par la zone tempérée, tant la portion que nous habitons que la portion qui se trouve dans l'hémisphère opposé ; puis, s'appuyant sur ce que le nom d'*Ethiopiens*désigne pour nous toutes les populations méridionales, répandues le long de l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée, il conclut que, par analogie, on doit concevoir au delà de l'Océan l'existence d'autres Ethiopiens, occupant par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée et sur les bords dudit Océan la même situation extrême. Et de la sorte, ajoute t-il, il y a bien effectivement deux nations d'Ethiopiens séparées l'une de l'autre par l'Océan. Pour expliquer maintenant l'addition de ce second vers,

*«A la fois au couchant et au levant»,*

il fait remarquer que, comme le zodiaque céleste est toujours directement placé au-dessus du zodiaque terrestre, et que celui-ci, dans son obliquité, ne dépasse jamais l'une ou l'autre Ethiopie, il faut nécessairement aussi concevoir que le soleil accomplit sa révolution tout entière dans l'intervalle céleste correspondant aux mêmes limites, s'y levant et s'y couchant en différents points et avec des apparences diverses pour les différents peuples. Telle est l'explication que propose Cratès, et qu'il juge la plus conforme aux principes astronomiques ; mais il aurait pu dire plus simplement, sans abandonner pour cela sa thèse sur le fait même de la division des Ethiopiens en deux nations, que les Ethiopiens s'étendent du levant au couchant, et habitent tout le long de l'Océan sur l'un et l'autre rivages. Et alors qu'importe, pour le sens, qu'on lise le vers en question tel que Cratès le donne, ou comme l'écrit Aristarque,

*«L'une au couchant, l'autre au levant»,*

ce qui revient bien à dire que les Ethiopiens habitent tant au couchant qu'au levant des deux côtés de l'Océan ? Aristarque, lui, rejette l'explication de Cratès et veut que cette division en deux nations distinctes se soit, dans la pensée d'Homère, appliquée uniquement aux Ethiopiens de notre hémisphère, à ceux-là même, qui, pour nous autres Grecs, représentent l'extrémité méridionale de la terre ; et comme en fait cette division n'existe pas, qu'il n'y a point là deux Ethiopies, l'une occidentale, l'autre orientale, mais bien une seule située au midi par rapport à la Grèce et contiguë à l'Egypte, il en conclut que, sur ce point comme sur tant d'autres, signalés par Apollodore dans le second livre de son*Commentaire*sur le*catalogue des vaisseaux*, Homère a ignoré la vérité, et, par ignorance, substitué à la géographie réelle une géographie fantastique.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.25]] [25] Pour répondre à Cratès, il faudrait s'engager dans une discussion fort longue, qui n'aurait peut-être pas grand rapport avec l'objet qui nous occupe. Quant à Aristarque, s'il mérite qu'on le loue d'abord pour avoir rejeté l'hypothèse de Cratès, laquelle en effet prête à mille objections, et pour avoir entrevu qu'il s'agissait, dans le passage d'Homère, de notre Ethiopie et non point d'une autre, sur le reste, en revanche, il nous paraît, lui aussi, donner prise à la critique. Premièrement, il n'avait que faire de disserter si minutieusement sur la leçon à adopter, l'une et l'autre leçons pouvant également bien s'ajuster à son sens. Y a-t-il, en effet, la moindre différence à dire : «On compte dans notre hémisphère deux nations d'Ethiopiens, l'une à l'orient, l'autre à l'occident», ou ceci : «On compte dans notre hémisphère deux nations d'Ethiopiens, car il y a de ces Ethiopiens tant à l'orient qu'à l'occident» ? En second lieu, l'opinion qu'il soutient repose sur certains faits matériellement faux. Supposons avec lui que le poète a effectivement ignoré l'existence de l'isthme et que c'est bien des Ethiopiens limitrophes de l'Egypte qu'il a voulu parler dans ce vers,

*«Les Ethiopiens divisés en deux nations»,*

ne le sont-ils pas en effet ? Et est-ce vraiment par ignorance que le poêle s'est exprimé ainsi ? L'Egypte et les Egyptiens, depuis le Delta jusqu'à Syène, ne sont-ils pas divisés, partagés en deux par le Nil,

*«Ceux-ci au couchant, ceux-là au levant» ?*

Et l'Egypte est-elle autre chose que la vallée même du fleuve, autrement dit le terrain inondé par ses eaux ? Ne s'étend-elle point des deux côtés du Nil, au levant et au couchant ? Mais l'Ethiopie, à son tour, est le prolongement direct de l'Egypte, elle offre avec ce pays de grandes analogies et par sa situation relativement au cours du Nil et par la disposition générale des lieux : comme l'Egypte, elle est étroite, longue et sujette à des inondations périodiques, et tout l'espace situé en dehors de la limite des débordements du fleuve, tant sur la rive orientale que sur la rive occidentale, n'y est de même qu'un désert aride, presque partout inhabitable : cela étant, pourquoi donc ne serait-elle pas, elle aussi, divisée en deux régions distinctes ? Le Nil, par la longueur de son cours, lequel s'étend à plus de mille stades au midi, et par la largeur de son lit, capable d'enserrer des îles peuplées de plusieurs milliers d'hommes, comme voilà Méroé, la plus grande de toutes, Méroé, résidence des rois d'Ethiopie et métropole de la contrée, le Nil, dis-je, a pu paraître à ceux qui veulent à toute force séparer l'Asie de la Libye une ligne de démarcation suffisante, et il n'aurait pas suffi à partager en deux l'Ethiopie ! Quelle est pourtant la principale objection de ceux qui s'élèvent contre cette délimitation des deux continents par le fleuve ? Que l'Egypte et l'Ethiopie se trouvent par là en quelque sorte démembrées et divisées en deux parties, l'une libyque et l'autre asiatique, inconvénient très grand en effet, et qu'on ne peut éviter qu'en renonçant tout à fait à délimiter les deux continents, ou en leur cherchant une autre ligne de démarcation que le fleuve.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.26]] [26] En dehors de ces explications, du reste, on pourrait concevoir encore d'autre façon la division de l'Ethiopie en deux parties. Tous les navigateurs qui ont, dans l'Océan, longé les côtes de la Libye, soit à partir de la mer Erythrée, soit à partir des colonnes d'Hercule, après s'être avancés plus ou moins loin, se sont trouvés arrêtés par différents obstacles et ont dû rétrograder, ce qui a donné lieu de croire, en général, que le passage était intercepté par un isthme, bien que la mer Atlantique, surtout dans sa partie australe, ne forme qu'un seul et même courant continu. Mais tous s'étaient accordés à appeler Ethiopie les points ou contrées extrêmes, terme de leur navigation, et à les faire connaître sous cette dénomination. Qu'y aurait-il donc de déraisonnable à admettre qu'Homère, sur la foi de semblables récits, a cru devoir partager les Ethiopiens en deux groupes, l'un oriental, l'autre occidental, en attendant qu'on sût s'ils occupaient aussi ou n'occupaient point tout l'espace intermédiaire ? Ephore, enfin, rapporte une autre tradition fort ancienne, qu'on peut supposer sans invraisemblance avoir été connue d'Homère : suivant cette tradition, qui avait cours, dit-il, parmi les Tartessiens, les Ethiopiens auraient poussé leurs incursions dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Dyris [ou Atlas] et y auraient laissé une partie des leurs, tandis que le reste se serait répandu tout le long du littoral ; or Ephore conjecture que c'est le fait de cette séparation qui a suggéré à Homère l'expression suivante :

*«Les Ethiopiens divisés en deux nations aux extrémités de la terre».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.27]] [27] Voilà déjà ce qu'on pourrait répondre à Aristarque et à ses partisans ; mais il y a maint autre argument plus plausible encore à faire valoir, pour achever de décharger le poète de l'imputation de grossière ignorance qui pèse sur lui. Ainsi, en me reportant aux opinions des anciens Grecs, en voyant comment ils comprenaient tout ce qu'ils connaissaient de peuples septentrionaux sous le seul et même nom de Scythes, ou sous celui de*nomades*qu'emploie Homère, et comment plus tard, avec le progrès des découvertes dans l'Occident, ils adoptèrent aussi pour cette partie de la terre des dénominations générales, soit les noms simples de*Celtes*et d'*Ibères*, soit les noms mixtes de*Celtibères*et de*Celloscythes*, étant réduits par ignorance à ranger ainsi sous une seule et même dénomination des peuples séparés et distincts, je crois pouvoir affirmer que le nom d'*Ethiopie*désignait de même pour eux toute la région méridionale de la terre baignée par l'Océan. Et voici qui le prouve. C'est d'abord un passage du*Prométhée déchaîné*d'Eschyle : «[Là tu verras] l'Erythrée rouler ses flots sacrés sur un sable rougi, et s'étendre non loin de l'Océan, ce lac aux reflets d'airain, ce lac, source de richesses pour l'Ethiopien, où le soleil, qui voit toute chose, vient plonger sans cesse son corps immortel et par les chaudes ablutions d'une eau doucement pénétrante retremper l'ardeur de ses coursiers fatigués». Comme c'est, en effet, dans toute la longueur du climat méridional que l'Océan rend au soleil le service dont parle le poète et se trouve avoir par rapport à l'astre du jour la position indiquée dans ces vers, on peut en conclure, ce semble, qu'Eschyle croyait les Ethiopiens répandus réellement sur toute la longueur du climat méridional. On lit maintenant dans le*Phaéthon*d'Euripide que Clymène avait été donnée à Mérops, «*Mérops, souverain maître de cette terre que, du haut de son rapide quadrige, le soleil levant frappe d'abord de ses feux dorés : ses noirs voisins l'appellent l'étincelante étable où se reposent les coursiers de l'aurore et du soleil*». Dans le présent passage, à la vérité, le poète attribue «l'étincelante étable» en commun aux coursiers de l'Aurore et à ceux du Soleil ; mais dans tout ce qui suit il se borne à dire qu'elle est placée non loin du palais de Mérops. Or, cette donnée géographique, par la façon du moins dont elle est liée à l'ensemble du drame, ne saurait s'entendre exclusivement de notre Ethiopie, limitrophe de l'Egypte, et elle nous paraît embrasser plutôt toute l'étendue des côtes de l'Océan, d'une extrémité à l'autre du climat méridional.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.28]] [28] Ephore explique aussi dans le même sens l'opinion des anciens au sujet de l'Ethiopie. Voici en effet ce qu'on lit dans sa*Description de l'Europe*. «Supposons le ciel et la terre divisés en quatre régions : les Indiens occuperont celle d'où souffle l'apéliote ; les Ethiopiens, celle d'où souffle le notus ; les Celtes, la région du couchant ; et les Scythes, la région boréale». A quoi il ajoute que l'Ethiopie et la Scythie sont plus étendues que les deux autres régions, l'Ethiopie se prolongeant depuis le levant d'hiver jusqu'à l'extrême occident, et la Scythie se trouvant située juste à l'opposite. Qu'Homère, maintenant, ait partagé ces idées, la chose ressort clairement et de la position qu'il assigne à Ithaque,

*«VERS LA SOMBRE REGION (autrement dit vers le Nord), tandis que les autres ils s'écartent davantage  
vers l'AURORE ET LE SOLEIL» (*Od. IX, 25),

(expression qui, pour lui, désigne tout le côté méridional de la terre), et de cet autre passage,

*«Soit qu'ils volent à droite du côté de l'aurore et du soleil, soit qu'ils gagnent à gauche  
la région ténébreuse du ciel» (*Il. XII, 239),

et de celui-ci encore,

*«Allons, amis, puisque nous ignorons et le côté de la nuit et le côté de l'aurore, et le point de l'horizon  
où le soleil, ce flambeau des humains, descend au-dessous de la terre  
et le point d'où son char remonte et s'élève au-dessus» (*Od. X, 190),

tous passages, du reste, sur lesquels nous revenons dans notre description d'Ithaque pour les mieux éclaircir. Conséquemment dans ce vers,

*«Car Jupiter s'en fut hier vers l'Océan peur visiter les vertueux Ethiopiens» (*Il. I, 423),

il nous faut généraliser le sens et entendre que l'Océan se déploie sur toute la longueur du climat méridional et l'Ethiopie pareillement, puisque, sur quelque point dudit climat que vous arrêtiez votre pensée, c'est toujours sur l'Océan et sur l'Ethiopie que vous tombez. C'est dans un sens général aussi que le poète a dit ailleurs,

*«Mais il fut aperçu de Neptune, qui revenant alors des rivages de l'Ethiopie,  
du haut des monts Solymes, le découvrit au loin» (*Od. V, 282),

cette double expression «des rivages de l'Ethiopie, du haut des monts Solymes» étant l'équivalent de celle-ci : «des régions du Midi» ; car ce n'est point des Solymes de Pisidie que le poète parle ici, mais d'un peuple imaginaire, avons-nous dit, portant le même nom, et qu'il suppose placé par rapport à l'esquif sur lequel erre son héros et par rapport aux peuples situés au sud de ce point (lesquels ne sauraient être que ses Ethiopiens) juste dans la même position où les Solymes de Pisidie se trouvaient être par rapport au Pont et à l'Ethiopie proprement dite, sise au-dessus de l'Egypte. Ce qu'Homère enfin dit des grues doit être pris également en thèse générale :

*«Fuyant l'hiver et les pluies torrentielles, elles s'envolent en criant vers les rivages de l'Océan,  
et leurs cris annoncent à la nation des Pygmées et la guerre et le trépas» (*Il. III, 4).

Car ce n'est pas en Grèce seulement qu'on voit ainsi les grues émigrer vers le Midi ; les choses ne se passent pas autrement en Italie, en Ibérie, aux environs de la mer Caspienne et dans la Bactriane. Mais, comme il est constant que l'Océan règne tout le long du littoral méridional, et que les grues se portent sur tous les points de l'Océan indifféremment pour y chercher un abri contre les frimas, il faut admettre en même temps que, dans la pensée d'Homère, les Pygmées étaient répandus sur toute la longueur de ses rivages. Que si, maintenant, il a plu aux modernes de restreindre le nom d'*Ethiopiens*aux seuls voisins de l'Egypte et de circonscrire dans les mêmes limites la tradition relative aux Pygmées, ceci ne saurait réagir sur les opinions des Anciens : les noms d'*Achéens*et d'*Argiens*ne désignent plus aujourd'hui pour nous la totalité des peuples ayant pris part naguère à l'expédition contre Ilion, mais il est avéré qu'Homère leur prêtait cette signification. Or c'est à peu près là ce que je dis, quand, pour expliquer le partage que fait Homère des Ethiopiens en deux nations, je prétends qu'il faut entendre ce nom de l'ensemble des populations répandues depuis le levant jusqu'au couchant, le long des rivages de l'Océan. En effet, du moment qu'on l'entend de la sorte, il saute aux yeux que les Ethiopiens se trouvent naturellement partagés en deux groupes par le golfe Arabique, lequel se peut comparer à un grand arc de méridien, à le voir s'étendre, semblable à un fleuve, sur une longueur de près de quinze mille stades et sur une largeur dont le maximum n'excède point mille stades, avec cet autre avantage à ajouter à celui de son extrême longueur, que le fond dudit golfe n'est séparé de la mer de Péluse que par un trajet de trois à quatre journées de marche à travers l'isthme. Les mieux avisés d'entre ceux qui prétendent séparer rigoureusement l'Asie de la Libye ont bien reconnu cet avantage, et, dans leurs essais de délimitation, ils ont préféré le golfe au Nil, comme offrant une ligne de démarcation plus convenable à établir entre les deux continents, puisque le golfe s'étend presque d'une mer à l'autre, tandis que le Nil, à la grande distance où il est encore de l'Océan, ne saurait séparer qu'imparfaitement l'Asie de la Libye. Eh bien ! J'en suis convaincu pour ma part, Homère concevait, lui aussi, toute la région méridionale de la terre partagée en deux par le golfe Arabique ; seulement, si cela est, comment admettre qu'il ait pu ignorer l'existence de l'isthme que forme ce golfe avec la mer d'Egypte ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.29]] [29] Il serait en effet de la dernière invraisemblance, qu'instruit, comme il l'était, de la situation exacte de Thèbes, de la Thèbes d'Egypte, laquelle est distante des bords de notre mer de 5000 stades ou peu s'en faut, Homère n'eût connu ni le fond du golfe Arabique, ni l'existence de l'isthme qui le prolonge et qui se trouve n'avoir en largeur que mille stades tout au plus. Et ce qui devra paraître plus invraisemblable encore, c'est qu'Homère ait pu savoir que le Nil portait le nom, le nom même d'une contrée aussi vaste que l'est l'Egypte, sans en avoir deviné la cause, vu que le mot d'Hérodote que l'Egypte est un présent du fleuve et qu'elle avait dû à ce titre recevoir le nom du fleuve lui-même, semble devoir s'offrir tout naturellement à l'esprit de chacun. Quelles sont d'ailleurs, entre toutes les particularités d'un pays, les particularités les plus universellement connues ? Celles-là toujours qui offrent en soi quelque chose d'étrange et qui se trouvent en outre placées de façon à frapper tous les regards. Or le double phénomène des crues du Nil et de ses atterrissements est précisément dans ce cas. Et de même que le voyageur, qui aborde en Egypte, apprend avant tout à connaître la nature du Nil, les indigènes n'ayant rien à dire qui puisse étonner davantage un étranger et lui donner une plus haute idée de leur pays (car il suffit d'être instruit du régime de ce fleuve pour concevoir aussitôt ce que peut être la contrée tout entière qu'il arrose), de même, loin de l'Egypte et dans les récits qui nous viennent de ce pays, le nom du Nil est encore le premier qui frappe notre oreille. Ajoutez à ce qui précède la curiosité du poête et son amour des voyages attestés par tous ses biographes et directement par maints passages ou allusions de ses poèmes : que de preuves réunies pour établir qu'Homère a toujours bien su et bien dit ce qui était à dire et que ce sont uniquement les faits notoires qu'il a tus ou indiqués par de simples épithètes !

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.30]] [30] N'est-il pas étrange après cela de voir des Egyptiens, des Syriens (les mêmes contre qui nous disputons présentement), qui n'entendent même pas Homère dans ce qu'il dit des choses de leur pays, et que notre discussion vient de convaincre d'ignorance, oser traiter Homère d'ignorant ! D'abord, règle générale, le silence n'est point une preuve d'ignorance : Homère n'a rien dit des courants contraires de l'Euripe, ni du défilé des Thermopyles ni de mainte autre curiosité de la Grèce connue de tout le monde, et assurément ce n'est point par ignorance. Mais ce qui est plus fort, il lui arrive quelquefois de parler des choses sans que ces sourds de parti-pris le daignent entendre, auquel cas naturellement toute la faute est à eux. Chacun sait qu'Homère, sous le nom d'*enfants du ciel*, désigne non seulement les torrents, mais encore tous les autres cours d'eau, et cela apparemment parce qu'il savait que tous sont grossis par les pluies. Mais toute qualification générale appliquée à ce qui est hors ligne devient par cela même qualification particulière : l'épithète*enfant du ciel*notamment ne saurait avoir la même valeur, attribuée au torrent ou bien au fleuve ordinaire qui ne tarit jamais. Or, dans le cas présent, il y a, si l'on peut dire, double degré de supériorité; et, de même qu'il existe des hyperboles d'hyperboles, celles-ci par exemple, «être plus léger que l'ombre d'un liége» ; «être plus timide qu'un lièvre phrygien» ; «avoir moins de terre (il s'agit d'un champ) qu'une épître laconienne [n'a de mots]» ; de même, appliquée au Nil, la qualification d'*enfant du ciel*semble un superlatif ajouté au superlatif. Car, si le torrent déjà a plus de droit que les autres cours d'eau à cette qualification d'*enfant du ciel*, le Nil y a plus de droit encore que tous les torrents, quels qu'ils soient, les surpassant tous tellement par le volume et la durée de ses crues. Et, comme nous avons d'ailleurs victorieusement démontré qu'Homère n'ignorait aucune des particularités du régime de ce fleuve, s'il lui a appliqué l'épithète en question, ce ne peut être que dans le sens que nous venons de dire. Voici maintenant une particularité, celle d'avoir plusieurs bouches ou embouchures, qui se trouvait être commune à une infinité de fleuves, Homère ne l'a point jugée digne d'être signalée, à des gens surtout qu'il savait déjà instruits du fait. Mais Alcée lui-même n'en a point parlé davantage, et cependant, s'il faut l'en croire, il avait fait, lui, le voyage d'Egypte. Quant au phénomène des atterrissements du Nil, lequel pourrait déjà se déduire du seul fait des crues du fleuve, la mention s'en trouve implicitement contenue dans ce que dit le poète de l'île de Pharos. Qu'un informateur quelconque, que la commune renommée, pour mieux dire, ait pu représenter à Homère l'île de Pharos comme étant encore aussi éloignée du continent qu'il le marque, à savoir d'une journée de navigation tout entière, la chose est inadmissible, le mensonge aurait été par trop flagrant. En revanche, il était tout simple que des renseignements sur la nature des crues du Nil et de ses atterrissements fussent plus vagues, plus généraux ; or, de tels renseignements Homère aura pu conclure que l'île, à l'époque où Ménélas la visitait, se trouvait plus éloignée de la terre ferme qu'elle ne l'était de son temps, et, pour donner à cette circonstance une couleur fabuleuse, il aura pris sur lui de faire la distance plus grande encore. Mais l'emploi des fables, avons-nous dit, ne saurait être considéré comme un indice d'ignorance : ainsi, ni la fable de Protée, ni le mythe des Pygmées, ni ces prodigieux effets attribués aux breuvages magiques, ni tant d'autres fictions analogues n'accusent l'ignorance géographique ou historique du poète, et si elles prouvent quelque chose c'est uniquement l'envie de plaire et d'amuser. - «Comment se fait-il pourtant, dira-t-on, qu'Homère ait pu parler de l'aiguade de Pharos, quand il est avéré que Pharos manque d'eau ?»

*«Là s'ouvre un port, excellent mouillage, d'où les vaisseaux rapides s'élancent à la mer  
chargés de l'eau limpide des sources profondes» (*Od. IV, 358).

D'abord, répondrons-nous, il ne serait pas impossible qu'avec le temps l'aiguade de l'île se fût tarie ; en second lieu Homère ne dit pas formellement qu'on tirât l'eau des sources mêmes de Pharos, mais seulement que le chargement des navires se faisait en ce lieu à cause de l'excellence de son port ; et il était facile apparemment d'aller puiser l'eau sur la côte vis-à-vis. Ajoutons que par cette façon de s'exprimer le poète semble en quelque sorte avouer que, lorsqu'il a fait ailleurs de Pharos une île de pleine mer, il n'a point dit vrai, mais qu'il a amplifié et exagéré à la façon des poètes.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.31]] [31] Du reste, comme tout ce récit des erreurs de Ménélas, dans Homère, semble au premier abord donner raison à ceux qui lui reprochent d'avoir absolument ignoré la géographie de ces contrées, le mieux que nous ayons à faire est de commencer par exposer une à une les critiques que ce récit a soulevées, pour les soumettre ensuite elles-mêmes à un examen sérieux et pour rendre ainsi la justification du poète plus complète et plus claire. Ménélas dit à Télémaque, en l'entendant s'extasier sur la somptuosité de sa royale demeure : «Oui, mais pour rapporter tous ces trésors, j'ai dû beaucoup souffrir et longtemps errer sur mes vaisseaux ; et quand, après huit ans, je revins dans ma patrie, j'avais parcouru Chypre, la Phénicie, l'Egypte et visité tour à tour les Ethiopiens, les Sidoniens et les Erembes et la Libye tout entière» (*Od*. IV, 81). Or, on se demande d'abord quels sont ces Ethiopiens, chez qui Ménélas put se rendre ainsi d'Egypte en naviguant ? Car, il n'y a point d'Ethiopiens sur les rivages de notre mer, et, d'autre part, les vaisseaux de Ménélas n'auraient jamais pu franchir les cataractes du Nil. Quels sont aussi ces Sidoniens ? Ce ne sont pas ceux de Phénicie assurément : le poète n'avait que faire, ayant préalablement nommé le genre, de mentionner en outre l'espèce. Qui sont enfin ces Erembes, dont le nom paraît là pour la première fois ? Chacune de ces questions a donné lieu à un grand nombre de solutions différentes que le grammairien Aristonic, de nos jours, a, dans son*Commentaire sur les erreurs de Ménélas*, relatées tout au long. Nous nous bornerons, nous, à les reproduire ici en abrégé. Il y a d'abord certains auteurs qui veulent que ce soit par mer que Ménélas a gagné l'Ethiopie : parmi ceux-là même, les uns introduisent l'idée d'un périple, que Ménélas aurait exécuté en faisant le tour par Gadira jusqu'aux rivages de l'Inde, et cela sans doute pour essayer de proportionner la longueur du trajet à la durée si prolongée de l'absence du héros, absence que Ménélas lui-même dit avoir été de huit années ; suivant d'autres, les vaisseaux du héros auraient franchi directement l'isthme attenant au golfe Arabique ; d'autres enfin les font passer par quelqu'un des canaux [dérivés du Nil]. Or, d'une part, le périple que Cratès introduit ici, n'est nullement nécessaire, non qu'il soit d'une exécution impossible (les erreurs mêmes d'Ulysse n'offrent pas d'impossibilité absolue), mais parce qu'il n'ajoute rien à la vraisemblance des hypothèses mathématiques de cet auteur et n'explique pas davantage la longue durée des erreurs de Ménélas : il dut y avoir en effet, pour retenir si longtemps le héros éloigné de ses foyers, et des retards involontaires occasionnés par les difficultés mêmes de la navigation, puisque Ménélas avoue n'avoir sauvé que cinq vaisseaux sur soixante, et des retards volontaires utilisés au profit de son avarice. Nestor ne dit-il point :

*«C'est ainsi qu'en parcourant les mers Ménélas entassait sur ses vaisseaux  
tant d'or et tant d'objets précieux» ? (*Od. III, 301).

[Et Ménélas lui-même ne rappelle-t-il point tout ce qu'il avait amassé de richesses]

*«En parcourant Chypre, la Phénicie, l'Egypte» (*Od. IV, 83).

Quant à ce passage direct à travers l'isthme ou par un des canaux dérivés du Nil, si le poète en eût parlé, personne à coup sûr n'y eût vu autre chose qu'une fiction poétique ; mais il n'en a dit mot, et ne serait-ce pas alors introduire gratuitement et contre toute vraisemblance une nouvelle difficulté dans le débat que de l'invoquer ? Je dis contre toute vraisemblance, puisque avant la guerre de Troie aucun de ces canaux n'existait encore : Sésostris qui passe pour avoir entrepris d'en creuser un, avait de lui-même renoncé à son projet, présumant le niveau de la mer par trop élevé. Et pour ce qui est de l'isthme même, on ne voit pas qu'il ait pu être navigable davantage. Eratosthène, qui suppose le contraire, se trompe évidemment : il conjecture que l'ouverture du détroit des colonnes d'Hercule n'avait pas encore eu lieu, de telle sorte que la mer intérieure, privée de toute communication avec la mer extérieure, couvrait alors l'isthme entier, lequel se trouvait être d'un niveau sensiblement inférieur au sien, mais qu'une fois la rupture de la barrière effectuée, le niveau de ladite mer s'étant naturellement abaissé, ses eaux laissèrent à découvert tout le terrain aux environs du mont Casius et de Péluse jusqu'à la mer Erythrée. Mais quelle autorité avons-nous qui nous atteste qu'avant l'expédition des Grecs contre Ilion l'ouverture du détroit n'avait pas encore eu lieu ? - Dira-t-on par hasard que, si Homère, pour faire entrer Ulysse dans l'Océan du côté de l'occident, a supposé le détroit déjà ouvert, en faisant d'autre part naviguer Ménélas d'Egypte en Ethiopie, il avait dû le supposer fermé encore ? - On oublie qu'on fait dire aussi par Protée à Ménélas, à Ménélas lui-même

*«Les dieux te conduiront vers les Champs Elyséens à l'extrémité de la terre» (*Od. IV, 563).

Or, de quelle extrémité peut-il être ici question, si ce n'est de l'extrémité occidentale de la terre, de quelque lieu extrême situé de ce côté, comme le prouve la mention du zéphyr, placée à dessein par le poète dans les vers qui suivent :

*«Toujours du sein de l'Océan s'élève le souffle harmonieux du zéphyr» (*Od. IV, 567).

Il faut en convenir, tout ce système d'Eratosthène n'est qu'un tissu d'énigmes.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.32]] [32] D'ailleurs, s'il est vrai qu'Homère d'une ou d'autre façon ait été instruit qu'anciennement la mer couvrait de ses eaux l'isthme tout entier, ce serait une raison de plus pour nous de croire à cette division des Ethiopiens en deux corps de nation, puisque, dans ce cas-là, la ligne de démarcation aurait été représentée par un bras de mer aussi considérable. Quelles richesses, en outre, Ménélas eût-il pu rapporter de chez les Ethiopiens de la mer extérieure et des bords de l'Océan ? Quand Télémaque s'extasie sur la somptuosité de son palais, que distingue-t-il dans cette quantité infinie d'objets précieux?

*«L'or, l'électre, et l'argent, et l'ivoire» (*Od. IV, 73).

Or, de ces différentes substances, aucune, si ce n'est l'ivoire, n'abonde chez ces peuples, extrêmement pauvres pour la plupart, et tous encore nomades. - Soit, dira-t-on ; mais près de là était l'Arabie et tout le pays jusqu'à l'Inde, l'Arabie, qui, seule entre toutes les contrées de la terre, a reçu le nom d'*Heureuse*, et l'Inde, qui sans porter expressément le même nom, n'en est pas moins réputée et représentée aussi comme une très heureuse contrée. - A quoi nous répondrons à notre tour qu'Homère n'a point connu l'Inde, car autrement il n'eût point manqué d'en parler ; et, en ce qui concerne l'Arabie, l'*Arabie heureuse*, comme on l'appelle aujourdhui, tout en convenant qu'il l'a connue, nous ferons remarquer que, de son temps, elle était loin d'être riche encore, qu'elle manquait même du nécessaire et n'était guère peuplée que de scénites. Quant au canton qui produisait les parfums ou aromates, et d'où est venu ce nom d'*aromatophore*, étendu plus tard à l'Arabie entière à cause de la rareté de cette denrée et du prix qu'on y attache en nos contrées, il n'en formait que la moindre partie. Aujourd'hui, à la vérité, les Arabes ne manquent de rien ; l'activité, le développement de leur commerce les enrichit sans cesse, mais dans ce temps-là en était-il déjà ainsi ? La chose est peu probable. Si le commerce des aromates, d'ailleurs, suffisait à enrichir un marchand, un simple chamelier, ce qu'il fallait à l'avide Ménélas, c'étaient ou les profits de la guerre, ou les présents de rois et de chefs ayant le moyen et en même temps la volonté de donner à proportion de l'illustration de sa race et de la gloire de son nom ; et, comme en effet les Egyptiens, voire même ceux des Ethiopiens et des Arabes qui confinent à l'Egypte, possédaient déjà un certain degré de civilisation et pouvaient avoir entendu quelque chose du retentissement de la gloire des Atrides, surtout après l'heureuse issue de la guerre de Troie, Ménélas avait tout lieu d'espérer en leur munificence. Qu'on se rappelle ce que dit Homère à propos de cette fameuse cuirasse d'Agamemnon :

*«Cinyras la lui avait donnée naguère, comme gage d'hospitalité;  
car le grand renom du héros avait pénétré jusqu'à Cypre» (*Il. XI, 20).

Ajoutons que Ménélas, dans ses longues erreurs, avait passé la plus grande partie du temps dans les parages de la Phénicie, de la Syrie, de l'Egypte et de la Libye ainsi que dans les eaux de Chypre, sur les côtes en un mot et parmi les îles de notre mer intérieure, tous pays en effet où il lui était facile soit d'obtenir de ces précieux gages d'hospitalité, soit de s'enrichir par la violence et la piraterie aux dépens surtout des anciens alliés des Troyens, tandis que les populations barbares, les populations lointaines des bords de la mer extérieure n'auraient guère pu offrir au héros une perspective semblable. Cela étant, quand le poète nous dit que Ménélas était venu jusqu'en Ethiopie, [le mieux n'est-il point d'entendre que ce héros n'avait pas pénétré au coeur même du pays], mais qu'il s'était contenté d'en toucher la frontière du côté de l'Egypte ? D'autant qu'il n'est pas impossible que cette frontière fût alors plus rapprochée de Thèbes qu'elle ne l'est aujourd'hui, bien que la frontière actuelle en soit déjà assez rapprochée, puisqu'elle passe près de Syène et de Philae, la première de ces deux villes, Syène, appartenant à l'Egypte, et l'autre, Philae, ayant une population mixte d'Ethiopiens et d'Egyptiens. Or, une fois arrivé à Thèbes, Ménélas aura bien pu, surtout à la faveur de l'hospitalité royale, atteindre ces premières limites de l'Ethiopie, voire même les dépasser un peu : cette supposition n'a rien qui choque la raison. C'est ainsi qu'Ulysse dit être venu dans le pays des Cyclopes, pour s'être avancé seulement depuis la mer jusqu'à l'antre de Polyphème, situé, comme il le marque lui-même, tout à l'entrée du pays ; pour l'Aeolie et le pays des Loestrygons la même chose. En général, il lui suffit d'avoir un jour abordé en tel ou tel point d'un pays pour dire qu'il l'a visité. Voilà donc comment Ménélas sera venu en Ethiopie; en Libye pareillement, il lui aura suffi de toucher à quelques points de la côte, comme est ce port voisin d'Ardanie, au-dessus de Paraetonium, qui a retenu le nom de Ménélas.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.33]] [33] Si maintenant, après avoir nommé les Phéniciens, Homère mentionne aussi les Sidoniens, dont la ville était proprement la métropole ou capitale de la Phénicie, il ne fait en cela qu'user une fois de plus d'une figure de mots qui lui était familière, témoin ce vers :

*«Il guide jusqu'aux vaisseaux LES TROYENS ET HECTOR» (Il. XIII, 1) ;*

et ceux-ci :

*«LES FILS du magnanime Oeneus n'étaient plus au nombre des vivants ;  
lui-même n'existait plus ; ET MELEAGRE, le héros à la blonde chevelure, était mort» (*Il. II, 641) ;

celui-ci encore :

*«Il vint jusqu'à l'IDA ET JUSQU'AU GARGARE» (*Il, VIII, 47) ;

et ce dernier passage :

*«Les habitants de L'EUBEE, DE CHALCIS et D'ERETRIE» (*Il. II, 536).

Sapho, du reste, a dit aussi

*«Soit que tu aies pour patrie CYPRE, PAPHOS, ou PANORME».*

Toutefois, Homère a dû avoir quelque autre raison encore pour que, dans une énumération générale comme celle-là, et après avoir nommé la Phénicie, il ait ajouté la mention particulière de Sidon. S'il n'eût voulu qu'énumérer dans leur ordre les différents pays où Ménélas avait été, il pouvait se borner à lui faire dire :

*«Ayant parcouru tour à tour Cypre, la Phénicie l'Egypte, je passai jusqu en Ethiopie».*

Mais pour qu'on sût que le séjour du héros chez les Sidoniens avait été de longue durée, il était bon que leur nom revînt souvent, soit directement dans les souvenirs de Ménélas, soit indirectement dans les récits du poète. Et voilà pourquoi celui-ci ne manque pas une occasion de vanter les richesses et l'industrie des Sidoniens, pourquoi il rappelle l'hospitalité donnée par eux plus anciennement à Hélène en compagnie de son ravisseur, pourquoi encore il nous montre les appartements de Pâris tout remplis de précieux ouvrages sidoniens,

*«On y voyait étalés les riches tissus aux mille couleurs, ouvrage des femmes sidoniennes,  
que le divin Pâris avait naguère ramenées de Sidon, sur le même vaisseau qui emportait Hélène (*Il. VI, 289) ;

et le palais de Ménélas également, car ce héros dit à Télémaque :

*«Je veux te donner cette coupe ciselée ; elle est d'argent massif, l'or en couronne les lèvres ;  
c'est l'oeuvre de Vulcain, elle me fut offerte en présent par l'illustre roi des Sidoniens,  
lorsque, regagnant ma patrie, je m'arrêtai sous son toit hospitalier» (*Od. IV, 615).

Et nul doute qu'ici l'expression «c'est l'oeuvre de Vulcain» ne doive être prise dans un sens figuré, comme une hyperbole analogue à ce qu'on dit tous les jours des belles choses, qu'elles sont l'oeuvre de Minerve, l'oeuvre des Grâces et des Muses ; c'est qu'en effet les Sidoniens étaient de très habiles artistes, le poète le dit formellement dans le passage où il parle de la beauté du vase qu'Eunée avait donné pour racheter Lycaon :

*«Il n'était rien sur la terre qu'il n'effacât par sa beauté : les Sidoniens avaient mis tout leur art  
à le décorer et des marchands phéniciens l'avaient apporté sur leur vaisseau» (*Il. XXIII, 742).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.34]] [34] Sur les Erembes maintenant que n'a-t-on point dit ! Mais de toutes les opinions émises la plus vraisemblable est celle qui veut que sous ce nom le poète ait désigné les Arabes. Zénon, notre Zénon, va plus loin, et corrigeant le texte d'Homère il lit le vers ainsi :

*«*Tour à tour je visitai Ethiopiens, Sidoniens, ARABES [au lieu d'Erembes]».

Il n'est pas nécessaire pourtant de changer cette leçon, qui est assurément fort ancienne ; mieux vaut croire que c'est le nom lui-même qui a éprouvé quelqu'une de ces altérations si fréquentes, si communes dans toutes les langues ; et c'est précisément ce que certains grammairiens cherchent à mettre en lumière par la comparaison des lettres dans l'une et dans l'autre forme. Pour nous, nous serions tenté de préférer, comme plus sûr encore, le procédé de Posidonius, qui, même dans le cas présent, a cru devoir consulter la parenté et l'affinité primordiale des peuples pour retrouver l'étymologie du nom. Il est constant, en effet, que les nations arménienne, syrienne, arabe ont entre elles beaucoup de cette affinité et comme un air de famille qui se manifeste dans leurs langues, leurs genres de vie et leurs caractères physiques, là surtout où elles se trouvent être proches voisines, en Mésopotamie par exemple, pays dont la population appartient précisément à ces trois nations et où naturellement la ressemblance entre elles éclate davantage. Car, en admettant même que, par le fait des climats ou de la position géographique, il y ait quelque différence sensible des populations plus septentrionales aux populations méridionales et des unes et des autres aux populations intermédiaires, les caractères communs ne laissent pas que de prédominer. Ajoutons que les Assyriens et les Ariens offrent avec ces mêmes peuples, aussi bien qu'entre eux, une grande ressemblance. Eh bien ! De cette ressemblance entre les peuples, Posidonius conclut la ressemblance des noms eux-mêmes. Or, il est de fait que les peuples, que nous appelons*Syriens*, portent en syriaque le nom d'*Arammaeens*, et qu'il y a de la ressemblance entre ce nom et ceux d'*Arméniens*, d'*Arabes*et d'*Erembes*ce dernier nom n'étant peut-être bien qu'une épithète ou qualification particulière dont se servaient les anciens Grecs pour désigner les Arabes comme le sens étymologique du mot semblerait le donner à entendre. On s'accorde en effet généralement à dériver l'étymologie du mot d'Erembes des mots*eis tên eran embainein*(pénétrer, habiter sous terre). Seulement, avec le temps on aura à cette dénomination d'*Erembes*substitué la traduction plus claire de*Troglodytes*, nom qui désigne, comme on sait, la partie de la nation arabe établie sur le côté du golfe arabique attenant à l'Egypte et à l'Ethiopie. Ce sont donc ces Arabes, suivant toute vraisemblance, que le poète a voulu désigner sous le nom d'*Erembes*et ce qu'il dit du voyage de Ménélas en leur pays doit s'entendre sans doute comme ce qu'il dit du voyage d'Ethiopie, car les Erembes, ainsi que les Ethiopiens, étaient proches voisins de la Thébaïde. Ajoutons qu'en rappelant ce voyage et celui d'Ethiopie le héros ne pouvait avoir en vue les avantages commerciaux ou les riches présents qu'il en avait retirés (ces profits ayant été apparemment peu de chose), mais uniquement la longueur et le prestige même du voyage, car c'était alors une gloire réelle d'avoir pénétré aussi loin, témoin ce vers :

*«Il a de beaucoup d'hommes visité les cités et observé les moeurs» (*Od. I, 3) ;

et ceux-ci encore :

*«Mais j'ai dû beaucoup souffrir et longtemps errer sur mes vaisseaux pour rapporter tous ces trésors» (*Ibid. IV, 81).

Hésiode, il est vrai, dans son*Catalogue*, mentionne une certaine

*«Fille d'Arabus, fils lui-même du bienfaisant Hermès et de Thronia, fille du roi Belus».*

Stésichore la nomme également, mais s'il est permis d'inférer de ce double témoignage que, du temps de ces poètes. la contrée en question avait déjà reçu en mémoire d'*Arabus*le nom d'*Arabie*, il peut bien se faire aussi que du temps des héros il n'en fût pas encore de même.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.35]] [35] Quant à ceux qui ont imaginé de faire des Erembes soit une tribu particulière de la nation éthiopienne, soit une tribu de Céphènes, voire en troisième lieu une tribu de Pygmées, sans parler de mille autres fictions du même genre, s'ils nous paraissent mériter moins de confiance, c'est qu'indépendamment du peu de vraisemblance qu'offre la chose en soi ils font là une sorte de confusion de l'histoire et de la fable. Nous retrouvons cette même confusion chez ceux qui, voulant faire de l'Océan extérieur le théâtre des erreurs de Ménélas, placent les Sidoniens et naturellement aussi les Phéniciens sur les bords de la mer Persique ou sur tel autre rivage de l'Océan. A vrai dire, la façon dont ces auteurs se contredisent entre eux n'entre pas pour peu de chose dans l'incrédulité qu'ils rencontrent. Tandis que les uns, en effet, regardent les Sidoniens de notre mer intérieure comme une colonie des Sidoniens de l'Océan, ajoutant, qui plus est, que le nom de Phéniciens leur est venu de la couleur rouge des eaux de la mer extérieure, les autres affirment précisément l'inverse. Il en est aussi qui transportent l'Ethiopie dans notre Phénicie et font de Jopé le théâtre des aventures d'Andromède, non qu'ils ignorent la véritable situation des lieux en question, mais ils prétendent user des licences du genre mythique, comme ont fait Hésiode et tant d'autres que cite Apollodore. Seulement, en comparant aux fictions d'Homère les fictions de ces auteurs, Apollodore ne sait pas tenir la balance égale. Citant, par exemple, comme terme de comparaison, ce qu'Homère raconte et du Pont et de l'Egypte, il en tire contre le poète une accusation en règle d'ignorance : suivant lui, le poète a voulu dire la vérité, mais, loin de la dire, il a, faute de savoir, donné le faux pour le vrai. Or, nous le demandons, jamais personne se serait-il avisé d'accuser Hésiode d'ignorance, pour avoir parlé d'Hérnicynes, de Macrocéphales et de Pygmées, quand Homère a pu user impunément de fictions semblables, et entre autres précisément de ce même mythe des Pygmées, quand en outre Alcman nous parle de Stéganopodes et Aeschyle de Cynocéphales, de Sternophthalmes et de Monommates, quand surtout nous tolérons tant d'ouvrages en prose, écrits soi-disant dans le genre historique, et qui contiennent, sans que leurs auteurs l'avouent, tant de mythes véritables. C'est qu'en effet il saute aux yeux d'abord que c'est de propos délibéré et nullement par ignorance historique que les auteurs de ces ouvrages ont entremêlé de fables leurs récits, imaginant ainsi l'impossible afin de flatter le goût du public pour le merveilleux. Seulement, ce qui peut faire croire à leur ignorance, c'est qu'en général, et pour trouver plus aisément créance, ils ont choisi de préférence comme théâtre de leurs fictions les parties de la terre les plus mystérieuses et les plus ignorées. Au moins Théopompe a-t-il la bonne foi d'avouer ce qui en est : il déclare hautement qu'il mêlera plus d'une fois la fable à l'histoire, mieux seulement que n'ont su le faire Hérodote, Ctésias, Hellanicus et les différents historiens qui ont écrit sur l'Inde.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.36]] [36] Pour ce qui est, maintenant, des phénomènes de l'Océan, il est bien vrai, [comme le marque Eratosthène], qu'Homère les a décrits sous la forme d'un mythe, car, en thèse générale, c'est là la forme que tout poète doit chercher à donner à sa pensée, et, dans le cas présent, c'est évidemment le double phénomène du flux et du reflux qui lui a suggéré l'idée de sa fable de Charybde ; mais cela ne veut point dire que cette fable en elle-même ait été créée de toutes pièces par l'imagination d'Homère ; loin de là, Homère n'a fait qu'arranger et mettre en oeuvre certaines notions positives concernant le détroit de Sicile. Que si, maintenant, il a parlé de trois reflux au lieu de deux pour les vingt-quatre heures,

*«Car TROIS FOIS par jour elle vomit l'onde amère, et TROIS FOIS la ravale» (*Od. XII, 105),

voici, à ce qu'il semble, ce qu'on pourrait dire pour le justifier : d'abord, il n'y a pas à supposer un instant que ce soit par ignorance du phénomène lui-même que le poète s'est exprimé de la sorte, mais il fallait qu'il ménageât un effet tragique, un effet de terreur : Circé ayant besoin de terrifier le héros pour le détourner plus sûrement de son fatal projet, on conçoit qu'elle appelle le mensonge à son aide. Que dit-elle, en effet, dans le passage en question ? «*Trois fois par jour Charybde vomit l'onde amère et trois fois elle la ravale avec un bruit terrible. Evite alors, évite de te trouver à sa portée au moment du reflux : autrement Neptune lui-même ne pourrait te soustraire à la mort*». Et pourtant Ulysse assiste sans périr à ce terrible reflux ; lui-même raconte la scène en ces termes :

*«Et voilà que le monstre engloutit de nouveau l'onde amère. Mais moi, me suspendant aux branches élevées  
d'un figuier sauvage, comme la chauve-souris, j'y demeurai attaché» (*Od. XII, 107).

Il attend de la sorte que les débris de son vaisseau reparaissent, les saisit au passage et se sauve ; et par le fait Circé se trouve avoir menti. Mais l'ayant fait mentir sur un point, Homère a bien pu la faire mentir sur un autre, et dans ce vers,

*«Car trois fois par jour elle vomit»,*

lui faire dire exprès trois fois au lieu de deux ; d'autant qu'il existe dans le langage ordinaire une hyperbole toute pareille, «trois fois heureux et trois fois malheureux», dont tout le monde se sert, et qu'Homère lui-même a souvent employée, dans ce vers-ci par exemple,

*«Trois fois heureux les Grecs» (*Od. V, 306) ;

dans cet autre également,

*«Nuit charmante et TROIS FOIS désirée» (*Il. VIII, 488),

et dans cet autre encore,

*«[Fendue] en TROIS et quatre» (Il. III, 363).*

Peut-être d'ailleurs serait-on fondé à voir dans l'heure marquée par le héros comme un moyen adroit du poète pour laisser au moins pressentir la vérité. Car il est certain que le double reflux dans l'espace d'un jour et d'une nuit ferait mieux comprendre que le reflux triple comment les débris du naufrage ont pu rester si longtemps engloutis et reparaître si tard, au gré du héros toujours cramponné aux branches de son figuier : «*Aux rameaux du figuier sans relâche attaché, j'attendais que le monstre revomît le mât et la carène ; mais ce moment tarda longtemps au gré de mon impatience : ce fut à l'heure où, pressé par la faim, le juge se lève et quitte l'assemblée, après avoir entre les citoyens aux prises décidé maints procès, à cette heure seulement que du sein de Charybde ces précieux débris reparurent à mes yeux*» (*Od*. XII, 437). Toutes ces circonstances effectivement indiquent un laps de temps considérable, celle-ci surtout, «que déjà le soir étendait son voile sur la terre», sans compter que le poète, au lieu de dire simplement et d'une manière générale «à l'heure où le juge se lève», a ajouté, «ayant décidé maints procès», ce qui implique une heure encore plus avancée. Enfin, Homère n'aurait offert au héros naufragé qu'un moyen de salut bien peu vraisemblable, si, avant qu'il eût eu le temps d'être emporté au loin, un nouveau reflux eût pu tout à coup le ramener en arrière.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.37]] [37] Apollodore, à son tour, en partisan décidé d'Eratoshène, reproche à Callimaque d'avoir nommé, lui, un grammairien consommé, d'avoir nommé, dis-je, contrairement à la donnée homérique, qui consiste à transporter dans l'Océan le théâtre des*Erreurs d'Ulysse*, Gaudos et Corcyre parmi les lieux où le héros aborda. Mais de deux choses l'une : ou les*Erreurs d'Ulysse*n'ont eu lieu nulle part et ne sont de tout point qu'une fiction d'Homère, auquel cas le reproche est légitime ; ou bien, elles ont eu lieu réellement, seulement en d'autres parages, et alors il faudrait le dire nettement, en précisant surtout quels sont ces parages, pour que la prétendue erreur pût être rectifiée. Or, comme on ne saurait dire avec vraisemblance, nous l'avons démontré plus haut, que tout ici est pure fiction, et que d'autre part on ne désigne aucune localité qui paraisse répondre mieux [que Gaudos et Corcyre] aux descriptions du poète, Callimaque nous semble devoir être renvoyé de la plainte.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.38]] [38] Démétrius de Scepsis n'a pas raison davantage dans ses critiques, et, qui plus est, on pourrait s'en prendre à lui souvent des erreurs qu'a commises Apollodore. Ainsi, en voulant réfuter certaine assertion de Néanthès de Cyzique, qui avait signalé comme un des incidents de la navigation des Argonautes vers le Phase (navigation attestée et par Homère et par maint autre écrivain) l'érection de ces temples ou autels de la Mère Idéenne qui se voient près de Cyzique, Démétrius s'emporte jusqu'à nier qu'Homère ait même eu connaissance de cette expédition de Jason vers le Phase. Or, en niant cela, Démétrius fait plus que de contredire le témoignage formel d'Homère, il se contredit lui-même, car il a lui-même raconté, [d'après Homère apparemment], comment Achille, après avoir dévasté Lesbos et tant d'autres lieux, épargna Lemnos et les îles voisines, à cause de la parenté qui l'unissait à Jason et au fils de Jason, Euneôs, alors maître de Lemnos Quoi donc ! Le poète aurait su qu'Achille et Jason étaient parents, compatriotes ou simplement voisins, qu'en un mot un lien quelconque existait entre eux (lien du reste se réduisant à ceci, que tous deux se trouvaient être Thessaliens de nation, mais originaires l'un d'Iolcos, l'autre de la Phthiotide-Achaeide), et il aurait cependant ignoré comment Jason, bien que Thessalien et natif d'Iolcos, en était venu à ne laisser de postérité nulle part en Thessalie, notamment à Iolcos, et avait placé son fils sur le trône de Lemnos ! Il aurait connu Pélias et les Péliades, notamment la plus belle d'entre elles, ainsi que son fils,

*«Eumélus, né des amours d'Admète et d'Alceste, d'Alceste, la plus belle entre toutes les femmes,  
comme elle était déjà la plus belle entre les filles de Pélias» (*Il. II, 714) ;

et pas une des aventures, j'entends des aventures authentiques de Jason, d'Argo et des Argonautes, ne serait parvenue à sa connaissance, si bien qu'il ne faudrait voir dans la navigation de Jason au sein de l'Océan, après sa séparation d'avec Aeétès qu'une pure fiction de l'imagination du poète sans le moindre fondement historique !

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.39]] [39] Non ; et puisque tout le monde convient que la première partie de l'expédition des Argonautes, leur départ pour le Phase, sur l'ordre de Pélias, leur retour, leur prise de possession chemin faisant de telle et telle île, sont des faits dont on peut admettre l'authenticité, nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi la seconde partie de leur voyage, devenu pour eux comme pour Ulysse et pour Ménélas une suite d'erreurs sans fin, serait accueillie avec plus d'incrédulité, quand ces erreurs sont attestées de même et par des monuments encore debout aujourd'hui, et par la mention formelle d'Homère. La ville d'Aea, par exemple, se voit encore sur les bords du Phase, personne ne doute qu'Aeétès n'ait réellement régné en Colchide, son nom même est demeuré pour le pays une sorte de nom national, on parle toujours de la magicienne Médée, et les richesses que la Colchide tire actuellement de ses mines d'or, d'argent et de fer, laissent assez deviner quel a dû être le vrai motif de l'expédition des Argonautes, le même apparemment qui avait, dès auparavant, poussé Phrixus vers les rives du Phase. Il existe en outre des monuments de l'une et de l'autre expédition, témoin ce Phrixeum, qui s'élève sur la frontière même de la Colchide et de l'Ibérie, et cette foule de Jasonium, qu'on trouve répandus partout en Arménie, en Médie et dans les pays environnants. De même, autour de Sinope et sur toute cette côte, dans la Propontide aussi, dans l'Hellespont, et jusque dans les eaux de Lemnos, on signale maint vestige du passage de Jason et de celui de Phrixus ; on retrouve, qui plus est, les traces de Jason et des Colkhes envoyés à sa poursuite en Crète, en Italie, dans l'Adriatique même, ce que rappelle, en partie du moins Callimaque, quand il nomme

*«Et le temple d'Aeglète et l'île d'Anaphé, proche voisine de Théra, cette noble fille de Lacédémone»,*

dans l'élégie dont voici le début,

*«Je dirai d'abord comment du séjour d'Aeétès le Cyté une troupe de héros put à travers les mers  
regagner les rivages de l'antique Haemonie»,*

et qu'il ajoute à propos de ces Colkhes ou Colchidiens : «*A peine entrés dans la mer d'Illyrie, ils suspendent le mouvement de leurs rames ; et non loin de la pierre qui recouvre la dépouille de la blonde Harmonie, ils fondent une humble cité : c'est pour le Grec LA VILLE DES PROSCRITS, mais, d'un mot de leur langue, ils l'ont nommée POLAE*». Enfin, suivant certains auteurs, Jason aurait remonté la plus grande partie du cours de l'Ister ; mais d'autres se bornent à le faire pénétrer par cette voie jusqu'à l'Adriatique, et, si les premiers ont montré qu'ils ignoraient complètement la géographie de ces contrées, ceux-ci, du moins, en supposant l'existence d'un second fleuve Ister, qui sortirait du grand Ister pour aller se jeter dans l'Adriatique, n'ont pas avancé quelque chose de tout à fait invraisemblable et absurde.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.2.40]] [40] Or, ce sont des données de ce genre que le poète a eues à sa disposition et qu'il a mises en oeuvre, tantôt suivant rigoureusement l'histoire, et tantôt ajoutant à l'histoire les fictions de son imagination, conformément à la méthode générale des poètes et à la sienne en particulier : il suit l'histoire par exemple, quand il nomme Aeétès, qu'il parle de Jason et du navire Argo, qu'il crée son Aeea à l'image de la réelle Aea, qu'il place Euneôs sur le trône de Lemnos et fait de cette île une alliée d'Achille, tout comme il fait une autre Médée de la magicienne Circé,

*«Propre soeur de l'homicide Aeétés» (Od. X, 137).*

Au contraire, il ajoute et mêle la fiction à l'histoire, quand il transporte en plein Océan le théâtre des erreurs qui suivirent l'expédition de Colchide ; car l'expression

*«Argo, nom chéri, nom connu de tous les mortels» (*Ibid. XII, 70),

très juste quand on admet la précédente distinction et qu'on conçoit l'expédition du navire Argo dirigée dans le principe vers des lieux connus et abondamment peuplés, ne se comprend plus, si, comme l'affirme Démétrius de Scepsis d'après l'autorité de Mimnerme, lequel plaçait la résidence d'Aeétès sur les bords mêmes de l'Océan, c'est dans la mer extérieure et vers les derniers confins de l'Orient que Jason se vit de prime abord envoyé par Pélias pour chercher la Toison d'or : l'expédition ainsi dirigée vers des lieux inconnus, ignorés, devient invraisemblable, sans compter qu'une navigation comme celle-là, dans des parages absolument déserts et inhabités, et qui nous semblent aujourd'hui encore le dernier degré de l'éloignement, n'était pas de nature à procurer grande gloire ni «à intéresser tous les coeurs».

### **I, 3 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.1]] [1] Un autre tort d'Eratosthène est de citer trop souvent, soit qu'il les réfute, soit qu'il accepte leur témoignage et qu'il s'en serve, des écrivains qui ne méritent au fond que l'oubli, un Damaste, par exemple, et ses pareils, tous gens que, même pour ce qu'il y a de vrai dans leurs livres, on ne devrait jamais ni citer ni croire. Les seuls témoignages, en effet, qui puissent faire autorité, sont ceux d'écrivains recommandables, habituellement exacts, ou qui, s'il leur arrive parfois de passer les choses sous silence ou d'en parler trop brièvement, ne cherchent du moins jamais à tromper. Mais le témoignage de Damaste ! Autant vaudrait citer celui du Bergéen [ou celui du Messénien] Evhémère et de tant d'autres comme lui, dont Eratosthène tout le premier dénonce et raille le bavardage frivole. Lui-même nous fait connaître un des sots contes que ce Damaste a débités, quand il nous le montre faisant un lac du golfe Arabique, et racontant comme quoi Diotime, fils de Strombichos, à la tête d'une ambassade athénienne, avait pu, en remontant le Cydnus depuis la Cilicie jusqu'au Choaspe, fleuve qui passe à Suses, atteindre cette ville en quarante jours : il tenait le fait soi-disant de Diotime en personne, et là-dessus il s'extasiait que le Cydnus pût ainsi couper et l'Euphrate et le Tigre pour aller se jeter dans le Choaspe !

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.2]] [2] Mais cette critique n'est pas la seule qu'on puisse adresser ici à Eratosthène : on peut lui reprocher encore d'avoir, en parlant des différentes mers, présenté comme encore inexplorés de son temps des parages qui, au contraire, avaient été déjà visités et décrits avec une minutieuse exactitude ; d'avoir aussi, lui qui nous engage à ne pas accepter trop aisément la première autorité venue, et qui nous déduit tout au long les motifs d'une pareille défiance en citant comme exemple tout ce qui se débite de fables sur le Pont et l'Adriatique, d'avoir, dis-je, plus d'une fois lui-même accepté de confiance le témoignage du premier venu. N'admet-il pas ainsi, sur la foi d'autrui, que le golfe d'Issus représente le point le plus oriental de notre mer, quand Dioscurias, au fond du Pont-Euxin, est d'après lui-même, d'après le Stadiasme, qu'il a lui-même dressé et calculé, de près de trois mille stades plus avancé vers l'est ? Et dans sa description de la partie septentrionale ou partie extrême de l'Adriatique n'admet-il pas également toutes les fables imaginables ? Ne se montre-t-il pas tout aussi crédule pour ce qu'on a pu dire de la région située au delà des colonnes d'Hercule, signalant dans ces parages lointains une île Cerné et mainte autre terre, qui ne se retrouvent plus aujourd'hui nulle part, comme on le verra, quand nous en reparlerons dans la suite ? Autre critique : après avoir dit en certain endroit que, dès les temps les plus anciens, les hommes naviguaient, soit comme pirates, soit comme marchands, non pas il est vrai en pleine mer, mais le long des côtes, témoin Jason, que nous voyons à un moment donné quitter ses vaisseaux et des rivages de la Colchide s'en aller guerroyer au fond de l'Arménie et de la Médie, il nie plus loin que jamais les anciens aient osé naviguer dans l'Euxin ni longer les côtes de la Libye, de la Syrie et de la Cilicie. Or, si par le nom d'anciens Eratosthène a entendu désigner des générations antérieures à tous nos souvenirs, dans ce cas-là vraiment je me soucie assez peu de savoir si les anciens ont navigué ou non et de dire d'une façon plutôt que de l'autre ; mais a-t-il voulu parler de générations dont nous ayons gardé mémoire chacun alors dira sans hésiter que les anciens, tout au contraire, paraissent avoir accompli et par terre et par mer de plus longs voyages que les modernes, s'il faut s'en rapporter du moins à ce que la tradition nous apprend de Bacchus, d'Hercule, de Jason lui-même et aussi des héros qu'Homère a chantés, tels qu'Ulysse et Ménélas. Il y a lieu de croire également que Pirithoüs et Thésée avaient accompli quelque lointaine et pénible expédition, pour que la tradition leur ait attribué l'honneur d'avoir visité l'Hadès ou sombre empire, et les Dioscures aussi, pour qu'ils aient mérité d'être appelés les*Gardiens de la mer*et les*Sauveurs du marin*. Tout le monde connaît en outre la thalassocratie de Minos et le grand périple des Phéniciens qui, peu de temps après la guerre de Troie, franchirent les colonnes d'Hercule, en explorèrent les abords et la côte de Libye jusqu'à moitié environ de sa longueur, fondant partout des villes sur leur passage. Et le Troyen Enée, et Anténor, et tant d'autres héros que l'issue de la guerre de Troie dispersa par toute la terre, peut-on raisonnablement ne pas les comprendre au nombre des anciens ? Il était arrivé aux Grecs, aussi bien qu'aux barbares, par suite de la prolongation des hostilités, de perdre et ce qu'ils possédaient chez eux et ce que la guerre elle-même leur avait rapporté, si bien qu'après la chute d'Ilion les vainqueurs avaient dû par dénitivement se tourner vers la piraterie, et plus encore que les vainqueurs ceux des vaincus que la guerre avait épargnés. De là le grand nombre de villes fondées, dit-on, par ceux-ci sur tout le littoral et parfois même dans l'intérieur des terres situées par delà la Grèce.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.3]] [3] Autre chose encore : de l'exposé des progrès faits dans la connaissance de la terre habitée postérieurement à Alexandre et de son vivant déjà, Eratosthène passe à la discussion scientifique de la figure de la terre, mais non plus seulement de la terre habitée, ce qui eût été pourtant plus rationnel dans un traité dont la terre habitée était l'objet spécial : la figure qu'il entreprend de décrire embrasse la terre entière. Nous ne voulons pas dire que ce côté général de la question dût être absolument négligé, mais il fallait ne le traiter qu'en son lieu et place. Eratosthène nous montre donc la terre, la terre entière, affectant la forme d'une sphère, non pas à vrai dire d'une sphère faite au tour : il constate que sa surface présente mainte inégalité sensible. Mais à ce propos il allègue la quantité infinie d'altérations partielles que ladite figure éprouve par le fait des eaux, du feu, des tremblements ou secousses intérieures, des exhalaisons de vapeurs et d'autres causes analogues. Or, ici encore, il méconnaît l'ordre logique, car la forme sphéroïdale pour la terre entière résulte de la constitution même de l'univers, et les changements partiels qu'il cite ne sauraient altérer en rien la figure générale de la terre, de si imperceptibles accidents disparaissant naturellement dans une si grande masse : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de modifier dans sa disposition telle ou telle partie de notre terre habitée, les différentes causes qui les produisent étant toujours purement locales.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.4]] [4] [Relativement à ces changements], une question se présente, qui a, suivant lui, particulièrement exercé la sagacité des philosophes, c'est comment il se peut faire qu'à deux et trois mille stades de la mer, dans l'intérieur même des terres, on rencontre en maints endroits quantité de coquilles, de valves, de chéramides, ainsi que des lacs d'eau saumâtre, notamment aux environs du temple d'Ammon et sur toute la route qui y mène, laquelle n'a pas moins de trois mille stades de longueur. «Il y a là en effet, dit il, comme un immense dépôt de coquilles ; le sel aujourd'hui encore s'y trouve en abondance et l'eau de la mer elle-même à l'état de sources jaillissantes ; on y rencontre en outre force débris d'embarcations ayant évidemment tenu la mer, mais que les gens du pays prétendent avoir été vomis là par quelque fissure ou déchirement du sol, et jusqu'à de petites stèles surmontées de figures de dauphins et portant l'inscription suivante : DES THEORES DE CYRENE». Puis à ce propos il cite, et même avec éloge, l'opinion émise par Straton, le philosophe physicien, ainsi que celle de Xanthus de Lydie. Xanthus, lui, rappelait qu'au temps d'Artaxerxès une grande sécheresse était survenue, qui avait tari les fleuves, les lacs et les puits, qu'en maints endroits, tous situés fort avant dans les terres, et par conséquent bien loin de la mer, il avait pu observer de ses yeux des gisements de pierres ayant la forme de coquillages ou portant l'empreinte de pétoncles et de chéramides, ainsi que des lacs d'eau saumâtre, en pleine Arménie chez les Matiènes et dans la basse Phrygie, et de ces différents faits il concluait que la mer avait dû se trouver naguère à la place où sont aujourd'hui ces plaines. Quant à Straton, qui, au jugement d'Eratosthène avait poussé plus loin encore l'explication ou*aetiologie*du phénomène, il commençait par émettre le doute que l'Euxin eût eu primitivement cette ouverture près de Byzance : suivant lui, c'étaient les eaux des fleuves, ses tributaires, qui avaient forcé le passage et ouvert cette communication de l'Euxin avec la Propontide et l'Hellespont ; puis le même effet s'était produit dans notre mer : là aussi le passage entre les colonnes d'Hercule avait été frayé violemment, le tribut des fleuves ayant grossi la mer outre mesure, et, par suite de l'écoulement des eaux, toutes les parties basses de ladite mer étaient restées découvertes, ce que Straton expliquait en faisant remarquer, d'abord, que le fond de la mer extérieure et celui de la mer intérieure n'ont pas le même niveau, et, en second lieu, qu'il existe présentement encore une espèce de chaîne ou de bande sous-marine, s'étendant des côtes d'Europe à celles de Libye, comme pour prouver qu'anciennement les deux mers ne faisaient point un seul et même bassin. Il ajoutait que le Pont est tout parsemé de bas-fonds, et que les mers de Crète, de Sicile et de Sardaigne, au contraire, sont extrêmement profondes, et il attribuait cette différence au grand nombre et à l'importance des fleuves qui débouchent précisément du nord et de l'est et envasent les parages du Pont, tandis que les autres mers n'ont rien qui altère leur profondeur. La même cause, à l'entendre, expliquait comment les eaux dans la mer de Pont sont moins salées qu'ailleurs et comment s'est formé le courant qui les emporte dans le sens naturellement de la pente ou inclinaison du fond. Il lui semblait même qu'avec le temps ces atterrissements des fleuves, ses tributaires, devaient finir par combler le Pont tout entier. «Car déjà, dit-il, sur la rive gauche, près de Salmydessus notamment, et des points que les marins désignent sous le nom de*Stéthé*, dans le voisinage de l'Ister et du désert de Scythie, cette mer tend à se convertir en bas-fonds marécageux». Il pouvait se faire aussi, suivant lui, que le temple d'Ammon s'élevât primitivement sur le bord de la mer et que l'écoulement ou le retrait de celle-ci l'eût rejeté dans l'intérieur des terres, là où nous le voyons actuellement. Straton conjecturait même à ce propos que l'oracle d'Ammon n'avait dû qu'à sa situation maritime d'être devenu si célèbre et si universellement connu : «Autrement disait-il, et avec l'extrême éloignement où se trouve ce temple aujourd'hui de la mer, comment concevoir raisonnablement le degré d'illustration et de gloire attachées à son nom ?» L'Egypte, elle aussi, avait dû être primitivement couverte par la mer jusqu'aux marais qui bordent aujourd'hui Péluse, le mont Casius et le lac Sirbonis, et la preuve qu'il en donnait, c'est que, de son temps encore, quand on creusait dans les salines naturelles qui se trouvent en Egypte, le fond des excavations était toujours sablonneux et rempli de débris de coquilles, comme si effectivement cette contrée eût été naguère couverte par la mer et qu'il fallût voir dans tout le canton du Casius et dans celui des Gerrhes d'anciens bas-fonds contigus par le fait au golfe Erythréen et que la mer, en se retirant, aurait découverts, n'y laissant subsister que le lac Sirbonis, lequel même, avec le temps, aurait aussi rompu ses digues et commencé à dégénérer en marais. De même enfin les bords du lac Moeris, par leur aspect, lui rappelaient plutôt les côtes d'une mer que les rives d'un fleuve. Or, que la mer ait anciennement et pendant des périodes plus ou moins longues couvert, puis laissé à sec en se retirant une bonne partie des continents, le fait en soi n'a rien d'inadmissible. On peut admettre également que toute la partie de la surface terrestre aujourd'hui encore cachée sous les mers présente des inégalités de relief ou de niveau ni plus ni moins, en vérité, que la partie aujourd'hui découverte et que nous habitons, et qu'elle se trouve, comme celle-ci, sujette à tous les changements, à toutes les révolutions signalées par Eratosthène. Et, cela étant, on ne voit pas qu'il y ait, dans le raisonnement de Xanthus du moins, rien d'absurde à relever.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.5]] [5] En revanche, ne pourrait-on pas objecter à Straton que, libre de choisir entre beaucoup de causes réelles, il a négligé celles-ci pour en invoquer de chimériques ? La première, en effet, qu'il reconnaisse, c'est que le lit de la mer intérieure et celui de la mer extérieure ne sont point de niveau et partant que les deux mers n'ont pas la même profondeur. Or, si la mer s'élève, puis s'abaisse, si elle inonde certains lieux et qu'ensuite elle s'en retire, cela ne tient pas à ce que ses différents fonds sont les uns plus bas, les autres plus élevés, mais à ce que les mêmes fonds tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent, et à ce que la mer en même temps se soulève ou s'affaisse aussi, puisque, une fois soulevée, elle déborde nécessairement, et que baissant ensuite elle rentre naturellement dans son lit primitif. Autrement, il faudrait que tout accroissement subit de la mer donnât lieu à une inondation, qu'il y en eût une, par exemple, à chaque marée ou à chaque crue des fleuves, ses tributaires, la masse de ses eaux éprouvant dans le premier cas un déplacement total, et, dans le second, une augmentation de volume. Mais ces augmentations [causées par les crues des fleuves] ne sont ni fréquentes ni subites, et, quant aux marées, elles ne durent guère, leur mouvement d'ailleurs est réglé, et l'on ne voit pas, dans notre mer, non plus qu'ailleurs, qu'elles causent des inondations. Reste donc à s'en prendre à la nature même du fond, soit du fond sous-marin, soit du fond temporairement submergé, mais plutôt du fond sous-marin, parce qu'il est plus mobile et qu'en général ce qui est humide est sujet à éprouver des changements plus rapides, comme offrant moins de résistance à l'action des vents, cause première de tous ces changements. Mais, je le répète, ce qui produit l'effet en question, c'est que les mêmes fonds tantôt s'élèvent et tantôt s'affaissent, et non pas que les différends fonds sont les uns plus élevés, les autres moins. Que si, maintenant, Straton s'y est laissé tromper, c'est qu'il croyait apparemment que ce qui arrive pour les fleuves se produit aussi dans la mer, à savoir que le courant qu'on y observe dépend aussi de l'élévation du point de départ. Sans quoi il n'a pas attribué le courant du détroit de Byzance à la disposition du fond, qui se trouve plus élevé, suivant lui, dans l'Euxin que dans la Propontide et dans la mer qui lui fait suite, et cela, soi-disant, parce que le limon, que charrient les fleuves, comble peu à peu le lit de l'Euxin, et qu'à mesure qu'il convertit cette mer en bas-fond il précipite ses eaux plus violemment vers les mers extérieures. Sans compter que, comme il applique ou transporte le même raisonnement à notre mer, prise dans son ensemble, et comparée à cette autre mer qu'on nomme*extérieure*[par rapport à elle], et qu'il conclut l'exhaussement du fond de la Méditerranée au-dessus du fond de la mer Atlantique de cette circonstance que la Méditerranée reçoit un grand nombre de tributaires et une quantité proportionnelle de limon, il faudrait, ce semble, qu'on eût observé qu'aux Colonnes d'Hercule et près de Calpé le courant est absolument le même qu'auprès de Byzance. Mais je ne veux pas insister sur cet argument, car on ne manquerait pas de me dire que le même courant effectivement se produit aux colonnes d'Hercule, seulement qu'il s'y perd dans le mouvement en sens contraire du flux et du reflux et échappe ainsi à l'observation.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.6]] [6] En revanche, je demanderai si rien n'empêchait, avant l'ouverture du détroit de Byzance, que le fond de l'Euxin, alors plus bas apparemment que celui de la Propontide et de la mer qui y fait suite, ne s'exhaussât par le fait des atterrissements des fleuves, soit que l'Euxin formât déjà une mer proprement dite ou simplement un lac plus grand que le Maeotis. Que si l'on m'accorde ce premier point, je poserai une autre question : je demanderai s'il n'est pas probable qu'entre les deux surfaces adjacentes du Pont-Euxin et de la Propontide les choses se sont passées de la façon suivante, que, tant que le niveau a été le même, l'équilibre parfait des eaux et l'égalité de pression ont rendu impossible toute irruption violente d'un bassin dans l'autre ; mais qu'une fois le niveau exhaussé dans le bassin intérieur la barrière a été forcée et le trop-plein des eaux du dit bassin expulsé hors de son sein, après quoi la mer extérieure s'est trouvée ne plus former avec ce bassin intérieur qu'un seul et même courant et a pris naturellement son niveau, tandis que ce bassin lui-même (que ses eaux fussent auparavant déjà celles d'une mer proprement dite ou encore celles d'un lac) devenait, par le fait de son mélange avec les eaux de la mer et à cause de la prédominance naturelle de celles-ci, devenait mer à son tour ? Et si l'on m'accorde ce second point comme le premier, n'est-ce pas la preuve que rien n'aurait pu empêcher le courant actuel de se former et qu'il ne provient par conséquent ni de l'élévation relative ni de la pente ou inclinaison du fond, comme le prétendait Straton ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.7]] [7] Appliquons maintenant le même raisonnement à l'ensemble de notre mer et à la mer extérieure et n'attribuons plus aux fonds mêmes et à leur inclinaison, mais bien au tribut des fleuves, la cause du courant ou écoulement en question. Rien n'empêcherait, à la rigueur, et comme le veulent Straton et Eratosthène, dans le cas même où toute notre mer n'aurait été primitivement qu'un lac, rien n'empêcherait que, grossi par les fleuves, ses tributaires, ledit lac n'eût fini par déborder et par faire irruption à travers le détroit des colonnes d'Hercule, comme du haut d'une cataracte, dans la mer extérieure, qui, grossie à son tour et accrue incessamment par ses eaux, en serait venue par la suite des temps à ne plus former avec lui qu'un seul et même courant, une seule et même surface, lui communiquant en revanche, et par l'effet d'une prépondérance toute naturelle, sa propre qualité de mer. En revanche, il est absolument contraire aux principes de la physique d'assimiler la mer aux fleuves, ceux-ci coulant suivant la pente de leur lit, tandis que la mer, elle, n'a point de pente. Les détroits, qui plus est, n'ont point un courant uniforme, et c'est là une circonstance qui ne saurait tenir à l'exhaussement du fond de la mer par suite des atterrissements des fleuves. Ces atterrissements, en effet, ne se produisent qu'aux bouches des fleuves, témoin les Stéthé aux bouches de l'Ister, le désert des Scythes et les terrains de Salmydessus, que d'autres torrents du reste concourent à former ; témoin encore la côte de Colchide, terrain sablonneux, bas et mou, aux bouches du Phase, et, dans le voisinage des bouches du Thermodon et de l'Iris, tout le territoire de Thémiscyre, autrement dit la plaine des Amazones, ainsi que la plus grande partie de la Sidène, pour ne point parler d'autres alluvions fluviales. Car tous les fleuves, à l'imitation du Nil, tendent à combler le bras de mer situé en avant de leur embouchure, plus ou moins vite seulement : moins vite, quand leurs eaux ne charrient qu'une faible quantité de limon ; plus vite, quand ils ont un long parcours, que le sol du pays qu'ils traversent est naturellement mou et qu'ils se grossissent d'un grand nombre de torrents, ce qui est le cas, par exemple, du Pyrame, lequel a, comme on sait, considérablement accru le territoire de la Cilicie et a donné lieu à ce fameux oracle :

*«Les générations qui verront ces choses verront aussi le Pyrame au cours impétueux, à force d'avoir reculé les limites du continent, atteindre enfin les bords sacrés de Chypre».*

Le fleuve Pyrame, en effet, devient navigable en pleine Cataonie et, pour entrer en Cilicie, s'ouvre un passage à travers les gorges du Taurus ; après quoi il va se jeter dans le détroit qui fait face et à la côte de Cilicie et à celle de Chypre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.8]] [8] Une circonstance, maintenant, empêche que le limon ainsi charrié par les fleuves ne soit emporté tout d'abord au sein de la pleine mer : c'est que la mer, dans le mouvement de va-et-vient qui lui est propre, le repousse toujours en arrière. La mer, en effet, ressemble aux créatures animées, et, comme celles-ci ne vivent qu'en aspirant et en expirant sans cesse l'air atmosphérique, de même la mer, par un mouvement alternatif, semble sans cesse arrachée, puis rendue à elle-même. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se tenir sur le rivage à l'heure du flot : dans le même moment, vous voyez la mer vous baigner les pieds, les laisser à sec, puis les baigner encore et ainsi de suite sans interruption. Mais avec ce mouvement oscillatoire le flot ne laisse pas que d'avancer, et, même quand il est le plus paisible, il acquiert en avançant une force plus grande, qui lui permet de rejeter sur le rivage tous les corps étrangers :

*«Du sein de la mer il expulse les algues, dont l'amas bientôt jonche au loin le rivage (*Iliade, IX, 7).

A vrai dire, par un fort vent de mer, l'effet est plus sensible, mais il se produit également par les temps de calme et avec les vents de terre : même quand il a le vent contraire, le flot n'en continue pas moins à se porter vers la terre, parce qu'il obéit en cela à un certain mouvement, inhérent à la nature même de la mer. C'est là du reste l'effet que le poète a décrit dans le passage suivant :

*«Le flot se recourbe, et, couronnant l'extrémité du rivage, rejette au loin l'écume salée» (*Ibid. IV, 425),

ainsi. que dans cet autre vers :

*«Les rivages retentissent des efforts de la mer vomissant son écume» (*Ibid. XVII, 265).

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.9]] [9] Le flot, dans son mouvement progressif, acquiert donc la force suffisante pour expulser hors de son sein tout corps étranger, et l'on appelle proprement*épuration de la mer*cet effort par lequel elle jette à la côte les cadavres et les débris, quels qu'ils soient, des navires naufragés. En revanche, dans son mouvement de retraite, la mer n'a plus assez de force pour que les cadavres, le bois, voire ce qu'il y a de plus léger, le liège, rejetés sur le rivage par ce premier effort du flot, soient, par un effort contraire, remportés au large, même des parties du rivage les moins reculées où le flot aura atteint. Eh bien ! Le limon des fleuves et les eaux qui en sont chargées se trouvent repoussés absolument de la même façon par le flot, sans compter que leur propre poids contribue encore à les précipiter plus vite contre la terre, au pied de laquelle ils se déposent avant d'avoir pu atteindre le large, parce qu'à une faible distance au delà de son embouchure le courant d'un fleuve perd toute sa force. Et c'est ce qui fait qu'un jour la mer peut se trouver comblée tout entière à partir de ses rivages, pour peu qu'elle continue à recevoir ainsi sans interruption les alluvions des fleuves : dans ce cas là, en effet, rien ne pourrait empêcher un tel résultat de se produire, supposions-nous le Pont plus profond encore que la mer de Sardaigne, qui, avec les mille orgyes que lui prête Posidonius, passe pour la mer la plus profonde qu'on ait mesurée jusqu'ici.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.10]] [10] On peut donc, en somme, se montrer moins empressé qu'Eratosthène d'adopter l'explication de Straton ; et peut-être vaudrait-il mieux rattacher le phénomène en question à un ordre de faits plus sensibles, du genre de ceux, si l'on peut dire, auxquels nous assistons tous les jours. Les inondations, par exemple, les tremblements de terre, les éruptions, les soulèvements du sol sous-marin, d'une part, et d'autre part les affaissements ou éboulements subits sont autant de causes qui peuvent avoir également pour effet les unes d'exhausser, les autres d'abaisser le niveau de la mer. Et comme on ne s'expliquerait point que ces sortes de soulèvements fussent possibles pour des masses ou matières volcaniques et pour de petites îles, sans l'être aussi pour des îles de grande étendue, possibles pour les îles en général, sans l'être aussi pour les continents, de même on devra admettre la possibilité des grands comme des petits affaissements ; d'autant mieux que la tradition parle de cantons entiers et de villes, comme voilà Bura, Bizoné et plusieurs autres, qui auraient été abîmées et complètement englouties à la suite de tremblements de terre. Ajoutons qu'on n'est pas plus autorisé à voir dans la Sicile un fragment détaché de l'Italie qu'une masse soulevée par les feux de l'Etna, et qu'il en est de même pour les îles des Lipariens et les Pithécusses.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.11]] [11] N'est-il pas divertissant, maintenant, de voir Eratosthène, un mathématicien, refuser de ratifier le principe posé par Archimède dans son traité des*Corps portés sur un fluide*, à savoir que «la surface de tout liquide à l'état de repos affecte la forme d'une sphère ayant même centre que la terre», proposition admise pourtant par quiconque a la moindre notion des mathématiques ? Lui, tout en reconnaissant que notre mer intérieure est une et continue, nie que ses eaux soient de niveau, même sur des points très rapprochés les uns des autres. Et qui appelle-t-il en garantie d'une si grossière erreur ? Des architectes, bien que les mathématiciens aient toujours proclamé l'architecture partie intégrante des mathématiques. Il raconte à ce propos comment Démétrius, ayant entrepris de couper l'isthme de Péloponnèse pour ouvrir une route nouvelle à la navigation, en fut empêché par ses architectes qui, après avoir bien tout mesuré et relevé, vinrent lui déclarer que le niveau de la mer dans le golfe de Corinthe se trouvait surpasser le niveau de la mer à Cenchrées et que, s'il coupait l'isthme intermédiaire, les eaux du golfe de Corinthe faisant irruption dans tout le détroit d'Egine, Egine elle-même et les îles voisines seraient submergées, sans que la navigation d'ailleurs retirât un grand profit du nouveau passage. Or, cette inégalité de niveau est, suivant Eratosthène, ce qui explique le courant des euripes en général, et en particulier celui du détroit de Sicile, dont il compare les effets à ceux du flux et du reflux de l'Océan. «Deux fois en effet, dit-il, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, ce courant change de direction, tout comme les eaux de l'Océan montent et baissent deux fois dans le même espace de temps, il correspond au flux de l'Océan, quand de la mer Tyrrhénienne il se porte vers celle de Sicile, et, comme on dirait alors qu'il passe d'un niveau plus élevé à un niveau plus bas, on le désigne sous le nom de*courant descendant*, et ce qui constitue la correspondance en question, c'est qu'il prend et quitte cette direction juste aux mêmes heures où commence et cesse le flux, la prenant au lever et au coucher de la lune pour la quitter avec le passage soit supérieur soit inférieur de cet astre au méridien ; il correspond au reflux, maintenant, quand il suit la direction contraire, dite*courant remontant*, laquelle commence, ainsi que le reflux, avec l'un ou l'autre des passages de la lune au méridien, pour finir quand cet astre atteint l'un ou l'autre des points où il se lève et se couche».

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.12]] [12] La question du flux et du reflux de l'Océan a été traitée tout au long par Posidonius et par Athénodore. Pour ce qui est des courants alternatifs des détroits, autre question qui demande à être traitée plus scientifiquement que nous ne pouvons le faire dans le présent ouvrage, il nous suffira de dire qu'il n'y a rien d'uniforme dans la manière dont ces courants se comportent au sein des différents détroits, à en juger du moins par l'apparence : autrement, comment expliquer que, dans l'espace d'un jour, le courant du détroit de Sicile, ainsi que le marque Eratosthène, change deux fois de direction et celui de l'euripe de Chalcis sept fois, tandis que le courant du détroit de Byzance n'en change pas du tout et poursuit invariablement sa marche de la mer de Pont vers la Propontide, sauf de temps à autre quelques interruptions, perdant lesquelles, au dire d'Hipparque, il demeurerait complètement stationnaire ? Du reste, fût-il uniforme, ce phénomène ne saurait encore avoir pour cause la prétendue inégalité qu'indique Eratosthène dans le niveau des mers situées de l'un et de l'autre côté du détroit, inégalité qui n'existerait même pas dans les fleuves, sans leurs cataractes. Encore les fleuves à cataractes n'ont-ils pas de courant alternatif, mais bien un courant constant dirigé vers le fond le plus bas, et cela uniquement parce que leur lit est en pente et que leur surface est inclinée. On voit donc que pour les détroits il n'y a plus non seulement de courant alternatif, mais de suspension et de stagnation possible, du moment qu'on admet qu'ils puissent faire communiquer deux mers de niveaux différents, l'une plus élevée, l'autre plus basse. Peut-on bien dire, maintenant, que la surface de la mer soit inclinée, surtout avec l'hypothèse généralement admise de la sphéricité des quatre corps dits*élémentaires*? Car autre chose est la terre, qui, par suite de sa constitution solide, peut offrir à sa surface des cavités et des saillies permanentes, autre chose est l'eau, qui, mise en mouvement par son seul poids, se répand également à la surface de la terre et y prend effectivement son niveau suivant la loi marquée par Archimède.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.13]] [13] Eratosthène revient ensuite sur ce qu'il a déjà dit au sujet d'Ammon et de l'Egypte, il ajoute qu'à en juger par les apparences la mer a dû couvrir anciennement les environs même du mont Casius, tout le canton actuel des Gerrhes formant alors une suite de bas-fonds, qui joignaient le grand golfe de la mer Erythrée, jusqu'au moment où, l'autre mer s'étant comme qui dirait resserrée, lesdits bas-fonds furent laissés à découvert. Mais cette expression que «les bas-fonds joignaient le golfe de la mer Erythrée» est amphibologique, puisque le mot*joindre*donne à la fois l'idée de la simple proximité et celle de la contiguïté même, c'est-à-dire, quand il est question d'eaux, l'idée d'un confluent ou de la réunion de deux courants en un seul. Pour moi, le vrai sens de l'expression est que ces bas-fonds s'étendaient jusque dans le voisinage de la mer Erythrée, quand le détroit des Colonnes se trouvait encore fermé, mais qu'une fois ce détroit ouvert, ils commencèrent à se retirer, le niveau de notre mer ayant naturellement baissé par suite de l'écoulement de ses eaux à travers le détroit des Colonnes. Hipparque, lui, entend le mot*joindre*dans le sens d'un confluent véritable, qui se serait opéré entre notre mer, grossie et débordée, et la mer Erythrée, et partant de là il se demande pourquoi notre mer, du moment qu'elle se déplaçait par le fait de l'écoulement de ses eaux à travers le détroit, ne déplaçait pas du même coup et n'entraînait pas à sa suite la mer Erythrée désormais confondue avec elle, comment il a pu se faire au contraire que l'Erythrée ait conservé son même niveau sans baisser. «Car, ajoute-t-il, de l'aveu même d'Eratosthène, toute la mer extérieure ne forme qu'un seul et même courant, ou en d'autres termes la mer Hespérienne ou occidentale et la mer Erythrée ne font qu'une, ce qui implique comme conséquence forcée une hauteur de niveau égale à la fois dans la mer située par delà les Colonnes d'Hercule, dans l'Erythrée et aussi dans notre mer intérieure du moment qu'elle se trouve réunie avec l'Erythrée en un courant continu».

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.14]] [14] Malheureusement Eratosthène peut répondre à cela qu'il n'a jamais rien dit de pareil, qu'il n'a jamais parlé d'un confluent véritable entre notre mer grossie du tribut des fleuves et la mer Erythrée, qu'il a parlé seulement d'une proximité plus grande entre ces deux mers ; que, d'ailleurs, parce qu'une mer est une et continue, il ne s'ensuit pas qu'elle ait partout même hauteur et même niveau, témoin notre mer intérieure, qui n'est assurément pas la même au Léchée qu'à Cenchrées. Et notez qu'Hipparque pressentait déjà l'objection dans le traité qu'il a composé contre Eratosthène. Mais alors, dirons-nous, puisqu'il sait si bien à quoi s'en tenir sur la vraie pensée de son adversaire, qu'il le prenne donc sur ses propres allégations au lieu d'établir ainsi en thèse générale que quiconque fait une seule et même mer de toute la mer extérieure admet implicitement pour ladite mer un seul et même niveau partout.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.15]] [15] Quand Hipparque, maintenant, déclare fausse l'inscription des théores cyrénéens trouvée sur ces figures de dauphins, la raison qu'il allègue ne nous semble guère convaincante : à l'entendre, bien que la fondation de Cyrène appartienne aux temps proprement historiques, nul historien n'a constaté la présence à aucune époque du temple d'Ammon sur le bord même de la mer. Qu'importe cependant qu'aucun historien n'ait mentionné le fait, si des indices certains, et, entre autres, l'érection votive de ces dauphins et l'inscription commémorative d'une théorie cyrénéenne, nous donnent lieu de conjecturer qu'il y eut un temps où le temple occupait effectivement une situation maritime. Autre chose : Hipparque admet que le fond de la mer en se soulevant a pu du même coup soulever la mer elle-même, assez pour qu'elle couvrît tout le pays intermédiaire jusqu'au temple, c'est-à-dire un espace de plus de 3000 stades ; mais ailleurs il refuse d'admettre que la mer ait jamais pu s'exhausser assez pour que l'île de Pharos tout entière et une bonne partie de l'Egypte aient été cachées sous ses eaux, comme si le degré d'exhaussement [qu'il accordait tout à l'heure] n'eût pas suffi de reste pour que ces lieux-là aussi fussent complètement submergés. - «S'il était vrai, dit-il encore, que notre mer, avant l'ouverture du détroit des Colonnes d'Hercule, eût été par l'effet du tribut des fleuves aussi fort grossie que le prétend Eratosthène, il faudrait aussi qu'avant la rupture dudit détroit la Libye tout entière, avec la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, eussent disparu complètement sous les eaux ; le Pont lui-même, ajoute-t-il, se serait par quelques points réuni à l'Adriatique, puisque l'Ister, à son point de départ dans la région du Pont, se divise en deux bras, et que, par suite d'une disposition particulière des lieux, il se déverse à la fois dans l'une et dans l'autre mers». - Mais d'abord, l'Ister n'a pas sa source dans la région pontique, il part d'un point tout opposé situé dans les montagnes au-dessus de l'Adriatique ; en second lieu, il ne se déverse pas à la fois dans l'une et dans l'autre mers, mais seulement dans le Pont, et il ne se bifurque qu'à son embouchure même. Hipparque a donc reproduit là une erreur commune à quelques-uns de ses prédécesseurs, lesquels supposaient l'existence d'un fleuve, portant ce même nom d'Ister, qui se serait jeté dans l'Adriatique après s'être séparé de l'autre Ister, qui aurait même donné à toute cette partie de son bassin la dénomination d'Istrie et que Jason aurait descendu tout entier lors de son retour de Colchide.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.16]] [16] Du reste, pour qu'on ne s'étonne plus autant de ces sortes de changements ou de révolutions, causes, avons-nous dit, de déluges et de cataclysmes du genre de ceux dont il a été question ci-dessus pour la Sicile, les îles d'Aeole et les Pithécusses, il convient de citer encore plusieurs faits analogues qui se produisent actuellement même ou qui se sont produits anciennement en des lieux différents de ceux-là. Tant d'exemples de même nature, mis à la fois sous les yeux du public, ne peuvent manquer en effet de mettre un terme au mélange de surprise et d'effroi qu'il éprouve. Actuellement, tout fait insolite le trouble et met en évidence l'ignorance profonde où il est encore des phénomènes naturels et des conditions générales de la vie ; il se troublera par exemple au récit du phénomène observé naguère dans les parages des îles Théra et Thérasia, situées toutes deux dans ce bras de mer qui sépare la Crète de la Cyrénaïque, dont le chef-lieu, Cyrène, a même l'une d'elles, Théra, pour métropole, ou de tel autre phénomène observé dans des conditions toutes pareilles soit en Egypte, soit dans mainte localité de la Grèce. Entre Théra et Thérasia on vit jaillir du sein des flots, quatre jours durant, si bien que la mer bouillait à gros bouillons et que toute sa surface en paraissait embrasée, des flammes, dont l'effort, comparable à celui d'un levier, souleva peu à peu hors de l'abîme une île toute formée de matières ignées, et qui pouvait bien mesurer douze stades de circuit. L'éruption une fois calmée, les Rhodiens (c'était le temps où leur marine dominait dans ces parages) s'aventurèrent les premiers sur cette terre nouvelle et y construisirent même un temple en l'honneur de Neptune Asphalien. En Phénicie, d'autre part, Posidonius nous signale certain tremblement de terre, à la suite duquel une des villes au-dessus de Sidon fut engloutie tout entière, tandis que Sidon elle-même avait les deux tiers de ses maisons renversées, mais heureusement pas toutes à la lois, de sorte qu'on n'eut pas une grande perte d'hommes à déplorer. Les mêmes secousses, relativement assez faibles, furent ressenties dans toute la Syrie et s'étendirent même à plusieurs des Cyclades et jusqu'en Eubée : on vit là les eaux d'Aréthuse (il s'agit d'une des fontaines de Chalcis) tarir tout à coup, puis recommencer à sourdre quelques jours après, mais par une ouverture différente, et tout ce temps-là le sol ne cessa de trembler sur un point ou sur un autre, puis il finit par s'entr'ouvrir et vomit dans la plaine de Lélante un torrent de boue enflammée.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.17]] [17] Il existe plus d'un recueil de faits de ce genre ; mais celui de Démétrius de Scepsis nous suffira amplement, pour peu que nous sachions y puiser avec discernement. Or, à propos de ces vers d'Homère :

*«Ils atteignirent tous deux les limpides fontaines d'où s'échappe par une double source l'impétueux Scamandre :  
des deux sources, l'une est chaude, l'autre jaillit, en été, aussi froide que la grêle» (*Iliade, XXII, 147).

Démétrius nie qu'il y ait lieu de s'étonner si aujourd'hui, tandis que la source d'eau froide subsiste encore, celle d'eau chaude a disparu. «La cause en est, dit-il, que l'eau chaude naturellement s'épuise et se perd». Et, partant de là, il rappelle ce que Démoclès, dans ses*Histoires*, a dit des terribles tremblements de terre ressentis anciennement en Lydie, en Ionie et jusqu'en Troade, lesquels engloutirent des villages entiers, bouleversèrent le mont Sipyle (c'était du temps du roi Tantale)..., convertirent de simples marécages en lacs et submergèrent Troie sous les eaux de la mer. Par une cause analogue l'île de Pharos, la Pharos d'Egypte, située naguère en pleine mer, n'est plus aujourd'hui à proprement parler qu'une presqu'île, et Tyr et Clazomène pareillement. Nous-même enfin, lors de notre voyage à Alexandrie, en Egypte, nous avons vu la mer, aux environs de Péluse et du mont Casius, se soulever tout à coup, inonder ses rivages et faire de la montagne une île, si bien qu'on allait en bateau sur la route qui passe au pied du Casius et mène en Phénicie. Il n'y aurait donc rien d'étonnant, qu'un jour l'isthme, qui sépare la mer d'Egypte de la mer Erythrée, vint, en se rompant ou en s'affaissant, à se changer en détroit et à mettre ainsi en communication directe les deux mers intérieure et extérieure, comme il est arrivé pour le détroit des Colonnes d'Hercule. Nous avons bien déjà, au début de notre livre, touché quelques mots des phénomènes de ce genre, mais il convient de réunir le tout ensemble pour que les esprits fortifiés ainsi contre le doute croient dorénavant à certaines oeuvres de la nature et aux changements de toute sorte que celle-ci opère à la surface du globe.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.18]] [18] Si ce qu'on dit est vrai, le Pirée, dans le principe, aurait été aussi une île, et de cette situation par-delà le rivage (*peran tês aktês*) lui serait venu le nom qu'il porte encore. Leucade, au contraire, qui formait primitivement une presqu'île, un promontoire, ne serait devenue une île que parce que les Corinthiens coupèrent l'isthme dudit promontoire : on prétend, en effet, que c'est Leucade que désignent ces paroles de Laërte, :

*«Tel que j'étais, quand j'escaladai les forts remparts de NERITE, promontoire d'Epire  
[autrement dit de terre ferme» (*Odyssée, XXIV, 376).

Il y a donc eu ici une coupure pratiquée de main d'homme, c'est-à-dire l'inverse de ce que la main de l'homme a fait ailleurs, en élevant des môles ou en jetant des ponts comme celui qui relie aujourd'hui au continent l'île située en avant de Syracuse, et qui a remplacé l'ancien môle, dont parle Ibycus, fait de cailloux ramassés au hasard, ou d'*eclectes*, pour nous servir de l'expression même du poète. Ou cite encore le fait de ces deux villes, Bura et Hélicé, qui disparurent un jour en s'abîmant l'une dans les entrailles de la terre, et l'autre au sein des flots, et, par opposition, cet autre fait survenu dans le voisinage de Méthone, au fond du golfe Hermionique, d'une montagne de sept stades de hauteur, qui surgit brusquement à la suite d'une éruption ignée : inaccessible tout le jour à cause de son extrême chaleur et de l'odeur de soufre qu'elle exhalait, elle répandait, au contraire, la nuit, une odeur agréable, et, avec de vives clartés qui rayonnaient au loin, une chaleur tellement intense que la mer jusqu'à une distance de cinq stades bouillait à gros bouillons, et qu'à vingt stades ses eaux étaient encore troubles et agitées, sans compter que tout cet espace intermédiaire demeura comme comblé de fragments de rochers aussi hauts que des tours. Ailleurs, c'est le lac Copaïs qui engloutit Arné et Midée, deux villes que le poète a nommées dans son*Catalogue des vaisseaux*:

*«Et ceux qui habitaient Arné aux riches vignobles et ceux qui occupaient Midée» (*Iliade, II, 507).

Tout porte à croire aussi que le lac Bistonis et celui qu'on nomme aujourd'hui l'*Aphnitis*submergèrent jadis différentes villes attribuées par les uns à la Thrace, mais par les autres au pays des Trères, par la raison sans doute que ce peuple a longtemps vécu mêlé aux Thraces. Nommons encore Artemita, qui, après avoir fait partie notoirement des îles Echinades, s'est rattachée au continent, comme ont fait de leur côté, et par suite des atterrissements du fleuve sur ce point, certains îlots du groupe voisin de l'Achéloüs, et comme, au dire [d'Hérodote], les derniers îlots du même groupe tendent chaque jour à le faire. L'Etolie compte pareillement plusieurs caps ou promontoires, qui ont commencé par être des îles. D'autre part, dans l'île actuelle d'Asteria on aurait peine aujourd'hui à reconnaître l'Asteris d'Homère,

*«Cette île rocheuse, au milieu de la mer, cette petite Actérie, avec son double port,  
abri sûr ouvert aux vaisseaux» (*Odyssée, IV, 844),

car aujourd'hui elle n'offre pas même un bon ancrage. Et l'on ne retrouve pas davantage à Ithaque l'Antre et le Nymphée, tels que le poète les a décrits. Mais ne vaut-il pas mieux, je le répète, croire à un changement opéré par la nature que d'accuser le poète d'avoir ignoré ou altéré volontairement l'état réel des lieux en vue du merveilleux. Du reste, la chose est incertaine, et je l'abandonne comme telle au libre examen de chacun.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.19]] [19] Antissa aussi était primitivement une île, Myrsile le dit positivement, et d'ailleurs, Lesbos en ce temps-là s'appelant Issa, on n'avait pu donner ce nom d'Antissa qu'à une île située vis-à-vis : aujourd'hui Antissa est une des villes de Lesbos. Quelques auteurs vont plus loin, ils affirment que Lesbos n'est elle-même qu'un fragment arraché de l'Ida, tout comme Prochyta et Pithécusse ont pu être arrachées du cap Misènes, et Caprées de l'Athenaeum, tout comme la Sicile a pu être arrachée du territoire de Rhegium et l'Ossa de l'Olympe. Sur d'autres points, il s'est produit des changements analogues : ainsi naguère, en Arcadie, le Ladon a suspendu son cours ; en Médie, la ville de Mages, s'il faut en croire Duris, a reçu le nom qu'elle porte en souvenir d'un tremblement de terre, à la suite duquel, le sol s'étant déchiré (*rageisa*) aux environs des Pyles Caspiennes, un grand nombre de villes et de bourgades furent détruites, en même temps que le cours de plusieurs rivières s'en trouvait plus ou moins changé. Touchant l'Eubée aussi, que dit Ion dans son drame satyrique d'*Omphale*?

*«Les flots de l'étroit Euripe ont séparé la terre Eubéenne de la Béotie,  
en s'ouvrant un passage à travers les rochers avancés du rivage».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.20]] [20] Démétrius de Callatis, à son tour, dans le relevé qu'il a fait de tous les tremblements de terre ressentis anciennement sur les divers points de la Grèce, nous apprend qu'une portion notable des îles Lichades et du Cenaeum fut engloutie, et que les sources chaudes d'Aedepse et des Thermopyles, après s'être arrêtées trois jours durant, recommencèrent à couler, mais que celles d'Aedepse dans l'intervalle avaient changé d'ouvertures ou d'issues ; qu'à Echinos, à Phalares, à Héraclée de Trachis, il y eut aussi un nombre considérable de maisons renversées ; que Phalares même fut en quelque sorte rasée tout entière jusqu'au niveau du sol ; qu'un même désastre eut lieu à Lamia et à Larisse ; que Scarphée se vit arrachée de ses fondements et n'eut pas moins de dix-sept cents de ses habitants noyés ; qu'à Thronium il périt aussi moitié et plus de ce nombre : les flots, débordés, s'étaient partagés en trois torrents, dont l'un s'était porté sur Scarphée et sur Thronium, l'autre vers les Thermopyles, et le troisième à travers la plaine jusqu'à Daphnûs en Phocide ; puis les sources des fleuves avaient tari pendant quelques jours, le Sperchius avait changé de cours transformant les routes en canaux navigables ; le Boagrius avait quitté son ancien lit et envahi une autre vallée ; Alopé, Cynûs, Opûs avaient eu plusieurs de leurs quartiers gravement endommagés ; la citadelle d'Oeum, qui domine cette dernière ville, s'était écroulée, ainsi qu'une partie de l'enceinte d'Elatée ; de plus, à Alpône, en pleine célébration des Thesmophories, vingt-cinq jeunes filles, qui étaient montées au haut d'une des tours du port pour mieux jouir du coup d'oeil, avaient été entraînées dans la ruine de l'édifice et précipitées à la mer. Enfin, l'on rapporte que l'île d'Atalante, près de l'Eubée, s'ouvrit juste par le milieu et livra passage aux vaisseaux, qu'en certains endroits l'inondation y couvrit la plaine jusqu'à une distance de vingt stades, et qu'une trirème y fut enlevée du chantier où elle était et lancée par-dessus le rempart.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.21]] [21] Ce n'est pas tout : aux changements qui précèdent, certains auteurs ont ajouté ceux qu'ont produits les migrations des peuples, dans l'intention apparemment de développer en nous encore davantage cette*athaumastie*ou insensibilité parfaite, que Démocrite et en général tous les philosophes préconisent comme l'accompagnement ordinaire d'une âme intrépide, imperturbable et sereine. Parmi ces migrations, ils citent tout d'abord celles des Ibériens de l'Occident vers les régions situées au-dessus du Pont et de la Colchide, où leurs possessions se trouvent séparées de l'Arménie par l'Araxe, au dire d'Apollodore, mais plutôt par le Cyrus et par les monts Moschiques ; celles des Egyptiens vers l'Ethiopie et la Colchide ; celles des Enètes des rivages de la Paphlagonie aux bords de l'Adriatique ; ou bien encore les migrations des Hellènes, Ioniens, Doriens, Achéens, Aeoliens ; celles des Aaenianes, aujourd'hui limitrophes de l'Etolie mais qui, primitivement, habitaient aux environs de Dotium et au pied de l'Ossa, en compagnie des Perrhèbes, sans oublier celles des Perrhèbes eux-mêmes, qui, eux aussi, avaient quitté leur demeure première. Le présent ouvrage aussi est plein d'exemples de migrations semblables : il en est bien assurément, dans le nombre, que tout le monde connaît ; mais l'histoire des migrations des Cariens, des Trères, des Teucriens et des Galates, non plus que l'histoire des expéditions lointaines des conquérants, tels que Madys le Scythe, Théarco l'Ethiopien et Cobus le Trère, ou de celles des rois d'Egypte Sésostris et Psammitichus, et des rois de Perse, depuis Cyrus jusqu'à Xerxès, n'est pas au même degré tombée dans le domaine public. Les Cimmériens, qu'on désigne quelquefois sous ce même nom de*Trères*(sinon toute la nation, au moins l'une de ses tribus), ont également à plusieurs reprises envahi les provinces qui s'étendent à la droite du Pont, soit la Paphlagonie soit même la Phrygie, l'une de leurs incursions en ce dernier pays coïncidant précisément avec l'époque où le roi Midas mit fin, dit-on, à ses jours en buvant du sang de taureau. Lygdamis, à la tête de ses bandes, pénétra, qui plus est, jusqu'en Lydie et en Ionie, où il prit Sardes, et alla mourir en Cilicie. Les Cimmériens et les Trères avaient renouvelé plus d'une fois leurs incursions dans ces pays, quand les Trères et leur roi Cobus en furent, dit-on, définitivement expulsés par les armes du roi scythe Madys. Du reste, si nous avons rappelé ici tous ces faits, ce n'est que parce qu'ils peuvent servir à l'histoire générale de la terre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.22]] [22] Reprenons maintenant la suite de notre discours au point où cette digression l'a interrompu. Hérodote ayant nié quelque part qu'il existe sur la terre des*Hyperboréens*, par la raison qu'il ne s'y trouve point d'*Hypernotiens*, Eratosthène juge l'argument risible et le compare au sophisme qui consisterait à nier qu'il y ait dans le monde des*epichaerekaki*, c'est-à-dire des gens heureux du mal d'autrui, par la raison qu'on n'y connaît point d'*epichaeragathi*ou de gens heureux du bonheur des autres, «sans compter, ajoute-t-il, qu'il n'est rien moins que prouvé qu'il n'existe pas réellement des Hypernotiens, témoin l'Ethiopie où le notus ne souffle pas, tandis qu'il souffle dans les contrées situées plus bas». - Mais ne serait-il pas étrange, quand les vents soufflent sous tous les climats, quand partout le vent qui vient du midi est appelé*notus*, qu'il y eût une position sur la terre où ces conditions ne se vérifiassent pas ? Non, la vérité est que l'Ethiopie, et, avec l'Ethiopie, toute la contrée située au-dessus jusqu'à l'équateur, doivent ressentir également le souffle de notre notus. Le vrai reproche à faire à Hérodote était donc d'avoir supposé que le nom d'Hyperboréens pût désigner des peuples chez qui Borée ne souffle point ; car, si les poètes avaient employé là une qualification un peu trop mythique, il appartenait à leurs commentateurs d'en démêler le vrai sens et de comprendre que ce nom d'*Hyperboréens*ne pouvait signifier autre chose que les nations les plus boréales, le pôle étant proprement la limite des nations boréales, tout comme l'équateur est la limite des nations notiennes ou australes, et cette double limite étant la même pour les vents. [[@Strabo:Strab., Geo. 1.3.23]] [23] Eratosthène prend ensuite à partie les auteurs qui, soit sous forme de fables, soit sous forme d'histoires, ont rapporté des faits notoirement imaginaires et impossibles, et qui, pour cette raison, ne méritent pas même d'être mentionnés : mais à ce compte, lui, tout le premier, aurait dû s'abstenir de mêler à un sujet tel que le sien la critique en règle de véritables sornettes. Voilà du reste tout ce que comprend la première série de ses*Mémoires*.

### **I, 4 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.1]] [1] Dans la seconde série, après avoir procédé en quelque sorte à une révision de toute la géographie, Eratosthène expose sur cette science ses vues ou opinions particulières ; mais celles-ci peuvent à leur tour avoir besoin qu'on les rectifie, au moins sur certains points, et c'est ce que nous essayerons de faire à l'occasion. Ce qu'il dit en commençant de la nécessité d'introduire dans la géographie les hypothèses reçues en mathématique et en physique est juste, et il a raison de poser en fait que, si la terre, comme l'univers lui-même, a réellement la forme sphérique, la partie habitée de la terre figurera aussi un cercle ; sur mainte autre proposition semblable, il a raison également. En revanche, ce qu'il dit de la grandeur de la terre est contesté par les géographes venus après lui, et la mesure qu'il en a donnée n'a pas été généralement ratifiée, bien qu'Hipparque, dans le travail où il note les apparences célestes pour chaque lieu, se soit servi des distances mêmes mesurées par Eratosthène sur le méridien de Méroé, d'Alexandrie et du Borysthène, en déclarant qu'elles différaient peu de la vérité. Dans une autre question aussi (celle de la figure de la terre, qu'Eratosthène aborde ensuite), à voir les développements sans fin où il entre pour démontrer que la terre, y compris l'élément liquide, et de même que le ciel, affecte la forme sphérique, on peut trouver, ce semble, qu'il s'est tout à fait écarté de son sujet, car il lui suffisait de toucher quelques mots d'une question aussi générale.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.2]] [2] De là passant à la détermination de la largeur de la terre habitée, il compte à partir de Méroé, et sur le méridien même de cette ville, 10 000 stades jusqu'à Alexandrie, de ce point-là maintenant jusqu'à l'Hellespont environ 8100 stades, 5000 encore jusqu'au Borysthène, enfin jusqu'au parallèle de Thulé, terre que Pythéas place à 6 journées de navigation au N. de la Bretagne et dans le voisinage même de la mer Glaciale, quelque chose encore comme 11 500 stades ; ajoutons nous-même à ces nombres, pour la région située au-dessus de Méroé, et de façon à y comprendre l'île des Egyptiens, la région Cinnamomifère et la Taprobane, 3400 stades, et la largeur totale sera, on le voit, de 38 000 stades.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.3]] [3] Nous lui concéderons volontiers les autres distances sur lesquelles on s'accorde assez généralement, mais quel homme sensé pourra lui passer le nombre de stades qu'il indique pour la distance du Borysthène au parallèle de Thulé ? Le seul auteur, en effet, qui parle de Thulé est Pythéas, que tout le monde connaît pour le plus menteur des hommes. Les autres voyageurs qui ont visité la Bretagne et Ierné ne disent mot de Thulé, bien qu'ils mentionnent différentes petites îles, groupées autour de la Bretagne. D'autre part, la Bretagne, dont la longueur, égale à peu de chose près à celle de la Celtique, laquelle lui fait face et par ses extrémités correspondantes aux siennes la détermine exactement, ne dépasse pas 5000 stades (dans les deux pays, en effet, les points extrêmes à l'orient et à l'occident sont situés juste vis-à-vis, et ceux de l'est, à savoir le Cantium et l'embouchure du Rhin, se trouvent même tellement rapprochés qu'ils sont en vue l'un de l'autre), la Bretagne, dis-je, aurait, au rapport de Pythéas, 20000 stades de longueur et la distance du Cantium à la côte de Celtique serait de plusieurs journées de navigation. Sur les Ostimii pareillement, et sur les contrées qui s'étendent au delà du Rhin et jusqu'à la Scythie, Pythéas n'a publié que des renseignements controuvés. Or, quiconque ment à ce point touchant des lieux connus n'a guère pu dire la vérité en parlant de contrées absolument ignorées.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.4]] [4] Ajoutons que le parallèle qui coupe le Borysthène doit être le même que celui qui passe par la Bretagne, au jugement du moins d'Hipparque et d'autres auteurs, dont la conjecture se fonde sur l'identité du parallèle de Byzance et de celui de Massalia, identité résultant de ce fait que le rapport de l'ombre au gnomon qu'Eratosthène [d'après Pythéas] indique pour Massalia Hipparque dit l'avoir trouvé exactement pareil à Byzance dans des circonstances de temps homonymes. Or, de Massalia au centre de la Bretagne il n'y a pas plus de 5000 stades ; avançons encore au delà de ce point d'une distance de 4000 stades au plus (ce qui nous porte à peu près à la hauteur d'Ierné), nous nous trouverons là sous un climat à peine habitable ; et plus loin par conséquent, c'est-à-dire dans ces parages où Eratosthène relègue Thulé, le climat sera absolument inhabitable pour l'homme. Quelles sont maintenant les données ou simplement les idées préconçues d'après lesquelles il a porté ainsi à 11 500 stades la distance entre le parallèle de Thulé et celui du Borysthène, c'est ce que je n'aperçois pas.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.5]] [5] Mais, s'étant trompé sur la largeur de la terre habitée, Eratosthène devait forcément aussi se fourvoyer dans l'estimation qu'il a faite de sa longueur : une longueur double au moins de la largeur pour la partie connue de notre terre, telles sont, en effet, les dimensions admises et par les géographes modernes et par les plus éclairés d'entre les géographes anciens. J'ajoute que ces dimensions se prennent d'ordinaire depuis l'extrémité de l'Inde jusqu'à celle de l'Ibérie, pour la longueur, et pour la largeur, depuis le parallèle de l'Ethiopie jusqu'à celui d'Ierné. Au lieu de cela, ayant pris la largeur en question entre l'extrémité de l'Ethiopie et le parallèle de Thulé, Eratosthène a dû étendre outre mesure la longueur, pour que cette dimension restât toujours plus grande que le double de la largeur marquée. Il compte déjà, rien que pour l'Inde, 16 000 stades de longueur jusqu'à l'Indus, et notez qu'il n'a mesuré cette contrée que dans sa partie la plus étroite et sans comprendre dans son calcul ces promontoires ou pointes extrêmes qui prolongent le continent indien et qui lui eussent donné 3000 stades de plus ; de l'Indus maintenant aux Pyles Caspiennes il compte 14 000 stades ; plus 10000 jusqu'à l'Euphrate ; 5000 de l'Euphrate au Nil ; 1300 en plus jusqu'à la bouche Canopique ; de là à Carthage 13 500 ; et jusqu'aux Colonnes d'Hercule, 8000 stades au minimum, en tout 70 800 stades. Mais à ce qui précède il croit qu'on doit ajouter encore toute cette courbe que décrit la côte d'Europe, passé les Colonnes d'Hercule, juste en face de l'Ibérie et dans la direction du couchant (laquelle courbe ne mesure pas moins de 3000 stades) et qui plus est les différents caps ou promontoires qui prolongent cette côte, et parmi lesquels on distingue le Cabaeum dans le pays des Ostimii, avec les îles circonvoisines, avec Uxisamé, notamment, qui se trouve la plus reculée de tout le groupe, sa distance de la côte étant, au dire de Pythéas, de trois journées de navigation : effectivement, il a compris dans son calcul les dernières terres sus-nommées, à savoir les différents caps de cette côte, tout le territoire des Ostimii, et l'île d'Uxisamé avec les autres îles du même groupe, bien qu'elles ne pussent en aucune manière contribuer à la longueur cherchée, puisque, situées comme elles sont bien plus au nord, elles dépendent de la Celtique et non de l'Ibérie, si même elles existent et ne sont pas plutôt à considérer comme de pures inventions de Pythéas. Ce n'est pas tout, aux différentes longueurs partielles qu'il indique il a dû ajouter encore 2000 stades du côté de l'ouest, et autant du côté de l'est, pour conserver la proportion admise et empêcher que la largeur ne surpassât la moitié de la longueur.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.6]] [6] Eratosthène entre ensuite dans de nouveaux développements pour nous convaincre que les lois générales de la physique veulent qu'on fasse toujours plus grand l'intervalle entre le levant et le couchant, et il en conclut que lesdites lois de la physique s'accordent avec ses précédents calculs pour prouver que la plus grande dimension de notre terre habitée, autrement dit sa longueur, doit être prise du levant au couchant. [Tel est le cas d'ailleurs, ajoute-t-il, de notre zone elle-même, c'est aussi dans ce sens qu'elle est le plus étendue], et, ses deux extrémités se rejoignant, elle forme ce que les mathématiciens appellent*le cercle*, si bien qu'on pourrait aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde en suivant toujours le même parallèle, n'était l'immensité de l'Atlantique, qui représente le complément de la distance indiquée ci-dessus, c'est-à-dire plus du tiers du cercle total, le parallèle d'Athènes, sur lequel nous avons pris le précédent stadiasme entre l'Inde et l'Ibérie, ne mesurant pas tout à fait 200 000 stades. Mais ici encore Eratosthène s'est trompé ; car ce qui est vrai mathématiquement parlant et de la zone tempérée tout entière, de cette zone qui est la nôtre, et dont notre terre habitée n'est qu'une partie, peut ne pas l'être de la terre habitée prise isolément. Qu'appelons-nous en effet*terre habitée* ? Uniquement cette portion de la terre que nous habitons et qu'à ce titre nous connaissons. Or il se peut faire que dans la même zone tempérée il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à proximité de ce parallèle, qui, passant par Athènes, coupe toute la mer Atlantique. Eratosthène reprend alors sa démonstration de la sphéricité de la terre, et, comme il insiste sur ses mêmes arguments, nous pourrions, nous, répéter aussi nos mêmes critiques, le blâmant surtout de ce qu'il ne cesse d'attaquer Homère sur les mêmes choses.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.7]] [7] A propos, maintenant, des continents, après avoir rappelé combien d'opinions différentes les géographes ont émises sur cette question, et comment la division des uns à l'aide de fleuves, tels que le Nil et le Tanaïs, fait des continents autant d'îles, tandis que la division des autres au moyen d'isthmes, soit de l'isthme qui sépare la Caspienne, de la mer du Pont, soit de cet autre isthme qui se trouve resserré entre la mer Erythrée et l'Ecregma, réduit les continents à l'état de presqu'îles ou de péninsules, Eratosthène ajoute qu'il n'est nullement frappé pour sa part de l'utilité pratique d'une pareille recherche, et qu'il ne saurait y voir qu'un de ces sujets de dispute si chers à l'école de Démocrite. «En effet, dit-il, quand il n'y a point de limites exactement marquées, comme c'est le cas pour Colyttus et pour Mélité, que ne séparent ni stèles, ni mur d'enceinte, on peut bien dire vaguement,*ceci est Colyttus et ceci Milité*, mais l'on ne peut point préciser le lieu où passe en réalité la ligne de démarcation commune, et voilà comme entre voisins il y a eu souvent contestation au sujet de telle ou telle localité, au sujet de Thyrées, par exemple entre les Argiens et les Lacédémoniens, et au sujet d'Oropos entre les Athéniens et les Béotiens. D'ailleurs, continue-t-il, en distinguant trois continents, les Grecs n'avaient pas en vue l'ensemble de la terre habitée, mais seulement la partie qu'eux-mêmes en occupaient et celle qui lui fait face, et qui, occupée alors par les Cariens, l'est aujourd'hui par les Ioniens et les populations limitrophes des Ioniens ; et ce n'est qu'avec le temps, quand ils eurent poussé plus avant, quand ils eurent acquis la connaissance d'un plus grand nombre de lieux, qu'ils généralisèrent ainsi leur division primitive». - Halte-là ! dirons-nous à notre tour (et en commençant par la fin nous n'entendons pas disputer à la façon de Démocrite, mais bien à la façon d'Eratosthène lui-même), voulez-vous dire que les premiers qui imaginèrent cette division des trois continents étaient les mêmes qui s'étaient proposé de tracer une simple ligne de démarcation entre leurs possessions et celles des Cariens situées vis-à-vis ? Ou bien, entendez-vous (et ceci en effet nous paraît plus probable) qu'après ces Grecs qui n'avaient envisagé pour leur opération que la Grèce et la Carie, avec une faible portion peut-être des pays qui y touchent, sans penser ni à l'Europe, ni à l'Asie, non plus qu'à la Libye, il en vint d'autres qui, embrassant, autant du moins que la chose était possible, tout l'ensemble de la terre habitée, proposèrent cette nouvelle division en trois parties ? - Soit, mais dans ce cas-là comment admettre que la première division ne portait pas déjà sur la terre habitée ? Comment concevoir qu'à aucun moment on ait pu déterminer trois parties et désigner chacune de ces parties sous le nom de continent, sans avoir conçu, au préalable, l'idée nette du tout qu'il s'agissait de partager ? Ou, si l'on veut absolument que, sans prétendre embrasser la terre habitée dans son ensemble, les auteurs de cette division se soient proposé uniquement d'en partager une des parties, que ne nous dit-on dans quelle partie de la terre habitée ils avaient entendu ranger l'Asie, l'Europe, ou ce qu'ils comprenaient sous la dénomination générale de*continent*? La bévue, on le voit, est un peu forte.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.8]] [8] En voici une autre pourtant qui est plus forte encore : on commence par déclarer qu'on ne voit pas bien l'utilité pratique que peut offrir la recherche des limites, on cite à ce propos l'exemple de Colyttus et de Mélité, puis on fait tout à coup volte-face, et l'on dit juste le contraire : et en effet, si les guerres au sujet de Thyrées et d'Oropos sont nées de l'ignorance où l'on était des limites, c'est qu'il n'y a rien apparemment qui soit d'une utilité plus pratique que de délimiter exactement les territoires qui se touchent. - Mais peut-être a-t-on voulu dire simplement que si, pour de petites localités, voire même pour chaque Etat pris isolément, une délimitation rigoureuse paraît offrir de l'utilité, celle des continents est absolument superflue ? - «Non, répondrons-nous encore, celle-ci pas plus que les autres, les continents eux-mêmes pouvant devenir un sujet de contestation, entre deux conquérants par exemple, qui, possédant l'un l'Asie et l'autre la Libye, se disputeraient l'Egypte, la basse Egypte s'entend». Du reste sans insister autrement sur un cas aussi rare, disons qu'il importe, absolument parlant, d'établir de grandes divisions, qui, en servant à la délimitation exacte des continents, puissent encore au besoin s'étendre à l'ensemble de la terre habitée, et que, pour une opération de ce genre, il n'y a pas à s'inquiéter si, en séparant les continents par des fleuves, on laisse quelques parties de la limite indéterminées : [c'est là en effet un inconvénient inévitable,] les fleuves ne remontant pas jusqu'à l'Océan, et ne pouvant par conséquent enfermer et envelopper les continents comme ils feraient des îles.

[[@Strabo:Strab., Geo. 1.4.9]] [9] Pour terminer maintenant la présente série de ses*Mémoires*, Eratosthène rappelle que certains auteurs ont proposé une autre division du genre humain en deux groupes, à savoir les Grecs et les Barbares ; mais, loin de l'adopter, il la compare à ce conseil donné naguère à Alexandre par quelques-uns de ses courtisans, de traiter tous les peuples grecs en amis et en ennemis tous les peuples barbares, et érige en principe que la seule division possible à établir entre les hommes est celle qui a pour base le bien et le mal : «Voyez, dit-il, même parmi les peuples grecs, beaucoup sont mauvais, tandis que parmi les Barbares, sans parler des Grecs et des Romains, ces peuples si admirablement constitués, on en compte plus d'un, le peuple indien par exemple et le peuple arien, dont les moeurs sont polies et civilisées. Alexandre du reste l'entendait bien de cette façon, aussi ne tint-il aucun compte de l'avis qu'on lui donnait, et on le vit partout et toujours accueillir les hommes de mérite quels qu'ils fussent et les combler de ses faveurs». - Mais qu'ont donc fait, dirons-nous à notre tour, ceux qui prétendaient diviser le genre humain en deux groupes, comprenant l'un les peuples dignes de mépris, et l'autre les peuples dignes de louange, si ce n'est reconnaître qu'il est des hommes chez qui domine, avec le respect des lois, le goût des lettres et de la civilisation, tandis qu'il en est d'autres chez qui dominent les penchants contraires ? De sorte qu'Alexandre, loin de négliger l'avis qui lui était donné, et loin d'en prendre le contre-pied, l'avait par le fait goûté et approuvé jusqu'à y conformer même toute sa conduite, n'en ayant considéré apparemment que l'intention.

### **II, 1 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.1]] [1] Dans le troisième livre de sa*Géographie*, Eratosthène, dressant la carte de la terre habitée, divise celle-ci en deux de l'ouest à l'est par une ligne parallèle à la ligne équinoxiale : les extrémités qu'il donne à cette ligne sont, à l'ouest, les Colonnes d'Hercule, et, à l'est, les promontoires et contre-forts extrêmes de la chaîne qui forme le côté septentrional de l'Inde ; puis, à partir des Colonnes d'Hercule, il la mène par le détroit de Sicile et les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique jusqu'à l'île de Rhodes et au golfe d'Issus. Jusque-là, comme il le marque lui-même, la ligne en question n'a fait que traverser la mer et longer les continents qui la bordent, parce qu'effectivement notre mer intérieure s'étend ainsi toute en longueur jusqu'à la Cilicie ; mais à partir de ce point il lui fait suivre toute la chaîne du Taurus jusqu'à l'Inde, et cela sans dévier, car le Taurus qui est, selon lui, le prolongement direct de la mer que nous voyons commencer aux Colonnes d'Hercule, divise l'Asie tout entière dans le sens de sa longueur en deux parties, l'une boréale, l'autre australe, et se trouve de la sorte, et comme la mer elle-même, laquelle s'étend, avons-nous dit, des Colonnes d'Hercule au point où commencent ses premières pentes, situé sous le parallèle d'Athènes.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.2]] [2] Cela posé, Eratosthène propose une rectification à l'ancienne carte géographique ; il trouve que sur cette carte, toute la partie orientale de la chaîne de montagnes s'écartant beaucoup vers le nord, l'Inde est entraînée naturellement dans la même direction et devient plus septentrionale qu'elle ne l'est en réalité. Or, voici ce qu'il allègue d'abord à l'appui de son opinion. «Beaucoup d'auteurs, dit-il, raisonnant d'après l'analogie des conditions atmosphériques et des apparences célestes, conviennent que l'extrémité la plus méridionale de l'Inde se trouve juste à la même hauteur que Méroé : mais, de la pointe la plus méridionale à l'extrémité la plus septentrionale de l'Inde, laquelle touche à la chaîne du Caucase, Patrocle, qui est l'auteur le plus digne de foi à cause du haut rang qu'il occupait et des connaissances spéciales qu'il avait en géographie, compte 15 000 stades ; d'autre part, la distance de Méroé au parallèle d'Athènes mesure à peu près le même nombre de stades ; il s'ensuit donc que la partie septentrionale de l'Inde contiguë au Caucase aboutit aussi à ce même cercle».

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.3]] [3] A ce premier argument Eratosthène en joint un autre que voici : il fait remarquer que la distance mesurée depuis le golfe d'Issus [au sud], jusqu'à la mer du Pont au nord, en un point voisin d'Amisus ou de Sinope, est à peu près de 3000 stades, ce qui est juste la largeur attribuée à la chaîne de montagnes. «Si maintenant, dit-il, à partir d'Amisus, on se dirige au levant équinoxial, on rencontre d'abord la Colchide, puis le col qui débouche sur la mer Hyrcanienne, et la route qui y fait suite et mène par Bactres jusque chez les Scythes, en laissant les montagnes à droite. La même ligne, maintenant, à l'ouest d'Amisus, traverse la Propontide et l'Hellespont. Or, de Méroé jusqu'à l'Hellespont, il y a au plus 18000 stades, juste autant qu'on en compte depuis le côté méridional de l'Inde jusqu'à la Bactriane, quant aux 15000 stades formant l'étendue de l'Inde proprement dite on en ajoute 3000 pour la largeur de la chaîne de montagnes».

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.4]] [4] Mais Hipparque combat l'assertion d'Eratosthène, et cela en attaquant ses autorités : il nie par exemple que Patrocle mérite aucune confiance, lorsqu'il a contre lui le double témoignage de Déimaque et de Mégasthène, lesquels prétendent, d'accord en cela avec le tracé des anciennes cartes, que la largeur de l'Inde calculée à partir de la mer australe varie, suivant les points où on la prend, entre 20 et 30 000 stades : il lui parait inadmissible qu'il faille ajouter foi au seul Patrocle, sans tenir compte de témoignages si formellement contraires au sien, et qu'on doive corriger les anciennes cartes d'après cette autorité unique, au lieu de laisser jusqu'à plus ample et plus sûr informé les choses comme elles étaient.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.5]] [5] A mon tour, je trouve que ce jugement d'Hipparque prête à plus d'une rectification. Et d'abord, quand il est notoire qu'Eratosthène a consulté maintes autorités différentes, comment prétendre que Patrocle soit la seule dont il s'est servi ? Que fait-on à ce compte du témoignage de l'informateur, qui a dû lui apprendre que l'extrémité méridionale de l'Inde correspondait juste à Méroé, du témoignage de cet autre informateur qui lui aura fourni la mesure de la distance de Méroé au parallèle d'Athènes, de cet autre encore qui lui aura fait connaître la vraie largeur de la chaîne de montagnes, et comme elle égale l'intervalle qui sépare la Cilicie d'Amisus, de ceux enfin qui lui auront appris comment la route qui, partant d'Amisus traverse la Colchide et l'Hyrcanie, et mène jusqu'en Bactriane et plus loin même jusque chez les peuples des bords de la mer Orientale, se dirige en droite ligne au plein levant équinoxial, le long et à la gauche des montagnes, tandis qu'au couchant la même ligne prolongée coupe la Propontide et l'Hellespont ? Car, si Eratosthène admet comme vraies ces différentes données, c'est apparemment sur la foi de voyageurs qui avaient été sur les lieux et qu'il avait pu consulter tout à son aise, ayant rencontré sans doute leurs relations parmi les trésors de cette bibliothèque qu'il avait à sa disposition, et dont Hipparque lui-même a vanté la richesse.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.6]] [6] Mais à ne prendre de tous ces auteurs que le seul Patrocle, manque-t-il donc de bons garants qui puissent défendre son témoignage ? N'a-t-il pas pour lui et l'estime des princes qui l'avaient investi d'un si haut emploi, et le grand nombre des auteurs qui l'ont cru et suivi, et le peu de poids de ceux qui l'ont contredit et qu'Hipparque nous nomme, puisque chaque démenti adressé à ses contradicteurs devient une preuve de sa bonne foi ? Nous ne voyons même pas, quant à nous qu'il y ait lieu de douter de sa parole, quand il nous dit que dans l'Inde les soldats et compagnons d'Alexandre n'avaient vu les choses qu'en courant, et qu'Alexandre seul avait pu se renseigner plus exactement, grâce à des descriptions composées exprès pour lui par les gens connaissant le mieux le pays, et qu'il nous affirme avoir en communication de ces précieux documents par une laveur spéciale du trésorier Xénoclès.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.7]] [7] Hipparque, à la vérité, ajoute dans son second livre qu'Eratosthène a tout le premier contribué à infirmer l'autorité de Patrocle, puisque, sur la question de savoir quelle longueur attribuer au côté septentrional de l'Inde, alors qu'il avait à choisir entre le nombre de 16 000 stades proposé par Mégasthène et celui de 15000 que Patrocle indique, il n'a voulu, à cause de leur désaccord, s'en rapporter ni à l'un ni à l'autre, et qu'il a mieux aimé se décider d'après un troisième témoignage et adopter l'indication d'un stadiasme anonyme qu'il avait entre les mains. «Or, poursuit Hipparque, s'il a suffi d'un désaccord comme celui-là, où il s'agissait seulement d'une différence de 1000 stades, pour empêcher qu'on ne crût Patrocle, à plus forte raison doit-on douter de ce qu'il dit, quand la différence s'élève à 8000 stades, et qu'en outre c'est contre le témoignage formel de deux auteurs, s'accordant l'un et l'autre à attribuer à l'Inde une largeur de 20 000 stades, qu'il a réduit cette largeur à 12 000».

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.8]] [8] Mais à cela nous répondrons qu'Eratosthène n'a pas condamné Patrocle sur le seul fait de son désaccord avec Mégasthène et qu'il avait dû préalablement comparer son dire avec le témoignage concordant et véridique de l'auteur du stadiasme en question. Or, y a-t-il lieu de s'étonner qu'un témoignage, d'ailleurs digne de confiance, soit effacé par un autre encore plus digne de foi, et que nous abandonnions en certains cas telle autorité que nous avons suivie dans d'autres, quand nous trouvons ailleurs un élément de certitude plus grande ? Sans compter qu'il y a quelque chose de ridicule à croire que, plus le désaccord est grand, plus la défiance doit être grande aussi ; le contraire même paraît plus vrai, et il semble qu'un léger désaccord autorise toujours plus le soupçon d'erreur sur un détail de mince importance, non seulement le premier venu, mais celui-là même qui est plus éclairé que les autres, a plus de chance de se tromper, tandis que sur une question importante, où le premier venu se trompera aisément, l'homme instruit risquera beaucoup moins de le faire et devra trouver plus facilement créance.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.9]] [9] Nous ferons remarquer d'autre part que, s'il est vrai, en thèse générale, que les auteurs ayant écrit sur l'Inde n'ont fait la plupart du temps que mentir, Déimaque les surpasse tous à cet égard, et que Mégasthène vient tout de suite après lui. Chez Onésicrite, ainsi que chez Néarque et les autres historiens du même temps, on sentait déjà les premiers bégayements du mensonge : nous l'avons vu, de reste, en écrivant l'histoire d'Alexandre. Mais c'est de Déimaque et de Mégasthène sans comparaison qu'il importe de se défier le plus. Ce sont eux, en effet, qui ont parlé des Enotocètes, des Astomes, des Arrhines, des Monophthalmes, des Macroscèles, des Opisthodactyles ; eux aussi, qui ont renouvelé la fable homérique du combat des grues et des pygmées en parlant d'hommes hauts de trois spithames ; eux encore, qui ont fait mention de ces fourmis chercheuses ou fouilleuses d'or, de ces Pans sphénocéphales et de ces serpents capables d'avaler cerfs et boeufs avec leurs cornes ; sans compter qu'à ce sujet ils se traitent l'un l'autre à qui mieux mieux de menteur, comme Eratosthène en fait lui-même la remarque. Ils avaient été envoyés l'un et l'autre en qualité d'ambassadeurs à Palimbothra, Mégasthène auprès de Sandrocottus, et Déimaque auprès de son fils Allitrochade, et voilà pourtant les relations qu'ils nous ont laissées de leur voyage ! Quelle raison a pu les pousser à écrire de telles choses ? On n'en sait rien. Toujours est-il que Patrocle ne leur ressemble pas le moins du monde, et qu'en général aucun des auteurs cités par Eratosthène ne mérite une semblable défiance.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.10]] [10] [*Ici une longue lacune, qui a résisté jusqu'à ce jour à tous les essais de restitution.*] Or, si le méridien qu'on a fait passer par Rhodes et Byzance s'est trouvé juste, celui qu'on prétend faire passer par la Cilicie et par Amisus se trouvera juste, également, le parallélisme des deux lignes résultant de maintes observations, qui n'ont pu constater ni dans l'une ni dans l'autre la moindre tendance à coïncider.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.11]] [11] Ce qui prouve maintenant que le trajet par mer d'Amisus en Colchide se fait bien réellement dans la direction du levant équinoxial, c'est que partout, sur cette ligne, on observe mêmes vents, mêmes saisons, mêmes productions, mêmes levers du soleil. On vérifie pareillement que telle est bien la direction du col qui débouche sur la mer Caspienne et de la route de Bactres qui y fait suite. C'est qu'il n'est pas rare en effet que l'évidence et l'accord unanime des voyageurs méritent plus de créance que l'indication des instruments. Cela est si vrai, qu'Hipparque lui-même, qui nous affirme que la ligne tirée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'en Cilicie est droite et se dirige au levant équinoxial, n'a pas relevé cette ligne tout entière à l'aide d'instruments et par les procédés géométriques, mais qu'il a dû, pour toute la partie comprise entre les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile, s'en rapporter aux témoignages des navigateurs. Aussi a-t-il tort de prétendre que, du moment que nous ne pouvons pas dire quel est le rapport du jour le plus long au jour le plus court et le rapport de l'ombre au gnomon pour toute la chaîne de montagnes qui court depuis la Cilicie jusqu'à l'Inde, nous ne pouvons pas dire non plus que cette chaîne soit plutôt parallèle qu'oblique, et qu'en conséquence nous devons maintenir sans correction l'obliquité telle que les anciennes cartes nous la présentent. Car, en premier lieu, ne pas pouvoir dire une chose, c'est proprement s'abstenir de l'affirmer ; et s'abstenir, c'est n'incliner ni d'un côté ni de l'autre ; or vouloir, comme fait Hipparque, qu'on laisse les choses dans l'état où les anciens nous les ont présentées, n'est-ce pas incliner d'un côté plutôt que de l'autre ? Hipparque eût été plus conséquent en nous dissuadant absolument de toute étude géographique, puisqu'en effet sur la situation exacte des autres chaînes de montagnes et notamment des Alpes, des Pyrénées, des montagnes de la Thrace, de l'Illyrie et de la Germanie, nous n'avons rien de plus précis à dire ; mais, qui voudra jamais croire que les anciens méritent plus de foi que les modernes, après toutes les erreurs qu'ils ont commises dans leurs cartes géographiques, et qu'Eratosthène a relevées à si juste titre, sans qu'Hipparque ait pu y trouver à redire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.12]] [12] En second lieu, toute la suite du raisonnement d'Hipparque est remplie de grandes difficultés. Voyez en effet si, sans vouloir rien changer à cette donnée, que les extrémités méridionales de l'Inde correspondent à la région le Méroé, non plus qu'à celle-ci, que la distance de Méroé au détroit de Byzance est de 18000 stades, on porte à 30000 stades la distance de l'Inde méridionale aux montagnes, voyez, dis-je, quel enchaînement d'absurdités en résulte. Et d'abord, si le parallèle de Byzance est le même que celui de Massalia (ainsi qu'Hipparque l'affirme sur la foi de Pythéas), et le méridien de Byzance le même que celui du Borysthène, ce qu'Hipparque admet aussi, en même temps qu'il admet une distance de 3700 stades entre Byzance et le Borysthène, on devra retrouver cette même distance entre Massalia et le parallèle du Borysthène, lequel se confondra alors avec celui de la Celtique Parocéanitide, puisqu'un trajet de 3700 stades nous conduit effectivement jusqu'aux bords de l'Océan.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.13]] [13] D'autre part, puisque nous savons que la Cinnamômophore est la dernière terre habitée au midi, et que, d'après Hipparque lui-même, le parallèle de cette contrée marque aussi le commencement de la zone tempérée et habitable et se trouve éloigné de l'équateur de 8800 stades environ, puisque, en même temps, Hipparque place le parallèle du Borysthène à une distance de 34 000 stades de l'équateur, c'est donc 25200 stades qui resteront, pour exprimer la distance comprise entre le parallèle qui sépare la zone torride de la zone tempérée et le parallèle du Borysthène et de la Celtique Parocéanitide. Mais actuellement le point le plus avancé que la navigation atteigne au nord de la Celtique est Ierné, qui se trouve située par delà la Bretagne, et que le froid rend déjà si difficilement habitable que les contrées situées encore plus loin passent pour être absolument inhabitées. Et comme, généralement, on place Ierné à 5000 stades au plus au nord de la Celtique, c'est 30 000 stades ou même un peu plus de 30000 stades qu'on trouvera pour la largeur totale de la terre habitée.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.14]] [14] A présent, transportons-nous à l'opposite de la Cinnamômophore en suivant dans la direction de l'est toujours le même parallèle, nous atteignons ainsi les parages de la Taprobane. On croit fermement que la Taprobane est une grande île située en pleine mer, au midi et en avant de l'Inde, qu'elle s'étend, qui plus est, en longueur dans la direction de l'Ethiopie sur un espace de plus de 5000 stades, et qu'elle envoie sur les marchés de l'Inde une quantité considérable d'ivoire, d'écaille et d'autres objets d'échange. Or, prêtons-lui une largeur proportionnée à sa longueur : cela, joint à l'espace qui la sépare de l'Inde, ne saurait faire moins de 3000 stades, ce qui est juste la distance qu'on calcule depuis la limite extrême de la terre habitée jusqu'à Méroé, s'il est vrai que les extrémités de l'Inde correspondent exactement à l'île de Méroé : peut-être même un nombre plus fort serait-il plus près de la vérité. Ajoutons ensuite ces 3000 stades aux 30 000 que suppute Déimaque jusqu'au col qui donne accès chez les Bactriens et les Sogdiens, et voilà ces peuples rejetés en dehors de la zone habitable et tempérée ! Mais personne osera-t-il avancer rien de pareil après tous les récits qu'on a faits et qu'on fait encore de l'heureux climat et de la fertilité merveilleuse, non seulement de l'Inde septentrionale, mais de l'Hyrcanie elle-même, de l'Arie et des contrées qui suivent, telles que la Margiane et la Bactriane ? Car toutes ces contrées, bien qu'elles appartiennent au versant septentrional du Taurus, et que la Bactriane touche même au col par où l'on entre dans l'Inde, toutes, dis-je, jouissent d'un si heureux climat, qu'on ne saurait rien concevoir qui diffère davantage de la nature des contrées inhabitables. En Hyrcanie, par exemple, si ce qu'on dit est vrai, tel cep de vigne donne jusqu'à un métrète de vin, tel figuier jusqu'à soixante médimnes de figues, le grain tombé des épis suffit à faire lever une seconde moisson, les abeilles font leurs ruches dans les arbres, et le miel découle des feuilles. En Médie, dans le canton de Matiane, en Arménie, dans ceux de Smashe et d'Araxène, les mêmes faits se produisent, sans être aussi surprenants, puisque ces cantons sont plus méridionaux que l'Hyrcanie, et qu'ils jouissent d'ailleurs d'un climat exceptionnel relativement au reste des pays auxquels ils appartiennent. En Hyrcanie, la chose est donc autrement merveilleuse. Dans la Margiane, aussi, l'on assure qu'il n'est pas rare de trouver des ceps de vigne tellement gros, que deux hommes auraient peine à en embrasser le pied, et que leurs grappes ont jusqu'à deux coudées de long. L'Arie, qui passe pour posséder également tous ces mêmes avantages, semble, en outre, supérieure aux provinces voisines par la qualité de ses vignobles, car les vins s'y conservent jusqu'à la troisième génération, et cela dans des vases qu'on n'a pas enduits de poix. Enfin l'on nous dit que dans la Bactriane, laquelle confine à l'Arie, tout vient, tout absolument, excepté l'olivier.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.15]] [15] Qu'il y ait maintenant dans toutes ces contrées des parties froides, j'entends les parties élevées et montagneuses, il n'y a rien là qui doive nous étonner, car dans les climats méridionaux les montagnes, et en général toutes les terres élevées sont froides, celles-là même qui sont unies comme des plaines. Dans la Cappadoce, par exemple, dont la partie voisine de l'Euxin est plus septentrionale de beaucoup que la partie qui borde le Taurus, l'immense plaine de Bagadania, située entre le mont Argée et le Taurus, produit à peine çà et là quelques arbres fruitiers, bien qu'elle soit de 3000 stades plus méridionale que la mer de Pont, tandis que les faubourgs de Sinope, d'Amisus et de Phanarée ne sont proprement que vergers et plantations d'oliviers. Ajoutons que l'Oxus, qui forme la limite entre la Bactriane et la Sogdiane, passe pour être d'une navigation si facile, que les marchandises de l'Inde, transportées par cette voie, descendent sans peine jusqu'en Hyrcanie, d'où elles se répandent ensuite, au moyen des fleuves, dans toutes les contrées environnantes jusqu'au Pont.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.16]] [16] Trouverait-on, je le demande, une aussi riche nature sur les rives du Borysthène et dans la partie de la Celtique qui borde l'Océan ? Mais la vigne n'y vient seulement pas ou du moins elle n'y donne pas de fruit, et, là où elle en donne, à savoir plus au midi, sur les bords de notre mer intérieure et du Bosphore, les raisins sont petits, et il faut, l'hiver, enterrer les ceps. Il y a plus, la glace dans ces pays s'amasse en telle quantité, notamment à l'entrée du lac Maeotis, qu'on a vu tel lieutenant de Mithridate, à la même place, où durant l'hiver, il avait battu les Barbares dans un combat de cavalerie, remporter l'été, après la débâcle des glaces, une victoire navale et sur les mêmes ennemis. Eratosthène cite même à ce propos certaine inscription relevée dans le temple d'Esculape à Panticapée sur une aiguière d'airain que la glace avait fait éclater : «Si quelque mortel se refuse à croire ce qui arrive en nos contrées, qu'il jette les yeux sur cette aiguière et il ne doutera plus ; ce n'est pas comme une riche et pieuse offrande, mais comme un témoignage irrécusable de la rigueur de nos frimas que le prêtre Stratios l'a exposée ici». Or, s'il nous est déjà interdit de comparer le climat du Bosphore et le climat, plus tempéré pourtant, d'Amisus et de Sinope à celui das contrées que nous énumérions tout à l'heure, à plus forte raison ne saurions-nous établir de comparaison entre ces mêmes contrées et les régions du Borysthène et de l'extrême Celtique, puisque des pays, qu'on s'accorde à placer à 3700 stades au midi du Borysthène et de la Celtique, atteindraient encore à peine à la hauteur d'Amisus, de Sinope, de Byzance et de Massalia.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.17]] [17] Qu'on s'obstine cependant à adopter les calculs de Déimaque et qu'à ses 30000 stades on ajoute tout le trajet qui reste encore à franchir jusqu'à la Taprobane et aux frontières de la zone torride, trajet qu'on ne peut guère évaluer à moins de 4000 stades, et Bactres et l'Arie se trouvent aussitôt reléguées à 34 000 stades de la zone torride, c'est-à-dire à la même distance où le Borysthène, suivant Hipparque, se trouve de l'équateur. En d'autres termes, Bactres et l'Arie sont transportées à 8800 stades au nord du Borysthène et de la Celtique, tout comme l'équateur est à 8800 stades au sud du cercle qui sépare la zone torride de la zone tempérée et qui n'est autre, avons-nous dit, que le parallèle de la Cinnamômophore. Et tandis que nous avons démontré qu'au-dessus de la Celtique, dans cet espace de 5000 stades au plus qui s'étend jusqu'à Ierné, le climat était à peine supportable pour l'homme, il résulterait du calcul de Déimaque qu'il existe sur un parallèle de 3800 stades plus septentrional que Ierné une contrée parfaitement habitable. A ce compte aussi, Bactres serait plus septentrionale, et de beaucoup, que l'entrée de la mer Caspienne ou Hyrcanienne, laquelle entrée, placée comme elle est à 6000 stades de distance du fond de ladite mer et des montagnes de l'Arménie et de la Médie, paraît être pourtant le point le plus septentrional de toute cette côte qu'on peut ranger ensuite sans interruption jusqu'à l'Inde, ainsi que le marque expressément Patrocle, longtemps gouverneur de toutes ces provinces. Notez en outre que la Bactriane s'étend bien encore de 1000 stades vers le nord et qu'au delà les Scythes occupent une contrée plus vaste encore de beaucoup, qui même ne se termine qu'à la mer boréale, et dans laquelle ces peuples, s'ils vivent en nomades, trouvent du moins à vivre. Mais, nous le demandons, comment la chose sera-t-elle possible, si Bactres elle-même se trouve rejetée en dehors de la zone habitable? Cette distance du Caucase à la mer boréale, en passant par Bactres, peut être évaluée à un peu plus de 4000 stades. Qu'un ajoute ces 4000 stades au nombre de stades calculé depuis Ierné dans la direction du nord, ce sera donc en tout et indépendamment du stadiasme propre d'Ierné une étendue de 7800 stades qu'on aura prise sur la zone ou région inhabitée. Mais négligeât-on les 4000 stades, la partie de la Bactriane contiguë au Caucase se trouverait encore de 3800 stades plus septentrionale que Ierné et plus septentrionale que la Celtique et le Borysthène de 8800 stades.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.18]] [18] Hipparque nous dit maintenant qu'à la hauteur du Borysthène et de la Celtique le crépuscule règne du couchant au levant pendant toute la durée des nuits d'été, et que le soleil, lors du solstice d'hiver, s'y élève au plus de 9 coudées ; qu'à 6300 stades de Massalia (c'est-à-dire, à l'en croire, encore dans les limites de la Celtique, mais déjà en pleine Bretagne, suivant nous, et à 2500 stades au nord de la Celtique) le phénomène est beaucoup plus sensible ; que là, pendant les jours d'hiver, la hauteur du soleil est de 6 coudées ; qu'elle est de 4 coudées à 9100 stades de Massalia et de moins de trois dans les pays situés encore au delà. Or, d'après notre calcul, cette région ultérieure devrait se trouver plus septentrionale de beaucoup que Ierné elle-même. Mais Hipparque, sur la foi de Pythéas, la place seulement au nord de la Bretagne, et comme il ajoute que le plus long jour y est de dix-neuf heures équinoxiales, tandis qu'il est de dix-huit heures seulement aux lieux où la hauteur du soleil est de 6 coudées, c'est-à-dire dans les pays qu'il place à 9100 stades de Massalia, il s'ensuivrait que ces derniers pays sont plus méridionaux que les parties les plus méridionales de la Bretagne. C'est donc sous le même parallèle que la Bactriane caucasienne ou sous un parallèle approchant qu'il convient de chercher la position en question, puisqu'il résulte, avons-nous dit, de l'estimation de Déimaque que la partie de la Bactriane contiguë au Caucase est de 3800 stades plus septentrionale que Ierné. Ajoutons enfin ces 3800 stades au nombre de stades qui représente la distance entre Massalia et Ierné, et nous aurons ainsi 12500 stades pour la distance totale. Mais qui a jamais observé dans ces régions, j'entends aux environs de Bactres, une durée pareille des jours les plus longs et une pareille hauteur méridienne du soleil lors du solstice d'hiver, tous phénomènes pourtant qui, par leur nature, doivent frapper les regards même de l'ignorant, et qui, n'ayant aucun besoin de preuve ou de démonstration mathématique, devraient se trouver relatés dans la plupart des descriptions soit anciennes, soit modernes, qui nous ont été laissées de l'empire Perse ? Comment concilier aussi ce que nous avons dit plus haut de la fertilité de ces contrées avec de semblables phénomènes ou apparences célestes ? On voit donc par ce qui précède que le raisonnement d'Hipparque, tout spécieux qu'il puisse être, est précisément l'opposé d'une vraie démonstration : oubliant en effet que la question ne peut jamais avoir la valeur d'une preuve, il n'a fait en somme que démontrer la question par la question elle-même.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.19]] [19] [Même défaut de logique dans la critique qu'il fait] de cet autre passage, où, voulant montrer à quel point Déimaque était ignorant et peu au fait des questions de cette nature, Eratosthène a rappelé comment il plaçait l'Inde entre l'équinoxe d'automne et le tropique d'hiver et comment, choqué de l'assertion de Mégasthène, que l'on voit dans le sud de l'Inde les deux Ourses se coucher et les ombres porter alternativement en sens contraires, il soutenait, lui, qu'il n'y a pas dans toute l'étendue de l'Inde un seul lieu où se produise l'un ou l'autre de ces deux phénomènes. «Sur ces deux points, disait Eratosthène, Déimaque s'est trompé grossièrement. Il s'est trompé d'abord en croyant que, sous le rapport de la distance aux tropiques, il peut y avoir la moindre différence entre l'équinoxe d'automne et l'équinoxe du printemps, puisque les levers du soleil et le cercle décrit par cet astre sont absolument les mêmes à l'une et à l'autre équinoxes. De plus, comme la distance du tropique terrestre à l'équateur, qui sont les deux cercles entre lesquels Déimaque place l'Inde, a été réduite par une estimation plus exacte bien au-dessous de 20000 stades, il se trouve, par le fait, avoir raisonné contre lui-même et tout en notre faveur : il est impossible, en effet, avec les 20 ou 30 000 stades de largeur qu'il attribue à l'Inde, qu'elle tombe jamais entre lesdites limites, tandis qu'elle y peut tomber avec les dimensions que nous lui prêtons. Mais il s'est trompé encore et non moins grossièrement en prétendant que nulle part dans l'Inde on n'observe le coucher des deux Ourses, non plus que le renversement des ombres, puisqu'en s'avançant à 5000 stades d'Alexandrie on commence déjà à observer ce double phénomène». Or, Hipparque critique encore toute cette argumentation d'Eratosthène, mais sans plus de fondement, avons-nous dit ; car en premier lieu il a tort de vouloir que Déimaque ait parlé du tropique d'été, quand il a formellement spécifié le tropique d'hiver ; et tort en second lieu de penser qu'il soit absolument interdit dans une question de [géographie] mathématique d'user du témoignage d'un homme étranger à l'astronomie, comme si Eratosthène, en citant ici Déimaque, avait entendu le désigner pour son autorité principale, et qu'il eût fait autre chose qu'user d'un procédé que tout le monde emploie avec les interlocuteurs peu sérieux : n'est-ce pas, en effet, l'un des meilleurs moyens de réfuter un contradicteur frivole que de lui démontrer que son dire, quel qu'il soit, nous donne raison contre lui-même ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.20]] [20] Jusqu'ici, c'est en supposant l'exactitude de ce qui a été dit tant de fois et de ce qu'on croit généralement, à savoir que l'extrémité méridionale de l'Inde est située juste à la hauteur de Méroé, que nous avons démontré l'absurdité des conséquences du système d'Hipparque. Mais comme Hipparque, qui n'y avait fait encore nulle objection, refuse dans son second livre d'admettre la susdite hypothèse, il nous faut voir aussi comment il raisonne à ce sujet. Voici ce qu'il dit en propres termes : «Dans les cas où une distance considérable sépare deux points du globe situés sous le même parallèle à l'opposite l'un de l'autre, il n'y a pas d'autre moyen de vérifier s'ils sont effectivement sous le même parallèle que d'arriver à comparer ensemble leurs climats ou positions respectives. Or, si le climat de Méroé se trouve suffisamment déterminé (et il l'est par cette circonstance, que rapporte Philon dans la Relation du voyage qu'il exécuta par mer en Ethiopie, à savoir que, quarante-cinq jours avant le solstice d'été, on y a le soleil au zénith, ainsi que par le rapport de l'ombre au gnomon que le même auteur dit y avoir été observé tant à l'époque du solstice qu'à celle de l'équinoxe, sans compter que l'opinion d'Eratosthène sur ce point se rapproche autant que possible de celle de Philon), en revanche, personne, pas même Eratosthène, n'a déterminé le vrai climat de l'Inde. Seulement s'il est vrai, ainsi qu'on le croit sur la foi de Néarque qu'on y assiste au coucher des deux Ourses, il devient impossible que Méroé et l'extrémité de l'Inde soient situées sous le même parallèle». - De deux choses l'une pourtant : ou bien Eratosthène a ratifié ce que différents auteurs avaient dit de cette circonstance qu'on voit dans l'Inde les deux Ourses se coucher, et alors comment Hipparque a-t-il pu dire que personne, et Eratosthène pas plus que les autres, n'avait rien publié sur le climat de l'Inde, car cette circonstance du coucher des Ourses se rapporte bien, j'imagine, au climat ; ou bien il est faux qu'Eratosthène ait confirmé le dire des autres sur ce point, et alors pourquoi ne l'avoir pas mis hors de cause ? En fait Eratosthène ne l'a pas confirmé positivement, et, s'il a taxé Déimaque d'ignorance, pour avoir prétendu, contrairement au témoignage de Mégasthène, qu'il n'y a pas un lieu dans l'Inde entière, d'où l'on puisse assister au coucher des deux Ourses et où l'on observe le renversement alternatif des ombres, c'est qu'il avait lieu de soupçonner un double mensonge dans une assertion, dont la première partie (j'entends celle-ci que l'on ne voit nulle part dans l'Inde les ombres tomber alternativement en sens contraires) se trouvait être de l'aveu de tous, et est, de l'aveu même d'Hipparque, un mensonge notoire : car, si Hipparque ne veut pas que l'extrémité méridionale de l'Inde corresponde juste à Méroé, au moins paraît-il admettre qu'elle est plus méridionale que Syène.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.21]] [21] Dans ce qui suit maintenant, Hipparque revient encore sur les mêmes questions, mais ou il ne fait que répéter ce que nous venons de réfuter, ou bien il s'appuie sur des données ou propositions fausses, ou bien encore il introduit des conséquences inexactes. Ainsi, de ce qu'Eratosthène compte depuis Babylone jusqu'à Thapsaque 4800 stades et de là vers le nord, jusqu'aux monts d'Arménie, [2]100 stades, il ne résulte pas nécessairement qu'en suivant le méridien même de Babylone on trouvera encore plus es 6000 stades entre cette ville et les monts d'Arménie : loin de dire en effet que de Thapsaque à ces montagnes il y ait 2000 stades, Eratosthène signale dans l'intervalle certain espace qui n'a pu être encore mesuré. Or, l'argument qu'on tire d'une donnée fausse n'offre plus rien de concluant. D'autre part, Eratosthène n'a jamais dit que Thapsaque fût situé à plus de 4500 stades au nord de Babylone.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.22]] [22] Plus loin, Hipparque, qui continue à plaider la cause des anciennes cartes, citera encore inexactement Eratosthène au sujet de sa troisième sphragide ou section de la terre habitée, s'arrangeant ainsi avec une sorte de complaisance des propositions plus faciles à réfuter. On sait qu'Eratosthène, après avoir au préalable établi certaines données touchant la direction du Taurus et de la mer intérieure depuis les Colonnes d'Hercule et avoir, conformément à ces données, et au moyen d'une première ligne, divisé la terre habitée en deux parties, l'une boréale et l'autre australe, essaye de diviser encore chacune de ces parties en autant de sections, ou, pour parler comme lui, en autant de sphragides que la nature des lieux le comporte. Or, l'Inde forme la première sphragide de la partie australe et l'Ariane la seconde, et, comme l'une et l'autre de ces contrées comportent une délimitation facile, Eratosthène a pu en donner exactement la longueur et la largeur et jusqu'à un certain point la figure géométrique. Ainsi il prête à l'Inde la forme rhomboïdale, parce qu'effectivement, de ses côtés, deux sont baignés par la mer du sud et la mer orientale, sans être découpés par ces mers en golfes profonds, et que ses deux autres côtés sont limités, l'un par la chaîne de montagnes et l'autre par le fleuve, qui achèvent de lui donner une orme, à peu de chose près, rectiligne. Quant à l'Ariane, il fait remarquer que trois de ses côtés représentent assez exactement les trois côtés d'un parallélogramme, mais qu'en revanche la limite occidentale ne saurait être déterminée aussi rigoureusement, vu que de ce côté les populations limitrophes sont comme enchevêtrées les unes dans les autres, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait cherché à la figurer par une ligne qu'il fait partir des Pyles Caspiennes, pour la mener jusqu'à l'extrémité de la Karmanie adjacente au golfe Persique, et qu'il n'appelle cette ligne le côté occidental de l'Ariane, par opposition au côté orientai quo forme l'Indus. Mais il ne dit pas que ces deux côtés soient parallèles. Il ne le dit pas même des deux autres côtés que forment la chaîne de montagnes et la mer, et se contente de les appeler l'un le côté nord, l'autre le côté sud.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.23]] [23] Eratosthène ne nous a donc donné de cette seconde sphragide qu'une ébauche déjà un peu grossière, mais celle qu'il donne de la troisième l'est bien autrement et pour plus d'une raison. La première raison, nous l'avons déjà indiquée, c'est qu'il n'a pu déterminer assez rigoureusement le côté compris entre les Pyles Caspiennes et la Karmanie, lequel est commun à la troisième et à la seconde sphragide; une autre raison, c'est que, comme le golfe Persique entame profondément le côté méridional de cette sphragide (circonstance du reste qu'Eratosthène signale tout le premier), il s'est vu forcé de prendre comme ligne droite la route qui part de Babylone et s'en va par Suse et Persépolis jusqu'aux frontières de la Karmanie et de la Perse, la seule route de toute cette région qui pût lui offrir un stadiasme rigoureusement levé (le développement total de cette route est d'un peu plus de 9000 stades). Puis il a appelé ladite ligne le côté méridional de sa figure, mais sans dire qu'elle fût parallèle au côté septentrional. Il saute aux yeux malntenant que l'Euphrate, dont il s'est servi pour déterminer le côté occidental, ne forme pas davantage une ligne droite : on voit, en effet, ce fleuve à la sortie des montagnes couler au midi, puis tourner à l'est, et de nouveau se diriger au midi jusqu'à son embouchure dans la mer. Mais Eratosthène indique lui-même cette obliquité du cours du fleuve, quand il compare la forme de la Mésopotamie, cette contrée qu'enferment en se rejoignant le Tigre et l'Euphrate, à celle d'une galère garnie de ses rames telle est l'image dont il se sert. Ajoutons que le côté occidental, ainsi déterminé par le cours de l'Euphrate, n'a pas été mesuré dans toute son étendue, notamment entre Thapsaque et l'Arménie, et qu'Eratosthène avoue lui-même l'impossibilité où il s'est trouvé d'estimer la longueur de toute la partie adjacente à l'Arménie et aux montagnes du nord, faute de mesures certaines. Tels sont les différents motifs qui l'ont empêché, comme il le dit lui-même, de donner de cette troisième sphragide autre chose qu'une esquisse, combinée tant bien que mal d'après une foule de stadiasmes, dont la pl partencore étaient anonymes. Il y aurait donc déjà de l'injustice à Hipparque d'argumenter en géomètre contre une simple esquisse, qui, telle qu'elle est, a droit encore à notre reconnaissance en ce qu'elle nous donne tout au moins une idée approximative de la nature des lieux ; mais que, dans ces conditions-là, il n'observe pas même les données d'Eratosthène et qu'il fasse porter ses démonstrations géométriques sur des données purement imaginaires, c'est montrer par trop, en vérité, toute la jalousie qui l'anime.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.24]] [24] Or, c'est en esquissant ainsi à grands traits sa troisième sphragide qu'Eratosthène a compté depuis les Pyles Caspiennes jusqu'à l'Euphrate une distance de 10 000 stades, qu'il décompose maintenant de la façon suivante, en se réglant sur les stadiasmes partiels qu'il avait pu se procurer, si ce n'est qu'il procède ici dans l'ordre inverse et prend son point de départ de l'Euphrate, du passage de l'Euphrate à Thapsaque : de ce point-là jusqu'au Tigre, en l'endroit où Alexandre franchit ce fleuve, il marque [2400 stades] ; puis, se portant en avant par Gaugamèles et le Lycus, par Arbèles et par Ecbatane, c'est-à-dire par la route même que suivit Darius dans sa fuite depuls le champ de bataille de Gaugamèles jusqu'aux Piles Caspiennes, il réussit à parfaire ses 10 000 stades, l'excédant qu'il trouve n'étant que de 300 stades. Voilà donc comment Eratosthène s'y est pris pour mesurer le côté septentrional de sa figure ; mais, en suivant cette marche, il n'a pas entendu présenter ledit côté comme parallèle à la chaîne de montagnes, non plus qu'à la ligne menée par les colonnes d'Hercule, par Athènes et par Rhodes, car il savait que, si Thapsaque se trouve à une grande distance des montagnes, la route, qui va de Thapsaque aux Pyles Caspiennes, finit par rencontrer ladite chaîne de montagnes, les Pyles Caspiennes marquant ainsi l'extrémité septentrionale de la limite en question.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.25]] [25] Le côté nord ainsi représenté, Eratosthène poursuit en ces termes : «pour ce qui est du côté méridional, impossible de lui faire suivre la mer, vu l'espèce de pointe que le golfe Persique forme de ce côté dans les terres ; mais nous avons la route qui part de Babylone, et qui s'en va par Suse et Persépolis aboutir aux confins de la Perse et de la Karmanie, présentant une longueur de 9200 stades». Il fait donc de cette route le côté méridional de sa figure, mais sans dire encore le moins du monde que le côté sud soit parallèle au côté nord. Il explique même la différence de longueur des deux lignes prises par lui comme côtés septentrional et méridional par cette circonstance que l'Euphrate, après avoir coulé jusqu'en un certain point de son cours droit au midi, incline ensuite sensiblement vers l'est.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.26]] [26] Des deux limites transversales, maintenant, Eratosthène décrit d'abord celle de l'O., mais il le fait de telle sorte qu'on peut se demander en vérité comment il l'a conçue au juste et si dans sa pensée elle formait une seule ligne ou deux lignes différentes. Car, s'il compte à partir du passage de Thapsaque et le long de l'Euphrate jusqu'à Babylone 4800 stades et 3000 stades de là aux bouches de l'Euphrate et à la ville de Térédon, il avoue qu'au N. de Thapsaque il n'y a eu de mesuré que la partie qui s'étend jusqu'aux Pyles d'Arménie et qui peut bien être de 1100 stades, mais que l'autre partie, laquelle traverse la Gordyène et l'Arménie, ne l'a pas été et manque par conséquent dans son calcul. Passant ensuite au côté oriental, il estime que, dans la portion qui part de la mer Erythrée et traverse. toute la Perse dans la direction de la Médie, c'est-à-dire dans la direction du nord, ce côté n'a pas moins de 8000 stades et qu'il dépasserait même 9000 stades si on le faisait partir des promontoires les plus avances, mais que, dans la portion restante, laquelle court à travers la Paraetacène et la Médie jusqu'aux Pyles Caspiennes, il ne meure guère que 3000 stades. Il ajoute que le Tigre et l'Euphrate, qui coulent au S. l'un et l'autre au sortir de l'Arménie, décrivent à eux deux, passé les montagnes de la Gordyène, un vaste cercle autour de la contrée spacieuse appelée Mésopotamie, après quoi ils tournent au levant d'hiver et au midi, l'Euphrate surtout, qui, se rapprochant de plus en plus du Tigre, vers le mur de Sémiramis et à la hauteur du village d'Opis, passe à 200 stades tout au plus de ce village, traverse ensuite Babylone et va se jeter dans le golfe Persique. «De là, dit-il, pour la Mésopotamie et la Babylonie, une configuration particuière, qui rappelle la forme d'une galère munie de ses rames». Tel est l'ensemble du passage d'Eratosthène.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.27]] [27] Dans le tracé de sa troisième sphragide Eratosthène a bien commis quelques erreurs, que nous examinerons plus loin, mais ce ne sont pas du tout celles qu'Hipparque lui reproche. Voyons ce que dit Hipparque. Dans l'intention de fortifier encore la proposition établie par lui dès en commençant, à savoir qu'il n'y a pas lieu de déplacer l'Inde, pour la reporter davantage vers le S., ainsi que le veut Eratosthène, il prétend tirer la preuve évidente de ce fait des assertions mêmes de celui-ci. «Ainsi, dit-il, après avoir donné pour limite septentrionale à sa troisième section une ligne de 10 000 stades comprise entre les Pyles Caspiennes et l'Euphrate, Eratosthène ajoute que le côté méridional compris entre Babylone et les frontières de la Karmanie n'a guère plus de 9000 stades ; que le côté du couchant, maintenant, qui présente entre Thapsaque et Babylone, le long de l'Euphrate, un développement de 4800 stades, plus 3000 stades entre Babylone et les bouches du fleuve, a été au N. de Thapsaque mesuré encore sur un espace de 1 100 stades environ, mais ne l'a plus été au delà. Or, ajoute Hipparque, si le côté nord de la troisième section est de 10 000 stades environ, quand le côté qui lui est parallèle, c'est-à-dire la droite menée de Babylone au côté du levant, n'est évalué qu'à un peu plus de 9000 stades, il est évident que Babylone se trouve plus avancée vers l'est que le passage de l'Euphrate à Thapsaque d'un peu plus de 1000 stades».

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.28]] [28] Oui assurément, dirons-nous, si les Pyles Caspiennes d'une part et d'autre part la frontière de la Karmanie et de la Perse se trouvaient situées exactement sous le même méridien et que les lignes dirigées sur Thapsaque et sur Babylone fussent deux perpendiculaires abaissées de ce même méridien, assurément il en serait ainsi. Car on n'aurait qu'à prolonger jusqu'à la rencontre du méridien de Thapsaque la ligne qui aboutit à Babylone, pour qu'elle devînt sensiblement égale ou peu s'en faut à la ligne qui joint les Pyles Caspiennes et Thapsaque, et de la sorte en effet Babylone se trouverait plus orientale que Thapsaque de tout ce que la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque a de plus en longueur que celle qui va de la frontière de Karmanie à Babylone. Mais Eratosthène n'a pas dit que la ligne, qui forme le côté occidental de l'Ariane, s'étendît dans le sens même du méridien ; il n'a pas dit davantage de la ligne tirée des Pyles Caspiennes à Thapsaque qu'elle fût perpendiculaire au méridien des Pyles Caspiennes ; de la ligne que décrit la chaîne de montagnes, à la bonne heure : or la ligne dirigée sur Thapsaque part du même point que la ligne formée par la chaîne de montagnes et fait un angle avec celle-ci. Eratosthène n'a pas dit non plus que la ligne qui joint la frontière de Karmanie et Babylone fût parallèle à la ligne qu'il mène sur Thapsaque. Mais lui fût-elle parallèle, du moment que celle-ci n'est pas perpendiculaire au méridien des Pyles Caspiennes, Hipparque ne saurait s'en prévaloir davantage dans la conclusion de son raisonnement.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.29]] [29] Ce n'est pas tout pourtant, et, après avoir pris lesdites propositions comme autant de points acquis à la discussion, après avoir cru démontrer de la sorte qu'Eratosthène lui-même avait fait Babylone plus orientale que Thapsaque d'un peu plus de 1000 stades, Hipparque s'est forgé encore un nouveau lemme pour la suite de sa démonstration. «Qu'on imagine, dit-il, une droite menée depuis Thapsaque dans la direction du midi jusqu'à la rencontre d'une perpendiculaire abaissée de Babylone, il en résultera un triangle rectangle composé d'abord de la ligne qui joint Thapsaque et Babylone, en second lieu de la perpendiculaire abaissée de Babylone sur le méridien de Thapsaque et finalement du méridien même de Thapsaque». De la première ligne comprise entre Thapsaque et Babylone et longue, suivant lui, de 4800 stades, il fait l'hypoténuse du triangle. Il donne ensuite à la perpendiculaire abaissée de Babylone sur le méridien de Thapsaque un peu plus de 1000 stades, juste autant que ce que la ligne menée jusqu'à Thapsaque a de plus en longueur que la ligne qui s'arrête à Babylone ; et de ces longueurs il conclut pour le côté restant, c'est-à-dire pour l'autre côté de l'angle droit, une longueur sensiblement plus grande que celle de la perpendiculaire en question. Puis il ajoute à ce même côté la ligne qu'Eratosthène mène depuis Thapsaque dans la direction du nord jusqu'aux montagnes d'Arménie. Mais Eratosthène avait eu soin de dire que ladite ligne n'avait été mesurée que dans une portion de son parcours, sur un espace de 1100 stades environ, et qu'il en avait négligé le reste dans son calcul faute de mesure positive. Hipparque, lui, suppose à cette dernière portion de la ligne une longueur de 1000 stades au moins, ce qui donne pour les deux ensemble 2100 stades. Or, en ajoutant ces 2100 stades à la longueur du côté de son triangle qui est opposé à l'hypoténuse et qui a été mené jusqu'à la rencontre de la perpendiculaire abaissée de Babylone, il obtient par le fait une distance de plusieurs milliers de stades depuis les monts d'Arménie et le parallèle d'Athènes jusqu'à la susdite perpendiculaire menée depuis Babylone, laquelle se confond avec le parallèle de Babylone. D'autre part, cependant, il établit qu'en prenant pour mesure du méridien entier le nombre de stades fixé par Eratosthène, on ne trouve pas plus de 2400 stades pour la distance du parallèle d'Athènes à celui de Babylone et que par conséquent les montagnes d'Arménie et la chaîne du Taurus ne sauraient être placées sur le même parallèle qu'Athènes, comme le veut Eratosthène, mais qu'elles doivent être, d'après les données mêmes de celui-ci, reculées vers le nord de plusieurs milliers de stades. Or ici, indépendamment de ce qu'il s'est servi, pour la construction de son triangle, de propositions dont nous avons démontré la fausseté, Hipparque prend encore pour une donnée de la question ce qui n'en est pas une, à savoir que l'hypoténuse de son triangle, autrement dit la droite qui joint Thapsaque et Babylone a 4800 stades de longueur. Car Eratosthène dit formellement que cette longueur est celle de la route qui suit le cours de l'Euphrate, et il fait remarquer en même temps que la Mésopotamie, y compris la Babylonie, forme un vaste cercle dont la circonférence est décrite par l'Euphrate et le Tigre, mais principalement par l'Euphrate, de sorte que la droite tirée entre Thapsaque et Babylone ne saurait en aucune façon longer l'Euphrate, ni mesurer à beaucoup près un si grand nombre de stades. Voilà donc le raisonnement d'Hipparque détruit. D'autant qu'on a montré plus haut comment il était impossible que deux lignes données pour se diriger à partir des Pyles Caspiennes, l'une sur Thapsaque, l'autre sur tel point de la chaîne des monts d'Arménie situé à l'opposite de Thapsaque et à une distance de cette ville qu'Hipparque lui même fait de 2100 stades au moins, fussent parallèles soit entre elles, soit avec la ligne menée par Babylone, c'est-à-dire avec le côté méridional de la sphragide d'Eratosthène. Faute de pouvoir indiquer la mesure exacte de la route qui borde les montagnes, qu'a fait Eratosthène ? Il nous a donné à la place la mesure de la route comprise entre Thapsaque et les Pyles Caspiennes, mais en ayant soin d'ajouter qu'il ne la donnait que comme un à peu près. Il lui importait peu d'ailleur, du moment qu'il ne voulait qu'indiquer la longueur de la contrée qui succède à l'Ariane et s'étend jusqu'à l'Euphrate, de mesurer une ligne plutôt que l'autre. Qu'Hipparque néanmoins ait affecté de croire qu'Eratosthène avait voulu parler là de lignes parallèles, autant valait lui dire qu'il le trouvait aussi ignorant qu'un écolier. Des critiques aussi puériles ne méritent pas qu'on s'y arrête.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.30]] [30] Voici en revanche ce qu'on pourrait sérieusement reprocher à Eratosthène. De même qu'en anatomie on distingue la division par membres de la simple division, de la division grossière en parties prises au hasard, la division par membres procédant d'après la délimitation naturelle des parties et suivant leurs articulations et leurs principaux contours, ainsi qu'Homère le dit dans ce vers,

*«Ayant divisé la victime membre à membre» (*Od. IX, 291 ;*Il*. XXIV, 409),

tandis que l'autre méthode n'offre rien de pareil, et de même que l'on emploie l'une ou l'autre méthode en son lieu, suivant la circonstance et le besoin, de même en géographie, où il nous faut procéder aussi à la division complète des parties, nous devons imiter la dissection par membres plutôt que la division en parties prises au hasard, car c'est ainsi seulement que nous pourrons obtenir ces traits ou caractères distinctifs et ces délimitations rigoureuses, dont le géographe a surtout besoin. Or, pour qu'une contrée soit bien délimitée, il faut autant que possible qu'elle le soit à l'aide des fleuves, des montagnes ou de la mer, à l'aide encore de la nationalité une ou multiple de ses habitants, à l'aide enfin, si faire se peut, d'une détermination exacte de son étendue et de sa figure. Dans tous les cas, une simple indica tion à grands traits suffira, sans qu'il faille chercher la précision géométrique. S'agit-il de l'étendue, il suffira d'indiquer le maximum de la longueur et de la largeur, de dire, par exemple, au sujet de la terre habitée, qu'elle a en longueur 70 000 stades, et en largeur un peu moins de la moitié de sa longueur ; s'agit-il de la configuration, il suffira de la comparer soit à une figure géométrique quelconque, comme quand on dit que la Sicile a la forme d'un triangle, soit à telle autre image généralement connue, comme quand on compare l'Ibérie à une peau de boeuf et le Péloponuèse à une feuille de platane Et plus sera grande la région à partager, plus aussi la division à grands traits se trouvera être de mise.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.31]] [31] Cela posé, on voit que la division de la terre habitée en deux parties au moyen de la chaîne du Taurus et de la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule est bonne. Dans la portion australe de la terre, la délimitation de l'Inde, au moyen de lignes de différente nature, est bonne également : bornée en effet à la fois par une chaîne de montagnes, par un fleuve, par une mer; désignée, qui plus est, par un nom unique, ce qui implique l'unité de nation, l'Inde peut être en outre qualifiée exactement de quadrilatère rhomboïde. L'Ariane, moins complètement circonscrite, par la raison que son côté occidental ne se dégage pas nettement d'autres lignes, se trouve pourtant encore suffisamment déterminée par trois de ses côtés, qui forment autant de lignes droites, et par le nom qu'elle porte, lequel se trouve être celui d'une seule et même nation. En revanche, la troisième sphragide, à la façon du moins dont Eratosthène l'a délimitée, demeure parfaitement indéterminée : le côté qui lui est commun avec l'Ariane risque d'être confondu avec d'autres lignes, ainsi que nous l'avons déjà dit, et le côté méridional a été tracé le plus négligemment du monde : car, au lieu de fermer et de border la sphragide, il la traverse par le milieu, laissant ainsi au midi une bonne partie des terres qui en dépendent, sans compter qu'il n'en représente pas toute la longueur, puisque le côté nord est sensiblement plus long. L'Euphrate n'en saurait former non plus le côté occidental, coulât-il même en ligne droite, puisque les extrémités de son cours ne se trouvent pas sous le même méridien, tellement qu'on se demande pourquoi Eratosthène en a fait plutôt le côté occidental que le côté méridional de sa figure. Quand on pense, en outre, au peu d'espace qui lui restait à franchir pour atteindre la mer de Syrie et de Cilicie, on ne peut s'expliquer qu'il n'ait pas reculé jusque-là les bornes de sa sphragide, d'autant mieux qu'on qualifie toujours de princes syriens Sémiramis et Ninus qui avaient, comme on sait, pour capitales et pour lieux de résidence, Sémiramis, la ville de Babylone, et Ninus, la ville de Ninive, souvent appelée la métropole générale de la Syrie ; ajoutez que, de nos jours encore, sur les deux rives de l'Euphrate les populations parlent une seule et même langue, et qu'il n'est nullement raisonnable de couper en deux par une ligne de démarcation arbitraire une nation aussi connue que celle-là, qui se trouve avoir de la sorte telles de ses parties rejetées parmi des nationalités étrangères. De plus, Eratosthène ne pourrait pas dire que les dimensions déjà excessives de sa sphragide l'ont forcé à agir comme il a fait, puisque, prolongée même jusqu'à la mer, et augmentée de tout le pays qui s'étend jusqu'aux confins de l'Arabie Heureuse et de l'Egypte, elle n'égalerait pas encore l'Inde, ni même l'Ariane. Il eût donc beaucoup mieux valu s'avancer jusque-là et donner pour côté méridional à la troisième sphragide, ainsi augmentée de tout le pays jusqu'à ]a mer de Syrie, au lieu de la limite que trace Eratosthène, au lieu d'une simple ligne droite, le littoral lui-même, à partir de la Karmanie, c'est-à-dire tout le littoral qu'on longe à droite en entrant dans le golfe Persique jusqu'aux bouches de l'Euphrate ; puis, à partir de là, ledit côté aurait rejoint la frontière commune à la Mésène et à la Babylonie, laquelle marque en même temps le commencement de l'isthme qui sépare l'Arabie Heureuse du reste du continent ; il aurait ensuite traversé l'isthme et se serait prolongé jusqu'au fond dn golfe Arabique, jusqu'à Péluse, voire même jusqu'à la bouche Canopique du Nil. Tel eût pu être le côté méridional de la troisième sphragide, et, quant au côté occidental restant, il eût été formé par cet autre littoral compris entre la bouche Canopique et la Cilicie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.32]] [32] La quatrième sphragide se serait composée alors et de l'Arabie Heureuse et du golfe Arabique, de l'Egypte tout entière et de l'Ethlopie, et elle aurait été bornée dans le sens de sa longueur par deux méridiens, passant l'un parle point le plus occidental, l'autre par le point le plus oriental de ladite sphragide, et dans le sens de sa largeur par deux parallèles passant l'un par le point le plus septentrional, l'autre par le point le plus méridional. Car c'est ainsi qu'il faut déterminer l'étendue des figures irrégulières, dont on ne peut mesurer exactement la longueur ni la largeur sur les côtés mêmes. Mais ici il y a à faire une observation générale, c'est que la longueur et la largeur ne peuvent plus s'entendre de la même façon, suivant qu'il s'agit du tout ou de la partie : s'agit-il du tout, on appellera longueur la plus grande, largeur la moins grande des deux dimensions ; s'agit-il de la partie, sans tenir compte de la grandeur relative des deux dimensions, on appellera longueur celle des deux qui se trouvera être parallèle à la longueur totale, la dimension prise comme largeur fût-elle plus grande que celle qu'on aurait prise pour exprimer la longueur. Et, comme la terre s'étend en longueur du levant au couchant, et en largeur du nord au sud, et que sa longueur est représentée par une ligne parallèle à l'équateur, tandis que sa largeur se compte sur le méridien même, dans le cas où l'on considère seulement des parties de la terre, il faut représenter les dimensions de longueur et de largeur desdites parties par des lignes qui soient parallèles les unes à la longueur, les autres à la largeur totale de la terre. De la sorte, en effet, on arrivera à exprimer plus exactement l'étendue de la terre entière, ainsi que la disposition et la figure de toutes ses parties, puisque la simple comparaison suffira ensuite à montrer ce qu'elles ont de plus ou de moins les unes que les autres.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.33]] [33] Eratosthène cependant, après avoir mesuré la longueur totale de la terre habitée, suivant une ligne qu'il suppose droite et qu'il fait passer par les Colonnes d'Hercule, les Pyles Caspiennes et le Caucase, prend la longueur de sa troisième sphragide sur une ligne qu'il mène entre les Pyles Caspiennes et Thapsaque, et la longueur de la quatrième sur une ligne qui, menée par Thapsaque et Héroopolis jusqu'au pays compris entre les bouches du Nil, doit aboutir aux environs de Canope et d'Alexandrie, puisque c'est là que se trouve la dernière des bouches du fleuve, dite Canopique ou Héracléotique. Or, qu'il place bout à bout ces longueurs partielles, de manière à en former une seule et même ligue droite, ou qu'il fasse faire à ses deux lignes un angle à Thapsaque, toujours est-il qu'il ne les a prises ni l'une ni l'autre parallèles à la longueur totale de la terre, la chose ressort clairement de ses paroles. Comment trace-t-il en effet, cette longueur totale de la terre habitée ? A l'aide de la chaîne du Taurus et de la mer qui, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, en forme le prolongement direct, et suivant une ligne qu'il fait passer par le Caucase, par Rhodes et par Athènes. De Rhodes à Alexandrie maintenant, et en suivant le méridien qui passe par ces deux villes, il compte à peu de chose près 4000 stades : telle sera donc, d'après lui, la distance qui sépare le parallèle de Rhodes de celui d'Alexandrie. Mais le parallèle d'Héroopolis est comme qui dirait le même que celui d'Alexandrie (dans le fait il est un peu plus méridional) : par conséquent la ligne, droite ou brisée, qui viendra rencontrer le parallèle de cette ville et celui de Rhodes et des Pyles Caspiennes, ne pourra être en aucune façon parallèle à l'une ou l'autre de ces deux lignes. Ici donc les longueurs ont été mal prises. Celles des sections de l'hémisphère boréal ne l'ont pas été mieux.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.34]] [34] Mais avant de le montrer, revenons à Hipparque et voyons ce qu'il dit maintenant : continuant à raisonner d'après les données qu'il se forge à lui-même, il affecte de réfuter géométriquement ce qu'Eratosthène n'a présenté que comme une esquisse à grands traits. Ainsi, à l'entendre, il résulterait des distances indiquées par Eratosthène, à savoir d'une première distance de 6700 stades, comptée entre Babylone et les Pyles Caspiennes, et d'une autre de plus de 9000 stades, marquée entre Babylone et la frontière de Karmanie et de Perse, et prise sur une ligne menée droit au levant équinoxial, perpendiculairement à ce côté commun de la deuxième et de la troisième sphragide, il résulterait, dis-je, un triangle rectangle ayant son angle droit à la frontière de Karmanie, mais son hypoténuse moindre que l'un des deux côtés de l'angle droit, d'où il suit que la Perse aurait dû être comprise dans la deuxième sphragide. A cela il a été déjà répondu que, du moment qu'Eratosthène n'avait pas mesuré la distance de Babylone à la Karmanie sur un parallèle, ni pris dans le sens même du méridien la droite qui forme la ligne de démarcation des deux sphragides, Hipparque n'articulait proprement rien de sérieux contre lui. Hipparque n'a pas eu plus raison dans ce qui suit. Ainsi, sur ce qu'Eratosthène avait marqué entre les Pyles Caspiennes et Babylone le nombre de stades que nous avons dit, puis 4900 stades entre les Pyles Caspiennes et Suse, et 3400 stades entre Suse et Babylone, Hipparque, partant toujours d'hypothèses à lui, a joint ces trois points ensemble, les Pyles, Suse et Babylone, et composé de la sorte un triangle soi-disant obtusangle, ayant son angle obtus à Suse et ses divers côtés de la longueur même marquée par Eratosthène ; puis, de cette construction il déduit que le méridien des Pyles Caspiennes devra nécessairement couper le parallèle de Babylone et de Suse plus de 4400 stades à l'ouest du point où le même parallèle est coupé par la droite qui va des Pyles Caspiennes à la frontière de la Karmanie et de la Perse, que la même ligne, passant par les Pyles Caspiennes et la frontière de Karmanie et Perse, fera avec le méridien des Pyles Caspiennes à peu près un demi-angle droit, inclinant ainsi entre le midi et le levant équinoxial, qu'enfin le cours de l'Indus lui sera parallèle et devra, par conséquent, au lieu de tendre droit au midi à sa sortie des montagnes, comme le marque Eratosthène, se diriger aussi entre le midi et le levant équinoxial, ainsi qu'il est figuré sur les anciennes cartes. Mais, comment accorderions-nous à Hipparque que le triangle qu'il vient de former de la sorte est obtusangle, quand nous n'accordons pas que le triangle qui le contient soit rectangle ? Comment lui accorderions-nous que la droite qui joint Babylone à Suse, et qui forme, d'après lui, l'un des côtés de l'angle obtus, se dirige dans le sens même d'un parallèle, quand nous ne l'accordons pas pour la ligne totale prolongée jusqu'à la Karmanie ? Comment lui accorderions-nous enfin que la ligne menée des Pyles Caspiennes aux confins de la Karmanie est parallèle au cours de l'Indus? Sans toutes ces conditions pourtant, son raisonnement tombe à faux. Hipparque prétendait en outre que, comme Eratosthène avait prêté à l'Inde la forme rhomboïdale, et que le côté oriental de cette sphragide s'étend beaucoup dans l'est, vu qu'il se trouve là prolongé encore de tout un promontoire fort saillant qui, se dirigeant en même temps au sud, dépasse tout le reste du littoral de ce côté, il devait en être de même pour le côté que borde l'Indus.

35 Dans tout ceci Hipparque argumente en géomètre, sans doute ; mais son raisonnement n'en est pas plus convaincant. Car il semble s'être condamné lui-même et avoir voulu justifier Eratosthène, en ajoutant ce qui suit, «que l'erreur d'Eratosthène eût été pardonnable, s'il se fût agi seulement de faibles distances, mais que, comme les distances sur lesquelles elle porte sont de plusieurs milliers de stades, on ne saurait la lui passer, après qu'il a déclaré surtout qu'une simple distance de 400 stades suffisait à mettre entre deux parallèles, entre le parallèle d'Athènes et celui de Rhodes, par exemple, une différence sensible». Les jugements de nos sens, en effet, ne sont pas tous de même nature, ils comportent, suivant les cas, une latitude plus ou moins grande, une latitude plus grande, quand, pour juger des climats ou de la situation respective des lieux, nous consultons seulement le témoignage de nos yeux, la nature des productions ou la différence de température, une latitude moins grande, quand nous employons les instruments de gnomonique et de dioptrique. Aussi conçoit-on que les parallèles d'Athènes, de Rhodes et de Carie, pris à l'aide du gnomon, aient pu présenter entre eux des différences sensibles, malgré la faible distance qui les sépare. Mais quand un géographe, dans un espace pouvant avoir une largeur de 30 000 stades et une longueur de 70 000 représentée par une chaîne de montagnes de 40000 stades et une mer de 30000, tire une ligne du couchant au levant équinoxial et détermine des deux côtés de cette ligne une région méridionale et une région septentrionale, qu'il partage à leur tour en carreaux et en sphragides, rendons-nous bien compte du sens qu'il prête à chacun des termes qu'il emploie et de ce qu'il entend au juste par côtés nord et sud, côtés est et ouest de sa figure : que si maintenant il laisse passer, sans y faire attention, quelque erreur un peu trop forte, qu'il en porte la peine (rien de plus juste) ; mais reconnaissons, en même temps, qu'il serait tout aussi répréhensible de n'avoir pas négligé les erreurs minimes. Eh bien ! Dans le cas présent, Eratosthène n'a encouru ni l'un ni l'autre de ces reproches ; car la grande latitude qu'il s'est donnée en opérant empêche qu'il ne tombe sous le coup d'une argumentation géométrique, et Hipparque, qui prétend l'y soumettre, ne le fait qu'en substituant à ses données celles qu'il lui a plu de forger à sa convenance.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.36]] [36] Touchant la quatrième section ou sphragide, les critiques d'Hipparque sont beaucoup mieux fondées, quoiqu'il s'y mêle encore trop de cet amour de la chicane et de cette persistance à s'appuyer toujours sur les mêmes hypothèses ou sur des hypothèses presque identiques. Il a raison, par exemple, de reprocher à Eratosthène d'avoir pris pour représenter la longueur de cette section la ligne comprise entre Thapsaque et l'Egypte, ce qui équivaut à prendre pour longueur d'un parallélogramme son diamètre, car Thapsaque et la côte d'Egypte ne se trouvent point sur le même parallèle, mais sur des parallèles fort éloignés l'un de l'autre, et, entre ces deux parallèles, la ligne, qui va depuis Thapsaque jusqu'à l'Egypte, se prolonge obliquement en façon de diagonale. Mais quand il s'étonne qu'Eratosthène ait osé réduire à 6000 stades la distance de Péluse à Thapsaque, alors qu'elle est de plus de 8000, il a tort à son tour. Il pose en lait d'abord, après démonstration, que le parallèle de Péluse est de 2500 stades plus méridional que celui de Babylone, puis, croyant citer exactement Eratosthène, il lui fait dire que le parallèle de Thapsaque est de 4800 stades plus septentrional que celui de Babylone, et c'est ainsi qu'il parlait cette somme de plus de 8000 stades. Mais où a-t-il vu dans Eratosthène que la distance était aussi considérable entre le parallèle de Babylone et celui de Thapsaque, ceci reste un problème pour moi. Eratosthène a bien dit que de Thapsaque à Babylone la distance était de 4800 stades, mais il n'a pas dit que cette distance fût prise d'un parallèle à l'autre, et cela par une bonne raison, c'est que nulle part il ne place ces deux villes sous le même méridien. Cela est si vrai qu'Hipparque lui-même a établi ailleurs que du système d'Eratosthène il résultait que Babylone se trouvait plus avancée que Thapsaque vers l'est de 2000 stades et plus. Nous aussi nous avons cité telle allégation d'Eratosthène, de laquelle le même fait semblait résulter, celle-ci notamment, que le Tigre et l'Euphrate décrivent un cercle autour de la Mésopotamie et de la Babylonie et que c'est le cours de l'Euphrate qui forme la plus grande partie de la courbe, puisqu'après avoir coulé du N. au S. il tourne au levant, pour se diriger de nouveau au midi. Or, si cette première direction du N. au S. peut à la rigueur coïncider avec celle du méridien, ce coude vers l'E. pour atteindre Babylone implique une déviation par rapport à la direction du méridien, en même temps que la courbe décrite exclut toute idée de ligne droite. De plus, en nous disant que la distance de Thapsaque à Babylone était de 4800 stades, Eratosthène a ajouté comme à dessein «prise le long de l'Euphrate», pour éviter précisément qu'on n'entendit ce qu'il avait dit d'un chemin en ligne directe et d'une mesure rigoureuse de l'intervalle des deux parallèles. Mais, du moment que nous refusons d'accorder à Hipparque ce premier point, ce qu'il prétend démontrer ensuite tombe de soi-même, à savoir que dans le triangle rectangle, formé en joignant les deux points de Péluse et de Thapsaque au point d'Intersection du méridien de Thapsaque et du parallèle de Péluse, l'un des côtés de l'angle droit, celui qui est tracé dans le sens même du méridien, est plus grand que l'hypoténuse, autrement dit que la droite tirée de Thapsaque à Péluse. Et la proposition qui tient à celle-là tombe également d'elle-même, puisqu'elle découle de données que nous n'accordons pas davantage. Eratosthène, en effet, n'a donné nulle part le nombre de 4800 stades pour être la distance de Babylone aux Pyles Caspiennes, et, comme nous l'avons prouvé, c'est de données tout autres que celles d'Eratosthène qu'Hipparque a tiré cette conclusion ; il voulait infirmer ce qu'avait dit Eratosthène, il a supposé alors que la distance entre Babylone et la ligne menée par Eratosthène des Pyles Capiennes aux confins de la Karmanie était de plus de 9000 stades, et a pu démontrer de la sorte ce qu'il voulait.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.37]] [37] Non, ce n'était pas là ce qu'il y avait à reprendre chez Eratosthène ; il fallait montrer comment toutes les grandeurs et figures, si largement qu'on les traite, doivent, être pourtant susceptibles d'une mesure quelconque, et comment on peut dans certains cas accorder plus de latitude que dans d'autres. Et, en effet, étant donnée une largeur de 3000 stades comme celle qui est attribuée ici et à la chaîne de montagnes qui court au levant équinoxial et à la mer qui se prolonge jusqu'aux Colonnes d Hercule, on vous laissera plus aisément assimiler à une droite unique les différentes lignes que vous aurez menées dans ledit intervalle parallèlement à la direction soit des montagnes, soit de la mer, qu'on ne vous le laissera faire pour des sécantes ; s'agit-il seulement de sécantes, on l'admettra plus aisément de sécantes internes que de sécantes externes, plus aisément de lignes qui, dans leur divergence, ne seront pas sorties desdites limites, que de celles qui en seront sorties, plus aisément enfin de lignes plus longues que de lignes plus courtes, les inégalités de longueur et les différences de figures ayant ainsi plus de chance de ne pas être aperçues. Supposons donc pour la chaîne entière du Taurus et pour la mer qui se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule une largeur constante de 3000 stades, nous pouvons imaginer un vaste parallélogramme inscrivant à la fois et la chaîne de montagnes et la mer tout entière. Que si maintenant nous le partageons, dans le sens de sa longueur, en plusieurs parallélogrammes et que nous prenions, avec le diamètre du parallélogramme total, ceux des parallélogrammes partiels, le diamètre du parallélogramme total, plutôt que la somme des diamètres des parallélogrammes partiels, pourra être considéré comme l'équivalent, le parallèle et l'égal du côté qui représente la longueur même de la figure. Et moins le parallélogramme partiel sera grand, plus ceci sera vrai, puisque l'obliquité du diamètre et son infériorité de longueur se trahissent moins dans les figures de grande dimension, ce qui permet même quelquefois d'en prendre le diamètre pour la longueur. Pour peu cependant qu'on exagérât l'obliquité du diamètre jusqu'à lui faire dépasser soit l'un et l'autre côté de la figure, soit seulement l'un de ses côtés, il n'en serait plus de même. Tel est, je le répète, le genre de mesure à appliquer aux espaces délimités à grands traits. Or, quand Eratosthène fait partir d'un même point, à savoir des Pyles Caspiennes, 1° une ligne qui est censée suivre toujours le même parallèle le long de la chaîne de montagnes et à travers la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule, 2° une autre ligne qui, s'écartant tout d'abord beaucoup des montagnes, se dirige sur Thapsaque, puis se continue à partir de Thapsaque par une nouvelle droite assez étendue pour atteindre jusqu'à l'Egypte, et qu'il prétend enfin mesurer la longueur totale de la figure par la longueur même de cette seconde ligne, n'a-t-il pas l'air de vouloir mesurer par le diamètre la longueur de son quadrilatère ? Et, si au lieu du diamètre il prend une ligne brisée, n'aggrave-t-il pas encore sa faute ? Eh bien ! L'on ne peut voir qu'une ligne brisée dans celle qu'il mène des Pyles Caspiennes par Thapsaque jusqu'au Nil. Voilà ce qu'on pouvait reprocher à Eratosthène.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.38]] [38] Ce qu'il y aurait maintenant à dire à Hipparque c'est qu'à la critique des opinions d'Eratosthène il était tenu de joindre une rectification telle quelle de ses erreurs, ainsi que nous procédons nous-même. Mais tout ce qu'il fait, quand parfois il y pense, c'est de nous renvoyer invariablement aux anciennes cartes géographiques, lesquelles auraient pourtant, infiniment plus que la carte d'Eratosthène, besoin d'être rectifiées. Suit une nouvelle objection qui pèche toujours par le même vice, puisqu'ici encore Hipparque s'appuie [pour condamner Eratosthène] sur une proposition qui, ainsi que nous le lui reprochions tout à l'heure, ne résulte pas le moins du monde de données propres à Eratosthène, à savoir que, si Babylone se trouve plus avancée vers l'est que Thapsaque, la différence n'est pas de plus de 1000 stades. Cela étant, et quand il résulterait maintenant de telle ou telle allégation d'Eratosthène qu'il faisait Babylone plus orientale que Thapsaque de plus de 2400 stades, comme il est avéré que le plus court trajet entre Thapsaque et le point du Tigre, où Alexandre franchit ce fleuve, est de 2400 stades, et que l'Euphrate et le Tigre, tout le temps qu'ils enveloppent la Mésopotamie, coulent directement vers l'E., pour tourner ensuite au midi, et se rapprocher l'un de l'autre, ainsi que de Babylone, nous ne voyons pas que le raisonnement offre en soi rien d'absurde.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.39]] [39] Même injustice dans le chef d'accusation qui fait suite à celui-ci et qui consiste à prétendre que la distance entre Thapsaque et les Pyles Caspiennes, qu'Eratosthène a faite de 10 000 stades, mais sans dire qu'elle eût été mesurée en ligne directe (car une droite entre ces deux points eût été infiniment plus courte), a été prise par lui bel et hier en ligne droite. Voici du reste quelle est la marche du raisonnement d'Hipparque : il pose en fait d'abord que, de l'aveu même d'Eratosthène, le méridien de la bouche Canopique n'est pas différent de celui des Cyanées et se trouve éloigné du méridien de Thapsaque de 6300 stades ; que les Cyanées, maintenant, sont à 6600 stades du mont Caspius, lequel domine le col par où l'on descend de la Colchide aux rivages de la mer Caspienne, si bien qu'à 300 stades près le méridien des Cyanées est également distant et de Thapsaque et du mont Caspius ; qu'on peut alors considérer Thapsaque et le mont Caspius comme situés sous le même méridien. «Mais, ajoute-t-il, si l'on peut conclure de là que les Pyles Caspiennes se trouvent à la même distance de Thapsaque et du Caspius, il s'ensuit aussi que cette distance ne saurait mesurer à beaucoup près les 10 000 stades que marque Eratosthène entre les Pyles Caspiennes et Thapsaque : une ligne droite, en effet, tirée entre ces deux points serait bien loin d'atteindre à 10 000 stades de longueur, et ce n'est donc que d'un trajet en ligne courbe que l'on peut entendre les 10 000 stades qu'Eratosthène a attribués au trajet direct des Pyles Caspiennes à Thapsaque». A notre tour nous répondrons à Hipparque qu'Eratosthène, conformément aux habitudes géographiques, ne se pique point d'une rigueur, d'une exactitude parfaites dans le choix des droites, voire même des méridiens et des parallèles qu'il emploie, tandis que lui le juge avec toute la sévérité du géomètre, comme il pourrait le faire si Eratosthène eût tracé toutes ses lignes au moyen d'instruments. Et pourtant Hipparque lui-même ne s'est pas toujours servi d'instruments, il lui est arrivé souvent d'user de conjectures pour mener les perpendiculaires et les parallèles dont il avait besoin, Sur ce point-là donc déjà Hipparque a tort ; il a tort en outre de ne pas reproduire exactement les distances, telles qu'Eratosthène les indique et de faire porter ses critiques non point sur les nombres mêmes d'Eratosthène, mais sur ceux qu'il lui a plu d'imaginer. Ainsi, premier exemple, tandis qu'Eratosthène compte depuis l'entrée du Pont-Euxin jusqu'au Phase 8000 stades, plus 600 stades du Phase à Dioscurias et de Dioscurias au col du Caspius cinq journées de marche, c'est-à-dire 1000 stades d'après l'évaluation même d'Hipparque, en tout, au calcul d'Eratosthène, 9600 stades, Hipparque, lui, retranche une partie de cette somme et ne compte plus que 5600 stades depuis les Cyanées jusqu'au Phase, plus 1000 stades de là au Caspius. Mais, alors, ce n'est plus d'après Eratosthène, c'est d'après Hipparque que le mont Caspius et Thapsaque se trouvent situés quasi sous le même méridien. D'ailleurs, supposons qu'Eratosthène lui-même l'ait entendu ainsi, s'ensuivra-t-il pour cela que la ligne tirée par lui du mont Caspius aux Pyles Caspiennes doive être juste aussi longue que celle qui joint Thapsaque au même point ?

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.40]] [40] Dans son second livre, Hipparque, après être revenu encore sur cette idée de la séparation de la terre habitée en deux parties par la chaîne du Taurus, idée sur laquelle nous nous sommes, nous, bien suffisamment étendu, Hipparque passe à la partie boréale de la terre habitée. Il expose ensuite tout ce qu'Eratosthène a dit des contrées qui font suite au Pont, notamment des trois grands promontoires de l'Europe, de celui du Péloponnèse, de celui de l'Italie, et de celui de la Ligystique, lesquels s'avancent du nord au sud et interceptent entre leurs côtés les golfes Adriatique et Tyrrhénique, puis, une fois les choses exposées ainsi dans leur généralité, il les reprend et les réfute en détail, mais, comme toujours, plutôt en géomètre qu'en géographe. Ici, du reste, les erreurs commises et par Eratosthène et par Timosthène, l'auteur d'une*Description des ports*, qu'Eratosthène loue d'une façon tout exceptionnelle, bien qu'on les trouve souvent tous deux en désaccord ensemble, ces erreurs, dis-je, sont en si grand nombre que je n'ai cru utile d'examiner en règle ni ce qu'ils ont dit l'un et l'autre, leurs allégations étant si fort éloignées de la réalité, ni les critiques qu'en fait Hipparque, d'autant que celui-ci passe sous silence une partie de leurs erreurs et qu'au lieu de rectifier les autres il se borne à noter les mensonges du les contradictions. A la rigueur, on eût pu reprocher encore à Eratosthène d'avoir réduit à trois le nombre des grands promontoires d'Europe, en prenant pour un seul - celui dont fait partie le Péloponnèse, bien qu'il se scinde, si l'on peut dire, en plusieurs, puisque le Sunium est un promontoire au même titre que la pointe de Laconie, qu'il n'est guère moins méridional que le cap Malées et qu'il forme un golfe considérable, et puisque de son côté la Chersonèse de Thrace forme, en s'avançant à la rencontre du Sunium, le golfe Mélas, d'abord, et les différents golfes de Macédoine à la suite. Mais pourquoi recourir à cet autre argument, quand l'évaluation manifestement erronée qu'Eratosthène donne ici de la plupart des distances suffit à attester la complète ignorance où il était relativement à la géographie de ces contrées, ignorance telle qu'il n'est plus besoin d'en donner la preuve géométrique, mais qu'elle saute aux yeux d'abord et se trahit en quelque sorte d'elle-même ? Ainsi, le trajet d'Epidamne au golfe Thermaïque est de plus de 2000 stades, Eratosthène le réduit à 900 ; il porte au contraire à plus de 13000 celui d'Alexandrie à Carthage, qui n'excède pas 9000 stades, s'il est vrai, comme Eratosthène lui-même le dit, que la Carie et Rhodes soient sur le même méridien qu'Alexandrie et le détroit de Sicile sur le même méridien que Carthage : or, tout le monde s'accorde à penser que la traversée de Carie au détroit de Sicile n'est pas de plus de 9000 stades. A la rigueur, quand il s'agit d'intervalles considérables, il peut être permis d'identifier deux méridiens, dont le plus occidental se trouverait placé par rapport au plus oriental à la même distance où Carthage se troue à l'ouest du détroit de Sicile, mais une différence de 3000 [*lis*. 4000] stades constitue une erreur par trop sensible. En plaçant enfin, comme il l'a fait, Rome sur le même méridien que Carthage, Rome située tellement plus à l'ouest, Eratosthène a achevé de montrer que rien n'égalait son ignorance touchant la géographie de ces contrées et naturellement aussi de celles qui suivent jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.1.41]] [41] Hipparque, qui écrivait non pas un traité de géographie, mais simplement un examen de la géographie d'Eratosthène, n'avait, à vrai dire, que de la critique à faire et de la critique de détail ; mais nous, nous avons cru devoir donner un exposé complet de toutes les questions traitées par Eratosthène, aussi bien de celles qu'il a résolues d'une manière satisfaisante que de celles dans lesquelles il s'est fourvoyé, en insistant pourtant davantage sur celles-ci ; s'est-il trompé, nous le rectifions ; a-t-il vu juste, nous le défendons contre les attaques d'Hipparque, prenant même Hipparque à partie, quand il se laisse emporter trop loin par son amour de la chicane. Dans le cas présent, cependant, tout en reconnaissant à quel point Eratosthène divague et combien sont fondées les critiques d'Hipparque, nous n'avons pas cru qu'il y eût lieu de rectifier ses erreurs, autrement qu'en exposant à leur place dans le cours de notre géographie les choses comme elles sont. Du moment, en effet, que les erreurs s'enchaînent et se multiplient à ce point, le mieux est d'en parler le plus rarement possible et de la manière la plus générale. Nous n'en parlerons donc qu'eu décrivant une à une les différentes parties de la terre habitée. Notons cependant dès à présent que Timosthène et Eratosthène et ceux qui les ont précédés ignoraient complètement la géographie de l'Ibérie et de la Celtique et mille fois plus encore celle de la Germanie et de la Bretagne, celle du pays des Gètes et du pays des Bastarnes. Nous pourrions même dire qu'ils n'étaient pas plus avancés dans la connaissance de l'Italie, de l'Adriatique, du Pont et des régions septentrionales, mais ce serait peut-être tomber à notre tour dans la chicane. Car, puisque Eratosthène nous prévient qu'il a dû, pour les contrées lointaines, tirer toutes les distances qu'il indique de différents auteurs, puisqu'il n'affirme rien en son propre nom, et qu'il dit les choses tout comme il les a reçues, se bornant à ajouter de temps à autre que le stadiasme dont il parle se rapproche ou s'écarte de la ligne droite, on ne peut pas en vérité soumettre des mesures aussi peu concordantes que celles-là à une critique rigoureuse, comme l'a fait Hipparque et pour les passages cités plus haut et pour ceux où Eratosthène a marqué les distances de l'Hyrcanie à la Bactriane et aux pays ultérieurs et les distances de la Colchide à la mer Hyrcanienne. Comment concevoir, en effet, qu'on l'attaque sur la géographie de ces contrées lointaines aussi sévèrement qu'on le ferait sur la description du littoral de l'Epire ou de toute autre contrée aussi connue ; sans compter, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il faudrait procéder à ces sortes d'examen, non pas à la façon des géomètres, mais bien plutôt à celle des géographes ? - Le second*Mémoire*d'Hipparque sur la Géographie d'Eratosthène se termine par quelques critiques relatives à sa description de l'Ethiopie, puis il annonce que le troisième*Mémoire*, plus spécialement mathématique, ne laissera pas que de traiter aussi de géographie dans une certaine mesure. Malgré cette déclaration, sa critique dans ce livre nous a paru aussi étrangère que possible à la géographie, et trop exclusivement mathématique. Ajoutons pourtant qu'Eratosthène a bien pu tout le premier l'induire à agir de la sorte, car il s'engage souvent dans des raisonnements plus scientifiques que son sujet ne le comporte, et, dans ces digressions-là, il lui arrive d'énoncer non seulement des propositions inexactes, mais aussi de grossières erreurs, si bien qu'on peut dire qu'il est mathématicien avec les géographes et géographe avec les mathématiciens, offrant ainsi double prise à la critique. Celle que fait Hipparque dans ce troisième livre des opinions d'Eratosthène et de Timosthène est d'ailleurs si juste que nous nous sommes cru dispensé de les examiner à notre tour et de rien ajouter à ce qu'Hipparque en avait dit.

### **II, 2 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.2.1]] [1] Voyons maintenant ce que dit Posidonius dans sa*Description de l'Océan*. Comme cet auteur paraît avoir traité son sujet surtout au point de vue de la géographie, tantôt de la géographie proprement dite, tantôt de la géographie plus spécialement mathématique, on ne trouvera point étrange que nous nous soyons proposé d'examiner aussi quelques-unes de ses opinions soit ici même, soit dans le courant de notre ouvrage, au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera, sans vouloir pourtant donner à notre examen un développement démesuré. Une première question éminemment géographique, est celle qu'aborde Posidonius quand il suppose la sphéricité de la terre et du monde et qu'il admet comme une des conséquences légitimes de cette hypothèse la division de la terre en cinq zones.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.2.2]] [2] C'est à Parménide qu'il attribue la première idée de cette division en cinq zones, mais il ajoute que ce philosophe prêtait par le fait à la zone torride une largeur double de celle qu'elle a réellement, en lui faisant dépasser les tropiques de manière à ce qu'elle empiétât de part et d'autre sur les zones tempérées. Posidonius rappelle ensuite comment Aristote donnait le nom de*zone torride*à la région comprise strictement entre les tropiques et celui de*zones tempérées*aux deux régions comprises entre les tropiques et les cercles arctiques. Mais il condamne ce second système comme le premier et en fait il a raison. Suivant lui, le nom de*zone torride*ne s'applique qu'à la région que la chaleur rend inhabitable ; or, dans la légion comprise entre les tropiques, la partie inhabitable ne représente qu'un peu plus de la moitié de la largeur totale, à en juger par l'étendue du pays que les Ethiopiens habitent au-dessus de l'Egypte : l'équateur, en effet, divise exactement par la moitié tout l'intervalle des tropiques, et, si l'on compte depuis Syène, limite du tropique d'été, jusqu'à Méroé, 5000 stades, plus 3000 jusqu'au parallèle de la Cinnamômophore, seuil de la zone torride, 8000 stades en tout pour un espace d'ailleurs facile à mesurer, puisqu'on le parcourt à volonté et par mer et par terre, le reste, jusqu'à l'équateur s'entend, se trouve être, d'après l'évaluation que donne Eratosthène de l'étendue totale de la terre, de 8800 stades, d'où il suit que l'intervalle des tropiques, par rapport à la largeur de la zone torride, sera comme 16000 [lis. 16800] est à 8800 . Et adoptât-on de toutes les évaluations récemment faites celle qui réduit le plus l'étendue de la terre, celle de Posidonius, par exemple, qui la fait de 180 000 stades, tout au plus trouverait-on que la zone torride équivaut à la moitié ou à un peu plus de la moitié de l'intervalle des tropiques, maison ne trouverait jamais qu'elle pût être égale à cet intervalle et se confondre pleinement avec lui. En outre, ajoute Posidonius, comment peut-on faire des cercles arctiques, qui n'existent point pour tous les climats et qui ne sont point partout les mêmes, les bornes ou limites des zones tempérées, lesquelles sont immuables ? Cette circonstance, à vrai dire, que les cercles arctiques n'existent pas pour tous les climats, n'a pas grande valeur comme objection, puisqu'ils existent nécessairement pour tous les habitants des zones tempérées et que ces zones qui plus est ne sont dites tempérées que par rapport à ces cercles. L'autre circonstance, en revanche, qu'ils ne sont pas partout les mêmes et qu'ils sont sujets à varier est un argument excellent.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.2.3]] [3] Pour ce qui est du nombre des zones, Posidonius convient qu'au point de vue astronomique il est indispensable d'en compter cinq : deux zones périsciennes s'étendant sous les pôles et jusqu'aux pays pour lesquels les tropiques tiennent lieu de cercles arctiques ; deux zones hétérosciennes à la suite de celles-là, s'étendant jusqu'aux pays placés sous les tropiques ; enfin une zone amphiscienne, comprise entre les tropiques mêmes. Mais, au point de vue ethnographique, il fait intervenir deux zones de plus, deux zones étroites, placées sous les tropiques mêmes, qui les partagent chacune par la moitié, et exposées tous les ans, pendant une quinzaine de jours environ, aux rayons verticaux du soleil. A l'entendre, le caractère distinctif de ces deux zones est d'être aussi sèches, aussi sablonneuses que possible et de ne produire que du silphium et un peu de grain, d'une espèce semblable au froment, mais tout grillé par le soleil. «Comme en effet, dit-il, il n'y a pas de montagnes dans le voisinage de ces contrées, les nuages n'ont rien qui les arrête dans leur course et les fasse se résoudre en pluies ; on n'y trouve pas davantage de grands fleuves qui les traversent et les arrosent, aussi n'y rencontre-t-on que des races aux poils frisés, aux cornes torses, aux lèvres proéminentes, et au nez épaté, les extrémités des membres s'y recroquevillant, pour ainsi dire, par l'effet de la chaleur. Là aussi habitent les populations ichthyophages. Et ce qui prouve, ajoute Posidonius, que ce sont bien là des caractères particuliers à ces zones, c'est qu'au sud le climat redevient plus tempéré et le sol plus fertile et mieux arrosé».

### **II, 3 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.1]] [1] Polybe, lui, compte six zones : deux qui s'étendent jusque sous les cercles arctiques, deux autres qui forment l'intervalle des cercles arctiques aux tropiques, deux enfin qui sont placées entre les tropiques et l'équateur. Mais la division en cinq zones a l'avantage, suivant moi, d'être à la fois physique et géographique. Ce qui en fait une division physique, c'est qu'elle correspond et aux apparences du ciel et à la température atmosphérique : elle correspond aux apparences du ciel, car, en même temps qu'elle détermine si exactement sur la terre les régions périscienne, [hétéroscienne] et amphiscienne, elle indique, au moins d'une façon générale, les changements d'aspect les plus tranchés que présente le ciel à l'observation astronomique. Elle correspond tout aussi bien à la température atmosphérique, car, déterminée par rapport au soleil, la température de l'atmosphère offre trois états différents, trois états génériques et capables de modifier sensiblement la constitution des animaux, des plantes et de tout ce qui vit à l'air et dans l'air, à savoir l'excès, le manque et la moyenne de chaleur. Or, chacun de ces états de la température reçoit de la division en cinq zones la détermination qui lui est propre : les deux zones froides, qui se trouvent avoir l'une et l'autre la même température, impliquent le manque absolu de chaleur ; aux deux zones tempérées, qui admettent également une seule et même température, correspond l'état de chaleur moyenne ; et quant à l'état restant, il correspond naturellement à la dernière zone ou zone torride. Il est évident maintenant que cette division en cinq zones est également bonne, géographiquement parlant. Que se propose, en effet, le géographe ? De déterminer dans l'une des deux zones tempérées l'étendue exacte de la portion que nous habitons. Or, si au couchant et au levant, c'est la mer qui limite la demeure ou habitation des hommes, ce qui la limite au midi et au nord c'est proprement l'état de l'atmosphère, qui, tempérée dans la région moyenne et partout également favorable aux animaux ainsi qu'aux plantes, n'offre plus qu'intempérie aux deux extrémités, par un effet de l'excès ou du manque de chaleur. Eh bien ! La division de la terre en cinq zones était indispensable pour répondre à ces trois états différents de l'atmosphère, que suppose d'ailleurs et qu'implique déjà la séparation de la sphère terrestre par l'équateur en deux hémisphères, l'un boréal, qui est celui dans lequel nous sommes, et l'autre austral, puisque les parties voisines de l'équateur et comprises dans la zone torride sont rendues inhabitables par l'excès de la chaleur, que les régions polaires le sont par l'excès du froid et que les parties intermédiaires sont seules tempérées et seules habitables. Quand Posidonius, maintenant, distingue en plus deux zones tropicales, ce n'est pas à proprement parler une addition qu'il fait aux cinq autres, car ces zones tropicales ne répondent pas comme celles-ci à des différences physiques ; il semblerait plutôt qu'elles correspondaient, dans sa pensée, à des différences de races et que Posidonius avait voulu, entre la zone éthiopique d'une part, et la zone scythique et celtique d'autre part, distinguer une troisième zone intermédiaire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.2]] [2] Pour en revenir à Polybe, son premier tort a été de déterminer une partie de ses zones au moyen des cercles arctiques, d'en placer deux sous ces cercles mêmes et deux autres entre ces cercles et les tropiques, car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, on ne saurait limiter à l'aide de signes sujets à se déplacer des zones fixes et immuables. Il n'aurait pas dû non plus faire des tropiques les limites de la zone torride : nous en avons dit plus haut la raison. En revanche, quand il a partagé en deux la zone torride, il a obéi, croyons-nous, à une idée fort juste en soi, la même qui nous a fait adopter à nous aussi pour la terre entière la division commode en deux hémisphères, l'un boréal, et l'autre austral par rapport à l'équateur. Car il est évident que la zone torride se trouve ainsi du même coup partagée en deux, ce qui produit alors une sorte de symétrie tout à fait séduisante pour l'esprit, puisque chacun de ces deux hémisphères comprend de la sorte trois zones complètes et que celles de l'un sont semblables à celles de l'autre chacune à chacune. Mais si la division de la terre en ce sens admet aisément les six zones, la division en sens contraire ne l'admet plus : du moment, en effet, que c'est à l'aide d'un cercle passant par les pôles qu'on partage en deux la terre, ii n'y a plus de raison plausible pour diviser en six zones l'hémisphère oriental et l'hémisphère occidental ainsi obtenus, et, dans ce cas-là encore, la division en cinq zones suffit, l'analogie parfaite des deux sections de la zone torride, que sépare l'équateur, et leur contiguïté rendant absolument inutile et superflu le dédoublement de ladite zone. Sans doute les zones tempérées et froides sont de leur nature aussi respectivement identiques, mais au moins ne sont-elles pas contiguës chacune à chacune. On voit donc que de toute manière, pour qui conçoit la terre partagée en hémisphères dans un sens ou dans l'autre, la division en cinq zones suffit parfaitement. Que si maintenant, comme le prétendait Eratosthène et comme Polybe l'admet, il existe sous l'équateur même une région tempérée (région, qui plus est, fort élevée, au dire de Polybe, et sujette par conséquent aux pluies, les nuages quiviennent du nord poussés par les vents étésiens s'y amoncelant autour des principaux sommets), il eût beaucoup mieux valu faire de cette région, si étroite qu'elle fût, une troisième zone tempérée, que d'introduire ces zones tropicales, d'autant que l'assertion d'Eratosthène et de Polybe semble confirmée par cette autre observation de Posidonius qu'en cette région la marche du soleil s'accélère, tant sa marche oblique [suivant le plan de l'écliptique] que sa révolution diurne du levant au couchant, le mouvement de rotation le plus rapide étant, à durée égale, celui du cercle le plus grand.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.3]] [3] En revanche, Posidonius attaque Polybe sur l'extrême élévation qu'il prête à la région équatoriale. «Il ne saurait y avoir, dit-il, d'élévation sensible sur une surface sphérique, toute sphère étant plane de sa nature. D'ailleurs la région équatoriale n'est nullement montagneuse; on se la représenterait plutôt comme une plaine de niveau, ou peu s'en faut, avec la surface de la mer ; et pour ce qui est des pluies qui grossissent le Nil, elles proviennent uniquement de l'existence des montagnes d'Ethiopie». Mais si Posidonius s'exprime ici de la sorte, dans d'autres passages il admet l'opinion contraire, et soupçonne qu'il pourrait bien y avoir sous l'équateur même des montagnes qui, en attirant les nuages des deux côtés opposés, autrement dit des deux zones tempérées, provoqueraient les pluies, contradiction manifeste comme on voit, sans compter que, du moment qu'il admet l'existence de montagnes sous l'équateur, une contradiction nouvelle semble surgir aussitôt, Puisque l'Océan, en effet, au dire des mêmes auteurs, forme un seul courant continu, comment font-ils pour y placer des montagnes au beau milieu ? A moins pourtant que, sous le nom de montagnes, ils n'aient entendu désigner un certain nombre d'îles. Mais cette question sort du domaine de la géographie proprement dite, et peut-être ferons-nous bien d'en laisser l'examen à qui se sera proposé d'écrire un nouveau*Traité de l'Océan*.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.4]] [4] Au sujet maintenant des prétendus voyages exécutés naguère autour de la Libye, voici ce qu'on peut reprocher à Posidonius : après avoir rappelé qu'Hérodote croyait à une circumnavigation de ce genre accomplie par certains émissaires de Darius [*lis*. Necos], et qu'Héraclide de Pont, dans un de ses*Dialogues*, introduisait à la cour de Gélon un mage qui prétendait avoir fait le même voyage, il a soin d'ajouter que ces traditions ne lui paraissent pas suffisamment avérées ; et plus loin pourtant lui-même nous raconte comment, sous le règne d'Evergète II, on vit arriver en Egypte un certain Eudoxe de Cyzique, député en qualité de théore et de spondophore aux jeux coréens, et comment cet Eudoxe, admis à l'honneur de conférer avec le roi et ses ministres, s'enquit tout d'abord des moyens de remonter le Nil, eu homme avide de connaître les curiosités du pays, mais qui était déjà, remarquablement instruit à cet égard. Or, il se trouva que, dans le même temps, les gardes-côtes du golfe Arabique amenèrent au roi un Indien, qu'ils disaient avoir recueilli seul et à demi mort sur un navire échoué, sans pouvoir expliquer d'ailleurs qui il était ni d'où il venait, faute d'entendre un mot de sa langue. L'Indien fut alors remis aux mains de maîtres, qui durent lui apprendre le grec. Aussitôt qu'il le sut, il raconta qu'il était parti de l'Inde, qu'il avait fait fausse route, et qu'il venait de voir ses compagnons jusqu'au dernier mourir de faim quand il avait été recueilli sur la côte d'Egypte. Puis, voulant reconnaître les bons soins dont il avait été l'objet, il s'offrit, au cas où le roi se proposerait d'envoyer une expédition dans l'Inde, à lui servir de guide. Eudoxe fut de cette expédition. Parti avec force présents, il rapporta en échange un plein chargement de parfums et de pierres du plus grand prix, soit de ces pierres que les fleuves charrient mêlées à de simples cailloux, soit de celles qu'on extrait du sein de la terre, sortes de concrétions aqueuses analogues à nos cristaux ; mais il se vit déçu dans ses espérances, car Evergète retint pour lui le chargement tout entier. A la mort de ce prince, Cléopatre, sa veuve, qui l'avait remplacé sur le trône, fit repartir Eudoxe pour l'Inde avec de plus grands moyens d'action. Comme il revenait de ce second voyage, les vents le portèrent vers la côte qui s'étend au-dessus de l'Ethiopie ; il y aborda successivement en différents points et sut se concilier l'esprit des indigènes en partageant avec eux son blé, son vin, ses figues, toutes denrées qu'ils n'avaient point, moyennant quoi il se fit indiquer des aiguades, fournir des pilotes, et même dicter un certain nombre de mots de la langue du pays à l'effet d'en dresser des listes. Il put aussi se procurer un éperon de navire en bois, portant une figure de cheval sculptée, qu'on lui donna pour un débris échappé au naufrage d'un vaisseau venu de l'Occident, et qu'il emporta avec lui quand il reprit la mer pour effectuer son retour. Il arriva sain et sauf en Egypte, mais Cléopatre n'y régnait plus. C'était son fils, par qui Eudoxe se vit dépouillé une fois encore de tous ses trésors : à vrai dire, il avait été convaincu lui-même de détournements considérables. Cependant il porta son précieux éperon sur le quai ou marché du port, et là, l'ayant fait voir à tous les patrons de navire qu'il rencontrait, il apprit que c'était un débris de bâtiment gadirite, que chez les Gadirites, indépendamment des grands navires, que frètent les riches négociants de la ville, il y a des embarcations plus petites, que les pauvres gens seuls équipent, qu'on nomme*hippes*ou chevaux à cause de l'effigie qui orne leurs proues, et qui vont faire la pêche sur les côtes de Maurusie jusqu'au Lixus ; quelques patrons de navire reconnurent même cet éperon pour celui d'une embarcation semblable qui avait fait partie d'une petite escadre, qu'on savait s'être aventurée trop au delà du Lixus et qui avait dû infailliblement périr. C'en fut assez pour qu'Eudoxe conclût que le périple de la Libye était possible. Là-dessus, il regagna sa patrie, mit tout son bien sur un navire et repartit pour un nouveau voyage. Il toucha d'abord à Dicaearchia, puis à Massalia et longea ensuite tout le littoral jusqu'à Gadira : comme il faisait, partout où il passait, annoncer à son de trompe son entreprise, il ramassa de la sorte assez d'argent pour pouvoir fréter, outre un grand navire, deux transports semblables à des brigantins ou embarcations de pirates ; il y embarqua de jeunes esclaves bons musiciens, des médecins, des artisans de toute espèce, puis il mit à la voile pour l'Inde et cingla d'abord en haute mer, favorisé par des vents d'ouest constants. Malheureusement, la mer fatiguait ses compagnons, et il dut se rapprocher de terre ; il le fit, mais à contre-coeur, car il connaissait les dangers du flux et du reflux. Effectivement ce qu'il craignait arriva : son vaisseau toucha, assez doucement toutefois pour ne pas être mis en pièces du choc, ce qui laissa le temps de sauver les marchandises et de les transporter à terre, ainsi qu'une bonne partie de la carcasse même du bâtiment. Ce bois lui servit à faire construire un troisième transport, à peu près de la force d'un pentécontore, après quoi, reprenant la mer, il poursuivit sa navigation, jusqu'à ce qu'il eût rencontré des populations dont la langue contenait les mêmes mots qu'il avait déjà recueillis dans ses listes. Il en conclut naturellement qu'elles étaient de même race que ces premiers Ethiopiens et que leur pays devait toucher aux Etats du roi Bogus ; et alors, sans plus chercher à atteindre l'Inde, il rétrograda. Dans ce voyage de retour, seulement, il remarqua une île déserte qui paraissait bien pourvue d'eau et de bois et il en releva exactement la position. Arrivé sain et sauf en Maurusie, il vendit ses transports, puis s'étant rendu par terre auprès du roi Bogus, il l'engagea à renouveler à ses frais la même expédition. Mais les amis du roi, contrecarrant ses efforts, surent faire peur à Bogus des entreprises qui pourraient être dirigées contre ses Etats, une fois qu'il en aurait ainsi montré le chemin à des étrangers aventureux et entreprenants. On parut cependant vouloir tenter l'expédition et lui en offrir le commandement, mais Eudoxe sut qu'en secret on avait comploté de le déposer dans une île déserte. Il s'enfuit alors sur le territoire romain et de là ayant passé en Ibérie, il y équipa de nouveau un strongyle et un pentécontore, comptant avec l'un de ces bâtiments tenir la haute mer, tandis qu'il reconnaîtrait la côte avec l'autre. Il embarqua sur ces vaisseaux force instruments d'agriculture et des graines en quantité, engagea de bons constructeurs et recommença la même expédition, se proposant, en cas de retard, d'hiverner dans l'île, dont il avait relevé naguère la position, d'y semer son grain, et d'achever son voyage, une fois la moisson faite, tel qu'il l'avait conçu dans l'origine.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.5]] [5] «Ici s'arrête, nous dit Posidonius, ce que j'ai pu apprendre des aventures d'Eudoxe ; de ses aventures ultérieures sans doute on saurait quelque chose à Gadira et en Ibérie, mais ce que j'ai raconté suffit à démontrer que l'Océan décrit un cercle autour de la terre habitée,

*«L'Océan, qu'aucun lien terrestre n'enserre, et qui s'étend à l'infini, loin de tout mélange impur».*

Il faut bien le dire, tout est prodigieux dans ce récit de Posidonius, à commencer par ceci, qu'après avoir refusé de croire à l'authenticité du voyage de circumnavigation de ce mage, dont parle Héraclide, et de cet autre voyage des émissaires de Darius [*lis*. Necos] rapporté dans Hérodote, il ait pu nous donner à son tour comme authentique un conte à la façon du Bergéen, qu'il avait, sinon inventé lui-même, du moins recueilli avec trop de crédulité de la bouche d'insignes imposteurs. Quelle apparence y a-t-il, en effet, qu'il soit arrivé à cet Indien une aussi tragique aventure ? Le golfe Arabique, on le sait, est aussi resserré que le lit d'un fleuve et s'étend, sur une longueur de 15000 stades environ, jusqu'au canal encore plus étroit qui lui sert d'entrée ; il n'est donc pas vraisemblable que les Indiens naviguant hors de ce golfe aient pu y pénétrer par mégarde : le peu de largeur de l'entrée les eût infailliblement avertis qu'ils faisaient fausse route. Y avaient-ils, au contraire, pénétré sciemment et volontairement : impossible alors de prétexter soit une erreur de route, soit un caprice des vents. Comment admettre aussi que ces Indiens se soient tous laissés mourir de faim, un seul excepté ? Comment le survivant suffit-il à diriger lui seul un bâtiment qui n'était pas apparemment des plus petits, puisqu'il avait été de force à résister à de si longues traversées ? Comment admettre aussi que le même Indien ait pu apprendre notre langue en si peu de temps et l'apprendre assez bien pour être en état de persuader lui-même au roi qu'il était capable de conduire l'expédition ? Peut-on supposer d'ailleurs Evergète réduit à une telle pénurie de pilotes pour l'exploration d'une mer et de parages qui étaient connus déjà depuis longtemps ? Et ce spondophore, ce théore cyzicénien, comment concevoir qu'il ait quitté sa patrie avec l'intention arrêtée d'avance d'entreprendre par mer le voyage de l'Inde, et qu'on lui ait confié [en Egypte] une mission de cette importance ? Comment concevoir qu'après qu'on l'eut, à son retour, et contre son attente, dépouillé de sa riche cargaison, en le chargeant qui plus est d'une accusation infamante, on l'investit cependant du commandement d'une nouvelle mission, pourvue de présents plus riches encore que la première ? Et quand, au retour de ce second voyage, il fut jeté hors de sa route sur les côtes d'Ethiopie, qu'avait-il donc besoin de dresser ces vocabulaires éthiopiens ? Qu'avait-il besoin de rechercher, à propos de cet éperon de bateau-pêcheur, de quel point de l'horizon ledit bateau avait été jeté à la côte ? Le renseignement que le navire auquel avait appartenu ce débris venait de l'occident ne prouvait rien en somme, puisque lui-même venait de l'ouest, lorsque, dans son voyage de retour, il avait abordé chez ces Ethiopiens. D'un autre côté, après son retour à Alexandrie, quand on l'eut bien et dûment convaincu de détournements considérables, comment ne le punit-on point, comment le laissa-t-on circuler librement parmi tous ces patrons de navires, les interrogeant, et leur montrant l'éperon qu'il avait rapporté ? Celui de ces patrons, maintenant, qui reconnaît ledit éperon n'est-il pas admirable d'assurance ? Et Eudoxe plus admirable encore de se laisser persuader comme il fait et de s'en retourner dans sa patrie, sur une présomption pareille, pour y procéder à une émigration en règle vers ces régions perdues au delà des Colonnes d'Hercule ? D'autant que personne n'avait la faculté de sortir sans une passe du port d'Alexandrie (l'homme qui avait détourné les fonds de l'Etat moins que tout autre apparemment), et qu'il n'y avait pas à songer à fuir par mer, sans être aperçu, vu la forte garde qui occupait et qui occupe encore aujourd'hui l'entrée du port et les autres issues de la ville, comme nous avons pu nous en assurer par nous-même durant le long séjour que nous avons fait à Alexandrie, bien qu'on se soit beaucoup relâché de l'ancienne rigueur, depuis que les Romains sont les maîtres du pays, car sous les Ptolémées la garde de la ville était bien autrement sévère. N'insistons pas pourtant, voilà notre homme rendu à Gadira, il y équipe une flotte royale, il part ; le vaisseau qui le portait se brise, comment comprendre que, sur une côte complètement déserte, il ait pu se faire construire un troisième transport ? Et, quand il a repris la mer, qu'il a abordé chez les Ethiopiens occidentaux et reconnu que leur langue était la même que celle des Ethiopiens orientaux, est-il vraisemblable qu'un ardent et curieux voyageur comme lui n'ait pas éprouvé le désir de poursuivre son exploration jusqu'au bout, alors surtout qu'il pouvait penser n'avoir plus que peu d'espaces inconnus à franchir ? Au lieu de cela, il renonce à naviguer pour son propre compte, et ne rêve plus qu'une exploration faite au nom et aux frais de Bogus ! On peut se demander aussi par quels moyens il a eu connaissance du complot secret dirigé contre lui, et ce qu'eût gagné d'ailleurs le roi Bogus à faire disparaître un homme, qu'il pouvait si bien congédier autrement ? Mais, soit, il est instruit du complot ; comment réussit-il à prendre les devants et à se réfugier en lieu sûr ? Chacune de ces circonstances en soi n'est pas assurément impossible, mais ce sont toutes conjonctures au moins bien difficiles, si difficiles même qu'on ne conçoit pas qu'on s'en puisse tirer à moins d'un rare bonheur. Eudoxe pourtant, tombé de périls en périls, échappe à tous heureusement. On ne s'explique pas enfin qu'après s'être sauvé de la cour du roi Bogus, il ose encore entreprendre un nouveau voyage le long des côtes de la Libye, et cela avec un attirail suffisant pour coloniser une île déserte ? Tout cela, il faut en convenir, ne diffère guère des mensonges des Pythéas, des Evhémère et des Antiphane. Mais au moins à eux on les passe, comme à des charlatans de profession, tandis qu'à un dialecticien, à un philosophe, je dirais volontiers au prince des philosophes, on ne saurait les passer. Blâmons donc ici Posidonius sans réserve.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.6]] [6] En revanche, nous ne pouvons qu'approuver ce qu'il dit des soulèvements et des affaissements du sol et en général de tous les changements produits soit par les tremblements de terre, soit par ces causes analogues, que nous avons nous-même énumérées plus haut. Nous approuvons aussi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide, que la tradition relative à cette île pourrait bien ne pas être une pure fiction, les prêtres égyptiens qu'interrogeait Solon lui ayant certifié qu'il existait anciennement une île de ce nom, mais que cette île avait disparu, bien qu'elle eût l'étendue d'un continent. En homme sensé, Posidonius juge qu'il vaut mieux s'exprimer de la sorte que de dire de l'Atlantide ce qu'on a dit du mur des Achéens dont il est question dans Homère, «celui qui l'a évoqué l'aura fait disparaître». Une autre conjecture plausible de Posidonius, c'est que la migration des Cimbres et des peuples de même race qu'ils avaient entraînés à leur suite avait été provoquée [uniquement par leur ardeur pour la piraterie] et non par un débordement subit de la mer. Il soupçonne aussi que la longueur de la terre habitée est de 70 000 s. et représente la moitié du cercle total sur lequel elle est prise, et il en conclut qu'un vaisseau qui, à partir du couchant ou de l'extrême occident, parcourrait, avec l'Eurus en poupe, juste la même distance atteindrait le rivage de l'Inde.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.7]] [7] Posidonius s'attaque ensuite à ceux qui ont imaginé le mode actuel de division ou de délimitation des continents, il les blâme de ne pas avoir employé simplement un certain nombre de cercles parallèles à l'équateur, qui, en présentant la terre habitée sous la forme de bandes ou de zones, auraient montré les changements, les différences qu'apporte chez les animaux et chez les plantes d'une part, dans la température d'autre part, la proximité soit de la région froide, soit de la région torride, mais, cela dit, il se rétracte, il fait comme l'accusateur qui renonce à suivre et se met à approuver la division actuelle, appliquant ainsi à cette question le procédé d'école qui consiste à parler tour à tour dans un sens, puis dans l'autre, pour n'arriver à rien en somme. Les différences, en effet, dont il parle, non plus que les différences entre peuples d'une même race, entre dialectes d'une même langue, ne sauraient être ainsi déterminées à priori, c'est le hasard, ce sont les circonstances qui en décident généralement, tous les arts, tous les talents, toutes les aptitudes, pour peu qu'il y ait eu un premier initiateur, fleurissent n'importe sous quel climat, bien que le climat par lui-même ne laisse pas d'avoir encore une certaine influence, et, s'il y a dans le caractère des peuples telles dispositions qui peuvent tenir à la nature des lieux qu'ils habitent, il y en a d'autres aussi qui proviennent uniquement de l'habitude et de l'exercice ; ce n'est pas la nature, par exemple, qui a donné le goût des lettres aux Athéniens, et qui l'a refusé aux Lacédémoniens et aux Thébains, voisins encore plus proches des Athéniens, en cela assurément l'éducation, l'habitude ont plus fait ; ce n'est pas la nature de leur pays non plus, mais bien l'étude et la pratique qui ont fait des Babyloniens et des Egyptiens des peuples philosophes. Il en est de même des qualités des chevaux, des boeufs et des autres animaux, elles ne tiennent pas uniquement à la nature des lieux, mais dépendent aussi des habitudes ou exercices qu'on leur impose. Posidonius malheureusement confond tout cela. Dans le passage, maintenant, où il approuve la division actuelle des continents, il invoque à l'appui de sa thèse la différence que présentent les Ethiopiens de l'Inde par rapport aux Ethiopiens de la Libye, les premiers étant plus vigoureux que les seconds, et moins consumés par la sécheresse de l'air; il voit même dans cette différence le principe de la division qu'Homère a faite des Ethiopiens en deux corps de nation,

*«Ceux du soleil couchant, ceux du soleil levant» ;*

car Cratès avec son idée d'une seconde terre habitée, à laquelle Homère évidemment n'a jamais pu songer, Cratès n'est à ses yeux que l'esclave aveugle d'une hypothèse, et le vrai changement à faire au texte du poète était celui-ci :

*«êmen aperchomenou Yperionos,  
Et ceux que le soleil visite quand il S'ELOIGNE»,*

autrement dit quand il opère sa déclinaison par rapport au méridien. [[@Strabo:Strab., Geo. 2.3.8]] [8] Mais d'abord, dirons-nous, dans le voisinage même de l'Egypte, les Ethiopiens vivent bien partagés en deux nations, puisque les uns habitent l'Asie et les autres la Libye, et pourtant ils ne présentent entre eux aucune différence sensible. En second lieu, si Homère a divisé comme il a fait les Ethiopiens, cela ne tient en aucune façon à ce qu'il savait de la constitution physique des Indiens, car, suivant toute apparence, il ne connaissait même pas leur existence, le fabuleux récit d'Eudoxe prouvant au moins ceci qu'Evergète lui-même en était encore à ignorer l'Inde et la route que les vaisseaux doivent suivre pour s'y rendre. Ce qui l'aura décidé c'est donc bien plutôt cette division naturelle dont nous parlions plus haut. Dans le même passage, maintenant, nous nous expliquions sur la leçon proposée par Cratès, nous montrions comment il importait peu d'écrire le vers d'une façon plutôt que d'une autre. Posidonius croit pourtant que la chose importe, mais c'est à la condition qu'on lira le vers ainsi conçu :

*«êmen aperchomenou,  
Et ceux que le soleil visite quand il S'ELOIGNE».*

Or, nous le demandons, quelle différence y a-t-il, pour le sens, entre cette nouvelle leçon et la leçon que proposait Cratès, êmen dusomenou,

*«Et ceux que le soleil visite quand il se COUCHE» ?*

Tout le segment compris entre le méridien et le couchant n'a-t-il pas reçu lui-même en effet le nom de*couchant*, comme la demi-circonférence de l'horizon qui y correspond ; et n'est-ce pas là ce que veut dire Aratus quand il parle du point

*«Où le couchant et le levant confondent leurs extrémités» ?*

D'ailleurs, si la leçon de Cratès gagnait à être corrigée de la sorte, pourquoi n'avoir pas étendu la correction à la leçon d'Aristarque ? - Pour le moment, nous n'adresserons pas d'autres critiques à Posidonius : les occasions en effet ne nous manqueront pas, dans le cours de notre ouvrage, de relever comme il convient ce qu'il a pu commettre encore d'erreurs, au point de vue du moins de la géographie ; car, pour celles de ses erreurs qui seraient plutôt du domaine de la physique, nous les examinerons dans d'autres ouvrages, si même nous ne les négligeons tout à fait, par la raison que Posidonius abuse des discussions oenologiques et de la méthode aristotélicienne, qu'on évite au contraire dans notre école, par respect pour la nature mystérieuse et impénétrable des causes.

### **II, 4 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.1]] [1] Passons à Polybe : dans sa*Chorographie de l'Europe*, Polybe déclare qu'il laissera de côté les anciens, mais qu'il examinera avec soin tout ce qu'ont écrit leurs critiques, et, pour préciser, il nomme Dicéarque, ainsi qu'Eratosthène, le dernier auteur qui ait composé un traité en règle de géographie, et Pythéas, «ce Pythéas, dit-il, qu'on s'étonne en vérité de voir faire tant de dupes avec des mensonges aussi grossiers que ceux-ci, par exemple, qu'il aurait parcouru à pied la Bretagne tout entière, et que le périmètre de cette île est de 40 000 stades, sans compter ce qu'il débite encore au sujet de Thulé et de cette autre région, où l'on ne rencontre plus la terre proprement dite, ni la mer, ni l'air, mais à leur place un composé de ces divers éléments, semblable au poumon marin, et dans lequel, soi-disant, la terre, la mer, bref tous les éléments sont tenus en suspension et comme réunis à l'aide d'un lien commun, sans qu'il soit possible à l'homme d'y poser le pied, ni d'y naviguer». «Et notez, ajoute Polybe, que cette matière semblable au poumon marin, Pythéas dit l'avoir vue de ses yeux, tandis qu'il avoue n'avoir parlé de tout le reste que sur ouï-dire ! Puis à ce premier conte, il ajoute celui-ci qu'une fois revenu de ses voyages il parcourut encore en Europe tout le littoral de l'océan depuis Gadira jusqu'au Tallais».

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.2]] [2] Or, au jugement de Polybe, il est déjà incroyable qu'un simple particulier, notoirement pauvre, ait trouvé les moyens de parcourir, soit par mer, soit par terre, de si énormes distances ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'Eratosthène, après avoir émis absolument les mêmes doutes, ait accepté pourtant le témoignage de Pythéas en ce qui concerne la Bretagne, Gadira et l'Ibérie. «N'eût-il pas mieux valu cent fois, dit Polybe, croire au récit du Messénien ? Celui-ci du moins ne s'est vanté que d'une seule découverte, de sa navigation à l'île de Panchaia, tandis que l'autre prétend avoir atteint aux limites mêmes du monde et avoir exploré toute la région septentrionale de l'Europe, allégation qu'on ne croirait même pas sortant de la bouche d'Hermès. Que fait cependant Eratosthène ? Il traite Evhémère de Bergéen, et croit Pythéas, oui, Pythéas, que Dicéarque lui-même n'a pas cru !» -*Que Dicéarque lui-même n'a pas cru*, plaisante remarque en vérité ! Comme si Eratosthène était tenu de se régler sur un auteur contre qui Polybe tout le premier ne cesse de diriger ses critiques ! Il est bien vrai, maintenant, qu'Eratosthène ignorait la géographie des parties occidentale et septentrionale de l'Europe, nous-même l'avons démontré plus haut. Mais cette ignorance chez lui et chez Dicéarque est excusable, puisque ni l'un ni l'autre n'avaient visité ces contrées ; ne serait-elle pas inexcusable au contraire si nous la rencontrions chez Polybe et chez Posidonius ? Eh bien ! Polybe, qui traite d'erreurs et de préjugés populaires tout ce que ces auteurs nous ont rapporté au sujet des distances non seulement dans ces pays lointains, mais dans bien d'autres pays encore, n'a pas su se préserver lui-même de toute erreur dans les critiques qu'il leur adresse. Ainsi Dicéarque compte à partir du Péloponnèse 10000 stades jusqu'aux Colonnes d'Hercule et plus de 10 000 stades jusqu'au fond de l'Adriatique, et comme, suivant lui, entre le Péloponnèse et les Colonnes d'Hercule, la première partie du trajet jusqu'au détroit de Sicile est de 3000 stades, c'est, on le voit, 7000 stades qui restent pour la distance du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule. Que dit Polybe à ce propos ? Il passe condamnation sur ce nombre de 3000 stades, exact ou non, attribué à la première partie du trajet, mais il nie absolument que le reste puisse être de 7000 stades, qu'on le mesure en longeant la côte ou en coupant la mer par le milieu. Suivant lui, en effet, la côte forme exactement un angle obtus, dont l'un des côtés se termine au détroit de Sicile, tandis que l'autre se prolonge jusqu'aux Colonnes d'Hercule, le sommet de l'angle se trouvant placé à Narbonne, de sorte que l'on peut concevoir un triangle ayant pour base la droite tirée à travers la mer et pour côtés les côtés mêmes de l'angle en question, le côté compris entre le détroit de Sicile et Narbonne mesurant plus de 11 200 stades et l'autre un peu moins de 8000 . A vrai dire, ajoute Polybe, il paraît constant que la plus grande distance entre l'Europe et la Libye, laquelle se mesure à travers la mer Tyrrhénienne, n'excède pas 3000 stades et qu'elle pourrait même être réduite encore, si on la mesurait à travers la mer de Sardaigne. Mais soit, de ce côté-là même portons à 3000 stades la distance en question, il nous faut maintenant prélever sur cette longueur 2000 stades pour la profondeur du golfe de Narbonne, autrement dit pour la perpendiculaire abaissée du sommet sur la base du triangle obtusangle ; or, d'après ces données, il est évident qu'un enfant saurait calculer que la longueur totale de la côte comprise entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule doit dépasser à peu près de 500 stades la droite qui coupe transversalement la mer. E, si à cette longueur on ajoute les 3000 s. représentant la distance du Péloponnèse au détroit de Sicile, la somme ainsi obtenue, qui sera précisément la longueur totale de la droite en question, dépassera, on le voit, de plus du double le nombre de stades que Dicéarque lui assigne. Et il faudrait pourtant, d'après son calcul, faire la distance du Péloponnèse au fond de l'Adriatique encore plus grande !

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.3]] [3] Mais, ami Polybe, pourrait-on bien lui dire, si, sur ce dernier point, l'expérience a mis hors de doute le mensonge ou l'erreur de Dicéarque, en vérifiant l'exactitude des distances que tu as indiquées, à savoir 700 stades du Péloponnèse à Leucade, autant de Leucade à Corcyre, autant encore de Corcyre aux monts Cérauniens, lesquels sont situés à la hauteur de l'Iapygie, du côté droit de l'Adriatique, et enfin 6150 stades pour la côte d'Illyrie à partir des monts Cérauniens, sur le premier point Dicéarque n'est plus seul à s'être aussi grossièrement trompé, et, si le calcul, par lequel il réduit à 7000 stades la distance entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule, est évidemment faux, celui auquel tu arrives par ta prétendue démonstration n'est assurément pas plus juste. On convient en effet généralement que le trajet direct par mer entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule est de 12 000 stades, et il est aisé de voir que cette estimation s'accorde on ne peut mieux avec celle qu'on a faite de la longueur totale de la terre habitée, laquelle mesure, dit-on, 70 000 stades, car toute la portion occidentale de ladite longueur, comprise entre le golfe d'Issus et l'extrémité la plus occidentale de l'Ibérie, représente à peu de chose près 30 000 stades, et voici comme on forme ce nombre : 5000 stades depuis le golfe d'Issus jusqu'à l'île de Rhodes, 1000 stades de là au cap Salmonium [ou Samonium], extrémité orientale de la Crète, 2000 stades et plus pour la longueur de la Crète jusqu'au Kriou-Métôpon ; de ce point au Pachynum en Sicile 4500 stades, et plus de 1000 stades du Pachynum au détroit de Sicile ; enfin, pour le trajet du détroit de Sicile aux Colonnes d'Hercule 12 000 stades et environ 3000 du détroit des Colonnes à l'extrémité même du promontoire Sacré d'Ibérie. J'ajouterai que Polybe n'a pas mieux su mesurer sa perpendiculaire : comme, en effet, Narbonne est située sur le même parallèle à peu près que Massalia, et celle-ci, à ce que croit Hipparque lui-même, sur le même parallèle que Byzance, comme, d'autre part, la ligne qui coupe transversalement la mer est prise suivant le parallèle qui passe par le détroit de Sicile et par Rhodes, et qu'entre les villes de Rhodes et de Byzance, qui sont censées être l'une et l'autre sur le même méridien, on compte environ 5000 stades, la perpendiculaire en question devrait en mesurer autant. D'autre part, à la vérité, l'on prétend que le plus long trajet d'Europe en Libye, en traversant directement cette mer depuis le fond du golfe Galatique, est de 5000 stades, mais il est évident qu'on se trompe ou bien il faut que la Libye en cette partie s'avance assez dans la direction du nord pour atteindre au parallèle des Colonnes d'Hercule. Une autre erreur de Polybe, c'est d'avoir fait aboutir ladite perpendiculaire près de la Sardaigne, car la traversée en question ne se fait pas dans les parages mêmes de la Sardaigne, mais beaucoup plus à l'O., en dehors et de la mer de Sardaigne et de la mer Ligystique elle-même. Enfin, Polybe a exagéré la longueur des côtes, bien que dans une proportion moindre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.4]] [4] Plus loin, c'est Eratosthène qu'il prétend corriger : mais, s'il le corrige quelquefois avec bonheur, d'autres fois aussi il se trompe plus grossièrement que lui. Ainsi, d'Ithaque à Corcyre Eratosthène avait compté 300 stades, Polybe en compte plus de 900 ; d'Epidamne à Thessalonique, Eratosthène avait réduit la distance à 900 stades, Polybe la porte à 2000, et dans les deux cas il a raison. Mais quand Eratosthène compte jusqu'aux Colonnes d'Hercule depuis Massalia 7000 stades et 6000 depuis le mont Pyréné, et lui plus de 9000 stades à partir de Massalia et presque 8000 à partir du mont Pyréné, à coup sûr il fait pis que n'a fait Eratosthène et celui-ci a plus approché de la vérité. On convient en effet aujourd'hui qu'abstraction faite des accidents ou inégalités des chemins la longueur totale de l'Ibérie, du mont Pyréné au côté occidental, n'excède pas 6000 stades. Suivant Polybe, cependant, le cours du Tage à lui seul aurait une longueur de 8000 stades depuis sa source jusqu'à son embouchure, non compris les détours bien entendu (autrement le procédé ne serait pas géographique), 8000 stades, disons-nous, rien qu'en ligne droite et bien que ses sources soient encore à plus de 1000 stades de distance du mont Pyréné. En revanche, Polybe a raison de dire qu'Eratosthène ignorait la géographie de l'Ibérie et qu'il s'est contredit souvent en parlant de. cette contrée après nous avoir montré, par exemple, toute la côte de l'Ibérie, sur la mer extérieure, et jusqu'à Gadira, habitée par les Galates, lesquels occupent effectivement toute la partie occidentale de l'Europe jusqu'à Gadira, Eratosthène oublie ce qu'il a dit et ne fait plus mention des Galates nulle part dans sa description des côtes de l'Ibérie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.5]] [5] Ailleurs Polybe expose comme quoi la longueur de l'Europe est moindre que la longueur de la Libye et celle de l'Asie réunies, et, ici encore, la manière dont il compare entre elles ces longueurs est fautive : «Le détroit des Colonnes d'Hercule, nous dit-il, s'ouvre au couchant équinoxial, tandis que le Tanaïs coule du levant d'été, l'Europe se trouvera donc moins longue que les deux autres contrées prises ensemble de tout l'intervalle qui sépare le levant d'été du levant équinoxial, l'Asie occupant toute la portion du demi-cercle boréal qui regarde le levant équinoxial». Or, sans compter que Polybe fait là le pédant sur une question bien claire en somme, il a commis une grossière erreur en prétendant que le Tanaïs coule du levant d'été : tous ceux en effet qui connaissent les lieux affirment qu'il vient du nord se jeter dans le Maeotis, de telle sorte que l'embouchure du fleuve, l'entrée du Maeotis et le fleuve lui-même, dans la partie de son cours du moins qui est connue se trouvent situés sur le même méridien.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.6]] [6] Quelques auteurs à la vérité ont prétendu que le Tanaïs prenait sa source dans le voisinage de l'Ister et coulait de l'occident, mais il n'y a pas à tenir compte de leur opinion : ils n'avaient pas réfléchi apparemment que, dans l'intervalle, de grands fleuves, tels que le Tyras, le Borysthène et l'Hypanis, s'écoulent vers le Pont, en suivant, le Tyras, une direction parallèle au cours de l'Ister, et les deux autres une direction parallèle au cours du Tanaïs. Ajoutons que, comme les sources du Tyras, non plus que celles du Borysthène et de l'Hypanis, n'ont pas été relevées à l'heure qu'il est, on doit être moins renseigné encore sur la contrée située plus au nord, et qu'ainsi prétendre conduire le Tanaïs à travers cette contrée jusqu'au Maeotis, en lui faisant décrire un coude pour qu'il puisse atteindre l'extrémité N. E. dudit lac ou étang, où il est notoire qu'il se jette, n'est autre chose qu'une fiction, une hypothèse faite à plaisir ! On a supposé encore, tout aussi gratuitement, du reste, que le Tanaïs coulait d'abord au nord, puis traversait le Caucase, et se détournait ensuite dans la direction du Maeotis. Mais jamais personne n'avait dit que le Tanaïs vînt du levant : s'il en était ainsi, en effet, nos meilleurs géographes n'auraient point avancé que sa direction est contraire et en quelque sorte diamétralement opposée à celle du Nil, comme si les deux fleuves se trouvaient sur un seul et même méridien ou sur des méridiens très proches.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.7]] [7] De plus, comme la longueur de la terre habitée se mesure toujours suivant une ligne parallèle à l'équateur, parce que c'est effectivement dans le sens de l'équateur que la terre a le plus d'étendue, la longueur de chacun des continents qui la composent s'entend naturellement de même de l'intervalle de deux méridiens, et j'ajouterai qu'on emploie habituellement comme mesures de longueur des stadiasmes que nous autres voyageurs nous dressons, soit en parcourant ces longueurs elles-mêmes, soit en suivant par terre ou par mer des routes qui leur soient parallèles. Ici cependant Polybe renonce au procédé habituel, et, introduisant une nouvelle méthode, il imagine de prendre comme mesure de longueur, [au lieu de l'intervalle de deux méridiens], l'intervalle compris entre le levant d'été et le levant équinoxial, autrement dit un arc ou une portion quelconque du demi-cercle septentrional. Mais, quand il s'agit de mesurer des grandeurs fixes et invariables, jamais personne n'emploie des règles ou des mesures qui soient variables de leur nature, jamais personne ne rapporte à des points de repère sujets à se déplacer ce qui de soi est stable et exempt de tout changement. Eh bien ! La longueur d'un continent est immuable, elle est toujours la même absolu-ment parlant, tandis que le levant et le couchant équinoxial, le levant et le couchant, soit d'hiver soit d'été, sont des points qui d'eux-mêmes et absolument parlant ne sont pas et qui n'existent que par rapport à nous : pour peu, en effet, que nous nous déplacions sur la terre, nous voyons se déplacer en même temps le levant et le couchant équinoxial, le levant et le couchant solsticial, tandis que la longueur des continents demeure la même. Qu'on prenne donc le Nil et le Tanaïs comme limites, la chose se conçoit à merveille, mais prendre le levant d'été et le levant équinoxial, ceci est nouveau.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.4.8]] [8] Au sujet, maintenant, des différentes presqu'îles ou promontoires que projette l'Europe, Polybe s'est montré plus exact qu'Eratosthène, sans l'être pourtant encore suffisamment. Eratosthène, comme on sait, en distinguait trois : 1° la péninsule qui aboutit aux Colonnes d'Hercule et qui contient l'Ibérie ; 2° celle qui s'étend jusqu'au détroit de Sicile et qui contient l'Italie ; 3° enfin celle qui se termine à Malées et qui comprend soi-disant tous les peuples répandus entre l'Adriatique, le Pont-Euxin et le Tanaïs. Polybe, lui, indique aussi les deux premières presqu'îles, sans y rien changer, mais dans la troisième, qu'il fait aboutir à Malées et à Sunium, il ne comprend plus que la Hellade tout entière, avec l'Illyrie et une partie de la Thrace ; puis il fait un quatrième promontoire de la Chersonèse de Thrace, autrement dit de la presqu'île que borde le détroit resserré entre Sestos et Abydos et qu'occupent les Thraces, et un cinquième de cette autre presqu'île qui avoisine le Bosphore Cimmérien et l'entrée du Maeotis. Nous admettrons, nous, volontiers les deux premiers promontoires qui sont en effet bien nettement délimités par les deux grands golfes qui les bordent, se trouvant compris le premier entre le golfe où se trouve Gadira, lequel s'étend de Calpé au Cap Sacré, et la mer qui se prolonge des Colonnes d'Hercule à la Sicile, et le second entre cette même mer et l'Adriatique, bien qu'on puisse objecter à la rigueur que la Japygie, par la manière dont elle avance, fait plutôt de l'Italie un double promontoire ; mais les autres, dont la forme irrégulière et découpée saute encore plus aux yeux, demanderaient à être divisés différemment. Naturellement aussi, la division en six parties que Polybe propose pour l'Europe, prêterait aux mêmes critiques, puisqu'elle dérive du nombre de promontoires que Polybe considère. Mais nous rectifierons en temps et lieu comme il convient cette double erreur de Polybe, ainsi que les autres erreurs de détail qu'il a pu commettre sur tel ou tel point de la géographie de l'Europe et du littoral de la Libye ; pour le moment, nous n'ajouterons rien aux critiques que nous avons déjà adressées aux géographes nos prédécesseurs, ce que nous avons cité de leurs erreurs nous paraissant suffire à prouver que nous étions bien en droit de traiter à notre tour un sujet qui prête encore à tant de rectifications et d'additions.

### **II, 5 - Considérations générales**

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.1]] [1] De l'examen critique que nous venons de faire de ces anciens géographes, passons maintenant, pour tenir notre promesse, à l'exposé de nos propres opinions. Ici encore nous commencerons par déclarer que quiconque entreprend de décrire en détail les différentes contrées de la terre doit emprunter à la physique et à la science mathématique un certain nombre d'axiomes, pour s'en inspirer et s'en autoriser dans toute la suite de son ouvrage S'il est vrai, disions-nous aussi plus haut, que jamais maçon ni architecte n'auraient pu bâtir convenablement soit une maison, soit une ville, s'ils ne se fussent rendu compte au préalable du climat et de l'exposition, de la configuration, de l'étendue du terrain, de la température et des autres conditions de ce genre, à plus forte raison est-ce vrai de celui qui entreprend de décrire toute la terre habitée. Le dessin, en effet, où l'on représente sur une seule et même surface plane l'Ibérie, l'Inde et toutes les contrées intermédiaires, et où le couchant néanmoins, le levant et le midi, sont censés déterminés pour tous les lieux de la terre à la fois, un tel dessin peut bien faciliter l'étude de la géographie, mais c'est à la condition qu'on se sera fait au préalable une idée nette de la disposition et du mouvement du ciel et qu'on aura compris une fois pour toutes qu'en réalité la surface de la terre est sphérique et qu'on ne la suppose plane que pour les yeux ; autrement il ne peut donner que de fausses notions géographiques. Le voyageur qui traverse une plaine immense, celle de la Babylonie par exemple, ou qui navigue loin des côtes, n'ayant devant lui, derrière lui, à sa droite, à sa gauche, qu'une même surface plane, peut ne rien soupçonner des changements qui affectent l'aspect du ciel, ainsi que le mouvement et la position du soleil et des autres astres par rapport à nous ; mais le géographe, lui, ne peut s'en tenir à cette apparente uniformité. Le navigateur en pleine mer, le voyageur au milieu du désert se guide donc d'après ces phénomènes vulgaires, sur lesquels se règlent aussi dans la vie habituelle l'homme du peuple et l'homme d'Etat, sans rien entendre ni l'un ni l'autre à l'astronomie et sans se douter de l'extrême diversité des phénomènes célestes. L'homme d'Etat, notamment, voit tous les jours le soleil qui se lève, passe au méridien et se couche, sans chercher à deviner les causes du phénomène, car, pour ce qui l'occupe, il n'a que faire de les connaître, non plus que de savoir si, dans le moment où il parle, le plan sur lequel il se trouve est ou non parallèle à celui de son interlocuteur, ou, si par hasard il y arrête sa pensée, vous le voyez, dans une question purement mathématique, adopter l'explication des gens du pays, chaque pays, sur ces matières-là même, ayant ses préjugés à lui. Mais le géographe n'écrit pas pour l'habitant de telle ou telle localité, il n'écrit pas davantage pour le politique, qui, comme celui dont nous venons de parler, fait profession de mépriser tout ce qui est proprement du domaine des mathématiques, car autant vaudrait s'adresser au moissonneur ou au simple fossoyeur, il écrit pour celui-là seulement qui a pu arriver à se convaincre que la terre prise dans son ensemble est bien réellement telle que les mathématiciens nous la représentent et qui a compris tout ce qui découle de cette première hypothèse ; il veut que ses disciples se soient bien pénétrés de ces principes mathématiques avant de porter leur vue plus loin, et il a raison, car il ne leur dira rien qui n'en soit une conséquence directe, et le moyen le plus sûr pour eux de profiter de son enseignement, c'est de l'entendre avec un esprit mathématique ; le géographe, encore une fois, ne s'adresse pas à ceux qui sont clans une autre disposition d'esprit.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.2]] [2] Il faut en effet que la géographie emprunte ses principes fondamentaux à la géométrie, qui, pour procéder à la mesure de la terre, s'appuie elle-même sur l'astronomie, comme celle-ci à son tour s'appuie sur la physique. Quant à la physique, elle représente ce que nous appelons une*Arété*, une de ces sciences par excellence, qui ne reposent point sur des hypothèses étrangères, mais qui dépendent d'elles seules et contiennent en elles-mêmes leurs principes et tous les éléments de leurs démonstrations. Or, au nombre des vérités que la physique démontre, figurent celles-ci : «que le monde et le ciel sont de forme sphérique ; que les corps pesants sont attirés vers le centre du monde ; qu'autour du même point et sous la forme d'une sphère ayant même centre que le ciel la terre demeure immobile sur son axe, lequel, en se prolongeant, se trouve avoir aussi traversé le ciel par le milieu ; que le ciel, lui, est emporté autour de la terre et de son axe par un mouvement d'orient en occident, qui, se communiquant aussi aux étoiles fixes, les entraîne avec la même vitesse que le ciel lui-même ; que, dans ce mouvement, les étoiles fixes décrivent des cercles parallèles, dont les plus connus sont l'équateur, les deux tropiques, les deux cercles arctiques, et les planètes des cercles obliques compris dans les limites du zodiaque». L'astronomie, maintenant, adopte en tout ou en partie ces principes de la physique et en fait son point de départ pour traiter ensuite théoriquement des mouvements des astres, de leurs révolutions, de leurs éclipses, de leurs grandeurs et de leurs distances respectives et de mainte autre question analogue ; à son tour, le géomètre, pour mesurer l'étendue de la terre, se sert des lois posées par la physique et l'astronomie ; enfin le géographe emploie les données de la géométrie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.3]] [3] C'est ainsi que l'hypothèse des cinq zones célestes entraîne nécessairement celle de cinq zones terrestres ou inférieures, portant les mêmes noms que les zones supérieures : nous avons donné plus haut les motifs de cette division par zones. Pour limiter, maintenant, lesdites zones, on peut concevoir certains cercles tracés des deux côtés de l'équateur et parallèlement à l'équateur, deux déjà qui interceptent la zone torride, et deux autres à la suite qui déterminent les zones tempérées par rapport à la zone torride et les zones glaciales par rapport aux zones tempérées. Sous chacun des cercles célestes se trouve, avec le même nom, le cercle terrestre correspondant, et, de même, à une zone céleste correspond une zone terrestre. On définit les zones tempérées celles qui peuvent être habitées ; quant aux autres, elles sont rendues inhabitables, l'une par l'excès de la chaleur, les autres par l'excès du froid. On procède de même à l'égard des tropiques et des cercles arctiques, dans les contrées pour lesquelles il existe des cercles arctiques, c'est-à-dire qu'on suppose sur la terre et au-dessous des tropiques et des cercles arctiques célestes des cercles correspondants et portant les mêmes noms. Et, comme l'équateur céleste divise tout le ciel en deux parties égales, il faut nécessairement que l'équateur terrestre partage la terre de même façon : on distingue donc, pour la terre comme pour le ciel, un hémisphère boréal et un hémisphère austral, et par suite aussi, dans la zone torride, que le même cercle partage également par la moitié, une partie boréale et une partie australe. Quant aux zones tempérées, il va de soi qu'elles seront appelées l'une boréale, l'autre australe, suivant l'hémisphère auquel elles appartiennent. Or, l'hémisphère boréal étant celui des deux qui contient la zone tempérée, dans laquelle, en tournant le dos au levant et en regardant le couchant, on a le pôle à droite et l'équateur à gauche, ou bien encore celui dans lequel, en regardant au midi, on a le couchant à droite et le levant à gauche, l'hémisphère austral sera naturellement celui où l'inverse a lieu. Il s'en-suit que nous sommes, nous, dans l'un des deux hémisphères, dans l'hémisphère boréal s'entend, et que nous ne pouvons être dans l'un et dans l'autre à la fois, puisqu'entre deux se trouve l'Océan, ainsi que le marque Homère :

*«Il y a dans le milieu de grands fleuves, l'Océan d'abord»,*

et, avec l'Océan, toute la zone torride. On ne voit pas, en effet, qu'il y ait d'Océan coupant par le milieu notre terre habitée, ni qu'elle contienne, avec une région torride, une autre région dont les climats seraient juste l'opposite et l'inverse des climats de la zone tempérée boréale.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.4]] [4] Telles sont les données que le géomètre emprunte à l'astronomie, mais ce n'est pas tout, il peut s'aider encore de la gnomonique et des autres méthodes que l'astronomie enseigne et d'après lesquelles on peut, pour chaque lieu, trouver le cercle parallèle à l'équateur et le cercle perpendiculaire à celui-là et passant parles pôles, et entreprendre ainsi de mesurer toute la terre : il parcourt, à cet effet, la partie habitable et déduit proportionnellement l'étendue de ce qui reste des intervalles [célestes] correspondants. Il trouve de la sorte la distance de l'équateur au pôle, autrement dit la mesure du quartdu plus grand cercle terrestre ; puis, cette mesure trouvée, il la multiplie par 4, ce qui lui donne la circonférence même de la terre. A son tour, et à l'exemple du géomètre qui a tiré ses principes de l'astronomie, et de l'astronome qui a tiré les siens de la physique, le géographe prendra son point de départ dans la géométrie, et, acceptant de confiance ses démonstrations, il exposera d'abord quelle est l'étendue de notre terre habitée, quelle en est la forme, la nature, et dans quel rapport elle est avec l'ensemble de la terre (car c'est là proprement l'objet de la géographie) ; après quoi, il prendra une à une les diverses parties de la terre et de la mer et en dira tout ce qu'il y a à dire, relevant en même temps ce que les anciens ont avancé d'inexact, ceux-là surtout qui, comme géographes, font le plus autorité.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.5]] [5] Admettons donc en premier lieu que la terre et la mer prises ensemble affectent la forme d'une sphère, la terre étant censée de niveau avec la surface des hautes mers, puisque les saillies du relief terrestre disparaissent en quelque sorte dans l'immense étendue de la terre et doivent être comptées pour peu de chose, si ce n'est même pour rien. Non que nous prétendions pour cela attribuer à la terre et à la mer prises ensemble la sphéricité parfaite d'une de ces figures qui sortent du tour, ou de celles que le géomètre conçoit par la pensée, ce que nous voulons dire seulement c'est que la forme de la terre est sensiblement, grossièrement phérique. Imaginons maintenant ladite sphère partagée en cinq zones et un premier cercle, l'équateur, tracé à sa surface, puis un second cercle parallèle au premier et servant de limite à la zone ou région froide de l'hémisphère boréal, enfin un troisième cercle qui, passant par les pôles, coupe les deux autres à angles droits : l'hémisphère boréal contiendra naturellement deux quarts de sphère déterminés par la double intersection de l'équateur et du cercle qui passe par les pôles. Eh bien ! Sur chacun de ces quarts de sphère prenons par la pensée un quadrilatère qui aura pour côté septentrional la moitié de ce cercle parallèle à l'équateur et voisin du pôle, pour côté méridional la moitié de l'équateur, et pour ses autres côtés deux segments égaux et opposés entre eux du cercle qui passe par les pôles, c'est dans l'un de ces deux quadrilatères et n'importe dans lequel, à ce qu'il semble, que devra être placée, suivant nous, notre terre habitée ; ajoutons qu'elle y figurera proprement une île, puisque la mer l'entoure de tous côtés : du moins, est-ce ainsi, nous l'avons dit plus haut, que l'observation et le raisonnement nous la représentent. Mais on déclinera peut-être l'autorité du raisonnement en pareille matière, disons alors qu'il revient au même, géographiquement parlant, de faire de la terre habitée une île ou de s'en tenir à ce que l'expérience a vérifié, c'est à savoir qu'en partant soit du levant, soit du couchant, des deux côtés en un mot, le périple de la terre habitée est possible, à cela près de quelques espaces non encore explorés, et que l'on peut supposer indifféremment bornés par la mer ou par la zone inhabitable. C'est qu'en effet le géographe se propose uniquement de décrire les parties connues de la terre habitée et qu'il en néglige les parties inconnues ni plus ni moins que ce qui se trouve en dehors de ses limites. Cela étant, il suffira de joindre par une ligne droite les points extrêmes, où des deux côtés l'on est parvenu en longeant le littoral, pour compléter la figure de notre prétendue île.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.6]] [6] Mais la voilà placée dans le quadrilatère, il faut maintenant que nous nous rendions compte de son étendue, de son étendue apparente : à cet effet, retranchons notre hémisphère de l'étendue totale de la terre, puis de notre hémisphère retranchons la moitié, et de cette moitié encore le quadrilatère où nous plaçons notre terre habitée. Par une opération analogue, et en raisonnant toujours conformément aux apparences, nous devrons concevoir également ce que peut être la figure de l'île en question. Comme, en effet, la portion de l'hémisphère septentrional comprise entre l'équateur et ce parallèle voisin du pôle a la forme d'un peson de fuseau, et que le cercle qui passe par le pôle, en même temps qu'ilcoupe en deux l'hémisphère, coupe aussi ledit peson et en fait un double quadrilatère, celui des deux quadrilatères sur lequel est répandu l'Océan équivaudra apparemment à la moitié de la surface du peson, et la terre habitée, placée comme une île au sein de l'Océan, avec une superficie moindre que la moitié du quadrilatère, se trouvera avoir la forme d'une chlamyde. Ceci ressort à la fois et de la géométrie et de l'étendue si considérable de la mer qui, en enveloppant notre terre habitée, a couvert au couchant comme au levant l'extrémité des continents et les a réduits à la forme tronquée, écourtée d'une figure qui, en conservant sa plus grande largeur, n'aurait plus que le tiers de sa longueur. Dans le sens de sa longueur, en effet, la terre habitée n'a que 70 000 stades et se trouve limitée, on peut dire complétement, par une mer que son immensité et sa solitude rendent infranchissable, tandis que, dans le sens de sa largeur, elle mesure moins de 30 000 stades et a pour borne la double région que l'excès de la chaleur d'un côté, l'excès du froid de l'autre rendent inhabitable. Or, puisque la partie du quadrilatère que l'excès de la chaleur rend inhabitable mesure à elle seule comme largeur 8800 stades, et comme maximum de longueur 126 000 stades, autrement dit la moitié de la circonférence de l'équateur, on voit que ce qui reste dans ledit quadrilatère [en dehors de la terre habitée] devra surpasser celle-ci en étendue.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.7]] [7] Hipparque, de son côté, dit à peu près la même chose. Admettant, en effet, pour la terre entière les dimensions qu'Eratosthène propose, il veut qu'on en tire par voie de soustraction pure et simple les dimensions de la terre habitée, d'autant qu'avec cette façon de mesurer la terre habitée les apparences célestes pour chaque lieu ne sont pas, dit-il, sensiblement différentes de celles qu'ont trouvées certains géographes plus modernes en opérant autrement. Or, la circonférence de l'équateur étant, selon Eratosthène, de 252 000 stades, le quart de ladite circonférence devra être de 63 000 stades, et telle sera aussi la distance de l'équateur au pôle, puisque cette distance équivaut à 15 des 60 degrés que contient l'équateur. De l'équateur, maintenant, au tropique d'été l'on compte 4 de ces degrés ; mais le tropique d'été coïncide avec le parallèle de Syène : on sait, en effet, que les distances ou intervalles des différents lieux de la terre se déduisent des apparences célestes correspondantes comme de mesures positives, et l'on reconnaît, par exemple, que Syène doit se trouver sous le tropique d'été à cette circonstance qu'à l'époque du solstice d'été le gnomon à midi n'y projette point d'ombre. D'autre part, le méridien de Syène se confond en quelque sorte avec le cours du Nil de Méroé à Alexandrie, c'est-à-dire sur un espace de 10 000 stades environ, et, comme Syène se trouve située juste à moitié de la distance, c'est 5000 stades, on le voit, qui la séparent de Méroé. Mais à 3000 stades en ligne directe au S. de Méroé le pays devient inhabitable par l'excès de la chaleur, le parallèle de cette région torride, identique d'ailleurs avec le parallèle de la Cinnamômophore, devra donc être considéré comme formant au midi la limite et le seuil de notre terre habitée. Cela étant, si aux 5000 stades qui séparent Syène de Méroé on ajoute ces 3000 stades, on aura 8000 stades en tout pour la distance de Syène aux confins mêmes de la terre habitée, et 16 800 stades pour la distance du même point à l'équateur (car c'est ce que valent les 4 degrés ou 4/60es de l'équateur, à 4200 stades par chaque 60e ou degré), 8800 stades restant ainsi pour exprimer la distance des limites de la terre habitée à l'équateur, et 21 800 stades représentant la distance d'Alexandrie au même cercle. On convient maintenant généralement que le trajet d'Alexandrie à Rhodes est le prolongement direct du Nil, et que depuis Rhodes on suit encore la même direction le long des côtes de la Carie et de l'Ionie jusqu'à la Troade, plus loin même jusqu'à Byzance et jusqu'an Borysthène. On n'a donc plus qu'à rechercher au delà du Borysthène, et toujours dans le prolongement direct de cette ligne, en s'aidant des distances connues et déjà parcourues par la navigation, jusqu'à quel point de ce côté notre terre est habitable, et quelle est vers le nord la limite de la terre habitée. Or, au delà du Borysthène, le dernier peuple scythe que nous connaissions est le peuple Roxolan. Mais ce peuple, plus septentrional que les Sauromates et que ceux des Scythes qui habitent au-dessus du Moeotis jusqu'aux frontières des Scythes orientaux, est plus méridional que les dernières populations connues au delà de la Bretagne, bien que, passé les limites de son territoire, la terre soit déjà inhabitable à cause du froid.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.8]] [8] Pythéas, à la vérité, recule la limite extrême de la terre habitée jusqu'à une contrée plus septentrionale encore que les dernières terres faisant partie de la Bretagne, contrée qui porterait le nom de Thulé, et pour les habitants de laquelle le tropique d'été tiendrait lieu de cercle arctique. Mais j'ai beau chercher, je ne vois pas qu'aucun autre voyageur ait mentionné une île du nom de Thulé, et reculé les limites de la terre habitable jusqu'au climat, pour lequel le tropique d'été fait office de cercle arctique. Aussi ai-je idée qu'il faut reporter bien au midi la limite septentrionale de notre terre habitée, et, comme nos explorations modernes ne peuvent signaler aucune terre au delà d'Ierné, île située à une faible distance au N. de la Bretagne, et dont les habitants complétement sauvages mènent déjà la vie la plus misérable à cause du froid, je suis assez tenté d'y placer la limite en question. S'il était vrai, en outre, que le parallèle de Byzance fût à peu près le même que celui de Massalia, comme le dit Hipparque sur la foi de Pythéas, et sur ce qu'il aurait trouvé à Byzance le même rapport de l'ombre au gnomon que Pythéas disait avoir observé à Massalia, le parallèle du Borysthène étant d'ailleurs éloigné de celui de Byzance de 3800 stades, on voit que, d'après la distance de Massalia à la Bretagne, le parallèle du Borysthène devrait tomber quelque part en Bretagne. Mais ce Pythéas, qui partout et toujours a cherché à tromper son monde, a certainement encore menti ici. Ainsi l'on convient généralement que la ligne qui, partant des Colonnes d'Hercule, se dirige sur le détroit de Sicile, sur Athènes et sur Rhodes, suit sans dévier le même parallèle ; on convient également que la partie de cette ligne comprise entre les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile coupe la mer à peu près par le milieu ; et, comme le plus long trajet de la Celtique en Libye part, au dire des navigateurs, du golfe Galatique et mesure 5000 stades, ce qui représente précisément la plus grande largeur de la mer intérieure, on voit que la ligne en question devra se trouver à 2500 stades du fond du golfe et à moins de 2500 stades de Massalia, qui se trouve être plus méridionale que le fond du golfe. Mais d'autre part, la distance de Rhodes à Byzance est de 4900 stades environ, le parallèle de Byzance doit donc être beaucoup plus septentrional que celui de Massalia. Maintenant, si la distance de Massalia à la Bretagne nous représente à la rigueur l'équivalent de la distance de Byzance au Borysthène, on ne sait plus quelle peut être la distance du parallèle du Borysthène à celui d'Ierné, on ne sait pas davantage si au delà d'Ierné se trouvent encore d'autres terres habitables, sans qu'il y ait du reste, nous l'avons dit plus haut, grand intérêt à le chercher, car il suffit pour la science que l'on suppose, comme on a fait pour le midi, où l'on a cru pouvoir, non pas rigoureusement il est vrai, mais d'une façon au moins approximative, placer la limite de la terre habitable à 3000 stades au-dessus de Méroé, que l'on suppose, dis-je, du côté du nord également, la limite placée à 3000 stades au-dessus de la Bretagne ou à un peu plus de 3000 stades, à 4000 par exemple. Ajoutons qu'au point de vue politique il n'y aurait également aucun avantage à connaître ces contrées lointaines avec leurs habitants, surtout si ce sont encore des îles, qui, faute de communication facile, ne pourraient rien pour nous soit en bien soit en mal. Cela est si vrai que les Romains, qui pouvaient prendre possession de la Bretagne, ont dédaigné de le faire, sentant bien qu'il n'y avait, d'une part, rien à redouter pour eux, rien absolu-ment, de peuples comme les Bretons, trop faibles évidemment pour oser jamais franchir le détroit et nous venir attaquer, et rien à gagner, d'autre part, à l'occupation d'un pays comme le leur. Et il semble effectivement que les droits que notre commerce prélève actuellement sur ces peuples nous rapportent plus que ne ferait un tribut régulier, diminué naturellement des frais d'entretien de l'armée qui serait chargée de garder l'île et de faire rentrer l'impôt; sans compter que l'occupation eût été plus improductive encore si elle se fût étendue à toutes les îles qui peuvent entourer la Bretagne.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.9]] [9] Si donc à la distance de Rhodes au Borysthène nous ajoutons 4000 stades pour la distance du Borysthène à la limite septentrionale de la terre habitée, nous obtenons une somme de 12 700 stades, et, comme de Rhodes à la limite méridionale il y a 16 600 stades, la terre habitée, on le voit, mesurera en tout, du S. au N., dans le sens de sa largeur, un peu moins de 30 000 stades. Dans le sens de sa longueur, maintenant, c'est-à-dire du couchant au levant, de l'extrémité de l'Ibérie à celle de l'Inde, on lui donne 70 000 stades, qui ont été mesurés en partie à l'aide des itinéraires, en partie à l'aide des lignes de navigation, et le rapport de la circonférence des parallèles à celle de l'équateur prouve que cette longueur est bien réellement comprise dans le quadrilatère en question. Ainsi la terre habitée a en longueur plus du double de sa largeur. Nous disons, en outre, qu'elle a la forme à peu près d'une chlamyde, parce qu'en la parcourant, comme nous faisons, en détail, on remarque un rétrécissement considérable de sa largeur aux deux extrémités, surtout à l'extrémité occidentale.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.10]] [10] Jusqu'à présent c'est sur une surface sphérique que nous avons entendu prendre le quadrilatère où nous plaçons la terre habitée, et quiconque veut avoir une reproduction de la terre habitée aussi exacte que peut l'être une figure faite de main d'ouvrier, doit, en effet, se construire une sphère, comme voilà celle de Cratès et prendre sur cette sphère le quadrilatère en question pour y inscrire la carte de la terre habitée ; il faut seulement que cette sphère soit grande pour que la portion que nous en considérons et qui, par rapport au reste, représente une fraction de si peu d'étendue, puisse recevoir sans confusion tous les détails qu'il importe d'y retracer et offre à l'oeil une image suffisamment exacte. Quand on peut se procurer une sphère de grande dimension, une sphère dont le diamètre n'ait pas moins de dix pieds, il n'y a pas à chercher mieux ; mais, si l'on ne peut s'en procurer une qui soit juste de cette dimension ou qui du moins en approche beaucoup, il faut alors inscrire sa carte géographique sur une surface plane, de sept pieds au moins. Il est, en effet, assez indifférent qu'en place des cercles, [parallèles et méridiens], qui nous servent à déterminer sur la sphère les climats, les directions des vents et en général à distinguer les différentes parties de la terre et à leur assigner leur vraie position géographique et astronomique, nous tracions des lignes droites (lignes parallèles en place des cercles perpendiculaires à l'équateur, lignes perpendiculaires en place des cercles perpendiculaires aux parallèles), la pensée pouvant toujours aisément transporter à une surface circulaire et sphérique les figures et les dimensions que les yeux voient représentées sur une surface plane. Par une raison analogue, nous dirons qu'on peut remplacer aussi les cercles obliques par des droites obliques. En revanche, si, sur la sphère, tous les méridiens ou cercles passant par le pôle convergent vers un seul et même point, sur une surface plane, il n'y aurait aucun avantage à ce que les petites droites, ou droites représentant les cercles méridiens, conservassent encore cette disposition convergente : dans beaucoup de cas, d'abord, elle n'est pas nécessaire, et, de plus, quand on a transporté sur une surface plane et figuré par des lignes droites des circonférences de cercles convergents, l'esprit ne se représente pas la convergence aussi nettement qu'il fait la périphérie ou courbure circulaire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.11]] [11] Cela étant, nous supposerons, dans toute la description qui va suivre, la carte de la terre tracée sur une surface plane. Quant à la description elle-même, nous l'emprunterons en partie au souvenir de nos propres voyages sur terre et sur mer, en partie aux informations orales et aux relations écrites qui nous ont paru mériter créance. Or, nos voyages se sont étendus, du côté du couchant, de l'Arménie aux rivages de la Tyrrhénie qui font face à la Sardaigne, et, du côté du midi, des bords de l'Euxin aux frontières de l'Ethiopie. Et, certes, parmi les différents auteurs qui ont traité de la géographie on n'en trouverait pas un seul qui eût parcouru beaucoup plus de pays que nous dans nos voyages entre les limites marquées ci-dessus. Ceux-là, en effet, qui ont poussé plus loin que nous dans la direction de l'occident, n'ont pas exploré une aussi grande étendue des contrées de l'orient ; d'autres, au contraire, ont pénétré moins avant du côté de l'occident : nous en pourrions dire autant pour le midi et pour le nord. Toutefois, à le bien prendre, nous n'avons fait le plus souvent, nos prédécesseurs et nous-même, que combiner les différentes notions que nous recueillions de la bouche des indigènes sur la figure, l'étendue, et en général sur tout ce qui constitue la nature et le caractère d'un pays, comme l'intelligence combine les différentes idées d'après le témoignage des sens. C'est en combinant, on le sait, ce que nos sens nous révèlent de la forme, de la couleur et du volume de la pomme, de son odeur, de sa douceur au toucher et de sa saveur au goût, que notre pensée se forme l'idée d'une pomme, et, s'agit-il de figures de grande dimension, ce sont nos sens qui en perçoivent d'abord les parties, puis, d'après leur témoignage, notre pensée en recompose l'ensemble. Eh bien ! De même, dans notre ardeur d'investigation, nous consultons, comme nous ferions nos sens, ceux qui ont vu tels ou tels lieux, parcouru telles ou telles parties de la terre, et en combinant leurs témoignages, nou parvenons à reproduire dans un seul et même tableau l'aspect général de la terre habitée. N'est-ce pas ainsi que le généraux arrivent aussi à tout faire eux-mêmes, sans pouvoir être pourtant présents partout, et même en agissant le plus souvent par les autres, n'est-ce pas en ajoutant foi aux paroles de leurs émissaires, et en conformant les ordre qu'ils expédient aux rapports que ceux-ci leur ont faits prétendre en effet qu'on ne peut savoir les choses qu'en le voyant de ses yeux, ce serait vouloir priver le jugement du secours de l'ouïe. Or l'ouïe est un sens bien supérieur à la vue comme moyen d'information.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.12]] [12] Notre principal avantage aujourd'hui, c'est de pouvoir parler plus pertinemment de la Bretagne, de la Germanie, des pays en deçà et au delà de l'Ister, des Gètes des Tyrigètes, des Bastarnes, comme aussi des peuples du Caucase, des Albaniens et des Ibères par exemple. Nous devons en outre à Apollodore d'Artémite, l'historien de la guerre Parthique, des informatlons beaucoup plus précises que tout ce qui avait été publié auparavant sur l'Hyrcanie et la Bactriane. Puis l'expédition toute récente de l'armée romaine dans l'Arabie Heureuse, sous les ordres d'Aelius Gallus, notre camarade et ami, et les voyages des marchands d'Alexandrie, qui commencent à expédier vers l'Inde par la voie du Nil et du golfe Arabique de véritables flottes, nous ont fait connaître ici ces deux contrées infiniment mieux qu'on ne les connaissait naguère : du temps que Gallus était préfet d'Egypte, je vins le rejoindre, et, ayant remonté le fleuve avec lui jusqu'à Syène et aux frontières de l'Ethiopie, je recueillis ce renseignement positif qu'il partait actuellement 120 vaisseaux de Myoshormos pour l'Inde, quand autrefois, sous les Ptolémées, on ne comptait qu'un très petit nombre de marchands qui osassent entreprendre une pareille traversée et faire le commerce avec cette contrée.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.13]] [13] Ce que nous avons donc à faire en premier, et ce qui est aussi le plus essentiel au point de vue pratique comme au point de vue théorique, c'est d'essayer de déterminer le plus simplement possible la figure et l'étendue des pays qui doivent trouver place sur la carte de la terre habitée. Quant à disserter en règle sur l'ensemble de la terre, ou même seulement sur la totalité du peson de fuseau compris dans la zone qui est la nôtre, quant à chercher, par exemple, si ledit peson est habité aussi dans l'autre quart de sphère, ceci est du domaine d'une autre science. Dans ce cas-là, en effet, les habitants de cette autre partie du peson ne pouvant manquer d'être différents de ceux de lapartieque nous occupons, il faudrait supposer, ce qui d'ailleurs est vraisemblable, l'existence d'une seconde terre habitée. Or, c'est la nôtre uniquement que nous avons à décrire.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.14]] [14] Cela posé, nous dirons que la forme de notre terre habitée est celle d'une chlamyde ; que sa plus grande largeur est représentée par une ligne, qui suit le cours même du Nil et qui part du parallèle de la Cinnamômophore et de l'île des Exilés d'Egypte pour aboutir au parallèle d'Ierné, tandis que sa longueur est représentée par une autre ligne, perpendiculaire à celle-là, qui, partant de l'occident, passe par les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile, atteint Rhodes et le golfe d'Issus, pour suivre alors d'un bout à l'autre la chaîne du Taurus, laquelle coupe l'Asie tout entière, et va finir à la mer Orientale entre l'Inde et le pays que les Scythes occupent au-dessus de la Bactriane. Il faut donc concevoir un parallélogramme dans lequel on aura inscrit la chlamyde en question de telle sorte que la plus grande longueur et la plus grande largeur de chacune des deux figures se correspondent et soient égales chacune à chacune, et cette chlamyde sera proprement la figure de la terre habitée. Mais nous avons déjà dit que, dans le sens de sa largeur, la terre habitée était limitée par des côtés parallèles formant la séparation supérieure et la séparation inférieure entre la région habitable et la région inhabitée, et que ces côtés étaient, au nord, le parallèle d'Ierné, et, au midi, vers la zone torride, le parallèle de la Cinnamômophore : or, prolongeons ces côtés parallèles au levant et au couchant jusqu'aux extrémités correspondantes de la terre, ils forment, on le voit, avec les lignes qui unissent lesdites extrémités, un parallélogramme. Nul doute maintenant que notre terre habitée ne se trouve bien réellement inscrite dans ce parallélogramme, puisque ni sa plus grande largeur, ni sa plus grande longueur n'en dépassent les côtés ; nul doute aussi que sa forme ne soit exactement celle d'une chlamyde, puisque, dans le sens de sa longueur, ses deux extrémités se terminent, comme on dit, en façon de queue de rai, la mer lui retranchant là de part et d'autre une portion notable de sa largeur, ainsi qu'il appert des rapports des navigateurs, qui, par l'est et par l'ouest, ont entrepris le périple de la terre. Du côté de l'est, en effet, quels sont les points extrêmes qu'ils nous signalent ? L'île de Taprobane d'abord, qui, bien que située plus au midi que l'Inde, et à une assez grande distance encore du continent, ne laisse pas que d'être assez peuplée et doit, à en juger par l'analogie de son climat avec celui de l'île des Egyptiens et de la Cinnamômophore, se trouver juste à la même hauteur que ces deux contrées, et, avec l'île de Taprobane, l'entrée de la mer Hyrcanienne, qui, plus septentrionale que l'extrême Scythie, laquelle fait suite à l'Inde, paraît cependant l'être moins que Ierné. Même disposition maintenant à l'extrême occident par delà des Colonnes d'Hercule. Le promontoire Sacré d'Ibérie, qui termine, on le sait, de ce côté la terre habitée, doit se trouver à peu près sur la ligne qui passe par Gadira, les Colonnes d'Hercule, le détroit de Sicile et Rhodes, d'après ce qu'on rapporte de la concordance parfaite des horloges et de la direction identique des vents périodiques en ces différents lieux, ainsi que de l'égalité dans la durée des plus longs jours et des plus longues nuits, cette durée y étant de quatorze heures équinoxiales et demie, sans compter que, de la côte voisine de Gadira, on a plus d'une fois observé [les Cabires, constellation très rapprochée de Canope]. Posidonius notamment nous raconte que, se trouvant dans une ville de ces contrées, distante de 400 stades de Gadira, il observa du haut d'une des maisons les plus élevées de la ville une étoile, dans laquelle il crut reconnaître Canope elle-même, se fondant en cela sur le témoignage de tous les navigateurs qui se sont avancés quelque peu au sud de l'Ibérie et qui conviennent unanimement de l'avoir observée, ainsi que sur les observations faites à Cnide, où Eudoxe, du haut d'un observatoire, qui n'était guère plus élevé que les autres maisons de la ville, reconnut positivement Canope : or, ajoute Posidonius, la ville de Cnide est située sur le climat de Rhodes, qui se trouve être en même temps celui de Gadira et de toute la côte voisine.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.15]] [15] Eh bien ! Qu'à partir du promontoire Sacré on navigue vers le sud, on ne tarde pas à atteindre la Libye et l'on voit cette contrée, dont les terres les plus occidentales dépassent même quelque peu le méridien de Gadira, se détourner ensuite brusquement au sud-est, et former un étroit promontoire, mais pour s'élargir ensuite par degré : jusqu'au point où commence le pays des Ethiopiens Occidentaux, lequel limite au S. la Province Carthaginoise, et touche au parallèle de la Cinnamômophore. Et il en est de même si l'on navigue dans la direction opposée à partir du promontoire Sacré après avoir, en effet, couru droit au nord jusqu'au pays des Artabres, avec la Lusitanie à sa droite, on voit la côte tourner au plein levant, de manière à former un angle obtus au point où le mont Pyréné vient finir dans l'Océan, point auquel correspond dans le nord l'extrémité occidentale de la Bretagne, tout comme au pays des Artabres correspondent les îles Cassitérides, situées en pleine mer, à peu près sous le climat de la Bretagne. On voit donc à quel point les extrémités de la terre habitée, prise dans le sens de sa longueur, se trouvent rétrécies par la mer qui l'environne.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.16]] [16] Mais, avec cette forme générale qu'affecte la terre habitée, ce qu'il y a de mieux à faire, ce semble, c'est de prendre deux droites se coupant perpendiculairement, qui en figureront l'une la plus grande longueur, l'autre la plus grande largeur : la première de ces lignes sera choisie parmi les parallèles, la seconde parmi les lignes méridiennes. Puis, à l'aide d'autres lignes que l'on concevra respectivement parallèles à l'une ou à l'autre de ces deux premières lignes, on achèvera de diviser la terre et la portion de mer que nous fréquentons. De cette manière et par la différence de longueur des lignes, aussi bien des lignes parallèles que des lignes méridiennes, on se rendra mieux compte de la forme que nous avons prêtée à la terre habitée ; on distinguera mieux aussi le climat ou la position respective de chaque lieu tant au levant qu'au couchant, tant au nord qu'au midi. Naturellement les droites dont nous parlons devront passer par des lieux connus. Déjà nous avons déterminé les deux premières, les deux du milieu, qui représentent, avons-nous dit, l'une la longueur, l'autre la largeur de la terre habitée ; or, il sera facile de connaître les autres, à l'aide de celles-là : car, en prenant ces deux lignes pour premiers jalons, si l'on peut dire, on pourra toujours calculer le parallèle d'un lieu et déterminer les autres éléments de sa position géographique et astronomique.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.17]] [17] Rien maintenant ne contribue plus à donner à la terre habitée la figure qu'elle a que la mer, en dessinant, comme elle fait, ses contours au moyen des golfes, des bassins, des détroits, des isthmes, des presqu'îles, et des promontoires qu'elle forme sur ses côtes. Ajoutons que, dans une certaine mesure, les fleuves et les montagnes concourent au même but, en ce qu'ils ont servi à distinguer les continents et les nations qui les habitent et à indiquer pour les villes ies emplacements les plus favorables, fournissant ainsi au géographe ces formes et ces détails de toute nature dont il parsème ses cartes chorographiques. N'oublions pas non plus cette multitude d'îles dispersées en pleine mer et sur tout le littoral de la terre habitée. Il peut se faire en outre que les lieux possèdent certaines vertus ou certains vices, certains avantages ou certains inconvénients, les uns naturels, les autres artificiels : or, le géographe mentionnera les premiers, ceux qui sont naturels et par cela même permanents, [quitte à négliger] les autres, qui, ajoutés par la main des hommes, sont sujets à changer. Encore en est-il parmi ces derniers qui persistent davantage, ceux-là il devra les faire connaître également. Il en est même qui, à défaut d'une longue durée, ont eu une notoriété, une célébrité telle, que la postérité, sur leur renommée, a fini par faire de dispositions artificielles, qui ne sont plus, quelque chose d'inhérent à la nature des lieux, il est clair que ces dispositions-là encore devront être rappelées. Bien qu'on puisse dire en effet de beaucoup de villes ce que Démosthène disait d'Olynthe et des villes environnantes, qu'elles avaient si complètement disparu que le voyageur sur les lieux pourrait douter qu'elles eussent jamais existé, néanmoins, on aime encore à visiter ces lieux et tous ceux, en général, où l'on peut espérer de retrouver quelques vestiges de ces travaux naguère si vantés, ainsi que les tombeaux des grands hommes. Nous citons enfin dans. notre livre des lois et des institutions depuis longtemps abolies, trouvant à le faire la même utilité qu'à rappeler les événements mêmes de l'histoire, vu que les lois et les institutions offrent aussi de bons exemples à suivre et de mauvais exemples à éviter.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.18]] [18] Mais reprenons où nous l'avons laissée cette première esquisse de la terre habitée. Entourée d'eau, comme elle est, de tous côtés, notre terre habitée offre différents golfes ou enfoncements qui s'ouvrent sur cette mer extérieure, c'est-à-dire sur l'Océan même. Dans le nombre on en distingue quatre d'une très grande étendue : celui du nord a reçu le nom de mer Caspienne, on l'appelle quelquefois aussi mer Hyrcanienne ; le second et le troisième, appelés golfe Persique et golfe Arabique, sont formés par la mer du sud et se trouvent situés juste à l'opposite, l'un, de la mer Caspienne, l'autre de la mer du Pont ; quant au quatrième, qui surpasse de beaucoup les autres en étendue, il est représenté par la mer Intérieure, que nous nommons habituellement*Notre mer*, laquelle commence à l'O. au détroit des Colonnes d'Hercule et se prolonge vers l'E. avec une largeur variable pour se partager à la fin en deux golfes ou bassins distincts, l'un à gauche qui est le Pont-Euxin, l'autre à droite qui comprend lui-même la mer d'Egypte, la mer de Pamphylie et le golfe d'Issus. Les embouchures de ces différents golfes formés par la mer Extérieure sont extrêmement étroites, surtout celle du golfe Arabique et celle de la mer Intérieure, laquelle avoisine les Colonnes d'Hercule ; celles des deux autres le sont comparativement moins. Les terres, maintenant, qui enserrent ces grands golfes se divisent, avons-nous dit, en trois parties : de ces trois parties, l'Europe est celle dont la forme est le plus irrégulière. et la Libye celle dont la forme l'est le moins ; quant à l'Asie, on peut dire qu'à cet égard elle tient le milieu entre les deux autres. Du reste, dans toutes trois, cette forme plus ou moins irrégulière provient du littoral de la mer Intérieure, car les côtes de la mer Extérieure, à l'exception des golfes dont nous avons parlé, sont droites et unies et figurent, on l'a vu, les bords d'une chlamyde, à quelques petites différences près dont il n'y a pas à tenir compte, les petits détails comme ceux-là disparaissant naturellement dans une si grande étendue. Mais le géographe ne se borne pas dans ses recherches à déterminer la figure et l'étendue des lieux, il doit aussi, nous l'avons dit plus haut, en fixer la position relative : or, à cet égard-là pareillement [à l'égard des positions géographiques et astronomiques], le littoral de la mer Intérieure offre plus de variété que celui de la mer Extérieure. Ajoutez qu'on le connaît davantage, que la température en est plus douce et qu'il s'y trouve un plus grand nombre de cités et de nations policées, que nous désirons tous, qui plus est, connaître les lieux où règne le plus d'activité, où les formes de gouvernement sont le plus variées et les arts le plus florissants, où se trouve en un mot réuni tout ce qui contribue le plus à éclairer les hommes, et qu'enfin nos besoins nous conduisent naturellement vers les contrées, avec lesquelles nous pouvons espérer de nouer des relations de commerce et de société, c'est-à-dire vers les grands centres de population ou mieux vers les principaux foyers de civilisation. Sous tous ces rapports, disons-le encore, notre mer Intérieure a une grande supériorité ; et l'on ne s'étonnera pas que nous ayons commencé par ses rivages notre description de la terre habitée.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.19]] [19] Ainsi que nous l'avons marqué plus haut, on entre dans le golfe qui forme la mer Intérieure par le détroit d'Hercule, lequel n'a, dit-on, dans sa partie la plus resserrée, que 70 stades environ. Mais, quand on a dépassé ce canal, long de 120 stades, on voit les deux rivages s'écarter considérablement, celui de gauche plus encore que l'autre, et le golfe prendre l'aspect d'une grande mer. Bordé du côté droit par le littoral de la Libye jusqu'à Carthage, il l'est du côté opposé par le littoral de l'Ibérie, auquel succèdent la côte de la Celtique, avec les villes de Narbonne et de Massalia, la côte de la Ligystique et enfin la côte d'Italie jusqu'au détroit de Sicile. C'est en effet la Sicile qui, avec ses deux détroits, forme le côté oriental de ce premier bassin. Le détroit placé entre la Sicile et l'Italie a 7 stades seulement de largeur, l'autre qui se trouve entre la Sicile et Carthage a 1500 stades. On sait que la ligne tirée depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à cet Heptastade ou détroit de 7 stades, et une portion de la ligne plus grande menée jusqu'à Rhodes e au Taurus et qu'elle coupe le bassin en question à peu près par le milieu ; or on lui prête un développement de 12000 stades : ces 12000 stades représenteront donc la longueur du bassin. Quant à la largeur dudit bassin, elle mesure, là où elle est la plus grande, c'est-à-dire d'un point du golfe Galatique situé entre Massalia et Narbonne à un point de la côte de Libye situé juste vis-à-vis, elle mesure, disons nous, à peu près 5000 stades. Toute la partie du bassin qui borde la Libye a reçu le nom de mer Libyque, quant à celle qui borde la côte opposée, elle s'appelle ici mer d'Ibérie, ailleurs mer Ligystique, plus loin mer Sardonienne ou de Sardaigne, et enfin mer Tyrrhénienne jusqu'à la Sicile. Il y a beaucoup d'îles répandues le long de la côte de la mer Tyrrhénienne jusqu'à la Ligystique ou Ligurie : Sardo et Cyrnos sont les plus considérables, après la Sicile toutefois, qui de toutes nos îles est la plus étendue, comme elle est déjà la plus fertile. Il y a du reste une grande différence de celles-là aux autres, soit aux îles situées en pleine mer, comme voilà Pandataria et Pontia, soit à celles qui bordent le littoral, j'entends Aethalia, Planasia, Pithecussa, Prochyté, Capriae, Leucosia et autres semblables. De l'autre côté de la Ligystique et tout le long du rivage jusqu'aux Colonnes d'Hercule, on ne compte que peu d'îles : de ce petit nombre font partie les Gymnesiae et Ebysus. Il n'y en a pas beaucoup non plus dans les parages de la Libye et de la Sicile, mais les plus remarquables sont Cossura, Aegimuros et les îles dites des Liparéens, ou, comme on les appelle quelquefois, les îles d'Aeole.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.20]] [20] Passé la Sicile et le double détroit qui la borde, on voit s'ouvrir d'autres bassins qui font suite au premier, l'un s'étend en avant de la région des Syrtes et de la Cyrénaïque et comprend les Syrtes elles-mêmes, l'autre est l'ancienne mer Ausonienne, appelée aujourd'hui mer de Sicile, qui du reste communique avec le précédent bassin et en formé même la continuation. On appelle*mer de Libye*le bassin qui se déploie en avant de la région des Syrtes et de la Cyrénaïque ; il finit là où commence la mer d'Egypte. Des deux Syrtes, la plus petite a environ 1600 stades de circuit : les îles Meninx et Cercina, situées des deux côtés de l'ouverture, en commandent l'entrée. Quant à la grande Syrie, Eratosthène lui attribue 500 stades de circonférence et 1800 stades de profondeur depuis les Hespérides jusqu'à Automala et à la frontière qui sépare la Cyrénaïque de toute cette partie de la Libye ; mais, suivant d'autres auteurs, elle n'aurait que 4000 stades de tour et 1500 stades de profondeur, 1500 stades, juste la largeur de l'ouverture. La mer de Sicile, maintenant, baigne les côtes orientales de la Sicile et de l'Italie, celles d'Italie depuis Rhegium jusqu'à Locres, celles de Sicile depuis le territoire de Messine jusqu'à Syracuse et au Pachynum. Au levant, elle se prolonge jusqu'à la pointe de l'île de Crète, baigne et en-toure la plus grande partie du Péloponnèse et forme le golfe de Corinthe ; au nord, elle atteint le promontoire Iapygien et l'entrée du golfe d'Ionie et s'avance au S. de l'Epire jusqu'au golfe Ambracique et à la côte qui y fait suite et qui avec le Péloponnèse dessine le golfe de Corinthe. Le golfe d'Ionie, lui, n'est qu'une portion de ce bassin appelé aujourd'hui l'Adrias ou Adriatique, qui, bordé à droite par la côte d'Illyrie et à gauche par celle d'Italie jusqu'à la ville d'Aquilée, laquelle est située au fond d'un dernier golfe, s'avance étroit et allongé dans une direction nord-ouest : la longueur de ce bassin est de 6000 stades et sa plus grande largeur de 1200 . En fait d'îles, on y remarque un premier groupe considérable répandu le long de la côte d'Illyrie et qui comprend les îles Apsyrtides, Cyrictica et Liburnides, puis Issa et Tragurium, Melaena-Corcyra ou Corcyre-la-Noire et enfin Pharos ; et, sur la côte d'Italie, un autre groupe comprenant les îles dites de Diomède. La mer de Sicile passe pour avoir, du Pachynum à l'île de Crète, 4500 stades et autant jusqu'au Ténare en Laconie ; moins de 3000 maintenant du promontoire Iapygien au fond du golfe de Corinthe, mais plus de 4000 du même promontoire à la côte de Libye. Ses principales îles sont Corcyre et les Sybotes sur la côte d'Epire, puis, dans les parages qui précèdent l'entrée du golfe de Corinthe, Céphallénie, Ithaque, Zacynthe et les Echinades.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.21]] [21] A la mer de Sicile succèdent la mer de Crète, la mer Saronique et celle de Myrtes. Cette dernière, comprise entre la Crète, l'Argie ou Argolide et l'Attique, mesure dans sa plus grande largeur, à partir de l'Attique, environ 1200 stades, et un peu moins du double en longueur. Les îles qu'on y rencontre sont Cythère, Calaurie, Aegine, Salamine et déjà une partie des Cyclades. A la suite de la mer de Myrtos, on rencontre la mer Egée avec le golfe Mêlas et l'Hellespont, puis la mer Icarienne et la mer Carpathienne, celle-ci s'étendant jusqu'aux parages des îles de Rhodes et de Crète, et jusqu'aux premières terres du continent d'Asie... En fait d'îles, ces mers renferment, avec le reste des Cyclades, les Sporades, et toutes les îles du littoral de la Carie, de l'Ionie et de Monde jusqu'à la Troade, telles que Cos, Samos, Chios, Lesbos et Tenedos; celles aussi du littoral de la Hellade jusqu'à la Macédoine et à la partie de la Thrace qui y confine, à savoir l'Eubée, Scyros, Peparethos, Lemnos, Thasos, Imbros et Samothrace et maintes autres encore, que nous ferons connaître en leur lieu et place dans la suite de ce traité. Cette partie de la mer Intérieure mesure en longueur 4000 stades environ, plutôt plus que moins, et en largeur à peu près 2000 stades, et se trouve enfermée entre les côtes d'Asie que nous venons d'indiquer, la côte de Grèce qu'on range du S. au N. depuis Sunium jusqu'au golfe Thermoeen et les rivages des golfes de Macédoine jusqu'à la Chersonèse de Thrace.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.22]] [22] Le long de celle-ci s'étend le détroit des sept stades, dit de Sestos et d'Abydos, par lequel la mer Egée et l'Hellespont communiquent avec une autre mer plus septentrionale, nommée la Propontide, qui communique elle-même avec le Pont-Euxin. Quant au Pont-Euxin, il forme en quelque sorte deux mers distinctes : on voit, en effet, se détacher de la côte septentrionale ou côte d'Europe et de la côte opposée ou côte d'Asie deux caps ou promontoires, qui, en s'avançant à la rencontre l'un de l'autre vers le centre du Pont, resserrent le passage et forment ainsi deux grands bassins. Le promontoire de la côte d'Europe s'appelle Criou-Metôpon et celui de la côte d'Asie Carumbis, ils sont distants l'un de l'autre de 2500 stades environ. Le bassin occidental a en longueur, de Byzance aux bouches du Borysthène, 3800 stades et 2000 stades en largeur ; il contient l'île Leucé. Le bassin oriental est de forme oblongue et se termine par le golfe étroit et profond de Dioscurias : il a 5000 stades de longueur, si ce n'est un peu plus, et 3000 stades environ de largeur. Quant au périmètre total du Pont-Euxin, il est de 25 000 stades. Quelques auteurs en comparent la forme à celle d'un arc scythe tendu, la corde de l'arc se trouvant figurée par celle des côtes du Pont-Euxin, qui s'étend à droite et qui n'offre dans tout son parcours, depuis l'entrée même de la mer jusqu'à l'enfoncement de Dioscurias, à l'exception toutefois de la pointe de Carambis que des rentrants et des saillies sans importance, ce qui permet effectivement de l'assimiler à une ligne droite, tandis que la côte opposée avec sa double courbure, la courbure supérieure plus arrondie et la courbure inférieure plus surbaissée, reproduit assez exactement la corne de l'arc, et dessine deux golfes, dont le plus occidental est en effet sensiblement plus arrondi que l'autre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.23]] [23] Au-dessus et au nord du bassin oriental s'étend le lac Maeotis, qui a 9000 stades de tour, peut-être même un peu plus, et qui se déverse dans le Pont par le Bosphore Cimmérien, comme le Pont lui-même se déverse dans la Propontide par le Bosphore de Thrace : on appelle ainsi le détroit, large de 4 stades, qui lui sert d'entrée près de Byzance. La Propontide, elle, passe pour avoir 1500 stades de longueur de la Troade à Byzance, et à peu près autant de largeur : on y remarque l'île de Cyzique et autour d'elle plusieurs autres îlots.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.24]] [24] Voilà ce qu'est la mer Egée et jusqu'où elle s'étend vers le nord. A partir de Rhodes maintenant, commence cet autre bassin qui comprend, outre la mer d'Egypte, les mers de Pamphylie et d'Issus ; il s'étend dans la direction du levant jusqu'à Issus en Cilicie, sur un espace de 5000 stades, le long des côtes de la Lycie, le la Pamphylie et du littoral entier de la Cilicie ; puis, à partir de là, la Syrie, la Phénicie et l'Egypte jusqu'à Alexandrie l'enferment au midi et au couchant. L'île de Chypre se trouve à la fois dans le golfe d'Issus et dans la mer de Pamphylie, et confine à la mer d'Egypte. De Rhodes à Alexandrie, le trajet direct par le vent du nord est de 4000 stades environ ; la distance est doublée quand on suit les côtes. Mais, au dire d'Eratosthène, l'évaluation que font les marins de cette traversée est tout arbitraire, les uns lui donnant l'étendue que nous venons de dire et les autres la portant hardiment à 5000 stades, tandis que lui, par des observations sciothériques ou gnomoniques, n'y trouvait que 3750 stades. Or, toute la partie de cette mer qui horde la Cilicie et la Pamphylie, tout le côté droit du Pont-Euxin, avec la Propontide, et tout le littoral correspondant jusqu'à la Pamphylie dessinent par le fait une grande presqu'île, dont l'isthme, très large, va de Tarse sur la mer de Cilicie à Amisus sur le Pont et à Thémiscyre, cette grande plaine dite des Amazones ; car le pays qui s'étend en dedans de cette ligne jusqu'à la carie et à l'Ionie, autrement dit le pays en deçà de l'Halys, se trouve complètement entouré par la mer Egée et les autres mers ou bassins dont nous avons parlé, et qui prolongent la mer Egée des deux côtés. Ajoutons que le nom d'Asie, qui appartient au continent tout entier, désigne aussi en particulier cette presqu'île.

25 En somme, le point le plus méridional de notre mer Intérieure est le fond de la Grande Syrte et le plus méridional, après celui-là, Alexandrie d'Egypte, avec les bouches du Nil ; quant au point le plus septentrional, c'est l'embouchure du Borysthène qui le représente, à moins qu'on n'ajoute à notre mer le lac Maeotis (et ce lac peut bien être, en effet, considéré comme une de ses dépendances), auquel cas le point le plus septentrional sera représenté par l'embouchure du Tanaïs. Le point le plus occidental, maintenant, est le détroit des Colonnes d'Hercule, et le plus oriental le fond de ce golfe de Dioscurias, dont il a été question plus haut ; car évidemment Eratosthène se trompe quand il nous donne pour extrémité orientale de notre mer le golfe d'Issus, ledit golfe étant situé sur le méridien d'Amisus et de la plaine de Thémiscyre, ou tout au plus sur celui de la Sidène, autre grande plaine qui s'étend jusqu'à Pharnacia, et le trajet qui reste à faire à l'E. de ce méridien pour atteindre Dioscurias étant encore de plus de 3000 stades, comme on le verra plus clairement, quand nous en serons à décrire toute cette contrée en détail. Telle est donc l'idée qu'il faut se faire de notre mer Intérieure.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.26]] [26] Mais nous devons aussi esquisser à grands traits les différentes terres qui lui servent de ceinture, et pour cela naturellement partir du même point que pour la description de la mer elle-même. Or, en entrant dans le détroit des Colonnes d'Hercule, on se trouve avoir à droite la côte de Libye, qui s'étend ainsi jusqu'au Nil, et à gauche, en face de la Libye, la côte d'Europe, laquelle s'étend jusqu'au Tanaïs, pour se terminer, comme la Libye, à la frontière d'Asie. Seulement c'est par l'Europe que nous devrons commencer, vu sa forme pittoresque et les conditions éminemment favorables dans lesquelles la nature l'a placée pour le développement moral et social de ses habitants, conditions qui lui ont permis de faire participer les autres continents à ses propres avantages. L'Europe, en effet, est tout entière habitable, à l'exception d'une faible portion de son étendue, où le froid empêche qu'on n'habite : cette partie inhabitable est située dans le voisinage des populations hamaxèques des bords du Tanaïs, du Maeotis et du Borysthène. Il y a bien encore, dans la partie habitable, quelques cantons froids et montagneux, dont les habitants semblent condamnés par la nature à mener toujours l'existence la plus misérable, mais, grâce à une sage administration, ces lieux-là même, ces lieux affreux, vrais repaires de brigands, semblent s'être adoucis. C'est ainsi que les Grecs ont réussi à faire des montagnes et des rochers où ils étaient confinés un beau et agréable séjour, grâce à leur administration prévoyante, à leur goût pour les arts et à leur parfaite entente de toutes les conditions de la vie matérielle. Les Romains, de leur côté, après avoir incorporé à leur empire maintes nations restées jusque-là sauvages par le fait des pays qu'elles occupaient et que leur âpreté naturelle, leur manque de ports, la rigueur de leur climat ou telle autre cause rendait presque inhabitables, sont parvenus à les tirer de leur isolement, à les mettre en rapport les unes avec les autres et à ployer les plus barbares aux habitudes de la vie sociale. Mais, dans le reste de la partie habitable, là où le sol de l'Europe est uni et son climat tempéré, la nature semble avoir tout fait pour hâter les progrès de la civilisation. Comme il arrive, en effet, que, dans les contrées riantes et fertiles, les populations sont toujours d'humeur pacifique, tandis qu'elles sont belliqueuses et énergiques dans les contrées plus pauvres, il s'établit entre les unes et les autres un échange de mutuels services, les secondes prêtant le secours de leurs armes aux premières qui les aident à leur tour des productions de leur sol, des travaux de leurs artistes et des leçons de leurs philosophes. En revanche, on conçoit tout le mal qu'elles peuvent se faire pour peu qu'elles cessent de s'entr'aider ainsi, l'avantage, dans le cas d'un conflit, devant être, à ce qu'il semble, du côté de ces populations toujours armées et toujours prêtes à user de violence, à moins pourtant qu'elles ne succombent sous le nombre. Eh bien ! A cet égard là encore, l'Europe a reçu de la nature de grands avantages : comme elle est en effet toute parsemée de montagnes et de plaines, partout les populations agricoles et civilisées y vivent côte-à-côte avec les populations guerrières, et les premières, j'entends celles qui ont le caractère pacifique, étant les plus nombreuses, la paix a fini par y prévaloir universellement, d'autant qu'un peut dire que les conquêtes successives des Grecs, des Macédoniens et des Romains n'ont fait elles-mêmes que la servir et la propager. Il s'ensuit aussi qu'en cas de guerre l'Europe est en état de se suffire à elle-même, puisqu'à côté d'une population nombreuse de cultivateurs et de citadins elle compte beaucoup de soldats exercés. Un autre de ses avantages, c'est qu'elle tire de son sol les produits les meilleurs et les plus nécessaires à la vie et de ses mines les métaux les plus utiles ; restent donc les parfums et les pierres précieuses qu'elle est obligée de tirer du dehors, mais ce sont là des biens dont on peut être privé sans mener pour cela une existence plus misérable que ne l'est en somme celle des peuples qui en regorgent. Ajoutons enfin qu'elle nourrit une très grande quantité de bétail et fort peu de bêtes féroces et nous aurons achevé de donner de la nature de ce continent une idée générale.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.27]] [27] Prenons maintenant une à une ses différentes parties. La première qui se présente en commençant par l'occident est l'Ibérie : cette contrée a la forme à peu près d'une peau de boeuf, dont on supposerait la partie antérieure ou cervicale tournée vers la Celtique, c'est-à-dire, vers l'est, de manière à pouvoir y découper celui des côtés de l'Ibérie que détermine le mont Pyréné. Des trois autres côtés, l'Ibérie est entourée par la mer, à savoir au midi par notre mer Intérieure jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ailleurs par la mer Atlantique, jusqu'à l'extrémité septentrionale du mont Pyréné. Sa plus grande longueur est de 6000 stades environ et sa plus grande largeur de 5000.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.28]] [28] Vient ensuite la Celtique, qui s'étend à l'est jusqu'au cours du Rhin et qui se trouve avoir pour côté ou pour limite septentrionale tout le Détroit Britannique, l'île de Bretagne décrivant de l'autre côté du détroit une ligne parallèle juste de même longueur que la côte de la Celtique, c'est-à-dire une ligne de 500 stades environ, et pour côté oriental le cours du Rhin, lequel est parallèle à la chaîne du mont Pyréné. Quant à son côté méridional, il est représenté en partie par la chaîne des Alpes, depuis les bords du Rhin, en partie par notre mer elle même, là où elle forme ce golfe profond appelé le golfe Galatique, sur les rivages duquel s'élèvent les villes si célèbres de Massalia et de Narbonne. Juste en face de ce golfe, sur la côte opposée de la Celtique, s'en ouvre un autre, appelé de même Golfe Galatique, mais qui est tourné vers le nord, vers la côte de Bretagne. C'est entre ces golfes que la Celtique se trouve avoir le moins de largeur, car elle se rétrécit là jusqu'à ne plus former qu'un isthme ayant moins de 3000, et plus de 2000 stades. Une longue arête montagneuse, perpendiculaire à la chaîne du mont Pyréné et appelée le mont Cemmène, traverse cet isthme et vient finir juste dans les plaines du centre de la Celtique. Quant aux Alpes, qui sont des montagnes extrêmement élevées, elles décrivent une circonférence de cercle, dont la partie convexe est tournée vers ces plaines de la Celtique et vers la chaîne du mont Cemmène, tandis que la partie concave regarde la Ligystique et l'Italie. On y compte un grand nombre de peuples, tous Celtes, à l'exception des Ligyens : encore ceux-ci, bien qu'étant de race différente, se rapprochent-ils beaucoup des Celtes par leur manière de vivre. La partie des Alpes qu'ils habitent est contiguë aux Apennins ; mais ils occupent en outre une partie de cette dernière chaîne, laquelle traverse l'Italie du nord au sud dans toute sa longueur pour ne se terminer qu'au détroit de Sicile.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.29]] [29] L'Italie, elle, s'ouvre par de grandes plaines, qui, du pied des Alpes, s'étendent jusqu'au fond de l'Adriatique et aux pays qui l'avoisinent ; mais, dans la partie qui fait suite à ces plaines, elle forme un promontoire étroit, une espèce de presqu'ile allongée, que la chaîne de l'Apennin traverse, avons-nous dit, d'une extrémité à l'autre, offrant ainsi une longueur de 7000 stades environ, avec une largeur singulièrement variable. Les mers qui dessinent la Péninsule Italique sont, d'une part, la mer Tyrrhénienne, laquelle commence où finit la mer Ligystique, et, d'autre part, la mer Ausonienne, avec l'Adrias ou Adriatique.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.30]] [30] Passé l'Italie et la Celtique, commence la partie orientale de l'Europe, qui se trouve coupée en deux par le cours de l'Ister. Ce fleuve coule de l'ouest à l'est jusqu'au Pont-Euxin en laissant à gauche toute la Germanie, laquelle part du Rhin, tout le pays des Gètes et celui des Tyrégètes, des Bastarnes et des Sauromates qui se nrolonge jusqu'au Tanaïs et au lac Maeotis, et à droite la Thrace tout entière avec l'Illyrie et le reste de la Grèce, qui termine l'Europe de ce côté. - Nous avons déjà nommé la plupart des îles qui bordent l'Europe, les principales sont, en dehors des Colonnes d'Hercule, Gadira, les Cassitérides et les îles Britanniques, et, en dedans des Colonnes, les Gymnesiae, les petites îles des Phéniciens, des Massaliotes et des Lygiens, puis les îles d'Italie jusqu'aux îles d'Aeole et à la Sicile et enfin celles qui bordent l'Epire et les côtes de Grèce jusqu'à la Macédoine et à la Chersonèse de Thrace.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.31]] [31] Au delà du Tanaïs et du lac Maeotis, on entre dans la région Cis-Taurique, et, au delà de celle-ci, dans la région Trans-Taurique. Comme l'Asie est, en effet, divisée en deux par la chaîne du Taurus, laquelle s'étend depuis les promontoires les plus avancés de la Pamphylie jusqu'à la partie de la mer Orientale qui baigne l'Inde et la Scythie voisine de l'Inde, les Grecs ont appelé région Cis-Taurique la portion septentrionale du continent asiatique, et région Trans-Taurique la portion méridionale. Cela étant, on voit que les pays qui font suite au lac Maeotis et au Tanaïs devront appartenir à l'Asie Cis-Taurique. Or, de ces pays, le premier qui se présente est celui qui se trouve compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin : il se termine d'une part au Tanaïs et à l'Océan, tant à la partie extérieure de l'Océan qu'à celle qui forme la mer Hyrcanienne, et d'autre part à l'isthme, c'est-à-dire à la ligne qui représente le trajet le plus court entre le fond du Pont-Euxin et la mer Caspienne. Puis viennent (toujours dans la région Cis-Taurique) les pays qui s'étendent au-dessus de la mer Hyrcanienne jusqu'à la mer de l'Inde et à la partie de la Scythie attenante à cette mer et jusqu'au mont Imaüs. Une portion de ces pays est habitée par les Maeotes et les différents peuples répandus dans l'intervalle de la mer Hyrcanienne et du Pont jusqu'au Caucase et aux frontières de l'Albanie et de l'Ibérie, à savoir les Sauromates, les Scythes, les Achaeens, les Zyges et les Héniokhes ; une autre portion des contrées situées au-dessus de la mer Hyrcanienne, je veux dire celle qui est immédiatement au nord de l'Inde, appartient aux Scythes, aux Hyrcaniens, aux Parthyéens, aux Bactriens et aux Sogdiens. Au midi, maintenant, de la mer Hyrcanienne (d'une partie du moins de cette mer) et de l'isthme entier qui la sépare du Pont, on trouve, avec la portion la plus considérable de l'Arménie, la Colchide et toute la Cappadoce, laquelle se prolonge à la rigueur jusqu'au Pont et aux frontières des tribus Tibaraniques, puis la contrée dite en deçà de l'Halys, laquelle renferme : 1°, sur les bords mêmes du Pont et de la Propontide, la Paphlagonie, la Bithynie et la Mysie ; 2° la Phrygie Hellespontiaque, y compris la Troade ; 3°, le long de la mer Egée et de cette autre mer qui en est la continuation, l'Aeolide, l'Ionie, la Carie, la Lycie ; 4° enfin, dans l'intérieur, la Phrygie, avec la Gallo-Grèce ou Galatie et l'Epictète, qui font toutes deux partie de la Phrygie, puis la Lycaonie et la Lydie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.32]] [32] Aux populations de la Cis-Taurique proprement dite succèdent celles qui habitent la montagne même, comme voilà les Paropamisades, les montagnards de la Parthyène, de la Médie, de l'Arménie, de la Cilicie et ceux de la Lycaonie [*lis*. Cataonie] et de la Pisidie. Mais tout de suite après les populations de la montagne commence la région Trans-Taurique. On y entre par l'Inde, la plus grande et la plus riche de toutes les contrées de l'Asie, qui se termine, d'une part, à la mer Orientale, et, de l'autre, à la partie méridionale de l'Atlantique. De ce côté, l'Inde a devant elle une île aussi étendue, pour le moins, que la Bretagne, l'île de Taprobane. Après l'Inde, en se dirigeant à l'ouest, avec les montagnes à sa droite, on rencontre un vaste pays à peine habitable, tant le sol en est pauvre et stérile, et dont la population, composée d'ailleurs d'éléments hétérogènes, est entièrement barbare : ce pays est l'Arie. Il s'étend depuis le pied des montagnes jusqu'à la Gédrosie et à la Carmanie. Suivent, dans la, partie maritime, la Perse, la Susiane et la Babylonie, qui s'étendent toutes trois jusqu'à la mer Persique, avec d'autres territoires plus petits groupés autour de leurs frontières ; puis [dans la partie montagneuse], soit au pied, soit au coeur même des montagnes, la Parthyène, la Médie, l'Arménie, avec les pays qui y touchent, et la Mésopotamie. A la Mésopotamie maintenant succèdent les pays en deçà de l'Euphrate, à savoir : l'Arabie heureuse tout entière, qui se trouve complétement isolée entre le golfe Arabique et le golfe Persique, puis la contrée occupée par les Scénites et les Phylarques, lesquels s'étendent jusqu'à l'Euphrate et à la Syrie. Enfin, au delà du golfe Arabique, le pays jusqu'au Nil est habité par les populations éthiopiennes et arabes ; puis à celles-ci succèdent les Egyptiens, suivis eux-mêmes des Syriens, des Ciliciens, de ceux notamment qui occupent la Cilicie-Trachée, et en dernier lieu des Pamphyliens.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.33]] [33] La Libye, qui fait suite à l'Asie, tient à l'Egypte et à l'Ethiopie. L'une de ses côtes, celle qui nous fait face, décrit depuis Alexandrie, où elle commence, presque jusqu'aux Colonnes d'Hercule, une ligne droite, interrompue seulement soit par les Syrtes et quelques autres enfoncements moins considérables, soit par les saillies des caps qui forment ces différents golfes. Mais la côte qui borde l'Océan, après avoir suivi jusqu'à une certaine distance de l'Ethiopie une direction parallèle à celle de la première, se rapproche sensiblement du nord, réduisant ainsi la largeur du continent jusqu'à ne plus former qu'un promontoire, dont l'extrémité, terminée en pointe, tombe un peu au delà des Colonnes d'Hercule, ce qui donne à la Libye la forme d'un trapèze. On s'accorde à dire, et M. Pison, ancien préfet de cette province, nous a confirmé le fait, que l'aspect de la Libye est proprement celui d'une peau de panthère. Ce qui la fait paraître ainsi toute tachetée, c'est le grand nombre d'oasis qui s'y trouvent (les Egyptiens appellent ainsi les divers centres de population que les sables arides du désert entourent de tous côtés). Mais ce n'est pas tout, et la Libye offre encore cette particularité d'être divisée en trois zones distinctes, à savoir : le long de notre mer une première zone d'une extrême fertilité dans la plus grande partie de son étendue, mais surtout dans la Cyrénaïque et dans tout le territoire dépendant de Carthage jusqu'à la Maurusie et aux Colonnes d'Hercule ; puis, le long de l'Océan, une autre région passablement fertile ; enfin une zone intermédiaire tout à fait stérile, qui ne produit rien que le silphium et qui n'est guère composée que de déserts âpres et sablonneux. On trouve, du reste, la même nature de terrain dans toute la partie de l'Asie située sous ce même parallèle, c'est-à-dire dans l'Ethiopie, la Troglodytique, l'Arabie et la côte de Gédrosie occupée par les Ichthyophages. Des peuples, main-tenant, qui habitent la Libye, la plupart nous sont encore inconnus, car il est rare que des armées ou même des voyageurs étrangers parcourent cette contrée, et, d'autre part, on voit très peu d'indigènes venir de si loin visiter nos pays, sans compter que ceux qui y viennent mentent généralement ou ne disent pas tout ce qu'ils savent. Voici pourtant ce qui paraît résulter de leurs informations. Ils nomment Ethiopiens les peuples les plus méridionaux de la Libye, Garamantes, Pharusiens et Nigrites ceux qui habitent au-dessous de l'Ethiopie, et Gaetules, les peuples placés au-dessous des précédents. Puis viennent, dans le voisinage ou sur le bord même de la mer : 1°, du côté de l'Egypte, les Marmarides, qui s'étendent jusqu'à la Cyrénaïque ; 2°, au-dessus de la Cyrénaïque et des Syrtes, les Psylles, les Nasamons, quelques tribus aussi de Gaetules, les Sintes, et enfin les Byzaciens, qui vont jusqu'à la Carchédonie ou province Carthaginoise. Au delà de ce pays, qui a une étendue considérable, commence le territoire des Nomades [ou Numides], nation dont les tribus les plus connues portent les noms de Masyliéens et de Masaesyliens. Puis viennent les Maurusiens, les plus reculés de tous ces peuples. De Carthage aux Colonnes d'Hercule, le pays est généralement riche et fertile, mais déjà infesté de bêtes féroces, comme tout l'intérieur de la Libye. On peut même croire que le nom de*Nomades*, que porte une partie de ces peuples, leur est venu de ce que anciennement la multitude des bêtes féroces les avait mis dans l'impossibilité absolue de cultiver leurs terres. Aujourd'hui, sans cesser d'être d'excellents chasseurs (d'autant que les Romains contribuent singulièrement à entretenir leur adresse par cette fureur de thériomachies), ces peuples ont acquis en agriculture la même supériorité qu'ils avaient déjà dans l'art de la chasse. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet des continents.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.34]] [34] Il nous reste à parler des climats ; mais, comme pour ce qui précède, nous ne ferons ici que tracer une esquisse générale, en partant des deux lignes que nous avons appelées lignes premières ou élémentaires, c'est-à-dire de la ligne qui représente la plus grande longueur de la terre habitée et de celle qui en figure la plus grande largeur, et plutôt encore de celle-ci que de l'autre. L'astronome, lui, est tenu d'entrer à ce sujet dans de plus longs développements, et de procéder comme a fait Hipparque, qui nous dit avoir dressé par écrit des tables donnant pour tous les les lieux de la terre situés dans le quart de sphère dont nous occupons une partie et compris par conséquent dans l'intervalle de l'équateur au pôle boréal, les différents changements que présente l'aspect du ciel. Mais le géographe n'a pas à s'inquiéter de ce qui se trouve en dehors de notre terre habitée ; même dans les limites de celle-ci, il n'a pas à faire le relevé complet de toutes les différences que peut offrir l'aspect ou l'apparence du ciel, car cette multiplicité de détails, et surtout de détails de ce genre, ne pourrait qu'embarrasser l'homme du monde, l'homme pratique, pour qui il écrit. Il nous suffira donc d'exposer les plus marquantes à la fois et les plus simples des différences qu'Hipparque a indiquées, en admettant, comme lui, pour l'étendue totale de la terre, la mesure de 252 000 stades, proposée par Eratosthène. Car, avec cette mesure, le désaccord qu pourra exister entre les apparences célestes et l'étendue réelle des intervalles terrestres correspondants ne sera jamais bien considérable. Qu'on suppose le plus grand cercle de la terre partagé en 360 sections, chacune de ces sections sera, on le voit, de 700 stades. Eh bien ! C'est cette mesure de 700 stades dont s'est servi Hipparque pour prendre les distances ou intervalles sur le [premier] méridien, que nous avons dit être celui de Méroé. Lui part de l'équateur même et note au fur et à mesure toutes les positions qui se succèdent de 700 stades en 700 stades sur le méridien en question, essayant pour chacune de déterminer l'état correspondant du ciel. Mais nous, nous n'avons pas à partir d'aussi loin, car s'il est vrai, comme quelques auteurs le pensent, que la région de l'équateur soit elle-même habitable, il faut y voir en quelque sorte une seconde terre habitée, s'étendant comme une bande étroite dans la partie de la terre que l'excès de la chaleur rend inhabitable et la coupant juste par le milieu, sans dépendre de notre terre habitée ; or, on sait que le géographe n'envisage rien en dehors de la terre que nous habitons et qui se trouve avoir pour limites, au midi, le parallèle de la Cinnamômophore, et, au nord celui d'Ierné. Il y a plus, entre ces limites mêmes, si nous ne perdons pas de vue ce que doit être une description proprement géographique, nous n'avons pas à énumérer toutes les positions qui se succèdent aux intervalles marqués ci-dessus, non plus qu'à noter toutes les apparences célestes correspondantes. Seulement, à l'imitation d'Hipparque, c'est par le midi que nous commencerons l'exposé qui va suivre.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.35]] [35] Suivant Hipparque, la position des peuples placés sous le parallèle de la Cinnamômophore, c'est-à-dire à 3000 stades au S. de Méroé et à 8800 stades au N. de l'équateur, représente à très peu de chose près le milieu de l'intervalle compris entre l'équateur et le tropique d'été, lequel passe par Syène, puisque cette ville est à 5000 stades de Méroé. Ces mêmes peuples sont les premiers pour qui la Petite-Ourse se trouve comprise tout entière dans le cercle arctique et demeure toujours visible, l'étoile la plus méridionale de la constellation, l'étoile brillante qui termine la queue, étant placée sur la circonférence même du cercle arctique, de manière à raser l'horizon. Le golfe Arabique, maintenant, qui s'étend à l'E. du méridien de Méroé et qui lui est on peut dire parallèle, débouche dans la mer Extérieure à la hauteur juste de la Cinnamômophore ou de la contrée où l'on chassait anciennement l'éléphant. Il s'ensuit que le parallèle de la Cinnamômophore doit tomber d'un côté un peu au S. de la Taprobane ou sur la pointe méridionale de cette île et du côté opposé dans le sud tout à fait de la Libye.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.36]] [36] A Méroé et à Ptolémaïs Troglodytique, le plus long jour est de treize heures équinoxiales, la position de ces deux villes nous représente donc à la rigueur le milieu de la distance entre l'équateur et le parallèle d'Alexandrie, la différence en plus du côté de l'équateur n'étant que de 1800 stades. Le parallèle de Méroé qui, à gauche, traverse des contrées inconnues, passe à droite par l'extrémité de l'Inde. A Syène et à Bérénice (j'entends la Bérénice du golfe Arabique et de la Troglodytique), on se trouve avoir, lors du solstice d'été, le soleil au zénith ; en outre le plus long jour y est de treize heures équinoxiales et demie, et la Grande-Ourse elle-même s'y montre comprise à peu près tout entière dans le cercle arctique, car il ne reste en de-hors que les cuisses, l'extrémité de la queue et l'une des étoiles du carré. Quant au parallèle de Syène, d'un côté il coupe le pays des Ichthyophages en Gédrosie et de l'autre il passe à 5000 stades ou peu s'en faut dans le sud de Cyrène.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.37]] [37] Pour tous les lieux situés entre le tropique et l'équateur, les ombres tombent alternativement au nord et au midi, tandis que, pour les lieux situés à partir de Syène en dehors du tropique d'été, l'ombre méridienne tombe invariablement dans la direction du nord. Les habitants des premiers sont dits*amphisciens*, ceux des autres*hétérosciens*. Ce n'est pas là du reste le seul caractère distinctif de la région tropicale, en parlant des zones, nous en avons signalé un autre, qui consiste en ce que son sol sablonneux et sec ne produit que le silphium, tandis que les contrées plus méridionales sont abondamment arrosées et d'une grande fertilité.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.38]] [38] Pour les habitants des pays situés à 4000 stades environ au sud du parallèle d'Alexandrie et de Cyrène, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales ; en même temps ils ont Arcturus au zénith, l'étoile seulement décline un peu au sud. Comme à Alexandrie, maintenant, au temps de l'équinoxe, le rapport de l'ombre au gnomon est celui de 3 (51) à 5, les lieux en question doivent se trouver à 1300 stades au sud de Carthage, car à Carthage le rapport de l'ombre au gnomon, observé aussi le jour de l'équinoxe, est celui de 7 à [[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.11]] [11] Quant au parallèle d'Alexandrie, il passe d'un côté par Cyrène, puis à 900 stades dans le sud de Carthage et coupe en se prolongeant la Maurusie par le milieu, pour traverser de l'autre côté successivement l'Egypte, la Coelésyrie, la Syrie supérieure, Babylone [ou plutôt la Babylonie], la Susiade, la Perside, la Karmanie, la Haute-Gédrosie et finalement l'Inde.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.39]] [39] A Ptolémaïs de Phénicie, à Sidon, à Tyr, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales un quart : ces villes sont de 1600 stades environ plus septentrionales qu'Alexandrie, et de 700 stades environ plus septentrionales que Carthage. Dans le Péloponnèse, au centre de l'île de Rhodes, à Xanthe de Lycie ou un peu au sud de cette ville, à 400 stades au sud de Syracuse, le plus long jour est de 14 heures équinoxiales et demie : ces différents lieux se trouvent à 3640 stades d'Alexandrie et [à 2740 stades environ de Carthage], et le parallèle sous lequel ils sont situés coupe, au dire d'Eratosthène, la Carie, la Lycaonie, la Cataonie, la Médie, les Pylos Caspiennes et la partie de l'Inde voisine du Caucase.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.40]] [40] A Alexandria Troas, à Amphipolis, à Apollonie, en Epire, et en Italie, dans les lieux qui se trouvent à la fois plus méridionaux que Rome et plus septentrionaux que Neapolis, le plus long jour est de 15 heures équinoxiales, et le parallèle passant par ces différents lieux est de 7000 stades environ plus septentrional que le parallèle d'Alexandrie d'Egypte (ce qui le met à plus de 28 800 stades de distance de l'équateur), plus septentrional aussi de 3400 stades que le parallèle de Rhodes ; d'autre part, il se trouve de 1500 stades plus méridional que Byzance, Nicée et Massalia, et un peu plus méridional que le parallèle même de Lysimachia, lequel doit passer, suivant Eratosthène, par la Mysie, la Paphlagonie, les environs de Sinope, l'Hyrcanie et Bactres.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.41]] [41] A Byzance, le plus long jour est de 15 heures équinoxiales un quart, et le rapport de l'ombre au gnomon, à l'époque du solstice d'été, comme 42 - 1/5 est à 120 ; quant au parallèle passant par cette ville, il est à 4900 stades de distance de celui qui coupe Rhodes par le milieu, et à 30 300 stades du cercle de l'équateur. Entrons maintenant dans le Pont-Euxin et avançons-nous de 1400 stades dans la direction du nord, la durée du plus long jour est là de 15 heures équinoxiales et demie, et nous nous trouvons juste à égale distance du pôle et de l'équateur, avec le cercle arctique au zénith, lequel cercle nous paraît contenir à la fois et l'étoile du cou de Cassiopée, et l'étoile un peu plus septentrionale qui forme le coude du bras droit de Persée.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.42]] [42] A 3800 stades environ au nord de Byzance, le plus long jour étant de 16 heures équinoxiales, Cassiopée naturellement paraît se mouvoir tout entière dans le cercle arctique. On est là à la hauteur [des bouches] du Borysthène et des parties méridionales du Maeotis et à 34 100 stades de distance de l'équateur. De plus la partie de l'horizon qui regarde le nord se montre pendant l'été des nuits entières éclairée de lueurs crépusculaires qui embrassent tout l'intervalle du couchant au levant, car, le tropique d'été étant distant de l'horizon de la moitié et de la douzième partie d'un signe, le soleil, à minuit, se trouve naturellement à la même distance au-dessous de l'horizon et l'on sait que dans nos pays, quand le soleil atteint cette distance par rapport à l'horizon, il éclaire, soit avant son lever, soit après son coucher, d'une lueur crépusculaire respectivement la partie orientale et la partie occidentale du ciel. Du reste, sous le parallèle dont nous parlons, l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon, durant l'hiver, est au plus de neuf coudées. Eratosthène, maintenant, calcule que ledit parallèle est à 23 000 stades de distance de celui de Méroé, 23 000 stades, guère plus, puisque la première partie du trajet par l'Hellespont est déj de 18 000 stades et que le reste jusqu'à [l'embouchure] du Borysthène mesure 5000 stades. Plus loin, dans les pays situés à 6300 stades de Byzance et passé l'extrémité septentrionale du Maeotis, le soleil, en hiver, s'élève au plus de 6 coudées et le plus long jour est de 17 heures équinoxiales.

[[@Strabo:Strab., Geo. 2.5.43]] [43] Pour ce qui est des contrées ultérieures, lequelles touchent déjà pour ainsi dire à la partie de la terre que le froid rend inhabitable, le géographe n'a que faire de s'en occuper. Que si l'on veut pourtant s'instruire de la nature de ces climats, comme de maint autre détail astronomique qu'Hipparque a fait connaître, mais qui ne serait qu'un vain luxe dans un traité comme le nôtre, et que nous avons dû négliger pour cette raison, on devra recourir à Hipparque lui-même. Ce serait également charger notre ouvrage d'un détail superflu que de reproduire tout ce que Posidonius a publié au sujet des Périsciens, des Amphisciens et des Hétérosciens. Nous devrons pourtant nous-même en toucher quelques mots, en dire assez du moins pour que nos lecteurs se fassent une idée claire de ces dénominations, et puissent distinguer dans la théorie de Posidonius la partie utile et la partie inutile au géographe. Il s'agit là d'ombres solaires, et comme le soleil, au jugement de nos sens, se meut dans un cercle parallèle à la révolution diurne du monde, on conçoit que les peuples pour lesquels se produit, à chaque révolution du monde, la succession d'un jour et d'une nuit, par suite de la position alternative du soleil au-dessus et au-dessous de l'horizon, doivent être ou Amphisciens ou Hétérosciens : amphisciens, quand après avoir vu, pendant une partie de l'année, l'ombre méridienne tomber au nord, parce que le soleil frappe alors du midi le gnomon élevé perpendiculairement sur une surface plane, ils la voient, le reste de l'année, tomber dans une direction contraire, parce que le soleil frappe alors le gnomon du côté opposé (ce qui n'arrive que pour les habitants de la zone comprise entre les tropiques) ; hétérosciens, quand ils voient l'ombre méridienne tomber ou toujours au nord (comme c'est le cas pour nous), ou toujours au midi (comme il arrive aux habitants de l'autre zone tempérée et en général à tous les peuples qui voient le cercle arctique plus petit que le tropique). Mais, avec les premiers peuples qui voient le cercle arctique de même grandeur ou plus grand que le tropique, commence la région dite des*Périsciens*, laquelle s'étend jusqu'au pôle : comme, en effet, pour cette partie de la terre, le soleil, pendant toute la durée de la révolution diurne du monde, se meut au dessus de l'horizon, il est évident que l'ombre y doit décrire un cercle entier autour du gnomon. De là cette dénomination de périsciens proposée par Posidonius : quant aux pays qu'elle désigne, ils n'existent pas, à proprement parler, pour le géographe ; car, ainsi que nous l'avons dit en réfutant Pythéas, le froid les rend absolument inhabitables. Nous n'avons même pas, d'après cela, à nous occuper de l'étendue que peut avoir cette région inhabitable, qu'il nous suffise d'avoir précédemment établi que la distance entre l'équateur et le tropique est de 4 soixantièmes du grand cercle de la terre, ce qui place toute contrée ayant le tropique pour cercle arctique sous le cercle que le pôle du zodiaque décrit dans la révolution diurne du monde.

# L’EUROPE

## **Livre III : L’Ibérie**

### **III, 1 - L'Ibérie - La côte atlantique**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.1]] [1] Cette première esquisse de la géographie une fois tracée, nous devons la faire suivre d'une description détaillée des différentes parties de la terre habitée : tel est le plan effectivement que nous avons annoncé en commençant et jusqu'à présent, ce semble, la manière dont nous avions divisé notre sujet s'est trouvée bonne. Naturellement, ici encore, comme dans la première partie de notre ouvrage, et pour les mêmes motifs, l'Europe avec les pays qui en dépendent sera notre point de départ.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.2]] [2] Le premier pays de l'Europe à l'occident, nous l'avons déjà dit, est l'Ibérie. Cette contrée, dans la plus grande partie de son étendue, est à peine habitable ; on n'y rencontre, en effet, presque partout que des montagnes, des forêts et des plaines au sol maigre et léger, arrosées qui plus est de façon irrégulière. La région septentrionale, qui a déjà le double inconvénient d'un sol très âpre et d'un climat extrêmement froid, doit encore à sa situation le long de l'Océan d'être absolument privée de relations et de communications avec les autres contrées, aussi n'imagine-t-on pas de séjour plus misérable. Telle est la nature de cette partie de l'Ibérie ; en revanche, la partie méridionale presque tout entière est riche et fertile, surtout ce qui se trouve placé en dehors des Colonnes d'Hercule. C'est ce que nous ferons voir en présentant la chorographie du pays. Mais auparavant, déterminons-en la forme et l'étendue.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.3]] [3] L'Ibérie ressemble tout à fait à une peau de boeuf, qu'on aurait déployée dans le sens de sa longueur de l'O. à l'E. (la partie antérieure tournée du côté de l'E.), et dans le sens de sa largeur du N. au S. Elle a 6000 stades de longueur, mais sa largeur qui, là où elle est la plus grande, mesure 5000 stades, tombe en certains endroits beaucoup au-dessous de 3000, notamment aux abords du Mont Pyréné, qui en représente le côté oriental. Cette montagne, en effet, s'étend du S. au N. en forme de chaîne continue et sépare la Celtique de l'Ibérie. Or, la Celtique se trouve être, ainsi que l'Ibérie, de largeur variable, et, comme c'est dans la partie où elles se rapprochent le plus du Mont Pyréné que l'une et l'autre contrée présentent le moins de largeur des bords de la mer Intérieure à ceux de l'Océan, elles offrent dans la même partie l'une et l'autre, et du côté de l'Océan comme du côté de la mer Intérieure, de grands golfes ou enfoncements. Seulement, les golfes celtiques, ou, comme on les appelle aussi, les golfes*galatiques*, ont plus de profondeur, et l'isthme de la Celtique est comparativement plus étroit que celui de l'Ibérie. Le Mont Pyréné forme donc le côté oriental de l'Ibérie. Quant au côté méridional, il est déterminé en partie par la mer Intérieure, depuis le Mont Pyréné jusqu'aux Colonnes d'Hercule, en partie par la mer Extérieure jusqu'au promontoire Sacré, puis le troisième côté ou côté occidental s'étend à peu près parallèlement au Mont Pyréné, depuis le promontoire Sacré jusqu'à la pointe du pays des Artabres, connue sous le nom de cap Nerium ; enfin, le quatrième côté part de ce cap et va aboutir à l'extrémité septentrionale du Mont Pyréné.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.4]] [4] Pour décrire maintenant le pays en détail, nous reprendrons du promontoire Sacré. Ce cap marque l'extrémité occidentale non seulement de l'Europe, mais de la terre habitée tout entière. Car, si la terre habitée finit au couchant avec les deux continents d'Europe et de Libye, avec l'Ibérie, extrémité de l'Europe, et avec la Maurusie, première terre de la Libye, la côte d'Ibérie au promontoire Sacré se trouve dépasser la côte opposée de 1500 stades environ. De là le nom de*Cuneus*, sous lequel on désigne toute la contrée attenante audit promontoire et qui, en latin, signifie un*coin*. Quant au promontoire même ou à la partie de la côte qui avance dans la mer, Artémidore, qui nous dit avoir été sur les lieux, en compare la forme à celle d'un navire ; quelque chose même, suivant lui, ajoute à la ressemblance, c'est la proximité de trois îlots placés de telle sorte, que l'un figure l'éperon, tandis que les deux autres, avec le double port passablement grand qu'ils renferment, figurent les*épotides*du navire. Le même auteur nie formellement l'existence sur le promontoire Sacré d'un temple ou d'un autel quelconque dédié soit à Hercule, soit à telle autre divinité, et il traite Ephore de menteur pour avoir avancé le fait. Les seuls monuments qu'il y vit étaient des groupes épars de trois ou quatre pierres, que les visiteurs, pour obéir à une coutume locale, tournent dans un sens, puis dans l'autre, après avoir fait au-dessus certaines libations ; quant à des sacrifices en règle, il n'est pas permis d'en faire en ce lieu, non plus qu'il n'est permis de le visiter la nuit, les dieux, à ce qu'on croit, s'y donnant alors rendez-vous. En conséquence, les visiteurs sont tenus de passer la nuit dans un bourg voisin et d'attendre le jour pour se rendre au cap Sacré, en ayant soin d'emporter de l'eau avec eux, vu que l'eau y manque absolument.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.5]] [5] Comme il est, à la rigueur, possible que les choses se passent de la sorte, il nous faut bien admettre cette partie du récit d'Artémidore, mais ce qui suit n'est évidemment qu'un tissu de fables et de superstitions populaires, et alors il devient impossible d'ajouter foi à son témoignage. «Les gens du peuple, nous dit Posidonius, sont généralement persuadés, que, dans les contrées qui bordent l'Océan, le soleil paraît à son coucher plus grand qu'il ne paraît ailleurs, et qu'il s'y couche avec un bruit strident, comme si la mer sifflait en éteignant les feux de l'astre qui se plonge dans son sein, or c'est là une grossière erreur et c'en est une autre de prétendre que, dans ces mêmes contrées, la nuit succède brusquement au coucher du soleil. Non, ajoute-t-il, la nuit n'y arrive pas brusquement, seulement elle suit de très près le coucher du soleil, et ceci s'observe également sur le bord des autres grandes mers. Dans les pays où le soleil se couche derrière de hautes montagnes, ce qu'on appelle la*lumière diffuse*prolonge la durée du jour davantage après le coucher de l'astre ; ici naturellement cette prolongation n'a pas lieu, cependant l'obscurité ne s'y fait point tout d'un coup, non plus que dans les grandes plaines. Pour ce qui est maintenant de l'augmentation apparente du volume du soleil, laquelle s'observe en pleine mer, aussi bien au moment du lever qu'au moment du coucher, elle tient à ce qu'il se dégage plus de vapeurs de l'élément liquide : or, ces vapeurs sont comme des [verres] que les rayons visuels ne traversent qu'en se brisant, et qui ne transmettent à l'oeil que des images grossies, par une illusion analogue à celle qui nous fait paraître de couleur rougeâtre soit le soleil, soit la lune, quand nous les voyons se lever ou se coucher à travers un nuage sec et léger». Posidonius nous apprend comment il put constater par lui-même le peu de fondement de l'opinion populaire : pendant trente jours, il résida à Gadira et observa avec soin chaque coucher du soleil. Qu'affirme pourtant Artémidore ? Qu'en cette contrée le soleil paraît à son coucher cent fois plus gros qu'ailleurs, et que la nuit y vient brusquement. On s'aperçoit, du reste, aisément, pour peu que l'on fasse attention à ses paroles, qu'il n'avait pas observé lui-même ce double phénomène du haut du promontoire Sacré, car lui-même constate que personne ne peut mettre le pied sur ledit promontoire pendant la nuit, et, comme la nuit y succède brusquement au jour, on ne pourrait même pas, on le voit, profiter pour s'y rendre du coucher du soleil. Impossible aussi qu'il ait rien vu de pareil d'un autre point du littoral de l'Océan, car Gadira est situé sur l'Océan, et nous aurions alors le témoignage formel de Posidonius et de plusieurs autres voyageurs à opposer au sien.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.6]] [6] La partie du littoral adjacente au promontoire Sacré forme le commencement du côté occidental de l'Ibérie jusqu'à l'embouchure du Tage, et le commencement du côté méridional jusqu'à un autre fleuve appelé Anas, jusqu'à son embouchure s'entend. Ces deux cours d'eau viennent du levant ; mais le premier, le Tage, beaucoup plus considérable que l'autre, coule droit au couchant jusqu'à son embouchure, tandis que l'Anas tourne au midi, formant ainsi, avec le Tage, une mésopotamie, dont la population, composée en majeure partie de Celtici compte aussi quelques tribus lusitaniennes, que les Romains y ont transplantées naguère de la rive opposée du Tage. Il s'y trouve en outre, dans la partie haute, des Carpétans, des Orétans et des Vettons en grand nombre. Tout ce pays-là est déjà passablement fertile, mais celui qui lui fait suite au midi et à l'est ne le cède à pas une des plus riches contrées de la terre habitée pour l'excellence des produits qu'on y retire soit de la terre soit de la mer. Ce pays est celui qu'arrose le Baetis, autre grand fleuve, dont la source est voisine de celle de l'Anas et du Tage, et qui par l'importance de son cours tient le milieu en quelque sorte entre ces deux fleuves : le Baetis fait toutefois comme l'Anas, il coule d'abord au couchant, puis tourne au midi et s'en va déboucher dans la mer aux mêmes rivages que ce fleuve. Du nom du fleuve qui l'arrose ladite contrée a été appelée*Baetique*; elle s'appelle aussi*Turdétanie*d'un des noms des populations qui l'habitent. Ces populations, en effet, portent deux noms : celui de Turdétans et celui de Turdules ; suivant les uns, ces deux noms auraient toujours désigné un seul et même peuple, mais suivant les autres (et Polybe est du nombre de ces derniers, puisque, à l'entendre, les Turdétans avaient pour voisins au nord les Turdules), ils désignaient d'abord des peuples différents. En tout cas, aujourd'hui, toute distinction entre ces peuples a disparu. Comparés aux autres Ibères, les Turdétans sont réputés les plus savants, ils ont une littérature, des histoires ou annales des anciens temps, des poèmes et des lois en vers qui datent, à ce qu'ils prétendent, de six mille ans ; mais les autres nations ibères ont aussi leur littérature, disons mieux leurs littératures, puisqu'elles ne parlent pas toutes la même langue. Cette contrée sise en deçà de l'Anas, se prolonge à l'est jusqu'à l'Orétanie et a pour borne au midi la portion du littoral comprise entre les bouches de l'Anas et les Colonnes d'Hercule. Du reste il est nécessaire que nous la décrivions plus au long, ainsi que les lieux qui l'environnent, afin de ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connaître tous les avantages, toutes les richesses dont la nature l'a dotée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.7]] [7] Entre la partie du littoral ibérien, où sont situées les embouchures du Baetis et de l'Anas, et l'extrémité de la Maurusie, une irruption de la mer Atlantique a formé le détroit des Colonnes d'Hercule, qui fait communiquer aujourd'hui la mer Intérieure avec la mer Extérieure. Or, près de là, chez les Ibères Bastarnes (les mêmes qu'on nomme aussi*Bastules*), s'élève le mont Calpé qui, sans avoir un grand circuit à sa base, s'élève en forme de pic à une telle hauteur, qu'on le prend de loin pour une île. Quand on va pour sortir de notre mer Intérieure et pour entrer dans la mer Extérieure, on a cette montagne tout de suite à droite, puis un peu plus loin, à quarante stades, on aperçoit Carteia, ville considérable et d'origine ancienne, connue pour avoir été naguère l'une des stations navales des Ibères. Quelques auteurs en attribuent la fondation à Hercule, et Timosthène, qui est du nombre, ajoute qu'elle s'appelait primitivement*Héraclée*, et qu'on peut juger de ce qu'elle était naguère par le grand mur d'enceinte et les belles cales qu'on y voit encore.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.8]] [8] Vient ensuite Menlaria, remarquable par ses établissements à saler le poisson, et plus loin la ville et le fleuve de Belon. C'est à Belon qu'on s'embarque habituellement pour passer à Tingis en Maurusie ; il s'y trouve aussi des comptoirs ou entrepôts de commerce et des établissements de salaison. Tingis avait naguère pour voisine une ville nommée Zélis, mais les Romains transportèrent cette ville sur la rive opposée du détroit, après l'avoir augmentée d'une partie de la population de Tingis, puis, y ayant envoyé, pour l'accroître encore, une colonie de citoyens romains, ils la nommèrent Julia Ioza. Suit maintenant l'île de Gadira, qu'un étroit canal sépare de la Turdétanie, et qui est éloignée de Calpé de 750 stades environ, d'autres disent de 800 . Cette île, que rien d'ailleurs ne distinguait des autres, a vu, grâce à l'intrépidité de ses habitants comme hommes de mer et à leur attachement pour les Romains, sa fortune en tout genre prendre un tel essor que, malgré sa situation à l'extrémité même de la terre habitée, son nom a fini par effacer celui des autres îles. Nous y reviendrons, du reste, quand nous en serons à décrire l'ensemble des îles de l'Ibérie.

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.1.9]] [9] Le port de Ménesthée, qui succède à Gadira, est lui-même suivi de l'estuaire d'Asta et de Nabrissa. On nomme*estuaires*certains enfoncements que la mer remplit à la marée haute, et par lesquels on peut remonter, comme par la voie des fleuves, jusque dans l'intérieur des terres et jusqu'aux villes qui en bordent le fond. Immédiatement après cet estuaire, on rencontre la double embouchure du Baetis. L'île comprise entre les deux branches du fleuve intercepte sur la côte une étendue de 100 stades, suivant les uns, une étendue, plus grande encore, suivant les autres. C'est là quelque part que se trouve l'Oracle de Ménesthée, là aussi que s'élève la Tour de Caepion, ouvrage merveilleux construit sur un rocher que les flots battent de tous côtés, et destiné, ainsi que le Phare d'Alexandrie, à prévenir la perte des navires : comme en effet les atterrissements du fleuve produisent sans cesse sur ce point de nouveaux bas-fonds et que les approches de cette côte sont toutes semées d'écueils et de dangers, il était nécessaire d'y élever un signal capable d'être aperçu de loin. De cette tour part celle des branches du Baetis qui mène à la ville d'Ebura et au temple de la déesse*Phosphore*ou*Lucifère*, autrement dite*Lux dubia*. Plus loin sur la côte on voit s'ouvrir d'autres estuaires, après quoi l'on atteint le fleuve Anas, qui a aussi double embouchure, et qu'on peut remonter indifféremment par l'une ou par l'autre de ses branches ; enfin, à l'extrémité de la côte, à une distance de moins de 2000 stades de Gadira, est le promontoire Sacré. D'autres comptent depuis le promontoire Sacré jusqu'à l'embouchure de l'Anas 60 milles, 100 milles de là à l'embouchure du Baetis, et de cette embouchure à Gadira 70 milles.

### **III, 2 - La Turdétanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.1]] [1] Au-dessus de la côte que nous venons de décrire et qui se trouve située en deçà de l'Anas, s'étend la Turdétanie ou contrée arrosée par le Baetis. La Turdétanie a pour limites, à l'O. et au N., le cours de l'Anas ; à l'E., une portion détachée du territoire carpétan et toute l'Orétanie, enfin, au S., cette bande étroite de littoral comprise entre Calpé et Gadira, qu'occupe une partie de la nation bastétane, puis la mer elle même jusqu'à l'Anas. Encore peut-on rattacher à la Turdétanie les Bastétans, dont nous venons de parler, ainsi que les Celtici d'au delà de l'Anas et mainte autre population limitrophe. L'étendue de cette contrée, tant en longueur qu'en largeur, ne dépasse pas 2000 stades, et cependant les villes y sont extrêmement nombreuses : on en compte, dit-on, jusqu'à 200 . Les plus connues naturellement à cause de leurs relations de commerce sont les villes des rives du fleuve et des mstuaires, ainsi que les villes du littoral. Mais il en est deux dans le nombre qui se sont singulièrement accrues en gloire et en puissance, à savoir Corduba, fondation de Marcellus, et la cité des Gaditans, celle-ci par ses entreprises maritimes et son attachement à l'alliance romaine, celle-là par la fertilité et l'étendue de son territoire, et aussi par sa situation sur le Baetis, qui n'a pas peu contribué en effet à sa prospérité, sans compter que sa population primitive, composée de Romains et d'indigènes, n'avait compris que des hommes de choix, car c'était la première colonie que les Romains envoyaient dans le pays. Après cette ville et Gadira, il faut citer encore, comme ayant joui d'un certain renom, Hispalis, autre colonie romaine, dont l'importance commerciale subsiste même aujourd'hui, mais qui s'est vu récemment éclipser par [Asidigis], quand cette ville, jusque-là humble et de peu d'apparence, eut l'honneur de recevoir dans ses murs une colonie d'anciens soldats de César.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.2]] [2] Aux villes que nous venons de nommer succèdent Italica et Ilipa sur le Baetis même, Astigis moins près du fleuve, Carmon, Obulcon, puis, dans les environs du champ de bataille où fut détruite l'armée des fils de Pompée, Munda, Ategua, Urson, Tuccis, Ulia, Aegua, toutes peu éloignées de Corduba. Munda est en quelque sorte la métropole du canton, elle est située à 1400 stades de Carteia, où Cneus se réfugia après sa défaite, mais pour s'y embarquer aussitôt et gagner de là un autre point de la côte défendu par de hautes montagnes, dans lesquelles il se jeta, et ne tarda pas à trouver la mort. Quant à son frère Sextus, après s'être sauvé de Corduba et avoir guerroyé quelque temps encore en Ibérie, il réussit à soulever la Sicile, mais il s'en vit chasser également, et, ayant passé en Asie, il finit par tomber aux mains des lieutenants d'Antoine, et, sur un ordre d'eux, subit le dernier supplice à Midaeum. Dans le pays des Celtici, maintenant, la ville la plus connue est Conistorgis ; de même, la plus connue de celles qui bordent les lagunes ou*estuaires*est Asta, où les Gaditans tiennent habituellement leurs assemblées, parce qu'elle n'est pas à plus de 100 stades au-dessus du port de leur île.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.3]] [3] Les rives du Baetis sont de toute la contrée la partie la plus peuplée : ce fleuve peut être remonté jusqu'à une distance de 1200 stades environ de la mer, c'est-à-dire jusqu'à Corduba, et même un peu plus haut ; les campagnes qui le bordent sont cultivées avec un soin extrême, ainsi que les petites îles qu'il renferme ; et, pour comble d'agrément, la vue s'y repose partout sur des bois et des plantations de toute sorte admirablement entretenues. Les transports d'un fort tonnage peuvent remonter jusqu'à Hispalis, c'est-à-dire l'espace de 500 stades ou peu s'en faut, et les navires plus faibles encore plus haut, jusqu'à Ilipa ; mais, pour atteindre Corduba, il faut se servir de barques, de ces barques de rivière qui, faites anciennement d'un seul tronc d'arbre, le sont aujourd'hui de plusieurs pièces assemblées. Au-dessus de Corduba, vers Castlon, le fleuve cesse d'être navigable. Plusieurs rangées de montagnes parallèles entre elles suivent sa rive septentrionale, en s'en rapprochant tantôt plus, tantôt moins : elles contiennent beaucoup de gîtes métallifères. L'argent notamment est très abondant aux environs d'Ilipa et de Sisapon, du Nouveau comme du Vieux-Sisapon ; près de Cotines, on trouve de l'or associé au cuivre. On a donc ces montagnes à gauche quand on remonte le fleuve. A droite, maintenant, s'étend une plaine élevée, très vaste et très fertile, couverte de beaux arbres et riche en pâturages. L'Anas, comme le Battis, peut être remonté, mais il ne peut l'être par des navires d'un aussi fort tonnage, ni aussi avant. Sa rive septentrionale est également bordée de montagnes qui contiennent des gîtes métallifères, et se prolongent jusqu'au Tage. La nature des terrains métallifères, on le sait, est d'être âpre et stérile, tel est en effet l'aspect que présente le pays aux abords de la Carpétanie, et plus encore vers la frontière de la Celtibérie. Tel est aussi l'aspect de la Baeturie, dont les plaines sèches et arides bordent le cours de l'Anas.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.4]] [4] La Turdétanie, au contraire, jouit d'une merveilleuse fertilité, non seulement tout y vient et en grande abondance, mais ces avantages naturels sont en quelque sorte doublés par les facilités qu'elle a pour l'exportation de ses produits. Le superflu de ses récoltes, en effet, se vend et s'enlève aisément vu le grand nombre de bâtiments de commerce qui la sillonnent grâce à ses beaux fleuves et à la disposition de ses estuaires, lesquels ressemblent, avons-nous dit, à des fleuves, et peuvent être, comme ceux-ci, remontés depuis la mer non seulement par les petites embarcations, mais même par de grands bâtiments, et peuvent l'être jusqu'aux villes de l'intérieur. On sait qu'au-dessus de la côte comprise entre le Promontoire Sacré et les Colonnes d'Hercule tout le pays n'est à proprement parler qu'une plaine : or, cette plaine sur beaucoup de points est entamée par des combes ou ravins, qui, semblables à des vallées de moyenne grandeur, ou tout au moins aux lits encaissés des fleuves, partent de la mer et pénètrent dans l'intérieur des terres à plusieurs centaines de stades de distance, et, comme, à la marée haute, les eaux de la mer y font irruption et les remplissent, les embarcations peuvent les remonter ni plus ni moins qu'ils remontent les fleuves, voire même plus facilement, car la navigation y ressemble à la descente d'une rivière, nul obstacle ne la gêne et le mouvement ascendant de la marée la favorise comme pourrait le faire le courant de la rivière. Ajoutons que sur cette côte le flot a plus de force qu'ailleurs : poussé en effet des espaces libres et ouverts de la mer Extérieure vers l'étroit canal que la Maurusie forme en s'avançant à la rencontre de l'Ibérie, le flot rebondit en quelque sorte et pénètre aisément les parties peu résistantes de la côte. Quelques-unes de ces combes ou tranchées naturelles se vident complètement avec le reflux, d'autres ne sont jamais entièrement à sec. Il y en a aussi qui contiennent des îles. Tel est l'aspect particulier que donnent aux estuaires compris entre le Promontoire Sacré et les Colonnes d'Hercule l'élévation et la force exceptionnelles des marées. Sans doute, cette élévation procure certains avantages à la navigation : elle est cause, par exemple, que ces estuaires sont ici et plus nombreux et plus étendus, ce qui permet aux bâtiments de commerce, sur certains points, de remonter par cette voie jusqu'à 8[00] stades dans l'intérieur, et le pays, rendu en quelque sorte navigable dans tous les sens, offre ainsi à l'importation comme à l'exportation des marchandises de grandes facilités. Mais il en résulte aussi des inconvénients graves : ainsi, dans les fleuves, la navigation, soit en montant soit en descendant, est rendue extrêmement dangereuse par cette force du flot et par la résistance plus grande qu'il oppose au courant ; dans les estuaires, au contraire, c'est le reflux qui est particulièrement à craindre ; comme son mouvement a en effet une rapidité proportionnée à celle du flot, il n'est pas rare de voir des bâtiments, surpris par cette rapidité du reflux, demeurer à sec. Il est arrivé aussi que des bestiaux, en passant dans les îles qui bordent les rivages de ces estuaires, aient été engloutis, ou que, se voyant cernés dans ces îles, ils aient tenté de revenir et se soient noyés dans le trajet. Les gens du pays cependant prétendent que les vaches, pour avoir souvent observé le fait, attendent maintenant que la mer se soit tout à fait retirée avant d'essayer de regagner la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.5]] [5] Après s'être familiarisées avec la nature des lieux et avoir reconnu que les estuaires pouvaient servir aux mêmes usages que les fleuves, les populations bâtirent sur leurs bords, comme sur les rives des fleuves, des villes et des établissements de tout genre : ainsi furent fondées Asta et Nabrissa, Onoba, [Os]sonoba, Maenoba et maintes autres villes encore. On a en outre sur différents points la ressource de canaux qui ont été creusés par suite des progrès de la circulation et de la multiplicité des transports à effectuer tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. A défaut de canaux, on utilise même les confluents ou communications temporaires qui s'établissent entre les fleuves et les aestuaires, lors des grandes crues et des débordements, quand les isthmes qui les séparent habituellement sont couverts par les eaux et rendus navigables, les bâtiments passant alors directement des fleuves dans les lagunes et des lagunes dans les fleuves. Tout le commerce de cette contrée se fait avec l'Italie et avec Rome : or, jusqu'aux Colonnes d'Hercule (si l'on excepte toutefois le passage du détroit qui offre quelque difficulté), les conditions de la navigation sont bonnes ; celles de la traversée de notre mer Intérieure le sont également. A la hauteur, en effet, où se tiennent les bâtiments, la mer, surtout au large, est habituellement calme, ce qui est un grand avantage pour les lourds transports du commerce, sans compter que les vents du large sont réguliers. Enfin, la paix dont on jouit aujourd'hui, grâce à la destruction des pirates, ajoute encore à la sûreté de la navigation. Il y a pourtant un inconvénient dans cette traversée d'Ibérie, et Posidonius le signale pour l'avoir éprouvé, c'est qu'en ces parages jusqu'au golfe de Sardaigne les*eurus*, ou vents d'est, sont des vents étésiens : ainsi s'explique qu'il ait mis trois mois pour atteindre l'Italie, et encore à grand'peine, après s'être vu à plusieurs reprises jeté hors de sa route et ballotté des îles Gymnesiae aux côtes de la Sardaigne, et de ces îles aux côtes de la Libye qui leur font face.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.6]] [6] On exporte de la Turdétanie du blé, du vin en grande quantité, beaucoup d'huile aussi, et qui plus est, de l'huile excellente ; puis de la cire, du miel, de la poix, beaucoup de graine de kermès et du cinabre, qui vaut pour la qualité la terre de Sinope. En outre, les Turdétans n'emploient pour leurs constructions navales que des bois de leur pays. Un autre avantage, c'est qu'ils ont chez eux du sel fossile et beaucoup de rivières aux eaux salées ; de là cette grande quantité de salaisons, d'aussi bonne qualité pour le moins que celles du Pont, qu'on tire non seulement de leur pays, mais de tout le reste de la côte située en dehors des Colonnes d'Hercule. Il nous venait aussi anciennement beaucoup de leurs tissus, de leurs étoffes. Aujourd'hui leurs laines elles-mêmes sont plus demandées que les laines coraxiennes : il est de fait qu'il n'y a rien de plus beau, et l'on s'explique en les voyant qu'un bélier reproducteur de Turdétanie se paye un talent. La même supériorité se remarque dans les tissus légers que fabriquent les Salaciètes. Ajoutons que l'abondance du bétail de toute espèce et du gibier est quelque chose de prodigieux en ce pays. Quant aux animaux nuisibles, ils y sont rares, et l'on ne peut guère donner ce nom qu'à une espèce particulière de petits lièvres, dits*lébérides*, qui se terrent et gâtent en effet les arbres et les plantes en rongeant leurs racines. Ce fléau, commun du reste à presque toute l'Ibérie, étend ses ravages jusqu'à Massalia et infeste même les îles. C'est au point qu'on raconte que les habitants des îles Gymnesiae députèrent naguère à Rome pour demander qu'on leur assignât d'autres terres, sous prétexte qu'ils étaient chassés de leurs îles par ces animaux destructeurs devenus si nombreux, qu'il n'y avait plus à songer à leur résister. Peut-être bien faut-il, quand le fléau dépasse ainsi ses proportions habituelles, et qu'il se déchaîne avec la violence de la peste, semblable à ces invasions de serpents et de rats qui ont affligé certains pays, peut-être bien faut-il recourir à ce moyen extrême ; mais en temps ordinaire on emploie pour le combattre divers genres de chasse, notamment la chasse au chat sauvage. Cet animal, originaire de la Libye, est dressé tout exprès ; après l'avoir muselé, on le lâche dans le terrier du lièvre, s'il l'attrape, il le traîne dehors avec ses griffes, autrement il le force à fuir et à reparaître à la surface de la terre, où les chasseurs qui guettent sa sortie le prennent aisément. Ce qui peut du reste donner l'idée de l'importance des exportations de la Turdétanie, c'est le fort tonnage et le grand nombre des bâtiments turdétans : de tous les bâtiments de commerce, en effet, que l'on voit, soit à Dicaearchie, soit dans le port d'Ostie, arsenal maritime de Rome, les plus gros viennent de la Turdétanie et leur nombre n'est guère inférieur à celui des bâtiments qui viennent de Libye.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.7]] [7] Mais si riche que soit l'intérieur de la Turdétanie par les productions de son sol, on peut dire que le littoral n'a rien à lui envier par les richesses qu'il tire de la mer. En général, les différentes espèces d'huîtres et de coquillages qu'on recueille sur les côtes de la mer Extérieure dépassent, tant pour la quantité que pour la grosseur, les proportions ordinaires ; ici la disproportion est encore plus forte, ce qui tient vraisemblablement à l'élévation exceptionnelle des marées sur ce point ; car on conçoit que, plus exercés par la violence des flots, ces animaux pullulent et grossissent davantage. Il en est de même, au reste, pour les différentes espèces de cétacés, pour les orques, les baleines et pour les souffleurs : on sait que le nom de ces derniers vient de ce que, quand ils soufflent ou respirent, ils semblent à qui les voit de loin lancer en l'air une colonne de vapeur. Les congres acquièrent également dans ces parages un développement monstrueux et dépassent infiniment en grosseur ceux de nos côtes, tel est le cas aussi des murènes et en général de tous les poissons de même espèce. Les buccins et les murex qu'on ramasse près de Carteia ont, à ce qu'on prétend, une contenance de dix cotyles, et, plus près de la mer Extérieure, il n'est pas rare de pêcher des murènes et des congres pesant plus de quatre-vingts mines, des poulpes du poids d'un talent, des calmars de deux coudées de long et le reste à l'avenant. On a remarqué aussi que les thons, qui des différents points du littoral de la mer Extérieure affluent vers cette côte, sont singulièrement gros et gras : cela tient à ce qu'ils trouvent à s'y nourrir du gland d'un chêne qui croît au fond de la mer, et qui, bas et écrasé de sa nature, n'en porte pas moins de très gros fruits. Cet arbre croît du reste avec la même abondance dans l'intérieur des terres en Ibérie, et il a cela de particulier que ses racines n'ont pas moins de profondeur que celles du chêne ordinaire quand il a atteint sa pleine croissance, et qu'en même temps son tronc est moins élevé que celui du chêne nain. Or, telle est l'abondance des fruits de ce chêne sous-marin, qu'une fois l'époque de la maturité venue on voit tout le rivage, en dedans comme en dehors des Colonnes d'Hercule, couvert de glands que le flux y a rejetés. Notons seulement qu'en deçà du détroit le gland va toujours diminuant de grosseur. Suivant Polybe, la mer porte ces glands des rivages de l'Ibérie à ceux du Latium ; mais il se pourrait, ajoute-t-il, que cette espèce de chêne crût aussi en Sardaigne et dans les îles voisines. Les thons, de leur côté, à mesure qu'ils se rapprochent du détroit des Colonnes en venant de la mer Extérieure, maigrissent sensiblement, faute de rencontrer dans ces parages la même abondance de nourriture. C'est ce qui fait dire encore à Polybe qu'on pourrait donner au thon le nom de*cochon marin*, à voir comme cet animal est friand de gland et quelle propriété merveilleuse a le gland de l'engraisser. On a remarqué enfin, suivant lui, que, quand le gland foisonne, les thons foisonnent aussi.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.8]] [8] Qu'à tant de richesses, maintenant, dont la Turdétanie est pourvue, la nature ait encore ajouté la richesse minérale, ce n'est pas là, disons-le, un mince sujet d'étonnement, mais bien un fait insolite qu'on ne saurait trop admirer. Car, si toutes les parties de l'Ibérie abondent en mines, toutes n'ont pas en même temps une fertilité égale, une égaie richesse de productions, elles sont même moins fertiles à proportion qu'elles sont plus riches en mines, et il est très rare qu'un pays possède au même degré l'un et l'autre avantages, très rare aussi que, dans les limites étroites d'un même canton, les différentes espèces de métaux se trouvent réunies. La Turdétanie cependant, comme aussi le pays qui y touche, jouit de ce double privilège et à un degré tel qu'il n'y a pas d'expression admirative qui ne demeure bien au-dessous de la réalité. Nulle part, jusqu'à ce jour, on n'a trouvé l'or, l'argent, le cuivre, et le fer à l'état natif dans de telles conditions d'abondance et de pureté. Pour ce qui est de l'or, on ne l'y extrait pas seulement des mines, mais aussi du lit des rivières au moyen de la drague. Il y a en effet une espèce de sable aurifère que charrient les torrents et les fleuves, mais qui se trouve également dans maints endroits dépourvus d'eau : seulement, dans ces endroits, l'or échappe à la vue, tandis qu'aux lieux arrosés d'eau vive on voit de prime abord reluire la paillette d'or. Au surplus, dans ce cas-là, on n'a qu'à faire apporter de l'eau et à en inonder ces terrains secs et arides, pour qu'aussitôt l'or reluise aux yeux. Cela fait, soit en creusant des puits, soit par tout autre moyen, on se procure le sable aurifère, on le lave ensuite et l'or est mis à nu. Actuellement les lavages d'or sont plus nombreux dans le pays que les mines d'or proprement dites. A entendre les Galates ou Gaulois, leurs mines du mont Cemmène et celles qu'ils possèdent au pied du mont Pyréné, sont bien supérieures à celles d'Ibérie ; mais de fait les métaux d'Ibérie sont généralement préférés. Il arrive quelquefois, dit-on, qu'on rencontre parmi les paillettes d'or, ce qu'on appelle des*pales*, c'est-à-dire des pépites du poids d'une demi-livre et qui ont à peine besoin d'être purifiées. On parle aussi de pépites plus petites et de forme mamelonnée qu'on trouve en fendant la roche. Ces pépites soumises à une première cuisson et purifiées au moyen d'un mélange de terre alumineuse donnent une scorie qui n'est autre chose que l'*electrum*. Cette scorie d'or mêlé d'argent est cuite de nouveau, l'argent alors est brûlé et l'or seul demeure : l'or est en effet de sa nature fusible [et mou, tandis que l'argent a quelque chose de résistant] et de*lithoïde*ou de terreux. C'est ce qui explique que le feu de paille convienne mieux pour faire fondre l'or ; car cette flamme, un peu molle, est proportionnée en quelque sorte à la nature tendre et fusible de l'or, tandis qu'il se perd beaucoup de substance avec un feu de charbon, qui, plus fort et plus âcre, liquéfie trop le métal et le vaporise. - Pour l'exploitation des rivières à paillettes, on se sert de la drague, et le sable qu'elle extrait est lavé près de là dans des auges ou sébiles, ou bien l'on creuse un puits sur la rive, et la terre qu'on en retire est soumise au lavage. On donne en général ici une grande élévation aux fourneaux à argent, pour que la fumée, qui se dégage du minerai et qui de sa nature est lourde et délétère, se dissipe plus aisément en s'échappant plus haut dans l'air. Quant aux mines de cuivre qu'on exploite dans le pays, elles portent, quelques-unes du moins, le nom même qu'on donne aux mines d'or, et les gens du pays en concluent qu'effectivement dans les anciens temps on extrayait de l'or de ces mines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.9]] [9] Posidonius célèbre l'abondance et la supériorité des métaux de l'Ibérie et, dans ce passage, non seulement il ne s'abstient pas des figures de rhétorique qui lui sont familières, mais il se laisse aller, on peut dire, à toutes les hyperboles du lyrisme. Ecoutez-le : il croit ce que raconte la fable, qu'anciennement, après un vaste embrasement des forêts, la terre, précieux composé d'argent et d'or, fut liquéfiée, et vomit ces métaux à sa surface, il le croit, «d'autant qu'aujourd'hui encore, chaque montagne, chaque colline de l'Ibérie semble un amas de matières à monnayer préparé des mains mêmes de la prodigue Fortune. En somme, ajoute-t-il, qui voit ces lieux peut croire qu'il a sous les yeux le trésor intarissable de la nature ou l'inépuisable réserve d'un souverain. Cette terre en effet (c'est toujours lui qui parle) n'est pas riche seulement par ce qu'elle montre, elle l'est plus encore par ce qu'elle cache, et l'on peut dire en vérité que pour les Ibères ce n'est pas le Dieu des enfers, mais bien le Dieu des richesses, que ce n'est pas Pluton, mais bien Plutus qui occupe les profondeurs souterraines». Voilà dans quel langage fleuri Posidonius a parlé des mines de l'Ibérie, comme si lui aussi avait à son service une mine inépuisable de mots et d'images. Plus loin, voulant donner l'idée du zèle des mineurs turdétans, il rappelle le mot du Phaléréen sur les mines d'argent de l'Attique : «à voir ces hommes creuser la terre avec autant d'ardeur, ne dirait-on pas qu'ils espèrent en extraire Pluton lui-même ?» A cette ardeur il compare l'industrie et l'activité que déploient les Turdétans soit pour creuser leurs profondes et sinueuses syringes, soit pour épuiser à l'aide de la limace égyptienne l'eau des fleuves souterrains qui de temps à autre leur barrent le passage. Seulement, le travail des mineurs turdétans est autrement récompensé que ne l'est celui des mineurs de l'Attique. Tandis que ceux-ci, en effet, semblent réaliser la fameuse énigme : «Ils n'ont pas eu ce qu'ils comptaient avoir et ont perdu ce qu'ils avaient», les Turdétans, eux, retirent d'énormes profits de leurs mines : dans celles de cuivre, par exemple, le cuivre pur représente le quart de la masse de terre extraite et il est telle mine d'argent qui rapporte à son propriétaire en trois jours la valeur d'un talent euboïque. Pour ce qui est de l'étain, Posidonius nie qu'on le recueille à la surface du sol, ainsi que les historiens se plaisent à le répéter, et, suivant lui, c'est uniquement des mines qu'on l'extrait, ce sont des mines d'étain, par exemple, qui se trouvent dans le pays de ces Barbares au-dessus de la Lusitanie et dans les îles Cassitérides, ainsi que dans les autres îles Britanniques, d'où Massalia tire aussi beaucoup d'étain. Lui-même pourtant nous signale chez les Artabres, à l'extrémité nord-ouest de la Lusitanie, la présence superficielle de minerais d'argent, d'étain et d'or blanc ou d'or mêlé d'argent ; il ajoute que le sable des rivières en est aussi chargé et que, pour l'extraire, les femmes ratissent soigneusement ce sable et le lavent ensuite dans des espèces de sas ou de tamis tressés à la façon des paniers. Ici s'arrête ce qu'a dit Posidonius des mines de l'Ibérie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.10]] [10] Polybe, à son tour, nous parle, en décrivant Carthage-la-Neuve, de mines d'argent, très considérables, situées à 20 stades environ de cette ville et mesurant 400 stades de circuit : ces mines, qui occupaient de son temps, et cela tout le long de l'année, une population de 40 000 ouvriers, rapportaient à la République romaine 25 000 drachmes par jour. Sans entrer dans tous les détails métallurgiques que donne Polybe (ce qui nous mènerait trop loin), nous rappellerons seulement ce qu'il dit de la pépite argentifère que roulent les eaux des rivières : après l'avoir pilée, on la passait au crible sur l'eau ; le sédiment était pilé de nouveau et lavé encore à grande eau ; puis l'on recommençait à piler le sédiment de la seconde opération et ainsi de suite ; enfin, à la cinquième, on faisait fondre le sédiment, le plomb se séparait sous l'action de la chaleur et dégarnit en même temps l'argent complètement purifié. Les mines d'argent des environs de Carthage-la-Neuve sont aujourd'hui encore en pleine exploitation ; mais, comme toutes les autres mines d'argent situées en Ibérie, elles ont cessé d'appartenir à l'Etat pour passer aux mains de particuliers ; les mines d'or seules sont demeurées pour la plupart propriétés de l'Etat. Nous ajouterons qu'il existe à Castlon et en d'autres lieux des mines de plomb d'une nature particulière, dont les filons cachés à une grande profondeur contiennent aussi de l'argent, en trop petite quantité toutefois pour qu'il y ait profit à le séparer du plomb par l'affinage.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.11]] [11] Enfin, non loin de Castlon, s'élève une montagne (la même d'où l'on fait descendre le Baetis) qui a reçu le nom de mont Argyrûs à cause des mines d'argent qui s'y trouvent. Polybe fait venir le Baetis comme l'Anas de la Celtibérie, bien que ces deux fleuves soient séparés l'un de l'autre par un intervalle de 900 stades environ, mais c'est que, par suite de l'accroissement de leur puissance, les Celtibères avaient fini par étendre leur nom de proche en proche à tout le pays environnant. Anciennement, à ce qu'il semble, on désignait le Baetis sous le nom de Tartessos, et Gadira, avec le groupe d'îles qui l'avoisinent, sous le nom d'Erythea, et on explique ainsi comment Stésichore, en parlant du pasteur Géryon, a pu dire qu'il était né

*«Presque en face de l'illustre Erythie, non loin des sources profondes du Tartesse,  
de ce fleuve à tête d'argent, né dans les sombres entrailles d'un rocher».*

On croit aussi que, comme le Baetis a une double embouchure et qu'il laisse un grand espace de terrain entre ses deux branches, les anciens avaient bâti là dans l'intervalle une ville nommée Tartessos ainsi que le fleuve lui-même, et qui avait donné à toute la contrée occupée aujourd'hui par les Turdules le nom de*Tartesside*. Eratosthène, il est vrai, prétend qu'on appelait Tartesside uniquement le canton adjacent au mont Calpé et que le nom d'*Erythea*désignait l'une des îles Fortunées. Mais Artémidore contredit formellement cette assertion, et, à l'entendre, Eratosthène s'est grossièrement trompé sur ce point, tout comme il s'est trompé en affirmant que de Gadira au Promontoire Sacré on compte cinq journées de navigation quand la distance réelle n'excède pas 1700 stades ; - que le phénomène des marées ne se fait pas sentir au delà dudit promontoire, quand il est constant qu'il se produit sur toute la circonférence de la terre habitée ; - que, pour le vaisseau qui fait voile vers la Celtique, la navigation de l'Océan est plus facile et plus sûre le long des côtes septentrionales [que le long des côtes méridionales] de l'Ibérie ; - et comme en général il s'est trompé toutes les fois qu'il s'est laissé prendre à l'aplomb impudent de ce Pythéas.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.12]] [12] Les fictions d'Homère, à considérer aussi bien celles qu'il a pu composer d'après de fausses données que celles qui reposent sur des notions plus exactes et plus vraies, nous fournissent plus d'un indice que ce poète, le curieux, le chercheur par excellence, avait déjà une certaine connaissance de ces lieux. Ainsi, c'était sans doute une donnée fausse que cette situation attribuée anciennement à Tartessos aux derniers confins de l'occident, c'est-à-dire aux lieux mêmes où, pour nous servir des expressions du poète, disparaît dans l'Océan «l'étincelant flambeau du soleil traînant après soi la nuit noire sur la terre au sein fécond». Mais, comme la nuit, par son nom sinistre, donne à tous l'idée d'un lieu proche des enfers, et que les enfers à leur tour confinent au Tartare, on peut supposer qu'Homère, sur ce qu'on lui avait dit de Tartessos, s'est servi de ce nom en le dénaturant et en a tiré celui du Tartare, pour l'appliquer ensuite à la partie la plus reculée des régions souterraines, non sans l'embellir de mainte fiction, conformément à l'usage des poètes. N'est-ce pas là ce qu'il a fait pour les Cimmériens ? Sur ce qu'il avait appris de la position de ces peuples au nord et au couchant du Bosphore, il les a transportés au seuil même des enfers, obéissant peut-être bien aussi en cela à la haine commune des Ioniens pour cette nation qu'on prétend avoir, du vivant d'Homère ou peu de temps avant lui, envahi l'Asie jusqu'à l'Eolide et à l'Ionie. N'est-ce pas par le même procédé encore qu'il a imaginé ses*Planctae*ou roches errantes à l'instar des Cyanées, tirant toujours ses fables de quelque fait réel parvenu à sa connaissance ? Comme les Cyanées sont des écueils dangereux, si dangereux même qu'on les appelle quelquefois aussi les*roches Symplégades*, c'est sous les mêmes couleurs qu'il a représenté les*Planctae*dans son poème, imaginant pour plus de ressemblance cette navigation périlleuse de Jason au milieu des îles errantes. Ajoutons que le détroit des Colonnes et le détroit de Sicile lui suggéraient aussi tout naturellement ce mythe des*Planctae*. Ainsi de la fiction du Tartare, fondée pourtant sur une donnée fausse, on peut déjà conclure qu'Homère connaissait la Tartesside et qu'il y a fait allusion.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.13]] [13] Mais la chose ressort mieux encore [de l'emploi qu'il a fait de certaines notions positives] que nous allons rappeler : l'expédition d'Hercule, par exemple, en ces contrées lointaines et celles des Phéniciens aux mêmes lieux lui donnaient des vaincus l'idée d'un peuple riche et amolli ; et il est de fait que l'assujettissement de cette partie de l'Ibérie aux Phéniciens a été si complet, qu'aujourd'hui encore, dans la plupart des villes de la Turdétanie et des campagnes environnantes, le fond de la population est d'origine phénicienne. Il me paraît certain aussi qu'Ulysse avait poussé jusqu'ici ses courses guerrières, et qu'Homère, qui avait dû rechercher dans l'histoire tout ce qui se rapportait à son héros, l'a su et en a tiré prétexte pour transporter l'*Odyssée*, comme il avait fait l'*Iliade*, du domaine de la réalité pure dans celui de la poésie et des mythes ou fictions familières aux poètes.Il est constant, en effet, que ce n'est pas seulement sur les côtes d'Italie et de Sicile et dans les parages environnants qu'on peut relever les vestiges de toute cette histoire, et l'Ibérie elle-même nous montre aujourd'hui une vile du nom d'*Odyssea*, un temple de Minerve et mille autres traces des erreurs du héros et de ceux qui, comme lui, survécurent à la guerre de Troie, à cette guerre aussi funeste, on peut dire, aux vainqueurs qu'aux vaincus, les premiers n'ayant remporté qu'une victoire cadméenne. Cette victoire, on le sait, avait coûté à chacun des chefs grecs la ruine de sa maison et ne lui avait rapporté en échange qu'une bien faible part des dépouilles de l'ennemi, de sorte qu'à l'imitation des chefs Troyens qui avaient échappé à la mort et à l'esclavage ils s'étaient tournés vers la piraterie, faisant par honte ce que ceux-ci avaient fait par dénument, car chacun s'était dit

*«Qu'il est humiliant de rester si longtemps»*

loin des siens, humiliant surtout

*«De revenir auprès d'eux les mains vides».*

Et c'est ainsi qu'à côté des erreurs d'Enée, d'Anténor et des Hénètes, l'histoire a enregistré celles de Diomède, de Ménélas, de Ménesthée et de maint autre héros grec. Or, instruit par la voix de l'histoire de toutes ces expéditions guerrières aux côtes méridionales de l'Ibérie, instruit aussi de la richesse de cette contrée et des biens de toute sorte qu'elle possède et que les Phéniciens avaient fait connaître, Homère a eu l'idée d'y placer la demeure des Ames pieuses et ce champ Elyséen, où, suivant la prédiction de Protée, Ménélas devait habiter un jour :

*«Quant à vous, Ménélas, les immortels vous conduiront vers le champ Elyséen, aux bornes mêmes de la terre :  
c'est là que siège le bond Rhadamanthe, là aussi que les humains goûtent la vie la plus facile à l'abri de la neige,  
des frimas et de la pluie et qu'au sein de l'Océan s'élève sans cesse le souffle harmonieux et rafraîchissant du zéphyr».*

La pureté de l'air et la douce influence du zéphyr sont bien en effet des caractères propres à cette partie de l'Ibérie, qui, tournée toute du côté de l'occident, possède un climat vraiment tempéré. Il se trouve en outre qu'elle est située juste aux derniers confins de la ferre habitée, c'est-à-dire aux lieux mêmes où la fable, avons-nous dit, a placé les enfers, car la mention de Rhadamanthe dans les vers qui précèdent implique le voisinage de Minos, et l'on sait ce qu'il est dit de Minos dans Homère : «Là j'ai vu Minos, au visage rayonnant, Minos, le fils de Jupiter, qui, son sceptre d'or dans la main, rendait la justice aux morts». D'autres poètes maintenant, venus après Homère, ont enchéri sur ce qu'il avait fait en imaginant à leur tour et l'enlèvement par Hercule des troupeaux de Géryon, et l'expédition du même héros à la conquête des pommes d'or du jardin des Hespérides, et ces îles des Bienheureux, dans lesquelles nous reconnaissons aujourd'hui quelques-unes des îles situées non loin de l'extrémité de la Maurusie qui fait face à Gadira.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.14]] [14] Mais, je le répète, les premiers renseignements étaient dus aux Phéniciens, qui, maîtres de la meilleure partie de l'Ibérie et de la Libye, dès avant l'époque d'Homère, demeurèrent en possession de ces contrées jusqu'à la destruction de leur empire par les armes romaines. Quant à la richesse de l'Ibérie, elle nous est attestée encore par ce que disent certains historiens, que les Carthaginois, dans une expédition que commandait Barca, trouvèrent les peuples de la Turdétanie se servant de crèches d'argent et de tonneaux d'argent ; on se demande même à ce propos si ce ne serait pas l'extrême félicité de ces peuples qui aurait donné lieu à la réputation de longévité qu'on leur a faite, qu'on a faite surtout à leurs rois, et qu'Anacréon rappelle dans ce passage : «Je ne souhaite pour moi ni la corne d'Amalthée ni un siècle et demi de règne sur l'heureuse Tartesse» ; ce qui expliquerait, pour le dire en passant, comment Hérodote nous a conservé le nom d'*Arganthonius*, l'un de ces rois.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.2.15]] [15] A l'avantage de posséder un pays aussi riche se joint, pour les Turdétans, l'avantage de moeurs douces et policées, qui s'observent, du reste, par le fait du voisinage, si ce n'est même de la parenté, comme le croit Polybe, chez les Celtici pareillement, bien qu'à un degré moindre, puisque, en général, les Celtici vivent dispersés dans des bourgades. Les Turdétans, et surtout ceux des rives du Baetis, ne s'en sont pas moins entièrement convertis à la manière de vivre des Romains, jusqu'à renoncer à l'usage de leur idiome national ; et comme, en outre, beaucoup d'entre eux ont été gratifiés du*jus Latii*et qu'ils ont reçu dans leurs villes à plusieurs reprises des colonies romaines, il ne s'en faut guère aujourd'hui que tous soient devenus Romains. L'existence de colonies, telles que*Pax Augusta*chez les Celtici,*Augusta Emerita*chez les Turdules,*Caesaraugusta*chez les Celtibères et autres semblables, montre assez en effet le changement qui s'est opéré dans la constitution politique du pays. En général, on désigne sous le nom de*togati*tous les peuples d'Ibérie qui ont adopté ce nouveau genre de vie et les Celtibères eux-mêmes sont aujourd'hui du nombre, bien qu'ils aient été longtemps réputés les plus féroces de tous. Voilà ce que nous avions à dire de la Turdétanie.

### **III, 3 - Le Tage et la Lusitanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.1]] [1] Qu'on remonte maintenant, en partant toujours du promontoire Sacré, l'autre partie de la côte, celle qui se dirige vers le Tage, on la voit d'abord qui se creuse en forme de golfe ; puis vient le promontoire Barbarium, suivi immédiatement des bouches du Tage : la traversée [dudit golfe] en ligne directe jusqu'aux bouches du Tage est de [1000] stades. Des estuaires se remarquent également sur cette partie de la côte ; nous en signalerons un notamment qui, partant du [promontoire] nommé ci-dessus, pénètre à plus de 400 stades dans l'intérieur et [peut amener les bâtiments jusqu'à Salacia]. Le Tage, large de 20 stades environ à son embouchure, se trouve avoir en même temps assez de profondeur pour que les plus gros transports du commerce le puissent remonter ; et comme, à la marée haute, il forme, en se répandant sur les campagnes qui le bordent, deux espèces de mers intérieures d'une étendue de 150 stades, toute cette portion de la plaine se trouve par le fait acquise à la navigation. De ces deux lacs ou estuaires [que forme le Tage], celui qui est situé le plus haut contient une petite île longue de 30 stades environ et large à peu près d'autant, qui se fait remarquer par la beauté de ses [oliviers] et de ses vignes. Cette île se voit à la hauteur de Moron, ville heureusement située sur une montagne, tout près du fleuve, et à la distance de 500 stades environ de la mer, avec de riches campagnes autour d'elle et de grandes facilités de communication par la voie du fleuve, puisque les plus forts bâtiments peuvent remonter celui-ci dans une bonne partie de son cours, et que dans le reste, c'est-à-dire encore plus loin au-dessus de Moron qu'il n'y a de Moron à la mer, il demeure navigable aux barques ou embarcations de rivière. C'est de cette ville que Brutus, surnommé le*Callaïque*, avait fait sa base d'opérations dans sa campagne contre les Lusitans, laquelle se termina, comme on sait, par la défaite de ces peuples. Il avait en outre fortifié Oliosipon, qui par sa position est comme la [clef] du fleuve, de façon à être maître de son cours et à être toujours libre de faire arriver par cette voie jusqu'à son armée les approvisionnements nécessaires : ces deux villes naturellement sont les plus fortes de toutes celles qui bordent le Tage. Ce fleuve, déjà très poissonneux, abonde aussi en coquillages. Il prend sa source chez les Celtibères et traverse successivement le pays des Vettons, et ceux des Carpétane et des Lusitans, en se dirigeant au couchant équinoxial. Jusqu'à un certain point de son cours, il coule parallèlement à l'Anas et au Baetis ; mais, plus loin, sa direction s'écarte de la leur, ces deux fleuves se détournant alors vers la côte méridionale.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.2]] [2] Des peuples dont nous avons parlé plus haut comme habitant au-dessus des montagnes, les plus méridionaux sont les Orétans, qui s'avancent même jusqu'à la côte dans la partie de l'Ibérie comprise en dedans des Colonnes d'Hercule. Au N. de ceux-ci, maintenant, on rencontre les Carpétans, et plus loin les Vettons et les Vaccéens, dont le territoire est traversé par le Durius : c'est à Acoutea en effet, ville des Vaccéens, qu'on passe habituellement ce fleuve. Viennent enfin les Callaïques, qui occupent une grande partie des montagnes, et qui, ayant été pour cette raison plus difficiles à vaincre, ont mérité de donner leur nom au vainqueur des Disions et ont fini même aujourd'hui par l'étendre et l'imposer à la plupart des peuples de la Lusitanie. Les villes principales de l'0rétanie sont Castalon et Oria.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.3]] [3] Au N. du Tage, s'étend la Lusitanie, qu'habite la plus puissante des nations ibériennes, celle de toutes qui a le plus longtemps arrêté les armes romaines. Cette contrée a pour bornes, au midi le Tage, à l'ouest et au nord l'Océan, et à l'est les possessions des Carpétans, des Vettons, des Vaccéens et des Callaïques, pour ne parler que des peuples connus, car il y en a d'autres qui ne méritent pas d'être nommés, vu leur peu d'importance et leur obscurité. Contrairement à ce que nous venons de dire, quelques auteurs modernes comprennent parmi les peuples lusitans ces tribus limitrophes elles-mêmes. Ajoutons alors que ces tribus confinent, du côté de l'est, les callaïques à la nation des Astures et à celle des Celtibères, et toutes les autres à la Celtibérie. La longueur de la Lusitanie [jusqu'au cap Nerium] est de 3000 stades ; quant à la largeur, laquelle se mesure de la limite orientale à la côte qui lui fait face, elle est beaucoup moindre. Toute la partie orientale est élevée et âpre, mais, au-dessous jusqu'à la mer, le pays ne forme plus qu'une plaine à peine interrompue par quelques montagnes de médiocre hauteur. Aussi Posidonius désapprouve-t-il Aristote d'avoir attribué le phénomène des marées à la disposition de cette côte et de celle de la Maurusie, comme si le reflux de la mer était dû à l'élévation et à la nature rocailleuse de ces extrémités de la terre habitée, qui recevant le flot durement, devraient naturellement le renvoyer de même : les côtes d'Ibérie en effet, et Posidonius le fait remarquer avec raison, n'offrent presque partout que des dunes fort basses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.4]] [4] La contrée que nous décrivons est riche et fertile ; des cours d'eau, grands et petits, l'arrosent, qui viennent tous de l'est et coulent parallèlement au Tage ; la plupart peuvent être remontés, et charrient des paillettes d'or en très grande quantité. Les plus connus de ces cours d'eau à partir du Tage sont le Mundas et la Vacua, qui ne peuvent être l'un et l'autre remontés qu'à une faible distance. Vient ensuite le Durius, dont la source est très éloignée, et qui baigne Numance ou Nomantia et mainte autre place appartenant soit aux Celtibères soit aux Vaccéens ; les gros bâtiments eux-mêmes peuvent le remonter l'espace de 800 stades environ. On franchit encore d'autres cours d'eau, puis l'on atteint le Léthé. Ce fleuve que les auteurs appellent aussi tantôt le Limeas, et tantôt l'Oblivio, descend également de la Celtibérie et du pays des Vaccéens. Il en est de même du Baenis qui lui succède : le Baenis, ou Minius, comme on l'appelle quelquefois, est de tous les fleuves de la Lusitanie le plus grand de beaucoup et il peut être, comme le Durius, remonté l'espace de 800 stades. Posidonius, lui, le fait venir, ainsi que le Durios, du pays des Cantabres. Son embouchure est commandée par une île et protégée par une double jetée, à l'abri de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller. Notons ici une disposition naturelle très heureuse, c'est que le lit de tous ces cours d'eau est si profondément encaissé qu'il suffit même à contenir les flots de la marée montante, ce qui prévient les débordements et empêche que les plaines environnantes soient jamais inondées. Le Baenis fut le terme des opérations de Brutus ; mais on trouverait plus loin encore d'autres cours d'eau coulant parallèlement aux précédents.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.5]] [5] Les derniers peuples de la Lusitanie sont les Artabres, qui habitent près du cap Nerium. Dans le voisinage du même cap, qui forme l'extrémité à la fois du côté occidental et du côté septentrional de l'Ibérie, habitent les Celtici, proches parents de ceux des bords de l'Anas. On raconte en effet qu'une bande de ces derniers, qui avait entrepris naguère une expédition en compagnie des Turdules contre les peuples de cette partie de l'Ibérie, s'étant brouillée avec ses alliés dès la rive ultérieure du Limaeas, et, ayant perdu en même temps, pour comble de malheur, le chef qui la commandait, se répandit dans le pays et se décida à y demeurer, ce qui fit donner au Limaeas cette dénomination de*fleuve du Léthé*ou*de l'Oubli*. Les villes des Artabres sont agglomérées autour d'un golfe connu des marins qui pratiquent ces parages sous le nom de port des Artabres. Aujourd'hui pourtant on donne aux Artabres plus volontiers le nom*d'Arotrebes*. - Trente peuples différents habitent la contrée comprise entre le Tage et la frontière des Artabres ; mais, bien que cette contrée soit naturellement riche en fruits et en bétail, ainsi qu'en or, en argent et en autres métaux, la plupart de ces peuples ont renoncé à tirer partie de ces richesses naturelles pour vivre de brigandage ; de tout temps, en effet, ils ont vécu en guerres soit entre eux, soit avec leurs voisins d'au delà du Tage, jusqu'à ce que les Romains aient mis fin à cet état de choses en faisant descendre les peuples de la montagne dans la plaine et en réduisant la plupart de leurs villes à n'être plus que de simples bourgs, en même temps qu'ils fondaient quelques colonies au milieu d'eux. C'étaient les montagnards, comme on peut croire, qui avaient commencé le désordre : habitant un pays triste et sauvage, et possédant à peine le nécessaire, ils en étaient venus à convoiter le bien de leurs voisins. Ceux-ci, de leur côté, avaient dû, pour les repousser, abandonner leurs propres travaux, et, comme ils s'étaient mis eux-mêmes à guerroyer, au lieu de cultiver la terre, leur pays, faute de soins, avait cessé de rien produire, voire même les fruits qui lui étaient naturels, pour devenir un vrai repaire de brigands.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.6]] [6] Les Lusitans, à ce qu'on dit, excellent à dresser des embuscades et à éclairer une piste ; ils sont agiles, lestes et souples. Le bouclier dont ils se servent est petit, n'ayant que deux pieds de diamètre, la partie antérieure en est concave, et ils le portent suspendu à leur cou par des courroies, on n'en voit pas qui ait d'anse ou d'agrafes. Ils sont armés en outre d'un poignard ou coutelas ; la plupart ont des cuirasses de lin, d'autres, mais en petit nombre, portent la cotte de mailles et le casque à triple cimier ; généralement leurs casques sont de cuir. Les fantassins ont aussi des cnémides, et tiennent à la main chacun plusieurs javelines ; quelques-uns se servent de lances à pointe d'airain. On ajoute que, parmi les peuples riverains du Durios, il en est qui vivent à la façon des Lacédémoniens, se frottant d'huile et se servant d'étrilles et d'étuves chauffées à l'aide de pierres rougies au feu, puis se baignant dans l'eau froide et ne faisant jamais qu'un seul repas, très proprement apprêté, il est vrai, mais d'une extrême frugalité. Les Lusitans font de fréquents sacrifices aux dieux, et examinent les entrailles, sans les arracher du corps de la victime, ils observent aussi les veines de la poitrine, et tirent en outre certaines indications du simple toucher. Ils consultent même dans certains cas les entrailles humaines, se servant à cet effet de leurs prisonniers de guerre, qu'ils revêtent au préalable de saies pour le sacrifice, et, quand la victime tombe éventrée de la main de l'haruspice, ils tirent un premier avertissement de la chute même du corps. Souvent aussi ils coupent la main droite à leurs captifs et en font offrande aux dieux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.7]] [7] Tous ces montagnards sont sobres, ne boivent que de l'eau et couchent sur la dure ; ils portent les cheveux longs et flottants à la manière des femmes, mais, pour combattre, ils se ceignent le front d'un bandeau. Ils se nourrissent surtout de la chair du bouc, Dans leurs sacrifices au dieu Mars, ils immolent aussi des boucs, ainsi que des prisonniers de guerre et des chevaux. Ils font en outre des hécatombes de chaque espèce de victime, à la façon des Grecs. Ils célèbrent des jeux gymniques, hoplitiques et hippiques, dans lesquels ils s'exercent au pugilat et à la course, et simulent des escarmouches et des batailles rangées. Les trois quarts de l'année, on ne se nourrit dans la montagne que de glands de chêne, qui, séchés, concassés et broyés, servent à faire du pain. Ce pain peut se garder longtemps. Une espèce de bière faite avec de l'orge y est la boisson ordinaire ; quant au vin, il est rare, et le peu qu'on en fait est bientôt consommé dans ces grands banquets de famille si fréquents chez ces peuples. Le beurre y tient lieu d'huile. On mange assis ; il y a pour cela des stalles en pierre, qui règnent tout autour des murs et où les convives prennent place suivant l'âge et le rang. Les mets circulent de main en main. Tout en buvant, les hommes se mettent à danser, tantôt formant des choeurs au son de la flûte et de la trompette, tantôt bondissant un à un à qui sautera le plus haut en l'air et retombera le plus gracieusement à genoux. Dans la Bastétanie, les femmes dansent aussi mêlées aux hommes, chacune ayant son danseur vis-à-vis, à qui elle donne de temps en temps les mains. Tous les hommes sont habillés de noir, ils ne quittent pas à proprement parler leurs saies, s'en servant même en guise de couvertures sur leurs lits de paille sèche : ces manteaux, comme ceux des Celtes, sont faits de laine grossière ou de poil de chèvre. Quant aux femmes, elles ne portent que des manteaux et des robes de couleur faites d'étoffes brochées. Dans l'intérieur des terres, on ne connaît, à défaut de monnaies, que le commerce d'échange, ou bien on découpe dans des lames d'argent de petits morceaux qu'on donne en payement de ce qu'on achète. Les criminels condamnés à mort sont précipités ; mais les parricides sont lapidés hors du territoire, par delà la frontière la plus reculée. Les cérémonies du mariage sont les mêmes qu'en Grèce. Les malades, comme cela se pratiquait anciennement chez les Assyriens, sont exposés dans les rues pour provoquer ainsi les conseils de ceux qui ont été atteints des mêmes maux. Antérieurement à l'expédition de Brutus, ces peuples ne se servaient que de bateaux de cuir pour traverser les estuaires et étangs de leur pays ; aujourd'hui ils commencent aussi à avoir des canots creusés dans un seul tronc d'arbre, mais l'usage en est encore peu répandu. Le sel qu'ils recueillent est rouge pourpre, seulement il devient blanc quand il est écrasé. Tel est le genre de vie de tous les montagnards, et, comme je l'ai déjà dit, je comprends sous cette dénomination les différents peuples qui bordent le côté oriental de l'Ibérie jusqu'au pays des Vascons et au Mont Pyréné, à savoir les Callaïques, les Astures et les Cantabres, qui ont tous en effet une manière de vivre uniforme : je pourrais sans doute faire la liste de ces peuples plus longue, mais je n'en ai pas le courage et je recule, je l'avoue, devant l'ennui d'une transcription pareille, n'imaginant pas d'ailleurs que personne puisse trouver du plaisir à entendre des noms comme ceux des Pleutaures, des Bardyètes, des Allobriges et d'autres moins harmonieux et moins connus encore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.3.8]] [8] Au surplus, ce n'est pas seulement la guerre qui a engendré chez ces peuples ces moeurs rudes et sauvages, elles tiennent aussi à l'extrême éloignement où leur pays se trouve des autres contrées, car pour y arriver soit par terre, soit par mer, il faut toujours faire un chemin très long, et naturellement, cette difficulté de communication leur a fait perdre toute sociabilité et toute humanité. Il faut dire pourtant qu'aujourd'hui le mal est moins grand par suite du rétablissement de la paix et des fréquents voyages que les Romains font dans leurs montagnes. Restent quelques tribus qui ont jusqu'ici moins participé que les autres à ce double avantage, celles-là ont conservé un caractère plus farouche, plus brutal, sans compter que chez la plupart d'entre elles cette disposition naturelle a pu se trouver augmentée encore par l'âpreté des lieux et la rigueur du climat. Mais, je le répète, toutes les guerres se trouvent aujourd'hui terminées ; les Cantabres eux-mêmes, qui de tous ces peuples étaient les plus attachés à leurs habitudes de brigandage, ont été réduits par César-Auguste, ainsi que les tribus qui les avoisinent, et, au lieu de dévaster comme par le passé les terres des alliés du peuple romain, ils portent maintenant les armes pour les Romains mêmes : tel est le cas aussi des Coniaci, [des Aruaci], qui habitent [la ville de Segida], aux sources de l'Ebre, [des Belli et des Tytthi]. De plus, Tibère a, sur l'indication d'Auguste, son prédécesseur, envoyé dans ces contrées un corps de trois légions, dont la présence se trouve avoir beaucoup fait déjà, non seulement pour pacifier, mais encore pour civiliser une partie de ces peuples.

### **III, 4 - La côte méditerranéenne de l'Ibérie et la Celtibérie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.1]] [1] La partie de l'Ibérie qui nous reste à décrire comprend : 1° tout le littoral de notre mer des Colonnes d'Hercule au Mont Pyréné ; 2° toute la région intérieure située au-dessus de ladite côte. Or, cette région intérieure, de largeur inégale, a un peu plus de 4000 stades de longueur, c'est-à-dire 2000 stades de moins que la côte à laquelle elle correspond et dont on décompose la longueur ainsi qu'il suit : du mont Calpé, voisin des Colonnes d'Hercule, à Carthage-la-Neuve, une première section de 2200 stades, occupée par les Bastétans, les mêmes qu'on nomme quelquefois les Bastules, et en partie aussi par quelques tribus orétanes ; puis, de Carthage-la-Neuve à l'Ebre, une seconde section de même longueur ou peu s'en faut que la première, et occupée par les Edétans ; enfin une troisième section de 1600 stades, s'étendant en deçà de l'Ebre jusqu'au Mont Pyréné et aux Trophées de Pompée, et habitée dans une partie encore par quelques tribus d'Edétans, et dans le reste par la nation des Indicètes, laquelle est partagée en quatre tribus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.2]] [2] Reprenons maintenant du mont Calpé pour décrire toute cette côte en détail. Tout le long de la Bastétanie et du territoire des Orétans règne une chaîne de montagnes couverte de hautes et épaisses futaies, qui forme la séparation entre le littoral et la région intérieure : cette chaîne, en maint endroit, possède aussi des mines, des mines d'or et d'autres métaux. La première ville qu'on rencontre dans cette partie de la côte est Malaca. Située juste à la même distance de Calpé que Gadira, Malaca est l'emporium ou le marché que fréquentent de préférence les peuples numides de la côte opposée. Il s'y trouve d'importants établissements de salaisons. Quelques auteurs pensent que cette ville n'est autre que Maenacé, que la tradition nous donne pour la plus occidentale des colonies phocéennes, mais il n'en est rien. L'emplacement de Maenacé, ville aujourd'hui ruinée, se trouve à une distance plus grande de Calpé, et, d'ailleurs, le peu de vestiges qui en restent dénotent une ville hellénique, tandis que Malaca, en même temps qu'elle est plus rapprochée de Calpé, a la physionomie complétement phénicienne. Vient ensuite la cité des Exitans, qui a donné son nom aussi à un genre de salaisons estimées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.3]] [3] Abdères, qui lui succède, est également d'origine phénicienne. Au-dessus de cette ville, maintenant, dans la montagne, se trouve, dit-on, Odyssea, la ville d'Ulysse, avec le temple de Minerve qui en dépend. Posidonius affirme le fait, ainsi qu'Artémidore et Asclépiade de Myrlée, grammairien connu pour avoir professé chez les Turdétans et pour avoir publié sous forme de relation de voyage une description des peuples de ces contrées. Ce dernier auteur ajoute que les parois du temple de Minerve à Odyssea supportent encore les boucliers et les éperons de navire qui y furent fixés anciennement en commémoration des erreurs d'Ulysse. Il veut aussi qu'il y ait eu chez les Callaïques un établissement formé par quelques-uns des compagnons de Teucer, et rappelle en même temps qu'on voyait naguère en ce pays deux villes appelées l'une Hellenes et l'autre Amphilochi, ce qui semblerait prouver qu'Amphilochus était venu mourir ici, et que ses compagnons, continuant d'errer à l'aventure, avaient poussé plus loin jusque dans l'intérieur des terres. Suivant une autre tradition recueillie par le même auteur, quelques-uns des compagnons d'Hercule auraient également fondé un établissement en Ibérie. Il y serait venu aussi une colonie messénienne. Enfin Asclépiade et d'autres auteurs nous parlent d'une bande de Lacédémoniens qui auraient occupé une partie de la Cantabrie. Ajoutons qu'il se trouve dans la même contrée une ville du nom d'Opsicella [ou d'Ocela], qui passe pour avoir été fondée par Ocelas, l'un des héros qui accompagnaient Anténor et ses enfants lors de leur passage en Italie. En Libye, d'autre part, s'il faut ajouter foi aux rapports des marchands Gadirites, comme ont fait certains auteurs que nomme Artémidore, il existe réellement au-dessus de la Maurusie, et dans le voisinage des Ethiopiens occidentaux, des peuples appelés*Lotophages*parce qu'ils se nourrissent de la plante et racine du lotos, laquelle les dispense de boire ou plutôt leur tient lieu de boisson, le pays qu'ils habitent et qui se prolonge jusqu'au-dessus de Cyrène étant complètement dépourvu d'eau. Ce ne sont même pas là les seuls Lotophages, car on donne ce nom aussi aux habitants de l'île Méninx, l'une des deux îles qui commandent l'entrée de la Petite Syrte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.4]] [4] On conçoit donc parfaitement que l'imagination d'Homère ait pu, modifiant sur ce point les traditions relatives aux erreurs d'Ulysse, transporter par delà les Colonnes d'Hercule, en pleine mer Atlantique, une partie des aventures du héros (car ici, tant par le choix des lieux que par les autres circonstances, la fiction s'écartait assez peu des données positives de l'histoire pour paraître presque vraisemblable) ; on conçoit également qu'il se soit trouvé des personnes, comme voilà Cratès de Mallos et d'autres encore, qui, conciliant leur foi dans ces traditions historiques avec le respect dû à la grande érudition d'Homère, ont fait de ses poèmes un sujet de discussions scientifiques. En revanche, il y a des auteurs qui ont compris l'oeuvre du poète de façon si rustique, on peut dire, que, non contents de lui refuser, comme ils auraient pu faire au fossoyeur ou au simple moissonneur, la science et l'érudition proprement dite, ils ont traité d'insensé quiconque avait pu soumettre ses poèmes à une étude, à un examen scientifique ; et jusqu'ici personne, sont parmi les grammairiens, soit parmi les mathématiciens, n'a osé entreprendre une défense en règle d'Homère, ni même rectifier ou contredire d'une façon quelconque les assertions de ces auteurs. Il me semble pourtant possible de justifier Homère de la plupart des reproches qu'on lui a adressés et de rectifier qui plus est mainte erreur de ses critiques, notamment celles où ils sont tombés, pour avoir cru aux mensonges de Pythéas, dans l'ignorance complète où ils étaient de la géographie des contrées qui bordent l'Océan à l'O. et au N. de la terre habitée. Mais laissons ce sujet, qui demanderait à être traité d'une manière spéciale avec tous les développements qu'il comporte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.5]] [5] Quant à ces migrations des Hellènes chez les peuples barbares, il y a lieu de croire qu'elles avaient eu pour cause le morcellement de la nation hellénique en tant de petites fractions ou Etats, que l'orgueil empêchait de former aucun lien ensemble, ce qui les laissait sans force contre les agressions venues du dehors. Ce même orgueil présomptueux existait au plus haut degré chez les Ibères, joint à un caractère naturellement faux et perfide. Habiles à surprendre leur ennemi, ces peuples ne vivaient que de brigandages, risquant bien de petits coups de main, mais jamais de grandes entreprises, faute d'avoir su doubler leurs forces en fondant une ligue ou confédération puissante. Autrement, s'ils avaient consenti à unir leurs armes, on n'eût point vu la meilleure partie de leur pays si facilement envahie et conquise par les Carthaginois et plus anciennement encore par les Tyriens, puis par les Celtes, les mêmes que l'on nomme aujourd'hui Celtibères et Vérons, et plus récemment par Viriathe, un brigand, par Sertorius et par maint autre chef jaloux, comme lui, d'agrandir son empire. Après quoi, vinrent les Romains qui, ayant attaqué et vaincu une à une chaque tribu ibère, perdirent il est vrai beaucoup de temps dans cette longue suite de guerres partielles, mais finirent après deux cents ans et plus par voir le pays tout entier réduit en leur puissance. - Reprenons la description méthodique de l'Ibérie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.6]] [6] Passé Abdères, la première ville qui se présente est Carthage-la-Neuve, laquelle fut fondée par Asdrubal, successeur de Barca, le père d'Annibal. De toutes les villes de cette contrée, elle est assurément la plus puissante. Une situation naturellement forte, un mur d'enceinte admirablement construit, la proximité de plusieurs ports, d'un lac ou étang et des mines d'argent dont nous avons parlé plus haut, tels sont les avantages qui la distinguent. On trouve aussi aux environs de nombreux établissements à saler le poisson. Enfin cette ville est le principal entrepôt où se rendent à la fois les populations de l'intérieur pour s'approvisionner des denrées venues par mer, et les marchands étrangers pour acheter les produits venus de l'intérieur du pays. Entre Carthage-la-Neuve et l'embouchure de l'Ebre, presque à moitié chemin, on rencontre le cours du Sucron avec une ville de même nom à son embouchure. Ce fleuve prend sa source dans un des contreforts de la chaîne de montagnes qui domine Malaca et le territoire de Carthage ; il est guéable, presque parallèle à l'Ebre et un peu moins éloigné de Carthage qu'il ne l'est de l'Ebre. Entre le Sucron, maintenant, et Carthage, et à une faible distance du fleuve, se trouvent trois petites places, dont la population est massaliote d'origine : la plus connue des trois est Hemeroscopium. Sur le promontoire qui l'avoisine s'élève un temple consacré à Diane Ephésienne, et en grand honneur dans le pays. Sertorius en avait fait sa place d'armes maritime. C'est effectivement une position très forte, et un vrai nid de pirates, qui s'aperçoit de très loin en mer : on l'appelle le Dianium (ce qui équivaut pour nous à Artemisium). A proximité de ce cap se trouvent des mines de fer de bonne qualité, et les petites îles de Planesia et de Plumbaria, puis, en dedans de la côte, une lagune de 400 stades de tour. On voit ensuite, en se rapprochant de Carthage, l'île d'Hercule, dite Scombroaria [ou Scombraria], à cause des scombres qu'on y pêche et qui servent à faire le meilleur garum : cette île est située à 24 stades de Carthage. De l'autre côté du Sucron, dans la direction des bouches de l'Ebre, s'élève Sagonte, colonie zacynthienne, qu'Annibal détruisit contre la foi des traités, ce qui donna lieu à la seconde guerre punique. Près de Sagonte sont les villes de Cherronesos, d'Oleastrum et de Cartalias, puis, sur les bords mêmes de l'Ebre, à l'endroit où l'on passe ce fleuve, la colonie de Dertossa. L'Ebre, qui prend sa source dans le pays des Cantabres, coule au midi à travers une plaine de grande étendue et parallèlement aux Monts Pyrénées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.7]] [7] Entre les bouches de l'Ebre et l'extrémité du Mont Pyréné, sur laquelle s'élève le Trophée de Pompée, la première ville qu'on rencontre est Tarracon, qui, sans avoir de port proprement dit, occupe sur les bords d'un golfe une situation avantageuse à tous égards, elle n'est pas moins peuplée aujourd'hui que Carthage, et, se trouvant commodément placée pour être le centre des voyages ou tournées des préfets, elle est devenue comme qui dirait la métropole, non seulement de la province en deçà de l'Ebre, mais encore d'une bonne partie de la province Ultérieure. Il suffit du reste de voir à quelle proximité elle est des Gymnesiae et d'Ebysus, îles, comme on sait, très considérables, pour comprendre toute l'importance de sa position. Eratosthène va jusqu'à faire de Tarracon une station maritime, mais il est contredit sur ce point par Artémidore, qui nie formellement qu'elle possède même un ancrage passable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.8]] [8] Généralement, depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'ici, la côte n'offre qu'un très petit nombre de ports ; en revanche, de Tarracon à Emporium, les bons ports ne sont point rares. Le sol, qui plus est, dans cette partie du littoral, se fait remarquer par sa fertilité, notamment chez les Laeétans, chez les Lartolaeètes, etc. Emporium, colonie de Massalie, n'est qu'à 40 stades environ du Mont Pyréné et de la frontière de la Celtique ; tout son territoire, le long de la côte, est également riche, fertile et pourvu de bons ports. On y voit aussi Rhodopé [ou Rhodé], petite place dont la population est emporite, mais qui, suivant certains auteurs, aurait été fondée par les Rhodiens. Diane d'Ephèse y est, ainsi qu'à Emporium, l'objet d'un culte particulier, nous en dirons la raison en parlant de Massalia. Dans le principe, les Emporites n'avaient occupé que cette petite île voisine de la côte, qu'on appelle aujourd'hui Palaeopolis, la Vieille-Ville, mais actuellement leur principal établissement est sur le continent, et comprend deux villes distinctes, séparées par une muraille, voici pourquoi : dans le voisinage immédiat du nouvel Emporium se trouvaient quelques tribus d'Indicètes, qui, tout en continuant à s'administrer elles-mêmes, voulurent, pour leur sûreté, avoir avec les Grecs une enceinte commune. Par le fait, l'enceinte fut double, puisqu'un mur transversal la divisa par le milieu. Mais, avec le temps, les deux villes se fondirent en une seule cité, dont la constitution se trouva être un mélange de lois grecques et de coutumes barbares, ce qui du reste s'est vu en beaucoup d'autres lieux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.9]] [9] Ajoutons qu'à peu de distance d'Emporium passe un cours d'eau qui descend du Mont Pyréné, et dont l'embouchure sert de port à la ville. Les Emporites sont très habiles à tisser le lin. Des terres qu'ils possèdent dans l'intérieur, les unes sont fertiles, les autres ne produisent que du sparte ou jonc de marais, de toutes les espèces de jonc la moins propre à être mise en oeuvre. On appelle tout ce canton la Plaine des Joncs (*Campus Juncarius*). Ce sont encore des Emporites qui occupent l'extrémité de la chaîne du Mont Pyréné jusqu'aux Trophées de Pompée. Au pied de ce monument passe la route que suivent les voyageurs venant d'Italie qui se rendent dans l'Ibérie ultérieure, et notamment dans la Bétique. Cette route tantôt longe la mer et tantôt s'en écarte, mais cela surtout dans la partie occidentale de son parcours. Elle se dirige sur Tarracon depuis les Trophées de Pompée, en passant par la Plaine des Joncs, par Veteres et par la plaine Marathon, autrement dite en latin*Foenicularius campus*, à cause de la grande quantité de fenouil (*marathon*) qu'elle produit ; puis, de Tarracon, elle gagne le passage de l'Ebre à Dertossa, traverse ensuite Sagonte et Saetabis, et commence à s'éloigner insensiblement de la mer, après quoi elle atteint le Champ Spartaire, comme qui dirait chez nous le*Champ des Schoenes*: c'est une grande plaine sans eau, où croît abondamment l'espèce de sparte qui sert à faire les cordages et qu'on exporte en tout pays, surtout en Italie. Autrefois, ladite route passait par le milieu juste de la plaine et par Egelastae, seulement on la trouvait longue et difficile, on en a alors tracé une nouvelle plus rapprochée de la côte, qui ne fait plus que toucher au Champ Spartaire, mais qui aboutit, comme l'ancienne, aux environs de Castlon et d'Obalcon, vu qu'il faut nécessairement passer par ces villes pour aller à Corduba et à Gadira, les deux plus importantes places de commerce de toute l'Ibérie. Obulcon est à 300 stades environ de Corduba, et, au dire des historiens, César mit vingt-sept jours pour venir de Rome à Obulcon, où campait son armée, quand le moment fut venu pour lui d'ouvrir la campagne de Munda.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.10]] [10] Tel est l'aspect que présente la côte d'Ibérie depuis les Colonnes d'Hercule jusqu'à la frontière de Celtique. Quant à la région intérieure située au-dessus de cette côte (et j'entends par là tout le pays qui s'étend en deçà des Pyrénées et du côté septentrional de l'Ibérie jusqu'au territoire des Astures), deux chaînes de montagnes principales la divisent : l'une qui court parallèlement au Mont Pyréné et qui commence chez les Cantabres pour aller finir aux bords mêmes de notre mer (on l'appelle l'Idubeda) et l'autre qui, se détachant du milieu de celle-là, se prolonge au couchant, puis incline au midi, dans la direction de la côte que nous avons vu commencer aux Colonnes d'Hercule : cette deuxième chaîne, très peu élevée d'abord et complètement nue, se relie, après avoir traversé le champ Spartaire, à l'épaisse forêt située au-dessus du territoire da Carthage-la-Neuve et de Malaca : on la nomme l'Orospeda. Entre le mont Pyréné et l'Idubeda est l'Ebre, fleuve qui coule parallèlement à l'une et à l'autre chaînes, et se grossit des rivières et autres cours d'eau qui en descendent. Sur les bords de l'Ebre s'élèvent la ville de Caesaraugusta et celle de Celsa, colonie romaine, où l'on passe le fleuve sur un pont de pierre. Différents peuples habitent la contrée dont nous parlons : le plus connu est celui des Iaccétans. Son territoire commence avec les premières pentes du Mont Pyréné, puis se déploie dans la plaine, pour finir aux environs d'Ilerda et d'Osca, villes appartenant aux Ilergètes et situées non loin de l'Ebre. Ce sont ces deux villes, avec Calaguris, l'une des cités des Vascons, et les deux places maritimes de Tarracon et d'Hemeroscopium, qui furent témoins des derniers efforts de Sertorius, après qu'il eut été chassé hors de la Celtibérie, et c'est à Osca qu'il fut assassiné. Plus récemment, dans les environs d'Ilerda, Afranius et Petreius, lieutenants de Pompée, ont été vaincus par le divin César. Ilerda est à 160 stades à l'E. de l'Ebre, à 460 stades environ au N. de Tarracon et à 540 stades au S. d'Osca. Ces mêmes villes sont traversées par la route qui part de Tarracon et va jusque chez les Vascons des bords de l'Océan, à Pompelon, voire plus loin à Oeasoun, ville bâtie sur l'Océan même : cette route mesure 2400 stades et s'arrête juste à la frontière de l'Aquitaine et de l'Ibérie. Le pays des Iaccétans fut aussi naguère le théâtre de plusieurs combats entre Sertorius et Pompée, et c'est là qu'eut lieu plus tard la lutte de Sextus, fils du grand Pompée, contre les lieutenants de César. Puis, au dessus de la laccétanie, dans la direction du nord, habite la nation des Vascons, qui a pour ville principale Pompeion, comme qui dirait la*ville de Pompée*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.11]] [11] Des deux versants du Mont Pyréné, celui qui regarde l'Ibérie est couvert de belles forêts, composées d'arbres de toute espèce, notamment d'arbres toujours verts ; celui qui regarde la Celtique, au contraire, est entièrement nu et dépouillé ; quant aux parties centrales de la chaîne, elles contiennent des vallées parfaitement habitables : la plupart de ces vallées sont occupées par les Cerrétans, peuple de race ibérienne, dont on recherche les excellents jambons à l'égal de ceux de [Cibyre], ce qui est une grande source de richesse pour le pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.12]] [12] Au delà de l'Idubeda commence immédiatement la Celtibérie, contrée spacieuse et d'aspect varié, mais dont la plus grande partie est naturellement âpre, et sujette en outre aux débordements de grands fleuves. En effet, sans parler de l'Anas et du Tage qui la traversent, c'est là que commence toute cette suite de cours d'eau qui descendent vers l'Océan occidental : de ce nombre est le Durius, qui passe près de Nomantia et de Serguntia. Quant au Baetis, il prend sa source dans l'Orospeda, traverse l'Orétanie et se dirige vers la Bétique. Au N. des Celtibères, sur les confins du territoire des Cantabres-Conisques, habitent les Vérons qui, eux aussi, sont issus de la grande émigration celtique ; leur ville principale est Varia, située à l'un des passages de l'Ebre. Les Vérons confinent en même temps aux Bardyètes, ou, comme on dit souvent aussi aujourd'hui, aux Bardyles. A l'O. maintenant de la Celtibérie se trouvent quelques tribus d'Astures, de Callaïques, de Vaccuens, et aussi de Vettons et de Carpétans ; la même contrée est bornée au midi par les Orétans et les différentes tribus hastétanes et [sidétanes] qui habitent l'Orospeda ; elle l'est enfin du côté de l'E. par l'Idubeda.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.13]] [13] Des quatre cantons ou districts de la Celtibérie, ce sont ceux de l'est et du midi qui renferment la nation la plus puissante, j'entends la nation des Arvaques, laquelle confine au territoire des Carpétans et aux sources du Tage. Leur ville la plus renommée est Nomantia ou Numance, qui, dans cette fameuse guerre de vingt ans entre les Celtibères et les Romains, déploya tant de courage ; on sait, en effet, qu'après avoir détruit plusieurs armées romaines avec leurs chefs les Numantins, enfermés dans leurs murailles, finirent par se laisser mourir de faim, à l'exception d'un petit nombre, qui aima mieux rendre la place. Les Lusons, qui habitent également la partie orientale de la Celtibérie, confinent, comme les Arvaques, aux sources du Tage. A ces derniers appartiennent encore les villes de Segeda et de Pallantia. Mais pour en revenir à Numance, elle est à 800 stades de distance de Caesaraugusta, qui se trouve, avons-nous dit, sur les bords mêmes de l'Ebre. Segobriga et Bilbilis, aux environs desquelles eut lieu la lutte entre Métellus et Sertorius, sont aussi des villes de la Celtibérie. De plus, dans l'énumération que fait Polybe des peuples vaccéens et celtibères et des principales localités qui leur appartiennent, nous trouvons comprises les villes de Segesama et d'Intercatia. Ce qu'on lit dans Posidonius, que Marcus Marcellus put lever en Celtibérie un tribut de 600 talents, donne à penser que les Celtibères formaient une nation nombreuse et riche, bien qu'habitant une contrée si peu fertile. Mais en même temps Posidonius relève ce qu'avait dit Polybe, que Tiberius Gracchus avait détruit 300 villes en Celtibérie, il le plaisante à ce sujet, et l'accuse d'avoir voulu complaire à Gracchus en donnant le nom de villes à de simples tours, comme il arrive dans les pompes triomphales. Or, il pourrait bien se faire qu'au fond il eût raison, car généraux et historiens se laissent aller volontiers à ce genre de mensonge qui consiste à embellir les faits ; il me paraît même évident que ceux qui ont compté plus de 1000 villes en Ibérie ne l'ont fait aussi que pour avoir donné le nom de*villes*à de simples bourgades, le pays ne comportant pas naturellement un grand nombre de villes, tant le sol en est pauvre, la situation peu centrale et l'aspect sauvage, et les moeurs des Ibères, ainsi que leur manière de vivre (j'excepte ceux du littoral de la mer Intérieure), ne supposant rien non plus d'analogue, puisque la sauvagerie est le fait des populations qui vivent dispersées dans des bourgs et que la plupart des Ibères sont des sauvages, sans compter que les villes elles-mêmes ne peuvent guère exercer leur influence civilisatrice, quand la majeure partie de la population continue à habiter les bois et menace de là la tranquillité de leurs voisins.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.14]] [14] Aux Celtibères, dans la direction du midi, succèdent les peuples qui habitent l'Orospeda et la plaine du Sucron : ces peuples sont, outre les Sidétans, qui s'étendent jusqu'à Carthage, les Bastétans et les Orétans, qui s'étendent, eux, presque jusqu'à Malaca.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.15]] [15] Dans leurs guerres, on peut dire que les Ibères n'ont jamais combattu autrement qu'en peltastes, car, par suite de leurs nabitudes de brigandage ils étaient tous armés à la légère et ne portaient, comme font, avons-nous dit, les Lusitans, que le javelot, la fronde et l'épée. A leur infanterie pourtant était mêlée aussi quelque cavalerie : les chevaux en ce pays sont dressés à gravir les montagnes et à fléchir promptement les genoux, quand il le faut, à un signal donné. L'Ibérie produit un grand nombre de chamois et de chevaux sauvages ; ses lacs ou étangs abondent en oiseaux [aquatiques], tels que cygnes et espèces analogues ; on y voit aussi beaucoup d'outardes, et, sur le bord des fleuves, des castors. Mais le castoreum d'Ibérie n'a pas toutes les vertus que possède celui du Pont ; les propriétés médicales, notamment, ne se trouvent que dans ce dernier, ce qui est vrai du reste aussi de mainte autre substance, du cuivre de Cypre, par exemple, puisque, au dire de Posidonius, il est le seul qui donne la cadmie, le vitriol et le spodium. En revanche, Posidonius nous signale, comme une exception appartenant en propre à l'Ibérie, cette double particularité que les corneilles y sont aussi noires [que des corbeaux], et que la robe des chevaux celtibériens, qui est naturellement miroitée, change de couleur du moment qu'on les fait passer dans la province Ultérieure. Il ajoute que ces chevaux ressemblent à ceux des Parthes, en ce qu'ils ont de même incomparablement plus de vitesse et de fond que les autres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.16]] [16] Les plantes tinctoriales abondent en Ibérie. Quant aux arbustes, tels que l'olivier, la vigne, le figuier et autres semblables, ils croissent tous en quantité sur les côtes qui bordent notre mer et sur une bonne partie aussi des côtes de la mer Extérieure. S'ils ne viennent pas également sur la côte septentrionale, c'est le froid qui en est cause, mais, sur les autres points du littoral de l'Océan, c'est la faute des populations, de leur négligence et de l'état d'abjection dans lequel elles se complaisent par routine, ne cherchant pas le bien-être, mais seulement le strict nécessaire et la satisfaction de leurs instincts ou appétits brutaux, à moins qu'on ne suppose que c'est par un amour raffiné du bien-être, que les hommes et les femmes, chez ces peuples, emploient pour se laver et se nettoyer les dents l'urine qu'ils ont laissée croupir dans des réservoirs, comme font, dit-on, les Cantabres et leurs voisins. Cette coutume-là, à vrai dire, et celle de coucher sur la dure existent aussi bien chez les Celtes que chez les Ibères. Suivant quelques auteurs, les Callaïques sont athées ; mais les Celtibères et les peuples qui les bornent au nord ont une divinité sans nom, à laquelle ils rendent hommage en formant, tous les mois, à l'époque de la pleine lune, la nuit, devant la porte de leurs maisons, et chaque famille bien au complet, des choeurs de danse qui se prolongent jusqu'au matin. Les mêmes auteurs racontent, au sujet des Vettons, que les premiers d'entre eux qui mirent le pied dans un camp romain crurent, en voyant les centurions aller et venir pour se promener, que c'étaient des fous et voulurent les reconduire à leurs tentes, ne concevant pas que des hommes pussent faire autre chose, quand ils ne combattaient pas, que de rester en place tranquillement assis ou couchés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.17]] [17] II y a quelque chose de barbare aussi, à ce qu'il semble, dans la forme de certains ornements propres aux femmes d'Ibérie et que décrit Artémidore. Dans quelques cantons, par exemple, les femmes se mettent autour du cou des cercles de fer supportant des corbeaux ou baguettes en bec de corbin, qui forment un arc au-dessus de la tête et retombent bien en avant du front ; sur ces corbeaux elles peuvent, quand elles le veulent, abaisser leurs voiles qui, en s'étalant, leur ombragent le visage d'une façon très élégante à leur gré ; ailleurs, elles se coiffent d'une espèce de*tympanium*ou de petit tambour, parfaitement rond à l'endroit du chignon, et qui serre la tête jusque derrière les oreilles, pour se renverser ensuite en s'évasant par le haut. D'autres s'épilent le dessus de la tête, de manière à le rendre plus luisant que le front lui-même. Il y en a enfin qui s'ajustent sur la tête un petit style d'un pied de haut, autour duquel elles enroulent leurs cheveux et qu'elles recouvrent ensuite d'une mante noire. Indépendamment les détails qui précèdent sur les moeurs étranges de l'Ibérie, nous trouvons dans les historiens et dans les poètes maints détails [plus étranges encore], je ne dis pas sur la bravoure, mais sur la férocité, sur la rage bestiale des Ibères, et en particulier de ceux du nord. On raconte par exemple que, dans la guerre des Cantabres, des mères tuèrent leurs enfants pour ne pas les laisser tomber aux mains des Romains ; un jeune garçon, dont le père, la mère et les frères étaient enchaînés, les égorgea tous, sur l'ordre de son père, à l'aide d'un fer qui lui était tombé sous la main ; une femme égorgea de même tous ses compagnons de captivité. On vit enfin un prisonnier, que des soldats ivres s'étaient fait amener au milieu d'eux, se précipiter de lui-même dans les flammes d'un bûcher. Tous ces traits-là, disons-le, se retrouvent chez les Celtes, les Thraces et les Scythes, le courage (et j'entends le courage des femmes aussi bien que celui des hommes) étant une vertu commune à toutes les nations barbares. Toutes ces femmes barbares, en effet, travaillent à la terre ; à peine accouchées, elles cèdent le lit à leurs maris et les servent. Souvent même, elles accouchent dans les champs, lavent leur enfant dans le courant d'un ruisseau près duquel elles s'accroupissent, et l'emmaillottent elles-mêmes. En Ligurie, par exemple, Posidonius entendit conter à un certain Charmolaüs de Massalia, son hôte, le fait suivant : il avait pris pour lui bêcher un champ des ouvriers à la journée, des hommes et des femmes ; une de ces femmes ayant ressenti les premières douleurs de l'enfantement s'écarta un moment de l'endroit où elle travaillait, accoucha et revint aussitôt se remettre à la besogne, pour ne pas perdre son salaire. Charmolaüs s'aperçut qu'elle travaillait avec peine, mais sans en deviner d'abord la cause, il ne l'apprit que tard dans la journée, la paya alors et la renvoya. Quant à elle, après avoir porté le nouveau-né à une fontaine voisine et l'y avoir lavé, elle l'enveloppa comme elle put, et le rapporta chez elle sain et sauf.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.18]] [18] Un autre usage des Ibères, mais qui ne leur est pas particulier non plus, c'est de monter à deux le même cheval, l'un des deux cavaliers mettant pied à terre au moment du combat. De même l'Ibérie n'est pas seule à avoir souffert des invasions de rats et des maladies épidémiques qui en sont le plus souvent la suite. Les Romains éprouvèrent par eux-mêmes en Cantabrie les effets de ce fléau, et durent, pour s'en délivrer, organiser une chasse en règle, avec promesse publique d'une prime par tant de rats tués ; même ainsi, ils eurent de la peine à échapper à la contagion, d'autant que la disette était venue aggraver leur position : réduits à tirer d'Aquitaine leur blé et leurs autres approvisionnements, ils ne les recevaient qu'à grand-peine, vu l'extrême difficulté des chemins. Mais, puisqu'il est question des Cantabres, rappelons encore un trait qui montrera jusqu'où pouvait aller leur exaltation féroce : on raconte que des prisonniers de cette nation, mis en croix, entonnèrent leur chant de victoire. Assurément de tels traits dénotent quelque chose de sauvage dans les moeurs. En voici d'autres, en revanche, qui, sans avoir encore le caractère de la civilisation, ne sont pourtant plus le fait de brutes. Ainsi, chez les Cantabres, l'usage veut que ce soit l'époux qui apporte une dot à sa femme, et les filles qui héritent, à la charge de marier leurs frères, ce qui constitue une espèce de*gynaecocratie*, régime qui n'est pourtant pas précisément politique. Un autre usage ibérien c'est de porter habituellement sur soi certain poison qui se prépare dan le pays à l'aide d'une plante semblable à l'ache et qui tue sans douleur, pour avoir ainsi une ressource toujours prête contre les malheurs inattendus ; enfin il n'y a que les Ibériens pour se dévouer comme ils font à ceux auxquels ils sont attachés, jusqu'à subir la mort pour eux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.19]] [19] Quelques auteurs divisent, avons-nous dit, l'Ibérie en quatre parties, d'autres y comptent jusqu'à cinq divisions. Mais on ne peut rien préciser à cet égard par suite des changements politiques survenus en ce pays et du peu de célébrité attaché à son nom. Quand il s'agit de contrées bien connues, de contrées célèbres, on est à même d'apprendre tout ce qui s'y est passé en fait de migrations de peuples, de divisions de territoire, de changements de noms et de circonstances analogues, car il ne manque pas de gens pour vous en informer, parmi les Grecs surtout, qui sont bien les plus communicatifs des hommes. Mais s'agit-il de contrées barbares et lointaines, divisées qui plus est et comme démembrées en beaucoup de petits pays, les documents deviennent rares et peu certains et l'ignorance s'accroît, à proportion que lesdites contrées sont plus distantes de la Grèce. A vrai dire, les historiens latins cherchent à imiter ceux de la Grèce, mais ils n'y réussissent qu'imparfaitement, se contentant de traduire ce qu'ont dit les Grecs, sans montrer par eux-mêmes une bien vive curiosité. Il en résulte que, quand les historiens grecs nous font défaut, les autres ne nous offrent pas grande ressource pour combler la lacune. Ajoutons que presque partout les noms les plus illustres sont des noms grecs d'origine. Le nom d'*Ibérie*est de ceux-là, et, suivant certains auteurs, les anciens Grecs l'avaient donné à tout le pays à partir du Rhône et de l'isthme qui se trouve resserré entre les golfes Galatiques, tandis que, aujourd'hui, on regarde le Mont Pyréné comme la limite de l'Ibérie, en même temps qu'on fait des noms d'Ibérie et d'Hispanie deux noms équivalents. Suivant d'autres, le nom d'Ibérie n'aurait désigné d'abord que la région située en deçà de l'Ebre ou l'ancien pays des Iglètes, ainsi appelé du nom d'un peuple qui pourtant, au dire d'Asclépiade de Myrlée, n'occupait qu'un territoire relativement peu étendu. Puis sont venus les Romains qui, en même temps qu'ils ont appelé la contrée tout entière indifféremment Ibérie et Hispanie, l'ont partagée en*province Ultérieure*et*province Citérieure*, se réservant de modifier encore par la suite la division administrative du pays, suivant que les circonstances l'exigeraient.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.4.20]] [20] Et c'est ce qui vient d'arriver : en vertu du partage récemment fait des provinces entre le Peuple et le Sénat d'une part et le Prince de l'autre, la Bétique se trouve attribuée au peuple, et l'on envoie pour administrer la nouvelle province, dont la limite orientale passe dans le voisinage de Castlon, un préteur assisté d'un questeur et d'un légat. Mais le reste de l'Ibérie appartient à César, qui y envoie pour le représenter deux légats, l'un prétorien, l'autre consulaire : le prétorien, assisté lui-même d'un légat, est chargé de rendre la justice aux Lusitans, c'est-à-dire aux populations comprises entre la frontière de la Bétique et le cours du Durius jusqu'à son embouchure, car toute cette partie de l'Ibérie, y compris Emerita-Augusta, a reçu le nom spécial de*Lusitanie*. Tout ce qui est maintenant en dehors de la Lusitanie (et c'est la plus grande partie de l'Ibérie) est placé sous le commandement du légat consulaire, qui dispose de forces considérables, puisqu'il a sous ses ordres trois légions environ et jusqu'à trois légats. L'un de ces légats, à la tête de deux légions, garde et observe toute la contrée située par delà le Durius dans la direction du nord, c'est-à-dire la Lusitanie des anciens, appelée aujourd'hui la*Callaïque*, et, avec cette contrée, les montagnes qui la bordent au nord et qu'habitent les Astures et les Cantabres. Le territoire des Astures est traversé par le fleuve Melsas ; un peu plus loin est la ville de Naega, puis, tout près de Naega, s'ouvre un estuaire formé par l'Océan, qui marque la séparation entre les deux peuples. Toute la suite de la chaîne jusqu'au Mont Pyréné est sous la garde spéciale du second légat et de l'autre légion. Quant au troisième légat, il surveille l'intérieur du pays et contient [par sa seule présence] les*togati*, comme qui dirait les populations pacifiées, lesquelles semblent en effet avoir pris avec la toge romaine la douceur de moeurs, voire même le caractère et le génie des Italiens. Ces populations sont celles de la Celtibérie et des deux rives de l'Ebre jusqu'au littoral. Enfin, le préfet même, le légat consulaire se tient durant l'hiver dans la partie maritime de la province, à Carthage surtout et à Tarracon, double siège de son tribunal ; puis, quand vient l'été, il part pour sa tournée d'inspection, pendant laquelle il relève au fur et à mesure sur son passage tous les abus qu'il est urgent de réformer. Ajoutons qu'il y a dans la province des procurateurs de César, toujours pris parmi les chevaliers, et qui sont chargés de distribuer aux troupes l'argent nécessaire à leur entretien.

### **III, 5 - Les îles de l'Ibérie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.1]] [1] Passons aux îles de l'Ibérie. Les premières que nous citerons sont les deux îles Pityusses et les îles Gymnésies ou Baliarides, au nombre de deux également : ces îles sont situées à la hauteur de la côte comprise entre Tarracon et le Sucron, de la côte où s'élève Sagonte, et toutes les quatre en pleine mer, mais les Pityusses, quoique plus occidentales, se trouvent par le fait plus au large que les Gymnésies. L'une des deux se nomme Ebysus et contient une ville de même nom ; elle a 400 stades de circuit et à peu près la même étendue en largeur qu'en longueur. L'autre île, nommée Ophiussa, est déserte, beaucoup plus petite qu'Ebysus, et très rapprochée d'elle. Des deux îles Gymnésies, la plus grande renferme deux villes, Palma et Polentia, situées, l'une, dans la partie orientale, et l'autre, dans la partie occidentale. L'île n'a guère moins de 600 stades en longueur, et, en largeur, guète moins de 200 . Artémidore, lui, compte le double pour l'une et pour l'autre dimensions. L'autre île, plus petite, est à [400] stades environ de Polentia ; très inférieure à la plus grande sous le rapport de l'étendue, elle n'a rien à lui envier sous le rapport des avantages naturels, car toutes deux sont fertiles et pourvues de bons ports : seulement, à l'entrée de ces ports se trouvent des écueils qui exigent quelque précaution quand on vient de la mer. L'heureuse nature des lieux fait que les habitants de ces îles, tout comme ceux d'Ebysus, sont d'humeur pacifique. Mais la présence parmi eux de quelques scélérats qui avaient fait alliance avec les pirates de la mer intérieure suffit à les compromettre tous, et donna lieu à l'expédition de Métellus, qui y conquit le surnom de*Baléarique*et y fonda en même temps les villes dont nous avons parlé. Du reste, tout pacifiques que sont les habitants de ces îles, ils se sont fait, en repoussant les fréquentes agressions auxquelles les exposaient leurs richesses, la réputation des frondeurs les plus adroits qu'il y ait au monde ; et, si ce qu'on dit est vrai, leur supériorité dans le maniement de cette arme remonterait à l'époque où les Phéniciens occupèrent ces îles. On croit aussi que ce sont les Phéniciens qui ont introduit chez ces peuples l'usage des tuniques à large bordure de pourpre. [Auparavant ils ne connaissaient que les tuniques unies et la grossière*sisyrne*], qu'ils quittaient même pour marcher au combat, ne gardant alors qu'un bouclier passé dans leur bras [gauche], tandis que leur main [droite] brandissait une javeline durcie au leu et quelquefois armée d'une petite pointe de fer. Ils portaient en outre, ceintes autour de la tête, trois frondes faites de*mélancranis*, de crin ou de boyau, une longue pour atteindre l'ennemi de loin, une courte pour l'atteindre de près, et une moyenne pour l'atteindre quand il était placé à une distance médiocre. Dès l'enfance, on les exerçait à manier la fronde, et, à cet effet, les parents ne donnaient à leurs enfants le pain dont ils avaient besoin que quand ceux-ci avec leurs frondes l'avaient abattu de l'endroit où il était placé. Métellus connaissait leur adresse, et, quand il fut pour aborder dans leurs îles, il fit tendre des peaux au-dessus du pont de chaque navire pour que ses hommes fussent abrités contre les projectiles des frondeurs gymnésiens. 3000 colons pris parmi la population romaine de l'Ibérie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.2]] [2] A leur fertilité naturelle ces îles joignent un autre avantage, c'est qu'on aurait peine à y rencontrer aucune bête nuisible. Les lapins eux-mêmes, à ce qu'on assure, n'y sont point indigènes, mais un des habitants ayant apporté de la côte voisine un mâle et une femelle, ce premier couple fit souche, et telle fut l'abondance avec laquelle la race de ces animaux multiplia tout d'abord, que les populations, voyant leurs maisons et leurs arbres sapés et renversés, en furent réduites, avons-nous dit, à chercher un refuge auprès des Romains. Aujourd'hui heureusement l'habileté des chasseurs ne laisse plus le fléau prendre ainsi le dessus et les propriétaires sont libres de cultiver leurs terres avec profit. - Les îles dont nous venons de parler sont situées en deçà des Colonnes d'Hercule.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.3]] [3] Tout près, maintenant, desdites Colonnes se trouvent deux petites îles, dont l'une est connue sous le nom d'*île de Junon*. Quelquefois même ce sont ces deux îlots à qui l'on donne le nom de*Colonnes d'Hercule*. Puis, au delà des Colonnes, est l'île de Gadira, dont nous n'avons encore rien dit, si ce n'est qu'elle se trouve à 750 stades environ de Calpé, et tout près des bouches du Baetis. Or, elle mérite que nous parlions d'elle plus au long. Il n'y a pas de peuple en effet qui envoie, soit dans la mer Intérieure, soit dans la mer Extérieure, un plus grand nombre de bâtiments et des bâtiments d'un plus fort tonnage que les Gaditans : comme leur île est peu étendue, qu'ils n'ont pas sur le continent vis-à-vis d'établissements considérables, qu'ils ne possèdent pas non plus d'autres îles, presque tous ont la mer pour demeure habituelle, et l'on n'en compte qu'un petit nombre qui vive dans ses foyers ou qui soit venu se fixer à Rome. N'était cette circonstance, Gadira pourrait passer pour la ville la plus peuplée de l'empire après Rome. J'ai ouï dire en effet que, dans l'un des recensements généraux opérés de nos jours, il avait été recensé jusqu'à cinq cents chevaliers gaditans, or pas une ville d'Italie, si ce n'est peut-être Patavium, n'en fournit autant. Nombreux comme ils sont, les Gaditans n'occupent cependant qu'une île dont la longueur excède à peine cent stades, tandis que la largeur par endroits s'y réduit à un stade. Dans cette île, ils s'étaient bâti une première ville aussi resserrée que possible ; Balbus de Gadira, le même qui obtint les honneurs du triomphe, leur en bâtit une seconde à côté qu'on appelle Ville-Neuve ; prises ensemble, ces deux villes ont reçu le nom de*Didyme*, et, quoiqu'elles n'aient pas plus de vingt stades de tour, l'espace n'y manque pas encore, vu qu'un petit nombre seulement d'habitants y réside, la grande majorité des Gaditans, je le répète, passant leur vie en mer ou habitant de préférence la côte de terre-ferme, et surtout les bords d'une petite île qui est en face de Gadira, et qu'ils ont trouvée si à leur gré, à cause de sa fertilité et de son heureuse position, qu'ils en ont fait comme qui dirait l'*Anti-Didyme*. Mais ce n'est encore relativement qu'une faible partie des Gaditans qui habite cette petite île et le quartier de l'arsenal bâti par Balbus sur le continent vis-à-vis. Quant à la ville proprement dite, elle est située dans la partie occidentale de l'île de Gadira, et précède le*Cronium*ou temple de Saturne, qui se prolonge jusqu'à l'extrémité de l'île et fait face à l'autre petite île dont nous avons parlé. A l'opposite, du côté de l'orient, et sur le point où l'île est le plus rapprochée du continent, vu qu'elle n'en est plus séparée que par un canal d'un stade de large, s'élève l'*Heracleum*ou temple d'Hercule. On prétend que la distance de ce temple à la ville est de douze milles, et que c'est à dessein que le nombre des milles a été égalé à celui des travaux du dieu ; mais, par le fait, la distance est plus considérable, égalant presque la dimension en longueur de l'île elle-même, laquelle se prend de l'O. à l'E.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.4]] [4] Phérécyde semble dire que Gadira est l'ancienne Erythie où la Fable a placé les aventures de Géryon. Suivant d'autres auteurs, cette petite île voisine de Gadira, qui n'est séparée de la ville que par un canal d'un stade de largeur, représente mieux Erythie, vu la beauté de ses pâturages et cette circonstance remarquable que le lait des bestiaux qu'on y élève ne contient pas de sérum, et qu'il est si crémeux qu'on est obligé, peur pouvoir en faire du fromage, d'y mêler beaucoup d'eau. Quant au bétail, il faut lui tirer du sang au moins tous les cinquante jours, sans quoi ou le verrait suffoqué par la graisse. L'herbe de ces pâturages, bien que sèche, engraisse prodigieusement le bétail, et ces auteurs présument que c'est cette particularité qui a donné lieu à la fable des troupeaux de Géryon. Du reste [aujourd'hui, comme nous l'avons dit], tout le littoral de cette petite île est couvert d'habitations.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.5]] [5] Sur la fondation de Gadira, voici la tradition qui a cours dans le pays. Un ancien oracle ayant ordonné aux Tyriens d'aller fonder un établissement aux Colonnes d'Hercule, une première expédition partit à la découverte des points indiqués : parvenus au détroit de Calpé, les marins qui la composaient prirent pour les extrémités mêmes de la terre habitée et pour le terme des courses d'Hercule les deux promontoires qui forment le détroit, et, se persuadant que c'étaient là les Colonnes dont avait parlé l'oracle, ils jetèrent l'ancre en deçà du détroit, là où s'élève aujourd'hui la ville des Exitans, et offrirent sur ce point de la côte un sacrifice au dieu, mais, les victimes ne s'étant pas trouvées propices, ils durent regagner Tyr. Une seconde expédition, envoyée peu de temps après, dépassa le détroit de 1500 stades environ, et, ayant atteint sur la côte d'Ibérie et près de la ville d'Onoba une île consacrée à Hercule, se crut arrivée là au but désigné par l'oracle ; elle offrit alors un sacrifice au dieu, mais, comme cette fois encore les victimes furent trouvées contraires, l'expédition s'en retourna. Une troisième enfin partit, qui fonda l'établissement de Gadira et bâtit le temple dans la partie orientale de l'île en même temps que la ville dans la partie occidentale. - D'après cette tradition, les uns ont voulu voir les Colonnes d'Hercule dans les deux promontoires qui forment le détroit, d'autres ont reconnu sous ce nom l'île de Gadira elle-même ; d'autres les ont cherchées plus loin que Gadira au sein de la mer Extérieure. On a cru aussi que ce pouvait être le mont Calpé et l'Abilyx, montagne de la Libye qui fait face à Calpé et qu'Eratosthène place chez les Métagoniens, peuple numide, ou, sinon ces deux montagnes, au moins les deux petites îles qui les avoisinent et dont une est connue sous le nom d'*île de Junon*. Artémidore, lui, mentionne bien cette île de Junon, ainsi que le temple qu'elle renferme, mais il nie en même temps qu'il existe une autre île vis-à-vis, non plus qu'une montagne du nom d'Abilyx et une nation Métagonienne. D'autres auteurs, transportant ici les roches Planctae ou*Symplégades*, y ont vu les Colonnes, ou, comme dit Pindare, les*Pyles Gadirides*, dernier terme des courses d'Hercule. Enfin Dicéarque, Eratosthène, Polybe et la plupart des Grecs parlent de véritables colonnes placées soi-disant aux abords du détroit, ou mieux à Gadira, puisque Ibériens et Libyens soutiennent qu'il n'existe rien aux abords du détroit qui ressemble à des colonnes. Quelques-uns vont plus loin et reconnaissent expressément ces monuments dans les colonnes d'airain, hautes de huit coudées, qui ornent l'*Heracleum*de Gadira et sur lesquelles on a inscrit le détail des frais de construction du temple : ils se fondent sur ce que les marins, au terme de leur traversée, ne manquent jamais de venir saluer ces colonnes et de sacrifier en même temps à Hercule, et ils pensent qu'un pareil usage a bien pu donner lieu au bruit si répandu qu'ici se trouvait la limite extrême de la terre et des mers. Posidonius estime cette opinion la plus plausible de toutes ; quant à l'histoire de l'oracle et des trois expéditions successives envoyées par les Tyriens, il n'y voit qu'un de ces mensonges familiers aux Phéniciens. Nous ne comprenons guère, à vrai dire, que sur ces expéditions des Tyriens on puisse être aussi affirmatif, les raisons à alléguer pour ou contre l'authenticité du fait nous paraissant également plausibles ; mais l'autre objection, que des îlots ou des montagnes ne ressemblent pas le moins du monde à des colonnes et qu'il faut entendre de colonnes véritables ce qui est dit des bornes de la terre habitée et des courses ou voyages d'Hercule, n'est pas tout à fait dénuée de fondement. C'était en effet l'usage des anciens temps de poser de semblables bornes, témoins cette petite colonne en forme de tourelle élevée par les Rhégiens sur le détroit de Sicile et la tour du Pélore érigée vis-à-vis ; témoins les autels des Philènes placés vers le milieu de l'intervalle qui sépare les deux Syrtes, témoin encore la colonne qui s'élevait naguère, dit-on, sur l'isthme de Corinthe et que les Ioniens, devenus les maîtres de l'Attique et de la Mégaride après leur expulsion du Péloponnèse, avaient bâtie de compte à demi avec les nouveaux possesseurs du Péloponnèse les Ioniens ayant inscrit sur la face qui regardait la Mégaride :

*«Ceci n'est point le Péloponnèse, mais bien l'Ionie»,*

tandis que les autres avaient gravé ces mots sur la face opposée :

*«Ceci est le Péloponnèse et non l'Ionie».*

Ajoutons qu'Alexandre, lui aussi, pour marquer le terme de son expédition dans l'Inde, voulut élever des autels à l'endroit même où s'était arrêtée sa marche victorieuse vers l'extrême Orient, pour imiter ainsi ce qu'avaient fait avant lui Hercule et Bacchus. C'était donc là, on le voit, une très ancienne coutume.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.6]] [6] Mais il est naturel, en même temps, de penser que les lieux où furent érigés des monuments de ce genre en empruntèrent les noms, surtout après que le temps eut détruit les monuments eux-mêmes. Les autels des Philènes, par exemple, ne subsistent plus aujourd'hui, et cependant l'emplacement où ils s'élevaient a retenu leur nom. Et dans l'Inde, où il est constant que nul voyageur n'a vu debout les Colonnes d'Hercule et de Bacchus, il a bien fallu que le nom ou l'aspect de certains lieux rappelât aux Macédoniens tel ou tel détail de l'histoire de Bacchus ou d'Hercule pour qu'ils se soient vantés d'avoir atteint les Colonnes de ces héros. On peut donc croire qu'ici pareillement les premiers conquérants ont voulu marquer le terme de leurs courses par des bornes ou d'autres monuments faits de main d'homme, tels que autels, tours ou colonnes élevés dans les lieux les plus remarquables de la contrée lointaine où ils étaient parvenus, et quels lieux plus remarquables que l'ouverture d'un détroit, ou le haut des falaises qui le bordent, ou le rivage des îles et îlots qui l'avoisinent, quels lieux plus propres à faire reconnaître soit le commencement soit la fin d'un pays ? Puis, ces monuments faits de main d'homme auront disparu, et leur nom aura passé tout naturellement aux lieux où ils s'élevaient naguère, soit qu'on veuille retrouver ces lieux dans les petites îles dont nous avons parlé, soit qu'on les reconnaisse dans les deux promontoires qui forment le détroit, car il est difficile de décider à qui des promontoires ou des îles le nom de*Colonnes* convient le mieux, les colonnes ressemblant à vrai dire autant aux uns qu'aux autres, en ce sens du moins que leur emplacement est toujours choisi de façon à faire distinguer de prime abord l'entrée ou la sortie d'un pays, tout comme on reconnaît dans un détroit, dans le détroit de Calpé par exemple ou dans tel autre qui lui ressemble, le commencement ou la fin d'une même mer, suivant qu'on s'y engage par le côté extérieur ou par le côté intérieur, ce qu'exprime au mieux le nom de Bouches donné quelquefois aussi à ces détroits. Et, en effet, si les deux petites îles, qui sont placées aux abords du détroit ou des Bouches de Calpé et qui par leurs contours nets et bien dessinés semblent faites exprès pour servir de points de repère ou de signaux, se prêtent à merveille à ce qu'on les compare à des colonnes, la comparaison n'est pas moins juste s'appliquant aux montagnes qui dominent le détroit, vu que la cime des montagnes se détache dans l'air comme la pointe d'une pyramide ou le faîte d'une colonne. Il n'est pas jusqu'à l'expression de *Pyles* ou de *Portes Gadirides* employée par Pindare, qui ne soit parfaitement exacte, du moment qu'on prétend retrouver les Colonnes d'Hercule dans les bouches mêmes de Calpé, les bouches ou détroits ressemblant effectivement à des portes. En revanche, la position de Gadira, presque au milieu d'une longue côte creusée en forme de golfe, n'offre aucune analogie avec l'emplacement d'une borne ou limite extrême ; et ce qui nous paraît moins raisonnable encore c'est qu'on ait voulu apporter tout ce qui s'est dit des Colonnes d'Hercule à ces colonnes d'airain de l'*Heracleum* de Gadira, car, pourquoi ce nom de *Colonnes* est-il devenu si illustre ? C'est qu'apparemment les monuments qu'il désignait avaient été, comme les colonnes de l'Inde, érigés par des conquérants et non par des marchands. Ajoutons que l'inscription de l'*Heracleum*, telle du moins qu'on nous la donne, et par cela seul qu'elle contient, non une pieuse dédicace, mais un relevé de frais et de dépenses, semble protester aussi contre l'attribution proposée, puisqu'il est naturel de penser que les Colonnes dites d'Hercule étaient destinées à rappeler les grandes actions du héros, plutôt que les sacrifices d'argent des Phéniciens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.7]] [7] Suivant Polybe, il existe dans l'*Heracleum* de Gadira une source d'eau potable, à laquelle on ne peut puiser qu'en descendant quelques marches, et dont le régime est soi-disant l'inverse de celui de la mer, vu qu'elle tarit à la marée haute et se remplit à la marée basse : Polybe explique le fait en disant que, comme l'air, qui des profondeurs de la terre s'exhale à la surface, ne peut plus, à la marée haute, quand la surface de la terre est couverte par les flots, s'échapper par ses voies ou issues habituelles, il est naturellement refoulé à l'intérieur de manière à obstruer les conduits de la source, ce qui produit le tarissement apparent de ses eaux ; mais qu'à la marée basse, quand la surface de la terre est de nouveau mise à nu, le courant d'air reprend sa direction première et cesse d'obstruer les veines de la source, de sorte que celle-ci recommence à jaillir avec la même abondance. Artémidore contredit cette explication de Polybe, mais ni ses objections, ni l'explication que lui-même propose du phénomène, ni l'opinion de l'historien Silanus, qu'il cite à cette occasion, ne me paraissent mériter d'être relatées ici, Silanus et lui étant évidemment aussi étrangers qu'on peut l'être aux questions de cette nature. Quant à Posidonius, il déclare le fait controuvé. «D'abord, dit-il, c'est deux puits, et non un, que contient l'*Heracleum*, et il s'en trouve un troisième encore dans la ville ; des deux puits de l'*Heracleum*, le plus petit, pour peu qu'on y puise sans interruption, tarit incontinent, mais pour recommencer aussitôt à se remplir, si l'on cesse d'y puiser ; et le plus grand qui suffit parfaitement tout le jour aux besoins de ceux qui y puisent, en baissant toutefois au fur et à mesure, comme cela arrive généralement pour tous les puits, le plus grand s'élève de nouveau pendant la nuit, par la raison toute simple, qu'alors personne n'y prend d'eau. Seulement, ajoute Posidonius, il arrive souvent que le moment du reflux coïncide avec celui où ces puits se remplissent, et cette vaine apparence a suffi pour que les gens du pays aient cru à une opposition constante entre le régime desdites sources et le phénomène des marées». Au moins Posidonius constate-t-il la croyance générale au fait en question ; de notre côté, nous l'avons toujours entendu citer au nombre des faits réputés merveilleux. Nous avons ouï dire, en outre, qu'il se trouvait beaucoup d'autres puits à Gadira, soit dans les vergers des faubourgs de la ville, soit dans la ville elle-même, mais que, vu la mauvaise qualité de l'eau de ces puits, on aimait mieux se servir d'eau de citerne et qu'on avait en conséquence multiplié ces sortes de réservoirs sur tous les points de la ville. Y a-t-il maintenant quelque autre puits parmi ceux-là qui prête à cette supposition d'un régime inverse de celui de la mer ? C'est ce que nous ne saurions dire. Mais, dans ce cas-là même, il faudrait reconnaître que le phénomène est de ceux qu'il est bien difficile d'expliquer. Sans doute l'explication que propose Polybe est spécieuse ; ne pourrait-on pas cependant concevoir aussi la chose d'autre sorte et dire que quelques-unes des veines qui alimentent les sources se détendent au contact et sous l'influence du sol humide et laissent leurs eaux s'épandre par les côtés, au lieu de les pousser par leurs voies ordinaires jusque dans le bassin de la fontaine ? Et de fait cette influence de l'humidité du sol est inévitable quand, à la marée haute, le flot a tout envahi. S'il est vrai, en outre, comme le prétend Athénodore, que le flux et le reflux de la mer ressemblent au double phénomène de l'expiration et de l'aspiration chez les animaux, ne peut-il pas se faire que les cours d'eau, qui jaillissent naturellement à la surface de la terre par certains conduits, dont les ouvertures sont ce que nous appelons des *fontaines* ou des *sources*, que ces cours d'eau, dis-je, soient en même temps par d'autres voies sollicités et entraînés vers les profondeurs de la mer, qu'ils soulèvent alors, et dont ils déterminent le mouvement ascendant, non sans obéir eux-mêmes à cette sorte d'expiration de la mer, ce qui leur fait abandonner leurs voies naturelles jusqu'à ce que le reflux leur permette d'y rentrer ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.8]] [8] En revanche, je ne m'explique pas que Posidonius, qui, en général présente les Phéniciens comme un peuple éclairé, leur attribue ici une croyance qui dénoterait en eux plutôt de l'idiotisme que de la sagacité. On sait que la durée d'un jour et d'une nuit correspond à une révolution complète du soleil, qui pendant cette révolution se trouve tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de la terre ; or, Posidonius prétend que le mouvement de l'Océan, comme le cours des astres, est soumis à une marche périodique et qu'il se trouve avoir, comme la lune et harmoniquement avec la lune, une période diurne, une période mensuelle et une période annuelle : «quand la lune, ajoute-t-il, a parcouru toute l'étendue d'un signe au dessus de l'horizon, la mer commence à se soulever et envahit sensiblement ses rivages, jusqu'à ce que l'astre ait atteint le méridien ; après quoi, l'astre déclinant, la mer se retire peu à peu jusqu'à ce que la lune ne soit plus qu'à la distance d'un signe au-dessus du point où elle se couche. La mer demeure alors stationnaire tout le temps que met la lune à atteindre le point de son coucher, tout le temps aussi qu'elle met à parcourir l'espace d'un signe au-dessous de l'horizon ; puis elle recommence à monter jusqu'à ce que la lune atteigne le méridien inférieur, se retire ensuite de nouveau jusqu'au moment où la lune, s'étant avancée vers le levant, n'est plus qu'à la distance d'un signe de l'horizon, et enfin reste stationnaire jusqu'à ce que l'astre se soit de nouveau élevé de tout un signe au-dessus de l'horizon, pour recommencer encore à monter». Telle est, suivant Posidonius, la période diurne de l'Océan ; quant à sa période mensuelle, elle consisterait en ce que les marées les plus fortes d'une lunaison ont toujours lieu à l'époque de la conjonction de l'astre ou de la Néoménie, après quoi elles diminuent jusqu'au premier quartier, pour augmenter de nouveau d'intensité jusqu'à la pleine lune, et diminuer encore pendant le décours de la lune jusqu'au dernier quartier, auquel succède une nouvelle augmentation jusqu'à la néoménie suivante, et une augmentation plus marquée tant sous le rapport de la durée que sous le rapport de la vitesse. Reste la période annuelle des marées ; or, c'est par les Gaditans mêmes que Posidonius en avait eu connaissance : il avait appris d'eux que, vers le solstice d'été, les marées montantes et descendantes étaient plus fortes que dans tout le reste de l'année, et il en avait conjecturé lui-même qu'à partir de ce solstice les marées devaient diminuer d'élévation jusqu'à l'équinoxe, puis recommencer à croître jusqu'au solstice d'hiver, pour diminuer de nouveau jusqu'à l'équinoxe du printemps, et croître encore jusqu'au solstice d'été. Mais, avec ces mouvements périodiques de la mer, qui se reproduisent chaque jour et chaque nuit, la mer montant deux fois et se retirant deux fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit, et à des intervalles réguliers la nuit comme le jour, comment peut-il se faire que le reflux coïncide souvent avec le moment où le puits en question se remplit, et rarement avec celui où il tarit, ou, sinon rarement, pas aussi souvent du moins, qu'avec l'autre ? Et, si l'on suppose la coïncidence aussi fréquente dans les deux cas, comment se fait il que les Gadirites n'aient pas été capables d'observer ce qui se passait tous les jours sous leurs yeux, eux qui avaient su soi-disant reconnaître la période annuelle des marées par l'observation patiente d'un fait qui ne se produit qu'une fois par an ? Car on ne saurait douter que Posidonius n'ajoutât une foi entière à cette dernière observation, puisqu'il l'a prise pour point de départ de ses propres hypothèses sur les décroissements et accroissements successifs des marées dans l'intervalle d'un solstice à l'autre et sur le retour de ces mêmes variations. Il n'est guère vraisemblable, cependant, que de si bons observateurs aient laissé passer inaperçus les faits réels pour se laisser prendre à des faits chimériques !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.9]] [9] A propos, maintenant, de ce que dit Séleucus, historien originaire des bords de la mer Erythrée, «que les marées peuvent être encore irrégulières ou régulières, suivant que la lune est dans tel ou tel signe, que, quand elle est dans les signes équinoxiaux, par exemple, les marées offrent partout les mêmes apparences, tandis qu'il y a au contraire inégalité dans l'amplitude et dans la vitesse des marées, quand la lune est dans les signes solsticiaux, qu'enfin, lorsqu'elle est dans un des signes intermédiaires, les marées sont irrégulières ou régulières, à proportion que l'astre se trouve plus rapproché des signes solsticiaux ou des signes équinoxiaux», Posidonius constate qu'en effet, ayant eu occasion de passer plusieurs jours de suite dans l'*Heracleum* de Gadira, à l'époque du solstice d'été, et quand la lune était dans son plein, il ne put surprendre dans les marées aucune de ces différences qui en marquent la période annuelle, bien qu'il eût, le même mois, à l'époque de la nouvelle lune, observé dans le reflux du Baetis, à Ilipa, un changement énorme au prix de ce qu'il l'avait vu auparavant, les eaux du fleuve, qui, d'ordinaire, dans ces sortes de reflux causés par la marée, n'atteignaient même pas à la moitié de la hauteur des rives, ayant alors tellement grossi, que les soldats pouvaient y puiser sans peine : et Ilipa est à 700 stades environ de la mer ! De même, tandis que les plaines du littoral étaient couvertes jusqu'à une distance de 30 stades dans l'intérieur par la marée, qui y avait formé de véritables îles, le flot (Posidonius l'affirme pour l'avoir mesuré lui-même) n'avait pas couvert dix coudées de la hauteur des assises du naos de l'*Heracleum* et de la jetée qui précède le port de Gadira. Or, doublons cette hauteur pour les cas où cette même marée s'élève ici davantage, ces vingt coudées n'équivaudraient pas encore à la hauteur que représente la distance atteinte par le flot dans les plaines du littoral. Ces anomalies-là, du reste, passent pour se produire sur tout le pourtour de l'Océan ; mais ce qu'ajoute Posidonius au sujet de l'Ebre est un fait nouveau et particulier à ce fleuve : il s'agit de crues qui y surviennent de temps à autre, sans avoir été précédées de pluies ni de neiges, mais sous l'influence prolongée des vents du nord, ce qui peut tenir, suivant lui, au grand lac que traverse l'Ebre, et à ce qu'une partie des eaux de ce lac, chassée par les vents, s'écoule en même temps que celles du fleuve.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.10]] [10] Posidonius signale encore à Gadira la présence d'un arbre, qui a cela de remarquable, que ses branches sont courbées vers le sol et que ses feuilles, longues parfois d'une coudée et larges de quatre doigts, affectent la forme d'un glaive. Puis il parle d'un autre arbre, qui vient dans les environs de Carthage-la-Neuve, et des épines duquel on tire une écorce fibreuse, qui sert à faire de magnifiques tissus. Nous avons vu nous-même en Egypte un arbre qui ressemblait à celui de Gadira, du moins pour la courbure des branches, car la forme des feuilles n'était pas la même ; de plus, il ne portait pas de fruit, tandis que, au dire de Posidonius, celui de Gadira en porte. Pour ce qui est des tissus d'écorce d'épine, on en fait aussi en Cappadoce ; seulement, dans ce pays-là, l'épine dont on emploie l'écorce n'est pas celle d'un arbre, mais celle d'un arbuste nain. On ajoute cette autre circonstance au sujet de l'arbre de Gadira, que, si l'on en brise une branche, il en découle du lait, tandis qu'il en dégoutte une liqueur vermeille, si c'est une racine que l'on coupe. Mais en voilà assez sur Gadira.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 3.5.11]] [11] Les îles Cassitérides, qui suivent, sont au nombre de dix, toutes très rapprochées les unes des autres. On les trouve en s'avançant au nord en pleine mer à partir du port des Artabres. Une seule de ces îles est déserte ; dans toutes les autres, les habitants ont pour costume de grands manteaux noirs, qu'ils portent par-dessus de longues tuniques *talaires*, serrées par une ceinture autour de la poitrine, ce qui, joint au bâton qu'ils ont toujours à la main quand ils se promènent, les fait ressembler tout-à-fait aux Furies vengeresses de la tragédie. Ils vivent en général du produit de leurs troupeaux à la façon des peuples nomades. Quant aux produits de leurs mines d'étain et de plomb, ils les échangent, ainsi que les peaux de leurs bestiaux, contre des poteries, du sel et des ustensiles de cuivre ou d'airain que des marchands étrangers leur apportent. Dans le principe, les Phéniciens de Gadira étaient le seul peuple qui envoyât des vaisseaux trafiquer dans ces îles, et ils cachaient soigneusement à tous les autres la route qui y mène. Il arriva même qu'un patron de navire phénicien, qui se voyait suivi par des bâtiments romains, dont les pilotes avaient espéré de pouvoir ainsi connaître la route de ces comptoirs, s'échoua volontairement et par pure jalousie nationale sur un bas-fond, où il savait entraîner les Romains à une perte assurée ; mais ayant réussi, lui, à s'échapper du milieu de ce naufrage général, il fut indemnisé par l'Etat des marchandises qu'il avait perdues. A force d'essayer, cependant, les Romains finirent par découvrir la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier, et, comme il reconnut le peu d'épaisseur des filons et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne.  
  
Ici s'arrête ce que nous avions à dire de l'Ibérie et des îles situées en regard de ses côtes.

## **Livre IV : La Gaule**

### **IV, 1 - La Narbonnaise**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.1]] [1] La contrée qui succède immédiatement à l'Ibérie est la Celtique [ou Gaule] transalpine. Nous en avons déjà ci-dessus indiqué sommairement la figure et l'étendue, il nous faut maintenant la décrire en détail. Or, on la divisait [anciennement] en trois parties, l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique [proprement dite], les populations de l'Aquitaine formant, non seulement par leur idiome, mais encore par leurs traits physiques beaucoup plus rapprochés du type ibère que du type galate [ou gaulois], un groupe complètement à part des autres peuples de la Gaule, qui ont tous au contraire [un type de physionomie uniforme], le vrai type gaulois, et qui ne se distinguent les uns des autres que parce qu'ils ne parlent pas tous leur langue absolument de même, mais se servent de plusieurs dialectes ayant entre eux de légères différences, lesquelles se retrouvent aussi dans la forme de leurs gouvernements et dans leur manière de vivre. L'Aquitaine et la Celtique, séparées l'une de l'autre par le mont Cemmène, confinaient toutes deux au mont Pyréné. Comme nous l'avons dit, en effet, la Gaule transalpine a pour limite occidentale la chaîne des Pyrénées, laquelle touche à la fois aux deux mers, à la mer Intérieure d'une part, à la mer Extérieure de l'autre, et pour limite orientale le cours du Rhin parallèle au mont Pyréné ; enfin pour limites septentrionale et méridionale l'Océan, qui lui sert de ceinture à partir de l'extrémité supérieure du mont Pyréné jusqu'aux bouches du Rhin, et la mer de Massalia et de Narbonne prolongée par la chaîne des Alpes depuis la Ligystique, où elle commence, jusqu'aux sources du Rhin. Quant au mont Cemmène, il s'avance perpendiculairement aux Pyrénées, à travers les plaines de la Gaule, et vient s'arrêter juste au centre du pays, c'est-à-dire dans les environs de Lugdunum, après un parcours de 2000 stades environ. Ainsi dans le principe, tandis que le nom d'*Aquitains*s'appliquait aux peuples qui occupent, avec la partie septentrionale du mont Pyréné, tout le versant du Cemmène en deçà du fleuve Garounas et jusqu'aux bords de l'Océan, le nom de*Celtes*désignait ceux qui s'étendent à l'opposite, d'un côté, jusqu'à la mer de Massalia et de Narbonne, et, de l'autre, jusqu'aux premières pentes des Alpes, et le nom de*Belges*comprenait, avec le reste des peuples habitant le long de l'Océan jusqu'aux bouches du Rhin, une partie de ceux qui bordent le Rhin et [la haute chaîne] des Alpes. Le divin César, dans ses*Commentaires*, suit encore cette division. Mais Auguste vint qui divisa la Gaule en quatre parties : il fit de l'ancienne Celtique la province Narbonitide ou Narbonnaise, maintint l'Aquitaine telle qu'elle était du temps de César, si ce n'est qu'il y annexa quatorze des peuples compris entre le Garounas et le Liger, puis, ayant distribué le reste de la Gaule en deux provinces, il rattacha l'une à Lugdunum, en lui donnant pour limite le cours supérieur du Rhin, et assigna l'autre aux Belges. A ce propos-là, du reste, [faisons une réserve et] disons que, si le géographe est tenu d'exposer en détail les divisions physiques et ethnographiques, et encore rien que les plus importantes, il doit se borner en revanche à indiquer les divisions politiques que les princes arrêtent et modifient au gré des circonstances, et ne le faire même que très sommairement laissant à d'autres le soin d'en publier le détail exact.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.2]] [2] Ainsi délimité, le pays se trouve arrosé dans tous les sens par des fleuves, qui descendent, soit des Alpes, soit du mont Cemmène et du mont Pyréné, et qui vont se jeter, les premiers, dans l'Océan et les autres dans notre mer Intérieure. En général, ces fleuves coulent dans des plaines ou le long de collines dont la pente douce ne gêne en rien la navigation. Ils sont de plus si heureusement distribués entre eux qu'on peut faire passer aisément les marchandises d'une mer à l'autre : à la vérité, il faut user de charrois dans une partie du trajet, mais c'est sur un espace peu étendu et d'ailleurs tout en plaine, où le chemin, par conséquent, n'offre pas de difficulté, et la plus grande partie du trajet se fait bien par la voie des fleuves, qu'on remonte et qu'on descend alternativement. Le Rhône, à ce point de vue, l'emporte sur tous les autres fleuves ; car, indépendamment du grand nombre d'affluents qui, ainsi que nous l'avons déjà dit viennent de tous côtés grossir son cours, il a le double avantage et de se jeter dans notre mer, laquelle offre de bien autres débouchés que la mer Extérieure, et de traverser la partie la plus riche de la contrée. Dans toute la Narbonnaise, en effet, les productions du sol sont identiquement les mêmes qu'en Italie, tandis qu'en avançant vers le nord et dans la direction du mont Cemmène on ne rencontre déjà plus de plantations d'oliviers ni de figuiers ; les autres cultures, il est vrai, continuent de prospérer, mais, pour peu qu'on avance encore dans la même direction, on voit la vigne, à son tour, ne plus réussir qu'avec peine. En revanche, tout le reste de la Gaule produit du blé et en grande quantité, ainsi que du millet, du gland et du bétail de toute espèce, le sol n'y demeurant nulle part inactif, si ce n'est dans les parties où les marécages et les bois ont absolument interdit toute culture. Encore ces parties-là sont-elles habitées comme les autres ; mais cela tient non pas tant à l'industrie des Gaulois qu'à une vraie surabondance de population, car les femmes, dans tout le pays, sont d'une fécondité remarquable en même temps qu'excellentes nourrices. Pour ce qui est des hommes, ils ont toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs, aujourd'hui cependant qu'ils ont déposé les armes, ils se voient forcés de cultiver la terre. - Ce que nous venons de dire s'applique à tout l'ensemble de la Gaule ultérieure ou transalpine ; prenons maintenant séparément chacune des quatre parties qui la composent, et donnons-en une description succincte, en commençant par la Narbonnaise.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.3]] [3] La configuration de cette province est à peu près celle d'un parallélogramme, dont le mont Pyréné forme le côté occidental et le mont Cemmène le côté septentrional, tandis que les deux autres côtés sont formés, celui du midi, par la portion de mer comprise entre le mont Pyréné et Massalia, et celui du levant en partie par la chaîne des Alpes, en partie par la ligne qui prolonge cette chaîne jusqu'à la rencontre des premières pentes du Cemmène du côté du Rhône, lesquelles forment un angle droit avec la ligne en question. Seulement, pour compléter le côté méridional de la province, il faut lui ajouter, en dehors de ce parallélogramme, toute la partie du littoral à la suite qui se trouve occupée par les Massaliotes et les Salyens, et qui s'étend jusqu'au pays des Ligyens, vers l'Italie et le Var. Ce fleuve, comme je l'ai dit ci-dessus, est la limite de la Narbonnaise et de l'Italie ; peu considérable en été, il grossit l'hiver, au point d'avoir alors une largeur de sept stades. Ainsi la côte de la Narbonnaise s'étend de l'embouchure du Var au temple de Vénus Pyrénéenne, qui marque la vraie limite de la Province et de l'Ibérie, quoi qu'aient pu dire certains auteurs, qui placent cette limite de l'Ibérie et de la Celtique au lieu même où s'élèvent les Trophées de Pompée. Et, comme on compte [de l'Aphrodisium] à Narbonne 63 milles, de Narbonne à Nemausus 88 milles, et de Nemausus aux Eaux-Chaudes, dites Aquae Sextiae, lesquelles sont dans le voisinage de Marseille, 53 milles par la route d'Ugernum et de Taruscon, enfin 73 milles de là à Antipolis et au Var, la côte, on le voit, mesure en tout 277 milles. Notons pourtant que quelques auteurs comptent de l'Aphrodisium au Var 2600 stades, et d'autres 200 stades de plus ; car on n'est point d'accord au sujet des distances. L'autre route qui, par le pays des Vocontiens et le territoire dit*de Cottius*, [mène aussi à la frontière d'Italie], se confond avec la précédente depuis Nimes jusqu'à Ugernum et à Taruscon, puis, elle traverse le Druentias, passe par Cavallion, et mesure déjà 63 milles depuis Nimes, quand elle atteint, à la frontière du pays des Vocontiens, le point où commence la montée des Alpes ; de ce point-là, maintenant, au bourg d'Ebrodunum, situé à l'autre frontière des Vocontiens, du côté du royaume de Cottius, la distance est de 99 milles ; enfin l'on en compte autant pour le reste de la route qui, passant par le bourg de Brigantium, le bourg de Scingomagus et le col des Alpes, s'arrête à Ocelum, point extrême du territoire de Cottius. Mais, dès Scingomagus, on est en Italie, et la distance de ce bourg à Ocelum est de 28 milles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.4]] [4] La ville de Massalia, d'origine phocéenne, est située sur un terrain pierreux ; son port s'étend au-dessous d'un rocher creusé en forme d'amphithéâtre, qui regarde le midi et qui se trouve, ainsi que la ville elle-même dans toutes les parties de sa vaste enceinte, défendu par de magnifiques remparts. L'Acropole contient deux temples, l'Ephesium et le temple d'Apollon Delphinien : ce dernier rappelle le culte commun à tous les Ioniens : quant à l'autre, il est spécialement consacré à Diane d'Ephèse. On raconte à ce propos que, comme les Phocéens étaient sur le point de mettre à la voile pour quitter leur pays, un oracle fut publié, qui leur enjoignait de demander à Diane d'Ephèse le guide, sous les auspices duquel ils devaient accomplir leur voyage ; ils cinglèrent alors sur Ephèse et s'enquirent des moyens d'obtenir de la déesse ce guide que leur imposait la volonté de l'oracle. Cependant, Aristarché, l'une des femmes les plus recommandables de la ville, avait vu la déesse lui apparaître en songe et avait reçu d'elle l'ordre de s'embarquer avec les Phocéens, après s'être munie d'une image ou représentation exacte de ses autels. Elle le fit, et les Phocéens, une fois leur installation achevée, bâtirent le temple, puis, pour honorer dignement celle qui leur avait servi de guide, ils lui décernèrent le titre de grande prêtresse. De leur côté, toutes les colonies de Massalia réservèrent leurs premiers honneurs à la même déesse, s'attachant, tant pour la disposition de sa statue que pour tous les autres rites de son culte, à observer exactement ce qui se pratiquait dans la métropole.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.5]] [5] La constitution de Massalia, avec sa forme aristocratique, peut être citée comme le modèle des gouvernements. Un premier conseil est établi, qui compte 600 membres nommés à vie et appelés*timouques*. Cette assemblée est présidée par une commission supérieure de quinze membres chargée de régler les affaires courantes et présidée elle-même par trois de ses membres, qui, sous la présidence enfin de l'un d'eux, exercent le souverain pouvoir. On ne peut être timouque, si l'on n'a point d'enfants et si l'on n'appartient point à une famille ayant droit de cité depuis trois générations. Les lois sont les lois ioniennes ; elles sont toujours exposées en public. Les Massaliotes occupent un territoire dont le sol, favorable à la culture de l'olivier et de la vigne, est, en revanche, par sa nature âpre, beaucoup trop pauvre en blé ; aussi les vit-on dès le principe, plus confiants dans les ressources que pouvait leur offrir la mer que dans celles de l'agriculture, chercher à utiliser de préférence les conditions heureuses où ils se trouvaient placés pour la navigation et le commerce maritime. Plus tard cependant, à force d'énergie et de bravoure, les Massaliotes réussirent à s'emparer d'une partie des campagnes qui entourent leur ville. Ajoutons qu'ils avaient employé leurs forces militaires à fonder un certain nombre de places destinées à leur servir de boulevards contre les Barbares : les unes, situées sur la frontière d'Ibérie, devaient les couvrir contre les incursions des Ibères, de ce même peuple à qui ils ont communiqué avec le temps les rites de leur culte national (le culte de Diane d'Ephèse), et que nous voyons aujourd'hui sacrifier à la façon même des Grecs ; les autres, telles que Rhodanusia et Agathé, devaient les défendre contre les Barbares des bords du Rhône ; d'autres enfin, à savoir Tauroentium, Olbia, Antipolis et Nicaea, devaient arrêter les Salyens et les Ligyens des Alpes. Massalia possède encore des*cales*ou abris pour les vaisseaux et tout un arsenal ; mais ses habitants n'ont plus ce grand nombre de vaisseaux qu'ils possédaient naguère, ni cette quantité d'engins et de machines pour l'armement des navires et les sièges de villes, qui leur avaient servi à repousser les agressions des Barbares et à se ménager, qui plus est, l'amitié des Romains, en les mettant à même de rendre à ceux-ci maints services, que les Romains, à leur tour, avaient reconnus en contribuant à leur agrandissement. C'est ainsi que Sextius, après avoir vaincu les Salyens et fondé, non loin de Massalia, la ville d'Aquae-Sextiae, laquelle reçut ce nom en l'honneur de son fondateur et en commémoration de ces sources thermales si célèbres naguère, mais si dégénérées aujourd'hui, puisqu'une partie, dit-on, ne donne plus que de l'eau froide, entreprit, avec l'aide de la garnison qu'il avait mise dans cette ville, de dégager la route qui va de la frontière d'Italie à Massalia, en expulsant du littoral les Barbares, que les Massaliotes n'avaient pas encore réussi à en éloigner complètement. Par le fait, Sextius ne réussit pas beaucoup mieux dans son entreprise, car tout ce qu'il put obtenir se réduisit à ceci, que, dans les parties facilement accessibles aux vaisseaux, les Barbares se tiendraient désormais à une distance de 12 stades de la côte et à une distance de 8 stades dans les parties bordées de rochers ; mais il s'empressa de livrer aux Massaliotes le peu de terrain qu'abandonnaient les Barbares. Beaucoup de trophées et de dépouilles encore exposés dans la ville rappellent maintes victoires navales, remportées jadis par les Massaliotes sur les différents ennemis dont l'ambition jalouse leur contestait le libre usage de la mer. On voit donc qu'anciennement la prospérité des Massaliotes était arrivée à son comble, et qu'entre autres biens ils possédaient pleinement l'amitié des Romains, comme le marque assez, du reste, parmi tant de preuves qu'on en pourrait donner, la présence sur l'Aventin d'une statue de Diane, disposée absolument de même que celle de Massalia. Par malheur, lorsque éclata la guerre civile entre César et Pompée, ils prirent fait et cause pour le parti qui eut le dessous, et leur prospérité en fut gravement compromise. Ils ne renoncèrent pourtant pas encore complètement à leur ancien goût pour la construction des machines de guerre et pour les armements maritimes. Mais comme, par le bienfait de la domination romaine, les Barbares qui les entourent se civilisent chaque jour davantage et renoncent à leurs habitudes guerrières pour se tourner vers la vie publique et l'agriculture, le goût dont nous parlons n'aurait plus eu, à proprement parler, d'objet ; ils ont donc compris qu'ils devaient donner eux aussi un autre cours à leur activité. En conséquence, tout ce qu'ils comptent aujourd'hui de beaux esprits se porte avec ardeur vers l'étude de la rhétorique et de la philosophie ; et, non contents d'avoir fait dès longtemps de leur ville la grande école des Barbares et d'avoir su rendre leurs voisins philhellènes au point que ceux-ci ne rédigeaient plus leurs contrats autrement qu'en grec, ils ont réussi à persuader aux jeunes patriciens de Rome eux-mêmes de renoncer désormais au voyage d'Athènes pour venir au milieu d'eux perfectionner leurs études. Puis, l'exemple des Romains ayant gagné de proche en proche, les populations de la Gaule entière, obligées d'ailleurs maintenant à une vie toute pacifique, se sont vouées à leur tour à ce genre d'occupations, et notez que ce goût chez elles n'est pas seulement individuel, mais qu'il a passé en quelque sorte dans l'esprit public, puisque nous voyons particuliers et communautés à l'envi appeler et entretenir richement nos sophistes et nos médecins. [Malgré ce changement], les moeurs des Massaliotes sont restées simples et leurs habitudes modestes, rien ne l'atteste mieux que l'usage suivant : la dot la plus forte chez eux est de cent pièces d'or, à quoi l'on peut ajouter encore cinq pièces pour les habits et cinq pour les bijoux d'orfèvrerie, mais la loi ne permet pas davantage. Du reste, César et les princes, ses successeurs, en souvenir de l'ancienne alliance de Rome avec Massalia, se sont montrés indulgents pour les fautes qu'elle avait commises pendant la guerre civile, et lui ont conservé l'autonomie dont elle avait joui de tout temps, de sorte qu'aujourd'hui elle n'obéit pas, non plus que les villes qui dépendent d'elle, aux préfets envoyés de Rome pour administrer la province. - Voilà ce que nous avions à dire au sujet de Massalia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.6]] [6] En même temps que la chaîne de montagnes, où habitent les Salyens, se détourne du couchant et prend une direction plus septentrionale, s'éloignant ainsi peu à peu de la mer, la direction de la côte vers l'ouest tend au contraire à devenir plus marquée ; mais un peu plus loin que Massalia, à 100 stades environ de la ville et à partir d'un grand promontoire qu'avoisinent des carrières de pierre, elle commence à décrire une courbe pour former avec l'Aphrodisium, extrémité du mont Pyréné, le golfe Galatique ou Massaliotique. Ce golfe est double, car du milieu de l'arc qu'il dessine se détache le mont Setius qui, avec l'île voisine de Blascon, divise le golfe en deux bassins. Le plus grand de ces deux bassins forme le golfe Galatique proprement dit, c'est celui où le Rhône décharge ses eaux, le plus petit est le golfe de Narbonne, qui s'étend jusqu'au mont Pyréné. Située au-dessus des bouches de l'Atax et de l'étang Narbonitis, Narbonne est le plus grand emporium ou marché de ces contrées. Il y a pourtant sur les bords du Rhône une autre ville, la ville d'Arelate, dont le marché ne manque pas non plus d'importance. Ces deux villes sont à peu près aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles le sont respectivement des promontoires dont nous venons de parler, c'est-à-dire aussi éloignées que Narbonne l'est de l'Aphrodisium et que l'est Arelate du [cap de] Massalia. A droite et à gauche de Narbonne, on voit déboucher différents cours d'eau qui descendent les uns des monts Cemmènes, les autres du mont Pyréné, et qui se trouvent bordés de villes assez peu distantes de la côte pour que de petites embarcations puissent remonter jusque-là. Ceux qui descendent du mont Pyréné sont le Ruscinon et l'Illibirris (12) : ils baignent chacun une ville de même nom. Ajoutons que le Ruscinon passe dans le voisinage d'un lac ou étang, dans le voisinage aussi d'un terrain humide et tout rempli de sources salées, qui n'est qu'à une faible distance de la mer et où l'on n'a qu'à creuser pour pêcher des muges : on fait à cette intention un trou de deux à trois pieds, puis on enfonce dans l'eau bourbeuse un trident, et l'on a bien des chances pour ramener à la surface quelque muge de belle taille, car ce poisson, comme l'anguille, se nourrit de vase. Les deux cours d'eau que nous venons de nommer et qui descendent du mont Pyréné se jettent dans la mer entre Narbonne et l'Aphrodisium ; quant à ceux qu'on voit déboucher de l'autre côté de Narbonne, ils descendent tous du mont Cemmène : c'est de cette chaîne de montagnes, par exemple, que viennent, indépendamment de l'Atax, l'0rbis et l'Arauris, lesquels passent, le premier à Baeterra, ville forte voisine de Narbonne, et le second à Agathé, colonie de Massalia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.7]] [7] Bien que le fait de ces poissons qu'on peut pêcher en creusant la terre soit déjà merveilleux en lui-même, la côte que nous venons de décrire nous offre quelque chose de plus merveilleux encore si l'on peut dire. Il s'agit d'une plaine située entre Massalia et les bouches du Rhône à une distance de 100 stades de la mer, et dont le diamètre (elle est de forme circulaire) a également 100 stades. Son aspect lui a fait donner le nom de*Champ des Cailloux*: elle est couverte, en effet, de cailloux gros comme le poing, sous lesquels pousse de l'*agrostis*, en assez grande quantité pour nourrir de nombreux troupeaux. Il s'y trouve de plus vers le milieu des eaux [saumâtres qui en se concentrant] deviennent des étangs salés [et qui en s'évaporant] laissent du sel. Toute cette plaine, ainsi que le pays situé au-dessus, se trouve fort exposée aux vents, mais surtout aux ravages du*mélamborée*, bise glaciale assez forte, dit-on, pour soulever et faire rouler une partie de ces cailloux, voire même pour précipiter des hommes à bas de leurs chariots, en leur enlevant du coup armes et vêtements. Aristote pense que toutes ces pierres ont été vomies à la surface du sol à la suite de quelque tremblement de terre, de la nature de ceux qu'on connaît sous le nom de*brastes*, et qu'entraînées par leur poids elles ont tout naturellement glissé vers ce fond et s'y sont entassées. Mais, suivant Posidonius, cette plaine n'est autre chose qu'un ancien lac, dont la surface, par suite d'une agitation ou fluctuation violente, s'est solidifiée, puis disloquée en une infinité de pierres toutes également polies, toutes de même forme et de même volume, comme sont les cailloux des rivières et les galets des plages, ressemblance du reste qui avait frappé Aristote aussi bien que Posidonius, mis dont ces auteurs ont cherché la cause, chacun à sa manière. En somme, la double explication qu'ils ont donnée du phénomène offre en soi de la vraisemblance, car il faut nécessairement que des pierres ayant cet aspect et cette disposition aient perdu leur nature primitive et se soient formées d'une concrétion de l'élément liquide, ou détachées de grandes masses rocheuses par le fait de déchirures incessantes [et régulières]. Toutefois Eschyle, qui connaissait déjà le phénomène, soit pour l'avoir observé [par lui-même], soit pour en avoir entendu parler à d'autres, l'avait jugé inexplicable et comme tel l'avait converti en fable. Voici en effet ce qu'il fait dire à*Prométhée*dans ses vers pour indiquer à Hercule la route qu'il doit suivre du Caucase aux Hespérides :

|  |
| --- |
| *«Puis tu rencontreras l'intrépide armée des Ligyens, et, si grande que soit ta vaillance, crois-moi, elle ne trouvera rien à redire au combat qui t'attend : à un certain moment (c'est l'arrêt du destin) les flèches te manqueront, sans que ta main puisse trouver sur le sol une seule pierre pour s'en armer, car tout ce terrain est mou. Heureusement, Jupiter aura pitié de ton embarras, il amassera au-dessous du ciel de lourds et sombres nuages, et fera disparaître la surface de la terre sous une grêle de cailloux arrondis, nouvelles armes qui te permettront alors de disperser sans peine l'innombrable armée des Ligyens».* |

Sur ce, Posidonius demande s'il n'eût pas mieux valu faire pleuvoir ces pierres sur les Ligyens eux-mêmes et les en écraser tous que d'imaginer qu'un héros comme Hercule ait pu avoir besoin de tant de pierres [pour se défendre !]. - Mais non, dirons-nous à notre tour, car il fallait bien donner au héros des armes innombrables, du moment qu'on lui opposait d'innombrables ennemis. Voilà donc un premier point, ce semble, sur lequel le mythographe a raison contre le philosophe ; ajoutons que tout le reste du passage échappe de même à la critique par la précaution que le poète a prise de s'y retrancher derrière un arrêt formel du destin ; et en effet, que l'on se mette une fois à discuter les arrêts de la Providence et du destin, et l'on ne trouvera que trop d'occasions semblables de dire, soit à propos des événements de la vie humaine, soit à propos des phénomènes naturels, que les choses arrangées de certaine façon eussent été mieux que comme elles sont ; qu'il eût mieux valu, par exemple, que l'Egypte dût sa fertilité à des pluies abondantes et non aux crues de l'Ethiopie, qu'il eût mieux valu aussi que Pâris, en faisant voile vers Sparte, pérît dans un naufrage au lien d'expier tardivement, sous les coups de ceux qu'il avait offensés, l'injuste enlèvement d'Hélène, et le trépas de tant de Grecs et de barbares, ce qu'Euripide n'a pas manqué de rapporter à la volonté même de Jupiter

*«Car Jupiter, voulant la ruine des Troyens et le châtiment de la Grèce, avait décidé qu'il en serait ainsi».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.8]] [8] Au sujet des bouches du Rhône, Polybe taxe formellement Timée d'ignorance : il affirme que ce fleuve n'a pas les cinq bouches que Timée lui prête, et qu'il n'en compte que deux en tout. Artémidore, lui, en distingue trois. Ce qu'il y a de sûr c'est que plus tard Marius s'aperçut que, par le fait des atterrissements, l'entrée du fleuve tendait à s'oblitérer et devenait difficile, et qu'il fit creuser un nouveau canal où il dériva la plus forte partie des eaux du Rhône. Il en concéda la propriété aux Massaliotes, pour les récompenser de la bravoure qu'ils avaient déployée pendant sa campagne contre les Ambrons et les Toygènes, et cette concession devint pour eux une source de grands profits, en leur permettant de lever des droits sur tous les vaisseaux qui remontent ou descendent le fleuve. Aujourd'hui, du reste, l'entrée du Rhône se trouve être tout aussi difficile à cause de la violence du courant, et par le fait des atterrissements et du peu d'élévation de la côte, qu'on a peine à apercevoir même de près par les temps couverts, ce qui a donné l'idée aux Massaliotes d'y bâtir des tours en guise de signaux. Les Massaliotes, on le voit, ont pris de toute manière possession du pays, et ce temple de Diane Ephésienne, érigé par eux aux mêmes lieux, sur un terrain choisi exprès, et dont les bouches du fleuve font une espèce d'île, est là encore pour l'attester. Signalons enfin au-dessus des bouches du Rhône un étang salé, qu'on nomme le*Stomalimné*, et qui abonde en coquillages de toute espèce, ainsi qu'en excellents poissons. Quelques auteurs, ceux-là surtout qui veulent que le fleuve ait sept bouches, comptent cet étang pour une, mais c'est là une double erreur ; car une montagne s'élève entre deux, qui sépare absolument l'étang du fleuve. - Ici se termine ce que nous avions à dire de l'aspect et de l'étendue de la côte comprise entre le mont Pyréné et Massalia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.9]] [9] Quant à la côte qui se prolonge dans la direction du Var et de la partie de la Ligystique attenante à ce fleuve, elle nous présente, avec les villes massaliotes de Tauroentium, d'Olbia, d'Antipolis et de Nicaea, la station navale, fondée naguère par César-Auguste sous le nom de*Forum Julium*: cette station se trouve située entre Olbia et Antipolis, à 600 stades de Massalia. Le Var coule entre les villes d'Antipolis et de Nicaea, mais passe à 20 stades de l'une et à 60 de l'autre, de sorte qu'en vertu de la délimitation actuelle Nicaea se trouve appartenir à l'Italie, bien qu'elle dépende effectivement de Massalia. Nous l'avons déjà dit, ce sont les Massaliotes, qui, se voyant entourés de Barbares, ont bâti ces différentes places : ils voulaient les contenir et s'assurer au moins le libre accès de la mer, puisque du côté de la terre tout était aux mains de leurs ennemis. Tout le pays, en effet, est montagneux et escarpé : il y a bien encore auprès de Massalia une plaine passablement large, mais à l'est de cette ville les montagnes se rapprochent tout à fait de la mer et serrent la côte de si près qu'elles y laissent à peine la place d'un chemin praticable. Le commencement de cette chaîne de montagnes est occupé par les Salyens ; l'autre extrémité l'est par des tribus ligyennes limitrophes de l'Italie, dont il sera parlé plus loin. Nous ferons remarquer seulement dès à présent que, bien qu'Antipolis soit située en dedans des limites de la Narbonnaise, et Nicaea en dedans des limites de l'Italie, celle-ci demeure dans la dépendance de Massalia et fait partie de la Province, tandis qu'Antipolis se trouve rangée au nombre des villes italiques, par suite d'un décret rendu contre les Massaliotes, qui l'a affranchie de leur juridiction.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.10]] [10] Les îles qui bordent cette portion si étroite de la côte sont, à partir de Massalia, les îles Stoechades : il y en a trois grandes et deux petites. Les Massaliotes les cultivent. Ils y avaient même établi anciennement un poste militaire pour repousser les descentes des pirates, vu que les ports n'y manquent point. Aux Stoechades succèdent les îles de Planasia et de Léron, bien peuplées toutes deux. Léron, qui plus est, possède un*heroon*, celui du héros Léron. Elle est située juste en face d'Antipolis. Il y a bien encore, soit en face de Massalia, soit en face de tel autre point de la côte que nous venons de décrire, quelques petites îles, mais aucune ne mérite d'être mentionnée ici. Quant aux ports, sauf celui de Forum Julium, qui est considérable, et celui de Massalia, ils sont généralement de médiocre grandeur. Tel est par exemple le port Oxybius, qui tire son nom des Ligyens Oxybiens. Nous n'en dirons pas davantage sur cette partie de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.11]] [11] Passons à la contrée qui s'étend immédiatement au-dessus : cette contrée, qui emprunte une configuration particulière aux montagnes dont elle est enveloppée et aux fleuves qui la sillonnent, notamment au Rhône, le plus considérable de tous, et celui qu'on peut remonter le plus haut vu le grand nombre d'affluents dont son cours est grossi, cette contrée demande à être décrite méthodiquement. Avançons-nous donc à partir de Massalia dans le pays compris entre les Alpes et le Rhône, nous y trouvons d'abord les Salyens, dont le territoire mesure 500 stades jusqu'au Druentias ; puis, le bac nous passe à Cavallion, et là nous mettons le pied sur le territoire des Cavares, qui s'étend à son tour jusqu'au confluent de l'Isar et du Rhône, c'est-à-dire jusqu'au point où le mont Cemmène vient en quelque sorte rejoindre le Rhône. Depuis le Druentias jusqu'ici, la distance parcourue est de 700 stades. Seulement, tandis que les Salyens, [dans les limites que nous avons marquées,] occupent à la fois la plaine et les montagnes qui la dominent, les Cavares ont au-dessus d'eux, dans la montagne, les Vocontiens, les Tricoriens, les Iconiens et les Médylles. Il y a encore d'autres rivières qui, entre le Druentias et l'Isar, descendent des Alpes pour s'unir au Rhône ; nous en citerons deux notamment qui entourent [Luerion], la ville des Cavares, et qui confondent leurs eaux avant de se jeter dans le fleuve, et une troisième, le Sulgas, qui a son confluent près de la ville de Vindalum, à l'endroit même où Cnaeus [Domitius] Aenobarbus tailla en pièces, dans une grande bataille rangée, plusieurs myriades de Gaulois. Dans ce même intervalle du Druentias et de l'Isar, on remarque plusieurs places importantes, telles que Avenion, Arausion et Aeria, ville bien nommée, nous dit Artémidore, en ce qu'elle occupe, tout au haut d'une montagne fort élevée, une situation vraiment aérienne. En général, le pays n'offre que plaines et beaux pâturages, mais, pour aller d'Aeria à [Luerion], il faut franchir encore dans la montagne plusieurs défilés étroits et obstrués par des bois. Au point de jonction de l'Isar, du Rhône et du mont Cemmène, Q. Fabius Maximus Aemilianus, avec moins de trente mille hommes, tailla en pièces deux cent mille Gaulois ; après quoi il éleva aux mêmes lieux un trophée en marbre blanc, ainsi que deux temples qu'il dédia, l'un, à Mars, l'autre, à Hercule. Depuis l'Isar, maintenant, jusqu'à Vienne, capitale des Allobriges, qui s'élève sur les bords mêmes du Rhône, on compte 320 stades ; puis, un peu au-dessus de Vienne, au confluent de l'Arar et du Rhône, est la ville de Lugdunum. La distance, quand on s'y rend par terre, c'est-à-dire en traversant le territoire des Allobriges, est de 200 stades environ ; elle est un peu plus forte si l'on remonte le fleuve. Les Allobriges, qui entreprirent naguère tant d'expéditions avec des armées de plusieurs myriades d'hommes, en sont réduits aujourd'hui à cultiver cette plaine et les premières vallées des Alpes. En général, ils vivent dispersés dans des bourgs, toute la noblesse pourtant habite Vienne, simple bourg aussi dans l'origine, bien qu'elle portât déjà le titre de métropole de toute la nation, mais dont ils ont fini par faire une ville. Elle est située, [avons-nous dit,] sur le Rhône. Le fleuve descend des Alpes déjà si fort, si impétueux, que, même au sein du lac Lemenna qu'il traverse, son courant demeure visible sur un espace de plusieurs stades ; il se répand dans les plaines du pays des Allobriges et des Ségosiaves, et reçoit l'Arar, près de Lugdunum, ville des Ségosiaves. L'Arar vient aussi des Alpes ; il forme la limite entre les Séquanes, les Aeduens et les [Lingons], puis reçoit le Dubis, autre rivière navigable, descendue également de la chaîne des Alpes ; dès là réunis sous le nom d'Arar, qui a prévalu, ces deux cours d'eau vont se mêler au Rhône, dont le nom prévaut à son tour, et qui poursuit son cours sur Vienne. Il est remarquable que ces trois fleuves commencent par se porter au nord, pour tourner ensuite au couchant, mais qu'aussitôt après leur réunion leur courant commun fait un nouveau coude vers le sud et qu'en se grossissant au fur et à mesure des autres rivières [dont nous avons parlé ci-dessus] il conserve cette direction au midi jusqu'au point où, pour gagner la mer, il se divise en plusieurs branches. - Telle est la configuration de la contrée comprise entre les Alpes et le Rhône.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.12]] [12] De l'autre côté du fleuve, ce sont les Volces qui occupent la plus grande partie du pays, les Volces dits*Arécomisques*. Narbonne passe pour être leur port, il serait plus juste de dire qu'elle est celui de la Gaule entière, tant elle surpasse les autres villes maritimes par l'importance et l'activité de son commerce. Les Volces touchent au Rhône et voient s'étendre en face d'eux, sur la rive opposée, les possessions des Salyens et des Cavares, [disons mieux, des Cavares seuls,] car le nom de ce peuple l'a emporté sur tous les autres, et l'on commence à ne plus appeler autrement les Barbares de cette rive, lesquels d'ailleurs ne sont plus, à proprement parler, des Barbares, vu qu'ils tendent de plus en plus à prendre la physionomie romaine, adoptant tous la langue, les moeurs, voire même quelques-uns les institutions des Romains. D'autres peuples, ceux-là faibles et obscurs, s'étendent des frontières des Arécomisques au mont Pyréné. La métropole des Arécomisques, Nemausus, bien inférieure à Narbonne en ce qu'on n'y voit pas la même affluence d'étrangers et de commerçants, forme en revanche une commune, une cité plus considérable. Elle a en effet dans sa dépendance vingt-quatre bourgs, tous extrêmement populeux, et dont les habitants, unis aux siens par le sang, diminuent naturellement par leurs contributions les charges qui pèsent sur elle. De plus, comme elle jouit du droit latin, quiconque y a été revêtu de l'édilité ou de la questure devient par cela seul citoyen romain, et le même privilège dispense la nation tout entière d'obéir aux ordres des préfets envoyés de Rome. La ville de Nemausus est située sur la route même qui conduit d'Ibérie en Italie, mais cette route, excellente l'été, est toute fangeuse en hiver, voire au printemps ; il lui arrive même quelquefois d'être tout entière envahie et coupée par les eaux. Sans doute on peut passer quelques-uns des fleuves qu'on rencontre à l'aide de bacs ou de ponts, bâtis, soit en bois, soit en pierre, mais la grande difficulté consiste dans le passage des torrents : or, il n'est pas rare de voir, jusqu'à l'entrée de l'été, descendre de la chaîne des Alpes de ces torrents que produit la fonte des neiges. La route en question, avons-nous dit, a deux branches, l'une qui va droit aux Alpes en traversant le territoire des Vocontiens (c'est la plus courte), et l'autre qui longe la côte appartenant aux Massaliotes et aux Ligyens : celle-ci est, à la vérité, plus longue, mais les cols qu'elle a à franchir pour entrer en Italie sont plus faciles, parce qu'en cet endroit les montagnes commencent à s'abaisser sensiblement. Ajoutons que Nemausus se trouve à 100 stades environ de la rive droite du Rhône prise à la hauteur de Taruscon, petite ville bâtie sur la rive gauche, et qu'elle est d'autre part à 720 stades de Narbonne. Plus près maintenant du mont Cemmène, disons mieux, sur tout le versant méridional de la chaîne, d'une extrémité à l'autre, habitent les Volces Tectosages en compagnie de quelques autres peuples. Il sera question de ceux-ci plus loin : parlons d'abord des Tectosages.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.13]] [13] Leurs possessions partent du mont Pyréné et empiètent même quelque peu sur le versant septentrional des monts Cemmènes. Il s'y trouve de riches mines d'or. On peut juger de ce qu'étaient anciennement la puissance de cette nation et le nombre de ses guerriers par ce seul fait qu'on la vit, à la suite de discordes intestines, chasser de son sein en une fois une multitude de ses enfants, et qu'une partie de cette bande, grossie d'autres proscrits de différentes nations, suffit à occuper toute la portion de la Phrygie, limitrophe de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Au moins est-ce ce qui ressort de la présence en ce pays d'une nation portant le nom de*Tectosages*. Effectivement, des trois nations qui se le partagent, il y en a une, celle qui occupe Ancyre et les environs de cette ville, qui s'appelle ainsi. Quant aux deux autres peuples connus sous les noms de*Trocmes*et de*Tolistobogiens*, sans doute ils sont venus aussi de la Gaule, leur confraternité avec les Tectosages donne lieu de le croire, mais de quelle partie de la Gaule sont-ils sortis ? C'est ce que nous ne saurions préciser, car nous n'avons pas ouï dire qu'il existât actuellement en Gaule, soit dans la Gaule transalpine, soit dans la Gaule cisalpine, soit au sein des Alpes, de peuples nommés*Trocmes*et*Tolistobogiens*. Ce qui est présumable, c'est qu'ils se seront éteints par suite de trop fréquentes migrations, comme il est arrivé pour tant d'autres peuples, notamment pour la nation des Prauses, car nous savons par différents auteurs que Brennus (le Brennus qui assaillit Delphes) était Prause d'origine sans pouvoir dire cependant aujourd'hui où habitait cette ancienne nation. Les Tectosages étaient aussi, dit-on, de l'expédition contre Delphes, on assure même que les trésors trouvés dans la ville de Tolossa par le général romain Caepion provenaient d'une partie des dépouilles de Delphes, grossie, il est vrai, des offrandes qu'ils avaient faites ensuite à Apollon sur leurs propres richesses, et dans le but d'apaiser le courroux de ce Dieu, et que c'est pour avoir touché à ces trésors sacrés, que Caepion finit ses jours si misérablement, loin de sa patrie d'où il avait été chassé comme sacrilège, et loin de ses filles, qui, livrées par décret à la prostitution, s'il faut en croire Timagène, périrent à leur tour d'une mort honteuse. Toutefois, la version de Posidonius semble plus vraisemblable : il fait remarquer que les richesses trouvées à Tolossa, soit dans l'enceinte du temple, soit au fond des lacs sacrés, représentaient une valeur de 15000 talents, toute en matières non travaillées, en lingots d'or et d'argent bruts, et que le temple de Delphes, à l'époque [où il avait été pris par les Gaulois], ne contenait plus de semblables richesses, ayant été pillé par les Phocidiens durant la guerre sacrée ; que ce qui pouvait s'y trouver encore avait dû être partagé entre beaucoup de mains ; qu'il était probable d'ailleurs que les vainqueurs n'avalent pu regagner leurs foyers, ayant été, après leur départ de Delphes et pendant toute leur retraite, assaillis de mille maux et forcés finalement par la discorde de se disperser de tous côtés. Mais, comme la contrée est très riche en mines d'or, et que les habitants (Posidonius n'est pas seul à le dire) sont à la fois très superstitieux et très modestes dans leur manière de vivre, il s'y était formé sur différents points des trésors. Les lacs ou étangs sacrés notamment offraient des asiles sûrs où l'on jetait l'or et l'argent en barre : les Romains le savaient, et quand ils se furent rendus maîtres du pays, ils vendirent ces lacs ou étangs sacrés au profit du trésor public, et plus d'un acquéreur y trouve aujourd'hui encore des lingots d'argent battu ayant la forme de pierres meulières. Le temple de Tolossa, vénéré comme il était de toutes les populations à la ronde, leur offrait aussi un asile inviolable, et naturellement les richesses s'y étaient accumulées, la piété multipliant ses offrandes, en même temps que la superstition empêchait d'y porter la main.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.1.14]] [14] Tolossa est située dans la partie la plus étroite de l'isthme compris entre l'Océan et la mer de Narbonne, lequel mesure, au dire de Posidonius, moins de 3000 stades de largeur. Mais à ce propos-là revenons encore (la chose en vaut la peine) sur ce que nous avons dit plus haut de la correspondance, en quelque sorte symétrique, qui existe entre les différents fleuves de la Gaule et par suite entre les deux mers Intérieure et Extérieure. On trouve, en effet, pour peu qu'on y réfléchisse, que cette circonstance constitue le principal élément de prospérité du pays, en ce qu'elle facilite entre les différents peuples qui l'habitent l'échange des denrées et des autres produits nécessaires à la vie, et quelle établit entre eux une communauté d'intérêts d'autant plus profitable, qu'aujourd'hui, libres de toute guerre, ces peuples s'appliquent avec plus de soin à l'agriculture et se façonnent davantage au genre de vie des nations civilisées. On serait même tenté de croire ici à une action directe de la Providence, en voyant les lieux disposés, non pas au hasard, mais d'après un plan en quelque sorte raisonné. Ainsi, le Rhône, qui peut déjà lui-même être remonté très haut, et l'être par des embarcations pesamment chargées, donne, en outre, indirectement accès dans beaucoup de cantons, par la raison que ses affluents sont également navigables et peuvent aussi transporter les plus lourds fardeaux : les marchandises reçues d'abord par l'Arar passent ensuite dans le Dubis, affluent de l'Arar ; puis on les transporte par terre jusqu'au Sequanas, dont elles descendent le cours, et ce fleuve les amène au pays des Lexoviens et des Calètes, sur les côtes mêmes de l'Océan, d'où elles gagnent enfin la Bretagne en moins d'une journée. Seulement, comme le Rhône est rapide et difficile à remonter, il y a telles marchandises de ces cantons (toutes celles notamment qu'on expédie de chez les Arvernes pour être embarquées sur le Liger), qu'on aime mieux envoyer par terre sur des chariots. Ce n'est pas que le Rhône, en certains points de son cours, ne se rapproche sensiblement de l'autre fleuve, mais, la route de terre étant toute en plaine et peu longue elle-même (elle n'est guère que de 800 stades) invite à ne pas remonter le Rhône, d'autant qu'il est toujours plus facile de voyager par terre. A cette route succède la voie commode du Liger, fleuve qui descend des monts Cemmènes et va se jeter dans l'Océan. Si c'est de Narbonne qu'on part, on commence par remonter le cours de l'Atax, mais sur un espace peu étendu ; le trajet qu'on fait ensuite par terre jusqu'au Garounas est plus long, mesurant à peu près 7 à 800 stades ; après quoi, par le Garounas, comme par le Liger, on atteint l'Océan. - Ici finit ce qui se rapporte aux peuples de la Province narbonnaise, autrement dit aux*Celtes*, pour nous servir de l'ancienne dénomination : car j'ai idée que c'est aux habitants de ladite province que les Grecs ont emprunté ce nom de Celtes qu'ils ont ensuite étendu à l'ensemble des populations de la Gaule, soit que ce nom leur ait paru plus illustre que les autres, soit que l'avantage qu'avait le peuple qui le portait d'être si proche voisin des Massaliotes ait contribué surtout à le leur faire choisir.

### **IV, 2 - De l'Aquitaine à la vallée du Rhône**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.2.1]] [1] Parlons à présent des Aquitains et de ces quatorze peuples de race galatique ou gauloise, habitant entre le Garounas et le Liger et en partie aussi dans la vallée du Rhône et dans les plaines de la Narbonnaise, qui ont été réunis administrativement à l'Aquitaine. [Je dis administrativement,] car autrement et à prendre les choses comme elles sont en réalité, les Aquitains diffèrent des peuples de race gauloise tant par leur constitution physique que par la langue qu'ils parlent, et ressemblent bien davantage aux Ibères. Ils ont pour limite le cours du Garounas et sont répandus entre ce fleuve et le mont Pyréné. On compte plus de vingt peuples aquitains, mais tous faibles et obscurs ; la plupart habitent les bords de l'Océan, les autres l'intérieur même des terres, où ils s'avancent jusqu'aux extrémités des monts Cemmènes et aux frontières des Tectosages. Ainsi délimitée, l'Aquitaine formait une province trop peu étendue, c'est pourquoi on l'a accrue de tout le pays compris entre le Garounas et le Liger. Ces deux fleuves, à peu près parallèles au mont Pyréné, déterminent, par rapport à cette chaîne de montagnes, un double parallélogramme, dont les deux autres côtés sont figurés par l'Océan et par les monts Cemmènes. Le cours de chacun d'eux mesure à peu près 2000 stades. C'est entre les Bituriges-Vibisques et les Santons, deux peuples de race gauloise, que le Garounas, grossi des eaux de trois affluents, débouche dans l'Océan. Les Bituriges-Vibisques sont les seuls étrangers dont les possessions se trouvent enclavées parmi celles des Aquitains ; mais ils ne font pas partie pour cela de leur confédération. Ils ont leur emporium ou marché principal à Burdigala, ville située au fond d'un estuaire que forment les bouches du Garounas. Quant au Liger, c'est entre les Pictons et les Namnites [ou Namnètes] qu'il débouche. On voyait naguère sur les bords de ce fleuve un autre emporium, du nom de Corbilon ; Polybe en parle dans le passage où il rappelle toutes les fables débitées par Pythéas au sujet de la Bretagne. «Scipion, dit-il, ayant appelé des Massaliotes en conférence pour les interroger au sujet de la Bretagne, aucun d'eux ne put le renseigner sur cette contrée d'une façon tant soit peu satisfaisante, les négociants de Narbonne et de Corbilon pas davantage ; et c'étaient là pourtant les deux principales villes de commerce de la Gaule : on peut juger par ce seul fait de l'effronterie avec laquelle Pythéas a menti». Mediolanium est la capitale des Santons. En général, tout le long de l'Océan, le sol de l'Aquitaine est sablonneux et maigre, et, à défaut des autres céréales, ne produit guère que du millet pour la nourriture de ses habitants. C'est aussi sur les côtes d'Aquitaine que l'Océan creuse le golfe qui forme, avec le golfe Galatique du littoral de la Narbonnaise, l'isthme dont nous avons parlé : comme celui auquel il correspond, le golfe de l'Océan porte le nom de Galatique. Les Tarbelli qui en occupent les bords ont dans leur territoire les mines d'or les plus importantes qu'il y ait en Gaule, car il suffit d'y creuser des puits d'une faible profondeur pour trouver des lames d'or, épaisses comme le poing, dont quelques-unes ont à peine besoin d'être affinées. Mais en général, c'est sous la forme de paillettes et de pépites que l'or s'y présente, et, dans cet état-là même, il n'exige jamais un grand travail d'affinage. Dans les plaines de l'intérieur, ainsi que dans la partie montagneuse, le sol de l'Aquitaine est de meilleure qualité, il est notamment fertile dans le voisinage du mont Pyréné, chez les Convènes, ou, comme nous dirions en grec, chez les*Synélydes*, peuple dont la capitale se nomme Lugdunum, et qui possède les Thermes Onésiens, sources magnifiques donnant une eau excellente à boire. Le territoire des Auscii est également d'une grande fertilité. [Ajoutons que quelques-uns des peuples aquitains proprement dits, et dans le nombre les Auscii et les Convènes, ont reçu des Romains le droit latins.]  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.2.2]] [2] Voici, maintenant, quels sont les peuples compris entre le Garounas et le Liger qui ont été, avons-nous dit, annexés à l'Aquitaine : les Eluens, d'abord, dont le territoire commence à partir du Rhône ; immédiatement après les Eluens, les Vellaves, qui faisaient partie naguère de la nation des Arvernes, mais qui, aujourd'hui, sont indépendants ; puis les Arvernes eux-mêmes, les Lémovices et les Pétrocoriens, auxquels il faut ajouter les Nitiobriges, les Cadurques et les Bituriges-Cubes ; sur le littoral, les Santons et les Pictons, les premiers, riverains du Garounas, les autres, riverains du Liger ; enfin, les Rutènes et les Gabales, sur les confins de la Narbonnaise. Il y a de belles forges chez les Pétrocoriens, ainsi que chez les Bituriges-Cubes ; des fabriques de toiles de lin chez les Cadurques, et des mines d'argent chez les Rutènes et chez les Gabales.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.2.3]] [3] C'est dans le voisinage du Liger que sont établis les Arvernes : ce fleuve baigne les murs de Nemossus, leur capitale, puis il passe à Cenabum, principal emporium ou marché des Carnutes, dont l'emplacement marque à peu près le milieu de son cours, pour se diriger de là vers l'Océan où il se jette. Ce qui peut donner une haute idée de l'ancienne puissance des Arvernes, c'est qu'ils se sont mesurés à plusieurs reprises avec les Romains et leur ont opposé des armées fortes de 200 000 hommes, voire même du double, car l'armée avec laquelle Vercingétorix combattit le divin César était bien de 400 000 hommes. Dejà auparavant, ils avaient combattu au nombre de 200 000 et contre Maximus Aemilianus, et contre Domitius Ahenobarbus. Avec César, la lutte s'engagea d'abord devant Gergovia, ville des Arvernes, bâtie au sommet d'une haute montagne et patrie de Vercingétorix ; elle recommença sous les murs d'Alesia, ville appartenant aux Mandubiens, nation limitrophe des Arvernes, et située, comme Gergovia, au haut d'une colline très élevée, avec d'autres montagnes et deux rivières autour d'elle ; mais le chef gaulois y fut fait prisonnier, ce qui mit fin à la guerre. Quant à la lutte contre Maximus Aemilianus, elle avait eu lieu près du confluent de l'Isar et du Rhône, lequel en cet endroit, touche presque à la chaîne des monts Cemmènes ; et c'est plus bas, au confluent du Sulgas et du Rhône, que s'était livrée la bataille contre Domitius. Ajoutons que les Arvernes, non contents d'avoir reculé les limites de leur territoire jusqu'à Narbonne et aux confins de la Massaliotide, étaient arrivés à dominer sur la Gaule entière, depuis le mont Pyréné jusqu'à l'Océan et au Rhin. Enfin le fait suivant peut donner une idée de l'opulence et du faste de Luerius, père de ce fameux chef, Bituit, qui livra bataille à Maximus et à Domitius : pour faire montre de sa richesse aux yeux du peuple, il aimait à se promener en char dans la campagne en jetant de droite et de gauche sur son passage des pièces d'or et d'argent, que ramassait la foule empressée à le suivre.

### **IV, 3 - Lugdunum et les peuples du Rhin**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.3.1]] [1] A la province d'Aquitaine et à la Narbonnaise succède une autre région, qui, partant du Liger et du haut Rhône, autrement dit de la portion du Rhône comprise entre sa source et la ville de Lugdunum, s'étend jusqu'au Rhin et borde ce fleuve dans tout son cours. La partie haute de cette région, j'entends celle qui avoisine les sources des deux fleuves, les sources du Rhin et celles du Rhône, s'étendant ensuite à peu près jusqu'au milieu de la plaine, relève de Lugdunum ; quant au reste du pays, lequel se prolonge jusqu'à l'Océan, on en a fait une autre province attribuée politiquement aux Belges. Toutefois, dans la description détaillée que nous allons donner de cette région, nous nous conformerons aux divisions plus communément suivies par les géographes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.3.2]] [2] La ville même de Lugdunum, qui s'élève adossée à une colline, au confluent de l'Arar et du Rhône, est un établissement romain. Il n'y a pas dans toute la Gaule, à l'exception cependant de Narbonne, de ville plus peuplée, car les Romains en ont fait le centre de leur commerce, et c'est là que leurs préfets font frapper toute la monnaie d'or et d'argent. C'est là aussi qu'on voit ce temple ou édifice sacré, hommage collectif de tous les peuples de la Gaule, érigé en l'honneur de César Auguste : il est placé en avant de la ville, au confluent même des deux fleuves, et se compose d'un autel considérable, où sont inscrits les noms de soixante peuples, d'un même nombre de statues, dont chacune représente un de ces peuples, enfin d'un grand*naos*ou sanctuaire. Lugdunum est en même temps le chef-lieu du territoire des Ségosiaves, lequel se trouve compris entre le Rhône et le Doubs [*lis*. le Liger]. Quant aux peuples qui succèdent aux Segosiavi dans la direction du Rhin, ils ont pour leur servir de limite, les uns, le Doubs, les autres l'Arar, deux rivières qui, ainsi que nous l'avons dit précédemment, descendent aussi des Alpes et se jettent dans le Rhône, après avoir confondu leurs eaux. Mais il y a encore une autre rivière, le Sequanas, qui prend sa source dans les Alpes et va se jeter dans l'Océan, après avoir coulé parallèlement au Rhin et avoir traversé tout le territoire d'un peuple de même nom compris entre le Rhin à l'est et l'Arar à l'ouest : c'est de chez ce peuple que provient le meilleur porc salé qu'on expédie à Rome. Entre le Doubs et l'Arar ce sont les Aeduens qui habitent : la ville de Cabyllinum, sur l'Arar, et la place forte de Bibracte leur appartiennent. Les Aeduens se faisaient appeler aussi les*frères du peuple romain*, et ils avaient été effectivement les premiers d'entre les peuples de la Gaule à rechercher l'amitié et l'alliance des Romains. Les Séquanes, au contraire, qui habitent au delà de l'Arar, avaient été de bonne heure en butte à la haine des Romains, comme aussi des Aeduens, pour avoir pris part à plusieurs reprises aux incursions des Germains en Italie, d'autant que ces incursions avaient révélé leur supériorité militaire, ayant toujours été terribles ou impuissantes, suivant qu'ils avaient prêté ou refusé leur concours aux Germains. Avec les Aeduens, la haine était de plus envenimée par des contestations incessantes au sujet du fleuve qui les sépare, chacun des deux peuples prétendant à la possession exclusive du cours de l'Arar et revendiquant la perception des péages. Mais aujourd'hui les Romains sont maîtres de tout.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.3.3]] [3] Des différents peuples, maintenant, qui bordent le Rhin, les Helvètes se présentent à nous les premiers : c'est sur leur territoire, en effet, au mont Adulas, que se trouvent les sources du fleuve. De la même montagne, laquelle fait partie des Alpes, descend, mais dans une direction opposée, c'est-à-dire dans la direction de la Gaule cisalpine, le fleuve Adduas qui, après avoir formé le lac Larius, sur les bords duquel s'élève Côme, s'en va s'unir au Padus. Nous parlerons plus loin de ce dernier fleuve et de ses affluents : pour le Rhin, il forme également dans son cours, et de vastes marais, et un grand lac qui marque la limite extrême des possessions des Rhoetiens et des Vindoliciens, peuples établis en partie dans les Alpes, en partie au-dessus des Alpes. Asinius affirme que la longueur du cours du Rhin est de 6000 stades ; cependant il n'en est rien. Mettons en effet que ce fleuve puisse avoir en ligne droite un peu plus de la moitié de cette longueur ; assurément ce sera assez d'ajouter mille stades pour les sinuosités qu'il décrit. On sait quelle est sa rapidité, bien qu'il coule dès sa sortie des montagnes dans des plaines presque sans pente, et combien il est difficile à cause de cette rapidité même d'y établir des ponts ; or, je le demande, se pourrait-il qu'il conservât cette rapidité et cette force de courant, si, avec le peu de pente qu'il a, nous lui faisions décrire encore une infinité de longs détours ? Asinius veut aussi que le Rhin n'ait que deux bouches, et il taxe d'ignorance ceux qui lui en prêtent davantage. Comme le Rhin, le Sequanas embrasse une certaine étendue de pays dans ses sinuosités, mais il s'en faut bien aussi que ces sinuosités aient le développement qu'on a dit. Les deux fleuves coulent du sud au nord et débouchent l'un et l'autre en face de la Bretagne, le Rhin assez près pour que de son embouchure on aperçoive distinctement le cap Cantium, extrémité orientale de l'île, le Sequanas un peu moins près : aussi est-ce dans le voisinage de l'embouchure du Rhin que le divin César établit le rendez-vous de sa flotte, quand il fut pour passer en Bretagne. Ajoutons que le trajet qu'ont à faire par le Sequanas les bateaux qui ont reçu les marchandises venues de l'Arar est un peu plus long que le trajet par le Liger ou par le Garounas, sans compter qu'il y a bien 1000 stades de Lugdunum au Sequanas et le double ou peu s'en faut des bouches du Rhône à Lugdunum. Fort riches eux-mêmes, à ce qu'on prétend, les Helvètes ne s'en étaient pas moins laissé tenter par la vue des richesses des Cimbres, et c'est ainsi qu'ils se tournèrent vers le brigandage : ils eurent dans la guerre des Cimbres deux de leurs tribus, sur trois, exterminées ; mais on put voir, lors de la guerre contre le divin César, qu'une grande nation s'était déjà reformée des débris de l'ancienne, puisque les Helvètes perdirent 400 000 hommes dans cette guerre, et que César en épargna encore 8000, pour éviter que leur pays, une fois dépeuplé, ne tombât au pouvoir des Germains, leurs voisins.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.3.4]] [4] Aux Helvètes, le long des bords du Rhin, succèdent les Séquanes et les Médiomatrices, et, compris parmi ces derniers, les Tribocques, peuple germain, enlevé naguère à ses foyers et transporté là de la rive opposée du fleuve. Le mont Jurasius, situé dans le pays des Séquanes, sert de ligne de démarcation entre ce peuple et les Helvètes. Au-dessus, maintenant, des Helvètes et des Séquanes, dans la direction du couchant, habitent les Aeduens et les Lingons, et dans la même direction, au-dessus des Médiomatrices, les Leuques et encore les Lingons. Puis, entre le Liger et le Sequanas, dans la contrée qui s'étend par delà le Rhône et l'Arar, juste au N. des Allobriges et du territoire de Lugdunum, habitent différents peuples : les plus célèbres sont les Arvernes et les Carnutes dont le Liger traverse les possessions. Le Liger est tributaire de l'Océan, et, comme le trajet qui sépare la côte de Bretagne de l'embouchure des fleuves de la Gaule n'est que de 320 stades, en partant le soir avec le reflux, on peut aborder le lendemain dans cette île vers la 8e heure. Au-dessous des Médiomatrices et des Tribocques sur le Rhin, à la hauteur du pont, que les généraux romains, qui opèrent actuellement contre les Germains, viennent de jeter sur ce fleuve, habitent les Trévires. Juste vis-à-vis, sur la rive opposée, étaient établis les Ubiens, avant qu'Agrippa les eût transportés de leur plein gré de ce côté-ci du fleuve. Les Nerviens, qui succèdent immédiatement aux Trévires, sont aussi d'origine germanique. Puis viennent les Ménapes, qui habitent, eux, aux bouches mêmes et des deux côtés du Rhin, parmi des marais et des bois, ou pour mieux dire, vu le peu d'élévation des arbres, parmi des halliers touffus et épineux. Les Sugambres, autre peuple germain, sont établis dans le voisinage immédiat des Ménapiens. Enfin, au-dessus de la vallée même du fleuve, et tout le long de sa rive droite, habitent les Suèves, Germains aussi l'origine, mais qui surpassent de beaucoup les autres peuples de la même race par leur nombre et leur puissance militaire : ce sont les armes des Suèves, en effet, qui ont expulsé le peuple que nous avons vu tout récemment chercher asile sur la rive citérieure, et, règle générale, à mesure que les peuples placés devant eux déposent les armes et traitent avec les Romains, les Suèves ne manquent jamais de prendre violemment leur place ; comme pour faire renaître la guerre de ses cendres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.3.5]] [5] A l'O. des Trévires et des Nerviens habitent les Sénons et les Rèmes, auxquels il faut ajouter les Atrébatiens et les Eburons ; puis, à la suite des Ménapes, sur le littoral même, viennent les Morins, et, après eux, les Bellovaques, les Ambianiens, les Suessions et les Calètes jusqu'à l'embouchure du Sequanas. Le pays des Morins, des Atrébatiens et des Eburons offre le même aspect que celui des Ménapes, l'aspect d'une forêt, mais d'une forêt d'arbres très peu élevés, qui, tout en présentant une superficie considérable, n'a pourtant que les 4000 stades d'étendue que les historiens lui donnent. On désigne cette forêt sous le nom d'Arduenne. Habituellement, en cas de guerre et d'invasion, les gens du pays entrelaçaient ensemble les branches de ces arbustes, qui sont épineux et rampants comme des ronces, pour que l'ennemi trouvât tous les passages obstrués ; dans certains endroits même ils enfonçaient en terre de gros pieux, après quoi ils allaient se cacher eux et leurs familles au plus profond des bois dans les petites îles de leurs marais. Seulement, s'ils trouvaient là, durant la saison des pluies, d'impénétrables retraites, il devenait aisé de les y atteindre quand commençait la sécheresse. Actuellement, toutes ces populations en deçà du Rhin ont déposé les armes et obéissent aux Romains. Nous nommerons encore dans le bassin même du Sequanas les Parisii qui occupent une île du fleuve et ont pour ville Lucotocia, les Meldes, les Lexoviens dont le territoire borde l'Océan ; mais ce sont les Rèmes qui forment la nation la plus considérable de cette partie de la Gaule, et comme Duricortora, leur capitale, est en même temps la ville la plus peuplée du pays, c'est elle naturellement qui sert de résidence aux préfets envoyés de Rome.

### **IV, 4 - La Belgique**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.1]] [1] Les derniers peuples que nous ayons encore à mentionner après ceux qui précèdent appartiennent à la Belgique*parocéanique*ou maritime. De ce nombre sont les Vénètes qui livrèrent à César cette grande bataille navale : ils s'étaient proposé d'empêcher César de passer en Bretagne, l'île de Bretagne étant le principal débouché de leur commerce. Mais César eut facilement raison de leur flotte, bien que ses vaisseaux n'eussent pu faire usage de leurs éperons, le bois des embarcations vénètes ayant trop d'épaisseur : il laissa l'ennemi arriver sur lui à pleines voiles et poussé par le vent, puis, sur son ordre, les Romains, qui s'étaient munis de faux emmanchées au bout de longues piques, se mirent à couper et à arracher les voiles des vaisseaux vénètes, voiles faites en cuir à cause de la violence habituelle du vent dans ces parages, et que les Vénètes tendent, non avec des câbles, mais à l'aide de chaînes. Quant aux vaisseaux mêmes, ils sont très larges de fond, très élevés de la poupe comme de la proue, pour pouvoir mieux résister aux marées de l'Océan, et construits en chêne, vu que le chêne abonde sur ces côtes : seulement, eu égard à la nature de ce bois, on ne rapproche pas les planches de façon à les faire joindre exactement, mais on y laisse des interstices, qu'on bouche ensuite avec des algues marines, pour éviter que, quand le navire est tiré à terre, le bois, faute d'humidité, ne se dessèche ; car, tandis que le bois de chêne est toujours sec et maigre, les algues sont plutôt humides de leur nature. La plupart des peuples Celtes ou Gaulois établis en Italie (les Boiens notamment et les Sénons) étant venus de la Gaule transalpine, je serais assez porté à croire que les Vénètes de l'Adriatique sont une colonie de ces Vénètes de l'Océan, et que c'est uniquement la ressemblance des noms qui les a fait passer pour originaires de Paphlagonie. Je ne donne pas du reste mon opinion pour certaine, mais elle est vraisemblable, et, dans les questions de ce genre, cela suffit. Aux Vénètes succèdent les Osismiens, ou, comme les nomme Pythéas, les [Ostimiens] : ce peuple habite une presqu'île qui avance passablement loin dans l'Océan, pas aussi loin pourtant que le prétend Pythéas et qu'on le répète d'après lui. Quant aux nations comprises entre le Sequanas et le Liger, elles confinent, [avons-nous dit,] les unes aux Séquanes, et les autres aux Arvernes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.2]] [2] Tous les peuples appartenant à la race dite*gallique*ou*galatique*sont fous de guerre, irritables et prompts à en venir aux mains, du reste simples et point méchants : à la moindre excitation, ils se rassemblent en foule et courent au combat, mais cela ouvertement et sans aucune circonspection, de sorte que la ruse et l'habileté militaires viennent aisément à bout de leurs efforts. On n'a qu'à les provoquer, en effet, quand on veut, où l'on veut et pour le premier prétexte venu, on les trouve toujours prêts à accepter le défi et à braver le danger, sans autre arme même que leur force et leur audace. D'autre part, si on les prend par la persuasion, ils se laissent amener aisément à faire ce qui est utile, témoin l'application qu'ils montrent aujourd'hui même pour l'étude des lettres et de l'éloquence. Cette force dont nous parlions tout à l'heure tient en partie à la nature physique des Gaulois, qui sont tous des hommes de haute taille, mais elle provient aussi de leur grand nombre. Quant à la facilité avec laquelle ils forment ces rassemblements tumultueux, la cause en est dans leur caractère franc et généreux qui fait qu'ils sentent l'injure de leurs voisins comme la leur propre et s'en indignent avec eux. Aujourd'hui, à vrai dire, que ces peuples, asservis aux Romains, sont tenus de prendre en tout les ordres de leurs maîtres, ils vivent entre eux dans une paix profonde ; mais nous pouvons nous représenter ce qu'ils étaient anciennement par ce qu'on raconte des moeurs actuelles des Germains, car, physiquement et politiquement, les deux peuples se ressemblent et peuvent passer pour frères, sans compter qu'ils habitent des contrées limitrophes, séparées uniquement par le Rhin et ayant ensemble presque sous tous les rapports une grande analogie, si ce n'est que la Germanie est plus septentrionale, comme il est facile de le vérifier en comparant ses parties méridionale et septentrionale respectivement avec les parties méridionale et septentrionale de la Gaule. Les migrations lointaines des Gaulois trouvent leur explication précisément dans cette tendance à procéder toujours tumultuairement et par levées en masse, dans cette habitude, surtout, de se déplacer, eux, leurs familles et leurs biens, dès qu'ils se voyaient attaqués sur leurs terres par un ennemi plus fort. Ajoutons que la même cause a rendu la conquête de la Gaule beaucoup moins difficile pour les Romains que celle de l'Ibérie : la guerre d'Ibérie commencée plus tôt finit, on le sait, plus tard, et, dans l'intervalle, les Romains avaient eu le temps de réduire tous les peuples compris entre le Rhin et les monts Pyrénées. Comme les Gaulois attaquent toujours par grandes masses et avec toutes leurs forces, c'est par grandes masses aussi qu'ils succombaient ; les Ibères, au contraire, ménageaient en quelque sorte et morcelaient la guerre, ne combattant jamais tous à la fois, mais par bandes détachées et tantôt sur un point, tantôt sur un autre, à la façon des brigands. Les Gaulois n'en sont pas moins par nature tous d'excellents soldats, supérieurs seulement comme cavaliers à ce qu'ils sont comme fantassins, et, en effet, à l'heure qu'il est, c'est de chez eux que les Romains tirent leur meilleure cavalerie. On remarque aussi qu'ils sont plus belliqueux à proportion qu'ils sont plus avancés vers le Nord et plus voisins de l'Océan.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.3]] [3] A ce titre, le premier rang, dit-on, appartient aux Belges, confédération de quinze peuples répandus le long de l'Océan entre le Rhin et la Loire, et assez vaillants en effet pour avoir pu à eux seuls arrêter l'invasion germanique, j'entends celle des Cimbres et des Teutons. Parmi les Belges mêmes, les Bellovaques sont réputés les plus braves, et, après les Bellovaques les Suessions. Les Belges sont d'ailleurs extrêmement nombreux, on peut en juger par ce que disent les historiens qu'ils comptaient anciennement jusqu'à 300 000 hommes pouvant porter les armes. On a déjà vu plus haut quelle multitude de soldats pouvaient mettre sur pied la nation des Helvètes et celle des Arvernes avec ses alliés, tout cela ensemble peut donner une idée de la population élevée de la Gaule entière et justifie ce que nous avons déjà dit de l'heureuse fécondité des femmes gauloises et de leur supériorité comme nourrices. Les Gaulois sont habillés de saies, ils laissent croître leurs cheveux et portent des*anaxyrides*ou braies larges et flottantes, et, au lieu de tuniques, des blouses à manches qui leur descendent jusqu'aux parties et au bas des reins. La laine dont ils se servent pour tisser ces épais sayons appelés*laenae*est rude, mais très longue de poil. Les Romains réussissent pourtant, et cela dans les parties les plus septentrionales de la Belgique, à obtenir une laine passablement soyeuse en faisant couvrir de peaux les brebis. L'armure des Gaulois est en rapport avec leur haute stature : elle se compose en premier lieu d'un sabre long qu'ils portent pendu à leur flanc droit, puis d'un bouclier de forme allongée, de piques longues à proportion et d'une sorte de dard ou javelot appelé*madaris*. Quelques-uns se servent en outre d'arcs et de frondes. Ils ont encore une arme de jet, une sorte de haste en bois, semblable à celle des vélites, qu'ils lancent sans*amentum*ou courroie, et rien qu'avec la main, plus loin qu'une flèche, ce qui fait qu'ils s'en servent de préférence, même pour chasser à l'oiseau. Presque tous les Gaulois, aujourd'hui encore, couchent sur la dure et prennent leurs repas assis sur de la paille. Ils se nourrissent de lait, de viandes de diverses sortes, mais surtout de viande de porc, fraîche ou salée. Les porcs ici n'étant jamais rentrés acquièrent une taille, une vigueur et une vitesse si grandes, qu'il y a du danger à s'en approcher quand on n'en est pas connu et qu'un loup lui-même courrait de grands risques à le faire. Les maisons des Gaulois, bâties en planches et en claies d'osier, sont spacieuses et ont la forme de rotondes ; une épaisse toiture de chaume les recouvre. La grande quantité de bétail, surtout de moutons et de porcs, qu'ils possèdent, explique comment ils peuvent approvisionner si abondamment de saies et de salaisons, non seulement Rome, mais la plupart des autres marchés de l'Italie. La forme de gouvernement la plus répandue autrefois chez les peuples gaulois était la forme aristocratique : en vertu d'un usage immémorial, chacun d'eux tous les ans se choisissait un chef, et, de même, en cas de guerre ; chaque armée élisait son général. Mais aujourd'hui ils relèvent presque tous de l'administration romaine. Il se passe dans leurs assemblées politiques quelque chose de particulier : si l'un des assistants interrompt bruyamment l'orateur ou cause quelque désordre, le licteur ou officier public s'avance l'épée nue à la main, et lui impose silence d'un air menaçant ; s'il continue, le licteur répète deux ou trois fois son ordre et finit par couper au perturbateur un pan de sa saie assez large pour que le reste ne puisse plus servir. Nous ferons remarquer aussi que, chez les Gaulois, les occupations des hommes et des femmes sont distribuées juste à l'inverse de ce qu'elles sont chez nous, mais c'est là une particularité qui leur est commune avec mainte autre nation barbare.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.4]] [4] Chez tous les peuples gaulois sans exception se retrouvent trois classes d'hommes qui sont l'objet d'honneurs extraordinaires, à savoir les*Bardes*, les*Vatès*et les*Druides*, les*Bardes*, autrement dits les chantres sacrés, les*Vatès*, autrement dits les devins qui président aux sacrifices et interrogent la nature, enfin les*Druides*, qui, indépendamment de la physiologie ou philosophie naturelle, professent l'éthique ou philosophie morale. Ces derniers sont réputés les plus justes des hommes, et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations soit privées soit publiques : anciennement, les causes des guerres elles-mêmes étaient soumises à leur examen et on les a vus quelquefois arrêter les parties belligérantes comme elles étaient sur le point d'en venir aux mains. Mais ce qui leur appartient spécialement c'est le jugement des crimes de meurtre, et il est à noter que, quand abondent les condamnations pour ce genre de crime, ils y voient un signe d'abondance et de fertilité pour le pays. Les Druides (qui ne sont pas les seuls du reste parmi les barbares) proclament l'immortalité des âmes et celle du monde, ce qui n'empêche pas qu'ils ne croient aussi que le feu et l'eau prévaudront un jour sur tout le reste.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.5]] [5] A leur franchise, à leur fougue naturelle les Gaulois joignent une grande légèreté et beaucoup de fanfaronnade, ainsi que la passion de la parure, car ils se couvrent de bijoux d'or, portent des colliers d'or autour du cou, des anneaux d'or autour des bras et des poignets, et leurs chefs s'habillent d'étoffes teintes de couleurs éclatantes et brochées d'or. Cette frivolité de caractère fait que la victoire rend les Gaulois insupportables d'orgueil, tandis que la défaite les consterne. Avec leurs habitudes de légèreté, ils ont cependant certaines coutumes qui dénotent quelque chose de féroce et de sauvage dans leur caractère, mais qui se retrouvent, il faut le dire, chez la plupart des nations du Nord. Celle-ci est du nombre : au sortir du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons. Posidonius dit avoir été souvent témoin de ce spectacle, il avait été long à s'y faire, toutefois l'habitude avait fini par l'y rendre insensible. Les têtes des chefs ou personnages illustres étaient conservées dans de l'huile de cèdre et ils les montraient avec orgueil aux étrangers, refusant de les rendre même quand on voulait les leur racheter au poids de l'or. Les Romains réussirent pourtant à les faire renoncer à cette coutume barbare ainsi qu'à maintes pratiques de leurs sacrificateurs et de leurs devins qui répugnaient trop à nos moeurs : il était d'usage, par exemple, que le malheureux désigné comme victime reçût un coup de sabre [à l'endroit des fausses côtes,] puis l'on prédisait l'avenir d'après la nature de ses convulsions [et cela en présence des Druides], vu que jamais ils n'offraient de sacrifices sans que des Druides y assistassent. On cite encore chez eux d'autres formes de sacrifices humains : tantôt, par exemple, la victime était tuée [lentement] à coups de flèches, tantôt ils la crucifiaient dans leurs temples, ou bien ils construisaient un mannequin colossal avec du bois et du foin, y faisaient entrer des bestiaux et des animaux de toute sorte pêle-mêle avec des hommes, puis y mettant le feu, consommaient l'holocauste.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.4.6]] [6] Dans l'Océan, non pas tout à fait en pleine mer, mais juste en face de l'embouchure de la Loire, Posidonius nous signale une île de peu d'étendue, qu'habitent soi-disant les femmes des Namnètes. Ces femmes, possédées de la fureur bachique, cherchent, par des mystères et d'autres cérémonies religieuses, à apaiser, à désarmer le dieu qui les tourmente. Aucun homme ne met le pied dans leur île, et ce sont elles qui passent sur le continent toutes les fois qu'elles sont pour avoir commerce avec leurs maris, après quoi elles regagnent leur île. Elles ont couturne aussi, une fois par an, d'enlever la toiture du temple de Bacchus et de le recouvrir, le tout dans une même journée, avant le coucher du soleil, chacune d'elles apportant sa charge de matériaux. Mais s'il en est une dans le nombre qui en travaillant laisse tomber son fardeau, aussitôt elle est mise en pièces par ses compagnes, qui, aux cris d'*évoé, évoé,*promènent autour du temple les membres de leur victime, et ne s'arrêtent que quand la crise furieuse qui les possède s'est apaisée d'elle-même. Or ce travail ne s'achève jamais sans que quelqu'une d'entre elles se soit laissée choir et ait subi ce triste sort. L'histoire des corbeaux dont parle Artémidore tient encore plus de la fable : à l'en croire, il existerait sur la côte de l'Océan un port appelé le*Port-des-Deux-Corbeaux*, parce qu'il s'y trouvait en effet naguère deux de ces oiseaux ä l'aile droite blanchâtre : les personnes ayant ensemble quelque contestation s'y transportaient, plaçaient une planche en un lieu élevé, et, sur cette planche, des gâteaux, chaque partie disposait les siens de manière à ce qu'on ne pût les confondre, puis les corbeaux s'abattaient sur les gâteaux, mangeaient les uns, culbutaient les autres, et celle des deux parties qui avait eu ses gâteaux ainsi culbutés triomphait. Mais, si ce récit d'Artémidore sent trop la fable, il y a moins d'invraisemblance dans ce que le même auteur nous dit au sujet de Cérès et de Proserpine, qu'une des îles situées sur les côtes de Bretagne possède des cérémonies religieuses rappelant tout à fait les rites du culte de Cérès et de Proserpine dans l'île de Samothrace. Le fait suivant est de ceux aussi qu'on peut admettre : il s'agit d'un arbre, assez semblable au figuier, qui vient en Gaule, et dont le fruit est fait à peu près comme un chapiteau corinthien ; si l'on coupe ce fruit, il en découle, dit-on, un suc mortel dans lequel on trempe les flèches. Enfin, s'il faut en croire un bruit très répandu, tous les Gaulois seraient d'humeur querelleuse ; on assure de même qu'ils n'attachent aucune idée de honte à ce que les garçons prostituent la fleur de leur jeunesse. - Dans Ephore, l'étendue de la Celtique est singulièrement exagérée, car il résulte de ce que dit cet auteur que les Celtes auraient peuplé la plus grande partie de la contrée appelée aujourd'hui Ibérie, et que leurs possessions s'y seraient étendues jusqu'à Gadira. Ajoutons qu'il réduit les Celtes à n'être plus que de purs philhellènes, et qu'il leur prête maint détail de moeurs bien peu en rapport avec ce qu'on observe aujourd'hui chez eux, celui-ci entre autres, qu'ils s'étudient à ne pas trop engraisser, à ne pas trop prendre de ventre, et que la loi punit même d'une amende tout jeune garçon dont l'embonpoint excède la ceinture réglementaire. - Nous n'en dirons pas davantage touchant la Celtique ou Gaule transalpine.

### **IV, 5 - La Bretagne**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.5.1]] [1] La Bretagne [qui s'offre à nous ensuite] est de forme triangulaire : de ses trois côtés, le plus grand est opposé à la Celtique et se trouve avoir en longueur juste la même dimension que le côté correspondant de cette contrée, c'est-à-dire 4300 ou 4400 stades, à prendre ledit côté depuis les bouches du Rhin jusqu'à l'extrémité septentrionale ou*aquitanique*du mont Pyréné, et le côté opposé depuis le cap Cantium, qui fait face aux bouches du Rhin, représentant ainsi le point le plus oriental de l'île, jusqu'à cet autre cap qui, situé juste en face de la limite extrême de l'Aquitaine et du mont Pyréné, en forme la pointe la plus occidentale. Notons que nous prenons là le minimum de distance entre le mont Pyréné et le Rhin, car, ainsi qu'on l'a vu plus haut, la plus grande distance entre ces deux limites est de 5000 stades, mais il y a lieu de croire que le fleuve s'écarte par degrés de sa direction première (laquelle est exactement parallèle à celle de la chaîne de montagnes), les deux lignes inclinant sensiblement l'une vers l'autre par celles de leurs extrémités qui aboutissent à l'Océan.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.5.2]] [2] Il y a quatre points sur le continent d'où s'effectue habituellement la traversée dans l'île de Bretagne, ce sont les bouches du Rhin, du Sequanas, du Liger et du Garounas. Toutefois, quand on part des provinces rhénanes, ce n'est pas aux bouches mêmes du Rhin qu'on s'embarque, mais sur la côte de Morinie attenante au pays des Ménapes : c'est là, en effet, que se trouve Itium, ce port dont le divin César fit le rendez-vous de sa flotte, quand il fut pour passer en Bretagne. Il s'y embarqua de nuit, et le lendemain, vers la quatrième heure, il abordait dans l'île, ayant franchi la distance de 320 stades [que mesure le détroit], et trouvait le blé encore sur pied dans les champs. L'île de Bretagne est presque toute en plaines et en bois ; dans maints endroits pourtant le sol s'y élève sensiblement. Elle produit du blé, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, et ce sont là ses principaux articles d'exportation joints à des cuirs, à des esclaves et à d'excellents chiens de chasse, que les Celtes utilisent également pour la guerre, comme ils font leurs races indigènes. Les Bretons sont plus grands que les Celtes et moins blonds, mais plus mous de tempérament. Veut-on se faire une idée de leur haute taille ? Nous en avons vu de nos yeux à Rome, qui, à peine sortis de l'enfance, dépassaient d'un demi-pied les hommes les plus grands qu'il y eût dans la ville ; il faut dire qu'avec cela ils avaient les jambes cagneuses et le corps généralement mal proportionné. Les moeurs de ces peuples, identiques à peu près à celles des Gaulois, sont pourtant encore plus simples et plus barbares ; c'est au point qu'en certains cantons, où les habitants ont du lait en abondance, ils n'en font pas de fromage faute de savoir s'y prendre, et ne sont guère plus expérimentés en fait de jardinage et d'agriculture. Les différents peuples de la Bretagne sont soumis à des rois. A la guerre, ils se servent surtout de chars, comme quelques-uns des peuples de la Gaule. Pour villes, ils ont leurs bois : ils s'y retranchent dans de vastes clairières circulaires au moyen de grands abatis d'arbres et élèvent là, mais toujours temporairement, de simples cahutes pour eux-mêmes à côté des étables de leurs troupeaux. Le climat de la Bretagne est plutôt pluvieux que neigeux : même par les temps clairs, le brouillard y dure assez pour ne laisser voir le soleil en tout que les trois ou quatre heures du milieu du jour. C'est du reste aussi ce qui arrive en Gaule chez les Morins, les Ménapes et les peuples voisins.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.5.3]] [3] Le divin César opéra deux descentes en Bretagne, mais, les deux fois, il dut revenir précipitamment et sans avoir rien fait de grand, sans avoir pu même pénétrer fort avant dans l'intérieur de l'île, à cause des agitations survenues en Gaule tant parmi les barbares que parmi ses propres soldats, et aussi parce qu'il avait perdu une bonne partie de sa flotte dans une de ces hautes marées de l'Océan qui accompagnent toujours la pleine lune. Il ne laissait pas cependant que d'avoir remporté deux ou trois victoires sur les Bretons, bien qu'il n'eût fait passer le détroit qu'à deux de ses légions, et ramenait avec lui beaucoup d'otages et d'esclaves, sans compter le reste du butin. Malgré ce souvenir, nous avons vu quelques-uns des rois du pays rechercher par des ambassades et des soins de toute sorte l'amitié de César Auguste, lui dédier dans le Capitole de pieuses offrandes et livrer leur patrie pour ainsi dire en toute propriété aux Romains. Présentement, les Bretons n'ont à payer que des droits très peu lourds tant sur les marchandises qu'ils exportent de leur pays que sur celles qu'ils importent de Gaule en Bretagne et qui consistent en phalènes, en colliers d'ivoire, en vases d'*electrum*, en verreries et autres menus articles ou bimbeloteries de ce genre, il n'y a donc pas lieu d'occuper militairement leur pays. Mais, si l'on avait à tirer d'eux un tribut fixe, il faudrait y avoir une légion au moins avec quelque cavalerie. Or, les frais d'entretien de ces troupes égaleraient à coup sûr le montant des impôts perçus, d'autant que l'établissement d'un tribut fixe entraîne nécessairement une diminution des droits sur les marchandises. Ajoutons qu'on s'expose toujours à certains risques quand on a recours à la violence.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.5.4]] [4] Il y a dans le voisinage de la Bretagne d'autres îles encore, mais de peu d'étendue ; une seule entre toutes est considérable, c'est l'île d'Ierné, située juste au N. de la Bretagne. Cette île se trouve avoir plus d'étendue en longueur qu'en largeur. Nous n'avons, du reste, rien de certain à en dire, si ce n'est que ses habitants sont encore plus sauvages que ceux de la Bretagne, car ils sont anthropophages en même temps qu'herbivores et croient bien faire en mangeant les corps de leurs pères et en ayant publiquement commerce avec toute espèce de femmes, voire avec leurs mères et leurs soeurs. A dire vrai, ce que nous avançons là repose sur des témoignages peu sûrs ; rappelons pourtant, en ce qui concerne l'anthropophagie, que la même coutume paraît se retrouver chez les Scythes, et que l'histoire nous montre, plus d'une fois, dans les nécessités d'un siège, les Celtes, les Ibères et maint autre peuple barbare réduits à une semblable extrémité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.5.5]] [5] Sur l'île de Thulé, nos renseignements sont encore moins sûrs, vu l'extrême éloignement de cette contrée, qu'on nous représente comme la plus septentrionale de toutes les terres connues. On ne peut guère douter, notamment, que tout ce que Pythéas a publié de cette contrée et de celles qui l'avoisinent ne soit une pure invention, à voir comme il a parlé des contrées qui nous sont aujourd'hui familières : comme il n'a guère parlé de celles-ci, en effet, que pour mentir, ainsi que nous l'avons démontré ci-dessus, il est évident qu'il a dû mentir encore davantage en parlant des extrémités mêmes de la terre. Disons pourtant qu'il a su accommoder ses fictions avec assez de vraisemblance aux données de l'astronomie et de la géographie mathématique, [car on conçoit à la rigueur que, comme il le dit,] les peuples voisins de la zone glaciale ne connaissent, en fait de plantes et de fruits, aucune de nos espèces cultivées, qu'en fait d'animaux domestiques ils manquent absolument des uns, et ne possèdent qu'un très petit nombre des autres ; qu'ils se nourrissent de miel et de légumes, de fruits et de racines sauvages ; que ceux qui ont du blé et du miel en tirent aussi leur boisson habituelle, et que, faute de jamais jouir d'un soleil sans nuages, ils portent leur blé dans de grands bâtiments couverts pour l'y battre, les pluies et le manque de soleil les empêchant naturellement de se servir, comme nous, d'aires découvertes.

### **IV, 6 - Les peuples des Alpes**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/iberie-strabon.jpg** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.1]] [1] Nous avons fini de décrire la Gaule Transalpine et les différentes nations qui l'occupent, nous allons, avant de passer à la description générale de l'Italie, parler des Alpes mêmes et des populations qui les habitent en suivant l'ordre marqué par la nature des lieux. Les Alpes ne commencent pas, ainsi que certains auteurs l'ont prétendu, au port de Monoecus, mais on peut dire qu'elles commencent aux mêmes points que les Apennins, puisque entre Genua, emporium ou marché des Ligyens des environs duquel part l'Apennin, et*Vada Sabatorum*, autrement dit les Marais de Sabota, d'où part la chaîne des Alpes, il n'y a que 260 stades de distance. Ajoutons qu'à 370 stades de Sabata est la ville d'Albingaunum où habite la tribu ligyenne des Ingaunes, et que, dans l'intervalle de 480 stades qui sépare cette ville du port de Monoecus, s'élève Albium Intemelium, autre ville considérable habitée par les Intéméliens. Or, entre autres preuves que les Alpes commencent à Sabata, on invoque les noms mêmes de ces deux villes, on fait remarquer que ce qui se dit aujourd'hui Alpia, voire même Alpina, se disait anciennement Albia, témoin ce pic élevé du pays des Japodes, voisin du mont Ocra et des Alpes, et qu'on appelle aujourd'hui encore*Albius mons*, comme pour marquer que la chaîne des Alpes se prolonge jusque-là.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.2]] [2] Et l'on en conclut que, comme les Ligyens se divisaient en Ingaunes et en Intéméliens, on a bien pu, pour distinguer les deux colonies ou établissements fondés par ce peuple sur le bord de la mer, appeler l'un*Albium Intemelium*, autrement dit l'*Intemelium des Alpes,*et l'autre [*Albium Ingaunum*] ou mieux*Albingaunum*par manière de contraction. Notons cependant qu'à ces deux tribus ou divisions de la nation Ligyenne Polybe en ajoute deux autres, la tribu des Oxybiens et celle des Déciètes. En général toute cette côte, allant depuis le port de Monoecus jusqu'à la Tyrrhénie, est droite et dépourvue d'abris autres que des mouillages et ancrages sans profondeur ; ajoutons qu'elle est bordée de montagnes dont les escarpements vraiment prodigieux ne laissent le long de la mer qu'un passage très étroit. Les habitants, tous Ligyens d'origine, ne vivent guère que des produits de leurs troupeaux, de laitage surtout et d'une sorte de boisson faite avec de l'orge ; ils occupent certaines positions sur la côte, mais préfèrent pour la plupart le séjour de la montagne. Ils ont là en quantité du bois pouvant servir aux constructions navales (d'énormes arbres notamment qui ont jusqu'à huit pieds de diamètre), en quantité aussi du bois richement veiné et propre à faire d'aussi belles tables que celles qu'on fait en bois de thuya. Ils font descendre ces bois vers l'emporium ou marché de Genua, et y joignent du bétail, des peaux, du miel, qu'ils échangent là contre de l'huile et des vins d'Italie, car le vin qu'ils font chez eux, en petite quantité d'ailleurs, sent la poix et est âpre au goût. C'est de leur pays qu'on tire les chevaux et les mulets appelés*ginnes*, ainsi que les tuniques et les saies dites*ligystines*. Enfin, l'on y trouve en abondance le*lingurium*, précieuse substance appelée quelquefois aussi*electrum*. Ces peuples ne combattent guère à cheval, mais leurs hoplites et leurs gens de trait sont excellents. De ce qu'ils portent des boucliers d'airain, on a conjecturé qu'ils étaient Grecs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.3]] [3] Le port de Monoecus ne saurait contenir beaucoup de bâtiments ni des bâtiments d'un fort tonnage. Il s'y trouve un temple d'Hercule dit*Monoecus*: d'où l'on peut inférer que le littoral Massaliotique s'étendait naguère jusque-là. La distance jusqu'à Antipolis est d'un peu plus de 200 stades. D'Antipolis, maintenant, à Massalia, voire même un peu au delà, les Alpes qui bordent la côte sont habitées par les Salyens ; la côte elle-même sur certains points nous offre des Salyens mêlés aux Grecs. Dans les anciens auteurs grecs les Salyens sont appelés*Ligyens*et le nom de*Ligystique*désigne tout le territoire dépendant de Massalia ; les auteurs plus modernes nomment les Salyens*Celtoligyens*et leur attribuent tout le pays de plaine qui s'étend jusqu'à Luerion et au Rhône, ajoutant qu'ils tiraient de ce pays non seulement de l'infanterie, mais aussi beaucoup de cavalerie, et qu'ils l'avaient partagé en dix cantons. De tous les peuples de la Gaule Transalpine celui-ci fut le premier soumis par les Romains ; toutefois, pour le réduire, les Romains avaient dû lui faire une longue guerre, en même temps qu'aux Ligyens [proprement dits] qui leur fermaient la route de l'Ibérie le long de la mer. Ces derniers en effet exerçaient leurs brigandages sur terre comme sur mer et disposaient de forces si considérables que ladite route était devenue presque impraticable même pour de grands corps d'armée. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de guerre que les Romains obtinrent d'eux, et encore à grande peine, de laisser sur une largeur de 12 stades le long de la côte le passage libre au public. Mais ayant réussi depuis à réduire la nation tout entière ils lui ont imposé un tribut et se sont réservé à eux-mêmes l'administration du pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.4]] [4] Aux Salyens, dans la partie septentrionale de la chaîne des Alpes, succèdent les Albiéens, les Albièques et les Vocontiens. Ces derniers s'étendent jusqu'aux Allobriges et les vallées considérables qu'ils occupent au sein de la chaîne des Alpes ne le cèdent en rien à celles de ce peuple. De plus, tandis que les Allobriges et les Ligyens dépendent des préteurs que Rome envoie dans la Narbonnaise, les Vocontiens jouissent du même avantage que les Volces des environs de Nemausus dont nous avons parlé plus haut, et ne dépendent que d'eux-mêmes. Des différents peuples Ligyens, maintenant, compris entre le Var et Genua, les uns, ceux du littoral, sont censés Italiens ; quant aux autres, quant aux Ligyens de la montagne, ils sont administrés, comme c'est le cas en général de tous les peuples demeurés complètement barbares, par un préfet envoyé de Rome et toujours choisi dans l'ordre équestre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.5]] [5] Les peuples qui viennent après les Vocontiens sont les Iconiens, les Tricoriens, et plus loin, sur les dernières cimes des Alpes, les Médulles. Ces dernières cimes s'élèvent tout à fait à pic : on compte 100 stades pour y monter, et autant pour redescendre de l'autre côté jusqu'à la frontière d'Italie. Une fois en haut l'on découvre, au fond de certaines dépressions de la montagne, d'abord un grand lac, puis deux sources assez rapprochées, de l'une desquelles s'échappent le Druentias, véritable torrent qui se précipite dans le Rhône, et, à l'opposite du Druentias, le Durias : [je dis à l'opposite], car cette rivière va s'unir au Padus et traverse là tout le territoire des Salasses pour entrer, ensuite dans la Gaule Cisalpine. De l'autre source, mais bien au dessous des lieux que nous venons d'indiquer, jaillit le Padus même : fort et rapide à sa naissance ce fleuve à mesure qu'il avance, prend, avec plus de volume, une allure plus douce ; car à peine est-il entré dans les plaines que de nombreux affluents viennent, en le grossissant, élargir ses rives, et, naturellement, cette diffusion de ses eaux dissémine et amortit la force de son courant. Devenu ainsi le plus grand des fleuves de l'Europe après l'Ister, il débouche dans la mer Adriatique. Pour en revenir aux Médulles, c'est juste au-dessus du confluent de l'Isar et du Rhône qu'ils se trouvent placés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.6]] [6] Du côté opposé, c'est-à-dire sur le versant italien de la chaîne des Alpes, habitent les Taurins, nation ligystique, et, avec les Taurins, maintes autres tribus de même origine, celles-là notamment qui forment la population des deux districts connus sous les noms de*terre de Donnas*et de*terre de Cottius*. Immédiatement après ces tribus ligyennes, de l'autre côté du Padus, commence le territoire des Salasses ; puis, au-dessus des Salasses, sur la crête même des Alpes, on rencontre successivement les Centrons, les Catoriges, les Varagres, les Nantuates, le lac Lemenna que traverse le Rhône et finalement la source de ce fleuve. Les sources du Rhin ne sont guère loin de là, non plus que le mont Adulas, des flancs duquel descend, en même temps que le Rhin qui coule au nord, l'Aduas, qui se dirige juste à l'opposite et va se jeter dans le lac Larius : on nomme ainsi le lac voisin de Côme. Au-dessus de Côme, ville bâtie au pied même des Alpes, habitent, d'un côté (du côté de l'est), les Rhaetiens et les Vennons, et, du côté opposé, les Lépontiens, les Tridentins, les Stones et maintes autres petites peuplades qui, réduites par la misère à vivre de brigandage, inquiétaient autrefois l'Italie, mais qui sont aujourd'hui ou à peu près détruites ou complètement domptées, de sorte qu'on voit les passages dans la montagne, si peu nombreux naguère et si peu praticables, se multiplier sur leurs terres et offrir au voyageur, avec la plus complète sécurité contre les dangers venant des hommes, tout ce que l'art a pu faire pour prévenir les accidents. On doit en effet à César Auguste, outre l'extermination des brigands, la construction de routes aussi bonnes en vérité que le comportait l'état des lieux. Seulement il eût été impossible de forcer partout la nature, [impossible, par exemple, de frayer un passage sûr] entre des rochers à pic et d'effroyables précipices ouverts sous les pieds, abîmes sans fond où l'en tombe infailliblement pour peu qu'on s'écarte du sentier tracé ; or, notez qu'en certains endroits la route est tellement étroite qu'elle donne le vertige aux piétons, voire même aux bêtes de somme qui ne la connaissent point, car, pour celles du pays, elles y passent sans broncher et cela avec les plus lourdes charges. A cet inconvénient, on le voit, il n'y avait nul remède, non plus qu'aux éboulements de ces masses énormes de neige qui forment la couche supérieure des glaciers, éboulements capables d'enlever des convois tout entiers et de les entraîner au fond des précipices qui bordent la route. Il y a, on le sait, dans un glacier beaucoup de couches différentes et superposées horizontalement les unes aux autres par la raison que la neige durcit et se cristallise à mesure qu'elle tombe et s'amasse ; or il arrive incessamment, et la plupart du temps pour un rien, que les couches supérieures se détachent de celles qu'elles recouvrent avant que les rayons du soleil aient eu le temps de les faire fondre entièrement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.7]] [7] Le territoire des Salasses se compose pour la majeure partie d'une vallée profonde enfermée entre deux montagnes ; mais il y a aussi telles de leurs possessions qui atteignent en s'élevant la crête même des Alpes. On peut donc, quand on vient d'Italie et qu'on veut franchir les Alpes, prendre la route qui suit ladite vallée. Une fois au bout de la vallée on voit la route qui se bifurque ; l'une des branches se dirige sur le mont Poeninus, mais devient impraticable aux chariots vers le point culminant du passage ; quant à l'autre branche, qui est la plus occidentale des deux, elle traverse le pays des Centrons. Le territoire des Salasses a un autre avantage, celui de contenir des mines d'or : anciennement, au temps de leur puissance, les Salasses avaient la propriété pleine et entière de ces mines, de même qu'ils étaient les seuls maîtres des passages dans cette partie des Alpes. La proximité du Durias contribuait singulièrement à faciliter leur exploitation en leur fournissant l'eau nécessaire au lavage des terrains aurifères, d'autant qu'ils avaient multiplié en tous sens les canaux de dérivation jusqu'à épuiser même le courant commun. Seulement, ce qui les aidait, eux, à chercher et à trouver l'or gênait beaucoup les populations agricoles des plaines situées plus bas, en privant celles-ci de la faculté d'arroser leurs terres, que le fleuve autrement n'eût pas manqué de fertiliser, puisqu'elles se trouvent placées juste en aval de ses sources, et il s'ensuivait naturellement un état de guerre perpétuel entre les Salasses et leurs voisins. Vint l'époque des conquêtes romaines : les Salasses ne purent rester en possession de leurs mines ni de leur vallée ; mais, comme ils occupaient toujours la montagne, ils eurent encore la ressource de vendre l'eau aux publicains qui avaient affermé lesdites mines. Par malheur, l'avarice des publicains donnait lieu à de fréquents démêlés, et ces démêlés fournissaient aux légats romains, si avides en général de succès militaires, autant de prétextes pour faire renaître la guerre. Jusque dans ces derniers temps les Salasses ont donc vécu avec les Romains dans une alternative continuelle d'hostilités et de trêves, conservant néanmoins une certaine puissance et continuant à faire par leurs brigandages beaucoup de mal à ceux qui, pour franchir les Alpes, avaient à passer sur leurs terres. Ainsi, quand Decimus Brutus s'enfuit de Mutine, il dut leur payer, pour lui et ses gens, une drachme par tête ; et, quand Messala prit ses quartiers d'hiver dans leur voisinage, il ne put obtenir d'eux qu'à prix d'or le bois dont il avait besoin, tant le bois à brûler que le bois d'orme pour faire les hampes des javelots et les armes à exercer le soldat. Ils osèrent, qui plus est, un certain jour, enlever l'argent du fisc, et, plus d'une fois, en feignant de travailler soit à réparer leurs routes, soit à jeter des ponts sur les torrents des Alpes, il leur arriva de faire rouler d'énormes quartiers de roche sur des détachements en marche. Enfin Auguste réussit à les réduire complètement : il les fit alors transporter en masse à Eporedia, et donna ordre qu'on les vendît comme esclaves sur le marché de cette ville, colonie romaine fondée naguère justement pour servir de boulevard contre les incursions des Salasses, mais qui avait eu grande peine à se maintenir, tant que la nation n'avait pas été anéantie. Il y avait en tout 36 000 captifs et dans le nombre 8000 guerriers valides. Terentius Varron, le même général qui les avait vaincus, les vendit tous à l'encan ; puis César ayant fait partir pour ces pays 3000 Romains y fonda la ville d'Augusta sur l'emplacement même du camp de Varron. Aujourd'hui toute la contrée environnante jusqu'aux cols les plus élevés des Alpes se trouve absolument pacifiée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.8]] [8] Dans la partie S. E. des Alpes, près des Helvètes et des Boiens, dont ils dominent les plaines, sont les Rhaetiens et les Vindoliciens. Les Rhoetiens s'étendent jusqu'à la frontière d'Italie au-dessus de Vérone et de Côme : le vin Rhaetique, qu'on prise à l'égal des plus fameux vins d'Italie, se récolte là, sur les premières pentes des montagnes occupées par les Rhaetiens, dont le territoire se prolonge d'autre part jusqu'au bassin du Rhin. Les Lépontiens et les Camunes sont des tribus Rhaetiennes. Quant aux Vindoliciens, ils bordent, ainsi que les Noriques, le versant extérieur des Alpes et se trouvent presque partout mêlés aux Breunes et aux Genaunes, lesquels appartiennent déjà à l'Illyrie. Tous ces peuples, par leurs continuelles incursions, ont longtemps inquiété les cantons de l'Italie les plus rapprochés d'eux, ainsi que les frontières des Helvètes, des Séquanes, des Boiens et des Germains. Mais il y en avait dans le nombre qui étaient réputés plus turbulents que les autres, c'étaient, parmi les Vindoliciens, les Licattiens, les Clautenatiens et les Vennons, et, parmi les Rhaetiens, les Rucantiens et les Cotuantiens. Les Estions comptent aussi parmi les tribus Vindoliciennes, et les Brigantiens pareillement. Les principales villes de la Vindolicie sont Brigantium, Cambodunum, et aussi Damatia, qui est comme l'acropole ou le château fort des Licattiens. Le fait suivant pourra du reste faire juger de l'acharnement de ces brigands contre les Italiens : toutes les fois qu'ils surprennent un village ou une ville, non seulement ils égorgent en masse la population virile, mais ils étendent leur fureur jusqu'aux petits garçons à la mamelle, et, sans s'arrêter là encore, ils massacrent les femmes enceintes que leurs prêtres ou devins leur désignent comme devant mettre au jour des fils.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.9]] [9] Tout près, maintenant, et du fond de l'Adriatique et du territoire d'Aquilée, habitent différentes peuplades qui font partie des Noriques et des Carnes. Les Taurisques eux-mêmes comptent parmi les Noriques. Tous ces peuples faisaient de fréquentes incursions en Italie, mais Tibère et Drusus, son frère, y mirent fin en une seule campagne d'été et voilà déjà trente-trois ans qu'ils vivent dans une paix profonde acquittant exactement leurs tributs. Dans toute l'étendue de la chaîne des Alpes il y a bien, à vrai dire, quelques plateaux offrant de bonnes terres arables ainsi qu'un certain nombre de vallées bien cultivées ; généralement pourtant, et surtout vers les sommets où toutes ces populations de brigands s'étaient concentrées de préférence, l'aspect des Alpes, par le froid qui y règne, comme par l'âpreté naturelle du sol, est celui de la stérilité et de la désolation. Souvent même c'est à la disette dont souffraient les populations de la montagne, c'est au dénuement absolu dans lequel elles se trouvaient que les habitants des plaines ont dû de se voir préservés de leurs incursions, vu qu'alors les montagnards avaient tout intérêt à ne pas se fermer les seuls marchés où ils pouvaient se procurer les denrées dont ils manquaient en échange de la résine, de la poix, des torches, de la cire, du fromage, et du miel qui font toute la richesse de leur pays. Au-dessus des Carnes est le mont Apennin : on y remarque un grand lac dont les eaux s'écoulent dans le fleuve [Isargus], lequel va se jeter dans l'Adriatique après s'être grossi de l'Atagis [ou Athesis]. Du même lac sort un autre fleuve, [l'Aenus], qui va s'unir à l'Ister. L'Ister prend sa source aussi dans la chaîne des Alpes, mais c'est dans la partie qui s'offre à nous divisée en plusieurs branches distinctes et hérissée d'une infinité de pics ou de sommets. Les Alpes, on le sait, présentent d'abord, en s'éloignant de la Ligystique, une ligne continue et de hauteur uniforme, ce qui leur donne l'aspect d'une seule et même montagne, puis elles s'interrompent et s'abaissent brusquement, mais pour se relever bientôt et pour se fractionner alors en plusieurs chaînes que dominent un très grand nombre de pics. Une première chaîne ou arête, encore assez peu élevée, commence au delà du Rhin et du lac formé par ce fleuve et court droit à l'E. : or, c'est là, dans le voisinage des Suèves et de la forêt Hercynienne, que l'Ister a ses sources. D'autres chaînes inclinent dans la direction de l'Illyrie et de la mer Adriatique : les plus remarquables sont le mont Apennin, dont il a été question plus haut, le mont Tulle, le mont Phligadie et la chaîne qui domine le territoire des Vindoliciens et où prennent naissance le Duras, le Clanis et plusieurs cours d'eau encore, véritables torrents, tous tributaires de l'Ister.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.10]] [10] Les Iapodes, qui ne sont déjà plus qu'un mélange d'Illyriens et de Celtes, habitent la même partie des Alpes, dans le voisinage principalement du mont Ocra. Ils comptaient autrefois un grand nombre de guerriers et s'étaient fait redouter au loin par leurs brigandages ; mais, ayant été vaincus dans plusieurs combats par César Auguste, ils sont restés complètement épuisés à la suite de leurs défaites. Leurs villes sont Metulum, Arupini, Monetium et Vendon. Plus loin, dans la plaine, est la ville de Segestica, dont les murs sont baignés par le [Saüs] affluent de l'Ister : cette ville est très favorablement située pour servir de base d'opération ou de place d'armes contre les Daces. Le mont Ocra est le point le plus bas de la partie des Alpes attenante au territoire des Carnes et sert de passage ordinaire aux marchandises venant d'Aquilée : de lourds chariots amènent ces marchandises à [Nauportus]), c'est-à-dire à une distance d'Aquilée qui n'excède guère 400 stades, puis elles descendent de là par les rivières jusqu'à l'Ister et aux différents pays qui bordent ce fleuve. Comme Nauportus est en effet bâtie sur une rivière navigable, qui vient d'Illyrie et se jette dans le Saüs, lesdites marchandises peuvent aisément descendre jusqu'à Segestica et être amenées de la sorte au coeur de la Pannonie et du pays des Taurisques. Le Saüs reçoit encore près de la même ville un autre affluent navigable, le Colapis, qui, comme lui, descend des Alpes. - Les Alpes nourrissent des chevaux et des taureaux sauvages. Polybe y signale, en outre, la présence d'un animal singulier, ayant la forme d'un cerf, mais l'encolure et le poil d'un sanglier, avec une sorte de noix sous le menton longue à peu près d'un empan, toute velue à son extrémité et aussi grosse, aussi charnue que la queue d'un poulain.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.11]] [11] Des différents chemins de montagne qui font communiquer l'Italie avec la Gaule transalpine et septentrionale, c'est celui du pays des Salasses qui mène à Lugdunum. Ce chemin, avons-nous dit, a deux branches, l'une qui peut être parcourue en chariot, mais qui est de beaucoup la plus longue (c'est celle qui traverse le territoire des Centrons), l'autre qui franchit le mont Poeninus et raccourcit ainsi la distance, mais qui n'offre partout qu'un sentier étroit et à pic. Comme la ville de Lugdunum s'élève au centre même de la Gaule et que, par sa situation au confluent de deux grands fleuves et à proximité des différentes parties de la contrée, elle en est pour ainsi dire l'acropole ou la citadelle, Agrippa l'a choisie pour en faire le point de départ des grands chemins de la Gaule, lesquels sont au nombre de quatre et aboutissent, le premier, chez les Santons et en Aquitaine, le second au Rhin, le troisième à l'Océan et le quatrième dans la Narbonnaise et à la côte massaliotique. On peut cependant encore, en laissant sur sa gauche Lugdunum et le pays situé juste au-dessus de cette ville, prendre dans le Poeninus même un autre sentier, passer au bout de ce sentier soit le Rhône, soit le lac Lemenna, pour entrer dans les plaines des Helvètes, puis, par un des cols du Mont Joras, pénétrer sur le territoire des Séquanes et gagner ensuite, chez les Lingons, l'endroit où se bifurquent le grand chemin du Rhin et celui de l'Océan.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 4.6.12]] [12] Un autre fait curieux dont nous devons la connaissance à Polybe est la découverte de gîtes aurifères opérée de son temps aux environs d'Aquilée, chez les Taurisques-Noriques, et dans de si heureuses conditions qu'il avait suffi d'enlever deux pieds de terre à la surface du sol pour trouver le minerai. On n'avait pas eu besoin ensuite de fouiller à plus de quinze pieds de profondeur, et de tout le minerai extrait une bonne partie s'était trouvée être autant vaut dire de l'or pur, puisque des pépites de la grosseur d'une fève ou d'un lupin ne perdaient au feu qu'un huitième de leur volume, sans compter que le reste, tout en perdant davantage à la fusion, avait donné encore de magnifiques profits. Les Barbares dans le commencement avaient associé des Italiens à leur exploitation, mais, quand ils surent qu'en deux mois de temps la valeur de l'or par toute l'Italie avait baissé d'un tiers, ils chassèrent ces associés étrangers comptant se réserver désormais le monopole de leurs mines. Aujourd'hui toutes les mines d'or du pays des Taurisques appartiennent aux Romains. Là du reste, ainsi qu'en Ibérie, l'or ne s'extrait pas seulement des entrailles de la terre, on le retire aussi du lit des rivières, qui le charrient sous forme de paillettes, en moins grande quantité pourtant que celles d'Ibérie. Le même auteur, pour faire juger de l'étendue et de l'élévation des Alpes, leur compare les plus hautes montagnes de la Grèce, telles que le Taygète, le Lycée, le Parnasse, l'Olympe, le Pélion, l'Ossa, et les plus hautes montagnes de la Thrace, telles que l'Haemus, le Rhodope et le Dunax : il fait remarquer que, tandis qu'un bon marcheur vêtu à la légère peut à la rigueur dans l'espace d'un jour atteindre le sommet de l'une ou de l'autre de ces montagnes, voire même dans une journée en ranger toute la base d'une extrémité à l'autre, cinq jours ne suffiraient pas pour faire l'ascension des Alpes qui, d'autre part, suivant lui, n'ont pas moins de 2200 stades de longueur mesurés à leur base et d'après la route qui les borde. Il nomme ensuite leurs principaux cols ou passages, au nombre de quatre seulement, un premier col chez les Ligyens (c'est le plus rapproché de la mer Tyrrhénienne) ; un autre chez les Taurins, qui est celui que franchit Hannibal ; puis le col où aboutit la vallée des Salasses ; et, en dernier lieu, celui qui traverse les Alpes Rhaetiennes ; et tous les quatre, à l'entendre, sont bordés de précipices affreux. Il signale enfin dans cette même chaîne de montagnes un certain nombre de lacs, dont trois fort grands : le Benacus, qui a 500 stades de long sur [1]30 de large et qui donne naissance au Miucius ; puis, à la suite du Benacus, le Verbanus [*lis*. le Larius] (75), qui, long encore de 400 stades, va se rétrécissant toujours jusqu'à devenir beaucoup moins large que le précédent, et s'écoule par l'Adduas ; et en troisième lieu, le Larius [*lis*. le Verbanus], qui, avec 300 stades de longueur, ne mesure plus en largeur que 30 stades, ce qui n'empêche pas qu'il ne donne naissance à un cours d'eau considérable, le Ticinus, autre affluent du Padus. - Voilà tout ce que nous avions à dire de la chaîne des Alpes.

## **Livres V et VI : Le reste de l’Europe**

### **V, 1 - La Transpadane et la Cispadane**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.1]] [1] L'Italie actuelle commence au pied des Alpes : [je dis l'Italie actuelle], car ce nom ne désigna d'abord que l'ancienne Oenotrie, c'est-à-dire la contrée limitée entre le détroit de Sicile et les golfes de Tarente et de Posidonie ; mais, ayant pris avec le temps une sorte de prédominance, ce nom finit par s'étendre jusqu'au pied de la chaîne des Alpes, embrassant même, d'un côté, toute la Ligystique jusqu'au Var et naturellement aussi les parages de la Ligystique depuis la frontière de Tyrrhénie, et, de l'autre côté, toute l'Istrie jusqu'à Pola. Il est présumable que la prospérité des peuples, qui, les premiers, portèrent le nom d'Italiens, invita leurs voisins à le prendre également et que ce nom continua de la sorte à gagner de proche en proche jusqu'à l'époque de la domination romaine. Puis vint un moment où les Romains, qui avaient fini par accorder aux Italiens le droit de cité, jugèrent à propos de faire participer au même privilège les Gaulois et les Hénètes de la Cisalpine et commencèrent à comprendre sous la dénomination commune d'Italiens et de Romains ces étrangers au milieu desquels ils avaient fondé tant de colonies, parvenues toutes, les plus récentes comme les plus anciennes, à une incomparable prospérité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.2]] [2] Il n'est pas aisé de représenter au moyen d'une figure géométrique la forme et l'étendue de l'Italie actuelle. Certains auteurs nous disent bien que la forme de l'Italie est celle d'un promontoire triangulaire s'avançant dans la direction du midi et du levant d'hiver et ayant son sommet au détroit de Sicile et sa base aux Alpes. Mais si, dans ce triangle, [nous croyons pouvoir admettre la base] ; voire même un des côtés (celui qui s'étend depuis le détroit de Sicile tout le long de la mer Tyrrhénienne), et à cette condition encore que, comme le nom de*triangle*s'entend proprement d'une figure rectiligne et qu'ici la base et le côté en question sont des lignes courbes, ces auteurs auront voulu parler d'une figure sphérique et auront reconnu notamment que ledit côté décrit une courbe très marquée vers le levant, en revanche, il n'en est point de même du reste de la figure, et ces auteurs se sont, suivant nous, manifestement trompés lorsqu'ils ont fait de tout l'intervalle compris entre le fond de l'Adriatique et le détroit de Sicile un seul et même côté de leur triangle. Qu'appelons-nous, en effet, côté d'une figure géométrique ? Une ligne qui ne fait point d'angle, autrement dit une ligne dont les différentes sections ne sont pas inclinées entre elles ou ne le sont que d'une manière peu sensible. Eh bien, justement ! la portion de ce troisième côté qui est comprise entre Ariminum et le promontoire Japygien et celle qui s'étend du détroit de Sicile au même promontoire sont très sensiblement inclinées l'une par rapport à l'autre ; on en pourrait même dire autant, à mon sens, de la section qui descend du fond de l'Adriatique et de celle qui remonte à partir du promontoire Japygien, car l'une et l'autre forment, en se rejoignant aux environs d'Ariminum et de Ravenne, un angle ou tout au moins une courbe très marquée. A la rigueur, pourtant, et bien qu'il ne soit pas tout à fait en ligne droite, le trajet du fond de l'Adriatique à l'extrémité de la Japygie peut représenter encore un seul et même côté de la figure en question, mais le reste de l'intervalle jusqu'au détroit de Sicile, intervalle qui n'est pas non plus tant s'en faut rectiligne, doit nécessairement former un autre côté. On voit donc que ladite figure se trouve avoir en réalité plutôt quatre côtés que trois, qu'en tout cas elle ne saurait passer pour un triangle et qu'on n'a pu la qualifier de la sorte que par catachrèse ou abus de terme. N'eût-il pas mieux valu reconnaître qu'il est presque impossible de définir avec exactitude les figures qui ne sont pas proprement géométriques ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.3]] [3] Mais en procédant partiellement, voici, ce me semble, de quelle façon on peut représenter les choses. La chaîne des Alpes, à sa base, décrit une ligne courbe, comme qui dirait la circonférence d'un golfe, ayant sa partie concave tournée vers l'Italie. Le milieu de cette courbe ou de cette espèce de golfe se trouve chez les Salasses ; quant à ses extrémités, elles atteignent en se repliant, d'un côté, le mont Ocra et le fond de l'Adriatique, et, de l'autre, le littoral Ligystique aux environs de Genua, l'emporium des Ligyens, comme on sait, avoisinent le point où les Apennins se relient aux Alpes. Du pied des montagnes part une plaine considérable qui offre à peu près la même étendue en largeur qu'en longueur, à savoir 2100 stades. Le côté méridional de cette plaine est formé par le littoral appartenant aux Hénètes et par la partie des Apennins qui s'étend d'Ariminum à Ancône : car cette chaîne de montagnes qui part de la Ligystique et qui, dans la Tyrrhénie, où elle pénètre ensuite, ne laisse de libre qu'un étroit passage le long de la mer, s'écarte peu à peu de la côte, s'enfonce dans l'intérieur, et, une fois parvenue en Pisatide, tourne à l'est et se dirige vers l'Adriatique pour former alors, entre Ariminum et Ancône, le prolongement direct de la côte des Hénètes. Telles sont les limites qui enferment la Celtique ou Gaule cisalpine : la longueur de cette partie de l'Italie, représentée par le littoral et les montagnes [qui en sont la continuation], est de 6300 stades environ ; quant à sa largeur, elle est à peu de chose près de 2000 stades. Ce qui reste de l'Italie maintenant n'est plus à proprement parler qu'une presqu'île étroite et allongée, se terminant par deux pointes, qui s'avancent, l'une, vers le détroit de Sicile, et l'autre, vers la Japygie, et [resserrée ou, pour mieux dire,] comprimée entre l'Adriatique et la mer Tyrrhénienne. Or, ne prenons pour commencer entre les deux mers que l'intervalle qui va des monts Apennins à la Japygie et à l'isthme compris entre le golfe de Tarente et celui de Posidonie, l'Adriatique peut nous représenter l'étendue et la configuration de cette partie de la Péninsule, car sa plus grande largeur se trouve être aussi de 1300 stades environ et sa longueur à peu de chose près de 60u0 stades. Pour le surplus, lequel renferme l'Apulie ainsi qu'une partie de la Lucanie, nous avons encore ce renseignement que nous fournit Polybe, que le trajet par terre le long de la côte comprise entre la Japygie et le détroit et baignée parla mer de Sicile mesure amplement 3000 stades, tandis que le trajet correspondant par mer mesure 500 stades de moins. Reste la chaîne même des Apennins ; or, après avoir atteint les environs d'Ariminum et d'Ancône et déterminé ainsi d'une mer à l'autre la largeur de cette partie de l'Italie, les Apennins font un nouveau détour et coupent dès là le reste de la presqu'île dans le sens de sa longueur : seulement cette chaîne qui, jusqu'à la Peucétie et à la Lucanie, ne s'est guère éloignée de l'Adriatique, une fois parvenue à la frontière de Lucanie, incline davantage vers l'autre mer et vient, après avoir traversé la Lucanie et le Brettium, aboutir au promontoire Leucopetra, près de Rhegium.  
  
Ici finit l'esquisse générale que nous avons voulu donner de l'Italie actuelle ; essayons à présent de reprendre une à une chaque partie de cette contrée et d'en faire la description détaillée, en commençant par la région subalpine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.4]] [4] Cette région forme une plaine extrêmement riche, parsemée de collines riantes et fertiles, qui en varient l'aspect ; le Padus la coupe à peu près par le milieu et la divise en deux partis, la Cispadane et la Transpadane : sous le nom de*Cispadane*on comprend ce qui avoisine l'Apennin et la Ligystique ; on désigne le reste sous le nom de*Transpadane*. De ces deux parties, la première est habitée par des Ligyens et par des Celtes ; l'autre a pour population un mélange de Celtes et d'Hénètes. Ces peuples celtes appartiennent à la même race que ceux qui habitent la Transalpine ; mais il existe deux traditions différentes sur l'origine des Hénètes. Certains auteurs voient en eux une colonie de cette nation celtique des bords de l'Océan qui porte aussi le nom d'Hénètes ; suivant d'autres, une bande d'Henètes-Paphlagoniens serait venue, après la prise de Troie, et sous les auspices d'Anténor, chercher un refuge jusqu'ici. On cite même comme preuve à l'appui de cette opinion le goût des habitants du pays pour l'élève des chevaux. Aujourd'hui, à vrai dire, cette industrie n'existe plus dans le pays, mais elle y est restée fort longtemps en honneur, comme un souvenir apparemment des soins que donnaient à leurs cavales mulassières ces anciens Paphlagoniens dont parle Homère, ces Paphlagoniens-Hénètes «venus du pays qui le premier vit naître la farouche hémione». Ajoutons que Denys, le tyran de Sicile, avait recruté son fameux haras de chevaux de course dans les pâturages mêmes de la Transpadane, de sorte que les chevaux hénètes acquirent une renommée brillante jusqu'en Grèce et que la supériorité de leur race y fut pendant longtemps proclamée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.5]] [5] Toute la Transpadane, mais surtout la partie occupée par les Hénètes, abonde en cours d'eau et en marais. Comme, en outre, la côte d'Hénétie est soumise à l'action périodique du flux et du reflux (on sait qu'il n'y a guère d'autres parages dans toute notre mer Intérieure qui, participant au régime de l'Océan, éprouvent ce même phénomène des marées), il s'ensuit naturellement que la plus grande partie de cette plaine est couverte de lagunes et qu'il a fallu faire comme pour la Basse-Egypte, la couper en tous sens de canaux et de digues : de cette manière une portion s'est desséchée et a pu être mise en culture, tandis que le surplus était utilisé comme voie navigable. Ici, en effet, si toutes les villes ne sont pas de véritables îles, toutes au moins se trouvent avoir une bonne partie de leur enceinte entourée d'eau. Restent celles qui sont situées au-dessus des marais et dans l'intérieur même du pays, à celles-là on arrive par la voie des fleuves (lesquels peuvent tous en effet être remontés à des distances extraordinaires) ; on y arrive surtout par le Padus, qui est le plus considérable de tous, et que les neiges et les pluies grossissent encore de temps à autre. Seulement, à l'approche de la mer, le Padus se divise en beaucoup de bras, de sorte qu'on a peine, [quand on vient du large], à en reconnaître l'entrée et à s'y engager. Mais l'habitude, l'expérience triomphe des plus grands obstacles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.6]] [6] Anciennement, je le répète, la plupart des peuples celtes de la Cisalpine s'étaient établis sur les rives mêmes du fleuve. C'est là notamment qu'habitaient les Boiens, les Insubres et les Sénons, ces derniers en compagnie des Gaesates, comme au temps où ils enlevèrent Rome par surprise. Mais les Sénons et les Gaesates furent complètement détruits par les Romains. Les Boiens, à leur tour, s'étant vu chasser par les Romains de leurs demeures, se transportèrent dans la vallée de l'Ister ; ils vécurent là mêlés aux Taurisques et en lutte perpétuelle avec les Daces jusqu'à ce que ceux-ci les eussent exterminés, et les terres qu'ils occupaient et qui faisaient partie de l'Illyrie se trouvèrent alors abandonnées comme de vagues pâturages aux troupeaux des nations voisines. Plus heureux, les Insubres se sont maintenus jusqu'à présent : Mediolanum, de tout temps leur capitale, mais qui n'avait été dans le principe qu'un simple bourg (tous les peuples celtes vivaient alors dispersés dans des bourgades ouvertes), se trouve être actuellement une ville considérable de la Transpadane. Elle touche en quelque sorte aux Alpes et a dans son voisinage une autre grande ville, Vérone, sans compter Brixia, Mantoue, Rhegium et Côme, qui n'ont pas tout à fait la même étendue. Côme n'était d'abord qu'une place de médiocre importance ; mais, à la suite d'une incursion des Rhaetiens, ses voisins, dont elle avait gravement souffert, cette place fut restaurée et agrandie par Pompeius Strabo, le père du grand Pompée ; plus tard, C. Scipion augmenta sa population de 3000 colons ; puis le divin César y envoya encore 5000 nouveaux habitants. Dans le nombre se trouvaient 500 Grecs de la plus noble extraction, que César gratifia comme les autres du droit de cité et dont il fit inscrire les noms parmi ceux des membres de la colonie. Or ces Grecs ne firent pas que s'établir purement et simplement en ce lieu, ils lui donnèrent le nom qu'il devait porter désormais, car on l'appela à cause d'eux la colonie des Néocomites, ce qui, traduit en latin, revient à Novum Comum. Dans les environs mêmes de Côme est le lac Larius, que forme l'Adduas, avant d'aller se jeter dans le Padus. L'Adduas, on le sait, a ses sources au mont Adule, comme le Rhin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.7]] [7] Les différentes villes que nous venons d'énumérer sont situées bien au-dessus des marais ; mais Patavium a été bâti dans le voisinage même de ceux-ci. Cette ville peut être considérée comme le chef-lieu de toute la contrée. Lors du dernier recensement, elle comptait, dit-on, jusqu'à 500 chevaliers. Anciennement, elle en était arrivée à mettre sur pied des armées de 120 000 hommes. Quelque chose qui peut nous donner aussi une idée du chiffre élevé de sa population, en même temps que de l'activité de son industrie, c'est la quantité de marchandises, notamment de tissus de toute nature, qu'elle expédie sur le marché de Rome. On se rend du reste aisément à Patavium depuis la mer en remontant le cours d'un fleuve qui traverse les marais sur un espace de 250 stades : à cet effet, l'on part d'un grand port, appelé Medoacus du nom même du fleuve. En pleins marais, maintenant, s'élève Ravenne, ville également très importante, bâtie tout entière sur pilotis et coupée en tous sens de canaux qu'on passe sur des ponts ou à l'aide de bacs. A la marée haute, Ravenne reçoit en outre une masse considérable des eaux de la mer, et ces eaux, jointes à celles des rivières qui la traversent, lavent et entraînent toute la fange des marais, prévenant ainsi toute exhalaison malsaine. La salubrité de cette ville est même si bien constatée que les Empereurs en ont fait exprès la résidence et le lieu d'exercice des gladiateurs. Mais à cette particularité déjà admirable de jouir d'une salubrité parfaite au milieu des marais (particularité qui lui est commune, cependant, avec Alexandrie d'Egypte, puisque là aussi, en été, le lac perd toute influence maligne par suite de la crue du fleuve qui recouvre tous ses bas-fonds), Ravenne en joint une autre, concernant la vigne, qui ne mérite pas moins d'être admirée : les environs de cette ville, en effet, tout marécageux qu'ils sont, conviennent merveilleusement bien à la vigne, si bien même que celle-ci y vient hâtivement et y donne une très grande quantité de raisin, à la condition, malheureusement, de dépérir en 4 ou 5 ans. Altinum se trouve situé aussi dans les marais et sa position est tout à fait analogue à celle de Ravenne. Dans l'intervalle de ces deux villes on rencontre Butrium, dépendance de Ravenne, et Spina, simple bourgade aujourd'hui, mais qui fut jadis une célèbre colonie grecque, comme l'attestent et le trésor des Spinites qui se voit à Delphes et tout ce qu'on raconte de la prépondérance exercée par la marine spinite en ces parages. On assure seulement que Spina s'élevait alors sur le rivage même de la mer, tandis qu'elle en est actuellement à une distance de 90 stades environ et qu'elle peut être rangée, par le fait, au nombre des villes de l'intérieur. Ajoutons, au sujet de Ravenne, qu'elle passe pour avoir été fonde par des Thessaliens ; mais il paraît que ces Thessaliens ne purent tenir aux agressions et aux outrages des Tyrrhènes, ils admirent alors dans leurs murs les Ombriens, dont les descendants occupent la ville aujourd'hui encore, et s'empressèrent, eux, de regagner leur patrie. - Nous avons dit que toutes ces villes étaient presque complètement environnées de marais, au point d'y être comme noyées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.8]] [8] En revanche, celles qui suivent ne sont plus autant incommodées par le voisinage des marais : il y a là Opitergium, [Conc]ordia, Atria, Vicetia et d'autres petites places, comme celles-ci, qui toutes communiquent avec la mer par des cours d'eau aisés à remonter. Atria était naguère, à ce qu'on assure, une ville illustre ; on croit même que c'est son nom qui, avec un léger changement, est devenu celui du golfe Adriatique. Aquilée, qui de toutes les villes de cette côte se trouve la plus rapprochée du fond du golfe, fut bâtie par les Romains et destinée à servir de boulevart contre les populations barbares de l'intérieur. Les bâtiments marchands pour y arriver n'ont qu'à remonter le cours du Natison sur un espace de 60 stades au plus. Les Romains y ont ouvert un marché aux Illyriens des bords de l'Ister, qui viennent y chercher les denrées apportées par mer, notamment l'huile et le vin : ils en remplissent des vases ou tonneaux en bois qu'ils chargent sur de lourds chariots et livrent en échange de ces denrées des esclaves, du bétail et des cuirs. Aquilée est hors de la limite de l'Hénétie, laquelle est formée de ce côté par une rivière qui descend des Alpes et que l'on peut remonter jusqu'à la ville de Noreia, à une distance de 1200 stades de son embouchure. C'est près de Noreia que Cn. Carbon livra bataille aux Cimbres sans réussir à les arrêter. Près de là aussi, et dans des conditions très favorables à l'exploitation, se trouvent des lavages d'or, ainsi que des mines de fer. Enfin, vers le fond même de l'Adriatique, s'élève le temple de Diomède, autrement dit le Timavum, qui mérite bien d'être mentionné ici, vu qu'il renferme dans son enceinte, avec un port et un bois sacré magnifique, sept sources d'eau douce qui se déversent immédiatement dans la mer après avoir formé un courant large et profond. Polybe, lui, prétend que toutes ces sources, à l'exception d'une seule, sont salées et que c'est pour cela que les gens du pays appellent l'enceinte du Timavum la source, la mère de l'Adriatique. S'il faut en croire pourtant Posidonius, le fleuve Timave descendrait des montagnes pour se perdre dans un abîme, et, après avoir parcouru sous terre un espace de 130 stades environ, [il ne ferait que reparaître], et déboucherait aussitôt dans la mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.9]] [9] La domination de Diomède dans ces parages est attestée et par la présence des îles Diomédéennes et par les traditions relatives aux Dauniens et à Argos Hippium. De ces différentes traditions nous ne rapporterons ici que ce qui peut avoir quelque utilité historique ; nous écarterons, comme il convient, la partie purement mythique et ce qui n'est que fiction ; nous ne dirons rien, par exemple, de Phaéton ni des Héliades changées en aunes sur les bords du fleuve Eridan, de ce fleuve soi-disant voisin du Palus et qu'on ne retrouve en aucune contrée de la terre ; rien non plus de ces prétendues îles Electrides situées en avant des bouches du Padus, et des Méléagrides leurs hôtes, car il n'existe rien de semblable aujourd'hui dans ces parages. En revanche, il nous paraît constant que les anciens Hénètes rendaient certains honneurs à Diomède, puisque aujourd'hui encore on immole un cheval blanc à ce héros et qu'il existe dans le pays deux bois sacrés, dédiés, l'un à Junon Argienne, l'autre à Diane Etolide. Seulement, on a, comme toujours, ajouté à la réalité quelques détails fabuleux : on a dit que, dans ces bois sacrés, les bêtes féroces s'apprivoisaient d'elles-mêmes ; que les cerfs y faisaient société avec les loups et s'y laissaient approcher et caresser par l'homme ; que le gibier poursuivi par les chiens n'avait qu'à s'y réfugier pour qu'aussitôt les chiens cessassent de le poursuivre. Le fait suivant pourtant nous est donné comme positif : un homme de ces pays, que tout le monde connaissait et plaisantait pour son empressement à cautionner les gens, rencontra un jour des chasseurs qui avaient pris un loup dans leurs filets ; ceux-ci lui proposèrent en riant de se rendre caution pour le loup, disant que, s'il voulait s'engager à réparer le dégât que leur prisonnier pourrait faire, ils lui rendraient la liberté ; l'homme s'y étant engagé, le loup fut en effet relâché, mais, une fois hors des filets, il se mit à donner la chasse à un fort troupeau de cavales non marquées, jusqu'à ce qu'il l'eût poussé tout entier dans l'étable de son généreux garant. Ainsi payé de son bienfait, l'homme, ajoute-t-on, fit marquer le troupeau à l'effigie d'un loup ; on l'appela le troupeau des Lycophores ; c'étaient toutes bêtes, sinon d'une beauté, au moins d'une vitesse incomparable. Ses héritiers à leur tour conservèrent soigneusement le nom et la marque du troupeau et se firent une loi de n'en jamais aliéner ni une jument ni une pouliche, pour être seuls à posséder dans toute sa pureté une race dont les rejetons naturellement étaient devenus illustres. Seulement, comme nous l'avons dit, l'élève des chevaux est une industrie complètement éteinte aujourd'hui dans le pays. Tout de suite après le Timavum commence la côte d'Istrie, qui, jusqu'à Pola, appartient encore à l'Italie. Dans l'intervalle se trouve Tergesté, place forte, distante d'Aquilée de 180 stades. Quant à Pola, elle est située au fond d'un golfe qui se trouve être aussi fermé qu'un port et qui contient plusieurs îlots fertiles, pourvus eux-mêmes de bons mouillages. Elle doit son origine à un ancien établissement de ces Colkhes ou Colchidiens, envoyés à la recherche de Médée, qui, pour avoir échoué dans leur mission, se condamnèrent d'eux-mêmes à l'exil, ce que Callimaque rappelle ainsi :

*«Un Grec l'appellerait LA VILLE DES EXILES ; mais eux-mêmes, d'un mot de leur langue, ils l'ont appelée POLAE».*

Indépendamment des Hénètes et des Istriens, lesquels s'étendent, avons-nous dit, jusqu'à Pola, la Transpadane nous offre encore plusieurs autres peuples : ainsi, au-dessus des Hénètes, habitent les Carnes, les Cénomans, les Médoaques et les Insubres. Une partie de ces peuples fut toujours hostile aux Romains. Quant aux Cénomans et aux Hénètes, ils figurent, dès avant l'invasion d'Annibal, comme alliés des Romains et prennent part en cette qualité non seulement aux guerres contre les Boiens et les Insubres, mais encore à d'autres guerres plus récentes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.10]] [10] Parlons maintenant de ces populations qui occupent en deçà du Pô l'espèce d'enceinte semi-circulaire que forment, en se rejoignant vers Genua et Sabata, les monts Apennins et la chaîne des Alpes. Autrefois les Boiens, les Ligyens, les Sénons et les Gaesates s'en partageaient la meilleure partie ; il n'y reste plus aujourd'hui, par suite de l'expulsion des Boiens et de l'extermination des Gaesates et des Sénons, que les tribus d'origine ligystique et les colonies romaines. Ajoutons que dans ces colonies on trouve aussi mêlé à l'élément Romain un fond de population ombrique, parfois même tyrrhénienne. Il y avait, en effet, avant que les Romains eussent commencé à étendre leur puissance, une sorte de lutte établie entre les deux nations ombrienne et tyrrhénienne à qui exercerait la prépondérance en Italie, et, comme elles n'étaient séparées que par le Tibre, il leur était facile de franchir cette barrière pour s'attaquer réciproquement. Arrivait-il aussi que l'une des deux nations entreprît une expédition contre un pays voisin, l'autre aussitôt, pour ne point demeurer en reste, envahissait le même pays : c'est ainsi qu'à la suite d'une expédition des Tyrrhéniens contre les populations barbares de la vallée du Padus, expédition d'abord heureuse, mais qui, par la mollesse des vainqueurs, avait bientôt abouti à une retraite honteuse, on avait vu les Ombriens attaquer à leur tour les peuples qui venaient de chasser leurs rivaux. Puis, des contestations s'étant élevées entre les deux nations au sujet des pays qu'elles avaient conquis tour à tour, chacune, [dans le cours des débats,] y avait envoyé, de son côté, un certain nombre de colonies ; mais les Ombriens, qui étaient moins loin, en avaient naturellement fondé davantage. Or, ce sont ces colonies que les Romains ont reprises ; seulement, comme, en les augmentant de nouveaux habitants, ils ont généralement conservé ce qui restait des anciennes races qui les avaient précédés dans le pays, on peut encore, même aujourd'hui que tous les peuples de la Cisalpine portent le nom de Romains, distinguer ceux qui sont d'origine ombrienne ou tyrrhénienne, tout comme on y distingue les Hénètes, les Ligyens et les Insubres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.11]] [11] La Cispadane, ou, pour mieux dire, la vallée du Padus, nous offre quelques villes fameuses, notamment, Placentia et Crémone, qui, très rapprochées l'une de l'autre, se trouvent situées par le fait presque au centre du pays ; puis, entre ces villes et Ariminum, s'élèvent Parme, Mutine et Bononia, laquelle s'écarte cependant un peu vers Ravenne. Il y a aussi un certain nombre de petites places répandues dans l'intervalle qui sépare ces trois villes, puis, sur la route de Rome, se succèdent Ancara, Rhegium, Lepidum, Macri-Campi, où se tient le*conventus*ou assemblée annuelle du canton, Claterna, Forum Cornelium ; et enfin, près du Sapis et du Rubicon, et touchant presque à Ariminum, Faventia et Caesena. Ariminum, comme Ravenne, fut fondée par les Ombres ou Ombriens ; comme elle aussi, elle vit sa population primitive s'accroître par l'arrivée de colons romains. Elle possède un port et une rivière qui porte le même nom que la ville. De Placentia à Ariminum la distance est de 1300 stades. Au-dessus de Placentia, et à une distance de 36 milles, en tirant vers la frontière des anciens Etats de Cottius, on rencontre Ticinum et le fleuve de même nom qui en baigne l'enceinte et qui va plus bas s'unir au Padus, puis, en se détournant un peu de la route, Clastidium, Derthôn et Aquae Statiellae. Quant à la route qui mène directement à Ocelum, elle suit d'abord le cours du Padus et du Durias, puis franchit de nombreux ravins et différents cours d'eau, entre autres [un second Durias], et mesure en tout à peu près 160 stades. A Ocelum commencent les Alpes et la Celtique [proprement dite ].  
  
Derthôn est une ville considérable située à moitié chemin entre Genua et Placentia, à 400 stades de l'une et de l'autre. Aquae Statiellae se trouve sur la même route. Nous avons dit plus haut quelle était la distance de Placentia à Ariminum, ajoutons que de Placentia à Ravenne, en descendant le Padus, le trajet est de deux jours et de deux nuits. La Cispadane était autrefois, comme la Transpadane, couverte sur un espace considérable de marais, qu'Annibal notamment eut grand'peine à traverser dans sa marche sur la Tyrrhénie. Mais Scaurus dessécha cette partie de la plaine au moyen de canaux navigables dérivés du Padus et allant jusqu'à Parme. Justement en cet endroit de son cours le Padus, qui vient de recevoir, près de Placentia, le Trebias, et qui au-dessus de cette ville a reçu encore plus d'un affluent, se trouve démesurément grossi. Ce Scaurus est le même qui construisit la voie Aemilienne, j'entends celle qui va par Pise et par Luna jusqu'à Sabata et qui continue ensuite par Derthôn ; car il y a une autre voie Aemilienne qui sert de prolongement à la voie Flaminienne. M. Lepidus et C. Flaminius, consuls la même année, construisirent, en effet, après avoir en commun vaincu les Ligyens, l'un, la voie Flaminienne qui part de Rome, traverse la Tyrrhénie et l'Ombrie et aboutit aux environs d'Ariminum ; l'autre, la continuation de cette voie, jusqu'à Bononia d'abord, puis de Bononia à Aquilée, en lui faisant suivre le pied des Alpes et contourner les marais. - La région que nous venons de décrire et que nous désignons sous le nom de Gaule cisalpine se trouve séparée du reste de l'Italie par la partie de l'Apennin située au-dessus de la Tyrrhénie et par le fleuve Aesis, ou plutôt par le Rubicon, la limite ayant été reculée jusqu'à ce fleuve, qui, ainsi que l'Aesis, débouche dans l'Adriatique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.1.12]] [12] La Cisalpine est une contrée privilégiée, comme le prouvent sa nombreuse population, l'importance de ses villes et la richesse de sou sol, tous avantages par lesquels les colonies romaines de la Cisalpine surpassent infiniment les autres cités de l'Italie. Ici en effet, indépendamment des récoltes abondantes et variées que donnent les terres en culture, la quantité de glands que produisent les forêts est telle qu'on trouve à y engraisser aisément ces immenses troupeaux de porcs qui presque à eux seuls nourrissent l'immense population de Rome. L'abondance des irrigations est cause aussi que le sol y est merveilleusement propre à la culture du millet ; or, il n'y a pas de meilleure ressource contre la famine, le millet résistant à toutes les vicissitudes de la température et ne faisant jamais défaut, y eût-il disette absolue des autres espèces de grains. La préparation de la poix est encore pour ce pays une source de produits magnifiques. Quant au vin, la dimension des tonneaux peut donner une idée de l'abondance des récoltes : ces tonneaux sont en bois et plus grands que des maisons. Ajoutons que la facilité qu'on a de les enduire d'une couche épaisse de poix contribue à bonifier et à conserver le vin. La laine, la laine fine, est plus belle aux environs de Mutine et de la rivière Scultanna que partout ailleurs de plus, on tire de la Ligystique et du pays des Insubres une laine rude et grossière dont on habille presque tous les esclaves en Italie ; quant à cette autre laine de qualité moyenne, intermédiaire, qu'on emploie principalement pour fabriquer les tapis de prix, les gausapes et autres tissus analogues, pelucheux des deux côtés ou d'un côté seulement, c'est des environs de Patavium qu'on la tire. Les mines, en revanche, sont laissées aujourd'hui dans une sorte d'abandon, ce qui tient sans doute à ce qu'elles auront été reconnues moins productives que celles de la Transalpine et de l'Ibérie ; mais il fut un temps où l'exploitation en était poussée fort activement, d'autant qu'on avait trouvé de l'or à Vercelli, bourg voisin d'Ictomuli. Ictomuli n'est aussi qu'un gros bourg. Les deux localités sont situées dans les environs de Placentia.  
  
Nous avons fini de décrire la première partie de l'Italie ; passons à la seconde.

### **V, 2 - L'Etrurie, la Corse et la Sardaigne**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.1]] [1] Cette seconde division comprend la Ligystique, laquelle se trouve située en plein Apennin, entre la Gaule cisalpine dont nous venons de parler et la Tyrrhénie. Il n'y a rien d'intéressant, du reste, à en dire, si ce n'est que les Ligyens vivent encore disséminés dans des bourgades ouvertes et qu'ils s'évertuent à labourer et à fouir un sol aride, une vraie carrière pour mieux dire, ainsi que s'exprime Posidonius. [Le pays cependant est populeux et fournit comparativement un plus grand nombre de soldats qu'aucune autre partie de l'Italie, un plus grand nombre aussi de chevaliers pouvant être appelés à l'occasion à recruter le sénat de Rome.] - En troisième lieu, maintenant, et faisant suite à la Ligystique, s'offre la Tyrrhénie, qui occupe toute la plaine jusqu'au Tibre : bornée à l'O. par la mer Tyrrhénienne et la mer de Sardaigne la Tyrhénie se trouve avoir en effet pour limite orientale le cours même du Tibre. Le Tibre, on le sait, descend de l'Apennin, se grossit d'un bon nombre de rivières, et, après avoir coulé un certain temps à travers la Tyrrhénie, forme la limite qui sépare cette contrée de l'Ombrie d'abord, puis de la Sabine et de la partie du Latium où est Rome, laquelle se prolonge jusqu'à la mer. Ces trois contrées se trouvent être, dans le sens de leur largeur, à peu près parallèles au cours du fleuve et à la Tyrrhénie, et à peu près parallèles entre elles dans le sens de leur longueur, vu qu'elles remontent toutes trois depuis le fleuve vers la partie de l'Apennin qui avoisine l'Adriatique, et cela dans l'ordre suivant : l'Ombrie d'abord, la Sabine ensuite et le Latium en dernier. Le Latium est donc compris entre la partie du littoral qui va d'Osties à Sinuessa et la frontière de la Sabine (Osties est l'arsenal maritime de Rome et c'est après avoir baigné ses murs que le Tibre débouche dans la mer) ; d'autre part, dans le sens de sa longueur, le même pays s'étend jusqu'à la Campanie et aux monts Saunitiques ; quant à la Sabine, elle est située entre le Latium et l'Ombrie et se prolonge également vers les monts Saunitiques, mais en se rapprochant davantage de la partie de l'Apennin occupée par les Vestins, les Pélignes et les Marses ; l'Ombrie, à son tour, occupe l'intervalle de la Sabine à la Tyrrhénie et s'avance jusqu'à Ariminum et à Ravenne par delà les montagnes ; enfin la Tyrrhénie part de la mer à laquelle elle donne son nom et du cours du Tibre pour s'arrêter au pied des montagnes qui forment de la Ligystique à l'Adriatique cette chaîne ou enceinte continue. - Cela dit, essayons de décrire chacune de ces contrées en détail, en commençant précisément par la Tyrrhénie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.2]] [2] Les Tyrrhènes ou Tyrrhéniens ne sont connus parmi les Romains que sous les noms d'Etrusci et de Tusci : ce sont les Grecs qui leur ont donné l'autre nom, en souvenir de Tyrrhen, fils d'Atys, qu'on nous dit avoir amené naguère une colonie lydienne dans le pays. C'était à l'occasion d'une famine, d'une disette survenue en Lydie ; le roi Atys, l'un des descendants d'Hercule et d'Omphale, ayant fait tirer au sort ses deux fils, Lydus et Tyrrhen, retint le premier près de lui et envoya l'autre au loin avec la plus grande partie de son peuple. Tyrrhen aborda aux rivages d'Italie, fonda douze villes dans un même canton qui fut appelé de son nom Tyrrhénie, et leur donna un seul et même chef pour les administrer. Ce chef s'appelait Tarcon : son nom se retrouve dans celui de Tarquinia, l'une des douze villes, et, comme il avait donné, étant enfant, des preuves d'une sagesse précoce, la fable nous le représente venant au monde avec des cheveux blancs. Tout le temps que les Tyrrhènes vécurent ainsi rangés sous le gouvernement d'un seul, ils furent puissants et forts ; mais il est probable que le lien qui les unissait finit par se rompre et que, chaque ville s'étant isolée, ils se trouvèrent trop faibles contre les agressions de leurs voisins et durent reculer devant eux : autrement, les eût-on vus renoncer d'eux-mêmes aux terres fertiles qu'ils possédaient pour tourner tout leur espoir vers la mer, réduits désormais à infester de leurs pirateries les différentes parties de la Méditerranée, eux, qui, en unissant leurs forces, eussent été en état non seulement de repousser toute agression venue du dehors, mais de prendre l'offensive et de tenter de lointaines expéditions ? Postérieurement à la fondation de Rome, Démarate arrive dans le pays, amenant à sa suite toute une colonie corinthienne ; les Tarquinites l'accueillent, il épouse une femme indigène et en a un fils qu'il nomme Lucumon. Ce fils, devenu l'ami d'Ancus Marcius, roi de Rome, lui succède et quitte son nom pour prendre celui de L. Tarquinius Priscus. Tarquin, et déjà son père, avant lui, firent beaucoup pour l'embellissement des villes de la Tyrrhénie, l'un par le grand nombre d'artistes amenés avec lui de Corinthe, l'autre par les ressources de tout genre que le trône de Rome mettait à sa disposition. C'est de Tarquinies aussi, à ce qu'on assure, que furent importés à Rome les ornements du triomphe, les insignes non seulement du consulat mais en général de toutes les grandes magistratures, l'usage des faisceaux, des haches, des trompettes, les rites des sacrifices, l'art de la divination et tout cet appareil musical dont les Romains accompagnent habituellement leurs cérémonies publiques. Le second Tarquin, fils du précédent, autrement dit*Tarquin le Superbe*, fut le dernier roi de Rome : une révolution le chassa de son trône. Porsenna, roi de Clusium (Clusium est l'une des principales villes de la Tyrrhénie), essaya bien de le rétablir par la force des armes, mais n'ayant pu y réussir, il renonça à poursuivre les hostilités, traita avec les Romains et évacua leur territoire, ayant reçu d'eux, avec le titre d'ami, de grandes marques d'honneur et de riches présents.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.3]] [3] A ce que nous venons de dire touchant l'illustration de la nation Tyrrhénienne en général, ajoutons quelques détails sur l'histoire particulière des Caerétans. Rappelons notamment qu'ils osèrent à eux seuls attaquer les Gaulois, comme ceux-ci, après la prise de Rome se retiraient par la Sabine, et que, les ayant vaincus, ils les forcèrent à rendre ces riches dépouilles que Rome avait consenti à leur céder. Ils avaient en outre sauvé la vie à une foule de Romains qui leur étaient venus demander asile et avaient conservé le feu éternel en même temps que protégé les vestales. Les Romains cependant (et cela par la faute des mauvais magistrats qu'ils avaient alors à leur tête) ne reconnurent point ces services comme ils auraient dû le faire : ils conférèrent aux Caerétans le droit de cité, mais sans les inscrire au nombre des citoyens proprement dits ; même ils firent de leurs noms une liste, une table à part, dite*Tabulae Caeritum*, où furent relégués désormais tous ceux qu'ils excluaient de l'*isonomie*. En revanche, les Grecs ont toujours distingué et honoré ce peuple à cause de son courage et de son respect pour la justice, lui tenant compte de ce que, malgré la supériorité de sa marine, il s'était abstenu en tout temps d'actes de piraterie et de ce qu'il avait consacré dans le temple de Delphes ce fameux trésor dit des Agylléens. Anciennement, en effet, Caeré se nommait Agylla : c'étaient, à ce qu'on assure, des Pélasges venus de Thessalie qui l'avaient fondée. Mais les Lydiens (j'entends ceux qui prirent le nom de Tyrrhènes) ayant mis le siège devant Agylla, un des leurs, dit-on, s'approcha du rempart et demanda qu'on lui dit le nom de la ville, et comme, au lieu d'obtenir la réponse à sa question, il avait été salué par un Thessalien du haut du rempart du mot*Chaire*(bonjour), les Tyrrhènes virent là un présage heureux et firent de ce mot un nom nouveau qu'ils donnèrent à la ville, quand ils l'eurent prise. Aujourd'hui du reste, cette ville illustre, et naguère si florissante, n'est plus que l'ombre d'elle-même, au point que les thermes qui se trouvent dans ses environs, les thermes dits*de Caeré*, sont en réalité infiniment plus peuplés qu'elle, vu l'affluence des gens qui s'y rendent pour raison de santé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.4]] [4] Les Pélasges (c'est l'opinion presque universelle) formaient une race ou nation fort ancienne répandue par toute la Grèce, mais principalement en Thessalie, dans la région appelée Aeolide. Ephore incline à penser que les premiers Pélasges furent des soldats, Arcadiens d'origine, qui donnèrent leur nom à de nombreux compagnons gagés bientôt par leur exemple à la profession des armes, et qui s'acquirent une grande célébrité non seulement en Grèce, mais partout où le hasard poussa leurs pas. Homère nous les montre déjà établis en Crète, puisqu'il fait dire à Ulysse dans son récit à Pénélope :

*«Ici les peuples ne parlent point tous la même langue : mais on trouve mêlés ensemble l'Achéen,  
le noble Etéocrète le Cydonien, la triple nation Dorienne et les PELASGES issus des dieux».*

D'autre part, en donnant le nom d'*Argos Pélasgique*à la partie de la Thessalie qui est comprise entre les bouches du Pénée et les Thermopyles et qui se prolonge jusqu'à la chaîne du Pinde, Homère semble attester que les Pélasges ont longtemps aussi dominé en ce pays. Il est remarquable enfin qu'il joigne au nom de Jupiter-Dodonéen l'épithète de Pélasgique :

*«Tout-puissant Jupiter, Jupiter Dodonéen, Jupiter Pélasgique !»*

Beaucoup d'auteurs, du reste, qualifient de Pélasgiques les populations mêmes de l'Epire, comme pour mieux marquer que la domination des Pélasges s'était étendue sur toute cette contrée. Il est arrivé en outre que la dénomination de Pélasges, attribué dans le principe à divers héros individuellement, s'est transportée avec le temps des héros aux pays mêmes [témoins de leurs exploits]. C'est ainsi notamment qu'on en est venu à qualifier Lesbos de*Pélasgienne*et qu'Homère a placé des Pélasges dans le voisinage immédiat des Ciiciens de la Troade :

*«Hippothoüs conduisait les belliqueux Pélasges, les Pélasges de la riche et fertile Larisse».*

Peut-être même Ephore n'a-t-il placé en Arcadie l'origine de la nation Pélasgique que parce qu'Hésiode lui en avait suggéré l'idée en disant quelque part :

*«Les fils du divin Lycaon, né lui-même de PELASGUS».*

Du moins Aeschyle, dans sa tragédie des*Suppliantes*, et dans celle des*Danaïdes*, assigne-t-il pour point de départ aux Pélasges Argos, Argos près Mycènes. On sait aussi que le Péloponnèse s'était appelé primitivement la Pélasgie, Ephore lui-même le constate et on lit dans l'*Archélaüs*d'Euripide que :

*«Le père des cinquante Danaïdes, étant venu dans Argos, s'établit en maître dans la ville d'Inachus,  
et que bientôt, à cause de lui, la Grèce apprit à nommer Danai ceux  
qu'elle avait si longtemps salués du nom de PELASGES».*

Au dire d'Anticlide maintenant, Lemnos, Imbros et les îles voisines auraient eu les Pélasges pour premiers habitants, et, parmi ces Pélasges, Tyrrhen, fils d'Atys, aurait recruté une partie des compagnons qui le suivirent en Italie. Enfin, s'il faut en croire les*Atthidographes*, les Pélasges seraient venus même en Attique, et, en voyant leurs habitudes errantes, en les voyant toujours prêts, comme des oiseaux de passage, à aller de contrée en contrée, les gens du pays auraient changé leur nom en celui de Pélasges.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.5]] [5] La plus grande longueur de la Tyrrhénie, mesurée d'après l'étendue de la côte entre Luna et Osties, est, dit-on, de 2500 stades ou peu s'en faut ; quant à la largeur, qui se prend suivant la direction des montagnes, elle n'atteint pas à moitié de la longueur. On compte en effet depuis Luna jusqu'à Pise plus de 400 stades ; de Pise à Volaterrae 280 stades ; 270 stades de Volaterrae à Poplonium, et de Poplonium à Cossa près de 800 stades ou tout au moins 600, comme le marquent certains auteurs ; mais Polybe assurément se trompe quand il ne compte en tout [jusqu'à Cossa] que 1330 stades. [Enfin de Cossa à Osties la distance est de 740 stades]. - Des noms de lieux, que nous venons de citer, celui de Luna désigne à la fois une ville et un port : les Grecs distinguent également le port et la ville de Séléné. La ville proprement dite n'est pas grande ; en revanche, le port est très spacieux et très beau, il renferme même dans son enceinte plusieurs bassins distincts, ayant tous une grande profondeur d'eau jusqu'auprès des bords, et répond tout à fait à l'idée qu'on pouvait se faire du port militaire d'une nation ayant dominé si longtemps et si loin sur les mers. Il est entouré d'une ceinture de hautes montagnes, du sommet desquelles on découvre devant soi la pleine mer et l'île de Sardaigne en même temps qu'à droite et à gauche s'aperçoit une très longue étendue de côtes. Dans les mêmes montagnes se trouvent ces fameuses carrières, d'où l'on extrait en si grande quanthé et en blocs si énormes, en dalles, en tables, en colonnes d'un seul morceau, ces beaux marbres blancs ou veinés et à teinte verdâtre qui vont ensuite servir à la décoration des somptueux édifices de Rome et des autres villes de l'Italie. Le transport des marbres, en effet, n'offre aucune difficulté sérieuse vu la proximité où se trouvent de la mer les montagne, qui contiennent ces carrières et la possibilité d'achever par le Tibre le trajet commencé par mer. C'est encore la Tyrrhénie qui, de toutes les parties de l'Italie, fournit la plus grande quantité de bois de construction et les poutres les plus droites et les plus longues et elle a l'avantage de pouvoir, par le grand fleuve qui l'arrose, faire descendre ces bois directement des montagnes à la mer. [Dans le voisinage des montagnes de Luna est une autre ville, connue sous le nom de Luca]. Entre Luna et Pise, coule le Macrès, dont beaucoup d'auteurs font la limite commune de la Tyrrhénie et de la Ligystique. Quant à Pise, elle passe pour un ancien établissement de ces Pisatae du Péloponnèse, qui, en revenant de Troie, où ils avaient accompagné Nestor, furent jetés, dit-on, hors de leur route, les uns, vers Metapontium, les autres précisément sur cette côte de Pisatide. La ville est située entre deux fleuves, l'Arnus et l'Ausar, juste à leur confluent : le premier de ces fleuves vient d'Arretium ave un volume d'eau encore considérable, bien que fort diminué, pour s'être, dans le trajet, divisé en trois branches l'autre descend directement de l'Apennin. A leur confluent, et par l'effet du choc de leurs eaux, les deux fleuves s'élèvent à une telle hauteur qu'ils empêchent absolument de se voir d'une rive à l'autre et opposent par là nécessairement de très grands obstacles à ce qu'un vaisseau venant de la mer puisse remonter les vingt stades qui séparent Pise de la côte. Suivant une fable qui a cours dans le pays, la première fois que les deux fleuves descendirent des montagnes, les populations leur barrèrent le passage, dans la crainte qu'en unissant leurs eaux ils n'inondassent leurs terres, et les fleuves durent s'engager par serment à ne jamais déborder, ce que du reste ils observèrent scrupuleusement. La ville de Pise paraît avoir été autrefois très florissante ; aujourd'hui même, elle jouit d'un certain renom grâce à la fertilité de son territoire, à la richesse de ses carrières et à l'abondance de ses bois particulièrement propres aux constructions navales. Naguère elle utilisait ces bois de la sorte et les utilisait pour elle-même, ayant à se défendre des dangers qui la menaçaient du côté de la mer : les Ligyens, plus belliqueux que les Tyrrhéniens, étaient en effet pour eux de méchants voisins, pis que cela, des ennemis attachés à leur flanc et qui se plaisaient à les harceler sans cesse. Mais aujourd'hui que les Romains se bâtissent jusque dans leurs villas des palais aussi somptueux que ceux des anciens rois de Perse, ce sont les constructions de Rome qui absorbent la plus grande partie de ces bois précieux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.6]] [6] Le territoire de Volaterrae est baigné par la mer, quant à la ville même, elle [en est loin] : du fond d'une vallée longue et étroite s'élève une colline très haute, escarpée de tous les côtés et terminée par une plate-forme ; c'est là, sur ce plateau, qu'a été bâtie l'enceinte fortifiée de la ville. Le chemin par où l'on y monte mesure quinze stades depuis la base de la colline, et est d'un bout à l'autre extrêmement roide et difficile. On vit, du temps de Sylla, un certain nombre de Tyrrhéniens et de proscrits se réunir en ce lieu et, après avoir formé un corps de quatre cohortes, y soutenir un siège de deux ans, pour ne rendre encore la place au bout de ce temps que par composition. Poplonium, petite ville bâtie au haut d'un promontoire élevé, qui avance assez loin dans la mer pour former une véritable presqu'île, eut aussi à la même époque un siège en règle à soutenir. La ville proprement dite est aujourd'hui, à l'exception des temples et de quelques maisons, absolument déserte ; mais le quartier dit de l'arsenal, avec son petit port au pied même de la montagne et sa double cale à loger les navires, offre un aspect moins désolé. Je ne crois pas que les anciens Tyrrhènes aient placé une autre de leurs villes sur le bord même de la mer : comme toute cette côte est dépourvue de ports, les premiers colons, naturellement, se tinrent à distance de la mer ou se fortifièrent plus particulièrement de ce côté, pour éviter de se trouver à la merci des pirates. On a placé au pied du même promontoire un*thynnoscopeum*[ou guérite à l'usage des vigies chargées de signaler l'approche des thons]. De Poplonium, on découvre, mais tout à fait dans le lointain, et non sans peine, l'île de Sardaigne, puis, sur un plan plus rapproché, à 60 stades à peu près en deçà de la Sardaigne, l'île de Cyrnos ; plus distinctement enfin, vu qu'elle est beaucoup plus voisine du continent, l'île d'Aethalie qui se trouve à 300 stades environ de la côte, c'est-à-dire à la même distance où elle est de Cyrnos. C'est aussi à Poplonium qu'il est le plus commode de s'embarquer lorsqu'on veut passer dans l'une ou l'autre de ces îles. Du haut de la ville, où nous étions monté exprès, nous les avons reconnues toutes les trois, en même temps que nous découvrions du côté de la campagne un certain nombre de mines abandonnées. Nous avons vu de là aussi les forges où l'on travaille le fer apporté d'Aethalie. Quelque chose en effet empêche que le minerai ne soit fondu convenablement dans les fourneaux de l'île, et, à cause de cela, on le transporte sur le continent aussitôt après l'avoir extrait de la mine. Ce n'est pas là du reste le seul fait étrange que l'on observe à Aethalie, il peut arriver, par exemple, qu'avec le temps les mines qu'on y exploite se remplissent de nouveau, comme on dit que la pierre se reforme dans les platamons de l'île de Rhodes, le marbre dans les carrières de Paros et le sel dans ces mines de l'Inde dont parle Clitarque. De ce qui précède, il résulte qu'Eratosthène a eu bien tort de prétendre qu'on n'apercevait du continent ni Cyrnos ni la Sardaigne, et Artémidore bien tort aussi de rejeter ces deux îles à 1200 stades en pleine mer : car, à une telle distance, ces îles, distinctes peut-être pour d'autres yeux, n'auraient certainement pas pu être aperçues des nôtres aussi nettement qu'elles l'ont été, surtout Cyrnos. Il existe sur la côte d'Aethalie un port appelé*Argôus portus*, du nom, soi-disant, du navire Argo : on prétend qu'en cherchant la demeure de la déesse Circé, que Médée voulait voir, Jason aborda en ce lieu ; on veut même que les gouttes d'huile tombées des*strigilles*dont se servaient les Argonautes aient formé, en se pétrifiant, ces cailloux de plusieurs couleurs que l'on voit sur la plage. Des traditions comme celles-ci confirment, on l'avouera, ce que nous avons déjà dit, que toutes les fables contenues dans les poèmes d'Homère ne sont pas le produit de son imagination, mais qu'il y a dans le nombre beaucoup de traditions locales recueillies par lui et auxquelles il n'a rien changé, si ce n'est qu'il a habituellement, en augmentant les distances, reculé dans un lointain merveilleux le théâtre de la fiction ; qu'il a de la sorte transporté dans l'Océan les aventures de Jason, comme il avait fait celles d'Ulysse, se fondant sur ce que la tradition prêtait à ce héros, ainsi qu'à Ulysse et à Ménélas, de longues et interminables erreurs. - Voilà ce que nous avions à dire au sujet d'Aethalie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.7]] [7] L'île de Cyrnos, que les Romains nomment*Corsica*, est un pays affreux à habiter, vu la nature âpre du sol et le manque presque absolu de routes praticables qui fait que les populations, confinées dans les montagnes et réduites à vivre de brigandages, sont plus sauvages que des bêtes fauves. C'est ce qu'on peut, du reste, vérifier sans quitter Rome, car il arrive souvent que les généraux romains font des descentes dans l'île, attaquent à l'improviste quelques-unes des forteresses de ces barbares et enlèvent ainsi un grand nombre d'esclaves ; on peut alors observer de près la physionomie étrange de ces hommes farouches comme les bêtes des bois ou abrutis comme les bestiaux, qui ne supportent pas de vivre dans la servitude, ou qui, s'ils se résignent à ne pas mourir, lassent par leur apathie et leur insensibilité les maîtres qui les ont achetés, jusqu'à leur faire regretter le peu d'argent qu'ils leur ont coûté. Il y a cependant certaines portions de l'île qui sont, à la rigueur, habitables, et où l'on trouve même quelque petites villes, telles que Blésinon, Charax, Eniconiae et Vapanes. Quant à ses dimensions, elles sont, au dire du Chorographe, de 160 milles en longueur et de 70 milles en largeur. Or, le même auteur prête à la Sardaigne une longueur de 220 milles et une largeur de 98 . Suivant d'autres, Cyrnos aurait environ 3200 stades de circuit, et la Sardaigne en aurait 4000 . Cette dernière île, dont une grande partie est âpre et stérile, et se trouve en proie, qui plus est, à des troubles continuels, ne laisse pas que d'offrir sur beaucoup d'autres points des terres excellentes et propres à toute espèce de culture, principalement à la culture du blé. Elle contient aussi plusieurs villes ; deux, entre autres, qui sont véritablement importantes, Caralis et Sulchi. Disons pourtant que cette fertilité du sol est contre-balancée par un inconvénient grave : le pays est malsain, l'été, et il l'est surtout dans les cantons les plus fertiles. De plus, les mêmes cantons sont exposés aux incursions continuelles des montagnards, lesquels sont connus aujourd'hui sous le nom de*Diagesbéens*, après l'avoir été longtemps sous celui de*Iolaéens*; car on prétend que Iolaüs visita ces parages en compagnie de quelques Héraclides et qu'il s'établit au milieu des populations barbares de l'île, toutes d'origine tyrrhénienne. Dans la suite, ces peuples furent assujettis par les Phéniciens, les Phéniciens de Carthage ; ils leur prêtèrent naturellement leur concours lors des guerres de Carthage contre Rome ; mais, les Carthaginois ayant été vaincus, l'île entière passa sous la domination romaine. Les populations de la montagne forment quatre nations ou tribus principales : les Parates, les Sossinates, les Balares et les Aconites. Ces barbares habitent le creux des rochers et ne se donnent pas la peine d'ensemencer ce qu'ils possèdent de bonnes terres, aimant mieux dévaster celles des populations agricoles de l'île même ou de la côte située vis-à-vis, de la côte de Pisatide surtout où ils font de fréquentes descentes. Les préteurs romains qu'on envoie dans l'île s'opposent bien quelquefois à ces déprédations, mais quelquefois aussi ils s'abstiennent de le faire, vu l'inconvénient grave qu'il y aurait à entretenir d'une façon permanente un corps de troupes dans des localités insalubres. Il leur reste, d'ailleurs, la ressource d'user de certains stratagèmes ; ils épient le moment, par exemple, où, après une expédition productive, ces barbares se rassemblent pour passer, suivant la coutume nationale, plusieurs jours de suite en réjouissances et en festins, et, fondant sur eux à l'improviste, ils en enlèvent un grand nombre. - La Sardaigne produit une race de béliers qui ont, au lieu de laine, des poils semblables à ceux des chèvres ; on les appelle*musmons*, et les naturels se servent de leurs peaux en guise de cuirasses. La*pelte*, ou bouclier rond, et la dague complètent l'armure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.8]] [8] De toute la côte comprise entre Poplonium et Pise on aperçoit passablement bien les trois îles dont nous venons de parler : elles sont de forme allongée et presque parallèles entre elles, étant tournées toutes les trois vers le midi, autrement dit du côté de la Libye ; mais, sous le rapport de l'étendue, Aethalie est bien inférieure aux deux autres. Du point le plus rapproché de la côte de Libye, le trajet jusqu'en Sardaigne est de 300 milles, au dire du Chorographe. La ville de Cossae, qui succède à Poplonium, est située un peu au-dessus de lamer. On aperçoit au fond d'un golfe un mamelon d'une certaine hauteur ; c'est là, sur ce mamelon, qu'est bâtie la ville ; le port d'Hercule est au pied, et il y a dans le voisinage une lagune ainsi qu'un*thynnoscopeum*placé au bord du promontoire qui domine le golfe ; car les thons, alléchés non seulement par les glands, mais aussi par le murex, rangent la terre de très près depuis la mer Extérieure jusqu'à la Sicile. Si maintenant nous longeons la côte entre Cossae et Ostia, nous voyons s'y succéder les petites places de Gravisci, de Pyrgi, d'Alsium et de Fregena. Il y a 300 stades de Cossae à Gravisci, et dans l'intervalle se trouve une localité appelée Regis-Villa, laquelle passe pour avoir servi de résidence à un ancien chef pélasge nommé Maleus, qui, après avoir régné un certain temps sur une colonie pélasgique établie en ce lieu, serait parti de là pour se rendre à Athènes. C'étaient aussi des Pélasges, on l'a vu, qui avaient fondé Agylla. Un peu moins de 180 stades séparent Gravisci de Pyrgi. Le port de Coeré n'est qu'à 30 stades en deçà de cette dernière ville et contient un temple d'Ilythie, de fondation pélasgique, temple naguère fort riche, mais qui fut pillé par Denys, tyran de Sicile, lors de son expédition contre Cyrnos. Enfin l'on compte 260 stades de distance entre Pyrgi et Ostie et c'est dans l'intervalle que sont situés Alsium et Fregena. - Ici s'arrêtera notre description du littoral de la Tyrrhénie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.9]] [9] Passons aux villes de l'intérieur : indépendamment de celles que nous avons déjà nommées, nous y trouvons Arretium, Perusia, Volsinii et Sutrium, sans compter maintes petites places, telles que Blera, Ferentinum, Falerium ou Faliscum, Nepita, Statonia et plusieurs autres encore qui s'offrent à nous, les unes dans leur état primitif, les autres avec le rang de colonies romaines, d'autres enfin à l'état de villes déchues, comme voilà Véies et Fidènes, à qui les Romains ont fait expier la trop longue durée de leurs guerres. Suivant quelques auteurs, les habitants de Falerii ne seraient pas Tyrrhéniens d'origine ; ils formeraient une nation à part, la nation des Falisques. On parle aussi d'une ville du nom de*Falisci*dont les habitants parlent une langue particulière ; mais [ce n'est pas Falerii qu'on entend désigner], c'est la ville d'Aequum Faliscum, qui se trouve sur la voie Flaminienne, entre Ocricli et Rome. Au pied du mont Soracte, s'élève la ville de Feronia, ainsi nommée d'une divinité indigène, la déesse Feronia, en grand honneur dans tous les pays circonvoisins et qui a son temple dans la ville même. Ce temple est le théâtre d'une cérémonie étrange : on y voit certains adeptes, possédés de l'esprit, du souffle de la déesse, parcourir nu-pieds, et sans paraître ressentir aucune douleur, un long espace de terrain couvert de charbons ardents et de cendre chaude. Et ce spectacle, ainsi que le*conventus*ou assemblée politique qui se tient tous les ans à Feronia, ne manque jamais d'attirer dans cette ville une grande affluence de monde. Mais de toutes les villes que nous avons nommées celle qui est située le plus avant dans l'intérieur est Arretium. Elle touche en quelque sorte aux montagnes ; aussi est-elle à 1200 stades de Rome. Clusium, [qui n'est pas si loin], en est encore à 800 stades. Pérouse est dans le même canton, tout près de ces deux villes. Le grand nombre de lacs, et de lacs immenses, que contient la Tyrrhénie, contribue encore à enrichir cette contrée. On navigue, en effet, sur ces lacs [comme sur la mer], et ils nourrissent, avec une quantité prodigieuse de poissons, une foule d'oiseaux aquatiques ; de plus, des cargaisons entières de*typhé*, de papyrus et d'*anthèle*descendent jusqu'à Rome par les différents affluents qu'ils envoient au Tibre. On distingue entre autres le lac Ciminien, les lacs de Vulsinii et de Clusium et le lac Sabata, qui se trouve être le plus rapproché de Rome et de la mer, comme le lac Trasumenne, qui est près d'Arretium, s'en trouve naturellement le plus éloigné. C'est près de ce dernier lac que débouche l'un des deux défilés par où une armée venant de la Gaule cisalpine peut entrer en Tyrrhénie, et celui-là justement que franchit Annibal. L'autre, auquel on arrive par la route d'Ariminum après avoir traversé toute l'Ombrie, est incomparablement plus facile, vu que les montagnes s'abaissent sensiblement sur ce point ; mais, comme les débouchés de ce second défilé étaient gardés avec soin, Annibal s'était vu forcé de prendre le chemin le plus difficile ; ce qui n'empêcha pas du reste qu'après avoir battu Flaminius dans plusieurs engagements très vifs il ne réussît à s'emparer du passage. Les eaux thermales, très abondantes en Tyrrhénie, sont une richesse de plus pour ce pays, d'autant que leur proximité de Rome n'y attire guère moins de monde qu'à Baies, où se trouvent, comme on sait, les eaux les plus célèbres de toute l'Italie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.2.10]] [10] La Tyrrhénie est bordée, du côté de l'est, par l'Ombrie, laquelle part de l'Apennin, voire même de plus loin, et se prolonge jusqu'à l'Adriatique. Dès Ravenne en effet, tout le littoral de l'Adriatique est habité par les Ombres ou Ombriens, et ce sont eux qui peuplent, non seulement les environs de cette ville, mais toutes les localités à la suite, et Sarsina, et Ariminum, et Sena. D'après nous, l'Ombrie comprendrait même encore le fleuve Aesis, le mont Cingule, la ville de Sentinum, le fleuve Métaure et le lieu appelé*Fortunae Fanum*ou le*Temple de la Fortune*, car c'est dans ce canton-là précisément que passait la limite qui séparait, du côté de l'Adriatique, l'ancienne Italie de la Celtique. Disons pourtant que cette limite a été plus d'une fois déplacée par la volonté des chefs de l'Etat ; qu'ainsi, après avoir été fixée primitivement au cours de l'Aesis, elle a fini par être reportée jusqu'au Rubicon (l'Aesis coule entre Ancône et Sena, et le Rubicon entre Ariminum et Ravenne, pour aller du reste se jeter tous deux dans l'Adriatique). Enfin, aujourd'hui, bien qu'on n'ait que faire de s'occuper d'une semblable question de limites, puisque le nom d'*Italie*s'applique à tout le pays jusqu'aux Alpes, il demeure constant pour tout le monde que l'Ombrie propre s'étend jusqu'à Ravenne, le fond de la population de cette ville étant d'origine ombrique ou ombrienne. Que si, maintenant, l'on compte 300 stades de Ravenne à Ariminum et 1350 stades d'Ariminum à Ocricli et au Tibre, en suivant la voie Flaminienne qui mène à Rome par l'Ombrie, le tout ensemble nous représentera la longueur de cette contrée ; mais de sa largeur, nous ne dirons rien, si ce n'est qu'elle est très variable. En fait de villes, les plus considérables que renferme l'Ombrie cisapennine sont, à commencer par celles de la voie Flaminienne, Ocricli près du Tibre, Larolum, Narnie sur le Nar (navigable uniquement pour de petites embarcations, le Nar, après avoir traversé cette ville, va se jeter dans le Tibre un peu au-dessus d'Ocricli), Carsuli enfin et Mevania sur le Teneas, autre rivière qui ne peut porter aussi que de petites embarcations, mais qui suffit pourtant à transporter jusqu'au Tibre les récoltes de la plaine. Nous nommerons encore quelques localités, telles que Forum Flaminium, Nucérie, centre d'une grande fabrication de vases et d'ustensiles en bois, et Forum Sempronium, qui ont dû à leur situation sur une grande voie de communication, bien plus qu'à leur importance politique, l'accroissement de leur population. A droite, maintenant, de la voie Flaminienne, en allant d'Ocricli à Ariminum, nous rencontrons les villes d'Interamna, de Spoletium, d'Aesium et de Camertès, cette dernière en pleines montagnes, et dans la partie de la chaîne qui forme la frontière entre l'Ombrie et le territoire Picentin. Enfin de l'autre côté de la route se trouvent Amérie et la ville de Tuder, dont la situation est très forte, Ispellum aussi, et, dans le voisinage même du col [qui donne accès en Tyrrhénie], Iguvium. Tout ce pays est fertile, un peu trop montagneux cependant ; aussi produit-il pour la nourriture de ses habitants plus d'épeautre que de froment. La Sabine, qui fait suite à l'Ombrie, et qui la borde, comme celle-ci borde la Tyrrhénie, est également très montagneuse. De même dans le Latium, les parties qui avoisinent la Sabine et l'Apennin sont plus âpres que le reste du pays. Mais, tandis que la Sabine et le Latium, qui commencent l'un et l'autre au Tibre et à la Tyrrhénie, ne dépassent pas l'Apennin et s'arrêtent précisément au point où ces montagnes commencent à décrire une ligne oblique par rapport à l'Adriatique, l'Ombrie, comme on l'a vu, dépasse la chaîne de l'Apennin et ne s'arrête qu'à la mer. - Ce que nous avons dit suffit du reste à faire connaître le pays occupé par la nation des Ombres ou Ombriens.

### **V, 3 - La Sabine et le Latium**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.1]] [1] La Sabine ou pays des Sabins est une contrée étroite, s'étendant sur une longueur de 1000 stades depuis les bords du Tibre et la petite ville de Nomentum jusqu'à la frontière des Vestins. Ses villes, d'ailleurs assez rares, sont toutes aujourd'hui bien déchues de ce qu'elles étaient, et cela par suite de cet état de guerre continuel. Nommons pourtant Amiternum, et Reate qui a dans son voisinage le bourg d'Interocrea et les eaux de Cotiliae, eaux froides très efficaces contre certaines affections, soit qu'on les boive, soit qu'on les emploie sous forme de bains. Foruli, qui appartient encore à la Sabine, n'est en revanche qu'une enceinte de rochers plus propre à abriter des partisans en temps de guerre civile qu'à recevoir un établissement [régulier et permanent]. Cures aussi, qui n'est plus aujourd'hui qu'une simple bourgade, devait être anciennement une cité illustre, puisqu'elle avait donné à Rome deux de ses rois, Titus Tatius et Numa Pompilius, et que c'est du nom même de ses habitants, Kyrites ou Quirites, que se servent à Rome les orateurs en s'adressant au peuple. Quant à Trebula, à Eretum et à d'autres localités aussi peu importantes, c'est parmi les bourgs également, bien plutôt que parmi les villes, qu'il convient de les ranger. - Dans toute la Sabine, le sol est merveilleusement propre à la culture de l'olivier et de la vigne ; il produit aussi beaucoup de gland. En outre toute espèce de bétail prospère dans ses pâturages d'une façon singulière, les mulets de Reate notamment jouissent d'une renommée vraiment prodigieuse. Car, s'il est juste de dire en thèse générale que l'Italie est une contrée éminemment propre à l'élève des bestiaux et à l'agriculture, il est constant aussi que les espèces que produit telle partie de l'Italie l'emportent infiniment sur les espèces produites dans telle autre. Les Sabins sont de race très ancienne, de race autochthone ; il paraît même que les Picentins et les Samnites sont issus de deux colonies sabines, tout comme la nation des Lucaniens est issue dune colonie samnite, et la nation des Brettiens d'une colonie lucanienne. Or, on s'explique par cette haute et antique origine l'énergie, l'héroïsme avec lequel les Sabins ont résisté jusqu'à présent à toutes les épreuves et qui faisait déjà dire à l'historien Fabius que Rome n'avait commencé à jouir de ses richesses qu'à partir du moment où elle avait réduit à l'impuissance ces indomptables ennemis. La Sabine est traversée par la voie Salarienne, voie d'ailleurs assez courte ; de plus, la voie Nomentane, qui part, elle aussi, de la porte Colline, vient rejoindre la voie Salarienne près d'Eretum, un des bourgs de la Sabine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.2]] [2] Le Latium actuel, qui fait suite à la Sabine, comprend, avec la ville de Rome, beaucoup d'autres villes qui ne faisaient point partie de l'ancien Latium. A l'époque, en effet, où Rome fut fondée, il existait déjà dans le pays environnant un certain nombre de peuples formant autant d'Etats plus ou moins considérables : tels étaient les Aeques, les Volsques, les Herniques et les Aborigènes ; voisins immédiats de Rome, les Rutules de l'antique Ardée, d'autres encore et jusqu'à de simples bourgs, dont les populations, entièrement autonomes ou indépendantes, n'appartenaient à aucun corps de nation. [Au sujet de la fondation de Rome] voici ce que marque la tradition. Enée, accompagné d'Anchise, son père, et de son jeune fils Ascagne, aborde à Laurentum dans le voisinage d'Osties et de l'embouchure du Tibre, et, s'avançant dans l'intérieur du pays à une distance de 24 stades environ, y fonde une ville. Survient Latinus : c'était le roi des Aborigènes, peuple alors établi aux lieux mêmes où Rome s'élève aujourd'hui ; il obtient le secours d'Enée et de ses compagnons contre les Rutules d'Ardée, ses voisins (la distance entre Rome et Ardée est de 160 stades), remporte la victoire et fonde tout à côté de la ville nouvelle une autre ville à laquelle il donne le nom de sa propre fille, Lavinie. Mais les Rutules étant revenus à la charge, un second combat s'engage et Latinus est tué. Enée le venge en battant les Rutules, puis réunissant les sujets de Latinus et les siens sous la dénomination commune de Latins, il règne à la place de son allié. Roi à son tour par la mort de son père et de son aïeul, Ascagne fonde la ville d'Albe sur le mont Albain, montagne située, comme Ardée, à 160 stades de Rome, et sur laquelle les Romains, unis aux Latins, ou du moins l'assemblée générale de leurs magistrats, ont de tout temps offert le sacrifice solennel à Jupiter : durant le sacrifice, un jeune patricien, revêtu momentanément du pouvoir, est préposé à la garde de la ville. A quatre cents ans de là se placent les traditions relatives à Amulius et à son frère Numitor, traditions qui, à côté de fables évidentes, nous offrent des faits plus authentiques. Ainsi, il est constant que ces deux princes avaient hérité en commun des droits des descendants d'Ascagne sur le royaume d'Albe, lequel s'étendait alors jusqu'au Tibre ; que le plus jeune, Amulius, après avoir évincé son frère aîné, régna seul, et que, des deux enfants qu'avait Numitor, un fils et une fille, il fit tuer le fils traîtreusement dans une partie de chasse, et voua la fille au culte de Vesta pour s'assurer qu'elle n'aurait jamais d'enfant, car les fonctions de vestale lui imposaient la loi de rester vierge. Il arriva cependant que Rhea Silvia (c'est ainsi qu'on appelle la fille de Numitor) fut séduite et qu'elle ne put cacher son crime à Amulius, ayant mis au monde deux jumeaux. Par égard pour Numitor, Amulius ne l'envoya pas au supplice, il se borna à l'emprisonner, mais fit, suivant la coutume du pays, exposer ses enfants sur les bords du Tibre. Ici la fable ajoute que les deux enfants étaient fils de Mars, que, sur les bords du fleuve où ils étaient exposés, on vit une louve les allaiter comme elle eût fait ses petits, qu'un certain Faustule, l'un des nombreux porchers qui faisaient paître alors leurs troupeaux le long du fleuve, les recueillit, les fit nourrir chez lui, et appela l'un Romulus et l'autre Remus : ce qu'il faut entendre vraisemblablement de quelque seigneur de la cour d'Amulius qui aura recueilli en effet les jeunes princes et les aura fait élever. Quoi qu'il en soit, les deux frères parvenus à l'âge d'homme attaquèrent Amulius et ses fils, les mirent à mort, rétablirent Numitor sur son trône, puis, retournant aux lieux où ils avaient été élevés, y fondèrent Rome. Ce fut pourtant plus par nécessité que par choix qu'ils bâtirent leur ville dans l'emplacement où nous la voyons, car l'assiette du lieu n'était guère forte par elle-même et ses environs n'offraient ni assez de terres disponibles pour former à la ville nouvelle un territoire convenable, ni assez d'habitants pour lui fournir une population suffisante, les voisins de Rome étant dès longtemps habitués à l'isolement et à l'indépendance et devant rester aussi étrangers, aussi indifférents à l'égard de cette ville naissante, dont ils touchaient pourtant en quelque sorte les remparts, qu'ils l'avaient toujours été à l'égard d'Albe. Telles étaient les dispositions de Collatie, d'Antemnae, de Fidènes, de Lavicum et d'autres localités semblables situées toutes dans un rayon de 30 à 40 stades de Rome, guère plus, et qui formaient, non pas comme aujourd'hui de simples bourgades, ou même de simples propriétés particulières, mais autant de petites cités. Il y a effectivement entre la cinquième et la sixième pierre milliaire à partir de Rome un lieu appelé*Phesti*où l'on croit que passait alors l'extrême frontière du territoire romain et où les prêtres, gardiens de la tradition, célèbrent actuellement encore, pour la répéter le même jour dans plusieurs autres localités considérées aussi comme des points de l'ancienne frontière, la cérémonie ou procession de l'Ambarvale. [On sait le reste :] pendant la fondation même de la ville, une querelle s'engage entre les deux frères et Rémus est tué. Puis, une fois la ville fondée, Romulus y attire des hommes de tout pays en faisant d'un bois situé entre la citadelle et le Capitole un lieu d'asile et en proclamant citoyen romain quiconque y viendra des pays d'alentour chercher un refuge. Seulement, comme les nations voisines lui refusent des femmes pour ses sujets, il fait annoncer une grande cérémonie religieuse, des jeux hippiques en l'honneur de Neptune (ces jeux se célèbrent encore aujourd'hui), et, profitant du grand nombre de curieux accourus à Rome de toute part, et surtout de chez les Sabins, il fait enlever par ses gens, pour satisfaire au désir qu'ils ont de se marier, toutes les jeunes filles qui se trouvent parmi les spectateurs. Titus Tatius, le roi de Cures, qui veut d'abord poursuivre par les armes la vengeance de cet outrage, finit par conclure avec Romulus un traité, en vertu duquel il est admis au partage du trône et du gouvernement. Mais il est tué par trahison à Lavinium et Romulus règne seul du consentement des Kyrites. Enfin Romulus étant mort à son tour a pour successeur Numa Pompilius, concitoyen de Tatius. - Telle est la tradition la plus accréditée sur la fondation de Rome.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.3]] [3] Une autre tradition plus ancienne, et alors toute mythique, fait de Rome une colonie arcadienne, fondée par Evandre. Suivant cette tradition, Hercule, revenant d'Ibérie avec les troupeaux de Géryon, reçut l'hospitalité dans la maison d'Evandre. Informé par une révélation de Nicostrate, sa mère (laquelle possédait le don de la divination), que le héros, une fois ses travaux accomplis, était destiné à devenir dieu, Evandre fit part de ce secret à Hercule, puis lui dédia un temple et célébra en son honneur un premier sacrifice dont les rites, purement grecs, se sont conservés et se retrouvent aujourd'hui encore dans le culte d'Hercule, tel qu'on le célèbre à Rome. Or c'est précisément de cette circonstance des formes grecques du culte d'Hercule à Rome que Coelius, historien latin, tire la preuve que Rome elle-même était d'origine hellénique. Ajoutons que la mère d'Evandre reçoit également a Rome des honneurs divins, car c'est elle qui, sous un autre nom, sous le nom de Carmenta, figure parmi les Nymphes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.4]] [4] L'ancien Latium ne comprenait donc qu'un petit nombre de peuples et la plupart de ceux qu'on a désignés depuis sous le nom de*Latins*étaient dans le principe complètement indépendants de Rome. Mais, plus tard, rendant hommage à la supériorité de Romulus et des rois, ses successeurs, tous firent leur soumission ; on vit les Aeques, les Volsques, les Herniques, et, avant eux, les Rutules et les Aborigènes, auxquels il faut même ajouter encore les Ariciens, les Aurunces et les Privernates, subir la domination des Romains et le nom de Latium embrasser alors toute l'étendue des pays qu'occupaient ces différents peuples. Le territoire des Volsques confinait au Latium proprement dit par la plaine Pomentine et par cette ville d'Apiola, que Tarquin l'Ancien détruisit de fond en comble ; le territoire des Aeques, qui touchait plutôt à la partie occupée par les Kyrites, avait eu de même ses villes ravagées par Tarquin en personne, dont le fils pendant ce temps-là enlevait d'assaut Suessa, capitale des Volsques. Quant au territoire des Herniques, il s'étendait du côté de Lanuvium, d'Albe, et jusque dans le voisinage de Rome, dont Aricie, Tellènes et Antium n'étaient guère éloignées non plus. Enfin, les Albains, qui avaient commencé par être cordialement unis aux Romains (ce qui se conçoit de peuples parlant la même langue et Latins aussi d'origine), les Albains qui, tout en formant un royaume à part, se trouvaient avoir avec Rome bien des liens communs, maintes alliances de famille, notamment, et la célébration des sacrifices du mont Albain et la jouissance de certains privilèges politiques, s'étaient vu attaquer à leur tour et avaient eu leur ville, sauf le temple, rasée de fond en comble, tandis qu'eux-mêmes étaient inscrits au nombre des citoyens romains. Tel fut, du reste, le sort commun de toutes les villes autour de Rome qui se montrèrent impatientes du joug, elles furent ou entièrement détruites, ou écrasées sans pitié ; on en cite pourtant quelques-unes qui, par leur dévouement au peuple romain, méritèrent de recevoir de leur puissant allié un sensible accroissement de territoire. Bref, le nom de Latium qui anciennement ne dépassait pas, le long de la côte, le promontoire Circaeen et qui se trouvait aussi, dans l'intérieur, restreint à une étendue de pays fort peu considérable, embrasse aujourd'hui tout le littoral compris entre Osties et Sinuessa, et a fini par s'étendre, du côté de l'intérieur, jusqu'à la Campanie et aux frontières des Samnites, des Pélignes et d'autres peuples encore, habitant comme ceux-ci l'Apennin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.5]] [5] Le Latium [actuel] est une contrée généralement riche et fertile ; il faut excepter pourtant certaines parties du littoral qui sont ou bien marécageuses et insalubres, comme le territoire d'Ardée et le pays qui s'étend entre Antium et Lanuvium jusqu'à Pometia, comme tel point aussi du territoire de Setia et des environs de Tarracine et du mont Circaeum, ou bien montagneuses et d'une nature alors trop âpre, trop rocailleuse. Encore s'en faut-il bien que ces parties du littoral soient complètement incultes et improductives, puisqu'on y trouve soit de gras pâturages, soit de riches cultures propres aux terrains marécageux ou montagneux, témoin Caecube, dont le sol, malgré sa nature marécageuse, convient admirablement à l'espèce de vigne dite*dendrites*et produit de si excellent vin. Dans l'énumération qui va suivre des principales villes du Latium, nous commencerons par le littoral. La première de ces villes, Osties, n'a point de port, et cela à cause des atterrissements formés à l'embouchure du Tibre par le limon que charrient le fleuve et ses nombreux affluents ; il faut donc (ce qui n'est pas sans danger) que les bâtiments venant du large jettent l'ancre à une certaine distance de la côte et restent ainsi exposés à toute l'agitation de la pleine mer. Mais l'appât du gain fait surmonter tous les obstacles : il y a à Osties une foule d'embarcations légères toujours prêtes, soit à venir prendre les marchandises des navires à l'ancre, soit à leur en apporter d'autres en échange, ce qui permet à ces navires de repartir promptement, sans avoir eu même à entrer dans le fleuve. Il n'est pas rare pourtant que les navires, après avoir été allégés ainsi d'une partie de leur cargaison, s'engagent dans le fleuve et remontent jusqu'à Rome, à 190 stades de la côte. C'est Ancus Marcius qui a été le fondateur d'Osties. A cette ville, dont nous n'avons rien de plus à dire, en succède une autre, Antium, qui n'a point de port non plus. Bâti sur les rochers, à 260 stades d'Osties, Antium est actuellement le lieu de plaisance des empereurs, la résidence préférée où ils viennent, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, se reposer des affaires publiques. En vue de ces fréquents séjours des princes, on y a construit un très grand nombre d'édifices somptueux. Les Antiates possédèrent longtemps une marine puissante et leurs vaisseaux prenaient part encore aux pirateries des Tyrrhéniens, qu'eux-mêmes comptaient déjà parmi les sujets du peuple romain. Cela est si vrai que le roi Alexandre députa tout exprès à Rome pour s'y plaindre d'eux ; plus tard encore, le roi Démétrius faisait dire aux Romains, en leur renvoyant quelques-uns de ces pirates qui s'étaient laissé prendre, qu'il leur restituait volontiers ces prisonniers à cause des liens de parenté qui unissaient Rome à la Grèce, mais qu'il ne pouvait approuver que les dominateurs de l'Italie exerçassent en même temps la piraterie, ni qu'un peuple qui avait érigé chez lui, en plein Forum, un temple aux Dioscures et qui honorait ces dieux, comme le monde entier, sous le nom de Dieux sauveurs, envoyât piller les côtes de la Grèce, leur patrie. Sur quoi les Romains interdirent pour toujours cette pratique aux habitants d'Antium. Entre Osties et Antium, juste à moitié chemin, s'offre à nous la ville de Lavinium avec un*Aphrodisium*ou temple de Vénus commun à tous les peuples latins, mais confié plus particulièrement aux soins des Ardéates, qui y tiennent toujours un intendant. Puis vient Laurentum et, au-dessus de ces villes, à 70 stades de la mer, Ardée, principal établissement des Rutules : tout près d'Ardée est un autre Aphrodisium, où les Latins tiennent aussi certaines réunions solennelles. Malheureusement les Samnites ont ravagé tout ce pays et il ne reste plus, à proprement parler, que des vestiges de ces différentes villes, vestiges encore glorieux cependant grâce au souvenir toujours présent d'Enée et à ces cérémonies religieuses qui datent, suivant la tradition locale, de l'époque même du héros.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.6]] [6] Après Antium, 190 stades plus loin, on rencontre le Circaeum ou mont Circaeen, qui, placé comme il est entre la mer et les marais, offre, dit-on, l'aspect d'une île. On ajoute (mais n'est-ce pas alors pour mieux approprier l'état des lieux à la fable de Circé ?), on ajoute que les flancs de cette montagne sont couverts d'herbes et de plantes de toute espèce. Il y a d'ailleurs dans la petite ville [de Circaeum] un temple dédié à Circé, ainsi qu'un autel de Minerve ; on y montre même, à ce qu'on assure, certaine coupe ayant appartenu jadis à Ulysse. Dans l'intervalle d'Antium au mont Circaeen les points remarquables sont l'embouchure du fleuve Storas, et, tout à côté, une petite rade où les vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. Puis vient une plage exposée au plein Africus qui n'offre pas d'autre refuge qu'un très petit hâvre au pied même du Circaeum : juste au-dessus de cette plage s'étend la plaine Pomentine. Le reste de la côte jusqu'à la ville de Sinuessa, qui, avons-nous dit, appartient encore au Latium, était occupé dans le principe par les Ausones, alors maîtres de la Campanie, et, au delà des Ausones, par les Osques, qui de leur côté possédaient une partie du territoire campanien. Il est arrivé à ces deux peuples quelque chose d'étrange ; la langue des Osques a survécu au peuple qui la parlait et s'est conservée chez les Romains, si bien qu'aujourd'hui encore à Rome, dans certains jeux, dans certaines fêtes nationales, on représente sur la scène des comédies et des mimes en langue osque ; d'autre part, on donne le nom de*mer Ausonienne*à la mer de Sicile, bien que les Ausones n'en aient à aucune époque habité les rivages. A 100 stades de distance du mont Circaeen, en continuant à suivre la côte on atteint Tarracine, ou, comme on l'appelait anciennement eu égard à la nature de son emplacement, Trachiné : en avant de la ville s'étend un vaste marais formé par deux cours d'eau, dont le plus grand se nomme l'Ufens (40). La voie Appienne, qui va de Rome à Brentesium, et qui, de toutes les grandes voies d'Italie, est la plus fréquentée, commence à partir de ce marais à longer la mer, puis touche à Tarracine et successivement à Formies, à Minturnes et à Sinuessa. Ce sont là, du reste, avec Tarente et Brentesium à l'extrémité de son parcours, les seules villes maritimes où elle passe. Dans le voisinage de Tarracine, mais en deçà de la ville, du côté de Rome, la voie Appienne est bordée par un canal qu'alimentent les eaux du marais et des fleuves et qui dessert comme voie de communication bon nombre de localités. C'est surtout la nuit qu'on navigue sur ce canal ; on s'y embarque le soir, et, le lendemain, de grand matin, on le quitte pour reprendre la voie de terre. On y navigue pourtant aussi de jour. Ce sont des mules qui tirent les bateaux. La ville de Formies, qui succède à Tarracine est une colonie des Lacédémoniens, qui l'avaient appelée primitivement*Hormies*à cause de l'excellent port dont la nature l'a pourvue. Il est évident aussi que le nom de Caeatas donné au golfe compris entre Tarracine et Formies l'a été par les Lacédémoniens, car le mot*caeetae*, dans le dialecte lacédémonien, désigne toute espèce de creux ou d'enfoncement. Quelques auteurs pourtant prétendent que c'est de la nourrice d'Enée que ce golfe a emprunté son nom. La longueur dudit golfe depuis Tarracine, où il commence, jusqu'au promontoire appelé aussi le*Caeatas*, est de 100 stades. Sur ce point du littoral s'ouvrent d'immenses grottes dans lesquelles on a pratiqué de grandes et somptueuses habitations. De là maintenant à Formies on compte 80 stades. Puis, à mi-chemin entre Formies et Sinuessa, à 40 stades environ de l'une et de l'autre, est Minturnes, que traverse le Liris. Ce fleuve, connu anciennement sous le nom de Clanis, descend du pays des Vestins où il prend sa source très haut dans l'Apennin, il passe ensuite près de Frégelles, cité naguère illustre, mais réduite aujourd'hui à l'état de bourgade, et vient déboucher dans un bois sacré, situé au-dessous de Minturnes, et qui se trouve être pour les habitants de cette ville un objet de profonde vénération. Juste en face des grottes du Caeatas, en pleine mer, sont les deux îles de Pandataria et de Pontia, îles, qui, bien que peu étendues, sont remplies d'habitations charmantes : ces deux îles, assez voisines l'une de l'autre, sont à 250 stades du continent. Cécube touche au golfe Caeatas, et la ville de Fundi, où passe la voie Appienne, touche à Cécube. Tout ce canton abonde en excellents vignobles : le terroir de Cécube, notamment, et ceux de Fundi et de Setia comptent parmi les crus les plus renommés de l'Italie et prennent rang à côté du Falerne, de l'Albain et du Satanien. La ville de Sinuessa, qui s'offre à nous plus loin, s'élève au fond d'un autre golfe et tire son nom évidemment de cette circonstance, car*sinus*en latin équivaut à*kolpos*et signifie un golfe. Il y a dans son voisinage un très bel établissement de bains dont les eaux, naturellement chaudes, sont souveraines contre certaines maladies. - Telles sont les villes maritimes du Latium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.7]] [7] Dans l'intérieur du pays, la première ville qui se présente au-dessus d'Osties, la seule aussi qui soit située sur le Tibre, est la ville de Rome. Nous avons déjà dit que l'emplacement de Rome n'avait pas été choisi, qu'il avait été bien plutôt imposé par la nécessité ; ajoutons que tous ceux qui dans la suite agrandirent la ville ne furent pas libres davantage de choisir pour ces nouveaux quartiers les meilleurs emplacements, et qu'ils durent subir les exigences du plan primitif. Ainsi la première enceinte comprenait, avec le Capitole et le Palatin, le Quirinal, colline si facilement accessible du dehors que Titus Tatius s'en empara d'emblée, quand il marcha sur Rome pour venger le rapt des Sabines ; à son tour, Ancus Marcius y réunit le Coelius et l'Aventin avec la plaine intermédiaire, bien que ces collines fussent aussi complètement isolées de celles qui faisaient déjà partie de la ville qu'elles l'étaient l'une de l'autre. Mais ce qui rendait cette annexion nécessaire, c'est qu'on ne pouvait raisonnablement laisser en dehors de l'enceinte et à la disposition du premier ennemi qui voudrait s'y retrancher des hauteurs si fortes par elles-mêmes. Seulement l'enceinte nouvelle n'était point continue, Ancus Marcius n'avait pu la prolonger jusqu'au mont Quirinal, ce qui l'eût complétée. Servius reconnut apparemment l'inconvénient de cette lacune, car il acheva de clore la ville en y ajoutant encore l'Esquilin et le Viminal ; et, comme ces deux collines sont aussi trop facilement accessibles du dehors, on creusa à leur pied un fossé profond, toute la terre extraite fut rejetée du côté de la ville et forma au-dessus du rebord intérieur du fossé une terrasse longue de six stades, puis, sur cette base on éleva une muraille allant de la porte Colline, à la porte Esquiline avec des tours de distance en distance et une troisième porte s'ouvrant juste au milieu de cet intervalle et qui fut appelée porte Viminale à cause du voisinage de la colline de ce nom. Ce sont là toutes les fortifications de la ville et il faut convenir qu'elles auraient grand besoin elles-mêmes d'être fortifiées. Mais les fondateurs, j'ai idée, auront calculé que, dans leur intérêt, comme dans l'intérêt des générations à venir, il fallait que Rome dût son salut et sa prospérité plutôt aux armes et au courage de ses habitants qu'à la force de ses remparts, jugeant avec raison que ce ne sont pas les remparts qui protègent les hommes, mais bien les hommes qui protègent les remparts. Dans le principe, il est vrai, alors qu'ils voyaient aux mains d'autrui les spacieuses et fertiles campagnes qui entouraient leur ville (leur ville d'ailleurs si exposée, si peu susceptible de défense), les Romains purent croire que l'emplacement qui leur était échu serait un obstacle éternel à leur prospérité ; mais, quand leur courage et leurs travaux les eurent rendus maîtres de tout le pays environnant, ils virent affluer chez eux, et avec une abondance inconnue à la ville la plus heureusement située, tout ce qui fait la richesse et le bien-être d'une cité. Cette affluence de toutes choses est ce qui permet à Rome aujourd'hui encore, tout agrandie qu'elle est, de suffire à l'alimentation de ses habitants ainsi qu'aux fournitures (le bois et de pierres que réclament incessamment tant de constructions neuves auxquelles donnent lieu les écroulements, les incendies et les ventes ; oui, les ventes, car on peut dire que ces aliénations d'immeubles qui, elles aussi, se reproduisent incessamment, équivalent à des destructions volontaires, tout nouvel acquéreur se hâtant de démolir pour rebâtir ensuite à sa guise. Au reste, pour subvenir aux besoins de cette nature, Rome trouve de merveilleuses ressources dans la proximité d'un grand nombre de carrières et de forêts et dans la facilité que présentent pour le transport des matériaux tant de cours d'eau navigables, l'Anio d'abord, qui descend des environs de la ville d'Albe, [Alba Fucensis,] c'est-à-dire des confins du Latium et du pays des Marses, et qui, après avoir traversé toute la plaine au-dessous de cette ville, vient se réunir au Tibre ; puis le Nar, le Ténéas, qui traversent toute l'Ombrie pour se jeter dans le même fleuve, et enfin le Clanis, [autre affluent du Tibre,] qui arrose de même la Tyrrhénie, mais particulièrement le canton de Clusium. L'empereur César Auguste a bien cherché dans l'intérêt de la ville à porter remède aux graves inconvénients dont nous venons de parler : il a, par exemple, pour diminuer les ravages des incendies, organisé militairement une compagnie d'affranchis chargée de porter les secours nécessaires en pareil cas ; il a aussi, pour prévenir l'écroulement trop fréquent des maisons, réduit l'élévation réglementaire des nouveaux édifices et défendu qu'à l'avenir les maisons bâties sur la voie publique eussent plus de 70 pieds de hauteur. Mais, malgré cette double mesure, on eût encore manqué à Rome de moyens suffisants pour réparer les dommages causés par ces accidents, si l'on n'avait eu cette précieuse ressource de pouvoir tirer des carrières et des forêts voisines d'inépuisables matériaux, avec la faculté si commode d'user pour leur transport de la voie des fleuves.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.8]] [8] A ces avantages résultant pour Rome de la nature de son territoire, ses habitants ont ajouté tous ceux que peut procurer l'industrie humaine ; car, tandis que les Grecs, qui semblaient cependant avoir réalisé pour leurs villes les meilleures conditions d'existence, n'avaient jamais visé qu'à la beauté du site, à la force de la position, au voisinage des ports et à la fertilité du sol, les Romains se sont surtout appliqués à faire ce que les Grecs avaient négligé, c'est-à-dire à construire des chaussées, des aqueducs et des égoûts destinés à entraîner dans le Tibre toutes les immondices de la ville. Et notez qu'ils ne se sont pas bornés à prolonger ces chaussées dans la campagne environnante, mais qu'ils ont percé les collines et comblé les vallées pour que les plus lourds chariots pussent venir jusqu'au bord de la mer prendre la cargaison des vaisseaux ; qu'ils ne se sont pas bornés non plus à voûter leurs égoûts en pierres de taille, mais qu'ils les ont faits si larges qu'en certains endroits des chariots à foin auraient encore sur les côtés la place de passer ; qu'enfin leurs aqueducs amènent l'eau à Rome en telle quantité que ce sont de véritables fleuves qui sillonnent la ville en tous sens et qui nettoient les égoûts et qu'aujourd'hui, grâce aux soins particuliers de M. Agrippa, à qui Rome doit en outre tant de superbes édifices, chaque maison ou peu s'en faut est pourvue de réservoirs, de conduits, et de fontaines intarissables ! Les anciens Romains, à vrai dire, occupés comme ils étaient d'objets plus grands, plus importants, avaient complètement négligé l'embellissement de leur ville. Sans se montrer plus indifférents qu'eux aux grandes choses, les modernes, surtout ceux d'à-présent, se sont plu à l'enrichir d'une foule de monuments magnifiques : Pompée, le divin César, Auguste, ses enfants, ses amis, sa femme, sa soeur, tous à l'envi, avec une ardeur extreme et une munificence sans bornes, se sont occupés de la décoration monumentale de Rome. C'est dans le Champ de Mars que la plupart de ces monuments ont été érigés, de sorte que ce lieu, qui devait déjà tant à la nature, se trouve avoir reçu en outre tous les embellissements de l'art. Aujourd'hui, avec son étendue prodigieuse, qui, en même temps qu'elle laisse une ample et libre carrière aux courses de chars et à toutes les évolutions équestres, permet encore à une jeunesse innombrable de s'exercer à la paume, au disque, à la palestre ; avec tous les beaux ouvrages qui l'entourent, les gazons si verts qui toute l'année y recouvrent le sol, les collines enfin d'au delà du Tibre, qui s'avancent en demi-cercle jusqu'au bord du fleuve, comme pour encadrer toute la scène, cette plaine du champ de Mars offre un tableau dont l'oeil a peine à se détacher. Ajoutons que tout à côté, et indépendamment d'une autre grande plaine bordée ou entourée de portiques, il existe plusieurs bois sacrés, trois théâtres, un amphithéâtre et différents temples tous contigus les uns aux autres, et que, comparé à ce quartier, le reste de la ville ne paraît plus à proprement parler qu'un accessoire. Pour cette raison, et parce que ce quartier avait pris à leurs yeux un caractère plus religieux, plus auguste que les autres, les Romains y ont placé les tombeaux de leurs morts les plus illustres, hommes ou femmes. Le plus considérable de ces tombeaux est le Mausolée [d'Auguste], énorme tumulus, qui s'élève à peu de distance du fleuve, au-dessus d'un soubassement en marbre blanc déjà très haut par lui-même. Ce tumulus, ombragé d'arbres verts jusqu'à son sommet, est surmonté d'une statue d'airain représentant César-Auguste, et recouvre, avec les restes de ce prince, les cendres de ses parents et de ses amis ou familiers. Il se trouve qui plus est adossé à un grand bois, dont les allées offrent de magnifiques promenades. Enfin le centre de la plaine est occupé par l'enceinte du bûcher d'Auguste : bâtie également en marbre blanc, cette enceinte est protégée par une balustrade en fer qui règne tout autour. L'intérieur en est planté de peupliers. Supposons pourtant que d'ici l'on se transporte dans l'antique Forum et qu'on y promène ses regards sur cette longue suite de basiliques, de portiques et de temples qui le bordent ; ou bien encore que l'on aille au Capitole, au Palatin, dans les jardins de Livie, contempler les chefs-d'oeuvre d'art qui y sont déposés, on risque fort, une fois entré, d'oublier tout ce qu'on a laissé dehors. - Telle est Rome.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.9]] [9] Quant à la situation respective des autres villes de l'intérieur du Latium, elle peut être fixée, soit [directement], d'après les particularités que quelques-unes d'entre elles présentent, soit [d'une manière indirecte], d'après le parcours des principales voies qui traversent le pays, la plupart des villes du Latium étant situées sur l'une ou l'autre de ces voies, près de l'une d'elles ou entre deux. Le Latium compte trois voies principales, la voie Appienne, la voie Latine et la voie Valérienne : la première borde la côte jusqu'à Sinuessa, et la troisième suit la frontière de la Sabine jusqu'au pays des Marses, mais la voie Latine court dans l'intervalle des deux autres jusqu'à ce qu'elle ait rejoint, près de la ville de Casilinum, c'est-à-dire, à 19 stades de Capoue, la voie Appienne, dont elle n'est à proprement parler qu'un embranchement : tout près de Rome, en effet, elle s'en détache, prend sur la gauche, franchit [à mi-côte] le mont Tusculan, entre la ville de Tusculum et les premières pentes du mont Albain, et redescend ensuite vers la petite ville d'Algide et la station dite Pictae ou*ad Pictas*; elle est rejointe alors par la voie Labicane, qui, partie de la porte Esquiline, en même temps que la voie Prénestine, laisse cette voie ainsi que le champ Esquilin sur la gauche, puis se prolonge l'espace de 120 stades et plus jusque dans le voisinage de la colline que dominent les ruines de l'antique Labicum, passe à droite de ces ruines et de la ville de Tusculum et vient enfin, près de Pictae, à 210 stades de Rome, se confondre avec la voie Latine. A partir de là, nous trouvons sur la voie Latine même plusieurs places, plusieurs villes remarquables, Ferentinum notamment, et Frusinon, dont le Cosas baigne les murs, puis Fabrateria près de laquelle passe un autre cours d'eau, le Tolerus (42), Aquirum, qui peut compter pour une importante cité, [Atina,] qu'avoisine un fort cours d'eau, le Melpis, Interamnium, qui s'élève au confluent même du Liris et d'une autre rivière, et enfin Casinum, qu'on peut regarder aussi comme une ville de grande importance. Casinum est bien réellement la dernière ville de tout le Latium, car Teanum Sidicinum qui lui succède dépend, ainsi que le marque l'épithète jointe à son nom, de l'ancien territoire des Sidicins, et, comme ceux-ci appartenaient à la nation des Osques, race campanienne aujourd'hui éteinte, il s'ensuit que c'est à la Campanie qu'il faut attribuer cette ville, la plus considérable de celles que traverse la voie Latine, ainsi que Calès, autre grande ville qui lui fait suite, et qui touche presque à Casilinum.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.10]] [10] Que si maintenant nous regardons des deux côtés de la voie Latine, nous voyons à droite, dans l'intervalle qui sépare ladite voie de la voie Appienne, les villes de Setia et de Signia, toutes deux célèbres pour leurs vins : le terroir de Setia en effet est réputé l'un des grands crus de l'Italie et le vin de Signia, le*Signin*, comme on l'appelle, est très fortifiant pour les entrailles. C'est là aussi que se trouvent Privernum, Cora, Suessa, Velitrae, Aletrium, et enfin Frégelles, dont le Liris baigne l'enceinte avant d'aller déboucher dans la mer à Minturnes. Frégelles, qui n'est plus qu'un simple bourg, était naguère une cité considérable ; bon nombre des places que nous venons de nommer et qui l'environnent dépendaient d'elle, et, aujourd'hui encore, les habitants de ces villes continuent de s'y rendre pour tenir leurs marchés ou pour célébrer en commun certains sacrifices. Ce sont les Romains qui, à la suite d'une défection des Frégellans, ont ruiné leur ville de la sorte. Généralement pourtant ces dernières localités, ainsi que les places situées sur la voie Latine même ou au delà de cette voie, se trouvent comprises dans les limites de l'ancien territoire des Herniques, des Aeques et des Volsques et ont eu les Romains pour fondateurs. A gauche de la voie Latine, entre cette voie et la voie Valérienne, Gabies s'offre à nous la première : située sur la voie Prénestine, à égale distance de Rome et de Préneste, à 100 stades à peu près de l'une et de l'autre, cette ville possède dans ses environs la carrière de pierres qui fournit le plus abondamment aux besoins de Rome. Nous reparlerons tout à l'heure de Préneste, mais, dans les montagnes au-dessus de cette ville, nous voyons se succéder, après la petite forteresse des Herniques, Capitulum, la grande ville d'Anagnia, Céréaté et Sera, que le Liris baigne avant de gagner Frégelles et Minturnes, quelques autres petites places encore, et enfin la ville de Vénafre, qui produit la meilleure huile connue. Au pied de la colline, sur laquelle est situé Vénafre, passe le Vulturne ; ce fleuve baigne encore les murs de Casilinum, puis il va se jeter dans la mer auprès d'une ville qui porte son nom. Quant aux villes d'Aesernie et d'Allifes, elles font déjà partie du Samnium ; mais, si la seconde de ces villes est encore debout, l'autre tombe en ruines depuis l'époque de la guerre Marsique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.11]] [11] La voie Valérienne, qui commence à Tibur, conduit jusqu'au pays des Marses, voire jusqu'à Corfinium, capitale des Péligniens. Les villes latines qui se trouvent sur cette voie sont Varia, Carseoli et Albe. Non loin de la même voie est situé Cuculum. Tibur s'aperçoit de Rome, ainsi que Préneste et Tusculum : on y trouve, avec un*Heracleum*ou temple d'Hercule, une belle cascade que l'Anio, déjà navigable en cette partie de son cours, forme en tombant du haut d'une montagne dans une vallée profonde et très boisée qui avoisine la ville. Puis, au-dessous de ce point, l'Anio traverse une plaine d'une grande fertilité en longeant les carrières d'où l'on extrait la pierre tiburtine et la pierre rouge ou pierre de Gabies, circonstance singulièrement favorable à l'exploitation de ces carrières en ce qu'elle facilite le chargement et le transport des matériaux avec lesquels s'effectue la plus grande partie des constructions de Rome. Dans la même plaine coulent les eaux Albules, eaux froides, qui s'échappent de plusieurs sources, et qui, prises comme boisson, ou employées sous forme de bains, agissent efficacement dans un grand nombre de maladies. Tel est le cas aussi des eaux Labanes, sources situées à peu de distance de là sur la voie Nomentane aux environs d'Eretum. A Préneste est ce temple de la Fortune si fameux autrefois par ses oracles. Les deux villes de Tibur et de Préneste, adossées à la même chaîne de montagnes, se trouvent à 100 stades environ l'une de l'autre ; quant à l'intervalle qui les sépare de Rome, il est bien du double de cette distance pour Préneste, d'un peu moins pour Tibur. Toutes deux passent pour être d'origine grecque : on veut même que Préneste se soit appelée d'abord*Polystephanos*. Leur position est naturellement forte, surtout celle de Préneste, car au-dessus de la ville, en façon d'acropole, s'élève une grande montagne, séparée en arrière du reste de la chaîne par un col, qu'elle domine perpendiculairement d'une hauteur de 2 stades. A une assiette déjà si forte cette ville joint un autre avantage, celui d'être percée en tous sens de conduits souterrains qui aboutissent dans les plaines environnantes et qui servent, les uns, d'aqueducs, les autres, d'issues secrètes. C'est dans un de ces souterrains que Marius [le jeune] se fit tuer [par un de ses compagnons] pour ne pas tomber aux mains des ennemis qui l'assiégeaient. En général, on considère comme un bien pour une ville d'avoir la position la plus forte possible ; par suite, cependant, des guerres civiles de Rome, cet avantage se trouva être un malheur pour Préneste. Et cela se conçoit : en pareille conjoncture, ces sortes de villes deviennent toujours le refuge des factieux, elles sont, à cause d'eux, assiégées, prises d'assaut, et, après avoir souffert elles-mêmes matériellement de la rage du vainqueur, elles voient souvent encore leur territoire passer en d'autres mains, et c'est l'innocent qui paye ainsi pour le coupable. Un cours d'eau, le Verestis (47), arrose les environs de Préneste. - Les villes dont nous venons de parler se trouvent toutes à l'E. de Rome.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.3.12]] [12] Mais en dedans de la chaîne où elles sont situées, et avec le val d'Algide entre deux, s'étend une seconde chaîne de hautes montagnes qui se prolonge jusqu'au mont Albain. C'est sur cette seconde crête que Tusculum est placé : cette ville, d'un bel aspect déjà par elle-même, est encore embellie par la foule de jardins et de villas qui l'entourent du côté surtout qui s'abaisse vers Rome ; dans cette direction, en effet, la montagne de Tusculum forme un coteau fertile et bien arrosé, dont la pente généralement très douce a permis qu'on y élevât tous ces palais, toutes ces habitations somptueuses. Ajoutons que ce coteau se relie en quelque sorte aux premières pentes du mont Albain, lesquelles offrent, avec la même fertilité de sol, un aussi grand luxe de constructions. Puis viennent de grandes plaines qui se prolongent d'un côté jusqu'à Rome et à ses faubourgs et de l'autre jusqu'à la mer. La partie de ces plaines qui avoisine la côte n'est pas, à vrai dire, aussi saine à habiter que le reste ; le séjour en est cependant encore assez agréable et l'on ne voit pas que les terres y soient moins bien cultivées. Passé le mont Albain, nous rencontrons la ville d'Aride sur la voie Appienne, à 160 stades de Rome : bien que bâtie dans un fond, Aricie possède une citadelle dont l'assiette est très forte. Au-dessus d'elle, maintenant, à droite de la voie Appienne, les Romains ont bâti la ville de Lanuvium, d'où l'on découvre la mer et Antium (50). - A gauche de ladite voie, en montant depuis Aricie, on trouve le fameux*Artemisium*, le*Nemus*comme on l'appelle dans le pays. Ce temple de Diane Aricine fut bâti, à ce qu'on prétend, sur le modèle de ceux de Diane Tauropole. Et il y a en effet quelque chose de barbare, de scythique pour mieux dire, dans la coutume suivante, qu'on prétend y être restée en vigueur : l'esclave fugitif qui a réussi à tuer de sa main le grand prêtre devient de droit son successeur ; mais, dans la crainte où il est de se voir attaquer à son tour, il a toujours l'épée à la main et l'oeil au guet pour être prêt à repousser la force par la force. Le temple est situé au milieu d'un bois, derrière un lac ayant l'étendue d'une mer, et, comme il y a tout autour une chaîne ou enceinte continue de montagnes très hautes aux pics sourcilleux, le temple et le lac se trouvent en quelque sorte au fond d'une cuve. Les eaux de plusieurs sources, celles, entre autres, de la fontaine Egérie, laquelle est ainsi nommée d'une divinité du pays, alimentent le lac ; mais, si on les y voit entrer, on ne les en voit pas ressortir : ce n'est que hors de [l'enceinte sacrée] et bien loin dans la plaine qu'elles reparaissent à la surface du sol. Tout près de là est le mont Albain, dont le sommet dépasse de beaucoup l'Artemisium et les montagnes déjà si hautes, déjà si escarpées, qui l'entourent. - Toutes les villes du Latium mentionnées par nous jusqu'ici sont situées en avant de ces montagnes. Une seule se trouve reculée plus loin dans l'intérieur, c'est la ville d'Albe, laquelle s'élève, sur la frontière même du pays des Marses, au haut d'un rocher qui domine le lac Fucin. Ce lac, aussi grand qu'une mer, est la principale richesse des Marses et des autres populations qui l'avoisinent. Ce qu'on dit [de la hauteur variable de ses eaux], que parfois elles grossissent au point d'atteindre la montagne en débordant, tandis qu'en d'autres temps elles baissent jusqu'à laisser à sec certains fonds qu'ordinairement elles recouvrent, de manière à en permettre la culture, peut s'expliquer soit par un déplacement des sources dans les profondeurs de la terre (les eaux de ces sources tantôt se perdant et se dérobant par de mystérieuses issues, tantôt affluant avec une abondance nouvelle), soit par une disposition naturelle qu'ont toutes les sources à tarir de temps à autre, mais pour se remplir de nouveau et pour recommencer alors à couler, comme c'est le cas, dit-on, de la rivière Amenanus à Catane, laquelle demeure à sec quelquefois plusieurs années de suite, mais reprend ensuite son cours. Une autre tradition fait venir du lac Fucin l'eau Marcienne réputée la meilleure de toutes celles qui alimentent Rome. Ajoutons, au sujet d'Albe, que sa position au coeur même de la contrée et sa forte assiette l'ont souvent fait choisir par les Romains comme place de sûreté pour y enfermer tels prisonniers qu'il importait de bien garder.

### **V, 4 - Le Picenum et la Campanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.1]] [1] On a vu qu'après avoir décrit tout d'abord la région subalpine de l'Italie, et, avec cette région, la partie adjacente de l'Apennin, nous avions franchi sans nous arrêter ces montagnes et parcouru jusqu'à la frontière du Samnium et de la Campanie, toute la région cisapennine, autrement dit l'espace compris entre la mer Tyrrhénienne et la partie de l'Apennin qui s'écarte vers l'Adriatique ; il nous faut donc maintenant revenir sur nos pas pour faire connaître la chaîne même de l'Apennin, tant ce qui se trouve au coeur de la montagne que ce qui appartient à ses deux versants, au versant extérieur ou versant de l'Adriatique aussi bien qu'au versant intérieur. A cet effet, reprenons encore une fois de la frontière de la Cisalpine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.2]] [2] La contrée qui succède immédiatement aux dernières villes de l'Ombrie comprises entre Ariminum et Ancône est le Picenum. Les Picentins sont sortis de la Sabine. Suivant la tradition, un pivert aurait servi de guide aux chefs qui les conduisaient ; de là leur nom, car le pivert dans leur langue s'appelle*picus*et ils le considèrent comme l'oiseau sacré de Mars. Le territoire qu'ils occupent et qui, partant de la montagne, se prolonge jusque dans la plaine, voire jusqu'aux rivages de la mer, se trouve être plus étendu en longueur qu'en largeur. Le sol y est propre à toute espèce de culture, plus favorable cependant aux arbres fruitiers qu'aux céréales. Des montagnes à la mer, c'est-à-dire dans le sens de la largeur, la distance varie beaucoup ; mais on trouve 800 stades juste pour la longueur en mesurant par mer la distance du fleuve Aesis à Castrum. - En fait de villes, le pays nous offre d'abord Ancône : d'origine grecque (car elle fut fondée par des Syracusains qui fuyaient la tyrannie de Denys), cette ville est située sur un promontoire qui, en se recourbant vers le nord, décrit l'enceinte d'un port. Ses environs produisent d'excellent vin et une grande quantité de blé. Tout près d'Ancône, mais un peu au-dessus de la mer, est la ville d'Auxume, puis viennent Septempeda, Pneuentia, Potentia et Firmum Picenum. Castellum sert de port à cette dernière. Cyprae Fanum, qui suit, fut fondé, ou, pour mieux dire, dédié par les Tyrrhéniens, qui, sous ce nom de*Cypra*, honorent la déesse Junon. A cette ville succèdent le fleuve Truentinus, avec une ville de même nom, puis Castrum-Novum et le fleuve Matrinus, qui vient d'Adria et nous offre [à son embouchure] une petite ville, appelée aussi Matrinus, laquelle sert de port à Adria. Adria, du reste, n'est pas la seule ville qui soit située dans l'intérieur des terres ; on y remarque aussi Aselum ou*Asculum Picenum*, lieu déjà très fort [par la disposition de la colline] sur laquelle s'élèvent ses murs, mais qui l'est rendu plus encore par cette circonstance que les montagnes environnantes sont absolument impraticables pour une armée. Au-dessus du Picenum s'étend le territoire occupé par les Vestins, les Pélignes, les Marrucins et les Frentans, nation*saunitique*ou samnite. Ce territoire est situé tout entier dans la montagne et ne touche à la mer que par un étroit espace. Les montagnards qui l'occupent ne forment à vrai dire que de très petites nations ; mais il n'y a pas de peuple au monde plus courageux. Les Romains ont eu souvent occasion d'en juger par eux-mêmes, et dans une première guerre qu'ils leur firent, et dans les différentes campagnes où ils les eurent ensuite pour auxiliaires, et, en troisième lieu, quand ces peuples, fatigués de demander toujours, sans pouvoir les obtenir, la liberté et le droit de cité romaine, renoncèrent à l'alliance de Rome et ne craignirent pas d'allumer cette fameuse guerre Marsique. On les vit alors substituer à Rome, comme métropole commune des nations Ilaliotes et sous le nom nouveau d'Italica, le chef-lieu même du territoire des Pélignes, Corfinium, faire de cette ville leur place d'armes, s'y réunir en assemblée générale, y nommer les consuls, les préteurs de la ligue, rester ensuite deux ans en lutte ouverte avec Rome et finir par lui arracher cette communauté de droits, unique objet de la guerre. Ajoutons que la guerre Marsique a été appelée de la sorte à cause du peuple qui l'avait commencée, à cause surtout du Marse Pompaedius. Ces peuples n'habitent guère que des bourgs ; ils possèdent pourtant aussi quelques villes, notamment, dans l'intérieur, Corfinium, Sulmum, Maruvium et Teatea, capitale des Marrucins. Les autres villes sont sur la côte même : Aternum, la première, touche à la frontière du Picenum et porte le nom du fleuve qui sépare les Vestins des Marrucins. Ledit fleuve vient des environs d'Amiternum, traverse tout le territoire des Vestins et laisse à droite les Marrucins, lesquels habitent au-dessus des Pélignes : il y a, du reste, un pont qui permet de passer aisément d'une rive à l'autre. Bien que situé sur le territoire des Vestins, Aternum sert de port en même temps aux Pélignes et aux Marrucins. Le pont en question est à 24 stades de Corfinium. A Aternum, le long de la côte, succèdent le port des Frentans, Ortôn, et une autre ville, Buca, qui appartient au même peuple et dont le territoire confine à celui de Teanum Apulum. Entre Ortôn et Aternum le fleuve Sagrus forme la limite commune aux Frentans et aux Pélignes. - Du Picenum à la frontière de l'Apulie, ou, pour parler comme les Grecs, à la frontière de la Daunie, le trajet en rangeant la côte mesure 490 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.3]] [3] Les pays qui font suite immédiatement au Latium sont : 1° le long de la mer, la Campanie ; 2° au-dessus de la Campanie, le Samnium, lequel s'avance dans l'intérieur jusqu'à la frontière des Frentans et des Dauniens ; 3° la Daunie même et les pays qui en forment le prolongement jusqu'au détroit de Sicile. Parlons d'abord de la Campanie. - A partir de Sinuessa, la côte jusqu'à Misène forme un premier golfe déjà fort grand ; puis elle recommence, passé Misène et jusqu'à l'Athenaeum, à se creuser de nouveau, formant ainsi, entre ces deux caps, un second golfe encore plus grand que le précédent, et que l'on nomme le Crater. Juste au-dessus du littoral de ces deux golfes, se déploie une plaine d'une fertilité incomparable, et qu'entourent, avec de riantes collines, les hautes montagnes des Samnites et des Osques : c'est là toute la Campanie. S'il faut en croire Antiochus, cette contrée aurait eu pour premiers habitants les Opiques ou Ausones. Les deux noms, on le voit, ne désignaient dans la pensée de cet auteur qu'un seul et même peuple. Polybe, au contraire, indique clairement qu'il entendait sous ces noms deux peuples distincts, quand il dit que la plaine qui borde le Crater était occupée, dans le principe, par les Opiques et les Ausones. Suivant d'autres, la domination des Ausones en ce pays n'aurait fait que succéder à celle des Opiques ; puis, le pays aurait passé aux mains d'une tribu appartenant à la nation des Osques, que les Cumaeens auraient ensuite supplantée, mais pour se voir eux-mêmes évincés par les Tyrrhènes, toutes les populations guerrières de l'Italie s'étant naturellement disputé la possession d'une plaine aussi fertile. Les mêmes auteurs nous disent que les Tyrrhènes, une fois maîtres du pays, y fondèrent douze villes, une, entre autres, appelée Capua (Capoue), comme qui dirait la ville capitale, mais que l'excès du bien-être avait fini par jeter tout ce peuple dans la mollesse et qu'il avait dû se retirer alors de la Campanie, comme autrefois des bords du Pô, abandonnant, le pays aux Samnites, qui, eux-mêmes, dans la suite, s'en étaient vu chasser par les Romains. Pour qu'on puisse mieux juger de cette fertilité de la Campanie, j'ajouterai que c'est elle qui produit le plus beau grain connu, j'entends ce pur froment dont on fait l'alica (*chondros*), sorte de gruau supérieur au riz, supérieur même, on peut dire, à toutes les substances alimentaires qui se tirent des céréales. Quelques auteurs rapportent aussi que, dans certaines parties des plaines de la Campanie, il se fait chaque année deux récoltes d'épeautre, une troisième récolte de panis, parfois même une quatrième récolte de légumes. C'est de la Campanie, qui plus est, que les Romains tirent leurs meilleurs vins, le Falerne, le Statane et le Galène, sans compter le Sorrentin, qui commence à se poser en rival de ces grands vins depuis qu'il a été prouvé, par de récentes expériences, qu'il pouvait, comme les autres, se garder de longues années. Enfin dans tout le canton de Vénafre, contigu aux mêmes plaines, l'huile qu'on récolte a la même supériorité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.4]] [4] La côte de Campanie à partir de Sinuessa nous offre les villes suivantes. Liternum, où s'élève le tombeau du grand Scipion dit*le premier Africain*(dégoûté des affaires publiques par des haines ou inimitiés personnelles, Scipion vint en effet finir ici ses jours), Liternum est situé sur une rivière de même nom. Le Vulturne porte également le nom d'une ville bâtie sur ses bords et qui fait suite à Sinuessa : ce fleuve, le même que celui qui passe à Vénafre, traverse toute la Campanie. A ces deux villes succède celle de Cume ou de Cymé, fondée par les Chalcidéens et les Cumaeens, et cela à une époque évidemment très reculée, puisqu'elle est reconnue pour la plus ancienne de toutes les colonies [grecques] de la Sicile et de l'Italie. Les chefs de l'expédition, Hippoclès de Cume et Mégasthène de Chalcis, étaient convenus entre eux que des deux peuples fondateurs un seul posséderait la nouvelle ville, mais que l'autre aurait l'honneur de lui donner son nom. Et voilà comme il se fait qu'aujourd'hui ladite ville porte le nom de Cume en même temps qu'elle passe pour une colonie de Chalcis. Dès les premiers temps de sa fondation, du reste, on vantait sa richesse et celle des campagnes environnantes, de ces fameux champs Phlégréens, dont la fable a fait le théâtre du combat des Géants, en souvenir apparemment des luttes auxquelles avait donné lieu la possession de terres aussi fertiles. Mais, plus tard, Cume tomba au pouvoir des Campaniens et il n'est sorte de violences et d'outrages que les Grecs, ses habitants, n'aient eu alors à endurer, jusqu'à voir passer leurs femmes dans les bras de leurs vainqueurs. On y retrouve néanmoins aujourd'hui même beaucoup de vestiges de l'organisation primitive, maints usages, religieux et autres, d'origine évidemment grecque. Quelques auteurs dérivent ce nom de Cume du mot grec*kumata*, qui signifie vagues, la côte sur ce point étant effectivement hérissée de rochers et toujours battue par les vents. Ajoutons que le lieu est particulièrement favorable à la pêche du thon. Tout au fond du golfe s'étend un terrain aride et sablonneux, couvert, sur un espace de plusieurs stades, d'arbustes et de broussailles, et connu sous le nom de*Forêt gallinarienne*: à l'époque où Sextus Pompée souleva la Sicile contre Rome, c'est là que ses lieutenants avaient réuni les équipages recrutés pour lui parmi tous les bandits de l'Italie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.5]] [5] Le cap Misène est à une faible distance de Cume ; mais il y a encore entre deux le lac Achérusien, sorte de bas fond marécageux habituellement couvert par les eaux de la mer. Au pied même du cap Misène, tout de suite après avoir doublé ce cap, on voit s'ouvrir un port, puis le rivage se creuse de nouveau et plus profondément pour former le golfe sur les bords duquel se trouvent Baies et ces sources thermales devenues le rendez-vous des voluptueux aussi bien que des malades. A Baies succèdent le golfe Lucrin, et, plus intérieurement, le golfe Averne qui fait une véritable presqu'île de tout l'espace compris entre Misène et la ligne oblique tirée depuis ses rivages jusqu'à Cume, vu qu'il ne reste plus [pour relier cet espace de terre au continent] que l'isthme, large à peine de quelques stades, sous lequel passe la route souterraine qui va de l'Averne à Cume et à la mer. Les anciens interprètes de la fable ont placé sur les bords de l'Averne la fameuse scène de l'Evocation des Morts ou de la*Necyomantie*de l'*Odyssée*: ils affirment qu'il existait là très anciennement un Oracle de ce genre, un*necyomanteum*, et qu'Ulysse était venu le consulter. En réalité, l'Averne est un golfe extrêmement profond jusque près de ses bords, très étroit aussi d'ouverture et qui offre, en outre, les dimensions et la disposition générale d'un port, sans qu'on puisse jamais cependant l'affecter d'une manière utile à un service de cette nature, vu qu'il se trouve séparé de la mer par le Lucrin, autre golfe de grande dimension et tout semé de bas-fonds. Il y a de plus autour de l'Averne une ceinture de hautes montagnes, interrompue seulement là où est l'entrée. Les flancs de ces montagnes, que nous voyons aujourd'hui défrichés et cultivés, étaient couverts anciennement d'une végétation sauvage, gigantesque, impénétrable, qui répandait sur les eaux du golfe une ombre épaisse, rendue plus ténébreuse encore par les terreurs de la superstition. Les gens du pays ajoutaient d'ailleurs ce détail fabuleux qu'aucun oiseau ne pouvait passer au-dessus du golfe sans y tomber aussitôt asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en exhalent, comme il arrive dans les lieux connus sous le nom de*Plutonium*. L'Averne n'était même à leurs yeux qu'un de ces*Plutonium*, et précisément celui auprès duquel la tradition place la demeure des anciens Cimmériens. Si cependant quelqu'un voulait à toute force pénétrer dans le golfe et y naviguer, il devait au préalable offrir aux dieux infernaux un sacrifice propitiatoire, auquel présidaient des prêtres, gardiens et fermiers du lieu. Près de là, sur le bord de la mer, est une source d'eau douce excellente à boire, mais où l'on s'abstenait généralement de puiser, parce qu'on la regardait comme l'eau même du Styx. Le siège de l'Oracle se trouvait là aussi quelque part, et, de la présence de sources thermales dans les environs, de la présence aussi du lac Achérusien, on inférait que le Pyriphlégéthon était proche. Ephore croit au séjour des Cimmériens en ce lieu ; suivant lui, ils y habitaient dans des souterrains dits*argilles*, ils se servaient de chemins couverts pour communiquer ensemble et pour introduire les étrangers jusqu'au siège de l'Oracle, placé également sous terre à une grande profondeur ; ils vivaient là de l'extraction des métaux, du produit des réponses de leur Oracle et aussi des subsides qu'ils recevaient des rois de la contrée. Il ajoute qu'en vertu d'une coutume traditionnelle les populations groupées autour du siège de l'Oracle étaient tenues de ne jamais voir le soleil et de ne quitter leurs souterrains que pendant la nuit et que c'est là ce qui a fait dire au poète, en parlant des Cimmériens :

*«Jamais de ses rayons Phébus ne les éclaire».*

Enfin, la nation tout entière aurait été exterminée par un des rois du pays, furieux d'avoir été trompé par l'Oracle, mais l'Oracle même, transporté en d'autres lieux, aurait survécu et subsisterait encore à présent. - Telles sont les traditions que l'antiquité nous a léguées relativement au golfe ou lac Averne. Aujourd'hui, que les forêts qui l'ombrageaient ont été coupées par ordre d'Agrippa, qu'on a bâti partout aux alentours, qu'on a creusé cette voie souterraine des bords de l'Averne à la ville de Cume, on reconnaît que c'étaient là de pures fables. Il semble pourtant qu'en perçant cette voie souterraine et cet autre chemin couvert qui va de Dicaearchie à Neapolis Cocceius se soit encore guidé d'après la tradition dont nous parlions tout à l'heure et qui a rapport aux Cimmériens [de Baïes], à moins qu'il n'ait cru, ce qui est possible également, se conformer de la sorte à une coutume ou pratique constante des habitants de la localité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.6]] [6] Le golfe Lucrin, qui, dans le sens de sa largeur, s'étend jusqu'à Baies, est séparé lui-même par une digue de la mer extérieure. Cette digue est longue de huit stades et a la largeur d'un chariot de grande voie ; suivant la tradition, elle aurait été élevée par Hercule, [comme il revenait d'Ibérie] ramenant avec lui les troupeaux de Géryon. Agrippa en a fait récemment exhausser la plate-forme, car, pour peu que la mer fût grosse, elle était toujours balayée par la vague, ce qui rendait le passage de la digue difficile aux piétons. Les embarcations légères ont accès dans le Lucrin : à vrai dire, ce golfe ne saurait servir de mouillage ni d'abri, mais la pêche des huîtres n'est nulle part aussi abondante. Quelques auteurs ont confondu le Lucrin avec le lac Achérusien ; Artémidore, lui, le confond avec l'Averne. Ajoutons, au sujet de Baïes, qu'on dérive son nom de celui de Baïus, l'un des compagnons d'Ulysse, comme on dérive du nom [de Misenus] celui du cap Misène. - Suit la côte escarpée de Dicaearchie, et Dicaearchie elle-même : bâtie sur un mamelon au bord de la mer, cette ville ne fut d'abord que l'arsenal maritime de Cume, mais, ayant reçu, à l'époque de l'expédition d'Annibal en Italie, une colonie romaine, elle vit changer son nom en celui de Puteoli, soit à cause des puits (*putei*), qui abondent dans les environs, soit, comme certains auteurs le pensent, à cause de la puanteur des eaux, tout le pays jusqu'à Baïes et au territoire de Cume étant rempli de soufrières, de fumaroles et de sources thermales. La même circonstance, suivant quelques géographes, aurait fait donner le nom de*Phlegra*à toute la campagne de Cume, et il faudrait reconnaître dans ce que nous dit la fable des blessures faites aux Géants par la foudre l'effet pur et simple de ces éruptions volcaniques d'eau et de feu. Avec le temps, l'ancienne Dicaearchie est devenue un emporium considérable, ce qu'elle doit aux vastes bassins qu'une précieuse propriété du sable de cette côte a permis d'y construire : uni, en effet, à de la chaux en proportion convenable, ce sable acquiert une consistance, une dureté incroyable, et l'on n'a qu'à mêler du caillou à ce ciment de chaux et de sable, pour pouvoir bâtir des jetées aussi avant qu'on veut dans la mer et créer ainsi sur des côtes toutes droites des sinuosités ou enfoncements qui deviennent autant d'abris sûrs ouverts aux plus grands navires du commerce. - Juste au-dessus de la ville s'élève un plateau connu sous le nom de*Forum Vulcani*et entouré de toutes parts de collines volcaniques, d'où se dégagent, par de nombreux soupiraux, d'épaisses vapeurs extrêmement fétides : de plus, toute la surface de ce plateau est couverte de soufre en poudre, sublimé apparemment par l'action de ces feux souterrains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.7]] [7] A Dicaearchie succède Neapolis, ville fondée également par les Cumaeens, mais accrue plus tard de nouveaux colons venus en partie de Chalcis, en partie aussi des îles Pithécusses et d'Athènes, ce qui lui fit donner ce nom de*Ville-Neuve*ou de*Neapolis*. On voit dans cette ville le tombeau de Parthénopé, l'une des Sirènes, et ses habitants célèbrent encore les jeux gymniques qui furent institués par les premiers colons sur l'ordre d'un oracle. Plus tard, à la suite de discordes intestines, un certain nombre de Campaniens y furent reçus à titre de citoyens et les Néapolites, qui avaient vu leurs propres frères devenir volontairement pour eux des étrangers, en furent réduits à traiter en frères leurs plus mortels ennemis : on a la preuve de ce fait rien que par les noms de leurs démarques ou tribuns, car ces noms, exclusivement grecs dans les commencements, finissent par être indifféremment grecs ou campaniens. Ce sont, toutefois, les moeurs grecques qui ont laissé le plus de traces dans cette ville, et, aujourd'hui, bien qu'elle soit devenue toute romaine, elle conserve encore ses gymnases, ses éphébies et ses phratries, les dénominations y sont généralement grecques et les jeux quinquennaux qu'on y célèbre, et qui consistent en luttes gymniques et en concours de musique (ces concours durent plusieurs jours de suite), peuvent rivaliser avec ce que la Grèce offre de plus brillant en ce genre. Une voie souterraine existe ici comme à Cume : percée à travers la montagne qui sépare Neapolis de Dicaearchie, cette voie a plusieurs stades de longueur et assez de largeur pour que deux chars puissent s'y croiser aisément ; de plus, on a pratiqué sur le flanc de la montagne de nombreuses ouvertures, et, de la sorte, malgré l'extrême profondeur du souterrain, il y pénètre encore assez de jour pour l'éclairer. Enfin Neapolis possède des sources thermales et un établissement de bains qui, tout en égalant celui de Baies, est loin pourtant d'être aussi fréquenté ; car de tous les palais qui se sont élevés à Baies les uns à côté des autres il s'est formé une nouvelle ville aussi considérable déjà que Dicaearchie. Ce qui explique, au reste, cette persistance des moeurs grecques à Neapolis, c'est que tous les [Grecs], qui ont gagné à Rome un peu d'argent, soit dans l'enseignement des lettres, soit dans toute autre profession, et qui, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, n'aspirent plus qu'à finir leurs jours en repos, choisissent cette ville comme lieu de retraite préférablement à toute autre. Il n'est même pas rare de voir des Romains, par goût aussi pour la vie douce et tranquille, suivre cette foule d'émigrants qu'attirent à Neapolis les moeurs et les habitudes grecques, se passionner pour le séjour de cette ville et s'y fixer définitivement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.8]] [8] La forteresse d'Herculanum touche, on peut dire, à Neapolis : elle occupe un promontoire qui avance dans la mer de façon à recevoir en plein le souffle du Lips ou Africus et cette exposition admirable en rend le séjour particulièrement sain. Ce sont les Osques qui ont été les premiers habitants d'Herculanum ainsi que de Pompeia, ville située sur la côte à la suite d'Herculanum et tout près du fleuve Sarnus ; les Tyrrhènes et les Pélasges ont ensuite occupé ces deux villes, mais pour faire place eux-mêmes aux Samnites, qui ont fini à leur tour par se voir chassés de ces fortes positions. Les habitants de Nole, de Nucérie et d'Acerres, ville dont le nom rappelle une localité des environs de Crémone, ont, dans Pompeia, un port commun, et, dans le fleuve qui y passe, dans le Sarnus, une voie commode pour l'importation et l'exportation des marchandises. Les villes que nous venons de nommer sont toutes situées au pied du Vésuve, montagne élevée, dont toute la superficie, à l'exception du sommet, est couverte des plus riches cultures. Quant au sommet, qui offre en général une surface plane et unie, il est partout également stérile ; le sol y a l'aspect de la cendre et laisse voir par endroits la roche même, percée, criblée de mille trous, toute noircie, qui plus est, et comme rongée par le feu, ce qui porte à croire naturellement que la montagne est un ancien volcan, dont les feux, après avoir fait éruption par ces ouvertures comme par autant de cratères, se seront éteints faute d'aliment. On peut croire aussi, par analogie, que la fertilité incomparable des terres environnantes est due à cette même cause, puisque l'excellence des vignobles de Catane est généralement attribuée à ce qu'une partie des terres qui entourent cette ville a été couverte des cendres provenant de la décomposition de la lave vomie par l'Etna. La lave, en effet, contient une sorte d'engrais qui, pénétrant le sol, commence par le brûler, mais y active ensuite la végétation : tant que cet engrais est en excès, le sol n'est, à proprement parler, qu'une matière combustible, analogue à toutes les substances sulfureuses, mais peu à peu l'engrais s'épuise, il devient moins brûlant, se réduit en cendres, et à la période de combustion succède alors pour le sol une période de production et de fertilité. Immédiatement après Pompeia s'offre à nous Sorrente, ville d'origine campanienne, d'où part le promontoire Athenaeum, ou, comme on l'appelle quelquefois,*la pointe des Sirénusses*. A l'extrémité dudit promontoire s'élève un temple d'Athéné ou de Minerve, fondé naguère par Ulysse. De là à l'île de Caprées le trajet est court. Que si maintenant l'on double l'Athenaeum, on aperçoit devant soi le groupe des Sirènes, petites îles désertes et rocheuses. Du côté de Sorrente, l'Athenaeum nous offre un autre temple avec différents monuments votifs d'une époque fort ancienne et qui attestent la vénération particulière que les populations voisines ont toujours eue pour ce lieu. Le golfe Crater finit ici : on voit qu'il se trouve compris entre deux promontoires tournés au plein midi, le Misène et l'Athenaeum. Ajoutons que sa circonférence est bordée, dans l'intervalle des villes que nous avons nommées, de constructions et de plantations de toute nature, qui offrent ainsi l'aspect d'une seule et même ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.9]] [9] Juste en face du promontoire Misène s'étend l'île de Prochyté, qui n'est à proprement parler qu'un fragment détaché de l'île de Pithécusses. Celle-ci fut colonisée anciennement par les Erétriens et les Chalcidéens, mais cette première colonie, malgré les avantages qu'elle retirait d'un sol aussi fertile et de mines d'or aussi riches, ne put se maintenir dans l'île, une partie ayant été chassée par des discordes civiles, et le reste par des tremblements de terre et des éruptions de feu, d'eau salée et d'eau bouillante. L'île de Pithécusses est, en effet, sujette à ces sortes d'éruptions, tellement même qu'une seconde colonie envoyée de Syracuse par le tyran Hiéron dut encore pour ce motif, non seulement abandonner la ville qu'elle s'était bâtie dans l'île, mais évacuer entièrement cette dernière, ce qui n'empêcha pas, disons-le, les Néapolites d'y passer à leur tour et d'en prendre définitivement possession. La fable qui nous montre Typhon couché sous l'île de Pithécusses et faisant, à chaque mouvement de son corps pour se retourner, jaillir des colonnes de feu et d'eau et jusqu'à de petites îles où l'on voit bouillir soi-disant l'eau des sources, cette fable ne paraît pas avoir d'autre origine. Elle se retrouve chez Pindare, mais présentée alors sous un jour plus vraisemblable, parce que le poète part de données exactes sur le phénomène lui-même. Pindare savait apparemment que les profondeurs de la mer, dans tout l'intervalle qui sépare la côte de Cume des rivages de la Sicile, recèlent des foyers volcaniques en communication les uns avec les autres, en communication aussi avec le continent (ce qui explique [pour le dire en passant] tout ce qui a été publié sur la nature des éruptions de l'Etna, et comme il se fait qu'on ait observé des phénomènes analogues tant aux îles Lipariennes qu'aux environs de Dicéarchie, de Neapolis, de Baies et dans l'île de Pithécusses), et, pour rappeler cet état de choses, il aura supposé que le corps du géant occupait au fond de l'abîme tout l'espace compris entre Cume et la Sicile :

*«Maintenant, dit-il, un poids énorme, la Sicile tout entière et ce rempart de rochers  
qui borde la mer au-dessus de Cume, oppresse sa poitrine velue» (*Pyth. I, 31).

Timée, lui, est persuadé que les anciens ont singulièrement exagéré les faits en ce qui concerne Pithécusses ; toutefois lui-même nous raconte que peu de temps avant sa naissance, l'Epopeus, colline située alors juste au centre de l'île, vomit du feu, à la suite de violentes secousses de tremblement de terre, et poussa jusque dans la mer tout le terrain qui la séparait du rivage ; qu'une partie des terres convertie en un monceau de cendres fut soulevée en l'air, puis retomba sur l'île en forme de typhon ou de tourbillon, ce qui fit reculer la mer de trois stades ; mais qu'après s'être ainsi retirée la mer ne tarda pas à revenir, et que, dans ce retour subit, elle inonda l'île entière et éteignit le volcan, le tout avec un tel fracas que, sur le continent, les populations épouvantées s'enfuirent depuis la côte jusqu'au fond de la Campanie. Les eaux chaudes de Pithécusses passent pour guérir de la pierre. Quant à l'île de Caprées, elle comptait anciennement deux villes : avec le temps une seule a subsisté. Les Néapolites avaient également pris possession de cette île ; mais César-Auguste s'étant réservé la propriété de Caprées et y ayant fait faire de grandes constructions à son usage, leur rendit en échange l'île de Pithécusses, qu'une guerre leur avait enlevée. - Telles sont les villes de la côte de Campanie et les îles qui la bordent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.10]] [10] Dans l'intérieur des terres s'élève Capoue, métropole de la Campanie. Cette ville est bien nommée, car elle est réellement la capitale ou le chef-lieu du pays, et les autres villes, en comparaison, ne sont que de bien petites places. Exceptons pourtant Teanum Sidicinum, qui, elle aussi, est une ville considérable. Capoue est située sur la voie Appienne, laquelle continue ensuite par Calatia, Caudium et Bénévent, dans la direction de Brentesium. Dans la direction opposée, du côté de Rome, on y rencontre Casilinum, sur le Vulturne : c'est dans cette ville que 540 Prénestins soutinrent contre Annibal, alors au fort de ses succès, ce siège mémorable, pendant lequel on vit, tant la famine était rigoureuse, un rat vendu jusqu'à 200 drachmes soutenir les jours de celui qui l'avait acheté et coûter la vie à l'imprudent qui l'avait vendu. On raconte aussi qu'en voyant les assiégés semer des raves au pied de leurs remparts Annibal ne put s'empêcher d'admirer la constance opiniâtre de ces pauvres gens qui espéraient prolonger assez leur résistance pour que leurs raves fussent en état d'être récoltées, et qu'à cause de cela il accorda la vie sauve à tous ceux qui restaient : or la faim et les combats n'avaient fait pendant le siège qu'un petit nombre de victimes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.11]] [11] Indépendamment de ces dernières villes, la Campanie renferme encore Calès et Teanum Sidicinum, que nous avons eu plus haut l'occasion de mentionner, et qui ont pour limites respectives de leurs territoires ces deux temples de la Fortune qu'on aperçoit à droite et à gauche de la voie Latine. Puis viennent Suessula, Atella, Nole et Nucérie, Acerres, Abella et maintes autres places encore moins considérables : quelques-unes dans le nombre passent pour avoir été fondées par les Samnites. On sait en effet qu'après avoir longtemps ravagé le Latium, après avoir de ce côté poussé leurs excursions jusqu'aux environs d'Ardée, les Samnites avaient envahi la Campanie elle-même et n'avaient pas tardé à prendre pied dans le pays, d'autant plus aisément d'ailleurs que les Campaniens, façonnés dès longtemps à la servitude, étaient allés en quelque sorte au-devant de ce nouveau joug. Mais aujourd'hui la nation samnite est comme anéantie des coups que lui ont portés plusieurs généraux romains et en dernier lieu Sylla, dictateur de la république. Sylla venait en quelques combats de comprimer l'insurrection italienne ; indigné que les Samnites, bien que réduits, on peut dire, à leurs seules forces, tinssent encore et conservassent même assez d'énergie pour oser marcher sur Rome, il leur livra sous les murs de la ville une bataille décisive, tailla la plus grande partie de leur armée en pièces (ses soldats avaient ordre de ne pas prendre de prisonniers) et fit conduire au Champ de Mars le peu qui restait (3 à 4000 hommes qui avaient jeté leurs armes) ; là, on les enferma dans la*Villa publica*, où, trois jours après, des soldats envoyés exprès vinrent les massacrer jusqu'au dernier. Ce n'est pas tout : proscrivant la nation entière, le dictateur ne s'arrêta pas qu'il n'eût par le fer, par l'exil, purgé l'Italie du nom samnite. Et plus tard, comme on lui reprochait d'avoir usé de si cruelles représailles, il répondait que l'expérience lui avait démontré l'impossibilité pour aucun Romain de jamais vivre en paix, si les Samnites restaient unis en corps de nation. Aujourd'hui les villes du Samnium sont réduites à l'état de bourgades ; il y en a même quelques-unes qui, à proprement parler, ne comptent plus : telles sont Boianum, Aesernia, Panna et Telesia, près de Vénafre. Toutes ces localités en effet (et ce ne sont pas les seules) ne méritent plus qu'on leur donne le nom de villes. Mais dans une contrée aussi illustre et aussi riche que l'Italie, ne devions-nous pas énumérer jusqu'aux localités de médiocre importance ? Notons d'ailleurs que ni Bénévent ni Venouse ne sont déchues de ce qu'elles étaient autrefois.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.12]] [12] Relativement à l'origine des Samnites, voici ce que marque la tradition. Les populations de la Sabine se trouvaient engagées depuis longues années dans une guerre contre les Ombriens ; elles firent un voeu (que les peuples de la Grèce ont fait souvent en pareille circonstance), celui de consacrer à la Divinité tous les produits de l'année : la guerre finit à leur avantage, et on les vit en effet immoler comme victimes ou consacrer à titre de pieuses offrandes les produits de leurs troupeaux et de leurs champs. Mais cela n'empêcha point que l'année suivante ne fût une année de disette. Quelqu'un dit alors qu'on aurait dû consacrer également à la Divinité les enfants nouveau-nés. C'est ce qu'on fit : tous les enfants nés à cette époque furent voués à Mars, puis, quand cette génération eut grandi, on l'envoya au loin tout entière fonder une colonie. Un taureau servait de guide à ces jeunes émigrants : arrivé sur le territoire des Opiques, il se coucha pour se reposer ; aussitôt les Sabins se jetèrent sur les Opiques (lesquels vivaient encore dispersés dans de simples bourgades), et, les ayant chassés de leurs terres, s'y établirent à leur place. Ils voulurent ensuite rendre grâce à la Divinité qui leur avait envoyé ce guide, et, sur l'indication de leurs devins, ils immolèrent le taureau au dieu Mars. Il y a lieu de penser, d'après ce qui précède, que le nom de*Sabelli*pris par le nouveau peuple rappelait son origine et qu'il ne faut y voir qu'un diminutif du nom des Sabins ; mais celui de*Samnites*ou de*Saunites*(pour employer la forme grecque) dérive sans doute de quelque autre cause. Certains auteurs prétendent qu'une colonie lacédémonienne vint se joindre à celle qui était sortie de la Sabine, ils expliquent même ainsi l'amitié dont les Samnites furent toujours portés pour les Grecs et la présence parmi eux d'un certain nombre de familles désignées sous le nom de*Pitanates*. Il semble avéré cependant que c'est là une invention des Tarentins, lesquels auront voulu flatter leurs voisins, leurs puissants voisins, pour se ménager ainsi l'alliance d'un peuple qui pouvait à l'occasion mettre sur pied 80 000 hommes d'infanterie et 8000 hommes de cavalerie. On vante beaucoup certaine loi restée en vigueur chez les Samnites, loi effectivement fort belle, et qui paraît bien faite pour exciter les coeurs à la vertu. D'après cette loi, il est interdit aux pères de choisir eux-mêmes les maris de leurs filles ; mais on élit chaque année dix jeunes garçons et dix jeunes filles, les meilleurs sujets des deux sexes ; on unit le premier des garçons à la première des filles, le second des garçons à la seconde des filles, et ainsi de suite ; et, s'il arrive qu'un de ces jeunes garçons, après avoir été honoré d'une semblable distinction, change de conduite et se pervertisse, on lui fait subir une sorte de dégradation en lui enlevant la compagne qu'on lui avait donnée. Les Hirpins, qui succèdent aux Samnites, sont eux-mêmes originaires du Samnium ; leur nom vient de ce que la colonie aurait eu soi-disant un loup pour guide : le mot*hirpos*, en effet, signifie*loup*dans la langue des Samnites. Le territoire des Hirpins se prolonge jusqu'à la Haute-Lucanie. Mais nous n'en dirons pas davantage au sujet des Samnites.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 5.4.13]] [13] Pour en revenir aux Campaniens, il est certain que la richesse de leur pays a été pour eux autant une source de maux qu'une source de prospérités. Ils en étaient venus avec le temps à de tels raffinements de luxe qu'ils donnaient de splendides repas rien que pour avoir le plaisir de faire battre sous les yeux de leurs convives des couples de gladiateurs, dont ils proportionnaient, du reste, le nombre au rang de leurs invités. Aussi quand Annibal, après la reddition volontaire de Capoue, prit ses quartiers d'hiver dans cette ville, les plaisirs eurent-ils bientôt énervé son armée, et lui-même à cette occasion disait que «le vainqueur courait maintenant grand risque de tomber aux mains des vaincus, n'ayant plus pour soldats que des femmes au lieu d'hommes». Mais plus tard, quand les Romains eurent repris l'avantage, les Campaniens reçurent d'eux quelques sévères leçons destinées à les rendre plus sages ; ils virent même, en dernier lieu, distribuer une partie de leurs terres à des colons romains. Toutefois, comme ils surent vivre en bonne intelligence avec ces colons, leur condition est redevenue prospère, et, sous le rapport de l'étendue et de la population, Capoue n'a rien perdu aujourd'hui de son ancienne importance. - A la Campanie et au Samnium, lequel, avons-nous dit, s'étend jusqu'aux pays des Frentans, succède le long de la mer Tyrrhénienne un territoire occupé par la tribu des Picentes, faible rameau de la nation picentine que les Romains ont transplanté des rivages de l'Adriatique à ceux du golfe Posidoniate, ou, comme on dit aujourd'hui, du golfe Paestan, l'ancienne ville de Posidonie (cette ville était située au milieu dudit golfe) ayant changé son nom en celui de*Paestum*. Entre Sirénusses et Posidonie se trouve Marcina, ville fondée par les Tyrrhènes, mais qui se trouve avoir aujourd'hui une population samnite. De là maintenant à Pompeia, en passant par Nucérie, on traverse un isthme qui n'a pas plus de 120 stades. Le territoire des Picentes se prolonge jusqu'au fleuve Silaris, lequel forme de ce côté la limite de l'ancienne Italie. Les eaux du Silaris, d'ailleurs excellentes à boire, offrent, dit-on, cette particularité, que, si l'on jette dans leur courant une plante quelconque, elle s'y pétrifie, sans perdre ni sa couleur ni sa forme. Les Picentins avaient anciennement une métropole, Picentia ; aujourd'hui, ils vivent disséminés dans de simples bourgades, les Romains les ayant expulsés de cette ville pour avoir fait cause commune avec Annibal. Un décret du peuple à la même époque les exclut du service militaire et leur imposa, ainsi qu'aux Brutiens et aux Lucaniens, et pour les mêmes motifs, l'obligation de remplir les fonctions serviles de courriers et de messagers publics. En outre, pour les tenir en respect, les Romains bâtirent un peu au-dessus de la côte la forteresse de Salerne. - Des Sirénusses au Silaris on compte en tout 260 stades.

### **VI, 1 - La Lucanie et le Bruttium**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.1]] [1] Passé l'embouchure du Silaris, nous entrons en Lucanie : là se succèdent [le long de la côte] le temple de Junon Argienne fondé, dit-on, par Jason, et un peu plus loin, à une cinquantaine de stades, la ville de Posidonie. [Simple forteresse à l'origine, bâtie par les Sybarites sur le rivage même de la mer, Posidonie se vit plus tard déplacer par ses propres habitants et reporter un peu au-dessus de la côte; puis, les Lucaniens l'enlevèrent aux Sybarites, et les Romains aux Lucaniens. Tout près de là un fleuve vient se perdre dans des marécages, ce qui rend le séjour de la ville très malsain.] Hors du golfe [Posidoniate], en pleine mer, bien qu'à une faible distance encore du continent, est l'île de Leucosie, ainsi nommée parce que la sirène Leucosie, après s'être, comme nous dit la fable, précipitée à la mer avec ses compagnes, aurait été par le mouvement des flots rejetée sur ses rivages. Juste en face de l'île s'avance le promontoire qui, avec la pointe correspondante des Sirénusses, forme le golfe Posidoniate. Mais doublons ce promontoire, et nous voyons s'ouvrir aussitôt devant nous un second golfe au fond duquel s'élève une ville, qui, appelée par les Phocéens, ses fondateurs,*Hyélé*(d'autres disent Elé), du nom d'une fontaine du voisinage, [ou, comme on le prétend encore, du nom du fleuve Eléès,] s'appelle aujourd'hui Elée. Cette ville a vu naître les Pythagoriciens Parménide et Zénon : grâce aux travaux de ces deux philosophes, peut-être même déjà avant qu'ils n'eussent paru, elle jouissait de lois excellentes, et c'est ce qui explique qu'elle ait pu non seulement tenir tête aux Lucaniens et aux Posidoniates, mais encore sortir victorieuse de la lutte, bien qu'elle fût fort inférieure à ses ennemis et par l'étendue de ses possessions et par le nombre de ses soldats. N'ayant qu'une terre ingrate à cultiver, ses habitants avaient été forcés, en effet, de tourner toute leur activité vers la mer, vers les industries maritimes, le salage du poisson, par exemple. Antiochus raconte qu'après la prise de Phocée par Harpagus, lieutenant de Cyrus, tous ceux d'entre les Phocéens qui purent s'embarquer avec leurs familles et leurs biens le firent, et, sous la conduite de Creontiadès, cinglèrent d'abord vers Cyrnos et vers Massalia ; mais ils en auraient été repoussés et seraient venus alors fonder la colonie d'Elée. Cette ville est à deux cents stades environ de Posidonie et précède immédiatement le promontoire Palinure. En face de la côte à laquelle elle donne son nom sont situées les deux îles Oenotrides, pourvues l'une et l'autre d'excellents mouillages. Au delà du cap Palinure, on aperçoit la citadelle, le port et la rivière de Pyxûs (le même nom s'applique aux trois). C'est Micythus, tyran de Messène en Sicile, qui envoya la première colonie en ce lieu ; mais à peine l'établissement était-il formé, que les colons, à l'exception d'un petit nombre, remirent à la voile. A la sute de Pyxûs nous rencontrons le golfe de Laüs, avec un fleuve et une ville de même nom. Cette ville, la dernière de la Lucanie, est une colonie de Sybaris, elle est bâtie un peu au-dessus de la côte. D'Elée à Laüs on compte 400 stades ; on en compte 650 pour l'étendue totale de la côte de Lucanie. Près de là est l'*hérôon*de Dracon, l'un des compagnons d'Ulysse. Il en est question dans un ancien oracle adressé aux populations de cette partie de l'Italie :

*«Un jour Dracon de LAOS verra périr tout LAOS».*

Trompés par cet oracle, les Grecs, voisins de Laüs, tentèrent contre cette ville une attaque malheureuse et se firent écraser par les Lucaniens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.2]] [2] Voilà, sur la côte de la mer Tyrrhénienne, quelles villes nous offre la Lucanie. Pour ce qui est de la côte opposée, les Lucaniens n'y atteignirent point tout d'abord ; les Grecs, maîtres du golfe de Tarente, s'y étaient établis ; et avant l'arrivée des colonies grecques, c'est-à-dire à une époque où la nation lucanienne n'existait même pas encore, c'étaient les Chônes et les Oenotriens qui y dominaient. Les Samnites, qui ne cessaient d'étendre leur puissance, chassèrent les Chônes et les Oenotriens, et envoyèrent dans le pays la première colonie lucanienne ; or, celle-ci trouva les Grecs en possession du littoral des deux mers jusqu'au détroit de Sicile, et il s'ensuivit une longue guerre entre les Grecs et les Barbares. Les deux peuples eurent en outre beaucoup à souffrir de l'ambition des tyrans de la Sicile et plus tard des guerres de Carthage contre Rome pour la possession, soit de la Sicile, soit de l'Italie elle-même ; mais les plus maltraités furent les Grecs [qui], ayant commencé, dès l'époque de la guerre de Troie, à s'établir sur le littoral, avaient fini par conquérir une bonne partie de l'intérieur et par s'agrandir au point de pouvoir appeler*Grande Grèce*toute cette contrée, voire la Sicile elle-même. Aujourd'hui, en effet, à l'exception de Tarente, de Rhegium et de Neapolis, tout le pays est barbare : une partie se trouve occupée par les Lucaniens et les Brutiens, et les Campaniens possèdent le reste, nominalement du moins, car en réalité ce sont les Romains, les Campaniens eux-mêmes étant devenus Romains. Mais l'auteur qui entreprend de donner une description complète de la terre peut-il, je le demande, s'en tenir à l'état présent de chaque contrée, et ne doit-il pas dire quelque chose aussi de son passé, surtout quand ce passé a été glorieux ? - On a vu plus haut qu'une partie de la nation lucanienne était répandue sur les rivages de la mer Tyrrhénienne ; une autre partie habite dans l'intérieur des terres au-dessus du golfe de Tarente. Seulement, ces populations lucaniennes de l'intérieur, ainsi que les Brutiens et les Samnites, auteurs de leur race, ont tellement souffert des maux de la guerre et sont aujourd'hui si complètement annihilées, qu'il est bien difficile de déterminer exactement les possessions respectives de chacun de ces trois peuples, d'autant qu'ils ne forment plus ni les uns ni les autres d'Etat proprement dit, que toutes les variétés de dialecte, d'armure, de costume, etc., qui pouvaient aider à les distinguer, se sont maintenant complètement effacées et que, par elles-mêmes, les villes ou localités qu'ils habitent n'ont aucune célébrité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.3]] [3] Cela étant, nous nous bornerons à décrire l'intérieur du pays d'une manière générale, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, et sans chercher autrement à distinguer les possessions des Lucaniens de celles des Samnites, leurs voisins. - Pétélie passe pour être la métropole des Lucaniens et compte aujourd'hui encore un assez grand nombre d'habitants. Philoctète, chassé de Mélibée par des troubles civils, en fut, dit-on, le fondateur. Sa position, déjà forte naturellement, fut rendue plus forte encore par les travaux des Samnites, qui s'en firent un boulevart contre Thurium. Philoctète bâtit aussi l'antique Crimissa dans le même canton. Suivant certains auteurs cités par Apollodore dans son*Commentaire sur le Catalogue des vaisseaux*, Philoctète aurait débarqué sur la côte de Crotone, et, après avoir fondé la citadelle de Crimissa et au-dessus la ville de Chôné, dont le nom aurait produit celui de*Chônes*que finirent par prendre les peuples de tout ce canton, il aurait envoyé en Sicile une partie de ses compagnons qui, avec l'aide du Troyen Aegeste, auraient bâti aux environs d'Eryx la ville d'Aegesta. On rencontre encore dans l'intérieur Grumentum, Vertines, Calasarnes et quelques autres places aussi peu importantes, puis l'on arrive à Venouse, ville, en revanche, très considérable. Si je ne me trompe, cette dernière ville et celles qu'on trouve à sa suite en remontant vers la Campanie sont toutes des villes samnites. Au-dessus de Thurium s'étend le canton de la Tauriané. Les Lucaniens, du reste, sont eux-mêmes originaires du Samnium, et c'est la guerre qui leur a livré les villes des Posidoniates et de leurs alliés. Leur constitution essentiellement démocratique leur permettait cependant, en temps de guerre, de se donner un roi choisi parmi les principaux dignitaires ou magistrats de la république. Actuellement, ils sont Romains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.4]] [4] Le reste de la côte, jusqu'au détroit de Sicile, est occupé par les Brutiens et mesure 1350 stades. Antiochus, dans ses*Italiques*, dit en termes exprès que le nom d'Italie ne désigna d'abord que cette partie de la péninsule et que c'est cette Italie primitive, connue plus anciennement encore sous le nom d'Oenotrie, qu'il a voulu décrire dans son livre : or, il lui assigne pour limites, du côté de la mer Tyrrhénienne le cours du Laüs, c'est-à-dire la limite que nous-même avons assignée à la Lucanie, et, du côté de la mer de Sicile, Métaponte. Quant au district de Tarente, qui succède immédiatement à celui de Métaponte, il le rejette en dehors de l'Italie proprement dite comme faisant partie de la Japygie. Il veut même qu'à une époque encore plus reculée les noms d'Oenotrie et d'Italie se soient appliqués uniquement au pays compris entre le détroit de Sicile et ce premier isthme, large de 160 stades, qui va du golfe Hipponiate, ou, comme l'appelle Antiochus, du golfe Napétin au golfe Scyllétique, pays dont le périple peut bien mesurer en tout 2000 stades. De là, maintenant, les noms d'Italie et d'Oenotrie se seraient avancés jusqu'au Métapontin et à la Siritide, car Antiochus nous montre les Chônes, nation oenotrienne déjà fort civilisée, établis en ces lieux et donnant à tout le pays le nom de Chôné. Antiochus, malheureusement, ne s'est pas exprimé d'une façon aussi nette au sujet des Lucaniens et des Brutiens, et, comme tous les anciens historiens, il a omis de préciser quelles étaient dans le principe les possessions respectives des deux peuples. Aujourd'hui la contrée appelée Lucanie comprend tout ce qui s'étend entre la mer Tyrrhénienne et la mer de Sicile, depuis l'embouchure du Silaris jusqu'à celle du Laüs sur la côte de la mer Tyrrhénienne, depuis Métaponte jusqu'à Thurium sur la côte de la mer de Sicile, et, dans l'intérieur, depuis le Samnium jusqu'à l'isthme compris entre Thurium et une localité, Cerilli, voisine de Laüs, isthme pouvant mesurer 300 stades de large. Quant au Brutium, il forme au-dessus de la Lucanie une presqu'île, dans laquelle se trouve naturellement comprise cette autre petite presqu'île qui part de l'isthme resserré entre les golfes Scyllétien et Hipponiate. Ce sont les Lucaniens qui ont donné aux Brutiens le nom qu'ils portent, car ce nom, dans la langue lucanienne, signifie*déserteurs*ou*rebelles*: les premiers Brutiens étaient, dit-on, des pasteurs au service des Lucaniens, mais la mollesse de leurs maîtres leur avait laissé prendre des habitudes d'indépendance et ils avaient fini par s'insurger, quand la guerre de Dion contre Denys était venue bouleverser tout ce pays. - Du reste nous ne pousserons pas plus loin ces considérations générales touchant les Lucaniens et les Brutiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.5]] [5] La première ville que l'on rencontre dans le Brutium, à partir de Laüs, est Temesa, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Tempsa. Fondée par les Ausones, cette ville fut rebâtie plus tard par les Aetoliens, compagnons de Thoas ; puis, les Brutiens chassèrent les Aetoliens, mais pour se voir à leur tour ruinés par Annibal et par les Romains. C'est près de Temesa, au fond d'un bois épais d'oliviers sauvages, que s'élève l'*hérôon*de Polite, de ce compagnon d'Ulysse mort victime de la perfidie des Barbares, mais de qui les mânes irrités exercèrent alors de telles vengeances sur tout ce pays que les habitants, après avoir pris conseil de quelque oracle, en furent réduits à lui payer un tribut annuel, et qu'on en a fait cette locution à l'adresse des coeurs impitoyables :*Le héros de Témèse habite en eux*. La tradition ajoute qu'après la prise de la ville par les Locriens Epizéphyriens l'athlète Euthymus descendit dans la lice contre le héros en personne, et que, l'ayant vaincu, il le força à décharger les populations du tribut qu'il leur avait imposé. On prétend encore que c'est de cette ville de Temesa et nullement de la ville de Tamassos dans l'île de Cypre (le nom de chacune de ces localités affecte indifféremment les deux formes [en*a*et en*os*]) que le poète a voulu parler dans ce vers [bien connu] :

*«Je vais à Témèse pour y chercher du cuivre» (*Od. I, 185).

Et, en effet, on reconnaît ici auprès, malgré l'état d'abandon dans lequel elles se trouvent, les vestiges d'anciennes fonderies de cuivre. - Tout à côté de Temesa est la ville de Terina, qu'Annibal détruisit lors de sa retraite dans le Brutium, parce qu'il vit qu'il ne pouvait la garder. Puis vient Cosentia, capitale ou métropole du Brutium, et, un peu au-dessus de Cosentia, Pandosie, place très forte, sous les murs de laquelle Alexandre, roi des Molosses, trouva la mort. Ce prince s'était mépris, lui aussi, sur le sens d'une réponse de l'oracle de Dodone : invité par cet oracle à se tenir prudemment éloigné de l'Achéron et de Pandosie, il avait cru que le Dieu lui désignait les lieux de Thesprotie qui portent ces noms, et il était venu mourir ici dans le Brutium, devant cette autre Pandosie dont l'enceinte embrasse [aussi] les trois sommets d'une même montagne et se trouve baignée par une rivière appelée également l'Achéron. Quelque chose d'ailleurs avait contribué à l'abuser, c'est qu'un autre oracle avait dit :

*«Pandosie, ville au triple sommet, tu coûteras un jour la vie à une grande multitude d'hommes».*

Et il s'était figuré que la prédiction menaçait l'armée des ennemis, non la sienne. La même ville de Pandosie passe pour avoir servi naguère de résidence aux rois oenotriens, Quant à Hipponium, qui fait suite à Cosentia, ce sont les Locriens qui l'ont fondée ; elle appartint ensuite aux Brutiens, puis, étant tombée au pouvoir des Romains, elle vit son nom changer par eux en celui de*Vibo Valentia*. La beauté des prairies qui environnent cette ville et l'abondance des fleurs dont elles sont émaillées ont accrédité la tradition que Proserpine quittait souvent la Sicile pour venir ici s'amuser à cueillir des fleurs ; et tel est le respect pour cette antique tradition, qu'aujourd'hui encore c'est un usage général parmi les femmes du pays de cueillir des fleurs et de s'en tresser de leurs propres mains des couronnes. Ce serait même une honte pour elles, les jours de fête, de porter des couronnes qu'elles auraient achetées. Vibo a un arsenal maritime qu'Agathocle, tyran de Sicile, fit construire après qu'il se fut emparé de la ville. En continuant à ranger la côte depuis Vibo jusqu'au port d'Hercule, on commence à voir tourner au couchant la pointe qui termine l'Italie du côté du détroit de Sicile, puis l'on passe devant Medma, autre ville bâtie par les Locriens, qui lui donnèrent le nom d'une grande et belle fontaine du voisinage. Près de Medma est le port d'Emporium. Un autre petit port se trouve à l'embouchure du fleuve Métaure, lequel baigne presque les murs de ladite ville [de Medma]. Juste en face de cette partie de la côte, à 200 stades du détroit, sont les îles des Liparaeens, appelées quelquefois aussi îles d'Aeole, du nom, soi-disant, de ce roi Aeole qu'Homère a fait figurer dans l'*Odyssée*. Ces îles sont au nombre de sept et se trouvent toutes parfaitement en vue, pour qui regarde de la côte de Sicile ou de celle du continent aux environs de Medma. Mais nous parlerons d'elles plus au long, quand nous en serons à décrire la Sicile. Passé le Métaure, on rencontre encore un cours d'eau portant ce même nom de Métaure ; puis vient le*Scyllaeum*, rocher élevé qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île. L'isthme en est très bas et se trouve des deux côtés accessible aux navires : Anaxilaüs, tyran de Rhegium, le ferma d'abord d'un mur pour arrêter les incursions des Tyrrhènes, puis il en fit la station ordinaire de sa flotte et interdit de la sorte aux pirates le passage du détroit. Tout près de là, en effet, à 250 stades de Medma, est le cap Caenys : or, ce cap, en se rapprochant de plus en plus de la pointe correspondante du Pelorias (l'une des trois pointes qui donnent à la Sicile sa forme triangulaire), finit par réduire le détroit aux proportions d'un simple canal. Seulement, tandis que l'extrémité du Pelorias incline au levant d'été, celle du Caenys incline au couchant, les deux caps décrivant, [au moment de se rejoindre,] une courbe marquée en sens inverse l'un de l'autre. Ce resserrement ou étranglement du détroit ne s'étend du reste que du cap Caenys au Posidonium de Colonne-Rhégine, c'est-à-dire sur une longueur qui ne dépasse pas six stades (le minimum de la largeur ou de la traversée en compte un peu plus), car, dans l'intervalle de 100 stades qui sépare Colonne-Rhégine de Rhegium, on voit, à mesure qu'on avance vers 1'E. et qu'on se rapproche de ce bassin de la mer extérieure connu sous le nom de mer de Sicile, on voit le détroit aller toujours s'élargissant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.6]] [6] Rhegium a eu pour fondateurs des Chalcidiens, sortis, nous dit-on, de leur patrie à l'occasion d'une disette et venus à Delphes sur l'ordre d'un oracle qui avait, au nom d'Apollon, exigé de Chalchis la dîme de sa population, puis repartis de Delphes pour l'Italie où ils étaient arrivés après s'être grossis en chemin d'autres Chalcidiens, émigrants volontaires. Mais, suivant Antiochus, cette colonie chalcidienne n'aurait fait que répondre à l'appel des Zancléens, qui lui auraient même donné un des leurs, Antimnestos, pour*archégète*. Un certain nombre de Messéniens du Péloponnèse s'étaient joints aussi aux Chalcidiens : chassés de leurs foyers à la suite de discordes civiles et par le parti qui s'était opposé à ce qu'on accordât aux Lacédémoniens aucune réparation de l'injure qui leur avait été faite à Limnae, où des jeunes filles, venues de Sparte avec la mission d'offrir un sacrifice à Diane, avaient été violées et leurs défenseurs massacrés, ces Messéniens s'étaient retirés d'abord à Macistos et avaient envoyé de là à Delphes une députation chargée de reprocher à Apollon ainsi qu'à Diane d'avoir laissé opprimer de la sorte et chasser de leur patrie ceux qui avaient pris en main leur cause, mais chargée en même temps de savoir du Dieu quel moyen de salut pouvait leur rester dans une pareille détresse. Or, Apollon leur avait commandé de partir pour Rhegium avec les Chalcidiens et de rendre des actions de grâces à la déesse, sa soeur, qui, loin de les perdre, les avait au contraire sauvés en empêchant qu'ils ne fussent enveloppés dans la ruine de leur patrie, destinée en effet à tomber prochainement sous le joug des Spartiates. Les Messéniens avaient obéi, et c'est ce qui explique comment les tyrans de Rhegium jusqu'à Anaxilaüs ont toujours été d'origine messénienne. Antiochus affirme, d'autre part, que, primitivement, tout ce canton était occupé par les Sicèles et les Morgètes, mais que ceux-ci avaient fini par se retirer devant les Oenotriens et par passer en Sicile. Quelques auteurs veulent même que la ville de Morgantium [en Italie] ait emprunté son nom des Morgètes. Pour en revenir à Rhegium, disons que cette ville, très forte par elle-même et par le grand nombre de colonies dont elle s'était entourée, a été de tout temps le boulevard de l'Italie contre la Sicile ; on en a eu la preuve de nos jours encore, quand Sextus Pompée souleva les populations de cette île. D'où est venu maintenant ce nom de*Rhegium*qui lui a été donné ? S'il faut en croire Eschyle, il rappellerait l'antique cataclysme survenu en ces contrées. Eschyle, en effet, et maint auteur comme lui supposent qu'à la suite de forts tremblements de terre la Sicile a été détachée, arrachée du continent,*aporragênai*, «mot, ajoute le poète, dont on a fait Rhegium, le nom même de la ville». Se fondant sur l'aspect et la nature des lieux, tant aux environs de l'Aetna que dans telle autre partie de la Sicile, à Lipara et dans les îles qui l'entourent, à Pithécusses enfin et sur toute la côte vis-à vis, ces auteurs jugent par analogie que les choses ont dû se passer de même pour la formation du détroit. Aujourd'hui, à vrai dire, qu'on voit ici à la surface du sol tant d'orifices béants par où le feu intérieur fait éruption et rejette ces masses ignées et ces torrents d'eau chaude, on ne parle plus guère de tremblements de terre aux environs du détroit. Mais anciennement, lorsque toutes ces issues étaient encore obstruées, le feu et l'air comprimés dans les entrailles de la terre produisaient de violentes secousses ; et l'on conçoit qu'ébranlées par ces secousses, en même temps qu'elles étaient battues par les vents, les terres aient fini un jour par céder et qu'elles aient en se déchirant livré passage aux deux mers, à la mer de Sicile d'une part et à la mer Tyrrhénienne de l'autre, d'autant que cette dernière mer s'est frayé maints passages semblables entre les différentes îles de la côte d'Italie, témoin Prochyté et Pithécusses qui ne sont assurément que des fragments détachés du continent, témoin aussi Caprée, Leucosie, les Sirènes et les Oenotrides. D'autres îles, je le sais, passent pour être sorties du sein de la mer, et c'est même là, j'en conviens, pour les îles situées au large, l'origine la plus vraisemblable ; mais, quand il s'agit d'îles situées dans le voisinage de promontoires et séparées de la côte rien que par d'étroits canaux, il y a plus d'apparence qu'elles auront été détachées, arrachées de la terre ferme. Est-ce là pourtant ce qui a fait donner à la ville en question le nom de Rhegium ? Ou le doit-elle à sa propre illustration, les Samnites l'ayant appelée ainsi du mot qui en latin signifie*royal*, parce que ses premiers magistrats jouissaient du droit de cité romaine et se servaient habituellement de la langue latine ? Je laisse à d'autres le soin de décider quelle est la plus plausible des deux explications. Du reste, ni l'illustration de son nom, ni la multitude de ses colonies, ni le grand nombre d'hommes distingués qu'elle avait produits soit dans la politique, soit dans les sciences, n'empêchèrent que Denys ne détruisît cette ville de fond en comble, pour se venger de ce qu'en réponse à sa demande d'épouser une jeune fille de Rhegium on lui avait envoyé la fille du bourreau. Denys le jeune, il est vrai, restaura un quartier de l'ancienne ville et l'appela*Phoebia*. Mais, plus tard, lors des guerres de Pyrrhus, les Campaniens formant la garnison de Rhegium égorgèrent, par une odieuse violation des traités, un très grand nombre d'habitants. Puis il y eut, peu de temps avant la guerre Marsique, de terribles tremblements de terre, qui renversèrent une bonne partie des maisons de la ville. Enfin César-Auguste, revenant de la Sicile, où il était allé pour en chasser Pompée, fut frappé de l'état de dépopulation dans lequel était tombé Rhegium : il y établit à demeure un certain nombre de soldats de sa flotte, et, grâce à cette mesure, cette ville se trouve aujourd'hui de nouveau passablement peuplée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.7]] [7] A une cinquantaine de stades à l'E. de Rhegium, la côte nous offre la pointe de Leucopetra, ainsi nommée de sa couleur [blanche] : c'est là que la chaîne de l'Apennin est censée finir. Puis l'on gagne le cap*Heraclaeum*, qui marque l'extrémité méridionale de l'Italie ; et, en effet, à peine a-t-on doublé ce cap qu'on est pris par le Lips et poussé vers la pointe de Japygie, où la côte commence à se détourner sensiblement au N. et à l'O. pour remonter le long du golfe Ionien. A l'Heraclaeum succède, sur le territoire Locrien, le promontoire Zephyrium, avec un havre ouvert au vent d'ouest, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte. Vient ensuite la ville de Locres (Locri Epizephyrii) qui doit naissance à une colonie de Locriens (de Locriens du golfe de Crissa), amenée par Evanthès peu de temps après la fondation de Crotone et de Syracuse. Ephore se trompe quand il attribue la fondation de cette ville à une colonie de Locriens Opontiens. Pendant trois ou quatre ans, la colonie locrienne demeura établie sur le Zephyrium même ; mais au bout de ce temps la nouvelle ville fut transportée ailleurs. Les Syracusains s'étaient joints [aux Tarentins, disons mieux, aux Lacédémoniens de Tarente], pour aider les Locriens dans cette opération. La fontaine Locria marque encore le lieu où ceux-ci avaient campé d'abord. La distance de Rhegium à Locres est de 600 stades. La ville même est bâtie sur un mamelon dit l'Epopis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.8]] [8] On croit généralement que les Locriens ont été les premiers à posséder des lois écrites. Ils goûtaient depuis longtemps déjà les fruits d'une législation excellente, quand Denys, chassé de Syracuse, vint leur faire connaître par ses excès et ses violences le régime le plus contraire aux lois : il se glissait, par exemple, dans la chambre préparée pour l'hymen et jouissait de l'épouse avant l'époux, ou bien il se faisait amener les plus belles filles de la ville, et, sous les yeux de ses convives, les forçait à courir toutes nues, quelques-unes même chaussées de sandales d'inégale hauteur (d'une sandale très élevée et d'une autre très basse pour que le spectacle fût plus obscène apparemment), à courir, dis-je, en cet état, autour de la salle du banquet après une volée de colombes dont on avait eu soin précédemment de rogner les ailes. Le tyran, du reste, expia chèrement sa conduite, quand plus tard il voulut repasser en Sicile pour essayer de reprendre possession de son trône, car les Locriens, s'étant débarrassés aussitôt de la garnison qu'il leur avait laissée, se déclarèrent indépendants et firent main-basse sur sa femme et sur ses enfants, sinon sur tous, au moins sur ses deux filles et sur son fils cadet, jeune garçon déjà entré dans l'adolescence. Quant au fils aîné, Apollocratès, il avait accompagné son père dans cette expédition qui devait lui rouvrir les portes de Syracuse. Denys eut beau supplier lui-même les Locriens de mettre leurs prisonniers en liberté à telles conditions qu'il leur plairait fixer, les Tarentins eurent beau intercéder en sa faveur, les Locriens ne se laissèrent point fléchir et aimèrent mieux supporter les horreurs d'un siège et la dévastation de leurs campagnes. Puis, reversant toute leur colère sur les filles du tyran, ils les condamnèrent à la prostitution, les firent ensuite étrangler par la main du bourreau, et exigèrent, qui plus est, que leurs corps fussent brûlés, leurs os broyés et leurs cendres jetées à la mer. Ephore a parlé des lois de Zaleucus, de ces lois écrites pour les Locriens, et dont les éléments avaient été puisés dans les coutumes crétoises, lacédémoniennes et aréopagitiques. Suivant lui, la principale innovation introduite par Zaleucus consistait en ce qu'à la différence des anciens, qui avaient toujours laissé aux juges le soin de fixer une peine pour chaque délit particulier, il avait, lui, inscrit et déterminé la peine dans ses lois, persuadé apparemment que pour un même délit les sentences des juges ne sont pas toujours identiques, tandis que [la peine] doit être invariablement la même. Ephore loue aussi Zaleucus d'avoir simplifié les formalités relatives aux contrats. Il ajoute que les Thuriens, en voulant pousser la précision et l'exactitude plus loin encore que les Locriens, donnèrent à leurs lois plus de relief peut-être, mais assurément moins de vertu, le mérite des lois consistant non pas à prévenir toutes les subtilités de la chicane, mais à maintenir avec fermeté un petit nombre de principes simples et généraux : ce qui revient à cette pensée de Platon, que la multiplicité des lois implique l'abondance des procès et le règne des mauvaises moeurs, tout comme le grand nombre des médecins suppose le grand nombre des maladies.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.9]] [9] On observe sur les bords de l'Halex, fleuve dont le cours profondément encaissé forme la séparation du territoire de Locres et de celui de Rhegium, on observe, dis-je, relativement aux cigales, un phénomène curieux : tandis qu'elles chantent sur la rive locrienne, elles restent muettes sur la rive opposée. Or, on attribue cette différence à ce que, l'une des deux rives étant très ombragée, le corps des cigales y est toujours chargé de rosée, ce qui empêche leurs membranes sonores de se tendre, tandis que sur l'autre rive, où elles sont continuellement exposées au plein soleil, ces membranes deviennent sèches et dures comme de la corne, et d'autant plus aptes à vibrer. On voyait naguère à Locres une statue qui représentait Eunomos, le fameux citharède, ayant sa cithare à la main et sur sa cithare une cigale. Timée nous en donne la raison : «Eunomos, dit-il, se présentait aux jeux Pythiens comme concurrent d'Ariston de Rhegium. L'un et l'autre se disputèrent le pas : Ariston, pour intéresser les Delphiens en sa faveur, rappelait que ses ancêtres avaient été voués à Apollon et que la colonie qui avait fondé Rhegium était partie de Delphes ; Eunomos, lui, prétendait qu'on n'aurait même pas dû admettre à concourir pour le prix du chant un homme dont le pays était le seul sur la terre où la cigale, l'animal chanteur par excellence, demeurât muette. Ariston n'en avait pas moins eu un grand succès, si grand même qu'il avait pu espérer un moment de triompher ; mais, la victoire ayant été finalement attribuée à Eunomos, celui-ci avait fait hommage à sa patrie de la statue en question, destinée surtout à rappeler que, pendant qu'il chantait devant les juges du concours, une des cordes de sa cithare était venue à casser, et qu'une cigale s'était trouvée là juste à point pour compléter et suppléer l'accord. - L'intérieur du pays au-dessus des villes que nous venons de nommer est occupé par les Brettiens [ou Brutiens]. On y rencontre, avec la ville de Mamertium, la forêt de Sila. Cette forêt, qui produit la meilleure espèce de poix, la poix dite*brettienne*, et qui se fait remarquer en outre par la beauté de ses arbres et l'abondance de ses eaux, couvre un espace de 700 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.10]] [10] Passé la ville de Locres, on atteint le fleuve Sagra, la Sagra pour mieux dire (car le nom est féminin). Sur les bords de ce fleuve s'élèvent les Autels des Dioscures : c'est là auprès que 10 000 Locriens, aidés seulement de quelques Rhégiens, attaquèrent et défirent soi-disant 130 000 Crotoniates, ce qui donna lieu au proverbe :*C'est toujours plus vrai que l'événement de la Sagra !*lequel s'entend des choses invraisemblables et difficiles à faire accepter. Certains auteurs ajoutent ce détail fabuleux, que le jour de la bataille, le jour même, et par un prodige de célérité qui ne put être cependant révoqué en doute, on en apprit l'issue à Olympie, où se célébraient alors les jeux. En tout cas, c'est à ce désastre et aux pertes énormes essuyées par les Crotoniates dans cette journée qu'on attribue la prompte décadence de ce peuple. De l'autre côté de la Sagra, s'élevait la ville de Caulonia, qui avait été bâtie par les Achéens et appelée d'abord Aulonia, de l'*aulôn*ou vallée, qui la précède. L'emplacement en est aujourd'hui désert, ses habitants ayant été chassés par les Barbares et forcés de passer en Sicile, où ils ont fondé cette autre ville de Caulonia. Puis vient Scylletium, ou, comme on l'appelle aujourd'hui,*Scyllacium*, qui passe pour avoir été fondée par les Athéniens, compagnons de Ménesthée. Cette ville appartenait aux Crotoniates, quand Denys en attribua la possession aux Locriens. La même ville a donné son nom au golfe Scyllénique, lequel forme, avons-nous dit, avec le golfe Posidoniate, cet isthme que Denys, dans sa guerre contre les Lucaniens, entreprit de fermer par un mur, soi-disant pour protéger contre les Barbares de l'extérieur les populations comprises au dedans de l'isthme, mais en réalité pour rompre l'espèce de ligue qui unissait les villes grecques les unes aux autres et pour affermir ainsi sa propre domination sur l'intérieur de l'isthme : par bonheur, une incursion des peuples du dehors vint l'empêcher de mettre à exécution son projet.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.11]] [11] A Scylletium succèdent la frontière de la Crotoniatide et les trois promontoires dits*des Japyges*; puis on aperçoit le Lacinium, temple de Junon, naguère fort riche et tout rempli aujourd'hui encore de pieuses offrandes. Mais ici le long de la côte les distances deviennent difficiles à déterminer. Approximativement, Polybe compte 1300 stades du détroit de Sicile au Lacinium, plus 700 stades pour le trajet qui sépare le Lacinium de la pointe de Japygie, autrement dit pour l'ouverture du golfe de Tarente. Quant au périple de l'intérieur du golfe, bien que le Chorographe le mesure déjà largement en le portant à 240 milles, Artémidore, lui, [en exagère encore l'étendue : il le fait de 2].380 stades, laissant néanmoins [à l'ouverture la même largeur de 700 stades que Polybe lui attribue]. Quoi qu'il en soit, le golfe regarde le levant d'hiver et c'est le Lacinium qui en marque l'entrée, car à peine a-t-on doublé ce promontoire qu'on voit se succéder les vestiges des anciennes cités achéennes. Ces villes, à l'exception de Tarente, n'existent plus à proprement parler aujourd'hui, mais quelques-unes dans le nombre ont répandu un tel éclat qu'il y a lieu encore à en parler en détail.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.12]] [12] Crotone, à 100 stades du Lacinium, s'offre à nous la première, avec la rivière et le port d'Aesarus et un autre cours d'eau, le Neaethus, qui doit son nom, assure-t-on, au fait suivant. Des Achéens, revenant de Troie, s'étaient vus, après de longues erreurs, jetés sur cette partie de la côte d'Italie et y avaient débarqué pour prendre connaissance des lieux. Des femmes troyennes qu'ils ramenaient avec eux s'aperçurent qu'il n'était pas resté un seul homme sur les vaisseaux, et y mirent le feu pour se venger des fatigues et des ennuis de la traversée, forçant ainsi les Achéens, qui n'étaient pas, du reste, sans avoir remarqué la fertilité du pays, à s'y fixer définitivement. Puis d'autres colons achéens avaient rejoint les premiers, et, s'étant piqués d'émulation, comme il arrive communément entre frères, ils s'étaient mis à fonder de leur côté différents établissements, auxquels ils avaient donné de préférence les noms [des fleuves les plus voisins]. Sil faut en croire Antiochus, ce fut sur l'ordre formel d'un oracle que les Achéens envoyèrent une colonie à Crotone. Myscellus partit devant pour explorer le pays et vit en passant la ville de Sybaris, qui s' élevait déjà sur les bords du fleuve dont elle a pris le nom ; il en jugea le site bien autrement avantageux, et s'en revint aussitôt consulter l'oracle, pour savoir si la nouvelle colonie ne ferait pas mieux de s'établir là qu'à Crotone, mais l'oracle lui fit cette réponse :

|  |
| --- |
| *«Myscellus, toi dont la taille aurait déjà besoin d'être REDRESSEE (Myscellus avait le dos légèrement voûté), montre au moins que tu as l'esprit DROIT, cesse de courir après les larmes en cherchant autre chose que ce que les dieux te destinent, et agrée de bon coeur le présent qui t'est fait».* |

Myscellus repartit alors pour l'Italie et bâtit Crotone avec l'aide d'Archias, le futur fondateur de Syracuse, ayant alors, par un hasard heureux, relâché sur ce point de la côte ainsi que la colonie qu'il conduisait en Sicile. Ephore, lui, prétend que Crotone a eu des Japyges pour premiers habitants. Crotone, au reste, paraît s'être appliquée surtout à former des soldats et des athlètes ; il est arrivé, par exemple, que, dans la même Olympiade, les sept vainqueurs du stade fussent tous de Crotone, de sorte qu'on a pu dire avec vérité que «le dernier des Crotoniates était encore le premier des Grecs». Le proverbe*plus sain que Crotone*a eu aussi, dit-on, la même origine, et ce grand nombre d'athlètes crotoniates paraîtrait indiquer dans la situation de cette ville quelque vertu native éminemment favorable au développement des forces et à l'entretien de la santé. Le fait est que Crotone compte plus d'Olympionices qu'aucune autre ville, bien qu'elle se soit dépeuplée de bonne heure, par suite des pertes énormes qu'elle avait éprouvées à la journée de la Sagra. Quelque chose a contribué encore à illustrer son nom, c'est d'avoir produit tant de Pythagoriciens et d'avoir donné le jour notamment à Milon, qui, non content d'être le plus célèbre des athlètes de son temps, fut encore l'un des disciples assidus de Pythagore durant le long séjour que le Maître fit à Crotone. On raconte à ce propos qu'un jour, pendant que les Pythagoriciens prenaient leur repas en commun, un pilier de la salle où ils se trouvaient étant venu à céder, Milon s'y substitua aussitôt, donna le temps ainsi à tous ses compagnons de s'échapper, et réussit lui-même à s'esquiver. Or, une telle confiance dans sa force rend vraisemblable le genre de mort que la tradition lui prête : un jour, dit-on, comme il traversait une épaisse forêt, il lui arriva de s'écarter beaucoup du chemin frayé et de rencontrer un grand arbre à demi fendu que des coins tenaient entr'ouvert ; il voulut essayer, en introduisant ses pieds et ses mains dans la fente, d'achever de séparer l'arbre en deux, mais il ne réussit, avec tous ses efforts, qu'à faire tomber les coins, de sorte que les deux côtés de l'arbre se rapprochèrent aussitôt, et qu'étant resté pris comme dans un piège il devint la proie des bêtes féroces.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.13]] [13] A 200 stades de Crotone, entre le cours du Sybaris et celui du Crathis, les Achéens avaient fondé une ville appelée également Sybaris : le chef ou archégète de la colonie était Is[sos] d'Hélicé. Cette ville jouit anciennement d'une prospérité extraordinaire : ainsi elle commandait à quatre peuples, ses voisins, et comptait dans sa dépendance immédiate jusqu'à vingt-cinq villes ; elle put armer 300 000 hommes contre Crotone, et son enceinte près des bords du Crathis mesurait une circonférence de 50 stades. Mais par la faute de ses habitants, par un effet de leur mollesse et de leur indolence, toute cette prospérité fut anéantie par les Crotoniates, et cela dans l'espace de soixante-dix jours. Les Crotoniates maîtres de la ville détournèrent le cours du Crathis, et la noyèrent sous les eaux de ce fleuve. Plus tard, il est vrai, le peu d'habitants qui avaient survécu essayèrent de se réunir et de réoccuper les mêmes lieux, mais ils furent exterminés à leur tour par des colons venus d'Athènes et d'autres parties de la Grèce : ces colons avaient eu d'abord l'intention de s'associer à eux, mais indignés, dégoûtés [par le spectacle de leur mollesse], ils en avaient égorgé une partie, avaient [réduit le reste en esclavage], et, déplaçant la ville elle-même, l'avaient transportée non loin de là dans le voisinage d'une source, dont le nom,*Thurii*, était devenu celui de la nouvelle ville. Les eaux du Sybaris rendent très ombrageux les chevaux qui s'y abreuvent ; on a soin, à cause de cela, d'en écarter le bétail. Quant aux eaux du Crathis, elles blondissent et blanchissent les cheveux, pour peu que l'on s'y baigne ; elles ont cependant aussi la propriété de guérir de mainte affection grave. Après une longue période de prospérité, la ville de Thurii tomba sous le joug des Lucaniens ; plus tard, les Tarentins l'enlevèrent aux Lucaniens, elle eut recours alors à la protection des Romains, qui, la voyant presque déserte, y envoyèrent une colonie, et, à cette occasion, changèrent son nom en celui de*Copiae*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.14]] [14] A Thurii succède Lagaria, ville forte bâtie par Epeus et les Phocéens : son territoire produit le*Lagaritain*, vin léger et doux, que les médecins pour cette raison prescrivent volontiers. Le vin de Thurii compte aussi du reste parmi les vins en renom de l'Italie. La ville d'Héraclée qui vient ensuite est située un peu au-dessus de la mer ; puis l'on rencontre deux cours d'eau navigables, l'Aciris et le Siris. A l'embouchure de ce dernier s'élevait naguère une ville de même nom, d'origine troyenne ; mais, quand les Tarentins eurent transporté à Héraclée l'établissement primitif, cette ville de Siris ne fut plus que le port des Héracléotes ; elle était à 26 stades seulement d'Héraclée et à 330 de Thurii. On donne pour preuve de l'établissement des Troyens en ce lieu la présence de la statue de Minerve Troyenne et cette tradition qui s'y rapporte que, lors de la prise de la ville par les Ioniens (la ville était au pouvoir des Chônes, quand les Ioniens, qui venaient de se soustraire au joug des Lydiens, la leur enlevèrent, s'y établirent à leur place et changèrent son nom en celui de*Polieum*), ladite statue aurait baissé les paupières pour ne pas voir le vainqueur arracher les suppliants du pied de ses autels, prodige qui se renouvellerait même encore soi-disant de temps à autre. Mais s'il y a déjà de l'effronterie à [reproduire deux fois la même fiction], à nous montrer la statue de la déesse, à Siris, abaissant ses paupières [pour ne pas voir l'attentat des Ioniens], comme elle avait, à Troie, détourné les yeux pour ne pas être témoin du viol de Cassandre ; s'il y en a quelque peu aussi à prétendre que le prodige s'observe de nos jours encore, c'est porter, suivant nous, l'effronterie à son comble que de multiplier, comme le font les historiens, ces statues de Minerve Troyenne : à ce compte-là, en effet, Rome, Lavinium, Lucérie et Siris se trouvent avoir chacune sa Minerve, venue directement d'Ilion. Nous en dirons autant de ce trait d'audace des femmes troyennes ; bien qu'il n'offre rien en soi d'impossible, il est certain qu'on lui ôte beaucoup de vraisemblance, à le transporter comme on fait sur tant de scènes différentes. Certains auteurs voient dans la ville de Siris et dans celle de Sybaris-sur-Tarente une double fondation des Rhodiens. Suivant Antiochus, il y aurait eu, pour la possession de Siris et de son territoire, une longue guerre entre les Tarentins et les Thuriens, commandés alors par Cleandridas, proscrit spartiate ; mais un traité serait intervenu, qui, en laissant les deux peuples occuper le pays en commun, en aurait attribué la propriété aux Tarentins ; plus tard, seulement, la colonie se serait transportée en un autre lieu, et, changeant de nom en même temps que de place, se serait appelée désormais Héraclée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.1.15]] [15] Du port d'Héraclée à Métaponte, qui est la ville située immédiatement après, on compte 140 stades. Cette ville passe pour avoir été fondée par les Pyliens qui accompagnaient Nestor à son retour de Troie : on raconte même que ces premiers colons s'enrichirent tellement du produit de leurs terres qu'ils offrirent à Delphes une moisson en or, et, comme preuve à l'appui de cette origine pylienne, on invoque le sacrifice annuel que les [anciens] Métapontins célébrèrent en l'honneur des Néléides jusqu'à la destruction de leur ville par les Samnites. Suivant Antiochus, le site abandonné fut occupé par une colonie achéenne que les Achéens de Sybaris avaient appelée, appelée exprès, en haine des Tarentins (ils se souvenaient que les ancêtres des Tarentins avaient chassé les leurs de la Laconie), et pour les empêcher de prendre ce qu'ils avaient en quelque sorte sous la main. Les nouveau-venus avaient le choix en effet entre l'emplacement de Métaponte, lequel est plus rapproché de Tarente, [et celui de Siris, qui en est plus éloigné] : or, d'après le conseil des Sybarites, ils se décidèrent pour Métaponte. Maîtres de cette ville, ils devaient l'être également de Siris, tandis qu'en optant pour celle-ci, ils auraient donné de fait Métaponte à Tarente, l'une et l'autre ville étant situées pour ainsi dire côte à côte. Plus tard, à force de guerroyer contre les Tarentins et les Oenotriens de l'intérieur, les Achéens de Métaponte se firent céder une portion du territoire de ces deux peuples, qui dut former à l'avenir la séparation entre l'Italie proprement dite et la Japygie. Les mythographes placent à Métaponte les aventures du héros Metapontus, la captivité de Mélanippe et la naissance de son fils Boeotus. Mais s'il faut en croire Antiochus, la ville de Métaponte se serait appelé primitivement*Metabus*, et elle n'aurait changé de nom que longtemps après sa fondation ; il ajoute que ce n'est pas à Metabus, mais à Dius que Mélanippe captive fut amenée ; il trouve la preuve du premier fait dans l'existence d'un*hérôon*consacré à Metabus, et la preuve du second dans ce vers du poète Asius au sujet de Boeotus :

*«Né de la belle Mélanippe dans le palais de Dios»,*

vers qui suppose effectivement que Mélanippe avait été amenée à Dius même et non à Metabus. Ephore, lui, assigne pour fondateur à Métaponte Daulius, tyran de Crissa, de Crissa près de Delphes. Une dernière tradition relative au chef de la colonie achéenne nous apprend qu'il se nommait Leucippe, et qu'après avoir promis aux Tarentins de ne rester à Métaponte que l'espace d'un jour et d'une nuit, et n'y être entré même qu'à cette condition, il était arrivé à n'en plus sortir, en répondant invariablement à ceux qui venaient le sommer de tenir sa promesse, et selon que la sommation lui était adressée pendant le jour ou pendant la nuit, que la jouissance qu'il avait demandée et obtenue avait à courir toute cette nuit-là encore ou toute la journée du lendemain. A Métaponte succèdent le territoire de Tarente ainsi que la Japygie ; mais, avant de parler de ces contrées, nous allons passer en revue les différentes îles qui bordent les côtes de l'Italie proprement dite, nous conformant en cela au plan que nous nous sommes tracé d'abord. Nous avons en effet jusqu'ici toujours fait suivre la description d'un pays de l'énumération complète des îles qui en dépendent, et, comme nous voilà arrivé à l'extrémité de l'Oenotrie, ou de la partie de la péninsule à laquelle les anciens réservaient le nom d'Italie, nous sommes autorisé, ce semble, à observer ici encore le même ordre, et à décrire dès à présent la Sicile et les îles qui l'entourent.

### **VI, 2 - La Sicile et les îles Lipari**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.1]] [1] La Sicile est de forme triangulaire : de là ce premier nom de Trinacria qui lui a été donné et qui s'est changé plus tard en celui de Trinakia, plus doux à prononcer. Les trois pointes ou promontoires qui donnent à la Sicile cette configuration particulière sont : 1° le Pelorias, lequel forme, avec le cap Caenys et Colonne-Rhégine, le Détroit proprement dit ; 2° le Pachynus, qui, tourné comme il est vers l'orient, se trouve battu par les flots de la mer de Sicile et regarde le Péloponnèse et la mer de Crète ; 3° enfin, du côté de la Libye, juste en face de cette contrée et droit au couchant d'hiver, le Lilybaeum. Sur les trois côtés que déterminent les promontoires en question, il y en a deux qui sont sensiblement concaves ; le troisième au contraire est convexe, c'est celui qui est compris entre le Lilybaeum et le Pelorias. Celui-là est aussi le plus grand des trois, car il mesure 1700 stades, 1720 même, au calcul de Posidonius. Des deux côtés restants, l'un est encore plus grand que l'autre, c'est celui qui va du Lilybaeum au Pachynus, [il est de 1550 stades] ; quant au plus petit, lequel se trouve compris entre le Pelorias et le Pachynus, il n'est guère que de 1130 stades. Le périple de la Sicile, d'après ces mesures de Posidonius, est donc de 4400 stades ; mais à la façon dont le Chorographe romain décompose les trois côtés de l'île et évalue en milles ces distances partielles, ledit périple semble avoir plus d'étendue. Ainsi du Pelorias à Mylae, le Chorographe compte 25 milles ; il en compte autant de Mylae à Tyndaris, plus 30 milles jusqu'à Agathyrnus ; 30 autres milles jusqu'à Alaesa et 30 encore jusqu'à Cephalaedium, qui n'est du reste, ainsi que les localités précédentes, qu'une très petite place ; 18 milles ensuite jusqu'au fleure Himère, dont le cours divise la Sicile à peu près par le milieu, 35 milles jusqu'à Panorme, 32 milles jusqu'à l'emporium ou comptoir des Aegestéens, et enfin 38 milles jusqu'au Lilybaeum. Après quoi doublant le cap Lilybaeum, le Chorographe compte sur le côté adjacent 75 milles jusqu'à Heraclaeum, 20 milles jusqu'à l'emporium d'Agrigente, [20 milles jusqu'au port Phintias, 20 milles encore jusqu'à la plage Calvisiane], 20 autres milles jusqu'à Camarina, et 50 milles jusqu'au Pachynus ; puis, il continue le long du troisième côté, et compte 36 milles jusqu'à Syracuse, 60 jusqu'à Catane, 33 jusqu'à Tauromenium et 30 jusqu'à Messéné. Quant à la route de terre, elle mesure, suivant lui, entre le Pachynus et le Pelorias, 168 milles, et 2353 milles entre Messéné et le cap Lilybaeum, sur la voie Valérie. D'autres auteurs, Ephore par exemple, se bornent à dire que le périple de la Sicile est de cinq jours et de cinq nuits. - Pour nous donner maintenant la position de la Sicile en climat, Posidonius place le Pelorias au N., le Lilybaeum au midi et le Pachynus à l'E. Il est vrai que, les climats étant figurés par des parallélogrammes, tout triangle inscrit dans un de ces parallélogrammes, surtout s'il est scalène et qu'aucun de ses côtés ne soit parallèle à l'un des côtés du parallélogramme, doit être nécessairement, vu son obliquité, en désaccord avec le climat. Toutefois, comme le Pelorias est situé juste au midi de l'Italie, et qu'en somme c'est bien ce cap qui nous représente le plus septentrional des trois angles du triangle, on peut concevoir à la rigueur le côté du Détroit, autrement dit la ligne tirée entre le cap Pelorias et le cap Pachynus (ce dernier cap, on l'a vu, regarde l'orient), comme étant tourné au plein nord. Il faut avoir soin seulement qu'en fait ladite ligne conserve une légère inclinaison au levant d'hiver ; car on voit la côte dévier en ce sens depuis Catane, à mesure qu'on avance dans la direction de Syracuse et du cap Pachynus. A propos du Pachynus, nous ferons remarquer que la traversée entre ce cap et l'embouchure de l'Alphée est connue pour être de 4000 stades et qu'Artémidore, en comptant, d'une part, 4600 stades pour le trajet du Pachynus au Ténare, d'autre part, 1130 stades, pour le trajet de l'Alphée au Pamisus, semble avoir fait un double calcul inconciliable avec cette mesure formelle de 4000 stades assignée à la traversée entre le Pachynus et les bouches de l'Alphée. Par le fait aussi la ligne à tirer entre le cap Pachynus et le cap Lilybaeum (ce dernier cap est plus occidental que le Pelorias), au lieu de suivre exactement la direction d'un parallèle, devra dévier sensiblement au midi et regarder en même temps l'est et le sud, ce côté de l'île se trouvant baigné à la fois par la mer de Sicile et par la portion de la mer de Libye qui est comprise entre Carthage et les Syrtes. Ajoutons que c'est entre le cap Lilybaeum et un certain point très rapproché de Carthage que le trajet pour aller en Libye est le plus court. Il mesure 1500 stades : à cette distance, un homme, dont l'histoire nous a conservé le nom et qui était doué d'une vue perçante, put cependant, étant en vigie, compter les vaisseaux qui sortaient du port de Carthage et en dire le nombre aux Carthaginois [assiégés] dans Lilybée. Reste le côté compris entre le cap Lilybaeum et le Pelorias, celui-là devra nécessairement [dans un tracé] obliquer vers l'est et regarder dans une direction intermédiaire entre le couchant et le nord, puisqu'il se trouve avoir l'Italie au N. et la mer Tyrrhénienne, ainsi que les îles d'Eole, à l'O.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.2]] [2] Les principales villes de la Sicile, en commençant par le côté qui forme le détroit, sont Messéné d'abord, puis Tauromenium, Catane et Syracuse. Entre ces deux dernières villes s'élevaient naguère Naxos et Mégare ; elles ont aujourd'hui disparu l'une et l'autre. C'est aussi entre Catane et Syracuse qu'on voit déboucher à la mer, au fond d'aestuaires qui sont autant d'excellents ports naturels, le [Symaethus] et le Panta[cias], deux cours d'eau descendus de Aetna. De cette même partie du littoral se détache la pointe de Xiphonie. Naxos et Mégare, suivant Ephore, ont été les premières villes grecques bâties en Sicile et leur fondation ne date que de la dixième génération après la guerre de Troie. Jusque-là, par crainte des pirateries des Tyrrhéniens et de la férocité des Barbares, habitants de la Sicile, les Grecs n'avaient pas même osé y venir faire de trafic. Enfin, l'Athénien Théoclès, qu'une tempête avait jeté sur cette côte, reconnut la faiblesse des populations indigènes en même temps que la richesse du sol ; il se hâta de regagner son pays, et, comme il ne put vaincre l'incrédulité des Athéniens, ce fut avec une bande composée principalement de Chalcidiens de l'Eubée, mais aussi d'un certain nombre d'Ioniens et de Doriens (de Doriens de Mégare pour la plupart), qu'il reparut en Sicile. Les Chalcidiens, ajoute Ephore, bâtirent Naxos, et les Doriens Mégare, ou, pour mieux dire, Hybla, car ce fut là le nom primitif de l'établissement. Aujourd'hui, je le répète, ces villes n'existent plus ; et, si le nom d'Hybla a survécu, c'est grâce à la supériorité du miel dit*hybléen*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.3]] [3] Revenons aux villes actuellement subsistantes qui se succèdent le long de ce côté de la Sicile. Messéné, qui s'offre à nous la première, est située au fond d'un golfe, sorte d'angle très aigu et en façon d'aisselle, que forme le Pelorias en se repliant brusquement à l'est. Le trajet de Messéné à Rhegium mesure 60 stades, celui de Messéné à Colonne-Rhégine est beaucoup moindre. C'est une colonie de Messéniens du Péloponnèse, qui, en s'établissant dans cette ville, lui a donné le nom qu'elle porte actuellement ; antérieurement, elle avait porté celui de Zanclé, qui rappelait la disposition oblique, anguleuse du lieu qu'elle occupait (et en effet*zagklos*est un vieux mot qui a le même sens que*skolios*), et c'étaient les Naxiens des environs de Catane qui l'avaient bâtie. Plus tard les Mamertins, Campaniens d'origine, vinrent augmenter le nombre de ses habitants ; puis les Romains en firent leur place d'armes dans cette première guerre contre les Carthaginois, dont la Sicile fut le théâtre ; enfin Sextus Pompée y eut le gros de sa flotte tout le temps qu'il lutta contre César-Auguste, et c'est de là qu'il s'enfuit, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus tenir en Sicile. Un peu au-dessus de la ville, au sein même du Détroit, se trouve le gouffre de Charybde, gouffre sans fond, dans les tourbillons duquel sont entraînées et viennent se perdre inévitablement les embarcations qui se sont laissé surprendre par les courants contraires du détroit. Les débris de tous ces naufrages sont ensuite portés vers la plage de Tauromenium, et celle-ci en a reçu le surnom de*Copria*. Les Mamertins, avec le temps, ont su prendre un tel ascendant sur les Messéniens qu'ils sont devenus, on peut dire, les maîtres de la ville : aussi n'est-ce plus le nom de*Messéniens*qu'on emploie aujourd'hui pour désigner les habitants de Messéné, mais toujours le nom de*Mamertins*. Le vin même de cet excellent cru, capable, on le sait, de rivaliser avec les meilleurs vins d'Italie, n'est plus connu sous le nom de Messénien, mais bien sous celui de Mamertin. La ville d'ailleurs est passablement peuplée, moins pourtant que Catane, depuis que celle-ci a reçu des colons romains. Tauromenium est la moins peuplée des trois ; et, tandis que Catane a eu, comme Zanclé, les Naxiens mêmes pour fondateurs, ce sont les Zancléens d'Hybla qui l'ont bâtie. Catane, du reste, perdit momentanément sa population naxienne, elle reçut à la place une colonie qu'avait envoyée Hiéron, tyran de Syracuse, et vit du même coup substituer le nom d'Aetna à son nom primitif. C'est à cette fondation de Hiéron que Pindare fait allusion dans le passage suivant :

*«Prête l'oreille à ce que je vais dire, grand roi, dont le nom rappelle nos pieux sacrifices, grand roi, fondateur d'Aetna».*

Mais, après la mort de Hiéron, les Catanéens rentrèrent dans la ville, en chassèrent les nouveau-venus et renversèrent le tombeau du tyran. Ainsi expulsés, les Aetnéens allèrent s'établir dans un canton de l'Aetna, appelé Innesa, à 80 stades de distance de Catane, et y bâtirent une autre ville qu'ils appelèrent de ce même nom d'*Aetna*et qu'ils placèrent, tout comme s'il l'eût fondée, sous les auspices de Hiéron. Catane se trouvant située juste au pied de l'Aetna, c'est son territoire qui a le plus à souffrir des éruptions du volcan : la proximité est telle en effet que tout y est de prime abord envahi par la lave. On connaît le pieux dévouement d'Amphinomos et d'Anapias, chargeant leur père et leur mère sur leurs épaules et les sauvant ainsi des dangers d'une éruption : c'est ici, à Catane même, que la tradition place cette scène touchante. Suivant Posidonius, à chaque éruption de l'Aetna, la plaine de Catane disparaît tout entière sous une épaisse couche de cendre ; mais cette cendre volcanique, qui dans le premier moment gâte et détruit tout, fait avec le temps à la terre un bien infini : il est constant, par exemple, que les vignes et les campagnes de Catane lui doivent leur incomparable richesse, car nulle part ailleurs dans le pays la vigne n'est aussi productive. Il en est de même de l'herbe qui pousse ici dans les terrains que les cendres volcaniques ont recouverts, elle engraisse tellement le bétail qu'il suffoquerait, dit-on, si, tous les quarante ou cinquante jours, on ne le saignait aux oreilles, précaution que nous avons déjà observée à Erythie. La lave, en se figeant, forme à la surface du sol une croûte pierreuse tellement épaisse qu'il faut la couper comme on fait la pierre dans les carrières, si l'on veut mettre à découvert le sol primitif. C'est en effet la roche même, liquéfiée au fond du cratère, qui, par suite de l'ébullition, déborde et se répand sous la forme d'une boue noirâtre le long des flancs de la montagne ; après quoi, elle se refroidit, durcit de nouveau et prend l'aspect et la consistance de la pierre meulière, sans perdre la couleur qu'elle avait à l'état liquide. Mais la combustion des roches, tout comme celle du bois, produit de la cendre ; et si la cendre de bois est un excellent engrais pour certaines plantes (pour la rue, par exemple), on conçoit que les cendres de l'Aetna puissent exercer sur la vigne une action analogue.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.4]] [4] Naxos et Mégare venaient d'être fondées, quand Archias arriva de Corinthe en Sicile et fonda lui-même Syracuse. Suivant certaine tradition, Archias s'était rendu à Delphes en même temps que Myscellus et ils avaient consulté l'oracle ensemble : le dieu, avant de répondre, avait voulu savoir ce que chacun d'eux préférait de la richesse ou de la santé ; et, comme Archias avait choisi la richesse et Myscellus la santé, il avait désigné au premier l'emplacement de Syracuse, et l'emplacement de Crotone au second. Or, les Crotoniates se trouvèrent effectivement avoir bâti leur ville dans des conditions de salubrité merveilleuse, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; et les Syracusains de leur côté s'élevèrent en peu de temps à l'apogée de la richesse et de l'opulence, témoin cet ancien proverbe :*Ils n'auraient pas assez de la dîme de Syracuse*, lequel se dit des gens prodigues et magnifiques. La tradition ajoute qu'en passant à Corcyre, qui se nommait alors Scheria, Archias y laissa l'Héraclide Chersicrate, avec une partie de ses gens, pour y fonder un établissement, ce que Chersicrate parvint à faire après avoir chassé les Liburnes, maîtres de l'île ; qu'ayant ensuite relâché au promontoire Zephyrium il y trouva un certain nombre de Doriens qui revenaient de Sicile, où ils s'étaient séparés de leurs compagnons, les fondateurs de Mégare, qu'il les prit alors avec lui, comme ils se disposaient à regagner la Grèce, et put enfin, aidé par eux, fonder Syracuse. Grâce, surtout, à la fertilité de son territoire et à l'heureuse disposition de ses ports, Syracuse prit un rapide accroissement, et ses habitants en vinrent bientôt à exercer sur toute la Sicile une véritable hégémonie, hégémonie oppressive tant que régnèrent leurs tyrans, hégémonie bienfaisante quand, redevenus libres eux-mêmes, ils voulurent affranchir aussi toutes les villes qui gémissaient sous le joug des Barbares. De ces populations barbares de la Sicile, les unes étaient autochthones, les autres avaient franchi le détroit et envahi le pays. Les Grecs avaient bien empêché qu'elles ne prissent pied sur aucun point du littoral, mais ils n'avaient pu les empêcher de pénétrer dans l'intérieur et de s'y fixer, si bien que, de nos jours encore, l'intérieur de l'île demeure occupé par les descendants des Sicèles, des Sicanes, des Morgètes, etc., voire même des Ibères, le premier peuple barbare, au dire d'Ephore, qui se soit établi en Sicile. Morgantium, ville ancienne aujourd'hui détruite, avait eu, suivant toute apparence, les Morgètes pour fondateurs. Barbares et Grecs eurent beaucoup à souffrir ensuite de l'invasion des Carthaginois et de leurs continuelles attaques, auxquelles Syracuse opposa pourtant encore une énergique résistance. Puis les Romains passèrent dans l'île à leur tour, et, en ayant expulsé les Carthaginois, ils mirent le siège devant Syracuse et s'en emparèrent. De nos jours, pour réparer le mal que Sextus Pompée avait fait à Syracuse, ainsi qu'à mainte autre ville de la Sicile, César-Auguste y envoya une colonie et fit rebâtir une bonne partie de l'ancienne ville. Seulement, celle-ci formait une pentapole ayant un mur d'enceinte de 180 stades, et comme il n'y avait aucune utilité à ce que toute cette enceinte fût remplie, Auguste crut devoir borner ses réparations au quartier voisin de l'île d'Ortygie, quartier moins abandonné, moins désert que les autres, et qui se trouvait avoir d'ailleurs à lui seul le périmètre d'une ville considérable. L'île d'Ortygie fait, on peut dire, partie de Syracuse, d'autant qu'un pont l'y réunit. Elle renferme la fontaine Aréthuse. Les mythographes prétendent que le fleuve par lequel cette fontaine s'écoule dans la mer n'est autre que l'Alphée venu jusqu'ici des côtes du Péloponnèse, après avoir fait sous terre tout le trajet de la mer de Sicile, pour s'unir à l'Aréthuse, se séparer d'elle aussitôt et se perdre de nouveau dans la mer. On cite à l'appui de cette tradition certains faits, celui d'une coupe, par exemple, jetée dans l'Alphée à Olympie, et qui aurait reparu à Ortygie dans l'Aréthuse ; celui-ci aussi, qu'à la suite des grandes hécatombes d'Olympie les eaux de la fontaine prennent toujours une teinte bourbeuse. Ajoutons que Pindare admet la tradition et s'y conforme, quand il dit en parlant d'Ortygie :

*«Tombe auguste de l'Alphée, noble berceau de Syracuse»,*

et que Timée lui-même fait comme Pindare, l'historien en ceci confirmant le poète. Mais au moins faudrait-il qu'avant d'atteindre les côtes du Péloponnèse l'Alphée se perdît dans quelque gouffre béant à la surface de la terre, on concevrait alors à la rigueur que du fond de ce gouffre il pût parvenir jusqu'en Sicile par un canal ou conduit souterrain et sans que ses eaux se fussent altérées par leur mélange avec celles de la mer ; au contraire, on le voit tomber et déboucher directement dans la mer. Je ne sache pas maintenant qu'en mer, à portée de la côte, on ait signalé de tourbillon capable d'engloutir le courant du fleuve, auquel cas d'ailleurs ses eaux ne seraient pas encore complètement préservées d'amertume. La chose est donc tout à fait impossible. La nature des eaux de l'Aréthuse, lesquelles sont parfaitement douces et potables, suffirait déjà à démontrer la fausseté de la tradition ; mais cette autre circonstance, que le courant du fleuve persiste aussi avant dans la mer sans se confondre avec elle de manière à atteindre ce prétendu canal souterrain où l'on veut qu'il s'engage, cette circonstance, dis-je, prête à la tradition toute l'invraisemblance de la fable. C'est à peine en effet si nous admettons ce phénomène pour le Rhône, dont le courant demeure distinct et laisse sa trace parfaitement visible sur toute la longueur du lac qu'il traverse, et pourtant il ne s'agit là que d'un trajet relativement court, à travers un lac toujours paisible. Comment donc l'admettre quand il s'agit d'une mer agitée de si fréquentes et de si horribles tempêtes ? Quant au fait de la coupe, il n'a d'autre portée que de grossir encore le mensonge : un corps semblable ne suivrait pas le cours ordinaire d'un fleuve, à plus forte raison un cours si long et si irrégulier. Sans doute il n'est point rare que des fleuves se perdent et coulent sous terre ; plus d'un pays nous en offre des exemples, mais ce n'est jamais sur un si long espace, et, d'ailleurs, le fait en soi fût-il possible, les circonstances qui l'accompagnent n'en demeureraient pas moins impossibles, aussi impossibles que l'est le cours fabuleux que Sophocle prête à l'Inachus lorsqu'après avoir dit :

*«Il descend des sommets du Pinde et du Lacmus ; puis, laissant les Perrhaebes,  
il visite l'Amphiloque, et passe chez l'Acarnane, qui le voit s'unir à l'Achéloüs»,*

il ajoute un peu plus bas :

*«De là, fendant les flots de la mer, il atteint dans Argos au dème de Lyrceus».*

Plus exact que Sophocle, Hécatée ne confond pas ainsi l'Inachus d'Argolide et l'Inachus Amphilochien, et c'est après les avoir distingués expressément qu'il nous montre ce dernier descendant, comme l'Aeas, des flancs du Lacmus, et, comme Argos Amphilochicum, empruntant son surnom du héros Amphilochus, pour aller se jeter dans l'Achéloüs, tandis que l'Aeas coule à l'O dans la direction d'Apollonie. Pour en revenir à Ortygie, il existe de chaque côté de l'île un port spacieux : le plus grand des deux a 80 stades de circuit. Indépendamment de Syracuse, César rebâtit Catane et Centoripa, ville qui n'avait pas peu contribué à la ruine de Pompée. Centoripa est située au-dessus de Catane, au pied même de 1'Aetna et non loin du fleuve Symaethus, lequel arrose ensuite le territoire de Catane. [Une autre colonie de Naxos, Leontium, a eu également beaucoup à souffrir pendant la guerre contre Sextus Pompée. Il est remarquable seulement qu'ayant partagé en tout temps les infortunes de Syracuse, cette ville n'ait pas eu part de même à toutes ses bonnes fortunes.]  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.5]] [5] Des deux autres côtés de la Sicile, celui qui va du cap Pachynus au cap Lilybéen est aujourd'hui entièrement dépeuplé et offre à peine quelques vestiges des nombreux établissements que les anciens y avaient fondés, et entre lesquels on distinguait Camarina, colonie de Syracuse. Les seules villes qui y soient restées debout sont Agrigente, colonie de Géla, le port d'Agrigente et Lilybée. Etant plus rapproché que les deux autres de Carthage, ce côté de la Sicile s'est trouvé être naturellement l'objet d'attaques continuelles de la part des Carthaginois et le théâtre de longues guerres qui ont en grande partie ruiné le pays. Quant au dernier côté (qui est aussi le plus grand des trois), et compte, sans être encore très peuplé, un assez grand nombre de lieux habités, Alaesa, par exemple, et Tyndaris, et l'emporium ou comptoir des Aegestéens, et Cephalaedès, qui sont même à proprement parler autant de petites villes, puis Panorme, ville élevée aujourd'hui au rang de colonie romaine, et l'antique Aegeste, fondée, dit-on, par ces compagnons de Philoctète dont nous avons déjà parlé dans notre description de l'Italie, et qui, par ordre du héros, quittèrent la Crotoniatide et passèrent en Sicile sous la conduite du Troyen Aegeste. Citons encore sur cette côte, parmi les lieux habités, la haute montagne d'Eryx, avec son temple de Vénus, objet en tout temps d'une vénération extraordinaire, et rempli autrefois de femmes esclaves que, dans leur piété, les Siciliens et mainte autre nation étrangère vouaient au culte de la déesse. Aujourd'hui pourtant la ville d'Eryx ne compte plus qu'un petit nombre d'habitants ; le temple, de son côté, a perdu toute cette population vouée au culte de Vénus. Sur le modèle de ce temple on a bâti à Rome, en avant de la porte Colline, le temple dit*de Vénus Erycine*, remarquable par le beau portique qui en entoure la*cella*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.6]] [6] Dans l'intérieur de l'île, la ville d'Enna, où est ce fameux temple de Cérès, ne compte plus aussi qu'un petit nombre d'habitants : elle est située sur une montagne entourée de vastes plateaux, tous d'une extrême fertilité. Rien n'a plus contribué à ruiner cette ville que le siège soutenu autrefois dans ses murs par les bandes d'esclaves fugitifs qui formaient l'armée d'Eunus et que les Romains eurent tant de peine à réduire. La même guerre fit beaucoup de mal à Catane, à Tauromenium et à plusieurs autres villes encore. Partout ailleurs, dans l'intérieur [et sur le littoral] on ne trouverait guère que des habitations de bergers, car il n'y a plus, que je sache, de vrai centre de population, ni à Himera, ni à Gela, ni à Callipolis, ni à Sélinonte, ni à Euboea, etc., toutes villes dont l'origine est grecque, puisqu'elles ont été fondées, Himera par les Zancléens de Mylae, [Géla par les Rhodiens], Callipolis par les Naxiens, Sélinonte par les Mégariens de Sicile, et Euboea par les Léontins. Quant aux villes fondées par les Barbares, comme était Camici, résidence de ce roi Cocalus chez qui la tradition fait périr Minos assassiné, elles ont aussi pour la plupart complètement disparu. Frappés de cet abandon du pays, de riches Romains se rendirent acquéreurs des montagnes et de la meilleure partie des plaines et livrèrent ces terres à des éleveurs de chevaux, de boeufs et de brebis, leurs esclaves. Mais la présence de cette nouvelle population fit courir plus d'une fois aux Siciliens de grands dangers ; car ces pâtres, qui ne s'étaient d'abord livrés qu'à des actes de brigandage isolés, individuels, finirent par former des bandes qui portèrent la dévastation jusque dans les villes, comme l'atteste l'occupation d'Enna par la bande d'Eunus. De nos jours, tout dernièrement même, on a amené à Rome un certain Selurus, dit*le fils de l'Aetna*, parce qu'à la tête d'une véritable armée il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne, et nous l'avons vu dans le cirque, à la suite d'un combat de gladiateurs, déchirer par les bêtes. On l'avait placé sur un échafaudage très élevé qui figurait l'Aetna ; tout à coup l'échafaudage se disloqua, s'écroula, et lui-même fut précipité au milieu de cages remplies de bêtes féroces qu'on avait placées au-dessous, mais qu'on avait faites exprès assez fragiles pour que ces bêtes n'eussent aucune peine à les rompre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.7]] [7] Qu'est-il besoin, à présent, de parler de la fertilité de la Sicile, après ce que tant d'auteurs en ont dit ? Généralement, on l'égale à celle de l'Italie ; il semble pourtant qu'on doive la mettre encore au-dessus, quand on compare la production des deux pays en blé, en miel, en safran, etc. Ajoutons que son extrême proximité de l'Italie (la Sicile fait en quelque sorte partie de la péninsule) lui permet de pourvoir aux approvisionnements de Rome aussi commodément et sans plus de peine que les campagnes mêmes de l'Italie. On l'appelle à cause de cela*le grenier de Rome*; et il est de fait qu'elle exporte à Rome tous ses produits, sauf une petite quantité réservée pour sa propre consommation ; et par produits je n'entends pas seulement les fruits de la terre, mais aussi le bétail, le cuir, la laine, etc. Suivant l'expression de Posidonius, la Sicile se trouve avoir, dans Syracuse et dans l'Eryx, deux citadelles qui commandent la mer, et, dans Enna, une troisième citadelle intermédiaire qui commande et domine toutes les plaines de l'intérieur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.8]] [8] Non loin de Centoripa est la petite ville d'Aetna, dont nous parlions tout à l'heure. Aetna est le repos et le point de départ des voyageurs qui font l'ascension du volcan ; car c'est là que commence, à proprement parler, la région du sommet. Dans toute cette région supérieure, la montagne est nue et stérile, le sol est comme de la cendre, et disparaît l'hiver sous la neige amoncelée, ce qui forme un contraste avec les beaux bois et l'abondante végétation de la région inférieure. Le sommet, qui plus est, paraît sujet à de fréquents changements par suite de la nature capricieuse des éruptions volcaniques, et cela se conçoit : comme le feu intérieur tantôt se porte tout vers un seul cratère et tantôt se divise entre plusieurs, et que de ces cratères sortent tantôt des flots de lave, tantôt rien que des flammes et de la fumée, tantôt aussi de grosses masses ignées ; cette irrégularité des éruptions affecte aussi nécessairement les conduits souterrains et en change la direction, et il n'est pas rare de voir s'ouvrir sur tout le pourtour du sommet de nouveaux cratères ou orifices. Des voyageurs qui ont fait récemment l'ascension de l'Aetna nous ont dit avoir trouvé, une fois au haut de la montagne, un plateau tout uni, de 20 stades de circuit environ, et bordé circulairement d'une sorte de bourrelet de cendre, de la hauteur d'un mur ordinaire, qui lui sert de clôture et par-dessus lequel il faut sauter, pour peu qu'on veuille s'avancer sur le plateau. Au milieu de cette enceinte, on apercevait une butte ayant cette même couleur cendrée que le sol conserve sur toute la surface du plateau, et juste au-dessus de la butte un nuage ou pour mieux dire une colonne de fumée pouvant avoir deux cents pieds de hauteur perpendiculaire et paraissant complètement immobile (il est vrai que c'était par un temps de calme). Deux de ces voyageurs avaient osé s'avancer sur le plateau, mais, comme ils avaient senti que le sol sous leurs pieds était par trop brûlant et qu'ils y enfonçaient trop, ils avaient vite rétrogradé, sans avoir rien pu reconnaître de plus que ce que l'on observait en se tenant à distance. Le peu qu'ils avaient vu avait suffi toutefois à les convaincre que la fable tient une grande place dans tout ce qu'on a débité au sujet du volcan, et notamment dans ce qu'on raconte d'Empédocle, qu'il se serait précipité au fond du cratère, sans laisser après lui d'autre indice de sa mort qu'une des sandales d'airain qu'il portait avant l'événement et qu'on aurait retrouvée à une faible distance du bord du cratère, rejetée là apparemment par la violence du feu. Suivant eux, en effet, on ne saurait approcher du cratère ni le voir ; ils ne concevaient même pas qu'on y pût rien jeter, vu la résistance des vents qui soufflent incessamment des profondeurs de l'abîme et l'excès de la chaleur qui ne manquerait pas de vous arrêter longtemps avant que vous eussiez atteint le bord du cratère. Supposé d'ailleurs qu'un corps quelconque eût pu y être lancé, ce corps n'eût pas manqué d'être complètement altéré et défiguré ; à coup sûr, il n'eût pas été rejeté tel qu'il était d'abord. Sans doute il pourrait se faire (et rien n'empêche de l'admettre) que, pour un temps et faute d'aliments, ces exhalaisons d'air et de feu éprouvassent quelque interruption, jamais pourtant l'interruption ne serait assez complète ni assez longue pour permettre à l'homme d'affronter l'approche d'obstacles si énergiques. L'Aetna, qui commande plus particulièrement le côté du détroit et le territoire de Catane, domine également les rivages de la mer Tyrrhénienne et les îles des Liparaeens : son sommet, pendant la nuit, s'illumine de clartés étincelantes ; en revanche, il demeure tout le jour enveloppé de fumée et d'épaisses ténèbres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.9]] [9] Les monts Nébrodes, situés juste à l'opposite de l'Aetna, lui sont inférieurs en élévation, mais de beaucoup supérieurs en étendue. Ce que nous avons dit de la partie de la mer Tyrrhénienne comprise entre la Sicile et la côte de Cume est vrai aussi de la Sicile : partout elle est minée par des cours d'eau et des feux souterrains, ce qui explique la quantité d'eaux chaudes, tantôt salées, comme celles de Sélinonte et d'Himère, tantôt douces et potables, comme celles d'Aegeste, qu'on y voit jaillir à la surface du sol. Dans certains lacs ou étangs voisins d'Agrigente, les eaux ont le même goût que celles de la mer, tout en étant de nature bien différente, puisque, sans savoir nager, on s'y soutient à la surface et que le corps de l'homme y flotte ni plus ni moins que le bois. A Palici, l'eau jaillit de bassins profonds semblables à des cratères et y retombe en formant une sorte de voûte. Enfin la grotte qu'on visite auprès d'Imachare contient une immense galerie dans laquelle un fleuve circule à couvert et parcourt ainsi un très long trajet, pour surgir ensuite à la surface du sol, comme fait le fleuve Oronte en Syrie, qui, après s'être perdu entre Apamée et Antioche, dans un gouffre appelé Charybde, reparaît 40 stades plus loin. La même chose, on le sait, arrive au Tigre, en Mésopotamie, et au Nil, en Libye, un peu au-dessous de ses sources. On cite encore les eaux de Stymphale, qui, après avoir coulé sous terre l'espace de 200 stades, reparaissent en Argolide et forment le fleuve Erasinus. Quant aux eaux qu'on voit se perdre auprès d'Asée en Arcadie, elles mettent encore plus de temps à reparaître et forment alors deux fleuves distincts, l'Alphée et l'Eurotas, ce qui avait naguère accrédité cette fable, que deux couronnes offertes, l'une à l'Alphée et l'autre à l'Eurotas, et jetées ensemble dans le courant commun, obéissaient au voeu du donateur, chacune d'elles reparaissant dans le fleuve auquel elle avait été spécialement adressée. Enfin nous avons rapporté plus haut ce que l'on dit d'analogue touchant le Timave.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.10]] [10] Des faits de même nature que ceux-ci, de même nature aussi que les phénomènes volcaniques de la Sicile, s'observent dans les îles dites*des Liparaeens*, notamment dans l'île de Lipara. Le groupe comprend sept îles. Lipara, colonie cnidienne, est la plus grande ; elle est aussi la plus rapprochée de la Sicile, du moins après Thermesse. Son nom primitif était Meligunis. Il fut un temps où, maîtresse des îles qui l'avoisinent et qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'îles des Liparaeens, voire quelquefois sous le nom d'*îles d'Aeole*, cette île pouvait mettre sur pied de véritables flottes, qui, courant les mers, repoussèrent longtemps les descentes ou incursions des Tyrrhènes. Plus d'une fois même elle envoya à Delphes la dépouille des vaisseaux ennemis pour orner le temple d'Apollon. Indépendamment d'un sol fertile, cette île possède une mine d'alun qui est d'un grand rapport et des sources thermales. Ajoutons qu'il s'y trouve un volcan en activité. [Thermesse], ou, comme on l'appelle actuellement, Hiera, l'île sacrée de Vulcain, est située à peu près à mi-chemin entre Lipara et la Sicile ; le sol en est partout rocheux, nu et volcanique. On y voit le feu jaillir par trois orifices, autrement dit par trois cratères. Le plus grand ne vomit pas seulement des flammes, mais aussi des masses ou blocs ignés qui ont déjà comblé une bonne partie du détroit. D'après l'ensemble des faits observés, on croit généralement que ce sont les vents qui provoquent et suscitent les éruptions du volcan de Thermesse, de même qu'ils suscitent celles de l'Aetna, et que, quand les vents cessent, ses éruptions cessent aussi. Cette opinion, suivant nous, n'est nullement déraisonnable. Quel est en effet le principe, l'élément qui donne naissance aux vents et qui les alimente ? L'évaporation de la mer. Il n'y a donc rien d'étonnant, pour qui a assisté une fois à ce genre de spectacle, que ce soit un principe, un élément congénère qui allume le feu des volcans. Polybe trouva l'un de ces trois cratères affaissé déjà en partie sur lui-même, mais les deux autres encore intacts. Le plus grand avait cinq stades de tour à sa marge extérieure, puis allait se rétrécissant peu à peu jusqu'à ne plus avoir qu'un diamètre de cinquante pieds à un stade au-dessus du niveau de la mer, laquelle s'apercevait du reste très bien d'en haut pour peu que le temps fût calme. Voici maintenant ce qu'ajoute Polybe relativement aux vents : si c'est le Notus qui doit souffler, une noire vapeur, assez épaisse pour dérober même la vue de la Sicile, se répand autour de la petite île ; le Borée au contraire s'annonce par des flammes très claires, qu'on voit jaillir du sein dudit cratère et par des détonations plus fortes qu'à l'ordinaire ; quant aux signes qui annoncent le Zéphyr, ils tiennent le milieu en quelque sorte entre les signes avant-coureurs du Notus et les signes qui précèdent Borée. Les deux autres cratères ont la même forme, le même aspect que celui-là, mais une force éruptive beaucoup moindre, et l'on peut, d'après la différence d'intensité des détonations et d'après le point de départ des éruptions de flammes ou de fumée, pronostiquer à coup sûr le temps qu'il fera trois jours après. C'est ainsi que des gens de Lipara annoncèrent à Polybe, alors retenu à terre par un gros temps qui empêchait de mettre à la voile, que tel autre vent se lèverait bientôt, et la chose arriva effectivement comme ils l'avaient annoncée. De tout ce qui précède Polybe conclut qu'Homère, en faisant d'Aeole le dispensateur des vents (ce qui peut paraître au premier abord une fable dans toute l'acception du mot), ne nous a pas donné une pure fiction, mais bien la vérité même sous un ingénieux déguisement. On a vu au début de cet ouvrage ce que nous pensions à cet égard ; reprenons donc la suite de notre description du point où cette digression l'a interrompue.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.2.11]] [11] Et, comme nous avons déjà décrit Lipara et Thermesse, passons à Strongyle. Cette île tire son nom de sa forme arrondie ; elle est aussi de nature volcanique, mais ses éruptions, très inférieures à celles des deux autres îles en intensité, l'emportent beaucoup par l'éclat et la splendeur des feux. Aussi les mythographes en avaient-ils fait la demeure même d'Aeole. Didyme, la quatrième île du groupe, tire, comme Strongyle, le nom qu'elle porte de sa configuration. Quant à Ericussa et à Phoenicussa, qui viennent ensuite, c'est de la nature de leurs plantations qu'elles ont tiré les leurs ; elles sont d'ailleurs l'une et l'autre affectées uniquement à l'élève et au pâturage des bestiaux. Enfin, si la septième, qui est située plus au large que les autres et qui se trouve être complètement déserte, a été appelée Evonymos, c'est parce qu'on l'a juste à sa gauche quand on se rend de Lipara en Sicile. Il n'est pas rare non plus dans ces parages de voir des flammes courir à la surface de la mer, par suite apparemment de l'ouverture de quelque cratère sous-marin due aux efforts que fait incessamment le feu intérieur pour se frayer de nouvelles issues au dehors. Posidonius décrit un autre phénomène observé de son temps. «Un jour, dit-il, à l'époque du solstice d'été, on vit, dès le lever de l'aurore, la mer entre Hiera et Evonymos se gonfler d'une façon prodigieuse, continuer encore un certain temps à grossir, puis cesser tout à coup ; des embarcations se dirigèrent aussitôt de ce côté, mais la vue d'une quantité de poissons morts apportés par le flot, jointe à l'excès de la chaleur et à l'odeur infecte qui s'exhalait de la mer, effraya ceux qui les montaient et les força à s'enfuir ; une seule embarcation, pour s'être approchée davantage, perdit une partie de son monde et ramena le reste à grand'peine à Lipara et encore dans un état pitoyable, en proie à des accès de délire (d'un délire analogue à celui des épileptiques), suivis il est vrai de brusques réveils de la raison. Quelques jours après, il se forma à la surface de la mer comme qui dirait des efflorescences boueuses, accompagnées sur certains points d'un dégagement de flammes, de vapeurs et de fumée, puis cette boue durcit et forma un îlot ayant la consistance et l'aspect de la pierre meulière. Le préteur de la Sicile, Titus Flamininus, se hâta de porter le fait à la connaissance du sénat, qui à son tour envoya une députation pour célébrer sur le nouvel îlot, ainsi qu'à Lipara, un double sacrifice en l'honneur des dieux infernaux et des divinités de la mer». - D'Ericôdès à Phoynicôdès, la table chorographique marque 10 milles, puis 30 milles jusqu'à Didyme, 29 milles ensuite de Didyme à Lipara, en allant droit au N., enfin 19 milles de Lipara à la côte de Sicile ou 16 seulement en partant de Strongyle. - En face de Pachynus sont situées deux îles, l'île de Mélité, d'où l'on tire cette petite race de chiens connus sous le nom de*mélitaeens*, et l'île de Gaudos, l'une et l'autre à 88 milles dudit promontoire. Une autre île, nommée*Cossura*, se trouve placée entre le promontoire Lilybaeum et le port d'Aspis, autrement dit de Clypea, sur la côte carthaginoise, à une distance aussi de 88 milles de l'un et de l'autre points. De même Agimurus et le groupe de petites îles qui l'entourent se trouvent à portée à la fois des côtes de la Sicile et de celles de la Libye. - Ici se termine ce que nous avions à dire des îles.

### **VI, 3 - La Messapie et l'Apulie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.1]] [1] Sur le continent, nous nous étions arrêté à Métaponte, là ou finit l'ancienne Italie, il nous faut maintenant décrire les pays situés en dehors de cette limite. Le pays qui suit immédiatement est la Iapygie, que les Grecs appellent aussi*Messapie*et que les indigènes partagent en deux territoires, celui des Salentins autour du promontoire Iapygien, et celui des Calabres. Au-dessus et au N. de ce dernier peuple habitent les Peucétiens et le peuple que les Grecs désignent sous le nom de*Dauniens*. Dans la langue du pays, tout ce qui succède au territoire des Calabres s'appelle Apulie ; quelques tribus, peucétiennes pour la plupart, portent le nom particulier de*Poedicli*. La Messapie forme une sorte de presqu'île fermée par un isthme de 310 stades, qui s'étend de Brentesium à Tarente. Pour aller par mer, et en doublant le promontoire Iapygien, de l'un à l'autre de ces points, il faudrait compter environ [1400 stades]. D'autre part, de Métaponte à Tarente, il y a à peu près 220 stades, et pour s'y rendre on navigue droit à l'E. Les côtes du golfe de Tarente sont en général dépourvues d'abris ; seule, Tarente possède un port très spacieux et très beau : une grande jetée percée d'arches en ferme l'entrée, et sa circonférence mesure bien 100 stades. C'est le fond de ce port qui forme avec la mer extérieure l'isthme dont nous parlions tout à l'heure, et par le fait la ville de Tarente se trouve située dans une presqu'île ; mais, le col ou isthme de la presqu'île étant très bas de niveau, il est aisé de transporter les embarcations par-dessus, d'un bord à l'autre. Le sol de la ville est également très bas, si ce n'est aux approches de l'Acropole, où le terrain commence à s'élever d'une façon sensible. L'ancien mur d'enceinte décrit une vaste circonférence, et aujourd'hui, bien que le quartier de l'isthme soit en grande partie détruit, ce qui reste debout de l'ancienne ville, c'est-à-dire la partie qui avoisine l'entrée du port, et qui renferme la citadelle, suffit encore à former une ville d'une étendue considérable. On y remarque un très beau gymnase, avec une immense place ou agora, où s'élève une statue colossale de Jupiter, en airain, la plus grande qu'on connaisse après le colosse de Rhodes. Entre l'agora et l'entrée du port est l'Acropole, qui ne contient plus que de faibles restes du trésor d'objets d'art que la piété des anciens y avait amassé, une grande partie de ces objets d'art ayant été détruite lors de la prise de la ville par les Carthaginois, et les Romains ayant emporté le reste à titre de dépouilles et de butin, quand ils reprirent la ville de vive force. Au nombre des dépouilles était ce colosse d'*Hercule*en airain, oeuvre de Lysippe, qui figure aujourd'hui dans le Capitole, et que Fabius Maximus y a déposé naguère en commémoration de la rentrée des Romains dans Tarente.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.2]] [2] Antiochus raconte comme il suit la fondation de cette ville. «Après la guerre de Messénie, dit-il, tous ceux d'entre les Lacédémoniens qui n'avaient point pris part à l'expédition furent, en vertu d'un jugement, réduits à la condition d'esclaves et déclarés hilotes ; en même temps tous les enfants nés pendant l'expédition reçurent le nom de*Parthénies*et se virent exclus de la dignité de citoyens. Mais ces derniers ne purent endurer un tel outrage, et, comme ils étaient nombreux, ils conspirèrent la mort des Spartiates. Cependant les Spartiates avaient eu vent du danger ; ils répandirent alors sous main des émissaires chargés de tromper les conjurés par de faux semblants d'amitié et de tirer d'eux tout le détail de leur plan d'attaque. Phalanthe, l'un des Parthénies, passait pour le chef du complot, bien qu'en réalité il n'eût pas approuvé sans réserve ce projet de guet-apens. Voici quelles en étaient les dispositions : le jour des Hyacinthies, pendant la célébration des jeux dans l'Amyclaeum, les conjurés devaient, au signal que donnerait Phalanthe en se couvrant la tête de son bonnet, fondre sur les Spartiates, tous aisément reconnaissables à leur chevelure, et les massacrer. Or, au moment où les jeux allaient commencer, sur les secrets avis qui avaient fait connaître le plan des compagnons de Phalanthe, un héraut s'avança, et défendit à Phalanthe de se couvrir la tête. Les conjurés comprirent qu'ils étaient découverts, une partie se dispersa ; quant aux autres, ils implorèrent et obtinrent leur pardon, mais, en les rassurant sur leur vie, on les retint sous bonne garde. Seul Phalanthe dut se rendre à Delphes pour interroger l'oracle sur le lieu où ils pourraient être envoyés en colonie. L'oracle lui répondit :*En te donnant pour demeure Satyrium et les grasses campagnes de Tarente, je te donne aussi de devenir le fléau des Iapyges.*Les Parthénies vinrent donc à Tarente sous la conduite de Phalanthe et y reçurent bon accueil tant des populations barbares que des Crétois, premiers colons du lieu». Suivant Antiochus, ces Crétois descendaient des compagnons mêmes de Minos, qui, ayant, après le meurtre de leur roi à Camici, chez Cocalus, quitté la Sicile en toute hâte, avaient été jetés par les vents hors de leur route et poussés vers ce point de la côte d'Italie, d'où une partie avait ensuite gagné la Macédoine par terre, en faisant le tour de l'Adriatique, et s'y était fixée sous le nom de*Bottiéens*. Antiochus ajoute que le nom de Iapygie, sous lequel on désigne tout le pays jusqu'à la Daunie, lui est venu d'un fils de Dédale, appelé Iapyx, que la tradition fait naître d'une femme crétoise, et qui serait devenu lui-même l'un des chefs ou princes crétois. Quant à Tarente, c'est du héros Taras qu'elle aurait tiré son nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.3]] [3] Ephore, lui, raconte autrement la fondation de Tarente. «Les Lacédémoniens, dit-il, ayant déclaré la guerre aux Messéniens pour venger la mort de leur roi Téléclus, tué à Messène pendant la célébration d'un sacrifice, jurèrent de ne point rentrer dans leurs foyers avant d'avoir détruit Messène, et de périr plutôt jusqu'au dernier. Ils partirent ne laissant pour garder la ville que ce que Sparte comptait d'enfants tout jeunes ou de vieillards décrépits. Mais, la dixième année de la guerre, les femmes des Lacédémoniens s'étant réunies en conciliabule députèrent vers leurs maris quelques-unes d'entre elles pour leur représenter qu'ils faisaient la guerre aux Messéniens dans des conditions par trop inégales ; que ceux-ci, restant dans leurs foyers, continuaient à procréer, tandis qu'eux, en s'obstinant à ne pas vouloir quitter le territoire ennemi, laissaient leurs femmes à l'état de veuves et risquaient ainsi de dépeupler leur cité. Les Lacédémoniens pour faire droit aux représentations de leurs femmes, sans manquer pourtant à leur serment, renvoyèrent les plus vigoureux et les plus jeunes d'entre eux, qui n'avaient pu prendre part au serment commun, vu qu'ils étaient encore enfants quand ils avaient suivi l'armée en Messénie, et en les congédiant, ils recommandèrent à chacun en particulier d'avoir commerce avec toutes les jeunes filles qu'ils trouveraient à Sparte : ils supposaient que ces unions collectives avaient chance d'être plus fécondes. Les choses se passèrent de la sorte et les enfants nés de ces unions reçurent le nom de*Parthénies*. Quant à Messène, elle fut prise après un siège de dix-neuf ans, comme le marque Tyrtée dans les vers qui suivent :

|  |
| --- |
| *«Sous les murs de Messène, durant dix-neuf années, combattirent sans relâche, et le coeur toujours animé de la même constance, les pères de nos pères, héroïques guerriers ! Enfin, la vingtième année vit l'ennemi renoncer à ses grasses campagnes et descendre en fuyant des sommets élevés de l'Ithôme».* |

Les Lacédémoniens se partagèrent la Messénie ; seulement, une fois revenus dans leurs foyers, ils refusèrent de traiter les Parthénies sur le même pied que les autres citoyens, prétendant qu'ils étaient nés d'unions illégitimes. Ceux-ci se concertèrent alors avec les hilotes et complotèrent le massacre des Spartiates ; il fut convenu que le signal de l'attaque serait un*pilos*ou bonnet laconien hissé [au haut d'une pique]. Mais quelques hilotes dénoncèrent le complot. On jugea toutefois difficile de prévenir les Parthénies par une attaque à main armée, car ils étaient nombreux et étroitement unis entre eux, se regardant tous naturellement comme frères. On se borna donc à faire sortir de l'agora ceux des conjurés qui devaient hisser le signal convenu. Les autres comprirent que leur plan était découvert, et ils se tinrent cois. On se servit alors de l'influence qu'avaient sur eux leurs pères pour les décider à aller au loin fonder une colonie : s'ils trouvaient quelque emplacement suffisamment spacieux, ils devaient s'y fixer définitivement ; autrement, on les engageait à revenir et on leur promettait le cinquième des terres de la Messénie. A ces conditions ils partirent et allèrent aborder [en Iapygie] chez les Achéens ; ils les trouvèrent aux prises avec les Barbares, et, comme ils avaient voulu partager leurs dangers, ceux-ci leur permirent de fonder la ville de Tarente sur leur territoire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.4]] [4] L'ancienne Tarente avec sa constitution démocratique, était parvenue à un degré de puissance extraordinaire : elle possédait la plus forte marine de tout le littoral et pouvait mettre sur pied des armées de 30000 fantassins, de 3000 cavaliers, et de 1000 hipparques. Elle comptait en outre dans son sein beaucoup d'adeptes de la philosophie Pythagoricienne, l'un des plus distingués, notamment, Archytas, connu aussi pour être resté de longues années à la tête du gouvernement de son pays. Mais l'excès de la prospérité finit par engendrer la mollesse, et celle-ci fit de tels progrès à Tarente que le nombre des jours de fête arriva à y dépasser celui des jours ordinaires. De là naturellement une grave altération des moeurs et des institutions des Tarentins. Il me suffira, du reste, de rappeler un détail de leur administration pour en faire sentir tous les vices : je veux parler de l'emploi si fréquent fait par ce peuple de généraux étrangers. Indépendamment d'Alexandre, roi des Molosses, dont ils avaient imploré le secours contre les Messapiens et les Lucaniens, indépendamment d'Archidamus, fils d'Agésilas, à qui ils avaient eu recours plus anciennement, ils appelèrent encore dans la suite Cléonyme, Agathocle, et finalement Pyrrhus pour lutter contre Rome. Et notez qu'en appelant ces étrangers à leur aide ils ne pouvaient pourtant s'astreindre à leur obéir, de sorte qu'ils ne tardaient pas à s'en faire des ennemis. C'est ainsi qu'Alexandre voulut, uniquement en haine de leur indocilité, transporter sur le territoire de Thurium le siège de l'assemblée générale des Grecs italiotes, qui s'était toujours tenue à Héraclée, sur le territoire tarentin : il choisit sur les bords du fleuve Acalandre un vaste terrain, et, l'ayant fait entourer de murailles, décida que les synodes ou réunions générales se tiendraient là dorénavant. On s'accorde aussi généralement à regarder comme une conséquence de leur ingratitude la malencontreuse entreprise qui mit fin aux jours de ce prince. [Disons pourtant que dans la guerre contre les Messapiens au sujet d'Héraclée, ils surent agir de concert avec le roi des Dauniens et celui des Peucétiens.] La part qu'ils prirent ensuite aux guerres d'Annibal contre Rome leur fit perdre jusqu'à la liberté ; mais ils reçurent dans leurs murs une colonie romaine, et, de ce jour, la sécurité leur a été rendue, leur situation est même devenue meilleure qu'auparavant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.5]] [5] La partie de la Iapygie qui fait suite à Tarente offre un aspect riant qu'on s'explique difficilement : le sol, en effet, y est âpre et raboteux à la surface, mais il laisse voir, pour peu qu'on l'ouvre avec la charrue, une grande profondeur de terre végétale ; d'autre part, le peu d'eau dont elle est arrosée n'empêche pas qu'on n'y voie partout de gras pâturages et des bois magnifiques. J'ajouterai que tout ce pays fut naguère extrêmement peuplé et que l'on y comptait jusqu'à treize villes ; mais il a tant souffert qu'aujourd'hui, sauf Tarente et Brentesium, on n'y rencontre plus que de très petites localités. Les Salentins passent pour descendre d'une colonie crétoise. Le fameux temple de Minerve, naguère si riche, est situé dans les limites de leur territoire, ainsi que le rocher connu sous le nom de promontoire Iapygien. Ce promontoire, après s'être avancé droit au levant d'hiver jusqu'à une grande distance en mer, se recourbe vers l'O. dans la direction du Lacinium et détermine avec ce cap, situé juste vis-à-vis, l'entrée du golfe de Tarente. Les monts Cérauniens déterminent de même, avec le promontoire Iapygien, l'entrée du golfe Ionien, et l'on compte 700 stades environ pour le trajet dudit rocher ou promontoire soit au Lacinium soit aux monts Cérauniens. Le périple se décompose ainsi qu'il suit de Tarente à Brentesium. On compte d'abord 600 stades jusqu'à Baris. Cette petite ville de Baris, qu'on nomme aujourd'hui plus volontiers*Veretum*, est située à la partie extrême du territoire salentin, et il est en général plus aisé de s'y rendre de Tarente par terre que par mer. On compte ensuite 80 stades jusqu'à Leuca, autre ville fort petite, où se trouve une source remarquable par l'odeur fétide qui s'exhale de ses eaux. Suivant les mythographes, ceux des géants qui avaient survécu au désastre de Phlegra, en Campanie (autrement dits les géants Leuterniens), auraient, pour échapper à la poursuite d'Hercule, cherché un asile en ce lieu et l'y auraient trouvé, la terre elle-même s'étant ouverte pour les recevoir dans son sein ; mais de la partie séreuse de leur sang se serait formé le courant qui alimente cette source, en même temps que de leur nom toute cette côte aurait été appelée la*Leuternie*. Il y a, maintenant, 150 stades de Leuca à la petite ville d'Hydrûs ou d'Hydronte, et 400 stades d'Hydronte à Brentesium, 400 aussi d'Hydronte à l'île Sason, laquelle se trouve située à peu près à la moitié du trajet de la côte d'Epire à Brentesium, de sorte que, quand la traversée ne peut s'opérer en ligne droite, on gouverne à gauche sur Hydronte, à partir de l'île Sason, soit pour y attendre un vent favorable qui permette de gagner l'un des ports de Brentesium, soit pour y débarquer et achever le voyage par terre en passant à Rhodiae (Rudize), ville d'origine grecque et patrie du poète Ennius ce qui est plus court. On fait donc le tour d'une véritable presqu'île lorsqu'on se rend ainsi, par mer, de Tarente à Brentesium ; quant à l'isthme de la presqu'île, il est représenté par la route qui va directement de Brentesium à Tarente et qui se trouve être d'une journée de marche pour un piéton non chargé. La plupart des auteurs emploient indifféremment les noms de Messapie, de Iapygie, de Calabre et de Salentine, pour désigner cette presqu'île, quelques-uns pourtant les distinguent, ainsi que nous l'avons marqué plus haut. - Toutes les petites places que nous venons d'énumérer sont situées sur la côte même.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.6]] [6] Dans l'intérieur des terres nous trouvons Rudiae, Lupiae et Aletia, cette dernière à une faible distance de la côte ; puis, au centre même de l'isthme, Uria, où l'on voit encore debout le palais d'un des anciens rois ou tyrans du pays. Ce que dit Hérodote d'une certaine ville d'Hyria, en Iapygie, qui aurait été bâtie par des Crétois, détachement égaré de la flotte que Minos conduisait en Sicile, ne peut s'entendre que de la ville d'Uria dont nous parlons ou de celle de Veretum. Brentesium passe aussi pour avoir été fondée par les Crétois ; mais le fut-elle par la bande venue de Cnosse avec Thésée, ou par les compagnons de Minos que Iapyx ramenait de Sicile ? Les deux versions ont cours. On s'accorde du reste à penser que ces Crétois ne restèrent pas dans le pays et qu'ils le quittèrent même au bout de peu de temps pour aller se fixer dans la Bottiée. Plus tard (c'était au temps de ses rois), Brentesium se vit enlever une bonne partie de son territoire par les Lacédémoniens de Phalanthe ; néanmoins, quand ce héros eut été chassé de Tarente, Brentesium s'empressa de l'accueillir, et voulut, qui plus est, après sa mort, lui ériger un tombeau magnifique. Le territoire de cette ville est plus fertile que celui de Tarente : le sol, en effet, bien qu'un peu léger, n'y donne que d'excellents produits. On en vante beaucoup aussi le miel et les laines. Enfin son port est plus avantageusement disposé que celui de Tarente : une entrée unique mène à différents bassins, tous de forme sinueuse, ce qui les abrite parfaitement du côté de la mer et les fait ressembler aux branches d'un bois de cerf. C'est même à cette circonstance que la ville doit son nom : son port compris, elle figure tout à fait la tête d'un cerf, et justement*Brention*, en messapien, signifie tête de cerf. Le port de Tarente, au contraire, pour être de forme trop évasée, n'est qu'imparfaitement abrité du côté de la mer, sans compter qu'il se termine par un bas-fond.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.7]] [7] J'ajouterai que, comme le trajet le plus direct, soit de la côte de Grèce, soit de la côte d'Asie, aboutit à Brentesium, c'est à Brentesium aussi que viennent débarquer tous les voyageurs qui se proposent d'aller à Rome. Deux routes s'offrent ensuite à eux : l'une, où l'on ne peut guère cheminer qu'à dos de mulet, traverse le territoire des Peucétiens-Poedicles, celui des Dauniens, et le Samnium jusqu'à Bénévent, en passant à Egnatia d'abord, puis à Coelia, à Netium, à Canusium et à Herdonia. L'autre prend par Tarente, et pour cela s'écarte un peu sur la gauche, ce qui fait faire un circuit qui allonge la distance d'une journée de marche environ : on l'appelle la*voie Appienne*. Les chariots peuvent y circuler plus aisément. Elle passe par les villes d'Uria et de Venouse, qui sont situées, la première juste à mi-chemin entre Tarente et Brentesium, la seconde sur la frontière du Samnium et de la Lucanie. Près de Bénévent, au moment d'entrer en Campanie, les deux routes parties de Brentesium se confondent en une seule, qui conserve le nom de*voie Appienne*, et continue jusqu'à Rome par Caudium, Calatia, Capoue, Casilinum, Sinuessa, etc. : le reste de son parcours a été précédemment décrit. La longueur totale de la voie Appienne de Rome à Brentesium mesure 360 milles. Une troisième route, qui part de Rhegium, va rejoindre la voie Appienne en Campanie, après avoir traversé le Brutium, la Lucanie et le Samnium, et franchi les monts Apennins, ce qui la rend plus longue de trois ou quatre journées que celle qui part de Brentesium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.8]] [8] Il y a aussi double ligne de navigation entre Brentesium et la côte opposée : une première ligne aboutit aux monts Cérauniens et à la partie adjacente du littoral soit de l'Epire, soit de la Grèce ; la seconde aboutit à Epidamne, et, bien qu'étant la plus longue (car elle mesure 1000 stades et l'autre seulement 800), elle est également fort suivie, ce qui tient à l'heureuse situation d'Epidamne à portée des populations de l'Illyrie et de celles de la Macédoine. - Longeons, maintenant, la côte de l'Adriatique à partir de Brentesium ; la première ville que nous rencontrons est Egnatia, rendez-vous général de tous ceux qui vont à Barium soit par terre, soit par mer : notons seulement que pour y aller par mer il faut attendre le souffle du Notus. Egnatia est le point extrême du territoire des Peucétiens sur le littoral, comme Silvium l'est dans l'intérieur. Tout ce territoire des Peucétiens est âpre et montagneux, ce qui se conçoit, vu qu'il fait partie encore, on peut dire, de la chaîne de l'Apennin. Sa population primitive paraît avoir été une colonie d'Arcadiens. Il y a de Brentesium à Barium 700 stades environ, c'est-à-dire la même distance que de Tarente à l'une et à l'autre de ces deux villes. Le territoire qui suit immédiatement est occupé par les Dauniens, puis viennent les Apuliens proprement dits, lesquels s'étendent jusqu'aux Frentans. Toutefois, comme ces noms de Peucétiens et de Dauniens ne sont plus jamais employés par les gens du pays, qu'ils ne l'ont même été qu'à une époque fort ancienne, et que toute cette contrée s'appelle aujourd'hui l'*Apulie*, on ne saurait déterminer avec exactitude les limites respectives de ces peuples, et nous n'aurions que faire, nous, de l'entreprendre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.9]] [9] De Barium au fleuve Aufidus, sur lequel est situé l'emporium ou marché des Canusites, on compte 400 stades, à quoi il faut ajouter 6 stades pour remonter jusqu'à l'emporium même. Tout à côté est Salapia, qui est comme le port d'Argyrippe. Sans être, en effet, fort éloignées de la mer, Canusium et Argyrippe sont situées dans la plaine même : après avoir été jadis, à en juger par le développement de leur enceinte, les deux plus grandes villes d'origine grecque qu'il y eût en Italie, elles se trouvent aujourd'hui singulièrement déchues de ce qu'elles étaient. La seconde, qui, avant de porter ce nom d'Argyrippe, s'était appelée*Argos Hippium*, porte actuellement le nom d'*Arpi*. L'une et l'autre du reste passent pour avoir été fondées par Diomède, dont la domination sur toute cette contrée est attestée et par le nom même de la plaine [dite Campus Diomedis] et par maint autre indice ou vestige, notamment par ces vénérables offrandes qu'on voit encore suspendues dans le temple de Minerve à Lucérie, autre ville de l'antique Daunie, fort déchue également. Il y a, en outre, à peu de distance de la côte deux îles connues sous le nom d'*îles de Diomède*. L'une d'elles est sûrement habitée ; quant à l'autre, on la dit déserte. C'est dans cette même île que la fable a placé la disparition mystérieuse de Diomède et la métamorphose de ses compagnons en oiseaux reconnaissables, dit-on, aujourd'hui encore, à leur extrême douceur et à de certaines habitudes qui rappellent tout à fait celles de la vie humaine, à un certain instinct, notamment, qui les fait s'apprivoiser avec les bons et les éloigne au contraire des méchants et des impies. Nous avons mentionné ci-dessus les traditions qui ont cours chez les Hénètes relativement au même héros et les honneurs que ce peuple continue à lui rendre. Ajoutons que Siponte, ville distante de Salapia de 140 stades environ, et que les Grecs avaient nommée d'abord Sepiûs à cause de la quantité de sèches (*sêpiôn*) que la mer vomit sur cette plage, paraît avoir été fondée aussi par Diomède. Entre ces deux villes de Salapia et de Siponte se trouvent une rivière navigable et une grande lagune, qui servent l'une et l'autre au transport des denrées venant de Siponte, du blé surtout. On remarque en outre près d'une montagne de la Daunie, appelée le*Drium*, deux*hérôon*consacrés l'un à Calchas et l'autre à Podalire : le premier est situé tout au haut de la montagne, et l'usage, quand on vient y consulter l'oracle, est d'immoler un bélier noir et de s'envelopper, pour dormir, dans la peau de la victime ; l'autre au contraire est situé tout au bas, au pied même de la montagne et à 100 stades environ de la mer : un ruisseau s'en échappe, dont les eaux sont souveraines pour guérir les différentes maladies des bestiaux. En avant du golfe que forme ici la côte, on voit s'étendre à une distance de 300 stades en mer et dans la direction du levant le promontoire Garganum : qu'on double ensuite ce promontoire et l'on rencontre immédiatement après la petite ville d'Urium. Le cap Garganum est juste en face des îles de Diomède. Le pays que nous venons de parcourir produit de tout et en très grande quantité. Il est, en outre, éminemment favorable à l'élève des chevaux et des moutons ; les laines qu'on en exporte ont moins de lustre peut-être, mais assurément plus de moëlleux que les laines de Tarente. Il faut dire que toutes les vallées y sont si profondément encaissées qu'elles se trouvent à l'abri des intempéries de l'air. Certains auteurs ajoutent au sujet de Diomède qu'il avait commencé à creuser ici un canal allant jusqu'à la mer, mais qu'ayant été rappelé dans sa patrie il y fut surpris par la mort et laissa ce travail et mainte autre entreprise utile inachevés. C'est là une première version sur sa mort ; une autre le fait rester jusqu'au bout et mourir en Daunie ; une troisième, purement fabuleuse, et que j'ai déjà eu occasion de rappeler, parle de sa disparition mystérieuse dans l'une des îles qui portent son nom ; enfin, l'on peut regarder comme une quatrième version cette prétention des Hénètes de placer dans leur pays sinon la mort, du moins l'apothéose du héros.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.10]] [10] On a vu plus haut comment nous avions décomposé, d'après Artémidore, l'intervalle de Brentesium au mont Garganum ; le Chorographe, lui, compte pour le même intervalle 165 milles, évaluation bien inférieure à celle d'Artémidore. En revanche, il compte du Garganum à Ancône 254 milles, et cette évaluation est supérieure de beaucoup à celle d'Artémidore qui ne compte que 1250 stades du Garganum au fleuve Aesis, voisin d'Ancône. Quant à Polybe, qui dit s'être servi d'un*miliasme*partant de la pointe de Iapygie, il compte 562 milles jusqu'à la ville de Sila et 178 milles de ladite ville à celle d'Aquilée. Mais ces différentes mesures ne sauraient s'accorder avec l'étendue que tous les auteurs, et ceux-ci tous les premiers, prêtent à la côte d'Illyrie entre les monts Cérauniens et le fond de l'Adriatique ; car les 6000 stades qu'ils lui reconnaissent la feraient plus longue que la côte opposée, tandis qu'elle est notoirement beaucoup plus courte. Nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de faire remarquer le désaccord qui existe entre les différents auteurs, surtout au sujet des distances. Ajoutons qu'en pareil cas nous n'émettons jamais notre avis personnel que lorsqu'il nous arrive de discerner sûrement la vérité, nous bornant autrement à rapporter textuellement les opinions des auteurs. Mais il arrive quelquefois aussi que les auteurs ne nous fournissent aucune indication ; on ne doit pas s'étonner alors qu'un ouvrage tel que le nôtre, à la fois si long, si difficile, ne puisse être absolument complet et que nous négligions de temps à autre, non pas assurément ce qui se trouve avoir une véritable importance, mais de petits détails comme ceux-là, peu utiles en somme à connaître et dont l'omission, passant inaperçue, n'ôte rien ou presque rien au mérite de l'ensemble.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.3.11]] [11] Dans l'intervalle du Garganum à Ancône et immédiatement après le Garganum, la côte nous présente un golfe profond, dont le pourtour est habité par les Apuliens proprement dits. Ces peuples parlent la même langue que les Dauniens et les Peucétiens, et à tous autres égards se confondent avec eux : au moins est-ce là ce qu'on observe aujourd'hui, car il est probable qu'anciennement ces populations différaient entre elles et que c'est ce qui a donné lieu à cette triple dénomination. Anciennement aussi tout ce pays était riche et prospère, mais les campagnes d'Annibal et les différentes guerres qui ont suivi l'ont dévasté. C'est là notamment que fut livrée cette bataille de Cannes, où les Romains et leurs alliés firent de si énormes pertes. Au fond du golfe dont nous venons de parler est un lac ; au-dessus de ce lac, maintenant, dans l'intérieur des terres, s'élève une ville nommée, comme le chef-lieu des Sidicins, Teanum,*Teanum Apulum*. Mais ici l'Italie paraît perdre sensiblement de sa largeur, et il ne reste plus entre Teanum et les environs de Dicaearchia, d'une mer à l'autre, qu'un isthme de moins de 1000 stades. Passé le lac, si nous continuons à ranger la côte dans la même direction, nous atteignons bientôt le pays des Frentans et la ville de Buca, car la distance est juste la même du lac à Buca que du Garganum au lac, à savoir de 200 stades. Quant au reste de la côte, au delà de Buca, il a été précédemment décrit.

### **VI, 4 - Causes de la puissance romaine**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/italie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 6.4.1]] [1] Après avoir dépeint, trop longuement peut-être, l'aspect physique de l'Italie, nous voudrions indiquer les causes, les causes principales, qui ont élevé si haut la puissance romaine. La première cause, à notre avis, est que l'Italie se trouve être aussi sûrement gardée que pourrait l'être une île, puisque la mer l'entoure presque de tous les côtés et que dans le court intervalle où la mer ne la baigne point un rempart de montagnes infranchissables la protége. Nous ferons remarquer, en second lieu, que l'Italie, dont les côtes sont généralement dépourvues d'abris, possède cependant quelques ports merveilleusement beaux et spacieux, deux conditions excellentes, en ce que l'une préserve le pays des attaques du dehors, pendant que l'autre permet à ses habitants de prendre au besoin l'offensive et facilite en même temps l'importation des marchandises. Enfin l'Italie a un troisième avantage, c'est de réunir en elle différents climats et différentes températures : de là, en effet, l'extrême variété d'animaux et de plantes, soit utiles, soit nuisibles, qu'on y rencontre, et cette richesse qu'elle offre en productions de toute nature pouvant servir aux besoins de la vie. Nous avons déjà dit que la péninsule s'étend en longueur généralement du N. au S. et que sa longueur, déjà très grande par elle-même, se trouve encore accrue de toute celle de la Sicile, qui fait pour ainsi dire corps avec elle : or, on juge de la douceur ou de la rigueur du climat d'un pays, suivant que la température en est élevée, basse ou moyenne ; il s'ensuit donc nécessairement que l'Italie, j'entends l'Italie actuelle, placée comme elle est à égale distance des températures extrêmes et allongée comme elle est, doit participer surtout de la nature des climats tempérés et en posséder tous les priviléges. Ceci du reste résulte encore pour elle d'une autre cause : comme la chaîne de l'Apennin, en traversant la Péninsule dans toute sa longueur, laisse encore assez de place libre des deux côtés pour que de belles plaines et de fertiles coteaux s'y déploient, il n'y a pas par le fait une seule partie de l'Italie qui ne se trouve jouir à la fois des avantages des pays de montagnes et de ceux des pays de plaine. Ajoutez la multitude et l'imporportance des cours d'eau et des lacs que l'Italie renferme, la quantité de sources [minérales], chaudes ou froides, qu'on y voit jaillir à la surface du sol, précieux remèdes par lesquels la nature semble avoir voulu venir en aide à la santé de ses habitants et dont l'existence n'exclut pas celle de nombreuses mines riches en métaux de tout genre. Quant à la profusion de matériaux, d'aliments que ce pays met à la disposition de l'homme et des animaux, quant à l'excellence de ses divers produits, il faut renoncer à en parler dignement. Enfin, placée comme elle est, entre la Grèce et les plus riches provinces de la Libye, l'Italie se trouve former pour ainsi dire le centre des plus grands Etats, et, comme sa supériorité, sous le rapport de la fertilité et de l'étendue, semble l'appeler à une sorte d'hégémonie ou de prédominance sur tout ce qui l'entoure, cette proximité des principaux Etats est encore un avantage de plus qui lui facilite l'exercice du pouvoir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 6.4.2]] [2] Faut-il, maintenant, à cette description générale de l'Italie joindre au moins une courte esquisse de l'histoire du peuple romain, de ce peuple qui l'a conquise et s'en est fait ensuite, comme qui dirait, un point d'appui pour conquérir le monde ? Eh bien ! qu'il nous suffise de rappeler qu'après la fondation de Rome les Romains vécurent plusieurs générations heureux sous la sage administration de leurs rois, mais qu'ayant vu le dernier de ces rois, Tarquin, abuser odieusement de son pouvoir, ils le chassèrent et se donnèrent une constitution mixte, tenant à la fois de la monarchie et de l'aristocratie. Ils s'étaient associé, dès auparavant, les Sabins et les Latins ; mais, comme ils ne trouvèrent point toujours ces deux peuples, non plus que leurs autres voisins, animés à leur égard de dispositions bienveillantes, ils furent en quelque sorte forcés de les traiter en ennemis et de s'agrandir à leurs dépens. Ils continuaient à s'étendre ainsi de proche en proche, quand on les vit eux-mêmes tout d'un coup, et sans que personne pût s'y attendre, dépossédés de leur propre cité, qu'ils ne tardèrent pas du reste à reprendre, et cela aussi brusquement qu'ils l'avaient perdue. Polybe place ce double événement dix-neuf ans après la bataille navale d'Aegos Potamos, c'est-à-dire juste à la même époque que le traité d'Antalcidas. Une fois ce danger écarté, les Romains achevèrent de réduire le Latium en leur pouvoir. Ils enlevèrent ensuite aux Tyrrhènes, ainsi qu'aux Celtes des bords du Pô, cette liberté dont ils avaient si fort abusé, puis triomphant successivement des Samnites, des Tarentins et de Pyrrhus, ils se trouvèrent bientôt avoir conquis toute l'Italie, tout ce qu'on nomme aujourd'hui l'Italie, à l'exception toutefois de la région qui avoisine le Pô. Sans attendre que la guerre de ce côté fût complètement terminée, ils passèrent en Sicile, arrachèrent cette île aux Carthaginois, puis revinrent à la charge contre les Celtes ou Gaulois des bords du Pô. Mais ils n'avaient pas encore achevé de les réduire qu'Annibal entrait en Italie. Alors commença la seconde guerre punique, suivie bientôt de la troisième, laquelle se termina par la destruction de Carthage et la réduction en province romaine de la Libye et de la portion de l'Ibérie qui avait appartenu aux Carthaginois. Cependant différents peuples avaient formé avec Carthage une sorte de ligue contre Rome : c'étaient les Grecs, les Macédoniens et les peuples d'Asie compris en deçà de l'Halys et du Taurus, cette ligue fut ce qui amena les Romains à conquérir les Etats du roi Antiochus et ceux de Philippe et de Persée. Et comme, à cette occasion, les Illyriens et les Thraces, voisins de la Grèce et de la Macédoine, avaient pris eux-mêmes les armes, on vit s'allumer de ce côté une nouvelle guerre qui se prolongea jusqu'à la pleine et entière soumission des pays situés tant en deçà de l'Ister qu'en deçà de l'Halys. Il en fut de même du côté de l'Ibérie, de la Celtique et de ces autres pays que nous voyons aujourd'hui dans la dépendance de Rome. L'Ibérie, effectivement, ne cessa point d'être en butte aux attaques des Romains, qu'ils ne l'eussent ravagée tout entière et domptée par leurs armes : à la guerre contre Numance succédèrent celles de Viriathe et de Sertorius et finalement celle des Cantabres, peuple qui ne put être réduit que par César-Auguste. Avec la Gaule, tant la Gaule cisalpine que la Gaule transalpine, avec la Ligurie, les Romains ne procédèrent longtemps aussi que par attaques partielles, mais sous les auspices de César, la guerre devint générale, et, continuée par Auguste, elle aboutit à la conquête définitive de ces pays. Enfin des frontières de la Gaule, comme de la base d'opération la plus avantageuse, les armées romaines sont parties récemment pour envahir la Germanie, et déjà maints triomphes ont enrichi Rome des dépouilles de ces nouveaux ennemis. Dans la Libye, maintenant, où les pays indépendants de Carthage avaient été confiés à des rois sujets ou tributaires, on vit quelques-uns de ces rois chercher à secouer le joug, mais on les punit en leur retirant ce qu'on leur avait laissé. Seul Juba continua de régner sur toute la Maurusie et sur une bonne partie de la Libye, grâce à sen attachement constant pour l'alliance romaine. Les mêmes faits se sont produits en Asie : gouvernée d'abord par des rois qui s'étaient reconnus sujets de Rome, l'Asie a vu ces rois ou bien s'éteindre sans postérité comme les Attales et les princes de Syrie, de Paphlagonie, de Cappadoce, et d'Egypte, ou bien se révolter et perdre leur trône, comme ont fait Mithridate Eupator et Cléopâtre, reine d'Egypte ; et voilà comment aujourd'hui tout le pays en deçà du Phase et de l'Euphrate, à l'exception d'une partie de l'Arabie, relève directement des Romains et des chefs nommés par eux. Quant aux Arméniens et à ces peuples connus sous le nom d'*Albaniens*et d'*Ibères*, qui habitent au-dessus de la Colchide, ils n'auraient besoin que de la présence d'un légat romain : cela seul suffirait à les contenir, et, s'ils s'agitent aujourd'hui, c'est qu'ils savent les Romains occupés ailleurs. J'en dirai autant des populations qui bordent l'Euxin au delà des bouches de l'Ister, encore ne parlé-je ni des Bosporites ni des Nomades, car les premiers sont parfaitement soumis et les autres, qui ne sauraient être d'ailleurs, vu leur caractère insociable, d'aucune utilité pour Rome, ne demandent qu'à être surveillés. Enfin plus loin, c'est-à-dire à des distances inaccessibles, il n'y a plus guère que des tribus éparses de Scénites et de Nomades. Les Parthes, il est vrai, qui touchent aux frontières de l'Empire, possèdent une puissance redoutable, eux-mêmes cependant baissent aujourd'hui la tête et subissent l'ascendant des Romains et de leurs princes : non seulement ils ont renvoyé ces trophées élevés naguère à la honte de Rome, mais leur roi Phraate a voulu confier aux soins d'Auguste ses fils et ses petits-fils, précieux otages destinés à leur concilier cette haute amitié ; plus d'une fois aussi de nos jours les Parthes ont fait venir de Rome le prince qu'ils voulaient avoir à leur tête ; enfin il semble qu'ils soient au moment de se remettre eux et leurs biens à la discrétion des Romains. Pour en revenir à l'Italie, je dirai qu'après s'être vue, sous la domination romaine, déchirée à plusieurs reprises par la guerre civile, elle a été, ainsi que Rome, arrêtée sur cette pente funeste de corruption et de ruine par la seule vertu de sa nouvelle constitution et par la sagesse de ses princes. Il serait difficile en effet de concevoir pour un si vaste Empire d'autre gouvernement que le gouvernement d'un seul, que le gouvernement du père sur sa famille, d'autant que jamais à aucune époque il n'a été donné aux Romains et à leurs alliés de goûter une paix et une prospérité aussi complète que celle que leur a procurée César-Auguste, du jour où il a été investi de cette sorte d'autocratie, et dont Tibère, son fils et son successeur, continue à les faire jouir, en le prenant pour règle de sa politique et de son administration, tout comme ses propres enfants, Germanicus et Drusus, se règlent sur lui dans le concours zélé qu'ils lui prêtent.

## **Livre VII : Le reste de l’Europe**

### **VII, 1 - La Germanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.1.1]] [1] Après avoir décrit l'Ibérie, la Celtique, l'Italie et les îles qui les avoisinent, nous avons à parler présentement du reste de l'Europe ; or, fixons au préalable la division la plus conforme à la nature des lieux. Le reste de l'Europe comprend, d'une part, tout ce qui se prolonge vers l'E. au delà du Rhin jusqu'au Tanaïs et à l'ouverture du lac Maeotis, et, d'autre part, tout ce qui s'étend au S. de l'Ister, entre l'Adriatique et la rive gauche du Pont, jusqu'à la Grèce et à la Propontide. Il est de fait que le cours de l'Ister se trouve couper en deux et à peu près dans toute sa longueur la contrée dont nous parlons : ce fleuve, qui est le plus grand d'Europe, après avoir coulé d'abord au midi, tourne brusquement de 1'0 à l'E., dans la direction du Pont ; il prend sa source à la pointe ou extrémité occidentale de la Germanie, assez près même du fond de l'Adriatique, puisqu'il n'en est guère qu'à 1000 stades, et, après s'être relevé quelque peu vers le nord, vient finir dans le Pont-Euxin, non loin des bouches du Tyras et du Borysthène : il forme donc, on le voit, la limite méridionale des pays situés au delà du Rhin et de la Celtique, c'est-à-dire des populations galatiques et germaniques qui s'étendent jusqu'aux Bastarnes, aux Tyrégètes et au fleuve Borysthène, et de ces autres populations qui vont du Borysthène au Tamaïs et à l'embouchure du Palus Maeotis, remplissant tout l'intervalle de la mer Pontique à l'Océan, en même temps qu'il sert de limite septentrionale aux populations Illyriennes et Thraces, qui, avec un certain nombre de tribus étrangères, celtiques et autres, occupent tout le pays jusqu'à la Grèce.  
  
Mais parlons d'abord de la région située au delà de l'Ister, car la description n'en est pas à beaucoup près aussi compliquée que celle de la région citérieure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.1.2]] [2] Passé le Rhin, tout de suite après les Celtes ou Gaulois, on rencontre, en allant vers l'E, la nation des Germains. Comparés aux Celtes, les Germains offrent bien quelques petites différences, ils ont par exemple des moeurs plus sauvages, une taille plus élevée, les cheveux plus blonds, mals à cela près ils leur ressemblent fort et l'on retrouve chez eux les mêmes traits, le même caractère, le même genre de vie que nous avons précédemment décrits chez les Celtes. C'est même là, croyons-nous, ce qui leur a fait donner par les Romains le nom qu'ils portent : les Romains amont reconnu en eux les propres frères des Gaulois, et les auront appelés Germani, d'un mot de leur langue qui désigne les frères nés de même père et de même mère.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.1.3]] [3] Une première division de la Germanie comprend le pays qui borde le Rhin depuis sa source jusqu'à son embouchure, et l'on peut dire que tout ce territoire riverain forme le côté occidental de ladite contrée et en représente exactement la largeur.  
  
Mais des peuples qui l'habitaient, une partie a été transportée eu Gaule par les Romains ; une autre, prenant les devants, a d'elle-même quitté ses foyers et s'est enfoncée dans l'intérieur des terres : c'est ce qu'ont fait les Marses par exemple. Restent [les Usipes] aujourd'hui peu nombreux, avec une partie de la nation des Sugambres.  
  
Aux populations riveraines du Rhin, dans l'intervalle de ce fleuve à l'Albis ou Elbe, succèdent d'autres peuples ou tribus germaniques. L'Elbe est un fleuve dont le cours, presque parallèle à celui du Rhin jusqu'à l'Océan, se trouve avoir juste la même longueur. Dans le même intervalle on rencontre encore plusieurs fleuves ou cours d'eau navigables, l'Amasias entre autres, qui fut témoin d'une victoire navale de Drusus sur les Bructères. Tous se dirigent également du S. au N. et coulent vers l'Océan ; car la Germanie s'élève sensiblement dans sa partie méridionale et forme là une chaîne de montagnes, qui court vers l'E. et qui, par sa proximité des Alpes, semble faire partie de cette grande chaîne ; certains auteurs ont même affirmé la chose positivement, en se fondant sur la situation respective des deux chaînes et sur l'analogie des essences qu'elles produisent l'une et l'autre. Il s'en faut bien pourtant que ces montagnes de la Germanie atteignent à l'immense altitude des Alpes. C'est dans cette partie de la Germanie que s'étend la forêt Hercynienne, et que se trouve répandue la nation des Suèves. Quelques tribus suéviques, celle des Quades notamment, habite l'intérieur même de la forêt : on y rencontre aussi Buiaemum, cette résidence du roi Marobod, qui, pour la peupler, y a transplanté naguère différentes tribus, celle entre autres des Marcomans, ses compatriotes. Ce Marobod, simple particulier à l'origine, s'était emparé du pouvoir à son retour de Rome : il avait passé là toute sa jeunesse auprès d'Auguste, qui l'avait comblé de ses faveurs. Une fois de retour dans sa patrie, il devint en peu de temps l'un des principaux chefs et réunit sous ses lois, indépendamment des Marcomans que je viens de nommer la grande nation des Luges, la tribu des Didunes, celles aussi des Butons, des Lugi Manes, des Sudins et jusqu'aux Semnons, tribu nombreuse appartenant à la nation des Suèves. Mais les Suèves, nous l'avons dit, n'habitent pas tous l'intérieur de la forêt Hercynienne, on en trouve encore en dehors, et jusqu'aux frontières des Gètes : ils forment donc, en réalité, une très grande nation, puisqu'ils sont répandus depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, et qu'ils ont même quelques-unes de leurs tribus établies actuellement au delà de ce dernier fleuve, témoins les Hermundures et les Langobards, qui, pour être plus à l'abri [des armes romaines], ont émigré en masse sur la rive ultérieure de l'Elbe. C'est, du reste, une habitude commune à tous les peuples de la Germanie, que cette facilité à se déplacer, et qui tient à l'extrême simplicité de leur vie, à ce qu'ils n'ont ni champs à cultiver, ni argent à amasser, mais habitent de simples cabanes, demeures provisoires et éphémères, ne se nourrissant guère que des produits de leurs troupeaux, et cela à la façon des Nomades, qu'ils imitent encore en ce que, comme eux, ils sont toujours prêts à charger le peu qu'ils possèdent s sur leurs chariots, et à s'en aller, suivis de leurs troupeaux, où bon leur semble. La même partie de la Germanie compte beaucoup d'autres nations, mais qui sont toutes inférieures à celle des Suèves à savoir : les Chérusques, les Chattes, les Gamabrives, les Chattuariens, et, plus près de l'Océan, les Sugambres, les Chaubes, les Bructères, les Cimbres, les Campes, les Caülques, les Campsianes et d'autres encore. Dans la même direction que l'Amasias coulent les fleuves Visurgis et Lupias : ce dernier n'est qu'à 600 stades environ du Rhin, et traverse le territoire des Petits-Bructères. Citons aussi le Salas, car c'est dans le pays compris entre le Rhin et ce fleuve que Drusus Germanicus faisait la guerre, lorsque la mort vint arrêter le cours de ses succès : il avait soumis la plupart des peuples que nous nommions tout à l'heure, et jusqu'aux îles qui bordent la côte de la Germanie, Burchanis, notamment, qu'il enleva après un siège en règle.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.1.4]] [4] Ces peuples germains ne nous sont connus que depuis qu'ils sont devenus les ennemis des Romains, ennemis acharnés, qui ne cèdent un moment que pour s'armer de nouveau ou peur émigrer en masse. On en aurait connu un plus grand nombre, si Auguste eût permis à ses généraux de franchir l'Elbe, et de poursuivre au delà de ce fleuve les tribus émigrantes ; mais ce prince avait compris que le meilleur moyen d'en finir avec la guerre actuelle était de ne pas inquiéter les populations d'au delà de l'Elbe, alors parfaitement tranquilles, et de ne point leur donner occasion de s'unir à ses ennemis. Le signal de la guerre était parti des bords du Rhin, de chez les Sugambres, qui avaient alors pour chef un certain Melon ; et, l'agitation se propageant, on avait vu chaque peuple de la Germanie à son tour menacer et pousser les Romains, puis se soumettre, mais pour s'insurger encore sans souci des otages livrés, sans respect de la foi promise. Avec ces peuples, il y a tout intérêt à être méfiant : ceux à qui les Romains s'étaient fiés sont ceux précisément qui leur ont fait le plus de mal, témoins les Chérusques et leurs alliés, qui, après avoir attiré dans une embuscade Quintilius Varus et les trois légions qu'il commandait, les ont égorgés contre la foi des traités. Toute la nation, du reste, a chèrement expié sa trahison en même temps qu'elle fournissait au second Germanicus l'occasion du plus éclatant triomphe, car on vit le triomphateur traîner à sa suite les personnages, hommes et femmes, les plus illustres de la nation des Chérusques : à savoir le chef Segimund, fils de Ségeste, avec son fils Thumelic, jeune enfant de trois ans, et sa soeur Thusnelda, femme d'Arminius, le ruême qui commandait l'armée Chérusque, lors de la lâche et perfide agression dirigée contre Varus, et qui aujourd'hui encore s'efforce d'entretenir et de prolonger la guerre ; Sesithac, fils de Sigimer, autre chef Chérusque, avec sa femme Rhamis, dont le père Ucromer commande à la nation des Chattes, et le Sicambre Deudorix, fils de Baetorix, propre frère de Melon. Ségeste le beau-père d'Arminius, qui, dès le commencement des hostilités s'était séparé hautement de son gendre, et qui avait passé dans le camp romain à la première occasion favorable, Ségeste, comblé d'honneurs pour sa défection, assistait au défilé de tous ces captifs, ses enfants. Le grand prêtre des Chattes, Libès, figurait aussi dans cette pompe triomphale, avec maint autre prisonnier de distinction appartenant aux différents peuples vaincus, Galliques, Campsianes, Bructères, Usipes, Chérusques, Chattes, Chattuariens, Dandutes et Tubantes.  
  
La distance du Rhin à l'Elbe ne serait que de 3000 stades, si l'on pouvait la franchir en ligne droite, mals les sinuosités de la route, partout coupée de marécages et de forêts, obligent à faire un long circuit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.1.5]] [5] La plus remarquable de ces forêts, la forêt Hercynienne, couvre de ses hautes et épaisses futaies les pentes abruptes de tout un massif de montagnes, cercle immense ayant pour centre ce canton fertile et peuplé dont nous avons parlé plus haut, qu'avoisinent les sources de l'Ister et du Rhin, le lac situé entre deux et les marais formés par les débordements du Rhin. Le circuit de ce lac est de plus de 500 stades, et sa traversée en ligne droite de près de 200 . Il s'y trouve en outre une île dont Tibère fit sa base d'opérations dans le combat naval qu'il livra aux Vindéliciens. Ajoutons que le dit lac se trouve, être, comme la forêt Hercynienne elle-même, plus méridional que les sources de l'Ister, et qu'il faut nécessairement, quand on vient de la Gaule et qu'on veut traverser la forêt Hercynienne, franchir d'abord le lac, puis l'Ister, après quoi des chemins plus faciles vous conduisent par une suite de plateaux ou de hautes vallées jusqu'au coeur de la forêt. Tibère avait laissé le las à une journée de marche derrière lui, quand il rencontra les sources de l'Ister. Bordé dans une faible partie de sa circonférence par les Rhétiens, le même lac l'est sur un espace beaucoup plus étendu par les Helvètes et les Vindéliciens. [Puis, aux Vindéliciens du côté de l'E. succèdent les Noriques) et le désert des Boïens, lequel s'étend jusqu'à la Pannonie. Tout ce pays, mais surtout la partie occupée par les Helvètes et les Vindéliciens, se compose de hautes plaines. Quant aux Rhétiens et aux Noriques, ils atteignent la crête même des Alpes et redescendent du côté de l'Italie, les premiers jusque dans le voisinage des Insubres, les seconds jusqu'aux frontières des Carnes et au territoire d'Aquilée.  
  
Il y a une autre grande forêt, dite la forêt Gabreta, qui s'étend en deçà du pays des Suèves, tout comme la forêt Hercynienne, qu'occupent encore un certain nombre de tribus Suéviques, s'étend au delà.

### **VII, 2 - Digression sur les Cimbres**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.2.1]] [1] Dans ce que l'histoire nous dit des Cimbres, tout n'est pas vrai, et, à côté de faits d'une certitude absolue, il y a de notoires mensonges. Ainsi, comment admettre que les Cimbres aient été chassés de la Chersonnèse, leur primitive demeure, par une grande marée de l'Océan, et que ce soit là la cause qui a fait d'eux un peuple de brigands et de nomades, quand nous les voyons aujourd'hui encore occuper les mêmes lieux qu'ils habitaient naguère ? Il est constant que l'ambassade qu'ils ont envoyée à Auguste pour lui offrir en présent ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux, à savoir leur chaudière sacrée, et pour solliciter, arec l'amitié du prince, le pardon de leurs fautes, venait de la Chersonnèse et y est retournée après avoir obtenu ce qu'elle demandait. N'est-il pas ridicule d'ailleurs de supposer que c'est le dépit, le dépit contre un phénomène naturel et constant, contre un phénomène se produisant deux fois par jour, qui a pu chasser tout un peuple de ses foyers ? Sans compter que cette marée extraordinaire a tout l'air d'une fiction : car, si les marées de l'Océan sont susceptibles d'accroissement et de diminution, ces variations elles-mêmes sont réglées et périodiques. Je ne crois pas non plus ce que nous dit tel historien, que les Cimbres menacent et repoussent de leurs armes le flot qui monte, ni ce qu'avance Ephore au sujet des Celtes ou Gaulois, que, pour s'exercer à ne rien craindre, ils regardent tranquillement la mer détruire leurs habitations, se contentant de les rebâtir après, et que les inondations ont toujours fait chez eux plus de victimes que la guerre : si ces historiens eussent réfléchi à la régularité des marées et à cette circonstance, que des peuples habitant les bords de l'Océan devaient connaître la limite atteinte par le flot, ils n'eussent pas assurément écrit de semblables absurdités. Eh quoi ! des populations habituées à voir le flux et le reflux de l'Océan se produire deux fois par jour ne se seraient jamais doutées que ce fût là un phénomène naturel et sans danger, un phénomène commun à toutes les côtes de l'Océan et non particulier à celle qu'ils habitaient ! La chose est inadmissible. Je n'admets pas non plus que les cavaliers dont parle Clitarque se soient enfuis à toute bride en voyant la mer monter et qu'ils aient encore failli être engloutis par les flots, car je ne sache pas que la mer monte avec une telle rapidité ; c'est par degrés au contraire et de façon insensible que le flot avance toujours. J'ajoute qu'un phénomène comme celui-là, qui se renouvelle chaque jour et qui frappe les oreilles de tous ceux qui approchent, avant même de frapper leurs yeux, n'était point de nature à causer un tel effroi ni à mettre les gens en fuite comme eût pu faire un danger subit et imprévu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.2.2]] [2] Posidonius a donc bien raison de faire honte aux historiens qui débitent de pareils mensonges. Mieux inspiré, il croit, lui, que les Cimbres, naturellement pillards et vagabonds, ont dû pousser leurs courses jusqu'aux environs du Palus Maeotis et que c'est à cause d'eux que le Bosphore a été appelé Cimmérien (Cimmérien pour Cimbrique), les Grecs ayant changé apparemment le nom de Cimbres en celui de Cimmériens. Il ajoute que les Boïens, possesseurs autrefois de la forêt Hercynienne, s'y virent attaquer par les Cimbres, mais les repoussèrent ; et que ceux-ci descendirent alors vers l'Ister et le pays des Scordisques, peuple d'origine galatique ou gauloise, pour passer ensuite chez les Teuristes ou Taurisques, autre peuple Gaulois, et finalement chez les Helvètes ; que ces derniers, bien que fort riches eux-mêmes et d'humeur pacifique, ne purent se contenir en voyant les richesses des Cimbres, ces richesses acquises par le vol et le pillage, surpasser les leurs, et voulurent, les Tigurins surtout et les Toygènes, partir en masse avec eux, mais que les Romains ne laissèrent pas de les exterminer tous, aussi bien les Cimbres que leurs alliés, les Cimbres, comme ils avaient déjà franchi les Alpes et pénétré en Italie, et les autres comme ils étaient encore dans la Gaule Transalpine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.2.3]] [3] Suivant les mêmes historiens, c'était une coutume chez les Cimbres, que leurs femmes, qui prenaient part à toutes leurs expéditions, fussent accompagnées elles-mêmes de prêtresses ou de prophétesses, reconnaissables à leurs cheveux blancs, à leur robe blanche que retenait une écharpe de carbase ou de lin très fin agrafée par-dessus, à leur ceinture de cuivre et à leurs pieds nus. Amenait-on des prisonniers dans le camp, ces prêtresses, le glaive à la main, allaient au-devant d'eux, et, après les avoir couronnés de fleurs, les conduisaient vers un grand bassin de cuivre pouvant contenir vingt amphores et contre lequel était appliquée une sorte d'échelle ou de marchepied ; l'une d'elles y montait, et, tirant après soi jusqu'à la hauteur du bassin qu'elle dominait ainsi chaque captif à son tour, elle l'égorgeait, prononçant telle ou telle prédiction suivant la manière dont le sang avait jailli dans le bassin. Quant aux autres, elles ouvraient le corps des victimes et, d'après l'examen des entrailles, annonçaient et promettaient la victoire. Les mêmes femmes, pendant que les Cimbres combattaient, ne cessaient de frapper les claies d'osier qui recouvraient leurs chariots, faisant ainsi à dessein un bruit épouvantable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.2.4]] [4] La Germanie septentrionale, avons-nous dit, borde l'Océan et nous est parfaitement connue depuis les bouches du Rhin, où elle commence, jusqu'à l'embouchure de l'Elbe : ses principaux peuples sont les Sugambres et les Cimbres. En revanche toute la contrée au delà de l'Elbe qui avoisine l'Océan nous est complètement inconnue : nous ne voyons pas en effet qu'aucun des anciens navigateurs se soit avancé vers l'E. le long des côtes de l'Océan jusqu'à l'entrée de la mer Caspienne et les vaisseaux romains n'ont pas encore dépassé l'embouchure de l'Elbe ; il n'y a pas de voyageur non plus qui ait suivi et exploré par terre tout le littoral de l'Océan. Nous pouvons bien affirmer qu'en continuant à marcher, dans le sens de la longueur de la terre habitée, à l'E. de l'embouchure de l'Elbe, on doit rencontrer l'embouchure du Borysthène et le rivage septentrional du Pont, car la chose résulte des climats et des distances parallèles ; mais quels sont les peuples qui habitent au delà des Germains proprement dits et de leurs plus proches voisins ? sont-ce déjà les Bastarnes, comme le croient la plupart des géographes ? ou bien faut-il placer avant les Bastarnes les Iazyges, les Roxolans ou telle autre nation*hamaxaeque*, c'est ce qu'il nous serait difficile de décider. Nous ne saurions dire non plus si, sur toute cette longueur de pays, les peuples que nous venons de nommer descendent jusqu'aux bords de l'Océan ou s'il existe le long de l'Océan comme une zone intermédiaire que le froid ou telle autre cause rend inhabitable ; ou bien encore s'il n'y aurait pas à partir des bouches de l'Elbe, entre la mer et les Germains Orientaux, des peuples d'une autre race établis là à demeure. Ajoutons que la même obscurité plane sur toutes les nations du Nord faisant suite aux Germains ; car nous ne saurions dire davantage au sujet des Bastarnes, des Sauromates et en général des peuples qui habitent au-dessus du Pont, s'ils sont éloignés de la mer Atlantique et de combien ils le sont, ou si leurs possessions s'étendent jusqu'à ses rivages mêmes.

### **VII, 3 - La Germanie méridionale**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.1]] [1] Pour ce qui est de la Germanie méridionale au delà de l'Elbe, nous dirons qu'elle se trouve, dans la partie du moins qui touche au fleuve, encore occupée par des tribus Suéviques, mais qu'aux Suèves succèdent bientôt les Gètes. Le pays qu'habitent ceux-ci commence par être fort resserré : bordé au midi par l'Ister, il longe du côté opposé les montagnes de la forêt Hercynienne, qui y projette même quelques contreforts, après quoi il s'élargit et s'étend vers le N. jusqu'au pays des Tyrégètes. Nous ne pouvons pas malheureusement déterminer avec précision la limite qui sépare les deux peuples. On est si ignorant de la topographie de ces contrées qu'on a admis l'existence des Monts Rhipées et des Hyperboréens et pris au sérieux cette double fiction des mythographes, ainsi que les mensonges du Massaliote sur les pays qui bordent l'Océan boréal, mensonges à vrai dire habilement déguisés sous un grand appareil de science astronomique et mathématique. Mais nous ne saurions, nous, avoir recours à de semblables autorités. Il y a bien encore ce fameux passage d'une des tragédies de Sophocle où l'on voit Orithye enlevée par Borée «de l'autre côté du Pont, à l'extrémité de la terre» et transportée là «aux sources mêmes de la nuit et au seuil des immenses plaines du ciel, antique jardin de Phébus». Mais ce ne serait pas là non plus une autorité à faire valoir ici. Imitons donc la réserve de Socrate dans le*Phèdre*de Platon, et, écartant ce mythe d'Orithye, tenons-nous-en aux données positives de l'histoire, tant ancienne que moderne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.2]] [2] Or, nous voyons que les anciens Grecs faisaient des Gètes un peuple Thrace, que ce peuple habitait dans le principe les deux rives de l'Ister et cela en compagnie des Mysiens, ou, comme on les appelle aujourd'hui, des Moesiens, Thraces aussi d'origine et de qui sont issus ces Mysiens actuellement établis entre la Lydie, la Phrygie et la Troade. Ajoutons que les Phrygiens ne sont autres que les Briges et qu'ils sont par conséquent eux-mêmes d'origine thracique, comme les Mygdoniens, les Bébryces, les Maedobithyniens, les Biihyniens, les Thynes et peut-être aussi les Mariandyniens ; seulement ces peuples Thraces ont complèement abandonné l'Europe, tandis que les Mysiens y ont conservé des établissements. Posidonius estime (et suivant moi il a raison) que ce sont ces Mysiens d'Europe qu'Homère a voulu désigner quand il a dit [en parlant de Jupiter] (*Iliade*, XIII, 3) :

*«Ses yeux étincelants se détournent et regardant à l'opposite il contemple la terre qui nourrit les Thraces,  
dompteurs de chevaux, et les belliqueux Mysiens, si redoutables dans la mêlée».*

Et en effet, que l'on entende ceci des Mysiens de l'Asie, le sens du passage, aussitôt, devient incohérent : vouloir que Jupiter en détournant la vue de la Troade ait embrassé d'un même regard à la fois la Thrace et la Mysie, la Mysie que rien ne sépare de la Troade, et qui y touche, qui la presse par derrière et de chaque côté, tandis qu'elle est séparée de la Thrace par toute la largeur de l'Hellespont, mais c'est confondre les continents, c'est ignorer, qui plus est, le sens de l'expression employée par Homère !*Détourner les yeux*(*palin trepen*) ne peut vouloir dire ici que*regarder derrière soi*: or, concevons que de la Troade notre vue se porte sur les pays qui y sont adossés ou qui s'étendent à droite et à gauche ; c'est devant nous apparemment que nous regarderons et non pas derrière. Et la preuve se trouve complétée par la suite du passage, puisqu'au nom des Mysiens le poète a joint ceux des Hippémolges, des Galactophages et des Abiens, qui ne sont autres que des Scythes et des Sarmates*hamaxoeques*, et qu'aujourd'hui encore l'on trouve ces peuples, avec des tribus Bastarniques, mêlés aux Thraces, plus à vrai dire aux Thraces de la rive ultérieure de l'Ister, mais pourtant aussi à ceux de la rive citérieure, lesquels sont mélangés en outre de populations celtiques, telles que les Boïens, les Scordisques et les Taurisques. Notons en passant que certains auteurs donnent aux Scordisques le nom de Scordistes et que les Taurisques sont quelquefois appelés et Teurisques et Tauristes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.3]] [3] Suivant Posidonius, ces Mysiens [d'Europe] sont des populations tranquilles et pieuses qui, par dévotion, s'abstiennent de rien manger qui ait eu vie et se privent à cause de cela de la chair même de leurs troupeaux, pour ne se nourrir que de miel, de lait et de fromage, ce qui les a fait appeler quelquefois*théosèbes*et*capnobates*; mais il existe en outre chez tous les peuples Thraces des hommes, appelés*ctistes*, qui se vouent au célibat et qui, revêtus par là comme qui dirait d'un caractère sacré, sont honorés des populations et protégés contre toute insulte ; et, à en croire Posidonius, Homère n'aurait fait que combiner, que réunir ces différentes données quand il nous a dépeint ces vertueux Hippémolges, ces peuples qui ne se nourrissent que de lait (*galaktophagous*), et qui, étrangers à toutes les jouissances de la vie (*abious*), peuvent bien être appelés les plus justes des hommes. En employant notamment le mot*abious*Homère aurait voulu faire allusion à ces voeux de célibat, jugeant suivant toute apparence qu'une vie de perpétuel veuvage, une vie sans hymen est une vie incomplète, incomplète au même degré que l'était la maison de Protésilas, une fois privée et veuve de son chef. Quant à l'épithète d'*agchemachous*, que le poète a jointe au nom des Mysiens, Posidonius l'explique en disant que les Mysiens [d'Europe] sont effectivement à l'occasion de bons et de braves soldats qui soutiennent sans en être ébranlés (*aporthêtoi*) le choc impétueux de l'ennemi. Seulement il voudrait que, dans le treizième livre de l'*Iliade*, à la leçon*Musônt'agchemachôn*on substituât celle-ci*Moisôvt'agchemachôn*[autrement dit qu'on substituât le nom de Moesiens à celui de Mysiens.]  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.4]] [4] Mais, sans compter qu'il peut paraître oiseux de toucher à une leçon admise et consacrée depuis des siècles, il est infiniment plus probable qu'en Europe comme en Asie le nom de Mysiens est l'ancien nom, et que celui de Moesiens qu'on donne aujourd'hui à ces populations de la Thrace n'est qu'une altération de la forme primitive. Personne ne voudra croire non plus que l'expression*abious*dont s'est servi Homère se rapporte aux privations du célibat plutôt qu'à celles de la vie nomade, de la vie*hamaxoeque*. En général l'injustice et la fraude naissent des contrats auxquels donne lieu la possession, l'acquisition des biens ; on conçoit donc parfaitement qu'Homère ait appelé*les plus justes des hommes*des peuples [connus pour ne posséder rien] et pour vivre de si peu de chose et à si peu de frais, et l'on peut même dire qu'il n'y a rien de plus logique, d'autant que nos philosophes, aujourd'hui encore, semblent identifier en quelque sorte la justice avec la tempérance, en s'attachant, comme ils le font, par-dessus tout, à réduire leurs besoins et à simplifier leur vie, au risque parfois de tomber dans le cynisme par l'exagération de leur principe. Mais le célibat, dans les idées des peuples Thraces surtout, et dans celles des Gètes en particulier, n'impliquait absolument rien de pareil. Voyez plutôt le portrait que Ménandre a tracé d'eux (et évidemment il n'invente pas, il peint d'après nature) :

*«Nous autres Thraces, tous tant que nous sommes, nous autres Gètes surtout  
(car je suis Gète et je me fais gloire de mon origine) nous ne sommes pas précisément des modèles de continence»,*

ce que le poète explique un peu plus bas en donnant de cet amour immodéré des femmes les exemples que voici :

|  |
| --- |
| *«Chez nous jamais on ne se marie à moins de dix, onze ou douze femmes, quand on n'en épouse pas davantage. Et si par hasard quelqu'un vient à mourir n'en ayant épousé que quatre ou cinq, savez-vous ce que disent les gens du pays ? Le pauvre homme ! mais il n'a point été marié, mais il n'a point connu l'amour !»* |

Et bien d'autres témoignages confirment ce que dit ici Ménandre. Or, on l'avouera, il n'est guère vraisemblable que des peuples, qui font consister le malheur de la vie à n'avoir pas un grand nombre de femmes, regardent en même temps comme l'homme vertueux, comme le juste par excellence celui qui se voue au célibat. S'il était vrai d'ailleurs qu'aux yeux des Gètes les plus fervents adorateurs de la Divinité, ceux que nous appelons*théosèbes*et*capnobates*, fussent précisément les hommes qui fuient le commerce des femmes, il y aurait là quelque chose de tout à fait opposé aux idées communes, car c'est aux femmes généralement qu'on attribue l'initiative des pratiques religieuses et ce sont bien elles en effet qui entraînent les hommes dans tous ces excès de zèle à l'égard des Dieux, dans ces fêtes, dans ces prières et adorations perpétuelles, tandis qu'il est rare de voir un homme vivant seul se livrer à de semblables pratiques. Consultez encore Ménandre à ce sujet, écoutez-le se plaindre par la bouche d'un mari qu'il met en scène de tout l'argent que les femmes dépensent en sacrifices :

*«Les dieux nous ruinent, nous autres surtout, pauvres maris ;  
car nous avons toujours quelque fête indispensable à célébrer».*

Ecoutez-le formuler encore les mêmes griefs par la bouche de son Misogyne :

*«C'était, de bon compte, cinq sacrifices par jour : sept filles esclaves rangées en cercle  
autour de nous faisaient retentir les cymbales, tandis que les autres hurlaient en choeur».*

Et dites s'il n'y a pas quelque chose d'absurde à prétendre que les Gètes ont toujours considéré le célibat comme la perfection de la piété ! En revanche, il est une chose qu'on ne peut révoquer en doute et qui ressort, non seulement des détails que nous fournit Posidonius, mais de toute la suite de l'histoire des Gètes, c'est que le zèle religieux a été de tout temps le trait dominant du caractère de ce peuple.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.5]] [5] Ainsi l'histoire nous parle d'un certain Gète, nommé Zamolxis, qui, après avoir été esclave de Pythagore et avoir recueilli de la bouche de son maître quelques notions de la science des astres, complétées plus tard en Egypte, où sa vie errante l'avait amené, revint ensuite dans son pays, y attira l'attention des chefs et du peuple par les prédictions qu'il savait tirer des signes et phénomènes célestes et finit par persuader au roi d'associer à son pouvoir un homme qui, comme lui, pouvait être l'interprète des volontés des Dieux. Il s'était vu alors nommer grand prêtre du Dieu que les Gètes honorent le plus, mais ce n'était là qu'un commencement, et l'on en était venu avec le temps à le considérer lui-même comme Dieu. Il faut dire qu'ayant trouvé en un lieu inaccessible une caverne profonde il s'y était confiné, n'en sortant plus que rarement et ne communiquant guère qu'avec le roi et ses ministres ; ajoutons que le roi lui-même l'avait aidé à tromper les populations, voyant qu'elles étaient devenues bien plus dociles à ses ordres depuis qu'elles les croyaient dictés par l'inspiration même des Dieux. Seulement, la coutume s'en est perpétuée jusqu'à nous et depuis Zamolxis il s'est toujours trouvé quelque imposteur comme lui prêt à devenir le conseiller du prince régnant et à recevoir des Gètes ce titre de*Dieu*. De même la montagne où Zamolxis s'était retiré et qui de son temps passait pour sacrée est souvent encore aujourd'hui appelée le Mont-Sacré, mais son vrai nom [et il appartient également à la rivière qui passe au pied] est Cogaeonum. Sous Byrebistas, ce roi des Gètes contre qui le divin César se disposait à marcher, c'était un certain Decaeneus qui était investi de cette haute dignité. Enfin les Gètes ont continué dans une certaine mesure à pratiquer l'abstinence de tout aliment ayant eu vie, conformément au précepte pythagoricien introduit chez eux par Zamolxis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.6]] [6] A la rigueur encore on conçoit, on s'explique des doutes comme ceux que Posidonius a émis au sujet de ce passage d'Homère relatif aux Mysiens et aux vertueux Hippémolges ; mais ce qu'en dit Apollodore au début du second livre de son*Commentaire sur le catalogue des vaisseaux*ne saurait être toléré. Partant de cette proposition d'Eratosthène, qu'il approuve et adopte sans réserve, «qu'Homère et en général les anciens ont bien connu la Grèce, mais n'ont absolument rien su des contrées lointaines, faute d'avoir eu l'habitude des longs voyages par terre et l'expérience de la navigation au long cours», Apollodore convient qu'Homère, quand il parle des rochers d'Aulis, des collines d'Etéone, des colombes de Thisbé et des belles pelouses d'Haliarte, peint les choses telles qu'elles sont, mais il nie formellement que lui et les autres aient rien su des contrées éloignées de la Grèce. «Ainsi, dit-il, sur une quarantaine de fleuves qui se jettent dans le Pont, il n'y en a pas un, j'entends des plus célèbres, tels que l'Ister, le Tanaïs, le Borysthène, l'Hypanis, le Phase, le Thermodon et l'Halys, qui soit mentionné dans Homère. - Les Scythes ne le sont pas davantage, mais en revanche le poète imagine ces vertueux Hippémolges, ces Galactophages, ces Abiens ! - Il connaît les Paphlagoniens de l'intérieur, d'après le rapport apparemment de quelques voyageurs qui avaient approché par terre de leurs frontières, mais ceux du littoral lui sont demeurés inconnus, ce qui se conçoit du reste, puisque dans ce temps-là personne ne naviguait dans ces parages, que le Pont était désigné sous le nom de Mer*Axène*ou Inhospitalière, tant à cause de la rigueur supposée du climat que de la réputation de férocité des populations de la côte, des Scythes notamment, qui, disait-on, immolaient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et buvaient dans leurs crânes, et qu'en somme le nom de*Pont-Euxin*date seulement de l'établissement des colonies Ioniennes sur tout ce littoral. - Par malheur il n'est pas moins ignorant de la géographie de l'Egypte et de la Libye, car il ne parle nulle part des crues du Nil, ni des dépôts d'alluvion qui comblent la mer à l'embouchure de ce fleuve, non plus que de l'isthme compris entre la mer Erythrée et la mer d'Egypte, non plus que de l'Arabie et en général des pays situés dans le voisinage de l'Ethiopie et de l'Océan, à moins que Zénon le philosophe n'ait raison et qu'il faille lire le fameux vers de l'*Odyssée*ainsi qu'il suit :

*«J'ai visité les Ethiopiens, les Sidoniens et les Arabes» (*Od. IV, 83).

Au surplus qu'on ne s'étonne point de cette ignorance d'Homère, puisqu'on voit des poètes bien postérieurs à lui ignorer eux-mêmes tant de choses et abuser du merveilleux au point de nous parler de peuples Hémicynes, Mégalocéphales et Pygmées, comme Hésiode ; de peuples Stéganopodes, comme Alcman ; de peuples Cynocéphales, Sternophthalmes, Monommates, comme Aeschyle, sans compter mille autres fictions du même genre». Et des fictions des poètes passant à celles des historiens, Apollodore rappelle leur fameuse chaîne des Monts Riphées, leur mont Oryum, et ce qu'ils disent du séjour des Gorgones et de celui des Hespérides, et la Méropide de Théopompe, et la Kimmeris d'Hécatée, et la Panchaia d'Evhémère, voire ce qu'on lit dans Aristote au sujet de ces pierres [formées] de sables de rivière et qui fondent à la pluie, et de cette ville de Libye, de cette Dionysopolis, qu'un même voyageur ne peut pas retrouver, ne peut pas visiter deux fois. Il nous dénonce aussi parmi les historiens ceux qui placent dans les parages de la Sicile le théâtre de l'*Odyssée*d'Homère. «Le théâtre réel des erreurs du héros, fait-il, à la bonne heure ; c'est là ce qu'il fallait dire, et que, dans l'intérêt de ses fictions, Homère lui a substitué l'Océan. Que d'autres s'y soient trompés, passe encore, mais Callimaque est impardonnable, lui, un grammairien de profession, d'avoir prétendu reconnaître l'île de Calypso dans Gaudos, et dans Corcyre l'île de Schérie». Apollodore signale en outre comme des mensonges notoires ce que d'autres historiens nous ont dit de Gérènes, de l'Acacesium, et la mention qu'ils ont faite de localités telles que Demos dans Ithaque, Pelethronium dans le Pélion et Glaucopium à Athènes ; il ajoute encore quelques faits du même genre, et clôt ainsi cette longue série de critiques empruntées pour la plupart à Eratosthène, et en générai dénuées de fondement, comme toutes celles du même auteur que nous avons déjà eu occasion de citer. Car, si nous sommes prêt à concéder à Eratosthène ainsi qu'à Apollodore que le plus souvent sur ces questions les modernes sont plus instruits que ne l'étaient les anciens, en revanche le procédé de critique, de critique à outrance, dont ils usent, surtout envers Homère, nous paraît singulièrement attaquable, d'autant qu'on pourrait leur dire, si l'on voulait récriminer, qu'ils ne sont jamais si prompts à taxer Homère d'ignorance que quand eux-mêmes ignorent les choses.  
  
Mais les différentes critiques que nous venons d'énumérer se trouvent relevées par nous, chacune en son lieu et place, soit dans notre description particulière, soit dans notre description générale de la terre habitée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.7]] [7] Ici nous n'avons voulu nous arrêter qu'à celle qui porte sur ce passage d'Homère relatif aux Thraces, aux Mysiens terribles dans la mêlée, aux vertueux HIPPEMOLGES, aux GALACTOPHAGES, et aux ARIENS, les plus justes des hommes, pour comparer ce que nous en disons Posidonius et moi avec ce qu'eux-mêmes en ont dit. Il y aurait bien à faire au préalable une observation générale, c'est qu'Eratosthène et Apollodore se trouvent avoir argumenté juste à l'encontre de leur thèse, puisque, d'après celle-ci, les anciens auraient été infiniment plus ignorants que les modernes de la géographie de ces pays lointains, et que le contraire, non seulement en ce qui concerne les pays éloignés de la Grèce, mais en ce qui concerne la Grèce elle-même, résulte des preuves ou exemples allégués par eux ; mais nous avons dit que nous réserverions provisoirement les autres parties de la discussion, n'en examinons donc actuellement que ce qui a trait à l'objet qui nous occupe.  
  
Suivant Eratosthène et Apollodore, si Homère n'a point nommé les Scythes, s'il n'a rien dit de la férocité avec laquelle ils immolaient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et buvaient dans leurs crânes, de cette férocité qui avait fait appeler le Pont primitivement mer*Axène*ou*Inhospitalière*, tandis qu'il a mentionné sous les noms d'Hippémolges, de Galactophages et d'Abiens et représenté comme les plus vertueux et les plus justes des hommes, des peuples imaginaires qu'on ne retrouve en aucun lieu de la terre, c'est uniquement par ignorance. - Mais d'où vient, dirons-nous, que les anciens ont appelé le Pont mer Axène ou Inhospitalière, s'ils ignoraient cette férocité des peuples qui le bordent, et le nom justement du plus féroce d'entre eux, à savoir le nom des Scythes ? D'où vient, s'il n'a jamais existé par delà les Mysiens, les Thraces et les Gètes de peuples Hippémolges, Galactophages et Abiens, qu'aujourd'hui même nous en puissions signaler ? Car les peuples que nous nommons Hamaxoeques et Nomades vivent uniquement des produits de leurs troupeaux, ne se nourrissant que de lait et de fromage, d'*hippacé*surtout ou de fromage fait de lait de jument, et ils ne savent ni amasser, ni gagner de l'argent, le commerce se réduisant pour eux à un simple échange de marchandises. Comment se peut-il, maintenant, qu'Homère ait parlé d'Hippémolges et de Galactophages et qu'il n'ait pas connu les Scythes, les Scythes que les auteurs de ce temps-là qualifient expressément d'Hippémolges, témoin ce passage d'Hésiode cité par Eratosthène :  
  
«Les Aethiopiens, les Lygiens et les Scythes Hippémolges ?» Enfin qu'y a-t-il d'étonnant que la vue de tant d'injustices qui se produisent chez nous à l'occasion des contrats ait donné l'idée à Homère de représenter comme le type de la justice et de la vertu des hommes qui, loin de passer leur vie dans les contrats et les spéculations, ne possèdent rien en propre que leur coupe et leur épée, et mettent en commun tout le reste, à commencer par les femmes et les enfants, ainsi que le rêvait Platon ? Aeschyle, d'accord sur ce point avec Homère, n'a-t-il pas dit, lui aussi, en parlant des Scythes :

*«Ils vivent d'hippacé, mais possèdent des lois sages» ?*

Et n'est-ce pas là, aujourd'hui encore, l'idée qu'on se fait en Grèce du caractère des Scythes ? Ne les considérons-nous pas, tous tant que nous sommes, comme la simplicité et la franchise même, comme tout à fait exempts de malice, comme infiniment plus sobres et plus tempérants que nous, bien qu'en réalité l'influence de nos moeurs, qui a déjà altéré le caractère de presque tous les peuples, en introduisant chez eux le luxe et les plaisirs, source nouvelle de mille artifices et de mille convoitises, ait pénétré jusque chez les peuples barbares, et sensiblement corrompu leurs moeurs, celles des Nomades entre autres ? Il a suffi, par exemple, que ces peuples aient voulu essayer de la mer pour que leurs moeurs se soient aussitôt gâtées, et qu'on les ait vus se livrer à la piraterie, immoler des étrangers et prendre des différentes nations avec lesquelles ils se mêlaient le goût du luxe et les habitudes mercantiles, tendances qui semblent à vrai dire devoir adoucir les moeurs, mais aui, par le fait, les corrompent en substituant la duplicité à cette précieuse simplicité dont nous parlions tout à l'heure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.8]] [8] Mais, du temps de nos pères (et cela est d'autant plus vrai qu'on se rapproche davantage de l'époque d'Homère), le caractère des Scythes et l'idée qu'on s'en faisait en Grèce étaient bien réellement tels que le marque le poète. Voyez le portrait que fait Hérodote du roi des Scythes attaqué par Darius, et le message de ce barbare au grand roi ; voyez le portrait que fait Chrysippe [de Satyrus] et de Leucon, rois du Bosphore. La même simplicité règne et dans les Lettres des anciens Perses et dans ce qui nous reste d'*Apophthegmes*ou de*Dits mémorables*des Egyptiens, des Babyloniens et des Indiens ; et, si Anacharsis, Abaris et tel autre Scythe ont acquis tant de célébrité parmi les Grecs, c'est qu'ils possédaient au plus haut degré ce que l'on peut appeler les vertus caractéristiques de leur nation, la douceur, la simplicité et la justice.  
  
Pourquoi même remonter si haut ? Lorsque Alexandre, fils de Philippe, dans son expédition contre les Thraces d'au delà de 1'Haemus, envahit le territoire des Triballes, il voulut, sachant que les possessions de ce peuple s'étendaient jusqu'à l'Ister et comprenaient même l'île Peucé, située dans le fleuve à portés de la rive occupée par les Gètes, il voulut, dis-je, passer dans cette île, mais il ne le put, faute d'embarcations, le roi des Triballes, Syrmus, s'y étant retiré et ayant refusé de l'y laisser descendre. Il franchit alors le fleuve sur un autre point, et, ayant attaqué les Gètes, il s'empara de leur ville, mais pour regagner aussitôt ses Etats, comblé de présents et par ces peuples qu'il venait de vaincre et par Syrmus lui-même. Durant la même expédition (c'est Ptolémée, fils de Lagus, qui raconte le fait), Alexandre reçut une députation des Celtes de l'Adriatique chargée de conclure avec lui un pacte d'alliance et d'amitié. Il fit à ces Barbares le plus cordial accueil, et, dans la chaleur du festin, se prit à leur demander ce qu'ils redoutaient le plus au monde, croyant bien qu'ils allaient prononcer son nom ; mais leur réponse fut qu'ils ne redoutaient rien que de voir le ciel tomber sur eux que, du reste, ils attachaient le plus haut prix à l'amitié d'un homme tel que lui. Or, n'avons-nous pas là encore la preuve de la simplicité barbare ? D'un côté, ce roi qui refuse à Alexandre l'entrée de son île pour lui envoyer ensuite des présents et s'unir à lui d'amitié ; et de l'autre, ces ambassadeurs gaulois qui déclarent ne rien craindre au monde, mais ne rien tant priser aussi que l'amitié des grands hommes ! Plus récemment, au temps des successeurs d'Alexandre, Dromichaetès, roi des Gètes, est attaqué par Lysimaque et le fait prisonnier ; il lui donne le spectacle de sa pauvreté et de celle de son peuple, le spectacle aussi de leur sobriété, puis il l'invite à ne plus porter désormais la guerre chez des hommes comme eux, mais à rechercher plutôt leur amitié, et, cela dit, il le traite en hôte, conclut alliance avec lui et lui rend sa liberté.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.9]] [9] Ephore, lu même, dans le quatrième livre de son*Histoire*, intitulé*l'Europe*, après avoir parcouru un à un tous les pays d'Europe jusqu'à la Scythie, termine en disant «que les peuples Scythes et Sauromates sont loin d'avoir tous les mêmes moeurs ; qu'ainsi les uns poussent la cruauté jusqu'à manger de la chair humaine, tandis qu'il en est d'autres qui s'abstiennent de manger même de la chair des animaux ; que les historiens en général ont beaucoup parlé de cette férocité des Scythes, parce qu'ils savaient combien le terrible et le merveilleux sont propres à frapper les esprits, mais qu'il faut donner aussi la contre-partie en faisant connaître ce qu'il y a dans ces peuples de bon et d'exemplaire ; qu'il parlera, lui, en conséquence, de ceux d'entre les Scythes qui ont mérité d'être appelés*les plus justes des hommes*; qu'il existe notoirement parmi les Scythes Nomades des tribus entières qui n'ont pour se nourrir que le lait de leurs juments, et qui l'emportent sur tous les autres peuples par le respect qu'elles ont de la justice, et qu'on les trouve en termes exprès mentionnées par les poètes, soit par Homère, quand il nous montre Jupiter

*«Abaissant ses regards sur la terre des Galactopliages et des Abiens, les plus justes des hommes»,*

soit par Hésiode, dans ce passage de sa*Description*ou*Période de la Terre*, où l'on voit Phinée conduit par les Harpyes

*«Jusqu'au pays que les Galactophages habitent avec leurs chariots pour unique demeure».*

Remontant ensuite de l'effet à la cause, Ephore explique comment il est naturel que des hommes, qui peuvent mener une vie si sobre et se passer de richesses, se gouvernent entre eux d'après la plus rigoureuse équité, mettant tout en commun, voire leurs femmes, leurs enfants, leur famille, en même temps qu'ils restent vis-à-vis de l'étranger indomptables et invincibles, ne possédant rien de ce qui pourrait leur faire accepter la servitude. Ephore cite aussi Choerilus pour avoir dit, dans sa description du défilé de l'armée de Darius sur le fameux pont jeté par ce prince en travers du Bosphore :

*«Puis paraissent les Saces, nation de pasteurs, Scythes d'origine ; ils habitent au coeur même de l'Asie  
de riches campagnes fertiles en blé, mais leur vraie patrie est le lointain désert où errent les Nomades,  
ces hommes vertueux et justes».*

Enfin il rappelle qu'Anacharsis, ou, comme il l'appelle, le philosophe Anacharsis, appartenait à cette même nation ; et que, s'il a été rangé au nombre des sept Sages, c'est précisément à cause de sa sobriété, de sa modération et de son intelligence ; il veut même que le soufflet de forge, l'ancre à deux branches et la roue du potier soient autant d'inventions d'Anacharsis. En invoquant, comme je le fais, le témoignage d'Ephore, je sais fort bien qu'il n'est pas toujours lui-même des plus véridiques, qu'il ne l'est pas notamment dans ce qu'il rapporte ici d'Anacharsis (comment admettre, en effet, qu'Anacharsis ait inventé la roue du potier, qu'Homère, plus ancien que lui, connaissait déjà ?) ; seulement, j'ai voulu constater qu'il y avait eu chez les anciens, aussi bien que chez les modernes, une sorte de tradition commune représentant ces Nomades, ceux surtout qui vivent isolés aux extrémités de la terre, comme des peuples qui se nourrissent uniquement de laitage, qui savent se passer de richesses, et qui ont plus que les autres hommes le sentiment de la justice, mais que ce n'était là en aucune façon une invention d'Homère.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.10]] [10] De même au sujet des Mysiens et de la mention qu'en a faite Homère, je suis en droit de poser un dilemme à Apollodore ; je n'ai qu'à lui demander si, à ses yeux, les Mysiens, dont parle le poète lorsqu'il dit «Les belliqueux Mysiens et les vertueux Hippémolges», ne sont aussi que des peuples imaginaires, ou s'il reconnaît en eux les Mysiens de l'Asie, que répondra-t-il ? qu'il entend le passage en question des Mysiens de l'Asie, mais alors il commet un grossier contre-sens, ainsi que je l'ai démontré plus haut ; qu'il l'entend de peuples imaginaires, comme s'il n'existait point de peuples Mysiens en Thrace, mais alors il affirme le contraire de ce qui est, car on a vu, de nos jours encore, Aelius Catus prendre 50 000 hommes sur la rive ultérieure de l'Ister et chez les Gètes, peuple qui parle la même langue que les Thraces, et les transporter dans la Thrace proprement dite, où on les connaît actuellement sous le nom de Moesiens, soit que ce fût là effectivement le nom de leurs ancêtres, qui ne l'auraient changé en celui de Mysiens qu'après être passés en Asie, soit que déjà en Thrace, à l'origine, le nom de Mysiens eût été le leur, ce qui paraît plus conforme à l'histoire et au témoignage d'Homère. - En voilà du reste assez sur ce sujet. Je reprends la suite de ma description.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.11]] [11] Et sans plus insister sur l'histoire ancienne des Gètes, je passe aux événements contemporains. Un Gète, nommé Byrebistas, devenu parmi les siens chef suprême ou*épistate*, entreprit de réparer les maux qu'avaient causés à la nation ses guerres continuelles ; il y réussit et la releva si bien par le travail, la sobriété et la discipline, qu'en peu d'années il eut fondé un grand empire et soumis aux Gètes la plupart des nations voisines. Déjà même les Romains commençaient à s'inquiéter, l'ayant vu franchir audacieusement l'Ister, pousser ses courses, par delà la Thrace, jusqu'à la Macédoine et à l'Illyrie, ruiner toutes les tribus celtiques qui vivent mêlées aux Illyriens et aux Thraces et exterminer, qui plus est, les Boïens de Critasir et la nation des Taurisques. Pour mieux se faire obéir des Gètes, Byrebistas s'était aidé de Decenaeus, espèce de charlatan, qui avait longtemps voyagé en Egypte et y avait acquis la connaissance de certains signes, à l'aide desquels il annonçait les volontés divines. Depuis quelque temps déjà, les Gètes lui avaient conféré ce titre de Dieu, dont il a été question plus haut à propos de Zamolxis ; et, ce qui prouve l'ascendant qu'il exerçait sur eux, c'est qu'ils s'étaient laissé persuader par lui de couper leurs vignes et de renoncer à l'usage du vin. Les Romains cependant n'eurent pas le temps d'expédier une armée contre Byrebistas, il périt auparavant sous les coups de quelques factieux, et, sa succession ayant été démembrée, les Gètes furent désormais partagés entre plusieurs chefs. C'est ainsi que l'expédition que César Auguste vient d'envoyer contre eux les a trouvés divisés en cinq Etats. Ils n'en avaient formé que quatre à la mort de Byrebistas, mais en sait que ces sortes de partages sont essentiellement temporaires et varient au gré des circonstances.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.12]] [12] Il existe au reste dans le pays, et cela de toute antiquité, une autre division, la division en Daces et en Gètes, le nom de Gètes désignant les populations de l'est, celles qui avoisinent le Pont, et le nom de Daces les populations de l'ouest, celles qui habitent du côté de la Germanie et des sources de l'Ister. Et, comme anciennement, on disait, je crois,*Daes*ou*Daves*au lieu de*Daces*, de là seront venus sans doute ces noms de*Geta*et de*Dave*si usités chez les Athéniens pour désigner leurs esclaves ; car il y a bien moins d'apparence qu'ils aient emprunté ce dernier nom aux Scythes Daae, lesquels habitent sur les confins mêmes de l'Hyrcanie, bien trop loin par conséquent pour qu'on ait jamais pu envoyer de chez eux beaucoup d'esclaves sur les marchés de l'Attique : or, on sait qu'en général les Athéniens donnaient à leurs esclaves soit les noms de leurs nations respectives (des noms comme ceux de*Lydus*et de*Syrus*), soit les noms les plus répandus dans les pays d'où ils les tiraient, à ceux de Phrygie, par exemple, les noms de*Manès*ou de*Midas*et le nom de*Titius*à ceux de Paphlagonie.  
  
Depuis Byrebistas, qui avait relevé si haut la puissance des Gètes, la nation s'est de nouveau complètement affaissée sous le poids de ses dissensions civiles et sous les coups des Romains. A la rigueur, toutefois, elle pourrait encore mettre sur pied une force de 40 000 hommes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.13]] [13] La rivière Marisus, qui traverse tout leur pays, vient se jeter dans le Danube ; et, par cette dernière voie, les Romains avaient toute facilité pour approvisionner leurs armées en cas de guerre. Les Romains, en effet, appellent*Danube*toute la partie haute du fleuve comprise entre la source et les cataractes, la même justement qui coule chez les Daces, réservant le nom d'Ister uniquement à la partie inférieure, laquelle s'étend jusqu'au Pont, et se trouve border le territoire des Gètes.  
  
Les Daces parlent absolument la même langue que les Gètes. Que si, maintenant, nous autres Grecs nous connaissons mieux les Gètes, la cause en est que ceux-ci ont perpétuellement changé de demeure et passé d'une rive à l'autre, se mêlant ainsi aux peuples de la Thrace proprement dite, et notamment aux Moesiens. Il est arrivé de même aux Triballes, autre peuple de la Thrace, de recevoir souvent au milieu d'eux des bandes [de Gètes] émigrants, chassés de leurs demeures par des voisins plus puissants, soit par les Scythes, les Bastarnes et les Sauromates de la rive ultérieure, qui, non contents de les avoir expulsés, franchissaient le fleuve après eux et ont laissé ainsi différents établissements dans les îles de l'Ister et dans la Thrace, soit par les Illyriens, les plus redoutables ennemis qu'ils eussent de ce côté-ci du fleuve. - La nation des Daces et des Gètes, qui avait accru sa puissance un moment jusqu'à pouvoir envoyer au dehors des armées de 200 000 hommes, se trouve donc réduite aujourd'hui à une force de 49 000 guerriers tout au plus, et elle paraît être sur le point d'accepter le joug des Romains ; si même elle n'a pas fait encore sa soumission pleine et entière, c'est qu'elle fonde un dernier espoir sur les Germains et sur la haine que ceux-ci portent aux Romains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.14]] [14] [Entre les Gètes] et la partie de la côte du Pont qui va de l'Ister au Tyras on voit s'étendre ce qu'on appelle le*Désert des Gètes*, immense plaine sans eau où, lors de son expédition contre les Scythes, Darius, fils d'Hystaspe, eut l'imprudence de s'engager après avoir franchi l'Ister et où il serait mort de soif avec toute son armée, s'il n'eût fini par reconnaître sa faute et par rétrograder. Plus tard, en voulant attaquer les Gètes et leur roi Dromichaetès, Lysimaque y courut les mêmes dangers et eut le malheur, qui plus est, de tomber vivant au pouvoir de l'ennemi ; mais on a vu par ce que j'ai dit plus haut, que, grâce à la modération extraordinaire du roi barbare, il n'avait pas tardé à recouvrer sa liberté.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.15]] [15] Près des bouches [de l'Ister] est une grande île appelée l'île Peucé : ce sont des Bastarnes qui l'occupent actuellement, et ils en ont pris le nom de Peucins. D'autres îles, mais alors beaucoup plus petites, sont situées en partie au-dessus de l'île Peucé, en partie au-dessous, tout près de la mer. Le fleuve a sept bouches : la plus grande s'appelle l'*Hierostoma*, comme qui dirait la Bouche Sacrée, et l'on n'a qu'à la remonter sur un espace de 120 stades pour atteindre l'île Peucé. C'est à la pointe inférieure de cette île que Darius fit jeter son pont de bateaux, et cependant rien ne l'empêchait de l'établir à la pointe supérieure. Des sept bouches de l'Ister, l'Hierostoma est aussi la première qu'on rencontre lorsqu'on range la côte à gauche après l'entrée du Pont ; puis, en continuant dans la direction du Tyras, on voit les autres paraître successivement. La distance de l'Hierostoma à la septième est de 700 stades environ, et, comme nous l'avons dit, il y a plusieurs petites îles répandues entre les différentes branches ou embouchures. Les trois bouches qui font suite à l'Hierostoma sont peu importantes ; quant aux dernières, si elles sont beaucoup moins grandes que l'Hierostoma, du moins dépassent-elles sensiblement les trois autres en largeur. Ephore, lui, réduit le nombre des bouches de l'Ister à cinq. Jusqu'au Tyras, autre grand fleuve navigable, la distance est de 900 stades ; et, dans l'intervalle, se trouvent deux grands lacs, l'un qui ouvre directement sur la mer et qui peut servir de port, l'autre qui n'a point d'ouverture.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.16]] [16] A l'embouchure même du Tyras s'élève une tour, dite la Tour de Néoptolème, avec un gros bourg ou village nommé Hermonactocomé ; puis, en remontant le fleuve à 140 stades de la mer, on trouve deux villes, une sur chaque rive, Niconia et Ophiussa : celle-ci est bâtie sur la rive gauche. Les populations riveraines parlent en outre d'une ville [portant le même nom que] le fleuve, et qui se trouverait à 120 stades plus haut. D'autre part on compte un trajet de 500 stades entre l'embouchure du Tyras et l'île Leucé, île consacrée à Achille, et qui se trouve, on le voit, tout à fait en pleine mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.17]] [17] Vient ensuite le Borysthène, qu'on peut remonter jusqu'à une distance de 600 stades ; tout à côté débouche un autre fleuve, l'Hypanis, et juste en face de l'embouchure du Borysthène est une île pourvue d'un port. En remontant le Borysthène à 200 stades de la mer, on atteint une ville qui porte le nom même du fleuve, mais qui s'appelle aussi Olbia : c'est un grand emporium ou entrepôt, fondé naguère par les Milésiens. - Au-dessus, maintenant, de la côte que nous venons de décrire et qui va de l'Ister au Borysthène, le pays qui se présente d'abord est le*Désert des Gètes*, puis vient le territoire des Tyrégètes, auxquels succèdent les Sarmates Iazyges avec les Sarmates royaux et les [Agathyrses], peuples nomades pour la plupart, mêlés d'un petit nombre de tribus agricoles, et qu'il n'est pas rare, dit-on, de rencontrer jusque sur les bords de l'Ister, sur l'une ou sur l'autre rive indiféremment. Plus avant dans l'intérieur des terres se trouvent les Bastarnes qui confinent à la fois aux Tyrégètes et aux Germains. Germains eux-mêmes ou peu s'en faut, les Bastarnes se divisent en plusieurs tribus ; on distingue par exemple les Atmons, les Sidones, les Peucins, habitants de l'île Peucé dans l'Ister, et les Roxolans, les plus septentrionaux de tous, qui habitent les plaines entre le Tanaïs et le Borysthène. Toute cette région septentrionale, comprise entre la Germanie et la mer Caspienne, du moins ce que nous en connaissons, est effectivement un pays de plaine. Nous ne saurions dire seulement s'il s'y trouve encore d'autres peuples au-dessus des Roxolans. Pour ce qui est de ces derniers, ils ont osé, sous la conduite d'un chef nommé Tasios, guerroyer même contre les généraux de Mithridate Eupator : ils étaient venus au secours de Palac, fils de Scilus, précédés d'une grande réputation de bravoure ; mais contre des troupes régulières et bien armées toutes ces nations barbares, et qui combattent armées à la légère, sont nécessairement faibles. Aussi vit-on 50 000 Roxolans ne pouvoir tenir contre le corps de 6 000 hommes que commandait Diophante, l'un des lieutenants de Mithridate, et laisser la plus grande partie des leurs sur le champ de bataille. Ces peuples se servent de casques et de corselets en cuir vert ; ils ont des*gerrhes*pour boucliers et pour armes offensives la lance, l'arc et l'épée. Sous ce rapport, du reste, presque tous les peuples barbares leur ressemblent. Quant aux tentes des Nomades, elles sont en feutre et solidement fixées sur les chariots dans lesquels ils passent leur vie ; tout autour sont les troupeaux qui leur donnent le lait, le fromage et la viande dont ils se nourrissent et ils ne font guère eux-mêmes que les suivre de pâturage en pâturage, quittant au fur et à mesure les lieux dont l'herbe est épuisée et campant, l'hiver, dans les marais qui bordent le Maeotis, l'été, au beau milieu des plaines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.18]] [18] La température est extrêmement rigoureuse dans tout le pays situé au-dessus de la côte comprise entre le Borysthène et l'embouchure du Maeotis et sur les points les plus septentrionaux de la côte elle-même, c'est-à-dire à l'embouchure du Maeotis, et plus encore à l'embouchure du Borysthène et au fond du golfe Tamyracès ou Carcinitès dans le voisinage de l'isthme de la grande Chersonnèse. On retrouve là, malgré l'absence de montagnes, tous les caractères des contrées les plus froides : ainsi les habitants ne peuvent pas élever d'ânes, animal, comme on sait, très sensible au froid ; leurs boeufs n'ont point de cornes, ou, quand ils en ont, il faut les leur scier, parce que c'est la partie de leur corps sur laquelle le froid a le plus de prise ; leurs chevaux sont petits, leurs moutons, au contraire, sont de grande taille ; enfin l'on y voit souvent les aiguières en cuivre éclater par suite de la congélation du liquide qu'elles contiennent. Mais c'est surtout par ce qui arrive à l'embouchure du Maeotis qu'on peut juger à quel point l'hiver ici est rigoureux : les chariots, en effet, traversent aisément sur la glace de Panticapée à Phanagorie, et le canal se trouve ainsi converti en chaussée ; de plus, pour peu qu'on y creuse, on trouve des poissons pris dans la glace, notamment des*antacées*, poissons à peu près aussi gros que des dauphins, et qu'on en retire au moyen d'engins nommés*gangamés*; le même détroit vit aussi, dit-on, Néoptolème, l'un des lieutenants de Mithridate, battre les barbares, l'été, dans un combat naval, et, l'hiver, dans un combat de cavalerie ; enfin l'on assure que, dans tout le Bosphore, on enfouit la vigne durant l'hiver sous de grands amas de terre. Ajoutons que les chaleurs de l'été passent pour être ici également très fortes, soit que les corps des habitants aient perdu l'habitude du chaud, soit qu'en cette saison les vents ne soufflent jamais sur ces vastes plaines, soit qu'un air épais s'échauffe naturellement davantage, comme il arrive pour les nuages ou vapeurs dans lesquels se forment les parélies.  
  
De tous les chefs qui ont pu régner sur ces barbares, le plus puissant paraît avoir été cet Atéas, qui fit longtemps la guerre à Philippe, fils d'Amyntas.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.3.19]] [19] Passé l'île qui précède l'entrée du Borysthène, on gouverne droit à l'E. sur la pointe de l'Achilléodrome, terrain uni et découvert, décoré néanmoins du nom de Bois, et à ce titre consacré à Achille. Puis vient l'Achilléodrome même, qui forme une presqu'île s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer : qu'on se figure, en effet, un long ruban se déroulant vers l'E. jusqu'à une distance de 1000 stades environ, avec une largeur qui varie de 2 stades à 4 plèthres, et sans s'éloigner du continent de plus de 60 stades tant à droite qu'à gauche de l'isthme qui l'y relie, sablonneux en outre, mais donnant de l'eau pour peu qu'on y creuse, tel est l'Achilléodrome. L'isthme en question se trouve à peu près à moitié de sa longueur et peut avoir 40 stades de large. Du côté de l'E., maintenant, la presqu'île se termine au cap Tamyracé, dans l'épaisseur duquel s'ouvre une anse qui regarde le continent. Puis, à ce cap succède l'immense golfe Carcinitès, qui remonte vers le N. à une distance de 1000 stades environ. Certains auteurs triplent même la longueur du trajet jusqu'au fond du golfe [...] C'est là qu'habitent les Taphriens. Ajoutons qu'on donne quelquefois au golfe le même nom qu'au promontoire qui le précède, je veux dire le nom de Tamyracé.

### **VII, 4 - La Chersonnèse**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.1]] [1] Du fond du même golfe part cet autre isthme, large également de 40 stades, qui, en séparant le*Sapra-limné*ou lac Putride de la mer, forme la Chersonnèse dite*Taurique*ou*Scythique*. Suivant quelques auteurs, la largeur en serait beaucoup plus grande : elle atteindrait 360 stades. De son côté, le*Sapra-limné*passe pour avoir une étendue de 4000 stades, et il peut bien être regardé comme formant la partie occidentale du Maeotis, vu qu'il y débouche par une large ouverture ; mais il est parsemé de bas-fonds et à peine accessible à des bateaux cousus, la facilité avec laquelle les vents découvrent et recouvrent ses parties basses le rendant impraticable à des embarcations plus grandes. Du reste, le golfe lui-même contient, avec trois petites îles, quelques bancs de sable et un certain nombre d'écueils répandus le long de ses côtes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.2]] [2] Au sortir du golfe nous laissons à gauche une petite ville et nous arrivons au Kalos-Limén, port dépendant déjà de la ville de Chersonnèse. Pour peu, en effet, que l'on continue à longer la côte, on voit s'avancer au midi une presqu'île qui fait partie de l'ensemble de la Chersonnèse Taurique et sur laquelle les Héracléotes (j'entends des colons sortis d'Héraclée Pontique) bâtirent naguère une ville : cette ville, appelée elle-même Chersonnèse, est à 400 stades du Tyras, distance prise le long des côtes. On y voit le temple de cette même déesse Parthenos ou*Vierge*qui a donné son nom au cap Parthenium, lequel est situé à 100 stades en avant de la ville et supporte, avec la statue de cette déesse, un*naos*qui lui est également consacré. Dans l'intervalle de la ville au cap on compte trois ports, on passe ensuite devant les ruines de l'ancienne ville de Chersonnèse, et l'on atteint un autre port, très étroit d'ouverture, dont les Taures, peuple scythe d'origine, avaient fait naguère le centre de leurs pirateries, épiant chaque vaisseau qui s'y réfugiait pour l'attaquer à l'improviste. Ce port est connu sous le nom de*Synibolôn-limen*; et il forme, avec un autre port nommé Ctenus, l'isthme de 40 stades qui sert à clore la Petite Chersonnèse, laquelle dépend, avons-nous dit, de la Grande, et contient la ville moderne appelée aussi Chersonnèse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.3]] [3] Cette ville, qui avait commencé par être autonome, dut, pour se soustraire aux continuelles dévastations des barbares, solliciter le protectorat de Mithridate Eupator. Dans ce temps-là justement Mithridate méditait une expédition contre les peuples barbares qui sont échelonnés au-dessus de l'isthme depuis le Borysthène jusqu'à l'Adriatique : ce devait être pour lui le prélude de sa guerre contre Rome. En raison de ce secret espoir, il s'empressa d'envoyer une armée à Chersonnèse et dans le temps justement où il attaquait et réduisait par la force des armes les différentes tribus scythes commandées par Scilur, par son fils Palac et par les frères de celui-ci (au nombre de cinquante suivant Posidonius, au nombre de quatre-vingts suivant Apollonide), il se trouva investi pacifiquement de la possession du Bosphore par la cession volontaire de Paerisade, souverain actuel du pays. Depuis lors, la ville de Chersonnèse n'a plus cessé d'appartenir aux souverains du Bosphore. - Le port Ctenus est juste à égale distance de la ville de Chersonnèse et du Symbolôn-limen. C'est à partir de ce dernier port que commence la côte Taurique : âpre, montueuse et battue par les vents du nord, cette côte s'étend jusqu'à la ville de Théodosie, c'est-à-dire sur un espace de 1000 stades. Elle projette fort avant dans la mer et droit au midi, en face de la Paphlagonie et de la ville d'Amastris, un promontoire appelé*Criou-métôpon*; et, comme la côte opposée de Paphlagonie projette à la rencontre de celui-ci un autre promontoire appelé*Carambis*, le Pont-Euxin se trouve divisé en deux bassins distincts par l'espèce de détroit que forment les deux promontoires en se rapprochant. Le cap Carambis est à 2500 stades de la ville de Chersonnèse, mais il s'en faut que la distance soit aussi grande par rapport au Criou-métôpon : ce qui le prouve, c'est que beaucoup de navigateurs qui ont eu occasion de franchir cette espèce de canal ou de détroit affirment avoir aperçu en même temps les deux caps qui le forment. On distingue aussi dans la chaîne Taurique un mont Trapézûs dont le nom rappelle la ville située aux confins de la Tibaranie et de la Colchide ; et, toujours dans la même chaîne, le mont Cimmérien, ainsi nommé en souvenir de l'antique domination des Cimmériens dans le Bosphore. La même cause apparemment aura fait donner le nom de Bosphore-Cimmérien à toute la partie du détroit qui avoisine l'embouchure du Maeotis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.4]] [4] Passé la dite chaîne, on arrive à la ville de Théodosie, qui possède dans son territoire une plaine extrêmement fertile, avec un port capable de contenir cent vaisseaux. Cette ville marquait naguère la limite entre les possessions des Iosporiens et celles des Taures. Tout le pays qui fait suite offre le même aspect de fertilité jusqu'à Panticapée, capitale des Bosporiens, située à l'embouchure même du Maeotis. La distance entre Théodosie et Panticapée est de 530 stades environ, et toute cette partie de la côte produit du blé en abondance. On y remarque, indépendamment d'un certain nombre de villages une ville du nom de Nymphaeum, qui possède un excellent port. Quant à Panticapée, elle couvre les flancs d'une colline de 20 stades de circuit. Dans sa partie orientale se trouvent le port, des arsenaux ou chantiers pour trente navires environ et aussi l'Acropole. D'origine milésienne, cette ville a longtemps formé, avec les autres colonies ou établissements qui bordent les deux rives du détroit près de l'embouchure du Maeotis, un Etat monarchique sous les Leucons, les Satyrus et les Paerisades ; mais l'abdication d'un dernier prince du nom de Paerisade la réunit aux autres possessions de Mithridate. On donnait à ces petits rois la qualification de tyrans, bien qu'en général, depuis Paerisade [I] et Leucon, ils eussent montré beaucoup de douceur et de modération. Paerisade avait même mérité qu'on lui rendît les honneurs divins. Le dernier prince de la dynastie portait aussi, avons-nous dit, le nom de Paerisade, et, s'il céda ses droits à Mithridate, c'est qu'il se vit hors d'état de résister aux barbares qui exigeaient de lui un tribut plus fort que par le passé ; mais à la domination de Mithridate succéda bientôt celle des Romains. - La plus grande partie de ce royaume se trouve située en Europe ; le reste dépend de l'Asie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.5]] [5] L'embouchure du Maeotis, ou, comme on l'appelle d'ordinaire, le Bosphore-Cimmérien, atteint, dès en commençant, c'est-à-dire entre l'embarcadère voisin de Panticapée et Phanagorie, qui est la ville d'Asie la plus rapprochée, sa plus grande largeur, environ 70 stades ; mais, en finissant, ladite embouchure se rétrécit beaucoup. Le canal qu'elle forme sert de limite entre l'Europe et l'Asie, et le cours du Tanaïs continue la séparation, car ce fleuve, qui vient du N., tombe dans le Mentis juste en face du Bosphore. Ajoutons qu'il s'y jette par deux bouches distantes l'une de l'autre de soixante stades environ, et qu'il donne son nom à une ville qui est, après Panticapée, la principal emporium ou marché des Barbares. A gauche en entrant dans le Bosphore-Cimmérien, on aperçoit la petite ville de Myrmecium située à 20 stades de Panticapée. On compte le double entre Myrmecium et le bourg de Parthenium, situé juste à l'endroit où le canal se rétrécit le plus : il n'a plus guère là, en effet, que 20 stades. Vis-à-vis, sur la côte d'Asie, est le bourg d'Achilleum. D'ici, maintenant, à l'embouchure du Tanaïs et à l'île qui la précède, le trajet en ligne directe est de 2200 stades. Le nombre de stades est un peu plus fort, lorsqu'on fait le trajet en rangeant la côte d'Asie ; il est triplé, quand, pour atteindre le Tanaïs, on gouverne à gauche, c'est-à-dire de façon à longer l'isthme. Toute cette partie de la côte d'Europe est absolument déserte. En revanche, la côte opposée n'a point du tout cet aspect désolé. La circonférence totale du Palus-Maeotis passe pour être de 9000 stades. Quant à la Grande-Chersonnèse, elle offre par sa configuration et son étendue une certaine analogie avec le Péloponnèse. Elle dépend actuellement du royaume de Bosphore et porte encore partout les traces des longues guerres dont elle a été le théâtre. Dans le principe, les tyrans du Bosphore n'en possédaient qu'une partie, celle qui va de l'embouchure du Maeotis et de la ville de Panticapée à Théodosie, et la plus grande partie, jusqu'à l'isthme et au golfe Carcinitès, appartenait aux Taures, peuple de race scythique. Aussi donnait-on à tout ce pays, y compris ce qui s'étend hors de l'isthme jusqu'au Borysthène, le nom de*Petite-Scythie*. Et, comme avec le temps, beaucoup de Barbares de ces pays ont franchi le Tyras et l'Ister et fixé leur demeure au-delà de ces fleuves, le nom de*Petite-Scythie*a fini par s'étendre à une portion considérable de la Thrace elle-même, que ses habitants n'avaient pu défendre, ou qu'ils avaient volontairement cédée à cause de son insalubrité, le sol y étant effectivement marécageux en maint endroit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.6]] [6] A l'exception de cette chaîne de montagnes qui borde la côte jusqu'à Théodosie, la Chersonnèse ne se compose guère que de plaines, et partout elle offre l'aspect de la fertilité : en blé, notamment, elle est d'une richesse extrême, et le sol, remué avec le premier engin venu, y rvend trente fois la valeur de la semence.  
  
Jointe au district asiatique de la Sindique, elle payait à Mithridate un tribut annuel de 180 000 médimnes de blé et de deux cents talents d'argent. C'était elle aussi anciennement qui approvisionnait la Grèce de blé, comme le Maeotis l'approvisionnait de salaisons, et l'on assure que le tyran Leucon expédia, une année, de Théodosie pour Athènes jusqu'à 2 100 000 médimnes de blé. Ajoutons qu'on donnait à ces mêmes Scythes de la Chersonnèse le nom particulier de*Geôrgi*ou de*Laboureurs*, pour les distinguer des Scythes qui habitent au-dessus de l'isthme et qui mènent la vie nomade, se nourrissant surtout de viande de cheval et de fromage et de lait de jument, non seulement de lait frais, mais aussi de lait aigre, qui, préparé d'une certaine façon, constitue même leur mets favori, et justifiant ainsi la dénomination de*Galactophages*appliquée par Homère à toutes les populations de ces contrées.  
  
Ces Scythes nomades ont plutôt les moeurs guerrières qu'ils n'ont le goût du brigandage, et encore ne font-ils la guerre que pour exiger les tributs qui leur sont dus. Habituellement, en effet, ils laissent la terre à qui veut la cultiver, se contentant de prélever sur le tenancier quelques modiques redevances, calculées de façon, non à les enrichir, mais à défrayer les nécessités de leur vie et leurs besoins de chaque jour. Il peut arriver seulement que le tributaire refuse de payer, auquel cas ils lui font la guerre.  
  
D'après cela on conçoit la double qualification de*justes*et d'*abiens*donnée par Homère à ces peuples, qui n'auraient, en effet, jamais l'idée de faire la guerre, si le tribut qui leur est dû était régulièrement acquitté, mais en général on le refuse du moment qu'on se croit assez fort soit pour repousser aisément une attaque de leur part, soit pour leur fermer tout à fait l'entrée de son pays, comme fit Asandre, au rapport d'Hypsicrate, en barrant l'isthme de la Chersonnèse, cet isthme voisin du Maeotis, et dont la largeur est de 360 stades, au moyen d'une muraille et de tours élevées de stade en stade.  
  
On prête généralement aux Geôrgi de la Chersonnèse des moeurs plus douces et plus policées qu'aux autres Scythes ; mais, comme ils sont âpres au gain et qu'ils ont essayé de la mer, ils ne se font pas toujours scrupule d'exercer la piraterie et de commettre tels autres actes de violence et de déprédation.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.7]] [7] Indépendamment des localités que nous venons d'énumérer, des postes avaient été établis sur différents points de la Chersonnèse par Scilur et ses fils, pour leur servir de places d'armes contre les généraux de Mithridate : tels étaient Palacium, Chabum et Neapolis. De son côté, Diophante, général au service de Mithridate, y avait construit certaine forteresse du nom d'Eupatorium. A quinze stades environ de la muraille bâtie par les Chersonnésites, un cap se détache de la côte pour former un golfe passablement grand dont l'ouverture regarde la ville de Chersonnèse. Au-dessus de ce golfe s'étend une lagune bordée d'importantes salines. On avait là, en outre, tout à côté, le port Ctenus. Dans ces conditions, le lieutenant de Mithridate, qui se voyait serré de près par les Scythes, voulut augmenter ses moyens de défense ; il plaça sur le cap même, à l'abri d'une enceinte fortifiée, un poste permanent, et fit fermer l'entrée du golfe par une jetée que l'on prolongea jusqu'à la ville, de manière qu'il fut facile de communiquer de plain-pied avec elle et que la ville et le nouveau fort ne firent plus qu'un pour ainsi dire. Avec ces précautions, Diophante eut effectivement moins de peine à repousser les Scythes. Mais ceux-ci entreprirent alors de forcer la muraille qui fermait l'isthme du Ctenus, et à cet effet ils commencèrent à combler le fossé avec du chaume, ce que voyant le lieutenant de Mithridate, il fit, incendier chaque nuit ce que l'ennemi pendant le jour avait jeté de fascines, et réussit par là à prolonger sa résistance assez même pour que la victoire lui restât.  
  
Aujourd'hui la Chersonnèse tout entière dépend du premier prince qu'il aura plu aux Romains de reconnaître en qualité de roi du Bosphore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.4.8]] [8] Un usage propre à tous les peuples, Scythes et Sarmates, est de couper leurs chevaux pour les rendre plus dociles, car, avec leur petite taille, ces chevaux sont extrêmement vifs et difficiles. En fait de gibier, on ne chasse guère ici que le cerf et le sanglier dans le marais et l'onagre et la gazelle dans la plaine. Une autre particularité du pays, c'est que l'aigle ne s'y montre jamais. En revanche, on y rencontre le*tolus*, singulier quadrupède, de couleur blanchâtre, qui tient le milieu pour la taille entre le cerf et le bélier, mais qui les surpasse l'un et l'autre en vitesse ; de plus, quand il boit, il aspire l'eau par les narines et garde cette eau pendant plusieurs jours comme dans un réservoir, ce qui lui permet de séjourner aisément dans les lieux arides.  
  
Nous avons décrit tout entière la contrée qui s'étend au-delà de l'Ister entre le Rhin et le Tanaïs jusqu'au Pont et au Maeotis.

### **VII, 5 - L'Illyrie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.1]] [1] Il nous reste à présent, pour compléter la description de l'Europe, à parcourir cette autre contrée qui, située en deçà du même fleuve, et enveloppée sans interruption par la mer depuis le fond de l'Adriatique jusqu'à l'Hierostoma ou Bouche-Sacrée de l'Ister, comprend non seulement la Grèce, la Macédoine et l'Epire, mais, plus haut vers l'Ister, dans la partie qui forme le double versant du Pont-Euxin et de l'Adriatique, l'Illyrie et la Thrace, l'Illyrie du côté de l'Adriatique, et la Thrace (avec les possessions des Scythes et des Celtes qui s'y trouvent enclavées) du côté opposé jusqu'à la Propontide et à l'Hellespont. Or, il convient de commencer à partir de l'Ister et de décrire en premier les pays qui font suite immédiatement à ceux que nous venons de parcourir, autrement dit les pays qui confinent à l'Italie, aux Alpes et aux possessions des Germains, des Daces et des Gètes. On pourrait, du reste, partager aussi cette contrée en deux régions distinctes, car, les montagnes de l'Illyrie, de la Paeonie et de la Thrace étant à peu près parallèles au cours de 1'Ister et formant en quelque sorte une seule et même ligne de l'Adriatique au Pont, on se trouve avoir au nord de cette ligne tout le pays compris entre l'Ister et les montagnes, et au midi toute la Grèce avec les pays barbares qui s'étendent depuis ses frontières jusqu'au pied de la même chaîne. Du côté du Pont-Euxin c'est le mont Haemus qui s'élève, et cette chaîne qui coupe la Thrace à peu près par le milieu est de toutes les montagnes de la contrée assurément la plus importante et la plus haute. Mais quand Polybe prétend que de son sommet l'on aperçoit à la fois les deux mers, il ne dit pas la vérité, la distance jusqu'à l'Adriatique est trop grande pour qu'il en soit ainsi, sans compter qu'il ne manque pas d'obstacles dans l'intervalle capables de gêner la vue : ainsi, indépendamment de l'Ardie presque tout entière dans le voisinage même de l'Adriatique, il y a, à moitié chemin, la Paeonie, autre pays fort élevé, et qui se trouve en outre borné, du côté de la Thrace, par le Rhodope, la plus haute montagne après l'Haemus, et du côté opposé, du côté du Nord, par les monts d'Illyrie, le pays des Autariates et la Dardanie.  
  
Cela dit, commençons par l'Illyrie, et, en Illyrie, décrivons d'abord le pays attenant à la fois à l'Ister et à la section des Alpes qui part de ce grand lac contigu au triple territoire des Vindéliciens, des Rhétiens et des Toygènes, pour former la séparation de l'Italie et de la Germanie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.2]] [2] Une partie de cette première région est demeurée toute dévastée à la suite de la guerre dans laquelle les Daces exterminèrent les Boïens et les Taurisques, nations celtiques, alors gouvernées par Critasir. Les Daces revendiquaient ce pays comme leur appartenant, bien qu'ils en fussent séparés par le cours du Pathissus, rivière qui descend des montagnes et va se jeter dans l'Ister chez les Gaulois Scordisques. Ce peuple, en effet, comme les Boïens et les Taurisques, s'est établi dès longtemps au milieu des populations illyriennes et thraces ; mais, tandis que les Daces ont exterminé ses frères, il a, lui, souvent combattu pour la cause des Daces. Le reste du pays, autrement dit ce qui se prolonge dans la direction du N. E. jusqu'à Segestica et au cours de l'Ister, est occupé par les Pannoniens, [mais ne forme que la moindre partie du territoire de ce peuple,] lequel s'étend davantage dans les autres directions. Segestica, ville pannonienne, est située au confluent de plusieurs rivières toutes navigables et peut servir avantageusement de place d'armes et de position offensive contre les Daces, car elle se trouve adossée pour ainsi dire à l'extrémité de la chaîne des Alpes, laquelle vient finir chez les Iapodes, nation semi-celtique, semi-illyrienne, sans compter qu'il descend de cette partie de la chaîne un grand nombre de cours d'eau qui peuvent transporter jusque dans ses murs les marchandises de différents pays et notamment celles d'Italie. D'Aquila à Nauport, en franchissant l'Ocra, on compte 350 stades (d'autres disent 500), et les plus lourds chariots peuvent venir par cette route jusqu'à Nauport même, ancien établissement des Taurisques.  
  
L'Ocra, comme on sait, est le point le plus bas de la section des Alpes comprise entre la Rhétie et le pays des Iapodes, où les montagnes, au contraire, recommencent à s'élever et prennent le nom de Monts Albiens.  
  
Une autre route partant de Tergeste, gros bourg du pays des Carnes, franchit de même l'Ocra, mais pour aboutir au marais Lugeum. En outre, tout près de Nauport passe le Corcoras, et cette rivière recevant les marchandises amenées jusqu'à Nauport va se jeter dans le Save, affluent du Drave, qui tombe lui-même dans le Noare à Segestica. Or, le Noare, qui devient là justement navigable, va à son tour se réunir au Danube chez les Scordisques, après s'être encore grossi du Calapis, rivière qui descend du mont Albius et traverse tout le territoire des Iapodes. J'ajoute que le courant de ces différents fleuves porte droit au N. Quant à la distance de Tergeste au Danube, elle est de 1200 stades environ. Dans le voisinage de Segestica, et sur la route d'Italie, se trouve, avec Sirmium, une autre forteresse appelée Siscia. [[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.3]] [3] En fait de peuples, la Pannonie renferme les Breuques, les Andizétiens, les Ditions, les Pirustes, les Mazaeens et les Daesitiates qui eurent Baton pour chef, sans compter d'autres peuplades plus obscures qui s'étendent au S. jusqu'à la Dalmatie, si ce n'est même jusqu'à l'Ardie. Mais toute la côte montagneuse, qui se prolonge depuis le fond de l'Adriatique jusqu'au golfe Rhizonique et au territoire des Ardixens, [forme une région distincte] comprise entre la mer et la Pannonie. A la rigueur même, c'est de là, c'est du fond de l'Adriatique que nous devons reprendre la description du littoral et faire partir la côte d'Illyrie. Nous reproduirons donc ici quelques lignes qu'on a déjà lues plus haut. Nous disions, en effet, en décrivant la côte d'Italie, que les Istriens sont un peuple limitrophe à la fois des Italiens et des Carnes, et qu'avec eux commence, en réalité, le littoral illyrien, mais qu'il a plu actuellement aux Empereurs de reculer les bornes de l'Italie jusqu'à la ville istrienne de Polae : or, il y a 800 stades environ du fond du golfe Adriatique à Polae, juste autant que lorsqu'on traverse de la pointe de Polae à Ancône, en laissant à droite la Vénétie. Quant à la longueur totale de la côte d'Istrie, elle est de 1300 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.4]] [4] Suit, sur une longueur de 1000 stades, la côte Iapodique, ainsi nommée des Iapodes, lesquels habitent aux environs de l'Albius (très haute montagne située tout au bout de la chaîne des Alpes) et s'étendent, d'une part, jusqu'à la Pannonie et à l'Ister, et, de l'autre, jusqu'à l'Adriatique. Les Iapodes ont été de tout temps passionnés pour la guerre ; Auguste, cependant, a fini par les réduire complètement. Leur pays contient quelques villes, Metulum, Arupini, Monetium et Vendôn ; mais le sol y est pauvre et ne produit guère pour les nourrir que de l'épeautre et du millet. Ils ont la même façon de s'armer que les Celtes, et, avec cela, l'habitude de se tatouer commune à tous les peuples illyriens et thraces. A la côte des Iapodes succède celle des Liburnes, plus longue que la précédente de [500] stades. On y remarque un fleuve et une ville ; par le fleuve, les marchandises peuvent remonter jusqu'au coeur de la Dalmatie. Quant à la ville, elle se nomme Scardôn, et peut être considérée comme la capitale des Liburnes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.5]] [5] Tout le littoral que je viens de décrire est bordé d'îles ; c'est ]à que se trouvent les Apsyrtides, d'abord, dans les parages desquelles la fable nous montre Médée égorgeant son frère Apsyrte qui la poursuivait ; puis Cyrictique, à la hauteur du pays des Iapodes ; et, après Cyrictique, les Liburnides, au nombre de quarante environ, et d'autres îles encore parmi lesquelles les plus connues sont Issa, Tragurium, colonie d'Issa, et Pharos, ou, comme on l'appelait anciennement, Paros, colonie parienne et patrie de Démétrius dit de Pharos.  
  
Vient ensuite la côte de Dalmatie, avec la ville de Salôn, principal port ou arsenal des Dalmates. Ce peuple est de ceux qui se maintinrent si longtemps contre les armées romaines. Il possédait une cinquantaine de places plus ou moins importantes et, dans le nombre, de véritables villes, telles que Salôn, Priamôn, Ninia, l'ancien et le nouveau Sinotium ; mais Auguste les a brûlées toutes. Nommons encore Andetrium, position naturellement très forte, et Dalmium, ville naguère considérable, qui même avait donné son nom à la nation, mais qui s'est trouvée réduite à rien, du jour où Nasica, pour punir l'avarice de ses habitants, eut fait de la plaine environnante un vague pâturage. Les Dalmates ont une coutume qui leur est propre, c'est de faire tous les huit ans un nouveau partage de leurs terres. Quant à leur habitude de se passer de monnaie, elle peut bien les distinguer des autres populations du littoral, mais elle leur est commune avec mainte nation barbare. La Dalmatie est divisée par le mont Adrius en deux parties égales, tournées l'une vers la mer et l'autre à l'opposite.  
  
La côte nous offre ensuite le fleuve Narôn, et, dans son voisinage,les Daorizes, les Ardiaeens et les Pléraeens, ceux-ci en face de l'île qu'on appelle Melena-Corcyra ou Corcyre-la-Noire et de la ville de même nom qu'y ont bâtie les Cnidiens, et les Ardiaeens à la hauteur de l'île Pharos, nommée, avons-nous dit, primitivement Paros, en souvenir des Pariens, ses premiers colons.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.6]] [6] Les Ardiaeens, du reste, ont échangé leur nom plus tard contre celui de Vardaeens, et, comme ils infestaient ces parages de leurs pirateries, les Romains les ont peu à peu refoulés loin de la mer dans l'intérieur, les réduisant ainsi à se faire agriculteurs. Mais ils n'ont trouvé là qu'un sol âpre et pauvre, peu susceptible, par conséquent, de culture, et ils ont commencé à dépérir, si bien qu'aujourd'hui la nation est presque complètement éteinte. Tel a été le sort, comme on sait, de beaucoup d'autres peuples de ces contrées, naguère encore puissants et forts, et qui actuellement sont tout à fait déchus et comme anéantis, témoins les Boïens et les Scordistes parmi les Gaulois ; les Autariates, les Ardiaeens et les Dardaniens parmi les populations illyriennes ; et les Triballes parmi les Thraces, tous peuples qui ont commencé par s'affaiblir les uns les autres, et que les Macédoniens et les Romains ont achevé d'écraser.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.7]] [7] Au bout de la côte occupée par les Ardiaeens et les Pléraeens, est le golfe Rhizonique, avec la ville de Rhizôn, d'autres villes plus petites et l'embouchure du Drilôn, fleuve dont on peut remonter le cours dans la direction de l'E. jusqu'à la Dardanie. La Dardanie, à son tour, se trouve bornée au midi par la Macédoine et la Paeonie, de même que les possessions des Autariates, des Dassarétiens [et des Agrianes], qui contiguës les unes aux autres sur certains points touchent par ailleurs à la Dardanie. A ce même pays se rattachent les Galabriens, qui possèdent une ville fort ancienne, et les Thunates, qui confinent du côté de l'E. aux Mordes, l'un des peuples de la Thrace. Bien qu'ils aient des moeurs complètement sauvages, à en juger par leurs habitations, sorte de tanières creusées dans le fumier, les Dardaniens ont de tout temps cultivé la musique et fait usage d'instruments à vent et à cordes. - Mais ce peuple habite déjà dans l'intérieur des terres et nous aurons plus loin l'occasion d'en reparler.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.8]] [8] Après le golfe Rhizonique, on voit se succéder sur la côte la ville de Lissus, Acrolissus et Epidamne, colonie de Corcyre, appelée aujourd'hui Dyrrhachium du nom de la presqu'île sur laquelle elle est bâtie. Puis vient le fleuve Apsus, bientôt suivi de l'Aoüs, dans le voisinage duquel s'élève la ville d'Apollonie, si renommée pour la sagesse de ses lois, et bâtie par une colonie de Corinthiens et de Corcyréens à 10 stades du fleuve et à 60 stades de la mer. Hécatée appelle l'Aoüs Aeas et il prétend que de la même source aux environs du Lacmus, du même abîme pour mieux dire, sortent l'Inachus et l'Aeas, pour couler ensuite, le premier au midi dans la direction d'Argos, et le second au couchant vers l'Adriatique. Les Apolloniates ont dans leur territoire un*nymphaeum*: c'est un rocher qui vomit du feu et du pied duquel s'échappent des sources d'eau tiède et d'asphalte, provenant apparemment de la combustion du sol, qui est bitumineux, comme l'atteste la présence sur une colline ici auprès d'une mine d'asphalte. Cette mine répare au fur et à mesure ses pertes, la terre qu'on jette dans les excavations pour les combler se changeant elle-même en bitume, au dire de Posidonius. Le même auteur parle d'une autre terre bitumineuse, l'*ampelitis*, qu'on extrait d'une mine aux environs de Séleucie du Pierius et qui sert de préservatif contre l'insecte qui attaque la vigne : on n'a qu'à frotter la vigne malade avec un mélange de terre et d'huile, et cela suffit pour tuer la bête avant qu'elle ait pu monter de la racine aux bourgeons. Posidonius ajoute que, du temps qu'il était prytane à Rhodes, on y trouva une terre toute pareille, mais qui exigeait une dose plus forte d'huile.  
  
A Apollonie succèdent Bylliacé, d'abord, puis Oricum, avec son port appelé Panorme, et les monts Cérauniens, où commence le canal, qui sert d'entrée au golfe Ionien et à l'Adriatique.

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.9]] [9] Ces deux golfes ont en effet la même entrée, mais, pour les distinguer, on est convenu d'appeler du nom de*golfe Ionien*la partie antérieure de la mer et du nom d'*Adriatique*(lequel s'est du reste étendu aujourd'hui à la mer tout entière) la partie intérieure jusqu'au fond. Le premier de ces noms, suivant Théopompe, serait celui d'un ancien chef de la contrée, originaire d'Issa ; et l'on aurait emprunté l'autre au fleuve Adrias. - De la Liburnie aux monts Cérauniens la distance est d'un peu plus de 2000 stades. Théopompe, lui, évalue à six journées de navigation la longueur totale de l'Adriatique depuis le fond même du golfe ; mais il compte en même temps jusqu'à trente journées de marche pour la longueur de la côte d'Illyrie, ce qui me paraît singulièrement exagéré. Ce n'est pas du reste la seule invraisemblance que contienne ce passage de Théopompe ; ainsi, il suppose une communication entre les deux mers au moyen de conduits souterrains sur ce qu'on aurait trouvé des vases de Chies et de Thasos dans le lit du Narôn ; il affirme aussi que du sommet de telle montagne on aperçoit les deux mers à la fois, que la plus petite des îles Liburnides a 500 stades de circonférence, qu'enfin l'Ister par une de ses branches débouche dans l'Adriatique. Or ce sont là des erreurs comme il y en a plus d'une aussi dans Eratosthène, des erreurs populaires ou*laodogmatiques*, pour nous servir de l'expression que Polybe a employée dans le livre où il traite de cet auteur et des autres historiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.10]] [10] Les parages de l'Illyrie, tant la côte de terre ferme que les îles qui l'avoisinent, abondent en excellents ports et contrastent à cet égard avec la côte d'Italie, située vis-à-vis, qui en est complètement dépourvue. En revanche des deux côtés l'exposition est aussi belle et le sol aussi fertile. On n'y rencontre en effet partout que plantations d'oliviers et riches vignobles, si ce n'est dans quelques rares cantons absolument stériles. Telle qu'elle est, la côte d'Illyrie n'en est pas moins toujours restée négligée des anciens, ce qui peut tenir à l'ignorance où ils étaient de ses ressources, mais ce qui s'explique mieux encore par la férocité des indigènes et par leurs habitudes de piraterie. En revanche, le pays au-dessus de la côte est montagneux et froid ; il y neige souvent, surtout dans la partie septentrionale, et il s'ensuit que la vigne y est rare, et rare aussi bien sur les terrains en pente que dans les terrains unis. Ce sont là les plateaux de la Pannonie : ils se prolongent au midi jusqu'à la Dalmatie et à l'Ardie, s'arrêtent du côté du N. au cours même de l'Ister et confinent vers l'E. aux possessions des Scordisques, j'entends à la portion qui borde les montagnes de la Macédoine et de la Thrace.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.11]] [11] Les Autariates furent longtemps le peuple le plus nombreux et le plus vaillant de l'Illyrie ; ils étaient autrefois perpétuellement en guerre avec les Ardiaeens au sujet d'une saline naturelle située près de la frontière commune et provenant d'eaux qui s'échappaient au printemps du fond d'une vallée voisine : on puisait de cette eau, on la laissait déposer cinq jours durant et le sel se cristallisait. Il avait été convenu que les deux peuples exploiteraient la saline chacun à son tour ; mais la convention était souvent transgressée et la guerre s'ensuivait. Le même peuple subjugua les Triballes ; et, maître une fois du territoire de ce peuple, lequel s'étendait sur un espace de quinze journées de marelle depuis le pays des Agrianes jusqu'au cours de l'Ister, il eut bientôt conquis le reste de la Thrace et de l'Illyrie ; mais il dut subir à son tour le joug des Scordisques, d'abord, et des Romains ensuite, quand l'empire si longtemps florissant des Scordisques eut été lui-même détruit par les armes des Romains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.5.12]] [12] La nation des Scordisques était répandue le long de l'Ister et se trouvait partagée en deux fractions, les Grands et les Petits Scordisques. Les premiers étaient compris entre deux affluents de l'Ister, le Noare, qui passe à Segestica, et le Margus, ou, comme on dit quelquefois le Bargus ; les autres habitaient au delà de cette dernière rivière et confinaient aux Triballes et aux Mysiens. Les Scordisques occupaient déjà à l'origine quelques-unes des îles [de l'Ister] ; mais, leur puissance s'étant avec le temps considérablement accrue, ils s'étaient avancés jusqu'aux montagnes de l'Illyrie, de la Paeonie et de la Thrace et avaient achevé d'occuper la plupart des îles de l'Ister. Leurs principales villes étaient Heorta et Capedunum. Aux Scordisques succèdent le long de l'Ister les Triballes et les Mysiens, peuples dont nous avons déjà parlé ; puis viennent ces marais de la Petite Scythie en deçà de l'Ister, dont il a été également question plus haut. Les Triballes et les Mysiens, ainsi que les Crobyzes et les Troglodytes, habitent au-dessus de la côte où sont les villes de Callatis, de Tomis et d'Istrus. Suivent enfin les montagnards de l'Haemus et les différents peuples qui bordent le pied de cette chaîne jusqu'au Pont, à savoir les Coralles, les Besses, une partie des Maedes et les Danthelètes. Il n'y a pas de peuples au monde qui soient plus que ceux-ci adonnés au brigandage. Les Besses, qui occupent la plus grande partie du mont Haemus, et qui ont mérité d'être appelés brigands par les brigands eux-mêmes, vivent dans de méchantes huttes de la vie la plus misérable : ils confinent d'un côté au mont Rhodope et à la Paeonie et de l'autre côté à la partie de l'Illyrie occupée par les Autariates et les Dardaniens. Entre ceux-ci, maintenant, et les Ardiatens, se trouvent les Dassarétiens, les Agrianes et d'autres peuplades obscures, dont le territoire à force d'être ravagé par les Scordisques s'est changé en désert et ne forme plus aujourd'hui qu'une forêt impénétrable de plusieurs journées d'étendue.

### **VII, 6 - La côte occidentale du Pont-Euxin**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.6.1]] [1] De tout l'intervalle compris entre l'Ister et les montagnes qui bornent de chaque côté la Paeonie, il ne nous reste plus à décrire que la partie de la côte du Pont Euxin allant de l'Hierostoma ou Bouche sacrée de l'Ister à la chaîne de l'Haemus, voire au détroit de Byzance. Car, de même qu'en décrivant la côte d'Illyrie nous avons poussé jusqu'aux Monts Cérauniens, bien qu'ils tombassent en dehors de la chaîne Illyrienne, parce qu'ils nous offraient une borne ou limite naturelle, dont nous nous sommes servi ensuite pour déterminer la position des différents peuples de l'intérieur, un pareil point de repère nous ayant paru de nature à rendre plus clair, non seulement ce que nous décrivions actuellement, mais ce que nous devions décrire ensuite, de même ici, dans le relevé de la côte de 1'Euxin, nous ne craindrons pas de dépasser la ligne formée par les montagnes, pour ne nous arrêter qu'à l'entrée du détroit, autre limite naturelle, répondant également bien aux besoins de la description présente et à ceux de la description qui doit suivre. Partons donc de l'Hierostoma ou Bouche sacrée de l'Ister avec la côte à notre droite, nous y relevons d'abord, à une distance de 500 stades, Istrus, petite ville d'origine milésienne, et, 250 stades plus loin, Tomis, autre place de peu d'importance ; puis vient la ville de Callatis, colonie d'Héraclée, à 280 stades de Tomis. Nous comptons ensuite 1300 stades jusqu'à Apollonie, colonie de Milet, dont la meilleure partie est bâtie dans une petite île, y compris le temple d'Apollon d'où Marcus Lucullus enleva naguère, pour la dédier dans le Capitole, cette statue colossale du dieu, chef-d'oeuvre de Calamis. Ajoutons que dans l'intervalle de Callatis à Apollonie on remarque, outre Bizone, dont une grande partie fut engloutie jadis à la suite de tremblements de terre, Cruni, Odessus, colonie de Milet, et la petite place de Nauloque, qui appartient aux Mésembriens. Nous relevons ensuite le Mont Menus, dont l'extrémité de ce côté s'avance jusqu'au bord même de la mer, puis vient Mesembria, colonie mégarienne, appelée primitivement Menebria (comme qui dirait la ville de Menas) du nom de Menas, son fondateur, et du mot thrace*bria*, lequel signifie*ville*et se retrouve dans le nom de Selybria (la ville de Sélys) et dans celui de Poltyobria, que portait anciennement Aenos. Enfin se présente Anchialé, petite ville appartenant aux Apolloniates, et Apollonie elle-même. Nommons encore, dans cette partie de la côte, le cap Tirizis, avec un château d'une assiette très forte, dont Lysimaque avait fait son trésor. D'Apollonie ensuite jusqu'aux Roches Cyanées, la distance est de 1500 stades environ, et, dans l'intervalle, après le canton de Thyniade, qui fait encore partie du territoire d'Apollonie, se présentent les villes de Phinopolis et d'Andriacé, puis la plage de Salmydessus qui y est en quelque sorte contiguë ; cette plage est déserte et pierreuse, dépourvue de ports et tout ouverte aux vents du nord ; elle se prolonge jusqu'aux Cyanées mêmes, c'est-à-dire l'espace de 700 stades environ, et tous les vaisseaux que la tempête y jette sont aussitôt pillés par les Astes, peuple thrace, qui habite juste au-dessus dans l'intérieur. Les Roches Cyanées sont deux petites îles situées à l'entrée du Pont, et qui semblent toucher l'une à la côte d'Europe, l'autre à la côte d'Asie ; elles laissent entre elles un canal de 20 stades environ, et la même distance les sépare, l'une du temple de Byzance, l'autre du temple de Chalcédoine, c'est-à-dire de la partie la plus resserrée du détroit qui donne entrée dans le Pont, car, pour peu qu'on avance encore de dix stades, on rencontre un promontoire qui réduit la largeur du canal à cinq stades ; mais plus loin il s'alargit de nouveau et commence à se confondre avec la Propontide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.6.2]] [2] Du promontoire qui forme ce qu'on appelle le*Pentastade*au Port du Figuier, la distance est encore de 35 stades, enfin il n'y a plus que 5 stades jusqu'à la Corne de Byzance. On donne ce nom à un golfe qui baigne les murs mêmes de Byzance : ce golfe remonte vers l'O. l'espace de soixante stades et ressemble tout à fait à un bois de cerf, car il se partage en une foule d'autres golfes, qui figurent autant de branches, et dans lesquels on voit souvent s'engager des troupes de*pélamydes*, dont la pêche devient alors on ne peut plus facile, vu l'abondance du poisson, la force du courant qui le pousse et le peu de largeur de ces criques qui permet en certains endroits de le prendre à la main. La reproduction de ces poissons a lieu dans les bas-fonds ou marais du Maeotis, mais aussitôt que les jeunes ont pris un peu de force, ils franchissent par troupes le détroit, et se portent le long de la côte d'Asie jusqu'à Trapezûs et à Pharnacie. On commence là à leur donner la chasse, mais sans grand profit, car ils n'ont pas encore pris toute leur croissance ; une fois à la hauteur de Sinope, ils sont déjà dans de meilleures conditions pour être pêchés et salés ; puis, quand ils ont atteint et dépassé les Roches Cyanées, la vue d'un certain rocher de couleur blanchâtre qui se détache de la côte de Chalcédoine leur fait peur et les chasse aussitôt vers la rive opposée. Là, le courant s'empare d'eux, et, comme la disposition naturelle des lieux pousse le flot à se diriger vers Byzance, vers la Corne de Byzance, il les entraîne de ce côté pour le plus grand profit des Byzantins et du peuple romain. Les Chalcédoniens, au contraire, placés comme ils sont sur la rive opposée, ne peuvent pas, malgré l'extrême proximité, participer aux profits de cette pêche, car la pélamyde n'approche jamais de leurs ports. C'est même là, dit-on, ce qui aurait dicté le fameux oracle d'Apollon, lorsqu'en réponse aux Byzantins, qui, après la fondation de Chalcédoine par les Mégariens, étaient venus le consulter sur l'emplacement à donner à Byzance, ce Dieu leur conseilla de la bâtir juste en face des Aveugles, désignant par là les Chalcédoniens, qui, venus les premiers dans ces parages, avaient négligé de s'établir de l'autre côté du détroit, dans un emplacement si riche à tous égards, et lui avaient préféré le leur comparativement si pauvre.  
  
Ce qui nous a fait pousser ainsi jusqu'à Byzance, c'est qu'une ville aussi illustre, qui est d'ailleurs le point le plus rapproché de l'entrée du Pont, nous offrait une limite plus généralement connue et plus propre, par conséquent, à clore ce relevé de la côte depuis l'Ister.  
  
Au-dessus de Byzance, dans l'intérieur, habite la nation des Astes, qui a pour ville principale, Calybé ; c'est cette même ville que Philippe, fils d'Amyntas, peupla naguère des malfaiteurs les plus dangereux de son royaume.

### **VII, 7 - La Grèce du Nord et la Macédoine**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.1]] [1] Nous avons fini d'énumérer les principaux peuples de la région comprise entre l'Ister et les montagnes de l'Illyrie et de la Thrace, tant ceux qui habitent le littoral de l'Adriatique, depuis le fond même du golfe, que ceux qui occupent, des bouches de l'Ister à Byzance, le côté gauche du Pont. Reste à décrire le versant méridional de ladite chaîne et toute la région citérieure, laquelle comprend la Grèce et les différentes nations barbares échelonnées depuis la frontière de Grèce jusqu'au pied des montagnes. Hécatée de Milet a dit du Péloponnèse qu'avant d'être occupé par les Grecs il l'avait été par les Barbares. A la rigueur, on en pourrait dire autant de la Grèce entière, car, à en juger par le témoignage de ses propres annales, sa population primitive ne se composait guère que de Barbares. Ainsi, indépendamment de la colonie Phrygienne amenée par Pélops dans le pays, qui, de son nom, fut appelé le*Péloponnèse*, et de la colonie égyptienne amenée par Danaüs, ce furent des Dryopes, des Caucones, des Pélasges, des Lélèges et d'autres nations barbares qui occupèrent le pays au delà, comme en deçà de l'isthme. L'Attique reçut les Thraces d'Eumolpe ; le canton de Daulis en Phocide, les compagnons de Térée ; la Cadmée, les Phéniciens de Cadmus ; et la Béotie proprement dite les Aones, les Temmices, voire les Hyantes, comme Pindare le rappelle dans ce vers :

*«Il fut un temps où le vil nom de Hyes (Sues) désignait la nation Béotienne».*

On devinerait, d'ailleurs, cette origine barbare, rien qu'à entendre des noms comme ceux de Cécrops, d'Aïclos, de Cothos, de Drymas et de Crinacos. Aujourd'hui, la Grèce a encore les Thraces, les Illyriens, les Epirotes en quelque sorte à ses côtés, mais il faut qu'anciennement le voisinage ait été bien autrement proche, puisqu'une bonne partie de la contrée que tout le monde s'accorde à appeler du nom de Grèce se trouve, même actuellement, habitée par des Barbares, témoins ces Thraces que l'on rencontre en Macédoine et dans certains cantons de la Thessalie, témoins ces Thesprotes, ces Cassopéens, ces Amphiloques, ces Molosses, ces Athamanes, tous peuples originaires d'Epire, qui sont restés fixés dans la haute Acarnanie et dans la haute Aetolie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.2]] [2] Nous avons déjà parlé tout au long des Pélasges ; pour ce qui est des Lélèges, nous dirons que, si certains auteurs les identifient hardiment avec les Cariens, il en est d'autres qui se bornent à croire qu'ils ont habité les mêmes pays et pris part aux mêmes expéditions, et que c'est là ce qui explique l'existence, dans le territoire de Milet, de localités appelées encore villes des Lélèges, et sur plus d'un point de la Carie de tombeaux de Lélèges et de forts abandonnés dits*Lélégées*. Le fait est que toute l'Ionie actuelle frit anciennement habitée par les Cariens et par les Lélèges à la fois, et que les Ioniens durent les expulser les uns et les autres pour prendre possession du pays ; plus anciennement encore, à la suite de la prise de Troie, les Lélèges s'étaient vu chasser de Pedasus et des bords du Satnioeis, positions qu'ils occupaient aux environs du mont Ida. Que les Lélèges, maintenant, aient été des barbares, le seul fait de leur association avec les Cariens suffirait à l'indiquer. Mais on voit, en outre, par les*Républiques*ou*Constitutions*d'Aristote, qu'ils avaient mené longtemps une vie errante, soit en compagnie de ce même peuple, soit seuls, et celà dès la plus haute antiquité. Ainsi, dans le livre intitulé*République des Acarnaniens*, Aristote nous dit qu'à l'origine une partie de l'Acarnanie fut occupée par les Curètes et que l'autre partie, la partie occidentale, le fut par les Lélèges d'abord, par les Téléboens ensuite ; dans le livre intitulé*République des Aetoliens*, il donne le nom de Lélèges aux Locriens actuels et assure que les Lélèges ont possédé également la Béotie. II le dit encore en traitant de la*République des Opontiens*et*des Mégariens.*Enfin, dans le livre consacré à la*République des Leucadiens*, il parle de Lélex comme d'un chef autochthone, dont la fille aurait mis au monde Téléboas, père lui-même des vingt-deux Téléboïdes, dont une partie aurait peuplé Leucade. Mais c'est surtout au témoignage d'Hésiode sur les Lélèges, qu'il faut, suivant nous, s'en rapporter :

*«Locros, dit le poète, fut le chef des Lélèges, de ces peuples que le fils de Saturne, dans sa sagesse infinie,  
tira naguère du sein de la terre et rassembla sous les ordres de Deucalion».*

Et, en effet, l'étymologie du nom de Lélèges semble indiquer que ce peuple se serait formé originairement du rassemblement et du mélange d'éléments divers, ce qui explique comment il a pu disparaître ensuite complètement. Ajoutons qu'on pourrait attribuer une semblable origine aux Caucones, puisqu'eux aussi ne se retrouvent plus maintenant nulle part, et qu'il est notoire cependant qu'ils avaient fondé naguère des établissements en différents pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.3]] [3] Autrefois, bien que les peuples de cette partie de l'Europe eussent par eux-mêmes peu d'importance, qu'ils fussent très nombreux et généralement peu connus, on pouvait encore sans trop de difficulté déterminer leurs limites respectives, par la raison que chacun d'eux formait une agglomération d'hommes assez considérable sous un roi particulier ; mais aujourd'hui que le pays est en grande partie désert et que beaucoup de centres de population, beaucoup de villes surtout ont disparu, une délimitation aussi minutieuse, fût-elle possible, n'offrirait plus guère d'utilité s'appliquant à des lieux dont la mémoire est en quelque sorte effacée et dont la dévastation, commencée il y a longtemps déjà, n'a pas encore cessé. On sait comment par suite d'insurrections nouvelles qui ont éclaté sur différents points, les soldats romains campent aujourd'hui dans le pays et comment ils ont dans quelques districts changé les chefs ou dynastes nationaux. Et précédemment (on peut-le lire dans Polybe) Paul [Emile], vainqueur de la Macédoine et du roi Persée, avait détruit en Epire jusqu'à 70 villes, Molosses pour la plupart, et emmené avec lui 150 000 esclaves.  
  
Quoi qu'il en soit, nous voulons essayer (dans les limites bien entendu de notre plan et dans la mesure de nos moyens) de donner une description détaillée de cette contrée en commençant par la côte du golfe Ionien, laquelle part juste du point où s'arrête la navigation de l'Adriatique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.4]] [4] La côte du golfe Ionien s'ouvre par les cantons d'Epidamne et d'Apollonie. De cette dernière ville on peut aller directement en Macédoine par la Voie Egnatienne ; grand chemin tracé au cordeau de l'ouest à l'est et bordé de pierres milliaires jusqu'à Cypsèles et à l'Hèbre, c'est-à-dire sur une longueur de 535 milles. A huit stades par mille, comme on compte d'habitude, cette longueur équivaudrait à 4280 stades ; mais au compte de Polybe, qui fait chaque mille de huit stades deux plèthres ou de huit stades un tiers, ii faudrait ajouter à cette somme de 4280 stades encore 178 stades, autrement dit le tiers du nombre de milles. Il est remarquable que les voyageurs qui viennent d'Apollonie et ceux qui viennent d'Epidamne ont parcouru juste la même distance quand ils se rejoignent sur ladite voie. Prise dans son ensemble, cette chaussée est connue sous le nom de*Voie Egnatienne*, mais dans la première partie on l'appelle la*route du Candavie*, du nom d'une des montagnes de la chaîne d'Illyrie, où elle mène effectivement en passant d'abord par la ville de Lychnide et par Pylôn, localité située juste sur la frontière de l'Illyrie et de la Macédoine, après quoi elle longe le pied du mont Barnonte, traverse Héraclée, le territoire des Lyncestes et celui des Eordes, puis gagne Edesse et Pella pour aboutir à Thessalonique ayant mesuré jusque-là, suivant Polybe, un espace de 267 milles. Or, en suivant ainsi cette voie depuis Epidamne ou depuis Apollonie, on se trouve avoir, à droite, les différents peuples épirotes échelonnés le long de la mer de Sicile jusqu'au golfe Ambracique, et, à gauche, la chaîne des monts (l'Illyrie que nous avons parcourue précédemment, avec les différents peuples qui la bordent jusqu'à la Macédoine et à la Paeonie. Mais les pays, qui, à partir du golfe Ambracique, se prolongent vers l'est en faisant face au Péloponnèse, appartiennent tous à la Hellade ou Grèce propre, ainsi que la presqu'ile qui leur fait suite et qui s'avance dans la mer Egée en laissant à droite tout le Péloponnèse. Quant à la contrée qui s'étend depuis l'origine des Monts de Macédoine et de Paeonie jusqu'au cours du Strymon, elle est occupée par les Macédoniens, les Paeoniens et quelques montagnards Thraces ; enfin c'est encore aux Thraces qu'appartient le reste du pays au delà du Strymon jusqu'à l'entrée du Pont et à l'Haemus, à l'exception pourtant du littoral, lequel appartient aux Grecs. Les Grecs en effet se sont établis tant sur les bords de la Propontide que le long de l'Hellespont et du golfe Mélas et le long de la mer Egée. La mer Egée, comme on sait, baigne deux des côtés de la Grèce, le côté du levant qui s'étend depuis le cap Sunium dans la direction du nord jusqu'au golfe Thermaeen et jusqu'à Thessalonique, la plus peuplée aujourd'hui des villes de la Macédoine, et le côté qui regarde le midi, autrement dit le littoral de la Macédoine entre Thessalonique et l'embouchure du Strymon. Quelques auteurs attribuent même à la Macédoine l'intervalle du Strymon au Nestus, par la raison que Philippe, qui avait toujours attaché le plus vif intérêt à la possession de ce territoire, avait fini par s'en rendre maître, et avait retiré, tout le temps de son règne, des revenus énormes, non seulement de ses mines, mais de tous les autres produits de son sol. Ajoutons qu'entre le cap Sunium et l'île [de Cythère] s'étend la mer de Myrtos, et qu'à celle-ci succèdent la mer de Crète, la mer de Libye avec les golfes qui en dépendent et finalement la mer de Sicile, laquelle forme aussi différents golfes, à savoir le golfe d'Ambracie, le golfe de Corinthe et celui de Crissa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.5]] [5] Les peuples de l'Epire, suivant Théopompe, sont au nombre de quatorze, mais les Chaones et les Molosses sont beaucoup plus connus que les autres pour avoir exercé naguère sur tout le pays (les Chaones d'abord et les Molosses ensuite) une sorte d'hégémonie. Les Molosses avaient dû l'accroissement de leur puissance tant aux relations de parenté de leurs rois, lesquels étaient de la famille des Aeacides, qu'à la présence parmi eux de l'oracle de Dodone, à la fois si ancien et si révéré. Les Chaones, les Thesprotes et les Cassopéens, qui sont eux-mêmes Thesprotes d'origine, se succèdent le long de la côte à partir des monts Cérauniens jusqu'au golfe Ambracique et possèdent là des terres d'une extrême fertilité. Or, en naviguant depuis la Chaonie toujours dans la direction du levant, qui est celle des golfes d'Ambracie et de Corinthe, entre la mer d'Ausonie à droite et la côte d'Epire à gauche, on trouve que cette portion de la côte, comprise entre les monts Cérauniens et l'entrée du golfe Ambracique, peut mesurer 1300 stades de longueur. Dans l'intervalle, on relève Panorme, port spacieux, situé vers le milieu de la chaîne des monts Cérauniens ; Onchesme, autre port, à la hauteur duquel s'avance la pointe occidentale de Corcyre, et [sur la côte même de cette île] un troisième port, Cassiopé, qu'une traversée de 1700 stades sépare de Brentesium ; ajoutons que du cap Phalacrum, situé au sud de Cassiopée au port de Tarente, la distance est juste la même. Puis à Onchesme succèdent Posidium, Buthrote, ville bâtie à l'entrée du port Pélodès dans une espèce de presqu'île et habitée par des colons romains, et, sous le nom de Sybotes, de petites îles situées à une faible distance de la côte d'Epire juste en face du cap Leucimme, extrémité orientale de Corcyre. Il y a bien encore le long de cette côte d'autres petites îles, mais elles ne méritent pas qu'on les mentionne. Suit alors le cap Chimerium avec le port connu sous le nom de*Glykys-limên*, au fond duquel se décharge l'Achéron. Ce fleuve sort du lac Achérusien et se grossit ensuite d'une foule de rivières, si bien qu'il adoucit jusqu'aux eaux du golfe où il se jette. Le fleuve Thyamis coule aussi non loin de là. Au-dessus de ce golfe est la ville de Cichyre, l'ancienne Ephyre, qui appartient aux Thesprotes ; et, au-dessus du golfe de Buthrote, la ville de Phoenicé. Cichyre a dans son voisinage plusieurs petites villes, Buchetium, d'abord, qui appartient aux Cassopéens et qui se trouve à une faible distance de la côte, puis Elatrie, Pandosie et Batiées, qui sont situées dans l'intérieur, mais dont les possessions s'étendent jusqu'au golfe même. Au Glykys-limên succèdent immédiatement deux autres ports ou golfes ; celui de Comare, qui est le plus rapproché et en même temps le moins grand des deux, forme un isthme de soixante stades avec le golfe Ambracique et la nouvelle ville de Nicopolis, bâtie par César Auguste ; l'autre est un peu plus loin, il est plus vaste et plus sûr et avoisine l'entrée du golfe Ambracique, n'étant qu'à 12 stades environ de Nicopolis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.6]] [6] Suit l'entrée même du golfe Ambracique, canal qui n'a guère plus de quatre stades de large : quant au golfe, il mesure 300 stades de circuit et offre partout d'excellents ports ou abris. A droite de l'entrée habitent les Grecs Acarnanes. Du même côté, tout près de l'ouverture du golfe, est le temple d'Apollon Actien. Le temple proprement dit est bâti sur une colline ; mais au-dessous dans la plaine, il y a le bois sacré et l'arsenal, où César consacra naguère cette fameuse*décanée*, j'entends ces dix vaisseaux de tout rang, depuis la galère à un seul rang de rames jusqu'à la galère décirème, prélevés par lui sur son butin, mais qu'un incendie, assure-t-on, a détruits avec les cales qui les contenaient. A gauche de l'entrée est Nicopolis : tout ce côté du golfe jusqu'au dernier enfoncement voisin d'Ambracie est habité par les Epirotes Cassopéens. La ville d'Ambracie est située tout au fond du golfe, à une faible distance au-dessus du rivage ; elle a eu pour fondateur Gorgus, fils de Cypsélus. Sous ses murs passe le fleuve Arathus, qui se laisse aisément remonter depuis la mer, la distance jusque-là n'étant que de quelques stades. Ce fleuve prend sa source au mont Tymphé, dans la Parorée. Ambracie, à une époque fort ancienne, était déjà extrêmement florissante (il le faut bien pour qu'elle ait donné son nom au golfe), mais ses embellissements datent surtout du règne de Pyrrohus qui en avait fait sa résidence habituelle. Plus tard, malheureusement, elle eut ainsi que les autres villes de l'Epire, beaucoup à souffrir des Macédoniens et des Romains, s'étant trouvée engagée dans des guerres continuelles contre ces peuples par l'insubordination de ses habitants. Enfin Auguste eut l'idée, en voyant toutes ces villes d'Epire dans un état complet d'abandon, de les fondre en une ville nouvelle, qu'il bâtit sur le golfe même et qu'il nomma Nicopolis, en commémoration de la victoire navale remportée par lui à l'entrée du golfe sur 1a flotte d'Antoine et sur celle de la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui assistait en personne à la bataille. Nicopolis est déjà très peuplée et s'accroît de jour en jour, car elle dispose de terrains considérables et emprunte beaucoup d'éclat tant aux riches dépouilles dont elle est ornée qu'à la présence de deux temples situés dans son faubourg même et bâti, le premier, au milieu d'un bois qui contient en même temps le gymnase et le stade destinés à la célébration des jeux quinquennaux ; et le second, au haut de la colline qui domine ce bois et qui est tout entière consacrée à Apollon. Ces jeux, connus sous le nom d'*Actiaques*et célébrés en l'honneur d'Apollon Actien, ont été déclarés*Olympiques*et l'intendance en a été confiée aux Lacédémoniens. Ajoutons que les différentes localités qui entourent Nicopolis dépendent d'elle. Il y a longtemps déjà que les Actiaques existent en l'honneur d'Apollon ; mais c'était autrefois de simples jeux*stéphanites*, célébrés par les populations d'alentour, tandis qu'aujourd'hui, grâce à la munificence de César, leur importance a été singulièrement augmentée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.7]] [7] La ville qui fait suite à Ambracie est Argos Amphilochicum qui eut pour fondateurs Alcmaeon et les Alcmaeonides. Ephore raconte, en effet, qu'Alcmaaon, après l'expédition des Epigones contre Thèbes, vint, sur l'appel de Diomède, le rejoindre en Aetolie et l'aida à s'emparer de ce pays ainsi que de l'Acarnanie ; qu'Agamemnon ayant ensuite convié les deux héros à l'expédition contre Troie, Diomède partit, tandis qu'Alcmaeon, demeuré seul en Acarnanie, fondait Argos et ajoutait à ce premier nom, en souvenir de son frère Amphilochus, le nom d'*Amphilochicum*, de même qu'il avait appelé*Inachus*, du nom du fleuve de l'Argolide, le fleuve qui après avoir arrosé tout le pays vient se jeter dans le golfe d'Ambracie. Mais, suivant Thucydide, ce serait Amphilochus lui-même, qui, mécontent de l'état dans lequel il avait trouvé l'Argolide à son retour de Troie, aurait passé en Acarnanie et aurait fondé là, après avoir hérité du trône de son frère, la ville qui porte son nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.8]] [8] Les Amphiloques, du reste, sont d'origine épirote, aussi bien que les Molosses, les Athamanes, les Aethices, les Tymphaeens, les Orestes, les Paroréens et les Atintanes, qui habitent au-dessus d'eux l'âpre contrée attenante aux montagnes d'Illyrie, soit du côté de la Macédoine, soit dans le voisinage du golfe Ionien. Il paraîtrait seulement, en ce qui concerne l'Orestiade, que ce pays aurait reçu Oreste errant et fugitif après le meurtre de sa mère, et que c'est ce héros qui lui aurait donné son nom en même temps qu'il y aurait fondé la ville d'Argos Oresticum. Mais on trouve aussi mêlées à ces peuples d'origine épirote beaucoup de tribus illyriennes, qui sont toujours restées fixées de ce côté-ci des montagnes, sur le versant méridional et au-dessus du golfe Ionien. Ainsi au-dessus de la côte d'Epidamne et d'Apollonie et jusqu'à la hauteur des monts Cérauniens habitent les Bylliones, les Taulantiens, les Parthins et les Bryges. Non loin de là, autour des mines d'argent de Damastium, se sont groupés en Etats puissants les Sadyes, les Enchéléens et les [Dassarétiens] connus aussi sous le nom de Sésaréthiens, auxquels il faut ajouter les Lyncestes, les habitants du canton de Deuriope, ceux de la Tripolis Pélagonienne, les Eordes et toute la population des cantons d'Elimée et d'Eratyre. Chacun de ces peuples formait anciennement un Etat séparé sous des princes ou dynastes de différentes familles. Les Enchéléens, par exemple, avaient pour rois des descendants de Cadmus et d'Harmonie, couple célèbre dont la fabuleuse histoire a laissé plus d'une trace dans le pays. Comme on le voit, ce n'était pas des princes indigènes qui régnaient sur ce peuple. Les Lyncestes de même furent longtemps gouvernés par Arrhabée, prince de la famille des Bacchiades et aïeul, par sa fille Sirra, d'Eurydice, mère de Philippe-Amyntas.  
  
L'un des peuples Epirotes, le peuple Molosse, eut également des rois d'origine étrangère, des rois thessaliens, à savoir Pyrrhus, fils de Néoptolème et ses descendants ; mais ce fut le seul, tous les autres n'ayant eu que des chefs nationaux. Puis d'hégémonie en hégémonie le pays tout entier, sauf un petit nombre de cantons au-dessus du golfe Ionien, finit par passer sous la domination des Macédoniens. On fit notamment de la Lyncestide, de la Pélagonie, de l'Orestiade et de l'Elimée une seule province, qu'on appela la Haute-Macédoine et plus tard la Macédoine-Eleuthère. Quelques auteurs étendent même le nom de Macédoine à la totalité du pays jusqu'à Corcyre, et la raison qu'ils en donnent c'est que les populations, par leur coiffure, leur dialecte, leur manière de porter la chlamyde et maints autres usages, y ressemblent à celles de la Macédoine, y ayant même certaines tribus dans le nombre qui parlent indifféremment les deux langues. Mais quand le royaume de Macédoine eut cessé d'exister, tout ce pays tomba sous le joug des Romains.  
  
La voie Egnatienne qui part, [avons-nous dit,] d'Epidamne et d'Apollonie, coupe le territoire de ces différents peuples. Près de cette voie, dans la portion de son parcours appelée*route du Candavie*, on remarque les lacs ou étangs de Lychnide, avec d'importants établissements pour le salage du poisson. Il s'y trouve aussi un certain nombre de cours d'eau, qui se dirigent les uns vers le golfe Ionien, les autres vers le midi : ces derniers sont l'Inachus, l'Aratthus, l'Achéloüs et l'Evénus, l'ancien Lycormas. De ces quatre cours d'eau, il en est un, l'Aratthus, qui va se jeter dans le golfe Ambracique, et un autre, l'Inachus, qui se réunit à l'Achéloüs. Quant à l'Achéloüs même et à l'Evénus, ils tombent directement dans la mer, après avoir traversé, le premier, l'Acarnanie, et le second, l'Aetolie. D'autre part, l'Erigon porte au fleuve Axius les eaux d'un grand nombre de rivières ou de torrents, venus soit des montagnes de l'Illyrie, soit de la Lyncestide, du pays des Bryges, de la Deuriopie et de la Pélagonie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.9]] [9] Anciennement on eût rencontré chez tous ces peuples de véritables cités : la Pélagonie, par exemple, en possédait trois à elle seule, d'où lui est venu ce surnom de*tripolis*, sans compter Azoros qui lui appartenait également. Les Deuriopes avaient toutes les leurs sur l'Erigon, entre autres Bryanium, Alcomènes et Stymbara. Il y avait aussi Cydries chez les Bryges et Aeginium chez les Tymphaeens ; mais cette dernière était située sur les confins de l'Aethicie et du canton de Tricca, et, avec l'Aethicie qui se trouve vers le noeud du Poeum et du Pinde, avec les sources du Pénée dont les Tymphaeens et les Thessaliens du bas Pinde se disputent la possession, nous touchons déjà à la Macédoine et à la Thessalie. N'oublions pas la ville d'Oxynée, qui était sur les bords du fleuve Ion, à 120 stades d'Azoros, cette dépendance de la Pélagonie tripolitaine, et à portée en même temps d'Alcomènes, d'Aeninion, d'Europos et du confluent de l'Ion et du Pénée. Dans ce temps-là, je le répète, malgré leur sol si pauvre et si âpre, malgré toutes ces montagnes qui les traversent, telles que le Tomare, le Polyanus et tant d'autres, l'Epire et l'Illyrie tout entières étaient abondamment peuplées ; mais aujourd'hui ces contrées n'offrent plus guère que des déserts et le peu d'endroits habités qui s'y trouvent ne sont que des bourgades ou de véritables masures. Peu s'en faut même qu'on n'ait laissé dépérir comme tout le reste le fameux Oracle de Dodone.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.10]] [10] L'établissement de cet Oracle, suivant Ephore, appartient aux Pélasges, et les Pélasges, on le sait, passent pour avoir été les plus anciens maîtres de la Grèce. Homère lui-même a dit :

*«Jupiter Dodonéen, Jupiter Pélasgique», (*Iliade, XVI, 233),

et Hésiode :

*«Il visita Dodone et le hêtre fatidique, au pied duquel habitent les Pélasges».*

Mais nous avons plus haut, à propos de la Tyrrhénie, parlé tout au long des Pélasges, bornons-nous ici à ce qui concerne Dodone. Evidemment ce furent des peuples barbares qui d'abord environnèrent le temple, ceci encore ressort du témoignage d'Homère et de la peinture qu'il fait des habitudes de ces peuples, lorsqu'il les qualifie d'*aniptopodes*et de*chamaeeunes*. Seulement s'appelaient-ils*Helli*, comme le veut Pindare, ou*Selli*, comme ils sont censés nommés dans Homère, le peu de certitude de cette dernière leçon dans le texte du poète empêche de rien affirmer à cet égard. Philochore, lui, prétend que, comme l'Eubée, le canton de Dodone s'était d'abord appelé*Hellopie*et il s'appuie de ce passage d'Hésiode :

*«Il existe une contrée aux champs fertiles et aux vertes prairies, l'Hellopie :  
c'est là, vers l'extrémité du pays, qu'on a bâti une ville appelée Dodone».*

Apollodore, à son tour, constate l'opinion commune, qui est que le nom en question doit être attribué à la présence de marais (*elôn*) autour du temple, mais en même temps il estime qu'Homère a dû appeler*Selli*et non*Helli*le peuple qui environnait Dodone, de même, ajoute-t-il, qu'il a appelé certain fleuve du nom de Selléïs. Il est vrai, Homère a mentionné un fleuve de ce nom, dans ce passage-ci par exemple :

*«Loin d'Ephyre, loin du fleuve Selléïs» (*Iliade, II, 659),

seulement, [comme l'a fait remarquer Démétrius de Scepsis,] ce n'est pas de l'Ephyra de Thesprotie qu'il s'agit là, mais bien de l'Ephyra d'Elide, car le Selléïs coule en Elide et il n'y a jamais eu de fleuve de ce nom chez les Thesprotes, non plus que chez les Molosses. Quant aux différentes fables qui ont cours sur Dodone, comme sur Delphes, quant à ces traditions sur le chêne, sur les colombes, etc. etc., si l'on peut dire qu'à certains égards elles rentrent plutôt dans le domaine de la poésie, par d'autres côtés, cependant, elles nous ont paru devoir trouver place dans une description du genre de celle que nous traçons ici.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.11]] [11] Cela posé, nous dirons que Dodone, avec la montagne au pied de laquelle le temple est bâti et qu'on nomme indifféremment Tomaros ou Tniaros, appartint dans le principe aux Thesprotes et ne passa que plus tard sous la domination des Molosses. Les Tragiques en effet et Pindare joignent souvent au nom de Dodone l'épithète de*Thesprotide*. Du nom de Tomaros, maintenant, on prétend qu'Homère a tiré le mot*tomures*et qu'il s'en est servi pour désigner ces interprètes ou*hypophètes*de Jupiter, qu'il qualifie en outre d'*aniptopodes*et de*chamaeeunes*; qu'ainsi, dans l'*Odyssée*(XVI, 403), le discours qu'Amphinomos adresse aux prétendants pour les dissuader d'attaquer Télémaque avant d'avoir consulté Jupiter doit être lu comme il suit :

*«Si du grand Jupiter les TOMURES vous approuvent, moi-même je le frapperai et j'exciterai vos coups ;  
mais si le dieu vous détourne, s'il vous écarte de lui, croyez-moi, suspendez-les» ;*

que la leçon*tomouroi*est ici bien préférable à la leçon*themistes*par la raison que ce dernier mot n'est jamais employé dans Homère avec le sens d'oracles, mais toujours avec le sens d'arrêtés, de règlements, de prescriptions légales ; qu'enfin le mot*tomouroi*est une contraction de*tomarouroi*et équivaut à*tomarophulakes*ou*gardiens du Tomare*. - Mais non, le mot*tomouroi*est de formation plus récente, et, dans Homère, il nous parait plus simple de conserver la leçon*themistes*, en supposant seulement que le poète aura employé ce terme par catachrèse, comme il a employé souvent le mot*boulai*, appliquant aux volontés et aux prescriptions de l'oracle l'expression affectée d'ordinaire aux volontés et aux prescriptions de la loi, ce dont le vers suivant nous offre un exemple (*Odyssée*, XIV, 328) :

*Ek druos upsikomoio Dios BOULEN epakousai*;  
«Pour recueillir ces divins arrêts que, du haut de son chêne altier, Jupiter fait entendre aux mortels».

[[@Strabo:Strab., Geo. 7.7.12]] [12] Il demeure acquis cependant qu'à l'origine ce furent des hommes qui remplirent à Dodone les fonctions de prophètes ; et il peut se faire qu'Homère lui-même l'ait indiqué, car cette dénomination d'*hypophètes*qu'il a employée était de nature à comprendre aussi les prophètes.  
  
Plus tard, il est vrai, on délégua trois vieilles femmes pour remplir ces fonctions. Ce fut à l'époque, apparemment, où Dioné elle-même fut appelée à partager avec Jupiter le sanctraire de Dodone, bien que Suidas ait raconté les choses autrement, mais on sait qu'il ne recule devant aucune fiction pour flatter l'amour-propre des Thessaliens : il prétend, lui, que le temple de Jupiter était primitivement en Thessalie, dans la Pélasgie aux environs de Scotusse (la partie de la Thessalie où cette ville est située se nomme encore la Pélasgiotide), et qu'il fut transporté de là à Dodone ; que ce déplacement fut accompagné de l'émigration d'un certain nombre de femmes du pays, dont les prophétesses actuelles sont les descendantes, et que telle est l'origine du surnom de*Pélasgique*donné à Jupiter. La même tradition dans Cinéas est encore plus défigurée...  
  
*(Le reste du livre manque.)*

### **VII - Fragments**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/germanie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[frag. 1] Cinéas parle d'une ville du nom de Dodone en Thessalie, d'où le hêtre fatidique et l'oracle de Jupiter auraient été plus tard transportés en Epire (Etienne de Byzance, au mot*Dôdonê*).  
  
[frag. 2] La ville de Scotussa, dans la Pélasgiotide, fut le siège primitif de l'oracle ; mais quelques furieux mirent le feu à l'arbre sacré et l'oracle fut transporté à Dodone. Comme celui d'Ammon en Libye, il ne s'exprimait point par des mots, mais au moyen de certains signes. Peut-être le vol des trois colombes était-il sujet à quelque anomalie étrange et est-ce là ce que les prêtresses observaient et ce qui leur dictait leurs prédictions. Mais d'un autre côté l'on prétend que, dans la langue des Molosses et des Thesprotes, le mot*peleiai*signifie*vieilles femmes*et le mot*peleioi**vieillards*, de sorte que les fameuses péléiades ou colombes pourraient bien ne pas avoir été des oiseaux, mais simplement les vieilles femmes chargées de desservir le temple. (*Exc. Vat.*)  
  
[frag. 3] Dans la langue des Thesprotes et des Molosses vieilles femmes se dit*peleiai*et vieillards*peleioi*, et ces mots se retrouvent avec le même sens dans la langue des Macédoniens, dans le nom de*Péligones*par exemple qu'ils donnent à leurs magistrats et qui équivaut à celui de Gérontes (Anciens) que les Lacédémoniens et les Massaliotes donnent aux leurs. Or, c'est de là, dit-on, que serait venue la fable des colombes ou péléiades du chêne de Dodone (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 4] On dit souvent [d'un bavard] : c'est «le chaudron de Dodone». Voici quelle est l'origine de ce proverbe. On voyait dans le temple de Dodone une chaudière dédiée par les Corcyréens et servant de piédestal à une statue armée d'un fouet d'airain. Ce fouet se composait de trois chaînes auxquelles pendaient des osselets, et, pour peu que le vent les mît en mouvement, ces osselets venaient frapper contre le vase et produisaient un son tellement prolongé qu'on avait le temps de compter jusqu'à quatre cent dans l'intervalle de la première à la dernière vibration. De là cette autre forme du même proverbe : «Ecoutez le fouet des Corcyréens». (*Exc. Pal*.)  
  
[frag. 5] La Paeonie, située à l'E. des pays que nous venons de décrire et à l'O. des montagnes de la Thrace, s'étend au N. de la Macédoine et donne accès en ce pays, mais par une route qui, après avoir traversé les villes de Gortynium et de Stobi, aboutit [au S. à un étroit défilé], au fond duquel coule le fleuve Axius, ce qui rend l'entrée de la Macédoine aussi difficile du côté de la Paeonie qu'elle peut l'être du côté de la Grèce, où le cours du Pénée, dans la vallée de Tempé, lui sert également de boulevard. Ajoutons que la Paeonie touche à la frontière méridionale des Autariates, des Dardaniens et des Ardiaeens et qu'elle se prolonge même [de ce côté] jusqu'au Strymon. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 6] L'Haliacmon va se jeter dans le golfe Thermaeen. (*Exc. Vat*.)  
  
[frag. 7] L'Orestide est une contrée spacieuse, de laquelle part une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au Corax en Aetolie, voire même jusqu'au Parnasse, et que bordent, indépendamment des Orestes et des Tymphaeens, les différents peuples grecs établis en dehors de l'isthme sur les flancs du Parnasse, de l'Oeta et du Pinde. Prise dans son ensemble, cette chaîne de montagnes porte la dénomination de mont Poeum ; mais elle se divise en plusieurs parties, dont chacune a son nom. On assure que de ses sommets les plus élevés on découvre à la fois la mer Egée et les golfes Ambracique et Ionien. Pour moi, j'ai idée qu'on exagère, d'autant que le mont Ptéléum, qui entoure le golfe d'Ambracie et qui se prolonge d'un côté jusqu'à la mer de Corcyre et de l'autre jusqu'à la mer de Leucade, ne laisse pas que d'avoir une élévation considérable. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 8] Corcyre était anciennement florissante et en possession d'une puissante marine ; mais de terribles guerres et le gouvernement de ses tyrans la ruinèrent, et, plus tard, quand les Romains l'eurent appelée de nouveau à la liberté, elle ne sut pas en faire un louable usage et s'attira ce mot injurieux devenu proverbe : «Corcyre est libre ; ch... où tu veux». (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 9] Il existe un proverbe injurieux qui montre à quel degré d'abaissement était tombée la pauvre Corcyre après ses longues guerres. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 10] De toute l'Europe il ne nous reste plus à décrire que la Macédoine avec la partie adjacente de la Thrace jusqu'à Byzance, et la Grèce avec les îles qui en dépendent. Par le fait, la Macédoine elle-même appartient à la Grèce, mais, pour nous conformer à la nature des lieux et à la configuration du pays, nous avons cru devoir la distraire du reste de la Grèce pour la réunir de préférence à la partie de la Thrace qui lui est contiguë et qui s'étend jusqu'à l'entrée de l'Euxin et à la Propontide. - Un peu après, Strabon recule les limites de la Macédoine jusqu'à Cypsèles et à l'embouchure de l'Hèbre ; puis il construit un vaste parallélogramme dans lequel la Macédoine se trouve comprise tout entière. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 11] La Macédoine a pour limites, au couchant, le littoral de l'Adriatique ; au levant, une ligne parallèle à la côte et qui n'est autre que le méridien passant par les bouches de l'Hèbre et la ville de Cypsèles ; au nord, une autre droite qu'on peut concevoir passant par les monts Bertiscus, Scardus, Orbélus, Rhodope et Hoemus, car ces montagnes ne sont à proprement parler qu'une même chaîne qui va directement de l'Adriatique à l'Euxin et forme de tout ce qu'elle laisse au midi (c'est-à-dire de la Thrace et de la Macédoine, de l'Epire et de l'Achaïe) une immense péninsule ; enfin au sud la voie Egnatienne, la partie du moins qui est comprise entre Dyrrhachium et Thessalonique et dont la direction générale se maintient au levant : d'où il suit que la forme de la Macédoine se rapproche autant que possible de celle d'un parallélogramme. (*Exc. Palat.*)  
  
[frag. 12] La Macédoine actuelle s'appelait primitivement Emathie et cet autre nom lui est venu de Macédon, l'un des anciens chefs du pays. Il y avait aussi une ville appelée Emathie sur le bord de la mer. Sa population dans le principe se composait d'Epirotes et d'Illyriens, mais surtout de Bottiéens et de Thraces. Les Bottiéens, originaires de Crète, à ce qu'on croit, devaient leur nom à Botton, qui était le chef qui les avait amenés ; quant aux Thraces, ils se divisaient en plusieurs tribus : les Pières, qui occupaient tout le canton nommé Piérie et les environs de l'Olympe, les Paeons qui habitaient les bords de l'Axius et le district appelé du nom de ce fleuve Amphaxitide ; les Edons enfin et les Bisaltes qui possédaient le reste du pays jusqu'au Strymon. De ces deux derniers peuples, le second ne portait pas d'autre nom que celui de Bisaltes ; mais, parmi les Edons, on distinguait les Mygdons, les Odons et les Sithons. Toutes ces tribus subirent le joug des Argéades et des Chalcidiens de l'Eubée. Ce fut surtout dans la Sithonie que se répandirent les Chalcidiens de l'Eubée : ils y bâtirent jusqu'à trente villes. Plus tard, il est vrai, ils s'en virent expulsés, mais ils se rassemblèrent alors pour la plupart dans la seule ville d'Olynthe. On les appelait habituellement les Chalcidiens de la Thrace. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 12] L'ethnique de*Botteia*se forme avec l'iota (*Bottiaios*), témoin Strabon dans son septième livre. Mais le nom même avait été emprunté du Crétois Botton. (*Etymolog. Magn*., p. 206, 6.)  
  
[frag. 13] C'est le Pénée qui sépare de la Thessalie et de la Magnésie la Macédoine inférieure ou maritime et l'Haliacmon qui sépare celle-ci de la Haute-Macédoine ; puis le même fleuve, l'Erigon, l'Axius et d'autres encore séparent la Haute-Macédoine de l'Epire et de la Paeonie. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 14] Le littoral de la Macédoine se divise en deux parties, l'une qui court au S. depuis le fond du golfe Thermaeen et la ville de Thessalonique jusqu'au promontoire Sunium, et l'autre qui se prolonge vers l'E. jusqu'à la Chersonnèse de Thrace, ces deux lignes faisant ensemble un angle qui correspond au fond du golfe Thermaeen. De ces deux parties de la côte de Macédoine ainsi dirigées en sens contraires la première que nous avons indiquée est aussi celle que nous décrirons d'abord. Or, remontons-la à partir du cap Sunium, nous voyons se déployer au-dessus, dans l'intérieur, l'Attique et la Mégaride jusqu'au golfe Crissaeen ; puis vient la côte de Béotie qui longe l'Eubée, tandis que le reste du pays se dirige au couchant parallèlement à l'Attique. Strabon fait remarquer plus loin que la voie Egnatienne qui part du golfe Ionien aboutit aussi à Thessalonique. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 15] De ces différentes bandes ou zones parallèles nous prendrons d'abord celle qui se trouve comprendre le cours inférieur du Pénée et de l'Haliacmon. Le Pénée descend du Pinde et traverse la Thessalie de l'[frag. 0] à l'E. Il baigne les anciennes villes des Lapithes, quelques-unes aussi des Perrhèbes, et finit par atteindre Tempé, grossi des eaux de plusieurs rivières et notamment de l'Europus. Cette rivière est la même que le poète désigne sous le nom de*Titaresius*, apparemment parce qu'elle prend sa source au mont Titarius, qui se rattache à l'Olympe juste au point où cette chaîne commence à former la limite entre la Macédoine et la Thessalie. Sous le nom de Tempé l'on désigne une vallée étroite comprise entre l'Olympe et l'Ossa. Une fois engagé dans ce défilé, le Pénée court encore l'espace de quarante stades, ayant à sa gauche l'Olympe, qui est la plus haute montagne de toute la Macédoine, et à sa droite l'Ossa, qui se trouve encore plus près peut-être de son embouchure. A droite également du Pénée et non loin de ses bouches, est bâtie Gyrtôn, ville à la fois perrhébique et magnète et ancienne résidence des rois Pirithoüs et Ixion. Puis à une centaine de stades de Gyrtôn est la ville de Crannôn. On pense que, dans le passage de l'*Iliade*(XIII, 301)*tô men ar'ek Thrêkês*(De même que ces deux divinités quand elles s'élancent du fond de la Thrace, etc.), les Ephyres et les Phlégyes ne sont autres que les habitants de Crannôn et de Gyrtôn. - De l'autre côté du Pénée est la Piérie. (*Exc. Valic.*)  
  
[frag. 16] Le fleuve Pénée qui coule dans la vallée de Tempé descend du Pinde, traverse toute la Thessalie, notamment le pays des Lapithes et celui des Perrhèbes, reçoit l'Europus, qui est la même rivière que le Titaresius d'Homère, puis sert de séparation entre la Macédoine au N. et la Thessalie au S. Quant à l'Europus, il prend sa source dans le Titarius, montagne contiguë à l'Olympe. L'Olympe, comme on sait, appartient à la Macédoine, tandis que l'Ossa, comme le Pélion, appartient à la Thessalie. (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 17] Au pied de l'Olympe, sur les bords du Pénée, s'élève Gyrtôn, ville à la fois perrhébique et magnète, et ancienne résidence des rois Pirithoüs et Ixion ; et à une centaine de stades de Gyrtôn, est la ville de Crannôn. Or, on s'accorde à penser que, dans le passage de l'*Iliade*so'ri,)*tô men ar'ek Thrêkês*, le nom d'Ephyres désigne les habitants de Crannôn et celui de Phlégyes les habitants de Gyrtôn. (*Exc. Pal*.)  
  
[frag. 18] Comme le dit Strabon, la ville de Crannôn est à 100 stades de Gyrtôn. (Etienne de Byzance, au mot*Krannôn*).  
  
[frag. 19] Homolion, ville située en Macédoine dans le canton de Magnésie : Strabon, 7e livre. (Etienne de Byz., au mot*Omolion*)  
  
[frag. 20] La ville de Dium, au pied de l'Olympe, n'est pas située sur le rivage même du golfe Thermaeen, il s'en faut de sept stades environ. Elle a dans son voisinage le bourg de Pimplée, où résidait Orphée. (*Exc. Pal.*)  
  
[frag. 21] Dium est au pied de l'Olympe et a dans son voisinage le bourg de Pimplée, le même où, suivant Strabon, résidait Orphée. Strabon ajoute que cet imposteur, Cicone d'origine, après avoir vécu des métiers de musicien, de devin et de mystagogue ambulant, se crut appelé à de plus hautes destinées, devint chef de parti, acquit de l'ascendant et fut au moment de voir tout le pays accepter son autorité, mais périt sous les coups de plusieurs conjurés qui prévoyaient de sa part quelque piège ou quelque violence. - Ici auprès se trouve aussi Libèthres. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 22] Les anciens devins exerçaient en même temps le métier de musiciens. (*Epit*.)  
  
[frag. 23] Après Dium, viennent les bouches de l'Haliacmon, puis Pydna, Méthone, Aloros, le fleuve Erigon et le fleuve Ludias. Le fleuve Erigon prend sa source chez [les Deuriopes] Triclares, traverse le pays des Orestes et le territoire de Pella, laisse cette ville à gauche et se réunit à l'Axius. Quant au Ludias, il passe à Pella même et peut être aisément remonté jusque-là depuis la mer, c'est-à-dire sur un espace de 120 stades. Méthone, située dans une position intermédiaire entre Pydna et Aloros, est à 40 stades de la première et à 70 stades de la seconde. Aloros occupe le fond même du golfe Thermaeen et passe pour appartenir à la Bottiée, tandis que Pydna demeure attribuée à la Piérie. Pella est située dans la basse Macédoine, demeure primitive des Bottiéens. On en avait fait naguère le trésor de la Macédoine. Philippe, qui y avait été élevé, l'agrandit considérablement. Elle a sa citadelle bâtie dans le lac Ludias. Ce lac, d'où sort le fleuve de même nom, est alimenté par un bras dérivé de l'Axius. L'Axius, à son tour, débouche dans la mer entre Chalastra et Therma. Sur ses bords on remarque une place dont l'assiette est très forte ; on la nomme aujourd'hui Abydôn, mais c'est bien l'antique Amydôn que cite Homère et qui avait envoyé ces braves Paeoniens au secours de Troie (*Iliade*, II, 849) :

*«Ils viennent de la lointaine Amydon et des bords du majestueux Axius».*

C'est bien la même ville aussi que détruisirent les Argéades. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 24] Les eaux de l'Axius sont troubles et pourtant il est fait mention dans Homère des «belles eaux de l'Axius», mais peut-être s'agit-il là des eaux de la source Aea, qui se déversent dans l'Axius et qui sont en effet merveilleusement pures et limpides, auquel cas le passage d'Homère, tel qu'on le lit aujourd'hui, serait évidemment altéré. Passé l'Axius, et àune distance de 20 stades, on rencontre Echédoros, puis, 40 stades plus loin, ou atteint Thessalonique, ville fondée par Cassandre, et, avec Thessalonique, la voie Egnatienne. Le nom que Cassandre donna à cette ville nouvelle était celui de sa femme, laquelle était née de Philippe, fils d'Amyntas ; et il la peupla des habitants de vingt-six petites villes de la Cruside et des bords du golfe Thermaeen, qu'il avait détruites, et qui se trouvèrent ainsi fondues en une seule cité. Thessalonique est la capitale de la Macédoine actuelle. Du nombre des villes réunies étaient Apollonie, Chalastra, Therma, Garescus, Aenea et Cissus. A propos de Cissus, qui empêcherait de rattacher à cette ville «le Cisséen» dont parle Homère (*Iliade*, XI, 222) et qui avait élevé le jeune Iphidamas ? «Un Cisséen l'avait nourri...» (*Exc. Vat*.)  
  
[frag. 25] Passé Dium, on arrive à l'Haliacmon, fleuve qui se jette dans le golfe Thermaeen. Puis, à partir de ce fleuve, commence la côte de Piérie, qui s'étend au N. le long du golfe jusqu'à l'embouchure de l'Axius. On y remarque la ville de Pydna, bientôt suivie des villes de Méthone et d'Aloros, comme celles- ci le sont des deux rivières de l'Erigon et du Ludias. On peut remonter le Ludias jusqu'à Pella même, à 120 stades de la côte. Méthone est à 40 stades de Pydna et à 70 d'Aloros. Pydna, avons-nous dit, appartient à la Piérie. Quant à Aloros, elle dépend déjà de la Bottiée. C'est dans la plaine de Pydna que les Romains remportèrent sur Persée cette victoire qui mit fin à la monarchie macédonienne, et, dans la plaine de Méthone, en faisant le siège de cette place, que Philippe, fils d'Amyntas, eut l'oeil droit crevé par un trait de catapulte. (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 26] Pella ne fut longtemps qu'une très petite ville, mais Philippe qui y avait été élevé l'accrut considérablement. Elle a pour couvrir ses approches un lac, d'où sort le fleuve Ludias, et qu'alimente un bras dérivé de l'Axius. Puis vient l'Axius même, qui forme la séparation entre la Bottiée et l'Amphaxitide, et qui, après avoir reçu l'Erigon, vient déboucher [dans le golfe Thermaeen] entre Chalastra et Therma. Sur les bords de l'Axius s'élève une place qu'Homère appelle Amydôn, et d'où il fait venir ces vaillants Paeoniens qui figurent parmi les auxiliaires de Troie (*Iliade*, II, 849) :

*«Ils ont été amenés de la lointaine Amydôn, des bords mêmes du majestueux Axius».*

Suit un vers ainsi conçu :

*«De l'Axius dont les belles eaux couvrent et remplissent Aea»*

Or les eaux de l'Axius sont troubles et il n'y a de belles eaux dans le pays que celles d'une source qui s'échappe d'Amydôn pour venir se jeter dans le fleuve ; on propose donc la correction que voici,

*«De l'Axius, qui se grossit de ces belles eaux d'Aea»,*

d'autant que ce n'est pas l'Axius qui se déverse dans la fontaine Aea, mais bien celle-ci qui se déverse dans l'Axius. (*Exc. Palat.*)  
  
[frag. 27] A l'Axius succède la ville de Thessalonique, l'ancienne Therma. Cassandre, son fondateur, lui donna le nom de sa propre femme, née de Philippe, fils d'Amyntas, et lui annexa toutes les petites villes des environs, Chalastra, Aenea, Cissus et plusieurs autres. C'est de cette ville de Cissus, tout porte à le supposer, qu'était le héros Iphidamas dont parle Homère et qu'il nous montre élevé par les soins du Cisséen, son aïeul, en Thrace, ou, comme nous dirions aujourd'hui, en Macédoine. (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 28] C'est par ici également qu'il faut chercher le mont Bermius, demeure primitive des Briges, peuple thrace, dont une partie passa en Asie et y échangea son nom contre celui de Phryges ou Phrygiens. Après Thessalonique, la côte du golfe Thermaeen continue jusqu'au promontoire de Canastreeum, véritable presqu'île qui fait face à celle de Magnésie : la presqu'île même se nomme Pallène, et l'isthme qui n'a que cinq stades de largeur est coupé par un fossé. Sur cet isthme s'élève une ville, ancienne colonie de Corinthe et bien connue sous le nom de Potidée, mais appelée aujourd'hui Cassandria du nom de ce même roi Cassandre qui l'a relevée de ses ruines. Le périple de cette presqu'île est de 750 stades. Plus anciennement encore, toute cette contrée se serait nommée Phlégra et aurait été occupée, suivant certains mythographes, par une race de géants, ou, suivant une, tradition plus vraisemblable, par un peuple barbare et impie, qu'Hercule extermina, comme il revenait de prendre Troie et qu'il traversait ces parages pour regagner ses foyers. Enfin les mêmes lieux auraient été témoins de la fureur sacrilège des femmes Troyennes, lorsqu'elles mirent le feu aux vaisseaux grecs, pour n'avoir pas à servir les femmes de leurs nouveaux maîtres. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 29] La ville de Bertha est située sur les dernières pentes du mont Bermius. (*Ibid*.)  
  
[frag. 30] La presqu'île de Pallène, sur l'isthme de laquelle est située la ville de Cassandria (l'ancienne Potidée), s'appelait primitivement Phlegra et avait eu pour premiers habitants les géants de la fable, race violente et impie, exterminée par Hercule. Elle compte aujourd'hui quatre villes : Aphytis, Mendé, Scioné et Sané. (*Ibid*.)  
  
[frag. 31] Olynthe était à soixante-dix stades de Potidée. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 32] Mécyperne, port et arsenal d'Olynthe, est située dans le golfe Toronéen. (*Epit*.)  
  
[frag. 33] Près d'Olynthe, dans un fond, est le lieu appelé Cantharolethron. On le nomme ainsi parce que tout canthare ou escarbot (et il y en a beaucoup dans les environs) tombe mort du moment qu'il y pénètre. (*Ibid*.)  
  
[frag. 34] Au delà de Cassandria, la côte du golfe Toronique continue jusqu'au Derris, autre cap qui s'avance en face du Canastraeum, et forme avec lui le susdit golfe. A l'E. de ce cap Derris, et juste à la même hauteur s'avance la double pointe de l'Athos et c'est dans l'intervalle que s'étend le golfe Singique, ainsi nommé de l'ancienne ville de Singus, dont on voit encore les ruines sur ses bords. Au delà de Singus, sur l'isthme même de l'Athos, s'élève une autre ville, Acanthe, qui doit son origine à des colons Andriens et dont on donne souvent le nom au golfe lui-même. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 35] En face du cap Canastrum, qui termine la presqu'île de Pallène, et dans le voisinage du Côphos-limén, s'avance le promontoire Derris : le golfe compris entre les deux caps est le golfe Toronaeen. A l'E., maintenant, du Derris s'avance la pointe du mont Athos, qui termine à son tour le golfe Singitique. La mer Egée nous offre donc six golfes se succédant du S. au N. et espacés entre eux comme il suit : le golfe Maliaque, le golfe Pagasitique, le golfe Thermaeen, le golfe Toronaeen, le golfe Singitique et le golfe Strymonique ; et six caps, le Posidium entre les golfes Maliaque et Pagasitique ; au N. de celui-ci le Sépias; puis le Canastrum à l'extrémité de la presqu'île de Pallène, le Derris ensuite, enfin les deux pointes de l'Athos, le Nymphaeum sur le golfe Singitique et l'Acrathus sur le golfe Strymonique, avec le mont Athos entre deux et l'île de Lemnos à l'E. de l'Athos. Au N. de ladite montagne, le golfe Strymonique est terminé par la ville de Néapolis. (*Epit*.)  
  
[frag. 36] Acanthe est une ville maritime située dans le golfe Singitique, près du fossé de Xerxès. L'Athos compte cinq villes, Dium, Cléones, Thyssus, Olophyxis et Acrothoüs, cette dernière dans la région même du sommet. L'Athos est une montagne en forme de mamelon, mais très haute et très pointue, de sorte que les habitants du sommet voient le soleil se lever trois heures plus tôt que les habitants de la côte. Le périple de la presqu'île depuis la ville d'Acanthe jusqu'à celle de Stagire, où est né Aristote, est de 700 stades. De Stagire dépendent le port et l'îlot de Capros ; puis viennent les bouches du Strymon, suivies de Phagrès, de Galepsus et d'Apollone, qui toutes trois méritent le nom de villes ; enfin l'embouchure du Nestus, fleuve qui forme la frontière entre la Macédoine et la Thrace : du moins en était-il ainsi du vivant de Philippe et de son fils Alexandre, qui avaient changé l'ancienne délimitation. Mais il y a encore d'autres villes sur le golfe Strymonique, notamment Myrcinus, Argilus, Drabescus et surtout Daton, qui, indépendamment d'un territoire riche et fertile, possède des chantiers de construction navale et d'abondantes mines d'or, si bien que son nom est passé en proverbe et qu'on dit communément un Daton de biens : c'est le proverbe*Agathides agathôn*sous une autre forme. (*Epit*)  
  
[frag. 37] Il y a d'abondantes mines d'or à Philippes, ville moderne bâtie sur l'emplacement de Crénides, dans le voisinage du mont Pangée. Le mont Pangée contient lui-même des mines d'or et d'argent, et, non seulement le mont Pangée, mais toute la contrée située au delà comme en deçà du Strymon jusqu'à la Paeonie, où l'on prétend que 1a charrue rencontre encore souvent des pépites d'or. (*Ibid*.)  
  
[frag. 38] L'Athos est une montagne en forme de mamelon, mais si élevée que les habitants du sommet, qui commencent leurs labours avec le lever du soleil, ont déjà eu le temps de se fatiguer quand le premier chant du coq éveille les populations de la côte. C'est dans cette presqu'île que la tradition fait régner le Thrace Tamyris, connu comme un rival d'Orphée. On y voit les vestiges de l'ancien canal ou fossé d'Acanthe, creusé, dit-on, par Xerxès à travers l'isthme de l'Athos et destiné à recevoir les eaux de la mer et à permettre aux vaisseaux le passage direct depuis le golfe Strymonique. Toutefois Démétrius de Scepsis doute qu'on ait jamais navigué dans ce canal : il convient que sur un espace de dix stades l'isthme est formé de bonne terre facile à creuser, et qu'il a été creusé là effectivement un canal de la largeur d'un plèthre ; mais il fait remarquer que l'isthme présente ensuite, sur une longueur d'un stade environ, un plateau rocheux d'une grande élévation et que cet obstacle aura suffi à empêcher de pousser le canai jusqu'à la mer ou tout au moins de lui donner assez de profondeur pour qu'il ait jamais été navigable. Il ajoute qu'Alexarque, fils d'Antipater, bâtit justement sur ce point Uranopolis, ville de trente stades de circuit. Quant à la population primitive de la presqu'île, elle se composait de Pélasges de Lemnos, et se trouvait répartie dans les cinq petites villes de Cléones, d'Olophyxus, d'Acrothoi, [de Dium et de Thyssos]. Après l'Athos commence le golfe Strymonique, et il se prolonge jusqu'à l'embouchure du Nestus, fleuve qui, du temps de Philippe et d'Alexandre, formait la limite de la Macédoine. Pour plus d'exactitude cependant, nous dirons qu'il y a un promontoire, celui sur lequel est bâtie Apollonie, qui correspond à la presqu'île de l'Athos et forme avec elle le golfe Strymonique. Une fois dans le golfe, la première ville qu'on rencontre après le port des Acanthiens est Stagire, aujourd'hui déserte, mais qui compta naguère parmi les colonies. Chalcidiennes et vit naître Aristote ; puis vient le port de Stagire, Capros, avec une petite île de même nom ; on atteint ensuite le Strymon, et, en remontant ce fleuve l'espace de vingt stades, on arrive à Amphipolis, ville bâtie sur le même emplacement où les Athéniens avaient fondé leur colonie d'*Ennea Hodi*ou des*Neuf voies*. Suivent, enfin, Galepsus et Apollonie, villes ruinées jadis par Philippe. (*Exc. Vatic.*)  
  
[frag. 39] De l'embouchure du Pénée à la ville de Pydna, Strabon compte [3]20 stades. Quant à la côte au delà du Strymon, elle nous offre Néapolis, dépendance de Daton, et Daton elle-même avec ses riches campagnes, son lac, ses fleuves, ses chantiers et ses mines d'or si productives, ensemble de biens qui a rendu son nom proverbial, car l'expression d'un Daton de biens équivaut à cet autre proverbe*Agathides agathôn*. Dans la contrée au delà du Strymon, la côte et le canton de Daton sont occupés par les Odomantes, les Edones et les Bisaltes, peuples en partie autochthones, en partie originaires de la Macédoine, et sur lesquels régnait Rhésus. On trouve aussi les Bisaltes dans l'intérieur au dessus d'Amphipolis et jusqu'à Héraclée : ils occupent là toute cette riche vallée arrosée par le Strymon, lequel prend sa source chez les Agrianes du Rhodope sur les confins de la Parorbélie, district de la Macédoine, dont dépend encore la vallée intérieure d'Idoméné, avec ses villes de Callipolis, d'Orthopolis, de Philippopolis et de Garescus. Bergé, gros bourg situé à 200 stades environ en amont d'Amphipolis, est encore sur le territoire des Bisaltes. En remontant, au N. d'Héraclée et par la rive droite du Strymon, jusqu'à ces gorges étroites que franchit le fleuve, on a à gauche la Paeonie, le district de Doberus, et à droite toute la région du Rhodope et de l'Haemus. En deçà du Strymon, sur le bord même du fleuve, est la ville de Scotusse ; celle d'Aréthuse est riveraine du lac Bolbé. On comprend toutes les populations riveraines de ce lac sous la dénomination générale de Mygdons. L'Axius n'est donc pas le seul fleuve qui prenne sa source en Paeonie, le Strymon en vient également : il commence chez les Agrianes, traverse le territoire des Maedes et des Sintes et forme dans sa partie inférieure la séparation entre les Bisaltes et les Odomantes. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 40] Le Strymon prend sa source chez les Agrianes, montagnards du Rhodope. (*Epit*.)  
  
[frag. 41] Les Paeoniens sont, pour certains auteurs, une simple colonie Phrygienne, et, pour d'autres, la souche même de cette grande nation. Mais alors ces derniers reculent les limites de la Poeonie jusqu'à la Pélagonie et à la Piérie ; ils ajoutent que la Pélagonie s'appelait primitivement Orestie, qu'Asteropaeus, l'un des chefs que la Paeonie envoya au secours d'Ilion, nous est donné, non sans vraisemblance, pour un fils de Pélégon et que les Paeoniens eux-mêmes sont quelquefois désignés sous le nom de Pélagons. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 42] Astéropée, qu'Homère nous donne comme fils de Pélégon, passe dans l'histoire pour un prince originaire de la Paeonie en Macédoine ; et c'est là, sans nul doute, ce qui l'aura fait qualifier par Homère de fils de Pélégon, les Paeoniens ayant eux-mêmes porté primitivement le nom de Pélagons. (*Epit*.)  
  
[frag. 43] Par la même raison qu'ils appellent*titanisme*le chant sacré des Thraces, et cela, d'après l'invocation ou refrain de leurs peeans, les Grecs ont quelquefois appelé Titans les Paeoniens. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 44] Les Paeoniens paraissent avoir occupé de tout temps une grande partie des pays qui composent la Macédoine actuelle ; c'est ainsi qu'on les voit très anciennement assiéger Périnthe et dominer sur toute la Crestonie, sur toute la Mygdonide et sur le territoire des Agrianes jusqu'au mont Pangée. Au-dessus du golfe Strymonique, au-dessus de la côte comprise entre la ville de Galepsus et l'embouchure du Nestus, se trouvent la ville et le territoire de Philippes. Cette ville, appelée primitivement Crénides, ne fut longtemps qu'une localité sans importance ; mais elle s'est considérablement accrue depuis la défaite de Brutus et de Cassius. (*Ibid*.)  
  
[frag. 45] La ville actuelle de Philippes a commencé par s'appeler Crénides. (*Epit*.)  
  
[frag. 46] En face de cette partie de la côte sont les deux îles de Lemnos et de Thasos. Franchissons le canal de Thasos, au delà nous trouvons Abdère avec tous les souvenirs mythologiques que ce nom réveille. C'était ici notamment que résidait Diomède, le roi des Thraces-Bistons. Quant au Nestus, son lit ne suffit pas toujours à le contenir, il déborde parfois et couvre tout le pays de ses eaux. La première ville après Abdère est Dicée, qui se trouve bâtie au fond d'un golfe. Un port en dépend et juste au-dessus règne le lac Bistonis, qui peut bien avoir deux cents stades de circuit. Comme la plaine est ici complètement basse et que son niveau est même inférieur à celui de la mer, on a prétendu qu'Hercule, dans son expédition pour enlever les chevaux de Diomède, avait craint d'être écrasé par la cavalerie de l'ennemi, qu'il avait alors creusé un fossé depuis la côte et procuré l'irruption dans la plaine des eaux de la mer, et qu'il avait ainsi assuré sa victoire. L'emplacement du palais de Diomède se reconnaît aujourd'hui encore et le nom moderne de*Cartera-comé*en rappelle la forte et inexpugnable assiette. Au delà du lac Bistonis, qui coupe ici et interrompt la côte, se succèdent les villes cicones de Xanthée, de Maronée et d'Ismarus. Cette dernière, appelée actuellement Ismara, est tout près de Maronée, tout près aussi de l'ouverture du lac Ismaris, lequel se décharge à la mer par un cours d'eau appelé [...]. Thasioncéphales est une petite localité située à peu près sur le même point. Au-dessus de cette partie de la côte habitent les Sapéens. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 47] Topira se trouve dans le voisinage d'Abdère et da Maronée. (*Ibid*.)  
  
[frag. 48] Les Sinti, anciens habitants de l'île de Lemnos, étaient Thraces d'origine, de là vient que leur nom dans Homère a la forme Sinties.  
  
«Des Sinties me recueillent...» (*Epit*.)  
  
[frag. 49] Passé le Nestus, à l'E., on rencontre la ville d'Abdère, ainsi nommée en mémoire du héros Abderos, qui périt dévoré par les chevaux de Diomède. Vient ensuite la ville de Dicée, située non loin d'Abdère et juste au-dessous du grand lac Bistonis, puis celle de Maronée. (*Epit*.)  
  
[frag. 50] La Thrace comprend en tout vingt-deux peuples et peut encore, malgré son extrême épuisement, mettre sur pied une force de 15,000 cavaliers et de 200,000 fantassins. A Maronée succèdent la ville d'Orthagorie, l'âpre côte de Serrium, la petite place de Tempyra, qui dépend de l'île de Samothrace, et le Fossé [de Salé], juste en face de Samothrace et d'Imbros, cette dernière île étant située, comme on sait, près de Samothrace, deux fois plus près que Thasos. Du fossé de Salé part la plaine de Doriscus dont se servit Xerxès pour faire le dénombrement de son armée. Puis vient l'Hèbre avec Cypsèles, à [2]20 stades en amont de l'embouchure. La limite de la Macédoine, suivant Strabon, arrivait jusque-là, quand elle fut conquise par les Romains une première fois sur Persée et plus tard sur le faux Philippe. Paul-Emile, vainqueur et maître de Persée, réunit l'Epire à la Macédoine et partagea le tout en quatre districts, celui d'Amphipolis, celui de Thessalonique, celui de Pella et celui de Pélagonie. Les peuples qui bordent l'Hèbre sont les Corpiles, les Brènes en amont des Corpiles, et finalement les Besses, car on ne peut remonter le fleuve plus loin. Tous ces peuples sont adonnés au brigandage, mais surtout les Besses, que Strabon donne pour voisins aux Odryses et aux Sapéens. Bizyé, qui suit, servit autrefois de résidence aux rois des Astes. Sous le nom d'Odryses, certains auteurs comprennent l'ensemble des peuples qui habitent au-dessus du littoral entre l'Hèbre et Cypsèles d'une part et Odessus de l'autre ; telle était, suivant eux, l'étendue des Etats d'Amadocus, de Kersoblepte, de Bérisade, de Seuthès et de Cotys. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 51] Le fleuve de Thrace appelé aujourd'hui Rhegina est l'ancien Erginos. (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 52] Iasion et Dardanus étaient deux frères habitant l'île de Samothrace ; mais, Iasion ayant été frappé de la foudre pour avoir offensé Cérès, Dardanus quitta l'île, vint fonder au pied de l'Ida la ville de Dardanie et fit connaître aux Troyens les mystères de la Samothrace. Strabon ajoute qu'avant de s'appeler Samothrace l'île s'était appelée simplement Samos. (*Ibid*.)  
  
[frag. 53] Maint auteur affirme que les dieux adorés dans l'île de Samothrace n'étaient autres que les Cabires, sans pouvoir cependant rien nous dire de positif sur les Cabires eux-mêmes, non plus que sur les Cyrbantes et sur les Corybantes, non plus que sur les Curètes et les Dactyles Idéens. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 54] A l'entrée de l'Hèbre, lequel débouche à la mer par deux bras, et déjà dans le golfe Mélas, s'élève la ville d'Aenos, colonie de Mitylène et de Cumes, et plus anciennement d'Alopéconnèse ; puis vient le cap Sarpédon, suivi à son tour de la Chersonnèse de Thrace, laquelle se trouve former à la fois la Propontide, le golfe Mélas et l'Hellespont. La Chersonnèse s'avance effectivement dans la direction de l'Euronotus (autrement dit au S.-S.-E.) assez loin pour que la côte d'Europe ne soit plus séparée de la côte d'Asie, entre Sestos et Abydos, que par un étroit canal de sept stades, et, dans ce long parcours, elle est bordée, à gauche, par la Propontide, et à droite, par le golfe Mélas. Hérodote et Eudoxe pensent que ce golfe a emprunté son nom d'un simple ruisseau, le Mélas, l'un des cours d'eau qui s'y jettent, et le même qui, au dire d'Hérodote, ne put suffire à étancher la soif de l'armée de Xerxès. La Chersonnèse est fermée par un isthme de quarante stades, dont la ville de Lysimachie, ainsi nommée du roi, son fondateur, occupe la centre. A l'une des extrémités de l'isthme sur le golfe Mélas est Cardie, la plus grande des villes de la Chersonnèse, colonie de Milet et de Clazomènes, accrue plus tard de colons athéniens. A l'autre extrémité, sur la Propontide, est la ville de Pactyé. Puis à Cardie succèdent Drabus et Limnae, suivies d'Alopéconnèse, qui est la vraie limite du golfe Mélas. Vient ensuite le grand promontoire de Mazusie et, au fond d'un golfe, Elaeûs, avec le*Protesilaeum*qui se trouve à quarante stades du cap Sigée en Troade, et qui est à peu de chose près le point le plus méridional de la Chersonnèse : la distance jusque-là, depuis Cardie, est d'un peu plus de 400 stades. Quant au reste du périple jusqu'à l'autre extrémité de l'isthme, il représente une distance un peu plus forte. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 55] La Chersonnèse de Thrace forme trois mers : au N. la Propontide, au levant l'Hellespont et au midi le golfe Mélas, qui reçoit un cours d'eau appelé également le Mélas. (*Epit*.)  
  
[frag. 56] L'isthme de la Chersonnèse renferme trois villes : 1° Cardie, sur le golfe Mélas ; 2° Pactyé, sur la Propontide ; 3° Lysimachie, dans l'intérieur. Sa longueur est de 40 stades. (*Ibid*.)  
  
[frag. 57] Le nom de ville Elaeûs est masculin ; celui de Trapezûs l'est peut-être bien aussi. (*Exc. Palat*.)  
  
[frag. 58] En continuant au delà d'Elaeûs le périple de la Chersonnèse, on ne tarde pas à atteindre l'entrée de la Propontide, autrement dit le canal étroit où l'on fait généralement commencer l'Hellespont. Et une fois dans ce canal, on remarque un premier cap appelé par les uns Cynossema (le tombeau de la chienne) et par les autres*Hécabessema*(le tombeau d'Hécube), parce qu'on n'a en effet qu'à le doubler pour apercevoir sur la côte le tombeau de cette princesse ; puis viennent Madytos, la pointe Sestiade, juste en face de laquelle fut établi le pont de Xerxès, et enfin Sestos même. D'Elaeûs au Zeugma ou Pont de Xerxès, on compte 170 stades ; on en compte 80 de Sestos à Aegospotami, petite ville, aujourd'hui ruinée, où tomba, dit-on, le fameux aérolithe durant les guerres médiques. Suivent Callipolis, qu'un trajet de quarante stades seulement sépare de Lampsaque et de la côte d'Asie, Crithoté, petite ville en ruines, Pactyé, Macrontichos, Leucé-acté, Hiéron-oros, Périnthe, colonie de Samos, et Sélybrie. Au-dessus de cette partie de la côte, dans l'intérieur, les points remarquables sont Silta et le Hiéron-oros, objet de vénération dans tout le pays, dont il est en quelque sorte la citadelle ou l'Acropole. De ses flancs découlent des ruisseaux d'asphalte, qui se déchargent dans la mer sur le point de la côte le plus rapproché de l'île de Proconnèse, laquelle n'est plus là qu'à 120 stades du continent. Cette île, comme on sait, possède de riches carrières de marbre blanc, très utilement exploitées. A Sélybrie succèdent encore les fleuves Athyras et [Ba]thynias ; puis vient Byzance elle-même et le reste de la côte jusqu'aux Roches Cyanées. (*Exc. Vatic*.)  
  
[frag. 59] De Périnthe à Byzance, il y a 630 stades. Artémidore, lui, compte 3,100 stades depuis l'Hèbre et Cypsèles jusqu'à Byzance, ou plus exactement jusqu'aux Roches Cyanées. En tout, depuis Apollonie sur le golfe Ionien, jusqu'à Byzance, la longueur est de 7,320 stades. Polybe compte 180 stades de plus, par la raison qu'il fait le mille romain de huit stades et un tiers. Quant à Démétrius de Scepsis, dans son commentaire sur le*Dénombrement de l'armée troyenne*, il ne compte que 600 stades pour la distance de Périnthe à Byzance, tout comme pour la distance de Périnthe à Parium. Le même auteur donne à la Propontide 1400 stades de longueur et 500 stades de largeur, et à l'Hellespont 7 stades de largeur dans sa partie la plus étroite avec 400 stades de longueur.(*Ibid*.)  
  
[frag. 60] Les auteurs ne s'accordent pas tous sur l'étendue à donner à l'Hellespont ; Strabon constate même à cet égard une grande diversité d'opinions. Les uns, par exemple, comprennent sous ce nom la totalité de la Propontide, les autres une partie seulement, la partie en deçà de Périnthe. D'autres font empiéter l'Hellespont même sur la Mer Extérieure, sur les parages de la mer Egée et du golfe Mélas, et encore ne le font-ils pas tous de la même façon, car les uns ne retranchent de la Mer Extérieure que ce qui s'étend du promontoire Sigée à Lampsaque et à Cyzique, Parium ou Priape, tandis qne les autres en détachent encore tout l'intervalle du promontoire Sigée au cap Sigrium, sur la côte de Lesbos. Enfin, certains auteurs n'hésitent pas à prolonger l'Hellespont jusqu'à la mer de Myrtos, se fondant sur ce que dit Pindare dans ses*Hymnes*, que le vaisseau qui ramenait Hercule de Troie dut, en traversant le canal qui porte le nom de la vierge Hellé, et au moment d'entrer dans la mer de Myrtos, reculer devant le souffle contraire du zéphyre et rétrograder sur Cos. On invoque de même l'autorité d'Homère pour établir qu'il faut étendre le nom d'Hellespont à toute la mer Egée jusqu'au golfe Thermaeen et aux parages de la Thessalie et de la Macédoine. Homère, en effet, a dit (*Iliade*, IX, 360) :

*«Et demain, dès l'aurore, pour peu que tu le veuilles, pour peu que le coeur t'en dise,  
tu verras mes vaisseaux impatients flotter vers les eaux poissonneuses de l'Hellespont».*

Et le passage suivant n'est pas moins explicite :

*«(Piros), l'Imbraside, qui était venu d'Aenos» (Iliade, IV, 520),*

car Piros commandait aux Thraces

*«Que de ses flots rapides enserre l'Hellespont»,*

ce qui revient à dire, ce semble, que tous ceux qui suivent se trouvent en dehors de l'Hellespont. Or, Aenos est située dans l'ancienne Apsynthide (la même contrée qu'on appelle aujourd'hui la Corpilique) et ce qui lui fait suite au couchant est la côte des Cicones. (*Ibid*.)  
  
[frag. 61]*Tétrachorites*: les Besses par exemple, dans le septième livre de Strabon. On les trouve aussi qualifiés de*tétracomes*. (Etienne de Byzance au mot*tetrachôritai*.)  
  
[frag. 62] Car [Strabon] dans le septième livre de sa géographie, nous dit avoir connu Posidonius, le philosophe stoïcien [dont nous avons souvent parlé], comme d'un ami, d'un familier de Scipion, le vainqueur de Carthage. (Athénée, [frag. 1] XIV, p. 657,f.)

## **Livres VIII et IX : La Grèce**

### **VIII, 1 - Considérations générales sur la Grèce**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.1.1]] [1] Après avoir parcouru toute la portion occidentale de l'Europe comprise entre la mer Intérieure et la mer Extérieure, et passé en revue les différents peuples barbares qui s'y trouvent répandus jusqu'au Tanaïs, nous avons, dès le livre précédent, en décrivant la Macédoine, décrit une petite portion de la Grèce : poursuivons maintenant et complétons le tableau géographique de cette contrée. Depuis Homère, qui, le premier, l'a essayé, plus d'un auteur a entrepris de décrire la Grèce : les uns ont composé, sous les noms de*portulans*, de*périples*, d'*itinéraires*et autres semblables, des descriptions particulières dans lesquelles la Grèce se trouvait comprise ; les autres ont, en exposant l'histoire générale, consacré quelques chapitres à la topographie des continents : c'est ce qu'ont fait, par exemple, Ephore et Polybe ; d'autres enfin, comme Posidonius et Hipparque, ont trouvé moyen, dans des traités de physique et de mathématique, de dire aussi quelque chose de la géographie de cette contrée. Mais s'il est facile, aujourd'hui encore, de vérifier ce que ces différents auteurs ont pu écrire de la Grèce, il n'en est pas de même des descriptions d'Homère ; celles-ci ont besoin d'être soumises à un véritable examen critique, car ce sont les descriptions d'un poète, et, d'autre part, ce qu'elles nous représentent n'est pas l'état actuel du pays, mais bien l'état ancien, dont le temps n'a pour ainsi dire pas laissé subsister de trace. Essayons pourtant cet examen dans la mesure de nos forces, et, pour cela, reprenons du point où nous nous sommes arrêté. Du côté de l'O et du N., on se le rappelle, nous n'avons pas poussé notre description au delà de l'Epire et de l'Illyrie, et, du côté de l'E., en décrivant la Macédoine, nous n'avons pas dépassé Byzance. Or, après les Epirotes et les Illyriens, les premiers peuples que la Grèce nous offre sont les Acarnanes, les Aetoliens et les Locriens Ozoles, auxquels il faut ajouter les Phocéens et les Béotiens. Puis, en face de la Béotie, dont le sépare une courte traversée, s'étend le Péloponnèse, qui achève de déterminer le golfe de Corinthe, et qui, en donnant à celui-ci la figure qu'il a, en reçoit lui-même une configuration particulière. Enfin à la Macédoine succèdent, outre la Thessalie qui se prolonge jusqu'à la frontière des Maliéens, les différents pays situés au delà comme en deçà de l'isthme.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.1.2]] [2] La Grèce compte donc un grand nombre de peuples distincts ; mais ceux-ci se réduisent par le fait à quatre nations principales, correspondant aux quatre dialectes grecs. Encore pouvons-nous dire que le dialecte ionien se confond avec l'ancien dialecte attique, et le dorien avec l'aeolien : en effet, à l'origine, les habitants de l'Attique ne portaient pas d'autre nom que celui d'Ioniens, et ce sont eux qui, en colonisant l'Asie, y ont introduit ce qu'on appelle aujourd'hui encore la langue ionienne. D'autre part, à l'exception des Athéniens, des Mégariens et des Doriens du Parnasse, tous les peuples établis en dehors de l'isthme sont actuellement encore compris sous la dénomination générale d'Aeoliens, et, s'il n'en est pas de même des Doriens proprement dits, de ce petit peuple confiné dans le canton le plus âpre de la Grèce, c'est qu'apparemment l'isolement aura altéré son langage et ses moeurs, et, en effaçant son affinité primitive, lui aura donné tous les caractères d'une race à part. C'est là aussi ce qui est arrivé aux Athéniens : comme ils habitaient une contrée dont le sol était âpre et maigre, ils restèrent à l'abri de toute dévastation et l'on regarda comme autochthone un peuple qu'on voyait occuper toujours les mêmes lieux sans qu'aucun ennemi cherchât à les en expulser ni parût même les leur envier ; par suite de la même cause, leur idiome et leurs moeurs s'altérèrent peu à peu, et ils en vinrent ainsi, en dépit de leur petit nombre, à former une nation à part. La race aeolienne, on le voit, fut de tout temps prédominante en dehors de l'isthme. Au dedans de l'isthme, elle l'était également à l'origine ; mais, plus tard, d'autres peuples s'y mêlèrent à elle : les Ioniens vinrent de l'Attique occuper l'Aegialée, et les Doriens, amenés par les Héraclides, fondèrent Mégare et une bonne partie des villes du Péloponnèse. Toutefois, comme les Ioniens ne tardèrent pas à être renvoyés par les Achéens, peuple de race aeolienne, il ne resta plus dans le Péloponnèse que des Aeoliens et des Doriens en présence. Naturellement, les peuples qui s'étaient trouvés avoir moins de contact avec les Doriens (et tel avait été le cas non seulement des Arcadiens, qui, retranchés dans leurs montagnes, étaient restés en dehors du partage des Héraclides, mais des Eléens également qui, protégés par leur caractère sacré, avaient continué à mener au sein de la paix une existence à part, et qui, d'ailleurs, à titre d'Aeoliens, avaient, lors du retour des Héraclides, reçu au milieu d'eux Oxylus et ses compagnons), ces peuples, dis-je, conservèrent comme idiome le pur aeolien ; mais tous les autres se formèrent un langage mixte dans lequel les éléments aeoliens dominaient encore plus ou moins, si bien qu'aujourd'hui même, quoique l'hégémonie dorienne semble avoir fait prévaloir le Dorien dans tout le Péloponnèse, chaque ville s'y trouve posséder en réalité un dialecte qui lui est propre.  
  
Telle est, dans sa forme la plus générale, la division ethnographique de la Grèce. Reste à en donner la description particulière ; or, pour cela, prenons chaque peuple dans l'ordre où il se présente à nous.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.1.3]] [3] Ephore, on le sait, part de l'O et fait commencer la Grèce à l'Acarnanie, première province, dit-il, qui confine à l'Epire. Trouvant de ce côté le littoral pour lui servir d'échelle comparative de mesure, Ephore avait jugé apparemment ne pouvoir suivre dans ses descriptions topographiques de guide plus sûr que la mer, et c'est pourquoi il y avait pris son point de départ qu'autrement il eût aussi bien pris des frontières de la Macédoine et de la Thessalie. Faisons comme lui et à notre tour accommodons notre description à la nature des lieux en consultant d'abord les indications que nous fournit la mer. Quand, au sortir des parages de la Sicile, la mer rencontre les côtes de Grèce, elle se répand d'un côté dans le golfe de Corinthe, et de l'autre [dans le golfe Saronique], faisant ainsi du Péloponnèse une grande presqu'île fermée par un isthme étroit. De là, en Grèce, deux masses absolument distinctes : la région en deçà de l'isthme et celle qui s'étend au-delà [jusqu'aux] Thermopyles, [voire même] jusqu'aux bouches du Pénée, la Thessalie faisant encore partie [de la Grèce]. Ajoutons que cette dernière région est la plus grande des deux. [L'autre, en revanche, a plus d'importance], et, comme telle, a joué un rôle plus brillant : cela est si vrai qu'on pourrait à la rigueur appeler le Péloponnèse l'Acropole de la Grèce, [et dire qu'il a exercé en Grèce la même prépondérance que la Grèce à son tour a exercée en Europe]. Cette prépondérance, la Grèce ne l'a pas due seulement à la puissance et à la gloire de ses peuples, mais la disposition des lieux l'impliquait déjà nécessairement, tant par la multitude de golfes et de caps qui découpent ses côtes que par cette circonstance si caractéristique de grandes presqu'îles se succédant et s'emboîtant pour ainsi dire l'une dans l'autre. La première de ces presqu'îles, laquelle n'est autre que le Péloponnèse, est fermée par un isthme large de 40 stades ; quant à la seconde, qui se trouve par le fait comprendre la première, elle a pour isthme l'espace compris entre Pagae, ville de la Mégaride, et Nisée, port ou arsenal de Mégare, espace représentant un trajet de 120 stades d'une mer à l'autre. La troisième presqu'île, qui contient à son tour la précédente, a pour isthme l'espace compris entre le golfe Crissaeen et les Thermopyles : pour se représenter cet isthme, on n'a qu'à concevoir une ligne droite de 550 stades environ, interceptant [l'Attique et] la Béotie tout entière et coupant obliquement la Phocide et la Locride Epicnémidienne. Une quatrième presqu'île a pour isthme cette autre ligne, de 800 stades environ, qui, partant du golfe Ambracique, coupe l'Oeta et la Trachinie et aboutit au golfe Maliaque et aux Thermopyles. Enfin un isthme de plus de 1000 stades, partant aussi du golfe Ambracique et traversant la Thessalie et la Macédoine pour aboutir au fond du golfe Thermaeen, [détermine une cinquième et dernière presqu'île].  
  
La succession de ces diverses presqu'îles indique, on le voit, le meilleur ordre à suivre dans la description de la Grèce, et, comme la plus petite est en même temps la plus célèbre de toutes, c'est par elle naturellement qu'il nous faut commencer.

### **VIII, 2 - Description générale du Péloponnèse**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.2.1]] [1] Le Péloponnèse a la forme d'une feuille de platane et la même étendue, ou peu s'en faut, en longueur qu'en largeur, c'est-à-dire 1400 stades environ, à prendre pour sa longueur une ligne qui irait de l'O à l'E. depuis le cap Chélonatas, par Olympie et la Mégalopolitide, jusqu'à l'isthme, et pour sa largeur une autre ligne qui irait du S. au N. depuis Malées jusqu'à Aegium en traversant toute l'Arcadie. De circuit, Polybe donne au Péloponnèse 4000 stades, et Artémidore 4400 ; mais l'un et l'autre font abstraction de ses divers golfes ou enfoncements. En réalité, et quand on tient compte de toutes les sinuosités de la côte, le circuit de la presqu'île est de 5600 stades et plus. Quant à l'isthme, sa longueur mesurée, avons-nous dit, d'après le*diolcos*ou sillon servant au traînage des embarcations, est de 40 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.2.2]] [2] L'Elide et la Messénie forment, non seulement le côté occidental de la presqu'île dans la portion de leur territoire qui borde la mer de Sicile, mais une bonne partie aussi des deux côtés adjacents, car l'Elide décrit un coude au N. et se prolonge dans cette direction jusqu'à l'entrée du golfe de Corinthe, autrement dit jusqu'au cap Araxus, lequel fait face à l'Acarnanie et aux îles circonvoisines, telles que Zacynthe, Céphallénie, Ithaque et le groupe des Echinades (Dulichium compris), tandis que la Messénie, tournée comme elle est principalement au midi, s'étend le long de la mer Libyque jusqu'aux îles Thyrides, proches voisines du cap Ténare. L'Achaïe qui succède à l'Elide continue le côté septentrional du Péloponnèse et borde le golfe de Corinthe jusqu'à la frontière de la Sicyonie, puis vient Sicyone, et, après Sicyone, Corinthe, dont le territoire atteint, en se prolongeant, l'isthme même. A la Messénie, d'autre part, succèdent la Laconie, d'abord, puis l'Argolide qui, elle aussi, va se terminer à l'isthme. Cette première section du littoral de la Grèce nous offre plusieurs grands golfes : 1° le golfe de Messénie ; 2° celui de Laconie ; 3° celui d'Argolide ; 4° celui d'Hermione ; 5° le golfe Saronique, appelé quelquefois aussi golfe de Salamine. De ces golfes, les uns sont formés par la mer de Libye, les autres le sont par la mer de Crète et cette espèce de bassin qu'on nomme la mer de Myrtes. Certains auteurs, du reste, donnent au golfe Saronique lui-même le nom de mer, ou tout au moins de bras de mer.  
  
Quant au centre du Péloponnèse, c'est l'Arcadie qui l'occupe, laquelle se trouve naturellement toucher et confiner aux différents pays que nous venons d'énumérer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.2.3]] [3] L'entrée du golfe de Corinthe est marquée, d'un côté, par les bouches de l'Evénus, si ce n'est même, comme le prétendent certains auteurs, par les bouches de l'Achéloüs, fleuve qui sépare l'Acarnanie de l'Aetolie, et, de l'autre côté, par le cap Araxus ; car, si les deux rivages opposés arrivent à se réunir presque et à se confondre à la hauteur de Rhium et d'Antirrhium, la traversée de l'un à l'autre n'étant plus là que de 5 stades environ, c'est ici à la hauteur du cap Araxus qu'ils commencent à se rapprocher d'une manière sensible. Rhium est une pointe très basse, qui se détache de la côte d'Achaïe entre Patrae et Aegium, et qui se recourbe en dedans à la façon d'une lame de faux, ce qui l'a fait quelquefois appeler du nom de Drepanum. Ajoutons qu'il s'y trouve un temple de Neptune. Quant à la pointe d'Antirrhium, elle marque la séparation de l'Aetolie et de la Locride, et supporte une ville nommée Rhium Molycrium. A partir de là, les deux rivages s'écartent de nouveau l'un de l'autre, assez même pour former un second golfe, dit*de Crissa*, lequel se termine à la côte occidentale de la Béotie et de la Mégaride.  
  
Le périmètre du golfe de Corinthe, mesuré depuis l'Evénus jusqu'au cap Araxus, est de 2230 stades ; en le mesurant depuis l'Achéloüs, on aurait à compter en plus à peu près 100 stades. Quoi qu'il en soit, de l'Achéloüs à l'Evénus et de l'Evénus au cap Antirrhium, c'est l'Aetolie seule qui le borde ; puis le reste de la côte jusqu'à l'isthme est occupé par la Phocide, [la Locride], la Béotie et la Mégaride et mesure en tout 1118 stades. Du cap Antirrhium à l'isthme, [le golfe, avons-nous dit, porte le nom de golfe de Crissa : ajoutons qu'on distingue encore] sous le nom de*mer Alcyonide*la portion du dit golfe [qui commence au port de Créüse]. De l'isthme enfin jusqu'au cap Araxus la distance est de [1030 stades].  
  
Nous venons de décrire d'une manière générale l'aspect, l'étendue et la situation, non seulement du Péloponnèse, mais encore de la côte qui lui correspond de l'autre côté du détroit jusqu'à l'isthme, ainsi que du golfe qui se trouve compris entre deux ; passons maintenant à la description particulière de la presqu'île en commençant par l'Elide.

### **VIII, 3 - L'Elide**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.1]] [1] Le nom d'Elide s'étend aujourd'hui à toute la portion du littoral qui va de l'Achaïe à la Messénie en remontant dans l'intérieur jusqu'aux cantons arcadiens du Pholoé, de l'Azanie et de la Parrhasie. Primitivement divisé en plusieurs Etats, ce pays avait fini par n'en plus former que deux, le royaume des Epéens et celui de Nestor, fils de Nélée : c'est encore Homère qui nous l'apprend en désignant, comme il fait, sous le nom d'Elis les possessions Epéennes,

*«Le long des côtes de la divine Elis où dominent les Epéens» (*Odyssée, XV, 298),

et sous le nom de Pylos, de Pylos sur l'Alphée, les possessions de Nestor,

*«L'Alphée qui de son large cours sillonne la terre des Pyliens» (*Iliade, V, 545).

Homère mentionne bien ailleurs Pylos en tant que ville,

*«Ils atteignent alors Pylos, la ville de Nélée aux belles et fortes murailles» (*Odyssée, III, 4),

mais ce n'est assurément pas de la ville qu'il parle, quand il dit que Pylos était traversé ou baigné par l'Alphée, car la ville est située sur un autre fleuve appelé par les uns Pamisus, et par les autres Amathus (d'où est venue apparemment l'épithète d'*Emathoéis*jointe parfois au nom de Pylos), et il est de fait que l'Alphée n'arrosait que la Pylie ou campagne pylienne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.2]] [2] Quant à la ville actuelle d'Elis, elle n'existait pas encore au temps d'Homère ; toute la population du pays vivait disséminée dans des bourgs, et c'est le pays même qui, en raison de sa nature, portait le nom de Coelé-Elis : le sol y est, en effet, presque partout très bas, notamment dans la portion la plus fertile. Ce n'est que bien longtemps après, et postérieurement aux guerres médiques, que plusieurs de ces bourgs ou dèmes se réunirent et formèrent la ville actuelle d'Elis. A peu d'exceptions près, du reste, il en est de même pour les autres localités du Péloponnèse mentionnées par Homère, elles doivent être considérées, non comme des villes, mais comme des espèces de cantons, de districts, composés chacun de plusieurs dèmes, qui, en se réunissant plus tard, formèrent les différentes villes que nous connaissons : Mantinée, par exemple, qui fut fondée en Arcadie par les Argiens, le fut par suite de la réunion de cinq dèmes ; Tégée se forma de la réunion de neuf dèmes, Hérée de la réunion d'un même nombre de dèmes opérée par les soins de Cléombrote on de Cléonyme ; sept ou huit dèmes réunis formèrent aussi la ville d'Aegium, sept dèmes la ville de Patrae, huit dèmes la ville de Dymé. Or, c'est là ce qui était arrivé à Elis ; cette ville située aujourd'hui sur le fleuve Pénée, lequel y passe près du Gymnase, s'était formée de la réunion de [huit] dèmes circonvoisins, auxquels s'ajouta plus tard le dème des Agriades, mais, [comme nous l'avons dit plus haut,] quand cette réunion eut lieu, les possessions de Nestor avaient passé depuis bien longtemps déjà sous la domination des Eléens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.3]] [3] Les possessions de Nestor comprenaient : 1° la Pisatide avec Olympie ; 2° la Triphylie ; 3° la Cauconie. La Triphylie doit son nom à cette circonstance qu'elle fut naguère le théâtre de la fusion ou réunion de trois peuples (*tria phula*), de trois races distinctes, à savoir les Epéens, habitants primitifs, les Minyens, colonie étrangère, et les Eléens, conquérants du pays. A la place des Minyens, cependant, certains auteurs nomment les Arcadiens, qui ont effectivement à différentes reprises élevé des prétentions sur la Triphylie, ce qui a même fait appeler quelquefois le Pylos de Triphylie du nom de Pylos Arcadique. Homère, lui, donne à toute cette contrée jusqu'à Messène, le nom de Pylos ni plus ni moins qu'à la ville, mais il nous fournit la preuve en même temps, dans son*Catalogue*ou Dénombrement des vaisseaux, par les noms de chefs et de localités qu'il indique, que la Coelé-Elide était restée en dehors des possessions de Nestor. Si je rapproche ainsi l'état actuel du pays de la description qu'en a donnée Homère, c'est qu'il y a là, je le répète, pour le géographe une sorte de contrôle rendu indispensable et par l'autorité du poète et par l'étroit commerce que nous entretenons tous avec lui dès notre enfance, chacun de nous ne croyant avoir bien traité le sujet qui l'occupe que s'il n'a choqué en rien cette tradition homérique si universellement accréditée : continuons donc de la sorte, et à la description de l'état actuel des lieux joignons toujours celle qu'en a donnée Homère, puis, dans la mesure de ce qui peut être utile, comparons les deux descriptions.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.4]] [4] Au N. de l'Elide et à 60 stades seulement de la ville achéenne de Dymé s'avance le cap Araxus. Partons de ce cap, qui marque effectivement le commencement de la côte d'Elide et dirigeons-nous au couchant, nous rencontrons d'abord Cyllène, qui sert de port à la moderne Elis, située à 120 stades dans l'intérieur. C'est évidemment la même Cyllène qu'Homère a entendu désigner lorsqu'il a dit (*Iliade*, XV, 518) :

*«Otus le Cyllénien commande les Epéens»,*

car il n'eût pas mis à la tête des Epéens un chef originaire du mont Cyllène en Arcadie. Cyllène d'ailleurs est un bourg passablement grand et qui possède l'Esculape de Colotès, statue en ivoire d'un admirable travail. Vient ensuite le cap Chélonatas, qui est le point le plus occidental du Péloponnèse. A ce cap, que prolongent encore une petite île et des bas-fonds, et qu'une traversée [de 80 stades au plus] sépare de Céphallénie, correspond la limite de la Coelé-Elide et de la Pisatide, formée aussi en partie par le cours de l'Elise ou Elison.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.5]] [5] Dans l'intervalle de Cyllène au cap Chélonatas, deux fleuves, le Pénée d'abord, et, après le Pénée, le Selléïs débouchent à la mer. Le Selléïs, le même dont parle Homère, descend du Pholoé et passe près d'une ville du nom d'Ephyre, qu'il ne faut pas confondre avec ses homonymes de Thesprotie, de Thessalie et de Corinthie. Celle-ci est une quatrième Ephyre, la même ville peut-être sous un autre nom qu'Oenoé, que Boenoé pour mieux dire (car le nom se prononce ainsi d'ordinaire) : tout au moins est-elle sa proche voisine se trouvant sur la route du Lasion à 120 stades d'Elis. Il y a tout lieu de penser que c'est de cette Ephyre qu'Homère parle à propos d'Astyochée, mère de Tlépolème, l'un des Héraclides,

*«Il l'avait enlevée d'Ephyra, des bords mêmes du fleuve Selléïs» (*Iliade, II, 659) ;

car cette partie de l'Elide, on le sait, fut, plus que les cantons dont nous parlions tout à l'heure, le théâtre de la valeur d'Hercule ; et d'ailleurs il n'existe pas de fleuve du nom de Selléïs dans les environs des autres Ephyres. De la même ville aussi provenaient et [la fameuse cuirasse] de Mégès,

*«Phylée l'avait rapportée naguère d'Ephyra, des bords du Selléïs» (*Iliade, XV, 531) ;

et ces poisons terribles [dont parle le poète à plusieurs reprises. Minerve], en effet, dans l'*Odyssée*(I, 261), dit qu'Ulysse est allé à Ephyre

*«Chercher le venin homicide dont il a besoin pour y tremper ses flèches» ;*

c'est aussi ce que disent les prétendants en parlant de Télémaque,

*«Peut-être encore veut-il visiter les grasses prairies d'Ephyre,  
et en rapporter le terrible poison qu'il nous destine» (*Odyssée, II, 328).

Ce qui explique d'autre part comment Nestor, dans le récit de sa guerre contre les Epéens, ayant à nommer la fille d'Augéas, leur roi, la représente comme une sorcière initiée à la connaissance des poisons :

|  |
| --- |
| *«C'est moi, dit-il, moi qui le premier renversai de ma lance un chef ennemi, le vaillant Mulius : il était gendre d'Augéas, et avait épousé sa fille aînée. Celle-ci connaissait tout ce que la terre, dans son vaste sein, nourrit de sucs vénéneux» (*Iliade, XI, 738). |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.6]] [6] Apollodore, il est vrai, voulant montrer comment Homère s'y prend d'ordinaire pour distinguer les unes des autres les villes homonymes, a écrit ceci : «De même que, pour distinguer entre les deux Orchomènes, Homère donne à l'une (celle d'Arcadie) l'épithète de*polumêlon*, comme qui dirait*riche en troupeaux*, et à l'autre (celle de Béotie) la dénomination de Minyenne ; de même encore qu'il empêche, par le seul rapprochement de deux noms,

*«Entre Samos et Imbros» (*Iliade, XXIV, 78),

qu'on ne confonde Samothrace avec Samos d'Ionie, de même il a su distinguer l'Ephyre de Thesprotie des autres Ephyres par l'épithète de*lointaine*et par la mention du Selléïs». Mais sur ce point là, dirons-nous, et, bien qu'en général il ne fasse que le copier, Apollodore se trouve en désaccord avec Démétrius de Scepsis. Démétrius nie formellement qu'il existe en Thesprotie un fleuve du nom de Selléïs et le seul Selléïs qu'il indique est celui que nous avons nommé plus haut, c'est-à-dire le Selléïs d'Elide, le Selléïs qui passe près de l'Ephyre d'Elide. L'opinion d'Apollodore sur ce point demande donc à être revisée, tout comme celle qu'il a émise au sujet d'Oechalie, qu'il n'y a qu'une seule des villes de ce nom à qui convienne la qualification homérique de ville d'Eurytus dit l'Oechalien. Pour Apollodore, cette ville est évidemment l'Oechalie de Thessalie, celle que mentionne Homère dans le vers suivant,

*«Et ceux qui habitaient Oechalie, ville d'Eurytus dit l'Oechalien» (*Iliade, II, 730) ;

mais alors, demanderons-nous, quelle est cette Oechalie d'où sortait Thomyris, lorsqu'il fut près de Dorium rencontré par les Muses ?

*«Et arrêtant le chantre de la Thrace elles mirent fin pour jamais à ses chants».*

De deux choses l'une en effet : ou il s'agit là encore de l'Oechalie de Thessalie et c'est le Scepsien qui a évoqué mal à propos certaine Oechalie d'Arcadie qu'on prétend être la ville actuelle d'Andanie ; ou bien celui-ci a eu raison, Homère a réellement désigné comme ville d'Eurytus l'Oechalie d'Arcadie, et alors il y avait deux Oechalies d'Eurytus, et non pas une seule, comme l'a prétendu Apollodore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.7]] [7] Entre l'embouchure du Pénée et celle du Selléïs, au pied du mont Scollion s'élevait naguère une ville appelée Pylos, mais qui différait évidemment de celle de Nestor, puis qu'on ne peut la rattacher ni au cours de l'Alphée ni à celui du Pamisus, ou de l'Amathus pour mieux dire. Quelques auteurs néanmoins veulent, contre la force de l'évidence, revendiquer pour elle l'honneur d'avoir donné naissance à l'illustre Nestor. L'histoire, on le sait, constate l'existence dans le Péloponnèse de trois villes appelées Pylos, on a même fait à ce propos le vers suivant :

*«Devant Pylos, il y a Pylos ; derrière Pylos, encore Pylos».*

Ces trois villes sont : 1° celle dont nous parlons actuellement ; 2° Pylos le Lépréatique dit aussi Pylos de Triphylie ; 3° Pylos de Messénie, ou, comme on l'appelle quelquefois, Pylos Coryphasien. Or chacune de ces villes a trouvé des garants pour établir qu'elle était le vrai Pylos Emathoéïs, autrement dit la patrie de Nestor : en général les auteurs modernes, tant les historiens que les poètes, font de Nestor un héros messénien, donnant ainsi la préférence à celui des trois Pylos qui s'est conservé jusqu'à eux. D'autres, plus fidèles à la tradition homérique, soutiennent, conformément aux vers du poète, que la ville de Nestor était celle dont l'Alphée traversait le territoire : et l'on sait que l'Alphée traverse la Pisatide et la Triphylie. Enfin, les habitants de la Coelé-Elide, mus de la même ambition pour leur Pylos, invoquent en sa faveur, comme autant d'indices certains, le voisinage d'une localité nommée Gérénos et l'existence dans le pays d'un fleuve du nom de Gérôn et d'un autre cours d'eau appelé le Géranies, ne doutant pas que ce ne soit là l'origine de ce nom de*Gérénien*que le poète donne habituellement à Nestor en guise d'épithète. Mais les Messéniens de leur côté se servent du même argument et il faut convenir que dans leur bouche il offre plus de vraisemblance, le nom de leur Gérènes, ville autrefois si peuplée et si florissante, étant, ainsi qu'ils le prétendent, bien autrement connu. Tel eet donc l'état actuel de la Coelé-Elide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.8]] [8] Quant à l'ancienne division dont parle Homère (*Iliade*, II, 615)en quatre cantons, sous quatre chefs distincts, il faut convenir qu'elle n'est pas suffisamment claire :

|  |
| --- |
| *«Ces peuples habitaient Buprase et la divine Elis, tout ce qu'enferment dans leurs territoires et Hyrminé et Myrsine, limite extrême de la contrée, et Alisium et la Roche Olénie : quatre chefs les commandaient, suivis chacun de dix vaisseaux rapides, sur lesquels se pressaient de nombreux Epéens».* |

Il semblerait en effet, à voir comment Homère applique la dénomination générale d'Epéens à la fois aux Buprasiens et aux Eléens, sans plus rappeler que les Buprasiens étaient eux-mêmes des Eléens, que ce n'est point l'Elide même qu'il divise ainsi en quatre parties, mais bien le territoire Epéen qu'il subdivise, après l'avoir déjà divisé en deux parties principales, Buprasium formant à ce compte non une portion quelconque de la divine Elis, mais l'une des deux divisions du territoire Epéen, d'autant mieux qu'on trouve les Buprasiens qualifiés formellement d'Epéens dans le passage suivant de l'*Iliade*:

*«Comme le jour où, dans Buprase, les Epéens ensevelirent Amaryncée leur roi» (*Iliade, XXIII, 630).

Mais d'un autre côté, et par cela seul qu'Homère a dans son énumération réuni les noms de Buprase et de la divine Elis et qu'il a indiqué, tout de suite après, cette division en quatre cantons, il paraît évident qu'il a entendu l'attribuer en commun à Buprasium et à Elis. Tout porte à croire en effet qu'anciennement Buprasium était une des principales localités de l'Elide ; on peut même supposer que cette ville, qui aujourd'hui n'existe plus (le nom de Buprasium aujourd'hui ne désigne plus qu'un petit pays où passe la route qui va de Dymé à la moderne Elis), exerçait dans ce temps-là par rapport à Elis, tout comme les Epéens par rapport aux Eléens, une sorte de prépondérance. Mais plus tard le nom d'Eléens prit la place de celui d'Epéens et Buprasium devint elle-même partie intégrante d'Elis. Or, Homère, on le sait, par une de ces figures poétiques qui lui sont familières, énumère volontiers ensemble le tout et la partie, il dira, par exemple :

*«Au coeur de la Grèce et d'Argos» (*Odyssée, I, 344),

ou :

*«Au coeur de la Grèce et de la Phthie» (*Ibid, XI, 496),

ou bien encore :

*«Curètes et Aetoliens combattaient» (*Iliade, IX, 529),

ou enfin :

*«Ceux qui habitent Dulichium et les Echinades sacrées» (*Iliade, II, 625)

(Dulichium fait partie, on le sait, du groupe des Echinades) ; sans compter que des poètes beaucoup glus modernes usent aussi de la même figure, témoin Hipponax dans ce passage :

*«Ils mangent le pain de Cypre et le froment d'Amathonte» ;*

et Alcman dans celui-ci :

*«Elle quitte l'aimable Cypre et Paphos entourée d'eau» ;*

témoin Aeschyle quand il dit :

*«Toi qui as pour domaine Cypre entière et Paphos».*

Si, maintenant, l'on objecte qu'Homère n'a donné nulle part aux Buprasiens le nom d'Eléens, il y a bien d'autres faits, répondrons-nous, d'autres faits notoires, dont il n'a pas parlé davantage, et son silence en pareil cas ne prouve point que le fait même n'a pas existé, mais seulement que lui, Homère, n'a pas jugé à propos de le mentionner.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.9]] [9] Au dire d'Hécatée de Milet, cependant, les Epéens et les Eléens auraient formé deux nations différentes et la preuve qu'il en donne c'est que les Epéens accompagnaient Hercule dans son expédition contre Augéas et qu'ils aidèrent le héros à vaincre ce prince et à s'emparer d'Elis. Hécatée qualifie en outre Dymé de ville épéenne et achéenne. A cela nous pourrions répondre que les anciens historiens, nourris comme ils sont dans le mensonge par l'usage continuel qu'ils font des fables, ont de temps à autre avancé juste le contraire de la vérité et que c'est même là ce qui explique comment, parlant d'une même chose, ils s'accordent souvent si peu entre eux ; mais ici rien n'empêche d'admettre que les Epéens, peuple d'abord distinct et ennemi des Eléens, ont à un certain moment pris le dessus et se sont associé les vaincus de manière à ne plus former avec eux qu'un seul et même Etat : et c'est alors apparemment que leur domination se sera étendue jusqu'à Dymé, car, bien qu'Homère n'ait pas nommé Dymé [au nombre des possessions épéennes], on peut parfaitement croire qu'à l'époque dont il parle cette ville appartenait aux Epéens et qu'elle ne passa que plus tard au pouvoir des Ioniens, ou, sinon des Ioniens, des Achéens par qui les Ioniens furent chassés. Du reste, sur les quatre divisions entre lesquelles se partageait [le territoire commun d'Elis] et de Buprasium, deux seulement, Hyrminé et Myrsine, appartiennent à l'Elide proprement dite, les deux autres, au dire de certains auteurs, se trouvant déjà en dedans des limites de la Pisatide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.10]] [10] La petite ville qui portait le nom d'Hyrminé n'existe plus ; mais i1 y a encore près de Cyllène un promontoire escarpé qui se nomme Hermine ou Hyrmine. Quant à Myrsine, elle se reconnaît dans une localité appelée aujourd'hui Myrtuntium et située sur la route de Dymé à Elis à 70 stades de cette dernière ville en tirant vers la mer. On suppose, maintenant, que la Roche Olénie n'est autre que le Scollis : on en est réduit en effet à des suppositions, quand les lieux ont comme ici changé d'aspect et de nom et qu'on n'a pour se guider que les indications souvent bien vagues d'Homère. Le Scollis est une montagne toute rocheuse, qui se rattache à cette autre montagne d'Arcadie nommée le Lampée, et qui se trouve former la limite commune des territoires de Dymé, de Tritée et d'Elis, n'étant qu'à 130 stades d'Elis, à 100 stades de Tritée et à 100 stades aussi de Dymé : ces deux dernières villes appartiennent l'une et l'autre à l'Achaïe. Enfin l'ancien Alisium se retrouve dans une localité de l'Amphidolie, nommée aujourd'hui Alesiaeum, et située sur la route qui mène d'Elis à Olympie par la montagne : c'est même là que se tient l'assemblée mensuelle de tout le canton. Il fut un temps, il est vrai, où Alisium comptait parmi les villes de la Pisatide, mais on sait que les révolutions politiques font sou-vent varier les frontières des Etats. Homère paraît l'avoir appelée aussi*Aleisiou Kolônê*(Alisiou-Koloné), comme qui dirait le tertre ou tombeau d'Alisius :

*«Jusqu'à ce que notre char eut atteint les champs fertiles de Buprase et la roche Olénie,  
et le lieu où d'Alisius s'élève le tombeau (*Kolônê)» (*Iliade*, XI, 756).

Otez en effet l'inversion, reste le nom de lieu*Aleisiou-kolônê*. J'ajoute que, suivant certains auteurs, il y aurait aujourd'hui encore dans le pays un cours d'eau appelé l'Alisius.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.11]] [11] Au sujet des Caucones, comme l'histoire mentionne un peuple de ce nom en Triphylie sur la frontière de Messénie, que Dymé en outre est qualifiée quelquefois de Cauconide et qu'il existe dans le territoire de Dymé, entre cette ville et Tritée, un cours d'eau appelé le Caucon, on s'est demandé s'il n'y aurait pas eu deux Cauconies distinctes, celle de la Triphylie et celle des environs de Dymé, d'Elis et du Caucon. Le Caucon se jette dans un autre cours d'eau portant le nom de Teuthéas, c'est-à-dire le nom même d'une des petites villes qui furent réunies naguère à Dymé, avec cette seule différence que le nom du fleuve est masculin, tandis que celui de la ville est féminin et se prononçait*Teuthéa*sans sigma avec la dernière syllabe longue. C'est sur l'emplacement de cette petite ville que s'élève aujourd'hui le temple de Diane Némaeenne. Le Teuthéas à son tour se réunit à un fleuve, appelé Achéloüs tout comme le fleuve d'Acarnanie, et qui passe à Dymé même. Quelquefois aussi on donne à ce fleuve le nom de Piros, Hésiode, par exemple, le lui donne dans ce vers :

*«Il habitait la Roche Olénie, près des bords du Piros au large lit».*

Certains grammairiens à la vérité changent la leçon*Peiroio*en*Pieroio*(Piros en Piéros), mais c'est à tort. Ce qui fait qu'il est intéressant de rechercher ainsi l'origine de l'épithète de*Cauconide*donnée quelquefois à Dymé et du nom de Caucon que porte une des rivières des environs, c'est qu'autrement on est embarrassé de savoir quels peuvent être les Caucones chez qui Minerve annonce qu'elle se rend pour réclamer le montant d'une ancienne créance. Qu'on entende en effet ces paroles des Caucones de Lépréum en Triphylie, je n'y vois plus, pour ma part, aucun sens raisonnable et c'est aussi pourquoi certains grammairiens ont cru devoir proposer la leçon que voici :

*«Car il m'est dû là, dans la divine Elis, une forte somme d'argent».*

Mais ceci s'éclaircira mieux quand nous aurons décrit ce qui suit, à savoir la Pisatide et la Triphylie jusqu'à la frontière de Messénie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.12]] [12] A partir du Chélonatas commence la longue côte de la Pisatide ; puis vient le cap Phéa. Il y avait là aussi autrefois une petite place du nom de Phéa :

*«Près des murs de Phéa que baigne le Iardanus».*

Et le Iardanus est apparemment le ruisseau qui se voit aux environs du cap. Certains auteurs font partir la Pisatide seulement du cap Phéa : or, il y a juste en face de ce cap une petite île pourvue d'un port, et de là à Olympie, par la voie la plus courte, c'est-à-dire en continuant à ranger la côte [jusqu'à la hauteur de cette ville], la distance n'est que de 120 stades. Suit un autre promontoire [1'Ichthys], qui s'avance, ainsi que le Chélonatas, très loin dans la direction du couchant et qui n'est encore qu'à 120 stades de Céphallénie. L'embouchure de l'Alphée, qui s'offre à nous maintenant, est à 280 stades du Chélonatas et à 545 stades de l'Araxus. L'Alphée vient des mêmes lieux que l'Eurotas : le bourg d'Asée, dans la Mégalopolitide, possède deux sources très voisines l'une de l'autre, ce sont celles des deux fleuves, qui se perdent presque aussitôt, mais pour reparaître après un cours souterrain de quelques stades et pour descendre alors, l'un vers la Laconie, l'autre vers la Pisatide. C'est à l'entrée de la Bléminatide que l'Eurotas reparaît, puis il passe à Sparte même, traverse une longue vallée où s'élève Hélos, ville déjà mentionnée par Homère, et débouche entre Acrées et Gythium, port et arsenal de Sparte. Quant à l'Alphée, après s'être grossi du Ladon, de l'Erymanthe et d'autres cours d'eau moins importants, il traverse Phrixa, arrose la Pisatide et la Triphylie, passe à Olympie même et vient tomber dans la mer de Sicile entre Epitalium et Phéa. Près de son embouchure, à 80 stades environ d'Olympie, s'élève le bois sacré de Diane dite Alphéonie ou Alphéüse (le nom a ces deux formes), qu'on honore aussi une fois l'an à Olympie dans une fête ou assemblée solennelle, comme on fait Diane Elaphie et Diane Daphnie. Tout ce canton, du reste, est rempli d'Artémisies, d'Aphrodisies et de Nymphées, situées ainsi au milieu de bois que l'abondance des eaux maintient toujours frais et fleuris ; on y rencontre en outre beaucoup d'Herniées le long des routes, et de Posidies ou temples de Neptune sur les points les plus saillants de la côte. Ajoutons que le temple de Diane Alphéonie contient différentes peintures de Cléanthe et d'Arégon, artistes corinthiens : du premier, notamment, une*Prise de Troie*et une*Naissance de Minerve*, et d'Arégon*Diane sur les ailes d'un griffon*, tous ouvrages excellents.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.13]] [13] La montagne qui se présente ensuite forme la séparation entre le canton triphylien de Macistie et la Pisatide ; puis on voit se succéder l'embouchure d'un autre fleuve appelé le Chalcis, la fontaine des Crunes, la petite place de Chalcis et enfin Samicum où se trouve ce temple de Neptune Samien, objet d'une vénération particulière dans tout le pays : un bois d'oliviers sauvages règne alentour, et l'intendance en a été de tout temps réservée aux Macistiens, chargés aussi du soin de proclamer les féries Samiennes ; mais tous les Triphyliens contribuent à son entretien. [Le temple de Minerve Scillontienne, situé à Scillonte, ville voisine d'Olympie, et au pied même du Phellôn, compte aussi parmi les sanctuaires les plus révérés de la Grèce].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.14]] [14] A la hauteur à peu près de ces temples, à trente stades, guère plus, de la mer, se trouve Pylos de Triphylie, dit aussi*Pylos Lépréatique*et*Pylos Arcadique*, le même qu'Homere qualifie d'*Emathoéïs*et désigne comme la patrie de Nestor. C'est ce qui semble en effet ressortir du récit même du poète, soit que le fleuve qui passe au nord de la ville et qu'on nomme aujourd'hui l'*Ammaüs*ait porté primitivement le nom d'*Amathus*et que ce soit là l'origine de l'épithète d'*Emathoéïs*employée par le poète, soit que ce fleuve, ainsi que deux autres cours d'eau de la Messénie, ait porté le nom de*Pamisus*, et qu'on ne sache plus aujourd'hui quelle circonstance a pu suggérer à Homère l'épithète en question, d'autant qu'il est absolument faux, assure-t-on, que le lit du fleuve ou l'emplacement de la ville soit*amathôdês*, autrement dit sablonneux. Non loin de Pylos, du côté du levant, est le mont Minthé, ainsi nommé, apparemment, de cette héroïne de la fable, qui, pour avoir été aimée de Pluton, périt écrasée sous les pieds de Proserpine et fut métamorphosée par elle en une plante bien connue de nos jardins, la menthe, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'*hédyosme*. Le fait est qu'il y a un temple de Pluton, temple très vénéré aussi des Macistiens, qui se trouve adossé à la montagne même, et qu'un bois consacré à Cérès domine toute la plaine de Pylos. Cette plaine est généralement riche et fertile, mais comme, dans la partie qui touche à la mer (c'est-à-dire entre Samicum et l'embouchure de la Néda), elle n'offre plus qu'une plage étroite et sablonneuse, on pourrait à la rigueur expliquer par cette circonstance le nom d'Ematholis qu'Homère a donné à Pylos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.15]] [15] Du côté du N., le territoire de Pylos confinait à Hypanes et à Typanées, deux petites villes triphyliennes, dont une seule subsiste aujourd'hui : l'autre a été réunie à Elis. Du même côté coulent deux rivières, deux affluents de l'Alphée, le Dalion etl'Achéron. En appelant ce dernier cours d'eau Achéron, on a voulu sans doute approprier la nomenclature géographique du pays au culte d'Hadès ou de Pluton : dans toute la Triphylie, en effet, règne une vénération extrême à la fois pour les temples de Cérès et de Proserpine et pour ceux d'Hadès, ce qui peut bien tenir, ainsi que le pense Démétrius de Scepsis, au triste contraste qu'y présente souvent la nature, puisque la Triphylie, avec un sol excellent, produit dans de certaines années une telle quantité de nielle et de morelle qu'à l'espoir d'une abondante récolte succède alors la plus affreuse disette.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.16]] [16] Au S. de Pylos, à une quarantaine de stades aussi de la mer, est l'emplacement de l'ancien Lépréum ; puis, entre Lépréum et l'Alphée, juste à cent stades de l'un et de l'autre, s'élève ce temple de Neptune Samien [dont nous avons parlé plus haut], et le même qui figure dans l'*Odyssée*. C'est dans ce temple, en effet, que Télémaque arrive et trouve les Pyliens occupés à célébrer un sacrifice solennel :

|  |
| --- |
| *«Ils atteignent enfin la ville de Nélée, Pylos aux belles et fortes murailles. Les Pyliens, réunis sur la plage, célébraient en ce moment un sacrifice, et immolaient de noirs taureaux en l'honneur du dieu à la chevelure azurée qui de son trident ébranle la terre» (*Odyssée, III, 4). |

Le territoire de Lépréum était riche et fertile et confinait à celui de Cyparissus, autre ville occupée par les Caucones, qui possédaient en outre la Macistie. Ce dernier canton, appelé quelquefois aussi le*Plataniste*, a pour chef-lieu une petite ville du même nom. Ajoutons qu'on signale dans la Lépréatide le tombeau d'un certain Caucon, qui peut avoir été soit l'archégète de la première colonie cauconienne, soit un simple individu portant le même nom que la nation à laquelle il appartenait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.17]] [17] Diverses traditions ont cours au sujet des Caucones, et cela se conçoit d'un peuple qui passe pour être originaire d'Arcadie, ainsi que les Pélasges, et pour avoir mené longtemps, comme ceux-ci, une vie de courses et d'aventures, Homère les compte au nombre des peuples venus au secours de Troie ; mais d'où venaient-ils alors ? Il ne le dit point. Peut-être était-ce de la Paphlagonie, où l'on connaît encore un peuple du nom de Cauconiates, voisin et limi-trophe des Mariandyniens, autre nation Paphlagonienne. Nous parlerons plus au long des Cauconiates, quand nous en serons arrivé à la Paphlagonie dans notre description de la terre habitée. Pour le moment, nous nous bornerons à ajouter quelques mots d'éclaircissement au sujet des Caucones de la Triphylie. Suivant certains auteurs, toute l'Elide actuelle, depuis la Messénie jusqu'à Dymé, aurait porté le nom de*Cauconie*. Antimaque, notamment, comprend les populations de l'Elide sous la dénomination générale soit d'Epéens, soit de Caucones ; mais d'autres nient que les Caucones aient jamais occupé ce pays en entier, et ils nous les montrent partagés en deux corps de nation, dont l'un était établi en Triphylie, sur la frontière de Messénie, tandis que l'autre habitait du côté de Dymé, dans la Bupraside et la Coelé-Elide : c'est celui dont Aristote a eu plus particulièrement connaissance. Or, cette seconde opinion a l'avantage de s'accorder mieux avec ce que dit Homère des Caucones, et de résoudre, qui plus est, la question posée plus haut. Donnons, en effet, Pylos de Triphylie pour résidence à Nestor, tout le pays au S. et à l'E. de Pylos jusqu'à la frontière de la Messénie et de la Laconie lui obéit, et, comme ce sont les Caucones précisément qui l'habitent, il s'ensuit que, pour aller de Pylos à Lacédémone, il faut de toute nécessité passer par chez les Caucones. Mais comme, d'autre part, le temple de Neptune Samien et ce port voisin du temple où Homère fait débarquer Télémaque se trouvent situés au N. et à l'O. de Pylos, si ces Caucones sont les seuls qu'il y ait en Elide, le récit du poète n'offre plus aucune vraisemblance.  
  
[Or, bien qu'il soit loisible au poète d'user de temps à autre de fictions, toutes les fois qu'il peut dans ses récits se conformer à la réalité, c'est à ce dernier parti qu'il doit s'attacher de préférence 2.] Admettons, au contraire, que la nation des Caucones soit partagée en deux et qu'une de ses fractions habite le canton de l'Elide qui touche à Dymé, il devient évident que c'est d'un voyage chez ces Caucones que Minerve parle à Nestor, et, dès là, ni son retour au vaisseau, ni sa séparation d'avec son compagnon de voyage n'offrent plus rien que de simple et de naturel, puisque Télémaque et la Déesse ont à aller juste à l'opposite l'un de l'autre. - Nous aurions à examiner de même les différentes questions que soulève le nom de Pylos ; mais attendons pour le faire que nous ayons poussé un peu plus loin cette description chorographique du Péloponnèse et atteint le Pylos de Messénie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.18]] [18] Il y a encore un nom, celui de*Paroréates*, sous lequel on a désigné longtemps certaines populations de la Triphylie, j'entends celles qui occupent les montagnes de Lépréum et de Macistos, lesquelles aboutissent à la mer près du temple de Neptune Samien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.19]] [19] Au pied de cette chaîne, sur le rivage même, s'ouvrent deux grottes, dont l'une est consacrée aux Nymphes Anigriades, tandis que l'autre passe pour avoir été le théâtre des aventures des Atlantides et de la naissauce de Iardanus. C'est là aussi que s'élèvent les deux bois sacrés dits l'Ionaeum et l'Eurycydeum [...] Samicum, qui n'est plus aujourd'hui qu'un fort, était anciennement une ville, une ville appelée Santos, probablement à cause de sa situation élevée, le mot*samoi*(sami), dans l'ancienne langue grecque, signifiant les lieux hauts. Peut-être était-ce là l'acropole de l'antique Aréné, cette ville que cite Homère dans son*Catalogue des vaisseaux*,

*«Et ceux qui habitaient Pylos et la riante Aréné»,*

car, en l'absence d'indices plus certains, on présume, non sans vraisemblance, qu'Aréné devait se trouver dans le voisinage du fleuve Anigrus, lequel n'est autre que l'ancien Minyeius, Homère ayant dit :

*«Un cours d'eau, le Minyeius, vient se jeter dans la mer tout auprès d'Aréné».*

Tout le terrain aux environs de la grotte des Nymphes Anigriades est rendu humide et fangeux par la présence d'une source, dont les eaux se déversent en grande partie dans l'Anigrus, et, comme ce fleuve, malgré sa profondeur, est peu rapide, son lit se trouve également converti en un marais stagnant, dont les eaux ont une odeur infecte et sulfureuse qui se fait sentir à vingt stades à la ronde et rend immangeables les poissons qu'on y pêche. Les mythographes expliquent cette circonstance de différentes manières : suivant les uns, des centaures blessés par les flèches d'Hercule auraient lavé leurs plaies dans le fleuve pour en exprimer le venin de l'hydre ; suivant d'autres, Mélampus aurait employé les eaux de l'Anigrus comme eaux lustrales pour la purification des Preetides. Toujours est-il qu'aujourd'hui on les prescrit en lotions contre toute espèce de dartres, alphes, leucés et lichens. Il paraît même que le nom de l'Alphée vient de la propriété qu'ont aussi les eaux de ce fleuve de guérir les dartres appelées alphes. Quant à l'ancien nom de l'Anigrus, on croit, vu le peu de pente de son lit et l'espèce de résistance que lui oppose la mer (double cause qui donne à ses eaux l'aspect d'eaux stagnantes plutôt que d'eaux courantes), on croit, dis-je, que sa vraie forme était*Menyeius*et que la forme*Minyeius*adoptée par certains auteurs n'est qu'une altération de celle-là. Il pourrait se faire pourtant que cette dernière forme tînt à d'autres causes et qu'elle rappelât soit les Minyens venus d'Orchomène avec Chloris, mère de Nestor, [soit ces autres] Minyens, descendants des Argonautes, qui, chassés de Lemnos, passèrent, dit-on, à Lacédémone et de là en Triphylie, pour s'y fixer aux environs d'Aréné, dans le canton d'Hypaipée. Ce canton, il est vrai, n'a conservé nulle trace de leurs établissements ; mais on sait qu'une bonne partie de ces Minyens, sous la conduite de Théras, fils d'Autésion, descendant lui-même de Polynice, quitta le pays pour aller occuper, entre la Cyrénaïque et la Crète, l'île qui,

*«Nommée d'abord Callisté, devint ensuite la célèbre Théra».*

Ainsi s'exprime Callimaque, et, en effet, la ville de Théra qu'avaient fondée ces Minyens, et qui devait fonder elle-même Cyrène, n'avait pas tardé à donner son nom à l'île entière.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.20]] [20] Entre l'Anigrus et le pied de la montagne d'où ce fleuve descend, on remarque la prairie dite*de Iardanus*, avec le tombeau du héros et les Chaées, rochers élevés, détachés de la même chaîne de montagnes, et qui supportaient, avons-nous dit, l'antique Samos, bien que la plupart des périples ne mentionnent point cette ville. On peut supposer sans doute qu'à l'époque où ces périples furent composés elle était déjà depuis longtemps détruite, mais leur silence peut tenir aussi à la disposition des lieux, car le*Posidium*ou bois sacré de Neptune, qui est situé, on l'a vu, sur le bord même de la mer, se trouve adossé à une colline très élevée, et celle-ci précède et masque l'autre colline où est aujourd'hui Samicum et que couronnait anciennement Samos de manière à en dérober la vue à ceux qui rangent la côte. La meilleure preuve, du reste, qu'on puisse donner de l'existence de cette ancienne ville, c'est que la plaine ici [entre les deux collines] s'appelle également Samicum (comme qui dirait la plaine de Samos). J'ajoute que dans le poème de*Rhadiné*(j'entends celui qu'on attribue à Stésichore, et qui commence ainsi,

*«Romps le silence, Erato, muse de l'harmonie, et aux doux accords de ta lyre amoureuse,  
célèbre les amants que Samos a vus naître»),*

c'est bien la Samos de Triphylie qui est désignée comme patrie des deux héros. On y lit, en effet, que Rhadiné, fiancée au tyran de Corinthe, s'embarque pour cette ville et y arrive, poussée depuis Samos par le zéphire ou vent du S.-O., ce qui ne saurait s'entendre assurément de la Samos d'Ionie ; que le même vent conduit son frère à Delphes en qualité d'*archithéore*; que son cousin, son amant, dans l'espoir de la rejoindre, lance son char sur la route de Corinthe, et qu'enfin le tyran, après avoir égorgé les deux amants, renvoie leurs corps aussi sur un char, puis se ravise, fait revenir le char à Corinthe et les y ensevelit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.21]] [21] Depuis Pylos Lépréatique et depuis Lépréum jusqu'à l'autre Pylos dit*de Messénie*et à Coryphasium, forts situés sur la côte même, juste en face de l'île Sphagie, la distance est de 400 stades environ ; elle est de 750 stades depuis l'Alphée, et de 1030 stades depuis le Chélonatas. Dans l'intervalle [des deux Pylos], on rencontre le temple d'Hercule Macistien et le cours du fleuve Acidon, lequel passe près du tombeau de Iardanus et de l'emplacement de l'ancienne Chaa, emplacement voisin de Lépréum et occupé aujourd'hui par la plaine Aepasienne. Suivant certains grammairiens, c'est au sujet de Chaa qu'aurait eu lieu, entre les Arcadiens et les Pyliens, la guerre dont parle Homère, et il faudrait, en conséquence, lire le passage du poète ainsi qu'il suit :

*«Que n'ai-je encore la jeunesse et la force que j'avais, quand sur les bords du rapide ACIDON,  
et près des murs de CHAA, Pyliens et Arcadiens engagèrent cette terrible mêlée»,*

c'est-à-dire substituer le nom de l'Acidon à celui du Céladon, et le nom de Chaa à celui de Phéa, vu que l'emplacement de Chaa se trouve plus rapproché du tombeau de Iardanus et de la frontière d'Arcadie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.22]] [22] Cyparissie, tout aussi bien que Pyrgi et que les bouches de l'Acidon et du Néda, appartient à la côte de Triphylie. Aujourd'hui, à vrai dire, la Triphylie et la Messénie ont pour limite le cours même du Néda, et l'on sait que ce torrent impétueux, né sur le versant du mont Lycée en Arcadie, d'une source que, suivant la fable, Rhéa fit jaillir au moment de la naissance de Jupiter exprès pour s'y laver, passe ensuite près de Phigalie et [vient déboucher dans la mer] à l'endroit où le territoire des Pyrgites, dernier peuple de la Triphylie, touche à celui des Cyparissiens, premier peuple de la Messénie. Mais telle n'était pas anciennement la limite entre les deux pays, et le royaume de Nestor, s'étendant au delà du Néda, se trouvait comprendre et le territoire de Cyparisséïs et d'autres cantons encore plus éloignés : de là vient qu'Homère a prolongé la mer Pylienne jusqu'aux sept villes promises par Agamemnon à Achille, car dans ce vers,

*«Et toutes elles avoisinent la mer de Pylos Emathoéïs»,*

l'expression*mer de Pylos*équivaut évidemment à celle de mer Pylienne [ou Triphylienne].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.23]] [23] Dépassons donc Cyparisséïs et continuons à ranger la côte dans la direction de Pylos de Messénie et de Coryphasium, c'est Erana qui s'offre à nous d'abord, Erana qu'on prétend, mais à tort, s'être appelée jadis Aréné, tout comme cette autre ville de la Pylie proprement dite ; puis vient le cap Platamodès, qui n'est plus qu'à cent stades de Coryphasium et de la ville de Messénie appelée aujourd'hui encore Pylos, et enfin l'île Proté, qui renferme une petite ville de même nom. Peut-être n'insisterions-nous pas autant sur l'état ancien du pays et nous bornerions-nous à le décrire tel qu'il est actuellement, si, pour nous autres Grecs, il n'y avait, dès notre enfance, une sorte de prestige historique attaché à ces lieux ; les anciens, d'ailleurs, les anciens eux-mêmes ne s'accordent pas dans ce qu'ils nous en disent, et force nous est de peser et de discuter les témoignages. Or, c'est une règle générale, qu'on s'en rapporte de préférence aux témoins les plus illustres, les plus âgés, les plus expérimentés, et, comme il n'est personne qui ne le cède à Homère à tous ces points de vue, c'est donc lui surtout que nous devons consulter pour pouvoir faire ce que nous disions un peu plus haut, comparer l'état ancien et l'état actuel du pays. Mais, nous avons déjà discuté tout au long les vers du poète relatifs à la Coelé-Elide et à Buprasium, examinons de même ceux où il décrit les possessions de Nestor.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.24]] [24] «Sous ses ordres marchaient les habitants de Pylos et de la riante Aréné, ceux de Thryum, passage du fleuve Alphée, ceux de la belle et forte Aepy, de Cyparisséïs et d'Amphigénie, ceux enfin de Ptéléum, d'Hélos et de Dorium, de Dorium où les Muses rencontrèrent Thamyris le Thrace et mirent fin pour jamais à ses chants : il revenait de visiter dans Oechalie Eurytus dit l'OEchalien» (*Iliade*, I, 591).  
  
De ces différentes villes, la première est le Pylos en question : nous y reviendrons tout à l'heure. La seconde est cette Aréné dont nous avons parlé ci-dessus. Quant à la troisième, il est remarquable qu'Homère la nomme ici Thryum, lorsqu'il l'appelle ailleurs Thryoessa :

*«Loin d'ici sur l'Alphée, comme un rocher à pic, s'élève la ville de Thryoessa».*

Ajoutons que, s'il l'a qualifiée de passage de l'Alphée, c'est qu'il existait apparemment un gué en cet endroit du fleuve : on y voit aujourd'hui Epitalium, l'une des principales localités de la Macistie. Au sujet des mots qui suivent*euktiton*et*aipu*, quelques auteurs se sont demandé lequel des deux sert d'épithète à l'autre et quelle ville actuelle ils désignent, si c'est bien réellement Margales en Amphidolie. Margales, en effet, n'est pas un lieu fortifié naturellement, et, comme il existe une de ces forteresses naturelles dans le canton de Macistie, on soupçonne que c'est plutôt cette dernière localité qu'Homère a eue en vue et qu'iEpy est ici un nom propre, un de ces noms empruntés à la nature des lieux, comme voilà Hélos, Aegialos et tant d'autres. Reste à savoir, seulement, si ceux qui tiennent pour Margales ne pourraient pas tout aussi bien renverser l'argument à leur profit. On explique de même le nom de Thryum ou de Thryoessa donné par Homère à Epitalium en faisant remarquer que tout le pays aux environs est obstrué d'algues et de joncs (*thruôdês*), notamment le lit des cours d'eau ; et dans les cours d'eau, on le sait, c'est, en général, aux gués que cette circonstance s'observe. Mais, à ce compte, il pourrait se faire ; ainsi qu'on l'a prétendu, que le nom de Thryum désignât uniquement le gué du fleuve et le nom d'Aepy (*euktiton Aipu*) l'emplacement même d'Epitalium, d'autant que l'assiette de cette ville est naturellement très forte, et qu'Homère qualifie ailleurs Thryoessa de rocher à pic :

*«Loin d'ici, sur l'Alphée, s'élève, comme un rocher à pic, la ville de Thryoessa, limite extrême de Pylos Emathoéïs».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.25]] [25] Cyparisséïs, dépendance de la Macistie du temps que la Macistie s'étendait encore au delà de la Néda, est, de même que Macistum, aujourd'hui complètement désert, et ne doit pas être confondu avec la ville de Cyparissie en Messénie : les deux noms se ressemblent, mais ne sont pas identiques. Aujourd'hui pourtant le nom de*Cyparissie*(avec cette forme de singulier féminin) se donne aussi bien à l'ancienne ville de la Macistie, tandis qu'on réserve au fleuve le nom de Cyparisséïs. Amphigénie appartenait également à la Macistia et devait se trouver au pied de l'Hypsoéïs, colline que couronne un temple de Latone.  
  
Quant à Ptéléum, colonie de cet autre Ptéléum situé en Thessalie et qu'Homère cite également,

*«Et Anchiale, et Antron et le verdoyant Ptéléum»,*

ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de hallier désert, connu sous le nom de Ptéléasium. D'Hélos, à son tour, les uns font un pays traversé par l'Alphée, les autres une ville comme pouvait être Hélos en Laconie,

*«Et la ville d'Hélos, dont la mer baigne l'enceinte» ;*

d'autres aussi [conformément à l'étymologie] reconnaissent dans Hélos le marais voisin d'Alorium, qui entoure le temple arcadien de Diane Hélée, je dis Arcadien, vu que de tout temps c'est l'Arcadie qui lui a fourni ses prêtres. Enfin on ne s'entend pas davantage au sujet de Dorium : les uns en font une montagne et les autres une plaine, mais d'autres veulent qu'il y ait eu une petite ville de ce nom, et, bien qu'il n'en reste plus vestige aujourd'hui, quelques auteurs retrouvent son emplacement dans celui de la ville actuelle d'Oluris ou Olura, laquelle est située dans l'auléin ou vallée de Messénie. Du même côté, sur l'emplacement sans doute de la moderne Andanie, se trouvait bâtie l'Oechalie d'Eurytus, petite ville arcadienne, qu'il faut se garder de confondre avec les villes de même nom situées en Thessalie et en Eubée, et qui est bien celle que venait de quitter Thamyris le Thrace, lorsqu'il fut, près de Dorium, rencontré par les Muses, qui «mirent fin pour jamais à ses chants».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.26]] [26] Il résulte de ce qui précède que le fleuve Alphée, qui ne touche, on le sait, en aucun point de son cours, ni à la Messénie, ni à la Coelé-Elide, traversait dans toute sa longueur le pays sur lequel régnait Nestor et qu'Homère comprend sous la dénomination générale de territoire des Piliens, parce que là en effet s'élevait le Pylos qui vit naître Nestor et que nous nommons indifféremment Pylos Triphyliaque, Arcadique ou Lépréatique, pour le distinguer des deux autres Pylos, lesquels sont situés sur le littoral, tandis que celui-ci se trouvait à plus de trente stades dans l'intérieur. C'est là du moins ce qui ressort des indications que nous fournit Homère : nous voyons, par exemple, que Nestor expédie de Pylos au vaisseau un messager chargé d'offrir l'hospitalité aux compagnons de Télémaque, et que Télémaque, lorsqu'il revient de Sparte, ne se laisse pas ramener à la ville même, mais prie Pisistrate de se détourner dans la direction du vaisseau, la route de la ville n'étant pas la même apparemment que celle qui conduisait au port. Ajoutons qu'ainsi la navigation de Télémaque, après qu'il a pris congé de Nestor, s'explique tout naturellement :

|  |
| --- |
| *«Ils passent devant les Crunes et les belles eaux du Chalcis ; puis le soleil se couche, et les ombres de la nuit, s'abaissant sur la terre, enveloppent tous les chemins. Leur vaisseau continue, poussé par un vent favorable que Jupiter envoie, et, atteignant Pheae, il côtoie les rivages de la divine Elide où domine le peuple Epéen» (*Odyssée, XV, 295). |

Jusqu'ici, on le voit, Télémaque et ses compagnons ont fait voile du sud au nord. Tout à coup ils se détournent vers l'est, leur vaisseau quitte la ligne qu'il a suivie d'abord et qui les menait droit à Ithaque, évitant ainsi la flotte des prétendants embusquée

*«Dans le canal qui sépare l'une de l'autre et Ithaque et Samos» (*Odyssée, IV, 671 ; XV, 298),

et il les porte dans la direction des îles Thoées (notons qu'Homère nomme ici*Thoées*les mêmes îles que nous appelons actuellement Oxées et qui, placées comme elles sont près de l'entrée du golfe de Corinthe et des bouches de l'Achéloiis font déjà partie du groupe des Echinades). Mais une fois qu'ils ont dépassé Ithaque, qu'ils ont même laissé cette île derrière eux, leur vaisseau, par un nouveau détour, reprend sa direction première, et, passant entre l'Acarnanie et Ithaque, va aborder de l'autre côté de l'île, juste à l'opposite du canal de Céphallénie toujours gardé par la troupe des prétendants.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.27]] [27] Supposons au contraire que le Pylos de la Coelé-Elide soit celui de Nestor, on ne comprend plus comment le vaisseau, parti de ce point de la côte, dépasse les Crunes d'abord, puis l'embouchure du Chalcis avant le coucher du soleil, atteint Phéa de nuit et range ensuite la côte d'Elide. Comme en effet ces différentes localités se trouvent situées au S. de l'Elide et s'y succèdent dans l'ordre que voici : Pliées d'abord, l'embouchure du Chalcis ens'Iite, puis les Crunes et finalement Pylos (le Pylos Triphyliaque), ainsi que Samicum, il faudrait, pour que le vaisseau pût passer en vue de cette partie de la côte, qu'à son départ du Pylos de la Coelé-Elide il eût fait voile au midi, tandis que c'est au nord, du côté où est Ithaque, qu'il se dirige, il faut donc nécessairement qu'il laisse toutes ces localités derrière lui et qu'il range la côte d'Elide de prime abord et dès avant le coucher du soleil. [Comment concilier cela avec ce que dit Homère], qu'il n'atteint les côtes d'Elide que longtemps après le coucher du soleil ? - D'un autre côté, dans l'hypothèse qui veut que Télémaque se soit séparé de Nestor à Pylos en Messénie et à Coryphasium et qui fait partir de là sa navigation en vue de regagner Ithaque, la distance à parcourir se trouve singulièrement accrue et demanderait par conséquent plus de temps : on ne compte pas moins de 400 stades jusqu'au Pylos Triphyliaque et au Posidium de Samicum. J'ajoute qu'avant de signaler sur la côte et les Crunes, et le Chalcis, et Phéa, noms de localités obscures, noms de ruisseaux plutôt que de fleuves, le poète eût commencé par nommer le Néda, puis l'Acidon, puis l'Alphée avec les lieux intermédiaires, quitte à mentionner ensuite ces autres localités insignifiantes, puisque le vaisseau, en poursuivant sa route, avait effectivement à passer devant elles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.28]] [28] Du reste, le récit que fait Nestor à Patrocle de la guerre entre les Pyliens et les Eléens, vient confirmer encore notre thèse [en faveur du Pylos Triphyliaque] : on n'a pour s'en convaincre qu'à bien examiner le passage même dans Homère. Que dit Nestor en effet ? qu'après la dévastation de la Pylie par Hercule et l'extermination de toute la jeunesse mâle du pays, comme il n'était resté à Nélée de ses douze enfants que lui, lui seul, à peine adolescent, les Epéens s'étaient aussitôt pris de dédain pour Nélée à cause de sa vieillesse et de son abandon et avaient commencé à traiter les Pyliens avec orgueil et brutalité ; qu'il avait alors, lui Nestor, pour venger ces outrages, rassemblé tout ce qu'il avait pu des serviteurs de son père, et se mettant à leur tête avait envahi le territoire Eléen, qu'il y avait ramassé un immense butin,

*«Cinquante troupeaux de boeufs, cinquante parcs de moutons, cinquante seurres de porcs» (*Iliade, XI, 677),

autant de bandes de chèvres, plus cent cinquante juments baies, suivies pour la plupart de leurs poulains. Après quoi il ajoute,

*«Chassant alors devant nous tout ce bétail que nous voulions conduire dans la ville de Nélée,  
nous atteignîmes Pylos vers le milieu de la nuit» (*Ibid, 684),

comme pour bien marquer que c'était en plein jour qu'avaient eu lieu et l'enlèvement du butin et le combat dans lequel il avait mis en fuite les Eléens accourus au secours de leurs troupeaux et tué de sa main leur chef Itymonée. Que la retraite, maintenant, eût commencé dès la tombée du jour, ils avaient fort bien pu eux-mêmes être rentrés dans Pylos vers le milieu de la nuit. Mais trois jours après, comme ils étaient occupés au partage du butin et au sacrifice [d'actions de grâce], les Epéens, rassemblés en grand nombre, prennent l'offensive à leur tour et viennent camper, fantassins et cavaliers, autour de Thryum sur l'Alphée. Immédiatement avertis, les Pyliens se portent au secours de cette place, ils s'arrêtent pour passer la nuit sur les bords du fleuve Minyeus, non loin d'Aréné, et n'atteignent l'Alphée que le lendemain vers midi. Ils célèbrent le sacrifice sur les bords mêmes de ce fleuve et y passent cette seconde nuit, mais, le lendemain matin dès l'aurore, ils engagent le combat, ont bientôt mis l'ennemi en pleine déroute et ne cessent la poursuite et le carnage qu'aux abords de Buprasium,

*«En vue de la Roche Olénie et des lieux où d'Alisius on voit s'élever le tombeau :  
là, Minerve les arrête et fait reculer leurs bataillons» ;*

ce que le poète confirme un peu plus bas quand il dit :

*«Cependant, les Achéens, tournant le dos à Buprase, ramenaient vers Pylos leurs rapides coursiers».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.29]] [29] Comment supposer encore après cela qu'Homère ait voulu désigner ici soit le Pylos de la Coelé-Elide soit le Pylos de la Messénie ? La première hypothèse déjà est impossible par la raison qu'en dévastant le Pylos d'Elide Hercule eût dévasté du même coup le territoire Epéen qui n'est autre que l'Elide, et qu'on ne peut guère admettre que deux peuples frères, qui auraient eu à subir d'un ennemi commun les mêmes injures et les mêmes dommages, se seraient pris l'un pour l'autre d'une haine aussi violente et auraient à l'envi couru et dévasté leurs propres pays. Comment admettre aussi qu'Augéas et Nélée aient régné sur la même contrée, quand on voit le peu d'accord qui existait entre eux ? Nélée, nous dit Homère (*Iliade*, II, 697),

|  |
| --- |
| *«Avait dans la divine Elis un précieux gage à réclamer, quatre coursiers souvent vainqueurs dans les jeux de la Grèce, quatre coursiers avec leurs chars, qu'il y avait envoyés jadis pour disputer un nouveau prix (un trépied cette fois était le prix de la course) ; mais le roi d'Elis Augéas les a avait retenus, et leur conducteur avait dû revenir seul».* |

Nélée, enfin, Nélée n'a pu régner en ces lieux sans que Nestor y ait régné aussi. Mais comment expliquer alors qu'Homère nous montre chez les Eléens et les Buprasiens

*«Quatre chefs suivis chacun de dix vaisseaux que montaient de nombreux Epéens»,*

ou, en d'autres termes, le pays divisé en quatre royaumes, sans qu'il en attribue aucun à Nestor, rangeant au contraire sous les ordres de celui-ci

*«Les peuples qui habitaient Pylos et la riante Aréné»*

et les lieux à la suite jusqu'à Messène ? Comment expli-quer aussi que, pour aller attaquer les Pyliens [de la Coelé-Elide], les Epéens se dirigent vers l'Alphée et s'avancent jusqu'à Thryum, que les Pyliens les battent sous les murs de cette ville et les poursuivent ensuite jusqu'à Buprasium ? D'autre part, si c'est le Pylos de Messénie que ravagea naguère Hercule, on ne conçoit pas que, séparés comme ils étaient de cette ville par une aussi grande distance, les Epéens aient pu exercer contre elle les vexations dont parle le poète, qu'ils aient pu aussi entretenir avec ses habitants des relations de commerce habituelles et contracter ces engagements dont la violation fit naître entre eux la guerre. On ne conçoit pas non plus qu'après avoir envahi le territoire ennemi Nestor eût pu, avec son immense butin, et avec tout ce bétail qu'il ramenait (les moutons, on le sait, non plus que les porcs, ne marchent ni vite ni longtemps), qu'il ait pu, dis-je, franchir aussi rapidement un trajet de plus de mille stades pour regagner Pylos dans le voisinage de Coryphasium. Et quand nous voyons trois jours après les Epéens en masse marcher sur Thryoessa et venir camper sur les bords de l'Alphée pour assiéger cette place, est-ce à dire que Thryoessa et le pays environnant dépendaient des rois de Messénie ? Il est notoire cependant que les Caucones, les Triphyliens et les Pisates s'étaient partagé tout ce canton. Reste le nom de Géréna ou de Gérénia (on trouve l'une et l'autre formes), mais il peut se faire que cette dénomination [donnée à une ville de Messénie] l'ait été après coup et avec intention, il peut se faire aussi qu'il n'y ait là qu'une coincidence fortuite. En résumé, puisque la Messénie, voire même la Laconie (comme nous le montrerons plus loin), appartenait à Ménélas, et que ce pays est arrosé par le Pamisus et le Nédon et nullement par l'Alphée qui au contraire «roule ses eaux abondantes à travers le territoire des Pyliens», des Pyliens sujets de Nestor, n'est-il pas absurde de faire passer ce prince pour ainsi dire sous la domination d'un autre et de lui enlever les villes que le Catalogue lui attribue formellement pour faire régner Ménélas sur le tout ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.30]] [30] Nous n'avons plus [pour compléter ce tableau de l'Elide] qu'à décrire Olympie et à montrer comment s'établit sur la totalité du pays la domination des Eléens. C'est dans la Pisatide, à moins de trois cents stades d'Elis que s'élève le temple d'Olympie, précédé d'un bois d'oliviers sauvages, où est le stade, et bordé par l'Alphée, qui vient de l'Arcadie et va déboucher dans la mer de Triphylie entre le couchant et le midi. Célèbre à l'origine comme siége de l'Oracle de Jupiter Olympien, ce temple, loin de déchoir et de perdre de sa renommée une fois que le Dieu eut cessé d'y faire entendre sa voix prophétique, prit l'accroissement que chacun sait par suite de la célébration dans sen enceinte des panégyries ou assemblées générales de la Grèce et des jeux olympiques, jeux stéphanites réputés sacrés et solennels entre tous. Ajoutons qu'il s'était enrichi d'une quantité de pieuses offrandes envoyées de toutes les parties de la Grèce. On y voyait, par exemple, le Jupiter en or martelé, offert naguère par Cypsélus, tyran de Corinthe ; mais ce qu'il renfermait d'incomparable c'était cette autre statue de Jupiter, due au ciseau de Phidias, fils de Charmidas, l'Athénien : elle était en ivoire et de telle dimension que, malgré l'extrême élévation du temple, l'artiste semblait avoir dans son oeuvre excédé les justes proportions. Le Dieu, en effet, bien que représenté assis, touchait presque le plafond de la tête, et l'on ne pouvait s'empêcher de penser en le voyant que, s'il se fût dressé de toute sa hauteur, il eût soulevé le toit ce l'édifice. Quelques auteurs ont consigné dans leurs écrits les dimensions exactes de cette statue ; Callimaque les a même exprimées en vers ïambiques. Ce qui fit beaucoup aussi pour le succès de l'oeuvre de Phidias, c'est que le peintre Panoenus, son cousin, lui avait prêté le concours de son talent en revêtant de couleurs éclatantes certaines portions de la statue, les draperies notamment. Le temple d'Olympie possède aujourd'hui encore plusieurs peintures de Pammnus, toutes fort belles, et c'est à lui, dit-on, que Phidias fit cette réponse mémorable. Panmuus lui avait demandé d'après quel modèle il comptait faire la figure de son Jupiter. - «D'après le portrait qu'en a laissé Homère, répondit-il en citant ces vers du poète :

*«Il dit, et de ses noirs sourcils Jupiter fit un signe ; ses cheveux parfumés d'ambroisie  
se dressèrent sur sa tête immortelle, et tout l'Olympe en tressaillit» (*Iliade, I, 528).

Du reste, la gloire d'avoir fondé la magnificence et le prestige du temple d'Olympie revient de droit aux Eléens. Au temps de la guerre de Troie, à vrai dire, et dès auparavant les Epéens n'étaient rien moins que florissants, ils s'étaient vu écraser successivement sous les coups des Pyliens et sous ceux d'Hercule meurtrier de leur roi Augéas ; et l'état d'abaissement dans lequel ils se trouvaient alors est attesté par ce fait qu'ils n'avaient pu envoyer devant Troie que quarante vaisseaux, tandis que les Pyliens et Nestor en avaient expédié jusqu'à quatre-vingt-dix. Mais plus tard, après le retour des Héraclides, les choses pour eux changèrent de face. Les Aetoliens d'Oxylus, compagnons des Héraclides, se trouvaient avoir avec les Epéens d'anciens liens de parenté, ils s'établirent au milieu d'eux et eurent bientôt agrandi la Coelé-Elide par la force de leurs armes ; ils enlevèrent notamment une bonne partie de la Pisatide, et c'est ainsi qu'Olympie passa sous la domination éléenne. Ce sont eux aussi qui instituèrent les jeux olympiques et qui célébrèrent les premières Olympiades. Il ne faut pas tenir compte en effet de ce que les Anciens nous disent de la construction du temple et de l'établissement de ces jeux par Hercule, soit qu'ils entendent sous ce nom l'aîné des Dactyles Idéens, qui en aurait été alors l'*archégète*, soit qu'ils désignent le fils même d'Alcmène et de Jupiter, mais comme ayant simplement pris part à la première lutte olympique et remporté la première victoire : ces vieilles traditions, rapportées d'ailleurs de tant de manières différentes, ne peuvent plus guère trouver créance aujourd'hui et nous sommes à coup sûr plus près de la vérité en nous bornant à affirmer que, depuis la première olympiade marquée par la victoire de Péléen Coreebas jusqu'à la vingt-sixième, l'intendance du temple et la présidence des jeux appartinrent aux Eléens. Au temps de la guerre de Troie, ou bien les jeux*stéphanites*n'existaient pas encore, ou, s'ils existaient, ils n'avaient encore acquis nulle part de célébrité, pas plus à Olympie que dans ces autres lieux de la Grèce qui en possèdent aujourd'hui de si renommés. Toujours eet-il qu'Homère n'a point mentionné de jeux dont le prix fût une simple couronne, mais seulement des jeux d'autre sorte, des jeux funèbres par exemple. Quelques auteurs à la vérité prétendent que ce sont les jeux Olympiques qu'il a voulu désigner dans le passage où il dit qu'Augéas avait retenu les quatre coursiers de Nélée, ces coursiers déjà tant de fois vainqueurs et que leur maître avait envoyés pour disputer un nouveau prix ; ils font remarquer que les Pisates ne figurent point dans l'*Iliade*comme ayant pris part à l'expédition contre Troie, le carac-tère sacré dont ils étaient revêtus les en ayant apparemment dispensés. Mais ils oublient que la Pisatide, qui a de tout temps compris Olympie, n'appartenait pas alors à Augéas; que ce prince régnait sur l'Elide seule ; que les jeux Olympiques ne se sont jamais célébrés en Elide mais toujours à Olympie, tandis que les jeux dont parle Homère n'avaient pu se célébrer ailleurs que dans la divine Elis, aux lieux mêmes où Nélée avait à réclamer son bien,

*«Car on lui retenait dans la divine Elis un dépôt précieux, quatre coursiers souvent vainqueurs» (*Iliade, XI, 677) ;

qu'enfin ces derniers jeux n'étaient point des jeux*stéphanites*, puisque le prix de la course, dans laquelle avaient dû figurer les chevaux de Nélée, consistait en un trépied, et que telle était au contraire la nature des jeux d'Olympie.  
  
Après la vingt-sixième Olympiade, il y eut un moment où les Pisates, redevenus indépendants, célébrèrent en leur nom les jeux Olympiques alors en pleine prospérité, mais ils ne tardèrent pas à retomber sous la domination des Eléens et ceux ci reprirent la direction et la surintendance des jeux. Il faut dire que les Eléens avaient trouvé de puissants auxiliaires dans les Lacédémoniens, après la chute définitive de la Messénie et en récompense de la fidélité qu'ils leur avaient toujours gardée pendant cette guerre, alors que les descendants de Nestor et les Arcadiens faisaient cause commune avec les Messéniens. Et tel fut pour eux le bon effet de ce secours qu'en peu de temps le pays tout entier jusqu'à Messène prit le nom d'Elicle, lequel s'est maintenu jusqu'à présent, tandis que les noms de Pisatide, de Triphylie et de Cauconie disparurent pour toujours. C'est alors aussi que Pylos Emathoéis fut réuni à Lépréum : les Lacédémoniens avaient voulu par là récompenser les Lépréates d'avoir combattu contre les Messéniens à leurs côtés. Les Lacédémoniens détruisirent bien encore mainte autre ville dans le pays ; mais en général ils épargnèrent celles qui tenaient énergiquement à leur autonomie, se contentant d'exiger d'elles un tribut.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.31]] [31] La célébrité de la Pisatide date de l'espèce d'hégémonie ou de prééminence politique exercée [sur le Péloponnèse] par ses chefs, par Oenomaüs d'abord, puis par Pélops et par toute la lignée des Pélopides. Salmonée passe aussi pour avoir régné en ce pays et le fait est qu'au nombre des huit villes entre lesquelles s'est partagé le territoire de la Pisatide il s'en trouve une qui aujourd'hui encore porte le nom de Salmonée. La présence du temple de Jupiter à Olympie, jointe à cette hégémonie, acheva de répandre au loin le nom de la Pisatide. Sans doute il faut tenir compte aujourd'hui du peu de certitude qui s'attache à toutes ces anciennes histoires, à farce d'innover en toutes choses, les modernes en sont venus à transformer la tradition elle-même : certains auteurs par exemple font régner Augéas sur la Pisatide et Oenomaüs et Salmonée sur l'Elide, et d'autres prétendent que les deux pays n'ont jamais formé qu'un seul et même état. Le mieux cependant est encore de s'en tenir à l'opinion commune, d'autant qu'ici tout est devenu matière à controverse, voire l'étymologie du nom de Pisatide, que les uns expliquent par l'existence d'une ville qui aurait emprunté le nom de la fontaine Pisa (*Pisa*pour*pistra*, autrement dit*potistra*, abreuvoir) et dont ils montrent l'emplacement au haut d'un plateau entre deux montagnes appelées l'Olympe et l'Ossa comme les deux fameux sommets de la Thessalie, tandis que les autres prétendent qu'il n'a jamais existé de ville du nom de Pise (sans quoi elle figurerait au nombre des Huit cités), que ce nom n'a jamais appartenu qu'à une fontaine, la même qui s'appelle aujourd'hui Bisa et qui avoisine Cicésium la plus grande ville de l'Octopole, et que, si Stésichore a parlé d'une ville ou cité de Pise, c'est qu'il a donné la qualification de*polis*à la contrée elle-même [par une figure de style analogue à celle qu'emploie] Homère lorsqu'il appelle Lesbos Macaropolis ou même Euripide lorsqu'il dit dans sa tragédie de*Ion*:

*«L'Eubée est une cité proche voisine d'Athènes»,*

et dans celle de*Rhadamanthe*:

*«Les peuples qui occupent ici près la cité Euboïde»,*

ou bien encore Sophocle dans ce passage de sa tragédie des*Mysiens*:

*«L'ensemble du pays, ô étranger, s'appelle l'Asie, mais la ville ou cité même des Mysiens porte le nom de Mysie».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.32]] [32] La ville de Salmonée [dont nous parlions plus haut] est située près d'une source de même nom, d'où s'échappe le fleuve Enipée, affluent de l'Alphée, et le même apparemment que celui dont il est question dans la Fable et pour lequel Tyro s'éprend d'amour,

*«Elle s'était éprise du divin Enipée»,*

puisque Salmonée, le père de Tyro, régnait précisément en ces lieux (du moins Euripide le dit-il en termes exprès dans son*Aeole*). Ajoutons que près de Salmonée est Héraclée, qui compte aussi parmi les huit villes de la Pisatide ; distante d'Olympie de 40 stades environ, cette ville est baignée par le Cytherius, que domine en cet endroit le temple des Nymphes Ioniades, si connues pour les vertus curatives qu'elles sont censées communiquer aux eaux du fleuve. Beaucoup plus rapprochée d'Olympie, Arpina figure également au nombre des Huit villes ; elle est traversée par le Parthénias, qui prend ensuite la direction d'Hérée, en Arcadie. Puis vient, toujours du même côté, Cicysium, autre ville de l'Octopole. Quant à Dyspontium, qui était située dans la plaine même et sur le chemin d'Elis à Olympie, elle est aujourd'hui complètement déserte, la plus grande partie de ses habitants ayant émigré à Epidamne et à Apollonie. Le mont Pholoé, bien qu'il appartienne à l'Arcadie, semble aussi toucher à Olympie et de fait ses premières pentes commencent dès la Pisatide. Toute la Pisatide, avec une bonne partie de la Triphylie, confine à l'Arcadie ; de là vient qu'on a souvent attribué à ce dernier pays la plupart des localités du territoire Pylien qu'Homère a mentionnées dans son*Catalogue des vaisseaux*, mais c'est là une erreur, au dire des gens compétents, car de ce côté la frontière de l'Arcadie est formée par le cours de l'Erymanthe, un des affluents de l'Alphée, et ces différentes localités sont toutes en deçà de l'Erymanthe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.3.33]] [33] Nous lisons, maintenant, dans Ephore qu'Aetolus, chassé d'Elide par Salmonée, roi des Epéens et des Pisates, passa en Aetolie, donna son nom au pays et y fonda le peu de villes qu'on y rencontre ; qu'un descendant d'Aetolus, Oxylus, grand ami de Téménus, l'un des trois chefs héraclides, lui servit de guide, ainsi qu'à ses frères, lors de leur rentrée dans le Péloponnèse, fixa entre eux les conditions du partage et leur traça le plan de conquête du territoire ennemi, que les Héraclides l'en récompensèrent en lui permettant de reprendre possession de l'Elide, patrie de ses ancêtres, qu'il alla lever à cet effet une armée en Aetolie et revint attaquer les Epéens maîtres de l'Elide ; que ceux-ci marchèrent en armes à sa rencontre, et que, comme les forces des deux partis paraissaient égales, on vit, suivant une ancienne coutume hellénique, s'avancer pour combattre en combat singulier l'Aetolien Pyraechmès et l'Epéen Degménus : celui-ci s'était armé à la légère et n'avait pris que son arc dans la pensée qu'il lui serait facile de vaincre l'hoplite aetolien en le frappant de loin d'une flèche ; mais Pyraechmès, instruit de sa ruse, s'était muni d'une fronde et d'une besace remplie de pierres : la fronde était fine arme nouvelle récemment inventée par les Aetoliens eux-mêmes et qui portait plus loin que l'arc. Degménus fut tué et les Epéens, quittant l'Elide, durent céder la place aux Aetoliens. Ceux-ci se trouvèrent du même coup investis de l'intendance du temple d'Olympie, laquelle avait toujours appartenu jusque là à des Achéens. Alors, par amitié pour Oxylus, tous les chefs Héraclides s'engagèrent sous la foi du serment à regarder l'Elide comme une terre consacrée à Jupiter, et à traiter en sacrilèges, non seulement ceux qui l'envahiraient à main armée, mais ceux-là mêmes qui ne s'emploieraient pas de tout leur pouvoir à la défendre. «C'est ce qui explique, ajoute Ephore, comment plus tard, lorsqu'on bâtit Elis, on la laissa sans murailles et comment on vit dorénavant tout corps d'armée ayant à traverser le pays livrer ses armes à l'entrée pour ne les recevoir que de l'autre côté de la frontière». Le même auteur pense que le caractère sacré dont étaient revêtus 1es Eléens fut ce qui décida Iphitus à instituer les jeux Olympiques. De là aussi pour les Eléens une grande source de prospérité, car, tandis que les autres peuples du Péloponnèse étaient incessamment en guerre les uns avec les autres, eux seuls jouissaient d'une paix profonde, et, comme leurs hôtes naturellement en profitaient, il s'ensuivit que la population de leur pays s'accrut d'une façon extraordinaire. Cependant Phidon d'Argos, le dixième successeur de Téménus et le plus puissant prince de son temps (ce qui explique comment il avait pu et recouvrer en entier l'ancien lot de Téménus qu'il avait trouvé morcelé en plusieurs états et instituer tout ce système de poids et mesures dits*Phidoniens*et battre de la monnaie, même de la monnaie d'argent), Philon, après tout ce qu'il avait fait, voulut encore s'attaquer aux mêmes villes qu'Hercule avait prises et présider les mêmes jeux qu'Hercule avait célébrés, et, comme les jeux Olympiques étaient du nombre, il envahit le pays à main armée et célébra ces jeux en son nom, sans que personne eût pu l'en empêcher, car les Eléens, voués comme ils étaient à une paix perpétuelle, n'avaient pas d'armes, et les autres peuples du Péloponnèse avaient déjà pour la plupart subi son joug. Toutefois les Eléens n'inscrivirent jamais les jeux qu'avait tenus Phidon et s'étant procuré des armes ils entreprirent de se défendre eux-mêmes. Bientôt aussi il leur vint du secours de chez les Lacédémoniens, soit que ceux-ci eussent vu avec un secret plaisir la guerre succéder chez les Eléens à cette longue paix qui les avait rendus si prospères, soit qu'ils comptassent à leur tour s'aider d'eux pour renverser la puissance de Phidon et punir ce prince de leur avoir enlevé l'hégémonie du Péloponnèse. Effectivement les Eléens aidèrent les Lacédémoniens à détruire la puissance de Phidon et c'est en retour de ce service qu'eux-mêmes reçurent les secours des Lacédémoniens pour la conquête de la Pisatide et de la Triphylie. - Le littoral entier de l'Elide actuelle, ses sinuosités non comprises, peut bien avoir 670 stades de longueur.  
  
Ici s'arrête notre description de l'Elide.

### **VIII, 4 - La Messénie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.1]] [1] La Messénie, qui fait suite à l'Elide, regarde principalement le midi et la mer de Libye. Elle se trouvait, à l'époque de la guerre de Troie, faire partie intégrante de la Laconie, et, comme telle, était rangée sous la domination de Ménélas. On l'appelait alors Messène. Quant à la ville qui porte aujourd'hui ce nom, et qui eut longtemps pour acropole le mont Ithome, elle n'était pas encore bâtie. Après la mort de Ménélas, les rois de Laconie, ses successeurs, ne tardèrent pas à décliner, les Nélides en profitèrent pour étendre leur autorité sur la Messénie même. C'est ainsi que nous trouvons, lors du retour des Héraclides et du partage qui s'ensuivit, la Messénie indépendante sous un roi national, Mélanthus. Mais auparavant, je le répète, elle obéissait à Ménélas. On en a la preuve dans ce fait, que les sept villes promises par Agamemnon à Achille étaient toutes situées sur les bords du golfe de Messénie et du golfe adjacent d'Asiné, lequel tire son nom apparemment de l'Asiné de Messénie :

*«C'étaient Cardamyle, Enopé, et la verdoyante Hira, et Phères la divine,  
et Anthée aux vastes pâturages, et la belle Aepée et Pédase riche en vignes» (*Il. IX, 150).

Agamemnon eût-il promis, en effet, de donner ce qui n'était ni à lui ni à son frère ? J'ajoute que le poète fait figurer ailleurs (*Ibid*. II, 582) les Phéréens parmi les soldats ou compagnons de Ménélas et que la ville [d'Oetylus] indiquée comme faisant partie du*Catalogue*ou contingent laconien se trouve également située sur le golfe de Messénie. - L'antique Messène et la Triphylie se touchaient et la pointe [de Cyparissie] qui précède le Coryphasium marquait la limite commune. Une autre montagne, l'Aegaléôn distante de sept stades du Coryphasium et de la mer, court dans l'intérieur parallèlement à la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.2]] [2] L'ancien Pylos de Messénie était au pied même de l'Aegaléôn, mais il fut détruit de fond en comble et c'est au pied du Coryphasium qu'une partie des habitants rebâtit la Ville Neuve. Celle-ci, à son tour, fut occupée par le corps d'armée d'Eurymédon, lors de la seconde expédition des Athéniens en Sicile sous l'archontat de Stratoclès et devint, aux mains des Athéniens, une sorte de boulevard dirigé contre Lacédémone. Sur ce même point de la côte se trouvent Cyparissie de Messénie, [l'île Proté], et, plus près de terre, contiguë à Pylos, nie Sphagie ou Sphactérie, où les Lacédémoniens eurent trois cents des leurs assiégés et pris par les Athéniens. Plus au large au contraire, à 400 stades environ du continent et en pleine mer méridionale ou libyque, sont les deux îles Strophades. Thucydide fait de ce second Pylos le principal port de la Messénie. Sa distance par rapport à Sparte est de 400 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.3]] [3] Vient ensuite Méthone, la Pédase d'Homère à ce qu'on croit et l'une des sept villes promises par Agamemnon à Achille. C'est ici, à Méthone, où il était entré de vive force avec sa flotte, qu'Agrippa, durant la guerre d'Actium, fit mettre à mort, comme factieux et partisan d'Antoine, Bogus, roi de Manrusie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.4]] [4] Le promontoire Acritas, qui succède immédiatement à Méthone, marque l'entrée du golfe de Messénie, appelé quelquefois aussi golfe Asinéen du nom de la petite ville d'Asiné, qui est la première qu'on y rencontre et qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du territoire d'Hermione. Mais c'est ici l'entrée occidentale ; du côté de l'E., le golfe commence aux îles Thyrides, lesquelles touchent en quelque sorte aux cantons laconiens du Cinaethium et du Ténare. Remontons maintenant à partir des îles Thyrides, nous remarquons dans l'intervalle Oetylus, ou, comme on l'appelle quelquefois Boetylus, puis Leuctrum, colonie de Leuctres en Béotie, Cardamyle, au haut d'un roc escarpé, et, après Cardamyle, Phères, qui touche à Thurie et à cette ville ou localité de Gérènes, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, et de qui l'on veut que Nestor ait emprunté son surnom de Gérénien pour y avoir dans un temps cherché et trouvé asile. On peut voir dans les environs de Gérènes un temple d'Esculape Triccéen, ainsi nommé de ce qu'il est la copie exacte de celui de Tricca en Thessalie. Suivant la tradition, Pélops aurait fondé Leuctrum, ainsi que Charadre et Thalamee (aujourd'hui Boeoti), à l'occasion du mariage de sa soeur Niobé avec Amphion et au moyen d'un certain nombre de colons ramenés de Béotie. Près de Phères est l'embouchure du Nédon : ce fleuve, qui coule à travers la Laconie, est distinct de la Néda et a sur ses bords un temple célèbre dédié à Minerve Nédnsienne. A Peeaessa se trouve aussi un temple de Minerve Nédusienne, mais celui-ci tire son nom d'une ville ou localité de Nédon, qu'on assure avoir été la patrie de Téléclus et la métropole de Poeaessa, d'Echées et de Tragium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.5]] [5] Des sept villes promises par Agamemnon à Achille, trois, Cardamyle, Phères et Pédase, ont été déjà reconnues, passons à Enopé. Suivant quelques auteurs, cette ville serait la même que Pellana ; suivant d'autres, elle se retrouve dans certaine localité voisine de Cardamyle ; d'autres enfin l'identifient avec Gérénie. Quant à Hira, les uns la placent dans la montagne sur le chemin qui mène de la ville d'Andanie (la même, avons-nous dit, que l'Oechalie d'Homère) à la ville de Mégalopolis en Arcadie ; d'autres la reconnaissent dans la ville actuelle de Mésola, dont le territoire s'étend jusqu'au golfe et se trouve compris entre le Taygète et le canton de Messène. Puis vient Aepée, connue aujourd'hui sous le nom de Thurie. Proche voisine, on la vu, de Phères ou de Pharées, Thurie est bâtie sur une colline très haute et c'est cette situation qui lui avait valu son premier nom. De ce même nom de Thurie on a appelé Thuriate la partie du golfe où se trouvait isolée, juste en face du Ténare, l'ancienne ville de Rhium. Enfin l'on a proposé pour représenter Anthée soit cette même ville de Thurie (auquel cas Aepée devient Méthone), soit la position intermédiaire d'Asiné, qui est effectivement, de toutes les villes de la Messénie, celle dont l'emplacement comporterait le mieux l'épithète de*Bathuleimon*, sans compter qu'elle se trouve avoir dans son voisinage la ville maritime de Coroné et que celle-ci passe aux yeux de certains auteurs pour être la Pédase même d'Homère. Toujours est-il que ces villes sont bien, comme avait dit le poète, «toutes situées près de la mer» : Cardamyle s'élève sur le rivage même, Phères ou Phase n'en est qu'à cinq stades et possède une station d'été pour les navires, et les autres sont également toutes plus ou moins rapprochées de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.6]] [6] Non loin de Coroné, à peu près vers le milieu du golfe, débouche le fleuve Pamisus. Par rapport à ce fleuve, Coroné est à droite, ainsi que les villes qui se succèdent sur la côte dans la direction du couchant jusqu'à Pylos et à Cyparissie, notamment Eranna qui se trouve placée entre ces deux dernières et que l'on a confondue quelquefois, mais à tort, avec l'Aréné d'Homère. Thurie et Pharées, au contraire, sont à gauche. Le Pamisus est le fleuve le plus considérable qu'il y ait en deçà de l'isthme, bien que son cours entier, depuis ses sources et à travers les plaines de la Messénie et de la Macarie, qu'il arrose d'ailleurs largement, ne mesure pas plus de cent stades de longueur. Il passe à cinquante stades de Messène, chef-lieu actuel de la Messénie. On connaît bien encore un autre Pamisus, mais c'est un cours d'eau de peu d'importance, une espèce de torrent, qui coule aux environs de Leuctrum en Laconie, et le même qui donna lieu naguère, par devant Philippe, à cette contestation entre les Messéniens et les Lacédémoniens. Enfin, l'on a vu plus haut que le nom de Pamisus avait été donné quelquefois au fleuve Amathus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.7]] [7] Ephore raconte comment Cresphonte, une fois maître de Messène, partagea le pays entre cinq villes, choisit celle de Stényclaros, à cause de sa position centrale, pour en faire sa propre résidence, et envoya des [rois] dans les quatre autres, à savoir dans Pylos, dans Rhium, dans [Mésola] et dans Hyamitis, conférant à tous les Messéniens sans exception les mêmes droits qu'aux Doriens. Mais l'indignation des Doriens l'ayant fait revenir sur cette mesure, Stényclaros eut seule le titre de ville et il y réunit tous ses sujets doriens d'origine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.8]] [8] Messène ressemble à Corinthe : au-dessus de chacune de ces deux cités, en effet, et comprise dans leur enceinte même de manière à pouvoir leur servir de citadelle ou d'acropole, s'élève une montagne très haute, très escarpée, ici l'Ithome, là l'Acrocorinthe. Cette ressemblance avait frappé Démétrius de Pharos, et, en homme avisé, ce semble, sachant que Philippe, fils de Démétrius, ne désirait rien tant que de se voir maître de tout le Péloponnèse, il lui avait conseillé de s'assurer d'abord de ces deux villes : «Une fois que vous tenez les deux cornes, lui disait-il, la vache est à vous». Dans sa pensée l'Ithome et l'Acrocorinthe figuraient les deux cornes et la vache n'était autre que le Péloponnèse. Du reste l'importance de leur situation explique l'acharnement avec lequel, à différentes reprises, on s'est disputé la possession de ces deux places. Détruite [par les Romains], Corinthe fut rebâtie par eux ; Messène de même, après avoir été ruinée par les Lacédémoniens, fut restaurée, une première fois par les Thébains et plus tard par Philippe, fils d'Amyntas ; seules les deux acropoles sont demeurées inhabitées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.9]] [9] Le temple de Diane témoin, dit-on, de l'antique attentat des Messéniens sur ces vierges lacédémoniennes venues pour assister à un sacrifice est situé à Limnae, sur la frontière même de la Laconie et de la Messénie. Jusque-là les deux peuples avaient toujours tenu en ce lieu une assemblée annuelle et offert en commun le sacrifice à la déesse. Mais après l'outrage, les Messéniens auraient refusé, à ce qu'on assure, toute satisfaction, et la guerre aurait éclaté. C'est de ce même bourg de Limnae que le temple de Diane à Sparte a pris le nom de*Limnaeum*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.10]] [10] La guerre recommença à plusieurs reprises par suite des insurrections des Messéniens. S'il faut en croire Tyrtée, la première conquête de la Messénie avait eu lieu deux générations avant lui : «du temps des pères de nos pères», dit-il dans ses poèmes. La seconde suivit l'insurrection dans laquelle les Messéniens avaient eu pour alliés les Argiens, [les Arcadiens] et les Pisates, et pour chefs l'Arcadien Aristocrate, roi d'Orchomène, et le Pisate Pantaléon, fils d'Omphalion, tandis que les Lacédémoniens combattaient sous les ordres de Tyrtée lui-même [venu exprès d'Erinée pour les commander]. Tyrtée se dit en effet originaire d'Erinée dans son*élégie d'Eunomie*:

*«Le fils de Saturne, l'époux de Junon à la belle couronne, Jupiter avait fait don de cette ville aux Héraclides,  
et, quand les Héraclides partirent pour la grande île de Pélops, nous quittâmes avec eux la venteuse Erinée».*

Seulement, de deux choses l'une, ou ce passage de l'élégie [a été interpolé] et ne mérite aucune créance, ou bien Philochore a menti en faisant naître Tyrtée à Athènes, dans le dème d'Aphidna, et, non seulement Philochore, mais Callisthène aussi et tous ceux qui racontent comment Tyrtée fut envoyé d'Athènes, sur la demande expresse des Lacédémoniens à qui un oracle avait enjoint de prendre un chef de la main des Athéniens. Quoi qu'il en soit, c'est bien du temps de Tyrtée qu'eut lieu la seconde guerre de Messénie ; mais il y en eut encore, dit-on, une troisième, voire une quatrième, et c'est ce qui acheva de ruiner le pays.  
  
La côte de Messénie, y compris tous les golfes qu'elle forme, a environ 800 stades de longueur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.4.11]] [11] Si nous nous sommes étendu plus que de raison sur la Messénie, c'est que nous avons été en quelque sorte entraîné par la masse de documents historiques relatifs à cette contrée, aujourd'hui à vrai dire en grande partie déserte, [sans que sa dépopulation ait rien qui doive étonner], puisque la Laconie elle-même peut nous paraître un désert comparée à ce qu'elle était anciennement. C'est tout au plus, en effet, si, en dehors de Sparte, on compte une trentaine de bourgs dans cette contrée qu'on appelait jadis, dit-on, l'Hécatompole, la contrée aux cent villes, et où se célébrait pour cette raison cette fameuse hécatombe annuelle.

### **VIII, 5 - La Laconie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.1]] [1] Au golfe de Messénie succède celui de Laconie, qui s'étend entre le cap Ténare et le cap Malées en inclinant légèrement du midi vers le levant. Le promontoire Thyrides, rocher incessamment battu par le courant du golfe de Messénie, est à 130 stades environ du Ténare. Juste au-dessus, à une faible distance de la mer, commence, le Taygète, chaîne de montagnes à la fois très haute et très escarpée, qui, en allant rejoindre vers le N. les derniers contreforts de l'Arcadie, [se divise] et enserre ainsi une vallée où la Laconie et la Messénie n'ont plus rien qui les sépare. Au pied du Taygète, tout à fait dans l'intérieur des terres, se trouvent Sparte, Amyclées, qui possède ce fameux temple d'Apollon, et Pharis. Le sol de Sparte, bien qu'accidente par lui-même, est sensiblement plus bas que le reste du pays, mais il n'est plus le moins du monde marécageux, même dans le faubourg de Limnie, dont le nom rappelle cependant la présence d'anciens marais ; et le temple de Bacchus Limnéen, qui avait été bâti pour ainsi dire dans l'eau, se trouve reposer aujourd'hui sur un terrain parfaitement sec. Si nous rangeons, maintenant, la côte du golfe, ce qui s'offre à nous d'abord, c'est le Ténare qui s'avance en tome de pointe et que couronne un temple de Neptune entouré de son*alsos*ou bois sacré, puis nous voyons tout près s'ouvrir cette caverne, si célèbre dans la fable, par où Hercule sortit des enfers traînant après soi Cerbère enchaîné. Depuis le Ténare, on compte, dans la direction du midi, 3000 stades jusqu'au cap Phycûs en Cyrénaïque ; dans la direction du couchant, 4600 stades, d'autres disent seulement 4000, jusqu'au cap Pachynum en Sicile ; dans la direction du levant, 670 stades jusquau cap Malées, toutes les sinuosités de la côte comprises, ou 520 stades seulement jusqu'à Onûgnathe, presqu'île très basse, située en deçà du cap Malées et juste en face de l'île Cythère, laquelle n'est là qu'à une quarantaine de stades du continent. Cette île qui possède, avec un bon port, une ville appelée aussi Cythère et devenue dans ces derniers temps la propriété privée d'Euryclès, chef ou*hégémon*des Lacédémoniens, est elle-même entourée de plusieurs îlots, les uns très rapprochés, les autres un peu plus éloignés. Jusqu'au Corycus enfin, sur la côte de Crète, le trajet le plus court, à partir du Ténare, est de 950 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.2]] [2] Passé le Ténare, si l'on continue à ranger la côte dans la direction d'Onûgnathe et de Malées, on aperçoit d'abord la ville de Psamathûs, puis Asiné, et, 240 stades plus loin, Gythium, port ou arsenal de Sparte. On prétend que le bassin de Gythium a été creusé de main d'homme. Suit l'embouchure de l'Eurotas, entre Gythium et Acrées. Poussé jusqu'ici, le relevé de la côte donne en plus une longueur de 74 stades environ. On passe ensuite devant des terrains marécageux, puis on arrive à Hélos, simple bourgade aujourd'hui, mais qui avait anciennement le rang de cité, témoin ce vers d'Homère (*Iliade*, II, 284):

*«Et les habitants d'Amyclées et ceux d'Hélos, ville maritime».*

Suivant la tradition, elle avait été fondée par Hélios, fils de Persée. Une plaine, nommée Leucé, précède la ville de Cyparissie, laquelle est bâtie sur une presqu'île et possède un bon port. Onûgnathe, qui suit, est également pourvu d'un port. Puis vient la ville de Boea, et plus loin Malées, à 150 stades d'Onûguathe. Asopus compte aussi parmi les villes de la Laconie actuelle.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.3]] [3] Des différentes localités, maintenant, que cite Homère dans son*Catalogue des vaisseaux*, la première, Messé, aurait, à ce qu'on assure, péri sans laisser de trace, et la seconde, Messoa, paraît n'avoir jamais formé une cité distincte, mais bien un simple quartier de Sparte, comme voilà le Limnaeum, au pied du Mont [Thorn]ax. Il y a même certains grammairiens qui prétendent que le nom de*Messé*, dans ce passage d'Homère, est mis par apocope pour*Messène*: Messène en effet (nous-même l'avons dit plus haut) faisait alors partie de la Laconie. Quant aux autres villes de la Laconie que mentionne Homère, ou elles sont aujourd'hui détruites, ou elles n'ont laissé d'elles que de faibles vestiges, ou bien encore elles ont changé de nom. C'est ainsi qu'Augées (et il n'y a pas lieu de confondre cette ville avec l'Augées de la Locride qui aujourd'hui n'existe plus) s'appelle actuellement Aegées. Las est de celles qui ont été détruites de fond en comble, et elle le fut, dit-on, de la propre main des Dioscures, qui retinrent même de cet exploit le surnom de Laperses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.4]] [4] Suivant Ephore, ceux des chefs Héraclides à qui la Laconie était échue, Eurysihène et Proclès, divisèrent le pays en six lots et y fondèrent [un même nombre de] villes : l'un de ces lots, avec Amycles pour chef-lieu, fut détaché par eux et donné à l'ami qui leur avait livré la Laconie en persuadant adroitement au chef achéen, possesseur actuel de la contrée, d'accepter leurs conditions et de se retirer en Ionie avec ses gens ; puis, ils avaient choisi Sparte pour en faire leur résidence personnelle, et avaient envoyé leurs lieutenants régner dans les autres villes, en les laissant libres, vu l'état de dépopulation du pays, d'accueillir tout étranger qui voudrait s'établir près d'eux. En même temps, ils faisaient de Las [leur arsenal maritime], à cause de son excellent port ; d'Aegys, à cause de sa proximité des points les plus menacés de la frontière, [leur boulevard ou place d'armes ; et leur trésor de Pharée], à cause de sa situation particulière qui l'assurait contre toute agression du dehors. Quant aux*périèques*, bien que entièrement soumis aux Spartiates, ils jouirent d'abord des mêmes droits qu'eux, participant aux charges et aux honneurs du gouvernement. Ce fut Agis, fils d'Eurysthène, qui leur enleva ce privilége de l'isotimie, les réduisant par là à l'état de simples tributaires de Sparte ; en général, ils se résignèrent à ce changement, mais les Héléens ou habitants d'Hélos, les Hilotes pour mieux dire (car c'est là le nom qui a prévalu) s'insurgèrent ; une lutte s'engagea dans laquelle ils succombèrent, et ils se virent alors condamnés en masse à l'esclavage avec cette condition aggravante, que leurs maîtres n'auraient la faculté ni de les affranchir ni de les vendre au dehors. C'est là, ajoute Ephore, ce qui fut appelé la*guerre des Hilotes*. L'*Hilotie*, du reste, s'est maintenue presque sans changement telle qu'Agis l'avait instituée jusqu'à l'époque de la domination romaine, les Hilotes continuant à être pour les Lacédémoniens en quelque sorte des esclaves publics tenus à résider dans des lieux fixes et à exécuter certaines corvées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.5]] [5] Nous pourrions à la rigueur ne rien dire du gouvernement des Lacédémoniens ni des révolutions survenues parmi eux, tant ce sujet est généralement connu ; néanmoins il est certains détails sur lesquels il est bon que nous revenions. Ainsi nous voyons que les Achéens de la Phthiotide, venus dans le Péloponnèse comme compagnons de Pélops, s'établirent d'abord en Laconie et acquirent bientôt une telle prépondérance par leur bravoure qu'au nom d'Argos, qui était alors celui du Péloponnèse, on ajouta, à cause d'eux, l'épithète d'*Achaïque*, et qu'on désigna ainsi non plus seulement le Péloponnèse d'une façon générale, mais spécialement aussi la Laconie. Nous en avons la preuve dans ce passage d'Homère (*Odyssée*, III, 249-251),

*«Où était alors Ménélas ?  
Sans doute il n'était pas dans ARGOS-ACHAïQUE ?»*

que certains grammairiens entendent comme revenant à ceci : «Sans doute il n'était pas en LACONIE ?» Les mêmes Achéens, lors du retour des Héraclides, et quand Philonomos eut livré le pays aux Doriens, évacuèrent la Laconie et passèrent dans la partie du Péloponnèse occupée par les Ioniens, laquelle prit à cette occasion le nom d'Achaïe. Mais nous reparlerons d'eux plus au long en décrivant cette province. Quant aux nouveaux maîtres de la Laconie, leur ambition d'abord contenue prit l'essor sous l'empire des lois de Lycurgue, et ils eurent bientôt acquis une telle supériorité sur les autres peuples de la Grèce qu'on les vit donner l'exemple unique d'un peuple maure à la fois de la terre et de la mer et conserver leur prépondérance sans interruption jusqu'au moment où les Thébains, et, immédiatement après ceux-ci, les Macédoniens s'emparèrent de l'hégémonie. Encore les Lacédémoniens ne reconnurent-ils jamais complètement l'hégémonie macédonienne ; ils conservèrent leur autonomie et continuèrent à disputer le premier rang tant aux autres peuples de la Grèce qu'aux rois de Macédoine eux-mêmes. Plus tard, après la destruction de la puissance macédonienne par les Romains, il y eut quelques légers conflits entre les Lacédémoniens et les autorités romaines envoyées dans le pays et cela par la faute des tyrans qui les régissaient alors et de leur déplorable politique ; mais, une fois revenus à leur ancienne forme de gouvernement, les Lacédémoniens surent se faire honorer des Romains d'une manière toute particulière, si bien que ceux-ci leur laissèrent leur indépendance, sans réclamer d'eux autre chose que les devoirs et services ordinaires dus par les alliés de Rome. Dans ces derniers temps Euryclès a bien provoqué encore quelques troubles en Laconie, pour avoir paru se prévaloir outre mesure de l'amitié de César dans l'exercice de sa présidence ou*épistasie*. Mais cette nouvelle forme de tyrannie fut de courte durée, Euryclès étant venu à mourir, et son fils ayant su se préserver sagement de toute semblable ambition. D'autre part, on vit la république des Eleuthéro-Lacones se constituer alors [avec l'appui des Romains, reconnaissants de ce que] les Périèques et surtout les Hilotes, à une époque où Sparte était encore opprimée par ses tyrans, s'étaient résolûrnent déclarés pour eux. Contrairement à l'opinion reçue, Hellanicus présente Eurysthène et Proclès comme les véritables auteurs de la constitution politique de Lacédémone. Mais Ephore à ce sujet l'accuse de mauvaise foi : à en croire cet auteur, Hellanicus a évité exprès en toute occasion de nommer Lycurgue, pour pouvoir ainsi plus aisément faire honneur de ses travaux aux deux Héraclides, et pourtant c'est à Lycurgue, à Lycurgue seul, que les Lacédémoniens ont bâti un temple et qu'ils adressent leur sacrifice annuel ; les deux Héraclides, au contraire, tout fondateurs qu'ils étaient, n'ont même pas obtenu de transmettre à leurs successeurs les noms d'Eurysthénides et de Proclides. Ce sont les noms d'Agides et [d'Eurynontides], rappelant, l'un, Agis, fils d'Eurysthène, l'autre, Eurypon, fils de Proclès, qui ont prévalu, et pourquoi ? parce que ces princes étaient considérés [comme ayant exercé une autorité] légitime, tandis que leurs pères, pour avoir appelé [les étrangers] dans le pays et n'avoir régné que par leur aide, avaient perdu leur droit au titre d'archégètes, qui autrement ne se refuse jamais [aux fondateurs d'Etats. Pau]sanias, ajoute Ephore, Pausanias l'Eurypontide, [en jugeait bien ainsi], puisqu'ayant été chassé du trône il s'en prit à [Lycurg]ue, comme [à l'auteur] des lois de l'ingrate patrie qui l'avait banni, et composa contre lui durant son exil un*Discours*dans lequel il rappelait quantité d'oracles rendus à la prière du laborieux [législateur].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.6]] [6] Sur la topographie des deux pays, tant celle de la Messénie que celle de la Laconie, on peut admettre comme exacts les passages suivants d'Euripide, et celui dans lequel, après avoir dépeint la Laconie comme possédant

*«Beaucoup de bonnes terres propres au labourage, mais de culture difficile, parce que le pays est creux,  
resserré entre des montagnes à pic, âpre d'aspect, et inaccessible à l'invasion»,*

il lui oppose la Messénie,

*«Riche en fruits, sillonnée de cours d'eau en tout sens, favorable à la nourriture des boeufs et des brebis,  
ni trop froide, l'hiver, quand souffle l'aquilon, ni trop chaude, l'été, quand le char du soleil embrase le ciel de ses feux» ;*

et cet autre passage, un peu plus bas, dans lequel, à propos du tirage au sort entre les chefs héraclides maîtres du Péloponnèse, il marque que le premier lot appelé

*«Donnait droit aux terres de Laconie, sol maigre et de peu de prix»,*

tandis que le second donnait droit aux champs de Messéné,

*«dont l'heureuse fertilité défie toute expression»,*

ce que confirme du reste le témoignage formel de Tyrtée. En revanche, lorsqu'Euripide prétend donner pour limite commune à la Messénie et à Laconie le cours du

*«Pamisus, qui précipite ses flots impétueux vers la mer»,*

il commet là une erreur grave et qu'on ne saurait laisser passer, puisque le Pamisus coupe la Messénie juste par le milieu sans toucher par conséquent en aucun point à la Laconie actuelle. Il n'est pas mieux inspiré, lorsque, oubliant que la Messénie est une contrée maritime ni plus ni moins que la Laconie, il la montre hors de la portée du*navigateur*. Enfin il paraît ignorer la vraie étendue de l'Elide quand il dit :

*«Au delà du fleuve est Elis, proche voisine de Jupiter...».*

Veut-il parler là, en effet, de l'Elide actuelle, laquelle se trouve être limitrophe de la Messénie ? Mais il ne voit pas que le Pamisus ne touche pas plus à l'Elide qu'à la Laconie, puisque, je le répète, il coupe la Messénie juste par le milieu. Entend-il désigner l'ancienne Coelé-Elide ? Mais il s'écarte encore bien davantage de la vérité, car il faut, lorsqu'on a franchi le Pamisus, traverser l'autre moitié de la Messénie, puis franchir tout le canton des [Lépréates] et celui des [Macistiens] autrement dit l'ancienne Triphylie, [toute la Pi]satide aussi avec le territoire d'Olympie et marcher encore l'espace de 300 stades avant d'atteindre Elis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.7]] [7] Au sujet de la double leçon*Lakedaimona kêtôessan*et*Lakedaimona kaietaessan*, proposée par les grammairiens, il s'est élevé des doutes : d'une part, on s'est demandé ce que pouvait signifier le mot*kêtôessan*, s'il avait trait effectivement à la présence de cétacés (*kêtoi*) sur les côtes de la Laconie ou s'il fallait l'entendre [au figuré] dans le sens de grand, d'immense, ce qui semble plus plausible ; d'autre part, la forme*kaietaessan*est interprétée tantôt comme un équivalent du mot*kalaminthôdê*, tantôt comme un dérivé du mot*kaietoi*, lequel signifie toute crevasse ou déchirure produite par un tremblement de terre et se retrouve dans le nom de*caeetas*donné à la prison de Lacédémone, qui n'est effectivement qu'une caverne, bien que certains auteurs fassent remarquer que le mot propre pour désigner ces sortes d'excavations naturelles est plutôt*kôoi, coi*, témoin l'expression homérique*phêrsin oreskôoisin*. Ce qu'il y a de sûr c'est que la Laconie est très sujette aux tremblements de terre et qu'on parle de cimes entières de la chaîne du Taygète qui auraient été arrachées et précipitées à la suite de secousses semblables. Mais le nom du Taygète nous rappelle une des richesses du pays, les carrières de marbre : et en effet, outre les anciennes carrières du cap Ténare, d'où l'on extrait le beau marbre dit*Ténarien*, il en a été ouvert récemment de fort grandes dans le Taygète pour le compte de quelques entrepreneurs aidés dans leur opération par les capitaux de la riche et fastueuse Rome.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.5.8]] [8] C'est encore Homère qui nous fournit la preuve que le nom de Lacédémone, dans un temps, désignait à la fois le pays et la ville (et par le pays j'entends toute la Laconie accrue de la Messénie) : ainsi, lorsque, à propos de l'arc d'Ulysse, il s'écrie (*Odyssée*, XXI, 13) :

*«Don magnifique, que lui avait fait, lors de leur rencontre dans Lacédémone, Iphitus l'Eurytide, son hôte»,*

et qu'il ajoute un peu plus loin :

*«Ils s'étaient rencontrés l'un et l'autre dans Messène, sous le toit d'Ortilochus»,*

c'est évidemment le pays, le pays dans son ensemble, qu'il entend désigner ; et, comme la Messénie en faisait alors partie, on conçoit qu'il ait pu dire indifféremment «dans Lacédémone» ou «dans Messène», d'autant que la résidence même d'Ortilochus paraît avoir été à Phères :

*«Ils arrivèrent à Phères, dans la maison de Dioclès, fils d'Ortilochus» (*Odyssée, III, 488).

(Il s'agit dans ce passage de Télémaque et de Pisistrate, et de la ville de Phères, située en Messénie). En revanche, quand Homère nous montre les généreux coursiers qui emportent Télémaque et son compagnon loin de Phères agitant, secouant leur joug pendant toute la durée du jour, et qu'il s'exprime comme il suit (*Odyssée*, III, 487 ; IV, 1):

*«Le soleil se couchait à peine... Ils atteignent alors la basse et caverneuse Lacédémone,  
et dirigent leur char vers la demeure de Ménélas»,*

il faut bien admettre qu'il parle là de la ville même, autrement on risque de lui faire dire une chose absurde, à savoir que Télémaque et son compagnon «partis de Lacédémone arrivent à Lacédémone». Il n'est guère vraisemblable d'ailleurs que Ménélas ait eu sa résidence en un lieu autre que Sparte ; guère vraisemblable non plus, s'il l'avait eue, qu'Homère ait fait dire à Télémaque (*Odyssée*, II, 359) :

*«J'irai à Sparte et à Pylos».*

Une dernière circonstance semble encore [con]firmer notre thèse, c'est que dans le passage en question [Homère n'emploie pas] d'épithètes [générales comme celles dont il se sert d'habitude pour caractériser] l'ensemble d'une contrée, à moins pourtant qu'on ne veuille voir là encore, qui sait ? quelque licence poétique sans conséquence. [Ne vaut-il pas mieux, au surplus, pour l'honneur de] Messène, pouvoir supposer qu'elle dépendait alors du royaume de Ménélas ou de celui de Nestor, du royaume de Lacédémone ou de celui de Pylos, que d'avoir à dire qu'elle formait un état indépendant, mais qu'elle n'avait pu être comprise dans le*Catalogue*d'Homère faute d'avoir pris part à l'expédition commune contre Troie ?

### **VIII, 6 - L'Argolide**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.1]] [1] Au cap Malées succèdent les golfes Argolique et Hermionique : le premier de ces golfes s'étend jusqu'au Scyllaeum et s'ouvre au levant, juste dans la direction des Cyclades ; quant à l'autre, situé plus à l'est, il se prolonge jusqu'à l'île d'Egine et aux limites de l'Epidaurie. L'entrée du golfe Argolique dépend encore de la Laconie, mais tout le reste appartient à l'Argolide. Dans cette première portion dépendante de la Laconie, on remarque une localité appelée Délium comme la ville de Béotie et consacrée de même à Apollon, un château fort appelé Minoa comme la ville de la Mégaride, et, si l'on en croit Artémidore, la ville d'Epidaure-Limère. Apollodore, lui, place cette dernière ville dans le voisinage même de Cythères ; il ajoute que ce surnom de Limère,*limêra*, lui fut donné à cause de la sûreté et de la commodité de son port et par abréviation, par contraction, pour*limerêna*qui est la vraie forme du mot. La côte de la Laconie, depuis le cap Malées, est généralement âpre et rocheuse, bien qu'il s'y trouve encore çà et là quelques mouillages ou abris pour les vaisseaux. En revanche, tout le reste du littoral du golfe Argolique est pourvu de ports nombreux et excellents. Ajoutons que beaucoup de petites îles, qui d'ailleurs ne méritent pas qu'on les nomme ici, bordent cette partie de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.2]] [2] En Argolide, les premières localités qui se présentent sont Prasies, Téménium où est enseveli le héros Téménus, et entre deux la vallée de la Lerne, petite rivière, dont le nom rappelle le lac rendu si célèbre par l'hydre de la fable. En remontant depuis Téménium jusqu'à Argos dans l'intérieur des terres on trouve que la distance est de 26 stades ; on compte ensuite 40 stades d'Argos à Héraeum, dix stades d'Héraeum à Mycènes. Sur la côte, maintenant, Nauplie succède à Téménium. Nauplie est le port ou pour mieux dire l'arsenal maritime d'Argos et l'étymologie de son nom indique effectivement un lieu d'accès facile pour les navires. On prétend que la même étymologie a donné aux mythographes modernes l'idée de créer les personnages de Nauplius et de ses fils, et qu'autrement Homère n'eût point manqué de faire figurer dans ses poèmes des héros tels que ce Palamède, mort victime d'une trahison et d'un arrêt injuste après avoir déployé tant de sagesse et un génie si inventif, tels encore que ce Nauplius, qui, [pour venger son fils], aurait attiré toute une flotte grecque sur les écueils de Capharée. La généalogie de Nauplius présente d'ailleurs, indépendamment de son côté fabuleux, un grossier anachronisme : qu'on admette en effet que ce héros ait eu Neptune pour père, comment pouvait-il, vivant encore à l'époque de la guerre de Troie, avoir eu pour mère Amymone ? - Tout de suite après Nauplie on voit s'ouvrir les grottes ou cavernes dites*des Cyclopes*, qui contiennent ces antiques labyrinthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.3]] [3] Puis on passe devant quelques localités sans importance pour atteindre enfin le golfe Hermionique. Mentionné en termes exprès par Homère, comme une dépendance de l'Argolide, ce golfe [nous a paru devoir figurer ici] aussi à titre de section distincte du littoral du Péloponnèse : il commence à la petite ville d'Asiné et comprend, avec Hermione et Trézène, l'île Calaurie qui n'a guère que trente stades de tour et n'est séparée du continent que par un étroit canal de quatre stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.4]] [4] Le golfe Saronique qui lui succède est appelé quelquefois aussi des noms de*mer*ou de*canal Saronique*, parce qu'en effet l'intervalle compris entre les parages d'Hermione et de l'Isthme et les mers de Myrtes et de Crète remblent former un bassin distinct. Dans le golfe Saronique [proprement dit] se trouvent Epidaure, avec l'île d'Egine, qui lui fait face, Cenchrées, l'un des deux ports de Corinthe, dit*le port du levant*, et Schoenûs à 45 stades par mer de Cenchrées, ce qui fait en tout 1800 stades pour la distance depuis le cap Malées. C'est de Schoenîs que part le*diolcos*ou chemin de traînage : il traverse la portion la plus étroite de l'isthme et passe auprès du temple de Neptune Isthmien. - N'anticipons pas du reste : ces lieux se trouvent en dehors de l'Argolide, et, avant d'en rien dire, il est bon que nous revenions sur nos pas et que nous reprenions, mais alors en détail, la description de cette dernière contrée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.5]] [5] Au préalable, examinons les différentes significations que le nom d'Argos a dans Homère, et lorsqu'il est employé seul et lorsque les épithètes d'*Achaïque*, de*Iase*, d'*Hippien*, de*Pélasgique*ou d'*Hippobote*l'accompagnent. Homère, en effet, appelle Argos non seulement la ville de ce nom, comme dans les passages suivants :

*«Et Argos et Sparte» (*Il. IV, 52),  
«Et ceux qui habitaient et Argos et Tirynthe» (*Ibid*. II, 559),

mais encore le Péloponnèse, témoin cet autre passage :

*«En Argos, dans notre palais» (*Ibid. I, 30),

car on sait qu'Agamemnon n'avait point sa résidence dans la ville d'Argos. On peut même dire qu'il nomme ainsi la Grèce entière, puisque, pour exprimer l'ensemble des peuples grecs, il emploie aussi souvent l'ethnique*Argiens*que les ethniques*Danaens*et*Achéens*. Seulement, pour empêcher qu'on ne se trompe à cette homonymie, il recourra à diverses épithètes, il dira par exemple Argos-Pélasgique pour désigner la Thessalie,

*«Je nommerai maintenant tous les peuples venus d'Argos Pélasgique» (*Ibid. II, 681)

et [Argos-Achaïque] pour désigner le Péloponnèse,

*«Si jamais nous revenons dans Argos Achaïque» (*Ibid. IX, 141),  
«Sans doute Ménélas n'était pas alors dans Argos Achaïque» (*Od*. III, 251),

ce qui prouve, par parenthèse, qu'indépendamment du sens général dont nous parlions tout à l'heure le nom d'Achéens avait aussi le sens particulier de Péloponnésiens. C'est également au Péloponnèse que paraît s'appliquer la dénomination d'Argos Iase, car, dans le passage où il est dit,

*«Si tous les Achéens qui habitent Argos Iase pouvaient vous contempler, Pénélope,  
vous compteriez plus de prétendants encore» (*Od. XVIII, 245),

il est probable que le poète a voulu parler non de la totalité des Grecs ou Hellènes, mais de ceux seulement qui se trouvaient le plus rapprochés de l'île d'Ithaque. En revanche il ne faut voir dans les mots*hippien*et*hippobote*que des épithètes banales.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.6]] [6] On ne s'accorde pas, disons-le en passant, sur le sens à donner à ces noms de Hellade, d'Hellènes, et de Panhellènes [dans Homère]. Suivant Thucydide (I, 3), Homère n'a pas fait usage de la dénomination générale de*Barbares*, faute de pouvoir lui opposer celle d'*Hellènes*qui ne s'étendait pas encore de son temps à toutes les populations de la Grèce. Apollodore affirme aussi que par*Hellènes*Homère entendait uniquement l'une des tribus de la Thessalie et il cite ce vers de l'*Iliade*(II, 684) :

*«Ils s'appelaient Myrmidons, Hellènes, [et Achéens]»,*

mais il croit qu'Hésiode et Archiloque devaient connaître le sens général des noms d'*Hellènes*et de*Panhellènes*, puisqu'à propos des filles de Proetus le premier nous montre «les Panhellènes aspirant à leur main», et que le second, [dans une de ses boutades contre Thasos,] s'écrie :

*«Tous les maux de la Grèce, [littéralement LES MAUX DES PANHELLENES,] s'y sont donné rendez-vous».*

D'autre part, quelques grammairiens soutiennent qu'on trouve la dénomination de*Barbares*déjà employée dans Homère, puisqu'en certain passage il qualifie les Cariens de*Barbarophones*; et qu'il a de même indiqué toute l'extension du nom d'*Hellènes*, en disant par exemple, au sujet d'Ulysse (*Od*. I, 344) :

*«Ce héros, dont la gloire a retenti à travers la Hellade et jusqu'en plein Argos» ;*

et ailleurs (*Ibid*. XV, 80) :

*«Si tu veux parcourir la Hellade, et pénétrer au sein d'Argos».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.7]] [7] La ville d'Argos, bâtie sur un terrain généralement plat, a pour citadelle une colline, nommée Larisse, dont l'assiette est passablement forte et que couronne un temple de Jupiter. Tout auprès passe le fleuve Inachus, sorte de torrent profondément encaissé, qui prend sa source aux confins mêmes de l'Arcadie, sur le versant du mont Lyrcée. Dans la Fable, on le sait, ce fleuve a une autre source, mais, comme nous l'avons dit plus haut c'est là une pure fiction des poètes. Il faut voir également une fiction poétique dans la tradition qui nous représente Argos comme entièrement dépourvu d'eau avant que

*«De ce lieu aride les Danaïdes eussent fait un lieu frais et humide».*

Tout le pays, effectivement, aux environs de la ville, est bas, sillonné de cours d'eau ou couvert de lacs et de marécages, et la ville elle-même se trouve abondamment alimentée par tous ces puits qu'on y rencontre à chaque pas, et où l'eau arrive presque au ras du sol. On a tort seulement de s'en prendre à Homère, et de vouloir qu'il nous ait induits en erreur en faisant dire à Agamemnon :

*Kai men elegchistos poludipsion Argos ikoimên*  
«Et moi, je rentrerais chargé de honte dans L'ARIDE Argos».

Ici, en effet,*poludipsion*est mis pour*polupothêton*, et a le sens de*bien-aimé*; peut-être même la vraie leçon est-elle*poluipsion*sans S, ce qui revient pour le sens au*poluphthoron*de Sophocle,

*«Et cette maison des Pélopides, déjà si cruellement frappée»,*

car le verbe*ipsasthai*signifie bien les épreuves, les coups du sort, témoin ce vers d'Homère :

*«Maintenant il vous éprouve ; mais bientôt sa colère frappera (*ipsetai) les fils des Grecs».

Ajoutons que, dans le passage en question, il s'agit non de la ville d'Argos, où Agamemnon n'avait que faire de retourner, mais du Péloponnèse, qui n'est certes pas non plus dépourvu d'eau. On peut d'ailleurs conserver le d (*poludipsion*), et, à l'exemple de certains grammairiens, expliquer sa présence par la transposition de la conjonction*de*, s'élidant naturellement devant*ipsion*et faisant corps avec ce mot, ce qui donne alors :*Kai men elegchistos polu d'ipsion Argos ikoimên,*autrement dit :*poluipsion Argosde ikoimên*(*Argosde*, pour*eis Argos*).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.8]] [8] L'Inachus n'est pas le seul fleuve qui arrose le territoire d'Argos, il y a aussi l'Erasinus, lequel prend sa source à Stymphale en Arcadie au sein même du lac Stymphalide, si célèbre dans la Fable par la présence de ces monstres ailés appelés eux-mêmes Stymphalides, qu'Hercule expulsa à coups de flèches et en s'aidant du bruit des tambours. Mais on prétend qu'avant d'entrer en Argolide et de parcourir en tous sens la plaine d'Argos, l'Erasinus (ou comme on dit parfois aussi l'Arésinus) se perd et coule un certain temps sous terre. On connaît différents fleuves du même nom, un premier fleuve qui sort également d'Arcadie, mais se dirige vers la partie de la côte où est Bura ; un autre dans le territoire d'Erétrie et un troisième en Attique, qui débouche non loin de Brauron. Mentionnons en outre certaine source du nom d'Amymone située dans le voisinage de Lerne, et le lac de Lerne lui-même, qui s'étend à la fois sur le territoire d'Argos et sur celui de Mycènes, et qui fut témoin, dit-on, du combat d'Hercule contre l'Hydre. L'eau de ce lac a servi de tout temps aux purifications ; de là cette locution proverbiale :*Toute une Lerne de maux*. Cela étant, il faut bien se rendre et convenir que le pays au moins est largement pourvu de sources et de cours d'eau, mais que fait-on ? on nie qu'il en soit de même de la ville, on soutient que son emplacement était primitivement sec et aride, et que, si aujourd'hui elle possède bon nombre de puits, elle le doit uniquement à l'heureuse découverte des filles de Danaüs, on cite à ce propos le vers [d'Hésiode] :

*«Argos manquait d'eau, mais, grâce aux Danaïdes, l'eau a abonde à Argos»,*

et l'on fait remarquer qu'aujourd'hui encore quatre de ces puits sont regardés comme sacrés et demeurent l'objet d'une vénération toute particulière ; bref, on s'obstine à nous montrer la sécheresse au sein de la fraîcheur et de l'abondance.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.9]] [9] La citadelle d'Argos fut fondée, dit-on, par Danaüs, prince dont la puissance paraît avoir singulièrement surpassé celle des rois, ses prédécesseurs, puisque, au dire d'Euripide,

*«Sur un ordre de lui, les peuples de la Grèce quittèrent l'ancien nom de Pélasgiotes, et prirent celui de Danaens».*

Aussi est-ce son tombeau qui occupe le centre de l'agora d'Argos : on l'appelle le Plinthos [eu égard, sans doute, à sa forme]. J'ai idée, du reste, que c'est à cause de la gloire de cette ville et parce qu'elle-même avait porté ces différents noms que les peuples de la Grèce se sont appelés tour à tour*Pélasgiotes, Danaens, Argiens*. D'elle aussi sont venues les dénominations plus modernes de Iasides, de Iasum-Argos, d'Apie et d'Apidones. Homère, lui n'emploie jamais le nom d'*Apidones*et par le mot*Apie*il entend simplement une contrée lointaine ; en revanche, il appelle souvent du nom d'*Argos*tout le Péloponnèse, en voici de nouvelles preuves à ajouter à celles que nous avons réunies ci-dessus. Il dira par exemple : «L'Argienne Hélène» (*Iliade*, VI, 623) ; et ailleurs :

*«Il est une ville, appelée Ephyre, sise à l'extrémité d'Argos» (*Iliade, VI, 152)

ailleurs encore :

*«Et jusqu'en plein Argos» (*Od, I, 344),

et enfin [dans l'*Iliade*(II, 108)] :

*«Comme insigne de son autorité sur ces nombreuses îles et sur toute l'étendue d'Argos».*

Quant au sens de*plaine*que le mot Argos se trouve avoir parfois aussi, non pas il est vrai chez Homère, mais chez les modernes, on s'accorde à penser qu'il est particulier au dialecte macédonien ou thessalien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.10]] [10] Les descendants de Danaüs, qui avaient continué à occuper le trône d'Argos, s'associèrent les Amythaonides, quand ceux-ci eurent quitté la Pisatide et la Triphylie ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il y ait eu alors une sorte de partage de famille, et que les deux royaumes formés du domaine primitif aient reçu pour capitales des villes aussi rapprochées que le sont Argos et Mycènes, lesquelles se trouvent à moins de cinquante stades l'une de l'autre, et pour temple commun l'*Héraeum*voisin de Mycènes, lequel possède ces belles statues de Polyclète, incomparables sous le rapport de l'exécution, moins grandes seulement et moins ornées que celles de Phidias. La suprématie, qui, dans le principe, appartenait à Argos, passa plus tard à Mycènes, devenue naturellement plus puissante une fois que les Pélopides y eurent transporté leur demeure. Tous les biens de cette famille s'étant trouvés réunis dans les mains des fils d'Atrée, Agamemnon, qui était l'aîné, prit en main la direction des affaires, et, aidé par la fortune autant que par son courage, il eut bientôt reculé les limites du royaume de Mycènes et fait d'importantes conquêtes, notamment celle de la Laconie. Ce fut là le lot de Ménélas ; quant à Mycènes, jointe au territoire qui s'étend jusqu'à Corinthe et à Sicyone, autrement dit, jusqu'aux limites du pays appelé alors Ionie et Aegialée et depuis Achaïe, elle forma le domaine propre d'Agamemnon. Mais après la guerre de Troie, qui emporta le trône d'Agamemnon, après le retour des Héraclides surtout, on vit Mycènes décliner rapidement. Dans le partage qui suivit la conquête du Péloponnèse et l'expulsion de ses anciens maîtres, elle échut au roi d'Argos, comme une dépendance de cette ville ; bientôt même les Argiens la détruisirent de fond en comble, si bien qu'aujourd'hui il ne reste pas trace de l'ancienne cité des Mycénéens. Or, si tel a été le sort de Mycènes, il n'est guère étonnant que la plupart des villes comprises dans l'ancien territoire d'Argos, et qui figurent au*Catalogue*d'Homère, aient aujourd'hui complètement disparu. On se rappelle le passage du*Catalogue*:

*«Les guerriers venus d'Argos, de Tirynthe aux fortes murailles, d'Hermione et d'Asiné que baigne un golfe profond,  
de Trézène, d'Eiones et d'Epidaure, fertile en vignes, ceux aussi d'Aegine et de Masès, réputés tous l'élite des Grecs».*

Mais, de ces différentes villes, Argos est la seule dont nous ayons encore parlé, occupons-nous à présent des autres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.11]] [11] Tirynthe paraît avoir servi d'abord de place d'armes au roi Proetus et avoir été fortifiée de la main même des Cyclopes. Ces Cyclopes étaient, dit-on, au nombre de sept et de ceux qu'on nomme*chirogasteres*, pour rappeler apparemment qu'ils vivaient du produit de leur art. Proetus les avait fait venir exprès de Lycie. Il se peut que ce soient les mêmes qui ont donné leur nom aux grottes de Nauplie et aux ouvrages qu'elles renferment. [Tirynthe et] son acropole Licymna, ainsi nommée du héros Licymnius, sont distantes de Nauplie de 12 stades environ, mais aujourd'hui abandonnées comme elle. Il en est de même de leur voisine Midea, laquelle se distingue aisément de la ville de Béotie appelée aussi*Midéa*, car son nom se prononce*Midéa*comme*Tegéa*, et le nom de l'autre*Mídea*comme*prónoia*. Au territoire de cette ville confine [le canton de] Prosy[nana], où est situé [le fameux]*Héraeum*ou temple de Junon. Ce sont les Argiens eux-mêmes qui ont ainsi dévasté la plupart de ces villes, et cela parce qu'elles refusaient de reconnaître leur suprématie. Quant aux habitants, ils ont dû chercher un refuge ailleurs ; ceux de Tirynthe ont été recueillis à Epidaure, ceux de [Midea] à Editées. Les Asinéens (Asiné est un bourg de l'Argolide situé aux environs de Nauplie) furent transportés par les Lacédémoniens en Messénie, où l'on trouve en effet aujourd'hui une petite ville appelée également Asiné. «Les Lacédémoniens, dit Théopompe, avaient à repeupler l'immense étendue de terres enlevées par eux aux Messéniens, et ils y établissaient les différentes bandes de fugitifs qui venaient leur demander asile». C'est ainsi que les habitants de Nauplie passèrent eux-mêmes en Messénie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.12]] [12] Hermione compte parmi les villes les plus célèbres de l'Argolide et comprend dans son territoire la côte des Haliéens, ainsi nommée de ce que la population qui l'occupe tire tous ses moyens d'existence de la mer. Suivant une tradition très répandue dans le pays, le chemin le plus court pour descendre aux Enfers part des environs d'Hermione : en conséquence, les Hermionéens s'abstiennent de placer sur la bouche de leurs morts l'obole consacrée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.13]] [13] Il paraît certain que les Dryopes ont eu jadis un établissement [à Hermione] aussi bien qu'à Asiné, mais s'agit-il, comme le pense Aristote, des compagnons de l'arcadien Dryops transportés là des rives du Sperchius, ou des populations expulsées par Hercule de la Doride et des environs du Parnasse, [c'est ce qu'on ne saurait décider]. Quant au cap Scyllaeum, voisin d'Hermione, il tire son nom, à ce qu'on assure, de Scylla, fille de Nisus, dont le corps aurait été rejeté, puis enseveli en cet endroit du rivage, après que Minos, à qui cette princesse avait par amour livré la forteresse de Nisée, l'eut fait précipiter à la mer. Eiones, dont les Mycénéens avaient chassé naguère les habitants pour en faire leur port, fut toujours un simple bourg et finit par disparaître complètement sans laisser même un vestige de ces établissements maritimes des Mycénéens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.14]] [14] En revanche, Trézène compte aujourd'hui encore parmi les principales villes de l'Argolide. Consacrée dès l'origine à Neptune, elle porta aussi dans un temps le nom de Posidonie. Elle est située à 50 stades de la côte. En vue de son port, qu'on appelle le Pogon, est la petite île de Calaurie, qui n'a guère plus de trente stades de tour. Elle possédait autrefois un asile placé sous la protection de Neptune, ce dieu l'ayant reçue, dit-on, des mains de Latone en échange de Délos, tout comme il avait reçu d'Apollon le Ténare en échange de Pytho, conformément à l'oracle cité par Ephore :

*«Autant vaut pour toi posséder Calaurie que Délos et le venteux Ténare que l'auguste Pytho».*

Ajoutons que ce temple était le siège d'une amphictyonie de sept villes qui supportaient en commun les frais des sacrifices : ces villes étaient Hermione, Epidaure, Aegine, Athènes, Prasies, Nauplie et Orchomène dit*des Minyens*. Seulement c'étaient les Argiens qui payaient la contribution de Nauplie, et les Lacédémoniens qui acquittaient celle de Prasies. Tel fut en tout temps le respect des Grecs pour Neptune, que le droit d'asile dont jouissait le temple de Calaurie survécut à la conquête de la Grèce par les Macédoniens, et que ceux-ci n'osèrent jamais en arracher les proscrits qui s'y étaient réfugiés. Même lorsqu'il s'agit de prendre Démosthène, Archias ne se sentit pas le courage d'user de violence et de se servir des soldats dont il était accompagné, bien qu'il eût reçu d'Antipater l'ordre formel de le lui amener vivant, ainsi que les autres orateurs impliqués dans la même accusation, et il aima mieux recourir à la persuasion. Mais Démosthène, [comme chacun sait,] ne se laissa point persuader, et, prévenant la vengeance d'Antipater, il mit lui-même fin à ses jours en prenant du poison.  
  
Troezen et Pitthée, deux des fils de Pélops, étant venus, après leur sortie de la Pisatide, s'établir dans cette partie de l'Argolide, le premier y bâtit la ville qui porte son nom et la laissa à son frère qui y régna après lui. Quant à Anthès, qui possédait le pays avant eux, il s'était hâté, [à leur approche,] de s'embarquer pour l'Asie, où il fonda la ville d'Halicarnasse : nous aurons occasion de reparler de lui en décrivant la Carie et la Troade. [[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.15]] [15] Epidaure, ou comme on l'appelait anciennement*Epitaure*, fut, ainsi qu'Hermione, occupée d'abord par les Cariens. Aristote le dit formellement, mais il ajoute qu'après le retour des Héraclides les Ioniens de la tétrapole attique, qui avaient suivi ces chefs en Argolide, vinrent dans Epidaure se mêler aux Cariens. Epidaure est aussi l'une des principales villes du pays, elle le doit surtout au prestige du nom d'Esculape et à la croyance généralement établie que ce dieu peut guérir toutes les maladies, ce qui fait qu'ici, comme à Cos et à Tricca, son temple est toujours plein de malades et de tableaux votifs indiquant pour chaque cas le traitement suivi. La ville est située au fond du golfe Saronique et s'étend le long du rivage sur un espace de quinze stades ; elle regarde le levant d'été, et se trouve enfermée dans un cercle de hautes montagnes qui descendent jusqu'au bord de la mer, comme si la nature elle-même avait pris soin d'en défendre de tous côtés l'approche. Entre Trézène et Epidaure, sur une presqu'île du même nom, s'élevait naguère Méthane, autre forteresse naturelle. Le nom de cette ville, dans quelques copies des*Histoires*de Thucydide, se trouve écrit*Méthone*, comme celui de la ville de Macédoine, au siège de laquelle Philippe eut l'oeil crevé d'un coup de flèche, et cette circonstance, au dire de Démétrius de Scepsis, aurait égaré quelques historiens en leur laissant croire que c'était à la ville de Méthone en Trézénie que les recruteurs d'Agamemnon éconduits avaient adressé cette imprécation : «Puisses-tu toujours bâtir et rebâtir tes murs !» tandis qu'il est constant, ajoute Démétrius, «que ce n'est pas cette ville, mais bien Méthone en Macédoine, comme le marque Théopompe, qui refusa jadis d'envoyer ses matelots au roi des rois, d'autant qu'il n'est guère vraisemblable qu'une si proche voisine eût osé répondre de la sorte à son appel».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.16]] [16] Le nom d'Aegine désigne à la fois une localité de l'Epidaurie et l'île située vis-à-vis. Mais c'est bien de l'île qu'Homère a voulu parler dans le passage rapporté ci-dessus ; quelques grammairiens y ont même substitué la leçon*nêson t'Aiginan*, «Et l'îile d'Aegine», à la leçon habituelle*oi t'echon Aiginan*, «et ceux qui occupaient Aegine», pour empêcher qu'on ne se laissât tromper à l'homonymie. Faut-il rappeler d'ailleurs que l'île d'Aegine est une des parties les plus connues de la Grèce, qu'Aeaque et les Aeacides en étaient originaires, qu'il fut un temps où elle possédait l'empire de la mer, et que, durant les guerres médiques, après le combat naval de Salamine, elle disputa à Athènes le prix de la valeur ? Elle a, dit-on, 180 stades de circuit, et renferme dans sa partie S. O. une ville appelée de même Aegine. Les côtes de l'Attique et de la Mégaride, et celles du Péloponnèse jusqu'à Epidaure décrivent une circonférence, dont elle forme à proprement parler le centre, se trouvant à 100 stades environ de chacun de ces pays. A l'E. et au S., elle est baignée par les mers de Myrtos et de Crète. D'autres îles plus petites l'entourent ; mais la plupart sont situées du côté de la terre-ferme ; seule Belbina tire du côté de la haute mer. Le sol de l'île d'Aegine n'offre de bonne terre qu'à une certaine profondeur, à la surface (et ceci s'observe surtout dans la plaine) il est pierreux. Aussi l'île est-elle en général nue et découverte. Elle donne pourtant d'assez beaux produits en orge. On prétend que les Aeginètes ont été appelés d'abord Myrmidons : ce n'est pas, comme le dit la Fable, qu'à la suite d'une terrible famine et sur le voeu d'Aeaque toutes les fourmis de l'île aient été changées en hommes, mais c'est qu'apparemment les premiers habitants s'étaient mis, comme les fourmis, à fouir le sol, et qu'après avoir étendu sur la roche l'humus ainsi extrait pour avoir un peu de terre à cultiver, ils s'étaient, par économie, et pour ne pas avoir à faire la dépense de briques, logés dans ces excavations. Quant à l'île elle-même, elle s'était appelée primitivement Oenoé. Occupée successivement par les Argiens, les Crétois, les Epidauriens et les Doriens, elle avait fini par tomber au pouvoir des Athéniens, qui en avaient partagé les terres à des colons par la voie du sort, mais les Lacédémoniens l'enlevèrent aux Athéniens et rendirent les terres aux anciens propriétaires. Les Aeginètes, à leur tour, envoyèrent une colonie à Cydonie et une autre chez les Ombriques. Suivant Ephore, c'est à Aegine que Phidon fit frapper la première monnaie d'argent. Aegine on le sait, était alors devenue un emporium ou marché de grande importance, la stérilité de son sol ayant tourné l'industrie des habitants vers le commerce et la navigation ; on appelait même marchandises d'Aegine tous les articles de bimbeloterie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.17]] [17] Dans les énumérations que fait Homère il lui arrive parfois de nommer les lieux suivant leur ordre géographique, il dira par exemple :

*«Et ceux qui habitaient Hyrie, et ceux qui occupaient Aulis, Argos, et Tirynthe et Hermione et Asiné et Trézène et Aeiones».*

D'antres fois il intervertit l'ordre :

*«Et Schoenus et Scolus et Thespie et Graea».*

Ou bien encore il nomme parmi les îles telle localité située sur le continent :

*«Et ceux d'Ithaque et ceux de Crocylées»*

(on sait que Crocylées est en Acarnanie). Or, c'est là le cas du passage qui nous occupe : il y rapproche de l'île d'Aegine la ville de Masès, et cette ville pourtant se trouve située sur la côte d'Argolide. Il est une autre localité, en revanche, dont tout le monde parle et qu'Homère n'a point nommée, c'est Thyrées, où eut lieu ce fameux combat des trois cents Argiens contre les trois cents Lacédémoniens qui se termina à l'avantage des Lacédémoniens, grâce au stratagème d'Othryadès. Thucydide la place en Cynurie, aux confins mêmes de l'Argolide et de la Laconie. Homère n'a pas mentionné non plus Hysies, localité bien connue de l'Argolide, ni Cenchrées, ville située sur la route qui va de Tégée à Argos en passant par le mont Parthénius et le Créopole.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.18]] [18] En somme, c'est Argos qui, avec Sparte, a été et est encore la ville la plus célèbre de tout le Péloponnèse. Seulement on a tant parlé de ces deux villes que nous ferons bien, nous, pour éviter de paraître copier ce qui se lit partout, de ne pas y insister autrement. Argos est celle des deux qui eut d'abord le plus de renommée, mais les Lacédémoniens ne tardèrent pas à acquérir une supériorité qui ne se démentit plus. Ils surent, d'ailleurs, à quelques revers près, conserver intacte leur indépendance, tandis qu'Argos, après avoir repoussé Pyrrhus, qui périt même, dit-on, sous ses murs, d'une tuile lancée de la main d'une vieille femme, subit le joug de différents princes et finit par passer, avec la ligue Achéenne, à laquelle elle s'était associée, sous la domination des Romains. Toutefois, elle a continué de subsister et peut bien passer pour la seconde ville du Péloponnèse après Sparte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.19]] [19] Parlons à présent des lieux que le*Catalogue des vaisseaux*nous donne comme situés dans le territoire de Mycènes et comme appartenant à Agamemnon. Voici le passage (*Iliade*, II, 569) :

|  |
| --- |
| *«Ceux qui possédaient la belle et forte Mycènes, l'opulente Corinthe et Cléone aux beaux remparts ; les habitants d'Ornées et de la riante Arnthyrée, de Sicyone, où régnait jadis Adraste, et ceux d'Hypérésie, de la sourcilleuse Gonoesse, de Pellène et d'Aegium ; ceux enfin qui occupaient tout le littoral ou Aegialée et la vaste enceinte d'Hélicé».* |

De ces villes, la première, c'est-à-dire Mycènes, n'existe plus aujourd'hui. Bâtie par Persée, elle fut ensuite occupée par Sthénélus et par Eurysthée, successeurs de Persée, lesquels régnaient en même temps sur Argos. Eurysthée s'étant avancé jusqu'à Marathon à la rencontre de l'Héraclide Iolaüs et de ses frères, que soutenait une armée athénienne, périt, dit-on, les armes à la main. Son corps fut enseveli à Gargette, moins la tête que Iolaüs avait séparée du tronc et qui fut déposée à Tricorynthus, près de la fontaine [M]acarie, laquelle se trouve, comme on sait, en contre-bas de la chaussée : cet endroit en a retenu le nom d'Eurysthéocéphale. Mycènes passa ensuite sous l'autorité des Pélopides, quand ceux-ci eurent quitté la Pisatide, puis sous l'autorité des Héraclides, qui, eux aussi, régnèrent à la fois sur Mycènes et sur Argos. Enfin après le combat naval de Salamine, les Argiens, aidés des gens de Cléones et de Tégée, attaquèrent Mycènes, et, l'ayant détruite de fond en comble, se partagèrent son territoire. L'extrême proximité de Mycènes et d'Argos est cause que ces deux villes ont été souvent réunies et confondues par les Tragiques : Euripide, notamment, dans la même pièce (dans*Iphigénie*, par exemple, et aussi dans*Oreste*), l'appelle tantôt Mycènes, tantôt Argos. Cléones, qui suit, est une petite ville située sur le chemin d'Argos à Corinthe, qui couvre tout le sommet et le pourtour d'une colline, et possède encore un bon mur d'enceinte, ce qui justifie bien, suivant moi, l'épithète d'*euktimenas*que lui donne le poète. Du même côté, entre Cléones et Phlionte, se trouvent Némée, avec l'*alsos*ou bois sacré, dans lequel les Argiens célèbrent toujours les jeux Néméens et dont la Fable a fait le théâtre du combat contre le lion de Némée, et tout près de Némée le bourg de Bembina. Cléones est à 120 stades d'Argos et à 80 stades de Corinthe. Du haut de l'Acrocorinthe (nous en avons fait l'expérience nous-même) on l'aperçoit à merveille.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.20]] [20] La qualification d'*opulente*qu'Homère donne à Corinthe s'explique par l'importance que cette ville a toujours eue comme emporium ou entrepôt de marchandises. Elle est située dans l'isthme même et possède deux ports, qui la rapprochant, l'un, de l'Asie, et l'autre, de l'Italie, la mettent à même de faciliter les échanges entre deux contrées naturellement fort distantes. Or, anciennement, le navigateur éprouvait de grandes difficultés pour franchir non seulement le détroit de Sicile, mais encore, à cause des vents contraires, la haute mer au-dessus du cap Malées, c'est ce qu'atteste le proverbe :

*«En doublant le cap Malées dis adieu au pays».*

Il avait donc été souverainement agréable aux marins d'Asie aussi bien qu'à ceux d'Italie de pouvoir éviter désormais les dangers du cap Malées en cinglant directement sur Corinthe, où ils débarquaient leur cargaison. De leur côté, les marchandises suivant la voie de terre ne pouvaient entrer dans le Péloponnèse ou en sortir sans payer des droits à ceux qui, par le fait, se trouvaient avoir en main la clef de l'isthme. Ce n'est pas tout, sans perdre ce précieux monopole, Corinthe, avec le temps, acquit encore de nouveaux avantages. Ainsi, la célébration des jeux isthmiques attirait toujours dans son sein une multitude d'étrangers. Elle jouit aussi, sous la tyrannie de la riche et illustre famille des Bacchiades, tyrannie qui se perpétua deux cents ans sans interruption, d'une pleine et entière sécurité, circonstance singulièrement favorable au développement de son commerce. Puis vint Cypsélus qui, après avoir renversé les Bacchiades, exerça lui-même la tyrannie, et dont les descendants se maintinrent au pouvoir trois générations durant. On peut se faire une idée de l'opulence de cette famille par l'offrande que fit Cypsélus à Olympie d'une statue colossale [de Jupiter] en or battu. Dans le même temps, Démarate, l'un des membres de la famille déchue, qui avait cru devoir fuir devant les discordes civiles, se retirait en Tyrrhénie, avec des trésors si considérables qu'on le vit bientôt exercer une sorte de souveraineté dans la ville qui lui avait donné asile et que son propre fils devint roi des Romains. Enfin, le temple de Vénus à Corinthe était si riche, qu'il possédait à titre de hiérodules ou d'esclaves sacrés plus de mille courtisanes, vouées au culte de la déesse par des donateurs de l'un et de l'autre sexe ; et naturellement la présence de ces femmes, en attirant une foule d'hommes dans la ville, contribuait encore à l'enrichir. Les patrons de navires, notamment, venaient s'y ruiner à plaisir : on connaît le proverbe «Ne va pas qui veut à Corinthe», et cette réponse d'une courtisane à uhe femme mariée qui lui avait reproché de ne pas aimer le travail et de ne jamais toucher une aiguille,

*«Je vous ai déjà pourtant, moi qui vous parle, taillé trois patrons, et cela en moins de rien».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.21]] [21] Quant au site et à l'aspect de la ville, voici, d'après les descriptions des auteurs, tels que Hiéronyme, Eudoxe, et autres, et d'après nos impressions personnelles (impressions toutes récentes puisque nous l'avons vue, comme elle sortait de ses ruines, rebâtie pour ainsi dire à neuf de la main des Romains), voici comment nous croyons pouvoir les représenter. Qu'on se figure d'abord une montagne pouvant avoir trois stades et demi de hauteur perpendiculaire, mais dont l'ascension représente un trajet de 30 stades, une montagne terminée tout à fait en pointe, telle est l'Acrocorinthe. La ville même s'étend au pied du versant septentrional de cette montagne, qui en est aussi le côté le plus escarpé, sur une espèce de plateau en forme de trapèze. Son circuit était de 40 stades à l'origine, et elle avait été garnie de murs partout où la montagne ne formait pas une protection suffisante ; mais, comme on en était venu à comprendre dans l'enceinte même toute la partie de l'Acrocorinthe dans laquelle on avait pu creuser et bâtir (lorsque nous fîmes l'ascension de l'Acrocorinthe, les traces de ce long cordon de fortifications étaient encore visibles), le périmètre total mesurait 85 stades environ. Sur ses autres faces, la montagne, bien qu'encore assez haute pour s'apercevoir de très loin, est moins escarpée. Tout au haut, maintenant, sur le pic même, est bâti un petit temple de Vénus. Puis, immédiatement au-dessous du sommet, se trouve la fontaine de Pirène, qui, sans avoir d'issue apparente, est toujours remplie d'une eau limpide et bonne à boire. On pense que c'est cette source, qui, jointe à d'autres veines souterraines, forme l'autre fontaine qu'on voit jaillir au pied de la montagne, pour s'écouler ensuite vers la ville, aux besoins de laquelle elle subvient abondamment. Il y a, du reste, aussi bon nombre de puits dans la ville, voire même, à ce qu'on assure, dans l'Acrocorinthe, bien que le fait nous ait échappé. Mais, si cela est, il faut, dans le passage suivant d'Euripide,

*«J'ai quitté, pour venir, les sommets sacrés de l'Acrocorinthe, séjour aimé de Vénus, que l'eau enserre de toute part»,*

il faut entendre le mot*perikluston*d'eaux profondes, d'autant que les puits (et il s'agit de puits précisément) impliquent des courants souterrains sillonnant l'intérieur de la montagne. Autrement, il faudrait supposer que la fontaine Pirène était anciennement sujette à des débordements et que dans ces moments-là ses eaux se répandaient de tous côtés sur les flancs de l'Acrocorinthe. Pégase, à ce que nous dit la Fable, Pégase, le cheval ailé sorti tout bondissant du cou de Méduse, comme l'épée de Persée venait de trancher la tête à cette Gorgone, s'abreuvait à la fontaine Pirène quand Bellérophon le surprit et s'en rendit maître. La Fable ajoute que Pégase fit jaillir l'Hippocrène dans l'Hélicon en frappant du pied la roche sur laquelle il se trouvait. - Plus bas que la fontaine Pirène sont les ruines encore imposantes du Sisypheum, temple ou palais bâti tout en marbre blanc. Du sommet de l'Acrocorinthe, on découvre au N. le Parnasse et l'Hélicon, montagnes d'une grande élévation perpétuellement couvertes de neige, et à leur pied le golfe de Crissa entouré d'un côté par la Phocide, la Béotie et la Mégaride et de l'autre par la Corinthie et la Sicyonie ; au couchant [...] puis, pour compléter le panorama, la chaîne des monts Onéiens, qui part des roches Scironides ou plus exactement de la route de l'Attique située au pied de ces roches, pour se prolonger jusqu'à la Béotie et au Cithéron.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.22]] [22] L'isthme commence d'un côté au Léchée et de l'autre au bourg de Cenchrées, dont le port distant de Corinthe de 70 stades environ sert aux vaisseaux venant d'Asie, comme le Léchée sert aux vaisseaux venant d'Italie. Le Léchée, situé juste au-dessous de la ville, compte peu d'habitations mais se trouve relié à la ville par une route de 12 stades bordée de chaque côté d'un long mur. Après le Léchée, le rivage continue à border le golfe de Corinthe jusqu'à Pagae en Mégaride. En un endroit, il présente une dépression sensible, où aboutit le*diolcos*, le même qui, de l'autre côté de l'isthme, a son extrémité à Schoenûs près de Cenchrées. Dans l'intervalle de Léchée et de Pagae, on remarque l'emplacement occupé naguère par le temple où Junon Acréenne rendait ses oracles, ainsi que le cap Olmies, lequel forme l'un des côtés du golfe renfermant les deux forteresses d'Oenoé et de Pagae, qui appartiennent, l'une, aux Mégariens, et l'autre, aux Corinthiens. Partons maintenant de Cenchrées, nous rencontrons d'abord Schoenûs, autre extrémité du*diolcos*, lequel traverse l'isthme, comme on sait, dans sa partie la plus étroite. Puis vient le territoire de Crommyôn. Ce côté de l'isthme est baigné par le golfe Saronique et le golfe d'Eleusis qui ne forment à proprement parler qu'un seul bassin faisant suite au golfe d'Hermione. Signalons encore sur l'isthme même le temple de Neptune Isthmien et le bois de pins contigu au temple, où les Corinthiens célébraient les jeux isthmiques. Crommyôn, qui dépendait anciennement de la Mégaride, est aujourd'hui l'un des bourgs de la Corinthie. La laie de Crommyôn dont parle la fable, et qui aurait été mère du sanglier de Calydon, exerçait ici ses ravages et l'un des travaux ou exploits de Thésée aurait été d'avoir combattu et tué ce monstre. Le bourg de Ténée, situé aussi en Corinthie possède le fameux temple d'Apollon Ténéate. Archias, chef de la colonie qui fonda Syracuse, paraît avoir tiré de Ténée la plupart de ses compagnons : depuis lors cette localité ne cessa de s'accroître et devenue ainsi la plus florissante des localités de la Corinthie elle s'érigea en république indépendante, puis on la vit prendre parti pour les Romains contre Corinthe et survivre à la ruine de son ancienne métropole. On cite à ce propos l'oracle suivant rendu à la requête d'un habitant d'Asée qui avait demandé s'il lui serait avantageux de s'établir à Corinthe plutôt qu'ailleurs,

*«Certes, Corinthe est bien riche ; j'aimerais mieux pourtant me voir citoyen Ténéate»,*

Ténéate (remarquez bien) et non Tégéate, comme on dit quelquefois par ignorance. C'est aussi à Ténée, s'il faut en croire la tradition, que le roi Polybe avait fait élever Oedipe. Enfin l'on pense qu'il existe entre les Ténéates et les Ténédiens un ancien lien de parenté, lequel remonterait à Tennus, fils de Cycnus. Aristote le dit et cette circonstance, que les deux peuples rendent à Apollon les mêmes honneurs, rend la chose effectivement fort probable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.23]] [23] Les Corinthiens, non contents d'avoir, en sujets dévoués de Philippe, épousé sa querelle contre Rome, affectèrent, pour leur propre compte et cela en toute circonstance, de traiter les Romains avec mépris ; il y en eut même qui, un jour, voyant les ambassadeurs romains passer devant leurs portes, osèrent leur jeter de la boue sur la tête. Or, ce nouvel outrage, ajouté à tous ceux dont ils s'étaient rendus coupables auparavant, ne tarda pas à être chèrement expié. Les Romains envoyèrent une armée considérable sous la conduite de L. Mummius, et, tandis que ce général détruisait Corinthe de fond en comble, ses lieutenants expédiés dans différentes directions soumettaient le reste de la Grèce jusqu'à la Macédoine. La plus grande partie du territoire de Corinthe fut donnée aux Sicyoniens. Polybe qui nous a laissé un récit lamentable de la prise de Corinthe, insiste sur le dédain que montra la soldatesque romaine pour les chefs-d'oeuvre de toute sorte et les offrandes sacrées dont la ville était pleine. Il dit avoir vu en passant dans les rues de Corinthe le sol jonché des tableaux les plus précieux, sur lesquels des soldats jouaient aux dés. Il signale, entre autres, le*Bacchus*d'Aristide, ce beau tableau qui donna lieu, dit-on, au proverbe : «Rien comme le*Bacchus*!» et, avec celui-ci, l'*Hercule consumé par la tunique de Déjanire*. Nous n'avons pas vu ce dernier tableau, mais, en visitant le temple de Cérès à Rome, nous avons reconnu, au milieu des riches offrandes qu'il contenait, le*Bacchus*, chef-d'oeuvre d'Aristide. Par malheur, ce temple a été récemment détruit par le feu, et dans l'incendie cette belle peinture a péri. La plus grande partie des oeuvres d'art que possèdent les temples de Rome à titre d'offrandes, et j'ajoute les plus belles, proviennent de Corinthe. On en retrouve aussi quelques-unes dans les différentes villes qui entourent Rome. Cela tient à ce que Mummius, qui avait, dit-on, plus de générosité dans le coeur que de lumières dans l'esprit, fit libéralement part de ses trésors à quiconque lui en adressa la demande. Ainsi l'on raconte que Lucullus, comme il venait d'achever le temple de la Bonne Fortune et je ne sais plus quel autre splendide portique, pria Mummius de lui prêter ce qu'il avait encore de statues en sa possession, pour en orner ledit temple jusqu'au jour de sa dédicace, s'engageant à les lui rendre ensuite ; mais au lieu de les lui rendre, il les aurait dédiées avec le reste et aurait dit à Mummius d'aller les réclamer maintenant si bon lui semblait. Heureusement, Mummius avait bien pris la chose et n'avait pas paru se soucier autrement du dommage ; ce qui, par parenthèse, lui fit plus d'honneur que la dédicace du temple n'en avait fait à Lucullus. Après être restée longtemps abandonnée, Corinthe fut relevée de ses ruines par le divin César qui, frappé des avantages de sa position, y envoya une forte colonie composée principalement d'affranchis. Ces nouveaux habitants, s'étant mis à remuer les décombres de la ville et à fouiller les tombeaux, y trouvèrent une grande quantité de sculptures en terre cuite, et aussi beaucoup de bronzes précieux. La vue de ces chefs-d'oeuvre les ayant remplis d'admiration, ils ne laissèrent pas une seule tombe inexplorée, et, quand ils furent richement pourvus, ils mirent en vente à des prix très élevés tout ce qu'ils avaient trouvé, inondant en quelque sorte la ville de Rome de leurs Nécrocorinthies. C'est le nom qu'ils avaient donné à tous les objets d'art retirés des tombeaux, et principalement aux sculptures en terre cuite. Dans le commencement, ces terres cuites furent extrêmement recherchées et prisées même à l'égal des plus beaux bronzes corinthiens, mais cette vogue se ralentit dans la suite, et parce que les fouilles n'en donnaient presque plus, et parce que le peu qu'on trouvait encore était en général de qualité inférieure. - En somme, Corinthe fut toujours une grande et riche cité, remplie d'hommes éminents aussi bien dans les arts que dans la politique. C'est elle qui, avec Sicyone, fit faire les plus grands progrès à la peinture, à la sculpture, et en général à tous les arts plastiques. En revanche, son territoire a toujours été médiocrement fertile, comme on pouvait s'y attendre, avec un sol aussi accidenté et aussi âpre que l'est celui de la sourcilleuse Corinthe : c'est là, on le sait, l'épithète consaeréepour cette ville, témoin le proverbe :

*«Sourcilleux et rampant, comme Corinthe».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.24]] [24] Ornées, qui doit son nom au fleuve sur les bords duquel elle est située, n'a pas toujours été déserte comme elle est aujourd'hui. C'était même autrefois une ville très populeuse. Priape y avait un temple, qui était l'objet d'une grande vénération ; et de là vient qu'Enphorion, dans ses*Priapées*, donne à ce dieu le surnom d'*Ornéate*. Bien que située immédiatement au dessus de la plaine de Sicyone, Ornées dépendait de l'Argolide. L'ancienne Araethyrée correspond à la Phliasie actuelle ; elle avait pour chef-lieu une ville de même nom, située au pied du mont Kélosse, mais que ses habitants évacuèrent pour aller en fonder une autre 30 stades plus loin, du nom de Phliûs. A la chaîne du Kélosse se rattache le mont Carneatès ; c'est aussi dans cette montagne que prend sa source le fleuve qui baigne les murs de Sicyone l'Asopus. La vallée de l'Asopus, dite*Asopie*, forme une portion importante de la Sicyonie. Le nom d'Asopus est commun à plusieurs autres fleuves. Il y a d'abord l'Asopus qui passe à Thèbes, à Platées, à Tanagre ; puis l'Asopus du canton de l'Héraclée Trachinienne, dont les riverains sont appelés Parasopiens ; enfin l'Asopus de l'île de Paros. Phliûs occupe le centre d'un cercle formé par la Sicyonie, l'Argolide, le territoire de Cléones et celui de Stymphale. Elle a, comme Sicyone, un temple de Dia, autrement dit d'Hébé, déesse très vénérée dans le pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.6.25]] [25] Sicyone, ou comme on l'appelait anciennement, Mécone, et plus anciennement encore Aegialées, a été rebâtie à 20, d'autres disent à 12 stades environ de la mer, sur une colline d'assiette très forte, par Démétrius [Poliorcète]. L'ancienne ville sert aujourd'hui uniquement de port et d'arsenal. La Sicyonie et la Corinthie ont pour limite commune le cours du Némée. Le gouvernement de Sicyone fut presque en tout temps aux mains de tyrans, mais de tyrans très débonnaires pour la plupart. Le plus célèbre est cet Aratus qui délivra sa patrie [du joug des Macédoniens], et qui, porté ensuite par un vote spontané des Achéens à la dignité [de stratège], accrut aussitôt l'importance de la ligue achéenne en y incorporant sa ville natale et toutes les cités environnantes.  
  
Pour ce qui est d'Hypérésie et des villes qu'Homère mentionne à la suite, autrement dit de tout l'Aegialus, c'est dans l'Achaïe propre, laquelle se termine à Dymé et aux confins de l'Elide, qu'il convient de les chercher.

### **VIII, 7 - L'Achaïe**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.7.1]] [1] Toute cette partie du Péloponnèse fut occupée anciennement par les Ioniens, originaires de l'Attique. Auparavant, elle s'appelait Aegialée et ses habitants Aegialéens, mais elle prit naturellement des Ioniens le nom d'Ionie, comme avait fait l'Attique, en souvenir d'Ion, fils de Xuthus. L'histoire nous apprend qu'Hellen, fils de Deucalion, qui régnait dans la Phthie sur les peuples compris entre le Pénée et l'Asopus, transmit son royaume à l'aîné de ses fils, et commanda aux autres d'émigrer, les laissant libres d'aller s'établir où chacun d'eux voudrait. Dorus réunit en un seul corps d'état les montagnards du Parnasse et mérita que de son nom ils fussent appelés Doriens ; de son côté Xuthus épousa la fille d'Erechthée et fonda la tétrapole attique composée d'Oenoé, de Marathon, de Probalinthe et de Tricorynthus. L'un des fils de celui-ci, Achaïus, à la suite d'un meurtre involontaire, s'enfuit en Laconie et donna son nom aux populations qui l'avaient accueilli. L'autre fils de Xuthus, Ion, se couvrit de gloire en remportant une victoire signalée sur les Thraces d'Eumolpus et fut investi par le voeu des Athéniens de l'autorité suprême. Cela fait, il commença par diviser la population entière de l'Attique en quatre tribus, puis il distingua d'après leurs professions respectives quatre classes de citoyens, les laboureurs, les artisans, les prêtres et les phylaques ou miliciens ; il compléta cette double mesure par d'autres dispositions analogues et finit par laisser son nom au pays tout entier. L'Attique cependant se trouvait avoir une population surabondante, une première colonie d'Ioniens sortit d'Athènes et passa dans le Péloponnèse où elle se choisit pour demeure l'Aegialée qui en retint le nom d'Ionie. Les habitants distribués en douze cités quittèrent de même leur ancien nom d'Aegialéens pour prendre celui d'Ioniens. Mais, après le retour des Héraclides, les Ioniens s'étant vu chasser de leurs foyers par les Achéens durent regagner Athènes. Alors, sous la conduite des Codrides, partit pour l'Asie la grande colonie ionienne : elle s'établit sur les côtes de la Carie et de la Lydie et y fonda douze villes, conservant ainsi le même nombre de divisions politiques qui avait été établi naguère dans le Péloponnèse. De leur côté, les Achéens, qui étaient venus du fond de la Phthiotie, leur patrie, habiter la Laconie, voyant le pays retombé au pouvoir des Héraclides, s'étaient rassemblés sous les ordres de Tisamène, fils d'Oreste, avaient attaqué comme nous l'avons dit, les Ioniens, et, s'étant trouvés les plus forts, les avaient expulsés hors du Péloponnèse et avaient pris possession de leurs terres, sans rien changer pourtant aux divisions établies par eux. Telle était l'énergie militaire de ces peuples, que, quoique les Héraclides, au joug desquels ils s'étaient soustraits, fussent maîtres du reste du Péloponnèse, ils tinrent seuls contre tous, cantonnés dans le petit pays qui de leur nom fut appelé désormais Achaïe. De Tisamène à Ogygès, les Achéens furent toujours gouvernés par des rois, toutefois le régime démocratique finit par prévaloir chez eux et ils se firent alors un tel renom par la sagesse de leurs institutions que, quand les Italiotes rompirent avec le Pythagoréisme, c'est à eux qu'ils empruntèrent la plupart de leurs lois, et qu'après la bataille de Leuctres les Thébains soumirent à leur arbitrage toutes les contestations survenues entre les différentes villes de la Grèce. Dissoute par les Macédoniens, leur ligue on confédération parvint, quoique lentement, à se reformer. Sur les douze villes primitives, il y en eut quatre, à l'époque du départ de Pyrrhus pour l'Italie, qui se rapprochèrent et s'associèrent : Patrae et Dymé étaient du nombre. Six autres se réunirent encore à celles-ci. Mais Olénus n'existait plus en tant que cité indépendante et Hélicé avait péri, submergée par une inondation de la mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.7.2]] [2] C'est à la suite d'un tremblement de terre que la mer soulevée engloutit Hélicé et avec Hélicé le temple de Neptune Héliconien, dieu dont le culte s'est conservé chez les Ioniens [d'Asie] et en l'honneur de qui se célèbrent les fêtes dites*Panionies*. Certains grammairiens supposent qu'Homère a voulu parler de ces fêtes dans le passage où il dit (*Il*. XX, 403) :

*«Et cependant il rendit l'âme en mugissant, comme fait le taureau traîné aux autels du dieu Héliconien».*

Ils en concluent que le poète devait vivre postérieurement à la grande migration ionienne, puis qu'il a fait mention des sacrilices panioniques, sacrifices que les Ioniens célèbrent aujourd'hui encore en l'honneur de Neptune Héliconien et toujours sur le territoire de Priène (on sait que les Priénéens passent pour être originaires d'Hélicé), avec un jeune Priénéen qui plus est pour hiérophante ou roi du sacrifice. Le détail qu'ajoute Homère au sujet du taureau paraît à ces grammairiens donner encore plus de vraisemblance à leur conjecture, puisque les Ioniens reconnaissent que le sacrifice a eu lieu dans des conditions favorables quand le taureau a mugi à l'autel. Mais d'autres grammairiens, d'avis tout opposé, transportent à Hélicé ces prétendus indices tirés du mugissement du taureau et de la forme du sacrifice, et soutiennent que les mêmes rites se pratiquaient déjà à Hélicé, et que ce sont ceux d'Hélicé que le poète a connus et auxquels il a emprunté sa comparaison. - La submersion d'Hélicé eut lieu deux ans avant la bataille de Leuctres. Eratosthène dit avoir vu de ses yeux le lieu de la catastrophe et avoir entendu dire aux marins qui font faire la traversée du golfe, qu'on apercevait encore debout au fond de l'eau la statue en bronze de Neptune et que l'hippocampe que le dieu tenait dans sa main formait un écueil dangereux pour les filets des pêcheurs. Héraclide en parle aussi comme d'un événement arrivé de son temps.  
  
«C'était pendant la nuit, dit-il, et, bien que la ville fût séparée de la mer par une distance de 12 stades, tout cet espace intermédiaire et la ville elle-même furent submergés. Deux mille Achéens furent envoyés pour recueillir les corps des victimes, sans pouvoir suffire à cette tâche. Il ne resta qu'une petite partie du territoire d'Hélicé qui fut divisée entre les villes voisines». Héraclide ajoute que cette catastrophe était une vengeance de Neptune, que les Ioniens chassés d'Hélicé avaient envoyé d'Asie redemander aux nouveaux Hélicéens la statue de Neptune ou tout au moins une copie du temple, que, sur leur refus, ils s'étaient adressés à l'assemblée générale des Achéens, mais que, malgré l'avis favorable émis par cette assemblée, les Hélicéens avaient persisté dans leur refus : or l'hiver d'après la catastrophe avait lieu, et les Achéens octroyaient aux Ioniens cette copie du temple qu'ils avaient demandée. - Hésiode, lui, signale une autre ville du nom d'Hélicé en Thessalie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.7.3]] [3] Les Achéens, après avoir conservé vingt [cinq] ans la forme de gouvernement établie par les Ioniens, à savoir un scribe ou greffier commun aux douze villes, deux stratèges annuels et un conseil général s'assemblant en un lieu appelé*Hamarium*pour décider les affaires communes, jugèrent à propos de ne plus élire qu'un seul stratège. Aratus, une fois élevé à cette dignité, enleva par surprise l'Acrocorinthe à Antigone et rattacha Corinthe, ainsi que Sicyone, sa ville natale, à la ligue Achéenne. Il y incorpora de même Mégare, et, continuant à détruire partout la tyrannie, fit de toutes ces villes affranchies autant de villes achéennes [...], ainsi que, dans le Péloponnèse, il affranchit tour à tour Argos, Hermione, Phlionte et Mégalopolis, le chef-lieu de l'Arcadie, pour amener ensuite toutes ces villes à la ligue. C'est là le moment de la plus grande puissance des Achéens. Dans le même temps, les Romains qui venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile commençaient à guerroyer contre les Gaulois des bords du Pô. La ligue Achéenne se maintint encore passablement jusqu'à la stratégie de Philopémen, mais on la vit alors se dissoudre peu à peu, par suite de la politique des Romains, qui, devenus maîtres de toute la Grèce, s'appliquèrent à ne pas traiter de même tous les Etats, maintenant et agrandissant les uns, tandis qu'ils démembraient et affaiblissaient les autres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.7.4]] [4] Voici dans quel ordre se succèdent les douze villes qui se partageaient naguère le territoire de l'Achaïe. Après Sicyone, la première qui se présente est Pellène ; puis vient Agira ; la troisième était Aegae, si célèbre par son temple de Neptune ; la quatrième Bura et la cinquième Hélicé. C'est dans cette dernière que les Ioniens se retirèrent après avoir été vaincus en bataille rangée par les Achéens et qu'ils essayèrent, mais en vain, de se maintenir. Au delà d'Hélicé, on rencontre successivement Aegium, Rhypes, Patrées, Pharées, et l'emplacement d'Olénus sur les bords du [Pirus], cours d'eau assez considérable Dymé enfin et Tritée. Du temps des Ioniens, les populations vivaient disséminées dans des bourgs ouverts ; ce furent les Achéens qui les enfermèrent dans des villes. Il arriva aussi dans la suite que deux de ces villes fussent réunies ensemble et que les populations fussent transportées d'un point sur un autre : c'est ainsi qu'Aegae (les habitants de cette ville se nommaient Aegaeens) fut réunie à Agira et Olénus réunie à Dymé. On peut voir aujourd'hui encore, entre Patrae et Dymé, les vestiges de l'ancienne cité des Oléniens : son fameux temple d'Esculape, notamment, est encore debout et se trouve à 40 stades de Dymé et à 80 stades de Patrae. Il ne faut pas confondre cette ancienne ville d'Aegae avec la ville de même nom située en Eubée, non plus qu'Olénus avec la ville de même nom située en Béotie, qui du reste aujourd'hui n'offre plus également que des ruines. Homère ne parle pas de l'Olénus d'Achaïe, non plus que de mainte autre ville de l'Aegiale, qu'il se borne à indiquer d'une façon générale (*Il*. II, 576),

*«Et tous les peuples de l'Aegiale et ceux qui habitent aux environs de la vaste Hélicé»,*

il nomme uniquement l'Olénus d'Atolie,

*«Possesseurs de Pleuron, d'Olénus...» (*Ibid. II, 639).

En revanche, il a fait mention de l'une et de l'autre Aegae, car si, dans le vers suivant,

*«Ils t'offrent cependant dans Hélicé, comme dans Aegae, ils t'offrent sans cesse de nouveaux dons» (*Ibid. VIII, 203),

l'Aegae d'Achaïe est clairement indiquée, dans cet autre passage,

*«Il atteint Aegae, où, dans les profondeurs de la mer, Neptune s'est bâti une splendide demeure :  
c'est là que le dieu arrête ses fiers coursiers» (*Ibid. XIII, 21, 34),

il vaut mieux reconnaître l'Aegae de l'île d'Eubée, d'autant que c'est elle qui paraît avoir donné son nom à la mer Egée et que dans l'*Iliade*l'action et le rôle de Neptune sont comme concentrés au sein de cette mer. Le Crathis, qui passe près de l'Aegae d'Achaïe, est un fleuve formé de deux cours d'eau et qui tire son nom précisément de ce mélange ou confluent. Il y a aussi en Italie un fleuve Crathis, mals qui n'a été appelé de la sorte qu'en souvenir de celui-ci.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.7.5]] [5] Chacun des douze Etats de l'Achaïe comprenait sept ou huit dèmes, tant le pays était peuplé. Pellène n'est pas sur le littoral même, mais bien à 60 stades dans l'intérieur : c'est une place d'une assiette très forte. Il y a aussi le bourg de Pellène, entre la ville de ce nom et Aegium, où se fabriquent ces*chloenes*ou manteaux dits*helléniques*qu'on décerne en prix dans les jeux. Il faut se garder de confondre ces deux localités avec Pellane, autre bourg situé en Laconie, vers la frontière de la Mégalopolitide. Agira occupe le haut d'une colline. Bure, qui se trouvait à 40 stades environ de la mer, a été engloutie à la suite d'un tremblement de terre. On prétend que c'est de la fontaine Sybaris, située en ce lieu, que le fleuve Sybaris d'Italie a emprunté son nom. Aega ou Aegae (le nom a les deux formes) est aujourd'hui complètement abandonnée et son territoire a été réuni à celui d'Aegium. Cette dernière ville, au contraire, est restée un centre de population assez considérable. Suivant la tradition, Jupiter y naquit et y fut nourri du lait d'une chèvre. Aratus rappelle cette tradition dans le passage suivant :

*«Chèvre sacrée, qui approchas, dit-on, tes mamelles des lèvres de Jupiter» ;*

et, quand il ajoute que

*«Les prêtres de Jupiter nomment Olénie la chèvre qui nourrit leur dieu»,*

il ne fait que rappeler indirectement le lieu de la scène par le nom d'une localité voisine, Olénus. Cérynée, bâtie ici auprès sur un rocher élevé, dépend aussi d'Aegium et il en est de même du territoire d'Hélicé et de l'Hamarium, ce bois consacré à Jupiter, où le conseil de la ligue achéenne délibérait sur les affaires communes. La ville d'Aegium est traversée par une rivière appelée Sélinus, comme celle qui passe à Ephèse le long de l'Artémisium et comme cette autre qui borde, en Elide, le terrain que Xénophon nous dit avoir acheté sur l'indication d'un oracle pour le consacrer à Diane. Il y a aussi un cours d'eau du nom de Sélinus qui arrose le territoire occupé par les Hyblaeens Mégariens avant leur expulsion par les Carthaginois. Mais passons aux autres villes ou cités de l'Achaïe : la première, qui est Rhypes, est aujourd'hui déserte, et son territoire, l'ancienne Rhypide, a été partagé entre les Aegiéens et les Pharéens. Myscellus, fondateur de Crotone, en était originaire. Leuctrum, l'un des bourgs de la Rhypide, formait en quelque sorte un dème de Rhypes. Après Rhypes, vient Patrae, ville très considérable. Il y a aussi entre Rhypes et Patrae, à 40 stades de cette dernière, Rhium, où Auguste, tout de suite après sa victoire d'Actium, établit une partie notable de son armée : déjà la nouvelle colonie forme un centre de population important. Elle possède d'ailleurs un port qui ne manque pas d'étendue. Dymé au contraire (c'est la ville qui lui fait suite) n'a point de port. De toutes les villes de l'Achaïe, Dymé est la plus occidentale ; elle doit même son nom actuel à cette circonstance. Anciennement, on l'appelait Strates. La limite de l'Elide et de l'Achaïe est formée, entre Buprasium et Dymé, par le cours du Larisus, fleuve qui descend d'une montagne appelée Scollis par les auteurs modernes, mais qu'Homère nomme la*Roche Olénie*. Quant à la qualification de*Cauconide*donnée par Antimaque à Dymé, on y voit soit une épithète dérivée du nom des Caucones et destinée à rappeler ce que nous disions plus haut, que ce peuple s'était avancé jusqu'à cette ville ; soit une indication topographique rappelant le voisinage d'un certain fleuve Gaucon, indication du même genre que celles qui se retrouvent dans les dénominations de Thèbes Dircéenne ou Asopide, d'Argos Inachien et de Troie Simuntide. Dymé, elle aussi, un peu avant la génération présente, avait reçu dans son sein une colonie : c'étaient des hommes de toute nation, ayant appartenu à cette agglomération de pirates dont Pompée venait de détruire les repaires. Epargnés par le vainqueur, ils furent établis par lui en partie à Soles en Cilicie, en partie dans d'autres lieux, et notamment ici. Au territoire de Dymé touche le bourg de Phara dont les habitants sont appelés Pharéens pour empêcher qu'on ne les confonde avec les habitants de Phara en Messénie, qui sont connus sous le nom de Phariates. Et près de Phara est une fontaine appelée Dircé, comme celle qui est à Thèbes. Quant à Olénus, ville située entre Patrie et Dymé, elle est aujourd'hui complètement abandonnée et son territoire a été réuni à celui de Dymé.  
  
Le cap Araxus, qui s'offre à nous maintenant, est en Elide : et sa distance par rapport à l'isthme de Corinthe est de 10[30] stades.

### **VIII, 8 - L'Arcadie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 8.8.1]] [1] L'Arcadie occupe le centre du Péloponnèse, c'est-à-dire presque toute la portion montagneuse de la péninsule. Son plus haut sommet est le Cyllène, qui mesure, suivant les uns, 2O stades, suivant les autres 15 stades environ de hauteur perpendiculaire. Ses peuples, notamment les Azanes, les Parrhasiens, etc., passent pour les plus anciens de toute la Grèce. Mais, vu l'état de désolation où se trouve aujourd'hui le pays qu'ils habitent, il n'y a pas autrement lieu d'insister sur leur histoire. Les villes les plus célèbres autrefois ont péri sans laisser de traces par suite des guerres continuelles dont l'Arcadie a été le théâtre, et les campagnes elles-mêmes ont cessé d'être habitées et cultivées depuis que Mégalopolis a absorbé ce qui restait des anciennes cités. Ajoutons que Mégalopolis elle-même vérifie aujour-d'hui le jeu de mots d'un poète comique :

*«Son nom est Mégalérémie et non plus Mégalopolis».*

En revanche, le pays abonde en excellents pâturages, où l'on élève surtout des chevaux et des ânes mulassiers. Les chevaux d'Arcadie passent même pour être de race supérieure, comme ceux de la plaine d'Argos et de l'Epidaurie. L'Aetolie et l'Acarnanie, pays également très dévastés, renferment de même d'immenses espaces qui, pour l'élève des chevaux, ne le cèdent pas aux gras pâturages de la Thessalie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.8.2]] [2] Mantinée, rendue naguère si célèbre par la seconde victoire d'Epaminondas sur les Lacédémoniens, victoire qui malheureusement coûta la vie au héros, et, avec Mantinée, Orchomène, Hérée, Clitor, Phénée, Stymphale, Moenale, Methydrium, Caphyes et Cinoethe ou n'existent plus aujourd'hui, ou n'ont laissé d'elles-mêmes que de faibles et rares vestiges. Plus heureuse, Tégée s'est maintenue dans un état encore assez florissant. Il en est de même du temple de Minerve Alea [qui l'avoisine]. On continue à rendre certains honneurs à cette déesse ainsi qu'à Jupiter Lycéen dans son temple du mont Lycée. Quant aux trois villes mentionnées par Homère (*Il*. II, 606),

*«Et Rhipé et Stratie, et Enispé toujours battue des vents»,*

il serait difficile de retrouver leurs traces, et, les retrouvât-on, la découverte offrirait peu d'intérêt, puisque le canton où elles étaient situées est aujourd'hui complétement désert.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.8.3]] [3] Après le mont Cyllène, les montagnes les plus connues de l'Arcadie sont le Pholoé, le Lycée, le Ménale et le Parthénius, lequel se prolonge des environs de Tégée au territoire d'Argos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.8.4]] [4] Nous avons décrit ci-dessus le phénomène étrange commun aux fleuves Alphée et Eurotas, ainsi que le changement survenu dans le cours de l'Erasinus, qu'on voit aujourd'hui à une certaine distance de sa sortie du lac Stymphalide reparaître dans la plaine d'Argos, tandis qu'il se trouvait autrefois interrompu et privé d'écoulement, les*bérèthres*où il tombe (les*zérèthres*pour mieux dire, car c'est ainsi que le mot se prononce en Arcadie) n'offrant alors aucune issue et retenant ses eaux en quelque sorte emprisonnées, changement par suite duquel la ville de Stymphale, située naguère sur les bords mêmes du lac, en est aujourd'hui à cinq stades. Eh bien ! le changement inverse s'est opéré dans le cours du Ladon : on a vu ce fleuve s'arrêter tout d'un coup par suite d'une obstruction de ses sources. Les bérèthres qui existent aux environs de Phénée et qui servaient au transport des eaux [dont ce fleuve est formé], ayant été ébranlés par un tremblement de terre, s'effondrèrent, et leurs débris en atteignant et en comblant les veines les plus profondes de la source, occasionnèrent cette interruption momentanée du cours du fleuve. Du moins, est-ce ainsi que certains auteurs expliquent le phénomène. Erathosthène, lui, en voit la cause dans l'existence de ce lac temporaire que forme auprès de Phénée la rivière [Aroanius] : «cette rivière, dit-il, s'engouffre dans des pertuis appelés zérèthres, et, suivant qu'elles les trouvent obstrués ou libres, ses eaux refluent dans la plaine et l'inondent ou laissant la plaine à sec s'en vont rejoindre le Ladon et l'Alphée : c'est ainsi qu'on vit coïncider naguère avec le retrait de ce lac de Phénée l'inondation de la plaine qui environne le temple d'Olympie». Eratosthène ajoute «que le fleuve Erasinus, qui vient de Stymphale, s'engouffre de même sous le mont [Chaüs] et reparaît plus loin aux environs d'Argos ; qu'Iphicrate, après s'être épuisé en efforts inutiles au siège de Stymphale, songea à intercepter cette chute du fleuve, et se procura même une masse d'éponges à cet effet, mais qu'en présence d'un signe de la volonté céleste il renonça à son entreprise». Il y a près de Phénée également ce qu'on appelle l'Eau du Styx : c'est l'égout d'une eau infecte et malsaine, mais qui n'en est pas moins réputé comme sacré.  
  
Ici s'arrête notre description de l'Arcadie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 8.8.5]] [5] Polybe dit quelque part que la distance entre le cap Malées au S. et le cours de l'Ister au N. est de 10 000 stades environ. Mais Artémidore rectifie ce calcul, et, suivant nous, avec toute apparence de raison. Il compte d'abord depuis Malées jusqu'à Aegium par terre un trajet de 1400 stades ; puis d'Aegium [à Cirrha une traversée] de 200 stades ; un nouveau trajet de 500 stades jusqu'à [Thaumaci] en passant par Héraclée ; 340 stades ensuite jusqu'à Larisse et au Pénée ; puis, par [Tempé jusqu'aux] bouches du [Pénée], 240 stades ; 660 stades enèore [jusqu'à Thessa]lonique et enfin de Thessalonique [à l'Ister en passant par Idom]éné, par Stobi et le pays des Dardaniens 3200 stades ; soit en tout 6500 stades pour la distance du cap Malées à l'Ister. Ce qui a causé l'erreur de Polybe, c'est qu'il n'a pas pris pour base de son calcul la voie la plus courte, mais le premier itinéraire venu d'un général marchant à la tête de son armée.  
  
Il ne sera peut-être pas hors de propos d'ajouter à ce qui précède, telle que nous la donne Ephore, la liste des différents chefs par qui furent fondés, après le retour des Héraclides, les principaux Etats du Péloponnèse. Corinthe le fut par Alétès, Sicyone par Phalcès, l'Achaïe par Tisomène, l'Elide par Oxylus, Messène par Cresphonte, Lacédémone par Eurysthène et Proclès, Argos par Téménus [et Cissus], l'Attique enfin par Agaeus et Déiphonte.

### **IX, 1 - L'Attique**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.1]] [1] Après avoir parcouru tout le Péloponnèse, qui forme, avons-nous dit, la première et la moins grande des cinq presqu'îles dont se compose la Grèce, il nous faut décrire les quatre autres dans l'ordre naturellement où elles se présentent : or, on se souvient que la seconde de ces presqu'îles n'ajoutait rien de plus au Péloponnèse que la Mégaride, augmentée toutefois de la Crommyonie, qui, avec ce mode de division, cesse d'appartenir à la Corinthie ; et que la troisième se composait, d'un côté, de la presqu'île précédente, et, de l'autre, de l'Attique, de la Béotie, d'une partie de la Phocide, et d'une partie aussi de la Locride Epicnémidienne. Décrivons donc actuellement ces différentes contrées. «Si l'on conçoit, dit Eudoxe, une ligne partant des monts Cérauniens et se prolongeant directement vers l'est jusqu'au cap Sunium en Attique, cette ligne laissera à droite, c'est-à-dire au midi, tout le Péloponnèse, et à gauche, c'est-à-dire au nord, toute cette suite de côtes qui, des monts Cérauniens, s'étend jusqu'au fond du golfe de Crissa et à la Mégaride, voire jusqu'à l'extrémité de l'Attique». Dans la pensée d'Eudoxe, du moment qu'on retranche de la côte comprise entre le cap Sunium et l'Isthme la portion attenante à l'Isthme même qui incline vers le golfe d'Hermione et l'Acté [Argolique], la courbure de la portion restante n'est plus assez forte pour produire dans la direction générale de la ligne en question une déviation sensible. De même, sans le brusque rapprochement de la côte opposée qui rétrécit le passage entre Rhium et Antirrhium et dessine ainsi la figure d'un golfe, la courbure que peut offrir la côte comprise entre les monts Cérauniens et le golfe de Corinthe ne serait pas assez marquée pour déterminer à elle seule cette configuration particulière, et l'on peut en dire autant de la portion du littoral où vient finir la mer [dite de Crissa] et qui forme proprement le fond du golfe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.2]] [2] D'après ce qui précède (et l'on peut s'en rapporter à Eudoxe, excellent mathématicien, expert à tracer les figures et à déterminer les climats, et qui d'ailleurs connaissait les lieux dont il s'agit), représentons-nous donc ce côté-ci de l'Attique, c'est-à-dire le côté qui s'étend du cap Sunium à l'Isthme (la Mégaride comprise), comme formant une ligne légèrement concave. A peu près au milieu de cette ligne est le Pirée, port ou arsenal d'Athènes. Le Pirée se trouve en effet à 350 stades environ de Schoenûs, port situé dans l'Isthme, et à 330 stades du cap Sunium. Du Pirée à Pagae il y a [par terre] la même distance à peu près que du Pirée à Schoenûs. Quelques auteurs pourtant comptent 10 stades de plus. - Si, maintenant, l'on double le cap Sunium, et qu'on continue à ranger la côte, on se dirige au nord ou plus exactement au nord-ouest.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.3]] [3] L'Attique, comme on voit, s'avance en pointe entre deux mers : très étroite en commençant, elle s'élargit à mesure qu'elle remonte vers l'intérieur des terres ; toutefois, en approchant de la ville d'Orope sur la frontière de Béotie, elle se replie sur elle-même pour former ensuite un croissant dont la convexité regarde la mer. C'est là le second côté ou côté oriental de l'Attique. Quant au troisième côté, ou côté septentrional, lequel s'étend de l'est à l'ouest de l'Oropie à la Mégaride, il coïncide avec la partie montagneuse de l'Attique et est représenté par la chaîne, qui en changeant plusieurs fois de nom dans son parcours sépare la Béotie de l'Attique, de sorte que la Béotie, qui elle aussi s'étend d'une mer à l'autre, est bien ce que nous avons dit ci-dessus, l'isthme de la troisième des grandes presqu'îles de la Grèce, laquelle comprend, outre le Péloponnèse, la Mégaride et l'Attique. Ajoutons qu'on s'explique également bien le nom d'Acté ou d'Actiké donné primitivement, dit-on, à l'Attique actuelle, quand on voit comment, à partir des montagnes, tout le pays descend vers la mer en se rétrécissant et en s'allongeant de manière à finir en pointe au cap Sunium. - Mais reprenons sur le littoral du point où nous nous sommes arrêté et décrivons le pays en détail.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.4]] [4] Après Crommyôn, l'Acté présente les roches Scironides, et, comme celles-ci interceptent tout passage le long de la mer, il a fallu faire passer par derrière la route qui va de l'Isthme à Mégare et à Athènes. On a même dû tenir cette route très près des rochers, vu l'élévation et l'escarpement des montagnes qu'elle longe, de sorte qu'en maint endroit elle est bordée d'affreux précipices. C'est ici du reste que la fable a placé le repaire de Sciron et du Pityocampte, ces farouches montagnards dont Thésée purgea naguère le pays. Du haut des mêmes rochers l'Argeste déchaîne souvent la tempête, aussi les Athéniens désignent-ils plutôt ce terrible vent d'ouest sous le nom de Sciron. - Passé les roches Scironides, la côte projette une pointe de terre connue sous le nom de Minoa et qui forme le port de Nisée. Nisée est l'arsenal maritime de Mégare, une distance de dix-huit stades la sépare de la ville, à laquelle elle est reliée par des*skèles*ou longs murs. Elle aussi s'appelait dans le principe Minoa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.5]] [5] Anciennement (j'entends avant la fondation de Mégare) les Ioniens, maîtres de l'Attique, possédaient en même temps la Mégaride, et c'est ce qui explique pourquoi Homère n'a pas mentionné spécialement cette dernière contrée. Ayant compris sous le nom d'*Athéniens*tous les peuples de l'Attique, le poète a tout naturellement étendu cette dénomination à ceux de la Mégaride, contrée qu'il considérait comme une partie de l'Attique. Ainsi, lorsqu'il dit dans son*Catalogue des vaisseaux*(Il. II, 546) :

*«Et ceux qui occupaient Athènes, la ville aux belles et fortes murailles»,*

il faut entendre qu'il désigne comme ayant pris part à l'expédition aussi bien les peuples de la Mégaride actuelle [que ceux de l'Attique proprement dite]. En veut-on la preuve démonstrative ? Les Anciens désignaient l'Attique sous le nom d'Ias ou d'Ionie et quand le poète dit (*Ibid*. XIII, 685) :

*«Là étaient les Béotiens et les Ioniens»,*

il entend par Ioniens les habitants de l'Attique ; mais la Mégaride faisait alors notoirement partie de l'Ionie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.6]] [6] On sait en effet qu'à la suite de longues contestations sur leurs limites respectives, et notamment sur la possession de la Crommyonie, les Péloponnésiens et les Ioniens convinrent d'ériger dans l'Isthme même, en un lieu déterminé, une stèle portant sur la face qui regardait le Péloponnèse cette inscription : «Ceci est le Péloponnèse et non l'Ionie», et sur celle qui regardait Mégare cette autre inscription : «Ceci n'est pas le Péloponnèse, mais bien l'Ionie».  
  
J'ajoute que les Atthidographes, parmi toutes leurs divergences d'opinion, s'entendent généralement sur un point (je ne parle bien entendu que des principaux), c'est que Pandion ayant eu quatre fils, Aegée, Lycus, Pallas et Nisus, et ayant voulu partager l'Attique en quatre lots, la Mégaride échut à Nisus, le quatrième fils, qui y fonda Nisée. Suivant Philochore, le royaume de Nisus s'étendait depuis l'Isthme jusqu'à Pythium, mais Andron en recule les limites jusqu'à Eleusis et au champ Thriasien. Sur la distribution même des lots entre les quatre frères, fait très diversement exposé par les auteurs, qu'il nous suffise de citer le témoignage de Sophocle. Voici les propres paroles qu'il met dans la bouche d'Aegée :  
  
«Mon père a décidé dans sa sagesse que j'irais prendre possession de l'Acté [ou rivage occidental de la contrée], tel est le lot qu'il m'a assigné à titre d'aîné ; [au second de ses fils], à Lycus, il a destiné [la côte opposée], le riant jardin qui regarde l'Eubée ; il a fait ensuite en faveur de Nisus, un domaine à part de tout le canton qui avoisine les roches de Soiron ; quant aux terres qui se prolongent vers le midi, elles ont été attribuées par lui au plus rude de ses enfants, père lui-même d'une race de géants, elles forment le lot de Pallas».  
  
Or, ces différentes preuves n'établissent-elles pas que la Mégaride faisait anciennement partie de l'Attique ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.7]] [7] Mais après le retour des Héraclides et le partage du Péloponnèse qui intervint alors, beaucoup des anciens habitants, s'étant vu chasser par les conquérants et par les Doriens qui les accompagnaient, durent passer en Attique. Mélanthus, roi de Messène, était du nombre, et, comme il avait été vainqueur en combat singulier de Nanthus, chef des Béotiens, les Athéniens spontanément l'élurent pour leur roi. La population de l'Attique cependant s'était considérablement accrue par l'arrivée de tous ces émigrants, les Héraclides alors prirent peur, et, comme ils étaient d'ailleurs excités par les Péloponnésiens, par les Corinthiens surtout et les Messéniens, jaloux de l'Attique, les premiers pour raison de voisinage, les seconds parce que l'Attique avait alors pour roi Codrus, propre fils de Mélanthus, ils envahirent l'Attique à main armée. Vaincus en bataille rangée, ils durent évacuer le reste du pays, mais ils retinrent la Mégaride, y fondèrent la ville de Mégare, et, ayant transformé les habitants, tous Ioniens jusque-là, en une population dorienne, ils firent disparaître la stèle qui séparait naguère les possessions des Ioniens de celles des Péloponnésiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.8]] [8] Malgré les nombreuses révolutions dont elle a eu à souffrir, la ville de Mégare est encore debout. On sait qu'elle possédait naguère jusqu'à une école philosophique, dite*école de Mégare*parce qu'elle remontait à Euclide, disciple de Socrate et mégarien de naissance, tout comme l'école d'Elée, qu'a illustrée, entre autres philosophes, Pyrrhon, remontait à Phédon l'éléate, autre disciple de Socrate, et l'école d'Erétrie à l'érétrien Ménédème. Le territoire de Mégare est, comme celui de l'Attique, d'une extrême stérilité ; il est, en effet, dans la plus grande partie de son étendue, couvert par les monts Onées, longue arête qui part des roches Scironides et ne se termine qu'à la Béotie et au Cithéron, formant ainsi la séparation entre la mer sur laquelle s'ouvre la port de Nisée et la mer [qui baigne Pagie] autrement dit la mer Alcyonide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.9]] [9] Dans le trajet de Nisée à la frontière de l'Attique, on rencontre cinq îlots qui précèdent Salamine. Cette dernière île, longue de 70 stades environ, d'autres disent de 80, contient une ville de même nom. La vieille ville, aujourd'hui déserte, était tournée vers Aegine et regardait par conséquent le midi : on connaît le vers d'Eschyle,

*«Aegine regarde le point de l'horizon d'où souffle le Notus».*

Mais la ville actuelle est située au fond d'un golfe sur une espèce de presqu'île qui de loin paraît appartenir à l'Attique. Salamine, dans l'antiquité, a porté différents noms, notamment ceux de Sciras et de Cychrea, empruntés aux mêmes héros que rappellent, d'une part, l'épithète de*Scirade*attribuée à Minerve, le nom de Scira donné à une petite localité d'Attique, la cérémonie religieuse dite*de Sciros*et le mois de Scirophorion, et, d'autre part, le serpent Cychridès, dont parle Hésiode, et qui, nourri d'abord par le héros Cychrée, fut chassé par Euryloque à cause des ravages qu'il exerçait dans l'île, et passa à Eleusis, où il fut recueilli par Cérès et devint le serviteur familier de la déesse. Salamine s'est encore appelée Pityussa, mais d'un des produits de son sol. Quant à son illustration, elle la doit et à ses anciens rois les Aeacides, à Ajax surtout, fils de Télamon, et à ce combat naval livré dans ses eaux où elle fut témoin de la victoire des Grecs sur Xerxès et de la fuite honteuse de ce prince. Disons pourtant qu'Aegine, tant à cause de sa proximité que de l'empressement avec lequel elle mit toute sa flotte au service des alliés, partage avec Salamine la gloire de ce mémorable événement. - Salamine a pour principal cours d'eau le Bocarus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.10]] [10] Cette île qui actuellement dépend d'Athènes avait été anciennement un sujet de vives contestations entre Athènes et Mégare. C'est même à l'occasion de cette querelle que Pisistrate, d'autres disent Solon, aurait dans le*Catalogue des vaisseaux*, immédiatement après le vers :

*«Ajax avait amené de Salamine douze vaisseaux» (*Il. II, 557),

inséré frauduleusement celui-ci :

*«Il les vint ranger là où se tenaient les phalanges athéniennes»,*

et cela dans le but d'user ultérieurement du témoignage d'Homère pour établir que l'île de Salamine, dès le principe, appartenait aux Athéniens. Mais les critiques n'ont pas admis ce vers que trop d'autres passages dans Homère contredisent. Comment expliquer en effet qu'ailleurs Ajax se trouve occuper l'extrémité de la ligne des vaisseaux, non plus avec les Athéniens, mais avec les Thessaliens de Protésilas :

*«Là étaient les vaisseaux d'Ajax et ceux de Protésilas» (*Ibid. XIII, 681) ;

qu'ailleurs encore, c'est-à-dire dans la Revue qu'il passe de l'armée des Grecs (*Ibid*. IV, 327), Agamemnon

*«trouve le fils de Pétéus, Ménesthée, ce hardi dompteur de chevaux, debout et entouré des Athéniens, bouillants d'ardeur, et tout à côté le prudent Ulysse, guidant les bataillons céphalléniens»,*

tandis qu'il s'était dirigé à l'opposite pour rencontrer Ajax et les Salaminiens :

*«Il s'avance alors vers les deux Ajax» (*Il. IV, 273),

et que là à côté d'eux il avait trouvé Idoménée :

*«Idoménée venait après» (*Ibid. III, 230),

Idoménée, notez bien, et non pas Ménesthée ? Du reste, s'il paraît avéré que les Athéniens ont voulu tirer parti de ce prétendu témoignage d'Homère, de leur côté les Mégariens passent pour leur avoir riposté par l'interpolation des deux vers suivants (*Ibid*. II, 557) :

*«Ajax conduisait les vaisseaux de Salamine et ceux de Polichna, d'Aegirussa, de Nisaea et de Tripodes».*

Tous ces lieux-là, en effet, appartiennent à la Mégaride. Seulement Tripodes s'appelle aujourd'hui Tripodiscium : l'agora actuelle de Mégare en est tout près.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.11]] [11] De cette autre circonstance, que la prêtresse de Minerve Poliade, à qui il est interdit de jamais manger de fromage frais fait dans le pays et à qui pour cette raison l'on n'en sert jamais que d'étranger, mange pourtant volontiers du fromage de Salamine, quelques auteurs infèrent que Salamine a été de tout temps une terre étrangère par rapport à l'Attique, mais c'est mal raisonner. Comme on sert en effet à ladite prêtresse du fromage provenant d'autres îles qui dépendent, elles, notoirement de l'Attique, il est évident que, dans la pensée de ceux qui dans le principe instituèrent cet usage sacré, il suffisait qu'une denrée eût passé la mer pour être réputée de provenance étrangère. Néanmoins il paraît probable que Salamine avait commencé par former un Etat indépendant, tandis que Mégare faisait primitivement partie intégrante de l'Attique. - C'est sur le rivage qui fait face à Salamine que vient aboutir la frontière commune à la Mégaride et à l'Attique : deux montagnes connues sous le nom de*Kerata*en marquent l'extrémité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.12]] [12] Passé cette frontière, la ville d'Eleusis se présente la première, avec son temple de Cérès Eleusinienne et ce*sêcos*ou sanctuaire mystique, bâti sur un plan assez vaste pour pouvoir contenir autant de monde qu'un théâtre par le même Ictinus, qui, du temps que Périclès avait à Athènes la surintendance des travaux publics, y éleva dans l'Acropole en l'honneur de Minerve le temple du Parthénon. La ville d'Eleusis est au nombre des dèmes de l'Attique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.13]] [13] Le champ Thriasien, avec la plage et le dème de même nom, lui succède ; puis, après avoir dépassé la pointe d'Amphialé que domine une carrière de marbre, on arrive à ce détroit large à peine de deux stades où se fait habituellement la traversée entre la côte d'Attique et Salamine, et que Xerxès avait entrepris de combler quand il se vit prévenu par la bataille de Salamine et la dispersion de sa flotte. Ici près, sont les Pharmacusses, deux petites îles, dans la plus grande desquelles on montre un tombeau de Circé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.14]] [14] Au-dessus de cette partie du rivage est le mont Corydallus, avec le dème des Corydalléens ; puis viennent successivement le Phorônlimen, Psyttalie, îlot désert et rocheux qu'on a quelquefois appelé la*taie du Pirée*, une autre petite île tout à côté appelée Atalanté comme l'île située entre l'Eubée et la Locride, un troisième îlot (tout pareil celui-là à Psyttalie), enfin le Pirée, qui compte aussi parmi les dèmes de l'Attique, et, après le Pirée, Munychie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.15]] [15] Munychie est une colline qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île, et qui se trouve percée à l'intérieur de cavernes et de galeries, les unes naturelles, les autres artificielles, mais pouvant toutes servir d'habitations. Trois ports à chenal étroit s'ouvrent au pied de ce promontoire. Par ses fortifications et par son plan général, Munychie anciennement ressemblait à la ville de Rhodes : elle comprenait dans son enceinte le Pirée et ses différents ports ou bassins, avec toutes leurs dépendances, avec le bel arsenal notamment qu'y a bâti Philon. C'était, comme on le voit, un établissement maritime en rapport avec l'importance de la flotte athénienne, Athènes, à cette époque, n'entretenant jamais moins de quatre cents vaisseaux. Au mur d'enceinte de Munychie venaient aboutir les*skeles*, longs murs tirés au cordeau depuis Athènes sur un espace de quarante stades, et destinés à relier cette ville au Pirée. Mais tant de guerres successives ont ruiné le mur d'enceinte et les fortifications de Munychie, et réduit le Pirée à n'être plus qu'une chétive bourgade dans le voisinage des ports et du temple de Jupiter Sauveur. Les stoïdes de ce temple cependant ont conservé quelques belles peintures, oeuvres d'artistes éminents, et l'hypaethre est encore décoré de quelques-unes de ses statues. En revanche, les longs murs ont eux-mêmes disparu : rasés une première fois par les Lacédémoniens, ils ont été définitivement démolis par la main des Romains, quand, après un long siège, Sylla eut emporté d'assaut le Pirée et l'Asty.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.16]] [16] L'Asty ou ville proprement dite est un rocher qui s'élève du milieu de la plaine et qu'environnent de tous côtés des habitations. Au faîte même du rocher s'élève le sanctuaire de Minerve, composé et de l'ancien temple dit*de Minerve Poliade*, où brûle une lampe qui ne s'éteint jamais, et du Parthénon, construit par Ictinus et décoré de la statue de la déesse en ivoire, chef-d'oeuvre de Phidias. Mais ici, en présence de tout ce qui a été écrit de panégyriques, de dithyrambes, pour glorifier les merveilles d'Athènes, j'ai peur de me laisser aller à de trop longs développements qui risqueraient d'altérer les justes proportions de mon livre. Les paroles d'Hégésias me reviennent en mémoire : «Je découvre l'Acropole, et aussitôt je crois voir le colossal trident s'agiter devant moi ; j'aperçois Eleusis, et soudain l'enthousiasme mystique s'empare de mes sens. Là bas est le Léocorium ; ici près, le Théséum. Mais comment tout nommer, tout décrire, quand tout dans l'Attique rappelle les dieux qui l'ont choisie pour demeure et les héros qui furent les ancêtres des générations présentes ?» Effectivement, Hégésias se borne à indiquer un seul des monuments de l'Acropole, bien différent en cela de Polémon le Périégète, qui a consacré quatre livres rien qu'à l'énumération des pieuses offrandes que l'Acropole renferme ; et pour toutes les autres parties, soit d'Athènes, soit de l'Attique, son procédé est le même : il dit qu'Eleusis est l'un des cent soixante-dix, voire des cent soixante-quatorze dèmes qu'on prétend exister en Attique, mais il s'en tient là, sans nommer un seul dème de plus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.17]] [17] Et cependant à ces dèmes (sinon à tous, du moins au plus grand nombre) se rattachent maintes légendes sacrées, maints souvenirs historiques. Aphidna rappelle l'enlèvement d'Hélène par Thésée et les cruelles représailles des Dioscures après qu'ils eurent délivré leur soeur ; Marathon rappelle la grande bataille contre les Perses, et Rhamnus cette statue de Némésis due au ciseau de Diodote, d'autres disent d'Agoracrite de Paros, mais digne, à coup sûr, par sa perfection, par la justesse de ses proportions et, la beauté de ses lignes, de rivaliser avec les plus belles oeuvres de Phidias. D'autre part on se souvient que Decélie a servi de place d'armes aux Péloponnésiens pendant toute la guerre décélique, et que Phylé a été l'asile d'où Thrasybule a ramené les proscrits du parti populaire au Pirée et du Pirée à Athènes ; et nous pourrions citer encore maint autre dème dont le nom évoque ainsi des souvenirs historiques. Il y a plus, [chaque monument rappelle un mythe, une tradition,] le Léocorium a sa légende et le Théséum la sienne, et l'on peut en dire autant du Lycéum, voire de ce monument que la mort du roi qui l'avait dédié a laissé inachevé et qu'on nomme indifféremment l'Olympiéum ou l'Olympium. Bref, il en est de même de l'Académie et des Jardins des philosophes, de l'Odéon, du Poecile et de cette quantité de temples qu'on rencontre dans Athènes, et qui tous possèdent aujourd'hui encore des chefs-d'oeuvre des plus grands maîtres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.18]] [18] Mais ce qui allongerait bien davantage, ce serait de rechercher, parmi toutes les controverses des auteurs, quels ont été à partir de Cécrops les archégètes ou fondateurs successifs de l'illustre cité. On en peut juger en voyant combien de noms elle leur a empruntés, puisqu'elle s'est appelée tour à tour, à ce qu'on prétend, Actaea en mémoire d'Actaeon, Atthis et Attiké en mémoire d'Atthis, fille de ce Cranaüs qui, lui même, avait mérité que le nom de*Cranai*fût donné à l'ensemble des habitants de l'Attique, Mopsopia et Ionia en mémoire de Mopsopus et d'Ion, fils de Xuthus, Posidonia enfin et Athenae du nom de ses deux divinités tutélaires, sans compter que, comme il a été dit ci-dessus, les Pélasges paraissent s'être, dans leurs migrations, avancés jusqu'en Attique, et y avoir reçu des indigènes, en raison de leurs habitudes errantes et vagabondes, le nom de*Pélarges*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.19]] [19] Plus est vif, du reste, le sentiment d'intérêt et de curiosité qui s'attache aux beautés et illustrations d'un pays, plus celles-ci ont déjà provoqué de recherches et de controverses savantes, plus l'on s'expose aux sévérités de la critique si l'on s'écarte, en ce qui concerne ledit pays, de l'exactitude historique. Prenons un exemple : pourquoi, dans son*Catalogue*ou*Dénombrement des fleuves*, Callimaque trouve-t-il si ridicule qu'on ait osé nous montrer les jeunes Athéniennes*allant puiser l'eau pure de l'Eridan*, «c'est-à-dire une eau dont les bestiaux eux-mêmes ne voudraient pas ?» Aujourd'hui, l'eau de l'Eridan, au moins celle de ses sources (lesquelles sont situées en dehors de la porte de Diocharès, tout auprès du Lycée), passe pour être parfaitement pure et potable, et l'on avait même bâti naguère dans le voisinage de ces sources une fontaine qu'elles alimentaient abondamment d'excellente eau. Mais il en serait aujourd'hui autrement, qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'une eau eût été anciennement abondante et pure, pure au point d'être potable, et qu'avec le temps elle eût changé de nature. On n'en finirait pas, sans doute, si l'on voulait insister, comme nous venons de le faire, sur chaque détail en particulier, mais on ne peut cependant pas non plus tout passer sous silence, sans mentionner, ne fût-ce que sommairement, les faits principaux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.20]] [20] En conséquence, voici un court résumé emprunté à Philochore, que nous croyons devoir ajouter à ce qui précède. Comme l'Attique se trouvait exposée à la fois, du côté de la mer, aux descentes des Cariens, et, du côté de l'intérieur, aux courses des Béotiens ou Aones, Cécrops eut le premier l'idée de réunir toute la population du pays et d'en former douze villes. De ces douze villes, qui furent appelées Epacria, Decelia, Eleusis, Aphidna (ou, avec la forme du pluriel qu'on rencontre quelquefois, Aphidnae), Thoricus, Brauron, Cytherus, Sphettus, Cephisia..., Thésée, suivant la tradition, fit plus tard une seule et même cité qui est la ville actuelle. Gouvernés à l'origine par des rois, les Athéniens adoptèrent, avec le temps, le régime démocratique, et, bien que leur liberté ait eu à souffrir dans l'intervalle, soit des entreprises des tyrans tels que Pisistrate et ses fils, soit de l'établissement d'oligarchies violentes, telles que l'oligarchie des Quatre-Cents et celle des Trente tyrans que soutenaient les Lacédémoniens, en général, ils secouèrent assez facilement le joug qu'on leur avait imposé, et réussirent à maintenir leur constitution démocratique jusqu'à l'époque de la conquête romaine. Il est vrai que les rois de Macédoine durent les violenter quelque peu pour les amener à leur jurer obéissance, mais ils n'en respectèrent pas moins leur constitution dans ses traits essentiels. On a même prétendu que jamais Athènes n'avait été mieux administrée que pendant les dix années que dura le règne de Cassandre en Macédoine. Et, de fait, ce prince, qui, dans tout le reste, paraît avoir été plutôt porté à la tyrannie, témoigna aux Athéniens, une fois qu'ils eurent fait acte de soumission envers lui, une bienveillance particulière. C'est ainsi qu'il leur donna pour administrateur un des leurs, Démétrius de Phalère, disciple et ami de Théophraste, qui, loin de détruire à Athènes la constitution démocratique, s'employa au contraire à la restaurer, comme l'attestent les*Mémoires*qu'il a composés sur son administration. Mais, à la longue, la jalousie naturelle aux Athéniens et leur horreur de l'oligarchie reprirent le dessus, et, lorsque Cassandre vint à mourir, Démétrius fut forcé de s'enfuir en Egypte. Ses statues, au nombre de plus de trois cents, furent ren-versées par les insurgés et fondues : on aurait même été, disent certains historiens, jusqu'à en faire des pots de chambre. Athènes était donc encore en pleine possession de sa constitution démocratique, quand les Romains reçurent sa soumission ; eux aussi lui laissèrent son autonomie et sa liberté ; en revanche, après que la guerre contre Mithridate eut éclaté, elle dut subir les nouveaux tyrans qu'il plut au roi barbare de lui imposer, Aristion, notamment, le plus puissant et le plus violent de tous. Enfin Sylla, à la tête de l'armée romaine, reprit Athènes, il envoya Aristion au supplice et pardonna aux Athéniens, qui depuis vingt ans n'ont plus cessé de jouir d'une liberté complète, en même temps que de l'estime et de la considération des Romains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.21]] [21] Le premier dème qui se présente sur la côte après le Pirée est le dème des Phaléréens ; puis viennent ceux des Halimuses, des Aexonéens, des Alaeens-Aexoniques, des Anagyrases, suivis de ceux des Thoraeens, des Lamptréens, des Aegiliéens, des Anaphlystii et finalement des Azéniéens, ce dernier dème s'étendant jusqu'au cap Sunium. Dans cet intervalle, la côte projette différents caps, et d'abord, après le dème des Aexonéens, la longue pointe du Zoster ; puis, après le dème des Thoraeens, la pointe d'Astypalée. Chacun de ces promontoires fait face à une île ; le premier, à l'île Phabras ; le second, à l'île Elteüssa. Il y a aussi, juste à la hauteur du dème des Aexonéens, l'îe d'Hydrussa. Près d'Anaphlyste, maintenant, signalons le Panéum et le temple de Vénus Coliade, bâti en un endroit de la côte où, après la bataille de Salamine, vinrent échouer, dit-on, les derniers débris des vaisseaux des Perses. Ainsi se trouvait vérifié l'oracle d'Apollon :

*«Et les femmes du Colias allumeront leur foyer avec le bois des rames».*

En face des mêmes lieux, à une faible distance de la côte, se trouvent l'île Belbina et le Fossé de Patrocle. Mais en général tous ces îlots sont déserts.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.22]] [22] Le cap Sunium doublé, on arrive à Sunium même, chef-lieu d'un dème très considérable, puis à Thoricus et à Potamus, qui donne son nom au dème des Potamii. Viennent ensuite Prasia, Stiria, Brauron, avec le temple de Diane Brauronie et [Halae Araphén]ides avec celui de Diane Tauropole, puis Myrrhinus, Probalinthus et Marathon, où Miltiade extermina l'armée persane commandée par Datis, avant d'avoir été rejoint par les Spartiates que retenait l'attente de la pleine lune. C'est aussi à Marathon que la Fable a placé le théâtre des ravages de ce taureau furieux qui tomba sous les coups de Thésée. Passé Marathon, on arrive à Tricorynthus, puis à Rhamnus, où Némésis a ce fameux temple ; enfin, à Psaphis, dépendance d'Orope. Ici près doit être le*mantéum*ou sanctuaire prophétique d'Amphiaraüs, toujours fort révéré des populations, et qui s'élève, dit-on, juste à l'endroit où Amphiaraüs fuyant vit

*«Le sol thébain, ce sol poudreux, s'ouvrir sous ses pas pour l'engloutir, lui, ses armes et son char».*

Ainsi parle Sophocle. Bâtie comme elle est sur la frontière même de l'Attique et de la Béotie, Orope a été naturellement un sujet de fréquentes contestations entre les deux pays. La partie de la côte que nous venons de décrire présente, en face de Thoricus et de Sunium, une île déserte, d'aspect très âpre et de forme allongée, pouvant bien mesurer soixante stades : c'est l'île Héléné, la même, à ce que prétendent certains auteurs, qu'Homère a voulu désigner dans ce passage de l'entretien de Pâris et d'Hélène (*Il*. III, 443) :

*«Non, même dans ce premier moment d'ivresse, quand, fuyant avec toi sur mon vaisseau rapide  
loin de la riante Lacédémone, j'atteignis file de Cranaé, et qu'il me fut donné de jouir enfin de ta beauté, de ton amour...».*

On conçoit en effet qu'en souvenir de la première union des deux amants on ait appelé Héléné la Cranaé d'Homère. Immédiatement après Héléné, l'Eubée commence à border la côte de l'Attique. Etroite et longue comme Héléné, cette île s'étend aussi dans le sens de la longueur du continent. Le trajet par mer du cap Sunium à la pointe méridionale de l'Eubée, autrement dit au cap Leucé Acté, est de 300 stades. [Mais nous n'ajouterons rien pour le moment] au sujet de l'Eubée, [comptant donner plus loin, de cette île, une description spéciale.] Quant aux dèmes de l'intérieur de l'Attique, ils sont si nombreux qu'il serait en vérité par trop long de les énumérer tous.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.23]] [23] Des différents sommets de l'Attique les plus renommés sont l'Hymette, le Brilesse et le Lycabette, auxquels on peut joindre le Parnès et le Corydalle. Les plus belles carrières de marbre, c'est-à-dire celles qui donnent le marbre dit*hymettien*et le marbre pentélique, sont dans le voisinage même d'Athènes. L'Hymette, comme on sait, donne aussi d'excellent miel. Mais les mines d'argent de l'Attique, qui naguère étaient très productives, se trouvent aujourd'hui complétement épuisées ; le rendement dans ces derniers temps en était même si faible, si peu en rapport avec le travail et la dépense, que les fermiers ont eu l'idée de remettre à la fonte les déblais et les scories des premières exploitations, et ont réussi ainsi à extraire encore une certaine quantité d'argent pur, tant les Anciens étaient inhabiles à traiter le minerai. Il est remarquable que le miel des cantons où sont les mines d'argent est aussi supérieur au miel du reste de l'Attique, que celui-ci l'est au miel des autres pays. On le connaît sous le nom de miel*akapniste*, qui rappelle le procédé employé pour le recueillir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.1.24]] [24] Passons aux fleuves ou cours d'eau de l'Attique. Le Céphise, après avoir pris sa source dans le dème des Trinéméens, traverse la plaine où sont les bourgs de Géphyra et des Géphyrismes, coupe ensuite les*skèles*ou longs murs qui relient Athènes au Pirée, et vient finir son cours sur le territoire de Phalère. Véritable torrent pendant tout le reste de l'année, le Céphise en été est complétement dépourvu d'eau. Telle est aussi, et d'une façon encore plus marquée, la nature de l'Ilissus, qu'on voit déboucher à la mer dans le même endroit du rivage que le Céphise, mais qui vient d'un point opposé de la ville, à savoir des terrains situés au-dessus de l'Agora et du Lycée. C'est là, en effet, qu'est la source de l'Ilissus si poétiquement décrite dans le*Phèdre*de Platon.  
  
Ici s'arrêtera notre description de l'Attique.

### **IX, 2 - La Béotie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.1]] [1] Le pays qui succède à l'Attique est la Béotie, mais, avant de procéder à la description de cette contrée et de celles qui lui font suite, nous croyons devoir rappeler, pour plus de clarté, ce que nous avons dit ci-dessus. «De Sunium à Thessalo[nicé], [disions-nous,] la côte de la Grèce court droit au nord, [ou plutôt au nord-ouest,] entre la mer à l'est et les différents districts de l'intérieur à l'ouest, lesquels forment autant de bandes parallèles se déployant [d'un bord à l'autre], [L'Attique,] qui se présente en premier, forme, en effet (la Mégaride comprise), une espèce de bande [ayant pour côté oriental] le littoral depuis Sunium jusqu'à Orope, c'est-à-dire jusqu'à la [frontière béotien]ne, pour côté occidental l'isthme et la mer [Alcyonide] prise depuis Pagae jusqu'au [territoire] de Créüsa [en Béotie] et pour ses deux autres côtés, d'une part, le littoral [entre Sunium] et l'isthme, d'autre part cette chaîne de montagnes à peu près [parallèle audit littoral] qui sépare l'Attique [de la Béotie]. - La Béotie, à son tour, nous représente une seconde bande qui s'étend de l'est à l'ouest entre la mer d'Eubée et le golfe de Crissa. De même longueur à peu près que l'Attique (l'Attique est peut-être une idée plus longue), la Béotie lui est très supérieure par la qualité de son sol».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.2]] [2] Ephore signale encore, comme un grand avantage de la Béotie sur les contrées qui l'avoisinent, cette double circonstance qu'elle est seule à être baignée par trois mers à la fois, seule aussi à posséder tant de ports. Et le fait est qu'en même temps qu'elle reçoit par les golfes de Crissa et de Corinthe les marchandises venant d'Italie, de Sicile et de Libye, à l'opposite, c'est-à-dire vers l'Eubée, où son littoral au-dessus et au-dessous de l'Euripe présente en réalité deux côtes distinctes (celle d'Aulis et de Tanagra d'une part, celle de Salganée et d'Anthédon de l'autre), elle se trouve toucher à la fois à la mer qui baigne l'Egypte, Chypre et les îles, et à cette autre mer qui forme sur les côtes de la Macédoine la Propontide et l'Hellespont. Ephore ajoute que l'Eubée, par suite du peu de largeur de l'Euripe, qui a permis de jeter d'un bord à l'autre ce pont de deux plèthres, peut être considérée comme faisant partie de la Béotie. Placée dans des conditions si éminemment favorables, la Béotie, au jugement d'Ephore, semblait naturellement appelée à exercer l'hégémonie sur la Grèce entière, mais, faute d'une culture et d'une éducation philosophique suffisante, les chefs qu'elle se donna successivement ne purent, malgré quelques succès signalés, assurer d'une manière durable sa prépondérance politique. On le vit bien par l'exemple d'Epaminondas, car à peine ce grand homme eut-il succombé, que les Thébains, qui commençaient à goûter les douceurs de l'hégémonie, en furent dépouillés pour jamais. Leur tort avait été (c'est toujours Ephore qui parle), de négliger les belles-lettres et les autres agréments de la vie sociale, pour ne s'attacher qu'aux vertus guerrières. Ephore aurait dû ajouter qu'ici la culture de l'esprit était d'autant plus nécessaire qu'il s'agissait de dominer sur des peuples grecs et non sur des barbares, toujours plus sensibles, on le sait, à la supériorité de la force qu'à celle de l'intelligence. Et c'est ce que les Romains ont bien compris : tant qu'ils n'ont eu à combattre que des peuples plus sauvages qu'eux, ils ont cru pouvoir se passer de ces exercices de l'esprit ; mais quand ils ont commencé à avoir affaire à des nations, à des races plus civilisées, ils se sont appliqués à acquérir aussi la culture intellectuelle, et ont pu prétendre alors à l'empire du monde.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.3]] [3] Pour en revenir à la Béotie, ses premiers habitants étaient justement des Barbares : c'étaient les Aones, les Temmices, race errante venue en dernier lieu de Sunium, les Lélèges aussi et les Hyantes. Puis le pays tomba au pouvoir des Phéniciens, compagnons de Cadmus, et ce héros, ayant bâti la Cadmée, fonda dans le pays une monarchie héréditaire. Ses descendants, à leur tour, ajoutèrent Thèbes à la Cadmée et maintinrent leur prépondérance sur la plus grande partie de la Béotie, jusqu'au moment où éclata la guerre des Epigones. A cette époque il leur fallut évacuer Thèbes, mais ils ne tardèrent pas à y rentrer. Chassés de nouveau par les Thraces et les Pélasges, ils passèrent en Thessalie et y restèrent longtemps associés aux Arnéens, assez longtemps même pour que l'établissement commun prît, à cause d'eux, le nom de Béotie. Quand ils revinrent dans leurs foyers, on faisait à Aulis les premiers préparatifs de la grande expédition que devaient conduire en Asie les fils d'Oreste. Ayant alors annexé à la Béotie toute l'Orchoménie (les deux pays jusque-là n'avaient eu rien de commun, et c'est pour cette raison qu'Homère, dans son*Catalogue*, au lieu de confondre les Orchoméniens avec les Béotiens, leur assigne, sous le nom de Minyens, une place à part), ils purent, avec ce surcroît de forces, rejeter les Barbares hors du pays. Les Pélasges se réfugièrent à Athènes et donnèrent leur nom à l'un des quartiers de la ville, le Pélasgicum (ils s'étaient établis apparemment au pied de l'Hymette). Quant aux Thraces, ils avaient été refoulés jusqu'au Parnasse. A leur tour les Hyantes fondèrent en Phocide la ville de Hyampolis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.4]] [4] On lit dans Ephore le trait suivant. Les Thraces venaient de conclure avec les Béotiens une suspension d'armes, quand, s'étant aperçus que ceux-ci, sur la foi de la trêve, se gardaient plus négligemment qu'à l'ordinaire, ils dirigèrent contre leur camp une attaque nocturne. Les Béotiens, [cependant,] les repoussèrent ; et, comme ils leur faisaient honte d'avoir ainsi violé l'armistice, ils prétendirent, eux, ne l'avoir en aucune façon violé,puisque le traité ne stipulait rien que pour les jours, et qu'ils n'avaient attaqué que la nuit. De là serait venue, suivant Ephore, la locution proverbiale : «Vraie subtilité de Thrace !». Ephore raconte aussi comment, pendant cette même guerre, des députés pélasges, envoyés [à Dodone] pour consulter l'oracle, s'y rencontrèrent avec des théores béotiens. Qu'avait-il été répondu aux Pélasges ? Ephore déclare n'en rien savoir, mais il rapporte textuellement la réponse de la prophétesse aux Béotiens : «Un sacrilège vous vaudra la victoire». Or, cette réponse parut suspecte aux théores béotiens ; ils pensèrent qu'en s'exprimant de la sorte la prophétesse avait écouté la voix du sang et voulu servir les intérêts des Pélasges (l'oracle de Dodone, comme on sait, est d'origine pélasgique) ; et, s'emparant de la pauvre femme, ils la jetèrent dans un brasier ardent. Ils s'étaient dit apparemment : «Qu'elle ait ou non prévariqué, nous aurons toujours, nous, agi au mieux, car nous l'aurons punie comme elle le méritait si elle a prononcé un faux oracle, et nous n'aurons fait que lui obéir si ses paroles étaient sincères». Les surveillants du temple, ajoute Ephore, ne se crurent pas en droit de faire périr sans jugement et dans l'enceinte sacrée les auteurs de l'attentat, mais ils les mirent en accusation et les citèrent au tribunal des prêtresses, des prophétesses pour mieux dire, réduites à deux, par le meurtre de leur compagne. Seulement, sur la réclamation des accusés que la loi ne reconnaissait nulle part à des femmes le droit de juger, on adjoignit aux deux prophétesses un même nombre d'hommes. Or, les hommes prononcèrent l'acquittement et les femmes la condamnation, et, les voix se trouvant partagées également, l'opinion favorable aux accusés prévalut. Voilà d'où vient qu'à Dodone, par exception, ce sont toujours des hommes qui transmettent et expliquent aux Béotiens les réponses de l'oracle. Veut-on savoir, du reste, comment les prophétesses avaient interprété l'oracle en question ? Suivant elles, la volonté expresse du dieu était que les Béotiens enlevassent chaque année de quelqu'un de leurs temples un trépied sacré et qu'ils l'envoyassent à Dodone. Les Béotiens, dit Ephore, se conformèrent à la volonté du dieu, et tous les ans, par leur ordre, on dérobe, de nuit, dans un de leurs temples, un trépied sacré, qu'on cache sous des couvertures et qu'on expédie ensuite mystérieusement à Dodone.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.5]] [5] Postérieurement à ces événements, les Béotiens prirent part à la grande migration aeolienne conduite par Penthilus ; ils en faisaient même la principale force, de sorte qu'on a qualifié souvent cette migration de colonie béotienne. Bien longtemps après, lors des opérations de l'armée persane autour de Platées, la Béotie eut beaucoup à souffrir. Mais elle ne tarda pas à se relever, tellement qu'on vit les Thébains, après deux mémorables victoires sur les Lacédémoniens, prétendre à l'hégémonie de la Grèce. Malheureusement Epaminondas vint à tomber sur le champ de bataille, et il leur fallut renoncer à leurs ambitieuses espérances. Ils se chargèrent pourtant encore de venger l'injure commune des Grecs contre les Phocidiens violateurs du temple de Delphes, mais cette guerre les affaiblit beaucoup, et, quand les Macédoniens attaquèrent la Grèce, ils ne purent prévenir la prise et la ruine de leur ville ; les Macédoniens, il est vrai, la leur rendirent plus tard relevée, restaurée de leurs propres mains, mais leurs affaires depuis lors allèrent toujours de mal en pis, et c'est à peine si aujourd'hui Thèbes a conservé l'apparence d'un gros bourg. Toutes les autres villes de la Béotie, du reste, ont décliné dans la même proportion ; il n'y a que Tanagre et Thespies qui, comparées aux autres, soient restées passablement florissantes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.6]] [6] Mais il est temps de procéder à la description chorographique du pays : pour cela, partons de la côte contiguë à l'Attique et faisant face à l'Eubée, nous rencontrons d'abord Orope et le Hiéros-limên ou Port-Sacré, autrement dit Delphinium, situé juste à la hauteur de la vieille ville d'Erétrie et à 60 stades de distance en ligne directe. Orope est après Delphinium, à 20 stades plus loin ; juste vis-à-vis est la ville actuelle d'Erétrie, mais entre deux le trajet direct n'est plus que de 40 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.7]] [7] Vient ensuite Délium, avec son temple d'Apollon, bâti sur le modèle de celui de Délos : c'est une petite ville dépendante de Tanagre et distante de 30 stades d'Aulis. Les Athéniens, comme on sait, essuyèrent ici une défaite complète et furent mis en pleine déroute. Dans le désordre de cette déroute, Xénophon, fils de Gryllus, tomba de cheval et resta étendu sur le soi. Socrate le philosophe, qui servait dans l'infanterie, l'aperçut, et, comme le cheval avait disparu, il prit le blessé sur ses épaules et le porta, l'espace de plusieurs stades, jusqu'au lieu où les fuyards avaient pu être ralliés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.8]] [8] Après Délium est un port spacieux appelé Bathys-limên. Aulis, qui lui succède, est un endroit rocheux, un simple bourg du territoire des Tanagréens. Le port d'Aulis pouvant à peine contenir cinquante embarcations, il est probable que c'est dans le grand port, [dans le Bathys-limên,] que la flotte des Grecs s'était donné rendez-vous. L'Euripe, l'Euripe de Chalcis, commence ici près : la distance depuis Sunium mesure [5]70 stades. J'ai déjà dit qu'un pont de deux plèthres a été jeté sur ce détroit. Aux deux extrémités du pont, du côté de la Béotie comme du côté de Chalcis, s'élève une tour à laquelle donne accès une galerie souterraine. Au sujet des marées de l'Euripe, nous nous bornerons à répéter ce qu'on dit, qu'il se produit dans ce détroit sept changements de courant par jour et autant par nuit ; mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher la cause du phénomène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.9]] [9] Non loin de ià, sur une hauteur, est la petite localité de Salganée, ainsi nommée de ce pilote béotien qui y a été enseveli. Ce Salganée avait guidé la flotte des Perses dans les eaux de l'Eubée depuis le golfe Maliaque, et l'on allait atteindre l'Euripe, quand l'amiral des Perses, Mégabate, le fit mettre à mort comme un traître qui avait à dessein égaré sa flotte au fond d'un impasse, mais le chef barbare ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé, et, pour témoigner hautement de ses regrets, il voulut honorer son innocente victime d'un tombeau magnifique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.10]] [10] Signalons encore dans le voisinage d'Orope la localité de Graea, avec son temple d'Amphiaraüs et ce tombeau de Narcisse d'Erétrie appelé le Silencieux, parce que l'usage veut qu'en passant devant on garde le silence. Quelques auteurs font de Graea et de Tanagra une seule et même ville. [On peut affirmer avec plus de certitude] que les noms de Tanagrique et de Poemandride désignent le même canton, et que les Tanagréens sont souvent appelés les Géphyréens. Quant à l'Amphiaraeum de Graea, il n'est autre que celui de Cnopie près Thèbes, dont [un oracle] ordonna naguère le déplacement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.11]] [11] Mycalessus, autre bourg du canton de Tanagre, est situé sur la route [qui va de] Thèbes à Chalcis. Dans son voisinage, et toujours dans les limites de la Tanagrique, est le bourg d'Harma, aujourd'hui désert. Cette localité, qui tire son nom de l'*harma*ou char d'Amphiaraüs, ne doit pas être confondue avec l'Harma de l'Attique, lequel se trouve dans le voisinage de Phylé, chef-lieu d'un dème limitrophe de la Tanagrique. C'est à ce second Harma que se rapporte le proverbe : «Quand il éclairera du côté d'Harma». Un éclair parti de ce point de l'horizon était le signe que l'oracle avait recommandé à l'attention des Pythaïstes d'Athènes, et qui devait décider du départ pour Delphes de la pompe sacrée. L'observation commençait trois mois avant le départ et durait trois jours et trois nuits chaque mois. Elle se faisait de l'autel de Jupiter Fulgurant, lequel s'élève en dedans du mur d'enceinte, entre le Pythium et l'Olympium. Mais revenons à l'Harma de Béotie. Suivant les uns, Amphiaraüs étant tombé de son char pendant le combat, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'Amphiaraeum, le char du héros aurait continué sa course à vide jusqu'au lieu appelé depuis en commémoration de l'événement*Harma, le Char*. Suivant d'autres, il s'agirait du char d'Adraste : comme Adraste s'enfuyait, son char se serait brisé en cet endroit, et le héros n'aurait dû son salut qu'à son cheval Arion. Philochore veut que ce soit par les habitants qu'Adraste ait été sauvé, et il explique ainsi le privilège d'isopolitie que les Argiens leur ont décerné.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.12]] [12] En suivant le chemin qui monte de Thèbes vers [...], on se trouve avoir la Tanagrique à gauche [et la Parasopie] à droite. Hyria, qui dépendait autrefois du territoire de Thèbes, est aujourd'hui comprise dans les limites de la Tanagrique. La Fable y a placée le séjour d'Hyriée et cette belle scène de la naissance d'Orion que Pindare a chantée dans ses*Dithyrambes*. Hyria est près d'Aulis. S'il faut en croire certains auteurs, on appellerait aussi quelquefois du nom d'Hyria, à cause apparemment de la colonie d'Hyriéens de la Parasopie, qui y fut amenée naguère par Nyctée, père d'Antiope, l'Hysies, qui est située au pied du Cithéron et non loin d'Erythrae, l'une des villes de la Béotie intérieure. L'Argolide nous offre également un bourg du nom d'Hysies, mais les habitants de celui-ci s'appellent les Hysiates. Quant à Erythrae, il faut voir en elle la métropole de l'Erythrae d'Ionie. Héléôn, autre bourg de la Tanagrique, tire son nom des marais (*elôn*) qui l'environnent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.13]] [13] A Salganée succède Anthédon, ville pourvue d'un port et la dernière de toute cette côte de Béotie qui regarde l'Eubée, Homère en fait déjà la remarque :

*«Et l'extrême Anthédon».*

Un peu plus loin pourtant qu'Anthédon, on trouve encore deux petites villes faisant partie de la Béotie, à savoir Larymna, près de laquelle est l'embouchure du Céphise, et, au delà de Larymna, Haltes, dont le nom rappelle ces deux dèmes de l'Attique. La ville eubéenne d'Aegae, célèbre par le temple de Neptune Aegéen, dont nous avons parlé précédemment, était, dit-on, juste en face de cette partie de la côte de Béotie. On compte 120 stades pour la traversée d'Anthédon à Aegae, le trajet est beaucoup plus court quand on s'embarque dans tel autre port de la même côte. Le temple et les ruines de l'ancienne ville occupent le sommet d'une haute montagne située dans le voisinage d'Orobiae. Anthédon a de même dans son voisinage le mont Messapius, ainsi nommé du héros Messapus, le même qui, étant passé en Iapygie, donna à cette contrée son nouveau nom de Messapie. C'est aussi dans ce canton que la fable a placé l'aventure de Glaucus, dit l'anthédonien, métamorphosé, dit-on, en monstre marin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.14]] [14] Près d'Anthédon, et toujours dans les limites de la Béotie, est un lieu que la vénération publique a consacré, et qui offre encore les vestiges d'une ancienne ville. Son nom est Isos,*Isos*, et doit se prononcer avec la première syllabe brève. Quelques grammairiens pourtant soutiennent qu'il faut lire dans Homère, à la place de*Nisan te zathéên*,

*Ison te zathéên Anthêdona t'eschatoôsan,*

Homère ayant bien pu, par licence poétique et pour les besoins du vers, allonger la première syllabe d'Isos. Il est constant qu'il n'existe pas en Béotie de ville appelée Nisa : Apollodore le dit formellement dans son*Commentaire sur le catalogue des vaisseaux*. [Ce nom n'a donc que faire ici], à moins pourtant qu'Homère, connaissant en Mégaride [une ville appelée Nisa], d'origine béotienne qui plus est et [voisine du Cith]éron (l'emplacement en est aujourd'hui désert), n'ait emprunté son nom pour désigner Isos. Il est des grammairiens, d'autre part, qui préfèrent la leçon*Kreusan te zathéên*, et qui pensent qu'Homère a eu en vue le port de Thespies, Créüsa, au fond du golfe de Crisa ; il en est aussi qui lisent*Pharas te zathéas*, et entendent l'un des quatre bourgs de la tétracomie de Tanagre, composée, comme on sait, d'Héléon, d'Harma, de Mycalessus et de Pharae. Enfin, l'on a proposé la leçon*Nusan te zathéên*, qui rap pelle un bourg de l'Hélicon, nommé effectivement Nysa. - Telle est la côte de Béotie faisant face à l'Eubée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.15]] [15] Si, maintenant, nous quittons la côte et que nous nous engagions dans l'intérieur des terres, nous trouvons une suite de plaines basses, bordées de montagnes des trois autres côtés. Ces montagnes sont, au midi, la chaîne de l'Attique ; au nord, celle de la Phocide ; et au couchant le Cithéron, qui, partant des montagnes de l'Attique et de la Mégaride, vient tomber obliquement un peu au-dessus de la mer de Crisa, fait ensuite un coude dans la direction des plaines et finit là aux environs de Thèbes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.16]] [16] De ces plaines une partie est couverte de lacs, de lacs temporaires produits par le débordement des fleuves, dont les eaux y séjournent jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une issue par où s'écouler ; le reste est depuis longtemps, asséché, et se prête par sa fertilité à toute espèce de cultures. Mais le sous-sol de ces plaines est en général rempli de cavernes et de crevasses, et, à la suite de tremblements de terre (ils sont épouvantables dans ce pays), il n'est pas rare que, les anciens conduits s'obstruant, il s'en ouvre d'autres à la surface du sol ou dans le sein de la terre et que le même changement se produise dans le cours des eaux, soit que celles-ci se perdent dans des canaux souterrains, soit qu'elles forment à la surface du sol de nouveaux lacs ou de nouveaux torrents. Cela étant, on conçoit qu'une simple obstruction de ces conduits profonds suffise pour que les lacs aussitôt grossissent et atteignent en débordant les lieux habités au risque de submerger les villes et les campagnes ; que le dégorgement des conduits, au contraire, ou l'ouverture de conduits nouveaux découvre les terrains submergés, et qu'ainsi l'on puisse voir circuler tour à tour aux mêmes lieux des barques ou des piétons, et qu'une même ville puisse se trouver tantôt riveraine d'un lac, tantôt fort distante de ses bords.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.17]] [17] Ceci, du reste, peut arriver de deux façons, et sans que la ville ait à changer de place (ses maisons étant situées trop haut ou trop loin pour que la crue des eaux du lac risque jamais de dégénérer en inondation), et par le déplacement même de la ville, quand les habitants, après avoir couru de fréquents dangers par suite du voisinage des eaux, sentent la nécessité de s'assurer contre le retour de semblables craintes et se transportent dans des lieux plus distants ou plus élevés. Il résulte seulement de ces sortes de déplacement, quand les villes conservent en même temps leur ancien nom, que ce nom, convenable à l'origine parce qu'il était emprunté à quelque circonstance locale, cesse alors d'être aussi bien approprié. Le nom de Platées, par exemple, dont l'étymologie probable (*ê platê tôn kôpôn, le plat des rames*) semble indiquer que les Platéens, à l'origine, vivaient surtout du métier de mariniers, ne convient plus, maintenant que la ville est loin du lac. Et il en est de même des noms d'Hélos, d'Héléon et d'Hilesium : exacts à l'origine, quand les villes, auxquelles ils avaient été donnés, étaient situées dans le voisinage de marais, ils ont cessé de l'être aujourd'hui, soit que les villes aient été déplacées, soit que le lac qui les avoisinait ait sensiblement baissé par suite de l'ouverture subite d'émissaires ou de canaux d'écoulement. Car ceci est encore au nombre des choses possibles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.18]] [18] Rien ne le prouve mieux que l'exemple du Céphise, fleuve qui se perdait naguère dans le lac Copaïs. Incessamment grossi [par le tribut des eaux de ce fleuve], le lac menaçait d'engloutir la ville de Copae (cette ville, déjà mentionnée par Homère, est précisément celle qui a donné son nom au lac), lorsqu'à la suite d'une brusque déchirure du sol on vit, sur les bords mêmes du lac et non loin de Copae, s'ouvrir un canal souterrain, long de trente stades environ, par lequel le fleuve put sortir du lac et continuer son cours. Actuellement, en effet, on voit le Céphise reparaître près de Larymna, j'entends Larymna-la-Haute, localité de Locride qu'il ne faut pas confondre avec l'autre localité de même nom dont il a été question ci-dessus et qui est située sur la côte même de Béotie, bien que les Romains aient récemment annexé à celle-ci le territoire de Larymna-la-Haute. L'endroit même où le fleuve reparaît s'appelle Anchoé. C'est aussi le nom d'un lac des environs. A partir d'Anchoé, le Céphise se dirige vers la côte où il débouche dans la mer. Toujours est-il que du même coup la crue du lac avait cessé, et avec elle tout danger de submersion pour les villes riveraines (quelques-unes, par malheur, avaient été déjà englouties). Il arriva pourtant encore dans la suite que les émissaires du lac s'engorgèrent de nouveau : ce fut un ingénieur de Chalcis, Cratès, qui en entreprit le curage, mais les troubles survenus en Béotie le forcèrent à suspendre les travaux, bien qu'il eût déjà, comme il le marque dans sa*Lettre au roi Alexandre*, opéré d'importants desséchements sur l'emplacement de l'ancienne Orchomène, d'autres disent d'Eleusis et d'Athènes-sur-Triton, villes [bâties], à ce qu'on croit, par Cécrops, du temps que ce prince dominait jusque sur l'Ogygie (la Béotie actuelle), mais qui avaient péri dans un des débordements ultérieurs du lac. Une autre déchirure du sol près d'Orchomène aurait également servi d'émissaire au fleuve Mélas, lequel [se jette dans le Copaïs] après avoir traversé l'Haliartie et y avoir formé ces marais où croît le roseau propre à faire les flûtes. Seulement, une fois engagé dans ce canal souterrain, le Mélas ne reparaît plus, soit qu'il s'écoule là et se perde par d'imperceptibles fissures, soit qu'il ait au préalable épuisé ses eaux à former autour d'Haliarte ces marais, ces étangs, dont la présence a inspiré au poète l'épithète de*poiêenta*: on connaît le vers de l'*Iliade*(II, 503), :

*kai poiêenth'Aliarton*, «Ainsi que la verte et herbeuse Haliarte».

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.19]] [19] Les fleuves dont nous venons de parler descendent des montagnes de la Phocide. Le Céphise notamment y prend sa source près de Lilée, comme Homère le marque expressément dans ce vers :

*«Et ceux qui occupaient Lilée aux sources du Céphise».*

Traversant ensuite Elatée, chef-lieu de la Phocide, ainsi que Parapotamii et Phanotées petites places qui appartiennent encore à la Phocide, le Céphise entre en Béotie par Chéronée, y arrose les territoires d'Orchomène et de Coronée, et finit par tomber dans le lac Copaïs. Le Permessus, au contraire, et l'Olmius descendent de l'Hélicon, mais ils se réunissent au pied de cette montagne et vont se jeter aussi dans le lac Copals non loin d'Haliarte. Le Copaïs, qui compte encore maint autre tributaire, est naturellement fort grand : il mesure trois cent quatre-vingts stades de circuit, et n'a pas d'autre issue apparente que ce gouffre par où s'écoule le Céphise, joint aux marais qui bordent ses rives.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.20]] [20] Parmi ces lacs ou marais on distingue celui de Tréphie et le C[éphissis] que mentionne Homère [à propos d'Oresbius] (*Il*. V, 708) :

*«Il habitait dans Hylé, surveillant avec grand soin ses riches domaines adossés au lac Céphissis».*

Homère, effectivement, n'a point voulu parler ici du lac Copaïs, comme quelques-uns le croient, mais bien du lac Hylicé, ainsi nommé aujourd'hui du bourg d'Hylm qui l'avoisine. Quelques grammairiens, il est vrai, lisent*«os r'en Udê naiesken*(Hydé au lieu d'Hylé), mais cette leçon est évidemment vicieuse, car Hydé est le nom d'une localité de Lydie,

*«Au pied du Tmole neigeux, dans les grasses campagnes d'Hydé» (*Il. XX, 385),

et il s'agit ici d'un lieu de Béotie, comme le prouve ce détail,

*par de oi alloi naion Boiôtoi*, «Ici habitaient d'autres tribus béotiennes»,

détail dont Homère fait suivre les mots*limnê keklimenos Kêphissidi*.  
  
D'ailleurs, tandis que le Copaïs est grand et se trouve situé en dehors de la Thébaïde, l'Hylicé, qui n'a pour l'alimenter que les eaux qu'il tire du Copaïs par des canaux souterrains, est petit et se trouve placé entre Thèbes et Anthédon. Au lieu d'Hy1ae, seulement, Homère emploie toujours la forme Hylé, au singulier, avec la première syllabe tantôt longue comme dans ce vers du*Catalogue*(II, 500) :

*êd' Ylên kai Petôna*,

tantôt brève par licence poétique, comme dans ce passage de l'*Iliade*(*Ibid*. V, 708)

*os r'ev Ylê naieske*,

et dans cet autre (*Il*. VII, 221) :

*skutotomôn och'aristos Ylê eni oikia naiôn*,

où l'on a eu tort aussi d'introduire la leçon*Ydê eni*, Ajax n'ayant pas assurément fait venir son bouclier de Lydie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.21]] [21] Nous pourrions à la rigueur, en prenant pour base de la description qui va suivre l'ordre même dans lequel se succèdent ces lacs, donner à nos lecteurs le moyen de se représenter clairement par la pensée la situation respective des lieux et de suppléer ainsi au peu de méthode du poète, qui énumère pêle-mêle toutes les localités, importantes ou non ; mais il serait bien difficile, avec un si grand nombre de lieux, obscurs pour la plupart, et tous situés dans l'intérieur des terres, que nous n'intervertissions pas quelquefois l'ordre géographique. A cet égard les côtes offrent un avantage véritable : les localités qu'elles présentent sont généralement plus connues, et la mer semble prendre soin d'en dérouler elle-même aux yeux la suite exacte, c'est pourquoi nous aimons dans nos descriptions topographiques à prendre toujours la côte pour point de départ. Ici cependant, à défaut d'un pareil secours, nous suivrons [de préférence] l'ordre même qu'a suivi le poète dans l'énumération des lieux, nous contentant, quand il aura omis quelque détail que nous jugerons utile pour le but que nous nous proposons, de l'ajouter. C'est par [Hyria] et par Aulis, dont nous avons déjà parlé, qu'Homère commence son énumération.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.22]] [22] Passons à Schoenus : on nomme ainsi une localité de la Thébaïde, située sur la route d'Anthédon, à 50 stades environ de Thèbes, et que traverse un cours d'eau, le Schoenûs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.23]] [23] Scolus est un bourg de la Parasopie, placé juste au pied du Cithéron, dans un site très âpre et presque inhabitable, ce qui a donné lieu au proverbe : «Ne va pas à Scolus et ne t'y laisse pas mener». Penthée en descendait, suivant la tradition, quand il fut mis en pièces par les Bacchantes. L'une des villes du territoire d'Olynthe s'appelait également Scolus. Quant au nom de Parasopie (Parasopii), nous l'avons déjà rencontré porté par un bourg dépendant d'Héraclée-Trachinie, et riverain d'un cours d'eau du nom d'Asopus ; nous avons signalé de même en Sicyonie un troisième Asopus, ainsi qu'une vallée d'Asopie qui n'est autre que celle que ce fleuve arrose.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.24]] [24] Etéonus (ou, comme elle s'est appelée plus tard, Scarphé) appartient aussi à la Parasopie, [et par conséquent à la Thébaïde], puisque l'Asopus, ainsi que l'Isménus, traverse toute la plaine de Thèbes ; que la fontaine de Dircé et le bourg de Potnies, où la fable a placé la scène de Glaucus-le-Potniéen déchiré par les cavales Potniades, sont aux portes de Thèbes ; et que le Cithéron, qui borde le cours de l'Asopus et couvre de ses derniers rameaux différents cantons de la Parasopie, tous administrativement soumis à Thèbes, vient finir non loin de cette ville. Certains auteurs cependant rattachent au territoire de Platées Scolus, Etéone et Erythrae, se fondant sur ce que l'Asopus, qui va déboucher à la mer près de Tanagre, baigne les murs de Platées [dans son cours supérieur]. Therapna, en revanche, appartient incontestablement à la Thébaïde, et il en est de même de Teumesse, dont Antimaque s'est plu à chanter les louanges, mais trop longuement, car il énumère mille mérites que ce lieu n'a jamais possédés :

*«Je sais une petite colline souvent battue par le vent, etc.»*

Le morceau est bien connu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.25]] [25] Homère appelle Thespie la ville que nous sommes habitués à nommer Thespies : il n'est pas rare que des noms de villes aient ainsi une double forme, ou celle du singulier et du pluriel, ou celle du masculin et du féminin ; en général pourtant, ces sortes de noms n'affectent qu'une seule et même forme. La ville en question est située dans le voisinage de l'Hélicon, sur le versant méridional de cette montagne, et au-dessus du golfe de Crissa, qu'elle domine comme l'Hélicon lui-même. Créüse ou Créüsis (car on l'appelle quelquefois aussi de la sorte) sert de port à Thespies. Du même côté, c'est-à-dire du côté de l'Hélicon, le territoire de Thespies comprend Ascra, la patrie d'Hésiode. Cette ville occupe, en effet, à la droite de l'Hélicon, dans un lieu haut et escarpé, distant de Thespies de 40 stades environ, une position dont le poète, tout le premier, nous dénonce le peu d'agrément, lorsque [dans sa verte boutade] contre son propre père, il nous montre celui-ci échangeant «le riant séjour de Cume en Aeolide contre celui d'Ascra»,

*«Méchante bourgade de l'Hélicon, insalubre en hiver, incommode en été, insoutenable en tout temps».*

Par son extrémité nord, voire plutôt nord-ouest, l'Hélicon se relie à la Phocide : il aboutit de ce côté au Mychos, dernier port de la Phocide, lequel tire son nom du fait même de sa situation. Placé en effet comme il est au pied de l'Hélicon, au-dessous d'Ascra, et même de Thespies et de Créüse, arsenal de Thespies, ce port est le point, non seulement du golfe de Crisa, mais du golfe de Corinthe, pour parler d'une façon plus générale, qui paraît s'enfoncer le plus avant dans les terres. De ce port de Mychos à Créüse [la côte] mesure 9[0] stades ; on en compte, en outre, 120, depuis Créüse jusqu'à la pointe d'[0lmies]. Pagae et Oenoé, [dont nous avons déjà par]lé, se trouvent également dans la partie la plus enfoncée [du golfe de Crisa]. L'Hélicon, qui n'est guère loin, comme on voit, du Parnasse, ne le cède en rien à cette montagne, et se trouve avoir, à peu de chose près, la même hauteur et le même circuit. De constitution rocheuse l'une et l'autre, ces deux chaînes ont souvent leurs sommets couverts de neige ; en revanche ni l'une ni l'autre n'a un périmètre considérable. On remarque sur l'Hélicon un temple des Muses, une source du nom d'Hippocrène et un antre dit des*Nymphes Libéthrides*: ce sont les Thraces, suivant toute apparence, qui, de même qu'ils avaient consacré aux Muses la Piéride (notamment Libéthrum et Pimplée), leur ont dédié aussi l'Hélicon. Ces anciens Thraces étaient connus sous le nom de Piéres ; mais leur race s'est éteinte, et ce sont les Macédoniens qui occupent aujourd'hui leurs demeures. On a vu ci-dessus que cette partie de la Béotie, précisément, était tombée, par l'expulsion des Béotiens proprement dits, au pouvoir des Barbares, Thraces, Pélasges et autres. [Pour en revenir à Thespies], ce qui a fait longtemps toute la réputation de cette ville, c'est la présence dans ses murs de la belle statue de*l'Amour*de Praxitèle, sculptée par le grand artiste pour la courtisane Glycère, à qui il en fit hommage, et offerte par celle-ci aux Thespiens, ses compatriotes. On ne montait guère autrefois jusqu'à Thespies que pour voir le fameux*Amour*, la ville n'ayant rien par elle-même d'autrement curieux. Mais aujourd'hui Thespies est, avec Tanagre, la seule ville béotienne qui subsiste intacte, il ne reste rien des autres que des ruines et des noms [plus ou moins glorieux].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.26]] [26] [Après] Thespies, le*Catalogue*d'Homère mentionne Graea et Myca[lessus : or], nous avons déjà parlé de ces deux localités, [voire des suivantes] :

*«Et les habitants d'Harma, d'Ilesium, d'Erythrae, [et ceux d'Eléon], d'Hylé, de Pétéon» (*Il. II, 499).

[Passons à Pétéon : on connaît aujourd'hui, sous ce nom, un bourg de la Thébaïde, voisin de la route d'Anthédon. Ocalée [qu'Homère nomme ensuite] se trouve juste à mi-chemin d'Haliarte et d'Alalcomenium : elle est en effet à 30 stades de l'une et de l'autre villes, un ruisseau de même nom passe auprès. Il y a, maintenant, deux Médéon : mais l'un est en Phocide, dans le golfe de Crisa, à 160 stades de la frontière de Béotie ; l'autre, qui a emprunté son nom du premier, est bien en Béotie, non loin d'Oncheste, et au pied du mont Phoenicius, circonstance qui lui a attiré un changement de nom et l'a fait s'appeler Phoenicis. On rattache encore à la Thébaïde le mont Phoenicius ; [d'après quelques auteurs cependant], il appartiendrait plutôt à l'Haliartie, ainsi que Médéon et Ocalée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.27]] [27] Suit, dans le*Catalogue*homérique, un vers ainsi conçu :

*«Et Copae, et Eutrésis, et Thisbé séjour aimé des colombes» (*Il. II, 502).

Il a déjà été question de Copae : cette ville s'élève sur la rive septentrionale du lac. Les autres villes qui entourent le lac sont, à partir de Copae, Acraephies, Phoenicis, Oncheste, Haliarte, Ocalée, Alalcomènes, Tilphusium, Coronée. Dans le principe, il n'y avait pas de nom commun à toutes les parties du lac, chaque ville riveraine donnait son nom à la partie qui l'avoisinait ; on disait : le Copaïs à Copae, l'Hatiartis à Haliarte et ainsi de suite. Toutefois, avec le temps, le nom de Copaïs a prévalu et s'est étendu à tout le lac, ce qui s'explique par la raison que Copae est le point où le lac pénètre le plus avant dans les terres. Pindare, lui, paraît employer le nom de Céphissis pour désigner l'ensemble du lac : du moins place-t-il à côté du Céphissis la fontaine Tilphosse, laquelle jaillit du pied du mont Tilphosius, près du tombeau de Tirésias et du temple d'[Apoll]on [Tilphossien], pour s'écouler ensuite du côté d'Haliarte et d'Alalcomènes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.28]] [28] Immédiatement après Copae, le poète nomme Eutrésis, petit bourg du territoire de Thespies, où Zéthus et Amphion résidaient, dit-on, avant d'aller régner à Thèbes. Quant à Thisbé (ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Thisbae), c'est une petite localité située un peu au-dessus de la mer, limitrophe à la fois du territoire de Thespies et de celui de Coronée, et, comme ces villes, adossée au versant méridional de l'Hélicon. Le point de la côte qui lui sert de port est ceint de rochers peuplés de pigeons sauvages, ce qui vérifie l'expression du poète :

*«Et Thisbé, séjour aimé des colombes».*

De ce port à Sicyone le trajet par mer est de 160 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.29]] [29] Viennent, ensuite, dans le*Catalogue*, les noms de Coronée, d'Haliarte, de Platées et de Glissas. Coronée est bâtie dans le voisinage de l'Hélicon, sur une hauteur. Les Béotiens l'occupèrent, après la guerre de Troie, comme ils revenaient d'Arné en Thessalie et en même temps qu'ils s'emparaient d'Orchomène ; puis, une fois maîtres de Coronée, ils bâtirent dans la plaine qui précède cette ville, et en souvenir d'un temple de la Thessalie qui portait le même nom, le temple de Minerve Itonienne, donnant même au cours d'eau qui en baigne l'enceinte le nom du fleuve de ce canton de la Thessalie, le nom de Cuarius. Alcée, lui, nomme ce cours d'eau le Coralius :

*«0 Minerve, divinité guerrière, toi qui, dans les champs de Coronée, protèges de ta présence  
l'entrée de ce temple bâti sur les hautes rives du Coralius».*

Les Béotiens firent de ce temple le siège des Pamboeoties. Ils y avaient, dans une pensée mystique, à ce qu'on assure, placé l'image de Pluton à côté de celle de Minerve. Pour ne pas confondre les habitants de Coronée en Béotie avec ceux de Coroné en Messénie, on appelle les premiers les Coronii ou Coroniens, et les seconds les Coronaeens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.30]] [30] Haliarte n'existe plus aujourd'hui, ayant été détruite de fond en comble dans la guerre contre Persée ; quant à son territoire, il appartient aux Athéniens, à qui les Romains l'ont donné. Haliarte était bâtie très à l'étroit entre le pied de la montagne et le bord du lac Copaïs, et tout à côté du Permesse et de l'Olmius, ainsi que du marais où croît le roseau propre à faire les flûtes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.31]] [31] Platées (Homère dit Platée au singulier) est située au pied du Cithéron, entre cette montagne et Thèbes, sur la route qui mène à Athènes et à Mégare, et tout près de la frontière de l'Attique, puisque Eleuthères, qui est dans son voisinage immédiat, est attribuée tantôt à l'Attique, tantôt à la Béotie. Comme nous l'avons dit plus haut, l'Asopus passe sous les murs de Platées. C'est aussi sous les murs de cette ville que Mardonius et ses 300 000 Perses furent taillés en pièces par l'armée des Grecs. Puis, sur le champ de bataille même, les Grecs érigèrent un temple en l'honneur de Jupither Eleuthérius. Ils en firent en même temps le lieu de célébration des Eleuthéries, jeux gymniques dont le prix est une simple couronne. Les tombeaux construits là, aux frais de la Grèce entière, en l'honneur des combattants tués dans cette journée, se voient encore aujourd'hui. Une autre localité porte le nom de Platées, c'est un dème de la Sicyonie connu pour avoir donné le jour au poète Mnasalcès. Glissas, qu'Homère mentionne après Platées, est bâti sur la pente même de l'Hypatus, montagne voisine du Teumesse et de cette colline boisée, qu'on appelle le Drios, au-dessus par conséquent de la plaine Aonienne, laquelle s'étend du pied de l'Hypatus [jusqu'à Thèbes].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.32]] [32] L'expression employée ensuite par Homère (*Il*. II, 505),*oi th'upo Thêbas eichon*, [est entendue diversement] : suivant les uns, il aurait existé effectivement une petite place nommée Hypothèbes ; suivant les autres, il s'agirait là simplement de Potniae. Ceux-ci se fondent sur ce que Thèbes, étant abandonnée depuis la guerre des Epigones, n'avait pris aucune part à l'expédition contre Troie. Mais les premiers soutiennent que les Thébains avaient participé à l'expédition commune ; seulement, qu'ils habitaient alors dans la plaine, au pied de la montagne où s'élevait naguère la Cadmée, n'ayant pas encore pu, depuis le départ des Epigones, reconstruire cette citadelle ; que celle-ci d'ailleurs s'était appelée indifféremment Thèbes ou la Cadmée, de sorte que le poète, pour rappeler la demeure actuelle des Thébains au pied de la Cadmée, avait pu dire tout aussi bien :

*«Et ceux qui habitaient au-dessous de Thèbes».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.33]] [33] Oncheste, où siégea longtemps le conseil Amphictyonique, occupe dans l'Haliartie, à proximité du lac Copaïs et de la plaine Ténérique, le haut d'un plateau complètement nu : l'enceinte de son Posidium même ne contient pas un arbre. Mais, comme il faut que les poètes embellissent tout, ils donnent le nom d'*alsê*(autrement dit de bois sacrés) à tous les temples, quels qu'ils soient, même à ceux dont l'enceinte est le plus dépourvue d'ombrage. C'est ce qu'atteste le passage suivant de Pindare :

*«Le dieu (il s'agit d'Apollon) s'est élancé, il parcourt en tout sens et la terre et les mers ;  
enfin, il s'arrête au sommet du Ptoüs, et, embrassant du regard toute la plaine qui s'étend au-dessous de lui,  
il fait rouler au bas de la montagne d'immenses quartiers de roche ; ce sont les premières assises de son temple»,*

*krêpidas ALSEON*. Alcée, du reste, n'est pas plus exact : nous l'avons montré tout à l'heure dénaturant le nom du Cuarius ; actuellement, il méconnaît la vraie position d'Oncheste, en plaçant cette ville à l'extrémité de l'Hélicon, tandis qu'elle se trouve encore passablement éloignée de cette montagne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.34]] [34] La plaine Ténérique tire son nom du héros Ténérus, né, suivant la fable, d'Apollon et de Mélia, puis attaché par le dieu en qualité de prophète à l'oracle de Ptoüs. Le même poète, Alcée, prête à cette montagne un triple sommet, il dit :

*«Naguère du Ptoüs aux trois cimes il occupa les sombres retraites».*

Et comment désigne-t-il Ténérus ? Il l'appelle :

*«Le ministre du temple, à la voix prophétique, de qui ce sol sacré a emprunté son nom».*

Le mont Ptoüs domine toute la plaine Ténérique et la partie du lac Copaïs voisine d'Acraephium. L'Oracle ou*Mantéum*dépendait, comme la montagne elle-même, du territoire de Thèbes. Quant au bourg d'Acraephium, qui, ainsi qu'Oncheste, est bâti sur une hauteur ; il n'est autre, suivant certains géographes, que le lieu appelé par Homère du nom thessalien d'Arné.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.35]] [35] Mais, à ce qu'on assure, l'Arné d'Homère aurait péri dès longtemps, engloutie, comme Midée, par les eaux du lac. Zénodote, lui, corrige ici le texte du poète et lit [au lieu d'Arné],

*«Ceux qui habitaient Ascra, la ville aux riches vignobles» (*Il. II, 507).

Or il faut, suivant toute apparence, qu'il n'ait eu connaissance ni de ce qu'Hésiode a dit au sujet de sa patrie, ni du jugement encore plus sévère qu'Eudoxe a porté d'Ascra. Comment supposer, en effet, qu'Homère ait pu faire un riche vignoble d'un lieu pareil ? Ceux-là, du reste, n'ont pas été mieux inspirés qui substituent [dans le vers en question] le nom de Tarné à celui d'Arné, car il n'y a pas dans toute la Béotie une seule localité du nom de Tarné, et c'est à la Lydie qu'appartient l'unique Tarné mentionnée sûrement par Homère (*Ibid*. V, 43).

*«Sous les coups d'Idoménée tombe Phaestus, fils de Borus le Méonien venu de la fertile Tarné».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.35]] [35] Les dernières villes vraiment importantes de la Béotie que nous ayons à ajouter.à la liste qui précède sont, parmi celles qui bordent le lac, Alalcomènes et Tilphossium; et, parmi les autres, Choeronée, Lébadée et Leuctres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.36]] [36] Alalcomènes, à vrai dire, n'a pas été omise par Homère, mais ce n'est pas dans son*Catalogue*qu'il la mentionne, c'est plus bas, quand il dit :

*«Et Junon l'argienne, et Minerve l'alalcoménéïde» (*Il. IV, 8).

Il y a eu de toute antiquité à Alalcomènes un temple de Minerve, objet d'une vénération profonde de la part des populations. Alalcomènes passe même pour le lieu natal de Minerve (ce que fut Argos, dit-on, pour Junon) et l'on s'explique ainsi la double épithète du poète destinée à rappeler la patrie respective des deux déesses. Peut-être même l'omission des Alalcoméniens dans son*Catalogue*doit-elle s'expliquer par le même motif, leur caractère sacré les ayant dispensés naturellement de prendre part à l'expédition commune. Il est constant en effet que, sans être ni grande ni d'une forte assiette, puisqu'elle est située dans la plaine, cette ville a échappé en tout temps aux maux de la guerre, protégée apparemment par le respect universel attaché au nom de Minerve : la tradition nous la montre, par exemple, à l'époque de la guerre des Epigones et quand les Thébains abandonnaient leur ville, offrant aux bandes fugitives un asile aussi sûr que les rochers et escarpements du Tilphossius, montagne qu'on voit s'élever au-dessus de la fontaine Tilphossa et du tombeau bâti à Tirésias à la place même, dit-on, où il était tombé dans le tumulte de la déroute.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.37]] [37] Chaeronée est plus près d'Orchomène : c'est sous les murs de cette ville que Philippe, fils d'Amyntas, remporta sur les Athéniens, les Béotiens et les Corinthiens confédérés la victoire signalée qui le rendit maître de la Grèce. Le monument public, élevé sur le champ de bataille même en l'honneur des combattants morts dans cette journée, subsiste encore. Plus tard, à la même place, les Romains taillèrent en pièces l'armée de Mithridate : une faible partie seulement de cette innombrable armée put, on le sait, gagner la mer et se sauver sur ses vaisseaux, tout le reste fut tué ou pris.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.38]] [38] Lébadée est le siège du*Mantéum*ou Oracle de Trophonius. Le sanctuaire se trouve placé au fond d'un gouffre où l'on descend par des degrés, et tout individu voulant consulter l'oracle est tenu d'y descendre. Quant à la ville, elle est située entre l'Hélicon et Choeronée, tout près de Coronée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.39]] [39] C'est à Leuctres, on le sait, qu'Epaminondas, dans une bataille mémorable, porta le premier coup à la puissance des Lacédémoniens : de ce jour-là, en effet, les Lacédémoniens furent impuissants à ressaisir la prépondérance militaire ou hégémonie qu'ils exerçaient auparavant sur le reste de la Grèce, d'autant qu'une seconde défaite à Mantinée avait achevé d'épuiser leurs forces. Tout déchus qu'ils étaient, ils surent pourtant conserver leur propre indépendance jusqu'à l'époque de la domination romaine et les Romains eux-mêmes aujourd'hui leur témoignent, eu égard à l'excellence de leur constitution, une estime particulière. - Leuctres était située sur la route qui mène de Platées à Thespies : son emplacement se reconnaît encore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.40]] [40] Suit dans le*Catalogue*d'Homère une énumération des peuples orchoméniens complètement distincte et séparée de celle des Béotiens. La qualification de*minyenne*donnée par le poète à Orchomène rappelle l'ancienne race des Minyens. On dit qu'une colonie de ces Minyens d'Orchomène serait venue jadis s'établir à Iolcos, et que c'est pour cette raison que les Argonautes sont souvent désignés eux-mêmes sous ce nom de Minyens.  
  
Orchomène, du reste, paraît avoir formé dès la plus haute antiquité une cité aussi puissante que riche. Sa richesse déjà nous est attestée par cette circonstance qu'ayant à citer les lieux de la terre réputés les plus opulents, Homère s'écrie :

*«Ni l'or qui vient s'entasser dans Orchomène, ni celui qui afflue dans la Thèbes égyptienne» (*Il. IX, 381).

Sa puissance l'est aussi par ce fait que les Thébains furent longtemps les tributaires des Orchoméniens et de leur tyran Erginus, lequel tomba enfin sous le bras vengeur d'Hercule. Mais ce qui prouve hautement qu'Orchomène réunissait les deux choses, la richesse et la puissance, c'est que le premier temple élevé aux Grâces le fut par Etéocle, un de ses rois. Parvenu au comble de la prospérité, Etéocle avait eu à coeur, apparemment, de remercier ces déesses ou du bien qu'elles lui avaient fait, ou du bien qu'elles l'avaient mis à même de faire, ou de ces deux faveurs à la fois. On assure que l'emplacement actuel du Copaïs formait naguère un terrain parfaitement sec, dont les Orchoméniens, en leur qualité de proches voisins, avaient pris possession, et qui par leurs soins s'était couvert de toute espèce de cultures ; et naturellement cette tradition est invoquée comme une preuve de plus de l'antique opulence d'Orchomène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.41]] [41] Asplédon (ou, comme on disait aussi, Splédon,par le retranchement de la première syllabe) a pris plus tard, ainsi que le pays environnant, le nom d'Eudiélos, à cause sans doute de quelque avantage exceptionnel (celui de n'avoir que des hivers tempérés, par exemple) dû à son exposition au plein couchant. L'emplacement d'Asplédon est distant de 20 stades de celui d'Orchomène. Le fleuve Mélas coule entre deux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.2.42]] [42] Immédiatement au-dessus du territoire d'Orchomène, on rencontre la ville de Panopée, d'origine phocidienne, et celle d'Hyampolis, limitrophes toutes deux d'Oponte, chef-lieu de la Locride Opontienne. Primitivement, à ce qu'on assure, Orchomène était bâtie dans la plaine ; mais, les eaux gagnant toujours, elle aurait été reportée vers le mont Acontius, lequel s'étend l'espace de 60 stades jusqu'à Parapotamie en Phocide. L'histoire fait descendre les Achaeens du Pont d'une bande d'Orchoméniens, longtemps errante sous la conduite d'Ialménus après la prise de Troie, et qui se serait enfin fixée dans ce pays lointain. L'histoire mentionne aussi une autre ville du nom d'Orchomène, située dans le voisinage de Caryste. - Les différents commentateurs du*Catalogue*d'Homère sont remplis d'indications utiles, et que nous n'avons garde de négliger quand elles se rapportent, comme celles-ci, directement à notre sujet.

### **IX, 3 - La Phocide**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.1]] [1] A la Béotie et [au territoire d']Orchomène succède la Phocide. Comme la Béotie qu'elle borde au N., la Phocide s'étend d'une mer à l'autre. Du moins en était-il ainsi pour elle anciennement, quand elle possédait Daphnûs, car cette ville, placée comme elle était entre le golfe d'Oponte et la côte Epicnémidienne, se trouvait couper en deux la Locride. Aujourd'hui que le canton de Daphnûs (l'ancienne ville de ce nom est en ruines) a été rattaché à la Locride, la Phocide naturellement n'atteint plus jusqu'à la mer d'Eubée. En revanche, elle touche toujours au golfe Crisaeen : elle possède en effet Crisa, qui est bâtie, comme on sait, sur le littoral même, et, avec Crisa, Cirrha, Anticyre, auxquelles il faut ajouter les villes de l'intérieur, les villes du Parnasse, Delphes, Cirphis, Daulis, et le Parnasse lui-même qui forme à proprement parler son côté occidental. Les deux Locrides, à leur tour, occupent par rapport à la Phocide la même position que la Phocide occupe par rapport à la Béotie. Si je dis les deux Locrides, c'est que le Parnasse divise effectivement la contrée appelée Locride en deux portions, une portion occidentale qui s'étend le long de la montagne (non sans en comprendre quelque chose) jusqu'au golfe de Crisa, et une portion orientale qui aboutit de même à la mer d'Eubée. Ajoutons que les Locriens de l'O portent la dénomination particulière d'Ozoles et ont le signe d'Hespérus, l'étoile du soir, gravé sur leur sceau public. De leur côté, les Locriens de l'E. se subdivisent en deux peuples, les Opontiens qui empruntent leur nom à leur capitale et sont limitrophes à la fois de la Phocide et de la Béotie, et les Epicnémidiens, qui tirent leur nom du mont Cnémis, et ont pour voisins les Oetaeens et les Maliéens. Quant au Parnasse, qui sépare ainsi les Locriens occidentaux du reste de la nation locrienne, il forme une chaîne allongée qui part des environs de Delphes et s'étend dans la direction du N. jusqu'au point d'intersection de la chaîne de l'Oeta et des monts de l'Aetolie, autrement dit jusqu'à cette partie de la Doride qui fait saillie entra deux, la position des deux Locrides le long de la Phocide étant précisément la même que celle que la [chaîne de l'Oeta], l'Aetolie et la partie de la tétrapole Dorique qui les relient l'une à l'autre occupent le long des deux Locrides, du Parnasse et du reste de la Doride, et au-dessous de la Thessalie, de l'Aetolie septentrionale, de l'Acarnanie, et d'une portion de l'Epire et de la Macédoine. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il convient de se représenter ces différentes contrées comme autant de bandes se déroulant de l'O à l'E. parallèlement les unes aux autres. - Une sorte de caractère sacré est attaché à toute la chaîne du Parnasse, vu qu'on y rencontre à chaque pas des emplacements (cavernes et autres lieux) que la piété des populations a érigés en sanctuaires. Le plus connu de tous ces sanctuaires et le plus beau en même temps est cet antre dédié aux Nymphes et nommé le*Corycium*comme celui de Cilicie. Des deux versants du Parnasse, l'un, le versant occidental, est habité par les Locriens Ozoles, par une partie des peuples de la Doride et par les Aetoliens du Corax (on nomme ainsi [une branche du Parnasse] qui s'avance en Aetolie) ; quant à l'autre versant, il est occupé par les Phocéens et par la majorité des peuples doriens, j'entends les Doriens de la tétrapole, laquelle, tout en étant située en quelque sorte au coeur du Parnasse, empiète davantage sur le versant oriental. Dans chacune des régions, dans chacune des bandes que nous venons de déterminer, ce sont les côtés dirigés dans le sens de la longueur, c'est-à-dire le côté du nord et celui du sud qui sont parallèles, les deux autres côtés, celui de l'O. et celui de l'E., ne le sont pas. Ainsi la côte comprise entre le golfe de Crisa et Actium et cette autre côte qui regarde l'Eubée et se prolonge jusqu'à Thessalonique (car ce sont là les limites occidentale et orientale desdites régions) ne sont pas parallèles entre elles. Mais veut-on se rendre compte plus exactement de la figure desdites régions ? Que l'on conçoive plusieurs lignes tirées dans l'intérieur d'un triangle et parallèlement à sa base, les différentes figures formées au moyen de ces lignes seront bien parallèles entre elles, car elles auront dans le sens de la longueur leurs côtés parallèles chacun à chacun, mais dans le sens de la largeur leurs côtés ne seront plus parallèles. Après avoir ainsi esquissé à grands traits la partie de la Grèce qui nous reste à décrire, reprenons chaque pays en détail en commençant par la Phocide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.2]] [2] Delphes et Elatée sont les deux villes les plus célèbres de la Phocide. Delphes l'est devenue à cause du temple d'Apollon Pythien et de son Oracle si ancien qu'Agamemnon, au rapport d'Homère, le consultait déjà. On connaît la scène [de l'*Odyssée*] (VIII, 75) : un citharède est introduit qui chante

*«[La dispute d'Ulysse et d'Achille, fils de Pélée. Or, Agamemnon, le roi des hommes, se réjouissait dans son coeur,  
car c'était ce que naguère, à Pytho, l'oracle de Phébus Apollon lui avait prédit.]»*

Telle est la cause de la grande célébrité de Delphes. Quant à Elatée, elle doit la sienne à ce qu'elle est, de toutes les villes de la Phocide, la plus grande et aussi la plus forte ; elle commande, on le sait, le passage des défilés, et quiconque l'occupe a par cela même en sa possession la clef de la Phocide et de la Béotie. On comprend en effet que, comme il serait impossible, en temps de guerre, à une armée venant de Thessalie de franchir sur tous les points indifféremment l'Oeta d'abord, puis les montagnes de Locride et de Phocide, ces montagnes n'offrant d'autres passages praticables qu'un nombre fort restreint de défilés étroits commandés par les villes sur lesquelles ils débouchent, il faut, pour être maître desdits passages, s'être emparé au préalable des villes qui les commandent. Mais Delphes, à le bien prendre, se trouve avoir par la présence de son temple une sorte de prééminence, de plus elle est située à l'extrémité occidentale de la Phocide, et cette situation semble la désigner comme le point de départ naturel d'une description de ce pays, c'est donc par Delphes qu'il nous faut commencer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.3]] [3] On a vu ci-dessus que la limite occidentale de la Phocide était formée par la chaîne même du Parnasse, or c'est sur le versant méridional de cette chaîne (le versant occidental est occupé par les Locriens Ozoles) que s'élève Delphes. Son emplacement est une sorte d'amphithéâtre naturel ceint de rochers et au sommet duquel se trouvent placés le*Mantéum*et la ville proprement dite, laquelle peut avoir seize stades de circuit. Plus haut dans la montagne, juste au-dessus du temple, est un lieu appelé Lycorée. C'est là que les Delphiens s'étaient établis d'abord, mais aujourd'hui ils sont redescendus au niveau du temple, plus à portée de la fontaine Castalie. Au sud de la ville, s'élève une montagne à pic, le Cirphis, laissant entre deux un ravin boisé au fond duquel coule le Plistus. Au pied du Cirphis, de l'autre côté, est Cirrha, ville très ancienne bâtie sur le bord de la mer, avec Sicyone en face d'elle. Une plaine d'aspect riant s'ouvre en avant de Cirrha : on la connaît sous le nom de plaine Criséenne, et en effet, immédiatement au delà se trouve une autre ville, Crisa, la même de qui le golfe a emprunté son nom. Puis vient Anticyre qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme des environs du golfe Maliaque et de l'Oeta. On assure que c'est le territoire de cette dernière ville qui produit le bon ellébore, mais qu'on ne prépare cette drogue nulle part aussi bien qu'ici, dans l'Anticyre de Phocide, et que c'est pour cette raison qu'on voit tant de malades venir s'y faire traiter et purger. On ajoute qu'il pousse ici aux environs une plante semblable au sésame, et que le suc de cette plante entre dans la préparation de l'ellébore de l'Oeta.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.4]] [4] Si Anticyre est encore debout, ses voisines Cirrha et Crisa ont été détruites dès longtemps, la première [par les Criséens eux-mêmes], la seconde un peu plus tard par le Thessalien Euryloque, durant la guerre criséenne. Non contents de s'être enrichis en prélevant des droits énormes sur les vaisseaux de Sicile et d'Italie, les Criséens s'étaient mis, comme on sait, à rançonner impitoyablement les pieux visiteurs du temple de Delphes, et cela contre les prescriptions formelles des Amphictyons. Amphissa [commit la même faute que Crisa] et éprouva le même sort. Les habitants (ce sont des Locriens Ozoles) par une brusque attaque avaient repris possession de Crisa et osé labourer de nouveau la plaine criséenne que les Amphictyons venaient de déclarer terre sacrée, sans compter qu'ils s'étaient montrés à l'égard des étrangers pires encore que les anciens Criséens. Naturellement ils attirèrent sur leurs têtes un prompt châtiment des Amphictyons, qui restituèrent au Dieu le canton tout entier. Aujourd'hui le temple de Delphes lui-même est passablement négligé, mais anciennement [il était l'objet d'hommages et de respects] infinis : c'est ce que prouvent, d'une part, ces trésors que peuples et souverains à l'envi y avaient fait construire pour recevoir leurs pieuses offrandes, lingots d'or et d'argent, chefs-d'oeuvre des plus éminents artistes, etc., et d'autre part cette solennité des jeux pythiques et ce grand nombre d'oracles dont l'histoire a conservé le souvenir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.5]] [5] Le*Mantéum*ou siège de l'oracle n'est autre chose, dit-on, qu'un antre, un trou profond, dont l'ouverture, d'ailleurs assez peu large, laisse échapper certaine vapeur qui porte à l'enthousiasme. Cette ouverture est recouverte d'un trépied très élevé, au haut duquel la Pythie monte pour recevoir ces émanations excitantes, et prononcer de là, soit en vers, soit en prose, les oracles que le dieu lui inspire : ceux qu'elle dit en simple prose sont immédiatement traduits en vers par des poètes attachés au service du temple. On ajoute que Phémonoé a été la première Pythie, et que ce nom donné à la prophétesse du temple ainsi qu'à la ville elle-même vient du mot*puthesthai*, dont on aura seulement allongé la première syllabe, comme on a fait pour les mots*athanatos*et*akamatos*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.6]] [6] La réputation qu'avait l'Oracle de Delphes d'être plus véridique que tous les autres a été assurément la cause principale du respect extraordinaire dont ce temple a été l'objet, mais sa situation géographique a dû aussi y contribuer. Le temple de Delphes, en effet, se trouve être le centre ou peu s'en faut de la Grèce (j'entends de la Grèce, prise dans sa plus grande extension, au delà comme en deçà de l'isthme), on l'a même longtemps considéré comme étant le centre de la terre habitée : de là, cette dénomination de*nombril de la terre*qu'on lui a appliquée ; de là aussi cette fable, qu'on lit dans Pindare, de deux aigles (d'autres disent de deux corbeaux) que Jupiter aurait fait partir en même temps l'un de l'Occident et l'autre de l'Orient, et qui se seraient rencontrés juste en ce lieu. On peut voir aujourd'hui encore dans le temple de Delphes l'image grossière d'un nombril entourée de bandelettes et surmontée de ce double emblème dont parle la Fable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.7]] [7] Une situation si commode fit de Delphes tout naturellement un lieu de rendez-vous : les populations voisines surtout s'y rassemblaient volontiers, et c'est ainsi qu'elles arrivèrent à fonder la ligue amphictyonique, corps délibérant, chargé de veiller aux intérêts communs et d'exercer une surveillance collective, partant plus efficace, sur le temple de Delphes, qui, vu la quantité de richesses et de pieuses offrandes déposées dans son enceinte, réclamait des gardiens plus attentifs, et qui fussent revêtus en quelque sorte d'un caractère sacré. Les commencements de cette institution ne nous sont pas connus, mais ce qui paraît ressortir des documents historiques subsistants, c'est qu'Acrisius est le premier auteur des règlements relatifs aux Amphictyons, le premier qui ait désigné les villes appelées à faire partie du conseil et à y exercer un droit de suffrage [proportionné à leur importance], les unes ayant voix entière tandis que les autres devaient voter avec une ou plusieurs associées ; le premier aussi qui ait institué un tribunal amphictyonique pour juger, d'après certaines formes, toutes les querelles de ville à ville. Par la suite, beaucoup d'autres règlements vinrent s'ajouter à ceux-là, mais, comme la ligue achéenne, la ligue amphictyonique finit par se dissoudre. Les villes, qui dans le principe la composaient, étaient, dit-on, au nombre de douze : chacune envoyait un*pylagore*la représenter dans l'assemblée, laquelle siégeait deux fois par an, au printemps et en automne. Avec le temps, la ligue s'accrut de plusieurs autres cités. Cette assemblée s'appelait l'assemblée pylaeenne parce qu'en automne aussi bien qu'au printemps les Pylagores se rendaient aux Pyles, ou, si l'on aime mieux aux Thermopyles, et y célébraient un sacrifice en l'honneur de Cérès. Il n'y eut d'abord que les nations voisines de Delphes et prenant part à ces assemblées qui usèrent de l'Oracle, mais avec le temps on vint de très loin le consulter. Crésus et le roi Alyatte son père, certains peuples d'Italie et de Sicile envoyèrent à Delphes des députés chargés de précieuses offrandes, et y fondèrent même des trésors.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.8]] [8] Toutefois, comme la richesse, cet éternel objet des convoitises humaines, n'est en sûreté nulle part, même à l'abri d'un temple, le temple de Delphes se trouve être aujourd'hui très pauvre, sinon en pieuses offrandes (car les chefs-d'oeuvre artistiques, à peu d'exceptions près, ont été respectés), du moins en métaux précieux. Or, c'était là dans le principe la grande richesse du temple, Homère le dit formellement :

*«Ni tout ce que renferme dans la rocheuse Pytho, à l'abri de son seuil de marbre,  
le sanctuaire du divin archer, le temple de Phébus Apollon» (*Il. IX, 404),

et c'est ce qu'attestent également l'existence de ces divers trésors et le pillage sacrilège qu'en firent les Phocidiens, pillage qui fut le signal de la fameuse guerre phocique, connue aussi sous le nom de*guerre sacrée*. Ce pillage des Phocidiens eut lieu du temps de Philippe, fils d'Amyntas, mais on suppose qu'il y en avait eu un autre plus ancien et que, dans ce premier pillage, l'amas de richesses dont parle le poète avait disparu : du moins n'en restait-il nulle trace apparente lorsque plus tard Onomarque et Phayllus envahirent et pillèrent le temple, tout le numéraire emporté alors provenait de dépôts beaucoup moins anciens, de trésors particuliers, dont la pieuse origine (c'était en général des sommes prélevées sur le butin) était rappelée par des inscriptions encore intactes : «[Trésor] de Gygès», par exemple, «De Crésus», «Des Sybarites», «des Spinètes de l'Adriatique», etc. [Et qu'on n'aille pas dire] que les anciens dépôts avaient pu être mêlés aux nouveaux, les fouilles faites par les bandes d'Onomarchus et de Phayllus dans d'autres temples ont prouvé qu'il n'en était jamais ainsi. Certains grammairiens, d'autre part, prenant le mot*aphêtoros*dans le sens de*trésor*et l'expression*oudon aphêtoros*dans le sens d'un enfouissement profond, souterrain, prétendent que les richesses signalées par Homère avaient été enfouies sous le pavé du temple, et qu'Onomarchus [qui le savait] entreprit de les déterrer et fit commencer les fouilles dans le temple durant la nuit, mais que de violentes secousses de tremblement de terre survenues tout à coup mirent les travailleurs en fuite et interrompirent les fouilles, que personne dans la suite n'eut le courage de reprendre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.9]] [9] Des trois temples [qui sont censés s'être succédé à Delphes], le premier n'a jamais existé qu'à l'état de mythe : son nom de*Ptérinum*le prouve. Le second fut, dit-on, bâti par Trophonius et Agamède ; quant au troisième, encore debout aujourd'hui, ce sont les Amphictyons qui l'ont fondé. On y voit le tombeau de Néoptolème, élevé naguère en vertu d'un ordre exprès de l'Oracle [et en expiation] du meurtre de ce héros par le Delphien Machaerée : la Fable, comme on sait, veut que Néoptolème ait été frappé au moment où il demandait justice du meurtre de son père, mais, suivant toute apparence, il le fut dans une attaque à main armée qu'il avait dirigée contre le temple. Branchus, qui fut grand prêtre du temple de Didymes, passe pour un descendant de ce Machaerée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.10]] [10] Longtemps il n'y eut à Delphes d'autre fête ou solennité qu'un concours de chant entre citharèdes exécutant à tour de rôle des mains en l'honneur du dieu, et c'étaient les Delphiens eux-mêmes qui l'avaient institué. Mais après la guerre criséenne, sous la présidence d'Euryloque, les Amphictyons fondèrent les Pythies, jeux hippiques et gymniques dont le prix fut une simple couronne. Puis ils ajoutèrent à l'ancien concours entre citharèdes un concours [d'un nouveau genre], dans lequel des joueurs de flûte et des citharistes exécutaient, sans accompagnement de chant ni de paroles, des morceaux dits*nomes pythiques*. Ce genre de morceaux a toujours cinq parties : une*anacrusis*, une*ampira*, un*catakéleusme*, une quatrième partie appelée*iambe-et-dactyle*, et un finale qu'on appelle les*syringes*. L'un des plus célèbres est celui que composa l'amiral de Ptolémée II, Timosthène, connu aussi comme l'auteur de ce fameux*Portulan*en dix livres. Timosthène a voulu mettre en musique le combat d'Apollon contre le Serpent, et il nous fait assister dans son*anacrusis*aux préludes ou préparatifs du combat, dans son*ampira*aux premières escarmouches, dans son*catakéleusme*au combat lui-même ; puis, dans l'*iambe et-dactyle*(partie bien reconnaissable à son double rythme, puisque le dactyle est le mètre des hymnes et l'iambe celui de l'invective), il cherche à exprimer ces acclamations qui suivent toute victoire ; enfin, dans les*syringes*il peint la mort du monstre dont on croit entendre les derniers sifflements, tant l'imitation des instruments est parfaite !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.11]] [11] Ephore, à qui nous empruntons la plupart des détails qui précèdent, à cause du soin qu'il a mis à les contrôler, soin auquel Polybe, avec toute l'autorité qui lui appartient, se plaît à rendre justice, Ephore ne laisse pas que de déroger quelquefois à ses principes et d'oublier les promesses qu'il a faites en commençant. On sait avec quelle force il s'élève [dans sa Préface] centre ceux qui en écrivant l'histoire conservent l'amour du merveilleux, et quel bel éloge il y fait de la vérité ; il ne s'en tient pas là, et au moment de parler de l'oracle de Delphes il prend un engagement solennel : la vérité lui a toujours paru ce qu'il y a de plus respectable au monde, mais ici, eu égard au sujet, il la respectera plus encore s'il est possible. «Et ne serait-il pas absurde en effet, s'écrie-t-il, que nous eussions toujours jusqu'ici suivi cette même méthode et qu'au moment de parler du plus véridique d'entre les oracles nous prissions pour guide, non plus la vérité, mais la fable même et le mensonge ?» Cependant que fait-il ? A peine cette déclaration achevée, il vient nous dire sans plus de transition que, suivant l'opinion généralement admise, c'est Apollon qui, avec l'aide de Thémis et pour nous rendre service, à nous autres hommes, a fondé l'oracle de Delphes. Il précise même le genre de service que le dieu a voulu rendre au genre humain. Ce fut, dit-il, pour amener les hommes à des moeurs plus douces, à une conduite plus sage, qu'aux uns il daigna répondre et dicter par ses Oracles ce qu'ils devaient faire au ce qu'ils devaient éviter, tandis qu'il restait sourd et inflexible aux demandes des autres. «On croit en effet, poursuit Ephore, que d'une et d'autre manière c'est le dieu lui-même qui intervient, soit que, comme quelques-uns l'assurent, il revête pour répondre une forme corporelle, soit qu'il emprunte à cet effet l'organe de certains hommes initiés à l'intelligence des volontés divines».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.12]] [12] Et plus bas, à propos de l'origine des Delphiens, que nous dit-il ? Qu'anciennement le Parnasse était habité par une population autochthone, du nom de*Parnassii*, qu'Apollon, qui, dans le même temps, parcourait la terre en civilisateur, habituant les hommes à une alimentation, à un genre de vie moins sauvage, se rendit d'Athènes à Delphes par la route que suit aujourd'hui encore la Pompe Pythiade que les Athéniens envoient chaque année à Delphes ; qu'arrivé à Panopées, le dieu tua de ses mains Tityus, homme violent et injuste, qui opprimait le pays, que les Parnassii à leur tour vinrent le trouver, et lui dénoncèrent un autre homme aussi méchant, Python dit*le Serpent*; qu'Apollon aussitôt l'attaqua à coups de flèches aux cris répétés de*ie paian*que poussaient les Parnassii et qui sont le principe de ces paeans que les Grecs sont dans l'usage d'entonner quand ils marchent au combat, de même que le feu de joie annuel des Delphiens modernes est destiné à rappeler que les anciens Delphiens, témoins du combat, avaient mis le feu sur l'heure à la tente de Python. Or, je le demande, ne se croirait-on pas en pleine mythologie à voir ce personnage d'Apollon, aux traits vengeurs, châtiant les Tityus, les Python, allant d'abord d'Athènes à Delphes, puis partant de là pour parcourir la terre entière ? Et qu'on ne dise pas qu'Ephore [a pu se méprendre sur le caractère de ces traditions] et y voir autre chose que des fables, car, si cela était, [pourquoi y aurait-il rien changé], pourquoi aurait-il fait de la déesse Thémis une simple mortelle et du serpent de la légende un homme ! Mais non, il a bien su ce qu'il voulait, et c'est de propos délibéré qu'il a composé un de ces récits mixtes où la fable prend un faux air de l'histoire. A propos de l'Aetolie, Ephore est tombé dans une contradiction du même genre, car, après avoir déclaré de la façon la plus formelle que l'Aetolie n'avait jamais été dévastée ni traitée en pays conquis, il nous la montre, dans tel autre endroit de son récit, occupée par les Aeoliens qui en expulsent violemment les Barbares, dans tel autre encore, envahie par Aetolus et ses Epéens [que les Aeliens parviennent à repousser], mais pour succomber à leur tour sous les efforts d'Alcméon et de Diomède. - Il est temps, du reste, de reprendre notre description de la Phocide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.13]] [13] Car nous n'avons pas parcouru tout le littoral : nous y trouvons encore, immédiatement après Anticyre, la petite place d'Opisthomarathus, puis vient le promontoire Pharygium, avec un bon mouillage ou abri pour les vaisseaux, et un dernier port, celui de Mychos, dont le nom rappelle bien sa situation extrême au pied de l'Hélicon et de la ville d'Ascra. Abae, siège d'un oracle fameux, n'est pas loin non plus de l'Hélicon et d'Ascra, et il en est de même d'Ambrysus et de la ville de Mé[déon], laquelle ne doit pas être confondue avec son homonyme de Béotie. En s'avançant encore plus dans l'intérieur et en tirant vers l'est, après avoir dépassé Delphes, on rencontre la petite ville de Daulis, où régna naguère, à ce qu'on assure, le Thrace Térée, et où la Fable place la tragique aventure de Philomèle et de Procné. Cette ville paraît avoir tiré son nom des bois épais qui l'entourent,*dauli*étant la qualification dont on se sert dans le pays pour désigner tout site boisé. Homère (*Il*. II, 520) emploie pour ce nom la forme Daulis ; mais plus tard la forme Daulie a prévalu. Pour ce qui est du nom de Cyparissus qu'on rencontre également dans Homère (*Ibid*. 519),

*«[hoi] Kuparisson echon»*

et qui paraît désigner le bourg [d'Apollonias] au pied du mont Lycorée, on propose deux étymologies : les uns y voient le nom même de l'arbre et l'expliquent par la quantité de cyprès [qui poussaient en ce lieu] ; les autres en font le dérivé d'un nom propre, du nom de Cyparissus [frère d'Orchoménus].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.14]] [14] Pauopéûs, ou, comme on dit aujourd'hui, Phanotéûs, confine au territoire de Lébadée. Patrie d'Epéus, cette v11e aurait été aussi, au dire des mythographes, le théâtre de la légende de Tityus. Suivant Homère, cependant, c'est en Eubée que les Phéaciens conduisirent Rhadamanthe,

*«Pour voir Tityus, le fils de la Terre» (*Od. XII, 324).

Et il est de fait qu'on vous montre aujourd'hui encore dans cette île certaine grotte dite Elarienne, du nom d'E1ara, mère de Tityus, qui y a lui-même son hérôon et un culte en règle. Toujours dans le voisinage de Lébadée est Trachîn. Le nom de cette petite ville de Phocide s'écrit comme celui de la ville de l'Oeta, mais l'ethnique en est différent, ses habitants sont appelés les Trachinii.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.15]] [15] Anémorée doit le nom qu'elle porte à un inconvénient de sa situation : elle est en effet exposée à de furieuses rafales de vent qui s'abattent du haut du Catoptérius, contrefort escarpé de la chaîne du Parnasse. Lorsque les Lacédémoniens détachèrent Delphes de la ligue phocidienne pour en faire un Etat libre, c'est par Anémorée que dut passer la ligne de démarcation destinée à séparer les Delphiens et les Phocidiens. On trouve quelquefois cette même ville appelée Anémolie. Suit Hyampolis, ou, comme l'appellent certains auteurs modernes, Hya, qui servit de refuge, avons-nous dit, aux Hyantes, chassés de Béotie. Hyampolis, qu'il ne faut pas confondre avec la vile de Hyampée dans le Parnasse, est près de Parapotamii et appartient à la région intérieure de la Phocide ; il en est de même d'Elatée, la capitale. Elatée, fondée postérieurement à l'âge homérique, et que le poète, par conséquent, n'a pu connaître, occupe, en effet, une position des plus avantageuses au débouché des défilés de Thessalie. On peut juger de l'importance de cette situation par le tableau que fait Démosthène de l'émotion subite et profonde qui s'empara d'Athènes, quand on vint annoncer aux Prytanes qu'Elatée était prise.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.16]] [16] Le nom de Parapotamii désigne un bourg situé sur le Céphise, dans le voisinage de Phanotée, de Chaeronée et d'Elatée. Théopompe place cette localité à quarante stades environ de Chaeronée, et en fait en quelque sorte la limite commune des Ambryséens, des Panopéens et des Dauliéens. Suivant lui, elle commande le passage par où l'on entre de Béotie en Phocide, étant située sur une colline passablement haute qui s'avance entre le Parnasse et le [mont Hadylius] : [l'intervalle de ces deux montagnes] n'est là en effet que de 5 stades, et le lit du Céphise qui coule entre deux ne laisse qu'un étroit passage de libre à droite et à gauche. Théopompe ajoute, au sujet du Céphise, que ce fleuve vient de Lilée, ville de Phocide (c'est aussi ce que dit Homère :

*«Et ceux qui habitaient Lilée aux sources du Céphise» (*Il. II, 523),

après quoi il va se jeter dans le lac Copaïs ; quant au mont Hadylius, Théopompe lui donne un parcours de 60 stades environ et le rattache à l'Hysantéum, montagne voisine d'Orchomène. Hésiode parle aussi du Céphise et décrit son cours tout au long, nous le montrant qui se déroule et serpente à travers la Phocide :

*«Il passe auprès de Panopé la divine, longe l'enceinte fortifiée de Glêchon,  
et se déroule ensuite dans les champs d'Orchomène sinueux comme un serpent».*

La possession de ce défilé de Parapotamii ou de Parapotamie (le nom a ces deux formes) a été vivement disputée durant la guerre phocique, ce qui se conçoit, [les Thébains n'ayant pas d'autre passage pour entrer [en Phocide]. Le fleuve de Phocide n'est pas le seul cours d'eau qui porte le nom de Céphise. Il y a aussi le Céphise d'Athènes et le Céphise de Salamine ; il y en a même un quatrième à Sicyone, voire un cinquième à Scyros. Enfin la ville d'Apollonie, voisine d'Epidamne, possède, dans le quartier du Gymnase, une source ou fontaine du nom de Céphise.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.3.17]] [17] Daphnûs, qui est aujourd'hui en ruines, comptait naguère parmi les villes de la Phocide ; et, comme elle est située sur le rivage même de la mer d'Eubée interrompant les possessions des Locriens Epicnémidiens et faisant de la Locride orientale deux sections, l'une à gauche de la Phocide, l'autre à gauche de la Béotie, la Phocide s'étendait alors effectivement d'une mer à l'autre. La chose ressort de la présence à Daphnûs d'un monument dit le*Schédiéum*qui passe pour le tombeau de Schédius. Mais plus tard, cette même ville, qui coupait en deux, avons-nous dit, la Locride et qui empêchait que les Epicnémidiens et les Opontiens ne se touchassent en aucun point de leur frontière, fut attribuée aux Opontiens. - Nous croyons en avoir assez dit au sujet de la Phocide.

### **IX, 4 - La Locride**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.1]] [1] Passons à la Locride qui lui fait suite immétiatement. La Locride forme deux grandes divisions : 1° la Locride [orientale] qui fait face à l'Eubée et se trouve elle-même coupée en deux sections par le territoire de Daphnûs, la Locride Opontienne à droite, ainsi nommée d'Oponte, son chef-lieu, et la Locride Epicnémidienne, à gauche, ainsi nommée du mont Cnémis ; 2° la Locride occidentale, dont les habitants, connus aussi sous le nom d'Ozoles, sont séparés des Epicnémidiens et des Opontiens par le Parnasse et la Tétrapole dorique. C'est par la Locride Opontienne naturellement que nous commencerons notre description.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.2]] [2] Or, tout de suite après Halae, point extrême de la côte béotienne sur la mer d'Eubée, nous voyons s'ouvrir le golfe d'Oponte. Le ville d'Oponte est bien le chef-lieu du pays, on en a la preuve par l'inscription qui se lit sur la première des cinq stèles du Polyandrium ou monument funéraire des Thermopyles :

*«A la mémoire de ceux de ses enfants, qui sont morts en défendant la Grèce contre les Barbares,  
Oponte, métropole des vertueux Locriens».*

Oponte, qui n'est guère qu'à 15 stades de la mer, est bien à 60 stades de la ville qui lui sert de port. Cette ville est Cynûs : elle se trouve à la pointe extrême du golfe Opontien, lequel mesure à peu près 40 stades. Une plaine d'aspect riant sépare Oponte de Cynûs. Cette dernière ville a pour vis-à-vis, sur la côte d'Eubée, Aedepse et les Thermes d'Hercule ; le trajet entre deux est de 60 stades. Deucalion passe pour avoir habité dans un temps à Cynûs, et l'on y montre le tombeau de Pyrrha, comme on fait celui de Deucalion à Athènes. De Cynûs au mont Cnémis il peut y avoir [1]50 stades. Juste en face d'Oponte est l'île d'Atalante dont le nom rappelle cette autre île de la côte d'Attique. Le nom d'Opontiens lui-même se retrouve, dit-on, en Elide, porté par un petit peuple que nous n'aurions pas jugé autrement digne d'être mentionné, n'était le soin qu'il apporte à renouveler les liens de parenté qui l'unissent aux Locriens Opontiens. Nous lisons dans Homère que Patrocle était né à Oponte, et qu'à la suite d'un homicide involontaire il s'était enfui auprès de Pélée ; mais il faut croire que Ménaetius, son père, n'avait pas abandonné comme lui sa patrie, car c'est à Oponte qu'Achille promet de lui ramener Patrocle, une fois la guerre terminée. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que Ménaetius régnait sur les Opontiens, c'est le locrien Ajax qui était roi d'Oponte, bien qu'il fût né, dit-on, à Narycus. On s'accorde, maintenant, à appeler Aeanès cette victime de Patrocle, et ceci expliquerait la présence à Oponte d'un temple appelé l'Aeanéum et d'une fontaine dite Aeanis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.3]] [3] A Cynûs succèdent les villes d'Alopé et de Daphnûs. Cette dernière, comme nous l'avons déjà dit, est aujourd'hui complétement ruinée. Sur le même point de la côte est un port qui, distant de Cynûs de 90 stades environ, se trouve relié à Elatée, dans l'intérieur des terres, par une route ou chaussée de 120 stades. Ces trois localités, du reste, appartiennent déjà au golfe Maliaque qui commence immédiatement après le golfe Opontien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.4]] [4] En rangeant la côte l'espace de 20 stades environ après Daphnûs, on atteint Cnémides, lieu très fort. Juste en face, dans l'île d'Eubée, est le cap Cénaeum qui regarde le couchant et le golfe Milicien. Le canal entre deux n'est guère que de 20 stades. Avec Cnémides commence la Locride épicnémidienne. Dans les mêmes parages sont les trois îles Lichades, qui doivent leur nom à l'infortuné Lichas. On en rencontre d'autres encore en continuant à ranger la côte de Locride, mais c'est à dessein que nous omettons leurs noms. Dans l'intervalle [des îles Lichades à ces autres îles] et à 20 stades de Cnémides, est un port : la ville qui en est le plus près dans l'intérieur est Thronium, elle en est également à 20 stades. A ce port succède l'embouchure du Boagrius. Ce cours d'eau qui baigne les murs de Thronium est connu aussi sous le nom de Manès. C'est du reste un torrent plutôt qu'un fleuve, ce qui revient à dire qu'on peut, en certains temps, le franchir à pied sec tandis qu'en d'autres il n'a pas moins de deux plèthres de largeur. Scarphée qui suit n'est pas sur la côte même, elle en est à 10 stades. Ajoutons qu'elle est à 30 stades de Thronium et à un peu moins de 30 stades [du port de cette ville]. Puis viennent Nicée et les Thermopyles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.5]] [5] Les autres villes de la Locride ne méritent pas généralement d'être mentionnées, disons pourtant quelque chose de celles que nomme Homère. Il n'y a plus aujourd'hui de ville appelée Calliaros, mais c'est une plaine qui a conservé ce nom et qui le justifie par le bel aspect de ses cultures. Bessa n'est plus également qu'un site boisé ; la ville de ce nom a disparu, et il en cst de même [d'Augées, dont le territoire] a été réuni à celui des Scarphiéens. Le nom de cette antique Bessa, tout à fait analogue par la manière dont il est formé à celui de la ville de Napé, dans la plaine de Méthymne, qu'Hellanicus, faute d'avoir reconnu la vraie étymologie, corrige [à tort] en Lapé, doit s'écrire avec deux, car il n'est autre que le mot*bessa*lui-même lequel signifie un vallon boisé ; le nom du dème de l'Attique, au contraire, dont l'ethnique est*Bêsaieis*, Bésaeens, s'écrit par un seul s.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.6]] [6] Tarphé est située sur une hauteur distante [de Thronium] de 20 stades ; son territoire est fertile et riche en bois : elle aussi tire son nom des ombrages épais qui l'entourent. Ce nom, du reste, a fait place aujourd'hui à celui de Pharygae, ce qui s'explique par la présence dans ses murs d'un temple dit de Junon Pharygaeenne et bâti sur le modèle de celui que possède la déesse à Pharygae en Argolide ; les nouveaux habitants se disent Argiens d'origine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.7]] [7] Quant aux Locriens occidentaux, Homère ne les mentionne pas, au moins d'une manière expresse ; il se borne à les opposer implicitement aux Locriens dont nous venons de parler, puisqu'en nommant ceux-ci il ajoute (*Il*. II, 535) : «Ceux qui habitent en face des rivages sacrés de l'Eubée», comme s'il en connaissait d'autres. Les écrivains postérieurs à Homère ne se sont pas étendus non plus sur les Locriers occidentaux, qui possédaient cependant quelques villes [importantes], Amphissa par exemple et Naupacte. De ces villes, la dernière subsiste encore dans le voisinage d'Antirrhium. Elle doit son nom au souvenir d'une antique construction navale (*naupêgia*), soit de la construction de la flotte des Héraclides, soit, comme le pense Ephore, de la construction d'une flotte que les Locriens eux-mêmes auraient équipée plus anciennement encore. Mais elle appartient aujourd'hui aux Aetoliens à qui Philippe, dans le temps, l'a adjugée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.8]] [8] Le canton [d'Antirrhium] nous offre aussi Chalcis, ville déjà mentionnée par Homère dans son*Catalogue aetolien*, et située juste au-dessous de Calydon, et, avec Chalcis, la colline de Taphiassa, sur les flancs de laquelle on aperçoit le tombeau de Nessus et des autres centaures. Suivant la tradition, les cadavres des centaures auraient pourri sur place et rendu puante et grumeleuse comme elle est l'eau de la rivière qui passe au pied de la colline, et de là serait venue la qualification d'Ozoles donnée aux populations circonvoisines. Molycria, petite ville tetolienne, est également fort rapprochée d'Antirrhium. En revanche, c'est à l'extrémité de la plaine Criséenne que s'élevait Amphissa, avant que les Amphictyons l'eussent fait raser, ainsi que nous l'avons dit plus haut. [Mais Naupacte et Amphissa n'étaient pas les seules villes appartenant aux Locriens occidentaux], il faut leur attribuer encore [Oeanthé]e et Eupalium.  
  
En tout la côte locrienne mesure un peu plus de 200 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.9]] [9] Le nom d'Alopé que nous retrouvons ici rappelle une double localité de la Locride Epicnémidienne et de la Phthiotide. C'est qu'en effet les Locriens occidentaux, dont les Epizephyrii ne sont qu'une colonie, sont eux-mêmes une colonie des Epicnémidiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.10]] [10] Entre les Locriens occidentaux qui confinent aux Aetoliens et les Epicnémidiens qui touchent aux Enianes de [l'Oeta] habitent les Doriens, j'entends les Doriens de cette [fameuse] tétrapole qui passe pour avoir été le berceau de toute la nation dorienne, et qui se composait des villes d'Erinée, de Boeum, de Pinde et de Cytinium. Pinde est située au-dessus d'Erinée sur les bords d'une rivière de même nom qui tombe dans le Céphise à une assez petite distance de Lilée. Dans certains auteurs, cette même ville est appelée Acyphas. L'un des rois doriens, Aegimius, qui, après avoir été chassé de ses Etats, y avait été ramené, dit-on, par Hercule, voulut, en apprenant que celui-ci était mort sur le mont Oeta, témoigner sa reconnaissance aux mânes du héros : il adopta Hyllus, l'aîné des fils d'Hercule, qui lui succéda et transmit le trône à sa propre postérité. Les Héraclides, on le sait, venaient de la Doride, quand ils effectuèrent leur rentrée dans le Péloponnèse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.11]] [11] Jusque là, malgré leur peu d'étendue et l'extrême pauvreté de leur territoire, les villes de la Doride n'avaient pas laissé de jeter un certain éclat, mais elles tombèrent par la suite dans l'oubli. Il y a même lieu de s'étonner qu'après la guerre de Phocide, après les conquêtes successives des Macédoniens, des Aetoliens et des Athamanes, les Romains en aient encore trouvé quelques vestiges sub-sistants. Les Aenianes, du reste, eurent aussi le même sort, ils disparurent exterminés par les Aetoliens et les Athamanes : les Aetoliens avaient uni leurs armes à celles des Acarnanes et avaient acquis par 1à une grande supériorité ; et les Athamanes, qui avaient été longtemps primés par les autres nations épirotes, avaient, grâce à l'épuisement général de l'Epire, grandi tout à coup sous leur roi Amyn[andre] et fait la conquête de l'Oeta.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.12]] [12] La chaîne de l'Oeta se prolonge depuis les Thermopyles à l'E. jusqu'au golfe Ambracique à l'0., et coupe en quelque sorte à angles droits cette autre chaîne qui s'étend depuis le Parnasse jusqu'au Pinde, voire au delà jusqu'aux pays barbares situés au-dessus du Pinde. La partie adjacente aux Thermopyles forme l'Oeta proprement dit, qui peut avoir 200 stades de longueur, et qui, âpre d'aspect et généralement très élevé, atteint sa plus grande élévation aux Thermopyles mêmes : sur ce point, en effet, l'Oeta n'offre plus qu'une succession de pics, et les escarpements sourcilleux, abrupts, par lesquels il se termine et qu'il projette jusqu'à la mer ne laissent subsister le long de la côte qu'un sentier étroit, seul passage pouvant faire communiquer la Thessalie et la Locride.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.13]] [13] Ce passage est connu sous les noms de Pyles, de Stènes et aussi sous le nom de Thermopyles à cause des sources chaudes qui se trouvent aux environs et que les populations vénèrent comme étant consacrées à Hercule. La montagne qui domine le passage est appelée le Callidrome, mais on étend ce nom quelquefois au reste de la chaîne qui traverse, avons-nous dit, l'Aetolie et l'Acarnanie et ne s'arrête qu'au golfe Ambracique. Les Thermopyles (j'entends l'intérieur du défilé) nous offrent quelques places fortes, notamment Nicée sur la mer de Locride, Tichiûs, et, au-dessus de Tichiûs, Héraclée, ou, comme on l'appela d'abord, Trachîn, d'origine lacédémonienne. A vrai dire, Héraclée se trouve à 6 stades de l'ancienne Trachîn. Quant à Rhoduntie, qui se présente immédiatement après, sa situation en fait une forteresse naturelle.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.14]] [14] Une double circonstance rend l'accès de ces places difficile : d'une part, la nature âpre et raboteuse du sol ; d'autre part, le grand nombre de cours d'eau à traverser, dont les lits forment autant de ravins très encaissés. Il faut franchir, en effet, indépendamment du Sperchius. qui baigne les murs mêmes d'Anticyre, le fleuve Dyras, si connu dans la Fable pour avoir essayé d'éteindre le bûcher d'Hercule, puis le Mélas (nom que nous avons déjà rencontré ailleurs), lequel passe à cinq stades de Trachîn. Enfin, au S. de Trachîn, Hérodote nous signale une profonde coupure du sol servant de lit à un fleuve qui porte, comme maint cours d'eau cité ci-dessus, le nom d'Asopus et qui va se jeter dans la mer en dehors des Pyles, après s'être grossi d'un affluent important, le Phénix, lequel vient du S. et emprunte le nom du héros dont on voit le tombeau ici près. - De l'Asopus aux Thermopyles la distance est de 15 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.15]] [15] Les forteresses dont nous parlions tout à l'heure jouirent d'une très grande célébrité, tant qu'elles furent en possession d'ouvrir ou de fermer à volonté le passage des Thermopyles et tant que les peuples situés des deux côtés de ce défilé se disputèrent à main armée la prépondérance. Et cette célébrité s'explique de reste : Philippe n'appelait-il point Chalcis et Corinthe «les entraves de la Grèce» à cause des avantages que cette double position assure à une armée venant de Macédoine ? Et plus tard n'a-t-on pas donné les noms de fers et de chaînes aux deux mêmes villes, voire à Démétrias, qui, maîtresse à la fois du Pélion et de l'Ossa, se trouvait naturellement aussi commander le défilé de Tempé ? Aujourd'hui, en revanche, tout est changé, la Grèce entière s'étant rangée sous l'autorité d'un seul, ces différentes barrières se sont comme aplanies, et le pays demeure ouvert et accessible à tous.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.16]] [16] C'est ici, dans ces mêmes défilés, que les compagnons de Léonidas, aidés d'une poignée de montagnards de l'Oeta, tinrent tête aux forces immenses du roi de Perse, mais ayant été tournés par les Barbares, à qui l'on avait indiqué certains sentiers dans la montagne, ils furent tous exterminés jusqu'au dernier. On peut voir aujourd'hui encore la sépulture commune, le*polyandrium*de ces héros, avec les stèles commémoratives et la fameuse inscription gravée sur la stèle des Lacédémoniens :

*«Etranger, va dire à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.17]] [17] Il nous reste à signaler un port de mer spacieux et ce temple de Cérès où les Amphictyons naguère, à chaque pylée, venaient célébrer un sacrifice solennel. Du port à Héraclée-Trachîn, il y a, par terre, 40 stades ; il yen a 70 par mer jusqu'au cap Cénaeum. Une fois hors des Pyles, on rencontre tout d'abord l'embouchure du Sperchius. La distance de l'Euripe aux Pyles est en tout de 530 stades. La Locride ne s'étend pas plus loin. Au delà des Pyles, tout ce qui va à l'E. et dans la direction du golfe Maliaque dépend de la Thessalie, tout ce qui se prolonge vers l'O. appartient aux Aetoliens et aux Acarnanes. Je ne nomme pas les Athamanes qui ont eux aussi disparu dès longtemps.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.4.18]] [18] La Thessalie est la plus grande, la plus ancienne, des ligues ou confédérations grecques, Homère et maint autre auteur l'attestent. Le nom d'Etoliens, au contraire, ne désigne jamais, dans Homère, qu'un seul peuple réparti dans différentes cités, mais ne comprenant point plusieurs tribus, à moins pourtant qu'il ne faille voir dans les Curètes une ancienne tribu aetolique - Nous commencerons naturellement par la Thessalie, laissant de côté, ainsi que nous l'avons toujours fait jusqu'ici, les traditions par trop anciennes, les traditions qui tiennent plutôt de la fable et sur lesquelles en général on ne s'accorde pas, pour ne rapporter que ce qui nous paraîtra vraiment de nature à trouver place ici.

### **IX, 5 - La Thessalie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.1]] [1] La Thessalie comprend une première région maritime, à savoir toute la côte qui s'étend depuis les Thermopyles jusqu'à l'embouchure du Pénée et à l'extrémité du Pélion en regardant le levant et la pointe septentrionale de l'Eubée. De cette région, la partie qui avoisine l'Eubée et les Thermopyles est occupée par les Maliéens et les Phthiotes-Achéens, celle qui avoisine le Pélion l'est par les Magnètes. Tout entière, elle forme ce que nous appellerons volontiers le côté oriental ou le littoral de la Thessalie. Si des deux extrémités de ce côté, maintenant, et dans la direction de l'intérieur, on tire une double ligne, une ligne allant des dernières pentes du Pélion et de l'embouchure du Pénée le long de la frontière de Macédoine jusqu'à la [Parorée] et à l'entrée de l'Epire, et une autre ligne partant des Thermopyles et suivant toute la chaîne de l'Oeta et des monts d'Aetolie, laquelle est parallèle à la frontière de Macédoine, pour ne finir qu'à la Doride et au Parnasse, on obtiendra ainsi deux nouveaux côtés : le premier, celui qui est contigu à la Macédoine, sera le côte septentrional de la Thessalie, le second, parallèle à celui-là, en sera le côté méridional. Quant au dernier côté ou côté occidental, il est représenté par une ligne qui longe l'Aetolie, l'Acarnanie, l'Amphilochie et la partie de l'Epire occupée par les Athamanes et les Molosses, ainsi que l'ancien territoire des Aethices, bref toute la région du Pinde. [En général, le sol de la Thessalie est plat et peu accidenté] ; on y rencontre à vrai dire le Pélion et l'Ossa, mais ces montagnes, qui ne laissent pas que d'atteindre à une grande hauteur, ne couvrent qu'une médiocre étendue de terrain et s'arrêtent brusquement à l'entrée des plaines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.2]] [2] Ces plaines occupent juste le centre de la Thessalie et constituent une fort riche contrée : par malheur, il y en a une partie qui se trouve exposée à de fréquentes inondations. Le fleuve Pénée, en effet, qui coupe en deux la Thessalie et qui reçoit [dans son long parcours] un grand nombre d'affluents, est sujet à déborder souvent. On dit même qu'anciennement toute cette plaine, enfermée de trois côtés par des montagnes et bordée d'autre part par le littoral, dont le niveau est sensiblement plus élevé que le sien, formait un immense lac, mais qu'à la suite de violents tremblements de terre une brèche s'était ouverte [à la hauteur de] Tempé, qui avait séparé l'Ossa de l'Olympe, et qui, livrant passage au Pénée, avait permis à ses eaux de s'écouler vers la mer. La plaine s'en était trouvée naturellement asséchée, néanmoins il y est resté un fort grand lac, le Nessonis, et un autre plus petit, et plus rapproché aussi de la côte, qui se nomme le Boebéis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.3]] [3] Dans les limites que nous venons de tracer, la Thessalie présentait anciennement quatre divisions principales : la Phthiotide, l'Hestiaeotide, la Thessaliotide et la Pélasgiotide. A la Phthiotide correspond toute la partie méridionale et voisine de l'Oeta, s'étendant en longueur depuis le golfe Maliaque et la baie Pylaïque jusqu'à la Dolopie et au Pinde, et en largeur jusqu'à Pharsale et aux plaines thessaliennes. Quant à l'Hestiaeotide, elle comprenait la portion occidentale [de la plaine] et ce qui se trouve entre le Pinde et la Haute-Macédoine. Le reste de la plaine était partagé entre les Pélasgiotes qui habitaient au-dessous de l'Hestiaeotide, et s'étendaient jusqu'aux confins de la Basse-Macédoine et les [Thessaliotes], dont les possessions continuaient la Pélasgiotide et se prolongeaient jusqu'à la côte dite de Magnésie, complétant ainsi [la Thessalie propre]. - La Thessalie, elle aussi, pourra nous fournir une longue liste de noms illustres à divers titres, illustres surtout par la mention qu'en a faite Homère ; mais de ses villes bien peu ont conservé leur antique éclat, et c'est encore Larisse qui est le moins déchue.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.4]] [4] Homère, lui, divise en dix parties, dix Etats, toute la contrée que nous appelons aujourd'hui Thessalie, mais sous ce nom il comprend une portion de la région Etéenne et de la Locride, voire une portion de la Macédoine actuelle ; nouvelle preuve de ce fait général et qui s'est vérifié partout qu'une même contrée change de frontières et varie dans ses divisions intérieures suivant le degré de puissance de ses différents maîtres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.5]] [5] C'est par l'énumération des peuples qui obéissaient à Achille qu'Homère commence son*Catalogue*ou dénombrement des forces thessaliennes. Ces peuples occupaient le côté méridional de la Thessalie et bordaient la chaîne de l'Oeta et la frontière épicnémidienne :

*«Tous les peuples d'Argos Pélasgique, tous ceux d'Alos, d'Alopé et de Trachîn,  
ceux aussi de la Phthie et de la Hellas, où les femmes sont si belles, tous les peuples enfin nommés  
Myrmidons, Hellènes, Achéens...» (*Il. II, 681).

Seulement, les sujets de Phénix se trouvent ici confondus avec ceux d'Achille, et Homère n'a fait des uns et des autres qu'une seule et même armée. N'ayant pas voulu exposer Phénix, non plus que Nestor, aux dangers mêmes de la mêlée, Homère naturellement ne mentionne jamais ses sujets, les Dolopes, parmi les combattants, mais leur présence est attestée par d'autres auteurs, notamment par Pindare, qui, ayant eu occasion de nommer Phénix, ajoute ces mots :

*«Il avait amené ces hardis bataillons de frondeurs Dolopes, auxiliaires si utiles de la cavalerie grecque».*

A la rigueur même on pourrait dire que la présence des Dolopes sous les murs de Troie est sous-entendue chez Homère, en vertu de cette figure que nos grammairiens nomment*aposiopèse*ou réticence. Car il serait plaisant que le roi eût pris part à l'expédition et qu'aucun de ses sujets ne [l']eût suivi. Phénix n'eût plus été à ce compte un allié, un compagnon d'armes du héros, il n'eût joué auprès de lui que le rôle d'un gouverneur auprès d'un jeune prince, le rôle d'un orateur, ou, si l'on veut, d'un conseiller, tandis que les vers du poète lui confèrent aussi très expressément la première qualité, ce vers-ci par exemple :

*«Pour l'éclairer de ses conseils et l'aider de son bras» (*Il. IX, 443).

[Il est donc évident, comme] nous le marquions tout à l'heure, qu'Homère n'a fait des sujets d'Achille et de ceux de [Phé]nix qu'une seule et même armée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.6]] [6] Quant au texte même de ce passage dans lequel le poète énumère les peuples qui obéissaient à Achille, il prête à la controverse. Le nom d'Argos Pélasgique, notamment, qui [suivant les uns], désigne une ancienne ville de la Thessalie, proche voisine de Larisse, et aujourd'hui détruite, ne saurait être, suivant les autres, un simple nom de ville, mais serait une dénomination générale s'appliquant à toute l'étendue des plaines thessaliennes et rappelant l'établissement de colons argiens amenés autrefois par Abas. [Même désaccord au sujet de la Phthie] : car, tandis que les uns confondent la Phthie avec la Hellade et l'Achaïe et veulent que sous ces trois noms différents le poète n'ait désigné qu'une des deux grandes divisions de la Thessalie, c'est-à-dire, la moitié méridionale, d'autres voient là trois noms et trois pays distincts. En fait, le poète paraît distinguer tout au moins la Phthie de la Hellade quand il dit :

*«Ceux aussi de la Phthie et d'Hellas [où les femmes sont si belles] (*Il. II, 683),

comme s'il s'agissait de deux contrées différentes ; et ailleurs :

*«Je m'enfuis alors au loin, et traversant les vastes espaces d'Hellas, j'atteignis bientôt la Phthie» (*Ibid. IX, 498),

et ailleurs encore :

*«Les [femmes achéennes] ne manquent pas dans Hellas ni en la Phthie» (*Ibid. 395).

Mais, tout en distinguant les lieux, il n'indique pas si ce sont des pays ou des villes. Or, parmi les modernes, les uns ont déclaré que le nom d'Hellas était un nom de pays et qu'il désignait toute la contrée qui s'étend depuis Palaepharsale jusqu'à Thèbes-Pthiothides, et, comme il y a dans ladite contrée, justement à portée des deux Pharsales, de Palaepharsale, comme de Néopharsale, un lieu appelé Thétidium, ils ont conclu du nom seul de cette localité que toute cette contrée faisait autrefois partie des Etats d'Achille ; pour d'autres, au contraire, l'antique Hellas n'est qu'une ville, mais, tandis que les Pharsaliens montrent à 60 stades de leur propre ville, et dans le voisinage des deux sources de Messéis et d'Hypérie, une cité en ruines qu'ils n'hésitent pas à identifier avec Hellas, les Mélitéens indiquent pour elle un autre emplacement à 10 stades environ de leurs murs, de l'autre côté de l'Enipée, oh se serait élevée soi-disant la ville d'Hellas, du temps que leur propre ville se nommait Pyrrha, mais que les Hellènes, à cause de sa situation trop enfoncée, n'auraient pas tardé à abandonner pour venir s'établir parmi eux, dans Pyrrha même. Et, comme preuve à l'appui de leur opinion, les Mélitéens rappellent la présence dans leur ville, en pleine agora, du tombeau d'Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha. Chacun sait en effet que, dans l'histoire, Deucalion est toujours qualifié de roi Phthiote ou simplement de roi Thessalien. L'Enipée [que nous venons de mentionner] est un cours d'eau qui prend sa source dans l'Othrys, passe ensuite auprès de Pharsale et va se réunir à l'Apidanus, affluent du Pénée. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet des Hellènes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.7]] [7] Pour ce qui est du nom de*Phthii*, il est certain qu'il s'appliquait non pas seulement aux sujets d'Achille, mais encore à ceux de Protésilas et de Philoctète. Homère lui-même nous en fournit la preuve, car, après avoir, dans le*Catalogue*, compris*les habitants de la Phthie*(*Il*. II, 683), au nombre des combattants qui reconnaissaient Achille pour chef, il les fait figurer dans l'épisode du Combat près des vaisseaux, combat livré, comme on sait, sans le concours des soldats d'Achille, mais avec celui des compagnons de Philoctète commandés par Médon et des compagnons de Protésilas commandés par Podarcès, [il les nomme même par deux fois à cette occasion,] dans son énumération générale d'abord :

*«Là se tenaient les Béotiens, les Iaones, à la robe traînante, les Locriens, les Phthii, les nobles Epéens» (*Ibid. XIII, 685),

et plus loin séparément (*Ibid*. 693-699) :

*«A la tête des Phthii marchaient Médon et le bouillant Podarces... Couverts de brillantes cuirasses,  
les deux héros guidaient au combat les nobles guerriers de la Phthie, et se dévouaient,  
avec les chefs béotiens, à la défense des vaisseaux».*

Peut-être même faudrait-il étendre aux sujets d'Eurypyle la dénomination de Phthii, les Etats d'Eurypyle étant limitrophes de ceux des héros que nous venons de nommer. Aujourd'hui pourtant c'est à la Magnésie [et non à la Phthiotide] qu'on rattache et le canton d'Orménium (lequel faisait une bonne partie des Etats d'Eurypyle), et toute l'étendue du royaume de Philoctète, de sorte qu'il ne reste plus pour représenter l'ancienne Phthie que le royaume de Prmésilas, lequel était compris entre la Dolopie et le Pinde d'une part, et la côte de Magnésie de l'autre, et, avec le royaume de Protésilas, celui d'Achille et de Pélée qui (à n'en prendre aussi que la largeur) s'étendait depuis la Trachinie et la chaîne de l'Oeta jusqu'à Antron, ou plutôt Antrones, car le nom de cette ville, la première du royaume de Protésilas, est plus usité aujourd'hui au pluriel qu'au singulier ; or, cet intervalle correspond, on le voit, juste à la profondeur du golfe Maliaque.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.8]] [8] A l'égard d'Hales et d'Alopé [la question est autre] : on se demande si les villes portant ces noms dans Homère sont bien celles que comprend le district actuel de la Phthiotide, et si le poète n'aurait pas voulu plutôt désigner les villes de mêmes noms situées en Locride, puisqu'il est notoire que le domaine d'Achille, borné d'un côté par la Trachinie et la région de l'Oeta, s'étendait d'autre part jusqu'en Locride. Seulement, comme il se trouvé sur la côte de Locride, indépendamment d'une ville appelée Alopé, deux autres localités du nom d'Halos et d'Halionte, quelques grammairiens substituent dans Homère un nom à l'autre, Halionte à Alopé, et lisent le vers [de l'*Iliade*] ainsi qu'il suit :

*«Et ceux qui venaient d'Halos, et les gens d'Halionte, et les gens de Trachîn» (*Il. II, 682).

L'autre Halos, on le sait, est située à l'extrémité du mont Othrys, lequel forme la limite septentrionale de la Phthiotide depuis le mont Typhrestus auquel il se relie sur les confins de la Dolopie jusqu'aux abords du golfe Maliaque. Cet Halos, ou, si l'on veut, cette Halos (car le nom a les deux genres) est à soixante stades de distance environ d'Itone. La cité primitive fondée par Athamas avait disparu depuis longtemps lorsque [les Pharsaliens la rebâ]tirent là où nous la voyons aujourd'hui, au-dessus de la plaine Crocienne et sur les bords de l'Amphrysus. Au-dessous de la même plaine est Thèbes-Phthiotique. Si Halos porte aussi cette qualification de Phthiotique ou d'Achaïque, c'est que son territoire, comme les premières pentes de l'Othrys, s'est toujours arrêté à la frontière des Maliéens. L'une des villes de Protésilas, Phylacé, appartient notoirement à ce canton de la Phthiotide qui touche au territoire des Maliéens, Halos est dans le même cas. Distante de Thèbes de 100 stades environ et située juste à mi-chemin entre cette ville et Ptéléum, Halos n'en fut pas moins distraite de la Phthiotide par Philippe et annexée au territoire des Pharsaliens, nouvel exemple des continuels changements qui s'opèrent dans les limites et dans la condition politique des peuples et des lieux. Sophocle constate un changement semblable lorsqu'il attribue Trachîn à la Phthiotide. Artémidore, lui, transporte Halos sur le littoral même, mais en dehors du golfe Maliaque, ce qui la laisse dans les limites de la Phthiotide, car, partant dudit golfe pour gagner l'embouchure du Pénée, Artémidore nomme successivement Antron, Ptéléum, et Halos à 110 stades de Ptéléum. Touchant Trachîn, nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit plus haut. Nous rappellerons seulement qu'Homère la nomme aussi dans le passage en question.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.9]] [9] Un autre nom que le poète mentionne à plusieurs reprises comme celui d'une divinité topique [par rapport à Achille] est le nom du Sperchius. Or, ce fleuve, descendu du Typhraestus, montagne de la Dryopie qui s'appelait primitivement [...] va se jeter dans la mer non loin des Thermopyles entre ce défilé et la ville de Lamia ; Homère nous donne donc à entendre que toute la côte du golfe Maliaque, en dedans et en dehors des Thermopyles, faisait partie des Etats d'Achille. L'embouchure du Sperchius est à 30 stades environ de Lamia et la plaine de Lamia descend jusqu'aux bords mêmes du golfe Maliaque. Ce qui m'autorise à dire que ce fleuve était [pour Achille] une divinité topique, c'est, d'une part, ce voeu du héros, que lui-même rappelle, de laisser croître sa chevelure pour la consacrer au Sperchius, et, d'autre part, la tradition qui faisait naître l'un des lieutenants d'Achille, Ménesthius, des amours du Sperchius et de la propre soeur du héros. Il est probable, maintenant, que le nom de Myrmidons, lequel rappelait les compagnons fidèles qui avaient suivi Pélée à Egine, était particulier aux sujets immédiats d'Achille et de Patrocle, tandis que le nom d'Achéens s'appliquait à l'ensemble des populations de la Phthiotide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.10]] [10] Pour énumérer les lieux remarquables de la Phthiotide, ou en d'autres termes de cette partie de la Thessalie sur laquelle Achille exerçait une sorte de suprématie, on part du territoire des Maliéens. Ces villes ou lieux remarquables sont en très grand nombre : on distingue particulièrement Thèbes Phthiotique, Echinus, Lamia, théâtre de cette fameuse guerre lamiaque qu'Antipater et les Macédoniens eurent à soutenir contre les Athéniens et dans laquelle périrent Léosthènes, général des Athéniens, [et Léonnat] ami particulier du feu roi Alexandre, [puis Nartha]cium, Erinée, Ceronée dont le nom rappelle cette fameuse ville de Béotie, Mélitée, Thaumaci, Proerna, Pharsale, Erétrie l'homonyme de la ville Eubaeenne, enfin [le dème] des Parachéloïtes, qu'il ne faut pas confondre avec le dème de même nom situé en Aetolie. Les environs de Lamia ont aussi leur fleuve Achéloüs, et c'est de ce fleuve naturellement que les populations riveraines ont emprunté leur nom de Parachéloïtes. Borné au nord-ouest par les possessions des Asclépiades et au nord-est par le royaume d'Eurypyle [et par celui] de Protésilas, le nome ou cercle Phthiotique s'étendait, du côté du midi, jusqu'au district de l'Oeta, lequel comprenait quatorze dèmes, plus Héraclée et la Dryopide, cette antique tétrapole émule de la Doride, d'où sont sortis, à ce qu'on croit, les Dryopes du Péloponnèse. A ce même district appartiennent encore les villes d'Acyphus, de Parasopias, d'Oeniades et d'Anticyre (nous avons déjà rencontré ce dernier nom chez les Locriens occidentaux). Mais toutes ces divisions, comme chacun sait, n'existent plus, et elles ont fait place à d'autres dès longtemps ; si pourtant je les indique, c'est que de toutes les vicissitudes et révolutions intérieures que ce pays a éprouvées celles-là m'ont paru les plus remarquables et par conséquent les plus dignes de mémoire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.11]] [11] Pour ce qui est des Dolopes, Homère nous indique clairement qu'ils habitaient à l'extrémité de la Phthie et qu'ils reconnaissaient comme les Phthiotes l'autorité de Pélée lorsqu'il fait dire [à Phénix] :

*«Oui, j'habitais l'extrême Phthie, parmi les Dolopes, dont la faveur de Pélée m'avait fait roi» (*Il. IX, 484).

Or, l'extrême Phthie confine au Pinde, à la région du Pinde, laquelle se trouve aujourd'hui pour la plus grande partie comprise dans les limites de la Thessalie. On sait en effet que, par suite de l'illustration et de la prépondérance des Thessaliens et des Macédoniens, les plus proches voisins de ces deux peuples parmi les Epirotes s'étaient vu, bon gré mal gré, absorber peu à peu pour être réunis, les uns à la Thessalie (Athamanes, Aethices, Talares), les autres à la Macédoine (Orestes, Pélagons, Elimiotes).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.12]] [12] Le Pinde est une grande chaîne de montagnes ayant au N. la Macédoine, à l'O le territoire des Perrhèbes*métanastes*ou*transplantés*, au S. celui des Dolopes, [et à l'E. l'Hestimotide], l'une des grandes divisions de la Thessalie. Sur le Pinde même habitaient autrefois les Talares, tribu d'origine molosse, détachée des Talares de Tomare, et, avec les Talares, les Aethices, c'est-à-dire la même nation qui, suivant Homère, donna asile aux Centaures chassés par Pirithoüs. Mais aujourd'hui l'on ne connaît plus ces deux peuples, ils sont éteints. Entendons-nous cependant, le mot*éteints*a deux sens et peut signifier soit l'extermination de tout un peuple et la dépopulation complète du pays qu'il occupait, soit la simple disparition du nom national due à un changement quelconque dans la constitution politique du pays.  
  
Il peut arriver, maintenant, que l'Etat aujourd'hui disp-ru n'ait fait figure à aucune époque, dans ce cas là, naturellement, nous ne nous croyons pas tenu à en mentionner l'existence, même sous son nom nouveau ; pour peu, au contraire, que quelque circonstance mémorable le recommande, nous croyons devoir rappeler le changement qu'il a éprouvé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.13]] [13] Ds l'ancien royaume d'Achille, dont nous avons déjà fait connaître toute la portion locrienne et [cetéenne], il ne nous reste plus à décrire que le littoral. Suivons donc l'ordre des lieux à partir des Thermopyles. L'entrée des Thermopyles est séparée du cap Cénaeum par une traversée de 70 stades. Si nous partons de ce point en rangeant la côte, nous rencontrons d'abord à une distance de [70] stades l'embouchure du Sperchius, et, 20 stades plus loin, Phalares. Juste au-dessus de Phalares, à 50 stades dans l'intérieur, est [la ville des Lamiéens]. Un nouveau trajet de 100 stades, le long de la côte, nous mène en face d'Echinus. Continuons à ranger la côte, nous découvrons à une vingtaine de stades dans l'intérieur la ville de Larissa Crémasté, connue aussi sous le nom de Larissa Pélasgia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.14]] [14] Nous atteignons ensuite la petite île de Myonnèse, puis la ville d'Antron, comprise autrefois dans le royaume de Protésilas. Nous avons donc achevé de décrire la partie [de la Phthiotide] qui reconnaissait Achille pour roi. Mais, comme Homère se trouve avoir, en énumérant dans son*Catalogue*les noms des chefs thessaliens et ceux des villes qui leur obéissaient, introduit dans la géographie de la Thessalie autant de divisions aujourd'hui consacrées, nous ne pouvons mieux faire que de le prendre pour guide, ainsi que nous avons fait ci-dessus, et de le suivre jusqu'à ce que nous ayons parcouru le cercle entier, et complété de la sorte la description de la contrée. Or, dans le*Catalogue*d'Homère, à l'armée d'Achille succède celle de Protésilas, et, comme les possessions d'Achille sur la côte ne dépassaient pas Antron, on peut concevoir, pour bien délimiter les deux royaumes, que les Etats de Protésilas étaient situés tout à fait en dehors du golfe Maliaque, quoique se trouvant encore compris dans les limites de la Phthiotide (il s'agit ici, bien entendu, de la Phthiotide considérée dans son ensemble et non pas seulement de la Phthiotide appartenant à Achille). Phylacé est en effet proche voisine de Thèbes-Phthiotique, laquelle appartenait aussi à Protésilas. D'autre part, les villes d'Halos, de Larissa Crémasté et de Démétrium, comprises également dans le royaume de Protésilas, se trouvent situées toutes trois à l'est de l'Othrys. Démétrium correspond à cet ancien temple de Déméter mentionné par Homère et qu'il confond [à tort] avec Pyrasus. Il y a en effet une distance de 2 stades entre Pyrasus, ville maritime pourvue d'un excellent port, et ledit sanctuaire composé d'un temple et d'un bois sacré. Juste au-dessus de Pyrasus, à 20 stades dans l'intérieur des terres, s'élève Thèbes, puis derrière Thèbes, plus avant par conséquent dans l'intérieur, on voit s'étendre la plaine Crocienne, laquelle ne finit qu'avec les dernières pentes de l'Othrys et est traversée dans toute sa longueur par le cours de l'Amphrysus. Enfin au-dessus de la plaine Crocienne est Itone, avec son temple de Minerve Itonienne, type de celui que possède la Béotie. A la même hauteur coule le Cuarius ; fleuve dont le nom, joint à celui d'Arné, se trouve mentionné déjà dans notre description de la Béotie. Ces dernières localités, du reste, [n'appartiennent plus à la Phthiotide,] mais bien à la Thessaliotide, quatrième grande division de la Thessalie, qui se trouve comprendre en outre l'ancien royaume d'Eurypyle, la ville de Phyl[lus avec son temple d'Apol]lon Phyllien, celle d'Ichnae, où Thémis, sous le nom d'Ichnaea, est l'objet d'un culte particulier, celle de Ciérus [et plusieurs autres localités qui se succèdent de Ciérus à la frontière de] l'Athamanie. Revenons à Antron. Juste vis-à-vis, dans le détroit d'Eubée, est un écueil à fleur d'eau connu sous le nom de l'*Ane d'Antron*. A partir de là, notas rangeons successivement Ptéléum et Halos, puis le Démétrium ou temple de Cérès, les ruines de Pyrasus situées, avons-nous dit, juste au-dessous de Thèbes, et enfin la pointe de Pyrrha, reconnaissable aux deux petites îles qui l'avoisinent et dont une porte aussi le nom de Pyrrha, tandis que l'autre s'appelle Deucalion. A la rigueur, ces deux petites îles peuvent être prises pour les bornes extrêmes de la Phthiotide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.15]] [15] Passé cette limite, la côte, suivant Homère, appartenait aux sujets ou compagnons d'Eumélus ; c'est à la Magnésie, voire à la Pélasgiotide qu'elle appartient aujourd'hui. A vrai dire, la grande plaine Pélasgique (laquelle mesure 160 stades jusqu'au Pélion) finit à Phères du côté de la Magnésie. Mais le port de Pagases, bien que situé à 90 stades de Phères et à 20 stades seulement de Iolcos, dépend proprement de Phères. La ville d'Iolcos, que nous venons de nommer, ville très anciennement ruinée, est la même qui vit Pélias expédier Jason et le navire Argo. La construction de l'Argo (*naupêgia*) serait aussi, au dire de certains mythographes, ce qui a fait donner au port de Pagases le nom qu'il porte ; cependant l'autre étymologie proposée (*pêgai*, sources) nous paraît plus plausible, vu la quantité de belles sources que possède le territoire de Pagases, sans compter qu'il existe tout à côté de Pagases un lieu appelé Aphètes, comme qui dirait l'Aphètérion ou embarcadère des Argonautes. Par rapport à Démétrias, [la distance] d'Iolcos est de 7 stades ; son emplacement n'est pas sur la côte même, mais un peu au-dessus. Démétrius Poliorcète, qui fonda Démétrias et lui donna son nom, bâtit cette ville entre Nélée et Pagases, sur le bord même de la mer et lui annexa successivement toutes les petites places environnantes, Nélée d'abord, puis Pagases et Orménium, voire Rhizûs, Sépias, Olizon, Boebé et Iolcos qui forment aujourd'hui encore autant de dèmes ou de quartiers de Démétrias. Ainsi augmentée, cette ville devint pour longtemps l'arsenal maritime et le lieu de résidence des rois de Macédoine, d'autant qu'elle commandait le défilé de Tempé, voire, avons-nous dit, la double position du Pélion et de l'Ossa. Aujourd'hui, bien que fort déchue, Démétrias l'emporte encore de beaucoup sur toutes les autres villes de cette partie de la Thessalie. Le lac Boebéis, situé tout à côté de Phères, s'étend à l'opposite jusqu'aux dernières pentes du Pélion et à la frontière de la Magnésie. Il a sur ses bords une petite ville du nom de Boebé. Les mêmes causes qui avaient ruiné anciennement la ville d'Iolcos parvenue au faîte de la prospérité, à savoir les factions et l'ambition des tyrans, perdirent la ville de Phères : elle aussi, après avoir atteint le comble des grandeurs, fut entraînée dans la chute de ses tyrans. Un cours d'eau, l'Anaurus, passa auprès de Démétrias. Au delà, la plage conserve le nom d'Iolcos : on y a célébré longtemps une fête annuelle en l'honneur de [Pélias]. Artémidore ne fait commencer le golfe Pagasétique qu'après Démétrias, et il le comprend tout entier dans le royaume de Philoctète : il y signale aussi l'île de Cicynéthus, avec une petite ville de même nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.16]] [16] Enumérons, à présent, toujours d'après le*Catalogue*homérique, les villes sur lesquelles régnait Philoctète. La première que nomme le poète est Méthone, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme de Thrace, laquelle fut détruite par Philippe. Nous avons cité plus haut,à pro-pos de [lieux] situés dans le Péloponnèse [et nommés Méthana,] un exemple de confusion semblable. Les noms qui suivent dans le*Catalogue*sont ceux de Thaumacia, d'[0liz]on, de Mélibée, toutes villes échelonnées le long de la côte. Tout ce littoral de la Magnésie est bordé d'un grand nombre d'îles, dont les plus célèbres sont Sciathos, Péparéthos, Icos, Halonnèse et Scyros, qui renferment chacune une ville de même nom. Scyros est peut-être encore plus célèbre que les autres à cause de l'alliance contractée entre Lycomède et Achille, et aussi parce que le fils du héros, Néoptolème, y était né et y avait été élevé. Plus tard, l'ambition de Philippe, jaloux de la prépondérance maritime des Athéniens et de la domination qu'ils exerçaient sur les îles [de la Grèce] en général et sur ces parages en particulier, ajouta encore à la célébrité des îles que nous venons de nommer et qui se trouvaient être le plus à sa portée. On sait quelle fut la tactique de Philippe dans toute cette guerre dont l'hégémonie de la Grèce devait être le prix ; ce fut d'avancer toujours graduellement et de proche en proche : ses premières annexions sur le continent avaient embrassé une bonne partie de la Magnésie, ainsi que de la Thrace et des pays environnants ; il procéda de même sur mer et les premières îles sur lesquelles il mit la main furent celles qui bordent la Magnésie, de sorte que des îlots, des rochers, que personne ne connaissait auparavant, acquirent en devenant le théâtre de sanglants combots une véritable renommée. La renommée de Scyros, due surtout, comme on l'a vu, à des souvenirs historiques et à d'antiques traditions, se trouve accrue aujourd'hui par des circonstances d'une nature tout autre, telles que la supériorité des chèvres dites*de Scyros*et la richesse des carrières qui donnent ce beau marbre veiné, ce marbre scyrien analogue au marbre carystien, au marbre [dociméen] ou synnadique, et au marbre hiérapolitique. On peut voir à Rome des colonnes monolithes et de grandes dalles ou plaques de ce marbre veiné de Scyros décorer les édifices publics et les maisons particulières : les marbres blancs en ont été dépréciés du coup.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.17]] [17] Parvenu à ce point de le côte de Magnésie, Homère revient sur ses pas pour reprendre de la Haute-Thessalie. Il part en effet de la Dolopie et de la région du Pinde et, suivant toute la lisière de la Ph[thiotide], descend [jusqu'à] la Thessalie inférieure. Le passage est ainsi conçu :

*«Viennent les gens de Tricca et ceux de la caillouteuse Ithomé» (*Il. II, 729).

Or, ces deux localités appartiennent à l'Histiaeotide. Primitivement, ce canton de la Thessalie portait, dit-on, le nom de Doride, mais quand les Perrhèbes s'en furent emparés, comme ils venaient de dévaster tout le territoire d'Histiée en Eubée et d'en arracher les habitants pour les transporter sur le continent, ils changèrent l'ancien nom de Doride contre celui d'Histiaeotide qui répondait mieux à l'importance de l'émigration histiaeenne. [Le même canton de la Thessalie, joint à] la Dolopie, est également désigné sous le nom de Haute-Thessalie, et le fait est qu'il se trouve placé directement sous [la Haute-]Macédoine, comme l'est la Thessalie inférieure sous la Basse-Macédoine. Tricca, qui possède le plus ancien et le plus célèbre temple d'Esculape, est une ville située sur les confins mêmes de la Dolopie et de la région du Pinde. Quant à Ithomé, dont le nom, semblable en apparence à celui de la ville de Messénie, n'a jamais dû pourtant, à ce qu'on assure, se prononcer tout à fait de même (il perdait la première syllabe dans l'usage, [ce qui donnait Thomé,] devenu aujourd'hui par altération Thamae), elle s'offre aux yeux comme une ville d'assiette très forte, comme un vrai roc, s'élevant à peu près au centre d'un quadrilatère formé par les quatre places de guerre de Tricca, de Métropolis, de Pélinnaeum et de Gomphi. C'est, du reste, de Métropolis qu'elle dépend : formée à l'origine de la réunion de trois bourgades obscures, Métropolis vit son territoire s'agrandir encore par des annexions successives, notamment par l'annexion d'Ithomé. Callimaque, dans ses*Iambes*, prétend que de toutes les Vénus connues (on sait que le nombre en est grand), la plus raisonnable est incontestablement la Vénus Castniétide, parce que seule elle permet qu'on immole des porcs sur ses autels. Et Callimaque, comme chacun sait, passe pour un érudit profond s'il en fut, pour un érudit qui, toute sa vie (il l'a déclaré lui-même), chercha la vérité et l'exactitude en ces matières.  
  
Sur ce point, cependant, Callimaque s'est fourvoyé, car il a été prouvé par la suite que la Vénus Castniétide n'était pas seule à avoir autorisé un semblable usage, et que mainte autre Vénus, notamment celle de Métropolis, l'agréait pareillement. On ajoute que c'est à l'une des bourgades qu'elle s'est annexées, et qui avait nom Onthyrium, que Métropolis emprunta le rite en question. Nommons encore comme appartenant à l'Histiaeotide la ville de Pharcadon, dont le territoire est traversé par le Pénée et le Curalius : ce dernier cours d'eau, le même que nous avons vu baigner l'enceinte du temple de Minerve Itonienne, est un affluent du Pénée. Quant au Pénée, à sa descente du Pinde, où, avons-nous dit, il prend sa source, il laisse sur la gauche Tricca, Pélinnaeum et Pharcadon, baigne les murs d'Atrax et de Larisse, et, après s'être grossi de tous les cours d'eau de la Thessaliotide, gagne par Tempé le point de la côte où il débouche à la mer. Le même canton de la Thessalie contient une ville du nom d'Oechalie, que certains critiques identifient avec l'Oechalie d'Eurytus, lui attribuant ainsi la qualification homérique que d'autres transportent soit à l'Oechalie d'Eubée, soit à l'Oechalie d'Arcadie, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire dans notre description du Péloponnèse. Ajoutons que l'objet principal de la controverse est de savoir quelle est la ville qui fut prise par Hercule, quelle est la ville qu'a voulu chanter l'auteur de la*Prise d'Oechalie*. - Tels sont les lieux qu'Homère range sous la domination des Asclépiades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.18]] [18] Après quoi, passant au royaume d'Eurypyle, le poète énumère

*«Et les gens d'Orménium et les riverains de la fontaine Hypérée, et les combattants  
qu'envoient Astérium et Titanos à la blanche acropole» (*Il. II, 734).

L'ancienne ville d'Orménium s'appelle aujourd'hui Orminium et ne forme plus qu'un simple bourg situé an pied du Pélion sur le rivage même du golfe Pagasitique. Orménium était du nombre des villes qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se fondirent dans Démétrias. Elle devait s'élever alors non loin du lac Boebéis, puisque Boebé figure, comme elle, dans le groupe qu'absorba Démétrias. D'Orménium à Démétrias, la distance par terre est de 27 stades, et, dans l'intervalle, on rencontre le site d'Iolcos distant de 7 stades de Démétrias et de 20 stades, par conséquent, d'Orménium. Le Scepsien prétend que Phénix était né à Orménium même et que c'est d'Orménium qu'il venait lorsque, fuyant «la colère de son père Amyntor, fils d'Orménus», il courut dans la Phthie demander asile «au roi Pélée». Le Scepsien ajoute qu'Orménium avait été fondé par Orménus, fils de Créthès, fils lui-même d'Aeolus ; qu'Orménus, à son tour, avait eu deux fils, Amyntor et Evaemon ; que Phénix était né du premier et Eurypyle du second ; mais que l'héritage commun (Phénix ayant fui loin de la maison paternelle) était resté tout entier aux mains d'Eurypyle. Et en conséquence il substitue [dans le texte d'Homère] la leçon suivante :

*«Tel que j'étais lorsque, tout jeune encore, je quittai Orménium et ses gras pâturages» (*Il. IX, 447)

à la leçon consacrée :

*«Quand je quittai Hellas, où les femmes sont si belles».*

Cratès, lui, fait de Phénix un Phocéen : il se fonde sur ce que le casque de Mégès que portait Ulysse dans la*Nyctégersie*avait été, au dire du poète,

*«Enlevé dans Eléon de la maison d'Amyntor, fils d'Orménus : Autolycus en avait percé les murs épais» (*Il. X, 226).

Suivant Cratès, Eléon est une petite ville du Parnasse. Il ajoute que l'on ne connaît pas d'autre Amyntor, fils d'Orménus, que le père de Phénix et que c'était apparemment de la maison d'un voisin qu'Autolycus, montagnard du Parnasse, avait percé les murs, les voleurs n'ayant guère l'habitude de s'attaquer à ce qui est loin. A quoi le Scepsien réplique qu'on ne connaît pas dans tout le Parnasse de lieu appelé Eléon ; qu'il y a bien une ville du nom de Néon, mais que cette ville n'a été fondée que postérieurement à la guerre de Troie ; qu'enfin tout vol par effraction n'est pas nécessairement le fait d'un voisin. Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce sujet, mais je craindrais en vérité d'être trop long si j'insistais. Quant à la leçon*ex Eleônos*, «dans Héléon», que proposent d'autres grammairiens, elle risquerait, vu qu'Héléon est un bourg du canton de Tanagre, de rendre plus inintelligible encore cet autre passage du poète :

*«M'enfuyant alors loin de la maison paternelle, j'eus bientôt franchi Hellas... et j'atteignis la Phthie» (*Ibid. IX, 424).

La fontaine Hypérée se voit encore au beau milieu de la ville de Phères, laquelle était notoirement du domaine d'Eumélus, on ne comprend donc pas que le poète en ait attribué la possession à [Eurypy]le. Quant au nom de Titanos, il rappelle une circonstance physique, à savoir probablement cette couleur blanchâtre qu'affecte le sol aux environs d'Arné et [d'Itone], non loin du site, précisément, où s'élève Astérium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.19]] [19] Au lot d'Eurypyle succède, dans le*Catalogue*d'Homère, le lot de Polypoetès, comprenant

*«Et les habitants d'Argissa et ceux de Gyrtoné, d'Orthé, d'Eloné et de la blanche Oloosson» (*Il. II, 738),

c'est-à-dire tout un canton de la Thessalie occupé anciennement par les Perrhèbes. Dans le principe, en effet, la nation des Perrhèbes se trouvait répandue sur le littoral et le long du cours inférieur du Pénée [depuis] Gyrton, ville d'origine notoirement perrhébique. Mais plus tard les Lapithes, ayant à leur tête Ixion et son fils Pirithoüs, subjuguèrent les Perrhèbes et occupèrent à leur tour tout ce canton, auquel Pirithoüs ajouta même le Pélion enlevé par lui de vive force aux Centaures, nation encore sauvage. C'est ce que marque Homère lorsqu'il dit :

*«Il les expulsa du Pélion, et les poursuivit jusque chez les Aethices» (*Il. II, 744).

Naturellement Pirithoüs assigna aux Lapithes les terres de la plaine, une portion toutefois (celle qui tend vers l'Olympe) resta au pouvoir des Perrhèbes, qui ailleurs s'étaient mêlés et fondus complètement avec les Lapithes. Argissas, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Argura, est située sur le Pénée. A 40 stades au-dessus de cette ville, mais toujours dans le voisinage du fleuve, on rencontre Atrax ; toute la vallée intermédiaire a longtemps appartenu aux Perrhèbes. Quant au nom d'Orthé, il désigne, d'après la supposition de quelques auteurs, l'acropole de Phalanna, ancienne ville perrhébique, bâtie sur le Pénée, aux abords de Tempé. Les Perrhèbes, cependant, s'étaient retirés devant les Lapithes leurs vainqueurs et avaient cherché presque tous un refuge du côté de la montagne, dans le Pinde, chez les Athamanes, chez les Dolopes. Le pays qu'ils quittaient et où un petit nombre des leurs voulut rester tomba alors au pouvoir des Larisséens, leurs voisins, riverains comme eux du Pénée et possesseurs déjà de la portion la plus fertile des plaines, mais qui avaient à se dédommager de tout ce que les débordements annuels dudit fleuve leur enlevaient de terre arable dans les fonds qui bordent le lac Nessonis : ils n'avaient pas encore eu l'idée de protéger leurs cultures par des levées parallèles au fleuve. L'ancienne Perrhèbie resta ainsi aux mains des Larisséens et continua de leur payer tribut jusqu'à l'époque où Philippe étendit sa domination sur la Thessalie entière. Il existe une autre Larisse dans l'Ossa ; et, en plus de celle-ci, une Larisse dite Crémasté, la même qu'on nomme parfois Pélasgie. La Crète, elle aussi, possédait une ville de ce nom, ville aujourd'hui réunie à Hiérapytna, mais qui a laissé à toute la plaine environnante le nom de Champ Larissien. Ajoutons qu'on connaît dans le Péloponnèse, outre [Larisse], acropole d'Argos, un fleuve du nom de Larisus, qui forme la limite entre l'Elide et le territoire de Dymé, voire une ville appelée de ce même nom de Larisse, et bâtie, au dire de Théopompe, précisément sur cette frontière. L'Asie, à son tour, nous offre Larissa Phriconis, près de Cumes ; une autre Larissa près d'Hamaxitos en Troade ; Larissa Ephésienne et Larissa de Syrie. On connaît de plus, à 50 stades de Mitylène, les roches Larissies, 1esauelles bordent le chemin escarpé qui mène à Méthymne ; et, dans le territoire de Tralles, à 30 stades au-dessus de cette ville, sur la route qui franchit le Mésogis et débouche dans la vallée du Caystre près du temple de Cybèle Isodrome, un bourg appelé Larissa qui, par sa situation et par certains avantages de son sol (lequel se trouve être, bien que largement arrosé, très favorable pourtant à la vigne), rappelle tout à fait Larissa Crémasté ; sans compter que c'est probablement de la même localité que Jupiter dit*Larisius*a emprunté son surnom. Signalons enfin sur le côté gauche du Pont un dernier bourg du nom de Larissa : il est situé entre Naulo[que et Odessus] non loin du point où vient finir l'Haemus. Quant à Olosson, à*la blanche Olosson*, ainsi appelée par Homère de la couleur de son sol qui est de nature argileuse, elle figure, ainsi qu'Eloné et Gonnus, au nombre des villes d'origine perrhébique. Seulement Eloné a changé de nom et s'est appelée depuis Limoné. Cette ville, aujourd'hui en ruines, était bâtie, comme Gonnus, au pied de l'Olympe, à une petite distance du fleuve Europus, le même que le poète nomme le Titarésius.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.20]] [20] Le passage du*Catalogue*dans lequel Homère parle du Titarésius et de la nation des Perrhèbes fait suite à celui que nous avons cité précédemment et est ainsi conçu :

*«Gouneûs a amené de Cyphos, sur vingt-deux vaisseaux, les Enianes et les bouillants Perrhèbes,  
tant ceux qui ont établi leur demeure autour de l'âpre et froide Dodone que ceux  
qui cultivent les bords riants du Titarésius» (*Il. II, 748).

Homère, on le voit, ne mentionne qu'une partie des possessions perrhébiques, celle qui était comprise dans les limites de l'Hestiasotide. Quant aux terres que possédaient les Perrhèbes dans les Etats de Polypoctès, il les attribue aux Lapithes parce qu'ici dans la plaine, bien que Perrhèbes et Lapithes vécussent côte à côte, c'étaient les Lapithes qui étaient les vrais maîtres du pays, et les cultivateurs perrhèbes n'étaient guère traités par eux autrement que comme des sujets. Toute la région montagneuse au contraire qui s'étend vers l'Olympe et Tempé (c'est-à-dire les cantons de Cyphos et de Dodone avec la vallée du Titarésius) appartenait sans conteste aux Perrhèbes. C'est d'un rameau ou chaînon contigu à l'Olympe et nommé le Titarius que descend le Titarésius, pour se diriger ensuite vers les cantons de la Perrhébie voisins de la vallée de Tempé et se réunir de ce côté au Pénée. Seulement, les eaux du Pénée sont pures, tandis que celles du Titarésius charrient une sorte de limon qui les rend toutes grasses : les deux courants ne se mêlent donc pas et le Titarésius «surnage comme de l'huile au-dessus des eaux du Pénée» (*Il*. II, 754). La fusion des deux nations Perrhèbe et Lapithe explique comment Simonide a pu appeler indifféremment de l'un ou de l'autre nom l'ensemble des peuples de la Pélasgiotide, c'est-à-dire de la portion orientale de la Thessalie, laquelle comprend les districts de Gyrton, des Bouches du Pénée, de l'Ossa, du Pélion, de Démétrias, et, dans la plaine, ceux de Larisse, de Crannon, de Scotussa, de Mopsium et d'Atrax, voire ceux des lacs Nessonis et Bcebéis. De ces différents noms, bien peu, il est vrai, se rencontrent dans Homère, mais c'est qu'apparemment ce pays, de son temps, était encore inhabité ou tout au moins très peu peuplé à cause des inondations qui l'avaient dévasté à différentes époques. Il est même probable, comme Homère ne mentionne pas le lac Nessonis, mais seulement le Boebéis (lequel est pourtant beaucoup moins grand), que le Boebéis était alors le seul lac permanent du pays, l'autre étant sujet à grossir ou à baisser tout à coup. Pour ce qui est de Scotussa, nous l'avons déjà mentionnée à propos de Dodone et comme, étant le siège de l'ancien oracle thessalien [d'où celui de Dodone avait tiré son origine]. Nous ajouterons que c'est dans les environs de la même ville que se trouve le champ de bataille de Cynocéphales, célèbre par la victoire que les Romains aux ordres de Titus Quinctius [Flamininus] et les Aetoliens, leurs alliés, remportèrent sur Philippe, fils de Démétrius, roi de Macédoine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.21]] [21] Il faut que la Magnésie [du temps d'Homère] ait été à peu près dans les mêmes conditions [que la Perrhébie], car, bien qu'il énumère bon nombre de localités appartenant notoirement à cette contrée, le poète ne donne à aucune la qualification de Magnète : il réserve ce nom pour un peuple unique qu'il place d'une façon bien vague, bien peu précise

*«Dans le voisinage du Pénée et de ce mont Pélion aux hautes cimes verdoyantes toujours agitées par le vent» (*Il. II, 756).

Et pourtant juste aux même lieux, c'est-à-dire dans le voisinage du Pénée et du mont Pélion, se trouvaient encore les Magnètes de Gyrton (Homère lui-même mentionne cette ville dans son*Catalogue*), les Magnètes d'Orménium, etc., etc., sans compter ceux qui avaient été s'établir à une distance plus grande du Pélion et au premier rang desquels figuraient les sujets d'Eumélus, si l'on en croit certains témoignages, postérieurs il est vrai à Homère. Mais c'est probablement aux perpétuels déplacements des populations de cette contrée, à leurs migrations d'une cité dans l'autre, à leurs mélanges [par voie d'alliance] qu'il faut attribuer l'espèce de confusion qui règne dans la nomenclature géographique et ethnographique de cette partie de la Thessalie, confusion souvent embarrassante pour le géographe moderne. Nous en avons la preuve tout d'abord en ce qui concerne les villes de Crannon et de Gyrton. Anciennement les Gyrtoniens s'appelaient Phlegyre, du nom de Phlégyas, frère d'Ixion, et les Crannoniens Ephyri ; aussi ne sait-on, quand on lit dans Homère :

*«Les deux [divinités] s'élancent en armes du fond de la Thrace et menacent  
la nation superbe des EPHYRES ou PHLEGYES» (*Il. XIII, 301),

aussi ne sait-on démêler qui, des Crannoniens ou des Gyrtoniens, le poète a voulu désigner.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.22]] [22] Même embarras au sujet des Perrhèbes et des Aenianes. Homère, en effet, joint ces noms ensemble, et nous donne à penser par là que les deux peuples étaient voisins l'un de l'autre, ce que confirment du reste des témoignages postérieurs, témoignages d'après lesquels les Aenianes auraient eu longtemps pour demeure la plaine Dotienne. On nomme ainsi une plaine voisine du canton que nous avons décrit ci-dessus comme correspondant à l'ancienne Perrhébie, voisine également de l'Ossa et du lac Boebéis, plaine située pour ainsi dire au centra de la Thessalie et à laquelle les monts Didymes servent de ceinture, la même enfin dont parle Hésiode dans le passage suivant :

*«OU TELLE QUE la jeune Coronis, lorsque, vierge encore, elle descendait  
des cimes sacrées des Didymes qui l'ont vue naître et venait au fond de la plaine Dotienne  
et en face des belles vignes d'Amyros se baigner les pieds dans le lac Boebéis».*

Apparemment, les Aenianes que les Lapithes avaient chassés et refoulés dans l'Oeta (où ils ne tardèrent pas du reste à devenir pour les Doriens et les Maliéens de redoutables voisins puisqu'ils enlevèrent à ces derniers toute la portion de leur territoire comprise entre Héraclée et Echinus) formaient seulement la majeure partie de la nation, et le reste n'avait pas quitté les environs du Cyphos, montagne de la Perrhébie supportant une ville de même nom, pas plus que les Perrhèbes cantonnés dès longtemps sur le versant occidental de l'Olympe n'avaient quitté cette position et le voisinage de la frontière de Macédoine, quand le gros de leur nation avait été rejeté dans les montagnes de l'Athamanie et jusque dans les gorges du Pinde, où l'on ne retrouve d'ailleurs aujourd'hui que peu ou point de traces de leur établissement. Mais de ce que nous venons de dire il résulte que les Magnètes dont parle Homère et par lesquels il termine son*Catalogue*ou Dénombrement thessalien ne nous représentent [qu'une partie de la nation], à savoir celle qui habitait en deçà du défilé de Tempé, s'étendant là depuis le Pénée et l'Ossa jusqu'au Pélion, et confinant à la nation macédonienne des Piériotes, laquelle possédait l'autre rive du Pénée jusqu'à la mer. Naturellement c'est aux Magnètes dont parle le poète qu'il faut attribuer la ville d'Homolium ou d'Homolé (le nom a les deux formes), que nous avons déjà mentionnée ci-dessus dans notre description de la Macédoine comme étant située dans le voisinage de l'Ossa et à l'entrée de Tempé, c'est-à-dire juste au point où le Pénée s'engage dans le défilé pour aller se jeter à la mer. A la rigueur même nous pourrions dépasser Homolium, et, nous avançant jusqu'à la partie du littoral la plus rapprochée de cette ville, attribuer [encore] aux Magnètes d'Homère Rhizûs d'abord, puis Erymrae, qui s'élevait sur la côte même dans les parties soumises à Philoctète et à Eumélus. Mais ce serait là matière à controverse, n'insistons point. On n'est pas certain davantage de l'ordre et de la succession des lieux sur toute cette côte jusqu'à l'embouchure du Pénée ; seulement, comme il ne s'y trouve que des localités obscures, la chose n'a pas non plus grande importance à nos yeux. Il est un nom cependant (celui du promontoire Sépias) qui, célèbre dès longtemps comme l'attestent les Tragiques, a reçu une illustration nouvelle des hymnes patriotiques composés après la destruction de la grande flotte persane. Le promontoire Sépias n'est proprement qu'une immense falaise rocheuse ; puis, entre cette falaise et le bourg de Casthanée, lequel est situé au pied du mont Pélion, la côte s'abaisse. Or, c'est en vue de cette plage que mouillait la flotte de Xerxès, lorsque l'apéliote soufflant tout à coup avec fureur la dispersa une partie des vaisseaux furent poussés droit sur le sable de la plage où ils s'échouèrent et périrent incontinent, les autres furent entraînés soit vers les rochers d'Ipni, lieu situé, comme Casthanée, dans le voisinage du Pélion, soit du côté de Mélibée, soit vers Casthanée elle-même, et se perdirent en vue de ces différents lieux.  
  
En général, la côte qui longe le Pélion est d'une nature âpre et rocheuse. Son étendue est de 80 stades. La côte qui borde l'Ossa se trouve avoir et la même étendue et le même aspect. Elles sont séparées l'une de l'autre par un golfe de plus de 200 stades, au fond duquel est Mélibée. Si l'on mesure, maintenant, la distance de Démétrias à l'embouchure du Pénée, en tenant compte des sinuosités et enfoncements de la côte, on trouve un total de plus de 1000 stades ; prise du Sperchius, la distance s'augmente de 800 stades ; prise de l'Euripe, elle s'élève à 2350 stades. Hiéronyme donne à la grande plaine thessalienne et à la Magnésie 3000 stades de circuit. Suivant le même auteur, ces deux cantons de la Thessalie auraient eu pour premiers habitants des Pélasges chassés plus tard par les Lapithes et rejetés jusqu'en Italie, et ce serait pour cette raison qu'aujourd'hui encore on nomme Pelasgicus campus la partie de la Thessalie qui comprend Larissa, Gyrtoné, Phères, Mopsium, le Boebéis, l'Ossa, l'Homolé, le Pélion, voire toute la Magnésie. A propos de Mopsium, disons que ce n'est pas à Mopsus, fils de Manto et petit-fils de Tirésias, que cette ville doit son nom, mais bien à Mopsus le Lapithe, compagnon des Argonautes, différent lui-même du héros Mopsopus en l'honneur de qui l'Attique fut appelée dans un temps la Mopsopie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 9.5.23]] [23] Aux détails qui précèdent et qui ne se rapportent qu'à deux des parties de la Thessalie Hiéronyme ajoute quelques renseignements généraux, à savoir que cette contrée s'appela d'abord Pyrrhaea du nom de Pyrrha, femme de Deucalion ; puis Haemonie du nom d'Haemon, et finalement Thessalie du nom de Thessalus, fils d'Haemon.  
  
Mais, suivant d'autres auteurs, la Thessalie aurait formé dès le principe deux divisions : la portion méridionale, échue à Deucalion, aurait reçu de lui le nom de Pandore en l'honneur de sa mère, tandis que l'autre portion, attribuée à Haemon, prenait de lui le nom d'Haemonie ; puis, ces deux noms ayant fait place à d'autres, la première division se serait appelée Hellas du nom d'Hellen, fils de Deucalion, et la seconde Thessalie du nom du fils d'Haemon. Une troisième tradition veut que ce nom de Thessalie ait été donné au pays par des conquérants étrangers sortis d'Ephyre en Thesprotie et issus d'Antiphus et de Phidippe, fils de l'héraclide Thessalus, et cela en l'honneur de leur ancêtre. Enfin on a prétendu que le pays tout entier s'était appelé jadis Nessonis comme le lac, du nom de Nesson, fils de Thessalus.

## **Livre X : L’Etolie et les îles grecques**

### **X, 1 - L'Eubée**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.1]] [1] Comme le littoral de la Grèce compris entre le cap Sunium et la Thessalie se trouve bordé dans toute son étendue par l'île d'Eubée (si ce n'est peut-être aux deux extrémités), on ne s'étonnera pas que nous ayons placé ici même la description de cette île, pour ne revenir qu'ensuite à l'Aetolie et à l'Acarnanie, seules portions du continent européen qui nous restent encore à décrire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.2]] [2] L'île d'Eubée est de forme allongée, et s'étend sur un espace de 1200 stades environ, depuis le promontoire Cénaeum jusqu'à Géraeste ; quant à sa largeur, elle est fort inégale et atteint au plus 150 stades. Mais le promontoire Cénaeum, on le sait, s'avance jusqu'à la hauteur des Thermopyles, voire même un peu au delà, et, d'autre part, Géraeste et Pétalie font face au cap Sunium, l'Eubée se trouve donc correspondre, de l'autre côté du détroit, à la fois à l'Attique, à la Béotie, à la Locride et au territoire des Maliéens. Frappés de sa forme étroite et allongée, les Anciens l'avaient appelée*Macris*(comme qui dirait l'*île longue*). C'est vers Chalcis qu'elle se rapproche le plus du continent : elle décrit là en effet une courbe, dont la convexité est tournée vers Aulis en Béotie et forme ainsi l'Euripe. Nous avons déjà parlé tout au long de cet étroit canal ; à la rigueur même, nous en avons dit assez touchant les différentes localités situées en regard les unes des autres tant sur le continent que dans l'île et de chaque côté du détroit, en deçà comme au delà de l'Euripe. Cependant, pour suppléer à ce que nous avons pu omettre, nous ajouterons ici quelques éclaircissements nouveaux. Et d'abord nous dirons ce qu'on entend par les*Coela*ou Creux de l'Eubée : on appelle ainsi l'espèce de golfe compris entre Aulis et Géraeste, et formé par la côte d'Eubée, qui, après s'être creusée profondément, se recourbe en sens contraire aux approches de Chalcis et dans la direction du continent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.3]] [3] Indépendamment du nom de*Macris*, l'Eubée avait reçu aussi des Anciens le nom d'*Abantis*. Ainsi, en parlant de cette île, Homère n'appelle jamais les habitants Eubéens, mais toujours Abantes :

*«Venaient ensuite les peuples qui occupent l'Eubée, les bouillants et valeureux Abantes» (*Il. II, 536),

et ailleurs,

*«Sous ses ordres marchaient les Abantes» (*Il. II, 542).

Aristote prétend que ce sont des colons thraces venus [en dernier lieu] d'Abé en Phocide qui s'emparèrent autrefois de l'île entière et donnèrent à ses habitants le nom d'Abantes. Mais d'autres auteurs veulent que cette appellation provienne du nom de quelque ancien héros, de même que l'appellation d'Eubée paraît provenir d'un nom d'héroïne. Qui sait, en effet, vu l'existence sur la côte de l'île qui regarde la mer Egée d'un antre dit*Boos aulé*, où Io, suivant la tradition, mit an monde Epaphus, qui sait si l'île entière n'aura pas emprunté son nom d'Eubée aux mêmes souvenirs ? Un autre nom porté aussi par elle dans l'antiquité est le nom d'*Oché*, le même qui aujourd'hui encore désigne le plus haut de ses sommets. Enfin elle s'est appelée l'Ellopie, en souvenir d'Ellops, fils d'Ion (d'autres disent frère d'Aïclus et de Cothus), que l'histoire nous montre fondant la ville d'Ellopie dans le canton d'Orée en Histiaeotide, au pied du mont Téléthrius, puis conquérant successivement Histiée et toute la plaines environnante, Cérinthe, Aedepse et Orobies, siège de ce fameux oracle, réputé véridique entre tous. Cérinthe, du reste, avait aussi son oracle, l'oracle dit d'Apollon Cérinthien. Plus tard, les Ellopiéens, changeant de demeure, vinrent accroître la population d'Histiée : cette transplantation opérée de force par le tyran Philistide est postérieure à la bataille de Leuctres. Démosthène (*Philipp*. III, 32, 59 ;*De Corona*, 71) parle de ce Philistide et nous dit que Philippe l'avait donné aussi comme tyran aux Orites ; mais c'est que les Histiéens avaient fini par échanger leur nom contre celui d'Orites, en même temps que leur ville, quittant son ancien nom d'Histiée, qu'elle devait, suivant certains auteurs, à une colonie du dème des Histiéens en Attique, comme Erétrie avait dû le sien à des colons du dème attique des Erétriens, prenait le nom d'Orées. D'autre part, nous lisons dans Théopompe qu'après la soumission de l'Eubée par Périclès, les Histiéens ayant obtenu par capitulation la faculté de passer en Macédoine, une nouvelle colonie de deux mille Athéniens vint occuper Oréos, qui, jusque-là n'avait été qu'un simple dème dépendant du territoire d'Histiée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.4]] [4] On montre encore l'emplacement de ce dème d'Orées au pied du mont Téléthrius, dans le canton de Drymos qu'arrose le fleuve Callas : il occupait là le sommet d'un rocher très élevé, et c'est probablement cette situation (laquelle faisait des Ellopiéens, ses premiers habitants, de véritables montagnards) qui lui avait valu ce nom d'Oréos. Le héros Orion, de son côté, paraît devoir son nom à cette circonstance que c'est à Oréos qu'il aurait passé son enfance. Quelques auteurs cependant prétendent que les Orites anciennement formèrent toujours une cité distincte de celle des Ellopiéens, et que c'est même à la suite de longues guerres contre Ellopie qu'ils émigrèrent et vinrent habiter avec les Histiéens ; ils ajoutent qu'à partir de ce moment, si Histiée et Oréos ne firent plus qu'une seule et même cité, les deux noms toutefois subsistèrent, tout comme les noms de Lacédémone et de Sparte ont continué à désigner la même ville. Quant au district d'Histimotide en Thessalie, on a vu par ce qui a été dit plus haute que c'est à des Histiéens de l'Eubée enlevés jadis par les Perrhèbes qu'il avait dû son nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.5]] [5] Du reste, puisque le nom d'Ellopie nous a induit à parler d'abord d'Histiée et d'Oréos, achevons de décrire les lieux circonvoisins. - Sans sortir du canton d'Orées, nous rencontrons et le promontoire Cénaeum, et, tout à côté, les deux villes de Dium et d'Athènes Diades, celle-ci colonie athénienne, bâtie de manière à dominer le point de la côte d'où l'on s'embarque pour Cynos ; l'autre, métropole de Canae en Aeolide. Ce sont là les localités les plus rapprochées d'Histiée ; mais il y a encore Cérinthe, petite ville située sur le bord même de la mer, et, non loin de Cérinthe, un cours d'eau, le Budorus, dont le nom rappelle la montagne de Salamine qui fait face à l'Attique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.6]] [6] Passons maintenant à Caryste. Cette ville est située au pied du mont Oché et a dans son voisinage Styra et le port de Marmarion, lequel possède, avec un temple d'Apollon Marmarios, les carrières d'où l'on extrait ces belles colonnes dites*de Caryste*: une communication régulière, à travers le détroit, relie ce port à Halae Araphénides. C'est aussi des carrières qui avoisinent Caryste qu'on extrait cette pierre qui a la propriété de se laisser filer et tisser et dont on fait, entre autres tissus, des essuie-mains qu'on n'a qu'à passer au feu, quand ils sont sales, pour les blanchir et les rendre aussi propres que peut l'être le linge au sortir de la lessive. Les localités que nous venons de nommer passent pour avoir été fondées par des colons de la tétrapole Marathonienne et du dème des Styriéens.  
  
Pendant la guerre Lamiaque, Styra fut détruite de fond en comble par Phedros, général athénien, et son territoire se trouve aujourd'hui réuni à celui d'Erétrie. Il existe en Laconie, dans le canton d'Aegys et près de la frontière d'Arcadie, une autre localité du nom de Caryste : c'est celle-là qui produit le vin carystien chanté par Alcman.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.7]] [7] Géraeste n'est pas nommée dans le*Catalogue des vaisseaux*, mais le poète la mentionne ailleurs :

*«Poussés par un vent favorable, nos vaisseaux atteignent Géraeste durant la nuit» (Od. III, 177),*

et de manière à bien montrer l'importance de sa position, comme point de relâche à portée du cap Sunium, pour les navires faisant la traversée d'Asie en Attique. Géraeste possède un temple de Neptune (le plus beau qu'il y ait dans ces parages) et forme un centre de population considérable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.8]] [8] A Géraste succède Erétrie, la plus grande ville de l'Eubée après Chalcis ; puis vient Chalcis elle-même qui est en quelque sorte la métropole de l'île, et qui se trouve située sur l'Euripe. Chalcis et Erétrie furent fondées l'une et l'autre, dit-on, par des colons de l'Attique dès avant la guerre de Troie ; mais leurs vrais fondateurs furent Aïclus et Cothus, qui ne quittèrent Athènes qu'après la prise de Troie. Aïclus fonda Erétrie et Cothus Chalcis. Une partie des Eoliens qui avaient suivi Penthilus s'arrêtèrent aussi sur cette côte de l'Eubée et s'y fixèrent ; ils y avaient été précédés dès longtemps par une colonie d'[Aradiens], venus d'Asie en compagnie de Cadmus. Chalcis et Erétrie s'étant accrues d'une façon extraordinaire envoyèrent à leur tour d'importantes colonies au dehors, notamment en Macédoine où Erétrie, pour sa part, fonda les villes de la Pallène et de l'Athos, tandis que Chalcis fondait ces villes voisines d'Olynthe que Philippe détruisit plus tard. On compte en Italie, et en Sicile pareillement, beaucoup de colonies de Chalcis ; et, s'il faut en croire Aristote, l'envoi de ces différentes colonies chalcidiennes daterait surtout du temps, pendant lequel le gouvernement de cette république resta aux mains des Hippoboles et conserva la forme aristocratique, le cens y décidant seul alors de l'admission aux hautes magistratures. L'année même du passage d'Alexandre en Asie, les Chalcidiens agrandirent l'enceinte de leur ville et y enfermèrent le Canéthus et l'Euripe au moyen de tours, de portes et de remparts élevés en tête du pont.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.9]] [9] Au-dessus de Chalcis, dans l'intérieur, s'étend la plaine de Lélante, où l'on voit jaillir sur plusieurs points des sources d'eaux chaudes excellentes pour le traitement de certaines maladies : le général romain Sylla en fit naguère usage. Il s'y trouvait aussi une mine fort curieuse en ce que le cuivre et le fer y étaient exploités simultanément, circonstance qui semble n'avoir été signalée nulle autre part ; mais aujourd'hui les deux gîtes de cette mine sont également épuisés. L'Eubée, qui est en général sujette aux tremblements de terre, l'est surtout aux environs du détroit ; elle reçoit là en effet le choc des vents souterrains, [qui y ont produit plus d'une fois ces ravages] dont nous avons parlé plus haut en détail à propos de la Béotie et d'autres contrées. C'est à la suite d'un pareil cataclysme, notamment, qu'aurait été engloutie, dit-on, l'ancienne ville, nommée Eubée comme l'île elle-même, et qui se trouve citée encore dans le*Glaucus marin*d'Eschyle :

*«Près du rivage sinueux de Jupiter Cénéen, près de la tombe du malheureux Lichas, s'élève EUBOEA».*

On connaît d'autres villes du nom de Chalcis, Homère en mentionne une en Aetolie :

*«Et la maritime Chalcis et la pierreuse Calydon» (Il. II, 640) ;*

et une dans le pays appelé aujourd'hui l'Elide :

*«Leur vaisseau part et côtoie Cruni et les rochers de Chalcis» (Od. XV, 295)*

(il s'agit de Télémaque et de ses compagnons regagnant Ithaque après avoir quitté Nestor).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.10]] [10] Pour ce qui est d'Erétrie, elle doit son origine, suivant les uns, à une colonie amenée de Macistus en Triphylie par le héros Erétrieûs, et, suivant d'autres, à une colonie des Erétriens de l'Attique, ancien dème, dont la situation correspond aujourd'hui à l'une des places publiques d'Athènes. Il y a aussi, rappelons-le, une ville nommée Erétrie dans le voisinage de Pharsale et qui est consacrée à Apollon : le temple passe pour avoir été fondé par le roi Admète, chez qui, suivant la tradition, ce dieu servit un an. Avant de s'appeler Erétrie, la ville qui nous occupe avait porté les noms de Mélanéis et d'Arotrie. Le bourg d'Amarynthus à 7 stades de ses murs en dépend. L'ancienne ville fut détruite par les Perses, après que son armée eut été enveloppée par la multitude ennemie et prise tout entière d'un seul coup de filet, pour nous servir de l'expression même d'Hérodote (III, 149 et VI, 31). Toutefois les fondements s'en reconnaissent encore en un lieu dit*Palaeoérétrie*et situé comme qui dirait sous la ville nouvelle. On peut juger du degré de puissance auquel s'étaient élevés les Erétriens, quand on lit sur la colonne dédiée par eux dans le temple de Diane Amarynthienne l'inscription qui atteste que dans leur pompe annuelle défilaient trois mille hoplites, six cents cavaliers et soixante chars. Leur autorité s'étendait même sur Andros, sur Ténos, sur Céos et sur d'autres îles de ces parages. Ils avaient reçu parmi eux des colons éléens, et c'est ce qui explique l'abus qu'ils faisaient de la lettre R, non seulement à la fin, mais au milieu des mots, abus qui leur a attiré tant de railleries de la part des poètes comiques. [C'est dans le territoire d'Erétrie, à peu de distance du détroit qu'était située la ville de Tamynae]. Nommons-y encore le bourg d'Oechalie, dernier débris de l'antique cité qui fut détruite par Hercule et qu'il ne faut confondre ni avec l'Oechalie de la Trachinie, ni avec celle des environs de Tricca, ni avec l'Oechalie d'Arcadie (laquelle a reçu d'ailleurs, par la suite, le nom d'Andanie), non plus qu'avec l'Oechalie d'Etolie contiguë au territoire des Eurytanes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.11]] [11] Aujourd'hui que, de l'aveu de tous, Chalcis tient le premier rang parmi les villes de l'Eubée et est regardée comme la capitale de l'île, Erétrie se trouve reléguée au second rang. Mais il n'en était pas de même anciennement : les deux villes avaient acquis de très bonne heure une grande importance et avaient brillé non seulement dans la guerre, mais aussi dans les arts de la paix, au point d'avoir pu offrir aux hommes qui se vouaient à la philosophie des conditions exceptionnelles de bonheur et de sécurité. C'est ce qu'attestent, pour Erétrie, le fait d'avoir vu naître l'école de Ménédème dite*Ecole érétriaque*, et, pour Chalcis auparavant, le fait d'avoir servi d'asile à Aristote qui même y finit ses jours.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.12]] [12] Chalcis et Erétrie vécurent généralement en bonne intelligence ; leur longue contestation au sujet de la plaine de Lélante n'interrompit même jamais complètement leur bienveillance réciproque, car, une fois aux prises, loin de poursuivre à outrance leurs avantages respectifs, elles s'entendirent encore et se concertèrent pour régler certaines conditions de combat. C'est ce qui résulte de l'inscription d'une autre stèle conservée dans le temple d'Amarynthus, inscription interdisant entre les parties belligérantes l'emploi des armes de trait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.13]] [13] Les anciens Eubéens étaient particulièrement renommés comme hoplites, c'est-à-dire pour leur solidité dans les combats de pied ferme, dans les combats corps à corps. Leur arme favorite était ce qu'Homère appelle la pique longue (*Il*. II, 543),

*«Guerriers pleins de fougue, ils brûlent de trouer avec leurs longues piques de frêne les cuirasses ennemies»,*

pour la distinguer apparemment de la pique qui se lançait au loin, et qu'il nous désigne clairement quand il parle «de ce frêne du Pélion qu'Achille seul savait brandir» (*Il*. XIX, 389). Dans cet autre passage où le poète fait dire à Ulysse :

*«Avec ma pique j'atteins où nulle flèche ne saurait atteindre» (*Od. VIII, 229),

c'est encore l'arme de trait, le javelot, qu'il a en vue ; de même, dans tous les combats singuliers qu'il décrit, il nous montre les deux champions s'attaquant avec leurs armes de trait, leurs javelots ou piques courtes, avant de s'aborder l'épée à la main. L'épée n'était cependant pas l'arme unique des combats corps à corps, et Homère lui-même atteste qu'on abordait quelquefois l'ennemi la lance au poing. Il le dit du vaillant Agénor, par exemple :

*«Qui de sa lance à pointe d'airain perce [le flanc d'Eléphénor] et le renverse mortellement atteint» (*Il. IV, 469).

Il le dit également des Eubéens, tandis qu'il nous montre par opposition les Locriens qui

*«Redoutent le choc d'un combat corps à corps et ne connaissent que l'arc et la fronde agile,  
faite de laine tressée : ce sont les seules armes qu'ils ont apportées sous les murs d'Ilion» (Il. XIII, 713-716).*

Ajoutons qu'il court en Grèce un oracle fameux rendu naguère sous forme de réponse aux habitants d'Aegium, et que cet oracle ainsi conçu : «Un cheval de Thessalie, une femme de Lacédémone, un [hoplite] des bords sacrés d'Aréthuse», proclame encore la supériorité du guerrier [eubéen], puisque c'est à Chalcis, en Eubée, qu'est située la fontaine Aréthuse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.14]] [14] En fait de fleuves, l'Eubée possède le Gérée et le Nélée : l'un de ces fleuves a une eau qui blanchit la laine des troupeaux qui s'y abreuvent, et l'autre une eau qui la noircit. On a vu ci-dessus quelque chose d'analogue touchant le fleuve Crathis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.15]] [15] Des Eubéens qui revenaient du siège de Troie furent jetés sur la côte d'Illyrie et entreprirent, en traversant la Macédoine, de regagner leurs foyers ; mais chemin faisant ils s'arrêtèrent aux environs d'Edesse, et là, s'étant unis et mêlés aux indigènes qui leur avaient donné asile, fondèrent avec eux une ville nouvelle du nom d'Euboea. Une autre Euboea a existé en Sicile ; seulement, cette ville que des Chalcidiens établis dès longtemps en Sicile avaient bâtie vit plus tard ses habitants chassés par ordre de Gélon et devint une simple forteresse destinée à couvrir Syracuse. Corcyre et Lemnos ont possédé chacune également une localité du nom d'Euboea ; enfin, ce même nom a longtemps désigné une colline des environs d'Argos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.1.16]] [16] A l'ouest de la Thessalie et de la région de l'Oeta habitent, avons-nous dit, les Aetoliens et les Acarnaniens, voire les Athamanes, si tant est qu'on puisse donner à ces derniers le nom d'Hellènes. Or, ce sont les trois seuls peuples dont il nous reste à parler pour avoir terminé notre tour de Grèce ; après quoi cependant nous aurons encore à décrire certaines îles très rapprochées du continent et habitées par des peuples d'origine grecque, mais qui ne pouvaient trouver place dans une*periégèse*ou description méthodique de la Grèce.

### **X, 2 - Acharnanie, Etolie et îles adjacentes**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.1]] [1] Les Aetoliens et les Acarnaniens sont limitrophes, et n'ont d'autre barrière entre eux qui les sépare que le cours de l'Achéloüs, fleuve qui prend sa source dans le Pinde et qui, coulant ensuite du nord au sud, traverse successivement le territoire des Agraeens, peuple de race aetolique, et le territoire des Amphilochiens. Ce sont les Acarnanes qui habitent à l'ouest du fleuve : ils occupent là tout le pays jusqu'à la partie du golfe Ambracique voisine de l'Amphilochie où s'élève le temple d'Apollon Actien ; quant aux Aetoliens, ils occupent la rive orientale et s'étendent à leur tour jusqu'aux Locriens Ozoles, jusqu'à la chaîne du Parnasse et à la région de l'Oeta. Au-dessus de ces deux peuples, maintenant, dans l'intérieur, habitent, d'une part, les Amphilochiens qui, placés juste au nord des Acarnanes, ont à leur tour au-dessus d'eux les Dolopes et le Pinde ; d'autre part, les Perrhèbes, qui, avec les Athamanes et une tribu d'Aenianes détachée des Aenianes de l'Oeta, se trouvent placés juste au nord des Aetoliens. Reste le côté méridional commun à l'Acarnanie et à l'Aetolie : ce côté est baigné par la mer qui forme le golfe de Corinthe, et, comme c'est dans le golfe de Corinthe que débouche l'Achéloüs, le cours de ce fleuve se trouve servir encore de ligne de démarcation entre le littoral aetolien et le littoral acarnane. [Indépendamment de l'Achéloüs dont nous venons de parler] et qui s'appelait primitivement le Thoas, en connaît deux autres cours d'eau du même nom : l'un passe auprès de Dymé (nous l'avons mentionné ci-dessus), l'autre coule dans les environs de Lamia. Rappelons enfin, pour l'avoir également mentionnée dans ce qui précède, l'opinion de certains auteurs qui font partir le golfe de Corinthe de l'embouchure même du fleuve Achéloüs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.2]] [2] Et cela fait, passons aux villes. Celles de l'Acarnanie sont : 1° Anactorium, qui, située sur une presqu'île dans le voisinage d'Actium, sert aujourd'hui d'emporium ou d'entrepôt à Nicopolis, ville toute moderne fondée seulement de nos jours ; 2° Stratos, où l'on peut arriver en remontant l'Achéloüs (la distance depuis la mer est de plus de 200 stades) ; 3° Oeneadae qui se trouve située aussi sur le fleuve, tant la vieille ville dont l'emplacement aujourd'hui désert se voit juste à mi-chemin entre la mer et Stratos, que la ville neuve bâtie à 70 stades au-dessus de l'embouchure. Quant aux autres villes, telles que Palaeros, Alyzia, Leucas, Argos Amphilochicum et Ambracie, elles forment presque toutes aujourd'hui (et l'on peut même dire toutes) de simples dèmes dépendants de Nicopolis. C'est entre Alyzia et Anactorium, à une distance égale de l'une et de l'autre, que se trouve la ville de Strates.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.3]] [3] Les Aetoliens, à leur tour, ont deux villes principales, Calydon et Pleuron, toutes deux à vrai dire bien déchues aujourd'hui, mais qui ont été dans un temps l'ornement même de la Grèce. [L'existence d'une double capitale s'explique] par la division du pays en deux provinces appelées l'Aetolie ancienne et l'Aetolie Epictète, et comprenant, la première, toute la côte qui s'étend de l'Achéloüs à Calydon, plus une bonne partie des riches plaines de l'intérieur jusqu'aux environs de Stratos et de Trichonium (c'est dans cette dernière localité que se trouvent situées les terres les plus fertiles) ; la seconde, tout le pays relativement plus sauvage et plus pauvre qui s'étend le long de la frontière de Locride (dans la direction par conséquent de Naupacte et d'Eupalium), pour remonter ensuite jusqu'à la région de l'Oeta et à l'Athamanie, voire plus loin jusqu'à cette ceinture de montagnes et de peuples [barbares] qui enveloppe l'Aetolie au nord.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.4]] [4] L'Aetolie, du reste, renferme elle-même une chaîne de montagnes très considérable, à savoir la chaîne du Corax, laquelle va se relier à l'Oeta. On y distingue aussi, mais plus avant dans l'intérieur des terres, un certain nombre de sommets [isolés], l'Aracynthus d'abord sur les pentes duquel fut fondée la nouvelle ville de Pleuron, quand, par suite des incursions répétées de Démétrius l'Aetolique, les habitants crurent devoir déplacer leur ancienne ville et quitter la plaine fertile qu'elle occupait dans le voisinage de Calydon ; puis, au-dessus de Molycria, le Taphiassus et le Chalcis, montagnes encore passablement hautes et qui supportaient autrefois les petites places de Macynia et de Chalcis (cette dernière, dont le nom était celui de la montagne elle-même, est appelée quelquefois aussi Hypochalcis) ; enfin, le Curius qui s'élève non loin de l'emplacement de Palaeopleuron, et de qui les anciens Pleuroniens ont bien pu, comme on l'a supposé, emprunter dans un temps le nom de Curètes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.5]] [5] Le fleuve Evénus prend naissance sur le territoire des Bomiéens, branche de la grande tribu des Ophiéens, laquelle est de sang aetolien, tout comme les Eurytanes, les Agraeens, les Curètes, etc., etc. ; mais au lieu de se diriger tout d'abord à travers la Curétique (qui n'est autre, avons-nous dit, que l'ancienne Pleuronie), il incline plus à l'est, passe près de Chalcis et de Calydon ; puis, pour revenir vers les plaines qui formaient le territoire de Palaeopleuron, fait un coude marqué vers l'ouest, et de là, tournant au midi, gagne le point de la côte où il débouche. L'Evénus se nommait primitivement le Lycormas, et c'est sur ses bords que la tradition place le meurtre de Nessus par Hercule : suivant cette tradition, Nessus était préposé au passage du fleuve et Hercule le punit d'avoir essayé en passant Déjanire de lui faire violence.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.6]] [6] Olénus et Pylène sont deux villes mentionnées par Homère et données par lui comme villes aetoliennes. Or, la première, dont le nom rappelle une ville célèbre d'Achaïe, fut détruite par les Aeoliens : elle était voisine de l'emplacement où fut bâtie plus tard Néo-Pleuron, et les Acarnaniens en revendiquèrent le territoire. Quant à Pylène, elle fut déplacée, reportée plus haut dans l'intérieur et appelée à cette occasion d'un nom nouveau, Proschium. Hellanicus parle de l'une et de l'autre, mais se montre fort mal instruit de leur histoire, car il les présente comme étant encore de son temps ce qu'elles avaient été d'abord. D'autre part, il range parmi les villes anciennes du pays des villes comme Macynia et Molycria, qui n'ont été fondées que postérieurement au retour des Héraclides. On reconnaît là le peu d'exactitude que cet auteur montre dans presque tout le cours de son ouvrage.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.7]] [7] A cette vue d'ensemble sur la contrée que se partagent les Acarnanes et les Aetoliens ajoutons quelques détails plus particulièrement relatifs au littoral et aux îles adjacentes. Le premier point remarquable que présente la côte d'Acarnanie à partir de l'entrée du golfe Ambracique est Actium. Mais sous ce nom l'on désigne à la fois le temple d'Apollon Actien et la pointe ou presqu'île qui détermine l'entrée du golfe, et qui se trouve avoir elle-même son côté extérieur creusé en forme de port. Anactorium qui vient ensuite et qui est situé en dedans de golfe est à 40 stades du temple d'Actium et à 240 stades de Leucade.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.8]] [8] Leucade était anciennement une presqu'île de l'Acarnanie, car Homère l'appelle*Aktên Epeiroio*, et, comme le mot*Epeiroio*s'appliquait dans sa pensée à la côte de terre-ferme qui fait face à Ithaque et à Céphallénie, laquelle n'est autre que l'Acarnanie, il est clair qu'il faut entendre l'expression tout entière*Aktên Epeiroio*d'une presqu'île de l'Acarnanie. Cette presqu'île renfermait plusieurs villes, Nérite d'abord, que Laërte se vante d'avoir prise de vive force,

*«[Que n'étais-je hier], comme je fus jadis... quand, à la tête des Céphalléniens,  
j'enlevai d'assaut la fière Nérite, à l'extrémité du continent» (*Od. XXIV, 376),

puis ces deux autres villes qu'Homère mentionne dans son*Catalogue des vaisseaux*,

*«Et [les Céphalléniens] de Crocylée, et ceux qui occupaient l'âpre canton d'Aegilips» (*Il. II, 633).

Mais il arriva que des Corinthiens envoyés par Cypsélus et Gorgus a prirent possession de toute cette portion avancée du continent jusqu'au golfe Ambracique, et qu'après avoir fondé les villes d'Ambracie et d'Anactorium ils jugèrent à propos de faire de Leucade une île et à cet effet percèrent l'isthme qui la réunissait au continent, puis ayant transporté la ville de Nérite à l'endroit même où avait été l'isthme, au bord du bras de mer qui l'avait remplacé et sur lequel on a depuis jeté un pont, donnèrent à cette ville ainsi déplacée le nom nouveau de*Leucade*, emprunté, j'imagine, au cap Leucate, c'est-à-dire à ce rocher tout blanc qui s'avance dans la direction de la haute mer, juste en face de Céphallénie, et qui lui-même probablement n'a dû son nom qu'à sa couleur. [L'auteur de l'*Alcméonide*cependant parle de deux frères de Pénélope, nommés Alyzée et Leucadius, nés comme elle d'Icarius, et qui auraient partagé avec leur père le trône de l'Acarnanie, et Ephore incline à penser que c'est plutôt de ces deux princes que les villes d'Alyzée et de Leucade auront emprunté leurs noms].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.9]] [9] C'est du haut de ce cap, dominé aujourd'hui encore par le temple d'Apollon-Leucate que l'on faisait le saut terrible, qui, suivant une croyance généralement répandue, pouvait seul guérir du mal d'amour. On connaît les vers de Ménandre à ce sujet :

*«Sapho est la première, dit-on, qui, dans le délire de la passion, et lasse d'avoir poursuivi en vain de son amour  
l'insensible Phaon, s'élança du haut de cette roche resplendissante, en invoquant ton nom, ô divin maître...».*

Ménandre, on le voit, attribue formellement à Sapho l'origine du saut de Leucade ; mais d'autres auteurs plus versés que lui dans la connaissance des antiquités assurent que ce fut Céphale, fils de Déionée, qui le premier chercha dans cette épreuve un remède à la passion qu'il ressentait pour Ptérélas. De toute antiquité, du reste, il avait été d'usage à Leucade, que chaque année, le jour de la fête d'Apollon, on précipitât du haut du cap Leucate, à titre de victime expiatoire, quelque malheureux poursuivi pour un crime capital. On avait soin seulement de lui empenner tout le corps et de l'attacher à des volatiles vivants qui pouvaient, en déployant leurs ailes, le soutenir et amortir d'autant sa chute. De plus, au-dessous du rocher, un grand nombre de pêcheurs dans leurs barques attendaient le moment de la chute, rangés en cercle, et prêts à recueillir la victime et à la transporter loin de Leucade, si le sauvetage réussissait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.10]] [10] Le nom de*Céphallènes*qui ne désigne plus aujourd'hui que les habitants de l'île de Céphallénie s'appliquait du temps d'Homère à tous les peuples sujets d'Ulysse, et, par conséquent, aux Acarnanes qui, comme on sait, étaient du nombre. [Le témoignage d'Homère à cet égard est formel,] car, après avoir dit :

*«Ulysse à son tour avait amené les Céphallènes, ceux d'abord qui habitent Ithaque et le Nérite  
à la cime verdoyante toujours agitée par le vent...» (*Il. II, 631),

(ce qui rappelle, par parenthèse, cet autre passage de l'*Iliade*(*Ibid*. 625) :

*«Ceux qu'envoient Dulichium et les Echinades, îles sacrées...»,*

puisque Dulichium est par rapport au groupe des Echinades, et le Nérite par rapport à Ithaque, ce que la partie est au tout ; et cet autre passage également :

*«Ceux qui habitent Buprase et la vaste Elide» (*Ibid. 615),

puisque Buprase dépend de l'Elide ; et cet autre encore :

*«Et les habitants de l'Eubée, de Chalcis et d'Erétrie» (*Ibid. 536),

puisque ces deux villes appartiennent à l'Eubée ; voire même celui-ci :

*«Vous Troyens, vous aussi Lyciens, vous aussi enfants de Dardanus» (*Ibid. VIII, 173),

puisque Lyciens et Dardaniens étaient compris parmi les Troyens), le poète poursuit son énumération et ajoute :

*«Ceux aussi qui habitent Crocylée et l'âpre canton d'Aegilies, ceux de Zacynthe, ceux de Samos,  
ceux enfin qui habitent l'Epire, de l'autre côté du détroit».*

Or, il est clair qu'ici le nom d'EPIRE désigne, par opposition aux îles, toute la côte de terre-ferme située vis-à-vis, y compris [l'ancienne presqu'île] de Leucade et le reste de l'Acarnanie, d'autant qu'ailleurs encore Homère dira [par opposition à l'île d'Ithaque] :

*«En EPIRE, douze grands troupeaux de boeufs, autant de parcs de moutons» (*Od. XIV, 100) ;

à moins pourtant que l'on n'admette que l'Epire proprement dite s'avançait anciennement jusqu'ici et qu'il y a eu confusion entre le nom propre et le nom commun,*êpeiros*signifiant, comme on sait,*terre-ferme*ou*continent*. Quant au nom de Samos, il désigne [dans le passage en question] l'île actuelle de Céphallénie aussi sûrement que dans cet autre passage,

*«[Afin que j'épie son retour] dans le canal, entre Ithaque et la rocheuse Samos» (*Ibid. IV, 671),

où il est accompagné d'une épithète propre à dissiper toute équivoque pouvant naître de l'homonymie, précaution qui empêche absolument qu'on n'entende de la ville ce que le poète a voulu dire de l'île. Des quatre villes, en effet, que contenait l'île, il y en avait une qui s'appelait comme elle indifféremment Samos ou Samé. L'homonymie était donc complète. Disons pourtant que, dans un autre passage ainsi conçu,

*«Tous les princes qui règnent sur les îles voisines, à Dulichium, à Samé, dans la verte Zacynthe» (*Ibid. I, 246),

passage qui ne contient évidemment qu'une énumération d'îles, mais dans lequel Homère aura appelé Samé la même île qu'ailleurs il nomme Samos, Apollodore prétend qu'il faut lire : «A Dulichium, à SAMOS», et non «A Dulichium, à SAME».  
  
Il se fonde justement sur la précaution que le poète a prise une fois de prévenir l'amphibologie au moyen d'une épithète, et par cela seul semble croire que, si les formes*Samé*et*Samos*pouvaient servir également bien à désigner la ville (c'est à la ville, suivant lui, que le nom de*Samé*s'applique et dans ce passage emprunté au dénombrement fait par Télémaque de tous les prétendants qu'avait fournis chaque ville :

*«De Samé il en est venu vingt quatre» (*Od. I, 249),

et dans cet autre passage du récit [d'Eumée] sur Ctimène :

*«Ils l'établirent alors en la mariant à un habitant de Samé» (*Ibid. XV, 366),

l'île, en revanche, n'était jamais désignée que par le nom de*Samos*. Nous ne voyons à cela rien d'impossible. Homère est en général si peu précis quand il parle soit de Céphallénie, soit d'Ithaque et des lieux circonvoisins, que l'on comprend bien que ceux qui ont à interpréter ces passages de son poème, grammairiens ou historiens, ne soient pas toujours d'accord.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.11]] [11] Mais occupons-nous d'abord d'Ithaque. Quand Homère nous dit :

*«Ceux qui habitaient Ithaque et Nérite à la cime verdoyante, toujours agitée par le vent» (*Il. II, 632),

autant il est clair en ce qui concerne Nérite, puisque l'épithète*einosiphullon*qui accompagne ce nom ne laisse pas douter un seul moment qu'il ne s'agisse là de la montagne, laquelle se trouve d'ailleurs formellement indiquée dans le passage suivant :

*«J'habite la riante et tiède Ithaque ; là s'élève une montagne, à la cime verdoyante, toujours agitée par le vent :  
Nérite est son nom, on l'aperçoit de très loin» (*Od. IX, 21),

autant il laisse dans le vague la vraie signification du nom d'Ithaque. Est-ce de la ville, en effet, est-ce de l'île qu'il a voulu parler ? On ne sait vraiment que décider à cet égard, touchant le premier passage du moins, puisque l'expression «Ceux qui habitaient Ithaque et Nérite», qui, prise dans son sens propre, équivaudrait à celles-ci «Athènes et le Lycabette», «Rhodes et l'Alabyris», «Lacédémone et le Taygète», et désignerait indubitablement la ville, s'accommode mieux, dans les données du style poétique, de la signification contraire. A vrai dire, dans le second passage, toute hésitation disparaît, et, quand on entend ces paroles d'Ulysse :

*«J'habite la riante et tiède Ithaque ; là s'élève une montagne, Nérite est son nom...»,*

personne ne s'y trompe, la montagne s'élevant dans l'île apparemment, et non pas dans la ville. Mais avec le vers suivant,

*«Le pays d'où nous venons est l'île d'Ithaque que Néion domine» (*Od. III, 81),

l'embarras recommence, on se demande si ce nom de Néion a été mis là comme un équivalent de celui de Nérite, ou s'il désigne quelque autre point de l'île, soit une montagne, soit une ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.12]] [12] On se demande enfin si un vers comme celui-ci,

*«De toutes ces îles l'humble et basse Ithaque est la plus élevée sur la mer» (*Od. IX, 25),

ne contient pas une contradiction grossière. Comment concilier en effet les deux épithètes*chthamalê*et*panupertatê*? La première, on le sait, ne s'applique qu'à ce qui est bas et rampant ; tandis que la seconde désigné tout lieu élevé, tout lieu semblable à Ithaque, par conséquent, puisque Homère donne en maint endroit de son poème le nom de*Cranaé*à Ithaque (*Od*. I, 247 ; XV, 509 XVI, 124 ; XXI, 346), qu'il parle ailleurs du chemin qu'Ulysse prend à la sortie du port comme d'un

*«Sentier abrupt, montant à travers les bois» (*Od. XIV, 1, 2),

et qu'ailleurs encore il nous dit :

*«Dans toutes les îles, dans toutes les terres qui ont la mer a pour ceinture,  
les riantes prairies et les gras pâturages sont rares, mais nulle part aussi rares qu'à Ithaque» (*Ibid. IX, 686).

A prendre les mots dans leur sens propre, la contradiction est donc formelle ; en les expliquant, cependant, comme il suit, on résout la difficulté assez heureusement. L'épithète*chthamalê*, nous dit-on, n'a pas ici le sens de bas, elle indique seulement la proximité de la côte, presque la contiguïté.*Panupertatê*ne signifie pas non plus très élevée [dans l'acception ordinaire du mot], mais très élevée vers la région obscure, autrement dit la dernière, la plus septentrionale de toutes ces îles. C'est en effet le côté du nord que le poète désigne par l'expression*pros zophon*,*vers la région obscure*, de même qu'il dira pour désigner le côté opposé, le midi,

*«Quant aux autres, elles s'écartent et tirent plutôt vers l'aurore et le soleil» (*Ibid. IX, 26).

Car, s'il emploie dans ce vers le mot*aneuthe*, lequel implique une idée de séparation et d'éloignement, c'est évidemment pour mieux marquer que ces différentes îles sont d'autant plus méridionales qu'elles s'éloignent davantage du continent, et que l'île d'Ithaque, qui est au contraire fort rapprochée de la côte, se trouve située en même temps bien au nord des autres. Que l'expression*pros êô t'êelion te*, dans Homère, signifie réellement*le côté du midi*, la chose ressort du passage suivant :

*«Soit qu'ils volent à droite, du côté de l'aurore et du soleil,  
soit qu'ils gagnent à gauche la région obscure du ciel...» (*Il. XII, 239) ;

et mieux encore de celui-ci :

|  |
| --- |
| *«Amis, puisque nous ignorons et le côté de la nuit et le côté de l'aurore, et le point de l'horizon, où le soleil, ce flambeau des humains, descend au-dessous de la terre, et le point où il reparaît pour s'élever de nouveau au-dessus de nous...» (*Od. X, 190). |

A la rigueur même, on pourrait dans ce dernier passage reconnaître la mention des quatre climats, l'expression*tên êô*étant censée désigner à elle seule le midi, mais, bien que cette interprétation ait quelque chose de spécieux, nous aimons mieux croire que l'intention du poète a été simplement d'opposer la portion du ciel où se meut le soleil à la portion arctique ou septentrionale, d'autant que le discours [du héros] fait allusion évidemment à un changement considérable dans les apparences célestes et non à une circonstance aussi simple que [la difficulté où l'on est de s'orienter] quand les climats se dérobent à la vue. Toutes les fois en effet que le ciel est sombre, soit le jour, soit la nuit, la même difficulté se reproduit forcément, tandis qu'un changement considérable dans les apparences célestes suppose que l'observateur s'est avancé plus ou moins loin vers le midi ou dans la direction opposée, mais sans perdre de vue, pour peu que le temps soit clair, le levant et le couchant. Le midi et le nord seuls peuvent dans ce déplacement disparaître à ses yeux. Le pôle, qui est le point le plus arctique, se mouvant alors avec l'observateur, et se trouvant placé soit au-dessus de sa tête, soit au-dessous de l'horizon, les cercles arctiques varient pareillement et vont jusqu'à disparaître tout à fait, auquel cas l'observateur ne sait plus où est le climat arctique, voire s'il y en a uni, ni par conséquent où se trouve le climat opposé.  
  
Nous terminerons ce qui est relatif à Ithaque, en disant que sa circonférence est de [2]80 stades environ.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.13]] [13] Quant à Céphallénie, l'île aux quatre villes, elle n'est pas mentionnée dans Homère sous son nom actuel ; de ses quatre villes, une seule aussi figure dans les vers du poète. C'est celle qu'il nomme tantôt Samos, tantôt Samé. Cette ville n'existe plus aujourd'hui, mais on en voit encore quelques vestiges debout vers le milieu de la côte qui longe le canal ou détroit d'Ithaque. Ses habitants étaient connus sous le nom de*Samaeens*. Les trois autres villes en revanche subsistent encore ; seulement, ce sont de fort petites places : elles se nomment [Palées], Pronèse et Cranii. De nos jours on en a vu une autre s'élever à côté d'elles. C'était C. Antonius, oncle de Marc-Antoine, qui présidait à l'entreprise : banni de Rome, comme il venait d'exercer le consulat avec Cicéron, l'illustre orateur, il s'était réfugié à Céphallénie, et n'avait pas tardé à s'y créer une véritable souveraineté, ayant fait de l'île entière en quelque sorte sa propriété. Il n'eut pas le temps cependant d'achever son oeuvre, il obtint son rappel auparavant, et, de retour à Rome, y préludait déjà à des desseins plus vastes quand la mort vint le surprendre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.14]] [14] Quelques auteurs n'ont pas craint d'avancer que Céphallénie était la même île qu'Homère mentionne sous le nom de Dulichium ; d'autres l'ont identifiée avec Taphos et ont prétendu que les noms de Céphalléniens et de Taphiens, voire celui de Téléboens, ne désignaient qu'un seul et même peuple ; qu'Amphitryon, en compagnie de Céphale, fils de Déionée, alors exilé d'Athènes, avait jadis envahi et conquis l'île de Taphos, mais pour la céder aussitôt à son compagnon de qui elle avait pris le nom, pendant que les quatre villes de la tétrapole prenaient chacune le nom d'un de ses fils. Rien de moins homérique malheureusement. Les Céphallènes, en effet, dans Homère, figurent comme étant les sujets d'Ulysse et de Laërte, tandis que les Taphiens ont pour chef Mentès :

*«Je suis Mentès, fils du valeureux Anchiale ; je commande aux Taphiens, peuple habile à manier la rame» (*Od. I, 181).

Et c'est l'île actuelle de Taphiûs qui représente l'ancienne Taphos. Quant à l'opinion d'Hellanicus que Céphallénie n'est autre que l'île appelée Dulichium par le poète, elle n'est pas plus conforme à la tradition homérique. Celle-ci, en effet, place Dulichium et les autres Echinades, et par conséquent les Epéens leurs habitants, peuple originaire d'Elide, sous l'autorité de Mégès. Ainsi, en parlant d'Otus le Cyllénien, Homère ajoute :

*«Il était l'ami, le lieutenant du fils de Phylée, et guidait au combat les nobles Epéens» (*Il. XV, 519),

tandis que c'est Ulysse qui marchait à la tête des braves Céphalléniens.  
  
Il est donc impossible, puisque Homère nous montre les Epéens, sujets de Mégès, occupant seuls tout Dulichium, comme les Céphallènes, sujets d'Ulysse, occupaient à eux seuls l'île entière de Céphallénie, de s'autoriser du témoignage du poète pour identifier Dulichium, soit avec Céphallénie même, soit, comme le veut Andron, avec une des villes de cette île, avec Palées par exemple, que Phérécyde déclare être le lieu qu'Homère a voulu désigner sous le nom de Dulichium. Mais de tous les commentateurs d'Homère aucun ne raisonne d'une façon aussi anti-homérique que celui qui, pour identifier Céphallénie avec l'antique Dulichium, se fonde sur cette circonstance [de l'entretien de Télémaque avec son père] que

*«Les prétendants étaient venus de Dulichium au nombre de cinquante-deux, et de Samé au nombre de vingt-quatre» ;*

car, à coup sûr, après avoir marqué le nombre fourni par l'île entière, le poète n'eût pas été dire qu'une des quatre cités de l'île avait à elle seule fourni presque la moitié de ce nombre (la moitié moins deux), ou, si l'on admet la chose comme étant à la rigueur possible, qu'on nous explique alors ce que peut bien faire le nom de Samé dans cet autre passage :

*«Et Dulichium et Samé, et la verte Zacynthe» (*Od. I, 246).

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.15]] [15] L'île de Céphallénie est située en face de l'Acarnanie, à 50 stades environ, d'autres disent à 40 stades seulement du promontoire Leucate et à [1]80 stades à peu près du cap Chélonatas. Elle peut avoir [7]003 stades de circuit et s'allonge sensiblement dans la direction de l'Eurus. Généralement montagneuse, elle a pour point culminant le mont [Aenus], lequel supporte le temple de Jupiter Aenésien. Dans sa partie la plus resserrée, cependant, elle forme un isthme assez bas pour permettre souvent aux deux mers qu'il sépare de communiquer en le couvrant de leurs eaux. C'est dans le voisinage de l'isthme même et au fond du golfe qu'il forme que s'élèvent les villes de Cranii et de Palées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.16]] [16] Entre Ithaque et Céphallénie est la petite île d'Astérie, l'Astéris d'Homère. Au dire du Scepsien, elle ne posséderait plus, comme au temps du poète,

*«Ce double port, sûr asile toujours ouvert aux vaisseaux».*

Mais Apollodore affirme que rien n'est çhangé à cet égard, et il en donne pour preuve que la petite ville d'Alalcomènes y est bâtie précisément sur l'isthme [qui sépare les deux ports].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.17]] [17] Homère appelle aussi Samos cette île des côtes de Thrace que nous nommons aujourd'hui Samothrace. Quant à la Samos Ionique, il est assez probable qu'il la connaissait : il paraît avoir eu connaissance de la grande migration des Ioniens, et, s'il n'eût eu la crainte qu'on ne confondît les deux homonymes, il n'eût certes pas, toutes les fois qu'il parlait de Samothrace, pris soin ou de joindre une épithète au nom de Samos comme dans ce vers :

*«Du sommet le plus élevé de Samos, cette île verdoyante que baigne la mer de Thrace» (*Il. XIII, 12),

ou d'énumérer en même temps les îles les plus rapprochées, comme dans cet autre vers :

*«A Samos, à Imbros ou dans l'inaccessible Lemnos» (*Ibid. XXIV, 753),

et dans celui-ci encore :

*«Entre Samos et l'âpre Imbros, aux bords escarpés» (*Ibid. 7).

Homère a donc, je le répète, bien probablement connu la Samos d'Ionie, mais il ne l'a point nommée dans ses vers. A vrai dire, Samos n'était pas le nom primitif de cette île, elle s'était appelée d'abord Mélamphylle, puis Anthémis, puis Partliénie du nom du fleuve Parthénius, qui lui-même s'est appelé plus tard l'Imbrasus. Mais alors, puisqu'il est avéré qu'à l'époque de la guerre de Troie, quand il ne pouvait être question encore d'une Samos ionique, ce nom de Samos appartenait déjà, non seulement à l'île de Céphallénie, mais même à celle de Samothrace (sans quoi Homère n'eût pu mettre dans la bouche d'Hécube les paroles suivantes :

*«Si quelque autre de mes fils tombait au pouvoir d'Achille, il le faisait vendre à Samos, à Imbros» (*Ibid. 752),

la Samos ionique n'a pu évidemment emprunter son nom qu'à l'une ou à l'autre de ces deux Samos plus anciennes, et il a fallu par conséquent faire violence à l'histoire pour oser dire qu'après l'établissement des Ioniens à Samos, Tembrion, leur chef, avait envoyé un détachement dans l'île de Samothrace qui, de ce moment seulement, avait pris le nom de Samos. Les Samiens seuls, par vanité nationale, ont pu imaginer un tel conte. Ce qui est plus croyable, c'est que, comme on l'a dit, le nom de Samos donné à l'île de Samothrace venait du mot*sami*, qui signifie*lieux hauts*; et en effet des hauteurs de cette île

*«On découvrait et l'Ida tout entier et la ville de Priam et toute la flotte des Grecs» (*Il. XIII, 13).

D'autres auteurs pourtant prétendent qu'elle avait reçu ce nom en souvenir de ses plus anciens habitants, les Thraces Saii, qui occupaient en même temps la côte voisine, et qui, souvent confondus soit avec les Sapaeens, soit avec les Sintes (Homère dit les Sinties), sont souvent aussi considérés comme distincts des uns et des autres. Archiloque les mentionne dans ses vers :

*«Ramassé par quelque Saïen parmi les broussailles où je dus le jeter bien à contre-coeur,  
mon beau bouclier brille maintenant au bras d'un barbare».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.18]] [18] Des différentes îles qui composaient le royaume d'Ulysse, il ne nous reste plus à décrire que Zacynthe.  
  
Située comme elle est à l'O du Péloponnèse, cette île ss trouve être plus occidentale que Céphallénie. [Dès en quittant la côte du Péloponnèse], l'oeil l'embrasse aisément tout entière, bien qu'elle mesure [5]60 stades de tour ; mais elle n'est guère éloignée non plus de Céphallénie, n'eu étant qu'à 60 stades environ. Son sol, couvert de bois, n'en est pas moins fertile. Elle renferme une ville considérable appelée Zacynthe comme elle. Du port de cette ville à Hespérides, sur la côte de Libye, le trajet est de 3300 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.19]] [19] A l'E. de Zacynthe, maintenant, et de Céphallénie, est situé le groupe des Echinades qui comprend, avec Dulichium, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Dolicha, les îles Oxées (les Thoées d'Homère) (*Od*. XV, 298). Dolicha se trouve juste en face d'Oniades et des bouches de l'Achéloüs, à 100 stades de la côte d'Elide et du promontoire Araxus. Mais ce n'est là, je le répète, qu'une des nombreuses îles Echinades : toutes ces îles, au sol maigre et pauvre, à l'aspect triste et sauvage, sont situées, comme Dolicha, en avant des bouches de l'Achéloüs, la plus éloignée à 15 stades, la plus rapprochée à 5 stades seulement. Et pourtant ces îles se trouvaient anciennement en pleine mer, ce sont les alluvions de l'Achéloüs [qui ont comblé l'intervalle] : déjà même une partie des Echinades a été réunie au continent, et le reste le sera sans doute tôt ou tard, tant est grande la quantité de limon que le fleuve continue à charrier. La même cause a fait anciennement de toute la Parachéloitide ou vallée de l'Achéloüs le théâtre de contestations sans fin entre les Acarnanes et les Aetoliens : ces deux peuples qui voyaient bouleverser sans cesse par les atterrissements du fleuve les limites qu'eux-mêmes s'étaient données, en appelaient aux armes faute d'arbitres à qui soumettre leur différend, et l'avantage restait naturellement au plus fort. Telle est aussi l'origine du mythe qui nous représente Hercule triomphant d'Achéloüs et obtenant pour prix de sa victoire la main de Déjanire, fille d'Oenée. On connaît les vers que Sophocle met à ce propos dans la bouche de l'héroïne :

|  |
| --- |
| *«J'avais alors pour prétendant le Fleuve Achéloüs, qui, pour m'obtenir de mon père, se métamorphosa trois fois sous ses yeux, ayant pris d'abord la forme d'un taureau, puis celle d'un serpent aux couleurs variées, aux replis tortueux, pour reparaître encore avec la tête d'un boeuf sur un corps d'homme» (*Trachin. 9). |

Quelques auteurs complètent le mythe en disant que la fameuse corne d'Amalthée n'est autre que l'une des deux cornes d'Achéloüs brisée par Hercule dans le combat et offerte par lui comme présent de noces à Oenée, son beau-père. Mais ceux qui font profession d'expliquer tous les mythes et d'en dégager l'élément historique prétendent que, si l'on a comparé l'Achéloüs à un taureau (comme maint autre fleuve du reste), c'est pour rappeler et le bruit mugissant de ses eaux et ses brusques changements de direction, ce que les gens du pays justement appellent ses cornes ; qu'en le représentant, ensuite, sous la forme d'un serpent, on a voulu exprimer la longueur de son cours et ses nombreuses sinuosités ; qu'enfin cette tête de boeuf sur un corps d'homme n'est qu'une variante du premier symbole. Quant à Hercule, voici comment ils expliquent son rôle dans le même mythe. Toujours prêt à rendre service et brûlant d'ailleurs d'obtenir la main de Déjanire, Hercule entreprit par un système de levées et de canaux de rectifier de force le cours désordonné de l'Achéloüs ; il réussit ainsi, pour le plus grand profit du roi Oenée, à assécher une bonne partie de la Parachéloïtide, et c'est là ce qu'exprimerait le don fait par lui à son beau-père de la corne d'Amalthée. Pour en revenir aux Echinades, il est certain qu'au temps de la guerre de Troie elles étaient, ainsi que les îles Oxées, sous la domination de Mégès. Homère le dit formellement :

*«Il était fils d'un prince aimé de Jupiter, de Phylée, le hardi cavalier, venu jadis à Dulichium,  
le coeur ulcéré contre son père» (*Il. II, 628).

Or le père de Phylée n'était autre qu'Augias, et, comme il régnait en Elide sur la nation des Epéens, il est tout naturel que des Epéens aient accompagné son fils à Dulichium et se soient emparés avec celui-ci du reste des Echinades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.20]] [20] Mais le groupe d'îles occupé par les Taphiens et antérieurement par les Téléboens, groupe comprenant entre autres îles celle de Taphos (la Taphiûs actuelle), était séparé des Echinades, non par la distance (car les deux groupes sont fort rapprochés), mais parce que, sous ses chefs Taphiens et Téléboens, il forma toujours un Etat indépendant. Plus anciennement, à vrai dire, il avait été envahi et conquis par Amphitryon, qui en avait cédé la souveraineté à son compagnon Céphale, fils de Déionée, alors chassé d'Athènes, sa patrie. Homère, lui, donne Mentès pour chef aux Taphiens et qualifie ce peuple de pirates : et il paraît constant en effet que déjà toute la nation téléboenne ne vivait que de piraterie. - Nous n'en dirons pas davantage sur les îles situées en avant de l'Acarnanie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.21]] [21] Entre Leucade et le golfe Ambracique s'étend l'*aestuaire*ou*liman*de Myrtuntium ; puis la côte d'Acarnanie nous offre, à partir de Leucade, les villes de Palaeros et d'Alyzia. Celle-ci, à vrai dire, est à 15 stades de la mer, mais juste au-dessous est un port consacré à Hercule et voisin d'un temple de la même divinité que décorait le beau groupe des travaux d'Hercule dû au ciseau de Lysippe, avant qu'il eût été enlevé et transporté à Rome par un préteur romain (je ne sais plus lequel), qui avait jugé, apparemment, qu'un lieu aussi désert n'était pas la place d'un pareil chef-d'oeuvre. - Viennent ensuite et la pointe de Crithoté et le groupe des Echinades et la ville d'Astacus, dont le nom rappelle identiquement celui d'une ville [de Bithynie], voisine de Nicomédie et du golfe Astacénien, de même que le nom de la pointe Crithoté rappelle celui d'une des petites villes de la Chersonèse de Thrace. Toute la côte dans l'intervalle est pourvue de ports excellents. Puis on rencontre, successivement, l'étang d'Oeniades ou de Mélité (ce dernier nom est aujourd'hui plus usité), long de 30 stades et large de 20, l'étang de Cynia double du précédent en longueur et en largeur, enfin celui d'Uria, le plus petit des trois de beaucoup. Mais l'étang de Cynia seul débouche directement dans la mer : les deux autres sont séparés de la côte par l'espace d'un demi-stade environ. Suit enfin l'embouchure de l'Evénus. Jusque là, depuis Actium, l'étendue totale de la côte est de 670 stades. Passé l'Evénus, on aperçoit le mont Chalcis, ou, comme l'appelle Artémidore, le mont Chalcia, suivi de Pleuron et du bourg d'Halicyrna. C'est juste au-dessus de ce bourg, à 30 stades dans l'intérieur, qu'est située la ville de Calydon, et, tout à côté de Calydon, le temple d'Apollon Laphrius. On signale ensuite le mont Taphiassus, la ville de Macynia, celle de Molycria, et l'on ne tarde pas à atteindre [le cap] Antirrhium, qui marque la limite entre l'Aetolie et la Locride et se trouve à 120 stades de l'embouchure de l'Evénus. Artémidore, à la vérité, assigne au mont Chalcis ou Chalcia une position bien différente, puisqu'il place cette montagne entre le fleuve Achéloüs et Pleuron, mais on se souvient qu'Apollodore fixe positivement la situation de Molycria au-dessous des monts Chalcis et Taphiassus ; j'ajoute que le même auteur nous dit formellement que Calydon était bâtie entre Pleuron et le mont Chalcis. Peut-être bien aussi y aurait-il lieu d'admettre l'existence de deux sommets distincts, l'un du nom de Chalcia, voisin de Fleuron, l'autre du nom de Chalcis, voisin de Molycria. Signalons enfin dans les environs de Calydon un grand étang, fort poissonneux, appartenant actuellement aux Romains de Patrae.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.22]] [22] Et cela fait occupons-nous de l'intérieur du pays. En Acarnanie, toujours d'après Apollodore, se trouvait [un dème] dit des Erysichaeens déjà mentionné dans un vers d'Alcman :

*«Je ne suis ni Erysichaeen, ni berger ; je suis né dans Sardes, dans la ville haute».*

En Aetolie était Olénus, mais de cette ville qui figure dans le*Catalogue aetolien*d'Homère (*Il*. II, 639) il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges non loin de Pleuron, au pied de l'Aracynthus. Lysimachie, autre ville aujourd'hui disparue, n'était pas loin de là non plus : elle s'élevait sur le bord du lac d'Hydra (ou, comme on dit actuellement, du lac de Lysimachie), entre Pleuron et cette ville d'Arsinoé que la princesse Arsinoé, femme et soeur tout ensemble de Ptolémée II, fonda sur l'emplacement de l'ancien bourg de Conopa, et dans une situation excellente en ce qu'elle commande le passage de l'Achéloüs. Enfin le sort d'Olénus paraît avoir été aussi celui de Pyléné. Quand Homère, maintenant, joint au nom de Calydon la double épithète de*montueuse*et de*rocheuse*, c'est l'ensemble du pays évidemment qu'il entend désigner : on a vu plus haut, en effet, comment l'Aetolie a formé de bonne heure deux divisions distinctes, Calydon ayant eu pour sa part et sous le nom d'Aetolie Epictète toute la montagne, et Pleuron toute la plaine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.23]] [23] Actuellement, par suite des guerres continuelles qu'elles ont eu à soutenir, l'Acarnanie et l'Aetolie, comme maint autre pays du reste, languissent épuisées, abattues ; toutefois nous ne saurions oublier que ce sont les Aetoliens, avec les Acarnaniens, leurs alliés, qui ont défendu le plus longtemps leur autonomie contre les Macédoniens d'abord et les forces coalisées du reste de la Grèce, et plus tard contre les Romains. En outre, Homère et les autres poètes et historiens ayant souvent fait mention de ces deux peuples, sans que leurs témoignages (comme on a pu s'en apercevoir par ce qui précède) soient toujours et partout également clairs et concordants, nous croyons devoir insister encore sur quelques faits particuliers de leur histoire primitive, laquelle nous offre, à côté d'éléments certains pouvant être invoqués à l'occasion comme d'utiles points de repère, bon nombre de questions encore obscures et douteuses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.21]] [21] Commençons par l'Acarnanie. On a vu ci-dessus comment Laërte et les Céphallènes avaient pris possession de cette contrée ; mais avant eux, quels étaient les maîtres du pays ? Plus d'un historien, à la vérité, nous le dit, et même sans hésiter et d'un ton assez péremptoire, cependant le peu d'accord des différentes autorités entre elles fait que la question reste entière et qu'il nous est permis de l'examiner de nouveau. On prétend que ce sont les Taphiens ou Téléboens (le même peuple sous deux noms différents) qui ont été les premiers habitants de l'Acarnanie, et que Céphale, leur chef, qu'Amphitryon investit de la souveraineté des îles qui avoisinent Taphos, fut roi en même temps de toute l'Acarnanie ; il semble même que ce soit à l'appui de cette assertion qu'on a imaginé la fable dont nous parlions plus haut, laquelle nous montre Céphale tentant le premier l'épreuve du saut de Leucate. Mais rien dans Homère ne prouve que la domination des Taphiens, en Acarnanie, ait précédé l'invasion des Céphallènes et de Laërte, et le poète se borne à nous présenter les Taphiens comme un peuple ami des Ithacésiens : il est donc probable, ou que les Taphiens du temps de Laërte n'avaient aucun droit sur l'Acarnanie, ou qu'ils avaient consenti à céder la place au héros, ou bien encore qu'ils en avaient partagé avec lui la possession. Il paraît certain, d'ailleurs, que la colonie lacédémonienne, amenée par Icarius, le père de Pénélope, s'était déjà, à cette époque, établie dans le pays. Homère, dans l'*Odyssée*, parle du père et des frères de Pénélope comme de personnages encore vivants, témoin, pour Icarius, le passage suivant :

*«Nul prétendant n'ose se rendre auprès d'Icare et exiger que lui-même dote et marie sa fille» (*Od. II, 52),

et cet autre passage, pour les frères de Pénélope,

*«Déjà son père, déjà ses frères la pressent de choisir Eurymaque pour époux» (*Ibid. XV, 16).

Or, il n'est guère admissible qu'Icarius et ses fils demeurassent alors à Lacédémone, car, dans ce cas, [c'est chez eux apparemment,] et non chez Ménélas, que Télémaque eût été loger lors de son voyage en Laconie. Et l'on ne voit pas non plus, par l'histoire, qu'ils aient occupé une troisième demeure. Tout ce que l'histoire nous apprend à leur sujet, c'est que Tyndare et son frère Icarius, une fois chassés de leur pays par Hippocoon, se rendirent auprès de Thestius, roi des Pleuroniens, et l'aidèrent, moyennant une part dans les profits de l'entreprise, à conquérir presque tout le pays situé au delà de l'Achéloüs. L'histoire ajoute que Tyndare regagna sa patrie, après avoir épousé Léda, fille de Thestius, mais que son frère Icarius resta en Acarnanie, maître d'une portion du pays et marié à Polycaste, fille de Lygée, dont il eut Pénélope, et [Alyzéus et Leucadiosl, frères de Pénélope. Nous-même, maintenant, avons démontré ci-dessus que les Acarnaniens figuraient bel et bien dans le*Catalogue des vaisseaux*comme ayant pris part à l'expédition contre Troie, et que c'était eux que le poète entendait désigner quand il parlait des habitants de l'ACTE, et ailleurs quand il nommait

*«Ceux qui habitent l'EPIROS et toute la côte en face des îles»,*

l'EPIROS, OU TERRE-FERME, à cette époque, n'ayant pas encore reçu le nom d'Acarnanie, non plus que l'ACTE ou PENINSULE le nom de Leucade.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.25]] [25] Ephore, toutefois, nie absolument que les Acarnanes aient pris part à l'expédition contre Troie. Suivant lui, Alcaemon, fils d'Amphiaraüs, après avoir, en compagnie de Diomède et des autres Epigones, terminé heureusement la guerre contre les Thébains, unit de nouveau ses armes à celles de Diomède, et aida ce prince à châtier les ennemis d'Oenée, puis, laissant Diomède en possession de l'Aetolie, passa en Acarnanie, et fit pour son propre compte la conquête de ce pays. Or, pendant ce temps-là Agamemnon s'était jeté sur l'Argolide et s'en était aisément emparé, vu que la plupart des guerriers argiens avaient quitté le pays pour suivre Diomède. Mais la guerre de Troie était survenue, Agamemnon avait eu peur que Diomède [et Alcaemon], en son absence, et quand ils le sauraient retenu au loin par son commandement, n'accourussent dans le Péloponnèse (il avait appris justement que Diomède appelait à lui des forces considérables) et qu'ils ne reprissent possession d'un trône auquel ils avaient les droits les plus légitimes, comme héritiers, l'un, d'Adraste [son aïeul maternel], l'autre [d'Amphiaraüs], son propre père. Et en prévision de ce danger, il les avait invités à revenir l'un et l'autre, pour recevoir Argos de sa main et pour se joindre ensuite à l'entreprise commune. Seulement, tandis que Diomède se laissait persuader et venait se mêler aux autres chefs grecs, Alcmmon, indigné, n'avait tenu aucun compte de l'invitation, et, de cette manière, les Acarnanes s'étaient trouvés, seuls entre tous les peuples grecs, ne point prendre part à l'expédition contre Troie. C'est la même tradition vraisemblablement qu'auront invoquée les Acarnanes, s'il est vrai, comme on les en accuse, qu'ils n'obtinrent des Romains le maintien de leur autonomie qu'en les trompant et en alléguant qu'eux seuls, dans toute la Grèce, n'avaient point porté les armes contre la métropole de Rome, et que le fait était constant puisque le*Catalogue des vaisseaux*ne les mentionnait ni avec les Aetoliens ni à part, et qu'en général Homère s'était abstenu de les faire figurer dans les diverses parties de ses poèmes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.2.26]] [26] Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en admettant, comme il fait, que l'Acarnanie était, dès avant la guerre de Troie, tombée au pouvoir d'Alcmaeon, Ephore a été amené à attribuer au même prince la fondation d'Argos Amphilochicum et à prétendre que c'était de lui que l'Acarnanie et l'Am-philochie avaient reçu leurs noms, la première, en honneur de son fils Acarnân, la seconde, en honneur d'Amphilochus, son frère, et que par là Ephore a donné en plein dans le système anti-homérique. Au contraire, nous lisons dans Thucydide et dans maint autre historien qu'Amphilochus revenait de Troie, quand, mécontent des événements survenus dans Argos, et appelé peut-être aussi par la nécessité de recueillir la succession de son frère ou par tout autre motif, il se rendit en Acarnanie. Laissons au surplus ces questions qu'on peut considérer comme particulières à l'Acarnanie, pour en examiner d'autres qui ne touchent plus ce pays qu'indirectement et en tant que son histoire se trouve liée à celle de l'Aetolie : ce sera bien, par le fait, revenir encore une fois aux antiquités aetoliennes, mais nous le ferons pour compléter utilement ce que nous en avons déjà dit.

### **X, 3 - Digression sur les Curètes**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.1]] [1] Suivant certains historiens, les Curètes doivent être rangés au nombre des peuples Acarnaniens ; suivant d'autres, c'est à l'Aetolie qu'ils appartiennent. Il en est aussi qui les font venir originairement de Crète, et d'autres qui leur assignent l'Eubée pour point de départ ; mais, comme nous les trouvons mentionnés déjà par Homère, c'est par le témoignage du poète, naturellement, que nous commencerons l'examen de ce qui les concerne. Or, on croit qu'Homère les regardait plutôt comme Aetoliens que comme Acarnaniens : on se fonde sur ce que les Porthaonides dont il parle,

*«Et Agrius, et Mêlas et le troisième frère Oenée, ce hardi cavalier,  
habitaient dans Pleuron et dans l'inaccessible Calydon» (*Il. XIV, 116).

Et, comme ces deux villes sont aetoliennes l'une et l'autre, qu'Homère les comprend à ce titre dans son*Catalogue aetolien*, et qu'en même temps il semble assigner Pleuron pour demeure aux Curètes, on en conclut que les Curètes eux-mêmes étaient Aetoliens. Quelques auteurs, il est vrai, sont d'une opinion contraire : frappés plus que de raison du tour qu'Homère a donné à sa phrase dans ce passage de l'*Iliade*,

*«Le Curète et le bouillant Aetolien autour de Calydon étaient aux prises»,*

ils demandent si Homère eût tout aussi bien dit :

*«Le Béotien et le Thébain, l'Argien et le Péloponnésien étaient aux prises» ;*

mais nous avons montré précédemment qu'il n'y avait là qu'une figure de style familière à Homère, et devenue même d'un usage commun parmi les autres poètes : l'objection est donc aisée à réfuter. En revanche, que ceux qui la font veuillent bien nous dire pourquoi Homère, si effectivement les Pleuroniens n'eussent été à ses yeux un peuple frère des Aetoliens et aetolien lui-même, se fût avisé de les comprendre dans son*Catalogue aetolien*?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.2]] [2] Ephore, lui, commence par dire que la nation aetolienne n'a jamais subi le joug d'aucune autre nation, et que, de temps immémorial, son territoire, tant à cause de la difficulté des lieux qu'à cause des moeurs guerrières des habitants, a échappé à toute dévastation ; puis, continuant, il nous apprend qu'à l'origine, les Curètes étaient maîtres de l'Aetolie entière ; mais que, le fils d'Endymion, Aetolus, étant venu d'Elide, ils avaient été vaincus par lui dans plusieurs combats et s'étaient retirés alors dans le pays appelé aujourd'hui Acarnanie. Il ajoute que toutes les villes réputées les plus anciennes de l'Aetolie ont été fondées par les Aetoliens et par la colonie épéenne qu'ils avaient amenée d'Elide avec eux ; et qu'Elis à son tour le fut, dix générations plus tard, par Oxylus, fils d'Haemon, venu au contraire d'Aetolie en Elide. Ephore cite même à l'appui de son assertion deux inscriptions, l'une qui se lisait à Thermi, en Aetolie, c'est-à-dire dans le lieu où se sont tenues de tout temps les*archaeresies*ou comices de la nation aetolienne, inscription gravée sur la base de la statue d'Aetolus et conçue en ces termes :

*«A celui qui fonda leur première ville, au héros né sur les bords de l'Alphée, non loin du stade d'Olympie,  
au noble fils d'Endymion, à Aetolus, les Aetoliens ont érigé cette statue, monument durable de leur propre valeur»,*

l'autre qui se lisait sur le piédestal de la statue d'Oxylus dans l'agora d'Elis, et dont voici la teneur :

|  |
| --- |
| *«Las de régner sur un peuple autochthone, Aetolus s'en fut jadis conquérir le territoire des Curètes par l'effort redoublé de sa lance. Issu de la même race, le fils d'Haemon, Oxylus, après dix générations, a repassé la mer pour venir fonder la ville où nous sommes».* |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.3]] [3] Certes pour établir la parenté des Eléens et des Aetoliens, Ephore ne pouvait mieux faire que de citer ces inscriptions ; et, comme elles ne se bornent pas à attester la commune origine des deux peuples, mais qu'elles prouvent en outre qu'ils ont joué tour à tour à l'égard l'un de l'autre le rôle d'archégètes, il a fort bien fait aussi de se servir de leur témoignage pour convaincre de mauvaise foi ces auteurs qui regardent les Eléens comme une colonie aetolienne, sans vouloir admettre que les Aetoliens ont été eux-mêmes à l'origine colonie éléenne.  
  
En revanche, ce même passage d'Ephore nous paraît contenir une inconséquence de langage et une contradiction de la nature de celle que nous avons relevée précédemment au sujet de l'Oracle de Delphes. Après avoir dit, en effet, que jamais, à aucune époque de son histoire, l'Aetolie n'avait été dévastée, et nous avoir désigné, d'autre part, les Curètes comme les habitants primitifs du pays, il aurait dû ajouter pour être conséquent avec lui-même queles Curètes étaient encore, au moment où il écrivait, les maîtres de l'Aetolie. C'eût été la seule manière de justifier sa première assertion, à savoir que l'Aetolie n'avait jamais été ni dévastée ni conquise. Bien loin cependant de rien ajouter de semblable, n'oublie complètement ce qu'il a dit d'abord pour nous montrer Aetolus arrivant d'Elide et les Curètes vaincus par lui émigrant en Acarnanie. A quoi reconnaît-on, cependant, qu'une contrée a été dévastée ? N'est-ce pas justement à ce que ses habitants vaincus l'abandonnent et émigrent ? Le fait, d'ailleurs, ne ressort-il pas aussi de l'inscription qui se lisait à Elis, et qui marque en termes exprès qu'Aetolus

*«Conquit la terre des Curètes par l'effort redoublé de sa lance» ?*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.4]] [4] Peut-être, prétendra-t-on qu'Ephore n'a entendu nier les dévastations de l'Aetolie qu'à partir du moment où l'arrivée d'Aetolus dans le pays eut fait donner à celui-ci le nom nouveau d'Aetolie. Malheureusement Ephore s'est enlevé jusqu'à la ressource de cette ingénieuse explication, en déclarant, dans la suite de son récit, que le fond de la population qui était demeurée en Etolie se composait d'Epéens, mais que des Aeoliens étaient venus plus tard se joindre à eux (il s'agit des Aeoliens chassés de Thessalie, en même temps que la nation béotienne) et que les deux peuples avaient dès lors possédé en commun l'Aetolie. Est-il [croyable], en effet, que, sans coup férir, des étrangers aient pu pénétrer dans un pays et l'occuper en commun avec les anciens habitants, qui n'avaient nul besoin, ce semble, d'un pareil partage ? N'est-il pas plus probable, cette supposition écartée, que les anciens habitants n'en sont venus à céder ainsi une partie de leurs droits qu'après plusieurs défaites en bataille rangée ? Or, nous le demandons, le pays dont les habitants ont subi ces défaites successives, n'a-t-il pas été, bel et bien, dévasté ? sans compter qu'Apollodore dit avoir trouvé dans l'histoire la mention expresse d'une autre colonie, composée d'Hyantes de Béotie, qui serait venue de même s'établir en Aetolie. Ephore, toutefois, croit avoir fait merveille, et il ne craint pas d'ajouter : «Ce sont les questions comme celle-ci, les questions qui présentent quelque point d'histoire depuis longtemps controversé à éclaircir ou quelque erreur accréditée à corriger, que nous approfondissons toujours de préférence» !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.5]] [5] Mais ces inconséquences de langage n'empêchent point qu'Ephore ne soit encore un guide plus sûr que bien d'autres. De même, quand Polybe, après avoir fait d'Ephore ce magnifique éloge que chacun sait, disant que, si Eudoxe narre agréablement l'histoire de la Grèce, lui, Ephore, excelle à démêler l'origine des peuples, leur parenté, leurs migrations, leurs établissements lointains, quand Polybe ajoute que, ll pour lui, il s'attachera surtout à faire connaître l'état actuel des choses, l'exacte situation des lieux «et la mesure précise des distances, vu que c'est là l'objet essentiel de toute vraie chorographie, il s'expose à ce qu'on lui dise : «Mais vous aussi, Polybe, en admettant dans votre ouvrage, comme autant de mesures positives, les vagues évaluations qui ont cours parmi le peuple, et cela non seulement pour les pays situés hors de la Grèce, mais pour la Grèce elle-même, vous prêtez le flanc souvent aux attaques de Posidonius, d'Artémidore» et de maint autre». Qu'on nous pardonne donc, dirons-nous à notre tour, si, ayant emprunté à ces mêmes auteurs la plus grande partie de nos documents, nous avons reproduit quelqu'une de leurs erreurs, et, loin de s'indigner contre nous, qu'on nous sache gré plutôt d'avoir été généralement plus exact que nos prédécesseurs et d'avoir suppléé à ce que faute de renseignements suffisants ils avaient pu passer sous silence.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.6]] [6] Mais revenons aux Curètes. Nous n'avons pas encore épuisé toutes les traditions qui les concernent, lesquelles forment deux classes ou catégories distinctes, suivant qu'elles se rattachent ou non à l'histoire de l'Aetolie et de l'Acarnanie. On a vu plus haut quelques-unes des traditions qui se rattachent à cette histoire, celle-ci, par exemple, que l'Aetolie actuelle était occupée par les Curètes, quand l'invasion des Aetoliens sous la conduite d'Aetolus les refoula en Acarnanie ; celle-ci encore, que la Pleuronie avait les Curètes pour habitants et avait reçu d'eux le nom de Curétide, lorsqu'une invasion d'Aeoliens, devant laquelle les Curètes durent fuir, vint l'enlever à ses premiers possesseurs. Voici maintenant ce que nous lisons dans Archémaque d'Eubée : «Les Curètes, maîtres de Chalcis, s'étant aperçus que, dans les fréquents combats qu'ils avaient à livrer au sujet de la plaine de Lélante, leurs ennemis cherchaient toujours à les saisir par l'épaisse touffe de cheveux qui leur ombrageait le front pour les tirer à eux, ne laissèrent plus pousser leurs cheveux que par derrière et se les rasèrent sur le devant de la tête, genre de coiffure qui leur valut le nom de*Curètes*. Puis de Chalcis ils passèrent en Aetolie dans le canton de Pleuron, et là, s'étant trouvés voisins des peuples d'au delà de l'Achéloüs qui avaient pour habitude de ne se jamais couper les cheveux, ils leur donnèrent [par opposition] le nom d'Acarnanes». En revanche, on lit ailleurs que chacun de ces deux peuples a emprunté d'un héros éponyme le nom qu'il porte. Et d'autres enfin prétendent que c'est du mont Curius situé au-dessus de Pleuron que les Curètes ont tiré leur nom, et que ce peuple était de race aetolique, tout comme les Ophiéens, les Agraeens, les Eurytanes, etc., etc. Ils ajoutent que des deux divisions que formait l'Aetolie, comme nous-mêmes l'avons marqué plus haut, l'une, la Calydonie, avait été attribuée à Oenée, mais qu'il faut que les Porthaonides, en la personne d'Agrius, aient possédé encore une partie de l'autre division ou Pleuronie, puisque Homère (*Il*. XIV, 117) nous les montre «habitant à la fois Pleuron et la haute Calydon» ; que la Pleuronie néanmoins finit par passer tout entière sous la domination de Thestius, beau-père d'Oenée par sa fille Althée et roi des Curètes, et qu'ainsi, lorsque la guerre éclata entre les Thestiades et Oenée et Méléagre, soit, comme le dit Homère (*Il*. IX, 544) d'après la légende du sanglier de Calydon,

*«Au sujet de la hure et de la dépouille du monstre»,*

soit pour la portion de territoire [qui avait appartenu aux Porthaonides], ce qui paraît plus vraisemblable, Homère a pu dire (*Il*. IX, 525) :

*«Le Curète et le bouillant Aetolien.... étaient aux prises».*

Des traditions [relatives aux Curètes], voilà toutes celles qui se rattachent à l'histoire des deux pays que nous décrivons présentement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.7]] [7] Les autres, par contre, n'y ont plus le moins du monde rapport, et c'est l'homonymie seule qui a pu tromper les historiens et les induire à confondre avec les traditions relatives aux anciens habitants de l'Aetolie et de l'Acarnanie certains documents connus sous le nom de Curétiques qui en diffèrent du tout au tout et qui rappelleraient plutôt les légendes fabuleuses des Satyres, des Silènes, des Baschi, des Tityres, car c'est aussi comme des démons ou divinités subalternes que les Curètes nous sont représentés par les auteurs des*Crétiques*et des*Phrygiaques*, lesquels, on le sait, ont mêlé [à l'histoire positive] maints détails sur les mystères et autres cérémonies religieuses se rapportant soit à la naissance et à l'éducation de Jupiter dans l'île de Crète, soit aux Orgies de la Mère des dieux en Phrygie et dans le canton de la Troade qui avoisine l'Ida.  
  
A la vérité, ces auteurs ne s'expriment pas tous absolument de même, et, s'il en est dans le nombre qui identifient complétement les Curètes avec les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens, les Telchines, il en est aussi qui entre les uns et les autres n'admettent qu'une sorte d'affinité ou de parenté comportant de légères différences qu'ils notent et précisent. Mais si l'on s'en tient aux caractères généraux, on peut dire qu'en somme ils s'accordent tous à désigner sous ces divers noms certains enthousiastes possédés de la fureur bachique, qui, dans les fêtes ou cérémonies religieuses où ils figurent comme diacres ou desservants de la divinité principale, épouvantent l'assistance par leurs danses armées et par leurs évolutions tumultueuses exécutées au bruit des cymbales, des tambours, du cliquetis des armes et avec accompagnement de flûtes et de cris stridents. Or, l'identité entre les ministres ou desservants impliquant jusqu'à un certain point celle des cultes eux-mêmes, on peut regarder les religions de la Crète et de la Phrygie comme soeurs des religions de Samothrace, de Lemnos et autres lieux ; question, on le voit, toute théologique et qui, à ce titre, rentrerait plutôt dans le domaine de la philosophie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.8]] [8] Mais comme ce nom de Curètes, avec ses acceptions différentes, a été pour tous les historiens une cause d'erreur et de confusion, j'ai cru, à mon tour, ne pas devoir reculer devant les longueurs d'une digression nécessaire, où, dans la mesure que comporte l'histoire, j'ajouterais à l'exposé des faits leur explication philosophique. Je ferai remarquer cependant, au préalable, que quelques auteurs, non sans une certaine apparence de raison, prétendent relier [par l'étymologie du nom de Curètes] les traditions [religieuses] dont nous venons de parler aux traditions [historiques] que nous avons rapportées ci-dessus. Ainsi, à les entendre, ce serait pour avoir porté la robe longue comme les jeunes filles (*korai*) que les habitants primitifs de l'Aetolie auraient reçu le nom de Curètes : ils rappellent que ce fut là pendant longtemps un usage en vigueur parmi les peuples grecs, témoin le portrait que fait Homère des Ioniens à la tunique traînante (*Il*. XIII, 685), et nous montrent, qui plus est, les compagnons de Léonidas soignant leur chevelure [comme des jeunes filles] au moment de marcher au combat, et excitant par là le mépris des ennemis mêmes dont ils allaient se faire admirer l'instant d'après les armes à la main (cf Hérodote, VII, 208). Et comme, en général, le soin de la chevelure comprend deux opérations distinctes, l'entretien et la coupe des cheveux (*kouran*), et cela aussi bien chez les jeunes garçons (*koroi*) que chez les jeunes filles (*korai*), il serait aisé, on le voit, de multiplier pour ce nom de Curètes les étymologies plausibles. D'autre part, qui empêche d'admettre que l'usage de la danse armée ait été introduit d'abord précisément par les peuples qui avaient adopté cette coiffure et ce costume et qui en avaient reçu le nom de*Curètes*, et qu'à leur exemple les populations belliqueuses de la Grèce, celles qui passaient leur vie pour ainsi dire sous les armes (j'entends les populations de l'Eubée, de l'Aetolie et de l'Acarnanie) se soient décidées à les prendre à leur tour. Le fait est qu'Homère se sert de ce même nom comme d'un terme générique pour désigner la*jeunesse sous les armes*(*Il*. XIX, 193),

*«Choisis les plus illustres d'entre les Curètes Panachéens ; qu'ils prennent sur mon vaisseau rapide  
les riches présents qu'hier nous promîmes à Achille, et qu'ils les portent au héros» ;*

et ailleurs,

*«Les Curètes Achéens portaient les présents du roi».*

Mais nous en avons dit assez sur l'origine du nom de Curètes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.9]] [9] Examinons maintenant comment tant de noms [en apparence différents,*Curètes, Corybantes, Cabires, Dactyles Idéens, Telchines*,] reviennent tous au même, et cherchons le sens théologique des traditions auxquelles ils se rattachent. Un usage commun aux Grecs et aux Barbares veut que les sacrifices offerts aux dieux (que ces sacrifices soient accompagnés ou non d'enthousiasme, de musique et de mystère) coïncident toujours avec le repos des jours de fête ; et cet usage, il faut bien le dire, est conforme à la nature des choses. Le repos en effet éloigne l'esprit des intérêts terrestres et porte le vrai sage à élever son âme vers la divinité. Ajoutons que l'enthousiasme paraît provenir d'une sorte d'inspiration céleste, à laquelle il doit de se rapprocher jusqu'à un certain point de la divination ou faculté de prédire l'avenir, que le mystère destiné à dérober au profane la célébration du sacrifice prête à la divinité quelque chose d'auguste, en ce qu'il imite justement ce que la nature divine a d'inaccessible aux sens de l'homme ; qu'enfin la musique, composée, comme elle est, de danse, de rythme et de chant, par le plaisir qu'elle excite et par la supériorité qu'elle a sur les autres arts, nous reporte encore vers Dieu. On a dit avec vérité que c'est surtout quand ils se font les bienfaiteurs de leurs semblables, que les hommes imitent la divinité, mais il est peut-être encore plus vrai de dire qu'ils s'en rapprochent davantage dans l'état de bonheur ; or, le bonheur consiste en réalité à se réjouir, [à s'ébattre ou à se reposer] les jours de fête, à philosopher, j'ajoute à faire ou à entendre de la musique, car, si le goût musical a quelque peu dégénéré, et si l'on voit les musiciens de nos jours faire servir leur art dans les banquets, dans les concerts, sur la scène et ailleurs, à flatter les sens, est-ce une raison pour condamner la musique elle-même, et n'est-il pas clair, pour quiconque a médité sur la nature des sciences, que la musique est la source même d'où elles sont toutes sorties ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.10]] [10] C'est bien pour cela que Platon, et avant lui les Pythagoriciens, ont compris sous le nom de*musique*la philosophie tout entière. Suivant eux, ce sont les lois de l'harmonie qui maintiennent le monde, et toute forme ou idée musicale est proprement l'oeuvre de la divinité. C'est bien pour cela aussi que les Muses figurent au nombre des déesses, qu'Apollon est souvent appelé le*Musagète*, et que l'hymne est regardé comme l'essence de toute poésie ; pour cela enfin, que l'on a fait de la musique comme qui dirait l'école des bonnes moeurs, tout ce qui sert à épurer l'esprit de l'homme paraissant à juste titre tenir de près à la divinité.  
  
Mais ce n'est pas tout, la plupart des peuples grecs ont attribué au culte de certaines divinités, à savoir de Dionysos, d'Apollon, d'Hécate, des Muses, et de Déméter aussi bien entendu, tout un appareil d'orgies, de bacchanales, de choeurs et de*télétés*ou d'épreuves mystiques. Ils se servent du nom d'Iacchus (lequel signifie proprement*démon*ou*serviteur de Déméter*), pour désigner non seulement Dionysos, mais encore l'archégète des mystères. Les dendrophories, les choeurs de danse ou chorées, les épreuves ou*télétés*, sont communes au culte de tous ces dieux. En revanche, les Muses ne partagent qu'avec Apollon l'honneur de présider aux*chori*ou choeurs de chant, et Apollon préside seul à tout ce qui est Oracle. Chaque divinité, maintenant, a ses ministres ou desservants particuliers. Le culte des Muses, qui compte à proprement parler pour adeptes tous les esprits lettrés, est plus spécialement desservi par les musiciens. Apollon qui, à certains égards, a droit aussi aux hommages des musiciens, a plus particulièrement pour prêtres ou pour ministres les prophètes et les devins ; Déméter a les myrtes, les dadouques, les hiérophantes ; et Dionysos, d'une part, les Silènes, les Satyres, les Tityres, et, de l'autre, les Bacchantes, les Lénées, les Thyées, les Mimallones, les Naïdes et les Nymphes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.11]] [11] En Crète, ce n'était pas seulement le culte de ces divinités qui était accompagné de l'appareil orgiaque : le culte de Jupiter avait aussi l'orgiasme pour caractère principal. Ajoutons qu'il était desservi par des prêtres ou ministres semblables en tout aux Satyres Dionysiaques, jeunes comme eux et comme eux habitués à exécuter en cadence [une sorte de pyrrhique ou de] danse armée. Seulement les Crétois leur avaient donné le nom de*Curètes*, se fondant sur le mythe de la naisssance de Jupiter : ce mythe, on le sait, nous montre, à côté de Cronos qui s'est fait une loi de dévorer tous ses enfants au fur et à mesure qu'ils viendront au monde, l'épouse du Dieu, Rhéa, s'efforçant au contraire de lui cacher ses souffrances pour avoir le temps de faire disparaître l'enfant à qui elle va donner le jour et qu'elle veut sauver à tout prix ; elle est aidée en cela par le dévouement des Curètes, qui devront se serrer autour d'elle et exécuter au bruit du tambour et d'autres instruments aussi sonores une danse armée et une scène de tumulte destinée à étonner Cronos et à favoriser l'enlèvement du précieux enfant, que la tradition nous montre ensuite élevé par ces mêmes Curètes, et toujours avec le même zèle et la même sollicitude : ce qui laisserait supposer, par parenthèse, que les Curètes ont dû leur nom, soit à cette circonstance qu'ils étaient entrés tout jeunes garçons (*neoi kai koroi*) au service du dieu, soit à la jeunesse même de leur divin pupille (*ê dia to kourotrophein ton Dia*), Jupiter ayant trouvé en eux en quelque sorte ses Satyres. Il est certain que les deux étymologies ont cours. - Tels sont les caractères essentiels de l'orgiasme [ou enthousiasme] chez les Grecs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.12]] [12] [Parmi les Barbares], les Bérécynthiens, nation phrygienne, et en général tous les Phrygiens, voire les populations de la Troade les plus rapprochées de l'Ida, emploient également les rites ou cérémonies orgiaques, mais c'est pour honorer Rhéa. Cette déesse, on le sait, a reçu d'eux les noms de*Mère des dieux*, d'Agdistis et de Grande déesse phrygienne, sans compter les épithètes toutes locales d'Idéenne, de Dindymène, de Sipylène, de Pessinuntide, de Cybèle [et de Cybébé]. Quant à ses ministres, c'est encore par l'appellation de*Curètes*que les Grecs les désignent, non qu'ils les rattachent aux mêmes mythes [que ceux dont nous parlions tout à l'heure], ils se gardent bien de les confondre [avec les Curètes de Jupiter] et ne les regardent, à proprement parler, que comme des desservants subalternes analogues aux Satyres. Ajoutons qu'ils leur donnent quelquefois aussi le nom de*Corybantes*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.13]] [13] La confirmation de toutes nos idées à cet égard ressort, du reste, de ce que disent les poètes. Quand Pindare, par exemple, dans le dithyrambe qui commence ainsi «Traînant et filandreux rampait naguère le chant des dithyrambes», et tout de suite après avoir décrit la nature de l'hymne dionysiaque sous sa forme primitive comme sous sa forme la plus moderne, s'écrie brusquement :

|  |
| --- |
| *«C'est pour préluder à ta fête, ô GRANDE MERE DES DIEUX, que la ronde et retentissante cymbale fait entendre son joyeux appel répété par le vif cliquetis des crotales, tandis que s'allume en pétillant la torche enduite de jaune résine»,* |

ne proclame-t-il pas le lien étroit qui unit, à ses yeux, les rites grecs du culte de Dionysos aux rites phrygiens du culte de la Mère des dieux ? n'est-ce pas aussi ce que fait Euripide, dans sa tragédie des*Bacchantes*, lorsque, rapprochant les cérémonies phrygiennes des rites sacrés de la Lydie, eu égard sans doute à la proximité des deux pays, il met les paroles suivantes dans la bouche de Dionysos :

|  |
| --- |
| *«Mais vous qui avez quitté le Tmole, rempart de la Lydie, pour me former ce THIASE ou brillant cortège, vous toutes, femmes, que j'ai amenées des pays barbares comme autant de soeurs et de compagnes fidèles, prenez en main le tympanon sonore, cet instrument national de la Phrygie, que Rhéa, mère des dieux, et moi-même avons naguère inventé...»,* |

et que plus loin il ajoute :

|  |
| --- |
| *«Bienheureux le mortel inspiré qui, [initié aux mystères des dieux,] cherche à purifier sa vie ! Il se mêle pieusement aux ORGIES de Cybèle, la grande mère Phrygienne, et la main armée du thyrse, la tête couronnée de lierre, il fête et honore Dionysos. Allez, Bacchantes ! Bacchantes, allez ! Descendues avec Dionysos des montagnes de la Phrygie, continuez à accompagner ce jeune dieu, fils d'un dieu, et guidez sa course pétulante àtravers les vastes plaines de la Grèce» ?* |

Sans compter que, dans ce qui suit, Euripide étend la ressemblance aux rites de la Crète :

|  |
| --- |
| *«0 asile sacré des Curètes, ô divin berceau de Jupiter, antres de la Crète, qui vîtes le belliqueux Corybante inventer pour moi l'instrument que vos mains agitent, et tendre la peau sonore sur l'orbe du tympanon ! Aux doux sons des hôtes phrygiennes il marie les clameurs bachiques, et, pour mieux régler les beaux chants des Bacchantes, il met aux mains de Rhéa ce nouvel instrument aux batteries retentissantes. A son tour, l'irrévencieux Satyre obtient que la Bonne Mère, que Rhéa le lui confie, et aussitôt il en mêle les roulements bruyants aux choeurs des TRIETERIDES, cette fête aimée de Dionysos».* |

Ce qu'il confirme dans son*Palamède*, en faisant dire au choeur :

*«Loin de participer aux banquets de Dionysos, de ce dieu, qui, sur les hauteurs de l'Ida,  
en compagnie de sa mère chérie, écoute avec ravissement les appels répétés du tambour».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.14]] [14] Quand, enfin, pour concilier les différentes traditions qui ont cours sur l'invention de la flûte, les poètes identifient Silène, Marsyas et Olympus, ou qu'ils font retentir des mêmes échos (ce qui leur arrive fréquemment) et l'Ida et l'Olympe, comme si les deux noms pour eux ne désignaient qu'une seule et même montagne, ne confondent-ils pas là encore par le fait les rites du culte de Dionysos avec les rites sacrés de la Phrygie ? A ceci on objectera peut-être qu'il existe sur le versant de l'Ida qui regarde Antandros quatre pics ou sommets portant le nom d'Olympe, mais pour ce qui est de l'Olympe de Mysie, on conviendra que, tout voisin qu'il est de l'Ida, il forme bel et bien une montagne distincte, ce qui n'a pas empêché l'auteur de*Polyxène*, Sophocle, de faire dire à Ménélas, dans son empressement à mettre à la voile et à quitter les rivages troyens, où Agamemnon au contraire désire prolonger encore un peu son séjour pour essayer d'apaiser Minerve par un dernier sacrifice :

*«Oui, mon frère, restez après nous, et, quand vous aurez, dans toute la région IDEENNE,  
enlevé les troupeaux de l'OLYMPE, sacrifiez à la Déesse».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.15]] [15] [Ajoutons que c'est évidemment à l'imitation des doux accents] de la flûte ou des sons éclatants de la crotale, des cymbales et du tambour, si ce n'est même à l'imitation des cris, des chants, des trépignements cadencés des Bacchantes, que les poètes ont imaginé de former des noms tels que ceux de Cabires, de Corybantes, de Pans, de Satyres et de Tityres, par lesquels ils distinguent les différentes classes des prêtres, choristes ou serviteurs de ces deux divinités, tandis que les lieux mêmes paraissent avoir suggéré la plupart des noms donnés à Bacchus et les épithètes de Cybèle, de Cybébé et de Dindymène que l'on trouve souvent jointes à celui de Rhéa. Quant au nom de*Sabazius*, qui revient si souvent dans les livres dits*Phrygiaques*et qui signifie à proprement parler «Le fils de la Bonne Mère», c'est encore à Dionysos, on le voit, qu'il se rapporte et fait allusion.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.16]] [16] On en pourrait même dire autant des fêtes Cotyttiennes et Bendidiennes, lesquelles se célèbrent en Thrace, c'est-à-dire dans le pays où le culte Orphique a également pris naissance. Car, dans le passage où Eschyle fait mention de Cotys, la grande divinité des Edoniens, et des instruments de musique qui lui étaient consacrés, tout de suite après avoir dit :

*«C'est à la déesse Cotys que les Edoniens rendent hommage.  
Munis de ces instruments sonores, qui furent inventés sur les hauts lieux»,*

il ajoute, comme s'il s'agissait en vérité des ministres ou serviteurs de Dionysos,

*«L'un s'empare de bombyces habilement faits au tour et avec le secours de ses doigts agiles  
exécute le chant entraînant qui provoque l'enthousiasme ;  
l'autre s'est armé de cymbales de cuivre qu'il entrechoque bruyamment»,*

et plus loin encore :

|  |
| --- |
| *«La lyre à son tour fait retentir son appel strident, auquel répondent aussitôt de sourds mugissements qui semblent sortir d'invisibles profondeurs et imitent la voix du taureau : c'est l'écho du tambour, qui, comme le roulement d'un tonnerre souterrain, gronde et répand au loin la terreur».* |

Or, quoi de plus naturel, les Phrygiens étant issus notoirement d'une colonie thrace, que les rites sacrés de la Phrygie aient été eux-mêmes importés de Thrace en Asie ? J'ajoute que ceux qui ont identifié Dionysos et Lycurgue l'Edonien semblent avoir voulu faire allusion encore à cette exacte conformité des deux religions.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.17]] [17] La musique, à son tour, considérée au triple point de vue de la mélodie, du rythme et des instruments, accuse cette même origine thrace et asiatique. On s'en convainc aussi quand on réfléchit aux lieux où les Muses sont l'objet d'un culte particulier, car la Piérie et l'Olympe, Pimpla et Libéthrum, localités ou montagnes qui dépendent aujourd'hui de la Macédoine, appartenaient autrefois à la Thrace ; la consécration de l'Hélicon aux Muses est due aux colons thraces de la Béotie, les mêmes qui dédièrent l'antre des nymphes Libéthriades ; les plus anciens musiciens, Orphée, Musée et Thamyris passent pour avoir été originaires de la Thrace et c'est encore de ce pays qu'est venue la réputation [plus récente] d'Eumolpe. D'autre part les poètes, qui ont fait de l'Asie entière jusqu'à l'Inde le domaine ou territoire sacré de Dionysos prétendent assigner à la musique une origine presque exclusivement asiatique. L'un d'eux, par exemple, en parlant de la lyre, dira : «Il fait vibrer les cordes de la cithare asiatique». L'autre donnera à la flûte la double qualification de*bérécynthienne*et de*phrygienne*. Enfin bon nombre d'instruments tels que le nablas, la sambycé, le barbitos, le magadis, etc., portent aujourd'hui encore des noms barbares.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.18]] [18] Les Athéniens, toujours portés, on le sait, à accueillir ce qui vient de l'étranger, ont procédé de cette façon, même pour les choses de la religion, et, avec un empressement dont leurs poètes comiques ne se sont pas fait faute de rire, ils ont adopté maints rites des religions barbares, notamment des rites thraces et phrygiens. Platon mentionne expressément les Bendidées (*Rep*. I, 354) ; quant aux rites phrygiens, Démosthène y fait évidemment allusion (*Pro Corona*, 260), lorsque, après avoir flétri la mère d'Aeschine, il dénonce Aeschine lui-même comme ayant souvent assisté sa mère dans la célébration des saints mystères, comme ayant, avec elle, mené le thiase et entonné le double refrain, «Evoé ! Saboé !» et «Hyès Attès, Attès Hyès !» N'est-ce pas là en effet ce qui se passe dans les cérémonies du culte du dieu Sabazius et de la Grande Mère phrygienne ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.19]] [19] Il y aurait encore, au reste, une remarque importante à faire au sujet de ces démons ou génies [dont nous parlions tout à l'heure] et de la diversité des noms qui leur ont été donnés, c'est qu'on ne s'est pas borné à faire d'eux des ministres de la divinité, mais qu'on les a souvent représentés comme des dieux eux-mêmes. Ainsi Hésiode dit formellement que du [héros Catreûs et de Niobé] fille de Phoronée, sont nées cinq filles,

*«Desquelles naquirent à leur tour, avec les Nymphes, divinités des montagnes, et toute la lignée des Satyres,  
ces vauriens ennemis du travail, et tous les dieux CURETES, amis des jeux, amis de la danse».*

Pour l'auteur de la*Phoronide*, il est vrai, les Curètes ne sont que d'habiles joueurs de flûte, Phrygiens d'origine, mais pour d'autres ce sont «les fils mêmes de la terre», «les Dieux Chalcaspides». D'autres, maintenant, prétendent que les Corybantes seuls sont originaires de la Phrygie, tandis que les Curètes sont nés en Crète et ont passé de là en Eubée où ils ont revêtu les premiers l'armure d'airain, méritant ainsi le surnom de*Chalcidiens*qu'on leur a quelquefois donné. Il y en a aussi qui assurent que ce sont les Corybantes, venus exprès soit de la Bactriane, soit de la Colchide, qui furent donnés à Rhéa par les Titans pour lui servir de gardes ou de satellites armés. Mais les*Crétiques*désignent expressément sous le nom de CURETES les nourriciers et les gardes de Jupiter et ils les font venir de Phrygie en Crète sur l'appel de Rhéa. Ailleurs nous lisons que des neuf Telchines qui étaient à Rhodes une partie suivit Rhéa en Crète et se vit charger par la déesse de veiller sur l'enfance de Jupiter ; et que ce sont ces Telchines qui reçurent le nom de CURETES ; que ces mêmes Telchines avaient été accompagnés [à leur départ de Rhodes] par un certain Cyrbas, devenu plus tard le fondateur de Hiérapytna et que c'est cette circonstance qui permit naguère aux Prasiens de soutenir [devant le tribunal] des Rhodiens que les Corybantes étaient des démons, fils d'Athéné et d'Hélios. Il y a bien encore la tradition qui, après avoir identifié avec les Cabires les Corybantes nés des amours de Calliope et de Cronos (d'autres disent de Calliope et de Jupiter), les fait passer en Samothrace et tient leurs aventures pour purement mystiques.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.20]] [20] Mais Démétrius de Scepsis, qui a fait, on le sait, un recueil complet de toutes les fables [relatives aux mystères], n'admet pas cette tradition : il se fonde, pour la repousser, sur ce qu'il n'est pas resté vestige en Samothrace de légendes mystiques relatives aux Cabires, ce qui ne l'empêche pas de citer ailleurs l'opinion de Stésimbrote de Thasos affirmant que les cérémonies sacrées de Samothrace se célébraient en l'honneur des Cabires, et d'ajouter lui-même à ce propos que les Cabires tiraient leur nom du mont Cabiros en Bérécynthie. Suivant d'autres, auteurs, c'est d'Hécate [et non de Rhéa] que les Curètes auraient été les ministres, et comme tels ils ne feraient qu'un avec les Corybantes. De son côté le même Démétrius soutient (par opposition cette fois au témoignage formel d'Euripide) que le culte de Rhéa est étranger à la Crète et n'y a même jamais pénétré, qu'il n'appartient qu'à la Phrygie et à la Troade et que ceux qui avancent le contraire parlent plutôt en mythographes qu'en historiens, mais que la ressemblance de certains noms de lieux peut jusqu'à un certain point excuser leur erreur. Il existe en effet deux montagnes du nom d'Ida, l'une en Troade et l'autre en Crète ; le nom de Dicté appartient et à une localité du canton de Scepsis et à une montagne de la Crète ; celui de Pytna désigne à la fois un des sommets de l'Ida [et une montagne de 1a Crète], du voisinage de laquelle la ville d'Hiérapytna a emprunté son nom ; on connaît Hippocorona dans l'Adramyttène et Hippocoronium en Crète ; enfin le nom de Samonium qui désigne l'extrémité orientale de l'île appartient aussi à une plaine de la Néandride et du territoire d'Alexandria-Troas.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.21]] [21] Acusilaüs d'Argos, à son tour, fait naître de Cabiro et de Vulcain un fils, Camillos, et de celui-ci trois fils et trois filles, les trois Cabires et les trois nymphes Cabirides. Mais, suivant Phérécyde, tandis que les neuf Corybantes ou Cyrbantes, premiers colons de la Samothrace, sont nés des amours d'Apollon et de Rhytie, les trois Cabires et les trois nymphes Cabirides sont nées de Vulcain même et de Cabiro, fille de Protée. Phérécyde ajoute que les Cabires, comme les Corybantes, étaient l'objet d'un véritable culte. Or c'est à Imbros et à Lemnos, voire dans la Troade (dans certaines villes, il est vrai, plus que dans d'autres), que les Cabires ont été principalement honorés. Leurs noms ont là un sens mystique. Cependant, s'il faut en croire Hérodote, les Cabires auraient eu, comme Vulcain, des temples jusque dans Memphis, et ces temples n'auraient été détruits que sous le règne de Cambyse. Toujours est-il qu'aujourd'hui les lieux où le culte de ces démons ou génies florissait naguère sont complètement inhabités, témoin Corybantéum d'Hamaxitie, dont l'emplacement, dépendance actuelle du territoire d'Alexandria, était voisin de Sminthion ; témoin encore Corybissa, qui s'élevait naguère dans le canton de Scepsie, non loin du fleuve Euréis et du bourg de même nom, et à portée également de l'Aethaloeis, au cours torrentueux. En revanche, le Scepsien nous dit qu'il est assez probable que les dénominations de Curètes et de Corybantes étaient équivalentes, s'appliquant l'une et l'autre aux jeunes garçons (*êtheoi kai koroi*) chargés, dans les fêtes de la Mère des dieux, d'exécuter la danse des armes. Le nom de Corybantes, à ce compte, viendrait du mouvement de tête particulier (*koruptontas*, dont ces danseurs sacrés, semblables aux Bétarmons d'Homère, accompagnaient leur pas ou marche mesurée :

*«Allez, partez, ô Bétarmons, vous les plus agiles d'entre les Phéaciens» (*Od. VIII, 250).

D'autre part, si nous disons de tous ceux qui s'agitent en furieux qu'ils*corybantient*, c'est que les Corybantes étaient les danseurs par excellence et qu'ils personnifient en mème temps pour nous l'enthousiasme.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.22]] [22] Quant au nom de*Dactyles Idéens*, quelques auteurs prétendent qu'il désigna d'abord les plus anciens habitants des dernières pentes de l'Ida : ils font remarquer qu'on donne habituellement le nom de*pied*à la partie basse et le nom de*cime*à la partie haute des montagnes, laissant entendre par là vraisemblablement que les extrémités inférieures de la chaîne de l'Ida, qui, bien que séparées de la chaîne elle-même, étaient, comme elle, consacrées à la Mère des dieux, [étaient appelées les*Dactyles*ou doigts de l'Ida]. Mais Sophocle croit plutôt à l'existence de cinq frères qui, les premiers, auraient découvert le fer et trouvé l'art de le travailler ainsi que mainte autre matière utile, et, comme la tradition prête cinq soeurs à ces cinq frères, il pense que c'est uniquement leur nombre [analogue à celui des doigts de la main] qui leur a fait donner le nom de Dactyles. D'autres auteurs proposent d'autres explications du même mythe, mais ils ne font tous à proprement parler que rendre l'invraisemblable plus invraisemblable encore ; ils ne s'accordent d'ailleurs ni sur les noms, ni sur les nombres : ainsi, le même génie est appelé par eux tantôt Kelmis, tantôt Damnaménès, Héraclès ou Acmon. Les uns voient dans les Dactyles les autochthones mêmes de l'Ida, les autres de simples colons. Mais ce dont ils conviennent tous, c'est que, les premiers, les Dactyles ont travaillé le fer dans l'Ida ; tous aussi les croient quelque peu magiciens, les attachent au culte de la Mère des dieux et leur assignent pour demeure la Phrygie des environs de l'Ida, employant ici le nom de*Phrygie*plutôt que le nom de*Troade*, probablement pour rappeler qu'après le sac de Troie ce furent les Phrygiens, qui, profitant de leur voisinage, prirent possession de tout ce pays. Ils supposent enfin une filiation directe des Curètes et des Corybantes par rapport aux Dactyles Idéens : suivant eux, les cent premiers autochthones de la Crète auraient pris le nom de*Dactyles Idéens*; puis, leur descendance s'étant trouvée réduite à neuf individus mâles, le nom primitif aurait fait place à celui de Curètes ; mais chacun de ces neuf Curètes avait donné le jour à dix fils qui avaient repris le nom de*Dactyles Idéens*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.3.23]] [23] Si, malgré le peu de goût que nous avons toujours professé pour les fables, nous nous sommes laissé aller à parler aussi longuement de celles-ci, c'est qu'elles nous ont paru se rattacher à la théologie. Toute question théologique, en effet, nécessite l'examen des antiques croyances, c'est-à-dire des mythes, puisque les Anciens se sont plu à jeter un voile sur les notions qu'ils pouvaient avoir de la nature des choses et qu'ils ont volontairement mêlé la fable à la science positive. Sans doute toutes leurs énigmes ne sont pas faciles à expliquer sûrement ; on peut néanmoins en multipliant les rapprochements et en s'aidant des analogies ou des contradictions que ces différentes fables présentent entre elles arriver plus aisément à dégager le fond de vérité qu'elles contiennent. C'est ainsi que le mythe qui nous représente les ministres des Dieux et les Dieux eux-mêmes hantant de préférence les lieux hauts et se livrant là à tous les transports de l'enthousiasme doit être interprété vraisemblablement dans le même sens que le dogme qui nous montre la divinité faisant sa demeure du ciel et employant, entre autres signes ou pronostics, les phénomènes célestes pour manifester sa providence. Par malheur en même temps qu'on a cru reconnsître une certaine affinité entre l'*oribasie*ou séjour des lieux hauts et la découverte des métaux, les commencements de l'art de la chasse, et la recherche des différentes substances utiles à la vie de l'homme, il a paru évident que c'était de l'enthousiasme, de l'ardente dévotion et de la divination inspirée qu'étaient immédiatement dérivés et le charlatanisme, et la magie, et à plus forte raison cette exploitation frauduleuse qui se fait [tous les jours] des doctrines dionysiaques et orphiques. - Mais arrêtons-nous, nous en avons dit assez sur ce sujet.

### **X, 4 - La Crète**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.1]] [1] Après avoir passé en revue les îles du Péloponnèse y compris celles qui se trouvent situées soit à l'intérieur soit à l'entrée du golfe de Corinthe, nous sommes amené naturellement à décrire la Crète (car cette île dépend encore à proprement parler du Péloponnèse), et, avec la Crète, les nombreuses îles qui l'avoisinent, et parmi lesquelles on distingue les Cyclades et les Sporades, celles-ci à vrai dire moins remarquables que les autres, mais celles-là ayant tous les titres possibles à la célébrité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.2]] [2] Commençons par la Crète. - Eudoxe place cette île dans la mer Egée, c'est une erreur ; la vérité est qu'elle est située entre la Cyrénaïque et la partie de la Grèce allant du cap Sunium à la Laconie, qu'elle s'étend de l'Ouest à l'Est, dans le sens de sa longueur, parallèlement à ces contrées et qu'elle est baignée au nord par la mer Egée et la mer de Crète et au midi par la mer de Libye, prolongement de la mer d'Egypte. De ses deux extrémités, celle de l'Ouest, qui forme le canton de Phalasarnes, a une largeur de 200 stades environ et se divise en deux promontoires, le Criou-Métôpon au Sud et le Kisamos au Nord ; celle de l'Est est formée par le cap Samonium, qui ne dépasse guère vers l'Orient le méridien de Sunium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.3]] [3] L'étendue de l'île est estimée ainsi qu'il suit par Sosicrate, l'auteur qui, an jugement d'Apollodore, a donné de la Crète la description la plus exacte : une longueur de plus de 2,300 stades avec une largeur de 400 stades au maximum, ce qui peut représenter, suivant Sosicrate, plus de 5,000 stades de circuit. Artémidore, lui, ne donne à la Crète que 4,100 stades de tour. Mais Hiéronyme, par cela seul qu'avec une largeur très variable il prête à cette île une longueur de 2,000 stades, nous donne à entendre que le circuit en est sensiblement plus grand que ne le fait là Artémidore. Jusqu'au tiers de sa longueur, [à partir de l'Ouest, l'île est encore assez large,] mais au delà elle présente un premier isthme large de cent stades au plus, compris entre Amphimalla, simple bourgade située sur la côte septentrionale, et Phoenix, ville du territoire des Lampéens, sise sur la côte méridionale. C'est à la moitié juste de sa longueur que l'île présente sa plus grande largeur ; mais, passé ce point, elle ne tarde pas à former par le rapprochement des deux côtes opposées un second isthme encore plus étroit que le premier, puisqu'il n'a plus guère que 60 stades : ce second isthme va de la ville de Minoa, dans le canton de Lyttos, à Hiérapytna et à la mer Libyque. Hiérapytna est située [sur cette mer], au fond d'un golfe. Au delà, l'île se rétrécit encore [et s'amincit] jusqu'à finir en pointe au cap Samonium, lequel regarde à la fois l'Egypte et l'archipel rhodien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.4]] [4] L'île de Crète, qui est surtout montagneuse et boisée, possède aussi des vallées d'une grande fertilité. De ses montagnes, les plus occidentales sont connues sous le nom de monts Leuques ; elles ne le cèdent pas en hauteur au mont Taygète, et s'étendent sur une longueur de 300 stades environ, formant ainsi une chaîne ou arête qui se termine à peu près au premier isthme. Au centre de l'île, maintenant, c'est-à-dire dans la partie où elle offre le plus de largeur, s'élève l'Ida, la plus haute des montagnes de Crète, qui mesure 600 stades de tour à sa base. Là aussi se trouvent, rangées autour de l'Ida, les villes les plus importantes de l'île. Quant aux autres chaînes de montagnes, qui se dirigent, les unes au midi, les autres au levant, elles égalent à peu près la hauteur des monts Leuques.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.5]] [5] Il y a de la côte de Cyrénaïque au Criou-Métôpon une traversée de deux jours et de deux nuits et du Kisamos [au cap Malées], en passant par Cythère, laquelle se trouve placée juste entre deux, une distance de 700 stades. D'autre part du cap Samonium à la côte d'Egypte la traversée est de quatre jours et de quatre nuits, si ce n'est même de trois seulement, ce qui représente pour certains auteurs une distance de 5,000 stades, mais une distance beaucoup moindre pour d'autres. Eratosthène, lui, compte 11,000 stades depuis la côte de Cyrénaïque jusqu'au Criou-Métôpon et moins de [1000] de ce point à la côte du Péloponnèse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.6]] [6] «Divers idiomes ici se mêlent pour former la langue du pays» ainsi s'exprime Homère (*Od*. XIX, 175). Puis il ajoute :

*«Ici vivent côte à côte et les Achéens et les Etéocrètes au coeur vaillant, et les Cydones,  
et les Doriens trichaïces et les divins Pélasges».*

Or, de ces différents peuples, les Doriens, s'il faut en croire Staphylus, avaient occupé tout le levant, les Cydones tout le couchant et les Etéocrètes tout le midi, avec la petite ville de Prasus où est le temple de Jupiter Dictéen, pour chef-lieu. Quant aux deux autres peuples, plus forts et plus puissants que les premiers, ils avaient pris possession des plaines. Il y a lieu de croire que les Etéocrètes et les Cydones étaient seuls autochihones, tandis que les autres formaient autant de populations advènes. Suivant Andron, c'est de la Thessalie, du canton appelé anciennement Doride et actuellement Hestiaeotide, que ceux-ci étaient venus, et Andron fait remarquer que c'est du même canton précisément qu'étaient sortis déjà ces Doriens qui s'établirent dans le Parnasse et y fondèrent les trois villes d'Erinéum, de Beeum et de Cytinium, et il ajoute que c'est sans doute en mémoire de ces trois mêmes villes que le poète a joint au nom des Doriens l'épithète de*trichaices*. Mais cette explication d'Andron est généralement rejetée, [comme reposant sur une double erreur] : la substitution d'une*tripolis*à la tétrapole dorienne [traditionnelle], et l'origine thessalienne attribuée à la métropole des Doriens. On aime mieux croire que l'épithète de*trichaïces*, dans Homère, fait allusion simplement soit au triple cimier (*trilophia*) qui surmontait le casque des Doriens, soit à cette autre circonstance, que ledit cimier était fait de crins de cheval (*trichinous*).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.7]] [7] Parmi les nombreuses villes qui existent en Crète, on en distingue trois qui sont beaucoup plus grandes et plus célèbres que les autres, à savoir Cnosse, Gortyne et Cydonie. Homère (*Il*. II, 646 ;*Od*. XIX, 178) semble même attribuer à Cnosse une sorte de prééminence, quand il la qualifie de*grande*et qu'il nous la montre servant de résidence habituelle au roi Minos ; et maint écrivain postérieur à Homère [reconnaît cette prééminence]. Le fait est que pendant une longue suite d'années cette ville avait occupé le premier rang, lorsque tout à coup elle déchut et se vit enlever une bonne partie de ses prérogatives, lesquelles passèrent à Gortyne et à Lyttos ; mais ce ne fut que pour un temps, Cnosse recouvra plus tard son antique splendeur et naturellement aussi son rang de métropole. La ville de Cnosse, dont l'ancienne enceinte mesurait 30 stades de tour, est située toute en plaine, entre le territoire de Lyttos et celui de Gortyne, mais à 200 stades [de Gortyne] et à 120 seulement de Lyttos, la même ville qu'Homère appelait Lyctos. Ajoutons que, tandis que Gortyne se trouve à 90 stades, et Lyttos à 80 stades de la mer de Libye ou mer du sud, Cnosse n'est qu'à 25 stades de la mer du nord. Héracléum lui sert de port aujourd'hui ; mais, du temps de Minos, on assure que le port ou arsenal maritime de Cnosse était à Amnissus, là où s'élève le temple d'Ilithye.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.8]] [8] Cnosse portait primitivement le nom de Kaeratos, qui est celui que porte encore la rivière qui baigne ses murs. L'histoire nous représente Minos à la fois comme un laborieux législateur et comme le premier maître ou souverain des mers ; on sait en outre qu'après qu'il eut divisé l'île en trois parties il fonda dans chacune d'elles une ville ou cité principale, à savoir Cnosse dans la partie [septentrionale, laquelle est tournée vers l'Asie ; Phaestos dans la partie opposée, sur le bord de la mer qui fait face au midi, et Cydonie dans la partie occidentale] juste en face du Péloponnèse, et, comme Cnosse, sur la côte nord de l'île. Au dire d'Ephore, Minos avait voulu se montrer l'émule d'un ancien sage, nommé Rhadamanthe et réputé le plus juste des hommes, lequel passe pour avoir le premier civilisé l'île de Crète en la dotant de lois, de cités, de magistratures, toutes mesures présentées par lui comme des prescriptions de Jupiter. C'est donc encore, ce semble, à l'imitation de Rhadamanthe, que Minos, tous les neuf ans, se retirait sur la montagne, en un lieu dit l'*Antre de Jupiter*, s'y l'enfermait un temps et en ressortait muni de tables de lois qu'il assurait être les commandements mêmes du dieu, circonstance à laquelle Homère a sans doute voulu faire allusion quand il a dit :

*«Là siégeait le roi Minos, confident NOVENAIRE du grand Jupiter».*

En revanche, les témoignages anciens contredisent formellement le jugement que porte Ephore sur Minos ; car ils nous représentent ce prince comme un tyran oppresseur de ses sujets, pressureur de ses voisins, et interprètent dans le sens le plus tragique les traditions relatives au Minotaure et au Labyrinthe et les aventures de Thésée et de Dédale.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.9]] [9] Sur ce point-là il est difficile de dire de quel côté se trouve la vérité ; mais il est une autre question qui n'est pas moins controversée, c'est la question de savoir qui a raison de ceux qui font naître Minos loin de la Crète ou de ceux qui le représentent comme un prince crétois d'origine. Il semble toutefois qu'Homère se range de préférence à la seconde opinion quand il dit que [Jupiter]

*«Eut pour premier né Minos, génie tutélaire de la Crète» (*Il. XIII, 450).

Pour ce qui est de la Crète elle-même, tous les auteurs s'accordent à dire que dès la plus haute antiquité elle était en possession de lois excellentes et avait à ce titre inspiré une noble émulation aux principaux peuples de la Grèce, à commencer par les Lacédémoniens, ainsi que Platon l'atteste dans son livre*des Lois*et qu'Ephore lui-même l'a consigné dans son*Europe*. En revanche dans la suite les moeurs des Crétois s'altérèrent étrangement. Ainsi l'on sait comment ils prirent la place des Tyrrhéniens, les plus redoutés des pirates de nos parages, et se livrèrent aux mêmes dévastations qu'eux, jusqu'à ce que les Ciliciens les eussent ruinés à leur tour ; mais il vint un temps où, les pirates ayant été tous, sans exception, anéantis par les Romains, ceux-ci s'emparèrent de la Crète et des châteaux forts de la Cilicie qui avaient si longtemps servi de repaires aux pirates. Cnosse est même devenue aujourd'hui colonie romaine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.10]] [10] Si nous nous sommes étendu aussi longuement sur ce qui concerne Cnosse, c'est que cette ville n'a pu nous devenir étrangère, bien que depuis si longtemps et, par suite des changements et des accidents ordinaires de la vie, les liens qui nous unissaient à elle aient été rompus. Tout le monde connaît Dorylaüs le grand tacticien, l'un des serviteurs et amis de Mithridate Evergète. Chargé, à cause de sa grande expérience militaire, de recruter des soldats pour ce prince en pays étranger, Dorylaüs faisait de fréquents voyages en Grèce et en Thrace et entretenait des relations suivies avec tout ce qui venait de la Crète. Les Romains à cette époque n'occupaient pas encore l'île de Crète, et, comme le pays regorgeait de soldats de fortune et de mercenaires, les chefs de pirates eux-mêmes y trouvaient toujours aisément à recruter leurs équipages. Or, pendant un des voyages de Dorylaüs en Crète, le hasard voulut qu'une guerre éclatât entre Cnosse et Gortyne. Elu général par les Cnossiens, Dorylaüs remporta en peu de temps de tels succès que ceux-ci lui décernèrent les plus grands honneurs, et, comme bientôt après il recevait la nouvelle qu'Evergète avait été traîtreusement assassiné par les siens dans Sinope et que le pouvoir avait passé aux mains de sa femme et de ses jeunes enfants, n'espérant plus rien de ce côté, il prit le parti de se fixer à Cnosse. Là, d'une femme macédonienne(?) nommée Stéropé, il eut deux fils et une fille. Ses deux fils portèrent les noms de Lagétas et de Stratarque : nous avons vu le second encore en vie, mais parvenu au terme de la vieillesse. Des deux fils, maintenant, qu'avait laissés Evergète, Mithridate Eupator était celui qui avait pris sur le trône la place de son père. Il était âgé de onze ans et avait eu jusqu'alors pour compagnon habituel le jeune Dorylaüs, dont le père Philétère était propre frère du grand tacticien Dorylaüs. Parvenu à l'âge d'homme, le roi, toujours sous le charme de cette longue intimité, ne se contenta pas d'élever Dorylaüs au faîte des honneurs, il voulut prendre soin de ses parents et appela en conséquence près de lui tous ceux que Dorylaüs pouvait avoir encore à Cnosse. Lagétas, qui avait perdu son père, et qui avait déjà depuis longtemps atteint l'âge viril, répondit à cette invitation et quitta Cnosse pour toujours. Il avait une fille : cette fille fut la mère de ma mère. Tant que dura la faveur de Dorylaüs, ses parents partagèrent sa prospérité, mais sa disgrâce (il fut surpris en flagrant délit d'embauchage pour le compte des Romains, lesquels lui avaient promis le trône pour lui-même en cas de succès), sa disgrâce, disons-nous, entraîna la leur, ils tombèrent tout à coup dans le néant. Ajoutons qu'ils avaient négligé absolument d'entretenir leurs anciennes relations avec les Cnossiens, qui, de leur côté, avaient éprouvé dans l'intervalle toutes les vicissitudes de la fortune. Nous n'en dirons pas davantage au sujet de Cnosse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.11]] [11] Après Cnosse, le second rang, sous le rapport de la puissance, paraît revenir de droit à Gortyne. Et, en effet, tant que ces deux cités vécurent en bonne intelligence et agirent de concert, elles se firent aisément obéir du reste de la Crète ; malheureusement elles ne surent pas rester toujours unies, et dès lors toute la Crète se partagea en deux factions alternativement victorieuses ou vaincues suivant que Cydonie apportait à l'une ou à l'autre l'appoint considérable de son alliance. - Gortyne est située, elle aussi, dans la plaine. Si cette ville fut primitivement entourée de remparts, comme la chose paraît ressortir de ce passage d'Homère (*Il*. II, 646) :

*«Et Gortyne à la forte enceinte»,*

il est certain qu'elle vit plus tard raser ses murs de fond en comble, et qu'elle est toujours restée depuis à l'état de ville ouverte, car Ptolémée Philopator, qui avait commencé à la fortifier, ne poussa pas les travaux au delà de huit stades, [ce qui est bien peu] eu égard à l'étendue considérable de l'ancienne enceinte, laquelle ne mesurait pas moins de [1]50 stades - La distance de Gortyne à la mer Libyque, c'est-à-dire à Lébên, qui lui sert de port ou d'entrepôt, est de 90 stades. Elle a bien encore Matalum qui lui sert en quelque sorte de second port, mais sa distance par rapport à cet autre point est de 130 stades. - Le fleuve Léthée traverse Gortyne dans toute sa longueur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.12]] [12] C'est de Lébên qu'étaient natifs ce Leucocomas et cet Euxynthète, son*éraste*, dont il est fait mention dans le*Traité*de Théophraste*sur l'amour*. On lit dans ce traité qu'entre autres travaux imposés par Leucocomas à Euxynthète figurait ceci : lui ramener le chien qu'il avait à Prasos. Or Prasos, dont le territoire est contigu à celui de Lébên, est à 70 stades de la mer et à 180 stades de Gortyne. C'était, avons-nous déjà dit, c'était anciennement une ville appartenant aux Etéocrètes et possédant le fameux temple de Jupiter Dictéen. [Le mont] Dicté est tout près de là en effet et non, comme le croit Aratus, «dans le voisinage de la montagne Idéenne». Distant de 100 stades seulement du [cap] Samonium, il est bien à 1000 stades à l'est de l'Ida. Quant à la ville de Prasos, c'est entre Samonium et Cherronesos, à 60 stades au-dessus de la mer, qu'elle avait été bâtie d'abord. Mais les Hiérapytniens détruisirent de fond en comble cette première cité. A son tour Callimaque paraît s'être trompé quand il a dépeint Britomartis s'élançant, pour échapper aux outrages de Minos, du haut du mont Dicté et tombant dans des filets de pêcheurs (*diktua*), circonstance qui lui aurait fait donner par les Cydoniates le nom de Dictynne, en même temps qu'ils donnaient à la montagne le nom de Dicté. Cydonie, en effet, n'est point du tout voisine des lieux dont il s'agit : elle est située tout à l'extrémité occidentale de l'île, ayant bien sur son territoire une montagne, le Tityre, avec un temple au sommet, mais ce temple est appelé le*Dictynnaeum*et non le*Dictaeum*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.13]] [13] Cydonie est bâtie sur le rivage de la mer, juste en face de la Laconie et à une égale distance (800 stades environ) des deux autres grandes villes de la Crète, Cnosse et Gortyne, j'ajoute à 60 stades d'Aptère, mais à 40 stades seulement du point de la côte le plus rapproché d'Aptère, c'est-à-dire de Kisamos, qui lui sert de port. Immédiatement à l'O du territoire des Cydoniates s'étend celui des Polyrrhenii, qui renferme en réalité le Dictynnaeum, et qui, se trouve à 30 stades environ de la mer et à 60 de Phalasarnes. Anciennement, les Polyrrhenii vivaient dispersés dans des bourgades, mais plus tard une colonie d'Achéens et de Lacédémoniens les réunit en une seule cité après avoir, à cet effet, entouré de murs une position déjà très forte par elle-même et tournée au midi.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.14]] [14] Des trois villes fondées par Minos, la dernière, Phaestos, fut détruite par les Gortyniens : elle était située à 60 stades de Gortyne, à 20 stades de la mer et à 40 du port de Matalum. Quant à son territoire, il est encore occupé par ceux-là même qui l'ont détruite. Comme Phaestos, Rhytium est actuellement tombé au pouvoir des Gortyniens. Dans Homère les noms de ces deux villes sont déjà réunis :

*«Et Phaestos et Rhytium» (Il. II, 648).*

Phaestos passe pour avoir vu naître Epiménide, le même qui [1e premier] procéda aux purifications au moyen des vers ou formules en vers. Lissên dépendait également du territoire de Phaestos. Quant à Lyttos, dont nous avons déjà fait mention précédemment, elle a pour port Chersonnésos, lieu célèbre par son temple de Britomartis. En revanche, les villes dont les noms figurent dans le*Catalogue*d'Homère à côté du sien, à savoir Milet et Lycastos, n'existent plus. Les Lyttiens ont pris pour eux le territoire de la première et les Cnossiens celui de la seconde après l'avoir préalablement détruite.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.15]] [15] [On a cherché à expliquer pourquoi] Homère, qui, dans un passage de ses écrits (*Il*. II, 649), qualifie la Crète d'*Hécatompolis*(d'île aux cent villes), ne l'appelle plus ailleurs qu'*Enénècontapolis*(l'île aux 90 villes). Ephore, lui, assure que les dix villes [formant la différence des deux nombres] ne furent bâties que postérieurement à la guerre de Troie par les Doriens venus [en Crète] à la suite de l'Argien Althaeménés et qu'ainsi Ulysse a eu raison de qualifier la Crète d'Enénècontapolis ; explication plausible, il faut bien en convenir. Cependant d'autres écrivains prétendent que, [si Ulysse s'exprime ainsi,] c'est que les dix villes en question avaient été détruites par le parti ennemi du roi Idoménée. Mais, dirons-nous, ce n'est pas à l'époque de la guerre de Troie que le poète nous montre la Crète formant une Hécatompole, son indication se rapporte à l'époque où lui-même vivait, vu que, dans ce passage-là, c'est en son nom personnel qu'il parle. Ah ! s'il y eût fait parler quelqu'un des héros contemporains de la guerre de Troie, comme il a procédé dans l'*Odyssée*, où c'est Ulysse qui joint au nom de la Crète l'épithète d'*Enénècontapole*, à la bonne heure, la chose se pourrait concevoir. Et encore n'est-il pas bien sûr que, ce point concédé par nous, la suite du raisonnement de ces auteurs en fût pour cela sauvée. Il est peu vraisemblable, en effet, que, soit pendant la guerre, soit après le retour d'Idoménée en Crète, le parti ennemi de ce prince ait pu lui prendre et lui détruire ces dix villes. Homère n'eût-il pas, dans le même passage où il dit :

*«Idoménée ramena tous ses compagnons en Crète, tous ceux que la guerre avait épargnés ;  
la mer ne lui en prit aucun» (*Od. III, 191),

n'eût-il pas ajouté une mention quelconque du malheur [arrivé à ce prince pendant son absence] ? Ulysse, lui, devait ne rien savoir de cette destruction de dix villes, puisqu'il n'avait pas rencontré un seul Grec, soit pendant ses longues erreurs, soit depuis, mais on ne voit pas que [Nestor], qui avait été le compagnon d'Idoménée pendant toute la guerre, et qui, comme lui, avait pu rentrer sain et sauf dans sa patrie, ait su davantage ce qui lui était arrivé. Quant à supposer la chose postérieure au retour d'Idoménée, il n'y faut pas songer non plus, car, du moment qu'Idoménée avait pu se sauver avec tous ses compagnons, il revenait avec des forces bien suffisantes pour empêcher le parti ennemi de lui enlever dix de ses villes. - Ici s'arrêtera notre description géographique de la Crète.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.16]] [16] Reste à parler, maintenant, de la constitution crétoise, dont Ephore a traité tout au long, et dont nous nous bornerons à parcourir, d'après lui, les dispositions principales. «Il semble, dit Ephore, que le législateur [de la Crète] ait d'abord posé en principe que le plus grand bien, pour un Etat, est la liberté, et cela par cette raison que la liberté peut seule assurer la jouissance de leurs biens à ceux qui possèdent, tandis que, dans les Etats despotiques, tout appartenant au souverain, les sujets n'ont rien à eux. Mais les Etats qui ont le bonheur de jouir de la liberté doivent prendre [pour la conserver] certaines précautions. La conformité de moeurs, par exemple, peut prévenir les progrès de la discorde civile, laquelle naît du luxe et de la mollesse ; il n'est pas possible, en effet, du moment que tous les citoyens d'un même Etat vivent avec modération et simplicité, il n'est pas possible que cette égalité laisse naître parmi eux l'envie, l'injustice et la haine. Et c'est pour cela que le législateur [de la Crète] a voulu que tous les enfants, sans exception, fussent répartis dans les diverses*agélés*et que les adultes assistassent aux*andries*ou repas communs, pour que les pauvres, dans ces repas dont l'Etat faisait les frais, se sentissent sur un pied d'égalité avec les riches. D'autre part, pour combattre les dispositions à la lâcheté et faire que l'énergie prévalût dans les moeurs, il prescrivit que, dès l'enfance, tous les Crétois seraient exercés au maniement des armes et assez rompus à la fatigue pour devenir insensibles au chaud, au froid, aux difficultés d'une route âpre et montueuse, à l'impression des coups reçus soit dans les luttes du gymnase soit dans des simulacres de batailles rangées ; il recommanda aussi qu'on les exerçât au tir de l'arc et à la danse armée, invention du héros Cures, perfectionnée plus tard par [Pyrrhichus] et appelée de son nom la*Pyrrhique*, voulant que les jeunes Crétois trouvassent jusque dans leurs jeux une préparation utile à la guerre. De même, les choeurs ne durent employer dans leurs chants que le rythme crétois, le plus animé de tous, dû à l'inspiration de ce même Thalès, à qui l'on fait honneur de la composition des paeans et d'autres chants nationaux, voire de l'établissement de mainte loi ou coutume. Enfin, tous les Crétois durent adopter l'habit et la chaussure militaire, et considérer les armes d'honneur comme la plus précieuse des récompenses».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.17]] [17] «Quelques auteurs ont prétendu que la plupart des institutions de la Crète étaient d'origine lacédémonienne, mais la vérité est qu'elles ont pris naissance en Crète et a que les Spartiates n'ont fait que les perfectionner. Seulement, les Crétois ont fini presque tous par les laisser tomber en désuétude, après que leurs cités les plus belliqueuses, et Cnosse surtout, eurent été ruinées par la guerre. Que si une partie s'en est gardée, c'est à Lyttos, à Gortyne et dans quelques autres petites villes plutôt qu'à Cnosse. La fidélité des Lyttiens, notamment, aux anciennes coutumes a été invoquée comme preuve à l'appui de leur opinion par ceux qui soutiennent l'antériorité des institutions de Sparte. Ils ont prétendu que les colonies conservaient toujours les moeurs de leur métropole, et qu'il ne pouvait en être autrement, car ce serait se montrer par trop simple que de supposer qu'un peuple en possession de bonnes lois et de sages institutions va s'empresser de les échanger contre des lois et des institutions notoirement inférieures. - Mais, reprend Ephore, l'argument ne vaut rien. Ce n'est pas, en effet, d'après les institutions actuelles de la Crète qu'on peut se faire une idée de ce qui existait jadis, surtout quand chacun sait que, des deux côtés, du côté de la Crète comme du côté de Lacédémone, il s'est opéré un changement en sens inverse. Chacun sait, en effet, qu'anciennement l'empire de la mer était tout aux mains des Crétois, au point même que, quand on voulait désigner les gens qui feignent d'ignorer ce qu'ils savent, on disait, par manière de proverbe : «Oui, oui, des Crétois qui ne connaissent pas la mer !» et qu'aujourd'hui, au contraire, les Crétois n'ont plus de marine. Qu'on ne croie pas non plus que, parce que les Spartiates, venus anciennement en Crète, y ont fondé dans plus d'une ville des colonies, ces villes aient été forcées de conserver à tout jamais les lois et coutumes qui leur avaient été alors imposées. Aujourd'hui, en effet, il y a beaucoup de ces anciennes colonies doriennes qui n'observent plus les coutumes de la mère-patrie, et beaucoup d'autres villes, en revanche, qui, sans avoir été jamais colonisées par les Spartiates, se trouvent avoir les mêmes moeurs et les mêmes coutumes que leurs colonies».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.18]] [18] «Ajoutons que Lycurgue, le législateur de Sparte, est de cinq générations postérieur à Althaeménès, chef de la première colonie dorienne de Crète, puisque l'histoire nous montre Kissos, père d'Althaeménès, fendant Argos dans le même temps précisément où Proclès bâtissait Sparte, et que tous les autres s'accordent à faire descendre Lycurgue de Proclès à la sixième génération. Or, on n'a jamais vu que la copie ait précédé l'original, que le nouveau ait existé avant l'ancien. De plus, si les Lacédémoniens eux-mêmes appellent du nom de*danse crétoise*cette danse armée si en faveur chez eux ; s'ils qualifient de*crétois*et le rythme qu'ils emploient de préférence et les paeans consacrés chez eux et prescrits par la loi et maint autre détail de leurs propres coutumes, c'est qu'apparemment l'origine en était toute crétoise. D'autre part, si bon nombre de charges et de magistratures ont, aujourd'hui encore, dans les deux pays les mêmes noms, témoin l'ordre des Gérontes et celui des Chevaliers, il y a pourtant cette différence qu'en Crète les chevaliers sont encore tenus d'avoir à eux des chevaux [comme insigne de leur dignité], d'où l'on peut inférer que l'institution des chevaliers est plus ancienne en Crète (où elle est restée fidèle à son origine et où elle réalise encore ce qu'indique son nom) qu'à Sparte, où, depuis longtemps, les chevaliers n'ont plus de chevaux à nourrir. Par contre, il est arrivé que les Ephores, tout en exerçant à Sparte des fonctions analogues à celles des Cosmi de la Crète, ont reçu un nom différent. Et il en a été de même pour les repas publics : désignés, aujourd'hui encore, dans toute la Crète, sous le nom d'*Andries*, ils n'ont pas gardé chez les Spartiates cette dénomination, qui était bien le nom primitif, à en juger par ce qu'on lit dans Alcman :

*«C'est dans nos festins, dans nos thiases, aux tables communes de nos ANDRIES qu'il convient d'entonner le paean».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.19]] [19] Voici, d'ailleurs, comment les Crétois expliquent le voyage de Lycurgue dans leur île. Lycurgue avait un frère aîné, nommé Polydecte. Celui-ci mourut, laissant sa femme enceinte. Lycurgue prit alors sur le trône la place de son frère ; mais, l'enfant venu au monde, il se contenta de veiller comme tuteur sur celui à qui la couronne appartenait de droit. Cela n'empêcha point qu'un malveillant, un jour, ne lui dit qu'il savait de science certaine que tôt ou tard il règnerait. Sur ce simple propos, Lycurgue pressentit l'intention, dans le public, de lui attribuer quelque projet d'attentat sur la personne de son pupille ; et, craignant que, si le pauvre enfant venait à mourir tout à coup, ses ennemis ne l'accusassent de cette mort, il partit pour la Crète. Telle est la cause que les Crétois attribuent au voyage de Lycurgue dans leur île. Une fois en Crète, Lycurgue aurait visité d'abord Thalès, musicien et législateur célèbre, et aurait appris de lui de quelle manière Rhadamanthe, le premier, et Minos, après lui, avaient publié et fait accepter leurs lois, les disant recueillies par eux de la bouche même de Jupiter ; puis, de Crète, il aurait passé en Egypte, s'y serait enquis de tout ce qui avait rapport aux lois et institutions ; aurait encore, au dire de certains auteurs, rencontré Homère, qui à cette époque, était fixé dans l'île de Chios, et, retournant ensuite dans sa patrie, y aurait retrouvé en possession du trône le fils de son frère Polydecte, Charilaüs. Il aurait alors pensé à promulguer ses lois, et, étant allé à Delphes comme pour consulter Apollon, aurait été censé en rapporter tout un ensemble de commandements divins, de même que Minos autrefois avait rapporté de l'Antre de Jupiter ses fameuses tables de lois, avec lesquelles, d'ailleurs, la plupart des lois de Lycurgue offrent une grande ressemblance.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.20]] [20] Enumérons d'après Ephore, les principales dispositions de la législation crétoise. Tous les jeunes garçons désignés pour sortir en même temps de l'*agélé*des Enfants sont tenus aussi de se marier en même temps, mais sans pouvoir immédiatement emmener chez eux leurs femmes : il leur faut attendre que celles-ci soient en état de tenir leurs maisons. - La dot de la femme, quand il y a des frères, est moitié de la part de ceux-ci. - Tous les enfants apprennent les éléments de la grammaire, les chants nationaux inscrits dans les lois, et les premiers principes de la musique. - Ceux qui, vu leur jeune âge, ne sont pas encore aussi avancés, sont conduits aux andries ou repas communs, et là, assis par terre, ils mangent ensemble, vêtus de mauvaises tuniques qu'ils portent hiver comme été, se servant eux-mêmes et faisant en même temps le service des tables des hommes, - Ils engagent souvent aussi des batailles en règle, soit entre membres d'une même syssitie, soit de syssitie à syssitie. - A chaque andrie est attaché un paedonome, chargé de présider aux exercices des enfants. Devenus plus grands, les enfants passent dans les agélés. Chaque agélé est formée par les soins d'un enfant appartenant à l'une des plus illustres et plus puissantes familles. Il recrute, à cet effet, et rassemble le plus d'enfants qu'il peut. En général, c'est le père de l'enfant par qui l'agélé a été formée qui en est le chef ; et il est libre de la conduire où il veut, à la chasse, au stade, etc., et de punir comme il l'entend toute désobéissance à ses ordres. Les enfants des agélés sont nourris aux frais de l'Etat. Plusieurs fois par an, à des époques fixes, on voit tous ces enfants marcher au combat, agélé contre agélé, et cela d'un pas mesuré et réglé par la flûte et la lyre, ce qui est aussi l'habitude du soldat crétois à la guerre ; [puis le combat s'engage], et tous ces enfants se portent des coups à qui mieux mieux, soit avec le poing, soit avec des armes [de bois].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.21]] [21] Une autre coutume propre aux Crétois est celle qui réglemente la pédérastie. Ce n'est point, en effet, par la persuasion, mais bien par le rapt, qu'ils s'assurent la possession de l'objet aimé. Trois jours et plus à l'avance l'éraste prévient de son projet d'enlèvement les amis du jeune garçon qu'il aime. Or, ce serait pour ceux-ci le comble du déshonneur s'ils cachaient l'enfant ou qu'ils l'empêchassent de passer par le chemin indiqué : ils paraîtraient avouer par là qu'il ne méritait pas les faveurs d'un éraste aussi distingué. Que font-ils, alors ? Ils se rassemblent, et, si le ravisseur, par son rang et à tons autres égards, est dans une position égale ou supérieure à celle de la famille de l'enfant, ils se contentent, dans leur poursuite, pour se mettre en règle avec la loi, de faire un semblant d'attaque ; mais ils laissent, en somme, enlever l'enfant, et en témoignent même toute leur joie. Que le ravisseur, au contraire, soit d'un rang notoirement inférieur, ils lui enlèvent impitoyablement l'enfant des mains. En tout cas, la poursuite cesse dès que l'enfant a franchi le seuil de l'andrion de son ravisseur. Généralement, ce qui séduit les Crétois, ce n'est pas tant la beauté du corps de l'enfant, que la vaillance de son âme et la décence de ses moeurs. [Une fois en possession de celui qu'il aime], l'éraste le comble de présents et l'emmène loin de la ville, où il veut. Seulement tous ceux qui ont été témoins de l'enlèvement deviennent leurs compagnons, et, après qu'ils ont passé deux mois tous ensemble à banqueter et à chasser (la loi n'autorise pas le ravisseur à retenir l'enfant plus longtemps), ils regagnent la ville de compagnie. L'enfant est alors rendu à la liberté : il reçoit de son éraste, indépendamment du manteau de guerre, du boeuf et de la coupe, qui sont les dons prescrits par la loi une infinité d'objets de prix, ce qui constitue l'éraste en une dépense si forte que ses amis se cotisent d'ordinaire à cette seule fin de lui venir en aide. L'enfant immole à Jupiter le boeuf qu'il a reçu et offre un dernier banquet à tous ceux qui l'ont ramené à la ville ; après quoi, il déclare hautement s'il a eu ou non à se louer de ses rapports avec son éraste : c'est la loi qui autorise cette déclaration, et elle le fait pour que l'enfant sache qu'en cas de violence de la part de son éraste pendant l'enlèvement il a le droit de se venger et de fuir loin de lui. Un jeune garçon, beau de corps et noble de naissance, qui ne trouve pas d'éraste [est déshonoré] : on suppose qu'un vice de coeur a seul pu lui attirer cet outrage. Les*parastathentès*, au contraire (tel est le nom qu'on donne aux enfants qui ont été enlevés), jouissent d'im-portantes prérogatives : ils ont les places d'honneur dans les choeurs et dans les exercices du stade, et peuvent se distinguer de leurs camarades en portant la robe qui leur a été donnée par leur éraste, conservant même ce droit par delà l'agélé, car on les voit, devenus des hommes, porter encore un costume particulier, lequel permet de reconnaître tous ceux qui, dans leur enfance, ont été*clines*.*Cline*est le nom qui, chez les Crétois, désigne l'érasme, autrement dit l'objet aimé. Quant à l'éraste, ou amant, ils l'appellent le*philétor*. Telles sont les lois ou coutumes qui président, en Crète, à la pédérastie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.4.22]] [22] On élit [chaque année] dix archontes. Ceux-ci, à leur tour, pour les questions les plus importantes, prennent conseil des Gérontes,*synedrion*ou assemblée composée de personnages ayant rempli les fonctions de Cosmes et que recommande, d'ailleurs, une probité éprouvée.  
  
Si j'ai fait de la constitution crétoise un exposé aussi détaillé, c'est qu'elle m'a paru le mériter par son caractère entièrement original et sa grande célébrité. Peu de chose, du reste, subsiste aujourd'hui de ces anciennes coutumes, et ici, comme dans les autres provinces de l'Empire, tout est réglé présentement par les lois romaines.

### **X, 5 - Iles Cyclades et Sporades**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/grece-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.1]] [1] La Crète a dans son voisinage différentes îles, Théra d'abord, la métropole de Cyrène et l'une des colonies de Lacédémone ; puis, tout près de Théra, Anaphé, qui possède le fameux temple d'Apollon Aeglétès. [Ce que nous disons là de ces deux îles], Callimaque le dit aussi, et dans un premier passage où on lit :

*«Et l'Aeglète Anaphé, proche voisine de Théra, l'île lacédémonienne»,*

et dans celui-ci où il n'est plus question que de Théra,

*«Mère de ma patrie, mère de Cyrène aux généreux coursiers».*

Ajoutons qu'avec ses 200 stades de circuit Théra s'étend toute en longueur ; qu'elle a juste en face d'elle l'île Dia, laquelle touche à l'Héracléum de Cnosse, et qu'elle se trouve à 700 stades de la Crète ; enfin, qu'elle a dans son voisinage immédiat Anaphé et Thérasia. A 100 stades de cette dernière est la petite île d'Ios, où certains auteurs prétendent qu'Homère fut enseveli. A l'O. d'Ios on rencontre successivement et Sikinos et Laguse, et cette île de Pholégandros, qu'en raison de la nature âpre de son sol Aratus appelle une*île de fer*. Puis, dans le voisinage de ce groupe, est l'île de Cimolos, d'où se tire la terre cimolienne.  
  
De Cimolos, on aperçoit l'île de Siphnos, dont le peu d'importance est attestée par cette locution proverbiale : «Un osselet siphnien» ! Mais il y a une île qui se trouve encore plus près et de Cimolos et des côtes de Crète, c'est Mélos. De cette île, beaucoup plus considérable que les précédentes, on compte 700 stades jusqu'au Scyllaeum, promontoire de l'Hermionie, et 700 stades aussi, ou peu s'en faut, jusqu'au Dictynnaeum. Les Athéniens y firent passer jadis une armée qui égorgea en masse presque toute la population mâle. Les dernières îles que nous venons de nommer sont toutes dans la mer de Crète, mais c'est à la mer Egée plutôt qu'appartiennent Délos et le groupe des Cyclades dont Délos est le centre, voire quelques îles très rapprochées des Cyclades, et qu'on désigne pourtant sous la dénomination générale de*Sporades*tout comme le groupe qui se trouve comprendre les îles voisines de la Crète dont il a été question plus haut.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.2]] [2] A Délos, la ville, le temple d'Apollon, et le*Létoum*ou temple de Latone sont bâtis dans la plaine. Mais juste au-dessus de la ville s'élève le Cynthe, montagne d'un aspect âpre et nu. Un cours d'eau traverse toute l'île, il se nomme l'Inopus et est naturellement peu étendu, l'île étant elle-même très petite. [Telle qu'elle est], cette île s'est vue, de toute antiquité, voire depuis les temps héroïques, l'objet d'une vénération particulière, à cause d'Apollon et de Diane. C'est à Délos, en effet, que la Fable place la délivrance de Latone et la double naissance de Diane et d'Apollon.  
  
«A l'origine, dit Pindare, Délos flottait sur la mer, emportée par les vagues, poussée en tout sens par les vents ; mais à peine la fille de Coeus, pressée par les vives douleurs de l'enfantement, y eut-elle posé le pied, que des entrailles de la terre surgirent quatre immenses colonnes, qui, appuyées sur leurs fûts de diamant, servirent à leur tour de supports au rocher fixé pour jamais. Et Latone, devenue mère, put contempler en paix l'heureux fruit de ses amours».  
  
Ce qui contribua aussi beaucoup à rendre le nom de Délos illustre fut le voisinage des Cyclades et la pieuse habitude prise de bonne heure par les populations de ces îles d'envoyer à frais communs dans Délos des théories ou ambassades sacrées, des hécatombes, des choeurs de jeunes filles et d'y tenir à époques fixes de grandes et solennelles assemblées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.3]] [3] On pense qu'originairement le groupe des Cyclades se composait de douze îles ; mais on y a fait entrer depuis quelques îles de plus. Ainsi Artémidore en énumère [quinze]. Voici le passage : il suit immédiatement la description d'Héléné. Artémidore vient de dire que cette île, de forme allongée, commence à la hauteur de Thoricum et s'étend jusqu'à Sunium, mesurant dans le sens de sa longueur 60 stades environ, il ajoute : «Passé Héléné, on atteint les îles comprises sous la dénomination commune de Cyclades». Puis il nomme Céos comme étant apparemment la plus rapprochée d'Héléné, et, après Céos, Cythnos, Sériphos, Mélos, Siphnos, Cimolos, Prépésinthos, Oliaros ; plus Paros, Naxos, Syros, Myconos, Ténos, Andros et Gyaros. Or je retrouve bien, dans l'énumération d'Artémidore, les douze Cyclades proprement dites, mais j'hésite à étendre ce nom à Prépésinthos, à Oliaros, à Gyaros. Je connais cette dernière île pour avoir relâché naguère dans son port, méchante bourgade habitée rien que par des pêcheurs. Nous prîmes même à notre bord, en remettant à la voile, un de ces pêcheurs élu par eux à titre de représentant et qu'ils députaient à César (le vainqueur d'Actium était alors à Corinthe prêt à s'acheminer sur Rome pour la célébration de son triomphe). Interrogé par nous pendant la traversée, cet homme nous apprit que le but de son ambassade était d'obtenir de César un allégement d'impôt ; qu'ils s'étaient vu taxer à une somme de 150 drachmes, et qu'en réalité ils auraient grand'peine à en réunir cent. Le dénuement de cette population est attesté encore par [l'épigramme suivante] tirée des*Cataleptes*ou*Petites pièces*d'Aratus. [C'est Délos qui parle] :

*«Tu ne voudras pas, ô Latone, passer tout à l'heure dédaigneusement devant moi et m'assimiler ainsi  
soit à Pholégandrus, cette ile de fer ! soit à la PAUVRE ET MISERABLE GYAROS».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.4]] [4] Pour en revenir à Délos, nous dirons que son illustration, déjà si grande par suite des circonstances que nous avons relatées, s'accrut encore après que Corinthe eut été détruite par les Romains. A partir de ce moment, en effet, elle vit affluer dans son sein tous les trafiquants attirés par les franchises et immunités dont jouissait son temple et par l'heureuse situation de son port. Délos, on le sait, est le lieu de relâche le plus commode pour tout vaisseau venant d'Italie ou de Grèce et se rendant en Asie. Du reste l'assemblée ou*panégyrie*qui s'y tient chaque année a toujours eu quelque peu le caractère d'un grand marché, les négociants étrangers, les négociants romains surtout, ayant pris l'habitude de s'y rendre du temps même où Corinthe était encore debout et florissante. Ajoutons que les Athéniens, devenus les maîtres de l'île, avaient réussi on ne peut mieux à concilier les intérêts de la religion avec ceux du commerce. Mais une fois que les lieutenants de Mithridate, avec l'aide du tyran qui avait soulevé Délos contre Athènes, se furent abattus sur cette malheureuse île, tout y fut gâté, ruiné de fond en comble ; et Délos était complètement dépeuplée, quand, après la retraite de Mithridate dans ses Etats, les Romains la reçurent de nouveau sous leur protection. De ce moment-là, même, elle n'a plus fait que végéter. Actuellement elle forme une dépendance de l'Attique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.5]] [5] Rhénéa est un îlot désert, distant de Délos de 4 stades seulement et qui renferme les sépultures des Déliens. On sait qu'il est interdit d'ensevelir ou de brûler un corps dans Délos même ; et qu'on n'a pas la permission non plus d'y avoir un chien. Le nom primitif de Rhénéa était Ortygie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.6]] [6] Céos formait anciennement une tétrapole ; mais de ses quatre villes il n'y en a plus que deux, Iulis et Carthaea, qui subsistent ; les deux autres se sont fondues dans celles-là, à savoir Poeessa dans Carthrea et Corésia dans Iulis. La ville de Iulis, qui avait déjà donné le jour à Simonide, le poète lyrique, et à Bacchylide, son neveu, vit naître aussi plus tard le médecin Erasistrate et le péripatéticien Ariston, continuateur de l'enseignement de Bien le Borysthénite. C'est à Iulis aussi que paraît avoir été promulguée cette loi que nous trouvons citée jusque dans Ménandre :

*«C'est une belle loi, sais-tu ? ô Phanias, que cette loi des Céiens :  
L'HOMME QUI NE PEUT PLUS ESPERER UNE HEUREUSE VIE  
SERA TENU DE SE SOUSTRAIRE A LA VIE MALHEUREUSE».*

Il est probable que la loi en question prescrivait à tout homme ayant passé la soixantaine de boire la ciguë, et cela apparemment pour assurer la subsistance des autres. On raconte en effet, que, se voyant assiégés par une armée athénienne, les Iulites décrétèrent que les plus âgés d'entre eux, passé une certaine limite d'âge, mettraient fin à leurs jours, résolution qui décida l'ennemi à lever le siège. La ville de Iulis est située au haut d'une montagne distante de la mer de 25 stades ; mais elle a un port ou arsenal maritime bâti sur l'emplacement même de l'ancienne Corésia, déchue au point de n'avoir plus même sous le rapport de la population l'importance d'un bourg ordinaire. N'oublions pas non plus de dire qu'il y a aux environs de Corésia un temple dédié à Apollon Sminthien, et un autre temple aux environs de Poeessa bâti en l'honneur de Minerve Nédusie par Nestor lorsqu'il y passa à son retour de Troie : ce dernier temple est situé entre le temple d'Apollon Sminthien et les ruines de l'antique Poeessa. Il y a aussi un cours d'eau, l'Elixus, qui passe dans le voisinage de Corésia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.7]] [7] A Céos succèdent les grandes îles de Naxos et d'Andros, et l'île de Paros, patrie du poète Archiloque et métropole à la fois de Thasos et de Parium, l'une des villes de la Propontide. C'est à Parium que se voit, dit-on, cet autel si remarquable dont chaque face mesure un stade de longueur. Quant à Paros, c'est elle qui fournit le marbre parien réputé le meilleur pour l'usage de la statuaire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.8]] [8] Vient ensuite Syros ou mieux Syros (en allongeant la première syllabe), patrie de Phérécyde, fils de Babys, qui florissait plus anciennement que Phérécyde l'Athénien, et la même île, à ce qu'il semble, qu'Homère a entendu désigner sous le nom de Syria [dans ce passage de l'*Odyssée*(XV, 402)] :

*«Il est une île (Syria est son nom) située dans la mer, juste au-dessus d'Ortygie».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.9]] [9] Mycone, qui succède à Syros, est cette île célèbre dans la Fable, sous le poids de laquelle furent écrasés les derniers géants tombés sous les coups d'Hercule, ce qui a donné lieu au proverbe «tous en bloc sous Mycone», lequel s'adresse à ces écrivains qui sous un seul et même titre rassemblent les choses les moins faites pour aller ensemble.*Myconiens*est aussi le nom qu'on donne parfois aux chauves, la calvitie étant une infirmité très commune dans cette île.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.10]] [10] Sériphos, à son tour, figure dans la Fable comme le théâtre des aventures de Dictys, lequel est connu surtout pour avoir ramené dans ses filets le coffre qui contenait Danaé et Persée, son fils, abandonnés tous deux à la fureur des ondes par ordre d'Acrisius, père de Danaé. La tradition nous montre, en effet, toute la jeunesse de Persée se passant à Sériphe ; puis, plus tard, elle l'y ramène encore, mais porteur de la tête de la Gorgone, qu'il présente aux Sériphiens pour les pétrifier tous et pour venger ainsi sa mère de l'injure du roi de Sériphe Polydecte, qui, encouragé par ses sujets, avait prétendu l'épouser malgré elle. D'autre part, comme l'île se trouve être, de sa nature, fort rocailleuse, les poètes comiques n'ont pas manqué de dire qu'elle aussi avait été pétrifiée par la Gorgone.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.11]] [11] L'île de Ténos possède une ville [de même nom] qui n'est guère grande ; mais son temple de Neptune, situé dans un bois en dehors de la ville, a de très grandes proportions et mérite à tous égards d'être visité. On y a ménagé, notamment, de vastes réfectoires ou cénacles (*estiatoria*), preuve évidente que les populations des îles voisines viennent se joindre aux Téniens pour célébrer en commun la fête des Posidonies.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.12]] [12] Au groupe des Sporades il nous faut ajouter encore et l'île d'Amorgos, qui vit naître Simonide l'iambographe, et les îles de Lébinthos et de Léros. A propos de Léros rappelons ce mot de Phocylide :

*«Les Lériens sont méchants, je ne dis pas tel ou tel Lérien, mais tous les Lériens,  
sauf Proclès ; encore Proclès est-il Lérien».*

Et constatons qu'effectivement les gens de Léros avaient fort mauvaise réputation et passaient pour avoir tous l'esprit mordant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.13]] [13] Dans le voisinage des trois îles que nous venons de nommer se trouve Patmos ; puis viennent les petites îles Corassiennes situées à l'O. d'Icarie, de même qu'Icarie est à l'O. de Samos. Icarie est aujourd'hui déserte, et ne contient plus que des pâtis dont les Samiens ont la jouissance. Telle qu'elle est, cependant, elle demeure célèbre et est cause qu'on nomme habituellement mer Icarienne tout le bassin situé en avant de la côte d'Asie et qui se trouve comprendre, indépendamment d'Icarie, les îles de Samos et de Cos, jointes aux Corasiées, à Patmos, à Léros. D'autres mers communiquent avec la mer Icarienne, à savoir, au midi, la mer Carpathienne, qui elle-même se relie à la mer d'Egypte, et, au couchant, les mers de Crète et de Libye.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.14]] [14] Il y a aussi des Sporades dans la mer Carpathienne, surtout dans la portion comprise entre Cos, Rhodes et la Crète : tels sont Astypalée, Téles et Chalcos, voire ces autres îles qu'Homère a énumérées dans le passage suivant du*Catalogue des vaisseaux*(*Il*. II, 676) :

*«Et ceux de Nisyre, de Crapathe et de Casos, et ceux de Cos, la cité d'Eurypyle, et ceux des îles Calydnes».*

Oui, nous rangeons ces différentes îles au nombre des Sporades, et, comme telles, nous croyons devoir les décrire immédiatement, à l'exception pourtant de Cos et de Rhodes dont nous nous réservons de parler ultérieurement, et quoiqu'elles soient toutes situées par le fait plus près de l'Asie que de l'Europe, mais nous sentant entraîné pour ainsi dire par l'enchaînement du discours à comprendre dans un seul et même tableau avec la Crète et les Cyclades tout le groupe des Sporades. Seulement, quand nous en serons à décrire l'Asie, nous compléterons cette première esquisse par la description des grandes îles de Cypre, de Rhodes et de Cos, voire des îles qui leur font suite le long de la côte d'Asie, telles que Samos, Chies, Lesbos et Ténédos. Achevons donc, présentement, de passer en revue les plus remarquables d'entre les Sporades [proprement dites].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.15]] [15] Tandis qu'Astypalée, avec sa ville de même nom, s'avance déjà sensiblement vers la haute mer, Télos longe de près la côte Cnidienne. Cette dernière île est de forme allongée, très montagneuse, très étroite, et peut avoir 140 stades de circuit. Elle possède un bon mouillage. Chalcie, distante de Télos de 80 stades, est à 400 stades de Carpathos et à une distance à peu près double d'Astypalée. Il s'y trouve, avec une petite ville, appelée aussi Chalcie, un temple d'Apollon et un port.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.16]] [16] Nisyros, elle, est au N. de Télos, à 60 stades environ, ce qui est aussi la distance qui la sépare de Cos. Elle est toute ronde et toute en hauteur, avec un sol pierreux, mais composé surtout de pierre meulière, si bien que les populations des îles voisines ont toute facilité pour s'y approvisionner de meules excellentes. Indépendamment d'une ville de même nom, Nisyros renferme un port, des thermes, et un Posidônion ou temple de Neptune. Sa circonférence est de 80 stades. Plusieurs petites îles aussi l'entourent qui sont connues sous le nom d'*archipel de Nisyros*. Certains auteurs pensent qu'elle n'est qu'un fragment détaché de l'île de Cos, et invoquent à l'appui de leur opinion ce récit de la Fable, que Neptune, en poursuivant Polybotès, l'un des géants, aurait d'un coup de son trident séparé, pour le lui lancer, un morceau même de l'île de Cos, et que cet énorme rocher serait à son tour devenu une île sous le poids de laquelle le géant est demeuré écrasé. A vrai dire, d'autres auteurs assurent que c'est sous Cos que Polybotès gît enseveli.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.17]] [17] Carpathos, ou, comme Homère l'appelle, Crapathos, est une île fort élevée, pouvant avoir 200 stades de tour. Elle formait naguère une tétrapole et jouissait apparemment d'une grande célébrité, puisque c'est d'elle que la mer Carpathienne a emprunté son nom. L'une de ses quatre cités s'appelait Nisyros, tout comme l'île des Nisyriens. Carpathos est située juste en face de Leucé Acté, promontoire de la côte de Libye, distant d'Alexandrie de 1000 stades environ, mais séparé de Carpathos par un trajet de 4000 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.18]] [18] Casos, à son tour, se trouve à 70 stades de distance de Carpathos, et à 250 stades du cap Samonium en Crète. Sa circonférence est de 80 stades. Elle contient une ville de même nom et a plusieurs îlots répandus le long de ses côtes et compris sous la dénomination commune d'*Iles des Casiens*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 10.5.19]] [19] Quelques auteurs, maintenant, prétendent qu'Homère par ces mots «et les îles Calydnes» a entendu désigner les Sporades : ils se fondent sur ce que l'une des Sporades porte le nom de Calymne. Il est plus probable cependant que, de même que l'on comprend sous le nom d'*Iles des Nisyriens*, d'*Iles des Casiens*, les îlots qui avoisinent Nisyros et Cases et qui en dépendent, on avait donné aux îlots voisins de l'île Calymne (laquelle pouvait fort bien s'appeler Calydne au temps d'Homère) la dénomination générale d'*îles Calydnes*. D'autre part on veut que les îles Calydnes aient été au nombre de deux seulement, Léros et Calymne, et que ce soit de ces deux îles que le poète a voulu parler. Mais le Scepsien, lui, [croit à l'existence d'une seule île,] dont le nom affecterait la forme du pluriel (Calymnes), comme voilà Athènes et Thèbes, et, partant de là, il prétend que, pour bien entendre le passage du poète, on n'a qu'à user de l'hyperbate, [c.à.d. transposer le mot*nêsous*,] Homère n'ayant pas voulu [faire porter ce mot uniquement sur le nom de Calydnes] et dire «et ceux DES ILES CALYDNES», [mais bien l'étendre à toutes les îles énumérées dans le présent passage], ce qui donne :

*«Et ceux qui habitaient LES ILES de Nisyros, de Crapathe, de Casos,  
de Cos où règne Eurypyle, et aussi de Calydnes».*

En général, on peut dire que le miel des îles est excellent et capable de rivaliser avec celui de l'Attique, mais cela est vrai surtout des îles que nous venons de nommer et du miel de Calymne encore plus que de celui qu'on recueille dans les autres.

# L’ASIE

## **Livre XI : Le nord de l’Asie, Caucase, Arménie**

### **XI, 1 - Considérations générales sur l'Asie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.1]] [1] Comme on n'a, pour passer d'Europe en Asie, qu'à franchir le Tanaïs, limite commune des deux pays, c'est à la description de l'Asie que nous allons maintenant procéder.  
  
Seulement, pour plus de clarté, nous établirons au préalable quelques divisions générales empruntées à des limites naturelles, faisant ainsi pour l'Asie ce qu'Eratosthène a fait pour toute la terre habitée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.2]] [2] Le Taurus [nous fournira une première division,] car, en se prolongeant, comme il fait, de l'O. à l'E., il figure proprement une ceinture coupant ce continent par le milieu et détermine ainsi deux régions distinctes, l'une au Nord, l'autre au Sud. C'est là ce que les Grecs appellent les deux régions cis-taurique et trans-taurique. Nous avons déjà donné cette indication précédemment, mais nous croyons devoir la répéter ici pour mémoire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.3]] [3] La largeur de cette chaîne, sur beaucoup de points, n'atteint pas moins de 3000 stades ; quant à sa longueur, elle se confond à proprement parler avec la longueur même de l'Asie, laquelle mesure, avons-nous dit, 45 000 stades depuis la côte qui fait face à l'île de Rhodes jusqu'aux extrémités orientales de l'Inde et de la Scythie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.4]] [4] Certains géographes ont divisé le Taurus lui-même en plusieurs parties formant sous différents noms des circonscriptions plus ou moins étendues ; mais nous, considérant que cette chaîne, vu son immense largeur, se trouve comprendre dans son sein de grandes nations, les unes il est vrai plus obscures, les autres au contraire connues de tout le monde, ocomme voilà les nations Parthe, Mède, Arménienne et en partie du moins les nations Cappadocienne, Cilicienne et Pisidienne, nous avons cru devoir rattacher à l'Asie septentrionale celles de ces nations dont la situation incline plutôt vers le nord, et à l'Asie méridionale celles dent la situation se rapproche plus du midi ; restaient les nations qui occupent la partie centrale de la chaîne, mais pour celles-là il nous a paru qu'on pouvait à la rigueur les attribuer aussi à l'Asie septentrionale, puisque les deux climats sont presque identiques et que, tandis que dans l'Asie méridionale il fait partout très chaud, on éprouve encore un froid très vif au coeur de ces montagnes. Ajoutons que presque tous les fleuves qui descendent du Taurus coulent (au moins dans la partie supérieure de leur cours et quittes à se détourner ensuite pour la plupart soit vers l'E. soit vers l'0.) dans un sens diamétralement opposé, les uns au nord, et les autres au midi, et que cette direction symétrique est une circonstance heureuse qui vient encore justifier l'emploi que nous avons fait de la chaîne du Taurus comme délimitation naturelle dans notre division de l'Asie en deux grandes régions. N'est-ce pas, au reste, de la même manière que la mer Intérieure qui, dans presque toute son étendue, forme en quelque sorte le prolongement direct de la chaîne du Taurus, nous a fourni le moyen de faire de l'Europe et de la Libye deux continents distincts qui trouvent désormais en elle leur meilleure ligne de démarcation ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.5]] [5] Cette division de l'Asie en deux grandes régions une fois admise, comme c'est la région du Nord que le géographe rencontre la première quand il passe d'Europe en Asie, c'est par celle-ci naturellement que nous commencerons, et, dans celle-ci, c'est la partie qui borde le Tanaïs que nous décrirons d'abord, puisque nous avons décidé de prendre précisément le cours de ce fleuve pour limite entre l'Europe et l'Asie. - Or, nous avons là en quelque sorte une presqu'île, bornée au couchant par le Tanaïs même, le Palus-Maeotis jusqu'au Bosphore [Cimmérien] et la partie de la côte du Pont-Euxin qui aboutit à la Colchide ; au nord par l'Océan jusqu'au débouché de la mer Caspienne ; au levant par cette même mer jusqu'aux confins de l'Albanie et de l'Arménie, ou, ce qui revient au même, jusqu'à l'embouchure du Cyrus et de l'Araxe, fleuves qui arrosent, le premier, l'Arménie, et, le second, l'Ibérie et l'Albanie ; et enfin au midi par une ligne allant d'une mer à l'autre sur un espace de 3000 stades environ entre l'embouchure du Cyrus et la frontière de la Colchide et à travers l'Albanie et l'Ibérie de manière à figurer l'isthme de ladite presqu'île. Il n'y a pas à tenir compte, fût-ce un moment, de l'opinion de ceux qui prétendent réduire cet isthme autant que l'a fait Clitarque, par exemple, quand il a affirmé qu'il était sujet à être entièrement couvert par les eaux des deux mers qu'il sépare. Mais Posidonius à son tour n'assigne à ce même isthme que 1500 stades d'étendue, juste autant, dit-il, qu'à l'isthme compris entre Péluse et la mer Erythrée, déclarant, qui plus est, qu'à son idée l'isthme qui va du Mmotis à l'Océan ne doit guère différer des deux autres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.6]] [6] Or, nous le demandons, quelle autorité peut-on accorder à cette dernière assertion de Posidonius sur un point que personne n'a encore pu constater et dont lui par conséquent ne peut rien dire qui ait une apparence de fondement, quand on le voit sur les faits patents outrager à ce point l'évidence et le bon sens ? Et notez qu'il était l'ami de Pompée, l'ami de celui-là même qui, en portant la guerre jusque chez les Ibères et les Albani, avait touché à la fois aux deux mers, à la mer Caspienne aussi bien qu'à la mer de Colchide ! Chacun sait en effet que, passant par Rhodes pour aller prendre le commandement de l'expédition contre les pirates (prélude de ses campagnes contre Mithridate et les Barbares voisins de la Caspienne), Pompée assista à une leçon de Posidonius et lui demanda en le quittant s'il n'avait pas quelque recommandation à lui faire, à quoi Posidonius répondit : «Oui, une seule, d'être en tout et toujours le premier et le meilleure». Notez encore que l'ami du héros s'était fait plus tard son historien. N'aurait-il pas dû pour toutes ces raisons se montrer un peu plus soucieux de la vérité ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.1.7]] [7] Une seconde partie de la zone ou région septentrionale de l'Asie pourrait comprendre tout le pays qui s'étend au-dessus de la mer Hyrcanienne, ou, comme nous l'appelons souvent [aussi], de la mer Caspienne, jusqu'à la Scythie ; une troisième embrasserait non seulement ce qui touche à l'isthme en question, mais encore ce qu'on rencontre à la suite dans la région cis-taurique quand, après avoir franchi les Pyles Caspiennes, on se rapproche de l'Europe, c'est à savoir la Médie, l'Arménie, la Cappadoce et les différents pays intermédiaires ; enfin une quatrième partie se composerait du territoire sis en deçà de l'Halys et de tout le pays situé soit au sein du Taurus soit même au delà qui se trouve enclavé dans la presqu'île ayant pour isthme l'étroit espace compris entre la mer Pontique et la mer de Cilicie. Pour ce qui est de l'autre région ou région trans-taurique, nous y placerons l'Inde d'abord, puis l'Ariane et tous les pays à la suite, nous avançant de proche en proche jusqu'aux pays qui touchent d'une part à la mer Persique, au golfe Arabique et au Nil et d'autre part à la mer d'Egypte ainsi qu'à la mer d'Issus.

### **XI, 2 - La Méotide et la Colchide**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.1]] [1] Cela posé, quels peuples se trouveront occuper la première section [de l'Asie septentrionale] ? Nous nommerons d'abord au N. et le long de l'Océan certaines tribus nomades et*hamaxoeques*appartenant à la nation Scythique, et, en arrière de celles-ci, des tribus de Sarmates également de race Scythique, auxquelles succèdent des Aorses et des Sirakes, ceux-ci s'avançant au midi jusqu'à la chaîne du Caucase et se divisant en nomades d'une part, et en scénites et en agriculteurs d'autre part ; puis des Maeotis sur les bords du Palus Maeotis. Signalons encore, sur le littoral même, où elle occupe la rive asiatique du Bosphore, signalons encore la Sindiké, et, après la Sindiké, le territoire des Achmi, des Zygi, des Héniokhes, des Cercètes et des Macropogons, lesquels habitent au-dessous des défilés occupés par les Phthirophages. Quant aux Héniokhes, ils précèdent la Colchide, laquelle se trouve située juste au pied du Caucase et des monts Moschikes. - Mais nous avons pris le cours du Tanaïs pour la limite de l'Europe et de l'Asie, c'est, donc de là que nous devons partir dans la description détaillée que nous allons entreprendre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.2]] [2] Le Tanaïs vient du nord, mais il n'est pas vrai, comme on le croit généralement, qu'il coule juste à l'opposite du Nil, sous le même méridien : celui sous lequel il coule est plus oriental que le méridien du Nil. Toute l'analogie qu'il offre avec ce fleuve, c'est que, comme lui, il cache ses sources ; seulement, tandis qu'une grande partie du cours du Nil nous est parfaitement connue, grâce à cette double circonstance que la contrée qu'il traverse est partout d'un accès facile et que lui-même peut être remonté très haut, du Tanaïs nous ne connaissons guère que les bouches (il y en a deux, comme chacun sait, qui se déversent dans la partie la plus septentrionale du Palus Maeotis à 60 stades de distance l'une de l'autre). Au-dessus de ces bouches, maintenant, l'excès du froid et le peu de ressources du pays (inconvénients supportables peut-être pour les indigènes qui ne vivent, comme tontes les populations nomades, que de la chair et du lait de leurs troupeaux, mais auxquels les étrangers ne résistent pas) ont toujours entravé le progrès de nos connaissances. Ajoutons que ces nomades, peu sociables de leur nature, profitaient de ce qu'ils étaient les plus nombreux et les plus forts pour intercepter tous les chemins pouvant donner accès par terre dans leur pays, ou pour empêcher qu'on ne remontât la partie navigable du fleuve, Aussi que n'a-t-on point supposé ? Les uns ont prétendu que le Tanaïs prenait sa source dans le Caucase, que de là il se portait au N. et qu'après avoir coulé longtemps dans cette direction il se détournait brusquement pour aller se jeter dans le Palus Maeotis (Théophane de Mitylène lui-même se range à cette opinion) ; les autres ont fait du Tanaïs un bras du haut Ister, mais sans produire aucun indice certain d'une origine aussi lointaine et aussi excentrique, et sans paraître se douter que le Tanaïs pouvait tout aussi bien avoir ses sources situées à peu de distance dans le nord.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.3]] [3] Baignée à la fois par le fleuve dont elle porte le nom et par le lac Maeotis, la ville de Tanaïs a eu pour fondateurs les Grecs du Bosphore. Tout récemment, pour le seul fait d'avoir désobéi, cette même ville s'est vu saccager par ordre du roi Polémon. Elle avait servi jusque-là d'emporium ou de marché commun aux Nomades de l'Europe et de l'Asie et aux Grecs du Bosphore, lesquels traversaient le Palus Maeotis pour s'y rendre, les premiers y transportant des esclaves, des peaux et différents produits de l'industrie nomade, et les seconds des tissus, du vin et maintes autres productions des pays civilisés qui trouvaient à s'y échanger avantageusement. A 100 stades en avant de l'emporium on aperçoit l'île d'Alopécie qui renferme une population très mélangée, sans compter beaucoup d'îlots répandus dans le Palus Maeotis et à une très petite distance de la côte. La traversée en ligne directe depuis l'entrée du Maeotis au S. jusqu'à l'embouchure du Tanaïs au N. mesure 2200 stades. et la distance n'est guère plus forte en longeant la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.4]] [4] Cette côte, rangée à partir du Tanaïs, nous présentera d'abord, à 800 stades de distance, le Grand Rhombitès, principal centre des pêcheries qui alimentent les tarichées ou établissements de salaison ; puis, à 800 stades plus loin, le Petit Rhombitès [avec] un promontoire [de même nom,] où se trouvent aussi des pêcheries, mais moins importantes. C'est surtout des îles du littoral que partent les bateaux pêcheurs qui alimentent le marché du Grand Rhombitès ; mais celui du Petit Rhombitès est approvisionné par les Maeotes eux-mêmes. Sous ce nom de Maeotes on comprend toute la population répandue le long de cette côte, population agricole, mais non moins belliqueuse que les Nomades, divisée d'ailleurs en plusieurs tribus, les unes plus sauvages (ce sont celles qui sont le plus rapprochées du Tanaïs), les autres plus civilisées (ce sont celles qui touchent au Bosphore). Du Petit Rhombitès à Tyrambé et au fleuve Anticitès on compte 600 stades ; puis 120 jusqu'au bourg de Cimméricum, embarcadère habituel de ceux qui veulent traverser le Palus Maeotis. Signalons encore dans cette partie de la côte quelques observatoires connus sous le nom de Clazomeniônscopae.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.5]] [5] Cimméricum avait anciennement le rang de ville et s'élevait dans une presqu'île dont l'isthme avait été fermé par les habitants au moyen d'un fossé et d'une levée en terre. Ceux-ci avaient fondé un puissant empire qui s'étendait sur tout le Bosphore et c'est d'eux que le Bosphore a pris le nom de Bosphore Cimmérien. Le même peuple, se ruant sur les populations de l'intérieur établies à la droite du Pont, poussa ses incursions jusqu'à l'Ionie, mais pour se voir à son tour chasser de ses possessions par les Scythes, qui devaient eux-mêmes plus tard être expulsés par les colons grecs de Panticapée et des autres villes du Bosphore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.6]] [6] On compte ensuite 20 stades jusqu'au bourg d'Achilléum, ainsi nommé parce qu'il possède un temple d'Achille. C'est à la hauteur d'Achilléum et juste entre ce point et les bourgs de Myrmécium [et de Parthénium] qui lui font face de l'autre côté du détroit, que l'entrée du Maeotis se trouve être le plus resserrée : et en effet, dans cet endroit, elle n'a plus guère que 20 stades de largeur. Ajoutons qu'il existe un Héracléum tout près de Myrmécium.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.7]] [7] De là au Tombeau de Satyrus la distance est de 90 stades. On nomme ainsi une espèce de tumulus élevé au haut d'un promontoire en l'honneur d'un de ces princes qui ont régné naguère avec gloire sur le Bosphore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.8]] [8] Tout auprès est le bourg de Patraeus, distant à son tour de 130 stades du bourg de Corocondamé, point extrême du Bosphore Ciminérien, autrement dit du détroit qui sert d'entrée au Palus Maeotis et qui s'étend depuis la passe comprise entre Achilléum et Myrmécium jusqu'à celle qui sépare Corocondamé d'Acra, petit bourg dépendant du territoire de Panticapée, laquelle n'a encore que 70 stades. C'est jusque-là aussi que s'avancent les glaces, quand le Maeotis, à l'époque des grands froids, se prend au point de permettre le passage des piétons. Tout le détroit, du reste, est pourvu de bons ports.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.9]] [9] Au-dessus de Corocondamé on découvre un immense lac ou étang appelé de son nom de Corocondamitis et qui débouche à 10 stades du bourg. Ce lac reçoit un bras de l'Anticitès qui se trouve ainsi faire une île de tout le terrain compris entre le lac, le Maeotis et le fleuve. L'Anticitès est appelé par quelques auteurs du nom d'*Hypanis*, comme cet autre fleuve voisin du Borysthène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.10]] [10] Mais pénétrons dans le Corocondamitis, nous y rencontrons successivement Phanagorée, ville de grande importance, Cépi, Hermonasse, et le temple d'Apaturum consacré à Vénus. De ces différentes localités, il en est deux, Phanagorée et Cépi, qui sont situées dans l'île dont nous venons de parler tout de suite à gauche de l'entrée du Corocondamitis ; les autres sont à droite, au delà de l'Hypanis, dans la Sindiké où se trouvent aussi, sans parler de la résidence du roi des Sindi située tout près de la mer, Gorgipia et Aboracé. Comme les habitants de ces localités sont soumis aux rois du Bosphore, on leur donne à tous le nom de*Bosporani*. Mais les Bosporani d'Europe ont Panticapée pour capitale et ceux d'Asie [Phanagoria ou] Phanagorium (ce nom a les deux formes). Phanagoria paraît être l'emporium ou marché des denrées apportées du Palus Maeotis et des pays barbares situés au-dessus, comme Panticapée est celui des marchandises qui arrivent du côté de la mer. Phanagoria possède aussi un temple célèbre de Vénus Apaturos. Voici comment on explique l'épithète*Apaturos*jointe au nom de la déesse : on prétend d'après je ne sais quel récit des mythographes que Vénus, se voyant assaillie en ces lieux par les Géants, aurait appelé Hercule à son aide, l'aurait caché au fond d'une caverne, puis, donnant accès à chacun des réarts l'un après l'autre, les aurait tous ainsi au fur et à mesure livrés par traîtrise (*ex apatês*) aux coups d'Hercule.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.11]] [11] Sous le nom de*Maeotis*, on comprend, avec les Sindi dont nous venons de parler, les Dandarii, les Torètes, les Agri, les Arréchi, voire les Tarpètes, les Obidiacènes, les Sittacènes, les Doskes [et] d'autres peuples encore. On peut même étendre cette appellation aux Aspurgiani, nation qui occupe, entre Phanagoria et Gorgipia, une étendue de pays de 500 stades, et qui, menacée naguère par le roi Polémon à l'ombre de fausses démonstrations d'amitié, sut démêler son dessein, et, prenant les devants, l'attaqua, le fit prisonnier et l'envoya au supplice. Il est arrivé souvent, du reste, que tous ces Maeotes, au lieu de demeurer unis, se sont divisés : alors, tandis qu'une partie jurait fidélité à la puissance qui se trouvait posséder dans le moment l'emporium de Tanaïs, les autres se plaçaient sous le protectorat des Bosporani. Quelquefois aussi ce furent les rois ou souverains du Bosphore qui prirent l'offensive et qui s'emparèrent à main armée de tout le pays jusqu'au Tanaïs : c'est ce que firent notamment les derniers rois du Bosphore, Pharnace, Asandre et Polémon. Il paraît même que Pharnace aurait, au moyen d'un ancien canal nettoyé à cet effet, détourné le cours de l'Hypanis et amené ses eaux sur le territoire des Dandarii de manière à inonder leurs campagnes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.12]] [12] La côte qui fait suite à la Sindiké et au canton de Gorgipia est occupée par les Achaei, les Zygi et les Héniokhes : elle est presque partout dépourvue d'abris et très montagneuse, [ce qui se conçoit,] puisqu'elle fait déjà partie du Caucase. Ses habitants vivent principalement du produit de leurs pirateries. Ils montent des embarcations fragiles, étroites et légères, faites pour vingt-cinq hommes, mais pouvant, dans des cas exceptionnels, en porter jusqu'à trente. Les Grecs nomment ces embarcations des samares. On prétend que c'est à une colonie de Phthiotes-Achéens, compagnons de Jason, qu'une partie de cette côte doit son nom d'*Achaïe*, de même que le nom d'Héniokhie donné à une autre partie de la même côte paraît rappeler un établissement de Lacédémoniens venus sous la conduite de Crécas et d'Amphistrate,*héniokhes*ou écuyers des Dioscures. Ces pirates forment avec leurs camares de véritables escadres et tiennent perpétuellement la mer, soit pour faire main basse sur les vaisseaux de transport, soit pour attaquer quelque province ou quelque ville du littoral, exerçant ainsi par le fait une vraie tyrannie maritime. Du reste, les populations du Bosphore semblent vouloir quelquefois elles-mêmes favoriser leurs déprédations en leur prêtant non seulement des abris pour leurs embarcations, mais encore des comptoirs, des entrepôts pour leur butin. Au retour de leurs expéditions, comme ils n'ont chez eux ni ports ni mouillages, ils portent leurs camares à dos d'hommes au fond des bois. Car c'est là qu'ils habitent n'ayant pour se nourrir que le produit d'assez maigres terres qu'ils cultivent comme ils peuvent ; puis, quand le moment est venu de reprendre la mer, ils redescendent leurs carrares de la même façon jusqu'à la côte. Ils ne procèdent pas autrement en pays étranger : ils connaissent à l'avance certaines localités très boisées, y vont cacher leurs embarcations et se répandent ensuite dans toute la contrée, marchant le jour aussi bien que la nuit, et [donnant la chasse aux habitants] pour se procurer des esclaves. Ils facilitent du reste autant qu'il est en eux le rachat de ceux qu'ils ont enlevés, prévenant eux-mêmes une fois qu'ils ont regagné leur pays les familles intéressées du lieu où elles retrouveront les malheureux qu'elles ont perdus. Dans les contrées qui ont conservé leurs chefs ou souverains nationaux les victimes de ces enlèvements ont encore quelque secours à attendre, et il n'est pas rare que ces chefs attaquent à leur tour les camares des pirates et les ramènent à titre de prises avec leur équipage et leur butin. Mais dans la partie du pays actuellement soumise aux Romains, il y a moins d'aide à attendre, vu l'incurie des légats.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.13]] [13] Tel est le genre de vie que mènent ces peuples. Quant à leur gouvernement, il est confié à des chefs appelés*skeptoukhes*, qui eux-mêmes relèvent de tyrans ou de rois. Les Héniokhes, par exemple, comptaient quatre de ces rois à l'époque où Mithridate Eupator, chassé du royaume de ses pères, dut, pour aller chercher un refuge au fond du Bosphore, traverser leur pays. Il put le faire sans trop de peine ; mais désespérant de pouvoir traverser aussi aisément le territoire des Zygi à cause de la difficulté des chemins et de la férocité des habitants, il s'astreignit à suivre le rivage de la mer, se rembarquant même de fois à autre, jusqu'à ce qu'il eût atteint les limites des Achaei ; il put alors, accueilli et aidé par ce peuple, il put achever son voyage : il avait parcouru bien près de 4000 stades depuis le Phase.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.14]] [14] A partir de Corocondamé, la côte se dirige vers l'E. On y rencontre, à la distance de 180 stades, le port et la ville de Sindicos ; puis, 400 stades plus loin, le bourg de Bata, avec un port de même nom, auquel le port de Sinope, sur la côte méridionale, paraît correspondre aussi exactement que Carambis, avons-nous dit, correspond au Criû-métôpon. Artémidore fait partir de Bata la côte des Cercètes, qu'il nous représente comme bien garnie de ports et de villages et comme mesurant 500 stades de longueur ; puis il nomme successivement la côte des Achaei, longue, suivant lui, de 500 stades ; la côte des Héniokhes, longue de 1000 stades ; et enfin celle du grand Pityûs, à laquelle il donne une longueur de 360 stades jusqu'à Dioscurias. Mais les historiens des guerres de Mithridate, à qui nous devons nous en rapporter de préférence, nomment les Achaei les premiers et les font suivre des Zygi, d'abord, puis des Héniokhes, des Cercètes, des Moskhes et des Colkhes, plaçant au-dessus de ceux-ci les Phthirophages, les Soanes et d'autres peuplades caucasiennes. Toute la première partie du littoral occupé par ces différentes nations forme, avons-nous dit, une ligne droite qui, en même temps qu'elle regarde le midi, court vers l'E.; mais, à partir de Bata, la côte s'infléchit peu à peu jusqu'à ce qu'elle arrive, dans les environs de Pityûs et de Dioscurias, qui sont les premiers ports dépendants de la Colchide, à faire face au couchant. Passé Dioscurias, on achève de ranger le littoral de la Colchide, et, quand on atteint au delà Trapézûs, la côte se trouve avoir décrit une courbe très marquée. Elle recommence alors à courir presque en ligne directe et forme ainsi le côté droit du Pont-Euxin, autrement dit le côté de cette mer qui regarde le nord. Ajoutons que la partie du littoral qu'occupent les Achaei et les autres peuples à la suite jusqu'à Dioscurias et aux pays de l'intérieur situés droit au midi de Dioscurias est dans toute sa longueur dominée par la chaîne du Caucase.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.15]] [15] Située comme elle est au-dessus de la mer du Pont et de la mer Caspienne, cette chaîne semble un immense boulevard destiné à protéger l'isthme qui sépare ces deux mers. Elle sert de limite entre l'Albanie et l'Ibérie au midi et les plaines de la Sarmatie au nord. On y trouve, et en grande quantité, du bois de toute espèce, notamment d'excellents bois pour les constructions navales. S'il faut en croire Eratosthène, les indigènes ne donnent pas au mont Caucase d'autre nom que celui de*Caspius*, dérivé apparemment du nom même de la nation des Caspii. La chaîne principale envoie dans la direction du midi quelques rameaux ou contre-forts, qui enveloppent l'Ibérie et vont se relier aux montagnes d'Arménie et aux monts Moschikes, voire même au Skydisès et au Paryadrès, toutes montagnes dépendant de la partie du Taurus qui forme le côté méridional de l'Arménie, mais s'en détachant dans la direction du Nord comme autant de branches distinctes et pouvant s'avancer ainsi jusqu'au Caucase et à la portion de la côte de l'Euxin comprise entre la Colchide et Thémiscyre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.16]] [16] En raison de sa situation dans l'espèce de golfe que nous venons de décrire et parce qu'elle marque effectivement le point le plus oriental de la mer [Intérieure], Dioscurias est souvent appelée le*Fond de l'Euxin*, et le*Terme*ou l'*extrême barrière de la navigation*. Mais c'est aussi ce que dit du Phase un vers devenu proverbe,

*«Jusqu'au Phase, où des vaisseaux vient s'arrêter la course»,*

seulement il est clair qu'ici il ne peut être question ni du fleuve du Phase ni de la ville de même nom qui s'élève sur ses bords, et que l'ïambographe, auteur de la pièce d'où ce vers est tiré, aura voulu désigner l'ensemble de la Colchide par une de ses parties, puisque depuis l'embouchure du fleuve et depuis la ville à laquelle il donne son nom on compte encore jusqu'au fond de l'Euxin un trajet de 600 stades en ligne directe. La même ville de Dioscurias peut être considérée comme la tête de l'isthme compris entre le Pont et la Caspienne et comme une sorte d'emporium ou de marché commun aux populations de l'intérieur aussi bien qu'aux tribus circonvoisines, vu qu'elle réunit parfois dans ses murs, nous ne dirons pas comme certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, trois cents peuples différents, mais soixante-dix peuples, parlant autant de langues distinctes, par suite apparemment de la vie errante qu'ils mènent et de l'isolement auquel les condamnent leur orgueil et leur sauvagerie, Sarmates d'ailleurs pour la plupart, et tous habitants du Caucase. - Ici s'arrête ce que nous avions à dire de Dioscurias.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.17]] [17] Le reste de la Colchide consiste aussi principalement en une [étroite zone] maritime arrosée par le Phase, grand fleuve qui prend sa source en Arménie et qui se grossit des eaux de deux rivières descendues des montagnes voisines et nommées le Glaucus et l'Hippus. On remonte le Phase jusqu'à Sarapanes, place forte pouvant contenir la population d'une ville, et d'où part une belle route carrossable qui mène en quatre jours aux bords du Cyrus. Sur le Phase même s'élève une ville de même nom, centre du commerce de la Colchide, et qui se trouve protégée, d'un côté par le cours du fleuve, d'un autre côté par un lac ou étang et d'un troisième côté par la mer. De cette ville, le trajet jusqu'à Amisus et Sinope (?) demande [sept à huit jours] à cause du peu de consistance de la plage tout le long de cette côte et [de la formation d'alluvions épaisses] à l'embouchure des fleuves. Le pays abonde, d'une part, en denrées alimentaires toutes d'excellente qualité, sauf le miel pourtant qui y est toujours un peu amer, et, d'autre part, en [matériaux] de toute sorte propres aux constructions navales. Il a déjà le bois en quantité, tant celui que ses forêts lui fournissent que celui qui lui vient par la voie de ses fleuves ; et, pour ce qui est du lin, du chanvre, de la cire et de la poix, l'industrie de ses habitants ne l'en laisse jamais manquer. Sa fabrication de toiles de lin jouit aussi dans un temps d'une très grande renommée : on exportait beaucoup de ces toiles dans les pays les plus éloignés et quelques auteurs désireux de faire croire à l'existence d'un lien de parenté quelconque entre les Colkhes et les Egyptiens n'ont pas manqué d'invoquer cette circonstance comme une preuve à l'appui de leur opinion. Par delà les fleuves que nous venons de nommer, c'est-à-dire en pleine Moschike, s'élève le temple de Leucothée, antique fondation du héros Phrixus, dont les populations continuent à aller prendre les oracles, en ayant bien soin de ne jamais lui immoler de bélier. Ce temple, après avoir été fort riche, s'est vu piller de nos jours, par Pharnace d'abord, puis, peu de temps après, par Mithridate de Pergame ; car une fois qu'un pays commence à déchoir, Euripide l'a dit (*Troy*. 26),

*«Bien malade est la cause des Dieux, bien rare aussi l'hommage qu'on leur adresse».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.18]] [18] [Or la Colchide était à cette époque bien déchue de ce qu'elle avait été]. Dans les temps anciens, en effet, elle avait jeté le plus vif éclat, comme on en peut juger par ce que la Fable nous raconte ou plutôt nous laisse deviner de l'expédition de Jason poussée peut-être jusqu'en Médie et de l'expédition antérieure de Phrixus. Mais les rois successeurs de ces héros ayant divisé le pays en plusieurs skeptoukhies n'eurent plus qu'une médiocre puissance, et, quand survint le prodigieux accroissement des états de Mithridate Eupator, toute la Colchide y fut aisément absorbée. Seulement, Mithridate n'envoya jamais pour la gouverner et l'administrer qu'un de ses plus fidèles serviteurs et amis. C'est à ce titre, notamment, qu'il y avait envoyé Moapherne, oncle paternel de ma mère. De son côté la Colchide fut toujours le pays qui fournit le plus de ressources à ce prince pour l'entretien de ses forces navales. Mais, une fois Mithridate renversé, ses états se démembrèrent et furent partagés entre plusieurs princes. Le dernier qu'ait eu la Colchide est Polémon, et sa veuve Pythodoris qui a continué à régner se trouve aujourd'hui réunir à la fois sous son sceptre la Colchilde, Trapézûs, Pharnacie et certains pays barbares de l'intérieur dont nous parlerons plus loin.- La Moschike si célèbre par son temple [de Leucothée] forme trois régions distinctes occupées, la première, par les Colkhes, la seconde par des tribus Ibères, la troisième par des Arméniens. Le souvenir de Phrixus s'est conservé encore dans le nom d'une petite ville d'assiette assez forte qui est située en Ibérie sur les confins de la Colchide, nous voulons parler de Phrixipolis, plus connue actuellement sous le nom d'Ideessa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.2.19]] [19] Au nombre des peuples qui fréquentent l'emporium ou marché de Dioscurias figurent aussi les Phthirophages, ainsi nommés à cause de leur saleté et de la vermine qui les couvre. Leurs voisins, les Soanes, ne valent guère mieux qu'eux sous le rapport de la propreté, mais ils leur sont bien supérieurs en puissance ; on peut même dire qu'ils surpassent en force et en bravoure tous les autres peuples de ces contrées. Aussi exercent-ils une sorte de domination sur les tribus circonvoisines du haut des cimes escarpées du Caucase qu'ils occupent en arrière de Dioscurias. Ils ont pour les gouverner un roi assisté d'un conseil de trois cents guerriers et peuvent mettre sur pied, à ce qu'on assure, jusqu'à des armées de 200 000 hommes. Chez eux, en effet, tout le monde est soldat, [mais] sans pouvoir se plier à la discipline des armées régulières. Un autre fait qu'on nous donne pour certain, c'est que les torrents de leur pays roulent des paillettes d'or que ces Barbares recueillent à l'aide de vans percés de trous et de toisons à longue laine, circonstance qui aurait suggéré, dit-on, le mythe de la Toison d'or. [Quelques auteurs] prétendent aussi à ce propos que, si l'on a donné à un peuple du Caucase le même nom qu'aux peuples de l'extrême Occident, à savoir le nom d'Ibères, c'est parce que les deux pays se trouvent posséder des mines d'or. Les Soanes trempent la pointe de leurs flèches dans des poisons qui ont cela de particulier que leur odeur insupportable aggrave encore, s'il est possible, la blessure faite par les flèches ainsi préparées. En général, les peuples du Caucase voisins de la Colchide habitent des terres arides et de peu d'étendue ; toutefois les deux nations des Albani et des Ibères, qui à elles seules occupent l'isthme presque tout entier, et qu'on peut à la rigueur ranger aussi parmi les nations caucasiennes, se trouvent posséder une région fertile et capable de suffire amplement aux besoins d'une population nombreuse.

### **XI, 3 - L'Ibérie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.1]] [1] L'Ibérie, en particulier, nous offre l'aspect d'un pays singulièrement riche et populeux à en juger par le nombre de ses villes et de ses villages, par l'emploi qu'on y a fait de la tuile dans les toitures, par l'ordonnance architectonique des habitations et enfin par l'existence d'agoras et d'emplacements affectés aux autres services publics.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.2]] [2] Quelques-uns des cantons de l'Ibérie sont comme enveloppés par le Caucase. Il se détache en effet, nous l'avons déjà dit, de la chaîne principale du Caucase, et dans la direction du midi, un certain nombre de contreforts aux pentes verdoyantes et cultivées qui rejoignent les monts d'Arménie et de Colchide, formant ainsi une sorte de ceinture tout autour de l'Ibérie. Au centre du pays est une vaste plaine arrosée par plusieurs cours d'eau, dont le plus considérable est le Cyrus. Ce fleuve, qui prend sa source en Arménie, pénètre presque aussitôt dans la plaine dont nous venons de parler, y reçoit l'Aragus lequel descend du Caucase même, et, avec l'Aragus, quelques [autres cours] d'eau, puis entre par une étroite vallée dans l'Albanie, sert ensuite de limite commune à cette contrée et à l'Arménie, et, après avoir largement arrosé de riches prairies couvertes de bestiaux, après s'être grossi encore de plusieurs cours d'eau, tels que l'Alazonius, le Sandobanès, le Rhoetacès et le Chanès, toutes rivières navigables, va se jeter dans la mer Caspienne. Il s'appelait primitivement le Corus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.3]] [3] La plaine est habitée par la partie de la population ibère qui s'est vouée plus spécialement à l'agriculture et dont les goûts sont plus pacifiques. Ces Ibères de la plaine ont adopté dès longtemps le costume et les moeurs des Arméniens et des Mèdes ; mais le plus grand nombre (et ce sont en même temps les plus belliqueux de la nation) habitent de préférence la montagne. Ils y vivent à la façon des Scythes et des Sarmates (dont ils sont du reste les voisins et jusqu'à un certain point les frères) sans renoncer pour cela tout à fait aux travaux agricoles, et peuvent mettre sur pied, au premier tumulte ou bruit de guerre, plusieurs myriades de soldats levés tant parmi eux que parmi les Ibères de la plaine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.4]] [4] Quatre passages seulement donnent accès en Ibérie : le premier est celui que commande la forteresse colchidienne de Sarapanes, et qui n'est autre que le défilé par où se précipitent en Colchide les eaux du Phase, qui d'abord lent et sinueux, comme l'indiquent les cent vingt ponts sur lesquels il faut le passer et repasser, devient justement en cet endroit impétueux et rapide, tout le pays étant là pro-fondément raviné par les nombreux torrents qui le sillonnent dans la saison des pluies. On sait que le Phase prend naissance dans les montagnes situées au-dessus de la Colchide et qu'il s'y grossit déjà des eaux de nombreuses sources ; qu'une fois dans la plaine il reçoit encore d'autres affluents, parmi lesquels on distingue le Glaucus et l'Hippus, et qu'ainsi accru et rendu navigable il va se jeter dans le Pont au-dessous d'une ville appelée elle-même Phasis, et près d'un grand lac ou étang. Tel est le premier pas-sage qui donne accès en Ibérie ; il part de la Colchide, comme on voit, et se trouve obstrué partout de rochers, de places fortes et de cours d'eau profondément encaissés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.5]] [5] Si, maintenant, l'on vient du nord, c'est-à-dire du pays des Nomades, on commence par gravir trois jours durant une montée très roide, à laquelle succède un col étroit suspendu en quelque sorte au-dessus du lit de l'Aragus, et qui, pour cette raison, ne peut être franchi en moins de quatre jours et autrement qu'en marchant un à un, sans compter qu'il se trouve fermé au bout par un mur ou retranchement inexpugnable. Le troisième passage mène d'Albanie en Ibérie : taillé dans le roc à son point de départ, il continue à travers les marais que forme l'Alazonius à sa descente du Caucase. D'Arménie, enfin, on peut entrer en Ibérie par le double défilé du Cyrus et de l'Aragus. On sait, en effet, que ces deux cours d'eau, avant de se réunir, passent respectivement au pied de villes fortes bâties sur des rochers distants l'un de l'autre de 16 stades environ, le Cyrus au pied d'Harmozicé et l'Aragus au pied de Seusamora. Ce dernier passage est le même que franchit Pompée pour entrer d'Arménie en Ibérie, le même aussi que suivit Canidius dans une expédition ultérieure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.3.6]] [6] C'est en quatre classes pareillement qu'est divisée la population de l'Ibérie. L'une de ces classes et la première [hiérarchiquement] a le privilège d'élire les rois dans son sein, ce qui se fait d'après l'ordre de proximité [par rapport au roi défunt] et aussi d'après l'âge, le nouveau roi devant [toujours] être le plus vieux des membres de sa famille, de même que le plus âgé après lui est de droit préposé à l'administration de la justice et au commandement des armées. La seconde classe est celle des prêtres, lesquels ont, indépendamment de leurs fonctions sacrées, la fonction spéciale de connaître des différends survenus avec les peuples voisins ; la troisième comprend les guerriers et les laboureurs ; et la quatrième les hommes du peuple, tous esclaves royaux et voués, comme tels, aux différents travaux que nécessite la vie matérielle. Ajoutons que les biens de chaque famille appartiennent en commun à tous ses membres, mais que le membre le plus âgé en a de droit l'administration et la surintendance. - Telles sont les moeurs et institutions des Ibères, tel est l'aspect du pays qu'ils habitent.

### **XI, 4 - L'Albanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

La population de l'Albanie, en revanche, a des habitudes plutôt pastorales, des habitudes, qui, sans aller jusqu'à la sauvagerie des Nomades, se rapprochent pourtant davantage des moeurs de ces peuples, ce qui laisse assez deviner qu'elle doit être médiocrement guerrière. Quant à l'Albanie elle-même, elle se trouve comprise entre l'Ibérie et la mer Caspienne, touchant à celle-ci par son côté oriental, et à la frontière d'Ibérie par son côté occidental. De ses deux autres côtés, il en est un, celui du nord, qui est défendu par la chaîne du Caucase (cette chaîne domine bien en réalité toute l'étendue des plaines de l'Albanie, mais elle prend le nom de monts Cérauniens dans le voisinage de la mer) ; l'autre, celui du midi, est formé dans toute sa longueur par la frontière même de l'Arménie, pays composé à la fois de vastes plaines et de cantons entièrement montagneux, comme voilà la Cambysène, située juste au point d'intersection de l'Arménie, de l'Ibérie et de l'Albanie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.2]] [2] Le Cyrus et les autres cours d'eau, ses affluents, en arrosant, comme ils font, l'Albanie, contribuent sans doute à lui donner le plus grand des biens, la fertilité de la terre ; en revanche, ils l'ont frustrée de la mer. Tout le limon, en effet, que le Cyrus dépose incessamment à son embouchure comble peu à peu l'intervalle qui séparait maintes petites îles de la terre ferme de manière à les y réunir un jour, et forme en même temps tout le long de la côte de dangereux bas-fonds dont la surface naturellement inégale est rendue plus inégale encore par l'effet du reflux. C'est à la même cause, dit-on, que le Cyrus doit de s'être partagé, dans son cours inférieur, en douze bouches, dont les unes sont déjà oblitérées, tandis que les autres, [d'accès facile en apparence,] sont complètement trompeuses et n'ont pas assez de profondeur pour qu'un vaisseau puisse y mouiller, si bien que d'un littoral de plus de 60 stades, qui semblerait devoir être facilement accessible, d'un côté, par la mer, et, de l'autre, par la voie de tant de cours d'eau, toute une partie est en fait absolument inabordable, les atterrissements ou dépôts de limon s'avançant jusqu'à 500 stades en mer et envasant du même coup toute la plage. Il est vrai que l'Araxe a son embouchure tout à côté des bouches du Cyrus, et que, comme il descend avec impétuosité des montagnes de l'Arménie, il parvient à frayer un libre passage à ses eaux à travers cette masse de limon accumulé, mais ce qu'il en pousse ainsi devant lui est au fur et à mesure remplacé par les alluvions du Cyrus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.3]] [3] Il peut bien se faire, au reste, qu'avec leurs habitudes et leur caractère les Albani n'aient nul besoin de la mer. Ce qui nous le ferait croire, c'est que ce peuple n'a même pas su tirer de la terre un parti convenable, et de quelle terre ? d'une terre qui produit tous les fruits voire les fruits les plus doux, tous les végétaux voire les arbres à feuillage persistant, et cela naturellement, sans exiger de l'homme aucun soin, fût-ce le plus léger. «Tout ici naît pour lui sans semailles, et sans labour» (*Od*. X, 109), c'est ce qu'attestent les Romains qui ont fait la guerre dans le pays et qui tous nous dépeignent les Albani vivant à la manière des Cyclopes de la Fable. Ils assurent, en effet, qu'ici en beaucoup d'endroits le sol ensemencé une fois donne deux et trois récoltes, que la première de ces récoltes ne rend pas moins de cinquante pour un et qu'il en est toujours ainsi sans qu'on ait jamais besoin de laisser reposer la terre, sans qu'on ait besoin non plus d'y ouvrir avec le fer de profonds sillons, une charrue toute en bois suffisant parfaitement. Il est de fait que, sillonnées comme elles sont de fleuves et d'autres cours d'eau, les plaines de l'Albanie se trouvent plus largement arrosées que celles de la Babylonie et de l'Egypte et qu'elles gardent toute l'année l'aspect de vertes prairies, fournissant par conséquent d'excellents pâturages, sans compter que l'air y est aussi plus pur. Pour ce qui est de la vigne, on ne l'y bêche jamais, on se borne à la tailler de cinq en cinq ans. Les jeunes ceps donnent déjà du fruit dès la fin de la seconde année ; les autres, ceux qui ont pris leur plein accroissement, sont d'un produit si abondant qu'on laisse toujours aux branches une bonne partie du raisin. La même vigueur s'observe chez le bétail, soit à l'état sauvage, soit à l'état domestique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.4]] [4] Enfin les hommes se font remarquer par leur beauté et leur haute taille. Ajoutons qu'ils sont francs, aussi peu marchands que possible, comme des gens qui la plupart du temps ne font pas usage de la monnaie, qui ne savent pas compter au-dessus de cent et se bornent à échanger leurs produits contre les marchandises venues du dehors ; apportant d'ailleurs à toutes les autres affaires de la vie la plus grande nonchalance ; n'ayant pas, par exemple, la notion d'un poids ou d'une mesure exacte ; bref, conduisant leurs guerres, leurs affaires, leurs cultures avec une imprévoyance complète. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient des troupes régulières, tant en infanterie qu'en cavalerie, et, non seulement des troupes armées à la légère, mais, comme les Arméniens, des*cataphracti*ou cavaliers bardés de fer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.5]] [5] Ils peuvent même mettre sur pied des forces plus considérables que les Ibères, et armer au besoin jusqu'à 60 000 hommes d'infanterie et 12 000 cavaliers, ce qui est le chiffre exact des forces opposées par eux naguère à l'armée de Pompée. De plus, en cas d'agression étrangère, ils reçoivent du secours des Nomades, ceux-ci faisant alors pour eux ce qu'eux-mêmes font pour les Ibères en pareille circonstance. Mais, hors ce cas unique, les Nomades ne cessent de harceler ces deux peuples au point de les empêcher de cultiver leurs terres. Les Albani ont pour armes offensives l'arc et le javelot et pour armes défensives la cuirasse et le bouclier ainsi que le casque ibérien fait de peau de bête. Il faut considérer comme appartenant encore à l'Albanie la Caspiané, province qui a dû, comme la mer Caspienne, emprunter son nom de la nation des Caspii, laquelle est aujourd'hui complétement éteinte. Quant au défilé qui conduit d'Ibérie en Albanie, il traverse toute la Cambysène, pays âpre et aride, et débouche au delà sur l'Alazonius. En Albanie, hommes et chiens ont au plus haut degré la passion de la chasse, rachetant par l'ardeur qu'ils apportent à cet exercice ce qui peut leur manquer du côté de l'art.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.6]] [6] Ici, comme en Ibérie, la classe d'où sortent les rois est la première en dignité. Aujourd'hui un seul roi gouverne tout le pays, mais il n'en était pas de même anciennement ; chaque tribu parlant une langue distincte avait son roi particulier. Or, on ne compte pas moins de vingt-six langues différentes parlées en Albanie, par suite de l'isolement dans lequel ces peuples ont toujours voulu vivre les uns par rapport aux autres. N'oublions pas de dire non plus, que le pays produit quelques reptiles d'espèces venimeuses, ainsi que des scorpions et des phalanges. On sait qu'il y a certaines phalanges dont la morsure a cet effet singulier que la victime meurt en riant et qu'il en est d'autres, au contraire, dont la morsure fait qu'on expire dans les larmes et les sanglots en appelant les parents et les amis qu'on a perdus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.7]] [7] Les principales divinités que les Albani adorent sont le Soleil, Jupiter et la Lune. Mais cette dernière est chez eux l'objet d'une vénération particulière. Elle a son temple tout près de la frontière d'Ibérie. Un grand prêtre, qui est après le roi le personnage le plus honoré du pays, est chargé de l'administration de la vaste et populeuse contrée qui dépend du temple et forme le territoire sacré en même temps que de la surveillance à exercer sur les hiérodules, lesquels comptent dans leurs rangs beaucoup d'enthousiastes et de prophètes. S'aperçoit-il en effet qu'un de ces hiérodules, sous le coup d'une possession plus complète, erre toujours seul dans les bois, le grand prêtre le fait enlever et charger des chaînes sacrées ; puis il le garde ainsi toute une année, ayant soin que sa nourriture soit la plus friande et la plus recherchée possible ; après quoi, le jour anniversaire de la fête de la déesse étant arrivé, il le fait oindre de parfums et conduire à l'autel pour y être immolé parmi les autres victimes. L'immolation a lieu de la façon suivante : un homme armé de la lance sacrée, instrument légal des sacrifices humains, sort de la foule et d'une main dès longtemps exercée perce le flanc du patient et lui enfonce le fer jusqu'au coeur. La victime tombe, de sa chute se tirent certains présages aussitôt publiés, puis le corps est porté en un lieu où tous viennent le toucher du pied pour se purifier à ce contact sacré.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.8]] [8] Les Albani ont un respect extrême pour les vieillards, et non pas seulement pour leurs vieux parents, mais pour les vieillards en général. En revanche, il leur est interdit, sous peine de sacrilége, de rien faire en l'honneur des morts, même de garder leur souvenir. Ils enterrent toutefois le défunt avec ses richesses, quittes à vivre eux-mêmes très misérables, faute de patrimoine. - Mais nous n'en dirons pas davantage au sujet des Albani.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.4.9]] [9] On prétend que, durant l'expédition des Argonautes en Colchide, Jason, accompagné du thessalien Arménus, aurait pénétré jusqu'à la mer Caspienne et traversé, non seulement l'Ibérie et l'Albanie, mais même une bonne partie de l'Arménie et de la Médie, comme l'attestent, du reste, les*Jasonium*et maint autre monument encore debout dans ces contrées. On ajoute qu'Arménus était origi-naire d'Arménium, ville située dans le voisinage du lac Boebéis entre Phères et Larisse ; qu'il établit une partie de ses compagnons à demeure dans l'Akilisène et dans la Syspiritide, cantons qui s'étendent jusqu'à la Calachané et à l'Adiabène, et qu'ainsi il est naturel de penser que c'est ce héros qui a donné son nom à l'Arménie.

### **XI, 5 - Le Caucase**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.1]] [1] Suivant certains historiens, la nation des Amazones, elle aussi, habite les montagnes situées au-dessus de l'Albanie. Il est vrai de dire que Théophane, qui [fait autorité] comme ayant accompagné Pompée dans toutes ses guerres et visité personnellement l'Albanie, place entre les Amazones et les Albani deux nations d'origine scythique, les Gèles et les Lèges, indiquant même le cours du Mermadalis comme ligne de démarcation entre les possessions de ce dernier peuple et celles des Amazones ; mais d'autres auteurs, et notamment Métrodore de Scepsis et Hypsicrate qui connaissaient aussi tout ce pays à merveille, assurent que les Amazones sont limitrophes des Gargaréens et occupent les dernières pentes du versant septentrional de la partie de la chaîne du Caucase connue sous le nom de monts Cérauniens. Ils ajoutent qu'elles vivent là habituellement seules, vaquant elles-mêmes aux travaux du labourage, aux plantations, au soin de leurs bestiaux, de leurs chevaux principalement, que les plus vaillantes d'entre elles aiment mieux cependant consacrer leur temps à la chasse et aux exercices guerriers ; mais qu'on leur brûle à toutes indistinctement la mamelle droite dans leur première enfance pour qu'elles puissent plus tard en toute circonstance, et surtout quand elles ont à lancer le javelot, se servir plus librement de leur bras droit ; qu'indépendamment du javelot elles ont pour armes [offensives] l'arc, le sagaris et le pelté ou bouclier rond et pour armes [défensives] des casques, des manteaux, des baudriers faits avec la peau des bêtes fauves qu'elles ont tuées ; qu'il y a, du reste, deux mois de l'année, les deux mois de printemps, qui font exception à leur vie solitaire, vu qu'elles se transportent alors sur le sommet de la montagne qui sépare leur territoire de celui des Gargaréens et où les Gargaréens, en vertu d'une ancienne convention, sont tenus de se rendre aussi pour célébrer en grande pompe un sacrifice commun et pour s'unir ensuite à elles charnellement, mais à l'unique fin de procréer des enfants, ce qui fait que l'acte s'accomplit sans choix, dans l'obscurité et au hasard des accouplements et qu'aussitôt qu'ils les ont rendues grosses les Gargaréens les renvoient ; que des fruits nés de ces unions les Amazones ne gardent avec elles que les filles, tandis que les enfants mâles, sans exception, sont portés aux Gargaréens pour être élevés parmi eux ; mais qu'il n'est aucun Gargaréen qui n'admette avec empressement dans sa maison un enfant dont il peut se croire le père, vu la nature mystérieuse de l'union à laquelle cet enfant doit la vie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.2]] [2] Le Mermodas qui se précipite du haut des montagnes à la manière d'un torrent traverse le territoire des Amazones et toute la Sirakène, ainsi que les déserts intermédiaires, pour aller se jeter dans le Moeotis. Quant aux Gargaréens, si l'on en croit la tradition, ils seraient partis de Thémiscyre en compagnie des Amazones remontant avec elles [depuis la côte de l'Euxin] jusque dans la contrée que nous décrivons actuellement, mais ils n'auraient pas tardé à se séparer d'elles et leur auraient même fait la guerre avec l'aide de Thraces et d'Eubéens que leurs courses aventureuses avaient amenés de ce côté ; seulement, cette guerre n'aurait pas eu de suite et se serait bientôt terminée par un traité conclu aux conditions que nous avons marquées plus haut, de telle sorte que les deux nations n'auraient plus eu de commerce ensemble qu'en vue d'avoir des enfants, vivant à part cela dans une complète indépendance l'une de l'autre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.3]] [3] L'Histoire, au reste, en ce qui concerne les Amazones, offre quelque chose de singulier : tandis qu'en général les historiens se montrent soigneux de bien séparer ce qui est du domaine de la Fable (et par là ils entendent toute tradition par trop ancienne, toute tradition mensongère et merveilleuse) de ce qui appartient à l'Histoire, l'Histoire devant pour toutes les époques, anciennes ou récentes, chercher uniquement le vrai sans jamais admettre le merveilleux, si ce n'est dans des cas fort rares, en ce qui concerne les Amazones, toutes les histoires, aussi bien celles d'à présent que celles du temps jadis, ne nous offrent que récits merveilleux, traditions absurdes et invraisemblables. Qui pourra jamais croire, en effet, que des femmes seules, sans hommes, aient jamais pu se perpétuer à l'état d'armée, de cité ou de nation, et non seulement se perpétuer, mais s'engager dans des expéditions en règle contre les nations étrangères, arriver ainsi de conquête en conquête à s'emparer du pays connu aujourd'hui sous le nom d'Ionie et franchir qui plus est la mer pour porter toutes leurs forces jusqu'en Attique ? Autant vaudrait prétendre que les hommes de ce temps-là étaient des femmes et les femmes des hommes. N'est-ce pas là cependant ce que nos plus récents historiens nous disent des Amazones ? Et ce qui rend la chose encore plus singulière c'est que les plus anciennes traditions relatives aux Amazones sont encore moins inadmissibles que tout ce qu'il a plu à nos modernes historiens de débiter à leur sujet.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.4]] [4] A la rigueur en effet on peut admettre que certaines villes, telles qu'Ephèse, Smyrne, Cymé et Myriné, aient dû leur origine et leur nom à des Amazones dont les tombeaux sont encore debout et dont tel autre monument nous rappelle encore le souvenir ; on peut à la rigueur admettre que, comme le marquent toutes ces anciennes traditions, les Amazones aient eu pour demeure primitive Thémiscyre avec les plaines du Thermodon et les montagnes environnantes et que plus tard elles en aient été expulsées par la force des armes. Sur leur demeure actuelle, en revanche, nous n'avons que de rares témoignages, que des allégations sans preuves et sans vraisemblance. Nous ne sommes pas mieux renseignés non plus au sujet de Thalestrie, cette prétendue reine des Amazones, venue, dit-on, en Hyrcanie pour s'unir d'amour à Alexandre et dans l'unique espoir d'avoir un fils du héros, sans compter que rien n'est moins sûr que le fait en lui-même. Parmi les nombreux historiens d'Alexandre ceux qui se piquent le plus d'exactitude se sont bien gardés d'en parler, on n'en trouve pas trace non plus dans les documents officiels, enfin les historiens qui le rapportent sont loin de s'accorder entre eux. Ajoutons que Clitarque nous montre Thalestrie partant pour aller joindre Alexandre, des Pyles Caspiennes et des bords du Thermolon, quand il est notoire que la Caspie et le Thermodon sont séparés par un intervalle de plus de 6000 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.5]] [5] Au surplus, s'accordassent-ils de tout point, les auteurs de ces relations écrites pour glorifier Alexandre [ne mériteraient encore aucune confiance,] puisqu'il est notoire qu'ils avaient bien moins à coeur de se montrer historiens véridiques que flatteurs ingénieux. N'est-ce pas en effet une pure flatterie que d'avoir transporté le Caucase des confins de la Colchide et des rivages de l'Euxin dans le voisinage de la mer Orientale là où s'élèvent les montagnes de l'Inde ? Certes ils n'ignoraient pas que c'est à la chaîne de montagnes située près de la Colchide et de l'Euxin et distante de l'Inde par conséquent de plus de 30 000 stades que les Grecs avaient donné le nom de Caucase, les Grecs n'ayant même fait de cette chaîne le théâtre du mythe de Prométhée et de son long supplice, que parce qu'ils ne connaissaient pas alors de contrée plus reculée vers l'E. (et en effet les expéditions de Bacchus et d'Hercule dans l'Inde doivent appartenir à une mythologie plus récente, puisqu'Hercule est censé n'avoir délivré Prométhée de ses chaînes qu'après trois mille ans) ; ils n'ignoraient pas non plus qu'au fond pour Alexandre la gloire était plus grande d'avoir conquis l'Asie jusqu'aux montagnes de l'Inde que de s'être avancé seulement jusqu'au fond de l'Euxin et au pied du Caucase ; mais la grande célébrité du Caucase l'emporta apparemment à leurs yeux, et, considérant d'autre part que l'expédition des Argonautes réputée jusque-là l'expédition la plus lointaine s'était arrêtée au pied du Caucase même et que tous les mythographes nous représentent Prométhée enchaîné aux extrémités de la terre sur la plus haute cime du Caucase, ils crurent faire une chose agréable au conquérant en transportant ce nom fameux aux montagnes de l'Inde.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.6]] [6] Les parties les plus hautes du Caucase, du Caucase proprement dit, se trouvent sur son versant méridional, du côté de l'Albanie, de l'Ibérie, de la Colchide et de l'Héniokhie. Les peuples qui les occupent sont les mêmes qui, avons-nous dit, fréquentent le marché de Dioscurias, où le besoin de se procurer du sel est surtout ce qui les attire. Dans le nombre il en est qui habitent les sommets mêmes, d'autres qui vivent retirés et comme parqués dans d'étroits vallons, s'y nourrissant surtout de venaison, de fruits sauvages et de lait. Les hautes cimes du Caucase, l'hiver, demeurent inaccessibles ; mais, quand vient l'été, ces montagnards en font l'ascension ; ils chaussent à cet effet, en vue des neiges et de la glace qu'ils y rencontrent, des espèces de sandales de cuir de boeuf non tanné, garnies de pointes et larges comme des peaux de tambours. Quant à la descente, voici comment ils l'opèrent : ils s'assoient sur une peau de bête, leurs bagages à côté d'eux, et se laissent glisser jusqu'en bas, ce qui est aussi le procédé habituel employé dans la Médie Atropatie et dans le mont Masius en Arménie. Ils se servent pourtant aussi quelquefois de disques de bois garnis de pointes qu'ils adaptent aux semelles de leurs chaussures.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.7]] [7] Si, maintenant, des hautes cimes que nous venons de décrire, nous redescendons vers les parties basses de la chaîne, nous observons, quoiqu'étant de fait sous un climat plus septentrional puisque nous touchons là déjà aux plaines des Sirakes, que la température s'est sensiblement radoucie. Il s'y trouve bien encore quelques peuplades qui, à cause du froid, en sont réduites à n'habiter que des espèces de terriers, comme les Troglodytes ; mais chez ces tribus-là même il y a déjà abondance de grains. Puis aux populations troglodytes en succèdent d'autres qui portent les noms [significatifs] de Chamaecètes et de Polyphages ; et, quant aux Isadices, qui suivent, ils habitent de vrais villages et peuvent cultiver la terre, grâce à cette circonstance que leur pays n'est pas tout à fait exposé au nord.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.5.8]] [8] En revanche, les peuples qui font suite à ceux-ci dans l'espace compris entre le Palus Maeotis et la mer Caspienne mènent déjà la vie nomade : ce sont, d'une part, les Nabiani et les Panxani, et, d'autre part, les premières tribus Sirakes et Aorses, sorte d'avant-garde formée apparemment de guerriers qui, s'étant enfuis de chez les [Aorses] supérieurs, se seront portés plus vers le nord. Abéacos, qui régnait sur ces tribus Sirakes dans le temps où Pharnace était roi du Bosphore, pouvait armer 20 000 cavaliers, et Spadinès, roi de ces Aorses [du Nord], pouvait en équiper jusqu'à 80 000 . Quant aux Aorses supérieurs, ils disposaient naturellement de forces encore plus considérables, car leur territoire était plus étendu et ils dominaient en outre sur la plus grande partie du littoral occupé naguère par les Caspii, ce qui leur avait même permis de monopoliser le transport à dos de chameaux des marchandises de l'Inde et de la Babylonie expédiées par la voie de l'Arménie et de la Médie, monopole qui les avait tellement enrichis, qu'ils portaient tous de l'or sur leurs vêtements. Les Aorses [du Nord] habitent, eux, le long du Tanaïs, et les Sirakes, leurs voisins, le long de l'Achardéus, fleuve qui descend du Caucase pour aller se jeter aussi dans le Palus Maeotis.

### **XI, 6 - La mer Caspienne**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.6.1]] [1] La seconde section [de l'Asie septentrionale] commence à partir de la mer Caspienne, là où finissait, on s'en souvient, la première. Cette mer est désignée quelquefois aussi sous le nom de mer Hyrcanienne. Parlons d'abord de ce qui la concerne et des nations qui l'avoisinent. A voir comme elle s'avance depuis l'Océan dans la direction du midi, on peut dire que la Caspienne forme proprement un golfe. Assez étroite à son entrée, elle va toujours s'évasant à mesure qu'elle pénètre plus avant dans l'intérieur, et se trouve avoir ainsi vers le fond sa plus grande largeur, 5000 stades environ, ce qui paraît être aussi à très peu de chose près la longueur du trajet entre l'entrée et le fond dudit golfe, bien que cette entrée touche en quelque sorte à la limite de la zone inhabitée. Eratosthène décrivant ce que les Grecs connaissaient du périple de cette mer, compte 5400 stades pour la partie de ses côtes qui borde l'Albanie et le pays des Cadusii ; 4800 stades pour celle qui baigne les possessions des Anariakes, des Mardes et des Hyrcani jusqu'à l'embouchure du fleuve Oxus ; et enfin 2400 stades depuis cette embouchure jusqu'à celle de l'Iaxarte. Mais il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre, notamment en ce qui concerne les distances, les indications des auteurs relatives à cette seconde section de l'Asie composée de pays tous si prodigieusement éloignés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.6.2]] [2] Quand on entre dans la mer Caspienne, les peuples qu'on a à sa droite sont ceux des peuples Scythes qui viennent immédiatement après les derniers peuples de l'Europe et ceux d'entre les Sarmates dont nous avons parlé précédemment comme étant compris entre le Tanaïs et la mer Caspienne et comme menant de préférence la vie nomade.  
  
Les peuples qu'on a à sa gauche sont les Scythes Orientaux qui vivent eux aussi de la vie nomade et qui s'étendent jusqu'aux rivages de la mer Orientale et aux frontières de l'Inde. Les historiens grecs ont dès longtemps compris tous ces peuples du Nord sous la dénomination générale de Scythes et de Celte-Scythes ; mais plus anciennement encore on distinguait par les noms d'Hyperboréens, de Sauromates et d'Arimaspes les peuples qui habitaient au-dessus de l'Euxin, de l'Ister et de l'Adriatique, et par le double nom de Saces et de Massagètes ceux d'au delà de la mer Caspienne, sans avoir toutefois rien de positif à énoncer sur ces derniers peuples ; car, si toutes les histoires faisaient mention d'une guerre de Cyrus contre les Massagètes, aucune d'elles ne donnait de cet événement une relation exacte et il faut bien convenir que l'histoire ancienne de la Perse, de la Médie et de la Syrie n'offrait guère plus de certitude, vu l'extrême crédulité de ces premiers historiens et leur grand amour du merveilleux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.6.3]] [3] Frappés du succès des mythographes de profession, ils s'étaient figuré que, pour rendre leurs propres compositions aussi agréables, ils n'avaient, en conservant la formé historique, qu'à raconter des choses qu'ils n'avaient ni vues ni entendues ni recueillies de la bouche de personnes ayant vu et entendu elles-mêmes, et que leur seul but devait être l'agrément du style et le merveilleux du récit. Et le fait est qu'il serait souvent plus facile d'ajouter foi aux fictions d'Hésiode et d'Homère char tant les exploits des héros, voire même aux fictions des poètes tragiques qu'aux [prétendus récits historiques] de Ctésias, d'Hérodote, d'Hellanicus et de tel autre logographe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.6.4]] [4] Il n'est guère plus facile de croire à ce que nous disent [des mêmes pays] la plupart des historiens d'Alexandre, car il est évident que ceux-ci ont profité pour mieux mentir et de la gloire du héros macédonien et de l'énorme distance qui nous sépare des extrémités de l'Asie dernière limite de ses conquêtes. Mais le moyen de vérifier ce qui est loin ! En revanche l'extension des empires romain et parthe nous en a plus appris sur ces contrées lointaines que tout ce qui en avait été publié précédemment, car les écrivains qui ont traité de ces événements récents se trouvent avoir décrit avec plus d'exactitude que leurs prédécesseurs les lieux qui en avaient été le théâtre et les peuples qui y avaient été mêlés, pour avoir apparemment plus observé par eux-mêmes.

### **XI, 7 - L'Hyrcanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.7.1]] [1] Les populations nomades qui bordent la mer Caspienne tout de suite à gauche de l'entrée sont connues aujourd'hui sous le nom de Daae, ou mieux sous celui de Dam-Parni, vu qu'à la dénomination générale on ajoute habituellement cette désignation particulière. Le territoire de ces populations est séparé de l'Hyrcanie par un vaste désert intermédiaire ; puis, immédiatement après ce désert, commence l'Hyrcanie. C'est à la hauteur de cette contrée que la Caspienne devient proprement une mer, aspect qu'elle conserve jusqu'au pied des montagnes de Médie et d'Arménie. Car ces montagnes qui, dans leurs parties basses, se creusent en manière de croissant, viennent finir en quelque sorte au bord de la mer et forment bien réellement le fond du golfe Caspien. On trouve là échelonnées, à partir de la mer et en remontant jusqu'au sommet, différentes populations : d'abord, dans des limites assez resserrées, quelques tribus albaniennes et arméniennes, puis, sur un espace beaucoup plus étendu, les Gèles, les Cadusii les Amardes, les [Cyrtii], les Anariakes et mainte autre tribu que la nature des lieux âpre et stérile a réduite à vivre de brigandage et à délaisser les travaux de l'agriculture pour les habitudes guerrières. Toutefois, ce sont les Cadusii qui occupent la plus grande partie de cette côte montagneuse : leur territoire peut avoir 5000 stades [de longueur], c'est du moins ce que dit Patrocle, qui estime en même temps que l'étendue de la mer Caspienne ne diffère pas sensiblement de celle du Pont-Euxin. Mais, dans tout le territoire des Cadusii, le sol est particulièrement pauvre et aride.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.7.2]] [2] Par opposition, l'Hyrcanie est une contrée aussi riche que spacieuse, composée pour la plus grande partie de plaines, et qui se trouve parsemée pour ainsi dire de très grandes villes, telles que Talabroca, Saramiané (ou, comme on l'appelle aussi, Cartan) et Tapé, résidence royale située, dit-on, à une faible distance de la côte, à 14[10] stades des Pyles Caspiennes. On peut juger aux indices suivants de la fertilité exceptionnelle de l'Hyrcanie : un seul pied de vigne y donne un métrète de vin ; un seul figuier 60 médimnes de figues ; le grain tombé des épis suffit à y faire lever une moisson nouvelle ; les arbres y servent de ruches aux abeilles et laissent le miel dégoutter de leurs feuilles, ce qui, du reste, s'observe aussi en Médie dans le canton de Matiané et en Arménie dans ceux de Sacasène et d'Araxène. Et pourtant on n'a point encore tiré tout le parti qu'on aurait pu de ce beau pays, non plus que de la mer qui porte son nom et qui demeure inexplorée et improductive, bien qu'il s'y trouve, à ce que certains auteurs assurent, des îles parfaitement habitables et riches en terrains aurifères. La cause en est que, dès le principe, l'Iyrcanie a toujours été au pouvoir des Barbares, des Mèdes d'abord, puis des Perses et en dernier lieu des Parthes, pires encore que les autres s'il est possible, et qu'en outre elle est environnée uniquement de brigands, de Nomades et d'affreuses solitudes. Il est vrai de dire que les Macédoniens l'ont possédée quelque temps, mais ils étaient, comme on sait, engagés dans des guerres continuelles et ne pouvaient à cause de cela surveiller les provinces lointaines de leur empire. - Aristobule s'étonne que l'Hyrcanie, pays très boisé, et qui produit des chênes en quantité, manque absolument de sapins et de pins, et en général d'arbres résineux, desquels abondent, au contraire, dans les forêts de l'Inde. - A la rigueur on peut considérer la Nésée elle-même comme une dépendance de l'Hyrcanie. Toutefois quelques auteurs font de cette province un état séparé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.7.3]] [3] A ses autres avantages l'Hyrcanie joint celui d'être sillonnée de grands fleuves : et, en effet, l'Ochus et l'Oxus la traversent tout entière dans leur cours inférieur avant d'aller se jeter dans la mer Caspienne. L'Ochus arrose également la Nésée ; mais, suivant certains auteurs, il ne faudrait voir dans ce cours d'eau qu'un affluent de l'Oxus. Quant à l'Oxus, Aristobule dit n'avoir pas vu de plus grand fleuve dans toute l'Asie, à l'exception des fleuves de l'Inde. Il ajoute (ce qu'Eratosthène, du reste, rapporte aussi, mais sur la foi de Patrocle), il ajoute que ce fleuve est aisément navigable et qu'il sert à transporter une bonne partie des marchandises de l'Inde jusqu'à la mer Hyrcanienne, par laquelle ces marchandises gagnent en peu de temps la côte d'Albanie, pour remonter ensuite le Cyrus, atteindra le versant opposé et redescendre alors jusqu'à l'Euxin. C'est à peine si les Anciens font mention de l'Ochus ; en revanche, Apollodore, l'auteur des*Parthiques*, le nomme à tout instant comme étant le cours d'eau le plus voisin du pays des Parthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.7.4]] [4] Le désir de flatter l'ambition d'Alexandre a fait imaginer plus d'un mensonge sur la mer Hyrcanienne [comme sur le Caucase]. Ainsi, bien qu'il fût universellement admis que le cours du Tanaïs est ce qui sépare l'Europe de l'Asie et que tout l'espace compris entre la mer Hyrcanienne et le Tanaïs (espace qui forme une portion notable de l'Asie) était resté en dehors des conquêtes des Macédoniens, on résolut de biaiser et de faire en sorte que, nominalement du moins, Alexandre parût régner sur cette contrée lointaine comme il régnait en réalité sur le reste de l'Asie. On prétendit alors que le Palus-Maeotis où se jette le Tanaïs ne faisait qu'un avec la mer Caspienne ou Hyrcanienne, qu'on affecta d'appeler aussi du nom de lac, en même temps qu'on affirmait que les deux bassins communiquent par des conduits souterrains et se trouvent ainsi dépendre étroitement l'un de l'autre. L'historien Polyclite essaya même de démontrer l'une et l'autre proposition, alléguant pour prouver que la Caspienne n'est qu'un lac qu'elle nourrit des serpents et que ses eaux sont peu salées, et pour prouver qu'elle n'est autre que le Maeotis lui-même s'appuyant sur ce fait qu'elle compte le Tanaïs au nombre de ses tributaires. Or, on savait que des mêmes montagnes de l'Inde où prennent leurs sources l'Ochus, l'Oxus et plusieurs autres fleuves encore, descend aussi l'Iaxarte, qui va se jeter comme eux (plus au N. seulement) dans la mer Caspienne : on s'empressa donc de transporter le nom de Tanaïs au fleuve Iaxarte, et, pour achever de démontrer son identité avec le Tanaïs de Polyclite, on fit remarquer que le sapin croît dans tout le pays situé à droite de ce fleuve et que les Scythes qui habitent de ce côté n'emploient même jamais d'autre bois pour leurs flèches, et de cette circonstance on voulut conclure que toute la contrée à droite de l'Iaxarte appartenait à l'Europe et non à l'Asie, le sapin, suivant ces mêmes auteurs, ne croissant ni dans la Haute-Asie, ni dans l'Asie-Orientale. Malheureusement Eratosthène affirme qu'il y a des forêts de sapins jusque dans l'Inde et que c'est avec du bois de sapin uniquement qu'Alexandre construisit sa flotte. Eratosthène, comme on sait, relève et réfute [dans ses*Mémoires*] beaucoup d'autres mensonges de ce genre, mais nous croyons, nous, en avoir dit assez sur ce sujet.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.7.5]] [5] Quant aux réelles merveilles dont la nature, au dire d'Eudoxe et d'autres historiens, s'est plu à enrichir l'Hyrcanie, le détail suivant pourra du moins en donner l'idée. Dans certains endroits, la mer Hyrcanienne est bordée de hautes falaises, creusées par-dessous en forme de grottes et s'avançant de manière à laisser entre leur pied et la mer une plage unie et basse ; or, les fleuves qui tombent dans la mer du haut de ces escarpements acquièrent une extrême rapidité en approchant du bord des falaises et lancent pour ainsi dire leurs eaux par-dessus la plage, laquelle demeure intacte au point qu'un corps d'armée tout entier pourrait y passer à pied sec, protégé même par la cascade comme par une voûte. Les gens du pays descendent souvent en ce lieu pour y célébrer un banquet, un sacrifice ou simplement pour s'y reposer, les uns, à l'ombre, sous les falaises, les autres, au soleil sous la cascade, chacun s'amusant là à sa guise et jouissant à la fois de la perspective d'une mer immense qui se prolonge à droite et à gauche du spectateur et de la vue [plus rapprochée] de ce rivage, entretenu toujours aussi vert et aussi fleuri par la perpétuelle humidité qui y règne.

### **XI, 8 - Le pays des Saces**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.1]] [1] Si de la mer Hyrcanienne on s'avance à présent dans la direction de l'E., on se trouve avoir à droite une chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer de l'Inde. C'est la même chaîne, à laquelle les Grecs ont donné la dénomination [générale] de Taurus et qui se prolonge sans interruption de l'O à l'E. à partir de la Pamphylie et de la Cilicie, mais en prenant successivement différents noms. Le long du versant septentrional de cette chaîne on rencontre d'abord, ainsi que nous l'avons déjà dit, les Gèles, les Cadusii et les Amardes, puis quelques peuples hyrcaniens, suivis des trois grandes nations parthyaeenne, margiane et arienne ; après quoi, en continuant à s'avancer vers l'E. et dans la direction de l'Ochus, on atteint le désert que le cours du Sarnius sépare de l'Hyrcanie. La partie de la chaîne qui s'étend depuis l'Arménie jusqu'ici ou peu s'en faut est connue sous le nom de Parachoathras. Quant à la distance, elle mesure depuis la mer Hyrcanienne jusqu'au pays des Arii 6000 stades environ. Au delà, maintenant, se trouve la Bactriane ; puis, après la Bactriane, la Sogdiane ; et finalement le territoire des Scythes nomades. Les Macédoniens avaient appelé du nom de Caucase tout le prolongement correspondant de la chaîne de montagnes à partir de l'Arie, mais, chez les Barbares, l'usagea prévalu de désigner par des noms différents, tels que monts [Saphries], monts Paropamises, monts [O]ttorocorrées, monts Emodes, mont Imatis et autres semblables, chaque partie de cette longue chaîne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.2]] [2] Les pays que nous venons d'énumérer sont bordés à gauche par les possessions des peuples scythes et des peuples nomades, lesquelles forment à proprement parler tout le côté septentrional de l'Asie. Les premiers peuples scythes à partir de la mer Caspienne sont généralement compris sous le nom de Dam, mais on désigne plus volontiers sous les noms de Massagètes et de Saces ceux qui habitent à l'E. des Daae ; quant aux autres, l'usage est de les envelopper dans la dénomination commune de Scythes, bien qu'on sache que chacun d'eux a un nom particulier. Cela tient à ce qu'ils ont tous les mêmes habitudes, j'entends les habitudes de la vie nomade. Quelques-uns pourtant ont su se faire une certaine célébrité, ce sont ceux qui ont enlevé naguère aux Grecs la Bactriane, à savoir les Asii, les [Pasiaci], les Tochari et les Sacaraules, tous peuples venus de l'autre côté de l'Iaxarte, c'est-à-dire, de la rive qui fait face aux possessions [actuelles] des Saces et à la Sogdiane, et qui se trouvait alors occupée par les Saces eux-mêmes. Un petit nombre de tribus, parmi les Scythes Daae, ont su également acquérir quelque renom, ce sont les Aparni, les Xanthi et les Pissuri. De ces trois tribus, la première se trouve être aussi par le fait la plus rapprochée de l'Hyrcanie et de la mer Hyrcanienne ; quant aux deux autres, elles s'étendent assez loin vers l'E. pour ne s'arrêter que là où le pays commence à courir parallèlement à l'Arie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.3]] [3] Il existe, à la vérité, entre le territoire de ces peuples, l'Hyrcanie et la Parthyène, un désert immense et entièrement dépourvu d'eau ; mais de tout temps les Scythes nomades ont assez aisément franchi cet obstacle en forçant leur marche ordinaire de manière à se jeter, suivant leur bon plaisir, soit sur l'Hyrcanie et la Nésée, soit sur les plaines de la Parthyène. De tout temps aussi, les populations de ces pays se sont empressées de leur promettre le tribut, lequel consistait à les laisser venir à époques fixes faire des incursions sur leurs terres pour y enlever tout le butin qu'ils voudraient. Seulement, comme ceux-ci ne respectaient guère le traité et qu'ils multipliaient leurs courses plus que de raison, il arriva souvent qu'une guerre en règle éclata, mais pour aboutir bientôt à d'autres traités précurseurs eux-mêmes d'autres guerres. Du reste, ce genre de vie est celui de toutes les nations nomades : toutes, elles ont pour habitude d'attaquer incessamment leurs voisins, quittes à traiter au moment même avec ceux qu'elles ont attaqués.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.4]] [4] A le bien prendre pourtant, les incursions des Saces soit sur les terres de leurs voisins soit dans des pays plus éloignés, rappelleraient plutôt les grandes migrations des Cimmériens et des Trères : ils ont en effet conquis et occupé toute la Bactriane, pris possession également du canton le plus fertile de l'Arménie (lequel même a retenu en souvenir de leur occupation le nom de Sacasène) et se sont avancés jusqu'à la Cappadoce, voire jusqu'à la partie qui avoisine l'Euxin et qu'on nomme aujourd'hui la*Cappadoce Pontique*. Mais ils furent surpris à leur tour la nuit au milieu d'une de ces grandes réjouissances qui suivent chez eux le partage du butin et exterminés jusqu'au dernier par les généraux perses qui commandaient alors dans cette province. La plaine en cet endroit était dominée par un énorme rocher, les vainqueurs entassèrent tout autour des masses de terre de manière à former une butte arrondie, puis ils élevèrent sur cette base un mur d'enceinte et un temple dédié à Anaïtis, ainsi qu'à Oman et à Anadate, divinités persiques toujours associées au culte d'Anaïtis, et instituèrent finalement, pour être célébrée chaque année, la fête religieuse des Sacées, que les habitants de Zéla (tel est le nom de cette localité) observent aujourd'hui encore. Zéla n'a été longtemps qu'une toute petite ville, peuplée surtout de hiépodules, mais Pompée en fit une grande cité en lui annexant un territoire considérable dont les habitants durent venir se fixer dans ses murs. Pompée avait voulu, on le sait, après la ruine de Mithridate, créer [dans le Pont] quelques grands centres de population : Zéla fut du nombre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.5]] [5] Telle est l'origine, que certains auteurs attribuent aux [Sacées], mais il en est d'autres qui [font honneur de cette institution à Cyrus]. Ils racontent qu'ayant entrepris une expédition contre les Saces Cyrus fut vaincu dans un premier combat et réduit à fuir ; qu'il se replia sur une position où il avait laissé des magasins remplis de provisions de toute nature et de vin surtout, y fit reposer un peu son armée puis décampa le soir avec la précipitation du général qui fuit, sans permettre qu'on pliât les tentes et qu'on emportât rien ; mais que, quand il crut s'être assez éloigné pour la réussite de son projet, il s'arrêta. Les Saces qui le poursuivaient, trouvant ce camp abandonné et rempli de tout ce qu'il fallait pour faire bonne chère, se laissèrent aller sans mesure à leur gourmandise, et, quand Cyrus, qui était revenu sur ses pas, rentra dans le camp, ils étaient tous ivres-morts et abrutis ; les uns furent frappés en plein engourdissement, en plein sommeil, les autres surpris au milieu de leurs danses et de leurs bacchanales se virent envelopper sans pouvoir se défendre par des bataillons armés et furent presque tous massacrés. Or Cyrus, suivant la tradition, se serait persuadé que cet événement ne pouvait être qu'une faveur divine et sous le nom de*Fête des Sacées*il aurait consacré cet heureux jour à la grande déesse des Perses. Le fait est que, partout où il y a un temple d'Anaïtis, l'usage veut qu'on célèbre aussi les Sacées, sorte d'orgie qui dure un jour et une nuit et pendant laquelle les hommes et les femmes, tous vêtus à la mode des Scythes, se réunissent et boivent à l'envi, les hommes se provoquant entre eux par des paroles mordantes et excitant qui plus est les femmes à imiter leurs exploits bachiques.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.6]] [6] Les Massagètes, eux, déployèrent une grande valeur dans leur guerre contre Cyrus. Mais beaucoup d'auteurs ont parlé de cette guerres et c'est chez eux qu'il faut en chercher les détails. En revanche, nous croyons devoir consigner ici les particularités suivantes relatives au même peuple. Les Massagètes habitent, les uns dans la montagne, et les autres dans la plaine ; d'autres aussi habitent les marais que forment les différents cours d'eau [qui arrosent leur pays], d'autres enfin ont pour demeure les îles situées au milieu de ces marais. On dit que c'est surtout à l'Araxe que le pays des Massagètes doit d'être ainsi détrempé et inondé, ce fleuve s'y divisant en plusieurs bras, dont un seul du reste débouche dans le golfe Hyrcanien, tandis que les autres vont se jeter dans l'autre mer, c'est-à-dire dans la mer Boréale. Les Massagètes croient à l'existence d'un Dieu unique, le Soleil, et ils l'honorent en lui immolant des chevaux. Ils n'épousent tous qu'une seule femme, mais ils usent sans scrupule des femmes des autres, et cela ostensiblement, l'homme qui a commerce avec la femme d'autrui ayant soin, au préalable, de suspendre son carquois au chariot de cette femme pour rendre la chose aussi publique que possible. La mort réputée la plus enviable parmi eux, c'est d'être, au terme de la vieillesse, haché menu avec d'autres viandes et mangé par les siens ; mais tout homme qui est mort de maladie est censé un impie, qui n'est bon qu'à servir de proie aux bêtes féroces. Aussi exercés à combattre à pied qu'à cheval, les Massagètes se servent d'arcs, de sabres courts, de cuirasses et de haches d'airain à deux tranchants ; ils portent dans les combats des ceinturons en or et des diadèmes de même métal. Les freins et les plastrons de leurs chevaux sont également d'or massif. Il n'y a pas de mines d'argent chez eux et les mines de fer y sont rares ; en revanche ils ont du cuivre et de l'or en abondance.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.7]] [7] Les Massagètes des îles n'ayant point de grains vivent de racines et de fruits sauvages. Faute de bêtes à laine, ils tissent leurs vêtements avec l'écorce des arbres. Leur boisson habituelle consiste en une espèce de liqueur qu'ils expriment des fruits des arbres en les écrasant. Les Massagètes des marais sont ichthyophages et ils n'ont pour se vêtir que la peau des phoques qui remontent le cours des fleuves depuis leur embouchure. Comme les Massagètes des îles, ceux des montagnes se nourrissent de fruits sauvages ; comme eux aussi ils ne possèdent que peu de bétail, de sorte qu'ils n'en abattent jamais, réservant tout celui qu'ils ont en vue de la laine et du lait qu'il peut leur fournir. A l'aide des sucs de certaines plantes ils appliquent sur leurs vêtements des dessins, dont les couleurs ont une fraîcheur et un éclat qui s'effacent difficilement. Enfin les Massagètes de la plaine, bien que la terre ne leur fasse pas défaut, dédaignent l'agriculture et aiment mieux vivre de la chair et du lait de leurs troupeaux, ainsi que du produit de leur pêche, et cela à la façon des Nomades et des Scythes ; car il n'y a en réalité qu'un seul et même genre de vie pour tous les peuples de ces contrées et c'est celui que j'ai eu souvent déjà l'occasion de décrire. J'ajoute que chez tous les sépultures se ressemblent, que leurs moeurs sont partout identiques et qu'en somme toutes leurs habitudes accusent un esprit indépendant, mais grossier, sauvage et belliqueux, joint, il faut bien le dire, à une grande droiture dans les transactions et à une ignorance complète des fraudes propres aux nations commerçantes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.8]] [8] A la nation des Massagètes et des Saces se rattachent aussi les [Augasii] et les Chorasmii. C'est chez ce dernier peuple qu'après s'être vu chasser de la Bactriane et de la Sogdiane Spitamène avait cherché un refuge, Spitamène, l'un de ces satrapes perses, qui, à l'exemple de Bessus, cherchèrent à se soustraire à la domination d'Alexandre. Arsace, fuyant devant la colère de Séleucus Callinicus, trouva de même par la suite un asile dans le pays des Apasiakes. Eratosthène prétend que le territoire des [Sacaraules] et des Massagètes, lequel longe l'Oxus, forme la bordure occidentale de la Bactriane ; que celui des Saces et des Sogdiens s'étend d'un bout à l'autre parallèlement à la frontière de l'Inde ; que la Bactriane, au contraire, bordée comme elle est dans presque toute sa longueur par le Paropamisus, ne touche à cette frontière que sur une faible étendue. Eratosthène ajoute que le cours de l'Iaxarte forme la séparation entre les Saces et les Sogdiens, et le cours de l'Oxus la séparation entre les Sogdiens et les Bactriens ; que les Tapyres habitent entre les Hyrcani et les Arii ; qu'après les Hyrcani différents peuples sont rangés autour de la mer Caspienne, à savoir, d'un côté, les Amardes, les Anariakes, les Cadusii, les Albani, les Caspii, les Vitii, et d'autres encore peut-être jusqu'aux Scythes, et, du côté opposé, les Derbices ; qu'enfin les Cadusii, placés comme ils sont au pied du Parachoathras, se trouvent toucher à la fois aux Mèdes et aux Matianes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.8.9]] [9] Quant aux distances, voici comment Eratosthène les évalue : depuis le [mont] Caspius jusqu'à [l'embouchure du] Cyrus, 1800 stades environ ; de là aux Pyles Caspiennes, 5600 stades ; ensuite, jusqu'à la ville d'Alexandria du pays des Arii, 6400 stades ; puis, jusqu'à la ville de Bactres ou de Zariaspe (comme on l'appelle aussi quelquefois), 38[70] stades ; enfin jusqu'au point du cours de l'Iaxarte atteint par Alexandre 5000 stades environ, ce qui donne une distance totale de 22 670 stades. Voici aussi, d'après le même auteur, le détail des distances comprises entre les Pyles Caspiennes et l'Inde : jusqu'à Hécatompylos, 1960 stades ; jusqu'à la ville d'Alexandria du pays des Arii, 4530 stades ; puis, jusqu'à Prophthasia chez les Dranges, 1600 stades, d'autres disent 1500 ; jusqu'à la ville d'Arachoti ensuite, 4120 stades ; 2000 stades encore jusqu'à Ortospana, point où la route de Bactres se partage en trois bras ; et enfin 1000 stades jusqu'à la frontière de l'Inde, ce qui représente une ligne totale de 15 300 stades, à laquelle il faut donner par la pensée comme prolongement direct la longueur même de l'Inde comprise entre l'Indus et la mer Orientale. - Mais ici s'arrêtera notre description du pays des Saces.

### **XI, 9 - La Parthyée**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.9.1]] [1] La Parthyée [ou territoire des Parthes proprement dits] n'a qu'une faible étendue, aussi n'était-elle regardée [du temps] des rois Perses, et plus tard encore sous la longue domination des rois Macédoniens, que comme une annexe administrative et financière de l'Hyrcanie. Outre son peu d'étendue, elle a l'inconvénient d'être hérissée de forêts et de montagnes et d'être tellement dépourvue de ressources, que ces rois avaient toujours la précaution de la traverser très rapidement, eux et leur immense suite, sachant bien que le pays, vu son extrême pauvreté, eût été dans l'impossibilité de les nourrir même pour peu de temps. Aujourd'hui, du reste, son territoire s'est singulièrement accru ; car, non seulement la Comisène et la Chorène, mais encore toute la partie de l'ancienne Médie qui s'étend [depuis ces deux cantons] jusqu'aux Pyles Caspiennes, voire jusqu'à Rhages et au pays des Tapyres, se trouve dépendre de la Parthyène actuelle. Ajoutons que les villes d'Apamée et d'Héraclée, voisines toutes deux de Rhages, y sont elles-mêmes comprises. Des Pyles Caspiennes la distance jusqu'à Rhages est, suivant Apollodore, de 500 stades ; elle est de 1260 stades jusqu'à Hécatompylos, résidence des rois des Parthyaei. On pense que le nom donné à la ville de Rhages rappelle d'anciens tremblements de terre survenus dans le pays et qui auraient, au dire de Posidonius, renversé un grand nombre de villes et détruit jusqu'à deux mille villages. Quant à la nation des Tapyres, elle habite, à ce qu'on assure, entre les Hyrcani et les Derbices. Les historiens nous donnent sur les Tapyres un renseignement curieux, c'est qu'il existe chez eux une loi qui autorise le mari à céder à autrui la femme qu'il a épousée, après qu'elle lui a donné deux ou trois enfants, tout comme on a vu de nos jours Caton, sur les instances d'Hortensius, lui céder son épouse Marcia, en vertu d'une ancienne loi ou coutume romaine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.9.2]] [2] Profitant des troubles qui avaient éclaté dans toute la région trans-taurique par suite du peu d'attention que les rois de Syrie et de Médie, trop occupés ailleurs, pouvaient donner à cette portion lointaine de leurs états, Euthydème, gouverneur de la Bactriane, proclama naguère l'indépendance de cette province et de tout le pays environnant. A son tour, le Scythe Arsace, suivi d'une bande de ces Daae nomades, dits [Daae] Parni, qui habitent le long de l'Ochus, se jeta sur la Parthyée et s'en empara. Arsace et ses premiers successeurs, obligés de lutter sans cesse contre les princes à qui ils avaient enlevé cette province, n'eurent d'abord qu'une puissance faible et précaire ; mais plus tard, à force de vaincre et d'occuper de nouveaux territoires, les Arsacides acquirent une véritable prépondérance et finirent par dominer sur toute la contrée sise en deçà de l'Euphrate. Ils s'étaient emparés de même d'une partie de la Bactriane à la suite d'une attaque heureuse dirigée contre les Scythes, et précédemment contre Eucratidès ; et aujourd'hui telle est l'étendue de pays sur laquelle ils règnent, tel est le nombre des peuples qui leur sont soumis, qu'ils sont devenus en quelque sorte, par l'immensité des ressources dont ils disposent, les rivaux des Romains. Or, il faut chercher la cause d'un agrandissement pareil dans le genre de vie que mènent les Parthes et dans leurs institutions qui, bien qu'entachées encore de l'esprit des peuples barbares et en particulier de la sauvagerie des Scythes, se trouvent avoir pourtant en elles à un plus haut degré ce je ne sais quoi qui sert à fonder l'hégémonie politique et la suprématie militaire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.9.3]] [3] Si ce qu'on dit est vrai, il ne faudrait voir dans les Parni Daae que des métanastes ou émigrants, venus de chez les Daae qui habitent au-dessus du Mteotis et que l'on désigne indifféremment sous les noms de Xandii ou de Parii. Toutefois, certains auteurs nient qu'il y ait jamais eu des Daae parmi les Scythes qui occupent la région située au-dessus du Palus Maeotis. Pour en revenir à Arsace, c'est bien chez ces mêmes Scythes qu'on le fait naître généralement ; quelques auteurs ont prétendu cependant qu'il était originaire de la Bactriane et que c'est parce qu'il n'avait pu tenir en Bactriane contre les progrès rapides des armes de Diodote qu'il s'était sauvé dans la Parthyée et l'avait poussée à s'insurger. Nous ne dirons rien ici sur les lois et institutions des Parthes dont nous avons parlé très longuement dans le VIe livre de nos*Commentaires historiques*(lequel forme en même temps le livre II des*Suites à Polybe*), nous craindrions de nous répéter ; nous nous bornerons à rappeler, d'après Posidonius, l'existence chez les Parthes de deux conseils distincts, appelés, l'un, le Conseil des parents et alliés ; l'autre le Conseil des SOPHI et des MAGES et dans le sein desquels doivent toujours être choisis les rois.

### **XI, 10 - L'Arie et la Margiane**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.10.1]] [1] L'Arie et la Margiane sont les deux provinces les plus importantes de cette [seconde section de l'Asie septen-trionale] : elles se composent, en partie, de massifs montagneux et impénétrables, en partie de plaines où se trouvent naturellement les grands centres de population, les montagnes n'étant habitées que par quelques tribus de Scénites. Les plaines de l'Arie et de la Margiane sont traversées par deux fleuves, l'Arius et le Margus, qui les arrosent très largement. L'Arie touche à la [Margiane] et en général à tout l'ancien royaume de Stasanor lequel, [comme on sait,] possédait [aussi] la Bactriane. Une distance de 6000 stades environ la sépare de [la mer] Hyrcanienne. La Drangiane, laquelle s'étend jusqu'à la Caramanie, formait une seconde annexe administrative et financière de l'Arie. On sait que la Drangiane, dont la plus grande partie est au S. des montagnes, se trouve pourtant avoir quelques cantons sur le versant septentrional et dans le voisinage immédiat de l'Arie. L'Arachosie, bien que située aussi [et en totalité qui plus est] au S. des montagnes, n'est pas loin non plus de l'Arie, et, tout en se prolongeant jusqu'aux bords de l'Indus, fait encore partie de l'Ariana ou région Arienne. La longueur de l'Arie est de 2 000 stades environ, sa largeur (j'entends celle de ses plaines) est de 300 stades. Elle compte trois villes principales, Artacoana, Alexandria et Achaea, qui, toutes trois, ont retenu les noms de leurs fondateurs. Son sol est particulièrement favorable à la culture de la vigne et voici, entre autres choses, une circonstance qui le prouve, c'est que le vin qu'on y récolte se conserve durant trois générations et sans qu'on ait besoin d'enduire les vases de poix.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.10.2]] [2] La Margiane ressemble beaucoup à l'Arie ; seulement ce sont des déserts qui entourent la plaine qu'arrose le Margus. Frappé de la fertilité de cette plaine, Antiochus Soter la fit ceindre d'une muraille qui n'avait pas moins de 1500 stades de tour et il y bâtit une ville qu'il appela de son nom Antioche. Le sol de la Margiane, comme celui de l'Arie, convient merveilleusement à la vigne, s'il est vrai, ainsi qu'on l'assure, qu'on y rencontre fréquemment des ceps dont deux hommes auraient peine à embrasser le pied et dont les grappes mesurent jusqu'à deux coudées de long.

### **XI, 11 - La Bactriane et la Sogdiane**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.1]] [1] La Bactriane, dont la frontière septentrionale borde l'Arie sur une certaine longueur, dépasse de beaucoup cette contrée dans la direction de l'E. Elle a une étendue considérable et un sol propre à toutes les cultures, celle de l'olivier exceptée. Grâce à ses immenses ressources, les Grecs qui l'avaient détachée [de l'empire des Séleucides] devinrent bientôt tellement puissants qu'ils purent s'emparer de l'Ariane et de l'Inde elle-même, au dire d'Apollodore d'Artémite, et que leurs rois, Ménandre surtout (s'il est vrai qu'il ait franchi l'Hypanis et se soit avancé vers l'E. jusqu'à l'Imaüs), finirent par compter plus de sujets et de tributaires que n'en avait jamais compté Alexandre, grâce aux conquêtes faites tant par Ménandre en personne que par Démétrius, fils du roi de Bactriane Euthydème. Ajoutons que, [du côté de la mer,] non contents d'occuper toute la Patalène, ils avaient pris aussi possession d'une bonne partie du littoral adjacent, à savoir des royaumes de Saraoste et de Sigerdis. En somme, Apollodore a eu raison d'appeler la Bactriane le boulevard de l'Ariane, les rois de ce pays ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux frontières des Sères et des Phryni.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.2]] [2] Les rois de Bactriane avaient dans leurs états plus d'une ville importante, Bactres d'abord (ou, comme on l'appelle aussi quelquefois, Zariaspa), que traverse une rivière de même nom, tributaire de l'Oxus ; puis Adrapsa et plusieurs autres encore. Au nombre des villes principales du pays figurait aussi Eucratidie, ainsi nommée du roi [grec qui l'avait fondée]. Une fois maîtres de la Bactriane, les Grecs l'avaient, [à l'exemple des Perses,] divisée en satrapies, témoin les deux satrapies, dites d'Aspionus et de Turianus, qui leur furent enlevées par les Parthes sous le règne d'Eucratidès. Enfin, ces mêmes rois grecs ajoutèrent à leurs états la Sogdiane, province située à l'E. de la Bactriane entre l'Oxus, dont le cours sert de limite commune aux Sogdiens et aux Bactriens, et l'Iaxarte qui forme la séparation entre les Sogdiens et les Nomades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.3]] [3] Anciennement, il n'y avait guère de différence, sous le rapport du genre de vie et de l'ensemble des moeurs et des coutumes, entre les Nomades, d'une part, et les Sogdiens et les Bactriens, de l'autre. Les Bactriens étaient bien au fond un peu plus civilisés, mais le portrait qu'Onésicrite nous a laissé d'eux n'est pas des plus flatteurs. On y voit, par exemple, que tous ceux d'entre eux qui, pour vieillesse ou pour maladie, étaient déclarés incurables, étaient jetés vivants en proie à des chiens dressés et entretenus exprès et qu'on appelait dans la langue du pays d'un mot qui équivaut à notre locution de fossoyeurs ou de croque-morts, et que, par suite de cet usage, tandis que les alentours de leur capitale n'offraient aux yeux aucun objet impur, presque tous les quartiers de l'intérieur n'étaient remplis que d'ossements humains. Au reste Onésicrite ajoutait qu'Alexandre avait eu soin d'abolir cette coutume. Les historiens, à la vérité, signalent un usage à peu près semblable chez les Caspii, lorsqu'ils nous montrent ce peuple jetant en prison et y laissant mourir de faim tous les grands parents passé l'âge de soixante-dix ans. Il semble pourtant que cet usage d'un peuple scythe soit moins odieux, se rapprochant en somme beaucoup de la fameuse loi des Céiens, tandis que l'usage bactrien a quelque chose de plus foncièrement scythique. Mais on comprend qu'en présence de semblables usages Alexandre ait été embarrassé pour se faire une idée de ce que pouvaient être les coutumes en vigueur dans le pays au temps des premiers rois perses et plus anciennement encore au temps des gouverneurs [assyriens].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.4]] [4] On dit qu'Alexandre, tant en Sogdiane qu'en Bactriane, fonda huit cités nouvelles, mais il en aurait aussi détruit, paraît-il, quelques-unes des anciennes, notamment en Bactriane la ville de Cariatoe où Callisthène avait été arrêté et incarcéré et en Sogdiane Maracanda, voire même Cyra, la dernière des villes fondées par Cyrus et qui marquait sur l'Iaxarte la limite extrême de l'empire perse. On ajoute que, s'il détruisit cette ville, lui qui se piquait de tant aimer Cyrus, c'est qu'il avait voulu tirer vengeance des insurrections trop fréquentes de ses habitants. Il aurait pris aussi, mais seulement par trahison, ces deux roches ou forteresses réputées inexpugnables, celle de Sisimithrès en Bactriane où Oxyartès tenait sa fille Roxane et celle d'Ariamazès en Sogdiane, plus connue sous le nom de*Roche Oxienne*. Les historiens nous dépeignent la première comme ayant quinze stades de hauteur avec quatre-vingts stades de circonférence et comme formant à son sommet un plateau fertile capable de nourrir une garnison de cinq cents hommes, ils nous montrent même Alexandre y recevant une hospitalité splendide et y épousant Roxane, fille d'Oxyartès. Quant à la Roche de Sogdiane ou Roche Oxienne, ils lui donnent le double de hauteur. Ils racontent aussi comment, dans les mêmes lieux, Alexandre aurait détruit de fond en comble la ville des Branchides, ainsi nommée des anciens prêtres d'Apollon établis dans cette contrée lointaine par Xerxès qu'ils avaient suivi volontairement, ne pouvant plus rester dans leur patrie après avoir traîtreusement abandonné à l'ennemi les richesses du dieu confiées à leur garde et les trésors de Didymes. Apparemment le conquérant avait voulu en détruisant la ville fondée par eux témoigner de son horreur pour leur sacrilège et leur trahison.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.5]] [5] Le fleuve qui traverse la Sogdiane porte, dans Aristobule, le nom de*Polytimétos*; or, il est probable que ce sont les Macédoniens qui lui ont donné [ce nom], conformément à leur habitude, attestée par maint autre exemple, de changer ou de traduire tant bien que mal les dénominations locales. Aristobule ajoute que ce fleuve, après avoir arrosé et fertilisé la Sogdiane, pénètre dans une contrée déserte et sablonneuse et va se perdre dans les sables, comme fait l'Arius au sortir de l'Arie. Dans le voisinage de l'Ochus, maintenant, les Macédoniens, à ce qu'on prétend, auraient en creusant découvert une source d'huile. Certes la chose en elle-même n'offre rien d'invraisemblable, car on conçoit que le sein de la terre puisse être sillonné par des fluides gras, comme il l'est par des fluides nitreux et alumineux, bitumineux et sulfureux ; malheureusement, il suffit qu'un fait soit rare pour qu'on le range aussitôt parmi les fables. [Du reste, tout ce qui concerne l'Ochus est aussi incertain], car, parmi les auteurs qui ont parlé de ce fleuve, les uns veulent qu'il traverse toute la Bactriane, les autres qu'il en longe seulement la frontière ; les uns, qu'il forme un cours d'eau plus méridional que l'Oxus et entièrement distinct et indépendant de celui-ci, les deux fleuves débouchant alors séparément dans la Caspienne, en Hyrcanie ; les autres, qu'après avoir coulé d'abord distinct et séparé de l'Oxus, avec une largeur qui en maint endroit atteint jusqu'à six et sept stades, il finisse par s'unir à ce fleuve et par ne plus former avec lui qu'un seul et même courant. En revanche, il est notoire que l'Iaxarte demeure d'un bout à l'autre distinct et indépendant de l'Oxus, se jetant, comme lui, directement dans la Caspienne. Patrocle fixe même à quelque chose comme 80 parasanges la distance qui sépare l'une de l'autre les deux embouchures. Seulement, la parasange persique est diversement évaluée : les uns la font de 60 stades, les autres de 30, les autres de 40 . C'est ainsi qu'en Egypte, pendant que nous remontions le Nil, nous constatâmes qu'on se servait pour nous indiquer les distances d'une ville à l'antre de schoenes de diverses grandeurs, de sorte qu'à un même nombre de scheenes correspondait ici un trajet plus long, là un trajet plus court, et cela en vertu da coutumes locales fort anciennes soigneusement conservées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.6]] [6] Toutes les nations qui habitent en dedans du Taurus et à l'est de l'Hyrcanie jusqu'à la Sogdiane sont connues dès longtemps : elles l'étaient des Perses, elles le furent ensuite des Macédoniens, puis des Parthes. Quant à celles qui habitent au delà de la Sogdiane sous le même parallèle, peut-être est-il permis, d'après une certaine ressemblance extérieure, de leur supposer une origine scythique, mais jusqu'à présent nous n'avons point connaissance qu'aucune armée de terre ait pénétré chez elles, non plus que chez les nations nomades les plus septentrionales. Alexandre, il est vrai, avait projeté de pousser jusqu'à ces dernières pendant qu'il poursuivait Bessus et Spitamène, mais Bessus lui ayant été amené et livré vivant et les Barbares ayant eux-mêmes fait justice de Spitamène, il renonça naturellement à son projet. On parle en revanche d'un périple que certains navigateurs auraient exécuté de l'Inde en Hyrcanie ; et, si tous les historiens ne s'accordent pas sur l'authenticité du fait, du moins paraît-il, d'après ce que dit Patrocle, devoir être rangé au nombre des choses possibles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.7]] [7] Suivant l'opinion commune, le dernier prolongement du Taurus, le même qu'on nomme l'Imaüs et qui aboutit à la mer de l'Inde, s'avance vers l'E. juste autant que l'Inde elle-même, c'est-à-dire sans la dépasser et sans que celle-ci non plus le dépasse ; mais si [à partir de cette extrémité du Taurus] on remonte vers le côté septentrional de l'Asie, on s'aperçoit que la mer rogne de plus en plus et sur la longueur et sur la largeur du continent, de manière à amincir singulièrement vers l'E. la section de l'Asie que nous décrivons en ce moment et qui se trouve comprise entre le Taurus et la partie de l'Océan dans laquelle s'ouvre la mer Caspienne. Et tandis que la plus grande longueur de cette même section (à la prendre depuis la mer d'Hyrcanie jusqu'aux rivages de l'Océan voisins de l'Imatis sans quitter le pied de la chaîne du Taurus) mesure 30 000 stades environ, il est constant que sa largeur n'atteint même pas 60001 stades. On a pu voir plus haut que depuis le golfe d'Issus jusqu'à la mer Orientale dans les parages de l'Inde nous comptions 40 000 stades à peu près, plus 30 000 stades depuis l'extrémité occidentale de la terre voisine des Colonnes d'Hercule jusqu'à Issus ; et, comme le fond du golfe d'Issus n'est guère plus oriental, si même il l'est autant, que la ville d'Amisus (la distance d'Amisus à la frontière d'Hyrcanie étant figurée par une droite de 10 000 stades environ parallèle à cette autre ligne dont nous parlions tout à l'heure comprise entre Issus et l'extrémité de l'Inde), c'est bien 30 000 stades qui restent pour représenter jusqu'à son extrémité orientale la longueur de la section de l'Asie que nous parcourons présentement. D'autre part, la plus grande largeur de la terre habitée (laquelle terre habitée se trouve avoir, nous le répétons, la figure d'une chlamyde) étant à peu près de 30 000 stades, il est évident que c'est dans le voisinage du méridien passant par la mer d'Hyrcanie et la mer Persique qu'il faut la chercher, puisque la terre habitée mesure de longueur totale 70 000 stades. En conséquence, si de la frontière d'Hyrcanie à Artémite en Babylonie on compte, avec Apollodore d'Artémite, 8000 stades, autant d'Artémite à l'entrée de la mer Persique, autant encore ou peu s'en faut jusqu'à la hauteur des points extrêmes de l'Ethiopie, ce qui restera pour compléter le maximum de largeur de la terre habitée équivaudra justement au nombre de stades indiqué par nous comme représentant la distance comprise entre le fond de la mer d'Hyrcanie et l'entrée de la même mer. Quant à la forme qu'affecte ce segment de la terre habitée, tronquée ou écourtée comme elle est vers l'E., elle ressemblera assez exactement à celle d'un couperet, la chaîne de montagnes qui se prolonge en ligne droite étant censée représenter le tranchant du couperet, et la côte comprise entre l'entrée de la mer Hyrcanienne et Tamarum [pointe extrême de l'Imaüs] en figurant assez bien le côté opposé puisqu'elle aussi décrit une ligne arrondie, brusquement interrompue et écourtée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.11.8]] [8] Nous mentionnerons, maintenant, pour finir, certains détails tenant évidemment du merveilleux, mais que tout le monde répète au sujet des peuples qui, comme les habitants du Caucase et comme les montagnards en général, sont restés jusqu'à présent dams un état de complète barbarie. Chez les uns, dit-on, une loi expresse a mis en pratique cette pensée d'Euripide (*Cresphonte*),

*«Pleurer sur l'homme à sa naissance, en pensant aux maux au devant desquels il court ;  
mais, quand l'homme est mort et que ses maux ont cessé, se réjouir et avec des cris d'allégresse  
accompagner ses restes hors de sa demeure».*

Chez les autres, la peine de mort n'est jamais appliquée ; elle ne l'est pas même aux plus grands criminels qu'on se borne à bannir en compagnie de leurs enfants, ce qui est juste l'inverse de ce que pratiquent les Derbices, chez qui les fautes les plus légères sont punies de mort. Les Derbices adorent la Terre et ne sacrifient ni ne mangent les animaux femelles ; chez eux tous les vieillards qui ont passé l'âge de soixante-dix ans sont égorgés et ce sont leurs plus proches parents seuls qui dévorent leur chair ; quant aux vieilles femmes, elles sont étranglées, puis enterrées. Les hommes morts avant d'avoir atteint l'âge de soixante-dix ans ne sont pas mangés non plus, mais enterrés [comme les femmes]. Les Siginni, qui, pour tout le reste, vivent à la façon des Perses, se servent de méchants petits chevaux tout velus, beaucoup trop faibles pour être montés, mais qu'ils attellent à leurs quadriges et qu'ils laissent aux femmes le soin de conduire : elles s'y exercent dès leur enfance et celle qui arrive à savoir le mieux conduire a le droit de se choisir l'époux qu'elle veut. On parle aussi de certains peuples chez lesquels chacun s'évertue à donner le plus possible à sa tête une forrne allongée en se rendant le front assez proéminent pour qu'il puisse couvrir et ombrager tout le menton. Un autre usage propre aux Tapyres, c'est que tous les hommes, chez eux, s'habillent de noir et portent les cheveux longs, tandis que les femmes s'habillent de blanc et ont toutes les cheveux courts. Celui d'entre eux qui est réputé le plus brave a le droit d'épouser la femme de son choix. Enfin, chez les Caspii, il est d'usage d'exposer dans le désert les corps des septuagénaires qu'on a laissés mourir de faim et d'observer de loin ce qui leur arrive : ceux qu'ils ont vu arracher par des oiseaux de proie du lit sur lequel ils gisaient étendus sont considérés par eux comme des bienheureux, ils regardent comme moins fortunés ceux que des bêtes féroces ou des chiens en ont arrachés et comme des réprouvés ceux qu'aucun animal n'a osé toucher.

### **XI, 12 - La chaîne du Taurus**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.12.1]] [1] Comme le Taurus est ce qui détermine la région septentrionale de l'Asie et que ladite région, ainsi que l'indique le nom de cis-taurique qu'on lui donne, se trouve EN DEDANS de cette chaîne, il nous a semblé préférable de commencer par elle notre description de l'Asie. Mais à la même région se rattachent les différents pays qui, dans leur totalité ou dans la plus grande partie de leur étendue, se trouvent occuper le Taurus même. Parmi ces pays, ceux qui s'étendent à l'E. des Pyles Caspiennes ne comportent à vrai dire qu'une description plus sommaire, plus générale, par suite de leur extrême barbarie et auraient même pu à cause de cela être attribués à l'autre climat tout aussi bien qu'à celui-ci ; au contraire, ceux qui s'étendent à l'O des Pyles Caspiennes nous fourniront sans peine les éléments d'une description détaillée. Transportons-nous donc de prime abord au seuil même de ce défilé. La première contrée qui se présente du côté de l'O est la Médie, contrée spacieuse, siège autrefois d'un puissant empire, et qui, se trouvant placée au coeur même du Taurus, est couverte par les ramifications de plus en plus nombreuses de cette chaîne, ramifications qui enserrent autant de grandes vallées, ce qui, du reste, est aussi le cas de l'Arménie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.12.2]] [2] La chaîne du Taurus, en effet, qui prend naissance en Carie et en Lycie, ne présente encore dans cette première partie de son parcours ni beaucoup de largeur ni beaucoup de hauteur ; c'est seulement quand elle est parvenue en face des îles Chélidonées, auxquelles correspond le point initial de la côte de Pamphylie, qu'elle commence à s'élever sensiblement ; en même temps elle incline droit à l'E., forme les longues vallées de la Cilicie, puis se divise en deux branches, l'Amanus d'une part et l'Antitaurus de l'autre, l'Antitaurus, sur les flancs duquel est bâtie Comana, ville importante de la Haute-Cappadoce. Mais, tandis que cette dernière branche ne dépasse pas les limites de la Cataonie, l'Amanus s'avance jusqu'à l'Euphrate et à la Mélitène, canton appartenant à la Cappadoce et par lequel ce pays se trouve confiner à la Commagène. Les montagnes au delà de l'Euphrate continuent en réalité et prolongent l'Amanus, n'en étant séparées que par l'espace strictement nécessaire au passage du fleuve, mais elles se font remarquer par une augmentation sensible de hauteur et de largeur et par la multiplication des rameaux ou embranchements. De ces différents rameaux, c'est le plus méridional, celui qui sert de limite commune à l'Arménie et à la Mésopotamie, qui conserve le nom de Taurus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.12.3]] [3] Au sortir du même embranchement deux très grands fleuves commencent à envelopper la Mésopotamie pour se rapprocher ensuite dans les plaines de la Babylonie et aller se jeter finalement l'un et l'autre dans la mer Persique : ces deux fleuves sont l'Euphrate et le Tigre. L'Euphrate, qui est déjà le plus fort des deux, est aussi celui qui parcourt la plus grande étendue de pays, par suite des nombreuses sinuosités qu'il décrit. Né dans la partie septentrionale du Taurus, il se dirige vers l'O. à travers la Grande-Arménie et jusqu'aux confins de la Petite-Arménie, passe entre cette dernière province à droite et l'Akilisène à gauche, tourne ensuite brusquement au midi, atteint, dans ce détour, l'extrémité de la Cappadoce ; puis, laissant à droite la frontière de cette province et celle de la Commagène, à gauche celle de l'Akilisène et de la Sophène, double dépendance de la Grande-Arménie, s'avance jusqu'à la Syrie pour gagner de là, par un nouveau détour, la Babylonie et le golfe Persique. Quant au Tigre, qui prend sa source dans la partie méridionale du Taurus, il descend droit sur Séleucie et arrivé là se trouve avoir rejoint pour ainsi dire l'Euphrate en formant avec ce fleuve ce qu'on nomme la Mésopotamie ; après quoi il va se jeter, lui aussi, dans le golfe Persique. Ses sources, en revanche, sont séparées de celles de l'Euphrate par une distance de 2500 stades environ.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.12.4]] [4] Du Taurus, se détachent vers le N. de nombreux embranchements, un entre autres qu'on a appelé l'*Anti-taurus*, parce qu'il forme effectivement avec le Taurus proprement dit la vallée intermédiaire de la Sophène. Au delà de l'Euphrate, maintenant, dans le voisinage de la Petite-Arménie, et faisant suite audit embranchement de l'Antitaurus, commence une autre grande chaîne qui se dirige vers le nord et se divise elle-même en nombreux rameaux, tels que le rameau du Mont Paryadrès, le rameau des Monts Moschikhes et d'autres encore qui sont désignés de même sous des noms particuliers. Ces rameaux d'une même chaîne couvrent toute l'étendue de l'Arménie jusqu'aux frontières de l'Ibérie et de l'Albanie. Puis une autre chaîne recommence qui, se portant vers l'E., passe au-dessus de la mer Caspienne et atteint aux derniers confins de la Médie, je ne dis pas seulement de la Médie Atropatie, mais bien de la Grande Médie. C'est là ce qu'on a appelé proprement la chaîne du Parachoathras. Toutefois cette dénomination s'étend encore plus loin : on l'applique et aux montagnes qui s'étendent depuis l'extrémité de la Médie jusqu'aux Pyles Caspiennes et à celles qui se prolongent à l'E. des Pyles Caspiennes jusqu'au seuil de l'Arie. Tels sont les noms qu'on donne aux différentes parties du Taurus septentrional. Quant au Taurus méridional, lequel s'étend par-delà l'Euphrate à l'E. de la Cappadoce et de la Commagène, désigné dans la première partie de son parcours (là où il sépare la Sophène et le reste de l'Arménie de la Mésopotamie) sous le nom de Taurus proprement dit et quelquefois sous celui de Monts Gordyaens, voire sous la dénomination particulière de Mont Masius dans l'endroit où il se trouve dominer à la fois la ville de Nisibe et celle de Tigranocertes, il prend, en s'élevant davantage, un nom nouveau, le nom de Niphatès (les sources du Tigre sont situées quelque part sur le versant méridional du Niphatès) ; puis, en se déployant de plus en plus, il reçoit d'autres noms encore, le nom de Zagrius là où il forme la séparation entre la Médie et la Babylonie ; les noms de Monts de l'Elymée et de Monts de la Paraetacène au-dessus de la Babylonie ; et enfin le nom de Monts des Cosséens au-dessus de la Médie. C'est entre ces diverses branches du Taurus que se trouvent comprises la Médie et l'Arménie. Mais ces deux contrées renferment elles-mêmes beaucoup de montagnes et de plateaux ou de hautes plaines, beaucoup de plaines basses aussi et de vallées profondes ; l'une et l'autre sont peuplées qui plus est d'une infinité de petites tribus de montagnards vivant de rapines et de brigandages. Cela étant, nous avons cru devoir rattacher à la région cis-taurique non seulement la Médie, avec le défilé des Pyles Caspiennes qui en dépend, mais aussi l'Arménie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.12.5]] [5] Seulement, par cela même que ces deux contrées se trouvent situées en dedans du Taurus, c'est à l'Asie septentrionale, suivant nous, qu'elles devraient appartenir. Il semble toutefois qu'Eratosthène en prenant, comme il a fait, les Pyles Caspiennes pour limite ou séparation des deux climats dans sa division de l'Asie en deux parties qu'il appelle boréale et australe et qu'il subdivise ensuite en sphragides boréales et australes,ait entendu attribuer au climat septentrional tous les pays situés au N. des Pyles Caspiennes et au climat méridional tous les pays situés au S. du même défilé et du nombre desquels sont l'Arménie et la Médie, puisque, de quelque façon qu'on dispose les choses, on ne peut changer la situation relative des lieux. Mais Eratosthène n'avait peut-être pas pensé à une difficulté, c'est qu'aucune partie ni de l'Arménie ni de la Médie ne se trouve située au S. et en dehors de la chaîne du Taurus.

### **XI, 13 - La Médie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.1]] [1] La Médie forme deux parties distinctes : la première est connue sous le nom de Grande Médie et a pour capitale Ecbatan ville considérable, où les anciens rois Mèdes avaient leur palais. Aujourd'hui encore Ecbatane sert de résidence aux rois parthes : c'est là, du moins, qu'ils passent l'été attirés par le climat plus froid de la Médie. Quant à l'hiver, ils le passent plus volontiers à Séleucie sur le Tigre, non loin de Babylone. L'autre partie, dite*Médie Atropatie*, doit son nom au satrape Atropatès, lequel avait su empêcher que cette province jusque-là dépendante de la Grande Médie ne tombât comme le reste du pays au pouvoir des Macédoniens. Proclamé roi, naturellement, pour un tel service, Atropatès fit de ladite province un état indépendant, et sa dynastie s'y est perpétuée jusqu'à nous grâce à une suite d'heureuses unions contractées par ses descendants avec des princesses d'Arménie et de Syrie et plus récemment avec des princesses parthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.2]] [2] Située entre l'Arménie et la Matiané à l'O et la Grande Médie à l'E., l'Atropanie s'étend en outre au N. de ces deux mêmes contrées. Ajoutons qu'elle forme comme une bordure méridionale aux pays qui entourent le fond de la mer d'Hyrcanie et à la province connue sous le nom de Caspiané. Sa puissance militaire ne serait pas peu de chose, s'il est vrai, comme le prétend Apollonidès, qu'elle peut mettre sur pied jusqu'à 10 000 cavaliers et 40 000 fantassins. Elle possède un lac connu sous le nom de*lac Kapauta*dans lequel se forment des sels efflorescents. Ces sels ont la singulière propriété de causer des démangeaisons, des picotements douloureux ; mais l'huile est souveraine pour les calmer, car elle agit [sur la peau] comme fait l'eau douce sur le linge qu'on a brûlé en le trempant imprudemment dans les eaux du lac pour l'y laver. L'Atropatène a deux voisins redoutables dans l'Arménien et le Parthe, qui se sont même à plusieurs reprises agrandis à ses dépens. Elle leur tient tête cependant et sait leur reprendre à l'occasion ce qui lui a été enlevé : c'est ainsi que les Arméniens durent lui restituer tout le canton de Symbacé quand ils firent leur soumission aux Romains ; car, en recherchant, elle aussi, l'amitié de César, elle avait eu soin de continuer à se ménager l'appui des Parthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.3]] [3] Le palais d'été des rois de l'Atropatène est à Gazaca dans la plaine et [celui d'hiver] à Véra, position naturellement très forte qu'Antoine enleva d'assaut pendant sa campagne contre les Parthes. Suivant l'indication expresse de Dellius, cet ami d'Antoine qui nous a laissé le récit complet de la guerre contre les Parthes après y avoir assisté de sa personne et y avoir même exercé un commandement, Véra est située à 2400 stades du fleuve Araxe, lequel forme la séparation entre l'Arménie et l'Atropatène. En général, cette contrée est riante et fertile, mais toute sa partie septentrionale est élevée, âpre et froide et n'a guère pour habitants que des montagnards Cadusiens, des Amardes, des Tapyres, des Cyrtiens, etc., c'est-à-dire toute une population adonnée au brigandage et composée de*métanastes*ou d'émigrés venus volontairement d'autres pays. On trouve en effet ces différentes nations éparses dans tout le Zagros et le Niphatès, et les Cyrtiens et les Mardes ou Amardes de la Perse (le nom a ces deux formes), ceux des peuples de l'Arménie aussi qui ont conservé jusqu'à présent ces mêmes noms, sont bien de la même race que les montagnards de l'Atropatène, à en juger par la ressemblance physique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.4]] [4] A propos des Cadusiens, nous dirons qu'ils possèdent une infanterie presque aussi nombreuse que les Ariani, que leurs gens de trait sont d'une adresse incomparable et que leurs cavaliers, dans les terrains difficiles, mettent pied à terre et combattent avec la même solidité que l'infanterie. Du reste, si quelque chose entrava naguère l'expédition d'Antoine en ce pays, ce ne fut pas tant la nature du terrain que la perfidie du roi d'Arménie, Artavasde, qui s'était offert à lui servir de guide et qui méditait de le perdre dans le moment même où Antoine le prenait imprudemment pour conseiller et lui livrait le secret de son plan de campagne. Antoine, il est vrai, tira de lui une vengeance signalée, mais il ne s'en avisa que tard et quand les Romains avaient déjà souffert mille maux par suite des pratiques d'Artavasde et de cet autre guide qui, pour les amener de Zeugma sur l'Euphrate aux confins de l'Atropatène, leur fit faire 8000 stades, c'est-à-dire plus du double du trajet direct, en les égarant à dessein dans les montagnes, les impasses et les labyrinthes de ce pays difficile.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.5]] [5] La Grande Médie, qui, après avoir mis fin à l'ancien empire syrien, avait exercé elle-même l'hégémonie sur l'Asie entière, se vit plus tard, sous le règne d'Astyage, dépouiller par les armes de Cyrus et des Perses de cette grande prépondérance, sans perdre néanmoins complétement son ancien prestige. C'est ainsi, par exemple, qu'Ecbatane, après avoir servi de trésor royal aux Perses, puis aux Macédoniens vainqueurs des Perses et fondateurs du nouvel empire de Syrie, rend aujourd'hui encore le même service aux rois parthes, grâce à la force de ses murailles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.6]] [6] Du côté de l'E., la Grande Médie a pour bornes la Parthyène et les montagnes occupées par les Cosséens, population de pillards et de bandits qu'on a vus mettre quelquefois à la disposition des Elyméens jusqu'à 13 000 archers pour les aider à se défendre contre les Susiens et les Babyloniens. Néarque énumère quatre nations vivant ainsi de brigandage et à qui les rois de Perse avaient consenti à payer tribut, à savoir les Mardes, limitrophes de la Perse même, les Uxiens et les Elyméens, limitrophes à la fois de la Perse et de la Susiane, et enfin les Cosséens, limitrophes de la Médie ; mais il ajoute que ces derniers recevaient en plus certains présents toutes les fois que le roi quittait Ecbatane après y avoir passé l'été et se disposait à redescendre vers Babylone. Seulement, suivant le même auteur, Alexandre aurait mis fin à tant d'outrecuidance en attaquant ce peuple chez lui en plein hiver. En même temps qu'au territoire des Cosséens la Grande Médie, du côté de l'E., touche encore aux possessions des Paraetaceni, autre nation de montagnards et de brigands qui confine à la Perse. Du côté du N, maintenant, elle touche au territoire des Cadusiens et des autres peuples qui habitent au-dessus de la mer Hyrcanienne et dont nous avons parlé ci-dessus ; enfin elle se trouve avoir pour bornes, au midi, l'Apolloniatide, ou, comme les anciens l'appelaient, la Sittakène avec la partie du Zagros que borde la Massabatiké, dépendance de la Médie, d'autres disent de l'Elymée ; et, au couchant, l'Atropatène, avec une partie de l'Arménie. Entre autres villes, la Médie renferme un certain nombre de cités grecques fondées par les Macédoniens : telles sont Laodicée, Apamée, [Héraclée] lès-Rhages et Rhage elle-même que bâtit Nicator. Cette dernière ville, que son fondateur avait nommée Europos et que les Parthes ont nommée depuis Arsacia, se trouve située, au dire d'Apollodore d'Artémite, à 500 stades environ au S. des Pyles Caspiennes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.7]] [7] La majeure partie de la [Grande] Médie se compose de pays élevés et froids : tels sont, par exemple, les environs d'Ecbatane, ceux de Rhages et des Pyles Caspiennes et en général toute la contrée qui s'étend au N. de ce défilé jusqu'à la Matiané et à l'Arménie. Au-dessous des Pyles Caspiennes, au contraire, le pays composé de terrains bas et de vallons très encaissés présente un aspect des plus riants et paraît se prêter à toutes les cultures, celle de l'olivier exceptée : encore l'olivier s'y rencontre-t-il de loin en loin, mais il est avéré que le fruit en est toujours maigre et sec. Cette même partie de la Médie, comme l'Arménie aussi, du reste, est très favorable à l'élève des chevaux. Elle contient notamment sous le nom d'*Hippobotum*une vaste prairie que traverse la grande route allant de la Perse et de la Babylonie aux Pyles Caspiennes et où paissaient, dit-on, au temps de la domination persane, jusqu'à 50 000 juments appartenant aux haras royaux. De ces haras suivant les uns, des pâturages d'Arménie suivant les autres, sortaient ces fameux chevaux Néséens, réservés à cause de leur incomparable beauté et de leur taille exceptionnellement grande pour le service personnel des rois de Perse, mais qui représentaient en tout cas, comme les chevaux parthes aujourd'hui, une race particulière entièrement distincte des chevaux grecs ou autres qu'on voit dans nos pays. J'ajouterai que, si nous appelons*medica*l'herbe réputée la plus nourrissante pour les chevaux, c'est qu'elle croît ici plus abondamment que partout ailleurs. Une autre plante que la Médie produit également est le*silphium*, et le suc qu'on en tire dit*suc médique*, bien qu'étant habituellement très inférieur au suc cyrénaïque, ne laisse pas quelquefois d'avoir sur celui-ci une vraie supériorité, soit à cause de quelques propriétés toutes locales, soit par suite des différences que présente la plante elle-même suivant les espèces, soit enfin qu'on possède ici un procédé particulier d'extraction et de préparation qui donne au suc plus de consistance et permet ainsi de le garder à volonté ou de s'en servir sur l'heure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.8]] [8] Voilà ce que nous avions à dire de l'aspect et des productions de cette contrée. Quant à son étendue, elle est à peu de chose près la même en largeur qu'en longueur : or, sa plus grande largeur, à la prendre depuis le col du Zagros connu sous le nom de*Pyle*ou de*Porte Médique*jusqu'au défilé des Pyles Caspiennes, en passant par la Sigriané, parait être de 4100 stades. Les renseignements fournis par les historiens sur le tribut que payait anciennement la Médie confirment aussi ce que nous venons de dire de l'étendue et des ressources de cette province. Et en effet, tandis que la Cappadoce fournissait chaque année au Grand Roi, indépendamment de son tribut en argent, 1500 chevaux, 2000 mulets, et 50000 têtes de bétail, c'est le double à peu près que la Médie était tenue de fournir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.9]] [9] La plupart des coutumes que l'on observe chez les Mèdes se retrouvent aussi chez les Arméniens, par suite évidemment de la ressemblance des deux pays. On pense toutefois que ce sont les Mèdes qui ont été les premiers instituteurs des Arméniens, comme ils avaient dû l'être des Perses leurs vainqueurs futurs et les futurs héritiers de leur prépondérance en Asie, à en juger et par cet usage devenu commun en Perse de porter la robe longue dite même aujourd'hui robe persique, et par cette passion pour l'exercice de l'arc et du cheval, et par ce luxe et cette magnificence des rois, et par cette adoration quasi religieuse des sujets, toutes choses ayant évidemment passé des Mèdes aux Perses ; à en juger surtout par l'ensemble du costume que cette dernière nation a cru devoir adopter, puisqu'il est clair que la tiare, la kidaris, le pilos, la tunique à manches et les anaxyrides, bons à porter dans des pays froids et septentrionaux comme voilà la Médie, ne conviennent pas le moins du monde aux pays méridionaux. Or la Perse proprement dite, dont la plus grande partie borde la mer Erytitrée, et qui ne s'est accrue de quelques cantons contigus à la Médie qu'après la chute de l'empire mède, se trouve être par le fait encore plus méridionale que la Babylonie et la Susiane. Seulement, tout dans les habitudes du peuple vaincu [et en particulier dans son costume] avait paru si imposant aux vainqueurs et si bien approprié au caractère auguste et majestueux d'une monarchie que, renonçant aux vêtements courts et légers qu'ils avaient portés jusqu'alors, ils se résignèrent à prendre la robe longue des femmes et à s'envelopper comme elles de la tête aux pieds dans des voiles épais.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.10]] [10] Suivant certains auteurs, c'est Médée qui introduisit en ces contrées cette manière de se vêtir : elle y était venue régner conjointement avec Jason et il lui arrivait souvent, après avoir eu soin de se voiler le visage, d'y paraître en public au lieu et place du roi. Et de même que le souvenir de Jason s'est conservé en ces pays, grâce aux nombreux*hérôon*qui portent son nom et qui sont restés un objet de vénération profonde pour les Barbares, sans parler de cette haute montagne située à gauche et en arrière des Pyles Caspiennes qu'on appelle aussi le*Jasonium*, deux choses auraient, dit-on, contribué à y faire vivre la mémoire de Médée : d'une part, précisément le costume national, et, d'autre part, le nom de la contrée, car les mêmes auteurs ajoutent que Médée transmit le pouvoir à son fils Médus et que celui-ci, à son tour, laissa au pays le nom de*Médie*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout cela s'accorde et avec la présence de nombreux*Jasonium*en Arménie et avec l'origine du nom de cette dernière contrée et avec plusieurs autres circonstances dont nous parlerons plus loin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.13.11]] [11] Une coutume encore qui paraît propre aux Mèdes, à ceux du moins qui habitent la montagne, c'est d'élire pour roi toujours le plus vaillant d'entre eux. Mais il existe un usage plus essentiellement médique, si l'on peut dire, en ce qu'il est commun et aux tribus de la montagne et au reste de la nation, c'est celui qui veut que les rois aient plusieurs femmes. Il n'est pas permis aux rois, en effet, d'en avoir moins de cinq, et l'on assure que les femmes mettent elles-mêmes une sorte de point d'honneur à ce que leur royal époux prenne le plus grand nombre de femmes possible, considérant comme un malheur pour elles si par aventure il en prend moins de cinq. - Excellent dans tout le reste de la Médie, le sol est pauvre et maigre dans la montagne, laquelle forme, comme on sait, la partie septentrionale du pays. Aussi les fruits des arbres y tiennent-ils lieu de céréales : en les laissant sécher et en les pétrissant, les habitants obtiennent une espèce de pâte très nourrissante. En outre ils font du pain avec des amandes grillées ou cuites au four, et du vin avec le jus qu'ils expriment de certaines racines. Quant aux viandes, comme ils n'ont ni troupeaux, ni animaux domestiques, la seule qu'ils connaissent est la venaison. - Voilà ce que nous avions à dire des Mèdes eux-mêmes. Restent leurs lois et institutions, mais par le fait de la conquête persane, elles sont devenues communes à tous les Perses aussi bien qu'à l'universalité de la nation Mède, et nous attendrons pour en parler que nous en soyons arrivé à décrire la Perse.

### **XI, 14 - L'Arménie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/asie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.1]] [1] Défendue au midi par le Taurus, qui la sépare de toute la contrée comprise entre l'Euphrate et le Tigre et que pour cette raison on a nommée la Mésopotamie, l'Arménie touche vers l'E. à la Grande Médie et à l'Atropatène. Au N., elle a pour bornes d'abord la partie de la chaîne du Parachoathras située juste au-dessus de la mer Caspienne, puis l'Albanie et l'Ibérie, avec le Caucase qui les enveloppe l'une et l'autre et qui, se reliant ici même (c'est-à-dire sur la frontière de l'Arménie) à la chaîne des monts Moschikes et Colchikes, se prolonge par le fait jusqu'au territoire des Tibarani. Enfin, du côté de l'0., l'Arménie se trouve bornée par ce même territoire des Tibarani, puis par le mont Paryadrès et par le Skydisès jusqu'à la Petite Arménie et à la vallée de l'Euphrate, laquelle continue la séparation entre l'Arménie, d'une part, et la Cappadoce et la Commagène, de l'autre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.2]] [2] L'Euphrate, en effet, qui prend sa source sur le côté septentrional du Taurus et qui se dirige d'abord au couchant pour traverser toute l'Arménie, se détourne ensuite au midi et franchit le Taurus par une brèche profonde qui sépare précisément l'Arménie de la Cappadoce et de la Commagène ; puis, une fois parvenu dans la région trans-taurique, en Syrie, il commence à décrire dans la direction du levant d'hiver un nouveau coude qui l'amène jusqu'à Babylone et pendant lequel il forme avec le Tigre ce qu'on a appelé la Mésopotamie ; après quoi, les deux fleuves vont se jeter dans le golfe Persique. Comme on le voit, à l'exception de la frontière relativement peu étendue qui borde la Médie, le pourtour de l'Arménie presque tout entier consiste en terrains âpres et montagneux. Dans le Taurus (notamment dans le Taurus proprement dit, lequel recommence de l'autre côté de l'Euphrate en face de la Commagène et de la Mélitène), le mont Masius forme une première chaîne dont le versant méridional domine la Mygdonie (c'est-à-dire le canton de la Mésopotamie où est Nisibe), tandis que son versant septentrional domine la Sophène, qui se trouve ainsi resserrée entre le Masius et l'Antitaurus. On nomme Antitaurus une autre chaîne qui part de l'Euphrate et du Taurus même pour aller finir vers l'extrémité orientale de l'Arménie, et qui, en même temps qu'elle forme avec le Masius cette vallée intermédiaire de la Sophène, domine par son autre versant toute l'Akilisène, laquelle se trouve à son tour comprise entre l'[Antitaurus] et la partie du cours de l'Euphrate qui précède immédiatement le coude décrit par ce fleuve dans la direction du midi. La ville royale de la Sophène, [disons-le en passant,] est Carcathiocerta. Au-dessus du Masius, mais bien plus loin vers l'E., commence à son tour la chaîne du Niphatès qui longe la Gordyène ; puis au Niphatès succède l'Abus, autre chaîne des flancs de laquelle descendent à la fois et l'Euphrate et l'Araxe, le premier à l'0., le second à l'E. ; enfin une dernière chaîne, celle du Nibarus qui fait suite à l'Abus, se prolonge jusqu'à la Médie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.3]] [3] On a vu plus haut quelle était la direction générale du cours de l'Euphrate ; pour ce qui est de l'Araxe, après s'être porté vers l'E. jusqu'à l'Atropatène, il s'infléchit au N. O., baigne successivement les murs d'Azara et d'Artaxate deux grandes villes d'Arménie, puis traverse toute la plaine Araxène et finit par se jeter dans la mer Caspienne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.4]] [4] Si maintenant l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y trouve bien encore et beaucoup de montagnes et beaucoup de plateaux arides où la vigne elle-même ne vient qu'avec peine, mais on y rencontre aussi de nombreuses vallées, les unes, il est vrai, médiocrement fertiles, les autres, en revanche, d'une incomparable richesse. Telles sont, par exemple, et cette plaine Araxène que l'Araxe traverse dans toute sa longueur avant d'aller à l'extrémité de l'Albanie se jeter dans la mer Caspienne, et cette autre plaine à la suite qu'on nomme la Sacasène, plaine riveraine du Cyrus [et non de l'Araxe], mais limitrophe aussi de l'Albanie. Nous pourrions même citer la Gogarène qui s'étend au delà de la Sacasène, car il est constant que toute cette plaine abonde en céréales, en arbres fruitiers, en arbres verts et qu'on y cultive avec succès jusqu'à l'olivier. La Phaunène compte également parmi les provinces [les plus fertiles] de l'Arménie, et l'on peut en dire autant de la Comisène, voire de l'Orchistène qui fournit le plus fort contingent de chevaux de guerre. Dans la Chorzène et dans la Cambysène, qui sont les provinces les plus septentrionales de l'Arménie, il tombe une énorme quantité de neige, par suite apparemment du voisinage de la chaîne du Caucase, de l'Ibérie et de la Colchide, et il n'est pas rare, à ce qu'on assure, que des caravanes entières y soient surprises dans les cols ou défilés des montagnes par de véritables avalanches de neige sous lesquelles elles demeurent ensevelies. Seulement, en prévision de ce danger, tous les voyageurs ont soin, dit-on, de se munir de longs bâtons [qu'] ils n'auraient, en cas d'accident, qu'à hausser au niveau des couches supérieures de neige pour donner accès à l'air respirable et pour avertir ceux qui viendraient à passer après eux, lesquels ne manqueraient pas de leur venir en aide et de leur sauver la vie en les retirant de dessous l'avalanche. On ajoute qu'il se forme dans la neige, par l'effet de la congélation, des boules creuses qui contiennent de l'eau bonne à boire et que les voyageurs n'ont qu'à fendre l'espèce de poche qui renferme cette eau pour pouvoir se désaltérer à leur aise. La neige aurait aussi, paraît-il, la propriété d'engendrer certains animalcules (nommés*scolex*dans Apollonidès et*thripes*dans Théophane), et on suppose que la génération de ces animalcules dans la neige se fait de la même manière que celle des moucherons ou*conops*engendrés par la flamme ou par les cendres chaudes des fourneaux de mines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.5]] [5] L'histoire nous apprend que l'Arménie, très peu étendue à l'origine, s'accrut surtout par le fait des conquêtes d'Artaxias et de Zariadrès, anciens lieutenants d'Antiochus le Grand, qui s'étaient vu, après la chute de leur maître, appeler à régner, l'un sur la Sophène, l'Anthisène, l'Oromanditide et les cantons environnants, l'autre sur la province d'Artaxate, et qui, ayant su concerter leurs efforts pour s'agrandir aux dépens des nations voisines, enlevèrent successivement aux Mèdes la Caspiané, la Phaunitide et Basoropeda, aux Ibères tout ce qui est au pied du Paryadrès avec la Chorzène et de l'autre côté du Cyrus la Gogarène ; aux Chalybes et aux Mosynèkhes la Carénitide et la Derxène, provinces aujourd'hui limitrophes de la Petite-Arménie, si même elles n'en font partie, aux Cataones l'Akilisène et tout le district de l'Antitaurus, aux Syriens enfin la Taronitide, tous pays, dont les habitants, grâce à cette réunion, parlent actuellement la même langue.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.6]] [6] En fait de villes, les deux principales que possède l'Arménie sont Artaxate, qu'on nomme aussi quelquefois Artaxiasate, parce qu'elle fut fondée par Annibal pour le roi Artaxias et Arxate, située comme l'autre sur l'Araxe, mais près de la frontière de l'Atropatène, tandis qu'Artaxate, grande et belle cité qui sert de résidence ordinaire aux rois d'Arménie, s'élève à l'entrée de la plaine Araxène. Elle a été bâtie là dans une espèce de presqu'île formée par un coude du fleuve, qui baigne par conséquent ses murs de trois côtés pendant que le quatrième côté figurant l'isthme de la presqu'île est fermé par un fossé et un mur ou retranchement, sans compter qu'à peu de distance de la ville se trouvent les châteaux forts de Babyrsa et d'Olané, dont Tigrane et Ariavasde avaient fait leurs trésors. [Ces forteresses, du reste, n'étaient pas les seules que possédât l'Arménie.] Il y en avait d'autres encore sur les bords de l'Euphrate, Artagira notamment ; mais celle-ci entraînée par Adoua son gouverneur essaya de se soustraire à l'autorité romaine, et, après un long siège, les légats de César s'en emparèrent et rasèrent ses murs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.7]] [7] Les fleuves ne manquent pas en Arménie ; les plus célèbres sont, parmi les tributaires de la mer Pontique, le Phase et le Lycus (Eratosthène nomme à tort le Thermodon à la place du Lycus) ; parmi les tributaires de la mer Caspienne, le Cyrus et l'Araxe ; enfin, parmi les tributaires de la mer Erythrée, l'Euphrate et le Tigre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.8]] [8] Le pays contient aussi de grands lacs. Il y en a un, entre autres, appelé le lac Matiané (comme qui dirait le lac Cyané ou le lac Bleu), qui passe pour être, après le Palus Maeotis, le plus grand des lacs salés et qui s'étend jusqu'à la Médie Atropatène en formant sur ses bords d'importantes salines naturelles. Il y a encore le lac Arséné, ou, comme on l'appelle quelquefois, le lac Thopitis ; mais les eaux de ce lac sont chargées de nitre, et la même raison qui fait qu'elles sont excellentes pour enlever les taches et blanchir le linge fait qu'elles ne sont pas bonnes à boire. Le Tigre, à sa descente du mont Niphatès, traverse le lac Arséné, sans se mêler toutefois à ses eaux, grâce à l'extrême rapidité de son propre courant, circonstance à laquelle il doit son nom, car le mot*tigris*, dans la langue des Mèdes, équivaut à notre mot*toxeuma*et exprime l'action de bander l'arc et de lancer la flèche. Ajoutons que les eaux du Tigre nourrissent une grande variété de poissons, tandis que celles du lac n'en contiennent que d'une seule et même espèce. Parvenu à l'autre bout du lac, le Tigre se perd dans une espèce de gouffre, mais, après avoir coulé longtemps sous terre, il reparaît à l'entrée de la Chalonitide et se dirige alors vers Opis et le Mur de Sémiramis, en laissant à sa droite, avec la Gordyène, toute cette contrée que l'Euphrate de son côté laisse à sa gauche et que nous connaissons sous le nom de Mésopotamie. Après quoi, s'étant rapprochés l'un de l'autre et ayant achevé de former ensemble ladite Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate (le Tigre par Séleucie, l'Euphrate par Babylone) se portent vers le golfe Persique, ce que nous avons du reste exposé tout au long dans notre*Relevé des erreurs d'Eratosthène et d'Hipparque*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.9]] [9] L'Arménie possède des mines, notamment les mines d'or de Sambana, dans la Syspiritide. Alexandre, qui avait voulu s'en assurer la possession, y avait envoyé Ménon à la tête d'un détachement armé, mais Ménon périt étranglé par les gens du pays. Nous signalerons encore parmi les richesses minérales de l'Arménie des gîtes considérables de sandyx, substance qui donne cette belle couleur presque semblable à la calché qu'on nomme le*rouge d'Arménie*. D'autre part l'Arménie est si favorable à l'élève des chevaux et ses pâturages à cet égard sont si près d'égaler ceux de la Médie qu'il est notoire qu'une partie des chevaux néséens affectés au service exclusif des rois de Perse en provenaient et que chaque année le satrape chargé du gouvernement de cette province était tenu d'envoyer au grand roi 20 000 poulains pour figurer dans les fêtes mithriaques. On raconte aussi que, quand Artavasde joignit Antoine pour envahir avec lui la Médie, il se plut, dans la revue qu'il fit passer de ses troupes au général romain, à déployer devant lui en ordre de bataille, indépendamment des autres corps de cavalerie qu'il avait amenés avec lui, une force de 6000*cataphracti*ou chevaux bardés de fer. Mèdes et Arméniens prisent en effet beaucoup cette lourde et massive cavalerie. Ajoutons qu'ils ne sont pas les seuls et que les Albani eux-mêmes ont des cataphracti dans leurs armées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.10]] [10] La richesse et la puissance de cette contrée sont attestées, au reste, d'une façon éclatante par ce fait, que, Pompée ayant imposé une contribution de guerre de 6000 talents, à Tigrane, père d'Artavasde, ce prince distribua incontinent la somme aux troupes romaines, à chaque soldat 50 drachmes, à chaque centurion 1000 drachmes, à chaque préfet de la cavalerie et à chaque tribun militaire un talent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.11]] [11] Quant à l'étendue que Théophane assigne à l'Arménie (cent schoenes en largeur et deux fois autant en longueur, à quarante stades par schoene), elle nous paraît exagérée et nous croyons être plus près de la vérité en prenant pour la longueur la [largeur] même que Théophane indique et pour la largeur la moitié seulement ou un peu plus de la moitié [de la longueur ainsi réduite]. - Mais nous en avons dit assez sur l'aspect physique, sur les productions et les ressources naturelles de l'Arménie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.12]] [12] Voici maintenant ce qu'une antique tradition marque relativement à l'origine de la nation elle-même. On a pu voir plus haut comment le Thessalien Arménus avait quitté Arménium, sa ville natale, située non loin de Boebé, entre Phères et Larisse, pour suivre Jason, et comment il avait pénétré avec le héros jusqu'au coeur de l'Arménie ; or, c'est à Arménus, s'il faut en croire les historiens Cyrsile de Pharsale et Médius de Larisse, tous deux compagnons d'armes d'Alexandre, que l'Arménie aurait dû son nom. Les mêmes auteurs assurent que, tandis qu'une partie des forces d'Arménus prenait possession de l'Akilisène, laquelle dépendait primitivement du territoire des Sophéni, le reste avait occupé la Syspiritide jusqu'à la Calachène et l'Adiabène, dépassant ainsi les limites actuelles de l'Arménie. Ajoutons qu'au dire de certains auteurs le costume national des Arméniens n'est autre que le costume thessalien lui-même ; que leurs longues robes notamment rappellent tout à fait la tunique tulaire de nos tragédiens, tunique qui s'attache soit sur la poitrine au moyen d'une ceinture, soit sur l'épaule au moyen d'agrafes, et que nous appelons une*thessalique*parce qu'apparemment nos acteurs l'avaient, eux aussi, imitée à l'origine du costume national des Thessaliens. Ils ne pouvaient se passer, en effet, de quelque ornement semblable, de quelque ornement d'emprunt qui pût leur donner aux yeux des spectateurs plus d'ampleur et de majesté, et rien n'était plus propre assurément à être transporté sur la scène et à devenir le costume tragique par excellence que cette longue robe que les Thessaliens, eux, n'avaient adoptée que parce qu'ils habitaient le pays le plus septentrional et le plus froid de toute la Grèce. Enfin on croit que Mèdes et Arméniens ont bien pu également emprunter des Thessaliens leur goût si vif pour les chevaux. Quant au fait même d'une expédition de Jason en Arménie, n'est-il pas suffisamment attesté par l'existence de ces nombreux*Jasonium*que les dynastes indigènes paraissent avoir érigés, en partie du moins, sur le modèle du temple de Jason bâti à Abdères par les soins de Parménion ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.13]] [13] Une autre tradition également accréditée, c'est que l'Araxe aurait dû son nom à sa ressemblance avec le Pénée, ressemblance qui aurait frappé Arménus et qui lui aurait suggéré l'idée de l'appeler comme le Pénée lui-même, car il paraît constant que ce fleuve avait reçu, lui aussi, primitivement le nom d'Araxe pour avoir arraché en quelque sorte l'Ossa de l'Olympe en ouvrant entre deux la vallée de Tempé. On ajoute que dans le principe le fleuve d'Arménie, à sa descente des montagnes, se répandait, faute d'issue, dans la plaine et s'y étalait en forme de mer, mais que Jason, imitant ce qu'il avait vu dans Tempé, avait pratiqué la coupure du haut de laquelle l'eau du fleuve se précipite aujourd'hui dans la mer Caspienne, opération qui avait du même coup mis à découvert toute la plaine Araxène, située, comme on sait, immédiatement au-dessus de la cataracte. A la rigueur on peut admettre la vraisemblance de cette tradition sur l'état ancien du cours de l'Araxe ; mais il n'en est pas de même de ce que dit Hérodote de ce fleuve, et son assertion que l'Araxe, à sa sortie du pays des Matiéni, se divise en quarante bras formant autant de fleuves différents et autant de barrières entre la Bactriane et la Scythie, nous paraît absolument dénuée de fondement, bien que Callisthène l'ait admise et répétée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.14]] [14] L'histoire nous parle encore d'un double établissement formé par les Aenianes dans l'Utie et au-dessus de l'Arménie par delà l'Abus et le Nibarus, deux branches du Taurus, dont l'une (c'est l'Abus que je veux dire) se trouve avoir dans son voisinage la route qui mène à Ecbatane et passe devant le temple de Baris. Enfin il est fait mention d'une colonie de Thraces appelés par manière de sobriquet les*sarapares*, c'est-à-dire les coupeurs de têtes, qui se seraient fixés au-dessus de l'Arménie sur les confins de la Médie et du territoire des Guranii, et qu'on nous dépeint comme une race de montagnards farouches et indomptables, d'une adresse merveilleuse pour scalper et trancher les têtes (ce qui est proprement le sens du mot*saraparae*). Joints à ce que nous avons rapporté de Médée plus haut dans notre description de la Médie, tous ces faits autorisent à conjecturer qu'il existe bien réellement une sorte de parenté entre les Mèdes et les Arméniens d'une part et les Thessaliens de l'autre, j'entends les Thessaliens de la descendance directe de Jason et de Médée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.15]] [15] Cela dit sur les plus anciennes traditions de l'Arménie, il convient, croyons-nous, de retracer aussi dans ses traits principaux toute l'histoire moderne de cette contrée, à partir notamment de l'époque persane en suivant jusqu'à nous, ce qui, du reste, se réduit à ceci, qu'après avoir appartenu aux Perses et aux Macédoniens l'Arménie passa finalement aux mains des monarques syriens déjà maîtres de la Médie (elle avait eu pour dernier satrape persan Oronte, descendant d'Hydarnès, l'un des Sept), mais que plus tard deux des généraux d'Antiochus le Grand, cet ennemi acharné des Romains, se la partagèrent : ils se nommaient Artaxias et Zariadris et l'avaient gouvernée d'abord au nom et de l'aveu d'Antiochus ; seulement, ayant vu leur maître vaincu et ruiné, ils s'étaient empressés de passer du côté des Romains, et proclamant leur indépendance avaient pris pour eux-mêmes le titre de rois. Tigrane, descendant d'Artaxias, eut, en cette qualité, l'Arménie proprement dite, c'est-à-dire toute la partie du pays qui s'étend le long de la Médie, de l'Albanie et de l'Ibérie jusqu'à la Colchide et la Cappadoce maritime. Dans le même temps, Artane le Sophénien, descendant de Zariadris, héritait, de l'Arménie méridionale et plus spécialement de la partie du sud-ouest, mais il fut bientôt détrôné et tué par Tigrane, qui demeura ainsi seul maître de tout le pays. Tigrane, du reste, avait passé lui-même par des fortunes très diverses. Détenu d'abord chez les Parthes comme otage, il avait réussi, en leur cédant soixante-dix des vallées de l'Arménie, à se faire rétablir par eux sur le trône ; puis, devenu plus fort, il leur avait repris ce qu'il leur avait cédé et avait même dévasté leur territoire, principalement aux environs de Ninive et d'Arbèles ; il avait soumis ensuite à son pouvoir l'Atropatène et la Gordyène, et de proche en proche tout le reste de la Mésopotamie ; enfin, passant l'Euphrate, il avait, par la force des armes, conquis la Syrie elle-même et la Phénicie. C'est alors que, parvenu à ce haut degré de puissance, il fonda près d'[Ol]ibéria, entre cette localité et le pont ou Zeugma de l'Euphrate, une nouvelle ville qu'il nomma Tigranocerte et où il réunit les habitants de douze villes grecques dépeuplées par lui à cet effet. Mais il fut interrompu dans son entreprise par une attaque de Lucullus, le vainqueur de Mithridate, qui, ayant donné ordre à chaque habitant de Tigranocerte de regagner sa ville natale, détruisit la nouvelle capitale (laquelle, du reste, n'était encore qu'à moitié achevée), la réduisit ainsi à n'être plus qu'une chétive bourgade et chassa ensuite Tigrane de la Syrie et de la Phénicie. Le successeur de Tigrane, Artavasde, prospéra tant qu'il se conduisit en ami des Romains ; mais ayant trahi Antoine pour les Parthes lors de sa grande guerre contre ce peuple, il expia chèrement sa faute. Mené à Alexandrie par Antoine, il s'y vit charger de chaînes et promener par la ville derrière le char de son vainqueur, puis il fut jeté dans une prison, où après avoir langui encore un certain temps il fut mis à mort comme la guerre d'Actium éclatait. Après Artavasde, l'Arménie eut encore plusieurs souverains qui régnèrent sous le protectorat de César et des Romains et ce protectorat dure encore à l'heure qu'il est.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 11.14.16]] [16] Toutes les divinités de la Perse sans exception sont honorées par les Mèdes et par les Arméniens, mais Anaïtis est pour les Arméniens l'objet d'un culte particulier. Ils lui ont élevé des temples en différents lieux, notamment dans l'Akilisène, et ont attaché à chacun de ces temples bon nombre d'hiérodules ou d'esclaves sacrés des deux sexes. Jusque-là, à vrai dire, il n'y a point lieu de s'étonner; mais leur dévotion va plus loin et il est d'usage que les personnages les plus illustres consacrent à la déesse leurs filles encore vierges, ce qui n'empêche pas que celles-ci, après s'être longtemps prostituées dans les temples d'Anaïtis, ne trouvent aisément à se marier, aucun homme n'éprouvant pour ce motif la moindre répugnance à les prendre pour femmes. Hérodote' raconte à peu près la même chose des filles de Lydie : toutes aussi, suivant lui, se prostituaient. [Mais pour en revenir aux jeunes Arméniennes, nous dirons] qu'elles sont si libérales avec leurs amants que, non contentes de leur donner l'hospitalité, elles leur font souvent plus de présents qu'elles-mêmes n'en ont reçu d'eux, comme pour prouver qu'elles appartiennent à de riches maisons qui ne les laissent manquer de rien. Ce n'est pas d'ailleurs aux premiers venus qu'elles donnent ainsi l'hospitalité, et, autant que possible, elles n'accueillent que les hommes qui sont de même rang qu'elles.

## **Livre XII : La région Pontique**

### **XII, 1 - Considérations gérérales sur la Cappadoce**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.1.1]] [1] [Comme la Médie et l'Arménie] la Cappadoce s'est divisée en plusieurs parties et a subi de fréquents changements. On peut dire pourtant que le nom de Cappadociens appartient surtout aux peuples parlant un seul et même idiome qui sont compris entre les limites suivantes : au midi le Taurus cilicien ; au levant l'Arménie, la Colchide, et, outre ces deux contrées, le groupe intermédiaire de peuples qui, [bien que dépendants de la Cappadoce actuelle,] parlent une langue différente de la langue cappadocienne ; au nord l'Euxin jusqu'à l'embouchure de l'Halys ; au couchant enfin la Paphlagonie et la partie de la Phrygie occupée par les Galates, laquelle s'étend jusqu'à la Lycaonie et la Cilicie Trachée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.1.2]] [2] Encore est-il constant que, parmi les [Cappadociens proprement dits ou] Cappadociens parlant la même langue, les Anciens distinguaient expressément les Cataoniens comme formant une nation à part, une nation différente de la nation cappadocienne, et que, quand ils énuméraient les peuples de cette partie de l'Asie, ils faisaient suivre les Cappadociens des Cataoniens, et les Cataoniens immédiatement des peuples d'au delà de l'Euphrate, considérant apparemment comme une dépendance de la Cataonie la Mélitène elle-même, laquelle se trouve située entre la Cataonie et l'Euphrate sur les confins de la Commagène et forme aujourd'hui juste un dixième de la Cappadoce par suite de la dernière division de cette contrée en dix stratégies ou préfectures. C'est ainsi, en effet, que de nos jours les rois de Cappadoce, prédécesseurs immédiats d'Archélaüs, ont jugé à propos de distribuer le territoire soumis à leur autorité. Du reste, la Cataonie, elle aussi, représente un dixième de la Cappadoce actuelle, et, comme la Mélitène, s'est toujours vu administrer de nos jours par un stratège ou préfet particulier. A vrai dire, quand on voit qu'aujourd'hui aucune différence sensible ni dans la langue ni dans les habitudes de la vie ne sépare les Cataoniens des autres populations de la Cappadoce, on peut s'étonner que les traces de leur origine étrangère se soient aussi complétement effacées, mais il n'en demeure pas moins certain qu'ainsi que nous le disions plus haut les Cataoniens avaient toujours formé une nation indép ridante, quand Ariarathe, qui le premier se fit appeler roi de Cappadoce, les réunit de force à ses sujets.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.1.3]] [3] La Cappadoce figure proprement l'isthme d'une grande presqu'île, isthme resserré, étranglé pour mieux dire, entre deux mers, à savoir la partie de la Mer [Intérieure] qui forme le golfe d'Issus et se prolonge jusqu'à la Cilicie Trachée et la partie du Pont-Euxin qui s'étend de Sinope à la côte des Tibaréni. La presqu'île embrasse toute la région située à l'O de la Cappadoce, laquelle n'est autre que la région en dedans de l'Halys d'Hérodote, puisqu'elle appartenait en entier au roi Crésus et qu'Hérodote appelle ce prince le tyran des nations sises en dedans de l'Halys. Aujourd'hui on se sert du nom d'Asie (qui est celui du continent tout entier) pour désigner particulièrement ce pays en dedans du Taurus, lequel comprend, en allant de l'E. à l'O, d'abord la Paphlagonie, la Phrygie et la Lycaonie, puis la Bithynie, la Mysie et la [Phrygie] Epictète, avec la Troade et l'Hellespontie auxquelles succèdent, d'une part, sur la côte, les possessions des Grecs moliens et ioniens et des Barbares Gariens et Lyciens, et, d'autre part, dans l'intérieur, les possessions de la nation lydienne. Nous parlerons plus loin de ces différents pays. [Pour le moment occupons-nous seulement de la Cappadoce.]  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.1.4]] [4] On sait que les Perses avaient divisé la Cappadoce en deux satrapies ; devenus maîtres à leur tour de cette contrée, les Macédoniens permirent bon gré mal gré qu'elle érigeât chacune de ses satrapies en royaume. La première forma le royaume proprement appelé*de Cappadoce*ou*de Cappadoce taurique*, voire même quelquefois*de Grande Cappadoce*, et l'autre le royaume de Pont, ou, comme on l'appelle quelquefois aussi, le royaume de Cappadoce pontique. Quelle sera désormais la division administrative de la Grande Cappadoce, nous ne saurions encore le dire, un récent décret de César et du Sénat intervenu après la mort du roi Archélaüs ayant rangé ce royaume au nombre des provinces romaines. Mais sous Archélaüs et sous les rois ses prédécesseurs, il avait été partagé en dix stratégies ou préfectures, dont cinq dans le voisinage immédiat du Taurus appelées la Mélitène, la Cataonie, la Cilicie, la Tyanitis et la Garsauritis, et cinq autres appelées la Laviansène, la Sargarausène, la Saravène, la Chamanène et la Morimène. Il s'était accru en outre ultérieurement de différents territoires que les Romains avaient démembrés de la Cilicie exprès pour les lui annexer, notamment, sous les prédécesseurs d'Archélaüs, d'une onzième préfecture composée des cantons de Gastabales et de Cybistres, lesquels s'étendaient jusqu'à Derbé, place d'armes du brigand Antipater ; et, sous le règne d'Archélaüs lui-même, du canton d'Elaeüssa dépendant de la Cilicie Trachée et en général de tout le pays connu pour avoir adhéré à la ligue des pirates.

### **XII, 2 - La Cappadoce**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.1]] [1] La Mélitène ressemble beaucoup à la Commagène ; comme elle, elle est partout plantée d'arbres fruitiers, mais elle est la seule parmi toutes les provinces de la Cappadoce qui jouisse de cet avantage, la seule aussi qui produise de l'huile d'olive et du vin, tel que le Monarite, capable de rivaliser avec les vins de Grèce. Elle fait face à la Sophène, et, de même que la Commagène dont la frontière se confond avec la sienne, en est séparée par le cours de l'Euphrate. Toutefois l'importante forteresse de Tomisa, qui est située de l'autre côté du fleuve, dépend encore de la Cappadoce : naguère, il est vrai, les Sophéniens avaient racheté cette place moyennant la somme de cent talents, mais plus tard Lucullus en fit don de nouveau au roi de Cappadoce en récompense de l'utile concours que celui-ci lui avait prêté dans sa guerre contre Mithridate.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/cappadoce.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.2]] [2] La Cataonie forme une large plaine, fort basse, où tous les végétaux, à l'exception pourtant des arbres verts, réussissent à merveille. Elle a des montagnes tout autour d'elle, entre autres l'Amanus, qui n'est qu'un rameau détaché du Taurus cilicien et qui la borde au midi, et l'Antitaurus, autre branche que le Taurus projette juste à l'opposite. Et en effet, tandis que l'Amanus se dirige au S. O. à partir de la Cataonie pour aller expirer aux bords de la mer de Cilicie et de la mer de Syrie, enfermant dans la courbe qu'il décrit ainsi tout le golfe d'Issus avec les plaines de la Cilicie qui s'étendent au pied du Taurus, l'Antitaurus se porte au N. en inclinant légèrement vers l'E. et va finir dans l'intérieur des terres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.3]] [3] C'est dans l'Antitaurus précisément, dans une des vallées étroites et profondes de cette chaîne, qu'est située Comana avec le fameux temple consacré à la déesse Mâ, la même que nous nommons Enyô. Comana est une ville considérable, mais qui doit surtout son importance à la multitude d'enthousiastes ou de prophètes et d'hiérodules ou d'esclaves sacrés qu'elle renferme. Ses habitants, bien que Cataoniens d'origine et bien que soumis nominalement au roi de Cappadoce, sont plutôt les sujets du grand prêtre [de Mâ]. Celui-ci a la surintendance du temple et règne en maître sur les hiérodules : or, à l'époque où nous avons visité ce temple, on y comptait plus de 6000 hiérodules, tant hommes que femmes. Un territoire spacieux dépend du temple et c'est encore le grand prêtre qui en perçoit les revenus. Le grand prêtre tient du reste en Cappadoce le second rang après le roi et en général jusqu'à présent rois et grands prêtres ont été choisis dans la même famille. La nature du culte rendu à la déesse Mâ a donné lieu de penser qu'Oreste, après s'être enfui avec sa soeur Iphigénie de la Scythie taurique, avait introduit dans cette contrée les rites du culte de Diane Tauropole ; la tradition ajoute que le frère et la soeur auraient en signe de deuil déposé leur chevelure sur l'autel de la déesse et que c'est de cette circonstance que la ville de Comana aurait tiré son nom. Cette ville est située sur les deux rives du fleuve Sarus qui, longtemps resserré dans les gorges ou étroites vallées du Taurus, se déploie enfin dans les plaines de la Cilicie pour aller se jeter au delà dans la mer de ce nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.4]] [4] Quant à la Cataonie, elle est traversée par le Pyramus, cours d'eau navigable, qui a sa source tout au milieu de la plaine. Cette source est un gouffre profond d'où l'on voit l'eau qui a longtemps coulé sous terre en dérobant aux yeux son cours mystérieux jaillir tout à coup à la surface du sol. Un javelot lancé de haut dans ce gouffre rencontre de la part de cette masse d'eau jaillissante une telle résistance qu'il n'y enfonce qu'avec peine. Grâce à la profondeur et à la largeur exceptionnelles de son lit, le Pyramus forme de prime abord un fleuve puissant et impétueux, mais il n'a pas plus tôt atteint le Taurus que son lit [tout à l'heure si large] se resserre extraordinairement. Et ce qui n'est pas moins extraordinaire c'est la disposition que présente l'espèce de brèche ou de coupure qui livre passage à ses eaux à travers la montagne. Car, de même qu'on voit dans un rocher qui se fend tout à coup et se sépare en deux les saillants de l'un des côtés correspondre si exactement aux rentrants de l'autre qu'il semble qu'on n'aurait qu'à les rapprocher pour qu'ils se rajustassent aussitôt, de même nous avons vu sur les deux rives du Pyramus les rochers qui garnissent les flancs de la montagne jusqu'au sommet opposer symétriquement les uns aux autres, malgré la distance de 2 à 300 plèthres qui les sépare, leurs parties saillantes et rentrantes. Ajoutons qu'au milieu de cette vallée ainsi encaissée et resserrée entre deux murs de rochers le sol, qui n'est autre que le roc lui-même, présente une étroite fissure qu'un chien ou un lièvre pourrait franchir d'un bond : or c'est cette fissure qui sert de lit au fleuve, et, comme elle ne dépasse guère en largeur les proportions d'une simple rigole, les eaux du fleuve naturellement la remplissent jusqu'aux bords : seulement, par suite de sa direction tortueuse, par suite aussi de l'extrême rapprochement de ses parois et de sa profondeur qui est celle d'un véritable gouffre, le passage du fleuve y produit un fracas épouvantable, comparable au bruit du tonnerre, et qui frappe d'aussi loin l'oreille du voyageur. Une fois sorti des montagnes, le Pyramus se précipite vers la mer, et il roule dans ses eaux une telle quantité de limon enlevée soit aux campagne, de la Cataonie soit aux plaines ciliciennes, que cette circonstance a donné lieu dès longtemps à l'oracle suivant :

*«Un jour viendra où nos fils verront le Pyrame aux flots d'argent, reculant de plus en plus les limites du continent,  
atteindre jusqu'aux bords sacrés de Cypre».*

On observe, en effet, à l'embouchure de ce fleuve le même phénomène qu'en Egypte aux bouches du Nil, le Nil par ses atterrissements ne cessant, comme on sait, d'accroître le continent aux dépens de la mer, ce qui a inspiré à Hérodote cette parole célèbre que*l'Egypte est un présent du Nil*et suggéré à Homère la remarque que Pharos était dans le principe une île de la haute mer, et qu'on ne la voyait pas, comme à présent, toucher presque aux rivages de l'Egypte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.5]] [5] Pas plus que la Mélitène, la plane de la Cataonie ne possède de ville proprement dite ; mais il y a dans la partie montagneuse de ce pays des places très fortes, notamment la citadelle d'Azamora et celle de Dastarcum, au pied de laquelle passe le fleuve Carmalas. C'est là aussi que se trouve le temple d'Apollon Cataonien, temple vénéré dans toute la Cappadoce comme ayant servi de type aux autres édifices sacrés qu'on rencontre en ce pays. Il n'y a du reste que deux des préfectures de la Cappadoce qui possèdent de vraies villes ; seulement [à défaut de villes on peut mentionner dans les autres quelques lieux remarquables,] dans la Sargarausène, par exemple, la petite place d'Herpé avec le fleuve Carmalas, qui, comme le Pyramus, [sort du Taurus pour] entrer en Cilicie ; et, hors de la Sargarausène, Argus, position forte et élevée adossée au Taurus, et Nora, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Néroassos, place rendue célèbre par le long siège qu'y soutint Eumène. De nos jours Nora fut le trésor de ce Sisina qui tenta d'usurper le trône de Cappadoce. Mais il possédait en même temps Cadéna, ancienne résidence royale, et qui, comme telle, avait l'aspect et les dimensions d'une ville. Enfin on peut citer encore sur les confins de la Lycaonie le gros bourg de Garsaoura, qui passe pour avoir été jadis, comme Cadéna, l'une des métropoles ou capitales du pays ; et enfin dans la Morimène, à Vénasa, ce temple de Jupiter dont l'enceinte peut abriter aisément 3000 hiérodules et qui possède un territoire sacré fournissant, au grand prêtre un revenu annuel de quinze talents. Ce grand prêtre qui occupe le second rang après celui de Comana est comme lui nommé à vie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.6]] [6] La surintendance du temple de Jupiter Daciéus, la troisième hiérarchiquement parlant, est très inférieure à la prêtrise de Vénasa, et ne laisse pas cependant d'avoir encore une certaine importance. Il y a dans le voisinage de ce temple un bassin d'eau saumâtre, ayant les proportions d'un grand lac, et enfermé entre des collines très hautes et très abruptes, dans lesquelles il a fallu creuser des espèces d'escaliers pour en rendre le bord accessible. Ajoutons que les eaux de ce bassin n'éprouvent jamais de crue et qu'en même temps elles n'ont pas d'écoulement apparent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.7]] [7] Sur les dix préfectures de la Cappadoce, deux seulement, avons-nous dit, se trouvent posséder de vraies villes : la Tyanitis, notamment, possède Tyane, ville située au pied du Taurus, dans le voisinage des Pyles ciliciennes, de tous les passages donnant accès en Cilicie et en Syrie, assurément le plus facile et le plus fréquenté. Tyane est appelée quelquefois [aussi]*Eusébia du Taurus*. Le pays aux environs est généralement fertile et composé de plaines pour la plus grande partie. Quant à la ville, elle est bâtie sur une de ces hautes terrasses ou chaussées dites*de Sémiramis*, et une belle et forte muraille en protège l'enceinte. Non loin de Tyane, mais encore plus près de la montagne, s'élèvent deux autres villes, Castabales et Cybistres, dont l'une (c'est Castabales que je veux dire) possède un temple dédié à Diane Pérasia et desservi par des prêtresses pouvant, dit-on, marcher impunément pieds nus sur des charbons ardents. Ici encore nous retrouvons la légende d'Oreste et de Diane Taurpole, quelques auteurs se fondant sur ce nom de Pérasia donné à la déesse pour prétendre que l'introduction de son culte en cette contrée a été une importation d'outre-mer. Ainsi dans la Tyanitis, l'une des dix préfectures de la Cappadoce, une première ville, Tyane, car nous ne comptons pas les annexions récentes telles que Castabales et Cybistres, telles encore que les villes de la Cilicie Trachée, Elaeeussa, par exemple, qu'Archélaüs, qui l'avait choisie pour en faire le lieu de sa résidence habituelle, a bâtie dans une île riante et fertile et sur un plan très vaste. Dans la préfecture de Cilicie, une seconde ville, Mazaca, métropole du peuple cappadocien. Mazaca, elle aussi, a reçu le nom d'*Eusébia*, mais avec l'épithète ou qualification d'*Argéenne*, vu qu'elle est située au pied du mont Argée, point culminant de la Cappadoce, couvert de neiges perpétuelles, et du sommet duquel, au rapport des rares voyageurs qui en ont fait l'ascension, la vue, par les temps clairs, découvre à la fois les deux mers, la mer du Pont et la mer d'Issus. Rien de moins favorable, du reste, pour l'établissement d'une capitale que le site de Mazaca : non seulement, en effet, la ville manque d'eau, mais elle est dépourvue de toute défense, les anciens souverains de la Cappadoce n'y ayant pas même élevé de mur d'enceinte, soit par pure négligence, soit de propos délibéré pour empêcher que les habitants trop assurés de trouver derrière leurs remparts un abri inexpugnable ne voulussent profiter des collines qui entourent leur plaine, collines dont la hauteur défie la portée des traits, pour se livrer à tous les excès du brigandage. Ajoutons que les environs de la ville sont d'une extrême aridité et qu'avec une surface plane et unie ils ne sont cependant susceptibles d'aucune culture, le sol n'étant là à proprement parler que du sable sur un fond pierreux, sans compter qu'un peu plus loin la plaine paraît minée par un feu intérieur à en juger par les puits de feu qu'on rencontre à chaque pas sur un espace de plusieurs stades. Or, eu égard à ces diverses circonstances, les habitants de Mazaca sont obligés de faire venir de loin tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. Il n'est pas jusqu'aux ressources et richesses apparentes du pays qui ne présentent un certain danger. Comme la Cappadoce, en effet, manque de bois presque partout, tandis que les flancs du mont Argée sont couverts de belles forêts de chênes, il semble au premier abord que les habitants de Mazaca ont du moins toute facilité pour se procurer du bois dans leur voisinage ; il n'en est rien pourtant, car au pied de ces forêts de chênes le sol est généralement miné par le feu en même temps que détrempé par des nappes d'eau souterraines, sans pourtant laisser jaillir ni eau ni feu au dehors et sans montrer à sa surface (si ce n'est en quelques endroits où il est très marécageux et où il dégage des vapeurs sujettes à s'enflammer la nuit), sans montrer, dis je, autre chose que de verdoyantes prairies ; et il s'ensuit que, si certaines personnes ayant une connaissance parfaite des localités réussissent en prenant bien leurs précautions à aller pour leur usage personnel couper les bois de l'Argée, il y aurait en revanche pour le plus grand nombre du danger à le faire, les bêtes de somme surtout courant grand risque de tomber dans ces puits de feu dont rien n'annonce la présence.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.8]] [8] C'est ainsi encore qu'il existe dans la plaine en avant de Mazaca et à une distance de la ville qui n'excède pas 40 stades un cours d'eau important, le Mêlas ; malheureusement le lieu où cette rivière prend sa source se trouve être plus bas que la ville même et il en résulte que ses eaux, faute de partir d'un point un peu plus élevé, ne peuvent être utilisées par les habitants. Il y a plus, comme le Mêlas est sujet à déborder et qn'il forme alors sur ses rives des marais et autres flaques d'eau, il vicie l'air pendant l'été aux environs de la ville, et gêne d'autre part l'exploitation d'une carrière voisine qui ne laisse pas, malgré cela, de rendre aux Mazacéniens les plus grands services, vu que la pierre s'y présente sous forme de larges dalles qui sont autant de matériaux tout prêts pour la construction de leurs maisons ; seulement une fois cachées sous les eaux, ces lourdes dalles opposent une grande résistance à l'extraction. Enfin, de ces marais que forme le Mêlas se dégagent partout des flammes. Le roi Ariarathe avait fait fermer l'étroit passage par où le Mêlas débouche dans la vallée de [l'Halys] et avait converti ainsi en un lac grand comme une mer toute la plaine environnante ; dans ce lac il avait ménagé de petites îles à l'instar des Cyclades et il prenait plaisir, un vrai plaisir d'enfant, à y résider. Mais la digue se rompit tout à coup, et le Mêlas fit de nouveau irruption [dans l'Halys], qui, grossi outre mesure, emporta une bonne partie des terres de la Cappadoce, avec les plantations et les habitations qui les couvraient, endommageant même une portion notable du canton de la Phrygie occupé par les Galates. Les Galates, qui avaient soumis le cas à l'arbitrage des Romains, tirèrent d'Ariarathe une indemnité de trois cents talents pour le dommage causé. La même chose arriva aux environs d'Herpa, où Ariarathe avait intercepté également le cours du Carmalas : la digue se rompit et une partie du canton de Mallos, dans la préfecture de Cilicie, ayant cruellement souffert de l'irruption des eaux, Ariarathe dut indemniser les victimes de ce sinistre du tort qu'il leur avait causé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.9]] [9] D'autre part, si malgré ses nombreux inconvénients les rois de Cappadoce ont préféré Mazaca comme capitale, c'est qu'ils n'eussent pu, ce semble, trouver dans toute la Cappadoce une seconde localité située comme celle-là au centre des cantons pouvant seuls leur fournir du bois, de la pierre à bâtir, et, ce dont ils avaient le plus besoin, du fourrage pour nourrir leurs troupeaux : la ville n'était en effet pour eux qu'un camp, si l'on peut dire, et, en cas de danger pour leur sûreté personnelle et pour la sûreté de leurs trésors, ils s'étaient ménagé de plus sûrs abris dans ces châteaux forts si nombreux en Cappadoce et qui tous appartenaient à eux ou à leurs amis. Située à 800 stades environ au S. du Pont et à une distance double ou peu s'en faut de l'Euphrate, Mazaca se trouve en outre, par la route de Tyane, à six journées de marche des Pyles ciliciennes et du Camp de Cyrus. Tyane est juste mi-chemin. Quant à la distance qui sépare Tyane elle-même de Cybistres, elle est de 300 stades. Ce sont les lois de Charondas qui sont en vigueur à Mazaca et l'interprétation en est confiée à un*nomode*, dont l'office équivaut à celui des jurisconsultes à Rome. Les Mazacéniens eurent naguère beaucoup à souffrir lors des incursions répétées de Tigrane en Cappadoce ; ils se virent tous enlever à leurs foyers par le roi d'Arménie et transporter en Mésopotamie pour y former le principal noyau de la population de Tigranocerte. Mais plus tard, après la prise de Tigranocerte [par les Romains,] tous ceux qui en eurent les moyens furent autorisés à regagner leurs demeures.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.10]] [10] L'étendue de la Cappadoce mesure, en largeur, depuis le Pont jusqu'au Taurus, 1800 stades environ, et près de 3000 stades en longueur depuis la Lycaonie et la Phrygie [à l'0.] jusqu'à l'Euphrate et l'Arménie à l'E. Elle est riche en productions du sol et surtout en blé ; riche aussi en bétail de toute sorte. Bien qu'étant plus méridionale que le Pont, la Cappadoce a un climat plus froid. Cela est si vrai que dans le canton de Bagadania qui n'est qu'une plaine (et la plaine la plus méridionale de toute la Cappadoce puisqu'elle est située juste au pied du Taurus), c'est à peine si l'on rencontre un seul arbre fruitier. Ajoutons que ce canton, comme presque toute la Cappadoce du reste, mais surtout comme la Garsauiritide, la Lycaonie et la Morimène, nourrit un très grand nombre d'onagres. Une autre production particulière à la Cappadoce est la terre de Sinope : on nomme ainsi le minium de qualité supérieure lequel n'a d'égal que le minium d'Ibérie, et le nom qu'on lui donne vient de ce qu'avant que le marché d'Ephèse eût étendu ses relations jusqu'en Cappadoce, c'est à Sinope exclusivement que les marchands cappadociens expédiaient cette précieuse substance. On prétend aussi que les carriers au service d'Archélaüs trouvaient souvent dans les carrières voisines de la frontière de Galatie des bancs de cristal de roche et d'onyx. Enfin on parle d'une localité de la Cappadoce où l'on extrait une pierre particulière semblable à l'ivoire pour la blancheur : avec cette pierre qui se débite en morceaux de la grosseur de petites pierres à aiguiser on fait des manches de couteau. Ailleurs, on signale un gisement de pierres spéculaires si belles et si grosses qu'on en a fait un article avantageux d'exportation. Le Pont et la Cappadoce ont pour limite commune une chaîne de montagnes parallèle au Taurus qui commence à la pointe occidentale de la Chammanène (là où s'élève au haut d'un pic la forteresse de Dasmenda) et qui se prolonge jusqu'à l'extrémité orientale de la Laviansène. On sait que la Chammanène et la Laviansène forment deux des préfectures de la Cappadoce.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.2.11]] [11] Quand les Romains, après la défaite d'Antiochus, commencèrent à prendre en main la direction des affaires de l'Asie, on les vit conclure avec les peuples et les rois différents traités d'amitié et d'alliance : mais tandis qu'en général cet honneur était un hommage personnel rendu aux souverains, en Cappadoce il fut commun à la nation aussi bien qu'à son roi ; et, comme la famille royale n'avait pas tardé à s'éteindre, les Romains, eu égard au traité d'alliance et d'amitié contracté avec la nation elle-même, permirent à celle-ci de se gouverner désormais d'après ses propres lois ; mais la Cappadoce ayant député à Rome déclina l'autonomie qui lui était ainsi octroyée, s'avouant incapable de supporter un pareil régime et demandant qu'on lui donnât un roi. Les Romains s'étonnèrent qu'il y eût au monde des hommes dégoûtés à ce point de la liberté [...] ils autorisèrent donc la nation cappadocienne à choisir dans son sein par voie d'élection tel roi qu'elle voudrait. Ariobarzane fut élu ; mais parvenue à la troisième génération sa famille s'éteignit à son tour. Archélaüs monta alors sur le trône, bien qu'il n'appartînt aucunement au pays : c'était Antoine qui avait choisi et installé ce nouveau roi. - Voilà ce que nous avions à dire de la Grande Cappadoce. Quant à la Cilicie Trachée, bien qu'elle ait été, [comme nous l'avons dit plus haut,] annexée à la Cappadoce, le mieux sera de n'en parler qu'en décrivant l'ensemble de la Cilicie.

### **XII, 3 - Le Pont**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.1]] [1] Lors de l'avénement de Mithridate Eupator au trône du Pont, ce royaume comprenait, d'une part, tout le pays qui s'étend au delà de l'Halys jusqu'au territoire des Tibarani et aux confins de l'Arménie, et, d'autre part, celui qui s'étend en deçà de l'Halys jusqu'à Amastris, voire même assez avant dans la Paphlagonie. Mais les conquêtes de ce prince y ajoutèrent, à l'0., tout le prolongement du littoral jusqu'à Héraclée, patrie d'Héraclide le Platonicien, et, à l'E., toute la côte jusqu'à la Colchide et la Petite Arménie. Telles étaient les limites du Pont, quand, après la ruine d'Eupator, Pompée prit possession du pays. Ce qui touchait à l'Arménie et à la Colchide fut partagé par lui entre les petits princes qui l'avaient aidé à triompher d'Eupator ; quant au reste du pays, il le divisa en onze satrapies et l'annexa à la Bithynie pour former du tout ensemble une seule et même province. Il excepta pourtant certains cantons intérieurs de la Paphlagonie, c'est-à-dire de la contrée comprise entre [la Bithynie et le Pont], et fit don de ce petit royaume aux descendants de Pylaménès, de même qu'il laissa subsister en Galatie le pouvoir national des tétrarques. Plus tard et à plusieurs reprises les empereurs romains modifièrent ces divisions territoriales, tantôt en créant de nouveaux royaumes et de nouvelles dynasties, tantôt en décidant que telle ville formerait désormais un état autonome, que telle autre au contraire appartiendrait en propre à une famille princière, que telle autre enfin demeurerait sous le protectorat direct du peuple romain. Cela dit, procédons à la description détaillée du pays, et, en constatant son état actuel, touchons aussi quelques mots de ses antiquités, là du moins où cette digression pourra être de quelque utilité. C'est par Héraclée, qui est le point le plus occidental de la Cappadoce, que nous commencerons.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.2]] [2] Quand on quitte la Propontide pour entrer dans le Pont-Euxin, on se trouve avoir à gauche la côte attenante à Byzance, laquelle appartient à la Thrace et forme ce que l'on est convenu d'appeler le côté gauche du Pont, à droite le prolongement de la côte de Chalcédoine, comprenant, avec la Bithynie et le pays des Mariandyni, auquel certains auteurs ajoutent le territoire des Caucones, la Paphlagonie jusqu'à l'Halys et finalement la Cappadoce Pontique et les pays qui, à la suite de la Cappadocé, s'étendent jusqu'à la Colchide, le tout ensemble formant le côté droit du Pont. Or, de ce côté droit du Pont Eupator ne possédait que la portion comprise entre la Colchide et Héraclée ; l'autre portion, s'étendant au delà d'Héraclée jusqu'à l'entrée de l'Euxin et jusqu'à la ville même de Chalcédoine, était demeurée soumise au roi de Bithynie. Et comme, en renversant la royauté dans ces pays, les Romains n'en conservèrent pas moins les limites précédemment établies, Héraclée a continué à faire partie du Pont, tandis qu'au delà d'Héraclée toute la côte fut censée appartenir toujours à la Bithynie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.3]] [3] La plupart des historiens s'accordent à croire que les Bithyniens portaient à l'origine le nom de*Mysiens*et que c'est par suite de l'établissement dans le pays d'une colonie venue de Thrace, et composée de Bithyni et de Thyni, qu'ils prirent ce nouveau nom : ils se fondent, en ce qui concerne le premier de ces peuples, sur l'existence dans la Thrace actuelle de tribus ayant conservé le nom de*Bithyni*, et, en ce qui concerne le second, sur la dénomination de*Thynias acté*affectée à une partie de la côte voisine d'Apollonie et de Salmydessus. J'ajouterai qu'à mon sens les Bébryces qui précédèrent les Bithyni et les Thyni en Mysie étaient eux-mêmes d'origine thrace. Enfin l'on se rappelle que nous avons ci-dessus présenté les Mysiens comme étant déjà une colonie des Moesi de la Thrace.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.4]] [4] Voilà ce qu'on s'accorde à dire sur les Bithyniens. En revanche, on ne s'entend point sur ce qui concerne les Mariandyni et les Caucones. On nous dit bien qu'Héraclée fut fondée par une colonie milésienne sur le territoire des Mariandyni, mais qui étaient ces Mariandyni et de quel pays étaient-ils sortis, c'est ce qu'aucun historien ne nous apprend. Seulement, comme il n'y a pas trace chez ce peuple de dialecte particulier, comme il ne présente par rapport à ses voisins aucune différence caractéristique et qu'il ressemble notamment de tout point à la nation bithynienne, il semble qu'il y ait lieu de lui attribuer aussi bien qu'à celle-ci une origine thracique. Toutefois Théopompe croit à l'existence d'un certain Mariandynus qui aurait régné sur une partie de la Paphlagonie, alors que ce pays était divisé en un grand nombre de petites principautés, et qui se serait jeté sur le pays des Bébryces pour l'occuper, laissant son nom au pays qu'il quittait. Théopompe ajoute qu'aussitôt après la fondation d'Héraclée par les [Mégariens] les indigènes Mariandyniens dépossédés furent réduits à une sorte d'hilotisme ; et que les Mégariens allèrent même souvent jusqu'à les vendre, non à la vérité au dehors car une convention formelle le leur interdisait), mais pour se faire servir par eux, comme les Crétois étaient servis par les*thètes*de la classe Mnoa et les Thessaliens par les Pénestes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.5]] [5] Quant aux Caucones que l'histoire nous montre établis sur la côte de l'Euxin à la suite des Mariandyni et s'étendant là jusqu'au fleuve Parthénius, avec la ville de Tiéum pour chef-lieu, s'il est des auteurs qui leur attribuent une origine scythique, il en est d'autres qui ne voient en eux qu'une colonie macédonienne, d'autres aussi qui les déclarent Pélasges. Nous-même dans certain passage des livres qui précèdent, nous avons eu occasion de parler tout au long des Caucones. Ajoutons pourtant ici un dernier détail, c'est que, pour introduire dans le*Diacosme*ou dénombrement des vaisseaux troyens, et après le vers :*«Et Cromna, et Aegiale et les hautes Erythines» (Il. II, 855),*

les deux vers que voici :

*«Sous la conduite du valeureux fils de Polyclès, on voyait ensuite s'avancer les Caucones,  
habitants des brillantes demeures que baigne le Parthénius»,*

Callisthène se fondait sur cette double circonstance que le pays compris entre Héraclée et le territoire des Mariandyni, d'une part, et les frontières des Leucosyri (ou, comme on les appelle aujourd'hui, des Cappadociens), d'autre part, renfermait [au temps d'Homère] côte à côte la nation des Caucones et celle des Hénètes, la première groupée autour de Tiéum et s'étendant jusqu'au Parthénius, l'autre lui faisant suite par delà le Parthénius et autour de Cytorum ; et qu'aujourd'hui encore on rencontre sur les bords du Parthénius certaines populations portant le nom de Cauconites.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.6]] [6] La ville d'Héraclée possède un port excellent ; mais elle paraît avoir eu aussi sous d'autres rapports une grande importance, à en juger par les colonies sorties de son sein à plusieurs reprises : on sait que Cherronésus et Callatis, notamment, la reconnaissent pour métropole. Indépendante dans le principe, Héraclée fut ensuite gouvernée par des tyrans, mais pour un temps seulement, car d'elle-même elle reconquit sa liberté. Plus tard, les Romains devenus ses maîtres lui donnèrent des rois. Elle reçut aussi dans ses murs une colonie romaine, et ses habitants durent partager avec celle-ci son enceinte et son territoire. Seulement, Antoine ayant fait don à Adiatorix, fils de Domnéclius, tétrarque de la Galatie, de la partie de la ville laissée aux Héracléotes, Adiatorix en profita pour attaquer de nuit les Romains peu de temps avant la bataille d'Actium et pour procéder à un massacre général de la colonie autorisé, soi-disant, par Antoine. Après la bataille d'Actium, Adiatorix ayant au préalable orné le triomphe du vainqneur fut mis à mort ainsi que son fils. Aujourd'hui la ville d'Héraclée dépend de la province du Pont récemment annexée à la Bithynie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.7]] [7] Entre Chalcédoine et Héraclée on rencontre plusieurs cours d'eau, entre autres le Psillis, le Calpas et le Sanganus. Ce dernier, dont nous trouvons la mention déjà dans Homère (*Il*. XVI, 719), prend sa source au bourg de Sangia à 150 stades environ de Pessinonte ; après quoi il traverse dans presque toute son étendue la Phrygie Epictète et pénètre ensuite dans la Bithynie assez avant même pour n'être plus qu'à 300 stades de Nicomédie quand il reçoit son principal affluent le Gallus, lequel vient de Modra dans la Phrygie hellespontiaque (on sait que cette province naguère encore dépendante de la Bithynie correspond à l'Epictète actuelle). Mais une fois grossi du Gallus et devenu (ce qu'il n'était pas anciennement), devenu dès là navigable, le Sangarius [se détourne] de manière à ne plus former vers son embouchure que la limite de la Bithynie. L'île de Thynia borde la côte précisément en cet endroit. L'aconit croît dans toute l'Héracléotide. - Pour ce qui est des distances, nous dirons que d'Héraclée même au temple [de Jupiter Urius] voisin de Chalcédoine on compte à peu près 1500 stades, et d'Héraclée au Sangarius 500 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.8]] [8] Tiéum est une très petite place dont il n'y a proprement rien à dire, si ce n'est que Philétère, souche de la famille royale des Attales, en était originaire. A cette ville succède le Parthénius, fleuve qui a sa source dans la Paphlagonie même et qui coule [en quelque sorte timidement] à travers des campagnes fleuries, circonstance à laquelle il doit son nom. Passé l'embouchure du Parthénius commence la côte dite de Paphlagonie et des Hénètes.  
  
On se demande en lisant dans Homère le passage suivant :

*«Sous la conduite du robuste et hardi Pylaemène, marchaient les Paphlagoniens,  
venus ex Enetôn, là où naît la race sauvage des hémiones» (Il. II, 851),*

on se demande qui le poète a entendu désigner par ce nom d'Hénètes vu qu'il n'y a plus trace, assure-t-on, d'un peuple de ce nom dans toute la Paphlagonie. Quelques-uns prétendent qu'Homère a voulu parler simplement d'un bourg [nommé Hénéti] et situé sur la côte même ou*aegialée*à dix schoenes de distance d'Amastris. Zénodote, lui, propose de lire*ek Enetês*, «les Paphlagoniens d'Hénété», et sous ce nom il reconnaît la ville actuelle d'Amisus. D'autres croient qu'il s'agit là du peuple même des Hénètes qui des confins de la Cappadoce où il habitait se serait laissé entraîner à la suite des Cimmériens et qui aurait fini par se voir refouler jusqu'au fond de l'Adriatique. Mais, suivant l'opinion la plus accréditée, ce nom d'*Hénéti*dans Homère désigne la principale des tribus paphlagoniennes, celle à laquelle appartenait Pylaeménès : la plus grande partie de la tribu, dit-on, avait suivi ce héros à Troie ; or, après la prise de cette ville, quand elle se vit privée de son chef, il est probable qu'elle passa en Thrace et gagna de proche en proche le pays connu aujourd'hui sous le nom d'Hénétie. Quelques auteurs ajoutent même qu'Anténor et ses fils s'étaient joints aux Hénètes fugitifs et que c'est ainsi qu'ils purent créer au fond de l'Adriatique l'établissement dont nous avons parlé dans notre description de l'Italie. On s'explique par là, suivant nous, que les Hénètes aient disparu de la Paphlagonie sans y laisser de traces.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/pont.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.9]] [9] La Paphlagonie est bornée à l'E. par le cours de l'Halys, fleuve [qui], au dire d'Hérodote (I, 6), «vient du midi, sépare sur un très long espace les Syriens des Paphlagoniens et va déboucher enfin dans le Pont-Euxin». En s'exprimant ainsi, Hérodote évidemment entend désigner sous ce nom de Syriens les peuples de la Cappadoce. Et, en effet, aujourd'hui encore, on appelle souvent ces derniers les*Leucosyri*, pour les distinguer des peuples d'au delà du Taurus, qui portent aussi le nom de Syriens, mais qui, comparés aux populations cistauriques, se trouvent avoir le teint bruni par l'ardeur du soleil, tandis que celles-ci ne l'ont pas, différence qui a donné lieu à la dénomination de Leucosyri. C'est aussi des Cappadociens que parle Pindare, lorsqu'il nous montre les Amazones «guidant au combat les phalanges syriennes dont la lance répand au loin la terreur», car il s'agit apparemment dans ce passage des Amazones de Thémiscyre et Thémiscyre dépend, comme on sait, du territoire des Amisènes, lesquels sont des Leucosyri d'au delà de l'Halys. Bornée, on le voit, du côté de l'E. par le cours de l'Halys, la Paphlagonie se trouve avoir pour ses autres limites, au S., la Phrygie avec le territoire échu naguère aux colons galates ; à l'O., la Bithynie et le territoire des Mariandyni (je ne parle pas de celui des Caucones, les Caucones ayant aujourd'hui disparu absolument de cette contrée) ; au N. enfin, le Pont-Euxin. Ajoutons que la Paphlagonie se divise naturellement en deux régions distinctes, la Paphlagonie intérieure et la Paphlagonie maritime, laquelle s'étend de l'Halys à la frontière de Bithynie ; que, de ces deux régions, Eupator se trouvait posséder la seconde tout entière jusqu'à Héraclée, en même temps qu'il possédait dans la première, dans la Paphlagonie intérieure, les cantons es plus rapprochés de la côte, voire même, dans le nombre, quelques cantons situés par delà l'Halys ; qu'en revanche le reste du pays, même après la chute de Mithridate, fut toujours gouverné par des dynastes ou princes indépendants. Nous traiterons plus loin de cette partie de la Paphlagonie intérieure qui n'avait pas reconnu l'autorité de Mithridate ; présentement, nous nous bornerons à décrire ce qui appartenait à ce prince, c'est-à-dire le royaume du Pont.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.10]] [10] A l'embouchure du Parthénius succède la ville d'Amastris, ainsi appelée du nom de sa fondatrice, et bâtie sur une presqu'île dont l'isthme offre un port à chacune de ses extrémités. Amastris était la femme de Denys, tyran d'Héraclée, et la fille d'Oxyathrès, frère du roi Darius contemporain d'Alexandre. Elle avait, pour fonder la cité nouvelle, réuni ensemble quatre petits dèmes ou bourgs : les trois premiers, Sésame, Cytorum et Cromna, sont déjà mentionnés par Homère dans le*Diacosme*ou dénombrement des vaisseaux paphlagoniens (*Il*. II, 853). Téium faisait le quatrième, mais il ne tarda pas à se retirer de la confédération. Les trois autres en revanche persistèrent et Sésame est souvent qualifié d'*acropole d'Amastris*. Quant à Cytorum, il avait servi auparavant d'entrepôt à Sinope et devait son nom, si ce qu'on dit est vrai, à Cytore, fils de Phrixus. C'est dans le canton d'Amastris, surtout aux environs de Cytorum, que croît en très grande abondance le meilleur buis connu. On appelle Aegialos une plage longue de plus de 100 stades où s'élève une ville de même nom. Or, c'est apparemment cette ville que le poète a mentionnée dans le vers suivant :

*«Et Cromna, et Aegiale et les Hautes Erythines» (*Il. I, 855),

à moins qu'il ne faille y lire, comme quelques-uns le proposent, «Et Cromna et Crobiale».  
  
Quant à ce nom de Hautes Erythines, il désigne, à ce qu'on croit, les deux mêmes écueils que leur couleur fait appeler aujourd'hui les Erythrines. A Aegialos succède immédiatement le promontoire si remarquable de Carambis, qui s'avance droit au N. à la rencontre de la Chersonnèse scythique. Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de parler de ce promontoire, ainsi que du Criumétôpon qui lui fait face et qui, avec le Carambis, divise l'Euxin en deux bassins distincts. Viennent ensuite Kinolis, et Antikinolis, avec la petite place d'Abonû-tichos et celle d'Arméné qui a donné lieu à ce proverbe bien connu : «Il n'avait pas grand'chose à faire, il a fortifié Arméné !» Arméné n'est en effet qu'une bourgade du territoire de Sinope, pourvue seulement d'un bon port.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.11]] [11] Nous arrivons à Sinope même. Cette ville, qui n'est qu'à 50 stades d'Arméné, est la plus considérable de la contrée. Fondée par les Milésiens, elle travailla à acquérir une marine puissante, avec laquelle non seulement elle domina sur toute la mer en deçà des roches Cyanées, mais prit même part à un combat livré dans d'autres parages par les vaisseaux grecs. Elle jouit longtemps de son autonomie sans pouvoir cependant garder jusqu'au bout son indépendance, car ayant été assiégée et prise elle dut subir le joug de Pharnace d'abord, puis des successeurs de Pharnace jusqu'à Eupator, ou mieux jusqu'au renversement de ce prince par les armes romaines. Eupator était né à Sinope et y avait été élevé : aussi combla-t-il cette ville d'honneurs et de privilèges, l'ayant même érigée en capitale de ses états. La nature et l'art à vrai dire avaient tout fait pour préparer Sinope à ce rôle. Elle occupe tout le col d'une presqu'île et de chaque côté de l'isthme de cette presqu'île possède un port, un arsenal et d'admirables pêcheries de pélamydes, dont elle a, avons-nous dit plus haut, la seconde pêche, tandis que Byzance a la troisième. Cette presqu'île de Sinope se termine par une crête rocheuse circulaire et semée çà et là de grands trous [réguliers] qu'on prendrait pour autant de puits creusés dans le roc et qu'on appelle dans le pays des Chonicides. Ces trous se remplissent d'eau pour peu que la mer soit grosse ; et ce qui achève de rendre la presqu'île presque inaccessible de ce côté, c'est que la surface du rocher est naturellement si rugueuse, si hérissée d'aspérités, qu'il serait impossible d'y marcher nu-pieds. Néanmoins, dans tout le reste de la presqu'île, notamment au-dessus de la ville, le terrain est excellent et l'on y rencontre déjà en grand nombre de très beaux vergers, mais le nombre en est encore plus grand de l'autre côté de la ville, dans le faubourg. La ville même est entourée de beaux remparts et compte, entre autres monuments magnifiques qui la décorent, un gymnase, une agora et des portiques. Malgré les avantages de sa position, Sinope fut prise deux fois, une première fois par Pharnace, qui l'ayant assaillie brusquement l'enleva par surprise, et une seconde fois par Lucullus assisté deson propre tyran, lequel l'assiégeait au dedans pendant que Lucullus l'assiégeait du dehors. Tenue pour ainsi dire en échec par les perpétuels soupçons de Bacchide, gouverneur que le roi lui avait imposé, accablée par lui de vexations de toute sorte, terrifiée par des exécutions en masse, Sinope avait perdu toute énergie et n'avait pu se décider à temps soit pour faire une résistance héroïque soit pour obtenir une capitulation honorable. Elle fut donc prise d'assaut. Lucullus lui laissa tous ses autres monuments, mais enleva la*Sphère*de Billarus et*l'Autolycus*, chef-d'oeuvre de Sthénis : on sait qu'ils considèrent Autolycus comme le fondateur de leur ville, et qu'ils l'ont toujours honoré à l'égal d'un Dieu, lui ayant même élevé un*Mantéum*où l'on allait prendre ses oracles. En fait, il paraît certain qu'Autolycus était du nombre des guerriers qui s'embarquèrent avec Jason, et qu'il prit possession en son propre nom du lieu où s'élève aujourd'hui Sinope. A leur tour, les Milésiens furent frappés des avantages exceptionnels de cette position, et, profitant de la faiblesse de ceux qui l'occupaient, ils s'en emparèrent et y envoyèrent une colonie. Tout récemment encore les habitants de Sinope ont vu arriver au milieu d'eux une colonie romaine et ils ont dû lui céder une partie de leur ville et de son territoire. Sinope est à 3500 stades de l'Hiéron [ou temple de Chalcédoine], à 2000 stades d'Héraclée et à 700 stades de Carambis. Elle a donné le jour à plusieurs personnages célèbres : en fait de philosophes, à Diogène le Cynique et à Timothée dit Patrion; en fait de poètes, à Diphile le Comique ; et en fait d'historiens, à Baton, l'auteur des*Persiques*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.12]] [12] Immédiatement après Sinope la côte présente l'embouchure de l'Halys. Ce fleuve doit son nom aux salines près desquelles il passe. Il prend sa source dans ce canton de la Grande Cappadoce voisin de la Cappadoce Pontique qu'on nomme la Camisène ; et, après s'être porté longtemps dans la direction du couchant, il se détourne vers le nord et traverse successivement le territoire des Galates et celui des Paphlagoniens, servant de limite commune àce dernier peuple et aux Leucosyriens. La Sinopitide, et, en général, toute cette chaîne de montagnes qui borde le littoral jusqu'à la Bithynie, abonde en bois, excellents pour les constructions navales et d'un transport facile. La Sinopitide produit en outre du bois d'érable et de noyer dont on fait de belles tables. Enfin, dans toute la zone cultivée, laquelle commence à une faible distance au-dessus de la mer, on rencontre des plantations d'oliviers.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.13]] [13] La Gazélonitide qui fait suite à l'embouchure de l'Halys et qui se prolonge jusqu'à la Saramène, est une contrée fertile, composée de plaines uniquement, et où tous les genres de culture réussissent. Ajoutons qu'elle possède de nombreux troupeaux de moutons donnant cette laine*hypodipthère*si radieuse et si douce, qui manque absolument dans toute la Cappadoce et dans le Pont. On y rencontre de même beaucoup de chevreuils, bien que cette espèce de gibier soit très rare dans le reste du pays. Une partie de la Gadilonitide dépend d'Amisus ; l'autre partie fut donnée par Pompée à Déjotarus, ainsi que le territoire de Pharnacie et toute la Trapézusie jusqu'à la Colchide et jusqu'à la Petite Arménie, et le tout ensemble forma un seul état que Déjotarus, qui avait déjà hérité du fait de son père de la tétrarchie des Galates Tôlistobogiens, dut gouverner avec le titre de roi. Mais, après la mort de Déjotarus, ce qui avait été ainsi momentanément réuni se démembra de nouveau.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.14]] [14] Au district de Gazélon succède celui de Saramène, avec Amisus ville considérable, distante de Sinope de 900 stades environ. Suivant Théopompe, cette ville bâtie par les Milésiens aurait été fondée pour ainsi dire une seconde fois par [...], prince cappadocien, voire même une troisième fois par Athénoclès, chef d'une colonie athénienne, qui, après l'avoir occupée, aurait changé son nom en celui de Pirée. Mais Amisus connut aussi le régime monarchique. Sous le règne d'Eupator, elle fut décorée de plusieurs temples et augmentée de tout un quartier. Elle compte également parmi les villes qu'assiégea Lucullus. Et plus tard Pharnace en personne vint du fond du Bosphore mettre le siége devant ses murs. Déclarée libre par le Divin César, elle n'en vit pas moins Antoine la livrer de nouveau à des rois. Elle eut ensuite beaucoup à souffrir du fait du tyran Straton ; mais, après la bataille d'Actium, César Auguste lui restitua son autonomie et, grâce à ce bienfait, elle est aujourd'hui heureuse et tranquille. Entre autres terres fertiles dépendant d'Amisus, on distingue le canton de Thémiscyre, ancienne demeure des Amazones, et celui de Sidène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.15]] [15] Thémiscyre est une plaine qui n'est guère qu'à 60 stades d'Amisus et qui, baignée d'un côté par la mer, est bordée de l'autre par la chaîne de montagnes dont nous avons déjà parlé, chaîne couverte de belles forêts et sillonnée de nombreux cours d'eau auxquels elle-même a donné naissance. Tous ces cours d'eau se réunissent pour former un même fleuve, qui, sous le nom de Thermodon, traverse la plaine d'un bout à l'autre. Un autre fleuve, de même importance ou peu s'en faut que le Thermodon, et qui vient du canton [limitrophe] de Phanarée, l'arrose également. Ce second fleuve est l'Iris : il prend sa source dans l'intérieur même du Pont, et, se dirigeant d'abord vers l'O., il coupe en deux la ville de Comana Pontica, traverse ensuite la belle et fertile plaine de la Dazimonitide, puis, tournant au N., il passe auprès de Gaziura, ancienne résidence royale, aujourd'hui abandonnée, fait un nouveau détour vers l'E., se grossit du Scylax et d'autres cours d'eau, baigne les murs d'Amasée, ma patrie, ville dont l'assiette est très forte, et entre dans le canton de Phanarée, où le Lycus qui vient d'Arménie mêle ses eaux aux siennes et prend lui-même le nom d'Iris. C'est alors que Thémiscyre le reçoit lui livrant un facile passage jusqu'à la mer Politique. Mais grâce à sa présence cette plaine de Thémiscyre demeure toujours humide et verdoyante ; aussi peut-elle nourrir aisément de nombreux troupeaux de boeufs et de chevaux. On y sème en outre beaucoup de panis et de mil, ou, pour mieux dire, ces deux plantes n'y manquent jamais, car il n'y a pas de sécheresse qui tienne contre une irrigation aussi abondante et je ne sache pas qu'en effet le pays ait jamais éprouvé une seule année de disette. Ajoutons que la quantité d'arbres fruitiers qui viennent sans culture dans toute la partie basse de la montagne est si grande, que, dans toutes les saisons de l'année, les habitants en allant faire leur provision de bois y trouvent à discrétion des raisins, des poires, des pommes, des noix, ou encore pendus aux branches des arbres, ou, lorsque la chute des feuilles a eu lieu, tombés à terre et cachés sous d'énormes tas de feuil-les. Enfin, dans toute la plaine de Thémiscyre, la chasse est très abondante et très variée par suite de la facilité que trouve le gibier à se nourrir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.16]] [16] A Thémiscyre succède la Sidène, autre plaine qui ne laisse pas d'être riche et fertile, bien qu'elle ne soit pas aussi largement arrosée. On y rencontre plusieurs places fortes échelonnées le long de la côte, à savoir Sidé, de qui lui est venu ce nom de Sidène, Chabaca et Phauda. Ici se termine l'Amisène ou province d'Amisus. Cette province a vu naître plusieurs personnages célèbres dans la science, entre autres, deux mathématiciens, Démétrius, fils de Rhaténus, et Dionysodore, qu'il faut se garder de confondre avec son homonyme le géomètre [de Mélos], et un grammairien, Tyrannion, dont nous avons nous-même été l'élève.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.17]] [17] Pharnacie qui fait suite à la Sidène est une ville d'assiette très forte ; elle-même précède Trapézûs, ville d'origine grecque. D'Amisus à Trapézûs le trajet par mer est de 2200 stades environ, et, comme on estime en outre la distance de Trapézûs au Phase à 1400 stades, la longueur totale du trajet entre l'Hiéron [de Chalcédoine] et le Phase peut être évaluée à peu de chose près (que l'erreur soit en plus ou en moins) à 8000 stades. En continuant à ranger la côte à partir d'Amisus, on signale successivement le cap Héracléum, un autre cap appelé le Jasonium, [l'embouchure du] Génétès, la ville de Cotyorum, métropole de Pharnacie, une autre ville, Ischopolis, aujourd'hui toute en ruines, un golfe sur les bords duquel s'élèvent Kérasus et Hermonassa, deux petites places de médiocre importance ; enfin, non loin d'Hermonassa, Trapézûs, et, après Trapézûs, la frontière de Colchide. N'oublions pas non plus de mentionner une localité d'une certaine importance, nommée Zygopolis, qui doit se trouver ici auprès. - Mais pour ce qui est de la Colchide et de la côte qui la borde, nous n'y reviendrons point, les ayant précédemment décrites tout au long.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.18]] [18] Le pays situé immédiatement au-dessus de Trapézûs et de Pharmacie est occupé par les Tibarani et les Chaldini, par les Sanni (les mêmes qu'on nommait anciennement les Macrons) et par les Arméniens de la Petite Arménie. Ajoutons que les Appaïtes ou descendants des anciens Cercites ne doivent pas être loin non plus de la côte de Trapézûs et de Pharmacie. Tout ce pays est traversé non seulement par le Skydisès, chaîne de montagnes très âpre et très escarpée qui va se relier aux monts Moschikes de la haute Colchide dont les Heptacomètes occupent les points culminants, mais aussi par le mont Paryadrès, qui, partant des plaines de la Sidène et de Thémiscyre, se prolonge jusqu'à la Petite Arménie et forme ainsi le côté oriental du Pont. En général, les populations de ces montagnes sont complètement sauvages, toutefois celles qui portent ce nom d'Heptacomètes sont encore plus sauvages que les autres s'il est possible. Certaines tribus n'ont même pour demeure que le haut des arbres ou la plate-forme de petites tours [en bois] dites mosyni, ce qui leur avait fait donner anciennement le nom de Mosynèkes. Tous ces Barbares n'ont pour vivre que la chair des bêtes fauves et les glands qui tombent des arbres ; mais ils ont aussi la ressource d'attaquer les voyageurs, n'ayant pour cela qu'à s'élancer de la plate-forme de leurs tours. On raconte à ce propos que les Heptacomètes exterminèrent trois cohortes de l'armée de Pompée pendant qu'elles traversaient la chaîne des monts Moschikes : ils avaient placé sur le passage des troupes romaines des vases pleins d'un breuvage fait avec ce miel enivrant que distillent les branches de certains arbres ; puis ils avaient attendu l'effet de ce breuvage, et, quand ils avaient vu les soldats romains dans un état de démence complète, ils les avaient massacrés tout à leur aise. - Les anciens historiens donnent aussi le nom de Byzères à une partie de ces populations barbares.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.19]] [19] De même les Chaldaei actuels, qui de tous ces peuples sont ceux qui habitent le plus près de Pharnacie, s'appelaient anciennement les Chalybes. - La ville de Pharnacie se trouve être, par sa position, doublement favorisée : jouissant déjà, du côté de la mer, de toute facilité pour la pêche des pélamydes, laquelle commence précisément dans ses eaux, elle a de plus, du côté de la terre, le voisinage utile de mines de fer, qui ont même longtemps passé pour argentifères. En général, comme toute cette partie du littoral est extrêmement étroite, les montagnes commençant en quelque sorte dès le bord de la mer et la région des forêts et des mines empiétant ainsi sur la zone cultivable, il n'y reste aux habitants d'autre alternative que de se faire mineurs et de gagner leur vie à ce rude métier ou de se tourner du côté de la mer et de demander à la pêche, à la pêche des pélamydes et surtout des dauphins, leurs moyens de subsistance. Les dauphins, on le sait, viennent volontiers à la suite des poissons, tels que les cordyles, les thynnes et même les pélamydes, qui voyagent par bandes ; naturellement ils s'engraissent vite [aux dépens de ces poissons] et n'en deviennent que plus faciles à prendre, leur voracité [croissante] les poussant à s'approcher toujours davantage de la côte. Or, une fois qu'on les a amorcés et pris, on s'empresse de dépecer les dauphins pour extraire toute leur graisse, qu'on fait servir ensuite à mille usages différents.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.20]] [20] J'ai idée que ce sont ces Chalybes [voisins de Pharnacie] qu'Homère a entendu désigner sous le nom d'Halizones, [d'Halizones d'Alybé,] dans le passage du*Catalogue*qui suit immédiatement la mention des Paphlagoniens (*Il*. II, 856) :

*«A leur tour Odius et Epistrophus avaient amené les Halizones du pays où naît l'argent, du lointain pays d'Alybé»,*

soit que ce dernier nom ait été, par une simple erreur de copiste, substitué à la leçon primitive*du lointain pays de Chalybé*, soit que le peuple en question, avant de prendre ce nom de Chalybes, ait réellement porté celui d'Alybes. Le nom de Chalybes aujourd'hui a bien pu se changer en celui de Chaldaei, pourquoi le nom d'Alybes anciennement ne se serait-il pas aussi transformé en celui de Chalybes ? N'est-il pas avéré que les noms sont sujets à mainte altération, surtout chez les peuples barbares ? et que l'une des tribus thraces, par exemple, connue d'abord sous le nom de*Sinties*, s'est appelée ensuite*Sinti*, puis*Saii*(témoin ces vers où Archiloque rappelant comment chez ce peuple il avait dû jeter son bouclier, nous dit :

*«Quelque Saien se sera fait un trophée de mon bouclier, de cette arme jusqu'alors sans tache,  
que bien à contre-coeur j'abandonnai près d'un épais buisson») ?*

N'est-il pas avéré que la même tribu, encore fixée, comme autrefois, aux environs d'Abdères, dans Lemnos et dans les îles qui avoisinent Lemnos, porte aujourd'hui le nom de*Sapaei*? Et que les noms de*Brygi*, de*Bryges*et de*Phryges*ont désigné successivement le même peuple et les noms de*Mysi*, de*Maeones*et de*Méones*, un seul et même peuple aussi ? Nous pourrions multiplier les exemples, mais à quoi bon ? Le Scepsien avait, du reste, soupçonné de son côté la possibilité de ce changement du nom d'Alybes en Chalybes ; seulement, n'ayant pu concilier cette supposition avec la suite du passage en question dans Homère, ni surtout avec ce nom d'Halizones que le poète y donne aux Chalybes, il a cru devoir la rejeter. Voyons donc à comparer son explication avec la nôtre ; après quoi, nous examinerons aussi les conjectures proposées par les autres grammairiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.21]] [21] Ces grammairiens changent la leçon*Alizônôn*[qui est la leçon consacrée], les uns en*Alazônôn*, les autres en*Amazônôn*, substituant en même temps à la leçon*ex Alubês*les mots*ex Alopês*[ou]*Alobês*. Ceux qui adoptent la leçon*Alazônôn*prétendent qu'Homère a eu en vue les Scythes Alazons qui habitent au-dessus du Borysthène, [sans réfléchir que tous ces noms, Alazons,] Callipides et autres semblables, sont de pures imaginations d'Hellanicus, d'Hérodote et d'Eudoxe faites pour amuser notre crédulité ; quant à ceux qui préfèrent la leçon*Amazônôn*, ils croient qu'Homère a pu vouloir comprendre sous ce nom toutes les populations habitant entre la Mysie, la Carie et la Lydie, et notamment, comme le croit Ephore historien natif de Cumes, toutes les populations voisines de cette dernière ville, et il faut convenir que cette opinion ne laisse pas que l'offrir quelque apparence, car elle revient à ceci, en somme, que le pays occupé plus tard par les Aeoliens et les Ioniens l'aurait été primitivement par les Amazones, et l'on sait qu'en effet un certain nombre de villes que ce pays renferme passent pour devoir leurs noms à d'illustres Amazones : tel est le cas, par exemple, d'Ephèse, de Smyrne, de Cymé et de Myrine. En revanche, que faire [dans cette hypothèse] d'Alybé, ou, si l'on veut, d'Alopé ou d'Alobé ? La placer dans cette même contrée ? Mais alors quelle explication donner de l'épithète de*lointaine*qui accompagne son nom et des mots «où naît l'argent» qui viennent immédiatement après ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.22]] [22] A vrai dire, Ephore tranche la difficulté en changeant ainsi qu'il suit ces derniers mots dans le texte d'Homère :

*«A leur tour Odius et Epistrophus avaient amené les Amazones d'Alopé,  
d'Alopé où réside encore la race des Amazonides».*

Mais pour que sa solution fût valable, il faudrait que lui-même ne fût pas tombé dans la pure fiction ; or, dans le pays qu'il a en vue, on ne trouve aucune localité du nom d'Alopé, et d'ailleurs changer ainsi du tout au tout une leçon consacrée par l'autorité des plus anciennes copies est un procédé qui ressemble par trop à de la violence. Le Scepsien, lui, ne paraît pas avoir adopté l'opinion d'Ephore, non plus que celle des grammairiens qui, [en maintenant la leçon*Alizônôn*,] supposent qu'Homère a entendu désigner là les Halizonii de la presqu'île de Pallène dont nous avons parlé dans notre description de la Macédoine. Il ne voit pas davantage comment on pourrait admettre un seul instant que les Nomades habitant par delà le Borysthène eussent envoyé des troupes au secours des Troyens. Et il incline plutôt à adopter ou l'opinion émise par Hécatée de Milet ou l'opinion de Ménécrate d'Elée, l'un des disciples les plus connus de Xénocrate, voire même celle de Paléphate. Voici le passage d'Hécatée emprunté à sa*Description de la terre*: «Près de la ville d'Alazia passe le fleuve Odrysès qui sort du lac Dascylitis, traverse ensuite de l’O à l'E. toute la plaine mygdonienne et va se jeter dans le Rhyndacus». Hécatée ajoute que, si Alazia est aujourd'hui déserte, les Alazones occupent encore bon nombre de villages au milieu desquels coule l'Odrysès ; que, dans tous ces villages, Apollon est l'objet d'un culte particulier, mais que c'est dans le canton qui borde la frontière des Cyzicéniens qu'il reçoit les plus grands honneurs. Quant à Ménécrate, il signale, dans sa*Description de l'Hellespont*, une certaine chaîne de montagnes qui règne sans interruption soi-disant au-dessus du canton de Myrlée et il prétend que c'est dans cette chaîne qu'habitait la nation des Halizones. «Seulement, dit-il, il faut écrire ce nom par deux lambda, et, si le poète n'en a mis qu'un, ce ne peut être que pour les besoins du vers». Enfin l'opinion de Palaephate est que l'armée des Alazones commandée par Odius et Epistrophus était bien partie d'Alopé, mais que, depuis, cette même nation [s'était rapprochée] et avait occupé Zélia. Y avait-il donc lieu de donner tant d'éloges aux opinions émises par ces trois auteurs ? Sans compter qu'eux aussi ne se sont pas fait faute de toucher à l'ancienne leçon, ils ne nous disent ni ce qu'étaient ces mines d'argent dont parle le poète, ni dans quelle partie de la Myrléatide était située Alopé, ni, en supposant qu'il existât réellement une ville du nom d'Alopé ou d'Alazia dans cette contrée, comment on a jamais pu dire qu'une armée partie des environs de Myrlée pour se rendre à Troie était venue de loin, les environs de Myrlée étant encore plus rapprochés de la Troade que ne le sont ceux d'Ephèse. Et quand on pense que Démétrius tout le premier traite de bavards impertinents ceux qui placent les Amazones près de Pygela entre Ephèse, Magnésie et Priène, et cela «par la raison que l'épithète de*lointaine*ne saurait convenir à cette localité !» combien plus choque-t-elle appliquée à une localité sise en Mysie, en Teuthranie !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.23]] [23] D'accord, dira le Scepsien, mais ne faut-il pas bien souvent, dans Homère, considérer certains détails comme autant de pléonasmes parfaitement oiseux et déplacés, témoin ce passage (*Il*. II, 863), où, [après avoir nommé les compagnons d'Ascanius,] il ajoute qu'ils étaient venus de la lointaine Ascanie, et cet autre passage :

*«Il se nommait Arnaeus, et c'était le nom que sa digne mère lui avait donné à sa naissance» (*Od. XVIII, 5),

et celui-ci encore :

*«Pénélope s'empare de la belle clef à poignée recourbée, et la tient dans sa main potelée» (*Od. XXI, 6) ?

Soit ! [dirons-nous à notre tour], nous vous concédons ce point, mais ce que nous ne vous concéderons jamais c'est le droit de vous appuyer sur des arguments aussi peu plausibles pour réfuter ceux qui ont prétendu que la vraie leçon dans le passage en question était celle-ci : «du pays lointain de Chalybé». Eh quoi ! après avoir admis comme une chose à la rigueur possible qu'il y ait eu anciennement des mines d'argent chez les Chalybes bien qu'aujourd'hui il n'y en ait plus, vous refusez d'admettre que ces mines d'argent aient jamais joui d'autant de célébrité que les mines de fer du même pays et qu'elles aient mérité au même degré d'être mentionnées. Mais qui empêche donc que des mines d'argent aient autant de célébrité que des mines de fer ? Serait-ce que la présence du fer en un lieu suffit à rendre ce lieu célèbre, et que la présence de l'argent n'a pas le même effet ? En supposant même que ces mines d'argent, encore ignorées au temps des héros de la guerre de Troie, n'auraient acquis leur grande notoriété que du vivant d'Homère, oseriez-vous reprocher au poète son anachronisme ? Enfin si c'est pour vous un sujet d'étonnement que la célébrité de ces mines ait pu parvenir à la connaissance du poète, dites-nous comment il avait eu connaissance et des mines de cuivre de Témésa en Italie, et surtout des richesses de Thèbes en Egypte, se trouvant deux fois plus loin de cette dernière ville que du pays des Chaldaei ? Au surplus, même avec ceux dont il paraît adopter l'opinion, le Scepsien est loin de s'accorder tout à fait. Ainsi, d'après la description minutieuse qu'il donne des environs de Scepsis, sa patrie, et dans laquelle il nomme comme étant proches voisines de Scepsis et de l'Aesépus les localités de Néacomé, d'Argyria et d'Alazonia, il est clair que, s'il faut chercher quelque part les dites localités, ce ne peut être que dans le voisinage des sources de l'Aesépus ; et pourtant Hécatée place expressément ces mêmes localités [sur la côte] au delà des bouches de l'Aesépus ; Palmphate, lui, se borne à dire que les Amazones qui avaient Alopé pour leur demeure primitive sont actuellement établies à Zélia sans rien ajouter qui ressemble à cette dernière allégation de Démétrius ; et, quant à Ménécrate, qui est peut-être celui des trois dont Démétrius se rapproche davantage, nous ne voyons pas que, plus que lui du reste, il se soit expliqué sur cette localité d'Alopé ou d'Alobé (qu'on écrive son nom ainsi ou de telle autre façon qu'on voudra).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.24]] [24] Apollodore, à son tour, a dans son commentaire du*Diacosme*ou dénombrement troyen, traité toutes ces mêmes questions ; et, bien que nous ayons déjà précédemment discuté les erreurs de ce grammairien, il y a utilité à y revenir ici encore. Suivant Apollodore, on ne peut admettre que les Halizones aient habité de l'autre côté de l'Halys, et cela par cette raison qu'aucun auxiliaire n'était venu aux Troyens des pays d'au delà de l'Halys. Or, nous lui ferons de notre part une première question, nous lui demanderons où il place en deçà de l'Halys les Halizones, ces auxiliaires venus «du pays lointain d'Alybé, du pays où naît l'argent». Et nous doutons qu'il y puisse répondre. En second lieu nous lui demanderons pour quel motif il refuse d'admettre que des auxiliaires soient venus à Troie des pays d'au delà de l'Halys. Parce que tous les autres auxiliaires, à l'exception des Thraces, étaient venus effectivement des pays en deçà de ce fleuve, rien n'empêchait pourtant les Halizones, eux seuls, d'être venus des pays situés même par delà les Leucosyri. Serait-ce que, pour attaquer, il était possible de venir de ces contrées et même de plus loin, comme l'ont bien montré depuis Amazones, Trères et Cimmériens, tandis que, pour secourir, la chose devenait impossible ? Sans doute, les Amazones n'étaient point venues au secours de Priam, mais pourquoi ? uniquement parce que Priam avait porté naguère les armes contre elles, ayant volé au secours des Phrygiens «en ce jour mémorable où ce peuple s'était vu attaquer par les Amazones, femmes au courage viril. - J'étais là, ajoute Priam ; et, fidèle auxiliaire, les Phrygiens me comptaient dans leurs rangs» (*Il*. III, 189). En revanche, les peuples voisins des Amazones, peuples qui n'étaient pas assez éloignés pour qu'il fût difficile à Priam de les appeler à son aide et qui n'avaient avec ce prince aucun sujet d'inimitié, pouvaient, j'imagine, sans que rien les en empêchât, voler à son secours.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.25]] [25] Et Apollodore ne pourrait pas même prétendre que les Anciens ont eu cette opinion et se sont accordés à nier toute participation des peuples d'au delà de l'Halys à la guerre de Troie ; bien plutôt trouverait-on l'attestation du contraire. Ainsi Maeandrius déclare en termes exprès qu'une armée d'Enètes partis de chez les Leucosyri s'était portée au secours de Troie, et que la même armée, quittant ensuite cette ville, avait mis à la voile avec le contingent des auxiliaires Thraces pour aller chercher un refuge jusqu'au fond de l'Adriatique, tandis que le reste des Enètes qui n'avaient pas pris part à l'expédition étaient devenus Cappadociens. Et ce qui semblerait confirmer cette tradition, c'est cette circonstance, que, dans toute la partie de la Cappadoce qui avoisine l'Halys et qui borde la Paphlagonie, l'usage des deux dialectes [paphlagonien et cappadocien] est également répandu et que les noms paphlagoniens, tels que Bagas, Biasas, Aeniatès, Rhatotès, Zardocès, Tibios, Gasys, Oligasys et Manès y sont fort communs. Nous avons constaté le fait dans la Phazémonitide, dans la Pimolisitide, dans la Gazélonitide, dans la Gazacène et dans maint autre canton. Du reste, Apollodore lui-même, en citant ce vers d'Homère tel que le lisait Zénodote, fait remarquer qu'Hécatée de Milet entendait par Hénété la ville d'Amisus ; or cette ville, comme on l'a vu plus haut, appartient aux Leucosyri et est située au delà de l'Halys.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.26]] [26] Apollodore dit encore quelque part que, si Homère avait pu recueillir sur l'intérieur de la Paphlagonie certaines notions assez exactes de la bouche de marchands ayant traversé à pied ce pays, il ne savait rien, en revanche, de la Paphlagonie maritime, non plus que du reste du littoral Pontique, sans quoi il en eût infailliblement parlé dans ses vers. Mais c'est là une erreur et nous pouvons, en renversant purement et simplement la proposition d'Apollodore et en nous reportant au périple que nous tracions tout à l'heure de toute cette côte, nous pouvons affirmer qu'Homère l'avait parcourue en entier et qu'il en a mentionné sans exception les différentes localités qui, au temps de la guerre de Troie, se trouvaient jouir de quelque renom. Car s'il n'a rien dit d'Héraclée, non plus que d'Amastris et de Sinope, qui n'étaient pas encore fondées à l'époque de ladite guerre, il n'y a rien là, à coup sûr, qui puisse surprendre, et il n'y a pas à s'étonner davantage qu'il n'ait rien dit non plus des différents pays situés au-dessus de cette partie de la côte. En tout cas, le fait d'avoir gardé le silence sur maintes localités connues de tous n'est nullement une preuve qu'on les ait ignorées. C'est ce que nous avons essayé de démontrer précédemment contre le même Apollodore soutenant que, dans la région du Pont, Homère avait ignoré beaucoup de noms de lieux des plus célèbres, notamment des noms de fleuves et de peuples, sans quoi il n'eût point manqué de les mentionner. Encore aurions-nous admis l'observation, si elle n'avait porté que sur des noms tout à fait marquants, tels que les noms des Scythes, du Maeotis, de l'Ister. Oui, eussions-nous dit, Homère n'aurait pas eu recours pour désigner les nations nomades à des appellations purement descriptives, comme quand il les appelle les Galactophages et les Abiens les plus justes des hommes, ou bien encore les nobles Hippémolges, si ces nations de son temps eussent déjà reçu des Grecs les noms de Scythes, et de Sauromates ou de Sarmates ; assurément il leur eût appliqué ces derniers noms de préférence. Et par la même raison, [s'il eût connu le nom de l'Ister,] ayant à mentionner les peuples qui habitent sur ses bords, à savoir les Thraces et les Mysiens, il n'eût point omis de nommer ce fleuve, réputé le plus grand de tous, surtout quand on sait quel penchant il a à se servir de préférence du cours des fleuves pour délimiter les différentes contrées ; de même encore, puisqu'il parlait des Cimmériens, il n'eût passé sous silence ni le nom du Bosphore [Cimmérien] ni celui du Maeotis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.27]] [27] Mais comment blâmer le poète de ne pas avoir fait figurer dans ses vers des noms moins connus, des noms ne jouissant encore d'aucune notoriété à l'époque de la guerre de Troie ou n'ayant nul rapport avec son sujet, le nom du Tanaïs par exemple ? Ce nom aujourd'hui même ne se recommande à l'attention que parce qu'il marque la limite qui sépare l'Europe et l'Asie. Or, du temps d'Homère, ni l'Europe ni l'Asie n'avaient encore reçu leurs noms respectifs, et l'Ikoumène ou Terre habitée n'avait pas encore été partagée en trois continents distincts, fait trop marquant qu'il n'eût certes pas négligé de mentionner, surtout ayant parlé comme il a fait de la Libye et du Lips, autrement dit du vent qui souffle de l'ouest par rapport à la Libye. Mais, du moment que la division de la Terre habitée en continents distincts n'avait pas encore eu lieu, il n'avait que faire du Tanaïs, et n'avait nul besoin de prononcer son nom. J'ajoute que beaucoup d'autres noms auraient mérité de figurer dans ses vers, qui ne lui sont pas venus à l'esprit, par cette raison que l'accidentel ou le contingent tient une aussi grande place dans les discours des hommes que dans leurs actions. En somme, des divers arguments [qui précèdent] et des arguments semblables qu'on pourrait encore invoquer, il résulte qu'on s'en rapporte à un bien pauvre indice quand du silence du poète on infère qu'il a ignoré tout ce dont il n'a point parlé. Seulement, comme beaucoup de personnes continuent à user de ce même raisonnement, il ne faut pas se lasser de multiplier les exemples, pour en démontrer l'inanité. Nous allons donc, au risque de nous répéter, réfuter encore une fois ceux qui s'obstinent à mettre en avant ce genre de preuves, et, en ce qui concerne les fleuves notamment, nous déclarons que prétendre qu'Homère a ignoré tous ceux qu'il n'a point mentionnés, c'est tout bonnement dire une sottise, puisqu'Homère n'a même pas nommé le Mélès, lequel baigne les murs de Smyrne, ville qu'on s'accorde presque généralement à regarder comme sa patrie, tandis qu'il nomme et l'Hermus et l'Hyllus ; puisqu'ayant nommé ces deux fleuves il ne mentionne pas pourtant le Pactole, leur affluent, lequel prend sa source dans le Tmole, une montagne que lui-même a nommée ; puisque, en même temps qu'il a passé sous silence Smyrne et la plupart des autres villes ioniennes et eeoliennes, il a mentionné Milet, Lesbos et Ténédos et qu'à côté du Maeandre qu'il nomme il n'a parlé ni du Léthaeus qui passe près de Magnésie, ni du Marsyas, qui, ainsi que le Léthmus, se jette dans le Maeandre ; puisqu'enfin, au nombre des cours d'eau cités par lui figurent le Rhésus, l'Heptaporus, le Carésus et le Rhodius et plusieurs autres encore qui pour la plupart ne sont guère plus grands que de simples rigoles. Ajoutons qu'Homère, qui à la mention des contrées et des villes joint souvent celle des cours d'eau et des montagnes qui les avoisinent, ne fait pas cela pour toutes, qu'il ne le fait par exemple ni pour l'Atolie, ni pour l'Attique, ni pour mainte autre contrée encore ; que souvent aussi il mentionne certains pays éloignés sans parler de ceux qui leur confinent et qui connus de leurs voisins apparemment n'avaient pu rester ignorés de lui ; qu'il procède de même pour les nations les plus rapprochées, nommant les unes et passant les autres sous silence, nommant les Lyciens et les Solymes par exemple, et passant sous silence les Milyes, les Pamphyli, les Pisidiens ; nommant les Paphlagons, les Phrygiens, les Mysiens, et passant sous silence les Mariandyni, les Thyni, les Bithyni, les Bébryces ; nommant les Amazones et taisant le nom des Leucosyri ; taisant enfin ceux des Syriens, des Cappadoces, des Lycaoniens, bien qu'il prononce à tout instant les noms des Phéniciens, des Egyptiens, des Ethiopiens ; ou bien nommant le champ Aléien et la nation des Arimes sans nommer le pays où se trouve ce champ et où habite cette nation. On le voit, l'argument d'Apollodore [consistant à tirer du silence d'Homère une présomption d'ignorance] est absolument faux, et les seuls arguments qui demeurent valables en pareil cas sont ceux qui établissent la fausseté de l'allégation. Mais on a pu voir qu'Apollodore n'avait pas su faire un meilleur usage même de cette dernière catégorie d'arguments, puisqu'il n'a pas craint de l'appliquer à l'existence des nobles Hippémolges et à celle des Galactophages. Au surplus, nous avons assez disputé contre Apollodore, reprenons la suite de notre description.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.28]] [28] Au-dessus des cantons de Pharnacie et de Trapézûs et s'étendant jusqu'à la Petite Arménie, habitent les Tibaréni et les Chaldaei. La Petite Arménie est une contrée passablement fertile, qui, ainsi que la Sophène, a toujours eu ses princes ou dynastes nationaux, lesquels s'alliaient souvent à l'Arménie proprement dite, mais pour agir sou-vent aussi en dehors d'elle. Ces dynastes avaient en outre sous leur autorité les Chaldaei et les Tibaréni et se trouvaient disposer ainsi de tout le pays jusqu'à Trapézûs et à Pharnacie. Mais lorsque Mithridate Eupator eut commencé à s'agrandir, il prit possession de toute cette contrée en même temps que de la Colchide, et cela en vertu d'une cession formelle d'Antipater, fils de Sisis. Il s'occupa aussitôt d'en tirer parti et à cette fin y fit construire soixante-quinze châteaux destinés à recevoir le dépôt de la plus grande partie de ses trésors. Voici quels étaient les plus importants de ces châteaux : Hydara, Basgaedariza et Sinoria, ce dernier situé sur la frontière même de la Grande Arménie, ce qui a donné l'idée à Théophane de changer son nom en Synoria. Il avait été frappé des facilités sans nombre qu'offre pour la défense toute cette chaîne du Paryadrès, si abondamment pourvue d'eau et de bois et si remplie en même temps de ravins et de précipices ; aussi choisit-il ce lieu de préférence pour y construire ses*gazophylacies*ou trésors. Par la même raison, il choisit ce point extrême du royaume du Pont pour son dernier refuge lors de cette marche rapide et victorieuse de Pompée, et, s'étant arrêté dans l'Akilisène, il occupa près de Dastira et non loin de l'Euphrate, qui sépare, comme on sait, l'Akilisène de la Petite Arménie, une montagne bien pourvue d'eau et y resta jusqu'à ce que la crainte de s'y voir bloqué l'eût décidé à franchir toute la chaîne du Paryadrès pour gagner la Colchide et de là le Bosphore. Près du même lieu, mais dans la Petite Arménie, Pompée fonda la ville de Nicopolis [qui] subsiste encore aujourd'hui et qui est même devenue un centre important de population.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.29]] [29] Des différents princes qui, avec l'agrément des Romains, régnèrent sur la Petite Arménie, le dernier fut Archélaüs. Quant au territoire des Tibaréni et des Chaldaei, lequel s'étend jusqu'à la Colchide et aux villes de Pharnacie et de Trapézûs, il est aujourd'hui encore régi par Pythodoris, femme de grand sens, douée d'une véritable capacité administrative. Fille de Pythodore de Tralles, elle a eu pour premier époux Polémon et a partagé avec lui un certain temps le souverain pouvoir ; mais Polémon ayant trouvé la mort chez les Aspurgiani, peuple barbare de la Sindiké, elle lui succéda et régna seule. Elle avait eu de ce prince deux fils et une fille ; la fille fut mariée par elle à Cotys le Sapéen, qui périt assassiné, laissant sa femme veuve avec plusieurs enfants dont l'aîné règne actuellement ; de ses deux fils, maintenant, l'un a toujours vécu en simple particulier se contentant d'aider sa mère dans les soins du gouvernement, l'autre vient d'être tout récemment proclamé roi de la Grande Arménie. Cependant elle-même s'était remariée à Archélails, et, après être restée avec lui jusqu'à la fin, elle se trouve veuve aujourd'hui de nouveau et maîtresse non seulement des pays que nous indiquions tout à l'heure, mais d'autres provinces encore plus belles, que nous allons décrire présentement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.30]] [30] Au canton de Pharnacie succède, on l'a vu, la double plaine de la Sidène et de Thémiscyre. Or, juste au-dessus, s'étend la province de Phanarée, qui mérite en réalité d'étre appelée la plus riche province du Pont, vu qu'elle produit de l'huile et du vin excellent et possède, on peut dire, toutes les autres qualités inhérentes aux meilleurs terrains. Elle est bordée à l'E. par la chaîne du Paryadrès qui s'étend parallèlement à sa longueur, et à l'O par le Lithrus et l'Ophlimus, formant ainsi une vallée à la fois très longue et très large. Deux cours d'eau l'arrosent, à savoir, le Lycus à sa sortie de l'Arménie et l'Iris au sortir des gorges d'Amasée ; puis, parvenus à peu près au milieu de la vallée, ces deux cours d'eau se réunissent et offrent à leur confluent une ville appelée Eupatoria du nom de son premier fondateur, mais que Pompée, qui l'avait trouvée inachevée, nomma Magnopolis, après avoir agrandi son territoire et augmenté le nombre de ses habitants. Cette ville occupe, avons-nous dit, juste le centre de la plaine ; une autre s'élève au pied même du Paryadrès, c'est Cabires, qui est située à 1501 stades environ au S. de Magnopolis [à la même distance par conséquent où est cette ville à l'E. d'Amasée]. Mithridate avait à Cabires une de ses résidences favorites. Déjà pourvue d'un moulin à eau et de viviers, cette localité possède de belles chasses dans ses environs et plusieurs mines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.31]] [31] Du même côté, à moins de 200 stades de Cabires, s'élève la roche de Kaenochôrion, position naturellement très forte et très escarpée, ayant à son sommet une source d'où l'eau jaillit avec abondance et à sa base un fleuve et un ravin profond. Son énorme hauteur [au-dessus] du col ou défilé qu'elle commande suffirait déjà à rendre cette roche inexpugnable, mais elle possède en outre de magnifiques remparts, qui, à l'exception de la partie que les Romains en ont détruite, sont encore debout tout entiers. Ajoutons que le pays environnant est tellement couvert de bois et de montagnes et tellement dépourvu d'eau qu'il serait impossible, dans un rayon de 120 stades, d'y établir un camp. C'est dans Kaenochôrion que Mithridate avait enfermé ses joyaux les plus précieux, les mêmes qui se trouvent aujourd'hui au Capitole, où Pompée les a déposés. Pythodoris a annexé à ses Etats toute cette contrée qui touche aux pays barbares qu'elle possédait déjà. Elle y avait réuni de même la Zélitide et la Mégalopolitide. Quant à Cabires, dont Pompée avait fait une ville sous le nom nouveau de Diospolis, elle l'a encore agrandie, et, changeant une troisième fois son nom, l'a érigée en capitale de ses Etats. Pythodoris règne aussi sur le temple de Mên-Pharnace, tant sur le bourg d'Améria où habitent les nombreux hiéroclules ou esclaves voués au service du temple, que sur le territoire sacré lui-même ; mais, comme ses prédécesseurs, elle laisse le grand-prêtre en toucher seul les revenus. Les rois ont, en effet, professé en tout temps une vénération extraordinaire pour ce temple, jurant même habituellement par «LA FORTUNE DU ROI» et le «MEN DE PHARNACE». Ce temple est dédié en même temps à Séléné, comme cela a lieu, du reste, pour le temple [de même nom] situé en Albanie et pour ceux de Phrygie, j'entends le temple [de Caropolis] dédié au Mên de Car, le temple voisin d'Antioche de Pisidie dédié au Mên d'Asmus, voire cet autre temple dépendant du territoire d'Antioche [dite du Maeandre].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.32]] [32] Au-dessus du district de Phanarée est la ville de Comana. Cette ville, qu'on appelle habituellement*Comana Pontique*, pour la distinguer de la ville du même nom sise dans la Grande Cappadoce, est consacrée à la même déesse que celle-ci et possède un temple bâti sur le même modèle. Ajoutons que les rites y sont à peu de chose près identiques, tant en ce qui concerne les sacrifices et les oracles, qu'en ce qui a trait aux honneurs à rendre aux grands prêtres. Mais la ressemblance était surtout frappante sous les anciens rois de Pont, quand deux fuis par an, aux Sorties ou Processions de la déesse, le grand prêtre figurait la tête ceinte du diadème et était honoré comme le second personnage de l'Etat après le roi.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.33]] [33] En parlant ci-dessus de Dorylaüs le tacticien, bisaïeul de ma mère, j'ai nommé un autre Dorylaüs, neveu du précédent, et fils de Philétère, et j'ai raconté comment, après avoir été comblé par Eupator des plus grands honneurs, après avoir été même investi par ce prince de la grande prêtrise de Comana, il avait été surpris travaillant à soulever le royaume en faveur des Romains, et comment sa ruine avait entraîné du même coup la disgrâce de toute sa famille. Plus tard cependant l'oncle de ma mère, Moaphernès, s'éleva encore aux plus hautes dignités, mais on touchait à la fin du règne de Mithridate, et Moaphernès, par un nouveau coup du sort, fut, avec sts amis, enveloppé dans la ruine du roi. Une partie de ceux-ci néanmoins avaient pris les devants et abandonné à temps la parti de Mithridate. Mon grand-père maternel était du nombre : averti par les revers successifs du roi dans sa guerre contre Lucullus, et profondément désatiectionné par le courroux que lui avait causé le supplice récent de Tibios, son cousin, et du propre fils de Tibios, Théophile, mis à mort comme son père sur un ordre du roi, il avait, pour les venger et pour se venger lui-même personnellement, traité sous-main avec Lucullus s'engageant à lui livrer quinze des forteresses ou châteaux de Mithridate. En échange de ce service, il avait reçu du général romain de magnifiques promesses. Mais Lucullus partit sur ces entrefaites, et Pompée, qui avait été chargé de continuer la guerre à sa place, au lieu d'accueillir ceux qui avaient pu rendre quelque service à son prédécesseur, ne voulut, s'étant brouillé avec celui-ci, voir en eux que des ennemis : il fit plus, une fois la guerre terminée, il revint à Rome et réussit là à empêcher que les honneurs et privilèges promis naguère par Lucullus à certains habitants du Pont ne fussent ratifiés par le Sénat, prétendant qu'il serait injuste, puisque c'était lui qui avait terminé la guerre et vaincu Mithridate, qu'un autre que lui fût l'arbitre des services rendus et le distributeur des récompenses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.34]] [34] On a pu voir ci-dessus comment, au temps des rois de Pont, était régi le temple de Comana ; plus tard, quand Pompée s'en fut emparé, il éleva à la dignité de grand prêtre Archélaüs et accrut le domaine sacré en sa faveur d'un territoire de deux schoenes, autrement dit de soixante stades, de tour, dont les habitants reçurent l'ordre exprès de n'obéir désormais qu'à lui. Archélaüs se trouva donc [par le fait investi d'une double autorité] exerçant les fonctions d'un préfet dans ce nouveau territoire, et, comme grand prêtre, disposant en maître des hiérodules qui habitaient la ville de Comana, avec cette restriction pourtant qu'il ne pouvait les vendre. Et ici, comme dans l'autre Comana, on ne comptait pas moins de 6000 hiérodules. Cet Archélaüs était fils du prince de même nom à qui Sylla et le sénat romain avaient naguère décerné les honneurs publics : ami particulier de Gabinius personnage consulaire, il s'était empressé, quand celui-ci avait été envoyé en Syrie, de s'y rendre aussi dans l'espoir de prendre part à l'expédition que ce général préparait contre les Parthes ; malheureusement, le sénat n'autorisa point cette expédition et Archélaüs dut renoncer aux avantages qu'il s'en était promis, mais ce fut pour élever encore plus haut son ambition. Ptolémée, père de Cléopatre, venait d'être chassé par les Egyptiens, et sa fille aînée, soeur de Cléopâtre, occupait le trône à sa place. Comme on cherchait pour elle un époux de sang royal, Archélaüs se proposa lui-même aux commissaires chargés de ce soin, en se donnant pour fils de Mithridate Eupator. Agréé comme tel, il partagea durant six mois le trône de cette princesse, après quoi il périt dans une bataille rangée de la main même de Gabinius revenu en Egypte pour rétablir Ptolémée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.35]] [35] Son fils hérita de la grande-prêtrise de Comana, [mais il fut renversé et] remplacé par Lycomède, en faveur de qui le domaine sacré fut encore augmenté d'un nouveau territoire mesurant quatre scheenes de circuit. Lycomède à son tour fut renversé, et cette haute dignité se trouve aujourd'hui aux mains de Dyteutos, fils d'Adiatorix, qui paraît n'avoir été désigné à cette faveur de César Auguste que par sa seule vertu. Non content d'avoir traîné derrière son char de triomphe Adiatorix, sa femme et ses enfants, César avait décidé le supplice d'Adiatorix et de l'aîné de ses fils (Dyteutos précisément) ; mais, le second fils d'Adiatorix ayant déclaré aux soldats chargés de les emmener que c'était lui qui était l'aîné, une vive dispute s'engagea entre les deux frères et se prolongea jusqu'à ce que les parents intervenant eussent persuadé à Dyteutos de céder la victoire à son frère, vu qu'étant plus âgé il pourrait mieux que lui servir de protecteur à sa mère et à son autre frère. Ainsi tandis que son frère cadet partageait le supplice d'Adiatorix, leur père, Dyteutos fut épargné et sevitbientôt éleverà la grande prêtrise de Comana. Apparemment, César avait appris la vérité ; il dut regretter alors le double supplice ordonné par lui et jugeant que les survivants avaient droit à tout son intérêt, sachant d'ailleurs qu'ils méritaient par eux-mêmes le bien qu'il voulait leur faire, il leur conféra [à titre héréditaire] cette haute dignité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.36]] [36] Comana est un centre habité considérable et un des principaux entrepôts des marchandises venant de l'Arménie. A l'époque des sorties ou processions de la déesse, on y voit affluer de toute part, tant des villes que des campagnes, une foule d'hommes et de femmes avides d'assister à cette fête religieuse ; de plus, en toute saison, la ville est visitée par des étrangers ayant fait voeu de venir sacrifier sur l'autel de la déesse. Le goût du luxe et de la mollesse est général parmi les habitants ; tous leurs vergers sont plantés de vignes, et quantité de femmes, hiérodules pour la plupart, vivent parmi eux du métier de prostituées. On pourrait dire à la rigueur que cette ville est une petite Corinthe. A Corinthe, on le sait, le grand nombre de courtisanes attachées au temple de Vénus attirait de même aux époques de grandes. fêtes une foule immense d'étrangers. Les riches marchands, les militaires venaient s'y ruiner et s'y ruiner irremédiablement, ce qui a donné lieu à ce proverbe bien connu :

*«Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe».*

Voilà ce que nous avions à dire au sujet de Comana.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.37]] [37] Tout le pays environnant appartient à Pythodoris, maîtresse en outre de la Phanarée, de la Zélitide et de la Mégalopolitide. Nous ne reviendrons pas sur la Phanarée que nous avons décrite plus haut ; quant à la Zélitide, nous dirons qu'on nomme ainsi le canton qui renferme la ville de Zéla, laquelle s'élève sur une chaussée dite*de Sémiramis*et possède un temple célèbre consacré à Anaïtis, c'est-à-dire à la même déesse qu'honorent aussi les Arméniens. Ici seulement une décence plus grande préside aux cérémonies du culte, et c'est pour cela que les habitants du Pont sans exception, quand ils ont à conclure quelque affaire d'importance, viennent ici de préférence échanger leurs serments. Mais pour tout le reste, pour le nombre des hiérodules, pour les honneurs et distinctions dont jouissaient ses grands prêtres auprès des rois, ce que nous avons dit ci-dessus [des temples arméniens d'Anaïtis] s'applique également au temple de Zéla. Aujourd'hui ce temple est entièrement sous le joug de Pythodoris ; mais déjà avant elle il avait eu beaucoup à souffrir du fait de divers princes qui avaient réduit le nombre de ses hiérodules et tari en grande partie ses autres sources de richesses. Le territoire sacré notamment avait été fort diminué, ayant été démembré en plusieurs principautés. Les anciens rois de Perse n'avaient pas considéré Zela comme une ville ordinaire, mais comme le sanctuaire par excellence des divinités de la Perse ; et ils avaient toujours laissé les prêtres y régner en maîtres absolus. La population de Zéla se composait alors tout entière d'hiérodules, au milieu desquels le grand prêtre entouré de nombreux serviteurs résidait en personne. Il vivait là au sein de l'abondance et administrant comme son bien propre le territoire sacré. Pompée réunit à la Zélitide plusieurs [des anciennes] préfectures [de la Cappadoce] et donna le nom de ville à Zéla ainsi qu'à Mégalopolis, à laquelle il avait réuni de même les deux préfectures de Culupène et de Camisène, situées sur les confins de la Petite Arménie et de la Laviansène et remarquables par leurs mines de sel gemme et par les ruines de l'antique forteresse de Camisa. En revanche, les généraux romains [successeurs de Pompée] démembrèrent ces deux cités attribuant une partie de leur territoire aux prêtres de Comana, une autre partie au grand prêtre de Zéla et le reste à Atéporix, prince de la famille des tétrarques de Galatie. Cette dernière partie, peu considérable d'ail-leurs, a fait retour aux Romains après la mort d'Atéporix et porte aujourd'hui le titre de province romaine. Encore faut-il en excepter la Caranitide, territoire qui emprunte son nom à la petite ville de Carana, son chef-lieu, et qui forme actuellement un état indépendant. Quant aux deux autres lots, ils sont en la possession de Pythodoris et de Dyteutos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.38]] [38] Nous avons encore à décrire de l'ancien royaume de Pont toute la portion qui s'étend entre la Zélitide et le territoire des Amiséniens et des Sinopéens dans la direction de la Cappadoce, de la Galatie et de la Paphlagonie. Or, le premier canton qui se présente après le territoire d'Ami-. sus, en se prolongeant jusqu'à l'Halys depuis la frontière des Amiséniens, est la Phazémonitide, appelée par Pompée la Néapolitide du nom nouveau donné par lui-même au bourg de Phazémon, lorsqu'ayant élevé ce bourg à la dignité de [ville] il crut devoir changer son nom en celui de Néapolis. Ce canton est borné au N. par la Gazélonitide et le territoire d'Amisus, à l'O par le cours de l'Halys, à l'E. par la Phanarée et enfin au S. par le territoire d'Amasée, ma patrie, qui de ces différents cantons est le plus grand et le plus fertile. La partie de la Phazémonitide attenante à la Phanarée est occupée par un lac qui a l'étendue d'une mer et qu'on nomme le lac Stiphané. Ce lac est très poissonneux et les gras pâturages qui l'entourent nourrissent toute espèce de bestiaux. Près de ses bords s'élève le château fort d'Ikizari aujourd'hui abandonné et qui a lui-même dans son voisinage les ruines d'une ancienne résidence royale. Le reste du pays de ce côté est nu et découvert et consiste surtout en vastes champs de blé. C'est dans la partie située au-dessus du territoire d'Amasée que se trouvent ces fameuses sources de la Phazémonitide, dont les eaux chaudes sont souveraines contre certaines maladies. Là aussi est la place forte de Sagylium, bâtie sur une montagne escarpée et très haute qui se termine en pointe et que couronne une citadelle pourvue d'une citerne qui ne tarit jamais. Aujourd'hui cette position est abandonnée, mais elle a rendu autrefois de très grands services aux rois [de Pont]. Plus tard Arsace y fut pris et mis à mort par les fils de Pharnace pour avoir à la suite d'une insurrection et sans l'agrément d'aucun général romain pris le titre de dynaste ou de souverain indépendant ; mais dans cette circonstance ce n'est pas à une attaque de vive force des deux rois que Sagylium succomba, la faim seule leur livra Arsace prisonnier. Ne pouvant plus tenir la campagne contre eux, l'usurpateur s'était réfugié sur cette montagne, sans avoir pu y faire d'approvisionnements d'aucune sorte et pour y trouver jusqu'aux puits, jusqu'aux citernes comblés avec des pierres énormes, par suite d'une mesure générale de Pompée, qui avait ordonné de démanteler toutes les forteresses du pays et de les mettre hors d'état de servir de refuge au cas où quelque brigand aurait essayé d'en faire sa place d'armes. Telles étaient les dispositions que Pompée avait prises pour la Phazémonitide ; après lui, les généraux romains partagèrent cette contrée comme tant d'autres entre des rois [nommés par eux].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.39]] [39] Amasée, ma patrie, est située dans une grande et profonde gorge où coule le fleuve Iris. Merveilleusement servie par l'art et par la nature, elle peut remplir à la fois l'office de ville et celui de forteresse. [Qu'on se figure en effet] un rocher élevé, escarpé de tous côtés, s'avançant jusqu'au fleuve en forme de promontoire et entouré d'une muraille qui, après avoir longé celle des rives du fleuve sur laquelle la ville a été bâtie, remonte des deux côtés jusqu'aux Pics. Ces pics sont au nombre de deux, très rapprochés l'un de l'autre et couronnés de tours d'un très bel effet. En dedans du mur d'enceinte sont compris le Palais et les Tombeaux des anciens rois. Quant aux pics ils sont séparés par un col extrêmement étroit, qui, de quelque côté que l'on y arrive, se trouve élevé de 5 ou 6 stades au-dessus du fleuve et des faubourgs. De ce col jusqu'au haut des pics il reste encore à gravir une montée presque verticale, longue d'un stade, et pouvant défier au besoin toute attaque de vive force, d'autant qu'on a ménagé à l'intérieur [de cette espèce de citadelle] des réservoirs qu'on ne pourrait empêcher la garnison d'alimenter en tout temps, vu qu'il a été creusé dans le roc deux galeries conduisant l'une au niveau du fleuve et l'autre au col.  
  
Ajoutons que les deux rives du fleuve sont reliées par des ponts, un premier pont qui va de la ville au faubourg, et un autre qui du faubourg débouche dans la campagne, car à la hauteur de ce second pont justement on voit s'abaisser et finir la chaîne des montagnes située au-dessus du rocher d'Amasée. Et en même temps commence à partir du fleuve une vallée, qui, médiocrement large au début, va toujours s'évasant et finit par former la vaste plaine de Chiliocôme. A cette plaine, maintenant, succèdent la Diacopène et la Pimolisène, qui s'étendent jusqu'à l'Halys conservant partout le même aspect de richesse et de fertilité. Ces deux cantons forment la partie septentrionale du territoire d'Amasée et mesurent en longueur une étendue de 500 stades ; les autres cantons à la suite s'étendant jusqu'au Babanome et à la Ximène, qui elle-même atteint les bords de l'Halys, mesurent dans le même sens une étendue beaucoup plus grande, et le tout ensemble représente la longueur du territoire d'Amasée. Quant à la largeur dudit territoire, elle se prend du N. au S. et est représentée par une ligne se dirigeant vers la Zélitide et la Grande Cappadoce et aboutissant au territoire des Trocmi. Il y a dans le canton de Ximène des mines ou salines de sel gemme, et c'est à cette circonstance que le fleuve paraît devoir son nom d'Halys. Dans tout mon pays aujourd'hui on ne rencontre, hélas ! que trop de forteresses en ruine, que trop de terres abandonnées par suite de la guerre contre Mithridate ; à cela près, le territoire d'Amasée est encore généralement bien boisé, il possède d'excellents pâturages pour les chevaux et les autres espèces de bestiaux et offre partout des sites propres à devenir d'importants centres de population. Quant à Amasée même, après avoir été elle aussi, dans un temps, concédée à des rois, elle figure aujourd'hui parmi les provinces romaines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.40]] [40] Nous n'avons plus à décrire dans la province du Pont que le canton situé au delà de l'Halys autour de l'Olgassys et sur les confins de la Sinopide. L'Olgassys est une montagne extrêmement élevée et d'un accès très difficile. Aussi les Paphlagoniens ont-ils couvert de temples les pentes abruptes de cette montagne. Toute la contrée qui l'entoure est assez fertile ; elle comprend la Blaéné et le canton de la Domanitide qu'arrose le fleuve Amnias.  
  
C'est dans ce dernier canton que Mithridate Eupator anéantit, non il est vrai, par lui-même, mais par le bras de ses lieutenants, l'armée de Nicomède roi de Bithynie. Quant à celui-ci, il réussit à s'échapper avec une faible escorte et à regagner ses Etats, mais il ne fit que les traverser et s'étant embarqué aussitôt il cingla vers l'Italie, cédant la place à Mithridate qui l'avait suivi de près et qui enleva ainsi d'un seul coup la Bithynie, pour s'emparer de même bientôt après de l'Asie tout entière jusqu'aux frontières de Carie et de Lycie. Une des localités de ce même canton areçu naguère le titre de ville avec le nom nouveau de Pompéiopolis et se trouve avoir dans son territoire le Sandaracurgium, voisin lui-même de Pimolisa, chàteau royal aujourd'hui en ruines, du nom duquel on a appelé Pimolisène tout un canton du Pont situé des deux côtés de l'Halys. Sous le nom de Sandaracurgium on désigne une montagne dans laquelle on a pratiqué de profondes excavations et de longues galeries donnant accès aux ouvriers mineurs, que les fermiers chargés de l'exploitation sont réduits à recruter parmi les esclaves vendus comme malfaiteurs ; car, indépendamment des fatigues attachées à ce genre de travail, on assure que l'air qui circule dans ces mines est rendu irrespirable et mortel par l'odeur infecte des terres qui contiennent le minerai, ce qui abrége nécessairement la vie des ouvriers. Et le fait est qu'on est souvent obligé d'interrompre les travaux devenus complétement improductifs parce que le nombre des ouvriers, qui [en temps ordinaire] est de plus de deux cents, est sans cesse diminué par les maladies et les décès. - Ici s'arrêtera notre description du Pont.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.41]] [41] Passé Pompéiopolis, commence un pays qui compiète la région intérieure de la Paphlagonie et qui se prolonge au couchant jusqu'à la Bithynie. Ce pays, bien que peu étendu, était encore il y a peu de temps partagé entre plusieurs princes indépendants ; mais aujourd'hui la famille de ces rois est éteinte et le pays tout entier est aux mains des Romains. Dans la partie attenante à la Bithynie on distingue plusieurs cantons, tels que la Timonitide, [l'ancien royaume] de Gézatorix, la Marmolitide, la Sanisène et la Potamie. Il y en avait un aussi qu'on avait appelé la Kimiatène du nom de la forteresse Kimiata qui était située au pied de l'Olgassys et qui, après avoir servi à Mithridate Ctistès de place d'armes pour s'emparer du Pont, resta dans la famille de ce prince jusqu'à son dernier successeur Mithridate Eupator. En Paphlagonie, le dernier prince qui ait porté le nom de roi a été Déjotarus Philadelphe, fils de Castor : il avait choisi pour sa résidence l'ancienne capitale du roi Morzéus, Gangra, petite ville pouvant aussi à l'occasion servir de forteresse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.3.42]] [42] Eudoxe prétend qu'on pêche en Paphlagonie des poissons fossiles dans certains terrains secs dont il ne précise malheureusement pas l'emplacement, ainsi que dans les terrains humides qui bordent le lac Ascanie sous Cios, ce qui n'est pas une indication beaucoup plus claire. Par la même raison que nous venons de décrire la partie de la Paphlagonie attenante au Pont, nous essayerons présentement de décrire la Bithynie, celle-ci se trouvant située immédiatement à l'O de la Paphlagonie. Puis la Bithynie et la Paphlagonie nous fourniront à leur tour un nouveau point de départ, et nous ferons suivre leur description de celle des pays qui les bordent au S. et s'étendent jusqu'au Taurus parallèlement au Pont et à la Cappadoce, cousant ainsi en quelque sorte une seconde bande à la première pour nous conformer à l'ordre même et à la division qu'indique la nature des lieux.

### **XII, 4 - La Bithynie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.1]] [1] La Bithynie a pour limites, à l'E. la Paphlagonie avec le pays des Mariandyni et une portion de la [Phrygie] Epictète ; au N. la partie du Pont-Euxin comprise entre les bouches du Sangarius et le détroit de Byzance et de Chalcédoine ; à l’O la Propontide ; au midi enfin la Mysie et la Phrygie Epictète, ou, comme on l'appelle aussi, la Phrygie Hellespontiaque.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/bithynie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.2]] [2] Sur la côte à l'entrée du Pont s'élève Chalcédoine, colonie mégarienne, avec le bourg de Chrysopolis et le fameux temple dit*de Chalcédoine*; on remarque en outre dans le même canton, mais un peu au-dessus de la mer, la fontaine Azaritie qui nourrit de petits crocodiles. A la côte de Chalcédoine succède le golfe Astacène formé par la Propontide et sur les bords duquel est située la ville de Nicomédie, qui doit son nom au prince par qui elle fut fondée et qui était l'un des Nicomèdes de la famille royale de Bithynie. On sait en effet que le nom de Nicomède fut, comme celui de Ptolémée en Egypte, à cause de l'illustration du premier roi qui l'avait porté, adopté par la plupart des princes qui régnèrent sur la Bithynie. Sur les bords du golfe Astacène s'élevait aussi naguère la ville d'Astacus : mais cette ville que les Mégariens et les Athéniens avaient fondée, que Doedalsus plus tard avait accrue et restaurée et qui avait donné son nom au golfe Astacène, fut détruite par Lysimaque et vit toute sa population transportée à Nicomédie par le fondateur de cette dernière ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.3]] [3] Au golfe Astacène en succède un autre qui pénètre dans les terres et avance encore plus loin vers l'E. Tout au fond est la ville de Prusias, primitivement connue sous le nom de Cius. Philippe, fils de Démétrius et père de Persée, après avoir détruit Cius et une autre ville, Myrlée, située dans les environs de Cius et voisine aussi de Prusa, les donna toutes deux à Prusias, fils de Zélas, qui l'avait aidé à les détruire. Celui-ci les releva de leurs ruines, et appela Cius de son propre nom Prusiade et Myrlée du nom de sa femme Apamée. C'est ce même Prusias qui donna asile à Annibal réduit à fuir en Bithynie après la défaite d'Antiochus, et qui plus tard céda par un traité à la famille des Attales toute la partie de la Phrygie qui borde l'Hellespont et qui, désignée par les anciens sous le nom de*Petite Phrygie*, reçut de ses nouveaux maîtres le nom de*Phrygie Epictète*. Au-dessus de Prusias s'élève le mont Arganthonius. Suivant la Fable, c'est ici qu'Hylas, l'un des compagnons d'Hercule embarqué avec lui sur l'Argo et qui était descendu à terre pour aller à la recherche d'une aiguade, fut enlevé par les nymphes. La Fable ajoute qu'un autre Argonaute, Cius, ami lui aussi d'Hercule, s'arrêta en ce même lieu à son retour de Colchide et y fonda une ville à laquelle il donna son nom. Actuellement encore les Prusiéens célèbrent sous le nom d'Oribasie une fête en l'honneur d'Hylas : divisés en plusieurs thiases, ils se répandent dans la montagne et appellent le héros à l'instar des Argonautes lorsqu'ils sortirent de leur vaisseau et s'élancèrent vers les bois à la recherche de leur compagnon. Tandis que Prusias, pour s'être comportée toujours amicalement à l'égard des Romains, obtenait d'eux son autonomie, Apamée dut recevoir dans ses murs une colonie romaine. Quant à la ville de Prusa qui s'élève dans le voisinage de l'Olympe mysien, elle s'est toujours fait remarquer par la sagesse de sa constitution. C'est Prusias, [d'autres disent Crésus, le] rival malheureux de Cyrus, qui passe pour avoir fondé cette ville aux confins de la Phrygie et de la Mysie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.4]] [4] Il est difficile de déterminer avec précision les limites respectives des Bithyniens, des Phrygiens, des Mysiens, et, à plus forte raison, celles des Dolions dans le voisinage de Cyzique, de la Mygdonie et de la Troade. Mais en même temps on s'accorde à dire que ces différents peuples ne sauraient être confondus et qu'ils forment bien réellement autant de nations distinctes ; la chose est même passée à l'état de proverbe, au moins en ce qui concerne ies Phrygiéns et les Mysiens :

*«Les Mysiens, dit-on, les Mysiens ont leurs bornes et les Phrygiens les leurs».*

Seulement, je le répète, ces bornes ou limites sont difficiles à préciser, et la cause en est que ces nations, toutes advènes, toutes barbares, toutes exclusivement guerrières, ne formaient point d'établissements solides dans les pays dont elles s'étaient emparées, mais continuaient en général à mener une vie errante, chassant devant elles les populations et souvent chassées à leur tour. Ajoutons qu'il y a lieu d'attribuer à ces différents peuples sans exception une origine thracique, par la raison que les Thraces habitent de l'autre côté du détroit et qu'entre les uns et les autres on ne remarque pas à proprement parier de différence sensible.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.5]] [5] On pourrait toutefois, autant qu'il est permis d'user de conjecture en pareille matière, concevoir la Mysie comme placée le long de la mer entre la Bithynie et l'embouchure de l'Aesépus et comme s'étendant, d'autre part, depuis la mer jusqu'au mont Olympe, qu'elle borderait même à peu de chose près dans toute son étendue. On pourrait également supposer que la Phrygie Epictète, qui entoure la Mysie du côté de l'intérieur sans avoir aucune communication avec la mer, s'étend jusqu'à l'extrémité orientale du lac Ascanien, et [représente en même temps l'extrême ou lointaine Ascanie]. Car il y avait jadis toute une contrée qui portait le même nom que le lac ; seulement, cette contrée se divisait en deux parties, l'Ascanie phrygienne et l'Ascanie mysienne ; la première était naturellement la plus éloignée par rapport à la Troade, et c'est à elle, suivant toute apparence, qu'il faut appliquer ce passage d'Homère (*Il*. II, 862) :

*«Phorcys à son tour et avec lui le divin Ascanius guidaient au combat les bataillons  
qu'ils avaient amenés de la lointaine Ascanie (autrement dit de l'Ascanie phrygienne)»,*

le poète ayant donné à entendre par ces mots qu'il existait une autre Ascanie plus voisine, à savoir l'Ascanie mysienne correspondante au canton actuel de Nicée, et la même apparemment que le poète a voulu mentionner dans cet autre passage (*Il*. XIII, 792) :

*«Et Palmys et Ascanius, et Morys, le fils d'Hippotion, le chef des belliqueux Mysiens  
venus des champs fertiles d'Ascanie au secours du roi troyen».*

Ajoutons qu'il n'y pas lieu de s'étonner si, après avoir nommé dans un premier passage un certain Ascanius, chef des Phrygiens, des Phrygiens de l'Ascanie, il mentionne dans celui-ci un chef mysien s'appelant de même Ascanius et venant également de l'Ascanie ; car l'homonymie est familière à Homère, qui a souvent donné à ses héros les noms de fleuves, de lacs ou de localités des pays où ils étaient nés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.6]] [6] L'Aesépus, du reste, nous est présenté comme limite de la Mysie par le poète lui-même. En voici la preuve : après avoir [dans le Diacosme ou Catalogue troyen] fait figurer sous le nom de Dardanie, et comme formant sous Enée un royaume à part, la partie de la Troade située au-dessus d'Ilion qui borde le pied des montagnes, Homère place à la suite et au N. de ce pays le royaume de Pandarus, autrement dit la Lycie [septentrionale] dont Zélia était le chef-lieu,

*«Et ceux qui habitaient Zélia vers les dernières pentes de l'Ida, riches entre tous les Troyens  
buveurs des eaux noirâtres de l'Aesépus».*

Il nomme encore, comme faisant suite au district de Zélia et comme s'étendant vers la mer, mais toujours en deçà de l'Aesépus, la plaine d'Adrastée avec Térée et Pitye, c'est-à-dire toute la partie de la Cyzicène actuelle qui forme le canton de Priapus ; après quoi il se détourne brusquement vers la Troade orientale et les contrées ultérieures, d'où l'on peut inférer, ce me semble, qu'il considérait le cours de l'Aesépus comme la limite N. E. de la Troade. Or, après la Troade, de ce côté, c'est bien la Mysie avec le mont Olympe qui s'offre à nous d'abord. Telle est la situation relative que l'antique tradition semble assigner aux différents peuples que nous avons nommés plus haut. Mais aujourd'hui, après tant de révolutions survenues coup sur coup dans le pays, après tant de dominations qui s'y sont succédé en réunissant tour à tour ou en séparant ces mêmes peuples, leur situation naturellement a bien changé. Immédiatement après la guerre de Troie, Phrygiens et Mysiens s'étaient disputé la prééminence ; la domination des Lydiens avait commencé ensuite, et après celle-ci la domination des Aeoliens et des Ioniens ; puis étaient venus les Perses, suivis à leur tour des Macédoniens, et, en dernier lieu, des Romains ; et, sous ces différents maîtres, la plupart des peuples avaient perdu leurs dialectes et leurs noms en même temps que leur pays subissait de nouvelles divisions. Ces divisions subsistent encore aujourd'hui et méritent par cela même que nous y insistions davantage, au lieu de nous étendre démesurément sur les divisions plus anciennes lesquelles n'offrent plus qu'un intérêt archéologique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.7]] [7] Dans l'intérieur même de la Bithynie, on remarque une première ville Bithynium, située juste au-dessus de Tiéum et dans le territoire de laquelle se trouve compris tout ce canton de Salone si riche en gros bétail et si célèbre par la fabrication du fromage connu sous le nom de*Salonite*. C'est là aussi qu'est Nicée, métropole de la Bithynie. Bâtie sur le bord du lac Ascanien, au milieu d'une plaine spacieuse et extrêmement fertile, mais qui ne jouit pas en été d'une salubrité parfaite, cette ville a eu pour premier fondateur Antigone, fils de Philippe, et a reçu d'abord de lui le nom d'Antigonie ; mais son second fondateur Lysimaque, voulant honorer la fille d'Antipater qu'il avait épousée, substitua le nom de Nicée à celui d'Antigonie. L'enceinte de cette ville a un développement de seize stades, elle est de forme carrée et percée de quatre portes ; et, comme elle est bâtie toute en plaine et que ses rues tirées au cordeau se coupent à angles droits, on peut d'une certaine pierre qui s'élève juste au centre du gymnase apercevoir à la fois les quatre portes. Un peu au-dessus du lac Ascanie, près de la frontière orientale de la Bithynie, est la petite place d'Otrée, qui aurait été fondée, à ce qu'on présume, par le héros Otréus et qui aurait retenu son nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.8]] [8] La population primitive de la Bithynie était mysienne, on en trouvera la preuve et dans cette assertion de Scylax de Caryande, que le lac Ascanien avait pour riverains non seulement les Phrygiens mais aussi les Mysiens, et dans ce que dit Denys, l'auteur du livre des*Ctises*ou*Origines*, que le détroit de Chalcédoine et de Byzance, appelé aujourd'hui le Bosphore de Thrace, avait reçu d'abord la dénomination de Bosphore mysien, circonstance qui semble attester, en outre, l'origine thracique des Mysiens. Ce passage d'Euphorion :*Auprès des eaux de l'Ascanius, sur les rives du lac mysien*et ces vers d'Alexandre l'Etolien :

*«Ce sont eux qui habitent maintenant près des eaux vives de l'Ascanius,  
là où ce fleuve débouche dans le lac Ascanie, là où demeurait naguère Dolion, fils de Silénus et de Mélie»,*

confirment également [l'origine mysienne des premiers habitants de la Bithynie], puisqu'on ne connaît pas de lac Ascanie ailleurs qu'ici.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.9]] [9] La Bithynie a donné le jour à plusieurs savants illustres, au philosophe Xénocrate, au dialecticien Denys, à Hipparque, à Théodose et à ses fils, tous mathématiciens, au rhéteur Cléocharès et aux deux Asclépiades, le grammairien natif de Myrlée et le médecin natif de Prusias.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.4.10]] [10] Au S. de la Bithynie s'étend non seulement la partie de la Mysie qui entoure l'Olympe et que certains auteurs à cause de cela appellent la*Mysie Olympène*tandis que d'autres lui donnent le nom de*Mysie Hellespontienne*, mais aussi la Phrygie Hellespontiaque ; de même, au S. de la Paphlagonie s'étend la Galatie. A leur tour, [la Phrygie Hellespontiaque et la Galatie] sont bornées au midi par la Grande Phrygie et par la Lycaonie, lesquelles se prolongent jusqu'au Taurus cilicien et pisidien. Cela étant, et vu que, parmi les pays limitrophes de la Paphlagonie, il en est qui confinent en même temps au Pont et à la Cappadoce et à tels autres pays que nous avons déjà parcourus, il nous a paru à propos d'en finir d'abord avec la région qui avoisine ces derniers avant d'aborder la région ultérieure.

### **XII, 5 - La Galatie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.5.1]] [1] Au midi de la Paphlagonie s'étend, avons-nous dit, la Galatie. Or, des trois peuples qui habitent cette contrée, il en est deux, à savoir les Trocmi et les Tolistobogii, qui doivent leurs noms à d'anciens chefs militaires ; seul le troisième a retenu le nom d'un des peuples de la Celtique. Avant d'occuper cette partie de l'Asie, les Galates avaient mené pendant longtemps une vie errante et dévasté à plusieurs reprises les Etats des Attales et des rois de Bithynie ; enfin ces princes se décidèrent spontanément à leur céder le pays connu aujourd'hui sous les noms de*Galatie*et de*Gallo-Grèce*. Le chef qui avait présidé à leur passage définitif en Asie paraît avoir été un certain Léonnorius. Les trois peuples parlaient la même langue et ne présentaient sous aucun rapport de différence sensible. Néanmoins chacun d'eux dut former un état à part divisé en quatre districts. Chacun de ces districts reçut le nom de*tétrarchie*, et eut son administration propre composé d'un tétrarque, d'un juge ou*dicaste*et d'un*stratophylax*ou chef militaire placés tous deux sous les ordres du tétrarque, et enfin de deux*hypostratophylaces*[placés sous les ordres du chef militaire]. De plus, les douze tétrarques eurent pour les assister un conseil ou sénat de trois cents membres, se réunissant en un lieu appelé le*Drynémétum*. Ce sénat connaissait seul des meurtres ; quant aux autres affaires, elles étaient portées devant les tétrarques et les dicastes. Telle était du moins l'ancienne constitution du pays ; car, de nos jours, on y a vu l'autorité se concentrer entre les mains de trois chefs, puis de deux, puis d'un seul, par l'avénement du roi Déjotarus, qui, à son tour, transmit le pouvoir monarchique à Amyntas. Mais actuellement toute l'ancienne Galatie jointe aux Etats particuliers d'Amyntas appartient aux Romains qui en ont fait une seule et même province.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/galatie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.5.2]] [2] Ce sont les Trocmi qui occupent la partie de la Galatie contiguë au Pont et à la Cappadoce, laquelle se trouve être en même temps la partie la plus fertile de la contrée. Elle contient trois places principales, dont les Trocmi ont fait trois forteresses : la première, nommée Tavium, est le grand marché du pays et possède, avec une enceinte consacrée à Jupiter et jouissant du droit d'asile, une statue très célèbre du dieu, statue en airain et de dimensions colossales ; la seconde est cette place de Mithridatium que Pompée détacha naguère du royaume du Pont pour la donner à Brogitarus. Quant à la troisième forteresse (si toutefois on peut donner le nom de forteresse à Danala), elle fut témoin de l'entrevue entre Pompée et Lucullus, lorsque le premier de ces généraux vint pour continuer et achever la guerre contre Mithridate, et que Lucullus lui remit son commandement pour regagner Rome, où l'attendaient les honneurs du triomphe.  
  
Nous avons dit quelle est la partie de la Galatie qu'occupent les Trocmi. Passons aux Tectosages. Ceux-ci habitent sur les confins de la Grande Phrygie les cantons de Pessinonte et d'Orcaorci. Leur principale place d'armes de tout temps a été Ancyre, dont le nom rappelle une petite ville de Phrygie située près de la frontière lydienne du côté de Blaudos. Quant aux Tolistobogii, ils confinent à la Bithynie et à la Phrygie Epictète et ont pour places fortes Lucéium et Péum, qu servirent à Déjotarus, l'une de résidence, l'autre de*gazophylacium*ou de trésor.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.5.3]] [3] Pessinûs est le principal*emporium*de cette partie de la Galatie, ce qui peut s'expliquer par la présence d'un temple consacré à la Mère des Dieux (ou, comme on l'appelle dans le pays, à Agdistis), temple qui est l'objet d'une grande vénération. Anciennement, les prêtres de ce temple avaient le rang de princes et ils tiraient en même temps de leur charge de gros revenus, mais aujourd'hui honneurs [et profits] ont pour eux sensiblement diminué. Le marché de Pessinûs, en revanche, subsiste aussi florissant que par le passé. Ajoutons que la piété des Attales a singulièrement accru la majesté de l'ancienne enceinte sacrée, en y construisant un*naos*et des portiques en marbre blanc. Enfin, ce qui a achevé de rendre ce temple illustre, c'est que le peuple romain, pour obéir aux Oracles sibyllins, a décrété que la statue de la déesse qui le décorait serait apportée à Rome comme l'avait été auparavant l'Esculape d'Epidaure. La ville de Pessinûs est dominée par le mont Dindyme, et c'est à cette circonstance que la déesse doit d'être souvent appelée Dindymène, comme le voisinage des monts Cybèles ailleurs lui a fait donner le nom de Cybèle.  
  
Le Sangarius passe aussi non loin de Pessinûs. Sur les bords de ce même fleuve s'élèvent les palais des rois phrygiens, ces palais illustrés par le séjour de Midas et plus anciennement de Gordius et de quelques autres encore, et qui, s'ils ne laissent plus deviner ce qu'ils étaient autrefois, c'est-à-dire de véritables villes, ont conservé tout au moins l'aspect de villages, voire de villages un peu plus grands que les bourgs ordinaires. Tel est le cas de Gordium et aussi de Gorbéûs, cette ancienne résidence du roi Castor Tarcondarius, que Déjotarus, après y avoir égorgé ce prince, son gendre, et du même coup sa fille, femme de celui-ci, se plut, non seulement à démanteler, mais à ruiner et à détruire presque de fond en comble.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.5.4]] [4] Passé la frontière de la Galatie, on arrive, dans la direction du sud, d'abord au lac Tata, qui borde le canton de la Grande Cappadoce appelé la*Morimène*et dépend de la Grande Phrygie, puis à ce territoire compris entre le lac et le Taurus dont Amyntas possédait la plus grande partie. On pourrait comparer, ce semble, le lac Tatta à une immense saline naturelle, à voir avec quelle facilité le sel contenu dans ses eaux adhère à tous les corps qu'on y plonge ; ainsi, pour peu qu'on y jette un cercle fait de joncs tressés, on le retire à l'instant changé en une couronne de sel. Il n'est pas jusqu'aux oiseaux qui ne se laissent aisément prendre pour avoir effleuré la surface de ce lac, car on les voit tomber à l'instant sous le poids des cristaux de sel qui se sont attachés à leurs ailes.

### **XII, 6 - La Lycaonie, l'Isaurie et la Pisidie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 12.6.1]] [1] Tel est l'aspect du lac Tatta. Quant aux cantons d'Orcaorci et de Pitnisos et aux plateaux de la Lycaonie, ce sont autant de pays froids et nus, dans lesquels paissent de nombreux onagres, mais qui manquent presque absolument d'eau [à boire], sans compter que dans les seules localités où l'on trouve de l'eau, il faut la tirer de puits extrêmement profonds : c'est ce qui arrive par exemple à Soatra, où l'on en est même réduit à l'acheter. Soatra est un gros bourg voisin de Garsaoura. Le manque d'eau n'empêche point que dans toute cette contrée l'élève du bétail ne réussisse à merveille. La laine des troupeaux y est bien un peu rude, mais [malgré cet inconvénient] on a vu certains propriétaires se faire avec le produit de ces troupeaux de très grandes fortunes. Amyntas à lui seul et dans ces mêmes cantons en possédait plus de trois cents. Ici aussi, du reste, existent des lacs [salés], deux entre autres appelés le Caralis et le Trogitis : le premier est le plus grand des deux, le second est de dimensions bien moindres. Du même côté, mais dans un canton plus riant et plus fertile que cette âpre région à laquelle on a donné le nom d'Onagrobote, s'élève Iconium, petite ville assez populeuse, sur laquelle régnait naguère Polémon. A Iconium, on voit la chaîne du Taurus se rapprocher sensiblement, pour former la limite entre la Cappadoce et la Lycaonie au N. et la Cilicie Trachée au midi. Quant à la limite qui sépare la Lycaonie de la Cappadoce, elle passe entre le bourg lycaonien de Coropassus et la petite ville cappadocienne de Garsaoura, et l'intervalle entre ces deux places, qui sont fortifiées l'une et l'autre, n'est guère que de 120 stades.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/lycaonie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.6.2]] [2] De la Lycaonie dépend encore l'Isaurique, canton situé au pied même du Taurus et qui contient deux bourgs principaux portant l'un et l'autre le nom d'Isaura, à savoir le bourg de Palaeo-Isaura et [le bourg de Néo-Isaura], dont on a fait une position très forte. Autour de ces deux bourgs principaux, dont elles forment autant de dépendances, sont répandues maintes bourgades, qui toutes sont habitées par des brigands et qui [à cause de cela] gênèrent beaucoup les Romains, jusqu'à ce que Publius Servilius, surnommé l'Isaurique, général célèbre que nous-même avons encore connu, fût parvenu non sans peine à soumettre le pays tout entier à la République en détruisant la plupart des forteresses que les pirates s'étaient bâties sur le rivage même de la mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.6.3]] [3] L'Isaurique est flanquée pour ainsi dire par la citadelle de Derbé qui s'élève dans la partie [de la Lycaonie] la plus rapprochée de la Cappadoce et qui servit naguère de résidence au tyran Antipater Derbétès, lequel possédait également Laranda. De nos jours, l'Isaurique et Derbé faisaient partie du royaume d'Amyntas : Amyntas avait pris Derbé en attaquant et en mettant à mort Derbétès ; mais l'Isaurique lui avait été cédée par les Romains. Ajoutons qu'il s'était fait bâtir un palais sur l'emplacement de Palaeo-Isaura, démolie à cet effet, et qu'il avait même commencé la construction d'un nouveau mur d'enceinte ; seulement, il n'eut pas le temps de l'achever ayant trouvé la mort dans une embuscade cilicienne durant son expédition contre les Homonadées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.6.4]] [4] Profitant de ce qu'il possédait, outre la Lycaonie, la ville d'Antioche de Pisidie avec le territoire qui s'étend jusqu'à Apollonias aux environs d'Apamée Kibôtos et avec une partie de la [Phrygie] Parorée, Amyntas avait essayé de mettre un terme aux incursions continuelles que les Ciliciens et les Pisidiens dirigeaient du haut du Taurus sur les terres des [Lycaoniens] et des Phrygiens ; il avait même réussi déjà à leur enlever bon nombre de positions réputées jusque-là imprenables, voire celle de Cremna, ce qui l'avait dispensé de diriger une attaque de vive force sur Sandalium, forteresse située entre Cremna et Sagalassus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.6.5]] [5] Aujourd'hui Cremna a reçu dans ses murs une colonie romaine et Sagalassus est placée sous la surveillance du préfet romain qui administre tout l'ancien royaume d'Amyntas. Cette dernière ville distante d'Apamée d'une journée de marche est à 30 stades environ au-dessous de la forteresse [de Sandalium]. Elle porte aussi le nom de Selgessus et avait déjà été prise de vive force par Alexandre [le Grand]. Pour en revenir à Amyntas, une fois maître de Cremna, il avait pénétré chez les Homonadées, lesquels passaient pour occuper dans la montagne la position la plus inexpugnable et déjà il s'était rendu maître de la plupart de leurs forteresses et avait tué de sa main leur tyran, lorsqu'il se laissa prendre lui-même à une ruse de la veuve de celui-ci et fut fait prisonnier par les Homonadées qui le mirent à mort. [Il eut pour vengeur Quintus] Quirinius qui plus tard, après que la faim avait déjà décimé les Homonadées, emmena prisonniers les 4000 guerriers survivants et les distribua dans les villes voisines, sans laisser dans tout le pays un homme en âge de porter les armes. Ce territoire des Homonadées, situé dans la partie la plus haute du Taurus, se composait d'une plaine fertile encaissée entre des rochers à pic et sans accès et coupée elle-même en plusieurs vallons. Ils la cultivaient et vivaient de ses produits, mais habitaient sur les crêtes qui la dominent ou dans le creux des rochers, et, toujours en armes, faisaient de continuelles incursions sur les terres de leurs voisins, tandis que leurs propres champs étaient protégés par les montagnes comme par un boulevard infranchissable.

### **XII, 7 - La Pisidie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 12.7.1]] [1] Entre autres peuples pisidiens qui confinent aux Homonadiens on distingue les Selgiens, qui forment même la nation la plus considérable de toute la Pisidie. En général, les peuples Pisidiens occupent les cimes mêmes du Taurus ; quelques-uns cependant habitent au-dessus des villes paraphyliennes de Sidé et d'Aspendus de simples collines plantées d'oliviers ; plus haut maintenant et déjà dans la montagne, où ils confinent aux Selgiens et aux Homonadiens, sont les Catennéens, tandis que les Sagalassiens occupent sur le versant intérieur une position qui les rapproche davantage des frontières de la Milyade.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/pisidie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.7.2]] [2] Artémidore compte comme villes pisidiennes Selgé, Sagalassus, Petnélissus, Adada, Tymbriada, Cremna, Pittyassus, Amblada, Anabura, Isinda, Carassus, Tarabassus et Termesse. Quelques-unes de ces villes sont situées en pleine montagne ; mais les autres sont échelonnées du haut en bas sur les deux versants du Taurus, soit sur le versant pamphylien, soit sur le versant milyen limitrophe de la Phrygie, de la Lydie et de la Carie, toutes contrées dont les populations bien qu'appartenant au climat septentrional sont éminemment pacifiques, tandis que celles de la Pamphylie, bien qu'occupant le versant méridional du Taurus, ont, comme les Ciliciens, leurs frères, conservé presque toutes les habitudes des anciens pirates, ne laissant, elles non plus, ni paix ni trêve à leurs voisins. Celles des villes pisidiennes qui se trouvent confiner à la Phrygie et à la Carie sont Tabae, Isinda et Amblada, la même ville dont le territoire produit ce vin ambladien si utilement employé dans le traitement de certaines maladies.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.7.3]] [3] Dans la montagne, les peuples pisidiens que nous avons nommés sont, comme les Ciliciens, divisés généralement en petits états sous des chefs ou tyrans nationaux et ne vivent guère que de brigandages. On assure même qu'anciennement ils auraient reçu parmi eux un certain nombre d'aventuriers lélèges qui, séduits par la ressemblance des moeurs, auraient voulu se fixer à tout jamais dans leurs montagnes. Au contraire, la ville de Selgé qui avait commencé par être asservie à des colons lacédémoniens et plus anciennement à Calchas finit, grâce à la sagesse de ses institutions et à l'accroissement de sa population qui s'éleva un moment au chiffre de 20 000 habitants, par former une république ou cité libre. Du reste, l'aspect des lieux aux environs de Selgé est quelque chose d'admirable : qu'on se figure, en effet, sur les crêtes les plus élevées du Taurus, des espaces de terrain assez fertiles pour nourrir plusieurs milliers d'hommes, semés ici de plantations d'oliviers et de beaux vignobles, là de plantureux pâturages où sont répandus des bestiaux de toute sorte, et enfermés dans une ceinture de beaux bois contenant les essences les plus variées, et notamment une très grande quantité de*styraces*, arbres médiocrement élevés, mais très droits, dont le bois sert à faire les hampes des javelines dites*styracines*, analogues aux*cranéines*ou javelines faites de bois de cormier. Il se forme dans le tronc de ces arbres une espèce de ver xylophage qui ronge le bois jusqu'au bord externe de l'écorce, faisant tomber à terre une espèce de poussière fine ou de râclure assez semblable à du son ou à de la sciure de bois et qui s'amasse au pied de l'arbre, suivie bientôt de l'écoulement d'une liqueur gommeuse prompte à se coaguler. De cette liqueur une partie dégoutte sur la sciure de bois amassée au pied de l'arbre et la pénètre ainsi que la terre qui est au-dessous, ne conservant naturellement sa pureté première qu'à la surface, tandis que le reste, qui adhère à l'écorce du tronc et qui se coagule autour de l'orifice par où se fait l'écoulement, conserve la sienne tout entière. De la partie moins pure on fait, avec une certaine quantité de sciure de bois et de terre, un mélange plus odorant que le suc resté à l'état natif, mais très inférieur à tous autres égards (ce qu'on ne sait pas assez généralement), et les dévots l'emploient en guise d'encens et en font une très grande consommation. On prise beaucoup aussi l'iris de Selgé et le liniment fait avec le suc de cette plante. Un petit nombre de routes donnent accès jusqu'à la ville et aux environs de Selgé, ce qui s'explique par la nature montagneuse de ce pays, coupé partout de précipices et profondément raviné par le cours de torrents tels que l'Eurymédon et le Cestrus, qui, du haut des montagnes de Selgé, se précipitent vers la mer de Pamphylie. Au moyen de ponts lesdites routes franchissent ces torrents. Protégés par la force exceptionnelle de leur position, les Selgiens n'avaient jamais, ni anciennement ni depuis, perdu leur indépendance, ils avaient toujours pu cultiver la plus grande partie de leurs terres avec une pleine et entière sécurité ; seule, la partie basse du Taurus (tant celle du versant pamphylien que celle du versant intérieur) leur avait été contestée par les rois leurs voisins, mais ils la leur avaient disputée sans relâche les armes à la main, et avaient fini par obtenir des Romains, à de certaines conditions, la reconnaissance de leurs droits, de même qu'au temps d'Alexandre, lorsqu'ils avaient député vers le conquérant, c'est à titre d'amis seulement qu'ils s'étaient dits prêts à recevoir ses ordres. Aujourd'hui en revanche [tout est bien changé,] et les Selgiens, qui ont dû faire aux Romains une soumission pleine et entière, ont vu réunir leur territoire à l'ancien royaume d'Amyntas.

### **XII, 8 - La Phrygie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.1]] [1] Au côté méridional de la Bithynie confluent, avons-nous dit, les populations de l'Olympe mysien, lesquelles appartiennent aux nations mysienne et phrygienne. Chacune de ces nations, on le sait, forme deux grandes divisions. La nation phrygienne comprend, d'une part, les Phrygiens de la Grande Phrygie, c'est-à-dire de l'ancien royaume de Midas, aujourd'hui démembré par suite de la cession faite aux Galates, et, d'autre part, les Phrygiens de la Petite Phrygie, ou, comme on l'appelle aussi aujourd'hui, de la Phrygie Epictète, laquelle s'étend le long de l'Hellespont et autour du mont Olympe. De même la nation mysienne comprend, d'une part, les Mysiens de l'Olympène, lesquels confinent à la Bithynie et à la [Phrygie] Epictète, et descendent, au dire d'Artémidore, de colons mysiens venus d'au-delà de l'Ister, et d'autre part, les Mysiens de la région du Caïcus et de la Pergamène, lesquels s'étendent jusqu'à la Teuthranie et aux bouches dudit fleuve.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.2]] [2] Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, Mysiens et Phrygiens ont souvent changé ces délimitations aux dépens les uns des autres, témoin le nom de*Phrygie*donné par les Anciens à la région du Sipyle elle-même. A la vérité, les Anciens n'ont pas précisé à laquelle des deux Phrygies ils avaient entendu rattacher cette contrée, procédant pour elle comme ils avaient fait pour Tantale, Pélops et Niobé, qu'ils ont qualifiés de Phrygiens [purement et simplement], mais peu importe qu'ils aient entendu désigner la Grande ou la Petite Phrygie, il n'en demeure pas moins évident pour nous qu'il y a eu là, dans un temps, une sorte d'empiètement de la Phrygie sur la Mysie, puisqu'indépendamment de la Pergamène tout entière l'Elaïtis par où passe le Caïcus pour aller se jeter dans la mer et entre deux la Teuthranie qui vit régner Teuthras et grandir Télèphe séparent l'Hellespont de la région que domine le mont Sipyle et où s'élève la ville de Magnésie, dite Magnésie du Sipyle. Ce qui montre, une fois de plus, que le proverbe a raison et que ce n'est pas une petite affaire de déterminer les limites respectives des deux peuples. Oui, «Les Mysiens ont leurs bornes et les Phrygiens les leurs».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.3]] [3] Une sorte de confusion, de double confusion pour mieux dire, règne aussi au sujet des Lydiens et des Maeoniens, ou, comme les appelle Homère, des Méones. Souvent pris l'un pour l'autre (puisqu'à côté des auteurs qui les considèrent comme des peuples distincts, il en est qui les identifient), les Lydiens et les Maeoniens sont en outre souvent confondus avec les deux peuples dont nous avons précédemment parlé. Tandis que certains auteurs en effet attribuent aux Mysiens une origine thracique, d'autres présentent ce peuple comme originaire de la Lydie, se fondant sur une antique tradition qu'ils lisent dans Xanthus de Lydie et dans Ménécrate d'Elée et à laquelle ils rattachent l'étymologie du nom de*Mysi*, dérivé par eux à cette occasion d'un mot lydien [*mysos*ou*mysé*] qui signifie*hêtre*. Les hêtres aujourd'hui encore abondent sur les flancs du mont Olympe, et c'est à l'ombre de ces hêtres que, suivant Xanthus et Ménécrate, auraient été exposés [les enfants] décimés qui passent pour les ancêtres de la nation connue plus tard sous ce nom de Mysi, évidemment emprunté au nom lydien du hêtre. A l'appui de cette tradition et de cette étymologie, les mêmes auteurs invoquent la nature mixte du dialecte mysien, lequel à les entendre ne serait guère autre chose qu'un composé de lydien et de phrygien, «ce qui se conçoit, ajoutent-ils, puisque, en voyant les Phrygiens à peine arrivés de la Thrace massacrer le prince qui régnait sur Troie et sur toute la contrée voisine, les Mysiens avaient dû céder à ces Barbares leurs habitations primitives de l'Olympe et étaient allés chercher un nouvel établissement par delà les sources du Caïus se rapprochant ainsi des Lydiens».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.4]] [4] Une double cause contribue à accréditer ces traditions fabuleuses, c'est à savoir le peu de fixité des limites entre les différentes nations de cette partie de l'Asie et la fertilité exceptionnelle de toute la contrée en deçà de l'Halys et surtout du littoral, fertilité qui a provoqué de tous côtés, mais principalement d'outre-mer, des invasions répétées, sans compter les empiétements mutuels de voisin à voisin. C'est surtout à l'époque de la guerre de Troie et après la prise de cette ville que la contrée que nous décrivons présentement eut à souffrir des attaques de ses voisins en même temps que des migrations des nations lointaines, les Barbares, comme les Grecs, étant alors possédés d'une sorte de fureur de convoitise et de conquête. Toutefois, dès avant la guerre de Troie, elle paraît avoir assisté déjà à de semblables événements. L'exemple des Pélasges, des Caucones, des Lélèges est là qui le prouve, car ces mêmes peuples que nous avons souvent mentionnés comme ayant aux époques les plus reculées erré en mainte contrée de l'Europe figurent dans l'Iliade au nombre des nations qui, pour venir au secours des Troyens, n'avaient pas eu à franchir le détroit. Ce qu'on raconte de la venue des Phrygiens et des Mysiens dans le pays est évidemment aussi antérieur à la guerre de Troie. Ajoutons que la distinction [que fait Homère] de deux peuples du nom de Lyciens donne lieu de supposer que la nation lycienne, une à l'origine, s'était divisée [antérieurement à ce même événement], sans qu'on sache aujourd'hui si ce sont les Lyciens de la Troade qui ont envoyé une colonie aux confins de la Carie, ou si ce sont les Lyciens voisins des Cariens qui ont colonisé une partie de la Troade. Peut-être aussi la même chose était-elle arrivée à la nation cilicienne. Il est constant qu'il y a eu en même temps deux royaume ciliciens, toutefois nous ne saurions inférer du témoignage d'Homère que les Ciliciens actuels existassent dès avant l'époque de la guerre de Troie. Quant à Télèphe [dont nous avons prononcé le nom ci-dessus], on peut croire que, venu d'Arcadie avec sa mère, il trouva, par suite du mariage de celle-ci, un protecteur personnel dans Teuthras, et qu'on en vint même à le considérer comme le fils de ce prince, ce qui lui valut plus tard la succepsion du trône de Mysie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.5]] [5] Les Cariens, Lélèges d'origine, s'il faut en croire certains auteurs, abandonnèrent à leur tour les îles qui avaient été leurs demeures primitives, et passèrent sur le continent pour s'y établir en compagnie de colons crétois. C'étaient déjà des Crétois qui, après avoir demandé à la ville crétoise de Milet Sarpédon comme ctiste ou chef de leur futur établissement, avaient fondé Milet sur la côte d'Asie ; c'étaient les Crétois pareillement qui avaient envoyé dans la Lycie actuelle la colonie des Termiles. Partis de Crète, sous la conduite de Sarpédon, frère de Minos et de Rhadamanthe, les Termiles avaient donné leur nom au peuple antérieurement connu (c'est Hérodote qui nous l'apprend : I, 173 ; VII, 92) sous le nom de Milyes, et plus anciennement encore sous le nom de Solymes, mais le fils de Pandion, Lycus, était survenu, qui de son propre nom les avait appelés les Lyciens. Cette tradition, on le voit, tendrait à identifier les Solymes et les Lyciens. Homère toutefois semble les avoir considérés comme deux peuples distincts, car il fait partir Bellérophon de la Lycie «pour aller combattre les illustres Solymes» (*Il*. VI, 184), et, parlant un peu plus loin d'Isandre, fils de ce héros, il nous le montre «succombant sous les coups de Mars dans le temps où lui aussi combattait contre les Solymes» (*Il*. VI, 199). Ajoutons que, suivant Homère, Sarpédon était né dans la Lycie même.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.6]] [6] Nous pourrions citer maintenant plus d'un fait [antérieur ou] postérieur à la guerre de Troie à l'appui de ce que nous avons dit, que, par suite de la fertilité exceptionnelle de ce pays, sa possession était devenue une sorte de prix proposé à l'ambition de tous les peuples barbares et destiné au plus fort, mais qu'il nous suffise ici de rappeler que les Amazones elles-mêmes osèrent l'attaquer et que c'est à cette occasion précisément que Priam et Bellérophon marchèrent contre elles et que mainte ancienne ville prit, comme on s'accorde à le penser, le nom de telle ou telle de leurs héroïnes. Dans la plaine d'Ilion, par exemple, s'élève une colline [signalée par Homère] :  
  
«Les hommes l'appellent BATIEE, mais pour les Immortels, c'est toujours le TOMBEAU DE LA BONDISSANTE MYRINE» (*Il*. II, 813)  
  
Or, à l'épithète qui accompagne ici son nom, maint historien a cru devoir reconnaître dans cette Myrine l'une des Amazones. L'expression*euskarthmous*peint d'ordinaire l'agilité des coursiers, on conçoit donc que le poète ait pu par analogie qualifier de*polyscarthme*l'ancienne amazone eu égard à sa fougue comme conductrice de char. Et c'est apparemment de la même Amazone que la ville actuelle de Myrine aura emprunté son nom. Au surplus les îles voisines avaient eu aussi le même sort par suite de leur fertilité, et Rhodes et Cos notamment avaient été occupées par les Grecs dès avant la guerre de Troie, la chose ressort encore clairement du témoignage d'Homère (*Il*. II, 655, 677).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.7]] [7] Mais c'est surtout après la guerre de Troie que les colonies grecques, d'une part, et, de l'autre, les invasions des Trères, des Cimmériens, des Lydiens, suivies à leur tour de la conquête persane et macédonienne, et en dernier lieu de l'établissement des Galates, ont tout brouillé et confondu dans ce malheureux pays. Non que l'incertitude de nos connaissances tienne uniquement à ces révolutions politiques, le désaccord des historiens y est pour beaucoup aussi : ayant à parler des mêmes faits, les historiens ne les racontent pas tous de la même façon ; ayant à désigner les Troyens, par exemple, ils se servent du nom de*Phrygiens*ni plus ni moins que les poètes tragiques ; ayant à désigner les Lyciens, ils se servent du nom de*Cariens*, et ainsi de suite. Les progrès de la nation troyenne, si faible à l'origine, mais devenue tellement puissante que ses souverains s'intitulaient*rois des rois*, justifient à la rigueur l'extension qu'Homère et ses interprètes après lui donnent dans certains passages aux noms de Troie et de Troyens. Homère, en effet, désigne parfois sous ce dernier nom, outre les Troyens eux-mêmes, tous les peuples venus à leur secours ; mais il est bien entendu qu'il ne l'emploie que comme une appellation générale équivalente à celles de*Danai*ou d'*Achaei*par lesquelles il désigne souvent l'armée ennemie et, pour notre compte, nous n'irons certes pas, à cause de cela, comprendre la Paphlagonie dans les limites de la Troade, ni à plus forte raison la Carie, et, avec la Carie, la Lycie, sa voisine. Il ne s'agit ici, nous le répétons, que de passages conçus à la façon du suivant :

*«Les Troyens s'avançaient bruyants et tumultueux» (*Il. III, 2),

ou de cet autre dans lequel Homère nous montre par opposition :

*«Les Achéens marchant au combat silencieux et l'âme pleine de force et de résolution» (Il. III, 8),*

idée qui revient souvent dans ses vers et qu'il a exprimée de maintes façons différentes. Il ne faut pas cependant que cette confusion, si grande qu'elle soit, nous empêche de rechercher, autant que faire se pourra, les limites de chacun de ces peuples ; seulement, si quelque détail échappe à nos investigations, nous l'omettrons sans scrupule, l'état ancien du pays n'étant pas à proprement parler l'objet d'un traité de géographie tel que le nôtre, et nous nous attacherons surtout à décrire le pays tel qu'il est aujourd'hui.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/phrygie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.8]] [8] Deux montagnes, l'Olympe mysien et l'Ida, dominent à côté de la Propontide. Au pied de l'Olympe s'étend la Bithynie ; et au pied de l'Ida, de la montagne à la mer, s'étend de même la Troade. Nous traiterons plus loin de cette dernière, ainsi que des pays qui lui font suite au midi ; présentement c'est la [Mysie] Olympène que nous allons décrire, et, avec l'Olympène, les pays qui lui succèdent jusqu'au Taurus et qui forment à proprement parler une nouvelle bande parallèle aux contrées que nous avons déjà parcourues. Couvert de villes et de villages dans toute l'étendue de son pourtour, l'Olympe n'offre plus à son sommet que d'impénétrables forêts recélant des forteresses naturelles où le brigandage aux abois trouve encore aisément à prolonger sa résistance et qui sont même devenues à plusieurs reprises le siége de principautés durables, témoin l'exemple récent de ce Cléon qui avait commencé par être simple chef de brigands.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.9]] [9] Cléon était né à Gordium et c'est lui qui plus tard agrandit cette chétive bourgade et en fit une ville sous le nom de Juliopolis. Devenu chef de brigands, il s'assura de prime abord comme place d'armes Calydnium, la plus forte position [de l'Olympe]. Il se rendit utile à Antoine en courant sus aux collecteurs de Labiénus alors maître de la province d'Asie et en gênant ainsi ses préparatifs ; mais, lorsqu'éclata la guerre d'Actium, il quitta le parti d'Antoine pour celui de César [Auguste], dont il aida activement les lieutenants et se vit récompenser par delà ses mérites, car, les bienfaits de César étant venus s'ajouter à ce qu'il avait déjà reçu d'Antoine, cet ancien chef de brigands put mener désormais le train d'un prince, réunir à la surintendance du temple de Zeus Abretténus, l'un des grands dieux des Mysiens, la possession d'une partie de la Morène (canton qui, comme l'Abrettène, dépend encore de la Mysie), voire même par la suite la grande prêtrise du temple de Comana Pontique. Mais il y avait un mois à peine qu'il avait été investi de cette dernière dignité qu'il mourait emporté par une maladie aiguë, qui pouvait n'être qu'une suite naturelle de son intempérance, mais que les ministres du temple de Comana dénoncèrent comme un effet du courroux de la déesse. Il faut savoir que le prêtre et la prêtresse de Comana ont leur habitation dans l'enceinte même du temple, et que de toutes les observances destinées à protéger la pureté de cette enceinte celle à laquelle, sans contredit, on tient le plus la main, c'est qu'on s'abstienne absolument d'y manger de la chair de porc, ladite observance s'étendant à la ville elle-même, où jamais on ne laissse entrer de porc. Or Cléon n'avait rien eu de plus pressé, après avoir franchi le seuil sacré, que d'enfreindre cette pieuse observance, révélant ainsi les anciennes habitudes de sa vie de brigand et ne laissant que trop voir que ce n'était pas en pontife, mais en destructeur de la religion, qu'il était entré dans le sanctuaire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.10]] [10] Le mont Olympe, dont nous venons de décrire l'aspect général, a son versant septentrional occupé par les Bithyniens, les Mygdoniens et les Dolions, tandis que les Mysiens et les Phrygiens de la Phrygie Epictète en possèdent tout le versant opposé. Sous ce nom de*Dolions*on comprend en général toutes les populations groupées autour de Cyzique et s'étendant depuis l'Aesépus jusqu'au Rhyndacus et au lac Dascylitis ; et sous le nom de*Mygdons*toutes les populations qui s'étendent à la suite de celles-ci jusqu'au territoire de Myrlée. Deux autres lacs, l'Apolloniatis et le Milétopolitis, fort grands également, sont situés au-dessus du lac Dascylitis, et, de même que celui-ci a sur ses bords la ville de Dascylium, le lac Milétopolitis baigne les murs d'une villa appelée Milétopolis ; quant au troisième lac, il baigne ceux de la ville d'Apollonie dite*du Rhyndacus*. Aujourd'hui la plus grande partie de ce canton dépend du territoire de Cyzique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.11]] [11] Cyzique est une île de la Propontide reliée au continent par deux ponts. D'une fertilité incomparable, cette île peut avoir 500 stades de tour. Elle renferme une ville de même nom située juste au débouché des deux ponts, et, avec cette ville, un double port pouvant se fermer aisément et garni de plus de deux cents*loges*ou cales-abris pour les navires. Une partie de la ville est plane et unie, le reste s'élève sur la pente d'une montagne appelée l'Arctôn-Oros. Immédiatement en arrière de cette montagne, on en aperçoit une autre nommée le mont Dindyme, laquelle n'a pas, [comme on l'a prétendu,] double cime, mais est couronnée par le temple de la déesse Dindymène, dite la*Mère des Dieux*, antique monument du passage des Argonautes. Cyzique peut rivaliser avec les premières villes de l'Asie, non seulement sous le rapport de l'étendue et de la beauté des édifices, mais aussi pour la sagesse de ses institutions aussi bien conçues en vue de la guerre que de la paix et qui semblent avoir été modelées sur un type analogue à celui des antiques constitutions de Rhodes, de Marseille et de Carthage. Sans vouloir entrer dans le détail des lois et institutions de Cyzique, nous signalerons cet usage des Cyzicéniens de confier la surintendance des bâtiments et l'entretien des machines de guerre à trois architectes et d'avoir, sous le nom de trésors, un triple dépôt pour les armes, pour les machines de guerre et pour le blé, qu'ils savent en le mélangeant de terre chalcidique préserver de toute moisissure. L'utilité de ces diverses mesures fut hautement démontrée lors de la guerre contre Mithridate. On sait que ce prince était venu attaquer Cyzique à l'improviste avec 150 000 fantassins et une nombreuse cavalerie : après avoir occupé tout d'abord la montagne d'Adrastée qui fait face à la ville avec le faubourg y attenant, Mithridate avait fait passer des troupes dans l'isthme même qui s'étend au-dessus de la ville de manière à l'assiéger aussi de ce côté avec des forces combinées de terre et de mer, ces dernières s'élevant à 400 vaisseaux. Mais les Cyzicéniens n'en résistèrent pas moins à tous ses efforts ; peu s'en fallut même qu'en contre-minant une galerie souterraine que le roi faisait creuser ils ne le prissent lui-même prisonnier, mais, prévenu à temps, le roi put sortir du souterrain et s'échapper sain et sauf. De son côté, le général romain Lucullus avait réussi, bien que tardivement, à faire entrer de nuit quelques secours dans la ville ; enfin ce qui acheva d'aider les assiégés fut la vraie famine qui, tout d'un coup et sans que le roi eût pu le prévoir, vint fondre sur cette armée si nombreuse et la forcer à lever le siége, après l'avoir cruellement décimée. Honorée des Romains [pour cette belle défense], Cyzique a conservé jusqu'à ce jour son autonomie. Ajoutons qu'elle se trouve avoir actuellement un territoire considérable, les Romains ayant ajouté de nouveaux cantons à ses anciennes possessions. C'est ainsi qu'en Troade, au delà de l'Aesépus, elle possède aujourd'hui tout le canton de Zélée avec la plaine d'Adrastée ; qu'elle possède en outre une portion du lac Dascylitis, le reste appartenant toujours aux Byzantins ; et qu'indépendamment de la Dolionide et de la Mygdonide son territoire se trouve comprendre cette vaste étendue de pays qui se prolonge jusqu'au lac Mitétopolitis, voire jusqu'à l'Apolloniatis, où coule le Rhyndacus. Ce fleuve, comme on sait, prend sa source dans l'Azanitide, et, après s'être grossi de différents cours d'eau que lui envoie la Mysie Abrettène, et du Macestus notamment qui vient d'Ancyre dans l'Abaïtide, il débouche dans la Propontide juste en face de l'île Besbicus. Signalons encore dans l'île des Cyzicéniens le mont Artacé remarquable par les beaux bois qui le couvrent, et tout à côté l'îlot d'Artacé qui sert pour ainsi dire de prolongement à la montagne de même nom, voire non loin de là le cap Mélanus, qui se trouve situé juste sur le passage des navires allant de Cyzique à Priapus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.12]] [12] Quant à la Phrygie Epictète, elle renferme les villes d'Azani, de Nacolia, de Cotiaeum, de Midaeum, de Dorylaeum et de Cadi. Quelques auteurs pourtant attribuent cette dernière ville à la Mysie. A son tour, la Mysie intérieure ou méditerranée s'étend depuis l'Olympène jusqu'au territoire de Pergame et à la plaine du Caïcus, formant ainsi la séparation entre la région de l'Ida et la Katakékaumène, canton que l'on trouve attribué, tantôt à la Mysie, tantôt à la Maeonie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.13]] [13] Au-dessus et au midi de la Phrygie Epictète est la Grande Phrygie, qui, en se déployant, laisse à gauche Pessinûs, le canton d'Orcaorci et la Lycaonie, et à droite la Maeonie, la Lydie, la Carie. Dans ces limites se trouvent compris, outre la Phrygie Parorée, tout le pays limitrophe de la Pisidie, plus les cantons d'Amorium, d'Euménia et de Synnada, les villes d'Apamée Kibôtos et de Laodicée, les plus grandes de toute la Phrygie, entourées elles-mêmes d'autres villes plus petites et [...] telles que Aphrodisias, Colosses, Thémisonium, Sunaos, Métropolis et Apollonias, sans compter Peltae, Tabse, Eucarpia et Lysias, qui en sont à une plus grande distance.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.14]] [14] La Phrygie Parorée est traversée de l'E. à l'O. par une longue chaîne ou arête montagneuse, au pied de laquelle s'étend de chaque côté une vaste plaine et que bordent un certain nombre de villes, entre autres, au N., la ville de Philomélium, et, au midi, la ville d'Antioche, dite*Antiochia ad Pisidiam*. De ces deux villes, la première est bâtie tout entière dans la plaine ; Antioche, au contraire, occupe le sommet d'une colline. Cette ville, qui a reçu récemment dans ses murs une colonie romaine, est d'origine magnésienne et reconnaît pour métropole Magnésie du Méandre. Les Romains l'affranchirent du joug des rois dans le temps même où ils livraient à Eumène toute l'Asie cistaurique. Elle servit aussi longtemps de résidence au grand-prêtre de Mên-Arcaeus, lequel régnait sur une multitude d'hiérodules et sur une vaste étendue de terrains consacrés ; mais cette dignité fut abolie à la mort d'Amyntas par ceux qui furent envoyés en possession de son héritage. Synnade est loin d'avoir l'importance d'Antioche : en avant de ses murs s'étend une plaine qui peut avoir soixante stades et qui est toute plantée d'oliviers. A l'autre bout de la plaine est le bourg de Docimie avec cette fameuse carrière d'où l'on extrait le marbre dit synnadique (tel est le nom, du moins, que lui donnent les Romains, car les gens du pays ne le connaissent que sous le nom de*marbre docimite*ou*docimaeen*). Dans le commencement, cette carrière ne débitait que des blocs de petite dimension ; mais aujourd'hui, par suite du développement du luxe chez les Romains, on en extrait d'immenses colonnes monolithes qui approchent de l'albâtre pour la variété des couleurs, et, sans regarder aux frais ni aux difficultés du transport jusqu'à la mer de masses aussi énormes, on ne cesse d'expédier à Rome des colonnes et des plaques ou dalles d'une grandeur et d'une beauté vraiment prodigieuses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.15]] [15] Apamée est un des grands*emporium*de [la province d'Asie ou de l'] Asie proprement dite, le second en importance après Ephèse qui est, on le sait, l'entrepôt général des marchandises d'Italie et de Grèce. C'est vers le confluent du Marsyas [et du Maeandre] qu'est située Apamée. Le Marsyas qui vient [comme le Maeandre] des environs de la ville [de Célaenae], traverse Apamée dans toute son étendue et c'est seulement après en avoir baigné le faubourg qu'il unit ses eaux rapides et impétueuses aux eaux du Maeandre déjà grossies d'un autre affluent, l'Orgyas, qui, coulant sur un terrain uni, se fait remarquer au contraire par son cours tranquille et lent. Devenu dès là un [grand] fleuve, le Maeandre continue son cours à travers la Phrygie, passe ensuite entre la Carie et la Lydie, formant ce qu'on est convenu d'appeler la plaine du Maeandre, plaine si extraordinairement sinueuse que le nom de*méandres*est devenu l'appellation usuelle pour désigner toute espèce de replis et de détours. Enfin il traverse la Carie même dans la partie qu'occupent actuellement les Ioniens et débouche dans la mer entre Milet et Priène. Quant à sa source, elle se trouve située aux environs de Célaenae, colline au sommet de laquelle s'élevait naguère une ville de même nom, mais toute la population de cette ville a été transportée par Antiochus Soter à Apamée, quand, pour honorer sa mère Apama, qui était fille d'Artabaze et veuve du roi Séleucus Nicator, il voulut donner son nom à une ville nouvelle. C'est aussi aux environs de Célaenae que la Fable place la scène des aventures d'Olympus et de Marsyas et notamment du combat de Marsyas et d'Apollon. Ajoutons qu'il existe au-dessus de Célaenae un marais où croît en abondance l'espèce de roseau la plus propre à faire des anches ou embouchures de flûte et que du fond de ce même marais, à ce qu'on assure, jaillit la double source du Marsyas et du Maeandre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.16]] [16] Laodicée, qui n'était à l'origine qu'une ville de peu d'importance, reçut de nos jours de notables accroissements. Elle avait même commencé à s'agrandir du vivant de la génération antérieure à la nôtre, mais le siège que Mithridate Eupator était venu mettre devant ses murs l'avait fort endommagée. Une double cause, du reste, contribua à la grandeur de Laodicée, la fertilité de son territoire d'abord, et, en second lieu, l'étonnante fortune de quelques-uns de ses enfants, de Hiéron notamment, qui, après avoir embelli de son vivant sa ville natale en y élevant de nombreux monuments à ses frais, lui laissa par testament une somme de plus de deux mille talents, et plus tard du rhéteur Zénon et du fils de celui-ci Polémon qui par ses belles actions mérita qu'Antoine l'élevât à la dignité royale et que César Auguste le confirmât ensuite dans ce haut rang. Les environs de Laodicée produisent une race de moutons, très recherchés non seulement pour la nature moelleuse de leur laine qui l'emporte même en finesse sur les laines de Milet, mais aussi à cause de leur couleur qui est de cette belle teinte noire connue sous le nom de*coraxine*, circonstance à laquelle les Laodicéens doivent de tirer de leurs troupeaux un si magnifique produit. Les Colosséni, leurs voisins, bénéficiaient de même de la couleur particulière de leurs troupeaux, couleur qui de leur propre nom s'est appelée la*colossène*. Ajoutons qu'aux environs de Laodicée le Maeandre se grossit encore du Caprus et d'une autre rivière très considérable appelée le Lycus, et que c'est pour cela qu'on désigne souvent la ville de Laodicée sous le nom de*Laodicea ad Lycum*. Au-dessus de la ville est le mont Cadmus : or, c'est de cette montagne que descend le Lycus en même temps qu'un autre cours d'eau qui porte le nom même de la montagne. Après avoir coulé sous terre pendant la plus grande partie de son cours, le Lycus reparaît enfin à la surface du sol et se grossit de différents affluents : il atteste ainsi la nature caverneuse de toute cette contrée et le danger perpétuel qui la menace du côté des tremblements de terre. Et de fait il n'y a point de ville plus sujette aux tremblements de terre que Laodicée, si ce n'est Carura, dans le canton voisin de celui de Laodicée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.17]] [17] Carura qui marque la limite entre la Phrygie et la Carie, est un gros bourg dans lequel abondent les hôtelleries et qui possède des sources thermales jaillissantes situées, les unes, dans le lit même du Maeandre, et les autres au-dessus de ses rives. A propos des tremblements de terre de Carura, on raconte qu'un*pornobosque*ou marchand de femmes esclaves, qui logeait en passant dans l'une des hôtelleries de Carura avec tout un troupeau de femmes destinées à la prostitution, y fut surpris pendant la nuit par un effroyable tremblement de terre et englouti vivant, lui et toutes ses esclaves. Presque toute la contrée, du reste, qu'arrose le Maeandre est ainsi sujette aux tremblements de terre, ce qui se conçoit, car elle est minée pour ainsi dire par l'eau et le feu à la fois, et cela jusque fort avant dans l'intérieur, cette même nature de terrain se prolongeant encore au delà des plaines jusqu'aux gouffres ou*charonium*de Hiérapolis et du bourg d'Acharaca dans la Nysaïde et jusqu'à cet autre*charonium*béant aux environs de Magnésie et de Myûs, et le sol jusque là demeurant au même degré friable et inconsistant, nitreux et inflammable. Peut-être même le cours du Maeandre n'est-il aussi sinueux qu'à cause des fréquents changements qui sont survenus dans le niveau de son lit et qui à chaque fois livrent à ses eaux de nouvelles masses d'alluvions, dont une partie déposée sur tel ou tel point du rivage contribue à l'accroissement du continent, tandis que le reste est chassé au loin dans la mer par la force de son propre courant. On sait que Priène, ville bâtie à l'origine sur la côte même, a dû aux alluvions du Maeandre d'être reculée dans l'intérieur d'une distance de 40 stades et de devenir ainsi une ville méditerranée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.18]] [18] La Katakékaumène, canton partagé entre la Lydie et la Mysie, doit son nom évidemment à une semblable constitution du sol ; car, à Philadelphie, ville située sur les confins de ce canton, les murs mêmes des maisons n'offrent aucune sécurité. Ebranlés par des secousses de chaque jour, si l'on peut dire, ils vont sans cesse se crevassant et il faut que les habitants, toujours attentifs à prévenir des accidents plus graves, passent leur temps à étayer et à réparer leurs maisons. Il y a d'autres villes encore dans le même cas, Apamée, par exemple, qui, peu de temps avant la grande expédition de Mithridate, avait eu à souffrir à plusieurs reprises de secousses de tremblements de terre, si bien qu'en la voyant toute désemparée le conquérant fit don à ses habitants d'une somme de cent talents pour aider à sa reconstruction, sans compter que déjà au temps d'Alexandre elle avait éprouvé, dit-on, la même catastrophe. Par là du reste se trouvent expliqués et l'existence à Apamée, dans une ville si éloignée de la côte, du culte de Neptune, et ce nom de*Célaenae*qui lui fut donné d'abord, soit en l'honneur du héros Célaenus, né, comme on sait, des amours de Neptune et de la Danaïde Célaeno, soit à cause de la nature des pierres dont elle était bâtie et de leur couleur noirâtre due à l'action prolongée du feu. Ce qu'on raconte du mont Sipyle et de sa complète subversion ne doit pas être non plus regardé comme une fable, car, de nos jours encore, on a vu Magnésie an pied du Sipyle renversée par le même tremblement de terre qui ruina plusieurs quartiers de Sardes et des autres villes les plus célèbres de cette partie de l'Asie, tous dégâts que l'Empereur fit réparer à ses frais, imitant en cela l'exemple donné par son père, à l'occasion d'une catastrophe semblable survenue à Tralles et à Laodicée, et qui, entre autres dégâts, avait détruit le gymnase de Tralles et plusieurs autres édifices de la même ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.19]] [19] On peut s'en rapporter aussi là-dessus au témoignage des anciens historiens, notamment à ce que dit Xanthus dans son*Histoire de Lydie*des fréquentes révolutions physiques qui ont eu lieu dans toute cette contrée et dont nous avons nous-même fait mention ici quelque part dans un des livres précédents. Or, c'est dans la Katakékaumène justement que ces anciens historiens placent le mythe de Typhon et la patrie des Arimes ; ils n'hésitent même pas à supposer que tout le pays compris entre le Maeandre et la frontière de Lydie doit avoir la même nature, vu le grand nombre de fleuves et de lacs qui s'y trouvent et la multitude de cavernes qu'on y observe béantes à la surface du sol. Il est de fait que le lac situé entre Laodicée et Apamée, bien qu'ayant les dimensions d'une mer intérieure, exhale cette même odeur de vase qui s'échappe des souterrains. Les mêmes historiens racontent comment on intentait un procès en règle au Maeandre toutes les fois qu'il lui arrivait d'écorner les terrains qui le bordent et de changer ainsi les limites des propriétés, et comment, en cas de condamnation, l'amende était prélevée sur les péages mêmes du fleuve.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.20]] [20] Entre Laodicée et Carura est un temple dit de Mên-Carus, qui, aujourd'hui encore, est l'objet d'une très grande vénération. Ajoutons qu'il s'est formé de nos jours [à Carura] sous la direction de Zeuxis et plus tard d'Alexandre Philalèthe une école de médecine hérophilienne, à l'instar de l'école érasistratienne de Smyrne qui fut si florissante du temps de nos pères sous la direction d'Hikésius, mais qui actuellement est bien déchue de ce qu'elle était jadis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 12.8.21]] [21] Quelques peuples phrygiens mentionnés par les historiens (les Bérécynthes par exemple) ne se retrouvent plus nulle part. Le poète Alcman de son côté a dit :

*«Et sur sa flûte il entonne un chant phrygien, l'air CIRBESIEN».*

Or, si l'on connaît encore certain*Gouffre Cirbésien*réputé dangereux pour ses exhalaisons méphitiques, on ne voit pas que les populations aux environs aient conservé le nom de*Cirbésii*. Eschyle, lui, dans sa*Niobé*, confond tout : il fait annoncer à Niobé, par exemple, qu'elle va rappeler l'histoire de la famiile de Tantale,

*«Qui, sur les rochers de l'Ida, pour honorer Jupiter, son auteur, a élevé ce temple fameux» ;*

ailleurs il place le Sipyle*dans la région idéenne*; ailleurs encore il fait dire à Tantale :

|  |
| --- |
| *«Mes bras ensemencent un domaine qui ne mesure pas moins de douze journées de marche, c'est le champ bérécynthien ; et les mugissements et bêlements de mes troupeaux y font retentir à la fois et la ville d'Adrastée et les pentes de l'Ida et toute la plaine érechthéenne».* |

## **Livre XIII et XIV : L’Asie Mineure**

### **XIII, 1 - La Troade**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.1]] [1] Nous avons atteint, au point où nous sommes parvenu, la limite extrême de la Phrygie ; revenons maintenant à la Propontide et à la portion du littoral qui fait suite à [l'embouchure de] l'Aesépus, et achevons, toujours dans le même ordre, le périple commencé. Passé l'Aesépus, la Troade se présente à nous la première. Or, malgré l'état de ruine et d'abandon dans lequel elle se trouve aujourd'hui, cette contrée, par les mille souvenirs que son nom éveille, prête à une description particulièrement ample et détaillée. C'est là un avis préliminaire que nous croyons devoir au lecteur pour le désarmer et l'empêcher de mettre à notre charge certaines longueurs, motivées bien plutôt par l'extrême curiosité du public pour tout ce qui est glorieux et ancien. Deux choses d'ailleurs auront encore contribué à allonger outre mesure notre description de la Troade : le grand nombre des nations, d'abord, des nations grecques et barbares, qui s'y sont succédé et y ont formé des établissements ; puis cette autre circonstance, que les historiens non seulement parlent des mêmes faits de manière très différente, mais ne s'expliquent pas toujours clairement, Homère tout le premier, de qui le témoignage, dans la plupart des cas, donne lieu à des interprétations purement conjecturales. Cela étant, commençons par esquisser dans ses traits principaux l'état actuel des lieux ; après quoi, nous devrons discuter en règle tout ce qui a été dit de la Troade et par Homère et par les auteurs qui ont suivi.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.2]] [2] Une première division, partant des confins de la Cyzicène et du district arrosé par l'Aesépus et le Granique et s'étendant jusqu'à la hauteur d'Abydos et de Sestos, se trouve former la côte même de la Propontide ; puis, entre Abydos et le promontoire Lectum, est comprise une seconde division, de laquelle dépendent Ilion, Ténédos et Alexandria Troas. Juste au-dessus de l'une et de l'autre règne la chaîne de l'Ida, qui finit, comme on sait, au Lectum. Du Lectum, maintenant, part une troisième division, dans laquelle on rencontre successivement Assus, Adramyttium, Atarnée, Pitané et le golfe Elaïtique, et qui se termine au fleuve Caïcus et au [cap] Canées, correspondant exactement, entre ces limites, aux deux extrémités de l'île de Lesbos. Enfin le canton de Cymé, qui suit immédiatement, [forme une dernière division] limitée au cours de l'Hermus et à la ville de Phocée, point extrême où commence l'Ionie, où finit l'Aeolide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.3]] [3] Cela dit sur l'état actuel de la Troade, [examinons le témoignage d'Homère] : ce qu'on en peut inférer, c'est que la domination des anciens Troyens, ou Troyens proprement dits, se trouvait resserrée entre les confins de la Cyzicène et du district qu'arrose l'Aesépus, d'une part, et le cours du Caïcus, de l'autre, formant en dedans de ces limites huit ou neuf provinces distinctes, sous autant de dynastes ou de chefs nationaux, qu'il ne faut pas confondre avec les différents princes venus au secours de Troie et que le poète range sous la dénomination commune d'alliés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.3]] [3] Quant aux écrivains postérieurs à Homère, ils n'assignent plus les mêmes limites à la Troade : ils la partagent en un plus grand nombre de provinces et naturellement remanient toute la nomenclature homérique. C'est qu'en effet de grands changements avaient eu lieu dans l'intervalle, par suite surtout de l'arrivée des colonies grecques, non pas tant des colonies ioniennes, lesquelles s'étaient toujours tenues plus éloignées de la Troade, que des aeoliennes, lesquelles, en se répandant dans tout l'espace compris entre la Cyzicène et le Caïcus, et en débordant même par de là sur la contrée qui se prolonge du Caïcus à l'Hermus, avaient tout bouleversé dans le pays.  
  
Partie quatre générations, dit-on, avant la colonie ionienne, la colonie aeolienne avait, en revanche, éprouvé plus de retards et mis plus de temps à consommer son établissement. Oreste, premier chef de l'expédition, étant mort dès son arrivée en Arcadie, le commandement avait alors passé aux mains de Penthilus, son fils, qui, poussant en avant, atteignit la Thrace précisément comme s'effectuait, soixante ans après la prise de Troie, la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèse. Plus tard, Archélaüs fils de Penthilus, fit passer le Détroit à la colonie aeolienne et vint s'établir avec elle dans la partie de la Cyzicène actuelle qui avoisine Dascylium. Le plus jeune des fils de Penthilus, Graüs, s'avança à son tour jusqu'au Granique, et, mieux pourvu de toute chose, transporta la majeure partie de l'armée aeolienne dans l'île de Lesbos, dont il s'empara. Deux autres descendants d'Agamemnon, Cleuas et Malaüs (le premier, fils de Dorus), avaient, dans le même temps que Penthilus rassemblait ses compagnons, entrepris une semblable expédition ; mais ils avaient laissé l'armée de Penthilus prendre les devants et passer la première de Thrace en Asie ; et eux-mêmes, s'attardant en Locride, y étaient restés longtemps campés autour du mont Phricius, jusqu'à ce qu'enfin, passant aussi la mer, ils vinrent fonder en Troade la ville de Cymé dite Phriconide, en souvenir apparemment du Phricius de Locride.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.4]] [4] Déroutés naturellement par cette dissémination de la nation aeolienne dans toute l'étendue de la contrée qu'Homère appelle, avons-nous dit, le*Pays des Troyens*, les écrivains postérieurs à Homère donnent le nom d'Aeolide tantôt à l'ensemble, tantôt à une partie seulement de cette contrée ; et le nom de Troade pareillement, tantôt à cette contrée tout entière, tantôt à une partie seulement, les limites assignées à cette partie variant, qui plus est, du tout au tout d'un auteur à l'autre. Car, tandis qu'Homère faisait commencer la Troade, sur le littoral de la Propontide, dès l'embouchure de l'Aesépus, Eudoxe ne la fait plus partir que de Priapus et de la petite localité d'Artacé, sise dans l'île de Cyzique, juste en face de Priapus, resserrant par là sensiblement ses limites, que Damastès resserre encore davantage, puisqu'il fait commencer la Troade à Parium seulement, sans la prolonger, comme d'autres ont fait, au delà du promontoire Lectum. Avec Charon de Lampsaque, la Troade perd encore trois cents stades, car cet auteur ne la fait plus partir que du fleuve Practius, et c'est exactement trois cents stades que l'on compte entre Parium et le Practius ; mais au moins porte-t-il la limite opposée jusqu'à Adramyttium. Enfin, pour Scylax de Caryande, la Troade ne commence plus qu'à Abydos. Et la même diversité s'observe en ce qui concerne l'Aeolide, qu'Ephore, par exemple, fera partir d'Abydos et prolongera jusqu'à Cymé, tandis que d'autres auteurs lui assignent des limites très différentes.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade1.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.5]] [5] Rien du reste n'est plus propre à déterminer ce qu'il faut entendre au vrai sous le nom de Troade que la situation de l'Ida, montagne très haute, et qui, tout en regardant principalement le couchant et la mer occidentale, se replie quelque peu dans la direction du nord et de la côte septentrionale, le nom de côte septentrionale désignant pour nous la portion du littoral de la Propontide qui s'étend du détroit d'Abydos à l'Aesépus et à la Cyzicène, tandis que celui de mer occidentale comprend à la fois l'Hellespont extérieur et la mer Egée. Or l'Ida projette en avant de soi un grand nombre de contreforts, qu'on prendrait pour les pieds d'une immense scolopendre : deux figurent ses extrémités antérieure et postérieure, le promontoire de Zélia, qui vient finir dans l'intérieur des terres un peu au-dessus de la Cyzicène (si même aujourd'hui Zélia ne se trouve comprise dans le territoire des Cyzicéniens) et le promontoire du Lectum, lequel s'avance, au contraire, jusque dans la mer Egée, de manière à se trouver placé sur le passage des navires allant de Ténédos à Lesbos :

*«Ils eurent bientôt atteint l'Ida aux mille sources, refuge des bêtes féroces ;  
et, avec l'Ida, le Lectum, où d'abord ils quittèrent la mer» (*Il. XIV, 283).

Homère parle là du Sommeil et de Junon, et, en ce qui concerne le Lectum, il ne pouvait rien dire de plus conforme à l'état vrai des lieux, car c'était rattacher en fait le Lectum à l'Ida comme en formant une partie intégrante et représenter ce cap au sortir de la mer en quelque sorte comme la première marche de la montée de l'Ida.  
  
Ajoutons qu'avec la même exactitude qu'il avait fait du Lectum et du promontoire de Zélia les extrémités antérieure et postérieure de l'Ida (*Il*. II, 824), Homère en détermine le point culminant, quand il donne au Gargarum le nom de*pics*(*Il*. XIV, 292) : il est notoire, en effet, que, même de nos jours, on montre dans la région supérieure de l'Ida un lieu appelé*Gargarum*, duquel évidemment a dû tirer son nom la ville wolienne de Gargara, encore debout aujourd'hui.  
  
Mais de tout ce qui précède il résulte que, dans l'intervalle compris entre Zélia et le Lectum, on doit distinguer soigneusement deux parties, la première qui borde la Propontide jusqu'au détroit d'Abydos, et l'autre qui s'étend en dehors de la Propontide jusqu'au Lectum.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.6]] [6] Une fois qu'on a doublé le Lectum, on voit s'ouvrir devant soi un grand golfe que l'Ida, en remontant brusquement depuis le cap Lectum vers l'intérieur des terres, forme avec les Canées, autre cap situé juste à l'opposite du Lectum. Ce golfe est appelé tantôt golfe de l'Ida, tantôt golfe d'Adramytte ; et, comme nous l'avons dit plus haut, c'est sur ses bords surtout qu'on trouve échelonnées les villes des Aeoliens. Une autre remarque faite par nous précédemment, c'est qu'en naviguant toujours au midi, à partir de Byzance, on suit une ligne droite passant par le milieu de la Propontide et aboutissant d'abord à Sestos et à Abydos, pour longer au delà toute la côte de l'Asie jusqu'à la Carie : or c'est là une donnée qu'il importe de ne pas perdre de vue pour bien entendre la suite de notre description ; car, dans le cas où nous aurions à signaler quelques golfes sur cette partie du littoral, il faudrait concevoir que les pointes qui les forment sont situées sur une même ligne et comme qui dirait sous un même méridien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.7]] [7] Des paroles d'Homère les auteurs qui se sont plus particulièrement occupés de ces questions infèrent que cette portion du littoral appartenait tout entière aux Troyens : ils la montrent en effet, d'après le poète, bien que divisée en neuf ou dix principautés distinctes, soumise, au temps de la guerre de Troie, à l'autorité de Priam et portant un nom unique, celui de*Troia*. Et c'est ce qui ressort avec évidence de l'examen de certains passages détachés, de celui-ci, par exemple : Achille, voyant que les habitants d'Ilion, au début de la guerre, se tiennent renfermés au dedans de leurs murailles, a entrepris de ravager les dehors de la place, d'en faire tout le tour et d'en enlever une à une toutes les dépendances :

*«Monté sur mes vaisseaux, dit-il, j'ai assailli et pillé douze cités populeuses ;  
j'en ai forcé onze autres à la tête de mes braves fantassins dans les plaines de la fertile Troie» (*Il. IX, 328).

Mais, ici, sous ce nom de Troie, Achille apparemment désigne toute la partie du continent dévastée par ses armes : or, entre autres lieux, il avait dévasté tout ce qui fait face à Lesbos, et Thébé, et Lyrnesse, et Pédase, l'une des villes des Léléges, voire même tout le pays d'Eurypyle, fils de Télèphe :

*«Ainsi déjà sous son fer (le fer de Néoptolème) était tombé le Téléphide, le héros Eurypyle» (*Od. XI, 519).

Tels sont les lieux qu'Homère dit formellement avoir été dévastés par Achille, et auxquels on peut joindre Lesbos même, d'après ce passage :

*«Quand il eut pris la riche et populeuse Lesbos» (*Il. IX, 129).

On lit, en effet, dans l'*Iliade*(XX, 92) :

*«Il détruisit et Lyrnesse et Pédase»,*

et (*ibid*., II, 691) :

*«Ayant saccagé Lyrnesse et forcé l'enceinte de Thébé».*

Mais c'est dans Lyrnesse que Briséis était tombée au pouvoir d'Achille, Homère le dit expressément (*Iliade*, II, 690) :

*«Il l'avait enlevée dans Lyrnesse» ;*

c'est là aussi, et au même moment, que Mynès trouve la mort, Homère le dit encore, ou du moins l'indique par la bouche de Briséis, quand, parmi les plaintes que lui inspire la mort de Patrocle, celle-ci s'écrie :

*«Jamais, non, jamais, même au lendemain du jour où le fougueux Achille avait tué mon époux  
et mis à sac la ville du divin Mynès, tu ne me laissas me noyer dans mes larmes » (*Il. XIX, 295) ;

car, en appelant Lyrnesse, comme il fait, «la ville du divin Mynés» (ce qui revient à dire apparemment qu'elle avait Mynès pour roi), il donne bien aussi à entendre que c'était dans Lyrnesse, et en voulant la défendre, que Mynès avait succombé. C'est dans Thébé, maintenant, que fut prise Chryséis : témoin cet autre passage de l'*Iliade*:

*«Nous allons à Thébé, la ville sacrée d'Eétion» (*Il. I, 366),

dans lequel Achille, parlant du butin ramené par lui de Thébé, mentionne expressément Chryséis. Or de ce premier passage [et de celui-ci qui se rapporte à Andromaque, «la fille du magnanime Eétion»],

*«Eétion habitait au pied des forêts du Placos, dans Thébé Ypoplacie,  
et de là régnait sur le peuple cilicien» (*Il. VI, 396),

il résulte que nous avons là un second Etat troyen à ajouter au royaume de Mynès ; et le fait serait encore confirmé par cette exclamation d'Andromaque :

*«Hector, Hector, que je suis malheureuse ! Ah ! nous sommes nés tous deux pour le même destin :  
toi dans Troie, en la demeure de Priam ; moi à Thèbes, [au pied des forêts du Placos sous le toit d'Eétion]» (*Il. XXII, 477),

s'il est vrai, comme certains grammairiens le prétendent, qu'il faille entendre ici les paroles du poète, non pas suivant leur ordre direct ou naturel, mais en les transposant, ce qui donne :

*«Ah ! nous sommes nés tous deux DANS TROIE pour le même destin, toi en la demeure de Priam, moi à Thèbes, etc».*

Un troisième Etat, celui des Léléges, dépendait également de la Troade, témoin le passage dans lequel, parlant d'Altée :

*«D'Altée, qui commande aux valeureux Léléges» (*Il. XXI, 86),

Homère rappelle que sa fille, unie à Priam par les liens de l'hyménée, en avait eu deux fils, Lycaon et Polydore. Ajoutons que les peuples qui figurent dans le*Catalogue*comme rangés sous les ordres immédiats d'Hector sont qualifiés de Troyens par le poète :

*«Les Troyens marchaient sous la conduite du grand Hector au casque étincelant» (*Il. II, 316).

On ne peut voir aussi que des Troyens dans ceux qui suivent, et que commandait Enée,

*«Suivaient les Dardaniens aux ordres du bouillant fils d'Anchise» (*Il. II, 819) ;

d'autant plus qu'ailleurs encore Homère [fait dire à Apollon] :

*«Enée, toi qui sièges dans le conseil des Troyens» (*Il. XX, 83).

Puis viennent les Lyciens de Pandarus, à qui Homère donne cette même dénomination de Troyens :

*«Les Aphnii leur succèdent, les Troyens Aphnii, qui habitent Zélia à l'extrémité la plus reculée de l'Ida  
et qui boivent l'eau noire de l'Aesépus. Ils ont pour chef le fils illustre de Lycaon, Pandarus» (*Il. II, 824).

Tel est donc le sixième Etat ou royaume de la Troade. Mais ce ne sont pas là tous les peuples troyens : les populations comprises entre l'Aesépus et la ville d'Abydos avaient droit au même nom ; car, si Asius régnait sur Abydos, comme le prouve ce passage de l'*Iliade*:

*«Et les habitants de Percoté, et les riverains de Practius, et ceux qui occupaient Sestos et Abydos  
et la divine Arisbé, marchaient ensemble sous les ordres d'Asius fils d'Hyrtace» (*Il. II, 835),

nous savons d'autre part qu'Abydos servait de résidence habituelle à l'un des fils de Priam, préposé là à la garde d'un parc ou d'un troupeau de cavales, dépendant apparemment du domaine de son père :

*«Le fer du héros atteint Démocoon, fils naturel de Priam, qui, pour venir, avait dû quitter Abydos  
[et cesser de veiller] sur les rapides cavales [confiées à sa garde]» (*Il. IV, 499).

Le fils d'Hikétaon, préposé, dans Percoté, à la garde des étables, ne gardait sans doute pas davantage le bien de l'étranger,

*«Le premier qu'[Hector] appelle à son aide est le fils d'Hikétaon, le vaillant Mélanippe,  
qui naguère encore faisait paître dans Percoté les belles vaches aux pas lents et contournés» (*Il. XV, 546).

Il s'ensuit donc que Percoté, elle aussi, dépendait de la Troade ; et non seulement Percoté, mais tout le pays à la suite jusqu'à Adrastée, puisque ce pays reconnaissait pour chefs

*«Les deux fils de Mérops, de Mérops le Percosien» (*Il. II, 831).

Le nom de*Troyens*, on le voit, s'étendait à tous les peuples compris entre Abydos et Adrastée : seulement ces peuples formaient deux Etats distincts, obéissant l'un à Asius, l'autre aux fils de Mérops, tout comme le territoire cilicien se divisait en deux, comprenant d'une part la Thébaïque et de l'autre la Lyrnesside. Enfin l'on peut considérer comme le neuvième Etat troyen le royaume d'Eurypyle, lequel faisait suite immédiatement à la Lyrnesside. Que tous ces Etats, maintenant, aient reconnu l'autorité de Priam, la réponse d'Achille à Priam le donne assez à entendre :

|  |
| --- |
| *«Ton sort est le même, ô vieillard, et nous savons combien naguère tu fus riche et prospère, quand tu possédais tout ce qu'enserrent et la cité de Macar, la haute île de Lesbos, et, derrière Lesbos, la Phrygie et l'immense Hellespont» (*Il. XXIV, 543). |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.8]] [8] Telle était la division de la Troade [au temps d'Homère] ; mais plus tard différents événements survinrent, qui changèrent complétement l'état politique du pays. Les Phrygiens envahirent le territoire de Cyzique jusqu'au Practius, et les Thraces le territoire d'Abydos, succédant les uns et les autres à des envahisseurs plus anciens, aux Bébryces, aux Dryopes ; d'autres Thraces, connus sous le nom de Trères, occupèrent de même le pays qui fait suite à Abydos ; enfin la plaine de Thébé reçut des colons lydiens (ou, comme on disait alors, méoniens), joints aux derniers survivants des compagnons mysiens de Télèphe et de Teuthras.  
  
Du moment donc qu'Homère n'a fait qu'un seul et même pays de l'Aeolide et de Troie, et que les Aeoliens ont notoirement occupé tout le territoire compris entre l'Hermus et la côte de Cyzique et y ont fondé des villes, on ne saurait trouver étrange qu'à notre tour, dans la présente description, nous ayons réuni l'Aeolide actuelle, comprise entre l'Hermus et le Lectum, au territoire qui lui fait suite jusqu'à l'Aesépus, d'autant qu'il nous sera facile, quand nous en viendrons au détail et que nous comparerons l'état actuel de chaque localité avec ce qu'ont pu dire Homère et les autres écrivains, de rétablir la distinction entre les deux pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.9]] [9] C'est donc immédiatement après Cyzique et après l'Aesépus que commençait la Troade, au jugement d'Homère. Mais reprenons et commentons les propres paroles du poète :

*«Puis venaient les Aphnii qui habitent Zélia, à l'extrémité la plus reculée de l'Ida, les Troyens Aphnii,  
qui boivent l'eau noire de l'Aesépus ; ils avaient pour chef le fils illustre de Lycaon, Pandarus» (*Il. II, 824).

Homère appelle ici*Troyens*le même peuple qu'il nommera ailleurs «les Lyciens de Pandarus». Quant à cet autre nom d'Aphnii qu'il leur donne, on croit qu'il a trait à leur voisinage du lac Dascylitis, connu pour s'être aussi appelé l'Aphnitis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.10]] [10] De Zélia ce qu'il y a à dire, c'est qu'elle est située sur les dernières pentes de l'Ida, tout à l'extrémité de la chaîne, à 190 stades de distance de Cyzique et à [1]80 stades environ de l'embouchure de l'Aesepus, qui est le point de la côte le plus rapproché. Homère, cependant, poursuit son énumération, et, par le fait, il se trouve avoir relevé une à une et dans l'ordre les principales localités de la côte qui succède à l'Aesépus :

|  |
| --- |
| *«Ceux qui habitent Adrastée, ceux du dème d'Apaesos et de la ville de Pitya, ceux qui occupent la montagne escarpée de Térée, marchaient sous les ordres d'Adraste et sous les ordres aussi d'Amphios, bien reconnaissable à sa cuirasse de lin : ces deux chefs sont frères, tous deux ils ont reçu le jour de Mérops le Percosien» (*Il. II, 828). |

Ces différentes localités sont situées, en effet, au-dessous de Zélia, mais dépendent aujourd'hui (côte comprise) du territoire de Cyzique et de celui de Priapus. Dans le voisinage immédiat de Zélia coule une rivière, le Tarsius, que la même route rencontre et franchit vingt fois, ce qui rappelle l'Heptaporos dont parle le poète (*Il*. XII, 20).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.11]] [11] Au-dessus des bouches de l'Aesépus, à une distance de [20] stades environ, on rencontre une éminence que couronne le tombeau de Memnon, fils de Tithon, et qu'avoisine un bourg dit aussi de Memnon. Dans l'intervalle qui sépare Priapus de l'Aesépus, coule le Granique. Une bonne partie du cours de ce fleuve se trouve enfermée dans la plaine d'Adrastée, et c'est sur ses bords qu'Alexandre, qui rencontrait pour la première fois les satrapes de Darius, remporta cette pleine et entière victoire qui le rendit maître de toute la portion de l'Asie sise en deçà du Taurus et de l'Euphrate. Sur ses bords également s'élevait la ville de Sidène ; mais cette ville, qui possédait un territoire considérable, appelé de même du nom de Sidène, est aujourd'hui complétement détruite. Plus loin, sur les frontières mêmes de la Cyzicène et de la Priapène, est la localité dite des Harpayia, où eut lieu, suivant la Fable, l'enlèvement de Ganymède. Il faut dire que d'autres mythographes placent cette scène au promontoire Dardanium dans les environs de Dardanus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.12]] [12] Priapus a le rang de ville, elle est bâtie sur le bord même de la mer, et possède un port [de même nom]. Fondée, suivant les uns, par les Milésiens, dans le même temps apparemment où ceux-ci bâtissaient et Abydos et Proconnèse, elle l'aurait été, suivant d'autres, par les Cyzicéniens. Quant à son nom, c'est celui même du dieu Priape, lequel est, pour ses habitants, l'objet d'un culte spécial, soit que les Ornéates de la Corinthie l'aient importé parmi eux, soit que la tradition qui nous représente Priape comme né des amours de Bacchus et d'une nymphe ait tout naturellement attiré à ce dieu les hommages des populations, dans un pays où la vigne est d'une richesse incomparable : or tel est le cas, non seulement du territoire de Priapus, mais encore des cantons limitrophes de Parium et de Lampsaque ; et chacun sait que la ville attribuée par Xerxès à Thémistocle pour le vin de sa table n'était autre que Lampsaque. Pour en revenir à Priape, disons qu'il ne compte parmi les dieux que depuis une époque relativement moderne : il n'est point connu d'Hésiode, mais rappelle par certains traits les divinités de l'Attique, telles que Orthanès, Cônisalos, Tychôn, et autres semblables.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.13]] [13] Les anciens auteurs appellent tout ce canton, indifféremment, Adrastée et plaine d'Adrastée, se conformant en cela à l'usage, qui n'est pas rare, de donner deux noms au même lieu et de dire, par exemple, aussi bien «Thébé» que «plaine de Thébé», aussi bien «Mygdonie» que «plaine de Mygdonie». Callisthène ajoute que ce nom d'Adrastée lui fut donné en l'honneur du roi Adraste, qui le premier érigea un temple à Némésis. La ville même d'Adrastée est située entre Priapus et Parium, au-dessus de la plaine précisément dont elle porte le nom et qui contenait, indépendamment du temple de Némésis, juste en face de Pactyé, un*mantéum*ou oracle commun à Apollon Actaeus et à Artémis. Le temple de Némésis fut détruit de fond en comble, et tous les matériaux, toutes les pierres, en furent transportés à Parium où ils servirent à bâtir un autel (oeuvre d'Hermocréon), qui, par ses dimensions colossales et sa magnificence, mérite de demeurer à jamais célèbre. Quant à l'oracle, il s'est vu, comme celui de Zélia, délaisser complètement avec le temps. On chercherait donc vainement, dans tout ce canton, un temple, soit d'Adrastée, soit de Némésis ; mais, aux environs de Cyzique, il existe encore un temple ou sanctuaire d'Adrastée, le même apparemment dont il est fait mention dans les vers suivants d'Antimaque :

|  |
| --- |
| *«Il est une puissante déesse, Némésis, qui a reçu tous ces dons de la main des immortels. Adraste le premier lui bâtit un autel sur les bords du fleuve Aesépus. C'est là surtout qu'on l'honore : seulement on ne l'y invoque que sous le nom d'ADRASTEE».* |

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade3.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.14]] [14] Comme Priapus, Parium est bâtie sur le bord de la mer ; mais son port est plus grand. Ajoutons qu'elle s'est accrue aux dépens de Priapus. En faisant la cour habilement aux Attales qui se trouvaient posséder la Priapène, les Pariens réussirent (et du consentement même de ces princes) à empiéter considérablement sur les limites de ladite province. C'est ici, à Parium, que la Fable fait naître la famille des Ophiogènes, ainsi nommée de sa parenté avec les Ophidiens, les Serpents. Dans cette famille, tous les mâles, à ce qu'on assure, guérissent les morsures de vipère par l'apposition prolongée des mains sur la plaie (moyen qu'emploient aussi du reste les enchanteurs ordinaires) : ils commencent ainsi par attirer sur eux-mêmes la tache livide de la piqûre, et arrivent ensuite peu à peu à en calmer l'inflammation et la douleur. Les mythographes ajoutent que la famille avait eu pour auteur ou*archégète*un héros, de serpent fait homme. Peut-être était-ce simplement un de ces Psylles de Libye, auquel cas son secret aurait pu se conserver aisément parmi ses descendants pendant un certain nombre de générations. Quant à la fondation de Parium, elle fut l'oeuvre commune, paraît-il, des Milésiens, des Erythréens et des Pariens [de l'île de Paros].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.15]] [15] Pitya est une ville du canton de Pityûs, lequel dépend du territoire de Parium ; elle renferme dans ses murs une montagne couronnée de pins (*pituôdes*) et est située entre Parium et Priapus. Linum qui l'avoisine est une petite localité maritime où l'on pêche ces coquillages dits*linusiens*, les plus friands que l'on connaisse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.16]] [16] En rangeant la côte, de Parium à Priapus, on rencontre l'ancienne et la nouvelle Proconnèse, celle-ci avec une ville [de même nom] et une vaste carrière, très renommée pour le marbre blanc qu'on en extrait : naturellement c'est avec ce marbre qu'ont été bâtis les plus beaux édifices des villes de toute la côte, ceux de Cyzique notamment. Proconnèse a donné le jour à Aristée, l'auteur du poème des Arimaspées, et le plus grand charlatan qui ait jamais existé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.17]] [17] Pour ce qui est de la montagne de Térée, les uns la reconnaissent dans cette suite de hauteurs du canton de Pirossus, voisines de Zélia, mais dépendantes du territoire de Cyzique, où les rois de Lydie, et plus tard ceux de Perse, entretenaient un parc pour leurs chasses ; suivant d'autres, ce serait plutôt la colline qu'on aperçoit de Lampsaque à une distance de près de 40 stades, et que couronne un temple, dédié à la Mère des dieux, mais connu dans le pays sous le nom de*temple de Térée*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.18]] [18] La ville de Lampsaque, située, comme les précédentés, sur la côte même, possède un port excellent et présente une superficie considérable. Comme Abydos aussi, dont elle n'est guère éloignée que de 170 stades, elle n'a rien perdu de sa prospérité. Primitivement, elle portait le nom de Pityusa, ce qui est aussi le cas, assure-t-on, de l'île de Chios. Sur le rivage opposé de la Chersonnèse s'élève la petite ville de Callipolis : située, comme elle est, à l'extrémité d'un cap, elle semble s'avancer vers la côte d'Asie à la rencontre de Lampsaque. Ajoutons que le trajet entre deux n'excède pas 40 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.19]] [19] Dans l'intervalle de Lampsaque à Parium, la côte offrait naguère une ville et un fleuve du nom de Paesos ; mais la ville est depuis longtemps détruite, et ses habitants, d'origine milésienne comme les Lampsacéniens, ont transporté leur demeure à Lampsaque. On trouve dans Homère deux formes pour ce même nom, suivant que le poète ajoute une syllabe au commencement du mot, comme dans ce vers :

*«Et le dème d'Apaesos» (*Il. II, 828),

soit qu'il la retranche, comme dans cet autre :

*«Il habitait dans Paesos et y possédait de grands biens» (*Il. V, 612).

Mais aujourd'hui on n'appelle plus le fleuve autrement que Paesos. Ce sont encore les Milésiens qui ont fondé Colonne au-dessus de Lampsaque dans l'intérieur de la Lampsacène. Une autre ville du même nom se trouve sur les rivages de l'Hellespont, mais en dehors du détroit, à 140 stades d'Ilion : c'est dans cette dernière que la tradition fait naître Cycnus. Anaximène signale plusieurs autres Colone, une dans l'Erythrée, une seconde en Phocide, une troisième en Thessalie. Ajoutons qu'il existe dans le territoire de Parium une localité appelée Iliocoloné. On connaît dans la Lampsacène actuelle le riche vignoble de Gergithium ; mais il s'y trouvait aussi anciennement une ville de Gergithe, laquelle devait son origine à une colonie venue de Gergithes dans le territoire de Cume (car là aussi le même nom se retrouve, seulement sous la l'orme d'un féminin pluriel), et c'est de cette Gergithes cuméenne qu'était originaire Céphalon dit le Gergithien. Aujourd'hui même il existe dans le territoire de Cumes, non loin de Larisse, une localité appelée Gergithium.  
  
Si Parium a vu naître un écrivain justement célèbre, Néoptolème dit le*Glossographe*, Lampsaque, à son tour, peut se glorifier d'avoir donné le jour à l'historien Charon, à Adimante, au rhéteur Anaximène, et à Métrodore, l'ami d'Epicure. A la rigueur même, Epicure peut passer pour un Lampsacénien, vu le long séjour qu'il fit à Lampsaque et l'étroite amitié qui l'unissait aux principaux citoyens de cette ville, Idoménée et Léontée. Enfin c'est de Lampsaque que provient cette belle oeuvre de Lysippe,*le Lion abattu*, qu'Agrippa a fait transporter à Rome pour l'y placer dans le Bois sacré situé entre la pièce d'eau [qui porte son nom] et le canal ou Euripe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.20]] [20] A Lampsaque succèdent Abydos et ces localités intermédiaires qu'Homère a réunies dans l'énumération suivante et qui se trouvent correspondre à la Lampsacène et à une partie du territoire de Parium (ni Lampsaque ni Parium n'existaient encore à l'époque de la guerre de Troie) :

*«Et les habitants de Percoté et les riverains du Practius ; et ceux qui occupaient Sestos,  
Abydos et la divine Arisbé, marchaient ensemble sous les ordres d'Asius, fils d'Hyrtace» (*Il. II, 835),

d'Asius, ajoute Homère, qui arrivait d'Arisbé et qu'un char attelé de grands chevaux noirs avait amené des bords du Selléis (*Il*. II, 839), ce qui donnerait à croire (disons-le en passant) qu'Homère regardait Arisbé comme la capitale ou la résidence habituelle du héros, autrement l'eût-il fait venir précisément d'Arisbé ?

*«Il arrivait d'Arisbé : un char attelé de grands chevaux noirs l'avait amené des bords du Selléis».*

Toutes ces localités, du reste, sont si obscures, que les commentateurs d'Homère qui se sont occupés d'en rechercher les emplacements ne s'accordent qu'en un point, à savoir, qu'elles devaient se trouver dans les environs d'Abydos, de Lampsaque et de Parium, et qu'en ce qui concerne la ville de Percoté il a pu y avoir un léger changement de nom (Palapercoté au lieu de Percoté), mais que la ville, à coup sûr, n'a nullement changé de place.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.21]] [21] En fait de fleuves, outre le Selléis, qu'il nous montre coulant près d'Arisbé, lorsqu'il fait venir Asius d'Arisbé et des bords du Selléis, Homère nomme aussi le Practius. Ce nom, en effet, ne peut être que celui d'un fleuve, et d'un fleuve coulant, comme le Selléis, entre Abydos et Lampsaque, puisque, en dépit de ce que certains auteurs ont pu dire, on ne trouve nulle part de ville appelée ainsi : il faut donc entendre du voisinage d'un fleuve la phrase*kai Praktion amphenemonto*, ni plus ni moins que ces autres expressions :

*«Et ceux qui habitaient auprès des bords du divin Céphise» (*Il. II, 522),

*«Et ceux qui cultivaient d'heureux champs dans le voisinage du fleuve Parthénius» (*Il. II, 854).

On connaît dans Lesbos une autre ville du nom d'Arisba dont le territoire dépend aujourd'hui de Méthymne ; on connaît de même, en Thrace, un fleuve Arisbus : il en a été parlé plus haut, et les Thraces Cébrènes habitent dans son voisinage. Au surplus, on retrouve fréquemment les mêmes noms en Thrace et en Troade : citons, par exemple, les Scaei, l'un des principaux peuples de la Thrace, le fleuve Scaeus, le Scaeontichos ; et, en Troade, les portes Scées ; de même, en regard des Thraces Xanthii, citons le fleuve Xanthus de la Troade ; en regard de l'Arisbus, affluent de l'Hèbre, la ville d'Arisbé en Troade ; en regard du fleuve Rhésus, qui passe près de Troie, le fameux Rhésus, roi des Thraces. Asius d'Arisbé n'est pas non plus le seul héros de ce nom que mentionne Homère : il parle d'un autre Asius,

*«oncle maternel du bouillant Hector, frère germain d'Hécube et fils de Dymas,  
lequel habitait en Phrygie, sur les bords mêmes du Sangarius» (*Il. XVI, 717).

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.22]] [22] Abydos fut fondée par les Milésiens avec l'autorisation de Gygès, roi de Lydie. Tout ce canton, en effet, comme le reste de la Troade, était rangé sous la domination de ce prince : le nom de Gygas est même resté attaché à un cap voisin de Dardanus. Abydos commande le détroit qui donne accès, d'une part, dans la Propontide, de l'autre, dans l'Hellespont, et elle se trouve à égale distance (170 stades environ) de Lampsaque et d'Ilion. Ici même est l'Heptastade que Xerxès franchit naguère sur un pont de bateaux et qui sépare l'Europe de l'Asie. L'extrémité du continent d'Europe qui forme l'étroit canal sur lequel fut jeté ce pont a reçu le nom de*Chersonnèse*à cause de sa configuration. Sestos, la ville la plus forte de ladite Chersonnèse, est située en face d'Abydos, et, par suite de sa proximité, a souvent appartenu au même maître, dans un temps où la délimitation des Etats ne se faisait pas encore d'après la division naturelle des continents. A mesurer le trajet du port d'Abydos à celui de Sestos, la distance entre les deux villes est de 30 stades environ ; quant à la ligne même du Zeugma, elle s'écarte un peu de l'une et de l'autre ville, inclinant plus vers la Propontide du côté d'Abydos, et plus vers l'Hellespont du côté de Sestos. On donne le nom*d'Apobathra*au lieu voisin d'Abydos où l'une des deux extrémités du pont était attachée. Située comme elle est en deçà d'Abydos par rapport à la Propontide, Sestos se trouve au-dessus du courant qui sort de cette mer ; aussi la traversée est-elle plus facile quand on vient de Sestos : on commence par s'écarter un peu en gouvernant droit sur la tour d'Héro ; puis, à la hauteur de ce point, on abandonne l'embarcation à elle-même, et, avec l'aide du courant, on atteint promptement Abydos. En partant d'Abydos, au contraire, il faut remonter le long de la côte, l'espace de 8 stades, jusqu'à une certaine tour qui fait face juste à Sestos, et, de ce point, traverser, mais en biais, de manière à n'aller jamais droit à l'encontre du courant.  
  
Abydos, postérieurement à la guerre de Troie, fut habitée par des Thraces d'abord, puis par des Milésiens. Lors de l'incendie des villes de la Propontide ordonné par Darius, père de Xerxès, Abydos partagea l'infortune commune. Darius avait appris, depuis son retour de l'expédition contre les Scythes, que ces peuples nomades se préparaient à franchir le détroit pour tirer vengeance de tout ce qu'il leur avait fait souffrir, et il avait donné ordre qu'on brûlât les villes de la Propontide, dans la crainte qu'elles ne fournissent aux barbares les moyens de passer la mer. S'ajoutant aux révolutions antérieures et aux effets désastreux du temps, cette catastrophe acheva de porter la confusion dans la géographie de cette contrée. Nous avons déjà parlé de Sestos et du reste de la Chersonnèse dans notre chorographie de la Thrace, rappelons cependant encore, d'après Théopompe, que Sestos, malgré son peu d'étendue, est munie d'une forte enceinte et qu'elle se trouve reliée à son port par un skélos ou long mur de 2 plèthres, et que ce double avantage, joint à ce qu'elle est située juste au-dessus du courant, la rend absolument maîtresse du passage.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.23]] [23] En arrière du territoire d'Abydos, et en pleine Troade, est la ville d'Astyra : cette ville, aujourd'hui en ruines et dépendante des Abydéniens, jouissait anciennement de son autonomie et possédait de riches mines d'or ; mais celles-ci, avec le temps, sont devenues rares, les gisements s'étant épuisés là, comme dans le Tmolus aux environs du Pactole. - D'Abydos à l'Aesépus on compte environ 700 stades, mais moins, naturellement, si le trajet est direct.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.24]] [24] Au delà d'Abydos, nous aurons à décrire Ilion et ses environs, la côte jusqu'au Lectum, puis différentes localités de la plaine troyenne et finalement toute la région basse de l'Ida, laquelle formait anciennement le royaume d'Enée.  
  
Homère a deux noms pour désigner les habitants de ce dernier canton, tantôt il dira :

*«A la tête des Dardanii marchait le noble fils d'Anchise» (*Il. II, 819),

les appelant, comme on le voit,*Dardanii*; tantôt c'est le nom de*Dardani*qu'il leur donne, témoin le vers suivant :

*«Les Troyens, les Lyciens, joints aux belliqueux Dardani» (*Il. XV, 425).

Il y a lieu de penser que c'est aussi dans ce canton qu'était située cette Dardanie que mentionne Homère :

*«Dardanus, le premier-né de Jupiter qui assemble les nuages, et le fondateur de Dardania» (*Il. XX, 215).

Mais on n'y trouve point trace aujourd'hui de l'antique cité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.25]] [25] Platon conjecture qu'après les déluges ou cataclysmes les hommes ont dû passer par trois formes de sociétés très tranchées : une première société, simple et sauvage, composée d'hommes que la peur des eaux qui couvrent encore les plaines a refoulés vers les plus hauts sommets ; une seconde société fixée sur les dernières pentes des montagnes, et qui s'est rassurée peu à peu en voyant que les plaines commençaient à se sécher ; une troisième enfin qui a pris possession des plaines mêmes. A la rigueur, on pourrait supposer une quatrième forme, une cinquième, voire davantage, et, en tout cas, considérer comme la dernière la société que les hommes, une fois délivrés de toute terreur de ce genre, viennent former sur le bord de la mer et dans les îles. Car le plus ou moins de hardiesse que mettent les hommes à s'approcher de la mer semble dénoter parmi eux des différences sensibles sous le rapport des moeurs et du gouvernement ; et, de même qu'il a fallu déjà une certaine gradation pour passer de cette première vie simple et sauvage à la civilisation relative du second état, de même ce second état implique différents genres de vie qu'on peut appeler des noms de vie rustique, de vie semi-rustique et de vie politique, la vie politique n'atteignant pas non plus d'emblée la perfection et cette urbanité suprême à laquelle elle tend, mais n'y arrivant que par de lentes modifications attestées par autant de noms nouveaux, qui correspondent soit au progrès des moeurs, soit aux changements d'habitation et de manière de vivre. Platon ajoute qu'on retrouve dans Homère l'indication expresse de ces différents états : ainsi, suivant lui, la forme primitive de la société humaine serait représentée dans le tableau qu'Homère a tracé de la vie des Cyclopes, lorsqu'il nous montre ceux-ci se nourrissant des produits spontanés de la terre et habitant au sommet des montagnes, dans les creux de quelques rochers :

*«Tout chez eux, dit Homère, croît sans semence, sans labour» (*Od. IX, 109),

et ailleurs,

|  |
| --- |
| *«Chez eux, point d'assemblées pour délibérer en commun, point de lois, point de règlements généraux : ils habitent au faite des plus hautes montagnes dans le creux des rochers ; et là chacun à sa guise gouverne ses enfants et ses femmes» (*Od. IX, 112). |

L'établissement de Dardanus à son tour, figurerait le deuxième état :

|  |
| --- |
| *«C'est lui qui édifia Dardanie, et la sacrée Ilios, appelée à devenir la plus populeuse des cités, n'était pas encore bâtie dans la plaine : les hommes n'avaient pas encore dépassé les dernières pentes de l'Ida si abondantes en sources» (*Il. XX, 216). |

Enfin le troisième état serait représenté par l'établissement d'Ilus dans la plaine même ; car c'est bien Ilus que la tradition nous donne pour le fondateur (et le fondateur éponyme) d'Ilion. Il est même probable qu'en ensevelissant, comme on avait fait, ce héros tout au milieu de la plaine, on avait voulu rappeler qu'il avait, lui le premier, osé quitter la montagne pour venir s'établir dans la plaine :

*«Ils précipitaient leur course à travers la plaine vers l'antique tombeau du Dardanide Ilus,  
qu'ombrage ce figuier sauvage (Erinée)» (*Il. XI, 166).

Encore Ilus n'avait-il osé qu'à demi, puisqu'il n'avait point bâti sa ville sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la moderne Ilion, mais bien à une trentaine de stades plus à l'est, en remontant vers l'Ida et vers Dardanie, dans le lieu actuellement connu sous le nom d'*Iliéôn-Kômé*ou de*Bourg des Iliéens*. Les habitants de la moderne Ilion, à vrai dire, et cela par vanité nationale, veulent à toute force que leur ville soit l'antique Ilion, mais les commentateurs d'Homère en ont pris occasion pour examiner sur ce point le témoignage du poète ; et, d'après Homère, il ne paraît point que ce soit la même ville. Ajoutons qu'au dire de maint historien, Ilion se serait déplacée plus d'une fois avant de se fixer (vers l'époque de Crésus à peu près) dans les lieux qu'elle occupe aujourd'hui. Or, je le répète, à chacun de ces déplacements, qui, partant des lieux hauts, entraînaient les populations vers la plaine, correspondait probablement un changement marqué dans le genre de vie de ces populations et dans leur gouvernement. Mais ces questions demanderaient à être discutées plus longuement ailleurs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.26]] [26] La moderne Ilion n'était encore, à ce qu'on assure, qu'un simple bourg, avec un*Athenaeum*petit et mesquin, lorsque Alexandre, après sa victoire du Granique, voulut monter jusque-là : il décora le temple de pieuses offrandes, et gratifia le bourg lui-même du nom de ville. Puis, ayant chargé les propres intendants de son armée de l'agrandir par de nouvelles constructions, il déclara Ilion autonome et exempte de tout impôt. Il ne s'en tint pas là : mais, plus tard, à ce qu'on assure, quand il eut achevé de détruire l'empire perse, il adressa aux habitants la lettre la plus amicale, leur promettant de faire de leur ville une grande cité et de leur temple un des principaux sanctuaires, voire de fonder chez eux des jeux sacrés. Alexandre mort, Lysimaque prit un soin tout particulier d'Ilion : il l'enrichit d'un second temple, l'entoura d'un mur d'enceinte qui pouvait bien mesurer 40 stades et y réunit les populations des villes environnantes, toutes villes anciennes et déjà à moitié ruinées. Dans le même temps aussi il s'intéressait à la ville d'Alexandria [Troas], la même qu'Antigone avait récemment fondée, mais fondée sous le nom d'Antigonie, tandis que lui, Lysimaque, voulut changer son nom, jugeant que les successeurs d'Alexandre devaient avoir le pieux scrupule de donner aux villes qu'ils fondaient le nom du héros, avant de leur donner le leur. Et, par le fait, c'est sous ce nom d'Alexandria que la ville a subsisté et grandi ; et aujourd'hui, qu'elle a reçu dans ses murs une colonie romaine, elle figure au nombre des principales villes de l'empire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.27]] [27] Quant à la moderne Ilion, elle ne méritait encore qu'à moitié le nom de ville lorsque les Romains mirent le pied pour la première fois en Asie et chassèrent Antiochus le Grand de toute la contrée sise en deçà du Taurus. Cela est si vrai que Démétrius de Scepsis qui, dans sa jeunesse etprécisément à cette époque, eut occasion de visiter Ilion, fut frappé de l'état misérable des habitations, lesquelles n'étaient pas même couvertes en tuiles. Hégésianax, à son tour, raconte comment les Galates, après leur passage d'Europe en Asie, montèrent jusqu'à Ilion, dans l'espoir d'y trouver l'abri fortifié dont ils avaient besoin, mais s'en éloignèrent aussitôt, n'y ayant même pas trouvé de mur d'enceinte. Dans la suite, il est vrai, l'état de la ville fut sensiblement changé et amélioré. Cependant elle eut encore beaucoup à souffrir des Romains de Fimbria, qui, dans leur guerre contre Mithridate, en firent le siège et l'enlevèrent de vive force. Fimbria avait accompagné comme questeur en Asie le consul Valerius Flaccus désigné pour combattre Mithridate ; puis, une fois en Bithynie, il avait soulevé l'armée et tué de sa main le consul, s'était ensuite emparé du commandement, avait poussé jusqu'à Ilion, et, sur le refus des habitants de recevoir un brigand tel que lui, avait formé le siège de la ville, et l'avait prise après dix jours. En fanfaron qu'il était, il se glorifiait bien haut qu'une ville, qu'Agamemnon, avec ses mille vaisseaux et le secours de la Grèce entière confédérée, avait eu de la peine à prendre en dix ans, eût été réduite par lui en dix jours ; mais un Iliéen l'interrompant : «Hector n'était plus là, dit-il, pour défendre la ville !» Sur ces entrefaites, Sylla débarqua en Asie ; il fit mettre à mort Fimbria, et, ayant conclu avec Mithridate une convention qui forçait ce prince à rentrer dans ses Etats, il indemnisa les Iliéens en accordant à leur ville d'importantes réparations. On ne s'en tint pas là pourtant, et de nos jours le divin César voulut faire plus encore, par intérêt pour les Iliéens assqrément, mais en même temps aussi par émulation à l'endroit d'Alexandre. Alexandre avait eu, pour s'intéresser à ce peuple, un double motif : le désir, d'abord, de renouveler avec lui certain lien d'antique parenté, puis son propre culte pour Homère. On connaît la fameuse*diorthose*ou révision des poésies d'Homère, dite*de la cassette*, et due à Alexandre, qui, après avoir lu de suite les poèmes entiers d'Homère en compagnie de Callisthène et d'Anaxarque et avoir consigné par écrit certaines remarques, avait serré le tout dans une cassette d'un travail magnifique trouvée parmi les dépouilles des Perses. C'était donc à la fois, je le répète, et par amour pour le poète et par respect de sa propre parenté avec les Aeacides, anciens rois de ce peuple Molosse sur lequel l'histoire fait aussi régner Andromaque, veuve d'Hector, qu'Alexandre avait voulu donner aux Iliéens des preuves éclatantes de sa bienveillance. Mais César, outre sa passion pour la mémoire d'Alexandre, avait un autre mobile qui le porta, d'une ardeur toute juvénile, à combler les Iliéens de ses bienfaits : il était personnellement uni à ce peuple par des liens de parenté, et d'une parenté même mieux établie, plus notoire, que celle du héros macédonien ; oui certes, plus notoire, car d'abord il était Romain (et les Romains, on le sait, regardent Enée comme l'auteur de leur race) ; puis, il portait le nom de*Julius*, et ce nom lui venait d'un de ses ancêtres appelé Jule ou Iule apparemment en l'honneur du fils d'Enée, étant du nombre des descendants directs du héros troyen. César attribua donc aux Iliéens tout un territoire, et, non content de cela, il leur assura, avec le maintien de leur autonomie, une exemption pleine et entière de toutes les charges publiques, avantages qu'ils ont conservés jusqu'à présent. Voici maintenant sur quoi se fondent ceux qui nient, Homère en main, que l'antique Ilion ait jamais occupé l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui la Nouvelle. [Nous allons rappeler leurs principaux arguments], mais auparavant décrivons l'état actuel des lieux, en commençant par le littoral, que nous reprendrons juste au point où nous nous étions arrêté.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.28]] [28] Or nous dirons qu'immédiatement après Abydos, on rencontre et la pointe Dardanis, dont nous parlions il n'y a qu'un moment, et la ville de Dardanus, distante d'Abydos de 70 stades. Entre deux est l'embouchure du fleuve Rhodius à laquelle correspond, sur la côte de Chersonnèse, le Cynosséma, monument qu'on dit être le tombeau d'Hécube. D'autres auteurs font du Rhodius un affluent de l'Aesépus. Quoi qu'il en soit, il figure au nombre des cours d'eau mentionnés par Homère :

*«Et le Rhésus, et l'Heptaporus, et le Carésus et le Rhodius» (*Il. XII, 20).

La ville de Dardanus, d'origine très ancienne, a toujours été comptée pour si peu, qu'à plusieurs reprises les rois [de Perse] en déplacèrent la population tout entière, la transférant à Abydos pour la ramener plus tard aux lieux qu'elle occupait d'abord. C'est à Dardanus que Cornélius Sylla, le général romain, et Mithridate Eupator, eurent l'entrevue dans laquelle fut conclu le traité qui mettait fin à la guerre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.29]] [29] Tout près delà est Ophrynium et tout près d'Ophrynium, dans un lieu bien en vue, est le bois sacré d'Hector, suivi immédiatement d'un port, le port de Ptéléus.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade2.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.30]] [30] La ville de Rhoetéum, qui succède à ces localités, est bâtie sur une éminence, mais touche à une plage très basse, sur laquelle s'élèvent le tombeau, le temple et la statue d'Ajax. La statue avait été enlevée par Antoine et transportée en Egypte ; elle fut restituée parmi d'autres morceaux précieux aux Rhoetéens par César Auguste. Et en effet, tandis qu'Antoine avait partout sur son passage, et à l'intention de son Egyptienne, dépouillé les principaux sanctuaires des chefs-d'oeuvre d'art offerts et consacrés par la piété des populations, partout Auguste rendit aux dieux ce qui leur appartenait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.31]] [31] Passé Rhoetéum, la côte présente successivement Sigée, ville aujourd'hui en ruines, le Naustathme, le Port et le Camp des Achéens, le Stomalimné et les Bouches du Scamandre : je dis*les bouches*, car on sait qu'après s'être réunis dans la plaine, le Simoïs et le Scamandre, qui charrient tous deux une grande masse de limon, vont former en avant du rivage maint atterrissement et sur le rivage même plusieurs fausses embouchures, ainsi que des lagunes et des marécages. A la hauteur du cap Sigée, dans la Chersonnèse, on aperçoit le Protésilaum et la ville d'Eléüssa, dont nous avons parlé dans notre description de la Thrace.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.32]] [32] Cette partie de la côte, depuis Rhoetéum jusqu'au cap Sigée et jusqu'au tombeau d'Achille, mesure 60 stades en ligne droite. Elle s'étend exactement au-dessous d'Ilion, tant de la Nouvelle Ilion (dont elle n'est distante, au port des Achéens, que de 12 stades environ) que de l'Ilium Vetus, dont 30 stades de plus la séparent, 30 stades à faire en montant dans la direction de l'Ida. Achille a son temple et son tombeau auprès de Sigée, qu'avoisinent également les tombeaux de Patrocle et d'Antiloque. Ces trois héros, ainsi qu'Ajax, sont l'objet d'un véritable culte de la part des Iliéens, qui, en revanche, ne rendent nul honneur à Hercule, lui reprochant le sac de leur ville. Ne pourrait-on pas cependant prendre contre eux la défense d'Hercule et leur dire que, s'il a saccagé Ilion, il a laissé du moins quelque chose à faire aux dévastateurs futurs, la ville étant sortie de ses mains, très maltraitée, il est vrai, mais encore à l'état de ville, comme Homère l'atteste expressément, quand il rappelle que

*«d'Ilion il dévasta l'enceinte et laissa les rues veuves de leurs habitants» (*Il. V, 642).

Cette idée de*veuvage*n'implique en effet qu'une perte d'hommes et nullement l'anéantissement de la ville elle-même, tandis qu'elle fut littéralement*anéantie*par ces autres héros que les Iliéens se plaisent à honorer de leurs pieux hommages et à adorer comme des dieux. Peut-être bien qu'aussi les Iliéens s'excuseraient en disant que ces derniers faisaient à Troie une guerre juste et Hercule, au contraire, une guerre injuste, dans le but uniquement de se rendre maître des coursiers de Laomédon. Mais à cela même il serait facile d'opposer le témoignage de la Fable ; car, suivant la Fable, les coursiers de Laomédon ne furent pour rien dans les violences d'Hercule, dont le seul motif fut le déni qui lui fut fait de la récompense solennellement promise à l'occasion d'Hésione et du monstre marin. Au surplus laissons ces discussions, qui n'aboutiraient qu'à réfuter la Fable par la Fable elle-même, d'autant qu'il y a eu sans doute d'autres motifs à nous cachés, et beaucoup plus plausibles, pour décider ainsi les Iliéens à honorer certains héros et à en négliger d'autres. Homère, d'ailleurs, nous donne une pauvre idée de l'importance et de l'étendue d'Ilion, dans ce passage relatif à Hercule, puisque,

*«avec six vaisseaux seulement et un très petit nombre de compagnons,  
Hercule put dévaster toute la cité d'Ilion» (*Il. V, 641).

En revanche le même témoignage rehausse singulièrement la gloire de Priam, puisqu'il nous le montre petit à ses débuts et grandissant ensuite rapidement, jusqu'à mériter, avons-nous dit d'être appelé «le roi des rois».  
  
Pour peu, maintenant, que l'on s'avance, le long de la mer, au delà des points que nous venons de décrire, on atteint Achadium, qui [n'appartient plus à la même côte], mais qui dépend déjà de la portion du littoral correspondant à Ténédos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.33]] [33] On connaît, par ce que nous venons de dire, tout le détail de la côte qui borde la plaine de Troie ; décrivons à présent la plaine même, laquelle s'étend vers l'est sur un espace de plusieurs stades, de manière à atteindre le pied de l'Ida. La partie de cette plaine qui longe la montagne est étroite et se trouve bornée, au midi par le canton de Scepsis, au nord par le territoire des Lyciens de Zélia. Le poète la range sous l'autorité d'Enée et des fils d'Anténor et lui donne le nom de Dardanie. Au-dessous était la Cébrénie, pays généralement plat et uni, parallèle, ou peu s'en faut, à la Dardanie. Ajoutons qu'il existait anciennement une ville appelée Cébréné. Démétrius soupçonne que le canton voisin d'Ilion sur lequel régnait Hector s'étendait jusque-là, comprenant par conséquent tout l'intervalle du Naustathme à la Cébrénie, et il en donne une double preuve : c'est qu'on y voit le tombeau de Pâris et celui d'Oenone, connue pour avoir été l'épouse de Pâris avant l'enlèvement d'Hélène, et que, comme Homère a nommé, dans l'*Iliade*(XVI, 738),

*«Cébrionès l'un des fils naturels de l'illustre Priam»,*

il y a lieu de reconnaître dans ce prince le héros éponyme du canton, ou plus probablement de la ville. Le même auteur ajoute que la Cébrénie s'étendait jusqu'à la Scepsie (le cours du Scamandre formant la limite commune aux deux cantons), et qu'entre Cébréniens et Scepsiens la haine et la guerre n'ont pas cessé d'exister jusqu'au moment où les uns et les autres furent transportés par Antigone dans sa nouvelle ville d'Antigonie, devenue bientôt l'Alexandrie que nous connaissons ; qu'enfin les Cébréniens y sont demeurés confondus pour toujours avec le reste de la population, mais que les Scepsiens obtinrent presque aussitôt de Lysimaque de pouvoir retourner dans leur ancienne patrie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.34]] [34] Suivant le même auteur, des parties du mont Ida qui avoisinent la Cébrénie se détachent deux bras [ou contre-forts], qui descendent vers la mer, l'un droit sur Rhoetéum, et l'autre sur Sigée, en décrivant ensemble comme une demi-circonférence, vu qu'ils se terminent l'un et l'autre dans la plaine à la même distance de la mer où est la Nouvelle Ilion et que celle-ci est située juste à égale distance des extrémités de ces deux bras, tandis que l'Ancienne occupait l'intersection de leurs deux points de départ. Démétrius ajoute que cette demi-circonférence circonscrit à la fois la plaine Simoïsienne où coule le Simoïs, et la Scamandrienne que le Scamandre arrose. Or cette dernière plaine représente proprement la plaine de Troie, théâtre des principaux combats chantés par Homère : d'abord elle est plus large que l'autre, puis nous y retrouvons encore aujourd'hui la plupart des lieux mentionnés dans l'Iliade, l'Erinée, par exemple, et le tombeau d'Aesyétès, Batiéa et le monument d'Ilus. Quant au Scamandre et au Simoïs, après avoir fait mine de s'approcher l'un de Sigée, l'autre de Rhoetéum, ils unissent leurs eaux un peu en avant de la Nouvelle Ilion et vont déboucher dans la mer près de Sigée, en formant le Stomalimné. Les deux plaines Scamandrienne et Simoïsienne sont séparées l'une de l'autre par une longue arête montagneuse, s'étendant perpendiculairement au point d'intersection des deux bras de l'Ida, depuis la Nouvelle Ilion qui semble faire corps avec elle jusqu'à la Cébrénie, et figurant avec les deux mêmes bras exactement la lettre .  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.35]] [35] Un peu au-dessus est l'Iliéôn-Comé ou bourg des Iliéens, qui occupe, à ce qu'on croit, l'emplacement de l'Ancienne Ilion et qui se trouve être distant de 30 stades de l'Ilion moderne. A 10 stades au-dessus de l'Iliéôn-Comé, on atteint Calli-Coloné, monticule pouvant avoir 5 stades de tour et dont le Simoïs baigne le pied. Cette disposition des lieux rend compte de la façon la plus satisfaisante de plusieurs passages [de l'*Iliade*], de celui-ci d'abord qui se rapporte au dieu Mars :

|  |
| --- |
| *«D'autre part, déchaîné comme le sombre ouragan, il encourageait les Troyens, tantôt criant de sa voix perçante du point le plus élevé de la citadelle, tantôt courant tout le long du Simoïs, sur la crête du Calli-Coloné» (*Il. XX, 51). |

Et en effet, le combat, se livrant dans la plaine du Scamandre, le poète a pu, sans invraisemblance, nous montrer Mars excitant les Troyens, tantôt du sommet de l'acropole, tantôt d'autres stations aux environs de la ville, telles que les bords du Simoïs et la crête du Calli-Coloné, jusqu'où le combat apparemment pouvait s'étendre, tandis qu'avec la distance de 40 stades, qui sépare le Calli-Coloné de la Nouvelle Ilion, on se demande à quoi bon avoir fait passer le dieu alternativement du sommet de l'acropole à d'autres points tellement éloignés, qu'il est évident que les combattants n'auraient pu y atteindre. Cet autre détail [de l'*Iliade*] :

*«Du côté de Thymbré est le campement échu aux soldats lyciens» (*Il. X, 430),

convient également mieux au site de l'Ancienne Ilion, site notoirement très rapproché de la plaine de Thymbra et du cours même du Thymbrius, qui au bout de la plaine, tout près du temple d'Apollon Thymbréen, se jette dans le Scamandre, tandis que la même plaine est éloignée de la Nouvelle Ilion au moins de 50 stades. Ajoutons qu'Erinée, lieu âpre, couvert uniquement de figuiers sauvages, est situé de même au-dessous d'[Iliéôn-Comé], emplacement, avons-nous dit, de l'Ancienne Ilion, ce qui s'adapte au mieux aux paroles d'Andromaque :

*«Range tes troupes tout auprès d'Erinée, car c'est de ce côté que la ville est le plus accessible  
et son enceinte le plus menacée d'un assaut» (*Il. VI, 433),

mais implique en même temps un bien grand éloignement du site de la Nouvelle Ilion. Enfin où peut-on mieux placer qu'à une petite distance au-dessous d'Erinée le Hêtre dont parle Achille dans cet autre passage :

*«Tant que je combattis mêlé aux autres Grecs, Hector refusa d'engager le combat loin des remparts d'Ilion ;  
dès les portes Scées, il s'arrêtait et ne dépassait pas l'abri du Hêtre» (*Il. IX, 352).

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.36]] [36] Telle est, en outre, la proximité du*naustathme*(comme on l'appelle encore aujourd'hui) par rapport à la ville actuelle [d'Ilion], qu'elle donnerait lieu en vérité de se demander comment les Grecs, d'une part, ont pu être si peu sages et les Troyens, de l'autre, si peu hardis : les Grecs, si peu sages d'avoir tant attendu pour fortifier une position pareille à portée de la ville ennemie et de l'immense agglomération de ses défenseurs, indigènes et auxiliaires, puisque Homère confesse que le mur du Naustathme ne fut élevé que très tard, si même il a jamais existé ailleurs que dans l'imagination du poète, qui alors a bien pu se croire en droit, pour nous servir de l'expression d'Aristote, de jeter par terre à un moment donné ce que lui seul avait construit ; - et les Troyens, de leur côté, si peu hardis d'avoir laissé bâtir un mur, qu'il leur fallut plus tard forcer, quand ils se ruèrent enfin sur le Naustathme à l'attaque des vaisseaux, et de n'avoir pas osé s'approcher du Naustathme ni en faire le siége, quand la muraille n'était pas encore construite, bien qu'il y eût pour cela si peu de distance à franchir, vu que le Naustathme touchait à Sigée et à l'embouchure du Scamandre, laquelle n'est qu'à 20 stades d'Ilion. Voulût-on même reconnaître [l'ancien] Naustathme dans ce qu'on appelle aujourd'hui le*Port des Achéens*, qu'on ne ferait encore que rapprocher la distance, car le Port des Achéens est à 12 stades seulement de la Nouvelle Ilion, sans compter [qu'on se tromperait fort], si l'on faisait figurer dans cette distance l'étendue de la plaine qui borde aujourd'hui la mer, toute cette plaine maritime située en avant de la ville étant le produit récent des alluvions des deux fleuves, d'où il suit que l'intervalle qui est actuellement de 12 stades était alors moindre de moitié. Non, la distance du Naustathme à la ville était fort considérable, c'est ce que prouvent et ce passage du faux récit que fait Ulysse à Eumée :

*«Comme en ces jours où nous dressions sous Troie quelque adroite embuscade» (*Od. IV, 469),

passage qui se termine un peu plus bas par ces mots :

*«Car nous nous sommes par trop éloignés des vaisseaux» (*Od. XIV, 496),

et cet autre passage relatif aux espions que les Grecs se proposent d'envoyer à la découverte, pour apprendre d'eux si les Troyens comptent demeurer près des vaisseaux à une si grande distance de leurs propres remparts,

*«Ou s'ils doivent bientôt se replier sur leur ville » (*Il. X, 208) ;

voire ce troisième passage dans lequel [le troyen] Polydamas s'écrie :

*«Hâtez-vous, mes amis, délibérez ; mais moi, je vous invite à regagner la ville...  
car nous sommes présentement loin, bien loin des remparts de Troie» (*Il. XVIII, 254).

Démétrius invoque même, à ce propos, le témoignage d'Hestiée, [cette fameuse grammairienne,] native d'Alexandrie, qui, dans son*Commentaire de l'Iliade*d'Homère, se demande si réellement les environs de la ville actuelle d'Ilion ont pu être le théâtre des hostilités entre les Grecs et les Troyens, et où, dans ce cas, il conviendrait de chercher cette plaine de Troie, que le poète signale entre la ville et la mer, puisqu'il est constant que tout le terrain qu'on voit en avant de la ville actuelle a été formé à une époque postérieure des alluvions des fleuves.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.37]] [37] Et Polite,

*«L'éclaireur Troyen, qui, se fiant à son agilité de coureur, était venu se poster  
au faîte du tombeau du vieil Aesyétès» (*Il. II, 792),

Polite, par la même raison, n'aurait été qu'un niais. Car, bien qu'il eût choisi là un observatoire à coup sûr très élevé, il aurait pu, en se plaçant simplement sur l'acropole, observer l'ennemi de beaucoup plus haut et presque d'aussi près, et n'aurait pas été réduit à ne compter, pour son salut, que sur l'agilité de ses jambes, le tombeau d'Aesyétès (on peut le voir encore aujourd'hui sur la route d'Alexandrie) n'étant qu'à 5 stades [de l'acropole ou citadelle de la Nouvelle Ilion]. Enfin la [triple] course d'Hector autour de la ville doit nous paraître tout aussi absurde, puisque la crête ou arête montagneuse qui tient à la ville actuelle empêche absolument qu'on n'en fasse le tour. Le circuit de l'Ancienne, au contraire, était parfaitement libre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.38]] [38] Mais, dira-t- on, comment ne reste-t-il plus trace de l'Ancienne Ilion ? - Rien de plus naturel, car toutes les villes environnantes n'ayant été que dévastées, sans être complétement détruites, tandis qu'Ilion avait été ruinée de fond en comble, on dut enlever de celle-ci jusqu'à la dernière pierre pour pouvoir réparer les autres. On assure, par exemple, que ce fut d'Ilion qu'Archaeanax de Mitylène tira toutes les pierres dont il avait besoin pour fortifier Sigée, ce qui n'empêcha pas du reste Sigée de tomber plus tard au pouvoir d'une armée athénienne commandée par Phrynon, le même qui remporta le prix [du pancrace] aux jeux olympiques. C'était l'époque où les Lesbiens revendiquaient la possession de presque toute la Troade, dont la plupart des villes, florissantes ou ruinées, se trouvent être effectivement des colonies lesbiennes. Pittacus de Mitylène, l'un des sept sages, vint avec toute une flotte combattre Phrynon, le général athénien, et guerroya contre lui un certain temps avec une alternative de succès et de revers. Pour en finir, Phrynon défia Pittacus en combat singulier, et celui-ci, s'étant porté à sa rencontre dans le costume et avec l'attirail d'un pêcheur, l'enlaça dans les mailles de son filet, le perça de son trident et l'acheva d'un coup de poignard. Cette mort, néanmoins, n'arrêta pas les hostilités, et il fallut que les deux partis s'en remissent à l'arbitrage de Périandre, qui mit fin à la guerre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.39]] [39] Démétrius, à ce propos, reproche à Timée d'avoir menti quand il a avancé que Périandre, avec des pierres tirées d'Ilion, avait fortifié Achilléum contre les Athéniens, pour venir en aide à Pittacus. Il soutient que ladite position fut fortifiée par les Mityléniens contre Sigée avec d'autres matériaux que les pierres tirées d'Ilion et sans que Périandre y fût pour rien : si Périandre avait pris part aux hostilités, dit-il, comment l'eût-on choisi pour arbitre entre les deux partis ? Achilléum est la localité où s'élève le tombeau d'Achille : sa population est de peu d'importance, car elle fut ruinée comme le fut Sigée elle-même par les Iliéens pour refus d'obéissance. Les Iliéens, en effet, sont devenus avec le temps les maîtres de toute la côte jusqu'à Dardanus, laquelle aujourd'hui encore demeure en leur possession. Mais anciennement la plus grande partie de cette même côte était au pouvoir des Aeoliens, si bien qu'Ephore ne craint pas d'étendre le nom d'Aeo1ide à toute la contrée comprise entre Abydos et Cume. Nous lisons, maintenant, dans Thucydide, que, durant la guerre du Péloponnèse, pendant la période du commandement de Pachès, les Athéniens enlevèrent la Troade aux Mityléniens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.40]] [40] Les habitants de la Nouvelle Ilion prétendent bien encore que la prise de Troie par les Grecs ne fut pas suivie de la destruction totale de la ville, et que celle-ci ne fut même jamais complètement abandonnée, puisque l'envoi annuel à Ilion de [deux] vierges locriennes commença presque tout de suite. Malheureusement cette dernière tradition n'a rien d'homérique. Homère n'a rien su du viol de Cassandre ; il indique bien qu'elle était restée vierge jusque dans les derniers temps du siège, lorsqu'il dit :

|  |
| --- |
| *«Le héros (Idoménée) immole ensuite Othryonée qui, à peine arrivé de Cabesus pour chercher la gloire dans les combats, avait demandé à Priam d'épouser Cassandre, la plus belle de ses filles, et de l'épouser sans dot» (*Il. XIII, 363), |

mais nulle part il n'a mentionné l'attentat d'Ajax sur sa personne, non plus que la tradition qui fait périr ce héros dans un naufrage par suite du courroux de Minerve ou de toute cause analogue, il se borne à dire en thèse générale qu'Ajax était odieux à la déesse (odieux, ni plus ni moins que les autres Grecs qui, ayant participé tous à la profanation de son temple, se trouvaient confondus par elle sans exception dans un même sentiment de haine), et il le montre succombant sous les coups de Neptune, victime uniquement de sa jactance. Ajoutons qu'il est avéré que, lorsque l'envoi des vierges locriennes commença, les Perses occupaient déjà la Troade.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.41]] [41] Quant à la destruction totale de l'Ancienne Ilion que nient les Iliéens d'aujourd'hui, Homère l'atteste expressément, [et à plusieurs reprises : témoin les vers suivants] :

*«Un jour viendra que la ville sacrée d'Ilion périra...» (*Il. VI, 448)  
  
«Après que nous eûmes détruit de la cité de Priam les hautes et menaçantes murailles ...» (*Od*. III, 130).  
  
«Lorsque, dix ans passés, la ville eut été détruite par les Grecs...» (*Il*. XII, 15).

On peut même en donner d'autres preuves, celle-ci, par exemple, que la statue de Minerve qui se voit aujourd'hui dans Ilion représente la déesse debout, tandis que celle dont parle Homère semble avoir été une figure assise, à en juger par ce vers dans lequel [Hélénus] ordonne qu'un voile précieux soit

*«Déposé sur les genoux d'Athéné» (*Il. VI, 92 et 273),

sens bien préférable à celui qu'adoptent certains grammairiens qui traduisent

*«déposé PRES des genoux d'Athéné»,*

se fondant sur cet autre passage où*epi*a la signification de*para*,

*«C'est là qu'elle est assise près du foyer à la clarté de la flamme qui rayonne» (*Od. VI, 305),

car imagine-t-on un voile placé ou déposé auprès des genoux ? Il y a bien encore ceux qui dans le mot*gounasin*déplacent l'accent et le prononcent*gounasin*comme on dit*thuiasin*; mais, de quelque façon qu'ils interprètent ce mot ainsi formé, qu'ils l'entendent d'une génuflexion proprement dite ou de prières mentales, le résultat est le même, ils parlent pour ne rien dire. Rappelons d'ailleurs qu'on peut voir encore aujourd'hui beaucoup de ces anciennes statues assises de Minerve : à Phocée notamment, à Massilie, à Rome, à Chios et dans maint autre lieu. De leur côté, nombre d'auteurs modernes certifient la destruction totale de l'Ancienne Ilion. L'orateur Lycurgue, par exemple, ayant eu occasion de prononcer le nom d'Ilion, s'écrie : «Quel est celui de nous qui n'a pas entendu dire que, du jour où cette ville avait été détruite par les Grecs, elle avait pour jamais cessé d'être habitée ?»  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.42]] [42] On présume aussi que ceux à qui plus tard la pensée vint de relever Ilion jugèrent que l'ancien site était devenu un lieu d'abomination, soit à cause des malheurs dont il avait été le théâtre, soit par l'effet des imprécations qu'Agamemnon avait lancées contre Troie, obéissant en cela à une très ancienne coutume, que Crésus observait encore quand, après avoir pris et détruit Sidène, dernier refuge du tyran Glaucias, il prononçait de même une malédiction solennelle contre ceux qui tenteraient jamais de relever ses murs. Toujours est-il qu'on crut devoir renoncer à l'emplacement primitif d'Ilion, et qu'on en chercha un autre pour y élever la ville nouvelle. D'abord les Astypaléens de Rhoetéum choisirent un site voisin du Simoïs et y bâtirent Polium (ou, comme on dit aujourd'hui, Polisma) ; mais, la position n'étant pas suffisamment forte, le nouvel établissement ne tarda pas à être ruiné. Plus tard, au temps de la domination lydienne, l'Ilion actuelle avec son temple fut bâtie, sans qu'on pût toutefois lui donner déjà le nom de ville : elle ne mérita ce nom que longtemps après, ne s'étant accrue (nous l'avons déjà dit plus haut) que lentement et par degrés. Hellanicus, lui, affirme que la nouvelle et l'ancienne ville d'Ilion n'ont jamais fait qu'une seule et même cité, mais c'est apparemment pour flatter les Iliéens, ce qu'il a toujours eu à coeur de faire. Quant au territoire que s'étaient partagé, après la destruction de Troie, les Sigéens, les Rhoetéens et les autres peuples circonvoisins, il fut restitué après que la Nouvelle Ilion eut été construite.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.43]] [43] Appliquée à l'Ida, la qualification de*polypidakon*(*Il*. XIV, 283) qu'emploie Homère semble particulièrement juste, à cause du grand nombre de cours d'eau qui descendent de cette montagne et surtout du versant Dardanien, lequel s'étend jusqu'à Scepsis et jusqu'au territoire d'Ilion. Démétrios, qui devait bien connaître tout ce pays, puisqu'il y était né, le décrit en ces termes :  
  
«Il y a dans l'Ida une colline appelée Cotylus, située à 120 stades environ au-dessus de Scepsis : de cette colline on voit sortir, non seulement le Scamandre, mais encore le Granique et l'Aesépus, ceux-ci formés chacun de la réunion de plusieurs sources, et prenant leur course au nord pour gagner la Propontide où ils débouchent ; le Scamandre, au contraire, né d'une source unique et s'en éloignant dans la direction du couchant. Toutes ces sources d'ailleurs se trouvent être fort rapprochées les unes des autres, étant comprises toutes dans un espace de 50 stades. Des trois fleuves, l'Aesépus est celui dont le terme est le plus éloigné de son point de départ, car son cours mesure environ 500 stades. Cela étant, une question se présente : comment Homère a-t-il pu dire ce qui suit ?

*«Ils atteignent les deux belles sources d'où jaillissent par une double ouverture les eaux  
de l'impétueux Scamandre ; l'une de ces sources est TIEDE» (*Il. XXII, 147)

(lisez CHAUDE apparemment, puisque le poète ajoute tout aussitôt que

*«Un nuage de vapeurs s'en dégage semblable à la fumée d'un grand feu,  
tandis que l'autre, même en été, coule aussi froide, aussi glacée que la grêle ou la neige»).*

Aujourd'hui, en effet, on ne voit plus trace d'eaux chaudes au lieu indiqué par Homère, et ce n'est pas là non plus que le Scamandre prend naissance, il sort du coeur même de la montagne, formé non par deux sources, mais bien par une source unique. Or il est tout naturel de penser que la source chaude s'est tarie et que la source froide n'était qu'un bras du Scamandre, qui, après s'être dérobé un certain temps au moyen de quelque conduit souterrain, reparaissait à la surface du sol précisément à l'endroit que nous marque le poète ; peut-être même celui-ci n'a-t-il appelé cette eau la source du Scamandre qu'à cause de la proximité où elle était du fleuve, car c'est là le plus souvent l'unique cause qui fait attribuer plusieurs sources à un même fleuve.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.44]] [44] Dans le Scamandre tombe l'Andirus, qui vient de la Carésène, canton montagneux couvert de nombreux villages et de belles cultures, et dont le cours borde la Dardanie jusqu'aux confins du territoire de Zélia et de Pityéa. On croit généralement que la Carésène a emprunté son nom du fleuve Carésus qu'on trouve mentionné par Homère :

*«Et le Rhésus, l'Heptaporus, le Carésus et le Rhodius» (*Il. XII, 20),

mais que la ville qui s'appelait Carésus comme le fleuve a été complètement détruite. Continuons du reste à laisser parler Démétrius : «Le Rhésus d'Homère porte aujourd'hui le nom de Rhoïtès, à moins qu'on n'aime mieux l'identifier avec un affluent du Granique appelé aussi le Rhésus. Quant à l'Heptaporus, connu également sous le nom de Polyporus, il n'est autre que ce cours d'eau qu'on passe sept fois quand on va de Kalé-Peucé ou du*Beau Pin*au bourg de Mélaenae et à l'Asclépiéum bâti par Lysimaque. Attale, premier du nom, nous a laissé la description du Beau Pin : de son temps le tronc mesurait 25 pieds de tour et 67 pieds de hauteur depuis les racines ; puis il se partageait en trois branches également espacées, qui finissaient par se réunir de nouveau en une seule et même cime, laquelle portait la hauteur totale de l'arbre à 2 plèthres 15 coudées. Ce bel arbre se voit encore aujourd'hui à 180 stades au nord d'Adramyttium. Le Carésus, à son tour, vient de Malûs, lieu situé entre Palaescepsis et Achaeium, petite localité appartenant à la côte qui fait face à Ténédos, et c'est dans l'Aesépus qu'il se jette. Enfin le Rhodius, qui a ses sources dans les bourgs de Cléandria et de Gordus, distants de Kalé-Peucé de 60 stades, va s'unir également à l'Aesépus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.45]] [45] Dans la vallée de l'Aesépus, sur la rive gauche du fleuve, la première localité qu'on rencontre est Polichna, petite place défendue par un mur d'enceinte ; puis on arrive à Palaescepsis et à Alazonium (Démétrius forge ce nom pour les besoins de son hypothèse sur les Halizônes, dont nous avons parlé plus haut). Vient ensuite Carésus, lieu aujourd'hui désert, avec la Carésène et un cours d'eau de même nom qui forme, lui aussi, une vallée considérable, de moindre étendue pourtant que la vallée de l'Aesépus. Puis à la Carésène succèdent les plaines et plateaux si bien cultivés de Zélia. Quant à la rive droite de l'Aesépus, elle nous montre entre Polichna et Paliescepsis les localités de Néakômé et d'Argyria».  
  
Ce dernier nom, c'est encore Démétrius qui le forge pour les besoins de sa même hypothèse, et pour sauver dans le texte d'Homère la leçon consacrée

*othen argurou esti genethlê*(*Il*. II, 857)

Mais Alybé ou Alopé (la forme du nom est indifférente), qu'en fait-on ? Où devons-nous la chercher ? N'aurait-on pas dû pousser l'effronterie jusqu'au bout, et, une fois en train, ne pas craindre d'imaginer aussi un site, un emplacement, pour cette prétendue ville, plutôt que de laisser tout le système clocher et prêter le flanc à la critique ? Sur ce point-là, la chose est sûre, la description de Démétrius est attaquable ; en revanche, le reste (au moins dans sa plus grande partie) nous paraît mériter la plus sérieuse attention, comme émanant d'un homme éclairé, né dans le pays, et tellement consciencieux dans ses recherches, qu'il n'a pas consacré moins de trente livres à commenter les soixante et quelques vers que représente, dans Homère, le*Catalogue*des vaisseaux troyens. Or Démétrius ajoute que Palaescepsis est à 50 stades de distance de Néa (Kômé] et à 30 stades des bords de l'Aesépus, et que c'est d'elle qu'ont emprunté leurs noms toutes les Palaescepsis qu'on trouve en d'autres lieux.  
  
Mais il est temps de reprendre la description du littoral au point où nous l'avons laissée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.46]] [46] Au delà du promontoire Sigée et de l'Achilléum, on range la partie de la côte qui fait face à Ténédos en passant successivement devant Achaeium et devant Ténédos elle-même, laquelle n'est qu'à 40 stades de la terre ferme. Cette île peut avoir 80 stades de tour. Elle contient, indépendamment d'une ville d'origine aeolienne, deux ports et un temple d'Apollon Sminthien dont Homère atteste déjà l'existence lorsqu'il dit :

*«Toi, dont l'arc invincible protège Ténédos, dieu de Sminthe» (*Il. I, 38).

Plusieurs îlots entourent Ténédos ; les plus remarquables sont les deux Calydnes, qu'on rencontre dans le trajet de Ténédos au Lectum. Quelques auteurs ont prétendu que Ténédos elle-même s'était appelée Calydna ; d'autres l'appellent Leucophrys. La Fable fait de la même île le théâtre des aventures, non seulement de Tennès qui lui aurait donné son nom, mais encore du héros Cycnus, Thrace d'origine, qui passe pour avoir été le père de Tennès et pour avoir régné à Colones.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.47]] [47] A la suite, immédiatement, d'Achaeium, et, comme autant de dépendances [de Ténédos], s'élevaient naguère Larisa et Colones, Chrysa, sur un rocher qui domine de très haut la mer, et Hamaxitos, au pied même du Leetutu. Mais aujourd'hui c'est Alexandria qui fait suite et qui confine à Achaeium, toutes les petites localités que nous venons de nommer, plus un certain nombre de postes fortifiés, tels que Cébréné et Néandrie, s'étant en quelque sorte fondus dans Alexandria, qui en a absorbé et qui en détient aujourd'hui tout le territoire. Quant à l'emplacement même occupé par la ville d'Alexandria, il s'appelait autrefois Sigia.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.48]] [48] Ladite Chrysa possède, non seulement le temple d'Apollon Sminthien, mais aussi le fameux emblème auquel on doit d'avoir conservé le vrai sens de cette qualification ou épithète, à savoir une figure de rat sculptée sous le pied du dieu. La statue est de Scopas le Parien. Quant à l'histoire ou au mythe des rats, voici sous quelle forme la tradition locale se l'est appropriée. Dès en arrivant de Crète, les Teucriens (c'est Callinus, le poète élégiaque, qui le premier a mentionné ce peuple, et les autres auteurs n'ont fait que le suivre en répétant ce nom), les Teucriens furent avertis par un oracle d'avoir à fixer leur demeure dans le lieu où ils auraient été assaillis par les enfants de la terre. Or ils le furent, dit-on, aux environs d'Hamaxitos : la nuit, il y eut comme une irruption de rats des champs, qui, sortant de terre, vinrent dévorer tout le cuir des armes et des ustensiles des Teucriens. Ceux-ci naturellement s'arrêtèrent en ce lieu, et c'est à eux qu'on attribue d'avoir donné à la montagne le nom d'Ida, en souvenir de l'Ida de Crète. Mais Héraclide de Pont prétend qu'à force de voir les rats pulluler aux environs du temple la population en était venue à les considérer comme sacrés, et que c'est pour cela uniquement que la statue du dieu le représente un pied posé sur un rat. D'autres auteurs font venir d'Attique un certain Teucer, originaire du dème Troôn (ou comme on dirait aujourd'hui du dème Xypétéônes), mais ils nient en même temps qu'il soit jamais venu de Teucriens de l'île de Crète. Ils voient d'ailleurs un autre indice des antiques liens de parenté des Troyens avec les populations de l'Attique dans la présence d'un Erichthonius au nombre des auteurs de l'une et de l'autre race.Voilà ce que marquent les témoignages modernes. En revanche, celui d'Homère concorde mieux avec les vestiges que la plaine de Thébé et l'emplacement de l'ancienne Chrysa, bâtie dans cette plaine, ont conservés et que nous décrirons tout à l'heure. Quant au nom de*Sminthe*, il se rencontre en beaucoup d'autres lieux : dans le canton d'Hamaxitos, par exemple, indépendamment du Sminthium contigu au temple, on connaît deux localités du nom de Sminthies ; on en connaît d'autres aussi non loin de là, dans l'ancien territoire de Larisa. Aux environs de Parium également existe un petit endroit connu sous le nom de Sminthies, et le même nom se retrouve à Rhodes, à Lindos et dans maint autre pays. Ajoutons qu'aujourd'hui le temple de [Chrysa] n'est jamais appelé autrement que le Sminthium. Cela dit, il ne nous reste plus à signaler, en deçà du Lectum, que la petite plaine d'Halésium, et la saline de Tragasaeum, saline naturelle voisine d'Hamaxitos, dans laquelle le sel se forme de lui-même, sous l'influence des vents étésiens. Sur le Lectum même, s'élève l'autel des douze grands dieux, qui passe pour un monument de la piété d'Agamemnon. Tontes ces localités, comprises dans un rayon d'un peu plus de 200 stades, s'aperçoivent d'Ilion, qui, du côté opposé, découvre de même tous les environs d'Abydos : Abydos toutefois est un peu plus rapproché.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.49]] [49] Le Lectum une fois doublé, on voit se succéder les principales villes de l'Aeolide, et s'ouvrir en même temps le golfe d'Adramyttium, sur les bords duquel Homère paraît avoir placé la plupart des établissements Lélèges et ceux de la nation cilicienne, qu'il nous montre partagée en deux corps. Sur les bords du même golfe est la côte des Mityléniens, ainsi nommée d'un certain nombre de bourgs que les Mityléniens y bâtirent pour avoir un commencement d'établissement sur le continent. Le golfe d'Adramyttium est souvent aussi désigné sous le nom de golfe de l'Ida : ce qui se conçoit, car l'arête montagneuse, qui part du Lectum et remonte vers l'Ida, domine toute la partie antérieure dudit golfe, celle précisément qu'Homère nous signale comme ayant été primitivement occupée par les Lélèges.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.50]] [50] Nous avons ci-dessus parlé tout au long des Lélèges ; nous n'ajouterons qu'un mot au sujet d'une de leurs villes, Pédase, qu'Homère nous donne pour la résidence du roi Altée

*«D'Altée, qui règne sur les hardis Lélèges, et occupe sur le Satnioïs la citadelle élevée de Pédase» (*Il. XXI, 86).

On peut voir, aujourd'hui encore, l'emplacement de ladite ville, mais devenu complètement désert. C'est bien à tort que, dans ce passage d'Homère, certains grammairiens ont admis la leçon*upo Satnioenti*, «sous le Satnioïs», comme si la ville ou citadelle de Pédase eût été adossée à une montagne appelée ainsi ; car il n'existe nulle part, dans le pays, de montagne du nom de Satnioïs ; on n'y connaît sous ce nom qu'un fleuve qui baignait le pied de la ville de Pédase, aujourd'hui déserte. Le poète nomme ce fleuve en plus d'un endroit :

*«(Ajax) d'un coup de sa lance blesse Satnius l'Enopide, que Naïs, belle entre toutes les nymphes,  
engendra d'Enops quand celui-ci faisait paître sur les rives du Satnioïs les troupeaux de son père » (*Il. XIV, 443);

et ailleurs :

*«Sur les rives du Satnioïs aux eaux vives et limpides se dresse comme un pic  
la ville de Pédase : c'est là qu'habitait ( Elatus)» (*Il. VI, 34).

Plus tard le nom de ce cours d'eau s'est altéré, et le Satnioïs n'est plus appelé que le Saphnioïs. Ce n'est qu'un fort torrent, mais le poète l'a rendu à tout jamais illustre en le mentionnant dans ses vers. Tout ce canton confine à la Dardanie et à la Scepsie, et constitue en quelque sorte une seconde Dardanie, plus basse seulement que la première.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.51]] [51] Sa partie maritime, c'est-à-dire tout ce que baigne la mer de Lesbos, dépend actuellement du territoire des Assiens et des Gargaréens, et se trouve avoir pour ceinture l'Antandrie, la Cébrénie, la Néandrie et l'Hamaxitie. La Néandrie s'étend juste au-dessus d'Hamaxitos, en deçà du Lectum, comme cette ville, mais plus avant dans les terres et plus près d'Ilion, puisqu'elle n'en est plus qu'à 130 stades. Puis la Cébrénie s'étend au-dessus de la Néandrie, et la Dardanie à son tour au-dessus de la Cébrénie jusqu'à Palaescepsis, de manière à comprendre Scepsis elle-même. Quant à Antandros, qu'Alcée qualifie expressément de ville des Lélèges :

*«Et d'abord Antandros, cette cité des Lélèges»,*

Démétrius se borne à la ranger au nombre des villes limitrophes du territoire lélège, mais cela équivaut, ce semble, à l'avoir rejetée en dedans du territoire cilicien, car, d'après leur situation sur le versant méridional de l'Ida, les Ciliciens peuvent bien être considérés comme les plus proches voisins des Lélèges : disons seulement que leur territoire était plus bas, se rapprochant davantage du golfe d'Adramyttium. Après le Lectum, on rencontre successivement Polymédium, petite localité à 40 stades dudit promontoire ; 80 stades plus loin et un peu au-dessus de la mer, Assos ; puis, à 140 stades d'Assos, Gargara. Cette dernière ville est située sur la pointe qui forme le golfe proprement dit. A la vérité, on désigne quelquefois sous ce même nom de golfe d'Adramyttium tout l'enfoncement entre le Lectum et les Cana, y compris le golfe Elaïtique, mais cette dénomination s'applique plus particulièrement au golfe formé d'un côté par la pointe sur laquelle est bâtie Gargara, et de l'autre par la pointe de Pyrrha que couronne de même un Aphrodisium, golfe dont l'ouverture, représentée par le trajet d'une pointe à l'autre, peut avoir 120 stades de largeur. En dedans de ce golfe, on rencontre d'abord Antandros au pied d'une montagne que les gens du pays nomment l'*Alexandria*, parce qu'ils croient qu'elle fut le théâtre du jugement de Pâris entre les trois déesses. Vient ensuite Aspanée, qu'on peut appeler le chantier des forêts de l'Ida, car c'est sur ce point qu'on dirige tout le bois abattu, pour l'y ranger et le débiter au fur et à mesure de la demande ; puis le bourg d'Astyra avec l'enclos sacré de Diane Astyrène ; et, immédiatement après Astyra, la ville d'Adramyttium, colonie athénienne, pourvue d'un port et d'un arsenal maritime. Une fois hors du golfe, après qu'on a doublé la pointe de Pyrrha, on atteint vite le port de Cisthène et l'emplacement d'une ville qui portait le même nom, mais qui est aujourd'hui complétement déserte. Juste au-dessus, dans l'intérieur, on signale, outre la fameuse mine de cuivre, Perpéréné, Trarium et d'autres localités d'aussi mince importance. Puis, en continuant à ranger la côte, on reconnaît successivement les bourgs des Mityléniens, Coryphantis et Héraclée, suivis d'Attée, d'Atarnée, de Pitané et des bouches du Caïcus, tous points compris déjà dans l'intérieur du golfe Elaïtique. De l'autre côté du Caïcus, maintenant, on aperçoit Elea et l'on voit le reste de la côte du golfe se dérouler jusqu'au cap Cane.  
  
Mais reprenons chaque localité en particulier et notons ce que nous pouvons avoir omis d'intéressant en commençant par Scepsis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.52]] [52] Palaescepsis est située au-dessus de Cébrên, dans la partie la plus haute de l'Ida, tout près de Polichnae. On ne l'appelait dans le principe que Scepsis, soit à cause de sa position élevée qui la faisait apercevoir également de tous les côtés (*periskepton*), soit pour quelque raison analogue, si tant est qu'il faille expliquer par des étymologies grecques les noms des lieux qu'occupaient anciennement les Barbares. Mais dans la suite les habitants furent transférés 60 stades plus bas, sur l'emplacement de la ville actuelle de Scepsis, par les soins de Scamandrius, fils d'Hector et du fils d'Enée, Ascagne : on assure même que pendant longtemps les descendants de ces deux familles régnèrent concurremment à Scepsis. Mais un jour vint où la cité, changeant la forme de son gouvernement, se constitua en oligarchie ; plus tard encore, elle reçut dans son sein une colonie milésienne et [à l'imitation de Milet] adopta pour elle-même le régime démocratique, sans cesser pour cela d'accorder aux descendants de Scamandrius et d'Ascagne le titre de rois et certaines prérogatives. Enfin, Antigone prétendit réunir les Scepsiens aux habitants d'Alexandria ; mais, Lysimaque n'ayant pas maintenu cette mesure, ils purent regagner leurs foyers.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.53]] [53] Démétrius croit que Scepsis servait déjà de résidence royale à Enée : il se fonde sur ce qu'elle était située juste entre les Etats de ce prince et cette ville de Lyrnesse oit Homère nous montre le héros troyen cherchant un refuge contre la poursuite furieuse d'Achille. Ecoutons les paroles mêmes d'Achille :

|  |
| --- |
| *«Ne te souvient-il plus du jour où, t'apercevant seul et loin de tes troupeaux, je m'élançai à ta poursuite de toute la vitesse de mes jambes et te forçai à te précipiter des hauteurs de l'Ida pour fuir jusque dans Lyrnesse... ? J'y pénétrais bientôt après toi, y portant le deuil et la dévastation» (*Il. XX, 188). |

Malheureusement, il est difficile de concilier ce que nous venons de dire des premiers fondateurs de Scepsis avec les différentes traditions qui ont cours sur Enée. On prétend, en effet, que, si ce prince survécut à la guerre de Troie, il le dut uniquement à la haine ouverte qu'il professait pour le roi Priam.

*«Car il frémissait, indigné dès longtemps contre le divin Priam, qui ne faisait rien  
pour honorer sa mâle bravoure dans les combats» (*Il. XIII, 460),

de même que les Anténorides, qui s'étaient partagé avec Enée la souveraineté de la Dardanie, voire Anténor lui-même, ne durent leur salut, paraît-il, qu'au souvenir de l'hospitalité que Ménélas avait reçue d'Anténor. Sophocle rappelle le fait, dans sa*Prise d'Ilion*, quand il dit qu'on avait placé la dépouille d'une panthère devant la porte d'Anténor pour indiquer que sa demeure devait être respectée. De Troie, Anténor et ses fils, à la tête des Hénètes qui avaient survécu, se sauvèrent, dit-on, en Thrace, d'où ils finirent par gagner l'Hénétie actuelle, au fond de l'Adriatique. Dans le même temps, Enée, après avoir rallié une petite armée, s'embarquait avec son père Anchise et le jeune Ascagne, son fils, et allait s'établir, suivant les uns, en Macédoine, non loin du mont Olympe ; suivant les autres, en Arcadie, près de Mantinée, où il fondait la petite ville de Capyes, ainsi nommée par lui en l'honneur de Capys [son aïeul] ; et, suivant d'autres encore, en Sicile, aux environs d'Egeste, où il aurait débarqué en compagnie du troyen Elymus, aurait occupé Eryx et Lilybée et donné aux cours d'eau qui arrosent le territoire d'Egeste les noms de Scamandre et de Simoïs, pour passer de là dans le Latium et s'y fixer sur la foi d'un oracle : cet oracle lui avait prescrit de s'arrêter dans sa course errante au lieu où lui et ses compagnons en auraient été réduits à manger leur table : or la chose s'était vérifiée dans le Latium, précisément aux environs de Lavinium, un jour que, faute de mieux, ils s'étaient servis d'un grand pain en guise de table et l'avaient [sans y penser] dévoré du même coup que les viandes posées dessus. Mais Homère, il faut bien le dire, ne s'accorde pas plus avec l'une ou l'autre des deux premières traditions qu'avec ce qu'on rapporte des premiers fondateurs de Scepsis, car il nous montre Enée demeurant à Troie, y succédant au roi Priam, et, par suite de l'extinction de la famille des Priamides, transmettant le pouvoir aux fils de ses fils :

*«Depuis longtemps déjà Jupiter a pris en haine la race de Priam, et désormais c'est Enée en personne  
qui régnera sur les Troyens, pour transmettre ensuite le sceptre à ses fils et aux fils de ses fils» (*Il. XX, 306).

On voit même que le fait de la succession de Scamandrius ne saurait tenir contre ce témoignage d'Homère. Mais la tradition la plus inconciliable de beaucoup avec le témoignage du poète esl celle qui conduit Enée à travers les mers jusqu'en Italie et l'y fait terminer ses jours. Aussi quelques grammairiens ont-ils proposé cette variante :

*«Et désormais c'est Enée en personne qui régnera sur la terre, pour transmettre ensuite  
aux fils de ses fils le sceptre de l'univers»,*

voulant que la prédiction pût s'appliquer aux Romains.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.54]] [54] Scepsis a donné naissance à plusieurs philosophes de l'école socratique, notamment à Eraste, à Coriscus et à Nélée, fils de Coriscus, disciple d'Aristote et de Théophraste, et légataire qui plus est de la bibliothèque de Théophraste, laquelle se trouvait comprendre aussi celle d'Aristote. On sait, en effet, qu'Aristote, en laissant à Théophraste son école, lui avait laissé tous ses livres : or il avait été le premier, à notre connaissance, à faire ce qu'on appelle une collection de livres, en même temps qu'il donnait aux rois d'Egypte l'idée de former leur bibliothèque. Des mains de Théophraste, ladite collection passa à celles de Nélée, qui, l'ayant transportée à Scepsis, la laissa à ses héritiers ; mais ceux-ci étaient des gens grossiers, illettrés, qui se contentèrent de la garder enfermée, sans prendre la peine de la ranger. Ils se hâtèrent même, quand ils apprirent avec quel zèle les princes de la famille des Attales, dans le royaume desquels Scepsis était comprise, faisaient chercher les livres de toute nature pour en composer la bibliothèque de Pergame, de creuser un trou en terre et d'y cacher leur trésor. Aussi ces livres étaient-ils tout gâtés par l'humidité et tout mangés aux vers, quand plus tard les descendants de Nélée vendirent à Apellicôn de Téos, pour une somme considérable, la collection d'Aristote, augmentée de celle de Théophraste. Par malheur, cet Apellicôn était lui-même plutôt un bibliophile qu'un philosophe, il chercha à réparer le dommage que les vers et les rats avaient causé et fit faire de ces livres de nouvelles copies, mais les lacunes furent suppléées tout de travers et il n'en donna qu'une édition pleine de fautes. Les premiers péripatéticiens, successeurs immédiats de Théophraste, n'ayant plus à leur disposition les livres mêmes du Maître, à l'exception d'un petit nombre de traités, mais de traités exotériques pour la plupart, s'étaient vus dans l'impossibilité d'aborder aucune question philosophique suivant la vraie méthode d'Aristote et ils avaient été réduits à développer en style ampoulé de simples lieux communs. En revanche, du moment que les livres [d'Aristote] eurent reparu, on put observer chez leurs successeurs un progrès marqué : leur méthode était devenue plus philosophique, plus aristotélique, bien que conjecturale encore sur beaucoup de points, par suite des fautes nombreuses qui s'étaient introduites dans le texte original. Ces fautes, Rome ne contribua pas peu à en accroître le nombre ; car, à peine Apellicôn fut-il mort, que Sylla, qui venait de prendre Athènes, mit la main sur la bibliothèque et la fit transporter ici, à Rome, où le grammairien Tyrannion, péripatéticien passionné, qui avait su gagner les bonnes grâces du bibliothécaire, en disposa tout à son aise. Quelques libraires aussi y eurent accès, mais ils n'employèrent que de mauvais copistes, dont ils ne prirent pas même la peine de collationner le travail, ce qui est le cas, du reste, de toutes les copies qui, se font pour la vente, aussi bien à Alexandrie qu'ici. - Mais nous en avons dit assez sur ce sujet.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.55]] [55] C'est à Scepsis aussi qu'est né ce grammairien que nous avons eu si souvent l'occasion de citer, Démétrius, auteur du*Commentaire sur le Diacosme*ou*Dénombrement troyen*, et contemporain de Cratès et d'Aristarque. La même ville, plus tard, vit naître Métrodore, [personnage singulier,] qui de philosophe se fit homme politique, après avoir écrit presque tous ses ouvrages dans la manière des rhéteurs, mais avec un tour, un cachet de nouveauté, qui fit un moment sensation. Cette célébrité lui fit faire, malgré sa pauvreté, un très brillant mariage à Chalcédoine, et, à partir de ce moment, il se fit appeler*le Chalcédonien*. Puis, s'étant attaché par ambition à la fortune de Mithridate Eupator, il l'accompagna dans le Pont avec sa femme et s'y vit traiter avec une distinction toute particulière jusqu'à être investi d'un office de judicature jouissant de cette prérogative, qu'on ne pouvait en appeler au Roi des sentences qu'il rendait. Mais cette prospérité n'eut pas de durée : s'étant attiré la haine de personnages violents et injustes, Métrodore voulut quitter le service du Roi pendant une mission dont il avait été chargé à la cour de Tigrane, roi d'Arménie. Tigrane ne tint pas compte de son désir et le renvoya à Eupator, comme ce prince venait de fuir hors de ses Etats héréditaires. Or, en chemin, Métrodore mourut, soit de maladie, soit que Mithridate eût ordonné son supplice, car l'une et l'autre versions ont cours. - Voilà ce que nous avions à dire des célébrités de Scepsis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.56]] [56] A cette ville succèdent Andira, Pionies et Gargaris. On trouve aux environs d'Andira une pierre qui, soumise à l'action du feu, se change en fer : mélangé ensuite d'une certaine terre et brûlé dans un fourneau, ce fer se fond en zinc ou pseudargyre ; enfin, pour peu qu'on ajoute à cette terre quelques parties de cuivre, on obtient un nouveau mélange qui est ce que l'on appelle parfois l'orichalque. Mais le pseudargyre se rencontre aussi à l'état natif aux environs du Tmole. Les localités que nous venons de nommer formaient proprement, avec le canton d'Assos, le territoire des Lélèges.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.57]] [57] Déjà très forte par sa position, Assos est rendue plus forte encore par l'excellence de ses murailles. Elle est séparée de la mer et de son port par une longue rampe très raide qui paraît justifier tout à fait ce jeu de mots de Stratonicus le Cithariste :

*«Allez à Assos, si vous avez ASSEZ de la vie».*

Pour former ce port d'Assos, on a dû construire une jetée considérable. Le stoïcien Cléanthe, à qui Zénon de Citium laissa le soin de continuer son enseignement et qui le transmit à son tour à Chrysippe de Soles, était natif d'Assos. Aristote séjourna dans cette même ville par suite de l'alliance de famille qu'il avait contractée avec le tyran Hermias. Celui-ci était eunuque et avait servi un riche banquier. Dans un voyage qu'il avait fait à Athènes, il avait suivi les leçons de Platon et d'Aristote. Puis, de retour à Assos, il s'était vu associer par son maître à ses projets de tyrannie ; il avait pris part à son premier coup de main sur Atarnée et sur Assos et avait fini par hériter de son pouvoir. C'est alors qu'appelant auprès de lui Aristote et Xénocrate, il voulut prendre soin de leur fortune et qu'il maria Aristote à une fille de son frère. Dans ce temps-là Memnon le Rhodien était au service de la Perse et commandait les armées du Grand Roi : il simula pour Hermias une grande amitié et l'invita à venir le trouver sous prétexte de lui faire fête et de se concerter avec lui au sujet d'affaires soi-disant urgentes ; mais, s'étant emparé de sa personne, il l'envoya sous bonne escorte à la cour du Grand Roi qui le fit pendre dès son arrivée. Quant aux deux philosophes [amis d'Hermias], ils n'eurent d'autre moyen de sauver leur vie que de s'enfuir loin d'Assos, les Perses ayant brusquement occupé la ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.58]] [58] Suivant Myrsile, Assos aurait été fondée par les Méthymnéens. Hellanicus la qualifie en outre de ville aeolienne, au même titre que Gargara et que Lamponia. On sait en effet que Gargara fut fondée par les Assiens, mais que, comme sa population était notoirement insuffisante, les Rois dépeuplèrent Milétopolis pour y envoyer une colonie, ce qui faisait dire à Démétrius de Scepsis que les Gargaréens, d'Aeoliens qu'ils étaient, étaient devenus à moitié barbares. Maintenant, quand on consulte Homère, on voit que tout ce canton avait appartenu aux Lélèges, et que les Lélèges, que certains auteurs identifient avec les Cariens, en sont très nettement séparés par le poète : témoin ce passage de l'*Iliade*:

*«Sur le rivage même campent les Cariens, les Paeones à l'arc recourbé, les Lélèges, les Caucones» (*Il. X, 428),

duquel il résulte clairement que les Lélèges formaient un peuple distinct des Cariens : ils habitaient entre les Etats d'Enée et le territoire attribué par Homère aux Ciliciens. Mais les incursions et dévastations d'Achille les forcèrent d'émigrer en Carie, où ils vinrent occuper tout le canton dépendant aujourd'hui d'Halicarnasse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.59]] [59] De la ville de Pédasus qu'ils abandonnèrent à cette occasion, il ne reste plus vestige aujourd'hui ; seulement ils donnèrent le nom de Pédasa à une ville de l'intérieur du canton d'Halicarnasse, et cette partie du canton a continué jusqu'à présent à s'appeler la Pédaside. Ils avaient même, [à côté de Pédala,] bâti, dit-on, huit villes nouvelles, et s'étaient multipliés, au point de se répandre en Carie et de s'y emparer de toutes les terres jusqu'à Myndos et jusqu'à Bargylia, voire d'empiéter sensiblement sur les limites de la Pisidie. Mais plus tard, s'étant laissé entraîner par les Cariens dans des expéditions lointaines, ils se dispersèrent par toute la Grèce, si bien que leur race finit par disparaître complètement. Quant à leurs huit villes, voici, au rapport de Callisthène, quelle fut leur destinée : six furent fondues ensemble par Mausole qui les annexa à Halicarnasse, ne laissant subsister que les deux autres, Syangela et Myndos. C'est aux Pédaséens [du canton d'Halicarnasse] que se rapporte la tradition mentionnée par Hérodote, qu'à la veille d'un danger quelconque qui vient à les menacer, eux et leurs voisins, une barbe épaisse pousse tout à coup au menton de la prêtresse de Minerve. Hérodote ajoute que le phénomène s'était déjà produit trois fois. On connaît aussi dans le canton dépendant aujourd'hui de Stratonicée une petite ville du nom de Pedasum. Enfin on rencontre à chaque pas en Carie et dans le territoire de Milet des tombeaux, des remparts et des ruines d'habitations lélèges.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.60]] [60] A la suite des Lélèges, sur la côte occupée actuellement parles Adramyttènes, les Atarnites et les Pitanéens, et qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Caïcus, habitait, suivant Homère, la nation cilicienne, divisée, avons-nous dit, en deux principautés, celle d'Eétion et celle de Mynès.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.61]] [61] Homère désigne expressément Thébé comme ayant été la ville ou résidence royale d'Eétion :

*«Nous partîmes pour Thébé, la ville sacrée d'Eétion» (*Il. I, 366).

Ajoutons que, par le fait, Homère attribue au même prince la possession de Chrysa, de cette Chrysa qu'embellissait le temple d'Apollon Sminthien, puisque Chryséis fut prise par Achille dans Thébé :

*«Nous partîmes, fait-il dire à ce héros, nous partîmes pour Thébé, et, l'ayant saccagée,  
nous amenémes ici tout le butin. Les fils des Grecs, dans un juste partage,  
choisirent Chryséis et l'assignèrent au fils d'Atrée» (*Il.*Ibid*).

Mêmes présomptions pour attribuer, d'après Homère, Lyrnessos à Mynès. On se rappelle, en effet, qu'Achille, «après avoir ravagé Lyrnessos ainsi que Thébé aux fortes murailles» (*Il*. II, 691), avait tué de sa main Mynès et Epistrophos. Or Briséis s'écrie :

*«0 Patrocle... tu sus me consoler et sécher mes pleurs, même en ce jour fatal  
où l'impétueux Achille, meurtrier de mon époux, ruina pour jamais la ville du divin Mynès» (*Il. XIX, 295),

et par ces derniers mots il est clair qu'elle n'a pu désigner que Lyrnesse, puisque Thébé appartenait à Eétion. D'ailleurs les deux villes se trouvaient situées dans ce qu'on a appelé plus tard la plaine de Thébé, canton d'une extrême fertilité devenu, à cause de cela, un sujet de querelles continuelles, d'abord entre les Mysiens et les Lydiens, et plus tard entre les colons grecs de l'Aeolide et leurs fières de Lesbos. Aujourd'hui les Adramyttènes en possèdent la plus grande partie, puisque c'est chez eux que se trouvent, mais dans un état complet d'abandon, l'emplacement de Thébé et le site naturellement très fort de Lyrnessos, le premier à 60 stades d'Adramyttium, le second à 88 stades de l'autre côté de la ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.62]] [62] C'est aussi dans l'Adramyttène qu'il faut chercher Chrysa et Cilla. Tout près de Thébé, précisément, on montre une localité portant aujourd'hui encore le nom de Cilla, avec un temple consacré à Apollon Cilléen. Près de cette localité passe le fleuve Cillaeus qui descend de l'Ida.  
  
On est là proprement sur la frontière de l'Antandrie. Cillaeum, dans l'île de Lesbos, tire son nom de cette même ville de Cilla. Il y a aussi le mont Cillaeus entre Gargara et Antandros. Suivant Daès de Colones, le premier temple d'Apollon Cilléen aurait été bâti à Colones par les Aeoliens, comme ils arrivaient de Grèce sur leurs vaisseaux. Enfin l'on en signale un autre à Chrysa, mais sans dire clairement s'il faut l'identifier avec le temple d'Apollon Sminthien ou bien l'en distinguer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.63]] [63] Chrysa était une petite ville située près de la mer et possédant un port ; dans son voisinage, et juste au-dessus d'elle, était la ville de Thébé. C'est dans Chrysa qu'était le temple d'Apollon Sminthien et qu'habitait Chryséis. Aujourd'hui cette première Chrysa se trouve complétement abandonnée. Quant à son temple, il a été transporté dans la nouvelle ville bâtie auprès d'Hamaxitos, lorsque les Ciliciens émigrèrent, les uns en Pamphylie, les autres à Hamaxitos. Certains grammairiens, trop peu au fait des anciennes traditions, assignent cette nouvelle Chrysa pour demeure à Chrysès et à Chryséis, soutenant qu'elle est la même qu'Homère a eue en vue et dont il a parlé. Malheureusement il ne s'y trouve point de port, et Homère mentionne expressément la présence d'un port à Chrysa :

*«Lorsqu'ils eurent pénétré dans l'intérieur du port sinueux et profond» (*Il. I, 432).

Le temple n'y est pas non plus bâti sur le rivage même, contrairement à l'indication du poète qui l'y place formellement :

*«Chryséis sort alors du vaisseau qui l'a ramenée ; le sage Ulysse la conduit aussitôt  
jusqu'à l'autel et la remet aux mains de son père» (*Il. I, 439) ;

et, tandis que la moderne Chrysa est loin de Thébé, Homère nous montre les deux villes, Chrysa et Thébé, comme étant fort rapprochées l'une de l'autre, notamment quand il rappelle que c'est dans le sac de Thébé que Chryséis fut prise. Ajoutons que, dans tout le territoire dépendant aujourd'hui d'Alexandria, il n'y a pas de lieu appelé Cilla ni de temple dédié à Apollon Cilléen, tandis que dans la plaine de Thébé, conformément au témoignage du poète qui unit les deux noms,

*«Toi qui protèges Chryse et Cilla la divine» (*Il. I, 37),

on retrouve les deux emplacements attenants pour ainsi dire l'un à l'autre. Enfin le trajet par mer de la Chrysa cilicienne au Naustathme est de 700 stades, ce qui représente à peu de chose près une journée de navigation, juste le temps qu'Ulysse semble avoir employé. Ulysse en effet, dès en débarquant, se met en mesure de sacrifier au dieu, et, comme le jour touche à sa fin, il prend le parti de rester et ne se rembarque que le lendemain matin. Mais d'Hamaxitos la distance étant, tout au plus, le tiers de celle que nous venons d'indiquer, Ulysse, on le voit, aurait eu tout le temps, son sacrifice fini, de regagner le Naustathme le même jour. Dans le voisinage du temple d'Apollon Cilléen il y a encore à signaler un grand tumulus, dit le*tombeau de Cillus*. On croit que ce Cillus, après avoir été le conducteur du char de Pélops, régna sur tout ce canton : or il pourrait se faire qu'il eût donné son nom à la Cilicie. Peut-être bien aussi est-ce l'inverse qui a eu lieu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.64]] [64] C'est donc ici, [dans la plaine de Thébé,] qu'il nous faut transporter l'aventure des Teucri et cette irruption de rats, qui paraît avoir donné lieu au surnom de*sminthien*, le mot*sminthi*ayant le sens de rats. Pour excuser cette humble et vile étymologie, les grammairiens invoquent quelques exemples analogues, ils rappellent que les*parnopes*, ou, comme on dit dans l'Oeta, les*cornopes*, ont donné lieu au nom de*Cornopion*, sous lequel les Oetéens honorent Hercule, pour avoir délivré leur pays d'une irruption de sauterelles ; que le même dieu est adoré sous le nom d'*ipoctone*par les Erythréens du mont Mimas, pour avoir purgé leurs vignes des*ipes*, ou pucerons, qui les rongeaient (et il est de fait que, de tous les Erythréens, ceux du Mimas sont les seuls chez qui cet insecte ne se montre pas). Les Rhodiens ont aussi chez eux un temple dédié à Apollon Erythibius : car ils nomment*érythibé*ce qu'on appelle ailleurs la rouille ou*érysibé*. Enfin les Aeoliens d'Asie ont donné à un de leurs mois le nom de*pornopion*(en Béotie on dit*pornopes*au lieu de*parnopes*), et tous les ans ils offrent un sacrifice solennel à Apollon Pornopion.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.65]] [65] C'est à la Mysie qu'appartient aujourd'hui le canton d'Adramyttium, mais anciennement il dépendait de la Lydie. L'une des portes d'Adramyttium s'appelle encore actuellement*la Porte Lydienne*, ce qui semble encore donner raison à ceux qui prétendent qu'Adramyttium fut bâti par les Lydiens. On rattache [également] à la Mysie le bourg d'Astyra, situé non loin d'Adramyttium : c'était autrefois une petite ville dans laquelle s'élevait, à l'ombre d'un bois sacré, le temple de Diane Astyrène, administré et desservi avec piété par les Antandriens, qui en sont les plus proches voisins. D'Astyra à l'ancienne Chrysa qui, elle aussi, avait son temple au fond d'un bois sacré, on compte une distance de 20 stades. Du même côté est le*Retranchement*ou*Fossé d'Achille*. Dans l'intérieur des terres, maintenant, à 50 stades, est l'emplacement aujourd'hui désert de Thébé, de Thébé Hypoplacie, comme l'appelle Homère :

*«Sous les bois ombreux de Placos, dans Thébé Hypoplacie» (*Il. VI, 397).

Seulement, on ne connaît plus dans le pays de lieu appelé Plax ou Placos, et, malgré le voisinage de l'Ida, il n'y a plus trace de*bois ombreux*dominant le site en question, lequel est à 70 stades d'Astyra et à 60 d'Andira. Tous ces noms-là, du reste, ne désignent plus que des lieux complètement déserts ou à peine peuplés, que des fleuves réduits à l'état de torrents ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient encore dans toutes les bouches, à cause des anciennes traditions.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.66]] [66] Assos et Adramyttium, en revanche, sont présentement des villes considérables. Encore Adramyttium a-t-elle eu beaucoup à souffrir durant la guerre contre Mithridate, ayant vu notamment son sénat égorgé en masse par ordre du stratège Diodore. Diodore avait espéré par là mériter la faveur du roi, lui qui se donnait pour philosophe ! pour philosophe académicien, en même temps qu'il se piquait de briller au barreau et de connaître toutes les ressources, toutes les finesses de la rhétorique ! Il ne s'en tint pas là et voulut suivre Mithridate dans le Pont ; mais, à la chute de celui-ci, il ne tarda pas à porter la peine de ses iniquités, et, mille plaintes ayant été portées contre lui, il ne put supporter l'idée d'avoir à soutenir un procès infamant et par tacheté se laissa mourir de faim. Il habitait alors ma ville natale. Adramyttium a donné le jour à Xénoclès, orateur illustre, [ayant, il est vrai, tous les défauts] de l'école asiatique, mais dialecticien incomparable, comme le prouve le plaidoyer qu'il prononça devant le Sénat pour la province d'Asie accusée de*mithridatisme*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.67]] [67] Astyra a dans son voisinage un lac appelé le Sapra, rempli de trous et de gouffres, et qui se déverse directement dans la mer, mais sur un point de la côte que borde une chaîne de récifs. Il y a de même, au-dessous d'Andira, avec un temple dédié à la Mère des dieux ou [Cybèle] Andirène, une caverne en forme de galerie souterraine, laquelle se prolonge jusqu'à Palau. On nomme ainsi un petit groupe d'habitations éloigné d'Andira de 130 stades. La longueur du souterrain fut révélée par cette circonstance singulière, qu'un bouc, qui était tombé dans l'un des trous qui lui servent d'ouverture, fut retrouvé le lendemain auprès d'Andira par le berger lui-même venu là fortuitement pour assister à un sacrifice. Marnée est l'ancienne résidence du tyran Hermias. Elle précède Pitané, ville eolienne pourvue d'un double port, et l'embouchure du fleuve Evénus, lequel baigne les murs de Pitané et envoie ses eaux à Adramyttium, au moyen d'un aqueduc que les Adramyttènes ont bâti. Pitané a vu naître Arcésilas, philosophe académicien, que Zénon de Citium eut pour condisciple, quand il étudiait sous Polémon. Dans Pitané même, sur la plage, on remarque un endroit appelé*Atarnée sous Pitane*, qui fait face à l'île d'Eleüssa. Les briques de Pitané passent pour avoir la propriété de flotter sur l'eau, propriété que possède aussi certaine terre de Tyrrhénie, qui, pesant moins que le volume d'eau qu'elle déplace, surnage tout naturellement. En Ibérie aussi Posidonius dit avoir vu des briques faites d'une terre argileuse employée habituellement pour nettoyer l'argenterie et qui dans l'eau surnageaient. - Passé Pitané et 30 stades plus loin, on voit le fleuve Caïcus déboucher dans le golfe Elaïte [ou Elaïtique]. De l'autre côté, maintenant, du Caïcus, à 12 stades de sa rive, est Elea, autre ville éolienne, distante de 120 stades de Pergame à qui elle sert de port et d'arsenal.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.68]] [68] On atteint ensuite, 100 stades plus loin, le promontoire Cané, qui, placé comme il est, juste à l'opposite du cap Lectum, forme le golfe d'Adramyttium, dont fait partie le golfe Elaïtique. Cane, petite ville fondée par des Locriens de Cynus, se trouve située à la hauteur de la pointe méridionale de Lesbos, dans le canton de Canée, lequel s'étend jusqu'aux Arginusses et jusqu'au cap qui domine ce groupe d'îles. Quelques auteurs appellent ce cap Aega, comme qui dirait*la Chèvre*, mais c'est une erreur : il faut, en prononçant ce nom, appuyer longuement sur la seconde syllabe, comme dans les mots*actân*et*archân*, et dire*Aegân*. Anciennement on étendait ce nom à toute la montagne appelée aujourd'hui Cané ou Canes. Cette montagne est entourée au midi et au couchant par la mer ; à l'est, elle domine la plaine du Caïcus et au nord toute l'Elaïtide. Bien que passablement ramassée sur sa base, elle incline dans la direction de la mer Egée, et c'est ce qui lui avait valu à l'origine ce nom d'Aegân, que plus tard on paraît avoir restreint au cap ou promontoire, pour donner au reste de la montagne le nom de Cané ou de Canes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.69]] [69] Entre Elée, Pitané, Atarnée et Pergame, à 70 stades au plus de chacune de ces villes et en deçà du Caïcus, est Teuthranie, [dont le fondateur] Teuthras passe pour avoir régné sur les Ciliciens et les Mvsiens. Euripide raconte qu'Iléus, père d'Augé, ayant découvert que sa fille avait été séduite et mise à mal par Hercule, fit enfermer dans un coffre et jeter à la mer l'infortunée Augé avec Télèphe, l'enfant qu'elle avait eu d'Hercule ; que, grâce à l'intervention providentielle de Minerve, le coffre, après avoir traversé heureusement toute la mer, était venu s'échouer à l'embouchure du Caïcus, où la mère et son enfant avaient été recueillis encore vivants par Teuthras, qui n'avait pas tardé à faire d'Augé sa femme et de Télèphe son fils adoptif. Mais ce n'est là qu'une fable, et il est évident qu'un autre concours de circonstances a dû amener cette union de la fille d'un roi d'Arcadie avec le roi des Mysiens et la transmission du sceptre de celui-ci au fils de cette princesse. Quoi qu'il en soit, s'il est un fait généralement admis, c'est que Teuthras et Télèphe ont régné sur tout le canton qui dépend de Teuthranie et qu'arrose le Caïcus. Quant au témoignage d'Homère sur cette même tradition, il se réduit au peu que voici :

*«Tel était le fils de Télèphe, le héros Eurypyle ; et quand le fer [de Néoptolème] trancha le fil de ses jours,  
les Cétéens, ses compagnons, tombèrent en foule autour de lui,  
victimes eux aussi de la tentation d'une femme» (*Od. XI, 519),

sans compter qu'en s'exprimant comme il fait le Poète nous pose une énigme plutôt qu'il ne nous instruit de rien de positif. Car nous ne savons ni quel peuple il a voulu désigner sous ce nom de Cétéens, ni à quoi font allusion ces derniers mots «victimes de la tentation d'une femme» ; et les grammairiens, de leur côté, en multipliant les citations et les rapprochements, font plutôt étalage d'érudition mythologique qu'ils n'éclaircissent et ne résolvent la question.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.1.70]] [70] Laissons donc cela de côté, et, ne prenant du témoignage d'Homère que ce qui est clair et précis, disons que, comme, d'après lui, Eurypyle paraît avoir régné sur toute la contrée qu'arrose le Caïcus, il pourrait se faire qu'une partie aussi du territoire cilicien eût été rangée sous son autorité et que ce territoire eût ainsi formé trois rincipautés, au lieu de deux. Et ce qui semble autoriser cette supposition, c'est la présence constatée dans l'Elaïtide d'un petit cours d'eau ou torrent portant le nom de Cétéum, lequel se jette dans un autre torrent tout pareil, affluent d'un troisième, qui finit par porter au Caleus toutes ces eaux réunies. Quant au Caïcus, il n'est pas vrai qu'il descende de l'Ida, et Bacchylide, qui avance le fait, se trompe aussi grossièrement qu'Euripide, quand il nous montre Marsyas

*«Habitant l'illustre Celaenae tout à l'extrémité de l'Ida»,*

car c'est à une très grande distance de l'Ida qu'est située Celaenae, à une très grande distance aussi que se trouvent les sources du Caïcus, puisqu'on voit ces sources jaillir en rase campagne. Ajoutons que la plaine où elles sont est séparée par le mont Temnos d'une autre plaine appelee la plaine d'Apia et située dans l'intérieur des terres au-dessus de celle de Thebé, et que du Temnos descend un cours d'eau, le Mysius, qui se jette dans le Caïcus immédiatement au-dessous des sources de celui-ci, et le même (à ce que prétendent certains grammairiens) que nomme Eschyle tout au début du prologue de sa tragédie des*Myrmidons*:

*«O divin Caïcus, et vous, eaux du Mysius qui grossissez son cours».*

Près de ces sources du Caïcus est un bourg appelé Gergitha où le roi Attale transporta les Gergithiens de la Troade, après avoir pris et détruit leur ville.

### **XIII, 2 - Lesbos**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.1]] [1] La côte comprise entre Lectum et Calme se trouvant bordée dans toute son étendue par une île de l'importance de Lesbos, qu'environnent qui plus est beaucoup d'îles plus petites (les unes extérieures, les autres au contraire intérieures, puisqu'elles sont situées entre Lesbos et le continent), il est grand temps pour nous à coup sûr de décrire tout ce groupe d'îles, d'autant que ce sont là encore des établissements aeoliens et que Lesbos peut être considérée à la rigueur comme la métropole de toutes les villes aeoliennes. Il nous faudra seulement prendre pour décrire Lesbos le même point de départ que nous avons pris pour décrire la côte qui lui fait face.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/lesbos.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.2]] [2] Or c'est en rangeant la côte depuis le Lectum jusqu'à Assos qu'on découvre les premières terres de Lesbos, c'est-à-dire les alentours du cap Sigrium, extrémité septentrionale de l'île. Dans cette même région à peu près est la ville lesbienne de Méthymne distante de 60 stades seulement de la côte de terre ferme comprise entre Polymédium et Assos. Le périmètre total de l'île de Lesbos est de 1100 stades et peut se décomposer ainsi qu'il suit : de Méthymne à Malia, extrémité méridionale de Lesbos faisant face et correspondant exactement au cap Canées, la ligne de navigation que l'on suit en ayant l'île toujours à droite constitue une première distance de 340 stades. Puis de Malia à Sigrium, trajet qui représente la longueur même de l'île, on compte 560 stades ; on en compte enfin 210 pour le trajet de Sigrium à Méthymne. Mitylène, la plus grande ville de l'île, est située entre Méthymne et Malia, à 70 stades de distance de Malia, à 120 stades de Cana), à 120 stades aussi des Arginusses, ce groupe de trois petites îles qui avoisine le continent et borde le promontoire Cana). C'est entre Mitylène et Méthymne, à la hauteur d'un bourg du canton de Méthymne nommé Aegiros, que l'île de Lesbos se trouve être le plus étroite, car l'isthme montagneux qu'il faut franchir pour aller d'Aegiros à l'Euripe ou bassin de Pyrrha ne mesure pas plus de 20 stades. Pyrrha est située sur le côté occidental de l'île à 100 stades de distance de Mana. Mitylène possède deux ports : celui du sud est fermé, mais ne peut recevoir qu'une cinquantaine de trirèmes ; celui du nord, bien autrement vaste et profond, est protégé par un môle. En avant de ces deux ports s'étend une petite île qui forme à proprement parler un quartier de la ville, et un quartier assez populeux. On petit dire de Mitylène, du reste, qu'elle est admirablement pourvue de toutes choses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.3]] [3] Elle a vu naître dans ses murs beaucoup de personnages illustres, notamment, dans les temps anciens, Pittacus, l'un des Sept sages, le poète Alcée et son frère Antiménidas, qui, combattant comme auxiliaire dans les rangs des Babyloniens, sortit, au dire d'Alcée, vainqueur d'un duel mémorable et tira de peine les Babyloniens en tuant de sa main «un rude guerrier, lutteur favori du roi, dont la taille (c'est toujours Alcée qui parle) pouvait bien, à une [palme] près, mesurer cinq coudées». Dans le même temps florissait Sapho, Sapho une merveille ! car je ne sache pas que, dans tout le cours des temps dont l'histoire a gardé le souvenir aucune femme ait pu, même de loin, sous le rapport du génie poétique, rivaliser avec elle. A cette époque aussi, Mitylène, en proie aux dissensions politiques (les*Stasiotiques*d'Alcée ont trait précisément à ces troubles), eut coup sur coup plusieurs tyrans. Pittacus fut du nombre, et, pas plus que Myrsilé et Mélanchros, pas plus que les Cléandrides et les autres, il ne trouva grâce devant la verve injurieuse d'Alcée, qui n'est pourtant pas lui-même tout à fait innocent des révolutions successives survenues dans sa patrie, tandis que Pittacus n'usa du pouvoir en somme que pour écraser dans Mitylène les partis dynastigues, après quoi il s'empressa de rendre à ses concitoyens leur pleine et entière autonomie. A une époque beaucoup plus récente, Mitylène produisit encore le rhéteur Diophane, puis elle vit naître de nos jours Potamon, Lesboclès, Crinagoras et l'historien Théophane. Outre l'histoire, Théophane avait cultivé les sciences politiques, et c'est ce mérite spécial qui lui valut l'amitié du grand Pompée : associé par Pompée à toutes ses entreprises, il contribua efficacement à ses succès et fit tourner [cette gloire commune] au plus grand profit de sa ville natale, laquelle reçut, soit de Pompée, soit de lui-même, de notables embellissements, toutes choses qui firent de lui le Grec le plus illustre de son temps. Il laissa un fils, Pompeius Macer, que César Auguste nomma procurateur d'Asie et qui figure aujourd'hui au premier rang des amis de Tibère. - Anciennement les Athéniens avaient failli souiller leur nom d'une tache ineffaçable en décrétant le massacre de toute la population male de Mitylène : heureusement, le repentir les prit, mais le contre-ordre expédié aux généraux ne prévint que d'un jour l'exécution du fatal décret.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.4]] [4] Pyrrha est aujourd'hui ruinée de fond en comble, seul son faubourg est encore habité. Un port en dépend, et, depuis ce port jusqu'à Mitylène, le trajet par terre est de 80 stades. Eressos, qui succède à Pyrrha, est bâti sur une colline et s'avance jusqu'au bord de la mer. On compte ensuite 28 stades d'Eressos au cap Sigrium. Cette ville d'Eressos a vu naître Théophraste et Phanias, tous deux philosophes péripatéticiens, tous deux disciples et amis d'Aristote. Théophraste s'était appelé d'abord Tyrtamos, c'est Aristote qui changea son nom et l'appela Théophraste, dans le but apparemment de ne plus entendre ce premier nom, si dur, si discordant, mais en même temps aussi pour signaler à tous la passion de beau langage qui animait son disciple. On sait qu'Aristote faisait de tous ses disciples d'habiles discoureurs et que Théophraste par ses soins était devenu le plus habile de tous. Antissa est la ville qui fait suite au cap Sigrium : elle est pourvue d'un port et précède immédiatement Méthymne. Ici, à Méthymne, est né Arion, personnage qu'un récit fabuleux d'Hérodote a rendu célèbre, et qui, jeté à la mer par des pirates, se sauva, dit-on, sur le dos d'un dauphin et put ainsi gagner Ténare : cet Arion était citharède. Un autre citharède fameux, Terpandre, était aussi, parait-il, originaire de Lesbos : c'est lui qui passe pour avoir délaissé le premier la lyre tétrochorde et fait usage de la lyre à sept cordes, comme l'attestent les vers suivants qui lui sont attribués :

*«Pour te plaire, [ô déesse !] nous renoncerons désormais aux accents de notre lyre tétrachorde  
et ne chanterons plus tes louanges qu'en nous accompagnant des sept cordes de la lyre nouvelle».*

N'oublions pas non plus de mentionner au nombre des célébrités lesbiennes Hellanicus l'historien, et Callias, le même qui a commenté les vers de Sapho et d'Alcée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.5]] [5] Dans le détroit qui sépare Lesbos de la côte d'Asie, on rencontre un groupe de petites îles, au nombre d'une vingtaine, d'une quarantaine peut-être, si Timosthène a dit vrai. On les désigne sous la dénomination commune d'*Hécatonnèses*, mot composé à la façon de Péloponnèse et conformément à l'usage qui veut que dans tous les noms semblables (Myonnèse, Proconnèse, Halonnèse) la lettre N soit redoublée, d'où il suit que*Hécatonnèses*équivaut à*Apollonnèses*. Chacun sait, en effet, qu'Hécatos n'est autre qu'Apollon et que sur tout ce littoral jusqu'à Ténédos, soit avec le surnom de Sminthien, soit avec la qualification de Cilléen, de Grynéen, et telle autre semblable, Apollon est l'objet d'une vénération particulière. Dans le voisinage de ce même groupe se trouve l'île de Pordoséléné, avec une ville de même nom bâtie sur un promontoire escarpé, juste en face d'une autre île plus grande, laquelle renfermait, comme la précédente, une ville de même nom, mais cette ville aujourd'hui abandonnée, pour ainsi dire, ne se recommande plus que par la présence d'un temple consacré à Apollon.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.2.6]] [6] Pour éviter de prononcer un mot obscène, certains grammairiens prétendent qu'il ne faut pas dire Pordoséléné, mais Poroséléné, pas plus qu'il ne faut appeler Aspordenum la montagne qui avoisine Pergame : ils soutiennent que, vu son aspect âpre et stérile, le vrai nom de cette montagne est Asporenum et que le sanctuaire de la mère des dieux qui en couronne le sommet doit être appelé le temple de [Cybèle] Asporène. Il faut pourtant bien, dirons-nous, qu'on accepte et*Pordalis*, et*saperdé*, et le nom de*Perdiccas*et l'épithète*pordaque*, épithète employé par Simonide dans ce vers :

*«On jette dehors leurs vêtements tout PORDAQUES»,*

(lisez*tout salis, tout trempés*), et qui se retrouve aussi quelque part chez un poète de l'Ancienne comédie avec le sens de*marécageux*:

L'endroit était PORDAQUE» (Aristoph.*La Paix*. 1148).

Lesbos se trouve située à égale distance de Ténédos, de Lemnos et de Chios, et l'on peut dire que cette distance n'excède pas 500 stades.

### **XIII, 3 - L'Eolie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.1]] [1] En voyant une parenté si étroite unir les Troyens aux Lélèges et aux Ciliciens, on se demande quel motif a pu avoir Homère pour omettre les noms de ces deux derniers peuples dans son*Catalogue*ou dénombrement des Troyens. [En ce qui concerne les Ciliciens,] on peut croire que la mort de leurs chefs et la destruction de leurs villes avaient décidé le peu d'entre eux qui survivaient à se ranger sous les ordres d'Hector. Eétion, en effet, et ses fils (Homère nous le dit formellement), étaient morts avant qu'on procédât à ce dénombrement :

|  |
| --- |
| *«Achille, hélas ! a tué mon père ; Achille a détruit la ville des Ciliciens, Thèbe aux sublimes portes... Là, dans le palais de mon père, j'avais sept frères. Tous, le même jour, descendirent chez Pluton, tous étaient tombés sous les coups de l'irrésistible Achille» (*Il. VI, 414). |

Les Ciliciens de Mynès avaient, eux aussi, [bien avant le dénombrement,] perdu leurs chefs et leur ville :

*«[Lorsqu'il] eut couché dans la poussière et Mynès et Epistrophos et qu'il eut détruit de ses mains  
la ville du divin Mynès» (*Il. II, 692 ; XIX, 296).

Quant aux Lélèges, il est constant qu'Homère les fait figurer dans les combats, ce passage-ci le prouve :

*«Du côté de la mer campaient les Cariens, les Paeones à l'arc recourbé, les Lélèges, les Caucones» (*Il. X, 428) ;

et cet autre également :

*«De sa lance [ Ajax ] perce Satnios l'Enopide, que la nymphe Néïs, belle entre toutes les nymphes,  
eut d'Enops, le royal berger des bords du Satnioïs» (*Il. XIV, 443).

C'est qu'en effet, à ce moment, les Lélèges n'étaient pas encore décimés au point de ne plus former un corps de nation ; leur roi vivait encore,

*«... D'Altès qui règne sur les belliqueux Lélèges» (*Il. XXI, 86) ;

leur ville non plus n'avait pas été complètement anéantie, car le vers suivant d'Homère ajoute :

*«Dans la citadelle escarpée de Pédase, au-dessus des rives du Satnioïs» (*Il. XXI, 87).

Et cependant il ne les a point nommés dans son*Catalogue*. Apparemment, il aura jugé que ce peuple ne formait plus un corps de nation assez important pour figurer nominativement et à son rang dans un semblable dénombrement, ou bien il les aura englobés parmi les Troyens sujets d'Hector, vu l'étroite affinité des deux peuples attestée par ces paroles de Lycaon [demi-] frère d'Hector :

*«C'est une vie bien courte que j'aurai reçue de ma mère, Laothoé, fille du vieil Altès,  
d'Altés qui règne sur les belliqueux Lélèges» (*Il. XXI, 84).

Telle est, suivant nous, l'explication la plus vraisemblable à donner de l'omission d'Homère.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.2]] [2] On peut, avec le même degré de vraisemblance, déterminer les limites qu'Homère assignait aux possessions des Ciliciens et des Pélasges, voire aux possessions intermédiaires des Cétéens, les sujets d'Eurypyle. Des Ciliciens et des sujets d'Eurypyle, nous avons dit ci-dessus tout ce qu'il y avait à dire, nous avons notamment démontré que leurs possessions n'avaient jamais dépassé le cours du Caïcus. Quant aux Pélasges, il nous paraît rationnel de les placer immédiatement à la suite des deux autres peuples, pour nous conformer aux paroles d'Homère et aux différentes indications fournies par l'histoire. Voici ce que dit Homère :

|  |
| --- |
| *«Hippothoüs guide au combat les tribus des Pélasges et la lance redoutable, des Pélasges habitants de la fertile Larisse. Ils ont pour chef, outre Hippothoüs, le vaillant Pylaeus, l'autre fils du Pélasge Léthus, fils lui-même du héros Teutamus» (*Il. II, 840). |

Or ces paroles du poète, en même temps qu'elles donnent à entendre que les Pélasges étaient extrêmement nombreux (Homère ne dit pas, en effet, la tribu des Pélasges, mais bien les tribus), contiennent une indication précise [sur la question qui nous occupe], en leur assignant Larisse pour demeure. Car, si l'on connaît beaucoup de villes portant ce nom de Larisse, celle dont Homère parle ici ne saurait être que l'une des Larisses les plus rapprochées d'Ilion, et des trois qui sont dans ce cas, celle qui réunit toutes les présomptions en sa faveur paraît être la Larisse du canton de Cymé. Quant à la Larisse du canton d'Hamaxitos, située comme elle est tout à fait en vue d'Ilion, à une distance qui n'excède pas 200 stades, elle est beaucoup trop près pour qu'Homère, en décrivant le combat furieux engagé sur le corps de Patrocle, ait pu dire raisonnablement qu'Hippothoüs était tombé*loin de Larisse*(*Il*. XVII, 301). Ces paroles évidemment ne s'appliquent pas à elle, mais bien plutôt à son homonyme du canton de Cymé, que 1000 stades environ séparent d'Ilion. Reste la troisième Larisse, simple bourg aujourd'hui du territoire d'Ephèse et de la plaine du Caystre, mais qui passe pour avoir eu autrefois l'importance d'une ville, et pour avoir possédé un temple fameux, celui d'Apollon Larissène : or cette Larisse, située plus près du Tmole qu'elle ne l'est d'Ephèse (il peut bien y avoir 180 stades entre Ephèse et Larisse), devait faire anciennement partie dela Maeonie (on sait qu'avec le temps les Ephésiens s'accrurent considérablement aux dépens de la Maeonie ou de la Lydie actuelle) : il est donc impossible qu'elle ait été la Larisse des Pélasges, et cet honneur [nous le répétons] revient bien plutôt à l'autre Larisse du canton de Cume ou de Cymé. Nous n'avons d'ailleurs aucune preuve positive que cette Larisse de la plaine du Caystre, non plus qu'Ephèse elle-même, existât déjà à l'époque de la guerre de Troie, tandis que l'existence à cette époque de l'autre Larisse, voisine de Cume, est attestée de la manière la plus formelle par tout ce qu'on sait de l'histoire des établissements aeoliens, établissements de très peu postérieurs à la guerre de Troie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.3]] [3] Cette histoire, en effet, nous apprend que, partis du Phricius, lequel est situé en Locride au-dessus des Thermopyles, les Aeoliens abordèrent au lieu où est Cume aujourd'hui, et qu'ayant trouvé les Pélasges, bien que très maltraités par la guerre de Troie, maîtres encore de Larisse (c'est-à-dire d'une position distante de Cume de 70 stades à peine), ils élevèrent contre eux, à 30 stades de Larisse, le fort de Néon-Tichos, encore debout aujourd'hui. De là ils purent aisément s'emparer de Larisse, et, ayant fondé Cume, ils y transportèrent le peu de Pélasges qui avaient survécu. En souvenir du Phricius de la Locride, Cume et Larisse elle-même reçurent le surnom de Phriconide. Mais Larisse est aujourd'hui déserte. Les mêmes historiens, pour prouver la grandeur de la nation pélasge, invoquent différentes circonstances, le témoignage, par exemple, de Ménécrate d'Elée, qui, dans son livre*des Origines des villes*, affirme que toute la côte d'Ionie depuis Mycale, ainsi que les îles qui la bordent, eurent les Pélasges pour premiers habitants ; puis la prétention des Lesbiens d'avoir combattu [pendant la guerre de Troie] sous les ordres de Pylaeus, ce chef qu'Homère qualifie de roi des Pelasges et qui aurait donné son nom à leur mont Pylaeus ; la conviction enfin où sont tous les habitants de Chio qu'ils descendent directement des Pélasges de la Thessalie. Malheureusement la nation des Pélasges était toujours errante, toujours prompte à se déplacer ; et il s'ensuivit qu'après avoir atteint un haut degré de puissance elle déclina très rapidement. Ajoutons que ce déclin de leur puissance coïncide justement avec l'époque du passage en Asie des Eoliens et des Ioniens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.4]] [4] Une particularité commune à Larisse du Caystre, à Larisse Phriconide et à Larisse de Thessalie, c'est que le territoire de chacune de ces villes s'est formé des alluvions ou atterrissements d'un de ces trois fleuves : le Caystre, l'Hermus ou le Pénée. Dans cette même Larisse dite Larisse Phriconide, le héros Piasus était l'objet d'un véritable culte. Or voici ce que la tradition raconte de cet ancien chef pélasge : épris de sa propre fille, il la viola, mais ne tarda pas à expier son crime. Sa fille l'ayant vu se pencher au-dessus d'une grande cuve remplie de vin le saisit brusquement par les jambes, le souleva de terre, et le précipita dans la cuve.  
  
Nous n'en dirons pas davantage sur ces antiques traditions.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.5]] [5] Aux villes aeoliennes subsistant actuellement il nous faut ajouter Aegae, ainsi que Temnos, qui vit naître Hermagoras, l'auteur du*Traité de rhétorique*. Ces deux villes sont situées près de la chaîne de montagnes dont l'Hermus baigne le pied et qui domine à la fois les cantons de Cume, de Phocée et de Smyrne. Pas bien loin non plus de ces deux villes s'élève Magnésie du Sipyle, déclarée ville libre par les Romains, mais que les récents tremblements de terre ont cruellement éprouvée. Si, maintenant, repassant l'Hermus, on se dirige à l'opposite du côté du Caïcus, on compte depuis Larisse jusqu'à Cume 70 stades et de Cume à Myrine 40 stades ; autant de Myrine à Grynium ; puis [70] stades de Grynium à Elée. Mais, suivant Artémidore, tout de suite après Cume est Adae ; puis, à 40 stades de là, on atteint la pointe d'Hydra qui, avec la pointe d'Harmatonte, située juste vis-à vis, forme le golfe Elaïtique. L'entrée de ce golfe a 80 stades environ de largeur. A 60 stades dans l'intérieur est Myrine, ville aeolienne, avec son port ; puis à Myrine succède le Port des Achéens, où l'on remarque les autels des douze grands dieux. Vient ensuite Grynium, petite ville dependant de Myrine, avec son temple d'Apollon, son antique oracle, et son magnifique néos ou sanctuaire de marbre blanc. Jusqu'à Grynium, [depuis Myrine, Artémidore compte] 40 stades ; il en compte en outre 70 jusqu'à Elée, ville dont le port servant de station à la flotte des Attales et qui fut fondée par Ménesthée et par les Athéniens venus avec ce héros au siége d'Ilion. Quant aux localités qui suivent, telles que Pitané, Atarnee, etc., nous n'en dirons rien ici, ayant décrit précédemment toute cette partie de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.3.6]] [6] Cume est la plus grande des villes aeoliennes et la plus importante à tous égards ; on peut même dire qu'elle et Lesbos ont été les métropoles des autres villes aeoliennes, qui, après avoir été au nombre de trente environ, ont aujourd'hui en grande partie disparu. On se moque beaucoup de la stupidité des habitants de Cume, et voici, à ce que prétendent certains auteurs, d'où leur serait venu ce fâcheux renom : quand ils affermèrent les droits [d'entrée et de sortie] de leur port, il y avait trois cents ans que Cume existait, tout ce temps-là donc le trésor public n'avait rien perçu de cet important revenu, ce qui avait fait dire que les Cuméens ne s'étaient aperçus qu'à la longue qu'ils habitaient une ville maritime. Mais on explique la chose encore d'autre manière : on assure qu'à l'occasion d'un emprunt public les Cuméens avaient donné leurs portiques en garantie, et que, comme ils n'avaient pu s'acquitter au jour fixé, ils s'étaient vu exclure de leur promenade favorite ; que toutefois, quand il pleuvait, les créanciers de l'Etat, par respect humain, chargeaient le crieur de la ville d'inviter le public à chercher un abri sous les portiques : «Rentrez sous vos portiques», telle était la formule du crieur. Or on en fit une manière de dicton dont le sens est que les Cuméens sont trop bêtes pour deviner qu'il faut, quand il pleut, se retirer sous les portiques, et qu'on est obligé de les en avertir par la voix du héraut. Curie n'en a pas moins produit quelques personnages célèbres, Ephore notamment, l'un des disciples du rhéteur Isocrate, auteur d'une*Histoire*et d'un*Traité des inventions*, et plus anciennement le poète Hésiode, qui nous a appris lui-même comment Dios, son père, quitta l'Aeolide et Cume, pour venir en Béotie

*«Habiter un méchant village de l'Hélicon, Ascra, séjour malsain l'hiver, incommode l'été,  
désagréable en tout temps» (Hes. Trvx, 639).*

Pour Homère, la chose est moins sûre et beaucoup d'auteurs placent ailleurs le lieu de sa naissance. En revanche, on croit généralement que le nom que porte la ville de Cume lui vient d'une Amazone ; de même que Myrine paraît avoir emprunté le sien de l'Amazone dont on voit le tombeau dans la plaine de Troie, au-dessous de Batiée :

*«[Cette colline] appelée Batiée dans le langage des humains, mais que les Immortels ne nomment jamais  
que le tombeau de la bondissante Myrine» (*Il. II, 814).

Ephore, du reste, Ephore lui-même a trouvé moyen de faire rire à ses dépens : n'ayant rien pu dire des exploits des Cuméens dans son*Histoire*où il énumère toutes les actions mémorables, et ne voulant pas cependant passer sous silence le nom de sa patrie, il a écrit cette phrase en manière d'épilogue : «Dans le même temps Cume était tranquille !» - Mais nous avons fini de parcourir et la côte de Troade et la côte d'Aeolide : engageons-nous maintenant dans l'intérieur, et, en nous avançant jusqu'au Taurus, ne changeons rien à l'ordre observé par nous jusqu'ici.

### **XIII, 4 - La Mysie et la Lydie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/pergame.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.1]] [1] C'est une sorte d'hégémonie qu'exerce sur toute cette contrée la cité de Pergame, cité illustre à tous égards et qui partagea la longue prospérité de la dynastie des Attales : il est donc juste que nous commencions par elle notre description méthodique du pays, en donnant au préalable sur les Attales, sur l'origine et la fin de leur maison, quelques indications sommaires. Lysimaque, fils d'Agathocle et l'un des successeurs d'Alexandre, avait fait de Pergame son trésor, par la raison que cette ville est bâtie tout au haut d'une montagne, et d'une montagne de forme conique, c'est-à-dire terminée en pointe. La garde de cette forteresse et des trésors qui y étaient renfermés (trésors évalués à 9000 talents) avait été confiée à un certain Philétaeros de Tiane, qu'un accident avait réduit à l'état d'eunuque dès sa plus tendre enfance. Dans des jeux funèbres qui avaient attiré un grand concours de curieux, la nourrice qui portait Philétaeros, alors tout petit enfant, fut prise dans la foule et tellement pressée que l'enfant sortit de là mutilé. Malgré cette infirmité, on lui fit donner la plus brillante éducation, et c'est ce qui plus tard le désigna au choix de Lysimaque pour remplir ce poste de confiance. Longtemps il demeura fidèle et sincèrement attaché à son roi, mais, irrité des efforts que faisait pour le perdre Arsinoé, épouse de Lysimaque, il provoqua la défection de Pergame, et, comme les événements prenaient un tour éminemment favorable aux révolutions, il manoeuvra en conséquence : il venait de voir en effet coup sur coup Lysimaque forcé, pour sortir des embarras domestiques qui lui liaient les mains, d'envoyer à la mort son fils Agathocle ; le même Lysimaque, surpris par une agression de Séleucus Nicator, succombant à son tour, et Séleucus enfin tombant, victime d'un guet-apens, sous le poignard de Ptolémée Céraunus. Or l'habile eunuque sut traverser heureusement toute cette période de troubles, et il se maintint dans sa forteresse, ayant eu soin, par ses promesses et ses protestations d'amitié, de se concilier toujours le parti le plus fort ou le plus menaçant. Il vécut ainsi vingt ans sans avoir été inquiété dans la possession de Pergame et de ses trésors.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.2]] [2] Il avait deux frères nommés, l'aîné Eumène, et le plus jeune Attale. Un fils d'Eumène, qui s'appelait aussi Eumène comme son père, hérita des droits de Philét Cros sur Pergame ; mais il ne s'en tint pas là et voulut s'agrandir aux dépens des localités environnantes : c'est ce qui explique comment il eut occasion de battre près de Sardes en bataille rangée Antiochus, fils de Séleucus. Il exerçait l'autorité souveraine depuis vingt-deux ans déjà quand il mourut. Il eut pour successeur Attale [son cousin], né d'Attale et d'Antiochide, la fille d'Achmus, qui, le premier de sa famille et à la suite d'une grande victoire sur les Galates, fut salué du nom de roi. Ce même Attale rechercha l'alliance des Romains et les aida dans leur guerre contre Philippe en opérant de concert avec la flotte rhodienne. Il mourut vieux, ayant régné quarante-trois ans. Il laissait quatre fils, Eumène, Attale, Philétère et Athénée, tous nés de la même mère, Apollonide de Cyzique. Les deux plus jeunes de ses fils vécurent toujours comme de simples particuliers, mais Eumène, l'aîné de tous, hérita du titre de roi. Il prit part, comme allié des Romains, à la guerre contre Antiochus le Grand et contre Persée, et reçut pour récompense, de la main des Romains, tout ce qu'avait possédé Antiochus en deçà du Taurus. Jusque-là le territoire de Pergame n'avait compris qu'une petite étendue de pays bornée par la portion de mer qui forme le golfe Elaïtique et le golfe d'Adramyttium. Le même Eumène agrandit Pergame et planta le bois du Nicéphorium ; c'est lui encore qui érigea tout cet ensemble de temples, de statues, de bibliothèques, qui fait le principal ornement de la ville actuelle. Enfin, après un règne de quarante-neuf ans, il laissa le trône à son fils Attale, fils qu'il avait eu d'une fille du roi de Cappadoce Ariarathe, nommée Stratonice : mais la tutelle de ce fils encore enfant et la régence du royaume furent confiées par lui àAttale, son frère. Celui-ci exerça l'autorité royale vingt et un ans durant et mourut vieux, ayant réussi, l'on peut dire, dans la plupart de ses entreprises : c'est ainsi qu'après avoir aidé Alexandre, fils d'Antiochus, à vaincre le fils de Séleucus, Démétrius, il avait aidé les Romains è réduire le faux Philippe ; c'est ainsi qu'ayant porté ses armes jusqu'en Thrace il avait forcé le roi des Caenes, Diégylis, à lui jurer obéissance, et qu'il avait su enfin se débarrasser de Prusias en soulevant contre lui son propre fils Nicomède. Au moment de mourir, il remit le pouvoir à son pupille Attale, qui régna cinq ans sous le nom de Philométor et mourut à son tour de maladie, ayant élu pour héritier le peuple romain. Or, une fois en possession de ses Etats, les Romains en firent une province nouvelle qu'ils appelèrent*province d'Asie*, du nom même du continent. Le Caïcus coule près de Pergame à travers un pays d'une extrême fertilité, connu sous le nom de plaine du Caïcus, et qui peut passer à la rigueur pour la plus belle partie de la Mysie.  
  
3 Pergame a vu naître de nos jours plusieurs personnages illustres, notamment Mithridate, fils de Ménodote et d'une princesse de la famille des tétrarques de Galatie, nommée Adobogionis. On prétend qu'Adobogionis avait été concubine du roi Mithridate et que ses parents avaient donné exprès ce même nom de Mithridate à son fils, feignant de croire que nul autre que le roi ne pouvait être le père de cet enfant. Devenu l'ami du divin César, Mithridate se vit combler d'honneurs : proclamé d'abord tétrarque du chef de sa mère, il fut appelé en outre à régner sur différents pays, sur le Bosphore, par exemple. Mais là il ne put se maintenir contre Asandre, le même usurpateur qui avait déjà détrôné et tué le roi Pharnace, et Asandre demeura ainsi seul maître du Bosphore. Mithridate n'en laissa pas moins un grand renom. Tel fut le cas aussi du rhéteur Apollodore, auteur d'un*Traité de rhétorique*et fondateur d'une secte quelconque à laquelle il donna son nom. Depuis peu, comme on sait, beaucoup de systèmes nouveaux ont fait fortune (ceux d'Apollodore et de Théodore sont du nombre), mais le jugement à en porter serait trop au-dessus de notre compétence. Ce qui avait, du reste, le plus contribué à l'élévation d'Apollodore, c'était l'amitié de César Auguste, qui l'avait eu pour maître d'éloquence. Ajoutons qu'il eut un autre disciple éminent dans la personne de Dionysius Atticus, son compatriote, philosophe de mérite, en même temps qu'historien et orateur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.4]] [4] En s'avançant à l'est de la plaine [du Caïcus] et de la ville de Pergame, on aperçoit, bâtie sur des hauteurs, la ville d'Apollonie. Au sud, règne une chaîne de montagnes, qu'il faut franchir pour aller à Sardes. Dans le trajet, on laisse à gauche Thyatira, ville qui a reçu une colonie macédonienne, et qui passe, aux yeux de certains géographes, pour le point extrême de la Mysie. On laisse de même à droite Apollonis, ville distante de 300 stades aussi bien de Pergame que de Sardes et qui doit son nom à Apollonis de Cyzique [femme d'Attale]. On traverse ensuite la plaine de l'Hermus, après quoi l'on arrive à Sardes. Au nord de Pergame, la plus grande partie du pays dépend de la Mysie ; le reste, c'est-à-dire le canton de droite, dépend de l'Abaïtide, laquelle borne [la Phrygie] Epictète jusqu'à la Bithynie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.5]] [5] Sardes a l'aspect d'une grande ville. Fondée postérieurement à la guerre de Troie, elle est cependant fort ancienne. Elle possède une citadelle ou acropole très forte et a servi longtemps de résidence aux rois des Lydiens, des Mêones, pour dire comme Homère. Sous ce dernier nom, qu'on a écrit plus tard Maeones [au lieu de Mêones], les uns reconnaissent les Lydiens mêmes, les autres un peuple différent des Lydiens ; mais ce sont les premiers, ceux qui ne font des Lydiens et des Maeones qu'un seul et même peuple, qui nous paraissent avoir raison. Au-dessus de Sardes est le mont Tmole, dont les flancs sont couverts de riches cultures et que couronne une tourelle d'observation en marbre blanc, bâtie par les Perses, laquelle découvre toutes les plaines environnantes, et principalement la plaine du Caystre. Dans ces plaines habitent des Lydiens, des Mysiens, des Macédoniens. Le Pactole, qui descend du Tmole, charriait anciennement beaucoup de paillettes d'or : c'est même à cela qu'on attribue la grande réputation de richesse faite à Crésus et à ses ancêtres, mais aujourd'hui [comme nous l'avons dit précédemment] toute trace de paillettes d'or a disparu. Le Pactole se jette dans l'Hermus, qui reçoit également l'Hyllus, ou, comme on l'appelle actuellement, le Phrygius. Une fois réunis, ces trois cours d'eau, que d'autres moins connus grossissent encore, vont déboucher, ainsi que le marque Hérodote, dans la mer de Phocée. L'Hermus prend naissance en Mysie, dans une montagne consacrée à [Cybèle] Dindymène, après quoi il traverse la Catakékaumène, et, se dirigeant vers le territoire de Sardes, arrose les différentes plaines qui en forment le prolongement, jusqu'à ce qu'enfin il débouche dans la mer. Au-dessous de Sardes, en effet, on voit se succéder la plaine de Sardes proprement dite, la plaine du Cyrus, celle de l'Hermus et celle du Caystre, les plus riches plaines connues. A 40 stades de la ville est un lac qu'Homère appelle le lac Gygée, mais qui plus tard a échangé ce nom contre celui de Coloé. Sur le bord de ce lac s'élève le temple de Diane Coloène en grande vénération encore aujourd'hui. Certains auteurs assurent qu'ici, pendant les fêtes, on voit les paniers danser : comment y a-t-il des gens qui aiment mieux débiter de pareils contes que de dire tout simplement la vérité, c'est ce qui me passe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.6]] [6] Les vers d'Homère sont ainsi conçus :

*«A la tête des Méones marchent les deux fils de Talaemène, Mesthlès et Antiphos :  
enfants du lac Gygée, ces deux héros commandent aux Méones que le Tmole a vus naître» (*Il. II, 864) ;

mais à ces trois vers quelques grammairiens en ajoutent un quatrième :

*«Le Tmole neigeux, dans le riche dème d'Hydé»*

et là-dessus, bien qu'on ne trouve nulle part, en Lydie, de canton nommé Hydé, d'autres commentateurs ont voulu placer ici même la demeure de ce Tychius dont parle Homère, de ce Tychius d'Hydé

*«L'ouvrier le plus habile qui jamais ait travaillé le cuir» (*Il. VII, 221),

assurant, du même coup, que tout le pays aux alentours était couvert de forêts de grands chênes, que la foudre y tombait souvent et qu'il avait les Arimes pour habitants, parce qu'il leur avait plu, après le vers d'Homère [que tout le monde connaît] :

*«Parmi les rochers des Arimes, sous le poids desquels, dit-on, gémit couché le géant Typhon» (*Il. II, 783),

d'introduire celui-ci :

*«En un lieu couvert de chênes, dans le riche dème d'Hydè».*

Malheureusement tout le monde n'assigne pas le même théâtre au mythe des Arimes : quelques-uns le placent en Cilicie, d'autres en Syrie, d'autres encore aux îles Pithécusses, non sans faire remarquer que, dans la langue des Tyrrhènes, les*pithèques*ou singes étaient appelés des*arimes*. D'autres reconnaissent dans Hydé Sardes même ; d'autres son acropole seulement. Suivant le Scepsien, l'opinion la plus plausible est celle qui retrouve le séjour des Arimes en Mysie dans la Catakékaumène. Pindare, lui, mêle tout ensemble, la Cilicie, les Pithécusses de la côte de Cume, la Sicile : il dira, par exemple, pour rappeler que Typhon est enseveli sous l'Etna :

|  |
| --- |
| *«Typhon, que vit naître et grandir l'antre illustre de la Cilicie, est maintenant écrasé sous le poids de la Sicile et des rochers qui bordent la côte au-dessus de Cume, poids énorme qui oppresse sa poitrine velue» (Pind. Pyth. 31-36 ; cf Olymp. IV, 10-12) ;* |

et ailleurs :

*«L'Etna, gigantesque entrave, retient ses membres prisonniers».*

Ailleurs encore il dira :

*«Seul entre tous les dieux, Jupiter a pu naguère, dans le pays des Arimes, dompter et enchaîner  
pour jamais l'odieux Typhon, le géant aux cent têtes».*

Il y a aussi certains auteurs qui reconnaissent les Arimes dans les Syriens ou Araméens d'aujourd'hui, et qui racontent comment les Ciliciens de la Troade vinrent chercher une nouvelle demeure en Syrie et détachèrent de cette contrée, pour s'y établir, ce qui forme actuellement la Cilicie. Callisthène enfin prétend que c'est dans le voisinage de Calycadnum et de la pointe de Sarpédon, tout près de l'antre Corycien, qu'il faut placer les Arimes, lesquels paraissent avoir donné leur nom aux monts Arima de ce canton.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.7]] [7] Tout autour du lac Coloé sont les tombeaux des rois. Celui d'Alyatte est du côté de Sardes : c'est une immense levée de terre qui surmonte un haut soubassement en pierre, et qui, au dire d'Hérodote (I, 93), aurait été l'oeuvre de toute la populace de cette ville, des filles publiques notamment pour la plus grande part. Hérodote ajoute que toutes les filles des Lydiens se livrent à la prostitution, et c'est ce qui explique pourquoi cette sépulture royale est quelquefois appelée le*monument de la Courtisane*. Certains historiens assurent que le lac Coloé a été creusé de main d'homme pour recevoir le trop-plein du débordement des fleuves. Hypaepa est la première ville qu'on rencontre quand on descend du Tmole vers la plaine du Caystre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.8]] [8] Callisthène assure que Sardes fut prise une première fois par les Cimmériens ; qu'elle le fut ensuite par les Trères et les Lyciens ; que le témoignage de Callinus (de Callinus, le poète élégiaque) est formel sur ce point ; qu'enfin, au temps de Cyrus et de Crésus, elle fut prise une dernière fois. Mais comme, en parlant de l'invasion des Cimmériens pendant laquelle Sardes fut prise, Callinus ajoutait qu'elle avait été dirigée contre les Esionéens, le Scepsien conjecture que*Esionéens*est une forme ionienne mise là pour*Asionéens*et que la Mêonie a pu s'appeler primitivement l'Asie, puisque Homère a dit :

*«Dans la prairie Asienne, sur les bords du Caystrius» (*Il. II, 461).

Cependant, grâce à la fertilité de son territoire, Sardes s'était sensiblement relevée ; on peut même dire qu'elle ne le cédait à aucune des villes voisines, lorsque de récents tremblements de terre la couvrirent encore une fois de ruines. Mais elle a trouvé dans la libéralité de Tibère, l'empereur actuel, un secours providentiel, et s'est vu magnifiquement restaurer par lui, en même temps que plusieurs villes qui avaient partagé son infortune.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.9]] [9] Entre autres célébrités, Sardes a vu naître, dans la même famille, deux grands orateurs, les deux Diodores ; le plus ancien, connu sous le nom de Zonâs, défenseur de la province d'Asie dans plusieurs causes mémorables, eut à se défendre lui-même lors du retour offensif de Mithridate, s'étant vu accuser par ce prince d'avoir détaché bon nombre de villes de son parti ; mais il présenta une éloquente apologie de sa conduite et réussit à se faire absoudre. Le second fut notre ami personnel : il a laissé, outre mainte composition historique, des odes et d'autres poésies qui rappellent assez heureusement la manière des anciens poètes. Quant à Xanthus le logographe, tout le monde le tient pour Lydien d'origine, seulement était-il de Sardes même, c'est ce que nous ne saurions dire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.10]] [10] A cette partie de la Lydie succède le canton mysien de Philadelphie, ainsi nommé d'une ville qui peut être considérée comme un vrai foyer de tremblements de terre. Il ne se passe pas de jour, en effet, que les murs des maisons ne s'y crevassent et que, sur un point ou sur un autre, on n'ait à y constater quelque grave dégât. Naturellement, les habitants sont rares, le plus grand nombre a émigré à la campagne pour s'y consacrer à la culture de la terre, qui se trouve être dans ce canton d'une extrême fertilité. Mais, si peu nombreuse que soit la population, on s'étonne que l'amour du sol natal ait été chez elle assez fort pour la retenir dans des demeures qui ne lui offraient aucune sécurité ; on s'étonne encore plus que quelqu'un ait jamais pu avoir l'idée de fonder une ville comme Philadelphie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.11]] [11] La Catakékaumène, où l'on entre ensuite, et qui peut mesurer 500 stades de longueur sur 400 de largeur, est un territoire qualifié indifféremment (et avec tout autant d'apparence) du nom de Mysien et du nom de Mêonien. Ajoutons qu'on n'y voit pas un arbre, mais de la vigne, uniquement de la vigne, laquelle donne un vin, le*Catakékauménite*, qui ne le cède en qualité à aucun des vins les plus estimés. Dans la partie du pays qui est en plaine, la surface du sol n'est proprement que de la cendre ; dans la partie montagneuse et rocheuse, elle est noire et comme calcinée. Or plus d'un auteur a cru voir là un effet de la foudre et des feux dévorants du ciel, et, pour cette raison, n'a pas hésité à placer dans la Catakékaumène le théâtre des aventures mythologiques de Typhon. Xanthus y fait même régner un certain Arimûs. Mais comment admettre qu'une contrée si vaste ait pu être atteinte sur tous les points à la fois par le feu du ciel et brûlée profondément ? Il est plus raisonnable de croire à l'action prolongée de feux souterrains, actuellement éteints, d'autant qu'on vous montre aujourd'hui encore dans le pays, sous le nom de*physes*ou de soufflets, trois gouffres, espacés entre eux de 40 stades environ, qui s'ouvrent au pied d'âpres collines formées, suivant toute apparence, par l'amoncellement successif des matières ignées que ces gouffres ont rejetées. Du reste, rien que par l'exemple de la plaine de Catane, on eût pu conjecturer qu'un terrain comme celui de la Catakékaumène devait être favorable à la vigne ; car la plaine de Catane, toute formée de cendres accumulées, produit aujourd'hui en abondance un vin excellent, d'où ce mot spirituel et souvent répété que «d'après la propriété des terrains volcaniques le vrai nom de Bacchus devrait être*Pyrigène*».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.12]] [12] Au sud de la Catakékaumène, les différents cantons qui se succèdent jusqu'au Taurus présentent un véritable enchevêtrement ; et, à la façon dont leurs limites s'entrecroisent, on est souvent embarrassé pour démêler s'ils sont phrygiens, cariens, lydiens, voire même mysiens. Ce qui d'ailleurs ne contribue pas peu à entretenir la confusion, c'est que les Romains, au lieu de diviser ces pays conformément à la nationalité des habitants, ont adopté un tout autre mode de distribution et créé autant de diocèses ou de préfectures qu'il y avait de grands centres de population pouvant servir de lieux d'assemblées et de sièges de tribunaux. Ainsi, tandis que le Tmole, ramassé comme il est, n'a qu'un médiocre circuit et se trouve enfermé tout entier dans les limites de la Lydie, le Mésogis, tel que nous le dépeint Théopompe, s'étend tout en longueur à l'opposite du Tmole, depuis Célènes jusqu'à Mycale, et est occupé à la fois par des Phrygiens (ici, aux environs de Célènes et d'Apamée) ; par des Mysiens ailleurs et par des Lydiens, ailleurs enfin par des Cariens et des Ioniens. Ajoutons que les fleuves, et surtout le Méandre, n'aident pas davantage à reconnaître la limite véritable ; car, si quelquefois les fleuves séparent deux peuples différents, souvent aussi ils coupent en deux le même peuple, et l'on peut en dire autant des plaines qu'interrompt souvent, soit une chaîne de montagnes, soit le cours d'un fleuve. Mais peut-être ne devons-nous pas, en notre qualité de géographe, poursuivre dans nos descriptions un degré de précision nécessaire seulement aux travaux de l'agrimensor, et n'avons-nous qu'à reproduire fidèlement les recherches de nos devanciers.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.13]] [13] A la plaine du Caystre, intermédiaire entre le Mésogis et le Tmole, confine, à l'est, la plaine Kilbiane, plaine spacieuse, bien peuplée, et qui, sous le rapport de la fertilité, rie laisse rien à désirer. Vient ensuite la plaine Hyrcanienne, laquelle doit le nom qu'elle porte aux Perses qui y ont transplanté jadis une colonie d'Hyrcaniens (ce sont les Perses aussi qui ont donné son nom au Cyropédion), puis, à la plaine Hyrcanienne succèdent d'autres plaines encore, la Peltène, le Phrygium, le Cillanium et la Tabène, contenant chacune une petite ville de même nom, dont la population, mélangée de Phrygiens et d'autres peuples, renferme même un élément pisidien.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/hierapolis.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.14]] [14] Si l'on franchit, maintenant, la partie du Mésogis comprise entre le district Carien et le territoire de Nysa, lequel s'étend, sur la rive ultérieure du Méandre, jusqu'aux confins de la Cibyratide et de la Cabalide, on rencontre différentes villes, entre autres Hiérapolis, qui est située au pied même du Mésogis, en face de Laodicée. Hiérapolis est remarquable par les propriétés merveilleuses de ses sources chaudes et de son Plutonium. L'eau de ces sources, en effet, a une telle disposition à se solidifier, à se changer en une espèce de concrétion pierreuse, que les habitants du pays n'ont qu'à la dériver dans de petites rigoles [pratiquées autour de leurs propriétés] pour obtenir des clôtures qui semblent faites d'une seule pierre. Quant au Plutonium, il est situé au pied d'un mamelon peu élevé détaché de la chaîne principale : c'est un trou à peine assez large pour donner passage à un homme, mais extrêmement profond. Une balustrade le protège, qui peut avoir un demi-plèthre de développement, et qui forme une enceinte carrée, toujours remplie d'un nuage épais de vapeurs, lesquelles laissent à peine apercevoir le sol. Ces vapeurs sont inoffensives quand on ne fait que s'approcher de la balustrade et que ie temps est calme, parce qu'alors elles ne se mêlent pas à l'air extérieur et demeurent concentrées toutes en dedans de la balustrade ; mais l'animal qui pénètre dans l'enceinte même est frappé de mort à l'instant : des taureaux, par exemple, à peine introduits, tombent et sont retirés morts. Nous y avons lâché, nous personnellement, de pauvres moineaux, pour les voir tomber aussitôt sans souffle et sans vie. Toutefois, les eunuques de Cybèle (les Galles, comme on les appelle) entrent impunément dans l'enceinte ; on les voit même s'approcher du trou, se pencher au-dessus, y descendre à une certaine profondeur (mais à condition de retenir le plus possible leur haleine, comme le prouvent les signes de suffocation que nous surprenions sur leurs visages). Or est-ce là un effet de la castration pouvant s'observer de même chez tous les eunuques ? Ou faut-il y voir un privilège réservé aux desservants du temple et qu'ils tiennent, soit de la protection spéciale de la déesse (comme il est naturel de le supposer par analogie avec ce qui se passe dans les cas d'enthousiasme), soit de l'emploi de certains préservatifs secrets ? [C'est ce que nous ne saurions dire]. Mais revenons à cette propriété de pétrification ou d'incrustation : on assure que les rivières du territoire de Laodicée la possèdent aussi, bien que leur eau soit bonne à boire. On ajoute que, pour fixer la teinture, l'eau de Hiérapolis a des vertus merveilleuses, au point que les laines teintes dans cette ville avec de simples racines le disputent, pour l'éclat des couleurs, aux plus belles teintures tirées de la cochenille ou de la pourpre. L'eau d'ailleurs est si abondante qu'on rencontre à chaque pas, dans Hiérapolis, des bassins ou bains naturels.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.15]] [15] A Hiérapolis succède la région d'au delà du Méandre. Nous en avons décrit ci-dessus plusieurs cantons, notamment les environs de Laodicée, d'Aphrodisias, et tout ce qui s'étend jusqu'à Carura. Suivent, à l'ouest, le territoire d Antioche-sur-Méandre, lequel appartient déjà à la Carie ; et au midi, jusqu'au Taurus et à la Lycie, la grande Cibyre, Sinda et Cabalis. Antioche est une ville de médiocre étendue, bâtie non loin de la frontière de Phrygie, sur le Méandre même, que l'on y passe au moyen d'un pont. Des deux côtés du fleuve, elle possède des terrains spacieux, tous extrêmement fertiles, mais dont le principal produit est l'excellente figue dite d'Antioche, connue encore sous le nom de*figue triphylle*ou à trois feuilles. Malheureusement ici aussi les tremblements de terre sont très fréquents. - Antioche a vu naître un sophiste célèbre, Diotréphès, maître d'Hybréas, qui lui-même compte au nombre des plus grands oraleurs de notre temps.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.16]] [16] Les Cabaléens sont souvent identifiés avec les Solymes : il est de fait que la hauteur qui domine l'acropole de Termesse porte le nom de mont Solyme, et que l'on donne souvent le nom de*Solymi*aux Termesséens. Ajoutons qu'on signale près de là le*Fossé ou Retranchement de Bellérophon*, ainsi que le*Tombeau de Pisandre*, ce fils de Bellérophon, tué en combattant les Solymes, et que ces dernières circonstances concordent au mieux avec les paroles mêmes du poète, lorsqu'il dit en parlant du père :

*«Puis, pour seconde épreuve, il eut à combattre l'illustre nation des Solymes» (*Il. VI, 184)

et lorsqu'à propos du fils il s'écrie :

*«Mars, insatiable de carnage, lui enleva Pisandre, son fils chéri,  
comme il luttait de toutes ses forces contre les Solymes» (*Il. VI, 203).

Quant à Termesse, elle compte au nombre des villes de la Pisidie, mais elle se trouve par le fait si près de Cybire, qu'elle semble la toucher et la domine en quelque sorte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 13.4.17]] [17] Les Cibyrates actuels passent pour descendre à la fois, et d'une première colonie lydienne venue pour occuper Cabalis, et de Pisidiens des environs, qui, s'étant mêlés plus tard aux Lydiens, crurent devoir déplacer la ville, et la transportèrent dans un lieu d'une assiette très forte pouvant mesurer environ 100 stades de tour. Cibyre, grâce à la sagesse de ses lois, prit un rapide accroissement, et, de proche en proche, en créant de nouveaux bourgs, recula les limites de son territoire depuis la Pisidie et le canton contigu, connu sous le nom de Milyade, jusqu'à la Lycie et jusqu'à la partie du littoral qui fait face à l'île de Rhodes. Puis, les trois villes voisines de Bubôn, de Balbura et d'Oenoanda, s'étant réunies à elle, on vit se former, sous le nom de*tétrapole*, une sorte de confédération, dans laquelle chacune de ces trois villes eut un suffrage, tandis que Cibyra en eut deux, comme pouvant mettre sur pied à elle seule trente mille fantassins et deux mille cavaliers. Cibyra n'avait pas connu d'autre régime que la tyrannie (tyrannie très douce, à vrai dire, et très modérée), quand, du vivant de Moagète, Muréna mit fin violemment à cette forme de gouvernement, attribuant du même coup à la Lycie les villes de Balbura et de Bubôn. [Malgré ce démembrement,] la Cibyratique forme aujourd'hui encore un des plus grands diocèses de la province d'Asie. On y a de tout temps parlé quatre langues : le pisidien, le solyme, le grec, voire le lydien, dont il ne reste plus trace dans la Lydie même. Une autre particularité qui distingue ses habitants, c'est leur adresse pour travailler et ciseler le fer. - Sous le nom de Milya, on désigne tout le pays de montagnes partant du col ou défilé de Termesse et de la route qui franchit ce col pour aboutir, à Isinda, dans la région cis-taurique, et se prolongeant jusqu'à Sagalassus et jusqu'au territoire d'Apamée.

### **XIV, 1 - L'Ionie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.1]] [1] Il nous reste encore à décrire l'Ionie, et, avec Ionie, la Carie et la partie du littoral sise en dehors du Taurus qu'occupent les Lyciens, les Pamphyliens et les Ciliciens, et ainsi se trouvera complété le périple de cette presqu'île, dont nous avons figuré l'isthme par une ligne tirée de la mer du Pont au fond de la mer d'Issus.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/ionie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.2]] [2] Le relevé exact de la côte d'Ionie ne donne pas moins de 3430 stades, à cause du grand nombre de ses golfes et de la forme généralement très découpée qu'elle affecte ; mais, mesurée en ligne droite, sa longueur est peu de chose. D'Ephèse à Smyrne, par exemple, tandis que le trajet par terre, en ligne directe, mesure seulement 320 stades (120 stades jusqu'à Métropolis, et 200 de Métropolis à Smyrne), la distance par mer n'est guère inférieure à 2200 stades. Quant aux limites ou points extrêmes à assigner, d'après cela, à la côte d'Ionie, ce sont, d'une part, le cap Posidium, situé aux confins de la Carie, sur le territoire de Milet, et, d'autre part, Phocée, aux bouches de l'Hermus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.3]] [3] De cette côte, une partie, suivant Phérécyde (la partie où se trouvent Milet, Myonte, Mycale et Ephèse), avait été primitivement occupée par les Cariens, tandis que le reste, jusqu'à Phocée, y compris Chios et Samos (autrement dit l'ancien royaume d'Ancée), appartenait aux Lélèges ; mais Lélèges et Cariens se virent du même coup expulser par les Ioniens et refouler au coeur de la Carie. Phérécyde ajoute que la colonie ionienne, postérieure à la migration des Eoliens, avait pour chef ou orchégète Androclus, fils légitiine de Codrus, et que ce fut lui, Androclus, qui fonda Ephèse ; que c'est même à cause de cela qu'Ephèse fut choisie de préférence aux autres villes de l'Ionie pour servir de capitale ou de résidence royale. Il est constant qu'aujourd'hui encore les descendants d'Androclus sont appelés du nom de rois, et qu'ils jouissent de certaines prérogatives : qu'ils occupent, par exemple, la place d'honneur dans les jeux publics, portant une robe de pourpre comme insigne de leur royale origine et un bâton en guise de sceptre, et qu'ils assistent de droit aux mystères de Cérès Eleusinienne. Milet, à son tour, eut pour fondateur Nélée, lequel était originaire de Pylos. Mais Pyliens et Messéniens se regardent comme frères. Nestor, en raison de cette parenté, est souvent appelé*le Messénien*par les poètes continuateurs d'Homère, et l'on assure que Mélanthus, père de Codrus, en partant pour Athènes, comptait beaucoup de Pyliens parmi ses compagnons : on s'explique donc que tous ces Pyliens de l'Attique en masse aient pris part à la grande migration ionienne. On voit aujourd'hui encore, debout sur le cap Posidium, un autel, monument de la piété de Nélée. De même Cydrélus, fils naturel de Codrus, fonde la ville de Myonte, et Andropompe celle de Lébédos, après s'être emparé, pour y bâtir, d'un lieu appelé Artis. Colophon, elle, a pour fondateur Andraemon le Pylien, comme le marque, entre autres auteurs, Mimnerme dans son poème de*Nanno*. Quant à Priène, bâtie par Epytus, fils de Nélée, elle reçoit plus tard de nouveaux colons amenés de Thèbes par Philotas. Tel est le cas aussi de Téos : primitivement fondée par Athamas, comme l'atteste l'épithète d'Athamantide dont Anacréon accompagne son nom, elle reçoit, à l'époque de l'émigration ionienne, la colonie de Nauclus, fils illégitime de Codrus, et, après celle-ci, la colonie d'Apoecus et de Damase, tous deux originaires d'Athènes, voire une troisième venue de Béotie sous la conduite de Gérès. Un autre fils illégitime de Codrus, Cnopus, fonde Erythrées ; puis viennent l'Athénien Philogène et Paralus, qui fondent, le premier Phocée, le second Clazomènes. Enfin, à la tête d'un ramassis de toutes nations, Egertius bâtit Chios, pendant que Tembrion s'établit dans Samos, qui, plus tard, reçoit en outre les compagnons de Proclès.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.4]] [4] Les douze villes que nous venons d'énumérer constituent les villes ioniennes proprement dites ; mais il faut y ajouter encore Smyrne, puisque, dans la suite, les Ephésiens introduisirent cette cité dans l'Ionicon. Ephésiens et Smyrnéens, on le sait, vivaient primitivement côte à côte ; Ephèse même, dans ce temps-là, s'appelait Smyrna. Callinus lui donne ce nom quelque part, et, dans son Invocation à Jupiter, il dit volontiers*Smyrnéens*pour*Ephésiens*: témoin ce premier passage :

*«Prends pitié des Smyrnéens»,*

et cet autre :

*«N'oublie jamais, ô Jupiter ! que souvent en ton honneur (les Smyrnéens)  
ont dépecé les taureaux et brûlé ces grasses victimes».*

Smyrna était l'Amazone qui avait un moment régné sur Ephèse, et ville et habitants avaient retenu son nom, tout comme un de leurs dèmes avait déjà pris, en souvenir de Sisyrbé, le nom de Sisyrbites. Ajoutons que l'un des quartiers ou faubourgs d'Ephèse portait plus spécialement le nom de Smyrna ; ces paroles d'Hipponax en font foi :

*«Il loge derrière la ville dans Smyrna, entre Trachée et Lépré-Acté».*

Sous ce nom de Lépré-Acté on désignait l'espèce de butte qui domine la ville actuelle et qui supporte une partie de son mur d'enceinte ; cela est si vrai, qu'aujourd'hui même, quand on veut parler des propriétés sises en arrière de cette butte, on dit toujours «les terrains de l'Opistho-léprie». D'autre part, le nom de Trachée désignait tout le terrain en pente qui borde le Coressus. Or, l'ancienne Ephèse (Palaeo-Ephesos) étant groupée autour de l'Athénaeum, qui aujourd'hui est hors de la ville, près [de la fontaine] Hypéloeon, Smyrne, on le voit, devait se trouver près du Gymnase actuel, c'est-à-dire effectivement derrière Palaeo-Ephesos et entre Trachée et Lépré-Acté. Mais les Smyrnéens voulurent se séparer des Ephésiens : ils se dirigèrent alors en armes vers la partie de la côte où s'élève aujourd'hui la ville de Smyrne et que les Lélèges occupaient, en expulsèrent ce peuple et bâtirent Palaeo-Smyrna, à 20 stades de distance de l'emplacement de la ville actuelle. Un moment ils durent se retirer eux-mêmes devant une incursion des Aeoliens et cherchèrent alors un refuge à Colophon, mais bientôt, avec l'aide des Colophoniens, ils purent reprendre l'offensive et rentrer en possession de leur territoire. C'est ce que rappelle encore Mimnerme dans son poème de*Nanno*, pour montrer combien Smyrne fut toujours une position enviée et disputée :

|  |
| --- |
| *«Nous avions quitté Pylos, la cité de Nélé, et nos vaisseaux avaient atteint l'heureuse terre d'Asie. Confiants dans la force de nos armes, c'est sur la riante plage de Colophon que nous mettons le pied d'abord et que nous préludons à nos belliqueux travaux ; mais bientôt, franchissant le fleuve Alès pour obéir au divin oracle, nous nous élançons à la conquête de Smyrne l'aeolienne».* |

J'en ai dit assez du reste sur ce sujet. Il me faut maintenant reprendre les choses une à une en commençant naturellement par le double chef-lieu de l'Ionie, c'est-à-dire par l'une et l'autre ville dont la fondation inaugure en quelque sorte la colonisation ionienne : j'ai nommé Milet et Ephèse, des douze villes qui précèdent assurément les plus importantes et les plus illustres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.5]] [5] Tout de suite après le cap Posidium, lequel dépend du territoire de Milet, si l'on remonte vers l'intérieur l'espace de 18 stades environ, on rencontre d'abord, dans, le canton dit des*Branchides*, le*Manteum*ou Oracle d'Apollon Didyméen. Ce sanctuaire partagea le sort des autres temples de l'Ionie, qui, à l'exception du temple d'Ephèse, furent tous brûlés par Xerxès. Quant aux Branchides, qui avaient livré les trésors du dieu au roi fugitif, ils prirent le parti de suivre Xerxès et de quitter le pays pour ne pas porter la peine de leur sacrilège et de leur trahison. A la place de ce premier sanctuaire, les Milésiens construisirent un temple qui surpassait par ses dimensions tous les temples connus, et qui, à cause de cela même, ne reçut jamais sa toiture. L'enceinte principale, capable d'enfermer tout un bourg, se trouve placée entre deux aisé ou bois magnifiques, l'un intérieur, l'autre extérieur, et a comme dépendances différents sanctuaires qui contiennent le Mantéum et tous les objets nécessaires au culte. C'est en ce lieu que la Fable place la scène des amours d'Apollon et de Branchus. On y a réuni à titre de pieuses offrandes les chefs-d'oeuvre les plus précieux de l'art antique. Du temple à la ville le chemin n'est rien, qu'on s'y rende par terre ou qu'on descende jusqu'à la côte pour regagner Milet par mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.6]] [6] Si l'on en croit Ephore, Milet tire son origine d'un premier établissement crétois fondé par Sarpédon [non sur la côte même], mais un peu au-dessus de la mer, dans l'emplacement qu'on nomme aujourd hui Palaeo-Miletos. Ayant amené avec lui beaucoup des habitants de la ville crétoise de Milet, Sarpédon avait naturellement donné à la colonie le nom de sa métropole. Ephore ajoute qu'antérieurement le même emplacement avait été occupé par les Lélèges. Quant à la ville moderne, dite Néo-Miletos, c'est Nélée, paraît-il, qui en fut le fondateur. Néo-Miletos a quatre ports, un, entre autres, où pourrait tenir une flotte entière. De toutes les grandes choses qu'a faites Milet (et elle en a fait beaucoup), la plus grande assurément est d'avoir à elle seule fondé tant de colonies. Ses établissements sont répandus tout le long du Pont-Euxin, de la Propontide, et dans maint autre parage encore. Anaximène de Lampsaque en énumère un certain nombre : ceux de l'île Icaria, par exemple, et de l'île de Léros ; et, dans l'Hellespont, sur la côte de la Chersonnèse, celui de Limnae ; sur la côte d'Asie, Abydos, Atisbé, Paesos ; dans l'île des Cyzicéniens, Artacé et Cyzique ; enfin Scepsis, dans l'intérieur de la Troade. A notre tour, et au fur et à mesure que nous les rencontrons, nous signalons tous ceux qu'Anaximène a omis. Milésiens et Déliens honorent un dieu particulier, un Apollon*Oulios*, autrement dit Apollon dieu de la santé, dieu de la médecine, car le mot*oulein*signifie*être en santé*: il a pour dérivé le mot*oulé*, cicatrice, et se retrouve dans la formule «oule te kai mega chaire»,*bonne santé et grand' joie*. Apollon, comme chacun sait, a dans ses attributs l'art de guérir, et c'est aussi parce qu'elle entretient les corps intacts et en santé,*artemeas*, qu'on a donné à sa soeur le nom d'Artémis. Ajoutons que, si le Soleil et la Lune ont été identifiés avec ces deux divinités, c'est que l'action combinée des deux astres est ce qui produit la pureté de l'air. Rappelons enfin que les épidémies, les suicides, sont imputés aux deux mêmes divinités.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.7]] [7] Les personnages illustres qu'a vus naître Milet sont Thalès qui compte parmi les sept Sages, et qui a inauguré chez les Grecs l'étude de la physique et de la science mathématique ; Anaximandre, disciple de Thalès, et Anaximène, disciple à son tour d'Anaximandre ; puis Hécatée l'historien ; et, de nos jours, le rhéteur Aeschine, qui acheva sa vie dans l'exil pour avoir, dans ses rapports avec le Grand Pompée, outrepassé les bornes de la franchise. Milet eut beaucoup à souffrir d'avoir fermé ses portes à Alexandre ; comme Halicarnasse, elle fut prise d'assaut. Elle l'avait été déjà précédemment par les Perses. A ce propos-là même, Callisthène rappelle comment les Athéniens punirent de 1000 drachmes d'amende le poète tragique Phrynichus, pour avoir fait un drame de la prise de Milet par Darius. - En face de Milet, à une faible distance, on aperçoit, outre l'île Lacté, le groupe des Tragées, îlots dont les anses nombreuses offrent de sûrs abris aux pirates.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.8]] [8] Vient ensuite le golfe Latmique, et, à l'intérieur du golfe, la petite ville d'Héraclée, d'Héraclée-sous-Latmos, laquelle possède un bon mouillage. Primitivement, Héraclée s'appelait Latmos, tout comme la montagne qui la domine : au moins est-ce là ce que semble indiquer Hécatée, quand il identifie le mont Latmos avec le Phthirôn-Oros d'Homère (*Il*. II, 868), puis qu'Homère place expressément le Phthirôn-Oros au-dessus de Latmos. Mais d'autres auteurs reconnaissent le Phthirôn-Oros dans le Grium, par la raison que cette montagne part de la frontière Milésienne, court à l'est parallèlement au Latmos, traversant la Carie,jusqu'à Euromos et jusqu'aux Chalcétores, et semble, vue à distance, placée juste au-dessus d'Héraclée. Non loin de la ville, en franchissant un petit ruisseau, on trouverait adossé au Latmos même, tout au fond d'une caverne, le tombeau d'Endymion. Puis, en continuant à ranger la côte depuis Héraclée jusqu'à la petite ville de Pyrrha, on compte environ 100 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.9]] [9] On en compte un peu plus depuis Milet jusqua Héraclée en ayant égard à toutes les sinuosités de la côté. Mais en ligne droite, de Pyrrha à Milet, le trajet n'est en tout que de 30 stades, tant il est vrai qu'un périple proprement dit, dans lequel on relève tous les détails d'une côte, est singulièrement plus long. [A cela que faire ?] Il faut bien pourtant de toute nécessité, quand il s'agit de parages aussi illustres, que le lecteur accepte les lenteurs d'une description méthodique comme est la nôtre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.10]] [10] De Pyrrha à l'embouchure du Méandre, le trajet est de 50 stades. La partie de la côte où débouche ce fleuve est basse et marécageuse, mais on peut remonter le fleuve sur une embarcation légère, et, à 30 stades de distance, on atteint Myûs, l'une des douze villes ioniennes, actuellement si dépeuplée, qu'elle ne peut plus être regardée que comme une annexe ou dépendance de Milet. Myûs est cette même ville que Xerxès donna, dit-on, à Thémistocle pour défrayer sa maison de viande et de poisson, en même temps qu'il lui donnait pour le pain de sa table Magnésie et pour le vin Lampsaque.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.11]] [11] Quatre stades plus loin est le bourg carien de Titymbrée, qu'avoisine un antre sacré, le*Charonium*, dont aucun oiseau n'ose approcher à cause des vapeurs méphitiques qui s'en exhalent. Juste au-dessus de Thymbrée est la ville de Magnésie du Méandre, ancienne colonie de Magnètes thessaliens et de Crétois, dont nous parlerons plus au long tout à l'heure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.12]] [12] Aux bouches du Méandre succède la côte de Priène, qui s'étend juste au-dessous de la ville de ce nom et de la chaîne du mont Mycale. Riche en gibier et en bois, le mont Mycale s'avance à la rencontre de Samos, formant, avec la partie de cette île qui fait face au cap Trogilium, un canal ou détroit large environ de 7 stades. On donne à Priène quelquefois le nom de Cadmé, pour rappeler apparemment que Philotas, son second fondateur, était Béotien. Priène est la patrie de Bias, l'un des sept Sages, bien connu par le mot d'Hipponax :

*«Etre meilleur avocat, oui, meilleur avocat que Bias de Priène !»*

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.13]] [13] Le cap Trogilium a pour prolongement un îlot de même nom ; depuis cet îlot jusqu'au cap Sunium le trajet le plus court est de 1600 stades. La ligne qu'on suit laisse d'abord sur la droite Samos, Icarie et Corassies, puis passe à gauche des roches Mélantiennes et achève son parcours en coupant par le milieu tout le groupe des Cyclades. La pointe Trogilios n'est à proprement parler qu'une des extrémités du mont Mycale. Une autre montagne, le Pactyès, dépendant du territoire d'Ephèse, se rattache également à cette chaîne, et le Mésogis lui-même tend à se confondre avec elle.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.14]] [14] De la pointe Trogilios à la ville de Samos il y a 40 stades. La ville proprement dite regarde le midi ; le port, avec son*naustathme*ou arsenal, a la même exposition. Dans la plus grande partie de son étendue, là où elle est baignée par la mer, la ville de Samos offre un terrain plat et uni, mais elle a aussi l'un de ses quartiers dont les rues montent par une pente assez raide dans le, direction de la montagne qui domine tout ce côté de l'île. En venant par mer, on se trouve avoir à droite, couronné d'un temple de Neptune et précédé de la petite île de Narthécis, le cap Posidium, lequel forme, avec le mont Mycale, cet Heptastade ou canal de 7 stades ; à gauche, on a le faubourg de l'Héraeum avec l'embouchure de l'Imbrasus et l'Héraeum même, temple fort ancien, nef immense convertie aujourd'hui en galerie de tableaux ou pinacothèque. Indépendamment de l'immense quantité de tableaux que contient cette nef principale, l'Héraeum possède maint chef-d'oeuvre antique contenu dans d'autres galeries et dans d'autres temples plus petits.*L'hypaethre*aussi, ou toute la partie de l'enceinte laissée à ciel ouvert, est rempli de statues du plus grand prix : on y voyait notamment ce beau groupe de Myron, ces trois ligures colossales (de Minerve, d'Hercule et de Jupiter) réunies sur le même piédestal. Antoine avait fait enlever le groupe tout entier, mais César Auguste pieusement replaça sur leur piédestal les deux statues de Minerve et d'Hercule et ne retint quis celle de Jupiter, qu'il fit transporter au Capitole dans un*naïscos*ou édicule bâti exprès.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.15]] [15] Le périple de l'île de Samos mesure en tout 600 stades. Nommée primitivement Parthénie, quand elle n'était peuplée encore que de Cariens, cette île s'appela ensuite Anthémussa, puis Mélamphylle, et finalement Samos, soit du nom de quelque héros indigène, soit du nom du chef même de la colonie Ithacienne et céphallénienue. Quant au nom d'Ampélos, que porte, non seulement le promontoire qui fait face au cap Drepanon de l'île d'Icarie, mais encore toute la chaîne de montagnes qui couvre l'île de ses ramifications, il pourrait donner à entendre que Samos est particulièrement fertile en vins : il n'en est rien cependant, et, tandis que les îles environnantes produisent toutes du vin excellent, tandis que la côte de terre ferme située vis-à-vis nous offre presque à chaque pas des crus célèbres, tels que les grands crus d'Ephèse et de Métropolis et ceux du Mésogis, du Tmole, de la Catakékaumène, de Cnide et de Smyrne, sans parler de beaucoup d'autres, qui, pour appartenir à des localités plus obscures, n'en voient pas moins leurs produits très recherchés des gourmets et très ordonnés aux malades, Samos, elle, ne récolte que des vins médiocres. Elle est, en revanche, pour tout le reste merveilleusement partagée, comme le prouvent au sur-plus et l'acharnement des conquérants à s'en disputer la possession et l'enthousiasme de ses panégyristes, lesquels vont jusqu'à lui appliquer ce dicton que Ménandre rappelle et cite quelque part : «Heureuse au point de tirer du lait de ses poules !» On peut même dire que cet excès de prospérité fut la cause des tyrannies que Samos eut à subir, la cause aussi de la haine jalouse que lui portèrent toujours les Athéniens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.16]] [16] L'apogée du pouvoir tyrannique à Samos coïncide avec les règnes de Polycrate et de son frère Syloson. Vrai favori de la Fortune, Polycrate était parvenu, par l'éclat de ses victoires, à fonder une sorte de thalassocratie. Pour donner une preuve de l'heureuse chance qui accompagnait toutes ses actions, on raconte qu'ayant jeté exprès à la mer une bague, objet du plus grand prix tant pour la beauté de la pierre que pour le fini de la gravure, il vit peu de temps après un de ses pêcheurs lui apporter le poisson même par qui sa bague avait été avalée, si bien qu'en ouvrant le poisson on retrouva la bague. On ajoute que l'aventure parvint aux oreilles du roi d'Egypte, qui, saisi à l'instant d'une sorte d'inspiration prophétique, annonça tout haut qu'avant peu on verrait périr d'une fin misérable ce prince élevé si haut par les faveurs de la Fortune, et que l'événement vérifia sa prédiction, puisque Polycrate, victime d'une ruse d'Oroïtès, satrape d'Asie Mineure, fut pris par lui et pendu. Anacréon, le poète lyrique, avait beaucoup vécu à la cour de Polycrate, aussi le souvenir de ce prince remplit-il pour ainsi dire toutes ses poésies. Un autre contemporain de Polycrate, Pythagore, avait quitté Samos, dit-on, dès qu'il avait vu poindre dans sa patrie les premiers germes de la tyrannie, et il avait voyagé pour s'instruire en Egypte, à Babylone ; à son retour de ce premier voyage, il trouva la tyrannie plus florissante que jamais dans Samos, il se rembarqua alors et fit voile pour l'Italie où il passa le reste de sa vie. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet de Polycrate.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.17]] [17] Mais il laissait un frère, Syloson. Celui-ci vécut quelque temps encore simple particulier à Samos ; puis Darius, fils d'Hystaspe, devenu roi, se souvint que Syloson lui avait cédé autrefois de bonne grâce certain vêtement dont il avait eu envie en le lui voyant porter (il n'était pas encore roi à cette époque), et il l'en récompensa en lui permettant de s'emparer à son tour de la tyrannie dans sa patrie. La tyrannie de Syloson fut dure, si dure même, qu'en peu de temps la ville de Samos se dépeupla, ce qui donna lieu à ce mot devenu proverbe : «Grâce à Syloson, le désert !»  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.18]] [18] Déjà dans une première expédition, dont Périclès partageait le commandement avec le poète Sophocle, les Athéniens avaient cruellement châtié la défection des Samiens en faisant subir à leur ville toutes les rigueurs d'un siège ; cela n'empêcha pas que plus tard les Samiens ne reçussent encore chez eux deux mille colons athéniens. Néoclès, père du philosophe Epicure et simple maître d'école, dit-on, faisait partie de cette colonie, ce qui explique la tradition qui nous montre Epicure passant le temps de sa première enfance à Samos et à Téos, puis figurant sur la liste des éphèbes à Athènes à côté de Ménandre, le futur poète comique. Un autre Samien célèbre est ce Créophyle qui passe pour avoir donné jadis l'hospitalité à Homère, faveur que le poète aurait reconnue en mettant sous le nom de son hôte son propre poème de la*Prise d'Oechalie*. Disons pourtant que Callimaque dément cette tradition et qu'à l'aide d'une ingénieuse épigramme il insinue que la*Prise d'Oechalie*était bien réellement l'oeuvre de Créophyle, et que, si elle fut attribuée à Homère, c'est à cause uniquement de l'hospitalité que Créophyle avait jadis donnée au poète.

|  |
| --- |
| *«Je suis l'oeuvre du Samien qui naguère sous son toit abrita ie divin Homère, et je pleure les infortunes d'Euryte et de la blonde Iolée. Mais on veut aujourd'hui que je sois un écrit d'Homère lui-même ; pour Créophyle, ô Jupiter ! c'est beaucoup dire».* |

Il y a plus, à en croire certains auteurs, Homère aurait été le disciple de Créophyle ; mais, suivant d'autres, ce n'est pas Créophyle, c'est Aristée de Proconnèse qu'il aurait eu pour maître.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.19]] [19] Tout à côté de Samos est l'île d'Icarie, qui a donné son nom à la mer Icarienne. Elle-même rappelle Icare, ce fils de Dédale, que la Fable nous montre accompagnant son père dans sa fuite, quand tous deux, au moyen d'ailes fabriquées, s'élancèrent hors de la Crète leur prison. Icare tomba ici même faute d'avoir su régler son vol : il s'était élevé trop haut, s'approchant trop du soleil, et, la cire de ses ailes ayant fondu, ses ailes mêmes s'étaient détachées. L'île d'Icarie a en tout 300 stades de tour ; elle n'a point de port, mais seulement quelques mouillages, dont le meilleur s'appelle Histi, du nom de la pointe qui l'abrite, laquelle s'avance dans la direction du couchant. On remarque dans la même île, outre un temple (le Tauropolium) consacré à Diane, la petite ville d'Oenoé et celle de Dracanum, ainsi nommée du cap sur lequel elle est bâtie. La ville de Dracanum possède un mouillage sûr ; quant au cap, il n'est distant que de 80 stades de la pointe correspondante de l'île de Samos, dite le*Cantharium*: c'est le plus petit intervalle qui sépare les deux îles. Icarie aujourd'hui serait complètement déserte, sans les Samiens qui y viennent encore, surtout pour faire paître leurs bestiaux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.20]] [20] Si, après avoir franchi le détroit de Samos qui borde le promontoire Mycale, on gouverne sur Ephèse, on se trouve avoir à sa droite la côte des Ephésiens, dont une partie dépend encore du territoire de Samos, et le premier point qu'on relève est le Panionium, à 3 stades au-dessus de la mer. On nomme ainsi le lieu où se tient, sous le nom de*Panionies*, l'assemblée générale des Ioniens, et où se célèbrent les sacrifices solennels en l'honneur de Neptune Héliconien. La présidence de ces sacrifices appartient aux Priénéens, comme nous avons déjà eu occasion de le dire dans notre description du Péloponnèse. Néapolis, qui se présente ensuite, dépendait autrefois d'Ephèse : elle appartient aujourd'hui aux Samiens, qui ont cédé en échange Marathésium, c'est-à-dire une possession lointaine en échange d'une plus rapprochée. Puis vient la petite ville de Pygéla avec son temple d'Artémis Munychie : le temple passe pour un monument de la piété d'Agamemnon ; quant à la ville, elle eut pour premiers habitants quelques-uns des soldats ou sujets du héros, qui, atteints de douleurs atroces au fondement (d'où leur sobriquet de*pygalgées*) et trop souffrants par conséquent pour pouvoir continuer leur route, s'étaient arrêtés ici et avaient donné à la localité le nom de leur mal. A Pygéla succède le port de Panormos avec son temple de Diane Ephésienne, puis vient la ville même d'Ephèse. Mais signalons encore sur cette partie de la côte, un peu au-dessus de la mer, le magnifique bois sacré d'Ortygie, planté d'arbres de toute espèce, et de cyprès principalement. Ce bois est traversé par le Cenchrius, qui est la rivière où Latone, dit-on, vint se laver après ses couches. C'est ici en effet que la Fable place la scène de l'accouchement de Latone et du premier allaitement d'Ortygie, à savoir l'antre sacré témoin de la délivrance de la déesse, et tout à côté l'olivier au pied duquel, à peine délivrée, celle-ci vint se reposer. Le bois sacré est dominé par le mont Solmissus, au haut duquel se tenaient, dit-on, les Curètes chargés d'étourdir Junon du bruit de leurs armes entrechoquées et de dépister ses soupçons jaloux en protégeant le mystère de l'accouchement de Latone. L'enceinte d'Ortygie renferme plusieurs temples, les uns très anciens, les autres de construction moderne ; les anciens sont ornés de statues anciennes, les modernes sont riches en oeuvres de Scopas : on y remarque notamment sa*Latone au sceptre*, ayant Ortygie à côté d'elle avec un enfant sur chaque bras. Une assemblée solennelle se tient ici chaque année et l'usage veut que les jeunes gens rivalisent entre eux à qui donnera les repas les plus somptueux. Dans le même temps le collège des Curètes convie à ses banquets et procède à la célébration de ses mystères particuliers.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.21]] [21] Les premiers habitants d'Ephèse étaient des Cariens et des Lélèges, mais Androclus chassa la plus grande partie de ces barbares, et fonda ensuite, avec ses compagnons ioniens, sur les hauteurs de l'Héraeum et de l'Hypélaeum, un nouvel établissement, qu'il augmenta encore de terrains en pente situés au pied du Coressus. Cet établissement subsista sans autre changement jusqu'à l'époque de Crésus. On vit alors la population tendre à s'éloigner de cette région basse du Coressus pour descendre plus bas encore vers l'emplacement du temple actuel, lequel est resté le centre de la ville jusqu'à Alexandre. Quant à la nouvelle ville, c'est Lysimaque qui en bâtit l'enceinte. Ajoutons que, comme il voyait les Ephésiens montrer peu d'empressement à s'y enfermer, ce prince guetta la première grande pluie d'orage, et que, se faisant en quelque sorte le complice du fléau, il boucha exprès tous les égouts de la vieille ville, si bien que celle-ci fut inondée et que les habitants n'eurent rien de plus pressé alors que de la quitter. Lysimaque avait appelé la ville nouvelle*Arsinoé*, du nom de sa femme, mais l'ancien nom prévalut. En revanche, les anciens sénateurs ou Pères conscrits se virent adjoindre sous le nom d'*Epiclêti*de nouveaux magistrats qui s'emparèrent bientôt de toute l'administration.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.22]] [22] Quant au temple de Diane, bâti d'abord d'après les plans de Chersiphron, puis agrandi par les soins d'un autre architecte, il fut, comme chacun sait, brûlé par un certain Hérostrate. Les Ephésiens entreprirent alors de s'en faire construire un plus beau, et ils y contribuèrent tous par l'abandon des bijoux de leurs femmes ou de leurs biens particuliers et par la mise en vente des colonnes de l'ancien temple : le fait est attesté par les décrets qui intervinrent alors. Or il faut que Timée de Tauroménium, comme le pense Artémidore, n'ait pas eu connaissance de ces décrets ; autrement, en dépit de sa nature envieuse et de cet esprit critique et chagrin qui lui a attiré le sobriquet d'*Epitimée*, cet historien n'eût jamais osé avancer que les Ephésiens n'avaient pu subvenir aux dépenses de leur nouveau temple qu'en mettant la main sur les dépôts sacrés des Perses. «D'abord, dit Artémidore, il n'existait pas de dépôts semblables avant l'incendie du temple, et, supposé qu'il en eût existé, tous eussent été consumés par le feu avec le temple lui-même. Il ne s'en forma pas davantage après l'incendie, car, la toiture du temple ayant été complètement détruite, qui eût voulu d'un sanctuaire à ciel ouvert pour confier à sa garde d'aussi précieux dépôts ? On sait d'ailleurs qu'Alexandre avait proposé aux Ephésiens de se charger de toutes les dépenses faites et à faire, à condition que son nom seul figurerait dans l'inscription dédicatoire du nouveau temple, et que les Ephésiens refusèrent cette offre. A plus forte raison, s'écrie Artémidore, eussent-ils refusé de ne devoir la gloire de leur fondation qu'au sacrilège et à la spoliation !» Enfin Artémidore rappelle l'heureuse réponse de ce citoyen d'Ephèse au héros macédonien, «qu'il ne conviendrait pas à un dieu de faire acte de dévotion et de piété à l'égard d'autres dieux».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.23]] [23] Le nouveau temple achevé (et Artémidore nous apprend qu'il était l'oeuvre de l'architecte [Dinocrate], le même qui bâtit Alexandrie, le même encore qui promit à Alexandre de lui sculpter l'Athos à son image : on aurait vu le héros versant d'une aiguière dans une coupe, comme pour une libation, un fleuve, un vrai fleuve, l'architecte aurait au préalable bâti deux villes, l'une à droite, l'autre à gauche de la montagne, et le fleuve aurait coulé de l'une dans l'autre), le nouveau temple achevé, poursuit Artémidore, restait à se procurer toute la partie décorative, tous les objets d'art : les Ephésiens y réussirent grâce à un rabais énorme consenti par les artistes : c'est ainsi que l'autel principal se trouve décoré presque exclusivement d'oeuvres de Praxitèle, et qu'on nous a montré réunis dans le temple plusieurs morceaux de Thrason, l'auteur bien connu de l'*Hécatésium*et du groupe de*Pénélope et de la vieille Euryclée à la fontaine*. Pour prêtres, il ne s'y trouvait autrefois que des eunuques, à qui l'on donnait le nom de*mégabyzes*, et que l'on faisait venir, au fur et à mesure des besoins, de pays même fort éloignés, pour n'avoir que des sujets dignes de remplir un pareil sacerdoce. Ces eunuques étaient l'objet d'une très grande vénération, mais il leur fallait partager leurs saintes fonctions avec un même nombre de vierges. Aujourd'hui ces anciens rites sont en partie observés, en partie négligés, 1e droit d'asile notamment a subsisté intact tel qu'il était autrefois, seules les limites de l'asile ont changé, et cela à plusieurs reprises. Ainsi Alexandre en étendit le rayon à un stade et Mithridate à la portée d'une flèche lancée d'un des quatre angles de la terrasse supérieure du temple, distance qui, à son idée, devait dépasser un peu le stade ; à son tour, Antoine en doubla l'étendue de manière à comprendre dans les limites de l'asile tout un quartier de la ville, mais on ne tarda pas à reconnaître les inconvénients d'une mesure qui livrait la ville en quelque sorte aux malfaiteurs, et César Auguste l'abrogea.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.24]] [24] La ville possède un arsenal et un port. Malheureusement les architectes ont été trop prompts à partager l'erreur de leur maître, et, mal à propos, ils ont rétréci l'entrée du port. Attale Philadelphe (car c'est de lui qu'il s'agit) s'était imaginé que, pour rendre accessibles aux plus forts vaisseaux marchands l'entrée du port et le port lui-même, sujet, jusque-là à s'envaser par suite des dépôts ou atterrissements du Caystre, il suffisait d'augmenter la profondeur d'eau en barrant par une digue une partie de l'entrée, ladite entrée se trouvant être exceptionnellement large, et il avait en conséquence ordonné la construction de cette digue. Mais ce fut le contraire justement qui arriva : désormais retenu en dedans de la digue, le limon déposé par le fleuve accrut rapidement le nombre et l'étendue des bas-fonds, qui finirent par gagner même l'entrée du port, tandis qu'auparavant les débordements de la mer et le mouvement alternatif du flux et du reflux réussissaient jusqu'à un certain point à enlever ces dépôts de limon et à les entraîner au large. Tels sont les inconvénients du port d'Ephèse, mais la ville est redevable à sa situation de tant d'autres avantages, qu'elle s'agrandit de jour en jour et qu'elle peut passer actuellement pour la place de commerce la plus importante de toute l'Asie en deçà du Taurus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.25]] [25] Maints personnages célèbres sont nés à Ephèse : nous nommerons, parmi les anciens, Héraclite le Ténébreux, et cet Hermodore, au sujet de qui Héraclite eût voulu voir pendre les Ephésiens depuis le premier jusqu'au dernier : «Eh ! ne l'auraient-ils pas mérité, s'écriait-il, les misérables ! pour avoir osé bannir Hermodore, le meilleur d'entre eux, et pour avoir ajouté à la sentence de bannissement, en forme de décret, les paroles suivantes : PLUS DE CES PERFECTIONS DESORMAIS PARMI NOUS, OU SI, PAR MALHEUR, IL EN SURGIT ENCORE, QU'ELLES SE CHERCHENT AILLEURS UNE AUTRE PATRIE». On croit qu'Hermodore est le même qui rédigea pour les Romains quelques-unes de leurs lois. Nous citerons encore comme originaires d'Ephèse le poète Hipponax, les peintres Parrhasius et Apelle, et, dans les temps plus rapprochés de nous, Alexandre dit Lychnos, rhéteur qui, après avoir été mêlé à la politique active, a écrit une*Histoire*, et nous a laissé des vers dans lesquels il expose les mouvements des corps célestes et décrit la géographie des continents, chacun des continents formant proprement un poème séparé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.26]] [26] Au delà de l'embouchure du Caystre, on rencontre la lagune de Sélinusie immédiatement suivie d'une autre qui communique avec elle. Ces deux lagunes sont d'un très grand revenu. Leur titre de propriétés sacrées n'empêcha pas qu'elles ne fussent confisquées par les rois [de Pergame], mais les Romains les restituèrent à 1a déesse. A leur tour, par un acte de violence, les publicains se les approprièrent et en perçurent un moment les droits. Envoyé à Rome à cette occasion, Artémidore, comme il nous l'apprend lui-même, revendiqua au nom de la déesse et recouvra la possession des deux lagunes. Il sut aussi faire condamner à Rome les prétentions d'Héracléotis à s'affranchir de la juridiction sacrée. Pour reconnaître ce double service, la ville d'Ephèse éleva dans le temple même une statue d'or à son ambassadeur. Dans la partie la plus reculée du lac ou étang de Sélinusie s'élève, sous le nom de*Temple du Roi*, un sanctuaire qui passe pour avoir été fondé par Agamemnon lui-même.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.27]] [27] Les points remarquables que la côte présente ensuite sont le mont Gallesium, Colophon, l'une des douze villes ioniennes, et, en avant de Colophon, le bois sacré d'Apollon Clarios, siège d'un oracle fort ancien On raconte que le devin Calchas, comme il revenait de Troie par terre en compagnie d'Amphilochus, fils d'Amphiaraüs, s'avança jusqu'ici, et qu'ayant trouvé à Claros, dans la personne de Mopsus, fils de Manto, fille elle-même de Tirésias, un devin plus habile que lui, il en mourut de chagrin. Voici, autant qu'il m'en souvient, comment Hésiode arrange cette scène empruntée à la Fable. Calchas a proposé à Mopsus un problème conçu à peu près en ces termes : «Une chose m'étonne et pique ma curiosité, tu vois ce figuier si chargé de fruits, tout petit qu'il est : pourrais-tu me dire le nombre de ses figues ?» A quoi Mopsus a répondu : «Elles sont au nombre de dix mille et mesurent juste un médimne, mais il en reste une en plus qu'avec tout ton art tu ne saurais y faire entrer». Ainsi a parlé Mopsus, et la solution, vérifiée, s'est trouvée juste tant pour le nombre que pour la mesure. Aussitôt le sommeil de la mort comme un nuage enveloppe Calchas et lui ferme les yeux».  
  
Phérécyde, lui, prétend que, dans la question posée par Calchas, il s'agissait, [non d'un figuier,] mais d'une truie pleine et du nombre des petits qu'elle portait ; qu'à cette question Mopsus avait répondu «trois, deux mâles et une femelle», que sa réponse s'était trouvée vraie et que Calchas en était mort de dépit. Suivant d'autres, Calchas aurait proposé la question de la truie, et Mopsus celle du figuier ; la réponse de Mopsus aurait été reconnue exacte, mais non celle de Calchas, qui, de dépit, serait mort sur l'heure, réalisant ainsi un oracle rendu anciennement. Ledit oracle est rapporté par Sophocle dans la*Revendication d'Hélène*, il annonçait à Calchas que sa destinée était de mourir quand il aurait trouvé son maître dans l'art de la divination. Ajoutons que Sophocle transporte en Cilicie la lutte des deux devins et la mort de Calchas. Mais nous en avons dit assez sur ces antiques traditions.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.28]] [28] Il fut un temps où, grâce à leur marine et à leur cavalerie, les Colophoniens exerçaient une véritable suprématie ; leur cavalerie notamment avait une telle supériorité, que, lorsqu'il lui arrivait d'intervenir dans une de ces guerres [entre ennemis de même force] qui menacent de s'éterniser, la guerre était finie du coup, si bien qu'on en a fait une locution proverbiale et qu'on dit : «Il a fait donner Colophon», toutes les fois que quelqu'un a terminé une affaire de façon à n'y plus revenir. Colophon a vu naître un certain nombre de personnages illustres, notamment Mimnerme, célèbre à la fois comme joueur de flûte et comme poète élégiaque, et Xénophane, philosophe physicien en même temps que poète sillographe. Pindare cite aussi un certain Polymnaste, qui compte parmi les célébrités musicales :

*«Tu connais cette voix incomparable, l'une des gloires de la Grèce ;  
tu as entendu Polymnaste, le grand chanteur de Colophon».*

Enfin Homère lui-même, au dire de certains auteurs, aurait eu Colophon pour patrie. - Le trajet d'Ephèse à Colophon est de 70 stades, quand on navigue en ligne droite, il en mesure 120 quand on suit la côte dans toutes les sinuosités qu'elle décrit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.29]] [29] A Colophon, maintenant, succèdent le mont Coracium et une petite île consacrée à Diane, où, suivant une légende très accréditée, les biches passent à la nage, quand elles sont au moment de mettre bas. Puis vient Lébédos, distante de Colophon de 120 stades. C'est ici, à Lébedos, que tous les artistes dionysiaques, de l'Hellespont à l'autre extrémité de l'Ionie, se sont donné rendez-vous et ont élu domicile, ici également que se tient l'assemblee annuelle en l'honneur de Bacchus et que se célèbrent les jeux dionysiaques. Autrefois c'était dans Téos, la ville d'Ionie qui fait suite immédiatement à Lébédos, que toute cette population d'histrions habitait de préférence, mais une guerre civile éclata qui la contraignit de se réfugier à Ephèse. Plus tard Attale l'installa dans Myonnèse, à mi-chemin entre Téos et Lebédos, sur quoi les Téiens députèrent à Rome, suppliant le sénat que Myonnèse ne fût pas autorisée à se fortifier ainsi contre eux. Elle émigra alors tout entière à Lébédos, où elle fut accueillie avec d'autant plus d'empressement que la population masculine commençait à s'y faire rare. Téos est à 120 stades de Lébédos ; entre deux est l'île d'Aspis, ou, comme on l'appelle quelquefois aussi, Arconnèse. Quant à Myonnèse, elle est bâtie sur une éminence qui avance dans la mer comme ferait une presqu'île.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.30]] [30] Téos aussi est bâtie sur une presqu'île, mais elle a de plus l'avantage de posséder un port. Anacréon, le poète lyrique, était de Téos : du temps qu'il vivait, les Téiens, ne pouvant plus tenir aux vexations et à la tyrannie des Perses, abandonnèrent leur ville et se transportèrent à Abdère en Thrace, c'est ce qu'Anacréon rappelle dans ce vers que nous avons déjà eu occasion de citer :

*«Abdère, la belle colonie des Téiens».*

Mais dans la suite une partie des émigrants rentra à Téos. Une autre circonstance que nous avons eu également occasion de mentionner ci-dessus en parlant d'Apellicon, c'est que lui aussi était de Téos. Ajoutons que l'historien Hécatée était pareillement Téien d'origine. A 30 stades au nord de Téos est un autre port du nom de Gerraeidae.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.31]] [31] Avec Chalcidées qui se présente ensuite, on atteint l'isthme de la presqu'île que se partagent les Téiens et les Erythréens. Ces derniers habitent en dedans de l'isthme, tandis que les Téiens et les Clazoméniens habitent sur l'isthme même. Les Téiens, maîtres de Chalcidées, occupent naturellement le côté méridional de l'isthme ; quant aux Clazoméniens, ils en occupent le côté septentrional et se trouvent confiner là au territoire d'Erythrée. De ce côté, une localité nommée Hypocrêmnos marque le commencement de l'isthme et sépare les Erythréens des Clazoméniens de manière à laisser ceux-ci en dehors, ceux-là en dedans de la ligne de démarcation. Juste au-dessus de Chalcidées est un bois sacré dédié à Alexandre, fils de Philippe, et dans lequel se célèbrent les jeux dits*Alexandréens*que l'Iônicon ou assemblée générale des Ioniens annonce à certaines époques. La traversée ou montée de l'isthme en ligne directe depuis l'Alexandréum et depuis Chalcidées jusqu'à Hypocrêmnos est de 50 stades ; quant au périple, il est de plus de 1000 stades. A moitié de la distance environ, on rencontre Erythras, l'une des douze villes ioniennes, et le port d'Erythrae, précédé de quatre petites îles auxquelles on donne le nom d'Hippi.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.32]] [32] Mais, avant d'atteindre Erythrte, il faut passer d'abord devant Erae, petite ville appartenant aux Téiens, puis relever le haut sommet du Corycus, et, juste au pied du Corycus, le port de Casystès, un autre port connu sous le nom d'Erythras, et plusieurs petits ports encore à la suite de ceux-là. On raconte que toute cette côte du Corycus servait de repaire naguère à des pirates dits*Coryceens*, lesquels avaient imaginé un nouveau mode de guet-apens maritime : ils se répandaient dans les différents ports de la côte, et là, se mêlant aux marchands récemment débarqués, ils prêtaient l'oreille à leurs discours, apprenaient ainsi la nature de leur cargaison et le lieu de leur destination, puis, se rassemblant de nouveau, fondaient sur leur proie en pleine mer et s'en emparaient. Or c'est de là évidemment qu'est venu l'usage où nous sommes de qualifier de*Corycéen*tout intrigant, tout curieux, qui cherche à surprendre les secrets ou confidences d'autrui ; de là aussi l'expression proverbiale, «le Corycéen l'aura entendu», que nous appliquons à l'homme qui, croyant avoir agi ou parlé dans le plus grand secret, s'est involontairement trahi, tant est grand le nombre des gens qui aiment à épier et à se faire dire ce qui ne les regarde pas !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.33]] [33] Passé le Corycus, on aperçoit la petite île d'Halonnèse, bientôt suivie de l'Argennum, promontoire dépendant du territoire érythréen et qui s'approche assez du Posidium de l'île de Chio pour qu'il n'y ait plus entre deux qu'un canal ou détroit de 60 stades environ. Signalons enfin entre Erythrées et Hypocrêmnos la chaîne du Mimas, montagne élevée, giboyeuse et très boisée, à laquelle succèdent le bourg de Cybélie et la pointe Mélaene avec sa riche carrière de pierres meulières.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.34]] [34] Erythrae, patrie de l'antique Sibylle, cette femme inspirée, si célèbre par ses prophéties, a vu naître, du temps d'Alexandre, une autre devineresse, nommée Athenaïs, et, de nos jours, le médecin Héraclide, de la secte Hérophilienne, condisciple d'Apollonius Mus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.35]] [35] Quand on exécute le périple de l'île de Chio en rangeant de près la côte, on trouve que cette île peut avoir 900 stades de circuit. Elle possède une ville [de même nom] pourvue d'un bon port et un*naustathme*ou arsenal maritime pouvant abriter jusqu'à quatre-vingts vaisseaux. Supposons que, dans ce périple, on parte de la ville de Chio en ayant la côte de l'île à droite, on relèvera successivement le Posidium, le port profond de Pliante, un temple dédié à Apollon et un grand bois sacré planté de palmiers ; puis vient la plage de Notium, mouillage excellent, immédiatement suivie d'une autre plage, dite de Laiûs, dont l'abri n'est pas moins sûr. Entre cette dernière plage et la ville de Chio, l'île forme un isthme qui ne mesure que 60 stades ; mais le périple entre ces deux points est de 360 stades : nous avons, dans un de nos voyages, fait nous-même cette traversée. La pointe Mélaene, qui se présente ensuite, a juste en face d'elle, à 50 stades de distance, l'île Psyra, île très haute qui renferme une ville de même nom et mesure 40 stades de tour ; plus loin, sur un espace de 30 stades environ, on longe le canton d'Ariusie, dont le sol est âpre et la côte droite et dépourvue d'abris, mais qui produit un vin réputé le meilleur des vins grecs. Un dernier point à relever est le mont Minoens, le plus haut sommet de l'île. A ses autres richesses Chio joint l'exploitation d'une carrière de marbre. En fait de célébrités, maintenant, elle compte un poète tragique, Ion ; un historien, Théopompe, et un sophiste, Théocrite, ces deux derniers connus en outre pour leur antagonisme politique. Mais elle revendique aussi l'honneur d'avoir vu naître Homère, et, à l'appui de cette prétention, elle allègue une preuve certainement très forte, à savoir la présence des Homérides ou descendants du poète, présence attestée par Pindare lui-même (*Ném*. 2,1) :

*«De là sont sortis les Homérides, chantres inspirés qui répandent dans le monde les divines rhapsodies».*

Ajoutons enfin que Chio possédait naguère une puissante marine, ce qui lui permit non seulement de prétendre à l'hégémonie maritime, mais encore de maintenir longtemps son indépendance. Le trajet de Chio à Lesbos, quand on a le vent du sud en poupe, est de 400 stades environ.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.36]] [36] D'Hypocrémnoss on gagne Chytrium, localité bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Clazomènes. Quant à la Clazomènes actuelle, elle est plus loin, et se trouve avoir en face d'elle huit petites îles fertiles et bien cultivées. Anaxagore le physicien était Clazoménien d'origine : disciple du Milésien Anaximène, il eut pour élèves à son tour le physicien Archélaüs et le poète Euripide. Au delà de Clazomènes, on passe devant un temple d'Apollon et devant des sources d'eau chaude, après quoi l'on atteint bientôt le golfe de Smyrne ainsi que la ville de ce nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.37]] [37] Puis à ce premier golfe en succède immédiatement un autre, sur les bords duquel s'élevait l'ancienne Smyrne, à 20 stades de la ville actuelle. Détruite de fond en comble par les Lydiens, l'ancienne Smyrne ne fut plus, durant quatre cents ans, qu'une réunion de bourgades, mais Antigone, et, après lui, Lysimaque, la relevèrent, et l'Ionie aujourd'hui n'a pas de plus belle ville. Un des quartiers de Smyrne est bâti sur la montagne même, toutefois la plus grande partie de la ville se trouve située dans la plaine à proximité du port, du Métrôon et du Gymnase. Percées avec une régularité remarquable et de manière à se couper autant que possible à angles droits, ses rues sont toutes pavées. [On y admire, entre autres édifices,] de grands portiques carrés composés d'un rez-de-chaussée et d'un étage supérieur ; il s'v trouve aussi une bibliothèque, et, dans ce qu'on appelle l'Homérium, un temple et une statue d'Homère. Nulle ville en effet ne revendique avec plus d'énergie que Smyrne l'honneur d'avoir vu naître Homère : cette monnaie de cuivre qu'elle a émise sous le nom d'*homérium*en est bien la preuve. Le fleuve Mélès baigne ses murs, mais elle doit encore à sa situation un autre avantage, celui de posséder un port fermé. En revanche, les architectes qui l'ont bâtie ont commis la faute grave de ne point ménager d'égouts sous le pavé de ses rues, lequel se trouve ainsi jonché d'immondices, lors des grandes pluies surtout qui font déborder les latrines. C'est dans Smyrne que Dolabella assiégea, prit et mit à mort Trébonius, l'un des conjurés qui avaient fait tomber sous leurs coups sacrilèges le divin César. Dolabella, à cette occasion, ruina plusieurs quartiers de la ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.38]] [38] La petite ville de Leucae qui fait suite à Smyrne s'insurgea naguère à la voix d'Aristonic, quand, après la mort d'Attale Philométor, cet ambitieux, qui se donnait pour appartenir à la famille des rois de Pergame, imagina de prétendre à leur succession. Chassé de Leucae après la perte de la bataille navale qu'il avait livrée aux Ephésiens dans les eaux de Cume, il s'enfonça dans l'intérieur des terres, rassembla précipitamment autour de lui une foule de prolétaires et d'esclaves appelés par lui à la liberté, donna [à ces soldats improvisés] le nom d'Héliopolites, et [se mettant à leur tête] surprit d'abord Thyatira, s'empara d'Apollonis, et attaqua encore plusieurs autres forteresses ; mais il ne put tenir longtemps la campagne, l'armée que les villes avaient envoyée contre lui ayant reçu des renforts à la fois du roi de Bithynie Nicomède et des rois de Cappadoce. Puis on vit arriver dans le pays cinq commissaires romains, bientôt suivis d'une armée de la république, d'un consul en personne, Publius Crassus, voire plus tard de Marcus Perperna. C'est même ce dernier qui mit fin à la guerre en prenant Aristonic vivant et en l'envoyant sous bonne escorte à Rome. Il y périt en prison ; mais, dans le même temps, Perperna mourait de maladie, et Crassus tombait sous les coups de partisans embusqués aux environs de Leucu. On envoya pour les remplacer Manius Aquillius, un consul, qui, aidé de dix commissaires, organisa l'administration de la nouvelle province et lui donna la forme qui subsiste encore aujourd'hui. Immédiatement après Leucae, dans le golfe [de Smyrne], est Phocée. On se souvient qu'en faisant l'histoire de Massalia nous avons parlé tout au long de cette cité. Les bornes de l'Ionie et de l'Aeolide que l'on atteint ensuite ont été de même ci-dessus l'objet d'une discussion en règle. Mais dans l'intérieur il nous reste à décrire tout le canton correspondant à la côte d'Ionie, canton traversé par la route qui mène d'Ephèse à Antioche du Méandre et habité aussi par une population mêlée de Lydiens, de Cariens et de Grecs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.39]] [39] La première localité qu'on rencontre sur cette route au sortir d'Ephèse est la ville aeolienne de Magnésie, dite Magnésie du Méandre, parce qu'en effet le Méandre passe près de ses murs. Mais il y a un autre cours d'eau qui passe encore plus près, c'est le Lethée, affluent du Méandre, qui prend sa source au mont Pactyès sur le territoire éphésien. 0n connaît plus d'un cours d'eau du nom de Léthée, notamment le Léthée de Gortyne, le Léthée des environs de Tricca, sur les bords duquel la Fable fait naître Esculape, et le Léthée du canton des Hespérites en Libye. La ville de Magnésie est située dans une plaine, non loin du mont Thorax, théâtre du supplice du grammairien Daphitas, qui y fut mis en croix, dit-on, pour avoir composé contre les rois [de Pergame] ce distique injurieux :

*«Quoi ! c'est vous, vous qui cachez vos stigmates sous la pourpre, vous, les viles raclures de l'or de Lysimaque,  
que Lydiens et Phrygiens salueront désormais comme leurs rois !»*

On prétend qu'un oracle avait averti dès longtemps Daphitas de se défier du Thorax.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.40]] [40] Les habitants de Magnésie du Méandre passent pour descendre de ces Aeoliens qui furent en Thessalie les premiers occupants des fameux monts Didymes dont parle Hésiode dans ce passage [des Oeées] :

*«Telle encore cette jeune vierge qui, des hauteurs sacrées des Didymes qu'elle habite,  
aime à descendre dans la plaine de Dotium, pour venir là, en vue des vignobles d'Amyros,  
se baigner les pieds dans le lac Boebéis».*

C'est à Magnésie aussi qu'était le temple de Dindymène, que la tradition nous montre desservi naguère par la femme, d'autres disent par la fille de Thémistocle ; mais aujourd'hui, par suite du déplacement de la ville, ce temple n'existe plus. La ville actuelle renferme le temple de Diane Leucophryène, qui, inférieur assurément du temple d'Ephèse quant aux dimensions de la nef et quant au nombre des objets d'art consacrés par la piété, lui est de beaucoup supérieur et par l'harmonie de l'ensemble et par l'ingénieuse disposition du sanctuaire. Ajoutons que ses dimensions surpassent celles de tous les temples de l'Asie, autres que le temple d'Ephèse et le temple de Didymes. En fait d'événements anciens, n'oublions pas de rappeler l'extermination des Magnètes par les Trères, peuple d'origine cimmérienne. Cette catastrophe, qui succédait, pour les Magnètes, à une longue période de prospérité, fut immédiatement suivie de l'établissement des [Ephésiens] en leur lieu et place. Callinus, dans la mention qu'il fait des Magnètes, parle d'eux comme d'un peuple encore heureux et prospère, engagé dans une guerre contre les Ephésiens, mais soutenant cette guerre avec avantage. Il semble au contraire qu'Archiloque ait déjà eu connaissance des malheurs qui depuis étaient venus fondre sur la nation des Magnètes : témoin le vers où il dit qu'il va commencer

*«une complainte plus longue que ne pourrait l'être celle des infortunes des Magnètes»,*

vers d'où il est permis naturellement d'inférer qu'Archiloque florissait postérieurement à Callinus. Naturellement aussi, quand Callinus s'écrie, pour fixer la date île la prise de Sardes :

*«Entendez-vous maintenant l'armée des bouillants Cimmériens qui s'avance»,*

c'est de quelque autre invasion cimmérienne, plus ancienne que celle des Trères, qu'il entend parler.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.41]] [41] Magnésie a vu naître plusieurs personnages célèbres, Hégésias d'abord, Hégésias l'orateur, qui, le premier, altéra la pure tradition de l'éloquence attique en inaugurant dans ses discours le style dit*asiatique*; puis le mélode Simon qui, de son côté, bien qu'à un degré moindre que les Lysiodes et les Magodes, porta atteinte au caractère de l'ancienne poésie lyrique ; et Cléomaque aussi, cet athlète pugiliste qui, à la suite d'une liaison honteuse avec un cinaede et une courtisane que celui-ci entretenait, s'avisa de transporter sur la scène les moeurs et les façons de parler de ce monde des cinaedes. Le vrai créateur du genre ou style*cinaedologique*est Sotade, et après lui Alexandre l'Aetolien, mais l'un et l'autre n'ont écrit qu'en prose, la poésie et le chant cinaedologiques ne commencent qu'avec Lysis, ou plutôt avec Simos, plus ancien que Lysis. Nommons enfin le citharaede Anaxénor, qui, après avoir brillé sur les différents théâtres [de l'Asie], se vit honorer de la faveur particulière d'Antoine. Antoine en effet le nomma*phorologue*ou receveur des impôts de quatre villes à la fois et l'autorisa dans l'exercice de ses fonctions à se faire escorter par des soldats. Ce n'est pas tout, et sa patrie le grandit encore en le revêtant de la pourpre de grand-prêtre de Jupiter Sosipolis. C'est avec ce costume qu'il est représenté sur le portrait qu'on voit de lui dans l'Agora. Il a en outre sa statue en bronze au théâtre, et cette statue porte l'inscription suivante :

*«Pas de plaisir assurément qui vaille l'audition d'un chanteur pareil,  
l'égal des dieux pour la beauté de la voix !»*

Seulement, faute d'avoir bien mesuré de l'oeil son espace, le graveur s'est trouvé arrêté par le peu de largeur du piédestal de la statue, et il a omis la lettre finale du second vers, exposant par là Magnésie tout entière à se voir taxée d'ignorance, vu que la transcription prête à un double sens, suivant que le dernier mot*audê*est pris comme un nominatif ou comme un datif : on sait en effet qu'aujourd'hui beaucoup de personnes écrivent 1es datifs sans iota, prétendant qu'il y a là un vieil usage à rejeter, que rien en soi ne justifie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.42]] [42] Après Magnésie, la route continue sur Tralles, bordée à gauche par le mont Mésogis. La plaine du Méandre, dans laquelle la route même est tracée, s'étend sur la droite, et se trouve habitée à la fois par des populations lydiennes et cariennes, par des Ioniens Milésiens et Myêsiens et par des Aeoliens de Magnésie. De Tralles à Nysa et à Antioche le pays conserve sa même physionomie. La ville de Tralles est bâtie sur un terrain en forme de trapèze dominé par une acropole d'assiette très forte. Ajoutons que ses environs offrent d'autres positions semblables et également inexpugnables. Peu de villes en Asie comptent un aussi grand nombre de citoyens riches : ii s'ensuit que c'est toujours Tralles qui fournit à la province ses présidents ou*asiarques*. Pythodore fut du nombre : originaire de Nysa, il était venu s'établir à Tralles attiré par l'illustration du lieu, et s'y était fait un nom grâce à l'amitié dont Pompée l'avait honoré, lui et un petit nombre d'autres. Il possédait une fortune royale, estimée à plus de 2000 talents. Le divin César, pour le punir de son dévouement à la cause de Pompée, fit vendre ses biens, mais il les racheta, et, ayant reconstitué sa fortune telle qu'elle était auparavant, il la laissa intacte à ses enfants. Pythodoris, reine actuelle du Pont, de qui nous avons parlé précédemment, est sa fille. Tralles vit fleurir aussi de nos jours Ménodore, qui à une vaste érudition unissait beaucoup de modestie et de gravité. Grand-prêtre du temple de Jupiter Lariséen, Ménodore succomba aux intrigues de la faction de Domitius Ahénobarbus, à qui on le représenta comme coupable d'avoir fait parmi les marins de la flotte des tentatives d'embauchage. Domitius crut trop facilement la dénonciation et ordonna son supplice. Deux autres Tralliens se firent également une grande réputation comme orateurs, à savoir Dionysoclès et Damase dit le Scombre, ce dernier un peu moins ancien que l'autre. Tralles passe pour avoir été fondée par une colonie d'Argiens, joints à une bande de Tralliens Thraces, de qui elle aurait retenu le nom. Elle connut le régime tyrannique, mais durant peu de temps, sous les fils de Cratippe, à l'époque des guerres contre Mithridate.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.43]] [43] Nysa est bâtie au pied du Mésogis, et se trouve, dans la majeure partie de son étendue, adossée à la montagne elle-même. Elle forme, du reste, à proprement parler, deux villes, car elle est divisée par une espèce de ravin très profond servant de lit à un torrent. En un endroit du ravin on a jeté un pont qui relie ensemble les deux villes ; sur un autre point a été construit un magnifique amphithéâtre, sous les voûtes duquel passent, comme en un canal souterrain, les eaux du torrent. Deux pics ou escarpements de la montagne forment les extrémités mêmes de l'amphithéâtre et dominent, l'un le gymnase des Ephèbes, l'autre l'agora et le geronticon. Comme Tralles, Nysa se trouve avoir la plaine au midi.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.44]] [44] Toujours sur la route, entre Tralles et Nysa, et non loin de cette dernière ville, de laquelle même il dépend, est le bourg d'Acharaca, avec son*plutonium*, qui renferme, outre un bois sacré magnifique et un temple dédié à Pluton et à Coré, ce*charonium*dont on fait de si merveilleux récits. Il est situé juste au-dessus du bois sacré, et attire, dit-on, une grande affluence de malades et d'adeptes, tous animés d'une foi absolue dans l'efficacité des prescriptions médicales des deux divinités : naturellement c'est à qui viendra se loger le plus près de l'antre. Certains prêtres connus pour avoir l'habitude de ces sortes de consultations reçoivent des pensionnaires. En général les prêtres vont dormir dans l'antre au lieu et place des malades, et reviennent ensuite prescrire à ceux-ci un traitement d'après les songes qu'ils ont eus. Ce sont eux aussi que les malades chargent d'invoquer les dieux en leur nom à l'effet d'obtenir leur guérison. Mais parfois ils mènent les malades mêmes dans l'antre, et les y installent en leur recommandant de rester là immobiles, comme bêtes tapies au fond de leur tanière, sans prendre de nourriture, et cela durant plusieurs jours. Enfin, dans d'autres cas, où les malades pourraient interpréter eux-mêmes les songes qui les ont visités, le prestige attaché à cette qualité de prêtre fait que les malades aiment encore mieux se faire initier par eux à la pensée mystérieuse de la divinité et n'agir que d'après leurs conseils. Le lieu, du reste, passe pour être interdit aux profanes, et il y aurait danger de mort, paraît-il, à y pénétrer [sans avoir été initié]. Chaque année il se tient à Acharaca une panégyris ou assemblée, et l'on peut dire que c'est là le vrai moment pour juger par ses yeux de l'affluence des malades, et pour recueillir tout ce qui se dit de ces cures merveilleuses. Il est d'usage ce même jour-là, à midi, que des jeunes gens et des éphèbes, nus et le corps bien frotté d'huile s'élancent hors de leur gymnase, prennent un taureau, le traînent le plus vite qu'ils peuvent jusqu'au seuil de l'antre et l'y lâchent ; le taureau y fait quelques pas, tombe et expire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.45]] [45] A [1]30 stades] de Nysa, de l'autre côté du Mésogis, c'est-à-dire sur le versant méridional de cette montagne, lequel regarde le Tmole, se trouve un lieu appelé le*Lintôn*, où, de Nysa et des environs, les populations se réunissent aussi une fois l'an pour tenir une panégyris. Non loin du Limôn est un gouffre béant, consacré aux deux mêmes divinités, et qui se prolonge assez loin, dit-on, pour communiquer avec l'antre d'Acharaca. On croit que c'est ce lieu qu'Homère a voulu désigner quand il a parlé du pré Asien ou de la prairie Asienne (*Il*. II, 461)

*«Dans le pré Asien, etc.»*

et, à l'appui de cette opinion, on nous montre le double*héroôn*d'Arias et de Caystrius, en même temps qu'on nous fait remarquer l'extrême proximité des sources du Caystre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.46]] [46] L'histoire parle de trois frères, Athymbrus, Athymbradus et Hydrélus, qui, venus de Lacédémone, auraient fondé ici aux environs trois villes, auxquelles ils auraient donné respectivement leurs noms ; mais, la population de ces villes ayant peu à peu diminué, les trois se seraient fondues en une seule et auraient ainsi formé Nysa. Il est de fait qu'aujourd'hui encore les Nyséens proclament Athymbrus comme leur*archégète*ou premier fondateur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.47]] [47] Plusieurs localités importantes environnent Nysa, à savoir Coscinie et Orthosie sur la rive ultérieure du Méandre ; Briula, Mastaura, Acharaca sur la rive citérieure ; enfin, au-dessus de la ville et dans la montagne même, Aroma où, sous le nom d'*aromée*, on récolte le meilleur vin du Mésogis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.1.48]] [48] Les personnages célèbres que Nysa a vus naître sont, après Apollodore, philosophe stoïcien, réputé le meilleur élève de Panétius, Ménécrate, disciple d'Aristarque, et le fils de Ménécrate, Aristodème, dont nous avons pu, étant fort jeune, suivre encore les leçons à Nysa : il était alors parvenu à l'extrême vieillesse. Nommons aussi Sostrate, le frère d'Aristodème, et son cousin, appelé, comme lui, Aristodème, qui fut l'instituteur du grand Pompée, tous deux grammairiens éminents. L'autre Aristodème, le nôtre, enseignait de plus la rhétorique, et, à Rhodes comme à Nysa, il avait toujours fait deux cours par jour, un cours de rhétorique le matin, un cours de grammaire le soir. Mais à Rome, du temps qu'il dirigeait l'éducation des fils de Pompée, il avait dû se borner à tenir seulement une école de grammaire.

### **XIV, 2 - Rhodes et la Carie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.1]] [1] La contrée au delà du Méandre qui nous reste maintenant à décrire pour compléter notre périple appartient toute à la Carie ; en d'autres termes, la population y est compacte et exclusivement carienne, sans mélange d'éléments lydiens, si ce n'est dans une petite portion du littoral que Milet et Myûs ont détachée de la Carie et se sont appropriée. La Carie maritime s'étend depuis la Pérée rhodienne jusqu'au cap Posidium, dépendance du territoire milésien, et la Carie intérieure ou méditerranée depuis l'extrémité du Taurus jusqu'au cours du Méandre. Généralement, on fait commencer le Taurus aux montagnes situées en arrière des îles Chélidoniennes, lesquelles correspondent juste au point de la côte d'où part la frontière commune de la Pamphylie et de la Lycie (et il est notoire, en effet, que c'est là que le Taurus commence à s'élever d'une manière sensible), mais la vérité est que le versant méridional ou extérieur du Taurus enserre déjà toute la Lycie depuis Cibyra jusqu'à la Pérée rhodienne ; que, le long de la Pérée même, la chaîne de montagnes se continue sans interruption ; qu'elle s'abaisse seulement beaucoup, et qu'alors on ne la considère plus comme faisant partie du Taurus, qu'on ne s'en sert plus surtout pour diviser le pays en régions citérieure et ultérieure, les sommets et les dépressions s'y trouvant épars en quelque sorte et disposés sans ordre, tantôt dans le sens longitudinal, tantôt transversalement, au lieu de se succéder régulièrement comme les créneaux d'un rempart. - Le périple de la côte de Carie, quand on tient compte des golfes et autres sinuosités, mesure en tout 4900 stades ; le périple partiel de la Pérée rhodienne est de près de 1500 stades.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/carie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.2]] [2] Daedala, petite localité appartenant aux Rhodiens, marque le commencement de cette portion du littoral carien, comme le mont Phoenix en marque la fin. Comprise encore dans les possessions rhodiennes de terre ferme, cette montagne a juste en face d'elle l'île d'Elaeüssa, distante de Rhodes de 120 stades. Le premier point intermédiaire que l'on rencontre, quand, à partir de Daedala, on navigue vers l'ouest directement, dans le sens de la côte cilicienne, pamphylienne et lycienne, est le golfe de Glaucus, dans l'intérieur duquel s'ouvrent plusieurs bons ports ; puis on relève successivement le cap et le temple d'Artémisium, un*Lêtôon*(avec la ville de Calyndas située juste au-dessus, à 60 stades de la côte) ; après le Lêtôon, Caunus, et, non loin de Caunus, avec Pisilis entre deux, l'embouchure du Calbis, laquelle est assez profonde pour que les vaisseaux y puissent pénétrer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.3]] [3] La ville de Caunus possède un arsenal maritime et un port fermé ; elle est dominée de très haut par le fort d'Imbrus. Bien que le pays aux alentours soit d'une extrême fertilité, tout le monde convient que le séjour de la ville est malsain, non seulement en été à cause de la chaleur, mais en automne aussi à cause de la trop grande abondance des fruits. On a même fait à ce propos plusieurs bons contes qu'on se plaît à répéter, celui-ci entre autres, que le cithariste Stratonicus, frappé du teint jaune des Cariens, se serait écrié : «Ah ! que le poète a donc eu raison de comparer les hommes à des feuilles ! (*Il*. VI, 146)

*«Et, comme on voit les feuilles remplacer les feuilles, ainsi se succèdent entre elles les générations des hommes».*

Là-dessus de vifs reproches de cette allusion ironique à l'insalubrité de leur ville. - Et lui de reprendre aussitôt : «Qui moi ! j'aurais eu le front de qualifier d'insalubre une ville où je vois se promener dans les rues jusqu'à des cadavres !» Les Cauniens naguère avaient prétendu se séparer des Rhodiens, mais un jugement des Romains remit les Rhodiens en possession de Caunus. Il existe un Discours de Molon prononcé à cette occasion contre les Cauniens. Bien que ce peuple parle une langue identique au carien, on assure qu'il est venu de Crète et qu'il se gouverne d'après des lois particulières.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.4]] [4] Physcus, qu'on rencontre ensuite, est une petite place qui possède port et Lêtôon ; puis viennent les falaises de Loryma, et, plus loin, le mont Phoenix, le point le plus élevé de toute cette côte, que couronne une citadelle de même nom. Juste en face, à 4 stades de la côte, est l'île d'Elaeüssa, qui peut avoir 8 stades de tour.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.5]] [5] Bâtie à la pointe orientale de l'île [dont elle porte le nom], la ville de Rhodes par ses ports, ses rues, ses murs et son aspect général, forme une cité tellement à part, qu'il n'y a pas de ville, à ma connaissance, qui puisse lui être, je ne dis pas préférée, mais égalée seulement. J'ajouterai qu'on ne peut admirer assez l'excellence de ses lois et le soin qu'elle a toujours apporté aux diverses branches de l'administration et à la marine en particulier, ce qui lui a assuré pendant longtemps l'empire de la mer et donné les moyens de détruire la piraterie et de mériter ainsi l'alliance du peuple romain et de ses amis les rois grecs d'Asie. Or, grâce à ces alliés, elle a pu maintenir son indépendance, en même temps qu'elle se voyait décorer par eux d'une foule de monuments ou d'objets d'art, dont la plus grande partie est aujourd'hui dans le Dionysium et dans le Gymnase, tandis que le reste est dispersé dans les différents quartiers de la ville. De tous ces monuments le plus remarquable sans contredit est la statue colossale du Soleil, oeuvre de Charès, de Charès de Lindos, comme nous l'apprend l'iambographe, auteur de l'inscription :

*«De sept fois dix coudées Charès Lindien l'a faite».*

Par malheur le colosse gît maintenant étendu sur le sol ; renversé par un tremblement de terre, il s'est brisé en tombant à partir des genoux, et les Rhodiens, pour obéir à je ne sais quel oracle, ne l'ont point relevé. Outre ce monument, qui surpasse, avons-nous dit, tous les autres (on s'accorde en effet universellement à le ranger parmi les sept merveilles du monde), il convient de citer aussi les deux tableaux de Protogène,*l'Ialysus*et le*Satyre à la colonne*. Dans ce dernier figurait d'abord une perdrix posée au haut de la colonne ; il paraît même qu'à la vue de cette perdrix, lors de la première exhibition du tableau, la foule dans son ébahissement n'avait eu d'admiration que pour elle, et que la figure du Satyre, si merveilleusement réussie cependant, avait passé presque inaperçue. Les éleveurs de perdrix ajoutèrent encore à la surprise générale en apportant avec eux, pour les mettre en face du tableau, des perdrix apprivoisées qui, dès qu'elles apercevaient la perdrix peinte, se mettaient tout de suite à chanter, à la grande joie des oisifs attroupés. Que fit Protogène en voyant que la figure principale de son tableau en était devenue l'accessoire ? Il demanda aux intendants du temple la permission de venir effacer sa perdrix, et l'effaça bel et bien. Les Rhodiens se montrent très soucieux du bien-être du peuple, bien que leur république ne soit pas à proprement parler démocratique : ils espèrent par là pouvoir contenir la classe si nombreuse des pauvres. Indépendamment des distributions périodiques du blé qui leur sont faites au nom de l'Etat, les indigents reçoivent des riches des secours de toute nature ; c'est là une coutume traditionnelle à laquelle les riches se conforment toujours. Souvent aussi l'assistance des riches a le caractère d'une liturgie, d'une fonction ou prestation publique : tout un approvisionnement, toute une fourniture de vivres est mise à la charge de tel ou tel citoyen riche, de sorte que le pauvre est toujours assuré de sa subsistance et qu'en même temps l'Etat ne risque jamais de manquer de bras pour les différents services publics et en particulier pour les besoins de sa flotte. Ajoutons que de tout temps certains arsenaux ont été tenus cachés et que le public en a ignoré l'existence ; chercher à les découvrir, vouloir y pénétrer eût été regardé comme un crime d'Etat, et ce crime puni de mort sans rémission. Ici du reste, comme à Massalia, comme à Cyzique, tout ce qui est chantier de construction navale, fabrique de machines de guerre, dépôt d'armes et établissement du même genre, est l'objet de soins particuliers ; on peut même dire qu'ici l'organisation est encore meilleure que dans les deux autres villes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.6]] [6] Les Rhodiens sont d'origine dorienne comme les habitants d'Halicarnasse, de Cnide et de Cos. On sait, en effet, que des Doriens qui, après la mort de Codrus, fondèrent Mégare une partie seulement demeura dans la Nouvelle Ville, tandis que les autres ou se mêlèrent aux colons que l'argien Althaeménès emmenait en Crète, ou se partagèrent entre Rhodes et les différentes villes que nous venons de nommer. Mais ces migrations sont postérieures aux événements que raconte Homère : au temps de la guerre de Troie, Cnide et Halicarnasse n'existaient même pas encore ; quant aux îles de Rhodes et de Cos, sans doute elles existaient, mais toutes deux étaient au pouvoir de chefs héraclides. Tlépolème avait à peine atteint l'âge viril que

*«Par un coup du sort, il devient le meurtrier de Licymnius, un vieillard, l'oncle maternel de son père.  
Aussitôt il construit une flotte, rassemble de nombreux compagnons et s'enfuit à travers les mers» (*Il. II, 662).

Puis, ajoute le poète,

*«Il arrive à Rhodes ayant longtemps erré ; là ses compagnons s'établissent et se divisent en trois tribus».*

Homère nomme les trois villes connues pour exister alors,

*«Et Lindos et Ialyse et la crayeuse Camire»,*

et naturellement il ne dit rien de la cité des Rhodiens, qui n'était pas encore fondée. Mais on voit que dans ce passage il ne donne nulle part le nom de Doriens [aux compagnons de Tlépolème], il se borne à indiquer qu'ils devaient être Aeoliens et Béotiens, puisque Hercule et Licymnius avaient la Béotie pour demeure habituelle. D'autres auteurs, maintenant, font partir Tlépolème et ses compagnons d'Argos et de Tirynthe, sans que pour cela la colonie conduite par Tlépolème en puisse passer davantage pour une colonie dorienne, son établissement dans l'île de Rhodes ayant précédé le Retour des Héraclides. Même observation pour les habitants de Cos, car, de ce qu'Homère leur donne pour chefs Philippe et Antiphus, fils tous deux de l'héraclide Thessalus (*Il*. II, 678), on peut inférer qu'ils étaient eux aussi Aeoliens d'origine plutôt que Doriens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.7]] [7] Les premiers noms que Rhodes ait portés sont ceux d'Ophiusse et de Stadie, puis elle fut appelée Telchinis du nom des Telchines, ses habitants, qu'on nous présente tantôt comme une race d'enchanteurs et de sorciers, qui, en arrosant [les champs] d'un mélange de soufre et d'eau du Styx, empoisonnaient les animaux et les plantes ; tantôt, au contraire, comme une race éminemment industrieuse, victime seulement des calomnies de rivaux qui avaient trouvé leur compte à la noircir auprès des autres peuples, race originaire de Crète, venue dans l'île de Cypre d'abord, puis de là à Rhodes, et qui la première aurait réussi à travailler le fer et le cuivre, puisque la tradition fait de la faux de Saturne un ouvrage telchine. Nous avons déjà parlé précédemment des Telchines, mais nous sommes bien forcé, en raison de la diversité des légendes de la Fable, de revenir sur les mêmes sujets pour suppléer à ce que nous avons pu omettre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.8]] [8] Aux Telchines les mythographes font succéder les Héliades comme conquérants de l'île de Rhodes, et, dans les trois fils nés des amours de Cercaphus, l'un de ces Héliades, et de Cydippé, ils veulent voir les héros éponymes par qui furent fondées les trois villes de Lindos, d'Ialysos et de Camiros «au sol crayeux» (*Il*. II, 656) ; mais, au dire de certains auteurs, c'est Tlépolème qui fonda ces trois villes, et les noms qu'il leur donna étaient ceux de trois des filles de Danaüs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.9]] [9] La ville de Rhodes actuelle fut bâtie, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, par le même architecte, dit-on, qui déjà avait bâti le Pirée. Seulement, le Pirée n'existe plus, ayant eu cruellement à souffrir du fait des Lacédémoniens, d'abord, lorsque ceux-ci détruisirent ses*skêles*ou*longs murs*, et, plus tard, du fait de Sylla, le général romain.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.10]] [10] L'histoire nous apprend encore cette particularité curieuse au sujet des Rhodiens, que leur prépondérance maritime ne date pas seulement de la fondation de leur ville actuelle, mais que, bien des années avant l'institution des jeux Olympiques, ils entreprenaient déjà, pour opérer le sauvetage des naufragés, des navigations lointaines : témoin ce voyage d'Ibérie pendant lequel ils fondèrent la ville de Rhodé, devenue plus tard possession massaliote ; témoin encore la double expédition pendant laquelle ils bâtirent Parthénopé chez les Opiques, et, en compagnie d'habitants de Cos, Elpies chez les Dauniens. Quelques auteurs prétendent même que, postérieurement au*Retour de Troie*, les îles Gymnésies auraient reçu un établissement rhodien. Timée range, sous le rapport de l'étendue, la plus grande des îles Gymnésies tout de suite après les sept îles de Sardaigne, de Sicile, de Cypre, de Crète, d'Eubée, de Cyrnos et de Lesbos, mais ce qu'il dit là n'est pas vrai : on connaît d'autres îles beaucoup plus grandes. Des colons rhodiens vinrent aussi s'établir en Chônie aux environs de Sybaris. Ajoutons qu'Homère lui-même semble attester l'antique prospérité des Rhodiens et la faire remonter au lendemain de la fondation des trois villes, lorsqu'il dit (*Il*. II, 668) :

*«Les peuples vivaient là répartis en trois cités d'après le nombre de leurs tribus, et ils étaient chéris de Jupiter,  
qui règne à la fois sur les dieux et sur les hommes. Et le fils de Saturne aimait à répandre sur eux l'inépuisable richesse».*

Ramènant ce dernier vers à une forme mythique, quelques auteurs l'entendent d'une pluie d'or qui serait tombée sur l'île de Rhodes, le jour où, pour parler comme Pindare (*Olymp*. VII, 61), Minerve naquit du cerveau de Jupiter. - L'île de Rhodes a 920 stades de tour.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.11]] [11] Le premier point qu'on relève à partir de la ville de Rhodes, quand on gouverne de manière à avoir toujours la côte de l'île à sa droite, est la ville de Lindos, qui est bâtie tout au haut d'une montagne et tournée au plein midi juste dans la direction d'Alexandrie. Il s'y trouve un temple célèbre dédié à Athéné Lindienne par la piété des Danaïdes. Dans le principe, avons-nous dit, les Lindiens formaient un Etat séparé, comme les Gamiréens et les Ialysiens, mais plus tard les trois peuples se réunirent et vinrent se fondre dans Rhodes en une seule cité. Cléobule, l'un des sept Sages, était de Lindos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.12]] [12] A Lindos succèdent Ixia, localité sans importance, Mnasyrium et l'Atabyris, point culminant de l'île consacré à Zeus Atabyrius. Vient ensuite Camiros, et, après Camiros, Ialysos, simple bourg, dominé par une citadelle ou acropole qu'on nomme l'*Ochyrôme*. Après quoi, un dernier trajet de 80 stades environ nous ramène devant Rhodes. Dans ce trajet, le seul point intermédiaire à remarquer est la falaise de Thoantium, qui se trouve avoir juste en face d'elle ce groupe de Chalcia, dépendant des Sporades, dont nous avons parlé précédemment.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.13]] [13] Rhodes a vu naître beaucoup d'hommes de guerre et d'athlètes célèbres, notamment les ancêtres du philosophe Panétius ; beaucoup d'hommes d'Etat aussi ou de politiques, beaucoup d'orateurs enfin et de philosophes, à commencer par Panétius lui-même, à qui l'on peut joindre et Stratoclès et Andronic le péripatéticien et le stoïcien Léonide et les noms plus anciens de Praxiphane, d'Hiéronyme et d'Eudème. Toute la carrière active de Posidonius, comme homme politique et comme philosophe enseignant, s'est passée à Rhodes, mais c'est à Apamee de Syrie qu'il avait vu le jour. Apollonius dit Malacus et Molon, disciples tous deux de l'orateur Ménéclès, étaient dans le même cas, étant nés à Alabanda, et non à Rhodes. C'est Apollonius qui, le premier des deux, vint s'établir à Rhodes ; Molon ne s'y rendit que plus tard et il y fut salué à son arrivée par ces mots d'Apollonius :*opsè molôn*, «Tard-Venu, [mon cher] !» En revanche, le poète Pisandre, auteur de l'*Héraclée*, était né à Rhodes même, ainsi que Simmias le grammairien et Aristoclès, un de nos contemporains. Enfin Denys le Thrace et Apollonius, l'auteur des*Argonautiques*, bien qu'Alexandrins de naissance, sont généralement qualifiés de Rhodiens. - Mais nous nous sommes suffisamment étendu au sujet de l'île de Rhodes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.14]] [14] Reprenons maintenant la côte de Carie qui fait suite à Rhodes, à partir d'Elaeus et de Loryma, et signalons le coude très marqué qu'elle décrit en cet endroit dans la direction du nord, direction qu'elle garde invariablement jusqu'à la Propontide, si bien que la navigation en ligne droite le long de cette côte, sur un espace de 5000 stades ou peu s'en faut, figure exactement un méridien, celui sous lequel se trouvent, avec le reste de la côte de Carie, l'Ionie, l'Aeolide, Troie, Cyzique et Byzance. Tout de suite après Loryma se présentent Cynossêma et l'île Symé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.15]] [15] Puis on arrive à Cnide. Cette ville possède deux ports, dont un facile à bien fermer et capable de recevoir et de contenir des trirèmes. Elle possède en outre un naustathme ou arsenal muni de cales pour vingt navires. En avant de Cnide est une île de 7 stades de tour environ, qui s'élève en amphithéâtre, et qui, reliée par un double môle au continent, se trouve faire de Cnide en quelque sorte deux villes distinctes, d'autant qu'une bonne partie de la population est allée se loger dans cette île, abri naturel des deux ports. Ajoutons qu'à une petite distance de la même île, mais alors plus au large, se trouve l'île de Nisyrus. Parmi les personnages célèbres nés à Cnide, nous citerons, en premier lieu, le mathématicien Eudoxe, l'un des disciples favoris de Platon ; après Eudoxe, Agatharchide, qui, sorti de l'école péripatéticienne, s'est fait un nom comme historien, et deux de nos contemporains, à savoir Théopompe, l'un des amis du divin César qui eurent le plus d'ascendant sur lui, et le fils de Théopompe, Artémidore. Ctésias, le médecin d'Artaxerce et l'auteur des Assyriques et des Persiques, était lui aussi natif de Cnide. - Passé Cnide, on relève, mais en arrière de la côte, les petites places de Ceramus et de Bargasa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.16]] [16] Puis vient Halicarnasse, capitale des anciens dynastes de Carie, qui primitivement s'appelait Zephyria. C'est ici, à Halicarnasse, que s'élève le tombeau de Mausole, monument rangé au nombre des sept merveilles du monde et qui fut érigé par Artémise en l'honneur de son époux, ici aussi que se trouve la source ou fontaine de Salmacis, que la voix publique, je ne sais sur quel fondement, accuse d'énerver ceux qui s'y abreuvent. L'intempérance humaine, à ce qu'il semble, s'en prend volontiers aux airs et aux eaux des fautes qu'elle commet ; mais là n'est pas la vraie cause de la mollesse des hommes, elle est toute dans la richesse et dans l'abus des plaisirs. Halicarnasse a au-dessus d'elle une acropole et juste en face une île, Arconnèse. Entre autres archégètes ayant contribué à la fondation de cette cité, il convient de nommer Anthès, chef d'une colonie trézénienne. Ajoutons qu'elle a donné naissance à plusieurs personnages illustres, à Hérodote entre autres, Hérodote l'historien, qu'on n'appela plus que le Thurien après qu'il fut venu, comme colon, s'établir à Thurium, puis au poète Héraclite, grand ami de Callimaque, et à l'historien Denys, notre contemporain.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.17]] [17] Halicarnasse ne connut pas que d'heureux jours ; elle eut beaucoup à souffrir, notamment après qu'elle eut été prise d'assaut par Alexandre. Hécatomne, roi de Carie, avait trois fils, Mausole, Hidriée, Pixodar, et deux filles. L'aînée des filles, Artémise, épousa Mausole, son frère aîné ; le second des fils, Hidriée, fut marié à leur autre soeur, Ada. Mausole régna [après son père], mais, étant mort sans enfant, il laissa le trône à sa femme qui lui éleva le tombeau dont nous avons parlé. Elle-même mourut d'une maladie de langueur causée par la douleur de la perte de son époux, et Hidriée monta sur le trône. Une maladie l'ayant emporté à son tour, le pouvoir passa aux mains d'Ada, qui bientôt se vit détrôner par Pixodar le dernier des fils d'Hécatomne. Partisan déclaré des Perses, Pixodar invita un satrape à venir partager son autorité, et, comme la mort le surprit lui aussi, ce satrape demeura seul maître d'Halicarnasse : il avait épousé Ada, fille que Pixodar avait eue d'une femme cappadocienne, nommée Aphnéis. Le même satrape, attaqué par Alexandre, se défendit avec énergie. C'est alors qu'Ada, fille d'Hécatomne, détrônée jadis par Pixodar, vient trouver Alexandre et par ses prières le persuade de la rétablir sur le trône qui lui a été enlevé ; elle lui promettait en retour de l'aider à se mettre en possession des quelques forteresses de la Carie qui refusaient encore de faire leur soumission, et la chose devait lui être d'autant plus facile, disait-elle, que ceux qui les détenaient étaient tous ses parents. Elle fait plus et commence par lui livrer sa propre résidence, Alinda. Alexandre agrée ses offres et la proclame reine d'Halicarnasse, comme il venait justement de prendre la ville ; mais la citadelle tenait encore (on sait qu'elle est à double enceinte), et Alexandre laisse à Ada le soin d'en continuer le siège. Or ce siège ne fut pas long, la colère et la haine des nouveaux assiégeants avaient imprimé aux opérations un redoublement d'ardeur, et la citadelle tombe à son tour.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.18]] [18] Halicarnasse précède, sur la côte, le cap Termerium, lequel dépend du territoire des Myndiens. La pointe Scandaria que projette l'île de Cos est située juste vis-à-vis, à 40 stades du continent. Il y a aussi en arrière de ce même cap Termerium une petite localité habitée du nom de Termerum.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.19]] [19] La ville de Cos s'appelait anciennement Astypalée, et elle occupait, mais toujours au bord de la mer, un autre emplacement. C'est à la suite de discordes intestines qu'une partie de la population se transporta dans le voisinage du cap Scandarium et y fonda la ville actuelle en lui donnant, pour la distinguer de l'ancienne, le nom même de l'île. La ville de Cos n'est pas grande, mais il n'y en a pas de mieux bâtie, et, vue de la mer, elle est d'un aspect enchanteur. Quant à l'île elle-même, elle peut avoir 550 stades d'étendue ; le sol y est partout d'une extrême fertilité, mais, comme à Chios et à Lesbos, favorable surtout d la vigne. Ses points les plus remarquables sont, au midi, le cap Lacéter, qui n'est séparé de l'île Nisyrus que par un trajet de 60 stades, et, tout à côté du Lacéter, la petite place d'Halisarna ; puis, à l'ouest, le cap Drecanum, avec un bourg nommé Stomalimné. La distance par mer du Drecanum à la ville de Cos est de 200 stades environ ; prise du Lacéter, cette distance est de 35 stades plus longue. C'est dans le faubourg de Cos qu'est bâti l'Asclépiéum, temple qui jouit d'une très grande célébrité et qui renferme, à titre de pieuses offrandes, beaucoup de chefs-d'oeuvre artistiques, l'*Antigone*d'Apelle, par exemple. On y voyait aussi naguère la*Vénus Anadyomène*,qui est actuellement à Rome exposée comme un hommage à la mémoire du divin César. L'idée est d'Auguste, qui voulut dédier à son père l'image de l'archégète ou auteur de leur race. On raconte même, à ce propos, que, pour indemniser Cos de la belle peinture qu'il lui enlevait, Auguste fit remise à ses habitants de 100 talents sur le tribut qui leur avait été imposé. Si ce qu'on dit, maintenant, d'Hippocrate est vrai, c'est surtout par l'étude des différentes cures dont la relation était affichée ici dans le temple qu'il se serait exercé à la partie diététique de son art. Hippocrate figure naturellement au premier rang des personnages célèbres que Cos a vus naître, mais après lui nous nommerons encore Simus le médecin, Philétas qui s'illustra à la fois comme poète et comme critique, et plusieurs de nos contemporains : Nicias d'abord, qui, entre autres titres de gloire, eut l'honneur de régner comme tyran sur ses concitoyens ; puis Ariston, disciple et successeur du péripatéticien de même nom ; et enfin Théomneste, qui, déjà célèbre comme musicien, s'acquit un nouveau lustre comme antagoniste politique de Nicias.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.20]] [20] La partie de la côte du continent adjacente au territoire de Myndus nous présente la pointe d'Astypalée et le cap Zephyrium ; puis, tout de suite après, la ville même de Myndus, laquelle possède un port. Bargylies qui fait suite à Myndus mérite aussi le nom de ville. Entre deux on rencontre le port de Caryande, avec une île de même nom où les Caryandéens dès longtemps se sont plu à bâtir. Scylax, l'ancien historien, était originaire de Caryande. Tout près de Bargylies est le temple d'Artémis Cindyas, qui, au dire des gens du pays, ne reçoit jamais une goutte de pluie, même quand il pleut tout autour. Il existait aussi naguère une localité appelée Cindyé. Protarque, philosophe célèbre de la secte d'Epicure, qui eut pour disciple et pour successeur Démétrius dit Lacôn, était né à Bargylies.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.21]] [21] Iasus qui vient ensuite est bâtie dans une île, mais on la croirait sur le continent, tant le bras de mer qui l'en sépare est resserré. Elle possède un port, et ses habitants tirent leur subsistance presque exclusivement de la mer, car, autant les parages ici autour sont poissonneux, autant le sol de l'île est pauvre et maigre. On raconte à ce sujet quelques bonnes histoires, celle-ci, par exemple. Un citharède en renom se faisait entendre un jour devant les Iasiens assemblés, et on l'écoutait religieusement ; tout à coup on sonne la cloche annonçant l'ouverture du marché au poisson, tous à l'instant quittent la place pour courir au marché, un seul tient bon...il était sourd. Le citharède s'approche et lui dit : «Je vous sais un gré infini, citoyen, de l'honneur que vous me faites et de votre goût pour la musique. Voyez, tous mes auditeurs, au bruit de la cloche, déguerpissent. - Hein ! s'écrie le sourd, que dites-vous là ? On a déjà sonné la cloche ? - Sans doute, reprend le chanteur. - Grand bien vous souhaite alors», dit le sourd en se levant, et le voilà qui détale comme les autres. - Iasus a vu naître le dialecticien Diodore, plus connu sous le nom de Cronos, nom qui lui fut d'abord donné indûment, puisqu'il appartenait déjà à Apollonius son maître, mais qui, vu le peu de célébrité du vrai Cronos, a fini par lui rester.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.22]] [22] Au delà d'Iasus, on atteint vite le cap Posidium, dépendance du territoire milésien. Mais quittons la côte, dans l'intérieur nous avons à signaler trois villes considérables, Mylasa, Stratonicée et Alabanda, plus un certain nombre de localités de moindre importance, formant en quelque sorte la banlieue de ces villes ou de celles du littoral, notamment Amyzo, Héraclée, Euromus et Chalcétor.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.23]] [23] Mylasa est bâtie dans une plaine extrêmement fertile, au-dessous d'une montagne qui s'élève à pic à une très grande hauteur et qui renferme une carrière de très beau marbre blanc. Or, ce n'est pas un mince avantage pour une ville d'avoir à sa portée et en si grande quantité les matériaux réputés les plus précieux pour la construction des édifices publics, et principalement des édifices religieux. Et par le fait il n'y a pas de ville qui soit plus magnifiquement décorée que Mylasa de portiques et de temples. En revanche, il y a lieu de s'étonner que ceux qui ont fondé Mylasa lui aient choisi une position aussi absurde au pied d'un rocher à pic qui la surplombe et qui l'écrase, circonstance qui faisait dire à l'un des gouverneurs de la province, confondu de ce qu'il voyait : «La honte, à défaut de la peur, n'aurait-elle pas dû arrêter le malheureux qui a fondé cette ville !» Les Mylasiens possèdent deux temples de Jupiter, celui de Zeus Osogos, bâti dans la ville même, et celui de Zeus Labraundène, ainsi nommé du village de Labraunda, lequel est situé dans la montagne, à une assez grande distance de la ville et tout près du col où passe la route qui va d'Alabanda à Mylasa. Le temple qui s'élève en ce lieu est fort ancien et contient la statue en bois de Zeus Stratios, objet de vénération pour les populations circonvoisines, comme pour les Mylasiens ; il est relié à la ville par une chaussée de près de 60 stades, qu'on nomme la voie sacrée et qui sert aux pompes ou processions. Le grand-prêtre est invariablement choisi parmi les plus illustres citoyens de Mylasa et toujours nommé a vie. Ces deux temples sont la propriété particulière des Mylasiens. Mais il en existe un troisième, dédié à Zeus Carios, qui appartient en commun à toutes les populations cariennes, lesquelles y admettent même les Lydiens et les Mysiens à titre de frères. Au rapport des historiens, Mylasa n'aurait été dans le principe qu'un simple bourg, mais le roi de Carie Hécatomne y était né et naturellement il en avait fait sa capitale ou résidence ordinaire Comme le point de la côte le plus rapproché est Physeus, les Mylasiens ont fait de Physcus leur arsenal maritime.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.24]] [24] Deux Mylasiens, Euthydème et Hybréas, ont, par leur éloquence et leur ascendant politique, joué de nos jours un rôle considérable dans leur patrie. Euthydème, à qui ses ancêtres avaient transmis une grande fortune avec un nom déjà glorieux, ajouta à ces avantages un vrai talent de parole qui n'assura pas seulement sa prépondérance politique à Mylasa, mais qui lui permit de prétendre à la première dignité de la province. Hybréas, au contraire, comme il l'a raconté lui-même mainte fois à ses disciples et comme tout le monde en convient à Mylasa, avait reçu pour tout patrimoine un mulet et son muletier, un mulet servant à porter le bois dont le travail, pendant quelque temps, fut son unique ressource. Il put suivre ainsi l'école de Diotréphès d'Antioche, après quoi, il revint dans sa patrie et se mit à plaider au tribunal de l'arjoranonle. Ayant gagné quelque argent à cet infime métier, il put prendre son essor et commença à s'occuper de politique, en même temps qu'il assistait et se mêlait aux luttes judiciaires. Sa position grandit en peu de temps et on le vit avec admiration, du vivant même d'Euthydème, mais surtout après la mort de celui-ci, devenir le maître de la ville. On sait quel ascendant Euthydème exerçait de son vivant, il le devait à ses talents et aux services réels qu'il rendait chaque jour à la chose publique : peut-être bien y avait-il dans ses façons d'agir quelque chose de trop tyrannique, mais cet inconvénient était racheté amplement par les résultats utiles de sa politique. Et c'est ce qui faisait dire à Hybréas dans la péroraison d'un de ses discours qui a été souvent citée : «0 Euthydème ! tu es pour cette ville aujourd'hui un mal nécessaire, car nous ne pouvons vivre ni avec toi ni sans toi». Hybréas était parvenu à son tour au faîte de la puissance, et tous ses compatriotes le reconnaissaient comme le type du bon citoyen et de l'orateur politique, quand il voulut entrer en lutte avec Labiénus et éprouva un rude échec. En voyant Labiénus s'avancer à la tête d'une armée romaine que renforçaient encore des auxiliaires parthes (on sait que les Parthes détenaient alors en maîtres la province d'Asie), tous les autres chefs de républiques, par impuissance et par amour de la paix, n'avaient rien eu de plus pressé que de se soumettre. Zénon de Laodicée et Hybréas, simples orateurs tous deux, furent seuls à ne pas vouloir céder, et on les vit, chacun de son côté, pousser leurs concitoyens à la résistance. Hybréas fit plus et par un mot imprudent il excita encore l'humeur irritable du jeune et présomptueux Labiénus. Labiénus venait de se proclamer*Parthicus imperator*; en l'apprenant Hybréas s'écria : «Eh bien ! moi, je serai*Caricus imperator*, et je m'en décerne à moi-même le titre». Il n'en fallut pas davantage pour que Labiénus marchât sur Mylasa, à la tête. des légions 1 qu'il avait pu former avec ce qu'il y avait de Romains dans la province d'Asie : il n'y trouva plus Hybréas, qui s'était réfugié à Rhodes, mais il dévasta son habitation et mit au pillage le mobilier magnifique qu'elle contenait, sans plus épargner le reste de la ville. Seulement à peine eut-il quitté l'Asie qu'Hybréas revint, et il eut bientôt fait de réparer le dommage fait à lui-même et à sa patrie. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet de Mylasa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.25]] [25] Stratonicée doit son origine à une colonie macédonienne. Ajoutons que les Rois l'ont à l'envi décorée de somptueux édifices. Il existe dans les limites de son territoire deux temples, un à Lagina, consacré à Hécate et très célèbre par les grandes panégyries ou assemblées qui s'y tiennent chaque année, et l'autre aux portes de la ville. Ce dernier, dédié à Zeus Chrysaorée, est commun à toutes les populations cariennes, qui s'y réunissent pour assister aux sacrifices solennels et pour délibérer sur les intérêts généraux du pays. De là une ligue dite*Chrysaoréenne*et qui comprend tous les*cômae*ou bourgs de la Carie. Les peuples qui y sont représentés par le plus grand nombre de*cômae*, comme voilà les Céramiètes, ont aussi dans les délibérations une voix prépondérante. Les Stratonicéens, sans être de race carienne, font partie de la confédération, mais c'est qu'ils possèdent un certain nombre de bourgs engagés dans la ligue chrysaorique. La même ville de Stratonicée a vu naître Ménippe dit*Catocas*, orateur justement célèbre, qui florissait du temps de nos pères, et que Cicéron met au-dessus de tous les autres orateurs qu'il lui avait été donné d'entendre en Asie : Cicéron le déclare en termes exprès dans un de ses traités (*Brut*. 91), en le comparant à Xénoclès et à d'autres orateurs contemporains. - Il ne faut pas confondre Stratonicée avec une autre petite ville de même nom, bâtie au pied du Taurus et dite à cause de cela Stratonicée du Taurus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.26]] [26] Alabanda est bâtie dans une situation analogue, au pied de deux collines ; mais ces collines sont disposées de telle sorte, qu'elles la font ressembler à un âne chargé de ses deux paniers, ce qui faisait dire plaisamment à Apollonius Malacus, choqué à la fois de cette particularité et de la quantité de scorpions qui infestent la ville : «[Ne me parlez pas d']Alabanda, cette bourrique lestée de scorpions !» Le fait est qu'à Alabanda, de même qu'à Mylasa et dans toute la montagne entre deux, les scorpions pullulent. Alabanda n'en est pas moins devenue le rendez-vous de tous les voluptueux, de tous les débauchés de la province, grâce à la présence de nombreuses courtisanes, toutes excellentes musiciennes. Mais la ville a produit aussi quelques grands hommes, deux orateurs, notamment, deux frères, à savoir ce Ménéclès de qui nous parlions un peu plus haut, et Hiéroclès, puis Apollonius et Molon, qui l'un et l'autre ont quitté Alabanda pour venir se fixer à Rhodes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.27]] [27] On a beaucoup disserté au sujet des Cariens, voici l'opinion généralement adoptée. Ils figuraient au nombre des nations soumises au roi Minos, portaient alors le nom de Lélèges et habitaient les îles. Plus tard, ils passent sur le continent, s'y emparent, tant le long de la c8te que dans l'intérieur, d'une étendue de pays considérable, et prennent la place des anciens habitants, Lélèges aussi et Pélasges pour la plupart ; mais, à leur tour, ils se voient enlever une partie de leurs conquêtes par les Hellènes, Ioniens et Doriens. Leur passion pour les occupations guerrières est attestée par cette circonstance, que les anses des boucliers, ainsi que les devises ou figures qui les décorent et les aigrettes des casques, sont qualifiées d'inventions cartques. Anacréon dira, par exemple :

*«Allons ! le moment est venu de passer son bras dans la courroie que l'ingénieux Carien,  
le premier, sut ajouter au bouclier» ;*

et Alcée de son côté :

*«Agitant l'aigrette carienne dont son casque est ombragé».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.28]] [28] Reste la difficulté contenue dans ce passage d'Homère (*Il*. II, 867) :*«Masthlès venait ensuite à la tête des Cariens barbarophones»,*

car on ne voit pas qu'on ait bien compris jusqu'ici pourquoi le Poète, qui connaissait tant de nations barbares, a donné aux seuls Cariens cette épithète de barbarophones et n'a appliqué à aucun peuple [pas plus aux Cariens qu'aux autres] la dénomination même de barbares. L'explication de Thucydide (I, 3), notamment, n'est rien moins que satisfaisante, et, quand il prétend qu'Homère ne s'est pas servi de cette dénomination de barbares, faute d'avoir pu lui opposer le nom d'hellènes, qui, en tant que dénomination générale et collective, n'existait pas encore, il se trompe manifestement, et ses derniers mots «n'existait pas encore» sont réfutés par le Poète lui-même : témoin ce passage de*l'Odyssée*(I, 344) :

*«Lui, dont la gloire s'est répandue par toute la Hellade et a pénétré jusqu'au coeur d'Argos» ;*

témoin celui-ci aussi :

*«Mais, si tu veux séjourner en pleine Hellade, et au coeur même d'Argos» (*Od. XV, 80).

Supposons d'ailleurs que ce nom de barbares ne fût pas encore usité, comment admettre qu'Homère ait employé un mot, tel que*barbarophones*, que personne n'eût pu comprendre ? L'explication de Thucydide n'est donc pas heureuse. Disons tout de suite que celle du grammairien Apollodore ne l'est pas davantage : elle consiste à prétendre que d'une dénomination générale les Hellènes, et surtout les Ioniens à cause de leur haine pour un peuple rival avec qui ils étaient perpétuellement en guerre, avaient fait une qualification particulière et injurieuse à l'adresse des Cariens. Mais, à ce compte, c'est*barbares*et non*barbarophones*que le Poète aurait dû dire. Quant à la question spéciale qui nous occupe, «pourquoi Homère a employé le mot*barbarophones*et pas une fois le nom de*barbares*», voici comme y répond Apollodore : «Le pluriel de ce mot, dit-il, ne pouvait entrer dans son vers, et c'est pour cela qu'Homère nulle part n'a employé le mot*barbarous*. - Oui, certes, à ce cas-là, le mot ne pouvait trouver place dans le vers d'Homère, mais le cas direct*barbaroi*ne diffère en rien de*Dardanoi*, mot qu'Homère a bel et bien employé (*Il*. XI, 286) :*Trôes kai Lukioi kai Dardanoi*, il ne diffère pas non plus de*Trôioi*, et Homère a dit (Il. V, 222) :*Oioi Trôioi ippoi*.  
  
On ne saurait enfin accepter davantage cette autre explication, que la langue carienne était la plus dure des langues ; car, loin de mériter ce reproche, ladite langue est mélangée de mots grecs dans une proportion très considérable, ainsi que le marque Philippe dans son*traité des Antiquités cariques*. Ce que je crois, moi, c'est que le mot barbare, dans le principe, a été formé par onomatopée, à l'instar des mots*battarizein, traulizein, psellizein*, pour exprimer toute prononciation embarrassée, dure, rauque. Par une disposition très heureuse de notre nature, les imitations que nous faisons des différents sons de la voix humaine deviennent, grâce à leur ressemblance saisissante, les noms mêmes de ces sons ou inflexions imitées ; on peut même dire que c'est dans cet ordre d'idées que les onomatopées chez nous se sont le plus multipliées, exemples :*kelaruzein, klaggê, psophos, boê, krotos*, [simples imitations des sons de la voix à l'origine,] devenues à présent pour la plupart des dénominations précises et des termes parfaitement définis. Or, une fdis l'habitude prise de qualifier ainsi de barbares tous les gens à prononciation lourde et empâtée, les idiomes étrangers, j'entends ceux des peuples non grecs, ayant paru autant de prononciations vicieuses, on appliqua à ceux qui les parlaient cette même qualification de barbares, d'abord comme un sobriquet injurieux équivalant aux épithètes de*pachystomes*et de*trachystomes*, puis abusivement comme un véritable ethnique pouvant dans sa généralité être opposé au nom d'Hellènes. On avait reconnu, en effet, à mesure que les barbares s'étaient mêlés davantage aux Grecs et avaient noué avec eux des relations plus intimes, que les sons étranges qu'on entendait sortir de leur bouche ne tenaient pas à un embarras de la langue ou à quelque autre vice des organes de la voix, mais bien à la nature particulière de leur idiome. Autre chose, maintenant, est le parler vicieux et l'espèce de*barbarostomie*qui, dès longtemps, s'est fait jour dans notre propre langue : il arrive souvent qu'une personne sachant le grec parle incorrectement et défigure les mots ni plus ni moins que les barbares que l'on veut initier à la connaissance du grec et qui ne parviennent pas à se faire comprendre, pas plus, du reste, que nous n'y parvenons nous-mêmes, quand nous voulons parler les langues étrangères. On a pu vérifier le fait, surtout chez les Cariens ; car à une époque où les autres peuples n'avaient encore noué aucune relation avec les Grecs, et où, à l'exception de rares individus que le hasard avait mis en rapport avec quelques Grecs isolés, personne chez eux ne manifestait la moindre velléité d'adopter le genre de vie des Grecs ou d'apprendre notre langue, les Cariens couraient déjà toute la Grèce à la suite des armées dans lesquelles ils servaient comme mercenaires : naturellement leurs expéditions guerrières en Grèce donnèrent occasion de leur appliquer fréquemment ce nom de barbarophones ; mais l'application s'en étendit encore bien davantage plus tard, puisqu'il leur fallut vivre dans les îles côte à côte avec les Grecs et qu'en Asie même, où ils s'étaient réfugiés après avoir été expulsés des îles, ils ne purent se soustraire à ce contact, n'y ayant précédé que de peu les migrations ionienne et dorienne. Le mot*barbarizein*n'a pas non plus d'autre origine, et nous l'appliquons d'ordinaire à ceux qui écorchent le grec, non à ceux qui parlent carien. Il nous faut donc prendre aussi*barbarophônein*et*barbarophônous*dans le même sens, c'est-à-dire les entendre de gens parlant mal le grec. Ajoutons que le mot*karizein*est évidemment ce qui a donné l'idée d'introduire dans nos grammaires grecques les expressions*barbarizein*et*soloikizein*, que l'on fasse venir ce dernier mot du nom de la ville de Soli ou qu'on lui attribue toute autre étymologie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.2.29]] [29] Au rapport d'Artémidore, la route qui part de Physcus, dans la Pérée rhodienne, pour aboutir à Ephèse, compte jusqu'à Lagina 850 stades, 250 stades de plus jusqu'à Alabanda, et 160 stades d'Alabanda à Tralles. Mais pour arriver jusqu'à Tralles il faut à moitié chemin, juste à l'endroit où finit la Carie, passer le Méandre. En tout, de Physcus au Méandre, le trajet sur cette route d'Ephèse mesure 1180 stades. Si maintenant, immédiatement à partir du Méandre, et en suivant toujours la même route, on mesure l'Ionie dans le sens de sa longueur, on trouve une première distance de 80 stades jusqu'à Tralles, puis 140 stades jusqu'à Magnésie, 120 jusqu'à Ephèse, 320 jusqu'à Smyrne et une dernière distance de moins de 200 stades de Smyrne à Phocée et à la frontière de l'Ionie : ce qui, au calcul d'Artémidore, représente pour la longueur en ligne droite de l'Ionie un peu plus de 800 stades. Mais, comme il existe une autre grande route à partir d'Ephèse pour l'usage de ceux qui ont à voyager dans l'Est, Artémidore en donne aussi la description. Jusqu'à la station de Carura, point extrême de la Carie du côté de la Phrygie, la route passe par Magnésie, Tralles, Nysa et Antioche, et mesure 740 stades. Elle traverse ensuite la Phrygie, en passant par Laodicée, Apamée, Métropolis et Chélidonie, et mesure environ 920 stades depuis Carura jusqu'à Holmi au seuil de la Parorée. Puis, pour atteindre Tyriaeum, limite extrême de la Parorée du côté de la Lycaonie, elle franchit, en passant par Philomélium, un peu plus de 500 stades. A son tour, la traversée de la Lycaonie, par Laodicée Catakékaumène, représente jusqu'à Coropassus un trajet de 840 stades ; un autre trajet de 120 stades mène de Coropassus en Lycaonie à Garsaoura, petite place de Cappadoce située juste sur la frontière. Pour gagner de là Mazaca, chef-lieu ou capitale de la Cappadoce, la route passe par Soandus et par Sadacora, et mesure 680 stades. Puis, de Mazaca, elle se dirige vers l'Euphrate, et, par la petite ville d'Herphae, gagne une localité de la Sophène appelée Tomisa, ayant parcouru jusque-là un nouveau trajet de 1440 stades. Quant à la dernière partie de la route, laquelle forme le prolongement direct des précédents tronçons, et ne s'arrête qu'à l'Inde, elle se trouve décrite par Artémidore absolument de la même façon que par Eratosthène. Polybe dit aussi que, pour toute cette région, c'est Eratosthène qui est le vrai guide à suivre. Or c'est à Samosate, ville située, comme on sait, dans la Commagène, non loin du passage et zeugma de l'Euphrate, que commence l'itinéraire tracé par Eratosthène. Et jusqu'à Samosate, en suivant une route qui part de la frontière cappadocienne, aux environs de Tomisa, et qui franchit un des cols du Taurus, Eratosthène compte 450 stades.

### **XIV, 3 - La Lycie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.1]] [1] Une fois qu'on a dépassé la Pérée rhodienne, dont Daedala marque l'extrême limite, on voit, en gouvernant toujours à l'E., se succéder la Lycie jusqu'à la Pamphylie, la Pamphylie jusqu'à la Cilicie Trachée, et la Cilicie Trachée à son tour jusqu'à l'autre Cilicie, laquelle entoure, comme on sait, le golfe d'Issus ; ce sont là autant de parties de la presqu'île dont l'isthme se trouve représenté, avons-nous dit, par la route d'Issus à Amisus suivant les uns, par la route d'Issus à Sinope suivant les autres ; mais toutes les trois sont situées en dehors du Taurus et forment une même côte qui, très étroite en commençant, c'est-à-dire depuis l'entrée de la Lycie jusqu'aux environs de Soli (la Pompéiopolis actuelle), s'élargit ensuite sensiblement à partir de Soli et de Tarse, et offre même autour du golfe d'Issus des plaines d'une grande étendue. Après que nous aurons parcouru toute cette côte, nous nous trouverons avoir achevé la description méthodique de ladite presqu'île. Nous passerons alors aux autres parties de l'Asie, sises aussi en dehors du Taurus, et, pour finir, nous exposerons la géographie de la Libye.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/lycie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.2]] [2] Immédiatement après Daedala, possession rhodienne, s'élève sur le territoire lycien une montagne portant ce même nom de Daedala ; or c'est en face de cette montagne qu'on commence proprement à ranger la côte lycienne. Cette côte mesure une étendue totale de 1720 stades, et offre partout un aspect âpre et menaçant, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pourvue d'excellents abris, et que sa population n'ait su rester honnête et sage. Elle aurait pu se laisser tenter par l'exemple des Pamphyliens et des Ciliciens trachéotes, car le pays qu'elle habite est par sa nature en tout semblable aux leurs, et ces deux peuples, on le sait, avaient fait de leurs ports autant de repaires, dont ils se servaient, soit pour abriter leurs propres pirates, soit pour faciliter aux pirates étrangers la vente de leur butin et le radoub de leurs embarcations. A Sidé, par exemple, ville pamphylienne, où les Ciliciens avaient leurs chantiers de construction, tout individu enlevé par les pirates, fût-il même reconnu pour homme libre, était vendu aux enchères. Les Lyciens, au contraire, n'ont jamais cessé de vivre d'une manière régulière et conforme aux lois de la civilisation, et, pendant que leurs voisins, grâce au succès de leurs déprédations, avaient fondé une sorte de thalassocratie s'étendant jusqu'aux parages de l'Italie, ils ne se sont, eux, jamais laissé éblouir par l'appât d'un gain déshonnête et ils sont demeurés fidèles à la politique traditionnelle de l'antique confédération lyciaque.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.3]] [3] Vingt-trois villes dans cette ligue ont droit de suffrage : chacune d'elles envoie des représentants au*synédrion*ou assemblée générale, laquelle se tient dans la ville qu'on a jugé à propos de choisir. De ces villes les plus considérables ont chacune trois suffrages ; celles de moyenne importance en ont deux et les autres un seul. La contribution que chacune d'elles acquitte, et en général la participation de chacune aux charges communes, est fixée d'après la même proportion. Artémidore énumère, comme étant les six villes les plus considérables, Xanthus, Patara, Pinara, Olympus, Myra et Tlus. Cette dernière se trouve dans le voisinage du col qui mène à Cibyra. Mans le synédrion, on commence par élire le lyciarque ; après quoi, l'on nomme à toutes les autres magistratures fédérales. On y constitue aussi les tribunaux chargés de rendre la justice à tous. Anciennement même on y délibérait sur la guerre, sur la paix, sur les alliances ; mais aujourd'hui naturellement il ne saurait en être ainsi, et le synédrion, à moins d'une autorisation expresse du sénat romain, à moins encore qu'une dérogation à la règle n'ait été jugée utile à la politique romaine, est tenu de laisser toutes ces questions se décider à Rome. Les juges et les différents magistrats ou officiers fédéraux se recrutent également dans chaque ville en nombre proportionnel à la quantité de voix ou de suffrages qu'elle possède. Les Lyciens recueillirent le bénéfice de ces sages institutions : ils obtinrent des Romains la faveur de conserver leur liberté et de disposer librement des biens qu'ils tenaient de leurs pères, tandis que les pirates étaient exterminés sous leurs yeux par Servilius l'Isaurique, d'abord, qui, dans une première expédition, détruisit et rasa la ville d'Isaura ; puis par le grand Pompée, qui, à son tour, brûla plus de treize cents embarcations aux pirates, ruina leurs demeures et établissements, et transporta ceux d'entre eux qui avaient survécu à ces sanglants combats en partie dans la ville de Soli (appelée par lui à cette occasion Pompeiopolis), en partie dans la cité de Dymé, qui, presque dépeuplée alors, se trouve élevée aujourd'hui au rang de colonie romaine. Les poètes, les tragiques surtout, qui confondent volontiers les peuples et que nous avons vus donner le nom de Phrygiens à la fois aux Troyens, aux Mysiens, aux Lydiens, étendent de même le nom de Cariens aux Lyciens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.4]] [4] Au delà, mais tout près du Daedala, montagne, avons-nous dit, de la Lycie, se présente Télémessus l'une des plus petites villes de la confédération lycienne, ainsi qu'un promontoire dit*Télémessis*, lequel abrite un port. Donnée à Eumène par les Romains à l'occasion de leur guerre contre Antiochus, cette place fut restituée aux Lyciens, après que la monarchie [des Attales] se fut éteinte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.5]] [5] L'Anti-Cragus, qui succède immédiatement au cap Télémessis, est une montagne à pic et très haute. Près de cette montagne, dans une vallée très resserrée, est la petite place de Carmylessus. Vient ensuite le Cragus, bien reconnaissable à ses huit cimes avec une ville de même nom. C'est ici, dans ces montagnes, que la Fable place la demeure de la Chimère et le théâtre de sa légende. Mais il y a aussi non loin de là une vallée dite*de la Chimère*: c'est une vallée étroite et sinueuse, qui part du rivage même et remonte dans l'intérieur. Au pied du Cragus, et déjà dans le coeur du pays, est Pinara, l'une des six villes les plus considérables de la Lycie. Le héros Pandarus, à qui l'on rend ici des honneurs particuliers, était probablement parent du Pandarus de la guerre de Troie, puisque la tradition nous représente celui-ci comme Lycien d'origine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.6]] [6] Le fleuve Xanthus qui s'offre ensuite portait anciennement le nom de Sirbis. En le remontant sur une embarcation légère l'espace de 10 stades seulement, on atteint le*Letoum*ou Temple de Latone. A 60 stades, maintenant, au-dessus de ce temple, est la ville de Xanthus, la plus grande de toute la Lycie. La ville de Patara qui vient après celle de Xanthus compte aussi parmi les grandes villes du pays et possède un port, ainsi qu'un temple d'Apollon, pieuse fondation de Patarus. Ptolémée Philadelphe, ayant restauré cette ville, voulut qu'elle fût appelée désormais Arsinoé de Lycie, mais l'ancien nom a prévalu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.7]] [7] Suit la ville de Myra qu'on aperçoit à 20 stades au-dessus de la côte, tout au haut d'une colline très élevée ; après quoi, l'on atteint l'embouchure du fleuve Limyrus. En remontant, mais par la route, à 20 stades dans l'intérieur, on arriverait à la petite ville de Limyra. La côte de Lycie, dans la partie que nous venons de parcourir, se trouve bordée de beaucoup de petites îles pourvues de ports, parmi lesquelles on distingue l'île Mégisté qui contient une ville de même nom, et ainsi l'île Cisthène. Parallèlement à cette partie de la côte se succèdent dans l'intérieur de Phellus et Antiphellus, et cette vallée de la Chimère dont nous parlions tout à l'heure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.8]] [8] Plus loin se présentent à nous et le promontoire Sacré et les trois îles Chélidoniennes, toutes trois également tristes et âpres d'aspect, toutes trois à peu près de mêmes dimensions, espacées entre elles de 5 stades environ et distantes de7 stades de la côte de terre ferme. L'une d'elles possède un bon mouillage. Suivant l'opinion commune, c'est du Promontoire Sacré que part la chaîne du Taurus : on se fonde sur l'extrême élévation dudit promontoire, sur ce qu'il constitue l'extrémité des montagnes qui courent au-dessus de la Pamphylie et qu'on appelle les*Monts de Pisidie*, sur la présence enfin de ces trois îles, qui, placées dans la mer juste au-dessous du cap, lui dessinent une sorte de frange ou de bordure, disposition remarquable et bien faite pour servir de repère géographique ; mais la vérité est que, de la Pérée rhodienne aux frontières de Pisidie, les montagnes forment une chaîne continue qui s'appelle déjà le Taurus.  
  
Ajoutons que les îles Chélidoniennes sont situées sous le même méridien pour ainsi dire que Canope, et que le trajet qui les sépare de cette ville est évalué à 4000 stades. Mais reprenons du cap Sacré : pour atteindre Olbia, il nous reste 367 stades à franchir, et, comme points intermédiaires à relever, Crambuse, Olympus, ville considérable qui précède une montagne de même nom appelée quelquefois aussi le*Phoenicus*, et, pour finir, la plage ou côte de Corycus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.9]] [9] Vient ensuite Phasélis, avec son triple port. Cette ville, de grande importance, a dans son voisinage immédiat un lac et juste au-dessus d'elle le mont Solymes et la ville pisidienne de Termesse, qui commande le défilé donnant accès dans la Milyade, si bien qu'Alexandre, qui voulait que ce passage restât ouvert, dut la détruire. Il y a tout près de Phasélis et le long du rivage un autre défilé, par où Alexandre conduisit son armée. En cet endroit le mont Climax domine la mer Pamphylienne de si près, qu'il ne laisse subsister sur la plage qu'un étroit passage, qui demeure à sec, il est vrai, pendant les temps calmes, mais qu'à la moindre agitation de la mer les flots recouvrent entièrement. Comme le passage par la montagne forme un long détour et offre d'ailleurs de grandes difficultés, on prend plus volontiers par la plage, pour peu que le temps soit calme. Mais Alexandre, qui était tombé sur la saison des gros temps, se confia, comme toujours, résolument à la fortune, et, sans vouloir attendre que les flots se fussent retirés, il s'engagea dans le défilé avec ses troupes. Or celles-ci, pour opérer leur passage, durent employer une journée tout entière et marcher dans la mer en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Phasélis, située, comme elle est, sur les confins de la Pamphylie, est encore proprement une ville lycienne ; toutefois elle ne fait pas partie de la ligue ou confédération lycienne et forme une cité indépendante.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.3.10]] [10] Homère a voulu distinguer nettement les Solymes des Lyciens : ce qui le prouve, c'est qu'il nous montre le roi des Lyciens imposant à Bellérophon pour seconde épreuve

*«D'aller combattre les illustres Solymes». (*Il. VI, 184)

On a prétendu, maintenant, que les Lyciens, appelés primitivement Solymes, avaient reçu postérieurement le nom de Termiles en l'honneur des compagnons crétois de Sarpédon, et plus tard encore celui de Lyciens en l'honneur du fils de Pandion, Lycus, qui, chassé de sa patrie, s'était vu non seulement accueillir, mais même associer au trône par Sarpédon : malheureusement on s'écarte ainsi tout à fait de la tradition homérique, et il vaut beaucoup mieux, suivant nous, reconnaître, comme l'ont fait au surplus certains grammairiens, les Solymes du Poète dans ces montagnards milyens dont nous avons déjà parlé.

### **XIV, 4 - La Pamphilie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 14.4.1]] [1] A Phasélis succède Olbia, forteresse imposante qui est la clef de la Pamphylie. Olbia, à son tour, précède un gros cours d'eau, un torrent impétueux, le Cataractès, ainsi nommé parce qu'en cet endroit de son cours il se précipite du haut d'une roche fort élevée et forme une vraie cataracte, dont le bruit même s'entend de très loin. La ville d'Attalée qui vient ensuite porte le nom de son fondateur, [Attale] Philadelphe, le même roi qui restaura ici auprès la petite place de Corycus, y compris sa dépendance [d'Alloïra], et qui en agrandit l'enceinte. Si ce qu'on dit est vrai, on peut reconnaître aujourd'hui encore, entre Phasélis et Attalée, le double emplacement de Thébé et de Lyrnessus, antiques établissements fondés, comme le marque Callisthène, par des Ciliciens de la Troade, qui, faisant bande à part après que la nation entière eut été expulsée de la plaine de Thébé, seraient venus en Pamphylie et s'y seraient fixés.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/pamphylie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.4.2]] [2] Le fleuve Cestrus vient ensuite. En le remontant l'espace de 60 stades, on rencontrerait la ville de Pergé, et, tout à côté, dans une position très en vue, le temple d'Artémis Pergéenne, dans l'enceinte duquel se tient chaque année une grande panégyris ou assemblée générale. Puis vient, à 40 stades environ de la côte, une autre ville, [celle de Syllium], qui occupe également un site très élevé et qu'on aperçoit très bien de Pergé. Le lac Capria fait suite : il est très spacieux et précède à son tour le fleuve Eurymédon. En remontant ce fleuve à 60 stades au-dessus de son embouchure, on arrive à la ville d'Aspendus, ancienne colonie argienne qui compte aujourd'hui encore un assez grand nombre d'habitants. Petnélissus est bâtie juste au-dessus. Après l'Eurymédon, il y a encore un autre fleuve, lequel débouche à la mer en face d'îlots nombreux ; puis vient Sidé, colonie cuméenne, avec un*Athénaeum*ou temple de Minerve. Près de là commence la côte dite des*petits Cibyrates*, bientôt suivie du fleuve et du port Mélas. Ptolémaïs, localité qui a le rang de ville, se présente à son tour, après quoi l'on atteint les bornes de la Pamphylie. Avec Coracésium, maintenant, commence la Cilicie Trachée. - En tout, ce trajet le long de la côte de Pamphylie mesure 640 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.4.3]] [3] Hérodote croit que les Pamphyliens descendent des compagnons d'Amphilochus et de Calchas, qui, depuis Troie, avaient vu leurs rangs se grossir d'aventuriers de toute nation : une bonne partie de ces bandes, suivant lui, aurait élu domicile dans cette contrée-ci, tandis que le reste se dispersait par toute la terre. Mais, suivant Callinus, Calchas serait mort à Claros, et c'est sous la conduite de Mopsus que tous ces peuples auraient franchi le Taurus, après quoi les uns se seraient arrêtés en Pamphylie, d'autres se seraient partagés entre la Cilicie et la Syrie, et quelques-uns auraient poussé plus loin encore, s'avançant jusqu'en Phénicie.

### **XIV, 5 - La Cilicie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.1]] [1] La partie de la Cilicie sise en dehors du Taurus se divise en deux régions distinctes, la Cilicie dite Trachée et la Cilicie Pédicule ou des plaines. La Cilicie Trachée est ainsi nommée parce que la portion du littoral qui en dépend est tellement rétrécie par la montagne qu'on n'y rencontre que par places très rares un sol vraiment uni et de niveau, et parce qu'elle se trouve border à l'intérieur les cantons les plus pauvres et les moins peuplés du Taurus, s'étendant de ce côté jusqu'au versant septentrional ou versant isaurien et jusqu'au territoire des Homonadées limitrophe de la Pisidie. Cette région de la Cilicie porte aussi le nom de Trachéotide, et ses habitants sont souvent appelés les Trachéotes. A son tour, l'autre région comprend, sur la côte, tout l'espace s'étendant depuis Soli et Tarse jusqu'à Issus, et, dans l'intérieur, tout le district correspondant à la portion du Taurus que horde au nord la Cappadoce. Son nom de Cilicie Pédiade lui vient de ce qu'elle se compose effectivement pour la plus grande partie de plaines, et de plaines singulièrement fertiles. Mais on distingue aussi par rapport au Taurus la Cilicie entotaurique de la Cilicie exôtaurique ; la première a été décrite ci-dessus, passons donc à la Cilicie exôtaurique et commençons par la Trachéotide.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/cilicie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.2]] [2] C'est Coracésium qui marque l'entrée de la Cilicie Trachée. Bâti sur une espèce de promontoire rocheux et escarpé, Coracésium servit de place d'armes à Diodote, quand ce chef (plus connu sous le nom de Tryphon), après avoir soulevé la Syrie contre les rois [Séleucides], engagea contre eux une de ces guerres interminables, heureuses un jour, malheureuses le lendemain. Mais Antiochus, fils de Démétrius, réussit à l'enfermer dans une de ses forteresses, et il fut réduit à mettre fin lui-même à ses jours. C'est du reste autant à l'exemple donné par Tryphon qu'à l'incapacité absolue de cette suite de rois appelés alors à présider aux destinées communes de la Syrie et de la Cilicie, qu'on peut attribuer l'origine des associations de pirates formées par les Ciliciens. Il est constant, en effet, que l'insurrection de Tryphon donna à d'autres l'idée de s'insurger aussi, et que dans le même temps les luttes de frère à frère [au sein de la famille des Séleucides] livraient le pays sans défense aux attaques du premier ennemi venu. Mais ce fut surtout le commerce des esclaves qui, par l'appât de ses énormes profits, jeta les Ciliciens dans cette vie de crimes et de brigandages. Il leur était facile de se procurer des prisonniers de guerre, et tout aussi facile de les vendre, car à proximité de leurs côtes ils trouvaient un grand et riche marché, celui de Délos, qui pouvait en un jour recevoir et écouler plusieurs myriades d'esclaves, d'où le proverbe si souvent cité : «Allons, vite, marchand, aborde, décharge, tout est vendu». Et d'où venait le développement de ce commerce ? De ce que les Romains, enrichis par la destruction de Carthage et de Corinthe, s'étaient vite habitués à se servir d'un très grand nombre d'esclaves. Les pirates virent bien le parti qu'ils pouvaient tirer de cette circonstance, et, conciliant les deux métiers, le métier de brigands et celui de marchands d'esclaves, ils en vinrent proprement à pulluler. Ajoutons que les rois de Cypre, aussi bien que les rois d'Egypte, semblaient travailler pour eux en entretenant de perpétuelles hostilités contre les Syriens que les Rhodiens de leur côté n'aimaient pas assez pour leur venir en aide. Le commerce d'esclaves devint ainsi un prétexte, à l'abri duquel les pirates purent exercer avec impunité et continuité leurs criminelles déprédations. Ajoutons qu'à cette époque les Romains ne prenaient pas encore aux affaires de l'Asie exôtaurique autant d'intérêt qu'ils en prirent par la suite. Ils s'étaient contentés d'envoyer sur les lieux, pour étudier les populations et les institutions qui les régissaient, Scipion Emilien et après lui plus d'un commissaire encore, et ils avaient acquis ainsi la certitude que tout le mal provenait de la lâcheté des souverains du pays ; mais, comme ils avaient garanti eux-mêmes la transmission du pouvoir par voie de succession dans la famille de Séleucos Nicator, ils se faisaient scrupule de priver les descendants de ce prince de leurs droits. Malheureusement, cet état de choses, en se prolongeant, livra le pays aux étrangers, aux Parthes d'abord qui occupaient déjà en maîtres toutes les provinces d'au-delà de l'Euphrate, et, en dernier lieu, aux Arméniens qui poussèrent même leurs conquêtes dans la région exdtaurique jusqu'aux limites de la Phénicie, ruinèrent la puissance des rois de Syrie, exterminèrent toute leur famille et livrèrent aux Ciliciens l'empire de la mer. De nouveaux accroissements de la marine cilicienne finirent cependant par attirer l'attention des Romains, qui reconnurent alors la nécessité de détruire par la force des armes et par une guerre en règle cette puissance dont ils n'avaient pas cru devoir gêner le développement. Il serait difficile, au reste, d'accuser en cette occasion les Romains de négligence ; car, occupés alors d'ennemis plus proches et plus à portée de leurs coups, ils n'étaient vraiment pas en état de surveiller ce qui se passait dans les contrées plus éloignées.  
  
Nous avions à coeur de nous expliquer à ce sujet, et telle est la raison de la courte digression que nous avons introduite ici.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.3]] [3] Tout de suite après Coracésium, nous relevons une ville [Arsinoé] et une localité de moindre importance, Hamaxia, bâtie sur un monticule, avec une anse au-dessous d'elle qui lui sert de port, et vers laquelle on dirige de l'intérieur tout le bois destiné aux constructions navales. C'est surtout du cèdre que l'on expédie ainsi, car les cantons circonvoisins semblent être particulièrement riches en essences de cèdre. Antoine le savait, et c'est pour cela qu'il avait attribué ces cantons à Cléopâtre, jugeant avec raison qu'elle en tirerait de précieuses ressources pour l'entretien de sa flotte. Le fort Laértès qui fait suite à Hamaxia est bâti sur une colline de forme mamelonnée juste au-dessus d'une anse où les vaisseaux trouvent un mouillage sûr. Puis on voit se succéder [la ville et] le fleuve de Sélinûs, un rocher, le Cragus, taillé à pic sur toutes ses faces et qui semble toucher au rivage, la forteresse de Charadrûs adossée en quelque sorte au mont Andriclos et qui se trouve aussi avoir son petit port au-dessous d'elle, l'âpre côte du Platanistès, et, pour finir, le cap Anémurium, qui est le point où le continent se rapproche le plus de l'île de Cypre, vu qu'entre l'Anémurium et la pointe de Crommyus que la côte de Cypre projette à sa rencontre le trajet n'excède pas 350 stades.  
  
Jusqu'au cap Anémurium et à partir de la frontière pamphylienne, l'étendue totale de la côte de Cilicie est de 820 stades ; le reste, jusqu'à Soli, en mesure environ 500 . Dans cette seconde partie, le premier point qu'on relève après l'Anémurium est la ville de Nagidus. Arsinoé, qui la suit, offre aux vaisseaux dans son voisinage un excellent abri, puis vient le lieu dit Melania précédant la ville et le port de Célenderis. Quelques auteurs (et Artémidore est du nombre) font commencer la Cilicie, non plus à Coracésium, mais à Célenderis. Artémidore ajoute que de la Bouche Pélusiaque à Orthosie la distance est de 3600 stades, que l'on compte en outre 1130 stades d'Orthosie au fleuve Oronte, 525 stades encore de l'Oronte aux Pyles [Syriennes], plus 1920 stades jusqu'aux frontières de Cilicie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.4]] [4] Holmi qui succède à Célenderis fut la demeure primitive des Séleuciens actuels, mais à peine le Calycadnus eut-il vu Séleucie s'élever sur ses bords que toute la population d'Holmi l'abandonna pour se transporter dans la ville nouvelle. On n'a effectivement qu'à doubler une pointe que forme le rivage ici auprès, et qui se nomme le cap Sarpédon, pour apercevoir aussitôt l'embouchure du Calycadnus. Tout à côté du même fleuve est une autre pointe connue sous le nom de cap Zéphyrium. On remonte aisément le Calycadnus jusqu'à Séleucie, ville aujourd'hui florissante et bien peuplée, dont les habitants seulement affectent dans leur manière de vivre de s'écarter des moeurs ciliciennes et pamphyliennes. Séleucie a vu naître de nos jours deux hommes, deux philosophes célèbres, Athénée et Xénarque, appartenant tous deux à l'école péripatéticienne : le premier, Athénée, fut même mêlé à la vie politique, ayant durant un certain temps dirigé le parti populaire dans sa patrie, mais il commit l'imprudence de se lier d'amitié avec Muréna, et se vit arrêter en même temps que lui : il l'avait accompagné, quand Muréna, instruit de la découverte de ses menées contre César Auguste, avait essayé de fuir. Heureusement l'innocence d'Athénée fut reconnue, et, sur l'ordre de César, il fut mis en liberté. Revenu de Rome à Séleucie, et salué, questionné, par ceux de ses compatriotes qui l'avaient rencontré les premiers, il leur répondit par ce vers d'Euripide (*Hécube*, 1) :

*«Pour venir, j'ai dû quitter le sombre asile des morts et franchir les portes de l'Erèbe».*

Athénée vécut encore quelque temps dans sa patrie et périt écrasé, la maison qu'il habitait s'étant écroulée pendant la nuit. Quant à Xénarque, dont il nous a été donné d'entendre encore les leçons, il ne séjourna guère à Séleucie, il habita toujours de préférence Alexandrie, Athènes, voire en dernier lieu Rome, où il embrassa même la carrière de l'enseignement. Grâce à l'intimité d'Aréus, grâce à l'amitié dont l'honora plus tard César Auguste, Xénarque jouit jusqu'à un âge très avancé d'une grande considération. Il devint aveugle peu de temps avant sa fin et mourut de maladie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.5]] [5] Passé l'embouchure du Calycadnus, on relève la roche Poecilé dans laquelle a été taillé en forme d'escalier un chemin qui mène à Séleucie, puis un second cap Anémurium, une île du nom de Crambuse et la pointe de Corycus, au-dessus de laquelle, à 20 stades dans l'intérieur, est l'antre Corycien, connu pour produire le meilleur safran. On nomme ainsi une grande vallée creuse, ayant la forme d'un cirque et dominée par une crête de rochers, tous passablement élevés. En y descendant, on trouve un sol inégal, généralement pierreux, mais couvert néanmoins de buissons toujours verts, entremêlés d'arlires cultivés que séparent les espaces plantés de safran. On y remarque aussi une grotte contenant une large source, d'oie s'échappe une eau pure et transparente, assez abondante pour former un fleuve, qui dès sa naissance se perd sous terre, coule ainsi invisible un certain temps, et ne reparaît que pour déboucher dans la mer sous le nom de*Picron hydôr*(l'eau amère).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.6]] [6] L'île d'Elaeüssa fait suite à la pointe de Corycus et semble toucher au continent. Le premier établissement que cette île ait reçu date du règne d'Archélaüs, qui y fixa même sa résidence, après que la faveur des Romains l'eut investi, comme autrefois Amyntas et plus anciennement Cléopâtre, de la possession de toute la Cilicie Trachée (Séleucie exceptée). Cette contrée offrait au développement de la piraterie des facilités merveilleuses, tant du côté de la terre que du côté de la mer : du côté de la terre, par la hauteur de ses montagnes et par l'importance des populations de l'intérieur, lesquelles possèdent de vastes cultures avec de bonnes routes carrossables ; du côté de la mer, par l'abondance de ses bois si propres aux constructions navales et par la multiplicité de ses ports, de ses forteresses et de ses abris naturels. Or, pour toutes ces raisons, les Romains jugèrent que le maintien de rois nationaux serait plus opportun en ces lieux que l'envoi de préteurs ayant pour mission principale de juger les procès, et ne pouvant ni résider perpétuellement ni disposer de forces militaires suffisantes ; et c'est ainsi qu'Archélaüs, en possession déjà de la Cappadoce, reçut d'eux encore toute la Cilicie Trachée. Ajoutons que les bornes de la Trachéotide, représentées par le cours du Lamus et par un bourg appelé Lamus également, tombent entre Soli et l'île d'Elaeüssa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.7]] [7] A la pointe extrême du Taurus est l'ancien repaire du pirate Zénicétès : j'appelle ainsi le mont Olympus et le fort de même nom qui le couronne, et du haut duquel la vue embrasse le panorama de la Lycie, de la Pamphylie, de la Pisidie et de la Milyade. L'Isaurique ayant escaladé et pris le mont Olympus, Zénicétès se brûla avec tous les siens. Il possédait Corycus, Phasélis et maint canton de la Pamphylie. Une à une, ses possessions tombèrent aux mains de l'Isaurique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.8]] [8] Soli qui vient après Lamus marque le commencement de la seconde Cilicie ou Cilicie Issique : c'est une ville importante qui doit sa première origine à une colonie d'Achéens et de Rhodiens de Lindos. En la voyant complètement dépeuplée, le grand Pompée eut l'idée d'y transporter tous ceux des pirates survivants qui lui paraissaient dignes de pardon et d'intérêt, et c'est à cette occasion qu'il substitua au nom de Soli celui de Pompéiopolis. Entre autres célébrités, Soli a vu naître le stoïcien Chrysippe, fils d'un citoyen de Tarse établi à Soli dès longtemps, le poète comique Philémon et l'auteur du poème des Phénomènes Aratus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.9]] [9] Suit un promontoire connu sous le nom de Zéphyrium comme le cap voisin du Calydnus ; puis vient, après le Zéphyrium, à une faible distance au-dessus de la mer, la ville même d'Anchiale. Aristobule prétend que cette ville fut fondée par Sardanapale. Il ajoute que de son temps on voyait encore dans Anchiale le tombeau de ce roi, surmonté d'une statue en marbre qui le représentait faisant avec sa main droite un claquement de doigts dédaigneux, et au-dessous de la statue, en caractères assyriens, une inscription ainsi conçue : «Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, bâtit Anchiale et Tarse en un jour. [Toi, passant,] mange, bois, joue, le reste ne vaut pas ça (un claquement de doigts)». Choerilus rappelle cette inscription, et voici deux vers de la paraphrase qu'il en a faite qui sont dans toutes les mémoires :

*«Qu'ai-je à moi actuellement ? Le souvenir de mes festins, de mes excès, de mes jouissances ;  
en revanche, j'ai dû quitter les biens réels, les vraies richesses qui m'entouraient».*

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.10]] [10] Juste au-dessus d'Anchiale est la forteresse de Quinda, l'ancien*trésor*des généraux macédoniens, pillé par Eumène au moment de sa rupture avec Antigone. En remontant encore plus haut vers l'intérieur, on rencontrerait, dans le canton montagneux situé juste au-dessus et de Quinda et de Soli, la ville d'Olbé, si célèbre par son temple de Jupiter, lequel passe pour un monument de la piété d'Ajax, fils de Teucer. Le grand prêtre du temple d'Olbé était aussi dynaste ou souverain de la Trachéotide, mais à plusieurs reprises des tyrans ou usurpateurs mirent la main sur cette province, puis ce fut au tour des pirates de s'en emparer. De nos jours, une fois la destruction des pirates consommée, cette petite principauté sacerdotale reparut et reçut le nom de royaume de Teucer, parce que les grands prêtres qui s'y étaient succédé avaient presque invariablement porté le nom de Teucer ou d'Ajax. A la suite du mariage qui l'avait fait entrer dans cette maison, Aba, fille de Zénophane, l'un des tyrans de la Trachéotide, se souvint du moyen employé par son père pour usurper le pouvoir, et, invoquant ses droits de tutrice, accapara toute l'autorité. Plus tard même, ayant circonvenu Antoine et Cléopâtre par ses caresses et ses soins de toute sorte, elle sut tirer d'eux une donation en règle, mais elle fut renversée elle aussi, et le pouvoir fit retour aux héritiers légitimes. - Passé Anchiale, on atteint bientôt l'entrée du Cydnus, lequel débouche à la mer en un point de la côte appelé le Rhêgma : on désigne sous ce nom une plage marécageuse que bordent d'anciennes cales ou néories et que traverse le cours inférieur du Cydnus. On sait que le Cydnus prend sa source dans la partie du Taurus située juste au-dessus de Tarse, et qu'il divise cette dernière ville exactement par la moitié. Ajoutons que la lagune du Rhêgma sert de port aux habitants de Tarse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.11]] [11] Entre la Pérée rhodienne et ce point du Rhêgma la côte ne cesse de se diriger du couchant d'équinoxe au levant de même nom, mais à partir du Rhêgma et jusqu'à Issus elle incline au levant d'hiver ; puis elle se détourne brusquement et court au sud jusqu'à la Phénicie pour prendre alors une direction marquée vers l'ouest, direction qu'elle conserve jusqu'au point où elle vient finir, autrement dit jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Pour être dans le vrai, il faudrait représenter l'isthme de la presqu'île dont nous venons de tracer le périple par une ligne partant de Tarse et de l'embouchure du Cydnus et aboutissant à Amisus : c'est Amisus en effet qui [de l'autre côté de la presqu'île] se trouve être le point le plus rapproché de l'extrême frontière cilicienne : entre l'extrémité dela Cilicie, maintenant, et la ville de Tarse, on compte environ 120 stades ; on n'en compte pas plus de 70 entre Tarse et l'embouchure du Cydnus ; et, comme d'autre part, il n'y a pas depuis Amisus jusqu'à Issus et au golfe Issique d'autre route plus courte que la route de Tarse, qu'il n'y a pas plus près non plus de Tarse à Issus que de Tarse à l'embouchure du Cydnus, il demeure évident que l'isthme véritable est ici entre Amisus et l'embouchure du Cydnus, et que ceux qui prétendent néanmoins le placer entre Amisus et le golfe Issique trichent un peu pour avoir [dans Issus] un point de repère plus voyant. Nous-même du reste n'en faisons-nous pas autant et ne cherchons-nous pas la même chose, quand, au lieu de tracer comme deux droites distinctes les lignes que nous tirons depuis la Pérée rhodienne jusqu'au Cydnus, et depuis le Cydnus jusqu'à Issus, nous les présentons hardiment comme une seule et même ligne ayant pour prolongement direct la chaîne même du Taurus jusqu'à l'Inde ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.12]] [12] Tarse est bâtie dans une plaine. On attribue sa fondation aux Argiens qui accompagnaient Triptolème dans ses courses ou erreurs à la recherche d'Io. Le Cydnus passe au beau milieu de la ville et baigne le mur d'enceinte du Gymnase dit de la Jeunesse. On s'explique, par le peu d'éloignement des sources de ce fleuve et par cette autre circonstance qu'avant d'entrer dans la ville it coule au fond d'un ravin très encaissé, comment ses eaux sont si froides et d'une nature si acre, double propriété qu'on utilise avec succès pour combattre toute espèce d'engorgement chez les bestiaux et chez les hommes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.13]] [13] Les habitants de Tarse sont tellement passionnés pour la philosophie, ils ont l'esprit si encyclopédique, que leur cité a fini par éclipser Athènes, Alexandrie et toutes les autres villes connues comme celles-ci pour avoir donné naissance à quelque secte ou école philosophique. La grande supériorité de Tarse consiste en ce que tous ses étudiants sont des indigènes, circonstance qui tient du reste au peu de facilité des communications. Encore ne garde-t-elle pas à demeure toute sa population studieuse, une bonne partie voyage toujours pour perfectionner son instruction et n'hésite pas à se fixer à l'étranger quand ses études sont tout à fait achevées : c'est le plus petit nombre seulement qui rentre à Tarse. Or, partout ailleurs, si ce n'est peut-être à Alexandrie, c'est le contraire qui arrive. Dans toutes les autres villes on voit une grande affluence [d'étudiants] étrangers, lesquels même s'y fixent volontiers ; en revanche la population indigène a peu de goût pour aller ainsi à l'étranger compléter son éducation, voire même pour s'occuper chez elle de science et de philosophie. Il n'y a guère qu'à Alexandrie qu'on observe les deux choses, Alexandrie est la seule ville qui, en même temps qu'elle reçoit dans ses murs beaucoup d'étrangers, envoie bon nombre de ses enfants au dehors. Mais, comme Alexandrie, Tarse possède des écoles pour toutes les branches des arts libéraux. Joignez à cela le chiffre élevé de sa population et la prépondérance marquée qu'elle exerce sur les cités environnantes, et vous comprendrez de reste qu'elle puisse revendiquer le nom et le rang de métropole de la Cilicie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.14]] [14] Parmi les personnages célèbres que Tarse a vus naître, nous citerons Antipater, Archédème et Nestor, tous trois de la secte stoïcienne, puis les deux Athénodores, Athénodore Cordylion, compagnon assidu de Marcus Caton, chez qui même il finit ses jours, et Athénodore, fils de Sandon, qu'on désigne souvent par son surnom (le surnom de Conanite tiré de quelque bourg des environs de Tarse), et qui, pour avoir été le précepteur et le premier guide de César, se vit combler par lui d'honneurs. Ce second Athénodore était déià vieux quand il rentra dans sa patrie : ce fut lui néanmoins qui arracha le pouvoir aux mains compromettantes de Boëthus et de son parti. Aussi mauvais citoyen que mauvais poète, Boëthus avait par ses basses flatteries capté la faveur du peuple et acquis ainsi un très grand ascendant. Antoine avait commencé sa fortune en faisant bon accueil à son poème de la*Victoire de Philippes*, mais ce qui avait plus encore contribué à le mettre en vue, c'était la facilité (commune d'ailleurs à beaucoup de Tarséens) avec laquelle il improvisait sur n'importe quel sujet donné. Aussi, quand Antoine voulut réaliser une ancienne promesse faite par lui aux Tarséens d'accepter chez eux la gymnasiarchie, est-ce Boéthus qu'il chargea d'exercer à sa place les fonctions de gymnasiarque, au moyen de fonds qu'il lui laissa et dont Boëthus eut la libre disposition. Or on découvrit que Boëthus détournait à son profit une partie des fournitures, une partie de l'huile notamment. Cité pour ce délit public au tribunal d'Antoine, Boéthus tenta de fléchir son juge par différentes excuses, lui disant ceci, par exemple : «De même qu'Homère au temps jadis chantait les noms glorieux d'Achille, d'Agamemnon et d'Ulysse, de même, ô Antoine ! j'aurai chanté vos exploits, et c'est une indignité qu'il me faille aujourd'hui répondre, et répondre devant vous, à de pareilles accusations». Mais là-dessus un de ses accusateurs l'interrompant s'était écrié : «Homère n'avait volé d'huile ni à Achille ni à Agamemnon ; et tu nous en as volé, toi. Reçois donc le châtiment que tu as mérité». Quelques flatteries adroites achevèrent pourtant de désarmer le courroux d'Antoine, et, jusqu'à la chute de son protecteur, Boéthus continua, comme si de rien n'était, à traiter la ville de Tarse en pays conquis. Voilà dans quel état Athénodore avait retrouvé sa patrie : il essaya pendant un certain temps de ramener par la persuasion Boëthus et son parti ; mais, voyant qu'il n'y avait pas d'excès, pas d'abus de pouvoir auxquels ils ne se livrassent, il usa de l'autorité que lui avait conférée César et expulsa toute la faction en bloc, après avoir prononcé contre elle une sentence de bannisse-ment. Avant de sortir, les bannis couvrirent les murs de Tarse d'inscriptions injurieuses dans le genre de celle-ci : «Aux jeunes l'action ; aux adultes le conseil ; aux vieux le PET».  
  
«Non, avait répondu Athénodore prenant la chose en riant : Aux vieux le TONNERRE VENGEUR». Et il avait donné ordre qu'on écrivît la réponse à côté de l'injure. Quelqu'un voulut témoigner son mépris d'un tel excès de longanimité, et, comme il passait la nuit devant le logis d'Athénodore, se sentant pris de colique, il inonda de ses déjections la porte et les murs de la maison. Athénodore laissa passer quelques jours, après quoi, ayant paru devant l'assemblée du peuple, il y dénonça la faction en ces termes : «L'état de maladie et de cachexie dans lequel est tombée notre pauvre cité se reconnaît, hélas ! à plus d'un signe, aux SELLES de ses habitants notamment». Les célébrités que nous venons de nommer appartenaient, avons-nous dit, toutes à la secte du Portique, mais il en est une que l'Académie revendique, c'est de Nestor que j'entends parler, de Nestor, mon contemporain, que j'ai vu attaché d'abord en qualité de précepteur à la personne de Marcellus, fils d'Octavie et neveu d'Auguste par sa mère, et qui, appelé plus tard à recueillir la succession d'Athénodore et à diriger comme lui l'administration de Tarse, sa ville natale, réussit dans ce poste à se concilier jusqu'au bout l'estime aussi bien des gouverneurs romains que de ses propres concitoyens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.15]] [15] Si je cherche maintenant dans les autres écoles quels sont les philosophes [originaires de Tarse] «que je pourrais encore et connaître et nommer» (*Il*. III, 235), je trouve un Plutiade, un Diogène, deux de ces philosophes ambulants si prestes à ouvrir école dans chacune des villes où ils passent. J'ajouterai, en ce qui concerne Diogène, qu'il pouvait être tenu pour un digne fils d'Apollon, excellant lui aussi à improviser des poèmes entiers, quel que fût le sujet qu'on lui proposât, mais plus particulièrement dans le genre tragique. Parmi les grammairiens dont les ouvrages se sont conservés, je trouve Artémidore et Diodore ; parmi les poètes tragiques je trouve Dionyside, nom des plus estimables, qui même figure dans la Pléiade. Mais c'est surtout Rome qui peut nous renseigner sur la multitude de lettrés ou de philologues auxquels Tarse a donné le jour, car on conviendra bien que Rome regorge tout autant de Tarséens que d'Alexandrins. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet de Tarse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.16]] [16] Au Cydnus succède un autre fleuve, le Pyrame, qui descend de la Cataonie et de qui nous avons eu déjà occasion de parler. De l'embouchure de ce fleuve à Soli, Artémidore compte un trajet de 500 stades en ligne droite. Près de l'embouchure du Pyrame également est la ville de Mallus qu'on aperçoit tout au haut d'une colline et qui passe pour avoir été fondée par Amphilochus et le fils d'Apollon et de Mantô, Mopsus, ces deux héros sur qui tant de fables ont cours. Nous avons eu nous-même occasion déjà de parler de ces fables, à propos de Calchas et de l'assaut de divination qu'il soutint, précisément contre Mopsus. Certains auteurs en effet, et Sophocle tout le premier, ont transporté la scène de ce défi en Cilicie. Seulement Sophocle use ici d'une licence commune à tous les poètes tragiques, et, de même qu'il désigne ailleurs la Lycie par le nom de la Carie, la Troade et la Lydie par le nom de la Phrygie, c'est par le nom de Pamphylie qu'en cette circonstance il désigne la Cilicie. Ajoutons qu'au dire de ces mêmes auteurs, au dire de Sophocle notamment, ce serait encore en Cilicie qu'aurait eu lieu la mort de Calchas. Au reste, la Fable ne parle pas seulement d'une lutte ou d'un assaut de divination engagé entre les deux rivaux, mais bien d'une lutte politique. Que dit-elle en effet ? Que Mopsus et Amphilochus, partis ensemble de Troie, fondèrent, toujours ensemble, la ville de Mallus ; qu'Amphilochus s'en revint alors à Argos, mais que, mécontent de la tournure qu'y avaient prise les affaires en son absence, il ne voulut pas y rester et repartit bientôt pour Mallus ; que là il s'était vu exclure par Mopsus de toute participation au pouvoir, qu'il l'avait appelé en combat singulier, que tous deux avaient succombé dans la lutte et qu'on avait eu soin que leurs tombeaux ne fussent pas placés en vue l'un de l'autre. Ces deux tombeaux subsistent : on les montre encore debout à Magarsa sur les bords du Pyrame. Un dernier détail relatif à Mallus : le grammairien Cratès, de qui Panétius dit avoir été le disciple, était Mallote d'origine.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.17]] [17] Juste au-dessus de la côte que nous venons de décrire, et parallèlement à sa direction générale, s'étend la plaine Aléienne, qui est le chemin que suivit Philotas pour amener à Alexandre sa cavalerie, pendant qu'Alexandre en personne, à la tête de la phalange, longeait la côte depuis Soli et traversait toute la Mallotide de manière à déboucher près d'Issus sur l'armée de Darius. Si ce qu'on dit est vrai, Alexandre aurait, lui aussi, rendu les honneurs funèbres à Amphilochus pour rappeler les liens qui, ainsi que ce héros, le rattachaient à Argos. Au rapport d'Hésiode, c'est à Soli et de la main d'Apollon que serait mort Amphilochus ; suivant d'autres, c'est la plaine Aléienne qui aurait vu succomber ce héros ; d'autres enfin le conduisent jusqu'en Syrie, après que sa querelle avec Mopsus l'eut chassé d'Aléium, et c'est en Syrie qu'ils le font mourir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.18]] [18] Passé Mallus, on atteint la petite ville d'Aegées qui offre aux navires un premier mouillage ; on en trouve un autre un peu plus loin au pied des Pyles Amanides, lesquelles forment l'extrémité du mont Amanus, cette branche du Taurus qui, du côté de l'orient, sert de limite à la Cilicie. On sait qu'en tout temps la possession du mont Amanus s'était trouvée morcelée entre plusieurs familles de dynastes ou de petits tyrans cantonnées chacune dans son fort, mais de nos jours on a vu Tarcondimot, homme vraiment supérieur, devenir maître unique de toute la montagne, obtenir des Romains le titre de roi en récompense de ses exploits, et transmettre intact à ses enfants l'Etat fondé par lui.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.19]] [19] Après Aegées c'est Issus qui s'offre à nous. Issus est une petite place pourvue d'un bon mouillage et qui précède immédiatement l'embouchure du Pinarus. Ici auprès fut livrée la bataille entre Darius et Alexandre, et c'est ce qui a fait donner le nom d'Issique au golfe formé par toute cette partie de la côte, bien que ce golfe comprenne [maint autre point remarquable], la ville de Rhesus, par exemple, et Myriandrus qui a aussi le rang de ville, et Alexandrie et Nicopolis et Mopsueste, voire le défilé des Pyles, lequel marque la limite entre la Cilicie et la Syrie. Le temple de Diane Sarpédonienne et l'Oracle qui en dépend, oracle que desservent des prêtres inspirés, appartiennent encore à la Cilicie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.20]] [20] La première ville syrienne qu'on rencontre après avoir quitté la Cilicie est Séleucie de Piérie. L'embouchure de l'Oronte se trouve tout à côté. De Séleucie à Soli on compte à peu de chose près 1000 stades de navigation directe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.21]] [21] Il y a loin, on le sait, de la Cilicie troyenne mentionnée par Homère à la Cilicie exôtaurique. Toutefois quelques auteurs ont pensé que les Ciliciens de la Troade devaient être la souche des autres, par la raison qu'on retrouve chez ceux-ci en partie les mêmes noms de lieux, et chez les Pamphyliens pareillement les noms de Thébé et de Lyrnesse ; mais d'autres, il faut bien le dire, soutiennent la thèse inverse en se fondant précisément sur ce que la Troade possède aussi son Aléum ou champ Aléien.  
  
Nous en avons fini actuellement avec le périple de toute la partie exôtaurique de la presqu'île, ajoutons encore quelques considérations subsidiaires.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.22]] [22] Nous relevons ce qui suit dans le*Commentaire d'Apollodore*sur le*Catalogue des vaisseaux*. Après avoir dit que «les auxiliaires asiatiques des Troyens dont le Poète énumère les noms habitaient tous sans exception la presqu'île qui se trouve avoir comme plus petit isthme l'intervalle compris entre l'enfoncement formé par la côte d'Asie près de Sinope et le golfe d'Issus», Apollodore ajoute ceci : «Les côtés extérieurs de cette presqu'île (laquelle, on le sait, a la forme d'un triangle) sont d'inégale longueur, s'étendant, le premier depuis la Cilicie jusqu'aux Chélidonies, le second depuis les Chélidonies jusqu'à l'ouverture ou bouche de l'Euxin, et le troisième depuis l'ouverture de l'Euxin jusqu'à Sinope». Or rien ne nous serait plus facile que de démontrer la fausseté de cette première assertion, «que les auxiliaires asiatiques des Troyens avaient été fournis exclusivement par la presqu'île», et cela en reproduisant les mêmes raisons qui nous ont servi précédemment à établir que Troie n'avait pas été secourue uniquement par les populations d'en deçà de l'Halys : le canton de Pharnacie où habitait, comme nous l'avons prouvé, la nation des Halizones, se trouve situé en effet non seulement au delà de l'Halys, mais en dehors même de l'isthme de la presqu'île, aussi bien du faux isthme compris entre Sinope et Issus que de l'isthme véritable ayant pour points extrêmes Amisus et Issus (car il est à noter aussi qu'Apollodore a mal déterminé l'étranglement ou portion étroite de la presqu'île en préférant les deux premiers points aux deux derniers pour figurer les extrémités de l'isthme). Mais où gît la plus grosse absurdité de ce passage, c'est quand, après avoir attribué à la presqu'île la forme triangulaire, l'auteur vient nous parler des trois côtés extérieurs de la presqu'île. Parlant en effet de trois côtés extérieurs, ne semble-t-il pas exclure le côté de l'isthme, puisque l'isthme, qui forme apparemment un des côtés de la presqu'île, ne peut être qualifié ni de côté extérieur ni de côté maritime ? Ah ! si cet isthme était tellement resserré qu'il ne s'en fallût que de très peu que le côté aboutissant à Issus et le côté terminé à Sinope se rejoignissent, on pourrait à la rigueur passer à Apollodore d'avoir dit que la presqu'île en question avait la forme d'un triangle ; mais tel n'est pas le cas présent, et, comme la distance entre les deux extrémités de l'isthme est notoirement de 3000 stades, confondre avec un triangle un quadrilatère aussi bien caractérisé est le fait d'un ignorant et non d'un chorographe de profession. Car c'est bel et bien une chorographie qu'on a prétendu nous donner quand on a publié, écrit dans le mètre des poètes comiques, le*Période de la terre.*Et notez que le fait d'ignorance subsisterait, dût-on prendre comme mesure de l'isthme l'évaluation la plus faible (celle de 1500 stades, moitié de la largeur totale) donnée par les géographes (et Artémidore est du nombre) qui se sont sur ce point le plus écartés de la vérité, vu que cette évaluation elle-même ne réduirait pas encore la presqu'île à n'être qu'un triangle. Ajoutons que, dans le tracé des côtés extérieurs de la presqu'île, Apollodore n'a pas montré plus d'exactitude, notamment quand il nous donne pour premier côté une ligne allant d'Issus aux roches Chélidonies, puisqu'il faudrait augmenter cette ligne de toute la côte de la Lycie qui en est le prolongement direct et de toute la Pérée rhodienne jusqu'à Physcus. C'est là seulement que la côte fait un coude et que commence par conséquent le second côté ou côté occidental de la presqu'île pour ne finir qu'à la Propontide et à Byzance.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.23]] [23] «Sur ce qu'Ephore, maintenant, avait écrit qu'il y a seize peuples en tout qui habitent et se partagent ladite presqu'île, trois grecs et treize barbares (les*migades*ou populations mixtes n'entrant pas en ligne de compte), et que la distribution des peuples barbares est ainsi faite : sur la côte, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Bithyniens, les Paphlagoniens, les Mariandyniens, les Troyens, les Cariens ; dans l'intérieur, les Pisidiens, les Mysiens, les Chalybes, les Phrygiens, les Milyes», Apollodore se récrie, et, procédant à une critique en règle, commence par déclarer que la presqu'île contient un dix-septième peuple, le peuple Galate, établi là, à vrai dire, postérieurement à Ephore, après quoi il ajoute que, sur les seize nations énumérées par Ephore, il y en a trois, les trois grecques, qui au temps de la guerre de Troie n'étaient pas encore venues se fixer dans la presqu'île, que, pour ce qui est des autres, la plus entière confusion avait fini par s'introduire dans leurs relations et situations respectives ; que, si l'on consulte le*Catalogue d'Homère*, à côté des Troyens et des peuples connus aujourd'hui encore sous les noms de Paphlagoniens, de Mysiens, de Phrygiens, de Cariens et de Lyciens, on y trouve les Mteoniens au lieu et place des Lydiens, et d'autres peuples, tels que les Halizônes et les Caucônes, aujourd'hui complètement ignorés ; qu'en dehors de son*Catalogue*, Homère mentionne encore les Cétéens, les Solymes, les Ciliciens de la plaine de Thébé et les Léléges ; qu'en revanche il ne mentionne aucun des peuples suivants : Pamphyliens, Bithyniens, Mariandyniens, Pisidiens, Chalybes, Milyes et Cappadociens, tels de ces peuples n'ayant pas encore apparemment transporté leur demeure dans la presqu'île et tels autres se trouvant encore absorbés au sein de nations plus puissantes, comme on a vu les Idriéens et les Termiles, par exemple, vivre si longtemps absorbés au sein de la nation carienne, et les Dolions et les Bébryces au sein de la nation phrygienne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.24]] [24] Or, de tout ce qui précède, il ressort pour nous qu'Apollodore n'a pas fait du texte d'Ephore les critiques qu'il y avait à faire, et que, d'autre part, quand il cite Homère, il ne respecte pas plus l'ordre que le sens des paroles du Poète. Ce dont il fallait d'abord demander compte à Ephore, c'est pourquoi il avait placé les Chalybes au dedans de la péninsule, eux qui habitaient tellement plus à l'est que Sinope et qu'Amisus ; car ceux qui représentent l'isthme de cette presqu'île par une ligne allant d'Issus à l'Euxin conçoivent tous cette ligne comme une manière de méridien, la faisant aboutir seulement, les uns à Sinope, les autres à Amisus, mais on ne voit pas qu'aucun ait figuré l'isthme par une ligne aboutissant au pays des Chalybes, ligne qui serait nécessairement oblique et fort différente du méridien du pays des Chalybes, puisque celui-ci, figuré graphiquement, traverse la Petite-Arménie et coupe l'Euphrate, laissant en deçà ou interceptant 1a Cappadoce tout entière, la Commagène, l'Amanus et le golfe d'Issus. En supposant donc que nous admettions la susdite oblique comme pouvant déterminer à la rigueur et représenter l'isthme, la plus grande partie des contrées que nous venons d'énumérer et notamment la Cappadoce, ainsi que la contrée attenante à l'Euxin nommée actuellement le Pont et qui n'est qu'un démembrement de la Cappadoce, demeureraient encore en dedans de cette ligne. Et, comme on veut à toute force que les Chalybes aient appartenu à la presqu'île elle-même, à plus forte raison devait-on y comprendre les Cataoniens, les Cappadociens de l'une et de l'autre Cappadoce, les Lycaoniens. Or ces mêmes peuples ne figurent pas dans l'énumération d'Ephore. Pourquoi aussi avoir rangé les Chalybes parmi les populations méditerranées, puisqu'il est avéré (nous l'avons démontré ci-dessus) que ce peuple est le même qu'Homère a désigné sous le nom d'Halizones ?  
  
Il eût bien mieux valu partager en deux la nation des Chalybes et distinguer d'un côté, les Chalybes maritimes, et de l'autre les Chalybes de l'intérieur. Il eût fallu faire qui plus est la même chose et pour la Cappadoce et pour la Cilicie. Mais Ephore ne prononce même pas le nom de Cappadoce ; et, des deux Cilicies, la Cilicie maritime est la seule qu'il mentionne, si bien qu'on se demande ce que deviennent à ce compte et les sujets d'Antipater Derbétès et les Homonadées et plusieurs autres peuples encore qui, voisins notoires de la Pisidie, sont de ceux «qui ne connaissent point la mer et qui ne mangent aucun mets où le sel soit mêlé» (*Od*. II, 122). Où placer ces différents peuples ? Et les Lydiens, les Maeoniens, dont Ephore ne parle pas non plus ? sont-ce deux peuples distincts, ou le même peuple sous deux noms différents ? Etaient-ils indépendants ou vivaient-il mêlés et confondus avec une autre nation ? Que des noms si marquants aient pu rester ignorés, c'est ce qu'on ne saurait admettre : Ephore en ne les mentionnant pas s'est donc rendu coupable d'une omission capitale. Comment Apollodore ne l'a-t-il pas compris ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.25]] [25] Et ces Migades d'Ephore, ces populations mêlées, quelles sont-elles ? Est-ce qu'indépendamment des peuples et des pays que nous énumérions tout à l'heure il existe d'autres peuples encore, nommés ou omis par Ephore, qui pourraient être attribués à cette catégorie particulière ? Nous ne le voyons pas. Nous ne voyons pas davantage que la dénomination de peuple ou de sang mêlé puisse convenir à une seule des nations [comprises dans notre énumération] et mentionnées ou omises par Ephore, car, y aurait-il eu chez quelqu'une mélange à l'origine, que, par suite de la prédominance d'un des éléments sur l'autre, cette nation serait devenue forcément ou grecque ou barbare, mais rien d'autre, vu qu'il n'existe pas, à notre connaissance, une troisième nationalité qu'on puisse appelçr du nom de race mixte ou mêlée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.26]] [26] Comment Ephore s'y est-il pris aussi pour compter trois peuples grecs parmi les populations de la presqu'île ? Dira-t-on qu'anciennement Ioniens et Athéniens ne formaient qu'un seul et même peuple ? Vite qu'on en dise autant des Doriens et des Aeoliens, et voilà les peuples grecs habitants de la presqu'île réduits à deux. Consultera-t-on de préférence une division plus moderne, celle qu'ont établie les différences de moeurs et aussi de dialectes ? C'est alors quatre peuples grecs distincts (juste autant que de dialectes) que comprend la presqu'île. Il est notoire en effet qu'il n'y a pas seulement que des Ioniens dans la presqu'île, et qu'il s'y trouve aussi des Athéniens : rien ne le prouve plus que le soin avec lequel Ephore lui-même distingue les deux peuples l'un de l'autre ; de notre côté nous l'avons bien montré en traitant de chaque ville en particulier. Voilà quelles objections ou difficultés il convenait de faire à Ephore, mais Apollodore n'y a même pas pensé ; en revanche aux seize peuples énumérés par Ephore il en ajoute un dix septième, le peuple Galate : or, si l'addition en soi est utile, ce n'est pas dans l'examen critique des assertions et omissions d'Ephore qu'elle eût dû trouver place, et Apollodore nous en donne lui-même la raison, quand il constate que tout ce qui a trait aux Galates est postérieur au temps où Ephore écrivait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.27]] [27] Passant ensuite au témoignage d'Homère, Apollodore fait remarquer qu'une confusion très grande s'était produite parmi tous les peuples barbares de la presqu'île depuis l'époque de la guerre de Troie jusqu'à l'époque actuelle, par suite des changements ou révolutions politiques, en quoi il a parfaitement raison, car il est constant que, pendant cette période, de nouveaux peuples sont venus s'ajouter aux anciens et que des anciens les uns ont disparu, tandis que les autres ou se démembraient ou se rapprochaient jusqu'à se mêler. Par contre, Apollodore s'abuse quand, pour expliquer comment Homère a pu omettre quelques-uns de ces peuples, il invoque les deux raisons que voici : ou que l'établissement de ces peuples dans la presqu'île n'était pas encore consommé de son temps, ou que ces mêmes peuples vivaient alors perdus et absorbés au sein d'une autre nation. Ainsi Homère n'a compris dans son énumération ni la Cappadoce, ni la Cataonie, ni la Lycaonie non plus, sans qu'on puisse attribuer cette omission à l'une ou à l'autre des raisons alléguées par Apollodore, vu que nous ne trouvons trace dans l'histoire pour aucun de ces trois peuples ni d'un établissement tardif ni d'une absorption au sein d'une autre nation. N'est-il pas risible aussi de voir Apollodore, au même moment où il s'inquiète de l'omission faite par Homère des Cappadociens et des Lycaoniens et où il cherche à la justifier, omettre de relever les omissions personnelles d'Ephore dans un texte que lui-même a choisi et cité tout exprès pour en faire l'objet d'un examen et d'une critique en règle ? N'est-il pas risible de voir qu'au moment même où il nous apprend qu'Homère a désigné les Lydiens sous le nom de Méoniens, il oublie de noter qu'Ephore, lui, n'a prononcé le nom ni des Lydiens ni des Méoniens ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.28]] [28] Prenons maintenant cette autre allégation d'Apollodore, que «quelques-uns des peuples mentionnés par Homère sont aujourd'hui complètement inconnus» : vraie en ce qui concerne les Caucones, les Solymes, les Cétéens, les Lélèges et les Ciliciens de la plaine de Thébé, cette allégation n'est plus, en ce qui concerne les Halizones, qu'une pure supposition, ou que la reproduction, pour mieux dire, de l'erreur de ces grammairiens qui, les premiers, faute d'avoir su reconnaître qui étaient les Halizones, ont altéré, torturé le texte du poète et imaginé la fameuse source d'argent, et tant d'autres mines disparues, introuvables aujourd'hui. On sait en effet comment ces grammairiens, dans l'intérêt de leur fiction, ont à l'envi recueilli, rapproché tous les faits, toutes les traditions que leur fournissaient les historiens, et en particulier le Scepsien, qui lui-même ne parle que d'après Callisthène et d'autres auteurs suspects à nos yeux d'avoir partagé le préjugé relatif aux Halizones: comment ils rappellent, par exemple, que toute la richesse de Tantale et des Pélopides provenait des mines de la Phrygie et du mont Sipyle ; que celle de Cadmus était toute tirée des mines de la Thrace et du mont Pangée ; celle de Priam, des mines d'or d'Astyra voisines d'Abydos, lesquelles donnent aujourd'hui encore quelque petit produit et attestent par la masse des déblais et la profondeur des excavations l'importance des exploitations anciennes ; que la richesse de Midas provenait des mines du mont Bermius ; celle enfin des Gygès, des Alyatte, des Crésus, des mines de la Lydie et de ce canton compris entre Atarnée et Pergame, où, dans le voisinage d'une petite ville aujourd'hui déserte, on rencontre encore dos traces d'exploitation de mines actuellement épuisées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.5.29]] [29] Il est un dernier reproche qu'on pourrait adresser à Apollodore, c'est d'avoir au moins une fois imité ces novateurs si peu respectueux de la parole du Poète que lui-même en général maltraite si fort, et d'avoir non seulement méconnu l'autorité d'Homère, mais rapproché violemment et, confondu ce qu'Homère avait pris soin de distinguer. Voici le fait : Xanthus de Lydie avait déclaré en termes exprès que ce fut seulement après la guerre de Troie que les Phrygiens, quittant sur la rive gauche du Pont le pays des Bérécyntes et le territoire d'Ascanie, passèrent d'Europe en Asie sous la conduite de Scamandrius. Sur ce, Apollodore prétend que c'est bien la même Ascanie dont parle Xanthus qu'Homère a mentionnée dans ce passage :

*«Phorcys et Ascanius, Ascanius semblable aux dieux, marchaient à la tête des Phrygiens,  
venus avec eux de la lointaine Ascanie» (*Il. II, 862).

Mais, s'il en est ainsi, s'il est vrai que la migration phrygienne n'ait eu lieu que postérieurement à la guerre de Troie et que les auxiliaires phrygiens, envoyés au secours de Priam au moment même de la guerre, vinssent de l'autre côté du Pont, du pays des Bérécyntes et des environs d'Ascanie, qui étaient ces Phrygiens qui plus anciennement

*«Guerroyaient le long des rives du Sangarius»,*

quand Priam (il nous le dit lui-même)

*«Vint, simple volontaire, se mêler à eux et combattre dans leurs rangs» (*Il. III, 187)?

Comment est-ce de chez les Bérécyntes, à qui aucun lien ne l'unissait, que Priam a tiré ses auxiliaires phrygiens ? Comment aurait-il omis de s'adresser de préférence aux Phrygiens, ses proches voisins, et que lui-même en personne avait autrefois secourus ? Ajoutons que ce qu'Apollodore dit ailleurs des Mysiens se trouve en contradiction formelle avec sa présente allégation relative aux Phrygiens. «On cite, dit-il, comme appartenant encore à la Mysie, un bourg d'Ascanie, situé près d'un lac de même nom, d'où sort un fleuve, dit aussi l'Ascanius, qui se trouve mentionné et par Euphorion dans le vers suivant :

*«Près des eaux de l'Ascanius, de l'Ascanius Mysien»,*

et par Alexandre l'Aetolien dans le passage que voici :

*«Et les riverains de l'Ascanius, voisins du lac d'Ascanie, chez qui vivait naguère Dolion,  
héros illustre né des amours de Silène et de Mélie».*

On donne maintenant le nom de Dolionide (c'est toujours Apollodore qui parle) à certain canton de la Mysie situé aux environs de Cyzique, sur le chemin de Milétopolis». Or, si ces détails géographiques sont exacts (et l'état actuel des lieux paraît bien confirmer le témoignage des poètes), qui pouvait bien empêcher qu'Homère ne pensât à cette Ascanie de Mysie plutôt qu'à celle dont parle Xanthus ? Mais nous avons déjà traité cette question tout au long en décrivant précédemment la Mysie et la Phrygie, il est donc grand temps que nous nous arrêtions.

### **XIV, 6 - Chypre**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/troade-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.1]] [1] Pour compléter la description de la presqu'île, nous n'avons plus qu'à tracer le périple de l'île de Cypre qui la borde au midi. Nous avons déjà eu occasion de dire que la mer qui se trouve enveloppée par l'Egypte, la Phénicie, la Syrie et la côte comprise entre la Syrie et la Pérée, rhodienne pouvait être considérée comme la réunion de trois bassins distincts, la mer d'Egypte, la mer de Pamphylie et le golfe d'Issus. Or c'est juste au centre de cette mer qu'est située l'île de Cypre ; car, en même temps qu'elle avoisine la Cilicie Trachée par sa partie septentrionale, laquelle est aussi la plus rapprochée du continent, elle confine par sa côte orientale au golfe d'Issus, par sa côte occidentale à la mer de Pamphylie, et par sa côte méridionale à la mer d'Egypte. La mer d'Egypte, qui communique à l'ouest avec la mer de Libye et la mer Carpathienne, se trouve avoir au midi et au levant l'Egypte même et la côte qui lui fait suite en remontant jusqu'à Séleucie et jusqu'à Issus, et au nord l'île de Cypre et le bassin Pamphylien. Celui-ci à son tour se trouve avoir pour limite septentrionale la lisière extrême de la Cilicie Trachée, de la Pamphylie et de la Lycie jusqu'à la Pérée rhodienne, pour limite occidentale l'île de Rhodes, pour limite orientale la partie de l'île de Cypre occupée par les cantons de Paphos et d'Acamas, et enfin pour limite méridionale la mer d'Egypte avec laquelle il communique et se confond.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/chypre.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.2]] [2] Cypre a 3420 stades de circuit, toutes les sinuosités de la côte comprises. Sa longueur, prise par terre et de l'est à l'ouest, mesure 1400 stades depuis les Clides jusqu'à Acamas. On donne le nom de Clides à deux petites îles situées près de la côte orientale de Cypre, à 700 stades de Pyramus, et le nom d'Acamas à un promontoire surmonté d'un double mamelon et très boisé, qui marque l'extrémité nord-ouest de l'île et se trouve à 1000 stades de Sélinûs, le point de la côte de la Cilicie Trachée et de tout le continent le plus rapproché, à 1600 stades de Side sur la côte de Pamphylie et à 1900 stades des Chélidenies. Vue d'ensemble, l'île paraît avoir plus de développement dans le sens de sa longueur, elle présente même entre les côtés qui la limitent dans le sens de sa largeur plus d'un isthme ou étranglement ; veut-on maintenant les étudier dans le détail de son périple, voici comme on peut la décrire le plus succinctement possible, en prenant pour point de départ celui de ses caps qui s'avance le plus près du continent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.3]] [3] Nous avons dit quelque part que, juste en face de l'Anémurium, promontoire fort saillant de la Cilicie Trachée, la côte de Cypre projette une pointe, celle du Crommyus, distante de l'autre de 350 stades. Or, si l'on part du Crommyus, et qu'en ayant l'île à droite et le continent à gauche on navigue au nord-est et droit sur les Clides, on rencontre dans ce premier trajet, lequel est de 700 stades : 1° Lapathus, ville pourvue d'un bon mouillage en même temps que de cales ou abris pour les vaisseaux, et dont on attribue la fondation aux lacédémoniens de Praxandre, qui la bâtirent juste en face de Nagidus ; 2° Aphrodisium, dont l'emplacement correspond à l'un des isthmes ou étranglements de Cypre, puisque jusqu'à Salamine la traversée de l'île n'est que de 70 stades ; 3° la plage dite*des Achéens*, qui est le lieu où la tradition place le débarquement de Teucer, lorsque, chassé de sa patrie par Télamon, son père, ce héros vint en Cypre fonder une autre Salamine ; 4° juste en face de la pointe Sarpédon, la ville et le port de Carpasie, séparés par un isthme de 30 stades des îles Carpasiennes et de l'autre mer qui baigne l'île au midi ; 5° un cap et une montagne. Le cap est connu sous le nom d'Olympus et supporte un temple dédié à Vénus Acréenne, dont l'accès et même la vue sont interdits aux femmes. Les Clides et plusieurs autres îles bordent la côte ici auprès ; puis viennent les îles Carpasiennes, et, tout de suite après, Salamine, ville natale de l'historien Aristus. A Salamine succèdent la ville et le port d'Arsinoé, un autre port appelé Leucolla, et le cap Pédalium en arrière duquel s'élève une colline très haute et très âpre d'aspect, qui a la forme d'un trapèze, et qué la piété a dès longtemps consacrée à Vénus. Ce second trajet, depuis les Clides, est de 680 stades. Jusqu'à Citium, maintenant, la côte est généralement sinueuse et escarpée. Citium, en revanche, a un port fermé. Nous saluons en elle la patrie de Zénon, le premier chef de l'école stoïcienne, et du médecin Apollonius. Puis une traversée de 1500 stades nous amène à Béryte. Passé Béryte, nous cinglons sur Amathûs, et, entre deux, nous relevons la petite ville de Palma, ainsi qu'une montagne du nom d'Olympus, montagne bien reconnaissable à sa forme mamelonnée. A la ville d'Amathûs succède la pointe de Curias, qui figure proprement une presqu'île et qu'un trajet de 700 stades sépare de Throni. Puis vient la ville de Curium, en vue de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller, et qui est de fondation argienne. Il nous est facile, à présent que nous avons atteint Curium, de juger en connaissance de cause de l'étourderie du poète qui a composé l'élégie commençant par ces deux vers :

*«Troupeau sacré de Phébus, nous sommes venues, fendant les flots de la mer d'un élan rapide,  
chercher contre les traits du chasseur un asile sur ces bords».*

L'auteur, en effet, que ce soit Hédylus ou tout autre, nous montre les biches sacrées s'élançant des cimes escarpées du Corycus de la côte cilicienne, puis abordant à la nage aux roches Curiades, après quoi il ajoute :

*«0 sujet infini d'étonnement pour les hommes, que nous ayons pu,  
poussées par le zéphyr de printemps, franchir une mer impraticable !»*

Or, en partant du Corycus pour gagner la pointe ou presqu'île de Curias, il faut faire le tour de l'île, et, qu'on prenne à droite ou à gauche, ce n'est pas le zéphyr qui vous pousse ; surtout, il ne peut être question d'un trajet direct. C'est donc ici à Curium que commence la côte occidentale de l'île, la côte qui regarde Rhodes. Nous y relevons immédiatement après Curium, la pointe ou roche avancée du haut de laquelle sont précipités les sacrilèges qui ont osé toucher â l'autel d'Apollon. Viennent ensuite Treta, Boosura et Palaepaphos : cette dernière localité, bien que bâtie à 10 stades environ au-dessus de la mer, n'en a pas moins son port à elle. Elle possède aussi un temple fort ancien, dédié à Vénus Paphienne. Passé Palaepaphos, nous relevons encore successivement la pointe et le port ou mouillage de Zéphyria ; une autre pointe dite*d'Arsinoé*en vue de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller également en toute sûreté, et qui supporte un temple, ainsi qu'un bois sacré ; voire même Hiérocépie, bien qu'un peu éloignée de la mer ; puis Paphos, ville fondée par Agapénor, et qui possède avec un port des temples d'une magnifique ordonnance. La distance par terre de Paphos à Palaepaphos est de 60 stades, et chaque année, à l'époque de la Panégyrie, cette route est couverte d'hommes et de femmes qui, de Paphos et des autres villes, se rendent à Palaepaphos. Quelques auteurs prétendent que, de Paphos à Alexandrie, la distance est de 3600 stades. L'Acamas est le premier point qu'on relève après avoir passé Paphos ; puis, l'Acamas une fois doublé, on atteint, en gouvernant droit à l'est, la ville d'Arsinoé et le Diosalsos ou bois sacré de Jupiter. Vient ensuite Soli, localité qui a le rang de ville et qui possède, outre un port et une rivière, un temple d'Aphrodité et d'Isis. Soli a eu pour fondateurs Phalérus et Acamas, héros athéniens ; et ses habitants s'appellent les Solii. Elle a vu naître Stasanor, l'un des hétaires ou amis d'Alexandre, personnage considérable, comme l'atteste la souveraineté dont il fut investi. Signalons encore au-dessus de la côte et dans l'intérieur même la ville de Limenia, et ne nous arrêtons plus qu'à la pointe de Crommyus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.4]] [4] Pourquoi s'étonnerait-on des inexactitudes des poètes, de ceux notamment qui, comme le poète de tout à l'heure, ne visent dans leurs vers qu'à l'harmonie de la phrase, quand on peut leur opposer la bévue d'un Damastès, annonçant qu'il va nous donner la longueur du nord au sud de l'île de Cypre et prenant hardiment comme telle, cette longueur d'Hiérocépie aux Clides, et l'erreur non moins forte d'un Eratosthène, qui, prétendant corriger Damastès, soutient qu'Hiérocépie n'est pas au nord, mais bien au sud de l'île, tandis qu'en réalité cette ville est au couchant, et appartient au même côté occidental où se trouvent déjà Paphos et l'Acamas !  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.5]] [5] On connaît dans l'île de Cypre la situation respective de chaque localité. Disons maintenant que, sous le rapport de la fertilité, Cypre n'est inférieure à aucune autre île. Elle produit du vin et de l'huile en abondance et du blé en quantité très suffisante. Ajoutons qu'elle possède, à Tamassus, des mines de cuivre d'une très grande richesse donnant en même temps de la couperose et du verdet, deux substances fort utilement employées en médecine. Si ce que dit Eratosthène est vrai, toutes les parties basses de l'île anciennement étaient tellement boisées que les arbres envahissaient tout et ne laissaient pas à proprement parler de place à la culture. L'exploitation des mines, à vrai dire, enraya un peu le mal en nécessitant de fréquents abatis d'arbres pour cuire et fondre le cuivre et l'argent ; puis à ce premier remède vint s'ajouter le développement des constructions navales, une fois que la navigation maritime eut commencé à offrir une sécurité suffisante même pour de grandes escadres. Mais, comme on ne parvenait pas, avec ce double remède, à conjurer les progrès du mal, chacun fut laissé libre de couper autant d'arbres qu'il voudrait et pourrait et reçut en toute propriété, et exempt d'impôts qui plus est, tout le terrain qu'il aurait ainsi défriché.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 14.6.6]] [6] Primitivement, chacune des villes de l'île de Cypre avait son tyran ; mais, après que les Ptolémées furent devenus les maîtres de l'Egypte, ils ne tardèrent pas à étendre leur domination sur l'île entière, et ils l'y maintinrent avec l'aide des Romains eux-mêmes, qui en plusieurs circonstances leur envoyèrent des secours. Toutefois Ptolémée, le dernier roi de Cypre et l'oncle paternel de la reine Cléopâtre qu'on a vue de nos jours gouverner l'Egypte, ayant paru aux Romains, ses bienfaiteurs, coupable d'abus de pouvoir et d'ingratitude, fut détrôné par eux ; après quoi ils prirent eux-mêmes possession de l'île et en composèrent une nouvelle province dont ils confièrent l'administration à un préteur. L'auteur principal de la ruine de Ptolémée avait été Publius Claudius Pulcher. Du temps où les pirates Ciliciens étaient à l'apogée de leur puissance, Claudius était tombé entre leurs mains, et, pour payer la rançon que les pirates exigeaient de lui, il s'était adressé au roi de Cypre, le priant de lui envoyer la somme qui pouvait le libérer. Le roi fit l'envoi, mais d'une somme si minime, que les pirates eurent honte de l'accepter et qu'ils aimèrent mieux renvoyer l'argent et libérer gratuitement leur prisonnier. Une fois libre, Claudius songea à s'acquitter des deux côtés, et, étant devenu tribun, il fit si bien que Marcus Caton fut envoyé à Cypre pour détrôner et déposséder Ptolémée. Celui-ci prévint le coup en mettant fin lui-même à ses jours ; et, lorsque Caton arriva, il n'eut plus qu'à prendre possession : il fit mettre en vente les domaines du roi et versa tout le numéraire dans le trésor public à Rome. A partir de ce moment, Cypre devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, une province romaine administrée par un préteur. Il y eut seulement une courte période pendant laquelle Antoine livra Cypre à Cléopâtre et à sa soeur Arsinoé ; mais il fut renversé et toutes les dispositions qu'il avait prises se trouvèrent renversées du même coup.

## **Livre XV : L’Inde et la Perse**

### **XV, 1 - L'Inde**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/inde-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

Pour compléter notre description de l'Asie, nous n'avons plus à parler que de la région sise en dehors du Taurus (la Cilicie, la Pamphylie et la Lycie exceptées) ; en d'autres termes, nous n'avons plus à décrire que l'espace compris entre l'Inde et le Nil d'une part, entre le Taurus et la mer Extérieure ou mer Australe de l'autre. Puis il y a la Libye qui fait suite immédiatement à l'Asie. Mais nous traiterons de la Libye plus loin ; présentement c'est par l'Inde qu'il nous faut commencer, vu qu'elle s'offre à nous la première du côté de l'Orient et qu'elle est la plus grande [des contrées appartenant à la région ecto-Taurique].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.2]] [2] Au préalable, nous réclamerons l'indulgence du lecteur pour ce que nous avons à dire de l'Inde. L'Inde est un pays si reculé ! Il y a si peu de Grecs jusqu'ici qui aient pu l'explorer ! Ajoutons que ceux-là mêmes qui l'ont vue n'en ont vu que des parties et ont parlé de tout le reste sur de simples ouï-dire ; que le peu qu'ils ont vu, ils l'ont mal vu, en courant, à la façon de soldats qui traversent un pays sans s'arrêter ; qu'on s'explique par là comment les mêmes choses ne sont pas dépeintes de même dans des*Histoires*écrites toutes soi-disant avec la plus scrupuleuse exactitude par des frères d'armes, par des compagnons de voyage (ce qui est le cas de tous ceux qui suivirent Alexandre à la conquête de l'Inde) ; comment il arrive même que le plus souvent ces auteurs disent tout le contraire les uns des autres. Or, si leurs récits diffèrent à ce point sur les choses qu'ils ont vues, que penser de celles qu'ils nous transmettent sur de simples informations ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.3]] [3] On pourrait croire au moins que les historiens qui longtemps après ont eu occasion de parler de l'Inde, que les navigateurs qui y ont abordé de nos jours, sont plus exacts dans les renseignements qu'ils nous donnent, il n'en est rien pourtant. Prenons pour exemple Apollodore, qui, dans ses*Parthiques*, parle naturellement du démembrement du royaume de Syrie et de l'insurrection de la Bactriane enlevée par des chefs grecs aux descendants de Séleucus Nicator : il raconte bien comment ces mêmes chefs en vinrent par l'accroissement de leur puissance à attaquer l'Inde elle-même ; mais, pour ce qui est des notions précédemment acquises sur ce pays, nul éclaircissement à attendre de lui ; loin de là, il n'en tient nul compte et affirmera, par exemple, en contradiction formelle avec ce qu'on sait, que ces rois grecs de la Bactriane conquirent une plus grande étendue du territoire indien que n'avait fait l'armée macédonienne et qu'Eucratidas notamment y possédait jusqu'à mille villes. Il oublie qu'au rapport des anciens historiens il existait, rien que dans l'espace compris entre l'Hydaspe et l'Hypanis, jusqu'à neuf nations distinctes, lesquelles possédaient cinq mille villes toutes plus grandes que Cos Meropis, et que cette immense contrée fut conquise par Alexandre et cédée par lui à Porus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.4]] [4] Quant aux marchands qui, de nos jours, se rendent de l'Egypte dans l'Inde par la voie du Nil et du golfe Arabique, on pourrait compter (tant ils sont rares !) ceux qui ont rangé les côtes de l'Inde jusqu'au Gange. C'était d'ailleurs tous gens sans éducation et incapables par conséquent de nous renseigner utilement sur la disposition des lieux. D'autre part que nous a envoyé l'Inde ? en tout et pour tout, une ambassade chargée pour César Auguste des présents et hommages d'une seule de ses provinces [la Gandaride] et d'un seul de ses rois Porus III, et un de ses sophistes qui est venu mourir sur un bûcher dans Athènes et renouveler ainsi le spectacle donné jadis par Calanus à Alexandre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.5]] [5] A défaut de ces sources d'information, consulterons-nous au moins les traditions antérieures à la conquête d'Alexandre, les ténèbres s'épaississent encore. Qu'Alexandre ait ajouté foi à ces antiques traditions, la chose se conçoit à la rigueur, vu l'enivrement où l'avait jeté une telle continuité de succès ; et il n'y a rien qui choque la vraisemblance dans cette affirmation de Néarque que, si Alexandre ramena son armée par la Gédrosie, ce fut par émulation et pour avoir entendu raconter comment Sémiramis et Cyrus, après avoir attaqué l'Inde, avaient dû battre en retraite aussitôt et s'enfuir, Sémiramis avec vingt compagnons en tout, et Cyrus avec sept : il trouvait beau apparemment, là où ces deux puissants monarques avaient éprouvé un tel revers, d'avoir su garder son armée intacte et de l'avoir ramenée triomphante à travers les mêmes peuples et les mêmes contrées. Oui, on conçoit qu'Alexandre ait pu croire à de semblables récits.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.6]] [6] Mais nous ! où serait notre excuse, si nous prétendions à toute force tirer d'expéditions comme celles de Cyrus et de Sémiramis quelques notions positives sur la géographie de l'Inde ? Mégasthène à cet égard semble penser comme nous, car il invite ses lecteurs à se défier des antiques traditions relatives à l'Inde, par la raison que l'Inde n'a jamais envoyé au dehors de grande expédition et qu'en fait d'attaques extérieures et d'invasions, elle n'a subi que la double conquête d'Hercule et de Bacchus, et, dans les temps modernes, la conquête des Macédoniens. Mégasthène avoue que l'Egyptien Sésostris et l'Ethiopien Téarcon poussèrent leurs conquêtes jusqu'en Europe, que Nabocodrosor, ce héros que les Chaldéens élèvent au-dessus d'Hercule lui-même, pénétra, comme Hercule, jusqu'au détroit des colonnes, où Téarcon du reste avait déjà atteint ; que Sésostris conduisit son armée victorieuse du fond de l'Ibérie aux confins de la Thrace et aux rivages du Pont ; qu'enfin le Scythe Idanthyrse courut toute l'Asie et toucha à la frontière d'Egypte ; mais il nie en même temps qu'aucun de ces conquérants ait mis le pied sur le sol indien. Quant à Sémiramis, elle serait morte, paraît-il, avant même d'avoir tenté l'entreprise qu'on lui prête. Suivant lui aussi, les Perses, qui faisaient venir les Hydraques de l'Inde pour les employer comme mercenaires dans leurs armées, n'auraient jamais envahi le territoire indien et n'auraient fait qu'en approcher lors de l'expédition de Cyrus contre Ies Massagètes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.7]] [7] Ajoutons que la double conquête d'Hercule et de Bacchus, admise comme vraie par Mégasthène et un petit nombre d'écrivains, est répudiée elle-même par la plupart des historiens (Eratosthène tout le premier), qui la qualifient d'absurde et de fabuleuse et l'assimilent à tant d'autres fictions que le culte de ces deux divinités a accréditées parmi les Grecs. On se rappelle les fanfaronnades de Dionysos dans les*Bacchantes*d'Euripide (V, 13) :

*«Laissant alors derrière moi les plaines aurifères de la Lydie, je franchis et les chaudes campagnes  
des Phrygiens et des Perses, et l'enceinte de Bactres, et l'âpre pays des Mèdes,  
et l'heureuse Arabie et l'Asie tout entière».*

On se rappelle aussi le dithyrambe en l'honneur de Nysa, ce mont sacré de Bacchus, que Sophocle met dans la bouche d'un de ses personnages :

|  |
| --- |
| *«De la place où j'étais, j'apercevais Nysa, premier théâtre à jamais glorieux des fureurs bachiques, Nysa en qui Iacchus au front armé de cornes aime et vénère son riant berceau, Nysa où l'on se demande s'il est un chant d'oiseau, un seul, qui manque au joyeux concert».* |

On connaît la suite du passage. On connaît aussi ces vers d'Homère sur Lycurgue l'Edonien :

*«A la vue de Bacchus en délire il poursuit sur les cimes sacrées du Nyséum les nourrices du divin enfant» (*Il. VI, 132).

Toutes les fictions concernant Bacchus sont dans le même goût. Quant aux fictions relatives à Hercule, s'il en est dans le nombre qui nous le montrent poussant ses conquêtes dans la direction diamétralement opposée à celle qu'avait suivie Bacchus, c'est-à-dire seulement jusqu'aux bornes occidentales de la terre, d'autres lui font parcourir tour à tour l'Orient et l'Occident.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.8]] [8] Telles qu'elles sont, ces fictions ont été mises à profit ; on s'en est autorisé, par exemple, pour appeler du nom de Nyséens l'un des peuples de l'Inde, en même temps qu'on donnait le nom de Nysa à la capitale de ce peuple fondée soi-disant par Dionysos, et le nom de Méros à la montagne qui la domine. On avait vu croître sur le territoire de ce peuple à la fois le lierre et la vigne, le prétexte parut suffisant ; et, pourtant, la vigne en ces lieux ne produit jamais, les pluies trop abondantes font couler le raisin avant qu'il soit arrivé à maturité. On nous représente toujours aussi la nation des Sydraques comme issue de Dionysos. Pourquoi ? parce que la vigne croît également chez eux et qu'on retrouve certains détails de la pompe bachique dans les magnificences que déploient leurs rois lorsqu'ils sortent, soit pour une expédition militaire, soit pour tout autre motif, au bruit des tambours et revêtus de la longue robe à fleurs brodées (usage commun pourtant à tous les peuples de l'Inde). Certaine roche Aornos, dont l'Indus encore voisin de ses sources baigne le pied et qu'Alexandre avait prise d'emblée, fut censée avoir soutenu jadis et repoussé un triple assaut d'Hercule : il fallait bien rehausser la gloire du conquérant ! On voulut aussi reconnaître dans les Sibes les descendants mêmes des compagnons d'Hercule, sous prétexte que ce peuple avait conservé comme autant d'indices de sa noble origine l'usage de se vêtir de peaux de bêtes ainsi que faisait Hercule, et cet autre usage de porter la massue et d'imprimer à chaud la figure d'une massue en guise de marque sur tous les bestiaux leur appartenant, boeufs et mulets. On fit plus, on se servit pour étayer ces fables des traditions relatives au Caucase et à Prométhée, transportées tout exprès des bords du Pont ici sur un bien mince prétexte, la rencontre chez les Paropamisades d'une grotte ou caverne sacrée. De cette caverne on fit la prison de Prométhée ; on prétendit qu'Hercule était venu jusqu'ici pour opérer sa délivrance, et, comme pour les Grecs le Caucase est le théâtre consacré du supplice de Prométhée, il fut décidé que le Paropamisus était le vrai Caucase.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.9]] [9] Que ce soient là de pures inventions, personnelles à ceux qui cherchaient à flatter Alexandre, la chose est indubitable et ressort d'une double preuve : 1° il n'existe aucun accord entre les historiens et ce qui se lit dans les uns n'est pas même mentionné par les autres ; or il n'est guère probable que des historiens (et notez que nous parlons précisément des plus sérieux, des plus autorisés) aient pu ignorer des détails si glorieux et si propres à rehausser l'éclat de la conquête, ou que, les ayant connus, ils les aient jugés indignes d'être relatés ; 2° aucun des pays intermédiaires que Bacchus et Hercule avaient eus nécessairement à traverser pour parvenir jusqu'à l'Inde n'a conservé un seul monument qui puisse attester sûrement leur passage. Ajoutons que le costume attribué à Hercule [conquérant de l'Inde] date d'une époque bien postérieure à la guerre de Troie, et a dû être imaginé par un des auteurs de l'*Héraclée*, Pisandre ou quelque autre, les plus anciennes statues du dieu le représentant tout différemment.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.10]] [10] Ici donc, comme toujours en pareil cas, il faut accepter ce qui s'éloigne le moins de la vraisemblance. Enfin nous-même, nous avons déjà eu occasion, dans les premiers livres de notre*Géographie*, de soumettre à un examen critique tout ce qui a été dit à ce sujet ; nous l'avons fait de notre mieux et dans la mesure du possible. Or ce sont là des matériaux tout prêts que nous avons sous la main, servons-nous-en donc actuellement encore en nous bornant à ajouter quelques documents nouveaux là où quelque éclaircissement nous paraîtra nécessaire. De cet examen il résultait pour nous, en somme, que de tous les écrits sur l'Inde celui qui méritait le plus de créance était le tableau sommaire que, dans le III° livre de sa*Géographie*, Eratosthène a tracé de la contrée appelée Inde au moment de l'invasion d'Alexandre et quand l'Indus formait encore la ligne de démarcation entre elle et l'Ariané, province plus occidentale appartenant à l'empire des Perses ; car plus tard,du fait des Macédoniens, l'Inde s'est accrue d'une grande partie de l'Ariané. Laissons donc parler Eratosthène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.11]] [11] «L'Inde, dit-il, a pour limites : au nord, l'extrémité du Taurus comprise entre l'Ariané et la mer Orientale et désignée par les gens du pays sous les noms successifs de Paropamisus, d'Emodus, d'Imaüs et d'autres encore, et par les Macédoniens sous le nom unique de Caucase ; à l'ouest le cours même de l'Indus. Quant au côté méridional et au côté oriental qui se trouvent être beaucoup plus grands que les deux autres, ils font saillie dans la mer Atlantique et déterminent la forme rhomboïdale qu'affecte la contrée dans sa configuration générale, chacun des deux plus grands côtés excédant le côté qui lui est opposé de 3000 stades, juste la longueur de cette pointe avancée qui dépasse d'autant à l'est et au midi le reste du rivage et se trouve ainsi appartenir à la fois à la côte orientale et à la côte méridionale. Le côté occidental de l'Inde mesuré, entre les montagnes du Caucase et la mer Méridionale, le long de l'Indus jusqu'à son embouchure, est évalué en tout à 13 000 stades ; le côté opposé ou côté oriental, augmenté des 3000 stades de cette pointe extrême, se trouvera donc avoir une étendue de 16 000 stades ; et ces deux nombres représenteront le minimum et le maximum de la largeur de l'Inde. Quant à sa longueur, laquelle se prend de l'ouest à l'est, si l'on peut l'évaluer d'une façon plus précise dans sa première partie, c'est-à-dire jusqu'à Palibothra, vu qu'elle été a mesurée en schoenes et qu'elle se confond avec une route ou chaussée royale de 10000 stades, elle ne se calcule plus au delà que par approximation d'après le temps que l'on met en moyenne pour remonter le Gange depuis la mer jusqu'à Palibothra, et ce calcul donne quelque chose comme 6000 stades : d'où un total de 16 000 stades pour la plus petite longueur de l'Inde».  
  
Tel est le nombre qu'Eratosthène nous dit avoir tiré du*Livre des Stathmes*réputé le plus exact ; mais, accepté par Mégasthène, ce nombre est réduit de 1000 stades par Patrocle. A ces 16 000 stades ajoutons maintenant la longueur de la pointe qui, dépassant le reste de la côte, forme une saillie si marquée dans sa direction de l'est, ces 3000 stades de surplus compléteront la longueur maximum, représentée alors par la ligne même du littoral depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au seuil de la susdite pointe et cette pointe elle-même jusqu'à son extrémité orientale qu'habite la nation des Coniaci.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.12]] [12] Il est aisé maintenant, après ce que nous venons de dire, de se rendre compte de l'exagération des autres évaluations, de l'évaluation de Ctésias, par exemple, déclarant que l'Inde à elle seule égale en étendue tout le reste de l'Asie ; de l'évaluation d'Onésicrite faisant de l'Inde le tiers de la terre habitée ou de celle de Néarque calculant que l'étendue de l'Inde équivaut à quatre mois de marche toujours en plaine ; voire des évaluations plus modérées de Mégasthène et de Déimaque, comptant plus de 20000 stades de distance, et même en certains endroits (l'allégation est de Déimaque) plus de 30 000 stades de la mer Australe au Caucase. Tous tant qu'il sont, ces auteurs ont été réfutés par nous dans les Prolégomènes de notre*Géographie*; présentement qu'il nous suffise de dire que de semblables exagérations donnent encore plus raison à ceux qui, écrivant sur l'Inde, réclament l'indulgence du lecteur pour tout ce qu'ils seront obligés d'avancer sans y croire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.13]] [13] L'Inde est sillonnée de cours d'eau en tout sens. De ces cours d'eau une partie va grossir l'Indus et le Gange qui sont les deux plus grands fleuves du pays ; le reste débouche directement dans la mer. Tous descendent du Caucase et commencent par couler au midi ; mais, tandis que les uns (et ce sont généralement des affluents de l'Indus) conservent jusqu'au bout cette première direction, les autres tournent brusquement à l'est. Le Gange est dans ce cas. A sa descente des montagnes, à peine ce fleuve a-t-il touché la plaine qu'il se détourne vers l'est pour aller baigner les murs de Palibothra, l'une des plus grandes villes de l'Inde, et pour gagner la mer Orientale dans laquelle il se jette, mais par une embouchure unique, bien qu'étant le fleuve le plus considérable de toute la contrée. L'Indus [qui est moins grand] tombe dans la mer Méridionale par deux bouches, lesquelles enserrent le district de la Pattalène assez semblable par sa nature au delta d'Egypte. Au dire d'Eratosthène, c'est l'évaporation des eaux de ces grands fleuves, jointe à l'action des vents étésiens, qui produit dans la saison chaude les pluies qui inondent l'Inde et convertissent ses plaines en lacs. On profite de ces pluies pour semer, non seulement le lin et le millet, mais aussi le sésame, le riz et le bosmorum. En revanche, c'est pendant l'hiver que l'on sème le blé, l'orge et les légumes, sans parler de beaucoup d'autres végétaux alimentaires inconnus dans nos climats. Les animaux qu'on rencontre dans l'Inde sont à peu de chose près les mêmes qui naissent en Ethiopie et en Egypte ; les espèces fluviales aussi sont les mêmes, et, si l'on excepte l'hippopotame, les fleuves de l'Inde nourrissent toutes les autres. Encore Onésicrite prétend-il qu'on trouve l'hippopotame dans l'Inde. Quant à notre espèce, elle y est représentée par deux types : le type des hommes du Midi qui ressemblent aux Ethiopiens par la couleur de leur peau et au reste des humains par leur physionomie et la nature de leurs cheveux (la température de l'Inde étant trop humide pour que les cheveux y deviennent crépus, comme ils le sont en Ethiopie), et le type des hommes du Nord qui rappelle plutôt le type égyptien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.14]] [14] Sous le nom de Taprobane, maintenant, on désigne une île de la haute mer, située à sept journées de navigation au sud du point le plus méridional de l'Inde, lequel dépend du territoire des Coniaci) et s'étendant en longueur l'espace de 5000 stades environ dans la direction de l'Ethiopie. On assure que, comme l'Inde, elle nourrit des éléphants. - Telles sont les notions positives qu'Eratosthène nous fournit sur l'Inde. Mais ces notions peuvent être complétées ; nous pouvons emprunter à d'autres écrivains quelques détails nouveaux qui, par exception, ont l'apparence de l'exactitude, et nous aurons rendu ainsi le tableau plus ressemblant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.15]] [15] Voici, par exemple, cc qu'Onésicrite nous apprend au sujet de Taprobane. Il donne à cette île une étendue de 5000 stades, sans spécifier, il est vrai, s'il entend parler de la longueur ou de la largeur, et la place à vingt journées de navigation du continent, mais avec cette réserve que les bâtiments sur lesquels se fait la traversée marchent mal, vu leur détestable voilure, leur double proue et le peu de courbure de leurs flancs. Il ajoute qu'on rencontre d'autres îles dans le trajet, mais que, de toutes ces îles, Taprobane est la plus avancée au midi ; qu'enfin il y a dans ses eaux un grand nombre de cétacés amphibies qui ressemblent ou à des boeufs, ou à des chevaux, voire à d'autres animaux terrestres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.16]] [16] Néarque, à son tour, parlant des alluvions ou atterrissements des fleuves [de l'Inde] et cherchant des exemples de faits analogues, rappelle l'usage de nos pays de dire :*Plaine de l'Hermus, Plaine du Caystre, Plaine du Méandre, Plaine du Caïcus*: «Ces plaines, dit-il, doivent leur accroissement, ou, pour mieux dire, leur formation au limon qui s'y dépose, limon qui s'est détaché des montagnes après en avoir constitué la partie fertile et molle ; et, comme ce sont les fleuves qui charrient et transportent ce limon, il est naturel de voir dans les plaines autant de créations des fleuves eux-mêmes et parfaitement légitime aussi de dire :*Plaine de tel fleuve, Plaine de tel autre*. Le mot d'Hérodote sur le Nil et sur la contrée qu'il arrose, ce mot fameux, que «l'Egypte est un présent du Nil» (II, 5), n'exprime pas autre chose. Et Néarque, à cause de cela, trouve fort bon qu'à l'origine le même nom d'Aegyptus ait désigné à la fois le fleuve et la contrée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.17]] [17] Ecoutons maintenant Aristobule. Suivant cet auteur, il ne pleut et ne neige dans l'Inde que sur le sommet et sur les pentes des montagnes, et les plaines, exemptes aussi bien de pluies que de neiges, ne sont arrosées que du fait des crues et des débordements des fleuves. La neige tombe sur les montagnes pendant l'hiver, mais, avec le commencement du printemps, commencent aussi les pluies ; or les pluies, au fur et à mesure qu'elles tombent, redoublent de violence ; elles ne discontinuent même plus quand viennent à régner les vents étésiens, et, jusqu'au lever de l'Arcturus, il pleut à verse, à torrents, et le jour et la nuit. A leur tour les fleuves, grossis par la fonte des neiges et par ces pluies torrentielles, débordent et inondent les plaines. Aristobule ajoute que ces faits ont été observés et par lui et par tous ceux qui, comme lui, servaient dans le corps expéditionnaire parti du pays des Paropamisades pour l'Inde après le coucher des Pléiades : on passa l'hiver dans la montagne au milieu des Hypasii et sur les terres d'Assacân ; puis, au commencement du printemps, on se mit à descendre pour gagner les plaines et l'immense ville de Taxila, et de là l'Hydaspe et le royaume de Porus. Pendant tout l'hiver on n'avait pas vu tomber une goutte de pluie, de la neige seulement ; mais à peine l'armée atteignait Taxila, que la pluie commença ; et alors, tout le temps qu'on mit à descendre jusqu'à l'Hydaspe, à s'avancer ensuite vers l'est jusqu'à l'Hypanis après la défaite de Porus, puis à revenir en arrière et à regagner l'Hydaspe, il plut continuellement ; la pluie redoubla même avec les vents étésiens, pour ne cesser qu'au lever de l'Arcture. Enfin, après avoir séjourné sur les bords de l'Hydaspe le temps nécessaire à la construction de la flotte, on s'embarqua et le voyage de retour commença. «Peu de jours, dit Aristobule, nous séparaient du coucher des Pléiades ; nous employâmes tout l'automne, l'hiver, le printemps suivant et l'été à descendre jusqu'à la Pattalène, que nous atteignîmes vers l'époque du lever de la Canicule. Or, pendant ce long trajet de dix mois, nous ne vîmes tomber de pluie nulle part, même au plus fort des vents étésiens ; nous assistâmes seulement à la crue des fleuves et à l'inondation des plaines. Nous trouvâmes aussi la mer rendue impraticable par la persistance des vents contraires auxquels ne répondait et ne succédait aucun souffle du côté de la terre».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.18]] [18] Co dernier détail est confirmé aussi par Néarque, qui, en revanche, ne s'accorde pas avec Aristobule au sujet des pluies d'été. Suivant lui, les plaines reçoivent la pluie en été, et c'est seulement en hiver qu'elles sont exemptes de pluie. Quant aux crues des fleuves, elles sont attestées par l'un et par l'autre. Néarque raconte comment l'armée campée près de l'Acésine fut forcée, pendant la crue du fleuve, de chercher un autre lieu de campement dans une position plus élevée : c'était à l'époque du solstice d'été. Aristobule, lui, nous donne la mesure exacte de la crue : 40 coudées, sur lesquelles 20 coudées en plus de la profondeur d'eau préexistante remplissent le lit du fleuve jusqu'au bord, tandis que 20 autres coudées débordent et se répandent sur les plaines. Néarque et Aristobule s'accordent également pour nous dire que, comme en Egypte et en Ethiopie, les villes pendant l'inondation ressemblent à des îles, grâce aux levées sur lesquelles elles sont bâties ; qu'après le lever de l'Arcture les eaux commencent à se retirer et que l'inondation cesse ; qu'enfin, sans attendre que le sol soit tout à fait séché, on l'ensemence après quelques légers sillons, ouverts avec un instrument tranchant quelconque, ce qui n'empêche pas que le grain qu'on récolte n'arrive à parfaite maturité et n'ait la plus belle apparence. Voici, maintenant, ce qu'Aristobule nous apprend au sujet du riz : «Le riz vient dans des eaux closes où il est semé sur couches ; il atteint une hauteur de 4 coudées, pousse plusieurs épis et donne beaucoup de graines. On le récolte vers l'époque du coucher des Pléiades, et on le pile comme l'épeautre. Il croit également dans la Bactriane, dans la Babylonie, dans la Suside (nous dirons, nous : dans la basse Syrie aussi)». Suivant Mégillus, le riz se sème avant les pluies et [n'a] besoin [ni] d'irrigation [ni] de culture particulière, étant sans cesse abreuvé par les eaux closes dans lesquelles on le sème. Quant au bosmorum, il nous est dépeint par Onésicrite comme une espèce de grain plus petite que le froment et qui vient de préférence dans les terrains mésopotamiens. Onésicrite ajoute qu'après avoir été battu il est à l'instant même torréfié, tout le monde s'étant engagé par serment, au préalable, à ne pas sortir de l'aire un seul grain qui n'ait passé au feu, parce qu'on veut éviter qu'on n'emporte hors du pays de la semence en nature.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.19]] [19] Après avoir noté les points de ressemblance de l'Inde avec l'Egypte et l'Ethiopie, et fait ressortir aussi par contre les différences, celle-ci notamment que, tandis que la crue du Nil est causée par les pluies du Midi, celle des fleuves de l'Inde est due aux pluies du Nord, Aristobule se pose cette question : pourquoi dans tout l'espace intermédiaire ne pleut-il jamais ? Il est constant en effet qu'il ne pleut ni dans la Thébaïde jusqu'à Syène et jusqu'aux environs de Méroé, ni dans l'Inde de la Pattalène à l'Hydaspe. Il constate ensuite qu'au-dessus de cette zone intermédiaire, c'est-à-dire dans la région des pluies et des neiges, le sol est cultivé de la même façon absolument que dans les autres pays hors de l'Inde, et il l'attribue précisément à ce que le sol y reçoit l'action bienfaisante des neiges et des pluies.  
  
Malheureusement il y a lieu de croire, d'après ce que dit là Aristobule, que cette région des pluies et des neiges est en même temps très sujette aux tremblements de terre, le sol détrempé à l'excès n'y ayant plus assez de consistance, et que ces tremblements de terre amènent à leur suite des dislocations capables de changer le lit des fleuves. Aristobule nous dit avoir vu, dans une de ses missions, toute une province contenant plus de mille villes (sans compter les bourgs et autres dépendances) abandonnée de ses habitants et réduite à l'état de désert, par suite d'un changement survenu dans le cours de l'Indus, qui, trouvant à sa gauche un terrain beaucoup plus bas, beaucoup plus encaissé, s'était détourné de ce côté et comme précipité dans ce nouveau lit : à partir de ce moment, en effet, tout le pays à droite dont le fleuve s'était éloigné avait cessé de participer au bienfait de ses débordements annuels, se trouvant désormais plus élevé non seulement que le nouveau lit du fleuve, mais que le niveau le plus haut de ses inondations.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.20]] [20] L'exactitude des observations d'Aristobule au sujet des crues des fleuves et de l'absence des vents de terre se trouve vérifiée encore par cet autre passage d'Onésicrite : «Tout le littoral de l'Inde, surtout aux embouchures des fleuves, est semé de bas-fonds à cause du progrès des atterrissements, de l'effet des marées et de la prédominance des vents de mer». De même, quand Mégasthène, pour prouver l'extrême fertilité de l'Inde, nous dit que la terre y produit deux fois l'an et y donne deux récoltes, son témoignage concorde avec celui d'Eratosthène ; car Eratosthène nous parle de semailles d'hiver et de semailles d'été correspondant juste aux deux saisons pluvieuses. «Et, comme il n'y a pas d'exemple, ajoute-t-il, qu'en aucune année l'hiver et l'été se soient passés sans pluies, le sol ne demeure jamais improductif et l'on peut toujours compter sur d'abondantes récoltes». Eratosthène ajoute que le pays est riche aussi en arbres fruitiers et en plantes à racines, telles que certains roseaux de haute taille dont la saveur naturellement très douce est adoucie encore par une espèce de coction naturelle, résultant pour elles de ce que l'eau qui les arrose (tant l'eau du ciel que l'eau des fleuves) a chauffé pour ainsi dire aux rayons du soleil. Eratosthène semble vouloir dire par là que ce que l'on appelle ailleurs maturité devient dans l'Inde une véritable coction des fruits et de leurs sucs, aussi favorable au développement de l'arome que peut l'être l'action du feu pour tous les autres aliments. La même cause, suivant lui, explique l'extrême flexibilité des branches d'arbre, flexibilité qui permet d'en faire des roues. De là vient aussi qu'il pousse de la laine sur certains arbres. Il s'agit de la laine qui, au dire de Néarque, sert à faire dans le pays ces toiles à trame si fine, si serrée, mais que les Macédoniens employaient pour bourrer leurs matelas et leurs selles à bâts. Les toiles connues sous le nom de*sériques*sont faites de même, avec le byssus que l'on carde après l'avoir tiré de l'écorce de certains arbustes. Parlant aussi d'une espèce particulière de roseaux, Néarque dit que dans l'Inde on n'a pas besoin d'abeilles pour faire du miel, car avec le fruit de cet arbuste on prépare le miel directement. Il ajoute que le même fruit, mangé cru, enivre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.21]] [21] Il est de fait que l'Inde produit des arbres vraiment extraordinaires, un, entre autres, qui a les branches tombantes et les feuilles de la largeur d'un bouclier. Onésicrite, qui s'est attaché plus particulièrement à bien décrire le royaume de Musicân, lequel forme, suivant lui, la partie la plus méridionale de l'Inde, y signale la présence de grands arbres, remarquables en ce que leurs branches, après avoir atteint une longueur de 12 coudées pour le moins, ne poursuivent plus leur croissance qu'en en-bas, si l'on peut dire, se courbant de plus en plus jusqu'à ce qu'elles aient touché le sol, où elles pénètrent même et prennent racine à la façon des provins de vigne pour repousser bientôt comme autant de tiges nouvelles ; les rameaux de ces nouvelles tiges, parvenus au degré de croissance convenable, se recourbent à leur tour, et ainsi se forme un autre provin, puis un autre encore et toujours de même, jusqu'à ce que d'un seul arbre sorte pour ainsi dire un long parasol naturel semblable à ces tentes que soutiennent une infinité de piquets. Le même auteur fait remarquer la grosseur de certains arbres dont cinq hommes ont peine à embrasser le tronc. Aristobule dit aussi avoir vu sur les bords de l'Acésine et au confluent de ce fleuve avec l'Hyarotis de ces arbres aux branches retombantes et tellement grands qu'un seul suffisait à abriter du soleil de midi jusqu'à cinquante hommes à cheval (Onésicrite, lui, dit 400). Aristobule cite encore une autre espèce d'arbre (ou d'arbuste, pour mieux dire) qui porte des gousses assez semblables à celles de la fève, longues de 10 doigts et toutes pleines de miel, ajoutant qu'on risque sa vie, si l'on goûte seulement à ce miel. Mais tous ces détails sur la grosseur de certains arbres sont dépassés par ce que quelques auteurs racontent d'un arbre qu'ils auraient vu de l'autre côté de l'Hyarotis et dont l'ombre à midi mesurait 5 stades. Au sujet des arbres à laine, nous lisons encore dans Onésicrite que leur fleur a une partie dure en forme de noyau, qu'on n'a qu'à enlever pour pouvoir carder le reste aussi aisément que la laine d'une toison.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.22]] [22] Le territoire de Musicân offre aussi cette particularité, au dire d'Onésicrite, qu'il y vient sans culture une espèce de grain ayant beaucoup de ressemblance avec le froment, et que la vigne y réussit assez pour donner d'importantes récoltes en vin, contrairement à ce qu'avancent les autres auteurs, que l'Inde n'est pas un pays vinicole, et que, [faute d'avoir des vendanges à faire, elle ignore, comme Anacharsis le disait [de la Scythie,] l'usage de la flûte et des autres instruments de musique, si ce n'est peut-être des cymbales, des tympanons, et aussi des sistres, puisqu'on en voit aux mains de ses jongleurs. Le sol de l'Inde produit en outre beaucoup de poisons, beaucoup de racines salutaires ou nuisibles, ainsi qu'une grande variété de plantes tinctoriales. Mais ce détail, Onésicrite n'est plus seul à nous le donner, d'autres historiens en confirment l'exactitude ; seulement Onésicrite ajoute qu'il existe une loi, en vertu de laquelle tout homme qui trouve un poison nouveau est condamné à mort, s'il ne trouve en même temps le remède, et reçoit au contraire une récompei se des mains du roi au cas qu'il ait découvert l'antidote du nouveau poison. Suivant le même auteur, la partie méridionale de l'Inde produit le cinnamome, le nard et les autres parfums, tout comme l'Arabie et l'Ethiopie, contrées avec lesquelles elle offre une certaine analogie sous le rapport de l'exposition, en même temps qu'elle diffère de l'une et de l'autre par la quantité d'eau bien autrement considérable qui l'arrose et qui y rend l'air plus humide et par cela même plus nourrissant, plus fécondant. Ces qualités de l'air, que partagent aussi la terre et l'eau, expliquent, suivant Onésicrite, pourquoi les animaux en général (tant les animaux terrestres que ceux qui vivent dans l'eau) sont plus grands dans l'Inde qu'ils ne sont ailleurs. Onésicrite fait remarquer, du reste, que les eaux du Nil sont aussi par leur nature plus fécondantes que les eaux des autres fleuves, et que les animaux qu'elles nourrissent (non pas seulement les amphibies, mais les autres aussi) sont tous de très grande taille ; qu'il n'est pas rare non plus de voir des femmes en Egypte accoucher de quatre enfants à la fois. Aristote cite même le cas d'une femme [égyptienne] qui serait accouchée en une fois de sept enfants (*Hist. Anim*. VII, 5), et, à ce propos, il exalte, lui aussi, les vertus fécondantes et nutritives des eaux du Nil, les attribuant à l'espèce de coction modérée que les feux du soleil exercent sur elles, et qui, en leur laissant leurs principes nourriciers, les dépouille par l'évaporation de tout principe inutile.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.23]] [23] Il y a apparence que la propriété prêtée par Onésicrite à l'eau du Nil, d'avoir besoin pour bouillir d'un feu moitié moins fort que l'eau des autres fleuves, tient aussi à la même cause. Mais Onésicrite se rend bien compte que, comme les eaux du Nil traversent en droite ligne une étendue de pays beaucoup plus considérable et généralement fort étroite, passant ainsi par beaucoup de latitudes et de températures différentes, tandis que les eaux des fleuves de l'Inde se déploient librement dans des plaines plus spacieuses et plus larges et demeprent par conséquent longtemps sous les mêmes climats, les eaux des fleuves de l'Inde aient une vertu relativement plus nutritive que les eaux du Nil, et que les cétacés ou animaux qui y vivent soient à proportion plus grands et plus nombreux ; sans compter que la pluie elle-même qui tombe dans les plaines de l'Inde n'atteint le sol qu'à l'état d'eau chaude, d'eau presque bouillante.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.24]] [24] Aristobule, lui, n'accorderait point cette dernière circonstance, puisqu'il nie qu'il pleuve jamais dans les plaines de l'Inde. Mais, pour Onésicrite, c'est l'eau, et l'eau des pluies notamment, qui paraît être la cause des caractères particuliers qui distinguent les animaux de cette contrée, et la preuve qu'il en donne, c'est que le bétail étranger qui en boit ne tarde pas à perdre sa couleur propre pour prendre celle du bétail indigène.  
  
Certes l'argument en soi est valable, mais ce qui ne l'est plus, c'est de prétendre attribuer aussi aux eaux, rien qu'aux eaux, la couleur noire des Ethiopiens et la nature crépue de leurs cheveux, et de faire un reproche à Théodecte de ce qu'il a, dans les vers suivants, transporté au soleil lui-même la vertu que lui, Onésicrite, réserve aux eaux :

*«Le char du soleil, en passant si près d'eux (Théodecte parle des Ethiopiens),  
répand sur leur peau le sombre éclat de la suie, et, par l'ardeur torride de ses feux,  
il arrête leur chevelure dans sa croissance et la fait se replier, s'enrouler sur elle-même».*

Non que la critique d'Onésicrite n'offre ici encore quelque chose de spécieux : il fait remarquer, par exemple, qu'il n'est pas vrai que le soleil passe plus près des Ethiopiens que des autres peuples de la terre, que tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il tombe sur eux plus d'aplomb que sur les autres et les brûle par conséquent davantage, que le poète a donc eu tort d'appliquer au soleil cette épithète d'*agchitermôn*, puisque le soleil est également distant de tous les points de la terre. L'excès de la chaleur ne saurait être non plus, suivant lui, la cause du phénomène en question, car l'effet en est inapplicable aux enfants qui sont encore dans le ventre de leurs mères, et à l'abri par conséquent des rayons du soleil. Nous donnons néanmoins raison contre lui à ceux qui reconnaissent pour cause unique du phénomène le soleil et l'intensité de ses feux, laquelle enlève toute humidité à la surface de la peau. Nous dirons même que, si les Indiens n'ont point les cheveux crépus, si la couleur de leur peau n'est pas d'un noir aussi foncé, c'est précisément parce qu'ils respirent un air encore imprégné de quelque humidité. Que si les enfants, maintenant, déjà dans le ventre de leurs mères, sont semblables à leurs parents, la cause en est toute à la vertu transmissive du sperme : les cas de maladies héréditaires et toutes les autres ressemblances de famille n'ont point d'autre explication. Quant à dire, enfin, que le soleil est à égale distance de tous les points de la terre, c'est là une de ces propositions qui paraissent vraies à ne consulter que les sens, mais qui n'ont rien de rigoureux aux yeux de la raison. Il semble même qu'au point de vue de nos sens elle n'offre qu'une apparence trompeuse et n'ait pas plus de valeur en somme que cette autre proposition que «la terre n'est qu'un point par rapport à la sphère solaire». Consultons en effet celui de nos sens à qui nous devons la sensation de la chaleur, il est notoire que la chaleur ressentie est plus ou moins forte, suivant que l'on est plus ou moins près du corps qui la donne, mais que dans les deux cas la chaleur ne saurait être égale ; or Théodecte n'a pas entendu dire autre chose en disant que le soleil était*agchitermôn*, par rapport aux Ethiopiens, et Onésicrite s'est trompé en interprétant ce mot autrement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.25]] [25] Ce dont tous les auteurs conviennent, en revanche, et ce qui confirme bien la ressemblance de l'Inde avec l'Egypte et l'Ethiopie, c'est que toute la partie des plaines que n'atteignent point les débordements des fleuves y est frappée d'une stérilité absolue par suite du manque d'eau. Néarque, enfin, croit avoir trouvé, grâce aux fleuves de l'Inde, la solution si longtemps cherchée du problème de la véritable cause des crues du Nil, et, par analogie, c'est aux pluies de l'été qu'il les attribue. Il raconte même à ce propos comment Alexandre, pour avoir vu des crocodiles dans l'Hydaspe et des fèves d'Egypte dans l'Acésine, s'était imaginé avoir découvert les sources ou origines du Nil : déjà il avait commandé à sa flotte de se tenir prête à appareiller pour l'Egypte, persuadé qu'il n'avait qu'à descendre le fleuve qu'il avait devant lui pour gagner le Nil, mais il ne tarda pas à comprendre que ce qu'il espérait était impossible,

*«Car il y a dans l'intervalle de grands fleuves et d'irrésistibles courants, l'Océan d'abord» (*Odyssée, II, 157),

dans lequel se jettent tous les fleuves de l'Inde ; il y a ensuite toute l'Ariané, il y a le golfe Persique et le golfe Arabique, l'Arabie elle-même et la Troglodytique.  
  
Voilà en résumé ce qu'on sait touchant les vents et les pluies de l'Inde, la crue de ses fleuves et l'inondation périodique de ses plaines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.26]] [26] Mais il nous faut consigner encore ici tous les détails proprement géographiques que nous fournissent les différents historiens relativement aux fleuves de l'Inde. Car, si les fleuves, généralement parlant et en tant que limites naturelles propres à déterminer l'étendue et la configuration d'une contrée, sont d'un grand secours pour le géographe qui a entrepris, comme nous, la description de toute la terre habitée, le Nil et les fleuves de l'Inde ont un avantage marqué sur tous les autres, c'est que sans eux les pays qu'ils traversent, et dont nous admirons à la fois les belles voies navigables et les riches cultures, seraient complètement inhabitables, eux seuls en assurant les communications et les autres conditions d'existence. Sur les principaux cours d'eau qui descendent des montagnes pour aller se jeter dans l'Indus et sur les pays qu'ils traversent, nous trouvons dans les historiens des renseignements certains, positifs ; mais, relativement aux autres, ils nous laissent plus ignorants qu'instruits. Tout ce haut bassin de l'Indus en effet a été plus particulièrement exploré par Alexandre et comme découvert par lui dans sa première expédition, quand, à la nouvelle du meurtre de Darius et des tentatives de ses meurtriers pour soulever la Bactriane, il jugea que le plus pressé était de poursuivre ceux-ci et de les exterminer. Il ne fit donc qu'approcher de l'Inde en traversant l'Ariané, puis, la laissant sur la droite, il franchit le Paropamisus et pénétra dans les provinces septentrionales et dans la Bactriane, et conquit de ce côté tout ce qui avait appartenu aux Perses, voire quelque chose de plus. L'idée lui vint alors dans son insatiable ambition de soumettre aussi l'Inde, contrée dont beaucoup d'auteurs avaient déjà parlé sans la faire bien connaître. Il revint aussitôt sur ses pas, franchit les mêmes montagnes, par une route plus courte et en ayant cette fois l'Inde à sa gauche : puis, se détournant brusquement, il marcha droit sur l'Inde, de manière à l'aborder par sa frontière occidentale et par le canton qu'arrose, non seulement le fleuve Cophès, mais aussi le Choaspe qui se jette dans le Cophès près de la ville de Plémyrium, après avoir baigné les murs d'une autre ville nommée Gorys et traversé la Bandobène et la Gandaritide. Alexandre avait été informé que l'Inde était habitable et fertile surtout dans sa région montagneuse, dans sa partie septentrionale ; que l'Inde méridionale au contraire, sèche et aride dans une de ses parties, exposée dans une autre aux débordements périodiques des fleuves, et partout également brillée par le soleil, était plus propre à servir de repaire aux bêtes féroces que d'habitation à l'homme : naturellement il voulut commencer sa conquête par la région qu'on lui avait peinte sous les couleurs les plus favorables. Il avait bien pensé aussi que les cours d'eau qu'il lui faudrait nécessairement franchir, puisqu'ils coupent obliquement la contrée qu'il allait parcourir, seraient plus faciles à passer près de leurs sources. Ajoutons qu'il avait été averti que plusieurs de ces cours d'eau se réunissent, que ces sortes de confluents se multiplieraient devant lui à mesure qu'il avancerait, ce qui gênerait de plus en plus sa marche dans l'extrême pénurie d'embarcations où était son armée. La perspective de toutes ces difficultés est ce qui le décida à passer le Cophès et à conquérir en premier le pays de montagnes situé à l'est de ce fleuve.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.27]] [27] Il devait rencontrer, après le Cophès, l'Indus, puis successivement l'Hydaspe, l'Acésine, l'Hyarotis, et en dernier lieu l'Hypanis. Car il fut empêché d'aller plus loin tant par sa crainte personnelle de désobéir à certains oracles que par la mauvaise volonté de son armée que l'excès de la fatigue avait démoralisée : elle avait eu à souffrir surtout du fait des pluies, continuelles en cotte saison. On comprend maintenant que nous ne connaissions de la partie orientale de l'Inde que ce qui est en deçà de l'Hypanis et ce que certains voyageurs, postérieurement à Alexandre, ont visité et décrit de la région ultérieure jusqu'au Gange et jusqu'à Palibothra. - Ainsi, nous l'avons dit, tout de suite après le Cophès vient l'Indus. L'intervalle des deux fleuves est occupé par les Astacêni, les Masiani, les Nysaei et les Hypasii, auxquels succèdent le royaume d'Assacân et la ville de Masoga sa capitale ; et plus loin, sur les bords mêmes de l'Indus, une autre ville, chef-lieu de la Peucolaïtide, dans le voisinage de laquelle fut jeté le pont qui servit à faire passer l'armée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.28]] [28] Entre l'Indus et l'Hydaspe est la ville de Taxila, cité aussi spacieuse que bien administrée, autour de laquelle s'étend une contrée populeuse d'une extrême richesse qui déjà touche aux plaines. C'est avec le plus grand empressement que les Taxiliens et leur roi Taxilès accueillirent Alexandre, mais, comme ils reçurent de lui plus encore qu'ils ne lui avaient donné, les Macédoniens jaloux en prirent occasion de dire que leur roi, apparemment, avant d'avoir passé l'Indus, n'avait trouvé personne qui fût digne de ses bienfaits. Quelques auteurs font ce royaume plus grand que l'Egypte. Au-dessus, en pleine montagne, est le royaume dit d'Abisar en souvenir du prince de ce nom, le même qui, au dire de ses ambassadeurs, nourrissait deux énormes serpents, mesurant de longueur l'un 80 coudées, l'autre 1[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.40]] [40] Mais c'est Onésicrite qui rapporte le fait, et l'on peut dire que l'archikybernète de la flotte d'Alexandre était avant tout un archi-menteur, et que, si les amis et compagnons du conquérant, en général, ont dans leurs récits accueilli plus volontiers ce qui était de nature à étonner que ce qui était exact et vrai, Onésicrite par son goût du merveilleux semble les surpasser tous. Il lui arrive pourtant, quelquefois, disons-le, de relater des faits intéressants et qui ont un air de vraisemblance, et qu'à cause de cela celui-là même qui n'aurait pas en lui l'ombre de confiance ne saurait passer sous silence. Il n'est pas seul du reste à avoir parlé des serpents d'Abisar, et d'autres historiens nous apprennent que c'est dans les monts Emodes qu'on prend ces serpents monstrueux et qu'une fois pris on les nourrit dans des cavernes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.29]] [29] Un autre royaume dit de Porus, grand et riche pays pouvant contenir jusqu'à trois cents villes, s'étend entre l'Hydaspe et l'Acésine. Il en est de même de cette forêt voisine des monts Emodes dans laquelle Alexandre fit couper, pour les diriger ensuite sur l'Hydaspe, les sapins, pins, cèdres et autres bois nécessaires à la construction de sa flotte. C'est en effet sur les bords de l'Hydaspe qu'il procéda à ce grand travail : il était 1à à portée de deux villes fondées par lui à droite et à gauche du fleuve, juste à la hauteur de l'endroit où il l'avait passé pour aller battre Porus. De ces deux villes il avait appelé l'une Bucéphalie, en l'honneur du cheval tué sous lui dans la bataille contre Porus. Bucéphale (on lui avait donné ce nom à cause de son large front) était un vrai cheval de guerre, et Alexandre dans toutes les batailles qu'il avait livrées n'en avait jamais monté d'autre. Quant à la deuxième ville, il l'avait appelée Nicea pour rappeler sa victoire sur Porus. Cette même forêt passe pour être habitée par des cercopithèques ou singes à queue, et les détails que donnent les historiens tant sur le nombre que sur la taille de ces animaux sont également extraordinaires. Ils racontent, par exemple, qu'un jour un détachement macédonien aperçut au haut de collines pelées et nues toute une armée de ces singes qui le regardaient venir rangés en bon ordre (on sait que le singe est avec l'éléphant l'animal qui se rapproche leplus de l'homme pour l'intelligence), les Macédoniens y furent trompés et les prirent pour des ennemis, au point qu'ils allaient les charger, quand le roi Taxilès qui accompagnait alors Alexandre les avertit de leur erreur et les arrêta. La chasse au singe se fait de deux manières : comme cet animal est de sa nature très imitateur, et que, d'autre part, il est très prompt à s'enfuir au haut des arbres, les chasseurs ont pour habitude, quand ils le voient tranquillement assis sur les branches d'un arbre, d'apporter en vue de cet arbre un seau rempli d'eau, dans lequel ils font mine de puiser pour se baigner ensuite et s'humecter les yeux, après quoi, ils remplacent le seau d'eau par un pot de même forme et tout rempli de glu et s'éloignant se tiennent aux aguets. Le singe saute à bas de l'arbre et s'enduit les yeux de glu, et, comme la glu s'attache à ses paupières et l'empêche d'y voir les chasseurs accourent et le prennent vivant. C'est là le premier moyen. Voici en quoi consiste le second : les chasseurs se passent aux jambes en guise de chausses de grands sacs, puis s'en vont laissant à terre d'autres sacs semblables garnis de poils et enduits de glu à l'intérieur, les singes naturellement essayent de les chausser et sont pris ensuite le plus facilement du monde.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.30]] [30] Quelques auteurs placent encore la Cathée et le nome de Sopithès dans l'intervalle des deux mêmes fleuves ; mais, suivant d'autres, c'est par delà l'Acésine et l'Hyarotis qu'il faut les placer, sur les confins du royaume de l'autre Porus, cousin de celui qui fut prisonnier d'Alexandre : la contrée composant ce royaume est connue sous le nom de Gandaride. La particularité la plus curieuse que les historiens rapportent sur les moeurs des Cathéens, c'est l'espèce de culte qu'ils professent pour la beauté en général, qu'ils l'observent chez l'homme ou chez le cheval et le chien. Onésicrite prétend même que c'est toujours le plus beau d'entre eux qu'ils se choisissent pour roi. Il ajoute que tout enfant, deux mois après sa naissance, est soumis à un jugement public, pour qu'on sache s'il a ou non le degré de beauté prescrit par la loi et donnant le droit de vivre, et, suivant la sentence prononcée par le président de ce tribunal, l'enfant, paraît-il, vit ou meurt. Onésicrite nous apprend encore que les Cathéens, toujours dans le but de s'embellir, se teignent la barbe en couleurs différentes, mais toutes très éclatantes, et que, chez plusieurs autres peuples, par suite des propriétés merveilleuses inhérentes aux substances tinctoriales de l'Inde, on étend le même raffinement aux cheveux et aux habits ; que toutes ces populations si simples, si mesurées pour tout le reste, ont un goût excessif pour la parure. Les historiens signalent aussi comme particulier aux Cathéens un double usage, l'usage qui autorise jeunes gens et jeunes filles à se choisir, à se fiancer entre eux ; et celui qui condamne la femme à se brûler sur le bûcher de son époux sous prétexte qu'il est arrivé souvent que les femmes, s'éprenant d'hommes plus jeunes aient abandonné leurs maris ou se soient débarrassées d'eux en les empoisonnant : on avait espéré, en édictant une loi pareille, mettre fin aux tentatives d'empoisonnement. Disons, nous, que l'existence de cette loi, non plus que la cause qu'on en donne, ne semble guère vraisemblable. - Il existe, à ce qu'on assure, dans le nome de Sopithès une mine de sel gemme lapable de suffire aux besoins de l'Inde entière ; non coin de là aussi, mais dans d'autres montagnes, les historiens signalent la présence de mines d'or et d'argent, dont Gorgus, métalleute célèbre, aurait démontré la richesse. Seulement, inexpérimentés comme ils sont dans l'extraction et la fonte des métaux, les Indiens ne connaissent même pas le prix de ce qu'ils possèdent et traitent la chose plus à la grosse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.31]] [31] Ce même nome dit de Sopithès nourrit une race de chiens dont on conte également des choses merveilleuses, celle-ci entre autres : Alexande avait reçu de Sopithès lui-même en présent cent cinquante de ces chiens ; pour éprouver leur force, il en mit deux aux prises avec un lion, et, les voyant faiblir, il en fit lâcher deux autres, ce qui rétablit l'équilibre. Alors Sopithès donna ordre qu'on retirât un des chiens de la lice en le prenant par une des pattes, et qu'au besoin, s'il résistait, on la lui coupât. Par pitié pour son chien, Alexandre d'abord ne voulut pas permettre qu'on allât jusqu'à le mutiler, mais, sur la promesse que lui fit Sopithès de lui en rendre quatre pour un, il consentit, et le chien, supportant la douleur d'une lente amputation, se laissa couper la patte avant de lâcher prise.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.32]] [32] Jusqu'à l'Hydaspe, la direction générale suivie par Alexandre avait été celle du midi ; mais, à partir de ce fleuve et pour gagner l'Hypanis, il avait marché plutôt à l'est, rangeant de préférence le pied des montagnes et évitant de s'engager dans les plaines. Des bords de l'Hypanis, maintenant, nous le voyons rétrograder vers l'Hydaspe où il a ses chantiers de construction, y presser tant qu'il peut l'achèvement de sa flotte et s'embarquer enfin pour descendre jusqu'à la mer. Tous les cours d'eau que nous venons d'énumérer, et dont l'Hypanis clôt la liste, se confondent en un seul courant qui est l'Indus.  
  
On assure qu'en tout l'Indus reçoit quinze grands affluents, ce qui le grossit au point qu'en certains endroits de son cours sa largeur est évaluée à 100 stades. Mais nous empruntons cette évaluation à des autorités toujours suspectes d'exagération ; suivant des évaluations plus modérées, la largeur de l'Indus varie entre 50 stades au maximum, et 7 au minimum. Enfin l'Indus se jette dans la mer du Sud par une double embouchure après avoir fait une île véritable de la province de Patalène. Deux choses avaient donné l'idée à Alexandre de modifier ainsi son itinéraire et de renoncer à s'avancer plus loin vers l'est : c'est d'abord qu'il s'était vu empêcher, comme nous l'avons dit, de franchir l'Hypanis, niais c'est qu'il avait reconnu aussi par sa propre expérience à quel point était injuste cette prévention contre les plaines de l'Inde, représentées jusque-là comme des espaces torrides plus propres à servir de repaire aux bêtes féroces que d'habitation à l'homme. Il n'hésita donc plus à abandonner la route qu'il avait suivie jusqu'alors pour s'engager dans ces plaines, que nous nous trouvons, à cause de cela, connaître mieux encore que la partie montagneuse de l'Inde.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.33]] [33] La contrée entre l'Hypanis et l'Hydaspe renferme, dit-on, neuf peuples et jusqu'à cinq mille villes, toutes plus grandes que Cos Méropis. Mais ce nombre semble exagéré. Nous avons eu nous-même occasion dans les pages qui précèdent d'énumérer les principaux peuples qui occupent l'intervalle compris entre l'Hydaspe et l'Indus. Plus bas, maintenant, on voit se succéder les Sibes, qui eux aussi ont été mentionnés par nous précédemment, puis les deux grandes nations des Malles et des Sydraques. C'est chez les Malles, en assiégeant une de leurs plus petites places, qu'Alexandre reçut cette blessure qui mit ses jours en danger. Quant aux Sydraques, rappelons ce que nous avons déjà dit, que les mythographes les font descendre de Dionysos lui-même. Aux abords de la Patalène les historiens placent le nome de Musicân et celui de Sabus, avec la ville de Sindomana, le nome de Porticân aussi et d'autres encore échelonnés de même sur les deux rives de l'Indus ; or tous tombèrent au pouvoir d'Alexandre, précédant de peu la chute de la Patalène, cette espèce d'île que forme l'Indus en se divisant en deux branches, et par laquelle Alexandre termina sa conquête de l'Inde. Aristobule évalue à 1000 stades la distance qui sépare ces deux branches l'une de l'autre. Néarque augmente cette distance de 800 stades ; quant à Onésicrite, il attribue à chacun des deux côtés de l'île triangulaire interceptée entre les branches du fleuve une longueur de 2000 stades et au fleuve lui-même, pris à l'endroit où son cours bifurque, une largeur de 200 stades environ. Il donne en outre à cette île le nom de delta, mais il se trompe quand il lui attribue juste la même étendue qu'au delta d'Egypte, car il est notoire que le delta d'Egypte mesure 1300 stades à sa base et que sa base surpasse en longueur ses deux autres côtés. La Patalène contient une ville considérable, Patala, de laquelle l'île tire son nom.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.34]] [34] Onésicrite nous représente cette partie du littoral de l'Inde comme semée de bas-fonds principalement aux embouchures des fleuves, par suite des atterrissements de ces mêmes fleuves, du mouvement des marées et de l'absence des vents de terre, l'action des vents de mer étant généralement prédominante dans ces parages. Le même historien s'étend longuement et avec complaisance sur le nome ou territoire de Musicân, mais beaucoup des traits qu'il relève dans cette espèce de panégyrique sont communs aussi, paraît-il, à d'autres parties de l'Inde : la longévité par exemple, car, s'il est arrivé que des Musicâniens soient morts ayant atteint l'âge de 130 ans, on prétend cependant avoir observé chez les Sères des cas de longévité encore plus grande ; la sobriété est dans le même cas, voire cette hygiène soi-disant exemplaire au sein de la plus plantureuse abondance. Ce qui, en revanche, semble appartenir en propre aux Musicâniens, c'est cet usage des*syssities*ou repas publics analogues à ceux de Lacédémone et alimentés par la mise en commun des produits de la chasse, cet autre usage de se passer absolument d'or et d'argent malgré la présence de mines dans le pays, l'usage aussi de n'avoir pour esclaves que de jeunes garçons à la fleur de l'âge rappelant les Aphamiotes de Crète et les Hilotes de Sparte, l'indifférence absolue pour toutes les sciences, la médecine exceptée, sous prétexte que l'homme fait mal en s'appliquant trop à certains arts, à l'art militaire par exemple et à d'autres semblables, l'ignorance enfin des procès, si ce n'est pour meurtre et pour violence, nul n'étant maître soi-disant de se préserver du meurtre et de la violence, tandis que, dans les contrats et marchés, où chacun peut veiller sur soi, on doit supporter sans mot dire les manquements de foi dont on a été victime, mais faire bien attention à qui se fier désormais pour éviter de remplir la ville de querelles et de procès. - Voilà ce que nous apprennent les amis et compagnons d'armes d'Alexandre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.35]] [35] Ajoutons qu'on a publié aussi une lettre de Cratère à sa mère Aristopatra, qui contient beaucoup d'allégations fort étranges, et en contradiction avec tous les autres témoignages connus, celle-ci notamment qu'Alexandre aurait poussé sa marche victorieuse jusqu'au Gange. Cratère prétend même avoir vu ce fleuve et les cétacés ou poissons énormes qu'il nourrit ; et il donne en outre sur la longueur de son cours, sur sa largeur, sur sa profondeur, des détails de telle nature, qu'on se sent, en les lisant, moins porté à croire qu'à douter. Que le Gange, en effet, soit le plus grand des fleuves connus dans les trois continents, que l'Indus soit le plus grand après lui, que l'Ister vienne en troisième et le Nil en quatrième, personne n'y contredit ; mais, quand on passe aux détails que nous indiquions tout à l'heure, on trouve que les témoignages ne s'accordent plus du tout, les uns attribuant au fleuve 30 stades, et les autres 3 stades seulement de largeur minimunt, et Mégasthène, d'autre part, lui prêtant, avec une largeur moyenne de 100 stades, 20 orgyes de profondeur au minimum.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.36]] [36] Au confluent du Gange et de son autre branche [l'Erannoboas], Mégasthène place la ville de Palibothra, qu'il nous dépeint comme un parallélogramme long de 80 stades et large de 15, ayant une enceinte de bois percée de jours ou de meurtrières pour donner passage aux flèches des archers, et précédée d'un fossé qui sert à la fois de défense et de réceptacle d'immondices. Mégasthène ajoute que le peuple chez lequel s'élève cette ville porte le nom de Prasii, et se trouve être le plus puissant de beaucoup de tous les peuples de l'Inde, que le prince régnant est tenu d'ajouter le nom de Palibothrus, qui est celui de la ville, au nom que lui-même a reçu à sa naissance, que tel était le cas notamment du roi Sandrocottus, le même auprès de qui, lui, Mégasthène, avait été accrédité. Notons que cet usage existe aussi chez les Parthes, dont tous les souverains portent le nom d'Arsace joint à leur nom particulier, que ce nom soit Orode, Phraale, ou tout autre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.37]] [37] On convient généralement que, dans tout le pays au delà de l'Hypanis, le sol est d'une grande fertilité, mais les renseignements précis sur cette contrée font absolument défaut. Pour suppléer à leur ignorance, les historiens, encouragés d'ailleurs par l'extrême éloignement des lieux, ont eu recours à l'exagération et aux plus monstrueuses fictions, témoin ce qu'ils racontent des fourmis chercheuses d'or et de ces animaux, voire de ces hommes, à figures étranges, doués de certaines qualités extraordinaires, comme voilà les Sères inacrobiens, qui sont censés atteindre et dépasser deux cents ans de vie, témoin encore ce qu'ils nous disent d'un Etat gouverné aristocratiquement par un sénat de 5000 membres dont chaque membre est tenu de fournir un éléphant. Ajoutons que les tigres, notamment ceux du pays des Prasii, sont décrits par Mégasthène comme d'énormes animaux, deux fois grands comme des lions, ou peu s'en faut, et tellement forts, qu'un jour l'un d'eux, apprivoisé et mené par quatre hommes, aurait tiré à lui, malgré sa résistance, un mulet qu'il avait attrapé rien qu'avec une de ses pattes de derrière. Les singes à queue ou cercopithèques, toujours au dire de Mégasthène, sont ici plus grands que les plus grands chiens, ils ont le corps tout blanc, sauf la face, qui est noire (chez quelques individus, c'est l'inverse qui a lieu), et leurs queues ont plus de deux coudées ; mais ce sont des animaux très doux, qui n'ont aucun mauvais instinct, car ils n'attaquent pas l'homme et ne volent jamais. Nous lisons encore dans Mégasthène que l'on tire de la terre des pierres ayant la couleur de l'encens et une saveur plus douce que les figues ou le miel ; - qu'il existe dans certains cantons des serpents longs de deux coudées, pourvus d'ailes à membranes comme les chauves-souris, et qui, comme elles, ne volent due la nuit, laissant alors tomber des gouttes d'urine ou de sueur, qui, si l'on n'y prend garde, peuvent faire venir sur la peau une espèce de gale ; - qu'il s'y trouve aussi des scorpions ailés de dimensions extraordinaires ; - que la même contrée produit l'ébène, et nourrit une race de chiens extrêmement forts et ardents, auxquels on ne peut faire lâcher prise qu'en leur versant de l'eau dans les narines, et qui même quelquefois font de tels efforts en mordant et s'acharnent tellement, que leurs yeux se retournent et vont jusqu'à saillir hors de leurs orbites. A ce propos-là même, Mégasthène raconte comment un de ces chiens, à lui seul, arrêta un lion et un taureau, et comment le taureau, tenu à la gorge par le chien, succomba avant que le chien eût lâché prise.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.38]] [38] Mégasthène signale encore, dans la partie montagneuse de la même contrée, un fleuve appelé le Silas dont les eaux ont cette propriété, que rien n'y surnage, propriété «que Démocrite, naturellement, révoque en doute, au nom de ces longs voyages, de ces longues erreurs, qui lui ont fait connaître soi-disant la plus grande partie de l'Asie». [Mégasthène oublie de dire qu']Aristote n'y croit pas davantage, bien que sachant qu'il y a dans l'atmosphère des couches entières où l'air est si subtil, si raréfié, qu'aucun animal ailé ne s'y peut soutenir, et que, de même qu'on constate dans certaines vapeurs ou émanations la propriété d'attirer et pour ainsi dire de humer tout ce qui vole au-dessus d'elles, à l'instar de ce que fait l'ambre pour la paille et l'aimant pour le fer, on pourrait aussi, à la rigueur, supposer à l'eau des propriétés ou vertus analogues. Mais ces questions sont plutôt du domaine de la physique, vu qu'elles se rattachent à la théorie des corps flottants, et c'est dans les traités spéciaux qu'il convient de les étudier. Pour le moment, bornons-nous à recueillir les faits qui, comme les suivants, ont un rapport plus immédiat à la géographie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.39]] [39] Mégasthène nous apprend que l'immense population de l'Inde se divise en sept classes. La première dans l'ordre hiérarchique, et en même temps la moins nombreuse, comprend les philosophes, lesquels rendent des services, tantôt privés chacun d'eux pouvant être appelé par un simple particulier à figurer dans un sacrifice ou dans une cérémonie funèbre), tantôt publics, comme lorsque le roi les convoque au grand synode du nouvel an (lequel se tient devant la porte de son palais), pour exposer là, en public, ce que chacun d'eux a imaginé ou observé d'utile en vue d'assurer l'abondance et la bonne qualité des récoltes, la santé des bestiaux et le plus grand bien de l'Etat. Seulement, quiconque parmi eux a été trois fois convaincu de mensonge est condamné à se taire pour tout le reste de sa vie, tandis que celui dont les communications se sont heureusement vérifiées est déclaré à tout jamais exempt d'impôt et de contribution.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.40]] [40] La seconde classe, composée des cultivateurs, est la plus nombreuse des sept, et celle dont les moeurs sont le mieux réglées, ce qu'elle doit à l'exemption de tout service militaire et à l'entière sécurité de ses travaux, à son éloignement de la ville et du tracas des nécessités et affaires communes. Il n'est pas rare, en effet, que dans le même temps et dans la même province, pendant qu'une partie de la population livre bataille à l'ennemi et s'expose aux plus grands dangers pour le repousser, une autre partie, comptant sur le courage de ses défenseurs, laboure et bêche la terre tranquillement. Partout, du reste, la terre appartient au Roi, qui la loue aux cultivateurs moyennant le quart du produit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.41]] [41] La troisième classe comprend les pâtres et les chasseurs, à qui est réservé le privilège de la chasse et de l'élève du bétail, ainsi que de la vente et de la location des bêtes de somme. Reconnaissant de ce qu'ils purgent la contrée des bêtes féroces et des oiseaux nuisibles aux semailles, le Roi leur distribue aux uns et aux autres le blé nécessaire à leur subsistance [et qu'ils ne pourraient récolter,] menant, comme ils font, une vie toujours errante, et n'habitant jamais que sous la tente. Aucun particulier n'a le droit d'entretenir, pour son service, cheval ni éléphant, car les chevaux et les éléphants sont considérés comme la propriété exclusive du Roi, et la garde en est confiée à des préposés ou intendants royaux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.42]] [42] Voici comment se fait la chasse aux éléphants. On choisit un emplacement découvert de 4 à 5 stades, qu'on entoure ensuite d'un fossé profond, dont on réunit les deux bords par un pont très étroit, destiné à servir d'unique entrée. Cela fait, les chasseurs lâchent dans l'enclos trois ou quatre éléphants femelles des mieux apprivoisées, puis ils vont se cacher eux-mêmes et se tenir à l'affût dans de petites cahutes dont la vue est masquée. Tant que dure le jour, les éléphants sauvages n'approchent point ; mais, une fois la nuit venue, ils s'engagent à la file sur le pont et entrent. Les chasseurs, après les avoir vus entrer, ferment tout doucement le passage et ne le rouvrent plus que pour introduire dans l'enclos les plus forts et les plus vaillants (le leurs éléphants de combat, qui doivent les aider à vaincre les éléphants sauvages, affaiblis déjà par la faim. Quand ils voient ceux-ci presque épuisés, les plus hardis d'entre les cornacs se laissent couler, sans faire de bruit, sous le ventre de leurs montures, et, s'élançant de là comme d'un fort, ils passent sous le ventre de l'éléphant sauvage et lui lient fortement les jambes. Cette opération terminée, les chasseurs font battre par leurs bêtes apprivoisées ceux des éléphants sauvages qui ont été ainsi entravés, jusqu'à ce que ceux-ci tombent par terre, et, quand ils les voient étendus tout de leur long, ils leur passent au cou des lanières de cuir de boeuf dont l'autre bout est solidement attaché au cou des éléphants apprivoisés. De plus, pour éviter que leurs soubresauts ne fassent perdre l'équilibre aux premiers cornacs qui essaieront de les monter, ils leur font de profondes incisions tout autour du cou et juste à l'endroit où doivent porter les courroies, pour que, vaincus par ces douleurs aiguës, les éléphants cèdent à la pression du lien et se tiennent tranquilles. Entre tous les éléphants qu'ils ont ainsi capturés, ils mettent à part ceux qui se trouvent être ou trop vieux ou trop jeunes pour pouvoir servir, et conduisent les autres dans de vastes écuries où ils les tiennent les jambes fortement liées ensemble et le cou attaché à une colonne ou à un poteau très solide, pour achever de les dompter par la faim. Plus tard, on les réconforte à l'aide de roseaux très tendres et d'herbes fraîches. Pour les dresser maintenant, on emploie, avec les uns la parole, avec les autres une espèce de mélopée accompagnée du tambourin, qui agit sur eux comme un charme. Ceux qu'on a de la peine à apprivoiser sont rares, car, de sa nature, l'éléphant est un animal doux et si peu farouche, que la distance qui le sépare des êtres raisonnables est à peine sensible. On en a vu, par exemple, au plus fort d'une bataille, ramasser leurs cornacs qui étaient tombés grièvement blessés, les tirer de la mêlée ou les laisser se tapir entre leurs jambes de devant, et combattre ensuite vaillamment pour les protéger. Il est arrivé aussi plus d'une fois que l'éléphant, dans un accès de fureur, tuait un des hommes chargés de lui apporter la nourriture ou de le dresser, il en ressentait alors un tel regret, qu'il s'abstenait de manger en signe de deuil, et qu'on en a vu qui s'entêtaient jusqu'à se laisser mourir de faim.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.43]] [43] Les éléphants s'accouplent et mettent bas comme les chevaux : c'est généralement au printemps que leur accouplement a lieu. On reconnaît que le moment du rut approche pour le mâle, quand il est pris d'accès de fureur et qu'il s'effarouche aisément. En même temps il lui sort une liqueur huileuse par l'espèce d'évent qu'il a près des tempes. On reconnaît pareillement que les femelles vont entrer en chaleur, quand, chez elles, ce même orifice s'ouvre et demeure béant. Elles portent dix-huit mois au plus, et seize mois au moins. La mère nourrit six ans. Généralement la vie de ces animaux égale en durée celle des hommes les plus vieux, mais quelques-uns atteignent jusqu'à deux cents ans. Ils sont d'ailleurs sujets à plusieurs maladies toutes difficiles à guérir. Le meilleur remède contre leurs ophthalmies consiste en lotions de lait de vache très abondantes. Dans presque toutes leurs autres maladies on leur donne à boire du vin rouge. En cas de blessures, on ajoute au remède ordinaire, c'est-à-dire aux potions de vin rouge, [des frictions faites] avec du beurre, le beurre ayant, comme on sait, la propriété de faire sortir les fers de dard ; quant à leurs plaies, on les brûle avec de la chair de porc. Onésicrite prétend que les éléphants vivent jusqu'à trois cents ans, et peuvent même atteindre jusqu'à cinq cents, mais que ce sont là des exceptions assez rares, qu'à l'âge de deux cents ans ils sont dans toute leur force, et que les femelles portent pendant dix ans. Il ajoute (et sur ce point là d'autres témoignages s'accordent avec le sien) qu'ici les éléphants sont plus grands et plus forts qu'en Libye, qu'on les voit par exemple se dresser sur leurs jambes de derrière et avec leurs trompes renverser des palissades et déraciner des arbres. Néarque, lui, nous fournit cet autre renseignement, que, dans les chasses, on place des pièges à certains carrefours, et qu'ensuite on y pousse les éléphants sauvages à l'aide des éléphants apprivoisés, qui sont généralement plus forts et qui ont de plus l'avantage d'être dirigés par leurs cornacs. Suivant lui aussi, les éléphants sont si faciles à dresser, si dociles, qu'ils apprennent à lancer une pierre contre un but, à manier certaines armes et à nager dans la perfection. Il prétend enfin que l'acquisition considérée comme la plus précieuse par les gens du pays est celle d'un char attelé d'éléphants (il est d'usage aussi dans l'Inde d'atteler les chameaux) ; à l'en croire même, il n'y a pas, pour une femme, de distinction plus flatteuse que de recevoir en don de son galant un éléphant. [Mais] ce qu'avance là Néarque ne saurait s'accorder avec cet autre témoignage qui attribue aux rois seuls le droit de posséder chevaux et éléphants.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.44]] [44] Revenons aux fourmis chercheuses d'or. Néarque prétend avoir vu de leurs peaux qui ressemblaient tout à fait à des peaux de léopards. Mégasthène, de son côté, nous fournit à leur sujet les détails suivants. «Il existe, dit-il, dans le pays des Derdes (on nomme ainsi l'un des principaux peuples de la partie orientale et montagneuse de l'Inde), un haut plateau de 3000 stades de tour environ, au pied duquel sont des mines d'or, fouillées uniquement par des fourmis monstrueuses, aussi grosses, pour le moins, que des renards, et qui, douées d'une vitesse extraordinaire, ne vivent que de chasse. C'est en hiver qu'elles creusent la terre. Comme les taupes, elles forment avec les déblais de petits monticules à l'ouverture de chaque trou. Ces déblais ne sont à proprement parler que de la poudre ou poussière d'or, laquelle n'a besoin [pour être purifiée] que d'être passée très légèrement au feu. Aussi les habitants du voisinage en enlèvent-ils le plus qu'ils peuvent à dos de mulets, mais en se cachant soigneusement, car, s'ils le faisaient ouvertement, ils seraient attaqués par les fourmis, mis en fuite et poursuivis, voire même, si les fourmis les atteignaient, étranglés eux et leurs mulets. Pour tromper la surveillance des fourmis, les Derdes exposent de côté et d'autre des morceaux de viande, et, quand les fourmis se sont dispersées, ils enlèvent à leur aise la poudre d'or, qu'ils sont réduits du reste à vendre à l'état brut et pour n'importe quel prix aux marchands qui les visitent, faute de rien entendre eux-mêmes à la fonte des métaux».  
  
45.Puisqu'à propos des chasseurs [qui composent avec les pâtres la troisième classe des habitants de l'Inde] nous avons cru devoir rappeler ce que Mégasthène et les autres historiens racontent des animaux eux-mêmes, complétons notre digression par les détails que voici. Néarque s'étonne de la quantité de reptiles que nourrit l'Inde et de tout le mal qu'ils peuvent faire, vu qu'à l'époque des inondations ils fuient en masse loin des plaines, et que, remontant vers les différents centres de population que l'eau ne doit pas atteindre, ils y envahissent jusqu'aux habitations. C'est pour cette raison, ajoute Néarque, qu'on fait partout les lits très hauts. Il arrive même souvent qu'une fois dans les maisons ces reptiles y pullulent au point que les habitants prennent le parti de les évacuer. Si même les eaux n'en détruisaient une bonne partie, le pays tout entier ne serait bientôt plus qu'une vaste solitude, d'autant que ces animaux sont tous également redoutables, les plus petits par la difficulté où l'on est de se garer d'eux, les plus grands par leur taille et leur force extraordinaire (on voit en effet dans l'Inde des vipères qui ont jusqu'à seize coudées de long). Mais dans tout le pays circulent des charmeurs de serpents qui excellent, dit-on, à guérir les blessures faites par leurs morsures. C'est même là l'unique genre de médecine auquel les Indiens aient recours : car, sobres comme ils sont, et s'abstenant toujours de vin, ils sont sujets à très peu de maladies, et, quand par hasard ils se sentent malades, ce sont les [gymno]sophistes qu'ils appellent auprès d'eux pour les guérir. Aristobule avoue qu'il n'a pu vérifier par lui-même les dimensions extraordinaires que la renommée attribue à certains reptiles, il dit seulement avoir vu une vipère femelle qui mesurait neuf coudées une spithame de longueur. Nous-même, étant en Egypte, avons vu de nos yeux une vipère à peu près de même taille, apportée de l'Inde précisément. Aristobule, en revanche, vit beaucoup de vipères mâles et beaucoup d'aspics infiniment plus petits ; beaucoup de scorpions aussi, ceux-là très grands. Mais, s'il faut l'en croire, aucun de ces reptiles ne serait aussi incommode, aussi dangereux, que certains petits serpents ou ophidiens longs d'une spithame tout au plus, car on trouve ceux-ci cachés partout, sous les tentes, au fond des vases et dans les haies, et leur morsure détermine une hémorragie générale, accompagnée de vives douleurs et bientôt suivie de la mort, s'il ne se trouve pas là quelqu'un tout prêt à porter secours. Le secours, du reste, est chose facile, l'Inde produisant beaucoup de racines et de simples d'une grande efficacité. Aristobule a constaté aussi la présence des crocodiles dans l'Indus, mais il nie qu'ils soient très nombreux ni très dangereux pour l'homme. Quant aux autres animaux que nourrissent les eaux de l'Indus, ce sont tous les mêmes, suivant lui, que l'on retrouve dans le Nil, l'hippopotame excepté. Encore Onésicrite prétend-il qu'on y trouve aussi l'hippopotame. Enfin Aristobule fait remarquer qu'à l'exception de l'alose, du muge et du dauphin, aucun poisson de mer ne remonte le Nil à cause de la présence des crocodiles, tandis que les poissons de mer qui remontent l'Indus sont en quantité innombrable, que les squilles notamment le remontent en foule, les plus petites jusqu'à sa sortie des montagnes, les plus grosses jusqu'à son confluent avec l'Acésine.  
  
Mais nous en avons assez dit sur les animaux particuliers à l'Inde, revenons à Mégasthène et reprenons la suite du passage que nous avions interrompu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.46]] [46] Après les chasseurs et les pâtres, Mégasthène indique une quatrième classe composée des artisans, des petits marchands ou revendeurs, et de tous ceux qui vivent du travail de leurs bras. Des membres de cette classe, les uns acquittent une contribution, les autres doivent à l'Etat certaines corvées ou prestations ; mais il y en a d'autres aussi, tels que les ouvriers armuriers et les charpentiers de la flotte, qui, travaillant exclusivement pour le Roi, sont payés et nourris par lui. En outre le roi a son*stratophylax*ou intendant d'armée qui distribue les armes aux soldats et son navarque ou amiral qui loue, soit aux voyageurs, soit aux trafiquants par mer, les vaisseaux dont ils ont besoin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.47]] [47] La cinquième classe est celle des guerriers qui passent à boire et à se divertir tout le temps [qu'ils n'emploient pas à se battre]. Le Roi les défraye de tout, à une condition, c'est que, n'ayant à fournir que leurs personnes, ils seront, en cas de besoin, toujours prêts à marcher.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.48]] [48] Les inspecteurs ou*éphores*, qui forment la sixième classe, ont pour fonction spéciale de surveiller tout ce qui se passe et d'en faire au Roi des rapports secrets. Ils s'aident à cet effet des courtisanes, celles de la ville renseignant les éphores urbains, tandis que celles qui suivent l'armée renseignent les éphores ou inspecteurs militaires. Le Roi prépose à ces fonctions toujours les plus vertueux et les plus fidèles de ses sujets.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.49]] [49] Dans la septième classe sont rangés les conseillers et assesseurs du Roi, et c'est de cette classe qu'on tire les grands dignitaires de l'Etat, les juges et les différents fonctionnaires et officiers d'administration. Les mariages d'une classe à l'autre sont interdits. Il n'est pas permis de changer de profession ou de métier, ni d'exercer plusieurs métiers à la fois, à moins que l'on n'appartienne à la classe des philosophes : pour ceux-ci en effet la chose est tolérée eu égard à leur grande vertu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.50]] [50] Parmi les hauts dignitaires on distingne les*agoranomes*, les*astynomes*et les*préfets militaires*. Les premiers ont dans leurs attributions la surintendance des cours d'eau, l'arpentage des terres comme Egypte, et la surveillance des écluses servant à distribuer l'eau dans les canaux d'irrigation, surveillance destinée à assurer à tous les cultivateurs une égale quantité d'eau. Les mêmes magistrats ont sous leur juridiction les chasseurs, et ils les récompensent ou les punissent suivant leurs mérites ; ce sont eux aussi qui perçoivent les impôts et qui inspectent les différentes industries auxquelles la terre fournit la matière première, à savoir les bûcherons, les charpentiers, les forgerons, les mineurs. Enfin ce sont eux qui font faire les routes et qui veillent au placement de dix en dix stades des bornes ou colonnes destinées à indiquer les distances et les changements de direction.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.51]] [51] Les astynomes ou édiles sont divisés en six pentades ou sections de cinq membres : les uns surveillent les arts et métiers, les autres reçoivent les étrangers, leur assignent des logements et observent leur conduite par les yeux d'acolytes qu'ils attachent à leurs personnes, les faisant escorter à leur départ, ou, s'ils sont morts pendant leur séjour, renvoyant dans leur pays tout ce qui leur a appartenu, après les avoir soignés et assistés dans leur maladie et avoir pourvu à leur sépulture. Ceux de la troisième pentade recherchent les naissances et les morts et en constatent la date et toutes les circonstances dans l'intérêt de l'impôt et aussi parce qu'il y a utilité publique à ce que la naissance et la mort des puissants et des humbles, des bons et des méchants, soient également enregistrées. Ceux de la quatrième font la police des marchés, de la vente au détail et des menus échanges : ils ont dans leurs attributions les poids et mesures, ainsi que l'inspection des denrées de chaque saison, lesquelles ne peuvent être apportées au marché que quand ils ont publié le ban de vente. Ce sont eux aussi qui empêchent que le même marchand, s'il ne paie double impôt, vende ou échange deux espèces de denrées. Quant aux membres de la cinquième pentade, ils président à la vente des objets manufacturés et font vendre à part, après annonces distinctes, les objets neufs et les objets vieux, défendant de les mêler sous peine d'amende. Ceux enfin de la sixième et dernière pentade prélèvent la dîme sur chaque objet vendu, et quiconque fraude sur ce droit est puni de mort. Telles sont les fonctions attribuées à chaque collège en particulier, mais les membres des six sections exercent en outre une surveillance commune sur les intérêts privés et collectifs de leurs administrés, sur la réparation des édifices publics, sur les prix, sur la tenue du marché, sur les ports, sur les temples.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.52]] [52] Après le collège des astynomes vient, avons-nous dit, celui des intendants de la milice, qui forme également six pentades. La première est adjointe au navarque, la seconde adjointe à l'inspecteur général des transports, lesquels se font à l'aide d'attelages de boeufs et comprennent le charroi des machines de guerre, les convois de vivres et de fourrages et en général tous les approvisionnements de l'armée. C'est la seconde aussi qui pourvoit aux services subalternes, l'armée y recrutant ses tambours, ses trompettes, voire même ses palefreniers, ses machinistes et ses aides-machinistes. Enfin, c'est elle qui, au son de la trompette, réunit et expédie les fourrageurs, et qui, par le droit de récompenser et de punir dont elle est armée, accélère et assure ce service important. La troisième section s'occupe uniquement de l'infanterie, comme la quatrième de la cavalerie, la cinquième des chars de guerre et la sixième des éléphants. Le Roi a dans ses écuries les chevaux et les éléphants. De même les armes sont déposées dans l'arsenal royal, et c'est là qu'au retour d'une campagne chaque soldat rapporte les différentes pièces de son fourniment, en même temps que chaque cheval et chaque éléphant sont ramenés dans les écuries du Roi. On n'emploie le mors ni pour les chevaux ni pour les éléphants. Dans les marches, ce sont des boeufs qui traînent les chars de guerre ; quant aux chevaux, on les mène au licou, pour leur éviter l'engorgement des jambes et dansla crainte de leur faire perdre tout leur feu si on les laissait attelés aux chars trop longtemps. Chaque char est monté par deux combattants, non compris le conducteur, et chaque éléphant par trois archers, non compris le cornac, qui fait le quatrième.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.53]] [53] Sobres en tout temps, les Indiens le sont encore plus à la guerre. Leurs armées ne sont pas encombrées d'une foule inutile et présentent à cause de cela un ordre parfait. Il y a notamment en temps de guerre comme une trêve de vols : ainsi dans l'armée de Sandrocottus, une armée de 400 000 hommes, Mégasthène, qui accompagnait le Roi, dit n'avoir jamais vu dénoncer de vols de plus de deux cents drachmes. «Et pourtant, ajoute-t-il, les Indiens n'ont pas de lois écrites. Ils ne connaissent pas l'écriture et traitent toutes les affaires de mémoire. Mais ils ne s'en trouvent pas plus mal, grâce à la simplicité de leurs moeurs et à leur sobriété : on sait qu'ils ne boivent jamais de vin, si ce n'est pendant leurs sacrifices, et le vin qu'ils boivent alors n'est pas même fait avec de l'orge, c'est du vin de riz, comme le fond de leur nourriture est une espèce de soupe au riz. La rareté des procès atteste encore l'ingénuité avec laquelle leurs lois sont faites et la franchise qu'ils apportent dans leurs contrats. Jamais la réclamation d'un gage ou d'un dépôt ne donne lieu chez eux à une action judiciaire, bien que l'engagement ou le dépôt ne soit garanti ni par la présence de témoins ni par l'apposition de scellés, mais uniquement par la bonne foi du dépositaire. Dans leurs maisons mêmes la plupart du temps rien n'est enfermé. Toutes ces coutumes assurément sont autant de preuves de sagesse, ils en ont d'autres en revanche qu'on ne saurait approuver autant. On regrette par exemple que chaque famille vive et mange toujours seule, l'heure des repas du matin et du soir n'étant pas la même pour tout le monde et variant au gré de chacun, car l'usage contraire, tant pour l'agrément de la société que pour les nécessités de la vie publique, offre bien plus d'avantages».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.54]] [54] En fait d'exercices gymnastiques, les Indiens prisent surtout la friction. Il y en a de plusieurs sortes, mais celle qu'ils préfèrent est la friction faite à l'aide d'étrilles d'ébène soigneusement polies, lesquelles rendent la peau du corps lisse et unie. Leurs sépultures sont sans apprêt et consistent en tumulus fort peu élevés. Quelque chose cependant jure avec cette simplicité qu'ils apportent dans tout le reste, c'est leur goût pour la parure. Leurs vêtements sont couverts d'or ou garnis de pierres précieuses et faits de fines étoffes brodées de différentes couleurs. Ajoutons qu'ils se font suivre toujours de parasols. Ayant le culte de la beauté, ils ne négligent rien naturellement de ce qui peut rehausser l'éclat du visage. D'autre part il y a deux choses qu'ils honorent également la vérité et la vertu, et c'est pour cela qu'ils n'accordent à la vieillesse aucune prérogative qui ne soit méritée en même temps par la supériorité de la sagesse et de la raison. Chaque Indien a plusieurs femmes achetées par lui à leurs parents et reçues en échange d'un attelage de boeufs : des unes il attend docilité et obéissance, des autres, plaisir et fécondité. Mais toutes celles qui n'ont pas reçu de leur mari l'ordre exprès de demeurer chastes sont libres de se prostituer. On ne voit personne se ceindre la tête d'une couronne pour offrir aux dieux un sacrifice, de l'encens ou une libation. La victime n'est pas égorgée, elle expire étouffée, l'homme ne devant consacrer à la divinité rien de mutilé, rien qui ne soit parfaitement entier. Quiconque est pris en flagrant délit de faux témoignage se voit condamner à avoir les pieds et les mains coupés. Quiconque estropie un de ses semblables, non seulement subit le même traitement, mais est condamné en outre à avoir une main coupée, et, si c'est un artisan qu'il a fait perdre par sa faute soit un oeil, soit un bras, il n'encourt rien moins que la peine capitale. Mégasthène prétend encore qu'aucun Indien n'a d'esclaves, mais Onésicrite attribue cette horreur de l'esclavage aux seuls habitants du nome de Musicân, et il la leur impute à grand honneur, comme une preuve de plus de la supériorité de leur constitution, si fort prônée par lui.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.55]] [55] Le Roi n'a autour de lui pour les soins de sa personne que des femmes, qu'il a achetées lui aussi à leurs parents, pas un garde du corps, pas un militaire ne doit franchir le seuil de son palais. Si le Roi est vu ivre par une de ses femmes et que cette femme le tue, elle en est récompensée en devenant l'épouse de son successeur ; or, le successeur du Roi est toujours un de ses enfants. Le Roi ne repose jamais pendant le jour, et, la nuit, on l'oblige à changer de chambre et de lit d'heure en heure pour le soustraire aux tentatives d'assassinat. Des sorties que fait le Roi hors de son palais, trois seulement ont un autre objet que la guerre. La première a pour but d'aller tenir ses assises de juge souverain. Il passe alors la journée entière à donner audience, sans s'interrompre même quand est venue l'heure habituelle de sa toilette, laquelle consiste, avons-nous dit, en frictions faites sur tout le corps au moyen d'étrilles d'ébène, de sorte qu'il continue à écouter les parties, même après qu'il s'est livré aux mains des quatre masseurs chargés de le frictionner. Quant à la seconde et à la troisième sortie, elles ont lieu, l'une à l'occasion des sacrifices publics et l'autre à l'occasion des grandes chasses. Cette dernière rappelle proprement la pompe bachique. La personne du Roi est protégée par ses femmes d'abord, qui se rangent en cercle autour de lui, puis par ses gardes du corps, qui forment en quelque sorte un second cercle ou cercle extérieur. Sur tout le parcours du cortège royal, la route est bordée de cordes, et quiconque ose les franchir et pénétrer jusqu'aux femmes est mis à mort. Des tambours et des trompettes ouvrent la marche. Quand le Roi chasse dans un parc, il est assis l'arc à la main sur une haute estrade avec deux ou trois de ses femmes armées à ses côtés, et il tire de là sur le gibier qui passe ; hors des parcs, il ne chasse que monté sur un éléphant. Quant à ses femmes, les unes le suivent en char, les autres sont à cheval, d'autres enfin sont montées sur des éléphants, comme lorsqu'elles l'accompagnent à la guerre en Amazones exercées à manier toutes les armes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.56]] [56] Comparés aux nôtres, ces usages assurément paraissent fort étranges, mais voici qui paraîtra plus étrange encore. Suivant Mégasthène, les habitants du Caucase n'ont commerce avec leurs femmes qu'en public, et, après la mort de leurs parents, ils mangent leurs corps. Le même auteur signale l'existence de singes*pétrokylistes*, qui, des hauteurs inaccessibles où ils se réfugient, roulent des quartiers de roche sur la tête des chasseurs. Il prétend en outre que la plupart de nos animaux domestiques se trouvent dans cette partie de l'Inde à l'état sauvage ; qu'il s'y trouve aussi des chevaux à tête de cerf surmontée d'une seule corne, des roseaux droits longs de trente orgycs et des roseaux rampants longs de cinquante et tellement gros que leur diamètre mesure trois coudées et quelquefois le double.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.57]] [57] Il va plus loin, et, donnant en plein dans la fiction, il nous décrit toute une race d'hommes dont la taille varie de trois à cinq spithames, et chez qui le nez est remplacé par un double orifice placé au-dessus de la bouche et qui leur sert à respirer. Il ajoute que ces petits hommes hauts de trois spithames entretiennent une guerre perpétuelle, non seulement avec les grues (comme l'indique déjà Homère), mais encore avec des perdrix d'une espèce particulière, aussi grosses que des oies, qu'ils dénichent les oeufs des grues et les détruisent sans pitié, que c'est dans leur pays que les grues ont l'habitude de pondre, et qu'on s'explique alors pourquoi l'on ne voit jamais nulle part ni les oeufs ni les petits des grues, qu'enfin il arrive souvent qu'une grue vienne tomber en nos pays lointains portant encore le fer de flèche dont ses mortels ennemis l'ont percée. Ce que dit Mégasthène des*Enotocoetes*, des*Hommes sauvages*, et d'autres monstruosités semblables, est de même force. Il avoue qu'on n'avait pu amener à Sandrocottus un seul individu appartenant à cette race d'hommes sauvages, car, une fois pris, ils se laissent tous mourir de faim. Ils ont d'ailleurs les pieds renversés, c'est-à-dire le talon en avant et le cou-de-pied ainsi que les doigts tournés en arrière. En revanche, on avait pu présenter à ce prince des hommes sans bouche appartenant à une race relativement civilisée qui habite aux sources du Gange. Ces hommes se nourrissent uniquement du fumet des viandes cuites, et du parfum des fruits et des fleurs, car la bouche chez eux est remplacée par un double évent pour les besoins de la respiration, et, comme rien ne les incommode plus que les mauvaises odeurs, ils ont beaucoup de peine à vivre, surtout dans un camp. Ce qu'ajoute Mégasthène est censé recueilli de la bouche des philosophes indiens, et c'est d'après eux qu'il distingue et énumère les*Okypodes*, race de coureurs capables de distancer les chevaux les plus rapides ; les*Enotocoetes*reconnaissables à leurs longues oreilles, lesquelles leur pendent jusqu'aux pieds et les enveloppent quand ils dorment, ainsi qu'à leur force prodigieuse qui leur permet de déraciner des arbres et de rompre des nerfs de boeuf ; les*Monommates*caractérisés par leurs oreilles de chien et leur oeil unique au milieu du front, leur chevelure hérissée et leurs poitrines velues ; les*Amyctères*enfin, qui, omnivores de leur nature, mangent cru tout ce qu'ils mangent, n'ont d'ailleurs qu'une vie éphémère (car ils meurent tous sans exception avant d'avoir atteint à la vieillesse) et doivent le nom qu'ils portent à la conformation de leur bouche et à ce que leur lèvre supérieure avance beaucoup sur la lèvre inférieure. Mégasthène nomme encore les*Hyperboréens*, ce peuple chez qui la vie se prolonge jusqu'à l'âge de mille ans ; mais, en parlant d'eux comme il fait, il répète simplement ce qui est déjà tout au long dans Simonide, dans Pindare et dans les autres mythologues. C'est en mythologue aussi que s'exprime Timagène quand il nous décrit ces pluies de cuivre tombant à grosses gouttes et déposant le précieux métal sur le sol, qu'on râcle ensuite soigneusement. Dans ce que dit Mégasthène, au contraire, des paillettes d'or charriées par les fleuves de l'Inde en assez grande quantité pour constituer au roi un gros revenu, il n'y a rien que de très vraisemblable, car le même fait s'observe en Ibérie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.58]] [58] En revanche, quand Mégasthène prétend, à propos des philosophes indiens, que ceux de la montagne sont des adeptes inspirés du culte de Dionysos, qui même invoquent, comme autant de preuves de l'origine indienne de ce culte, la présence en leur pays de la vigne sauvage inconnue soi-disant partout ailleurs, la présence aussi du lierre, du laurier, du myrte, du buis et d'autres arbustes au feuillage persistant, dont pas un ne croît au delà de l'Euphrate si ce n'est à l'état de rareté dans des parcs ou jardins d'agrément et à grand renfort de précautions et de soins ; quand il cite, toujours comme pratiques dionysiaques, l'usage de porter la*sindoné*et la mitre, de se parfumer tout le corps et de s'en teindre certaines parties avec des essences de fleurs, l'usage aussi de faire marcher des tambours et des trompettes en tête du cortége dans les sorties solennelles des rois ; quand il nous montre, [en regard des philosophes de la montagne adorateurs de Bacchus,] ceux de la plaine voués au culte exclusif d'Hercule, il retombe là dans la pure fiction et s'expose à de trop faciles démentis, notamment en ce qui concerne la vigne et le vin : quels pays trouve-t-on, en effet, par delà l'Euphrate ? Une bonne partie de l'Arménie, la Mésopotamie tout entière, voire, à la suite de la Mésopotamie, la Médie jusqu'aux confins de la Perse et de la Carmanie ; or tout le monde sait que chacun de ces pays est à peu près partout couvert de vignes, et de vignes excellentes donnant les meilleurs vins.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.59]] [59] [A côté, maintenant, de cette division des philosophes en philosophes de la montagne et en philosophes de la plaine], Mégasthène en signale une autre, la division en Brachmanes et en Garmanes. Les Brachmanes, suivant lui, sont [plus] honorés que les autres : on reconnaît que leur conduite est plus en rapport avec leurs principes. Le Brachmane, à peine conçu, est déjà l'objet des soins de sages personnages, appelés en apparence uiquement pour attirer par leurs prières et incantations les faveurs du ciel sur la mère et sur l'enfant qu'elle porte dans son sein, mais qui donnent en réalité de bons conseils pratiques et d'utiles recettes de santé, d'où la croyance générale que les mères qui écoutent le plus docilement leurs avis sont destinées à être les plus heureusement partagées en enfants. Après sa naissance, le Brachmane passe successivement aux mains de plusieurs surveillants, le choix de ses maîtres étant toujours proportionné à son âge et de plus en plus épuré à mesure qu'il grandit. Mégasthène ajoute que les Brachmanes demeurent dans des bois sacrés de médiocre étendue qui partout précèdent les villes, que là ils n'ont pour lits que de simples paillasses recouvertes de peaux de bêtes, qu'ils s'y nourrissent de la façon la plus frugale, s'abstenant de rien manger qui ait eu vie, qu'ils s'abstiennent de même d'avoir aucun commerce charnel et passent tout leur temps à écouter de doctes dissertations sur les matières les plus sérieuses, admettant comme auditeur quiconque en manifeste le désir, à condition seulement qu'on écoutera sans parler, sans tousser, ni cracher, autrement on est puni de son peu d'empire sur soi-même et chassé de l'assemblée pour le reste du jour.  
  
Toutefois, après trente-sept ans d'une semblable existence, chaque Brachmane est libre de se retirer dans sa propriété et d'y vivre à sa guise et d'une vie moins austère. Il peut alors s'habiller de ces fines étoffes appelées*sindonés*, et, sans affecter un luxe exagéré, il peut porter des anneaux d'or à ses oreilles et à ses doigts ; il peut se faire servir de la viande à ses repas, pourvu que ce ne soit jamais de la chair d'animaux domestiques associés au travail de l'homme, pourvu aussi que le goût n'en soit pas relevé par des sauces trop piquantes et par un assaisonnement trop épicé. Il peut enfin épouser autant de femmes qu'il voudra et cela dans le but d'avoir beaucoup d'enfants, car il est persuadé que la vertu n'a qu'à gagner à ce que les familles soient nombreuses, et persuadé aussi (vu qu'à défaut d'esclaves qu'il lui est interdit d'avoir, c'est le service de ses enfants qui est le plus à sa portée) que son intérêt est d'en avoir le plus possible. Les Brachmanes du reste ne font pas part aux femmes qu'ils épousent de leurs doctrines philosophiques : ils craindraient en le faisant de s'exposer à l'une ou à l'autre de ces alternatives, ou que leurs femmes, cédant à leur nature vicieuse, ne communiquassent à des profanes le secret des dieux, ou que, converties sincèrement à la vertu, elles ne se décidassent à les quitter, le vrai sage, autrement dit quiconque méprise également et le plaisir et la peine, et la vie et la mort (on sait que c'est en cela qu'ils font consister la perfection de la vertu pour la femme aussi bien que pour l'homme), le vrai sage ne pouvant plus consentir à plier sous la volonté de personne. Le sujet habituel de leurs entretiens est la mort. Ils croient que la vie d'ici-bas est quelque chose comme l'état du foetus dans les premiers moments qui suivent la conception, et que la mort au contraire est, pour les purs esprits initiés à la philosophie, la naissance à la vie réelle, à la vie heureuse. Aussi s'exercent-ils, se préparent-ils de toute manière à la mort. Ils croient encore que rien de ce qui arrive à l'homme n'est absolument bon ni mauvais, qu'autrement on ne verrait pas les hommes, au gré de leurs opinions, aussi flottantes que les trompeuses images des rêves, tantôt s'affliger, tantôt se réjouir d'un même évènement, ni surtout un même homme passer brusquement d'un état à un autre et se réjouir de l'évènement qui naguère encore l'affligeait. En matière de physique, ils ont certaines idées qui, au dire de Mégasthène, attestent une grande simplicité d'esprit, la simplicité d'hommes dont les actions valent mieux que les paroles et qui expliquent tout par des fables ; mais il reconnaît aussi que, sur beaucoup de points, leurs idées s'accordent avec celles des Grecs ; que pour eux, par exemple, comme pour les Grecs, le monde a eu un commencement, et qu'il aura une fin ; qu'il a la forme d'une sphère et que le Dieu qui l'a créé et qui le gouverne le pénètre et circule dans toutes ses parties; qu'il y a plusieurs principes ou éléments constitutifs de l'Univers, mais qu'un seul, l'Eau, a servi à la formation de notre monde ; qu'indépendamment des quatre éléments il existe une cinquième substance, avec laquelle ont été faits le Ciel et les Astres ; que la Terre, enfin, occupe le centre de l'Univers. Sur la nature du sperme, sur celle de l'âme et sur mainte autre question encore, leurs sentiments sont conformes aux nôtres. Ils ont le tort seulement de trop mêler la fable à leur philosophie. Mais n'est-ce pas là aussi ce que fait Platon, quand il traite par exemple de l'Immortalité de l'âme, des Jugements aux enfers, etc. etc. ? - Voilà ce que dit [Mégasthène] au sujet des Brachmanes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.60]] [60] Passant aux Garmanes, le même auteur nous apprend que les plus considérés d'entre eux sont désignés sous le nom d'*Hylobii*et qu'ils vivent en effet dans les bois, se nourrissant là de feuilles et de fruits sauvages, s'habillant avec l'écorce des arbres, et s'abstenant à la fois des plaisirs de l'amour et de l'usage du vin. Il ajoute qu'ils n'en correspondent pas moins régulièrement avec les Rois, que ceux-ci les consultent par messagers sur les causes des évènements, et se servent d'eux comme d'intermédiaires auprès de la divinité, soit pour l'adorer, soit pour la fléchir. Le second rang dans l'estime et le respect des populations appartient aux médecins et à ceux d'entre les philosophes qui ont fait une étude spéciale de l'homme. Mais, bien qu'ils vivent eux aussi avec une extrême frugalité, ils ne sont pas tenus, comme les Hylobii, de demeurer toujours en plein air. Le riz et l'orge nécessaires à leur nourriture leur sont fournis libéralement par la première personne à qui ils s'adressent et qui leur a ouvert sa porte. On leur attribue le pouvoir de rendre les femmes fécondes et de les faire accoucher à volonté de garçons ou de filles au moyen de certaines drogues qu'ils leur administrent. En général pourtant la médecine qu'ils pratiquent consiste plutôt à prescrire un bon régime de nourriture qu'à appliquer des remèdes. Les seuls médicaments qui trouvent grâce à leurs yeux sont les liniments et les cataplasmes, tous les autres leur paraissent plus ou moins entachés de maléfices. Du reste, médecins et Hylobii pratiquent également la constance ; on les voit les uns et les autres s'exercer à supporter la fatigue et la douleur, et rester par exemple tout un jour dans la même attitude sans bouger. Les Garmanes comptent encore parmi eux des devins, des enchanteurs, des philosophes experts dans les formules et autres rites funéraires, qui s'en vont mendiant de ville en ville, et de village en village, et d'autres philosophes, qui, tout en étant plus éclairés et moins grossiers de manières, ne se font pas faute, au nom de la religion et de la vertu d'encourager cette croyance à l'Enfer si répandue dans le vulgaire. Quelques-uns sont accompagnés de femmes qui prennent part à tous leurs exercices, à tous leurs entretiens philosophiques, et qui, comme eux, ont renoncé aux plaisirs de l'amour.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.61]] [61] Aristobule raconte comment il lui fut donné de voir deux des philosophes de Taxila, Brachmanes l'un et l'autre : le plus âgé avait la tête rasée, le plus jeune au contraire portait les cheveux longs. Tous deux avaient à leur suite un certain nombre de disciples. Ils se tenaient habituellement sur la place publique, où chacun les saluait comme des oracles vivants, les laissant libres de prendre sans payer ce qui leur plaisait parmi les denrées exposées. Tout marchand de qui ils s'approchaient leur versait sur la tête de l'huile de sésame avec une profusion telle qu'il leur en coulait jusque dans les yeux, après quoi il leur laissait prendre aussi généreusement de son miel et de sa sésame ce qu'il leur fallait pour en faire les espèces de gâteaux dont ils se nourrissent. Il leur arriva de se présenter à la table du roi Alexandre, d'y prendre place et de manger avec lui ; puis on les vit s'écarter en un lieu voisin, pour se livrer à leurs exercices de patience, et là le plus âgé des deux, se couchant à terre sur le dos, demeura bravement exposé au soleil et à la pluie (on était à l'entrée du printemps et les premières pluies tombaient déjà), tandis que le plus jeune se tenait debout sur une jambe élevant en l'air de ses deux mains une longue perche qui pouvait avoir trois coudées, et, quand il se sentait fatigué, changeant de jambe ou de point d'appui et passant ainsi la journée tout entière. Des deux brachmanes ce fut le plus jeune qui se montra de beaucoup le plus rigide ; car, après avoir suivi quelque temps le Roi, il s'empressa de regagner sa résidence habituelle, et, quand on vint plus tard de la part du Roi le mander de nouveau, il répondit que le Roi n'avait qu'à se rendre auprès de lui s'il avait quelque chose à lui demander. L'autre, au contraire, ne quitta plus Alexandre, et il se transforma dans sa compagnie, changeant son costume et sa manière de vivre, et à ceux qui l'en blâmaient il se contentait de répondre qu'il avait accompli les quarante années d'exercice, durée de son engagement. Alexandre lui en sut gré et combla ses enfants de bienfaits.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.62]] [62] Entre autres coutumes inouïes, entre autres bizarreries observées par Aristobule chez les habitants de Taxila, nous remarquons celle-ci : Certains pères de famille, trop pauvres pour pouvoir espérer d'établir leurs filles, les amènent sur la place du marché quand elles sont nubiles, et là, après que la foule a été rassemblée à son de trompe et de caisse (comme s'il s'agissait d'un appel aux armes), ces jeunes fi11es, relevant leurs robes jusqu'aux épaules, par derrière d'abord, puis par devant, se font voir nues à quiconque s'approche d'elles, et, si elles trouvent quelqu'un à qui elles plaisent et de qui les conditions soient à la rigueur acceptables, le mariage est conclu séance tenante. Notons encore cet usage particulier aux Taxiliens de jeter aux vautours les corps de leurs morts. Ils ne sont pas seuls en revanche à pratiquer la polygamie, et cette coutume est commune à beaucoup d'autres peuples. Quant à cet autre renseignement recueilli par Aristobule, que, dans quelques parties de l'Inde, les femmes se laissent brûler vives sur le bûcher de leurs maris et que celles qui n'ont pas ce courage sont déshonorées pour toujours, il nous est confirmé par différents témoignages encore.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.63]] [63] Onésicrite nous apprend comment il fut envoyé par Alexandre pour conférer avec les Gymnosophistes. Alexandre avait entendu parler d'eux, on lui avait dit que ces philosophes allaient toujours tout nus et qu'ils passaient leur vie à s'exercer à la patience, qu'entourés de la vénération universelle ils refusaient de se déranger pour personne, et que, quand on les appelait, ils répondaient que c'était à ceux qui avaient affaire de leurs paroles ou de leurs exemples à venir les trouver. Cela étant, Alexandre n'avait pas cru convenable d'aller les visiter en personne, il n'avait pas voulu non plus leur faire faire de force quelque chose qui répugnât à leurs habitudes et à leurs traditions, et c'est alors qu'il avait confié à Onésicrite la mission en question. Or Onésicrite rencontra à 20 stades de la ville une quinzaine d'hommes tout nus se tenant dans des attitudes différentes, les uns debout, les autres assis ou couchés à terre, attitudes qu'ils conservaient sans bouger jusqu'au soir, après quoi ils rentraient en ville. Ce qu'ils faisaient de plus difficile, au dire d'Onésicrite, c'était de rester exposés en plein soleil, alors qu'il faisait tellement chaud, que personne autre dans le pays n'eût osé sortir à midi et marcher les pieds nus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.64]] [64] Onésicrite raconte encore l'entretien qu'il eut avec un de ces Gymnosophistes, nommé Calanus, le même qui accompagna Alexandre jusqu'en Perse et qui mou-rut, fidèle à la tradition nationale, brûlé sur un bûcher. Onésicrite l'avait trouvé couché sur un tas de pierres. Après l'avoir abordé et salué, il lui dit qu'il était envoyé par le roi Alexandre pour entendre leurs sages discours et pour lui en transmettre l'impression, qu'en conséquence, s'il n'y voyait aucun inconvénient, il était prêt à assister à leur première conférence. Mais en le voyant enveloppé de sa chlamyde, le chapeau à larges bords sur la tête et les sandales de voyage aux pieds, Calanus lui rit au nez et prononça les paroles suivantes : «Anciennement, la surface de la terre était couverte de farine d'orge et de froment, comme elle est couverte aujourd'hui de poussière. Les fontaines en coulant versaient, les unes de l'eau, les autres du lait ou du miel, d'autres du vin, quelques-unes même de l'huile. Mais, par un effet naturel de la satiété et de l'excès de bien-être, les hommes tombèrent dans l'insolence. Indigné d'un pareil état de choses, Zeus supprima tous ces biens et soumit la vie de l'homme à la loi du travail. La Sagesse et les autres Vertus firent alors leur apparition dans le monde et eurent bientôt ramené l'abondance. Au point où nous voilà, cependant, on sent que de nouveau la satiété et l'insolence approchent et il est à craindre que l'homme ne se voie supprimer une fois encore tous les biens dont il jouit». Cela dit, il engagea Onésicrite, s'il voulait assister à leur conférence et en tirer profit, à se dépouiller au préalable de ses vêtements et à se coucher nu à côté de lui sur le même tas de pierres. Onésicrite n'était pas peu embarrassé, lorsque Mandanis, le plus âgé et le plus sage des Gymnosophistes, après avoir reproché à Calanus de faire ainsi l'insolent dans le même moment où il dénonçait l'insolence des hommes, appela l'étranger auprès de lui et lui dit qu'il félicitait le roi, son maître, de ce qu'ayant un si vaste empire à gouverner il conservait encore le désir d'acquérir et de posséder la sagesse, qu'Alexandre était le premier guerrier philosophe qu'il eût rencontré, et que ce serait cependant une chose éminemment utile si l'on voyait partout en possession de la souveraine sagesse ceux qui ont le pouvoir de rendre sages les autres hommes par la persuasion quand ils sont dociles, par la force quand ils résistent ; qu'il aurait aimé à lui démontrer en règle l'utilité d'un pareil résultat, mais qu'obligé d'emprunter le secours de trois interprètes qui, s'ils entendaient sa langue, n'entendaient pas plus sa pensée que le reste du vulgaire, il le priait de l'excuser, car autant vaudrait faire passer de l'eau claire par des conduits bourbeux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.65]] [65] En somme, 0nésicrite comprit que le sens des paroles de Mandanis revenait à ceci : que la plus sage philosophie est celle qui enlève à l'âme les sensations de plaisir et de peine ; qu'il ne faut pas confondre la peine et le travail ; que les philosophes voient dans la peine une ennemie, et un ami dans le travail ; qu'en exerçant leurs corps au travail ils ne font que fortifier leurs esprits pour être en état un jour de mettre fin aux querelles des peuples et de faire accepter universellement, dans l'intérêt de tous et de chacun, l'autorité de leurs conseils. N'était-ce pas lui, Mandanis, qui avait conseillé au roi Taxile d'accueillir Alexandre, parce que, de deux choses l'une : ou Alexandre lui était supérieur, et il avait tout à gagner à le connaître ; ou il lui était inférieur, et Taxile était tenu à son tour de l'éclairer ? Son discours fini, Mandanis demanda à Onésicrite si l'on entendait en Grèce de semblables enseignements, et, sur sa réponse qu'on en avait recueilli de semblables de la bouche de Pythagore, qui enseignait même à s'abstenir de rien manger qui eût eu vie, de la bouche de Socrate également, voire de celle de Diogène, de qui lui, Onésicrite, avait été le disciple, il déclara qu'en général les philosophes grecs lui paraissaient penser sagement, mais qu'ils avaient un tort, celui de faire passer la loi et la coutume avant la nature ; qu'autrement ils ne rougiraient pas de faire comme lui, d'aller nus et de vivre aussi simplement, la meilleure maison étant celle qui a le moins besoin d'un ameublement somptueux. Onésicrite ajoute que les gymnosophistes se livrent aussi à de grandes recherches sur les phénomènes naturels, sur les signes ou pronostics, sur la pluie, la sécheresse, les maladies ; que, quand ils vont à la ville, ils s'y dispersent dans les places et dans les carrefours, arrêtant tout homme qui passe chargé de figues et de raisin et s'en faisant donner par lui gratis, de même qu'ils se font verser de l'huile sur la tête et oindre tout le corps par le premier marchand d'huile qu'ils rencontrent ; que, comme toutes les maisons des riches jusqu'au seuil du gynécée leur sont ouvertes, ils y entrent librement, s'asseoient à la table du maître et prennent part à la conversation. Nous savons encore par lui que la maladie corporelle est aux yeux des gymnosophistes la flétrissure la plus honteuse, et qu'aussitôt qu'ils se sentent atteints de quelque mal ils prennent la résolution de mourir par le feu, élèvent leur bûcher de leurs propres mains, se font frotter d'huile une dernière fois, puis, montant au haut du bûcher, s'y asseoient, donnent eux-mêmes l'ordre d'y mettre le feu, et se laissent brûler sans faire un mouvement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.66]] [66] Voici maintenant ce que dit Néarque au sujet des gymnosophistes : «Tandis que les brachmanes sont mêlés à la politique et accompagnent les rois en qualité de conseillers, les autres philosophes s'occupent uniquement d'observer la nature. Calanus était du nombre de ces derniers. Des femmes, initiées aux mêmes doctrines philosophiques, vivent au milieu d'eux ; mais, pour tous, hommes et femmes, la vie est également dure et austère». Parlant ensuite des institutions et des usages du reste de l'Inde, Néarque nous apprend que nulle part il n'y a de lois écrites et qu'à côté de coutumes générales il y a des coutumes locales, coutumes souvent bizarres et qui font disparate avec celles des peuples voisins ; qu'ainsi dans certains pays il est d'usage de proposer comme prix du pugilat de jeunes vierges qui deviennent les épouses des vainqueurs et qui trouvent de cette manière à se marier sans apporter de dot ; que dans d'autres pays le travail des champs est fait en commun par tous les membres d'une même famille, qui, après la récolte, prennent ce qui est nécessaire à chacun pour sa subsistance de l'année et brûlent le reste pour qu'on soit obligé de recommencer à travailler sans avoir jamais de prétexte à rester oisif. Suivant le même auteur, voici quelles sont les armes qui composent l'équipement militaire chez les Indiens : 1° un arc avec des flèches de trois coudées, ou un javelot ; 2° un bouclier rond ; 3° une machoera, couteau à large lame, long de trois coudées. Avec leurs chevaux, ils se servent, au lieu de mors, de cavessons, qui ne diffèrent guère de nos muselières que parce que le double bord en est garni de clous.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.67]] [67] Pour donner une idée de l'adresse et de la dextérité des Indiens, Néarque raconte qu'il leur suffit de voir les Macédoniens se servir d'éponges, et qu'ils eurent bientôt fait de se fabriquer quelque chose d'approchant. Ils prirent de la laine, et, à l'aide d'un carrelet, y passèrent, en tout sens, du crin, de la ficelle, des lacets, puis, soumettant le tout à une presse de foulon, obtinrent ainsi une espèce de feutre, en retirèrent le crin, la ficelle, le lacet, et le teignirent ensuite de couleurs appropriées. Beaucoup d'entre eux s'improvisèrent de même fabricants d'étrilles et de flacons à huile. Un autre détail que nous donne Néarque, c'est que les Indiens écrivent leurs lettres sur des toiles apprêtées : or, ce renseignement contredit l'assertion des autres historiens, que les Indiens ne font pas usage de l'écriture. Suivant lui aussi, ils se servent de cuivre fondu, jamais de cuivre battu : mais d'où leur vient cette préférence, c'est ce qu'il ne dit pas, bien qu'il relève les conséquences absurdes d'un pareil usage, les ustensiles de cuivre fondu qui tombent à terre se brisant en morceaux comme de simples poteries. N'omettons pas non plus un curieux détail de moeurs qu'on dit être particulier à l'Inde. Quand on approche la personne des rois ou des grands dignitaires et fonctionnaires de l'Etat, on ne se borne pas, comme ailleurs, à les saluer en s'inclinant devant eux: la loi veut qu'on les adore, comme on fait la Divinité. - Ajoutons enfin que l'Inde produit une grande quantité de pierres précieuses, de cristaux de roche, d'escarboucles diversement colorés et de perles fines.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.68]] [68] Mais veut-on un exemple du peu d'accord des historiens qui ont écrit sur l'Inde ? On n'a qu'à comparer leurs récits en ce qui concerne Calanus. Que ce philosophe ait suivi Alexandre et qu'il soit mort de mort volontaire brûlé sur un bûcher sous les yeux de ce prince, tous en conviennent, ils sont loin seulement de raconter tous de même les circonstances de cette mort, qu'ils attribuent du reste à des causes différentes. Ainsi, suivant les uns, Alexandre se serait attaché Calanus comme un simple flatteur à gage, et il l'aurait emmené avec lui quand il avait quitté l'Inde, le faisant contrevenir ainsi à la première règle des gymnosophistes, qui est de rester toujours dans le pays à la disposition de leurs rois, puisque ceux-ci les ont investis d'une sorte de ministère sacré analogue à celui qu'exercent les mages en Perse ; Calanus serait tombé malade, pour la première fois de sa vie, à Pasargades (il était dans sa 73e année), et, sans avoir égard aux prières, aux instances d'Alexandre, il aurait aussitôt pris la résolution d'en finir avec la vie. On lui aurait alors élevé un bûcher, surmonté d'un lit en or massif ; il s'y serait couché, et, s'enveloppant la tête, se serait laissé brûler. Mais, suivant d'autres, c'est une maison en bois qu'on lui avait bâtie ; cette maison avait été ensuite emplie de ramée, on y avait dressé un bûcher sur le toit ; puis on avait amené Calanus en grande pompe. Calanus avait donné l'ordre lui-même que la maison fût fermée, et l'on n'avait pas tardé à le voir, semblable à une poutre qui s'écroule dans un brasier ardent, se précipiter du haut du bûcher dans les flammes pour y périr consumé.  
  
Mégasthène assure que le suicide n'est nullement un dogme pour les philosophes indiens et que ceux d'entre eux qui finissent ainsi sont jugés sévèrement par les autres, qui les regardent comme autant de têtes folles ; [qu'on fait du reste des distinctions entre eux, suivant leur genre de mort ;] que ceux qui se jettent sur la pointe d'une épée ou se brisent le corps contre des rochers sont appelés*les durs*, ceux qui cherchent la mort au fond des flots*les douillets*, ceux qui s'étranglent*les entêtés*, ceux enfin qui meurent brûlés*les ardents*; que Calanus était de ceux-1à, que, sans force contre ses passions, il était devenu l'esclave de sa gourmandise et le parasite d'Alexandre, qu'en raison de cette conduite tout le monde lui jetait la pierre, que Mandanis au contraire était porté aux nues, pour avoir répondu comme il avait fait aux messagers royaux qui l'appelaient auprès du fils de Jupiter, avec promesse de récompense, s'il obéissait, avec menace de châtiment, s'il refusait d'obéir : il leur avait déclaré qu'il ne reconnaissait pas comme fils de Jupiter un prince qui ne possédait en somme qu'une assez mince portion de la terre, que, n'ayant aucune passion à assouvir, il n'avait que faire de ses présents, et qu'il ne redoutait pas davantage l'effet de ses menaces, par la raison que, tant qu'il vivrait, il avait dans l'Inde, sa patrie, une bonne nourrice qui suffirait à sa subsistance, et qu'à sa mort, débarrassé d'une guenille charnelle déjà usée par la vieillesse, il gagnerait en échange une vie meilleure, une vie plus pure. Belle réponse, qui lui avait valu l'admiration et le pardon d'Alexandre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.69]] [69] Empruntons encore aux historiens quelques renseignements curieux.  
  
Les divinités pour lesquelles les Indiens ont le plus de vénération sont, après Zeus Ombrios, le Gange, un de leurs fleuves, et les génies dits indigètes.  
  
Le jour où le roi lave sa chevelure est un jour de grande fête, pendant lequel tous les Indiens à l'envi, - pour montrer leur richesse, envoient au souverain des présents magnifiques.  
  
Il y a des fourmis ailées parmi les fourmis chercheuses d'or.  
  
Les fleuves de l'Inde charrient des paillettes d'or, tout comme les fleuves de l'Ibérie.  
  
Dans les pompes ou processions solennelles, les jours de grande fête, on voit défiler de nombreux éléphants couverts de riches caparaçons d'or et d'argent, précédant une foule de chars attelés de quatre chevaux ou traînés par deux boeufs, puis viennent des hommes de guerre revêtus de leurs plus belles armures, et, après eux, une suite interminable de chefs-d'oeuvre d'orfèvrerie (urnes gigantesques, cratères mesurant jusqu'à une orgye de circonférence, tables, trônes, vases à boire et bassins à laver), le tout en cuivre du pays incrusté d'émeraudes, de bérils et d'escarboucles d'Inde, et une variété infinie de riches étoffes brodées d'or ; enfin, pour clore le cortège, des crocha1, des léopards, des lions apprivoisés, avec une quantité innombrable d'oiseaux aux couleurs éclatantes ou au chant harmonieux. Clitarque parle en outre de chariots à quatre roues portant des arbres entiers à larges feuilles, et, sur les branches de ces arbres, toute une volière d'oiseaux privés, parmi lesquels on admire surtout l'*orion*pour l'incomparable douceur de son ramage et le*katrée*pour l'éclat et la variété de ses couleurs qui lui donnent, paraît-il, beaucoup de ressemblance avec le paon. Mais il fart lire dans le texte même de Clitarque la description complète du katrée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.70]] [70] Aux brachmanes certains historiens opposent d'autres philosophes appelés*Pramnes*, grands disputeurs de leur nature, qui, habitués à ergoter sur tout, tournent en ridicule les recherches physiques et astronomiques des brachmanes, et traitent ceux-ci de bavards présomptueux et insensés. Les pramnes se divisent en trois classes : les montagnards, les gymnètes et les politiques, autrement dits les urbains et les suburbains. Les montagnards sont vêtus de peaux de cerfs et portent des besaces remplies de racines et de simples : ils se donnent pour médecins, mais n'usent en réalité que de sorcellerie, de charmes et d'amulettes. Les gymnètes, eux, vont toujours nus, ainsi que leur nom l'indique ; ils ne vivent guère qu'en plein air et s'exercent, nous l'avons déjà dit, pendant trente-sept années consécutives, à la patience, admettant des femmes dans leur société, mais sans avoir avec elles aucun commerce charnel.  
  
Aussi inspirent-ils aux populations de l'Inde une admiration incroyable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.71]] [71] Quant aux politiques, ils ont pour vêtements, soit la sindoné dans l'intérieur des villes, soit la nébride ou peau de daim à la campagne. A ce propos-là, les mêmes historiens nous font remarquer que les Indiens ne s'habillent guère que de blanc, de toile ou de gaze blanche, contrairement à ce que d'autres avancent, que les Indiens n'ont de goût que pour les couleurs voyantes, les étoffes brochées et les robes à fleurs. Ils ajoutent que l'usage général chez eux est de se laisser pousser les cheveux et de porter toute sa barbe, et que la coiffure qu'ils ont adoptée consiste à se tresser les cheveux et à les relever au moyen d'un bandeau.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.72]] [72] Suivant Artémidore, le Gange descend des monts Emodes et coule d'abord droit au midi ; mais, quand il a atteint la ville de Gangé, il tourne brusquement à l'est, pour ne plus changer de direction jusqu'à Palibothra, voire jusqu'à son embouchure dans la mer. Entre tous les affluents de ce fleuve, Artémidore distingue l'Oedanès, qui nourrit dans ses eaux, paraît-il, des crocodiles et des dauphins. Ces renseignements ne sont pas les seuls qu'Artémidore ait donnés sur l'Inde, mais ce qu'il en dit est si confus, si oiseux, qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Complétons plutôt ce qui précède avec un extrait de Nicolas Damascène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.1.73]] [73] Cet historien raconte comment, étant dans Antioche*Epidaphné*, il se rencontra avec l'ambassade que les Indiens envoyaient à César Auguste. Les ambassadeurs, qui, d'après ce que marquait leur lettre d'introduction, avaient dû être très nombreux au départ, se trouvaient actuellement réduits à trois, que Nicolas de Damas certifie avoir vus de ses yeux. Quant aux autres, ils étaient morts des fatigues d'un trop long voyage. La lettre était écrite en grec sur parchemin et marquait que Porus en était l'auteur, qu'il était seigneur et maître de six cents rois, mais qu'il n'en attachait pas moins un grand prix à l'amitié de César, qu'il était prêt à lui livrer passage sur ses terres pour aller partout où il voudrait, voire à l'aider de sa personne dans toute entreprise honnête et juste. Telle était, au dire de Nicolas de Damas, la teneur de cette lettre, qu'accompagnaient des présents portés par huit serviteurs, dont le corps, vêtu d'un simple caleçon et d'ailleurs absolument nu, était imprégné de parfums. Voici en quoi consistaient ces présents : 1° un monstre en manière d'hermès, amputé des deux bras depuis sa plus tendre enfance, et que nous-même avons pu voir à Rome ; 2° des vipères de la plus grande taille ; 3° un serpent long de 10 coudées ; 4° une tortue de rivière de 3 coudées ; 5° une perdrix plus grosse qu'un vautour. Les ambassadeurs avaient aussi avec eux ce philosophe qui se brûla dans Athènes. «Les philosophes indiens, dit à ce propos Nicolas de Damas, ont recours à ce genre de mort, non seulement dans l'adversité pour se soustraire aux maux qui les accablent, mais dans la prospérité même (et c'était précisément le cas de celui-ci). Ils prétendent que l'homme qui a toujours connu le bonheur doit sortir volontairement de la vie, et cela par précaution, pour prévenir quelque revers de fortune inattendu». Nicolas de Damas ajoute que le gymnosophiste, vêtu d'un simple caleçon, et le corps bien frotté d'huile, avait escaladé en riant son bûcher. L'inscription que l'on grava sur son tombeau était ainsi conçue :

**CI-GIT ZARMANOCHEGAS, INDIEN NATIF DE BARGOSA,  
MORT DE MORT VOLONTAIRE, FIDELE A LA COUTUME DE SES PERES.**

### **XV, 2 - L'Ariané et la Carmanie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/inde-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.1]] [1] L'Ariané qui succède à l'Inde est la première province de l'empire Perse après l'Indus et la première des hautes satrapies ou satrapies de l'Asie trans-taurique. Bornée au midi et au nord par la même mer et par les mêmes montagnes qui servent de limites à l'Inde, séparée de l'Inde même par l'Indus qui sert ainsi de commune frontière aux deux pays, l'Ariané se prolonge au couchant depuis ce fleuve jusqu'à la rencontre de la ligne que nous avons tirée des Pyles Caspiennes à la Carmanie, ce qui lui donne exactement la figure d'un carré. Or le côté méridional de ce carré commence aux bouches de l'Indus et à la Patalène, aboutit à la Carmanie et à l'entrée du golfe Persique, où il projette vers le midi une pointe assez marquée, puis, faisant un coude, se replie dans la direction du golfe comme pour remonter vers la Perse. La première nation qui se présente de ce côté est celle des Arbies : elle tire son nom d'un fleuve, l'Arbis, qui la sépare de ses proches voisins les Orites, et occupe sur la côte, au dire de Néarque, une étendue de 1000 stades environ, comprise encore dans les limites de l'Inde. Quant aux Otites qui viennent ensuite, ils forment une nation indépendante. La côte qu'ils habitent mesure 1800 stades et précède celle des Ichthyophages qui en mesure 7400, et, comme la côte de Carmanic qui vient ensuite et qui se prolonge jusqu'à la Perse est de 3700 stades, on voit que le côté méridional de l'Ariané mesure en tout 13 900 stades.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/ariane.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.2]] [2] La côte des Ichthyophages est basse et presque entièrement dépourvue d'arbres, autres que des palmiers, des arbustes épineux d'une espèce particulière et des tamariscs. L'eau et les céréales y étant d'une extrême rareté, les habitants n'ont, pour se nourrir, eux et leurs bestiaux, que du poisson, et, pour s'abreuver, que de l'eau de pluie et de l'eau qu'ils tirent de puits creusés [au fur et à mesure de leurs besoins]. Ajoutons que la chair de leur bétail sent le poisson. Leurs maisons sont généralement bâties avec des os de cétacés et avec des écailles soit d'huîtres, soit d'autres coquillages : les côtes des cétacés leur tiennent alors lieu de poutres et de piliers, et des mâchoires ils font des portes. Ils utilisent jusqu'aux vertèbres, s'en servant comme de mortiers, pour y piler le poisson, préalablement cuit au soleil, qui, mélangé d'un peu de farine, est leur unique pain. Les Ichthyophages ont en effet des meules pour moudre leur blé, bien que leur pays ne produise pas de fer. Mais le fer, on peut toujours en faire venir du dehors, il n'y a donc à cela rien d'étonnant. Ce qu'on se demande, c'est comment ils font pour aiguiser leurs meules quand le frottement les a usées. On croit pourtant qu'ils se servent à cet effet des mêmes pierres, avec lesquelles ils affilent leurs flèches et leurs épieux durcis au feu. Les Ichthyophages ont aussi des fours où ils mettent cuire quelquefois leur poisson, mais le plus souvent ils le mangent cru. Pour le prendre, ils se servent de filets faits d'écorces de palmiers.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.3]] [3] Au-dessus de la côte des Ichthyophages est la Gédrosie, contrée moins torride que l'Inde, mais plus chaude que le reste de l'Asie. Très pauvre aussi en céréales et très dépourvue d'eau, si ce n'est dans la saison d'été, elle n'offre guère plus de ressources que la côte des Ichthyophages. Ce qu'elle produit le plus, c'est le nard et la myrrhe, que les soldats d'Alexandre, pendant leur marche à travers ce pays, arrachaient pour s'en faire des abris et des lits, heureux de pouvoir avec ces plantes aromatiques parfumer l'air et le rendre plus respirable et plus salubre. Alexandre avait choisi exprès l'été pour opérer son retour de l'Inde : il savait qu'en cette saison il pleut dans toute la Gédrosie assez pour grossir les rivières et pour remplir les citernes et les aiguades, tandis qu'en hiver on y manque d'eau. C'est dans le nord de la Gédrosie, dans la partie qui avoisine les montagnes, qu'il pleut l'été ; mais, comme ces pluies grossissent les rivières jusqu'à les faire déborder, les grandes plaines qui descendent vers la mer se trouvent arrosées aussi, et toutes les citernes, toutes les aiguades en demeurent alimentées pour longtemps. Le roi s'était fait précéder dans le désert de mineurs chargés de rechercher ces différents puits et de fourriers ayant mission de préparer les étapes de l'armée et les stations de la flotte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.4]] [4] Il avait en effet divisé ses forces en trois corps : à la tête du premier, il traversa toute la Gédrosie sans jamais s'éloigner de la mer de plus de 500 stades, pour assurer les communications de sa flotte avec la côte, et en longeant parfois la mer elle-même là où elle est bordée de falaises presque impraticables. Il avait fait partir le second corps avant le premier, sous la conduite de Cratère, avec ordre de s'engager dans l'intérieur des terres, mais de se diriger, tout en se battant et en disputant le pays pied à pied aux indigènes, vers le même point qu'Alexandre se proposait d'atteindre avec le premier corps. Quant à la flotte, confiée, comme on sait, à Néarque et à l'archikybernète Onésicrite, elle dut, tout en demeurant libre de se choisir les stations les plus commodes, suivre tous les mouvements de l'armée et se régler sur la marche d'Alexandre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.5]] [5] Or Néarque lui-même nous apprend que le premier corps, sous le commandement du roi, était déjà en marche, quand, à l'époque du lever acronyque des Pléiades, c'est-à-dire en automne, il donna à la flotte le signal d'appareiller, sans pouvoir attendre que les vents favorables eussent commencé à souffler, parce que les Barbares les serraient de près et menaçaient de les forcer dans leurs positions, le départ du roi ayant réveillé chez eux l'audace et l'amour de l'indépendance. - Parti des bords de l'Hydaspe, Cratère traversa l'Arachosie et la Drangiane et parvint à gagner la Carmanie. Mais Alexandre eut beaucoup à souffrir, ayant trouvé partout sur sa route le sol le plus pauvre et le plus aride. Ses approvisionnements tirés de fort loin étaient nécessairement irréguliers et insuffisants, et son armée ressentit souvent les horreurs de la faim. De plus, les bêtes de somme vinrent à manquer, et il fallut abandonner une bonne partie des bagages sur les routes et dans les différents campements que l'on quittait. L'armée dut son salut aux palmiers dont le fruit et la moelle les nourrit. On s'accorde à attribuer à un sentiment d'ambitieuse rivalité l'obstination que mit Alexandre à prendre cette route, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir sur les difficultés qu'elle présentait : il voulait prouver au monde que, dans les mêmes déserts où la renommée nous montre Sémiramis et Cyrus, après leur désastreuse campagne de l'Inde, se sauvant à grand'peine, Sémiramis avec vingt, Cyrus avec sept compagnons seulement, lui, Alexandre, saurait faire passer une armée innombrable et surmonter à sa tête tous les obstacles, et quels obstacles l'on va en juger.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.6]] [6] Le manque de vivres n'était pas la seule difficulté contre laquelle il fallût lutter, il y avait encore l'extrême élévation de la température, la profondeur et la chaleur du sable, et la rencontre de temps à autre de hautes dunes, dans lesquelles on avait, outre la peine de retirer ses jambes de l'espèce de mer mouvante où l'on enfonçait à chaque pas, l'ennui de toujours monter et descendre. Il fallait, en outre, pour gagner les puits, éloignés les uns des autres de deux, de quatre, voire même quelquefois de 600 stades, faire de très longues étapes et le plus souvent des marches de nuit. Ajoutons que l'on dut plus d'une fois camper à 30 stades des puits pour éviter aux soldats emportés par la soif des excès dangereux. On en avait vu beaucoup, en effet, quand ils trouvaient de l'eau, s'y jeter tout armés et boire à même, jusqu'à ce qu'ils coulassent au fond asphyxiés : au bout d'un certain temps leurs cadavres tout gonflés reparaissaient à la surface et en surnageant infectaient l'eau généralement peu profonde de ces fontaines. D'autres, épuisés par une longue marche en plein soleil et consumés par la soif, tombaient le long de la route sans avoir le courage de se relever, et, bientôt pris d'un tremblement général analogue au frisson de la fièvre, avec crampes dans les bras et dans les jambes, ils mouraient sur place. Il y en eut aussi qui, s'étant écartés du chemin que suivait l'armée, s'endormirent vaincus par le sommeil et la fatigue, et qui, au réveil, après s'être épuisés à chercher leur route ; succombèrent à la fois au besoin et à la chaleur, ou n'échappèrent qu'au prix des plus cruelles souffrances. On perdit beaucoup de monde encore et beaucoup de matériel une nuit que l'armée fut surprise endormie et presque submergée par un torrent : une bonne partie des équipages du roi notamment fut emportée. Une autre fois, ce furent les guides eux-mêmes qui se fourvoyèrent et qui engagèrent l'armée trop avant dans les terres : déjà l'on avait perdu de vue la mer, quand le roi, s'étant aperçu de la faute commise, s'élança aussitôt de sa personne à la recherche du rivage et ne s'arrêta qu'après l'avoir atteint et s'y être assuré en creusant de la présence d'eau potable. Il envoya alors à l'armée l'ordre de rejoindre et ne la laissa plus s'écarter du rivage pendant les sept jours de marche qui suivirent, toute cette partie de la route s'étant trouvée abondamment pourvue d'eau. Ce n'est que le huitième jour qu'il s'en écarta de nouveau pour s'enfoncer dans l'intérieur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.7]] [7] N'oublions pas de dire aussi qu'il y a dans ce pays un arbuste assez semblable au laurier, et que toutes les bêtes de somme qui en mâchaient seulement quelques feuilles mouraient dans les convulsions de l'épilepsie et l'écume à la bouche ; qu'on y rencontre également en très grande quantité certaine plante rampante, certaine épine, avec des fruits couchés semblables à des concombres, et pleine d'un suc si âcre que quelques gouttes tombant dans l'oeil soit d'un homme, soit d'un animal, suffisaient à le rendre aveugle ; qu'enfin beaucoup de soldats périrent étouffés en voulant manger des dattes vertes. Un autre danger dont l'armée eut à se préserver fut la morsure des serpents, car partout dans les dunes croît une herbe sous laquelle les serpents se glissent et se tiennent cachés, et quiconque était piqué mourait infailliblement. Enfin, les Orites passent pour imprégner de poisons mortels les flèches dont ils se servent et qui sont faites de bois durci au feu. Ptolémée, blessé par une de leurs flèches, était en danger de mort, dit-on, quand Alexandre eut un songe : il crut voir pendant son sommeil un homme s'approcher de lui, cet homme tenait à la main une racine avec sa tige et ses feuilles, et, en la lui montrant, il lui recommandait d'en exprimer le suc et d'en faire une application sur la plaie du blessé. A peine réveillé, Alexandre, se rappelant toutes les circonstances de son rêve, s'était mis en quête de la précieuse racine, et, l'ayant trouvée (sans grand'peine du reste, car elle croît fort abondamment dans ces déserts), il en avait fait usage avec succès pour Ptolémée et pour d'autres blessés. De leur côté, les Barbares, frappés de la découverte miraculeuse de ce contre-poison, étaient venus en foule apporter leur soumission au roi. Il est probable que quelque indigène, instruit des propriétés de cette plante, avait livré son secret à Alexandre, mais par flatterie on crut devoir ajouter un peu de merveilleux à la réalité. Parvenu enfin à la capitale de la Gédrosie, soixante jours après son départ de chez les Orites, Alexandre y fit reposer quelque temps son armée, puis il se remit en route pour la Carmanie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.8]] [8] Tel est le côté méridional de l'Ariané par rapport au littoral proprement dit et à la partie de la Gédrosie et du territoire des Orites située immédiatement au-dessus. Le reste de la Gédrosie (et ce n'en est pas la moindre partie) remonte assez avant dans l'intérieur pour toucher aux confins de la Drangiane, de l'Arachosie et des Paropamisades, tous pays pour lesquels, à défaut de renseignements meilleurs, nous suivrons les indications d'Eratosthène. Déjà, au sujet de l'Ariané, Eratosthène s'exprime ainsi : «Bornée à l'est par l'Indus, l'Ariané l'est encore au sud par la Grande Mer, au nord par le Paropamisus et les montagnes qui lui font suite jusqu'aux Pyles Caspiennes, enfin à l'ouest par le prolongement de la ligne de démarcation qui déjà sépare la Parthyène de la Médie et la Carmanie de la Paraitacène et de la Perse». Or, d'après cette délimitation, on peut prendre pour la largeur de l'Ariané les 12 ou 13 000 stades que mesure le cours de l'Indus depuis sa sortie du Paropamisus jusqu'à son embouchure. Quant à sa longueur, on peut, en partant des Pyles Caspiennes et en empruntant les distances du*Recueil des Stathmes d'Asie*, l'évaluer de deux manières : jusqu'à Alexandrie dite d'Arie il n'y a qu'une route, qui part des Pyles Caspiennes et traverse la Parthyène, mais, parvenue à Alexandrie, cette route bifurque, et, tandis que l'une des branches, continuant droit par la Bactriane et la traversée de la montagne, vient tomber auprès d'Ortospana chez les Paropamisades à cette espèce de carrefour que forment les trois routes venant de Bactres, la seconde branche se détourne un peu de l'Arie, pour courir au sud dans la direction de Prophthasia en Drangiane, puis, repartant de là, gagne la frontière de l'Inde et la rive même de l'Indus. Naturellement cette seconde branche, qui traverse la Drangiane et l'Arachosie et qui peut mesurer en tout 15 300 stades, est un peu plus longue que l'autre. Retranchons de ce total 1300 stades [pour la différence des deux branches], le reste (soit 14000 stades) représentera assez exactement la longueur de l'Ariané en ligne droite, puisque [nous avons dit que l'Ariané avait la figure d'un carré] et qu'il est notoire que son côté maritime ne mesure guère moins de 14000 stades aussi, en dépit de certains calculs exagérés qui l'évaluent à 16 000 stades (dont 6000 attribués à la Carmanie), calculs dans lesquels on a dû faire entrer en ligne de compte ou toutes les sinuosités des golfes ou la partie de la côte de Carmanie qui se trouve en dedans du golfe Persique. Du reste, ce nom d'Ariané s'étend encore par delà les limites indiquées ci-dessus et s'applique non seulement à une partie de la Perse et de la Médie, mais à une partie aussi de la Bactriane septentrionale et de la Sogdiane, car les populations de ces différents pays parlent à peu de chose près la même langue.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.9]] [9] Voici maintenant dans quel ordre [Eratosthène] place les peuples dont nous parlions tout à l'heure : 1° sur les bords mêmes de l'Indus, au pied du Paropamisus, les Paropamisades ; 2° les Arachoti au sud des précédents ; 3° à la suite des Arachoti, en avançant toujours vers le sud, les Gédrosènes et les autres peuples du littoral. Chacune de ces nations a son territoire bordé dans le sens de sa largeur par l'Indus. Une partie de ces provinces riveraines de l'Indus, la mème qui anciennement dépendait de la Perse, et qu'Alexandre, après l'avoir enlevée aux Ariani, avait peuplée de colonies grecques, dépend aujourd'hui de l'Inde, Séleucus Nicator l'ayant cédée à Sandrocottus comme garantie d'une convention matrimoniale et en échange de cinq cents éléphants. Le territoire des Paropamisades est bordé à l'Ouest par celui des Arii, comme l'Arachosie et la Gédrosie le sont par le territoire des Dranges. Ces derniers sont bordés par le territoire des Arii tant au couchant qu'au nord, et peu s'en faut en réalité qu'ils n'en soient enveloppés. A son tour la Bactriane borde au nord l'Arie et le pays des Paropamisades : on sait en effet que c'est sur le territoire de ces derniers qu'Alexandre franchit le Caucase dans sa marche sur Bactres. Enfin, immédiatement après les Arii, on rencontre en allant vers l'ouest les Parthy ei et les peuples voisins des Pvles Caspiennes, au sud desquels s'étendent le désert de Carmanie d'abord, puis le reste de la Carmanie avec la Gédrosie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.10]] [10] Mais on connaîtra mieux encore tout ce pays de montagnes, si l'on détaille avec nous l'itinéraire que suivit Alexandre depuis la Parthyène jusqu'à Bactres pour atteindre Bessus. De la Parthyène il passa dans l'Arie et de l'Arie dans la Drangiane, et c'est là qu'il fit mettre à mort le fils de Parménion, Philotas, pris en flagrant délit de complot contre sa personne, en même temps qu'il expédiait à Ecbatane des émissaires chargés de le débarrasser aussi sommairement du père, suspect à ses yeux de complicité avec le fils. A ce propos-là, on assure que ses envoyés, montés sur des dromadaires, ne mirent pas plus de onze jours à franchir une distance de trente ou quarante journées et à s'acquitter de leur mission. Des Dranges tout ce qu'on sait, c'est qu'ils vivent en général à la façon des Perses, mais que, chez eux, le vin est rare et que toute leur richesse consiste en mines d'étain. Au delà de la Drangiane, Alexandre gagna le pays des Evergètes, peuple qui doit son nom à Cyrus ; il traversa ensuite le territoire des Arachoti ; puis, étant entré chez les Paropamisades avec le coucher des Pléiades, il s'engagea dans la montagne. Tout ce haut pays qu'il avait à traverser était déjà couvert de neige, et sa marche en était singulièrement gênée. Mais, comme il rencontrait de nombreux villages dont les habitants l'accueillaient avec empressement et dans lesquels son armée trouvait à s'approvisionner de tout (si ce n'est d'huile pourtant), on fut vite consolé des difficultés de la route. Alexandre avait d'ailleurs laissé sur sa gauche les plus hauts sommets du Paropamisus. On sait que le versant méridional de cette chaîne est compris dans les limites de l'Inde et de l'Ariané ; quant à son versant septentrional, deux nations se le partagent, les Bactriens à l'ouest et les populations barbares [tributaires] des Bactriens [à l'est]. Alexandre prit ses quartiers d'hiver sur le territoire des Paropamisades, non loin de la frontière de l'Inde, qu'il avait alors à sa droite ; il y bâtit même une ville ; puis, l'hiver fini, s'étant remis en marche, il acheva de franchir le Paropamisus, et, pour gagner la Bactriane, dut suivre une route qui aurait été absolument nue, si elle n'avait été bordée d'espace en espace par quelques touffes ou buissons de térébinthes. Les vivres étant venus à manquer, il fallut se nourrir de la chair des bêtes de somme, et qui plus est la manger crue, faute de bois [pour la faire cuire]. Heureusement, le silphium croissait en abondance dans le pays qu'on traversait alors, et il aida à digérer cette viande crue. Enfin, à quinze journées de marche de la ville qu'il venait de fonder et des quartiers d'hiver qu'il avait pris chez les Paropamisades, il atteignit la ville bactrienne d'Adrapsa.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.11]] [11] C'est à peu près du même côté par rapport à la frontière de l'Inde qu'il nous faut placer la Chaarène. La Chaarène en effet passe pour être, de toutes les provinces soumises aux Parthyaei, la plus rapprochée de l'Inde, et l'on y arrive après avoir franchi, sur la route qui part [d'Alexandrie] d'Arie et qui coupe l'Arachosie et le susdit pays de montagnes, une distance de 9 à 10000 stades. - Tel est dans toute son étendue le pays que Cratère eut à traverser : sans cesser de châtier sur son passage les populations qui refusaient de se soumettre, il y accéléra sa marche autant que possible pour opérer à temps sa jonction avec le roi, [et il y réussit,] car les deux corps d'armée arrivèrent presque en même temps en Carmanie au rendez-vous marqué. De son côté, peu de temps après la flotte de Néarque entrait dans le golfe Persique, bien que beaucoup d'obstacles, et notamment la rencontre de baleines énormes, eussent contrarié sa marche.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.12]] [12] Il est vraisemblable que les marins de Néarque ont par jactance singulièrement exagéré leurs aventures, mais, à travers toutes leurs exagérations, ils laissent parfaitement deviner ce qui leur est arrivé en réalité, à savoir que l'appréhension chez eux a toujours dépassé le danger. Les dimensions de ces énormes souffleurs, le bruit qu'ils font en nageant et l'agitation qu'ils communiquent aux flots, l'espèce de brouillard qu'ils forment en lançant de l'eau par leurs évents et qui empêche de voir pour ainsi dire à quatre pas devant soi, les avaient troublés plus que tout. Seulement, quand leurs pilotes, qui les voyaient frappés de terreur et incapables de se rendre compte par eux-mêmes de la cause du phénomène qu'ils avaient sous leurs yeux, leur eurent expliqué qu'ils avaient affaire à d'énormes poissons que le son des trompettes ou tout autre bruit suffirait à disperser, Néarque donna ordre à sa flotte de se porter avec impétuosité vers le point où les baleines barraient le passage et fit sonner en même temps de toutes ses trompettes pour les effrayer. Les baleines en effet plongèrent à l'approche des vaisseaux, mais pour reparaître et se reformer bientôt en arrière de l'escadre, et l'on eut un moment sous les yeux le spectacle d'un commencement de combat naval ; heureusement elles ne tardèrent pas à disparaître de nouveau et cette fois définitivement.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.13]] [13] Aujourd'hui encore, les voyageurs qui font la traversée de l'Inde parlent de ces monstres marins et des rencontres qu'ils en ont faites, mais il ne s'agit jamais que de rencontres isolées et presque toujours inoffensives, les baleines s'effarouchant et s'enfuyant dès qu'elles entendent les cris de l'homme ou le bruit des trompettes. Les mêmes voyageurs ajoutent que ces animaux n'approchent point des côtes, mais qu'après leur mort, quand leurs os ont été dépouillés de toute chair, la mer les rejette aisé-ment, fournissant ainsi aux Ichthyophages (nous-mêmes l'avons dit plus haut) de précieux matériaux pour la construction de leurs huttes. La longueur des baleines, s'il faut en croire Néarque, peut atteindre à vingt-trois orgyes. Il y avait aussi parmi les marins de la flotte un préjugé fortement enraciné. Néarque raconte comment il en démontra la fausseté. Il s'agissait d'une île située sur leur route et dont aucun vaisseau soi-disant ne pouvait approcher sans disparaître à l'instant. On citait pour exemple certain*kerkure*qui, naviguant dans les mêmes parages, avait été perdu de vue comme il approchait de cette île, et dont on n'avait plus eu de nouvelles. On avait envoyé des hommes à sa recherche, mais ces hommes n'avaient pas osé débarquer dans l'île et s'étaient contentés d'en ranger les bords de très près en appelant à grands cris les absents ; puis, comme personne ne leur avait répondu, ils avaient rebroussé chemin. Voyant que tout son monde s'en prenait à l'île elle-même de la perte de ce kerkure, Néarque (c'est lui qui le raconte) s'y transporta de sa personne, et, y ayant abordé, il descendit à terre avec une partie des matelots qui l'avaient accompagné et fit le tour de l'île, mais sans plus trouver trace de ceux qu'il cherchait. Il renonça alors à chercher davantage, et, ayant rejoint sa flotte, il déclara à tous les équipages, assemblés que l'île avait été calomniée, puisque autrement lui et ses compagnons auraient infailliblement péri, et qu'en conséquence il fallait attribuer la perte et la disparition du kerkure à une autre cause, c'est-à-dire à l'une des mille chances de destruction qui menacent le navigateur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.2.14]] [14] Avec la Carmanie finit la longue côte que nous avons vue commencer à l'Indus. Mais la Carmanie est située beaucoup plus au nord que l'embouchure de ce fleuve, bien que le premier cap qu'elle projette s'avance dans la Grande Mer passablement loin au midi ; seulement, après avoir formé l'entrée du golfe Persique avec un promontoire que l'Arabie Heureuse envoie en quelque sorte à sa rencontre, la côte de Carmanie fait un coude et remonte dans la direction de ce même golfe jusqu'aux confins de la Perse. Ajoutons que la Carmanie s'enfonce aussi fort avant dans l'intérieur entre la Gédrosie et la Perse, et qu'elle dépasse même de beaucoup la Gédrosie vers le nord, comme l'atteste du reste son extrême fertilité. Il n'y a rien en effet que son sol ne produise, et, à l'exception de l'olivier, elle possède toutes les grandes espèces d'arbres ; de plus, on peut dire que des cours d'eau la sillonnent en tous sens. La Gédrosie au contraire diffère à peine de la côte des Ichthyophages, et, comme elle est exposée elle aussi à de fréquentes disettes, ses habitants sont tenus à réserver toujours une partie de la récolte de l'année en vue des années suivantes. Onésicrite parle en outre d'un fleuve de la Carmanie qui roule des paillettes d'or ; il signale même la présence dans le pays de mines d'argent, de cuivre et de minium, voire d'une montagne d'orpiment et d'une montagne de sel. En revanche, dans la partie où elle touche à la Parthyène et à la Parétacène, la Carmanie n'est plus qu'un désert. Ailleurs, ses productions agricoles sont absolument les mêmes que celles de la Perse ; on y cultive beaucoup la vigne notamment. Le plant connu dans nos pays sous le nom de*plant de Carmanie*donne parfois des grappes de deux coudées, à grains déjà très gros et très serrés, mais il y a apparence que, dans le pays même dont il est originaire, il a encore plus de force. Les indigènes de la Carmanie se servent communément, voire pour la guerre, d'ânes au lieu de chevaux, les chevaux chez eux étant très rares. Aussi est-ce toujours un âne qu'ils offrent à Mars comme victime, à Mars, la seule divinité qui soit chez eux l'objet d'une grande vénération. Ils sont en effet naturellement belliqueux ; et pas un homme chez eux ne se marie avant d'avoir coupé la tête à un ennemi et avant de l'avoir rapportée au roi. Le roi garde la tête pour exposer le crâne plus tard sur son palais, mais il arrache la langue, la coupe en menus morceaux qu'il saupoudre de farine de froment, goûte lui-même à ce mets friand et donne le reste à celui qui lui a apporté le trophée, pour qu'il s'en régale avec ses parents et amis. La gloire du roi se mesure au nombre de têtes qui lui ont été apportées. D'autre part, Néarque assure que les Carmanites ont emprunté aux Perses et aux Mèdes la plus grande partie de leurs usages et des mots de leur langue. - L'entrée du golfe Persique n'a pas en largeur plus d'une journée de navigation.

### **XV, 3 - La Perse**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/inde-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**La Perse, qui fait suite à la Carmanie, a déjà une bonne partie de son territoire qui borde le golfe appelé de son nom golfe Persique, mais le reste, c'est-à-dire tout ce qui, remontant vers l'intérieur, s'étend dans le sens de sa longueur, du sud au nord, ou, en d'autres termes, depuis la Carmanie jusqu'aux populations limitrophes de la Médie, en constitue de beaucoup la plus grande partie. Considérée par rapport au climat et à la nature du sol la Perse offre trois zones distinctes : une première zone maritime, torride, sablonneuse, pauvre en produits autres que les fruits des palmiers, zone qui peut mesurer 4300 ou 4400 stades d'étendue et qui s'arrête au cours de l'0roatis le plus grand fleuve de la contrée ; une seconde zone située au-dessus de celle-là, zone riche en productions de toute sorte, composée de plaines et d'excellents pâturages et de plus abondamment pourvue de rivières et de lacs ; une troisième zone enfin, boréale, froide et montagneuse, habitée à sa limite extrême par des pâtres ou conducteurs de chameaux. Dans le sens de sa longueur, c'est-à-dire du sud au nord, la Perse, suivant Eratosthène, mesure : 1° [jusqu'à la frontière de Médie,] 8 [ou 9000 stades,] 2 suivant qu'on part de tel promontoire du golfe Persique ou de tel autre ; 2° de la frontière de Médie aux Pyles Caspiennes, 3000 stades au plus. Quant à sa longueur, on peut, en la prenant dans l'intérieur des terres, la décomposer ainsi : 1° de Suse à Persépolis, 4200 stades ; 2° de Persépolis à la frontière de Carmanie, 16 000 stades. Parmi les différentes tribus qui habitent la Perse, on distingue les Patischores, les Achaeménides, les Mages zélés observateurs de la morale et de la vertu, les Cyrtii et les Mardes, dont une partie est adonnée au brigandage, tandis que le reste s'occupe uniquement d'agriculture.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/perse.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.2]] [2] A la rigueur on peut dire que la Suside, province située entre la Perse et la Babylonie et qui renferme la grande et belle ville de Suse, est devenue elle aussi depuis longtemps partie intégrante de la Perse. Et en effet, après que les Perses et Cyrus eurent vaincu les Mèdes, ils ne tardèrent pas à faire la comparaison entre leur propre pays, relégué en quelque sorte aux extrémités de la terre, et la Suside, qui, par sa position centrale, se trouvait plus à portée de la Babylonie et des autres grands Etats de l'Asie, et ils y transportèrent le siège de leur empire. Outre cet avantage de la proximité, outre le prestige attaché au nom de Suse, une troisième considération les avait décidés, c'est que jamais la Suside n'avait par elle-même rien entrepris ni rien réalisé de grand ; c'est qu'elle avait toujours eu des maîtres, qu'elle avait toujours dépendu d'empires plus vastes, si ce n'est peut-être à l'origine et aux époques héroïques de son histoire. Suse passe en effet pour avoir été fondée par Tithon, père de Memnon, qui lui aurait donné, avec un mur d'enceinte de 120 stades, la forme oblongue qu'elle a. Ajoutons que sa citadelle de toute antiquité s'est appelée le Memnonium et que, suivant Eschyle, Memnon avait pour mère Cissia, ce qui explique pourquoi les habitants de la Suside sont souvent appelés les Cissiens ; que Memnon, du reste [n'a pas son tombeau à Suse], qu'il a été enseveli aux environs de Paltos en Syrie, sur les bords du fleuve Badas, comme le marque Simonide dans le dithyrambe qu'il a intitulé*Memnon*et qui fait partie de son recueil de*Chants déliaques*. Si ce qu'on dit est vrai, les murs, les temples, les palais de Suse, comme ceux de Babylone, auraient été bâtis de briques cuites au feu et d'asphalte. Mais s'en rapporte-t-on à Polyclète, Suse aurait eu à l'origine 200 stades de tour et point de mur d'enceinte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.3]] [3] Toutefois la prédilection marquée avec laquelle les Perses embellirent le palais de Suse ne leur fit rien perdre de leur vénération pour les monuments de Persépolis et de Pasargades. Ils entretenaient dans ces deux villes, tant à cause de leur assiette plus forte que parce que les plus antiques traditions nationales se rattachaient à elles, les*gazophylakia*, les trésors et les tombeaux de leurs rois. Ils avaient aussi d'autres palais, d'autres résidences royales, ils en avaient à Gabre dans la haute Perse et à Taocé sur la côte. Du moins en était-il ainsi au temps de la domination ou suprématie persane, mais dans la suite, après que la Perse eut été démembrée par les Macédoniens et plus encore par les Parthes, ces antiques palais se virent abandonner pour des demeures naturellement plus modestes : car, si jusqu'à présent la Perse a conservé des rois à elle, ceux-ci ont beaucoup perdu de leur puissance et ils dépendent en fait aujourd'hui du roi des Parthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.4]] [4] Suse est située dans l'intérieur des terres sur la rive ultérieure du Choaspe, juste à la hauteur du Zeugma, mais son territoire, autrement dit la Suside, s'avance jusqu'à la mer, occupant là, depuis le point extrême du littoral de la Perse jusqu'aux bouches du Tigre, une étendue de côtes qui peut être évaluée à 3000 stades. Le Choaspe vient finir en un point de cette même côte son cours commencé sur le territoire des Uxiens et poursuivi à travers toute la Suside. On sait qu'il existe un pays de montagnes dont les escarpements forment entre la Suside et la Perse une barrière percée de défilés à peine praticables et défendue par une population de brigands qui rançonnaient naguère le Grand Roi lui-même, quand il quittait sa résidence de Suse pour se rendre en Perse. [C'est là l'Uxie ou le pays des Uxiens.] Suivant Polyclète, le Choaspe, l'Eulaeus, voire le Tigre, tombent dans un même lac, puis en ressortent pour aller se jeter séparément dans la mer. Polyclète ajoute qu'on a dit établir sur les bords de ce lac une sorte d'entrepôt pour les marchandises qui, ne pouvant remonter depuis la mer ni descendre jusqu'à la mer par la voie des fleuves, à cause des nombreux barrages dont on a exprès obstrué le cours inférieur de ceux-ci, sont toutes transportées par terre jusqu'au lac d'où elles n'ont plus que 800 stades à franchir pour être rendues à Suse. D'autres prétendent que toutes les rivières de la Suside se réunissent avec le Tigre en un seul courant, juste à la hauteur des canaux intermédiaires dérivés de l'Euphrate dans le Tigre, et que c'est pour cette raison que le cours inférieur du Tigre a reçu le nom de Pasitigris.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.5]] [5] Néarque, qui a rangé toute cette côte de la Suside, la représente comme semée partout de bas-fonds, et la termine au cours de l'Euphrate. «Là, dit-il, tout près de l'embouchure, se trouve un gros bourg qui sert d'entrepôt aux marchandises venant d'Arabie, car de l'autre côté de l'embouchure de l'Euphrate et du Pasitigris c'est la côte de l'Arabie qui fait suite immédiatement. Quant à l'intervalle des deux embouchures, il est tout entier couvert par un lac ou étang dans lequel se déverse le Tigre. En remontant le cours du Pasitigris l'espace de 150 stades, on atteint le pont de bateaux qui de la Perse mène à Suse, mais qui débouche encore à 60[0] 4 stades de cette ville». Néarque ajoute qu'il y a une distance de 2000 stades environ de l'embouchure du Pasitigris à celle de l'Oroatis ; - qu'en traversant le lac et en remontant jusqu'à l'endroit [de sa rive supérieure] où débouche le Tigre on a à franchir une distance de 600 stades, et que tout à côté de ce débouché du Tigre il y a un bourg [dit Aginis], dépendant de la Suside et distant de Suse de 500 stades ; - qu'en remontant d'autre part le cours de l'Euphrate depuis son embouchure jusqu'à Babylone on traverse, sur une étendue de plus de 3000 stades, un pays riche et bien cultivé. Au dire d'Onésicrite maintenant, tous ces fleuves, et l'Euphrate aussi bien que le Tigre, déboucheraient dans le lac, mais l'Euphrate en ressortirait et irait se jeter dans la mer par une embouchure distincte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.6]] [6] Après qu'on a franchi les cols de l'Uxie et qu'on est entré en Perse, il semble que les défilés se multiplient. Alexandre put vérifier le fait, car il força tous ces défilés les uns après les autres, soit dans sa marche pour atteindre les Pyles Persiques, soit dans ses diverses reconnaissances pour observer les positions les plus fortes du pays et pour rechercher ces*gazophylakia*, ces trésors, où étaient venus s'accumuler pendant tant d'années les tributs levés par les Perses sur l'Asie tout entière. Mais plus nombreux encore étaient les fleuves qu'il eut à franchir dans ces différentes expéditions. Qu'on en juge, voici tous les cours d'eau qui coupent le pays pour aller se jeter dans le golfe Persique. Au Choaspe succède immédiatement le Copratas [qui, comme le Ghoaspe, descend des montagnes de l'Uxie ;] puis vient le Pasitigris. Il y a aussi le Cyrus qui traverse toute la Coelé-Perside ou Perse Creuse et qui baigne l'enceinte de Pasargades. Le Cyrus est le même fleuve de qui le fondateur de la monarchie persane emprunta le nom, ayant quitté pour le prendre le nom d'Agradate qu'il avait porté jusque-là. Près de Persépolis enfin Alexandre dut franchir l'Araxe. Persépolis était assurément après Suse la ville la plus grande, la plus belle de tout l'empire perse, et elle possédait entre autres monuments un palais dont la magnificence extérieure n'était rien au prix des richesses de toute sorte qui y étaient enfermées. L'Araxe descend de la Paraetacène : il se grossit du Médus, qui vient, lui, de la Médie. Une fois réunis, ces deux cours d'eau parcourent une vallée extrêmement fertile, limitrophe de la Carmanie, et qui, comme Persépolis elle-même, se trouve comprise dans la partie orientale de la Perse. Alexandre incendia le palais de Persépolis, pour venger les Grecs de l'injure que les Perses leur avaient faite naguère en dévastant par le fer et le feu les temples et les villes de la Grèce.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.7]] [7] Puis il se rendit à Pasargades, curieux de visiter l'antique palais de cette ville. Il y vit en même temps, dans l'un des parcs ou jardins, le tombeau de Cyrus, construction en forme de tour, assez peu haute pour qu'elle demeurât presque cachée par les ombrages épais qui l'entouraient : pleine et massive par le bas, cette tour se terminait par une terrasse surmontée d'une chambre sépulcrale où donnait accès une entrée unique, extrêmement étroite. Aristobule raconte comment, sur l'ordre d'Alexandre, il franchit cette étroite entrée et pénétra dans le sanctuaire pour déposer sur le tombeau l'offrande royale : il y vit un lit en or, une table chargée de coupes, un cercueil également en or, enfin une quantité de belles étoffes et de bijoux précieux enrichis de brillants. Tel était l'aspect que présentait le tombeau de Cyrus à l'époque du premier voyage d'Aristobule ; mais, plus tard, quand il le revit, le tombeau avait été pillé et ses différents ornements avaient disparu, à l'exception pourtant du lit et aussi du cercueil, qu'on s'était contenté de briser, après avoir déplacé le corps, preuve évidente que cette profanation était le fait de vulgaires brigands qui n'avaient laissé que ce qui était par trop difficile à enlever, et que le satrape n'y était pour rien. En tout cas ceux qui avaient fait le coup avaient opéré malgré la présence d'une garde permanente composée de mages, qui recevaient un mouton chaque jour pour leur nourriture, plus un cheval tous les mois. Mais le départ de l'armée d'Alexandre pour ses expéditions lointaines de la Bactriane et de l'Inde avait été un signal général de troubles et de désordres, et c'est ainsi qu'entre autres malheurs on avait eu à déplorer cette profanation du tombeau de Cyrus. Tel est le récit d'Aristobule, qui, par la même occasion, nous fait connaître l'inscription que portait le tombeau :

**PASSANT, JE SUIS CYRUS ; J'AI DONNE AUX PERSES L'EMPIRE DU MONDE ;  
J'AI REGNE SUR L'ASIE : NE M'ENVIE DONC POINT CETTE TOMBE.**

Onésicrite, lui, prétend que la tour avait dix étages, et que le corps de Cyrus avait été déposé à l'étage supérieur. Il ajoute qu'on lisait sur le tombeau une première inscription rédigée en grec, mais gravée en caractères persans, dont voici la teneur :

**C'EST ICI QUE JE REPOSE, MOI, CYRUS, LE ROI DES ROIS**

et qu'il y en avait une autre à côté en langue persane disant absolument la même chose.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.8]] [8] Onésicrite nous a conservé également l'inscription du tombeau de Darius :

**J'AI ETE L'AMI DE MES AMIS. JE SUIS DEVENU LE MEILLEUR CAVALIER,  
L'ARCHER LE PLUS HABILE ET LE ROI DES CHASSEURS. J'AI SU, J'AI PU TOUT FAIRE.**

Nous lisons maintenant dans Aristus de Salamine, auteur, à vrai dire, beaucoup plus moderne que les deux précédents, que la tour était à deux étages seulement, mais très haute ; que son érection datait de l'époque où la domination persane avait succédé à celle des Mèdes et qu'une garde permanente y veillait sur le tombeau de Cyrus. Le même auteur ajoute que l'inscription en question était en langue grecque et qu'il y en avait une autre à côté en langue persane ayant à peu près le même sens. La grande vénération de Cyrus pour Pasargades venait de ce qu'il avait livré sur l'emplacement de cette ville la dernière bataille dans laquelle Astyage le Mède avait été vaincu, bataille décisive qui avait transporté entre ses mains l'empire de l'Asie. C'était même pour consacrer à tout jamais le souvenir de cet événement qu'il avait fondé la ville et bàti le palais de Pasargades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.9]] [9] Alexandre recueillit toutes les richesses de la Perse et les fit transporter à Suse, pour les réunir aux trésors et aux monuments dont cette ville était déjà pleine. Mais il n'en fit pas pour cela sa capitale : il lui préféra Babylone, dont il avait dès longtemps projeté la restauration et qui contenait elle-même de riches trésors. On assure qu'en dehors de ces trésors de Babylone et du trésor pris dans le camp de [Gaugamèle], les trésors de Suse et ceux de la Perse représentaient une valeur réelle de 40 à 50 000 talents. Suivant d'autres témoignages, tous les trésors recueillis dans les différentes parties de l'empire avaient été dirigés sur Ecbatane et montaient ensemble à la somme de 180 000 talents. Restait une somme de 8000 talents que Darius avait emportée avec lui, quand il s'était enfui loin de la Médie ; cette somme-là fut pillée par les meurtriers de Darius, qui se la partagèrent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.10]] [10] En préférant Babylone à Suse pour en faire sa capitale, Alexandre avait eu égard assurément aux dimensions incomparablement plus grandes de son enceinte et aux autres avantages de sa position, mais il avait dû considérer aussi que la Suside, toute riche et toute fertile qu'elle est, a un climat de feu, et que la chaleur y est intolérable dans la partie précisément où est Suse. C'est ce que dit [Polyclète]. Il ajoute même qu'à midi, quand le soleil est le plus ardent, lézards et serpents n'ont pas le temps de franchir les rues de la ville et meurent grillés à moitié chemin. Or nulle part en Perse il n'arrive rien de pareil, bien que la situation du pays soit sensiblement plus méridionale. Aristobule dit encore que des baignoires d'eau froide exposées là au soleil s'échauffent instantanément ; - que l'orge dans les sillons saute et frétille au soleil comme les pois dans la poêle ; - que, pour protéger les maisons contre l'excès de la chaleur, on en recouvre les toits de deux coudées de terre ; que le poids de cette terre oblige à faire toutes les maisons étroites et longues, bien qu'on dispose rarement de poutres très longues ; mais qu'il faut absolument avoir de l'espace dans les maisons, sans quoi on y étoufferait immanquablement. Le même auteur, à ce propos, constate une singulière propriété de la poutre de palmier. «Les plus solides, dit-il, au lieu de céder avec le temps et de fléchir sous le poids qu'elles supportent, se voûtent de bas en haut en se roidissant, et n'en soutiennent que mieux le toit de l'édifice». On attribue du reste ces chaleurs excessives de la Suside à ce que la haute chaîne de montagnes qui lui sert de bordure septentrionale intercepte pour ainsi dire les vents du nord, qui, soufflant alors de très haut, passent pour ainsi dire au-dessus des plaines de la Suside sans les toucher et atteignent seulement l'extrémité méridionale du pays. Ajoutons que la Suside est sujette à de longs calmes, qui coïncident précisément avec l'époque de l'année pendant laquelle les vents étésiens rafraîchissent les autres contrées de la terre que les grandes chaleurs ont brûlées et desséchées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.11]] [11] En revanche, la Suside est si fertile en grains, que, dans les terrains plats et unis, l'orge et le froment y rendent cent, et parfois même deux cents pour un. Il est vrai qu'on a grand soin de n'y pas creuser les sillons trop près les uns des autres, ces plantes ayant besoin, pour ne pas être gênées dans leur développement, que leurs racines ne soient pas trop serrées. De même, quand la vigne, que le pays ne produisait pas originairement, y fut importée par les Macédoniens qui l'avaient implantée déjà en Babylonie, on n'eut point de fosses à creuser, on se contenta d'enfoncer en terre des piquets, des échalas, garnis de fer à leur extrémité, qu'on enleva ensuite pour les remplacer tout aussitôt par les ceps eux-mêmes. - Tel est l'aspect que présente l'intérieur de la Suside. Quant au littoral, il se trouve être, avons-nous dit, semé de bas-fonds et dépourvu de ports, et c'est ce qui explique l'impossibilité où fut Néarque (lui-même a raconté son embarras dans son Journal) de se procurer des pilotes indigènes, lorsque, venant de l'Inde, il eut à ranger toute cette côte pour gagner la Babylonie, sans pouvoir y trouver ni un port ni un mouillage, et sans avoir avec lui un seul marin qui connût ces parages et qui pût l'y guider.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.12]] [12] La province de la Babylonie qui confine à la Suside s'appelait anciennement la Sitacène, elle a reçu plus tard le nom d'Apolloniatide. Au-dessus et au nord-est des deux provinces limitrophes habitent les Elymaeens et les Paraetacènes, populations de brigands qui se croient protégés par la force de leurs montagnes et de leurs rochers. Seulement, comme les Apolloniates sont plus rapprochés des Paraetacènes, ils souffrent de leurs incursions beaucoup plus que les Susiens. Quant aux Elymaeens, ils gênent les deux autres peuples autant l'un que l'autre. Ajoutons que les Susiens ont à se défendre en outre contre les agressions des Uxiens. Il est vrai que ces agressions sont devenues aujourd'hui moins fréquentes, à cause de la prépondérance des Parthes, prépondérance reconnue par tous les peuples de cette partie de l'Asie. Mais voici cc qui arrive d'ordinaire : quand la situation politique de l'empire parthe est florissante, celle de tous les peuples qui en relèvent l'est également ; au contraire, quand les discordes civiles (comme il arrive de temps à autre et comme on l'a vu notamment de nos jours) viennent à troubler cette prospérité, les Etats tributaires s'en ressentent nécessairement, mais pas tous de la même manière, les troubles pouvant tourner en même temps au profit des uns et au préjudice des autres.  
  
Ici s'arrêtera notre description géographique de la Perse et de la Susiane.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.13]] [13] Les moeurs de la Perse, qui sont aussi celles de la Susiane, de la Médie et des pays circonvoisins, ont été souvent dépeintes ; nous ne saurions pourtant nous dispenser d'en retracer à notre tour les caractères principaux. Nous dirons donc que les Perses n'élèvent à leurs dieux ni statues ni autels ; - qu'ils sacrifient sur les lieux hauts, à ciel ouvert, le ciel étant pour eux ce qu'est pour nous Jupiter ; - qu'ils honorent en outre le Soleil sous le nom de Mithras, et, avec le Soleil, la Lune, Vénus, le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau ; - qu'avant de célébrer leurs sacrifices ils choisissent une place nette de toute impureté, la sanctifient par leurs prières et y amènent ensuite la victime couronnée de fleurs ; - que le mage qui préside à la cérémonie dépèce lui-même la victime, dont les assistants se partagent les morceaux, sans rien réserver pour la divinité, après quoi ils se séparent. Ils prétendent que les dieux ne réclament de la victime que son âme et rien autre chose. Toutefois quelques auteurs assurent qu'il est d'usage de mettre sur le feu un peu de l'*épiploon*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.14]] [14] C'est au feu et à l'eau que les Perses offrent leurs sacrifices les plus solennels. S'agit-il du feu, ils dressent un bûcher avec du bois très sec dépouillé de son écorce, au haut de ce bûcher ils déposent de la graisse, puis ils allument le feu par-dessous en l'attisant avec d'abondantes libations d'huile, mais sans employer le soufflet : ce n'est qu'avec l'éventail qu'il leur est permis d'agiter l'air. Souffler le feu, et y jeter soit un corps mort, soit de la fiente de bestiaux, sont autant de sacrilèges qui seraient punis de mort à l'instant. S'agit-il de l'eau, ils se transportent au bord d'un lac, d'un fleuve ou d'une fontaine, puis, creusant une grande fosse à côté, ils égorgent la victime juste au-dessus de cette fosse, en ayant bien soin que pas une goutte de sang ne se mêle à l'eau qui est là auprès et qui en serait souillée. Cela fait, les mages disposent sur un lit de feuilles de myrte et de feuilles de laurier les viandes du sacrifice, mais sans y toucher autrement qu'avec de longues baguettes. Ils entonnent alors certaines formules d'incantation, et, procédant aux libations, versent non sur le feu, non dans l'eau, mais sur le sol, de l'huile mélangée de lait et de miel. Tout le temps que durent les incantations (et d'habitude elles sont fort longues), ils tiennent à la main de menues tiges de bruyères réunies en faisceau au moyen d'un lien.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.15]] [15] En Cappadoce, où, pour desservir cette infinité de temples consacrés aux dieux de la Perse, la tribu des mages (la tribu des pyraethes, comme on l'appelle aussi) se trouve être fort nombreuse, l'usage du couteau dans les sacrifices est interdit, et la victime est abattue avec un énorme bâton qui a la forme d'unTilon. Indépendamment des temples, il y a aussi en Cappadoce des*pyraethées*, et, dans le nombre, quelques sanctuaires véritablement imposants, avec un autel au milieu, sur lequel, parmi des monceaux de cendre, brûle le feu éternel entretenu par les mages. Chaque jour les mages entrent dans le pyraethée et y restent à peu près une heure à chanter debout devant le feu. Chacun d'eux tient à la main une poignée de verges et porte sur la tête une tiare en laine foulée dont les oreilles pendantes descendent des deux côtés le long des joues de manière à cacher les lèvres. On reconnaît là les rites qui se pratiquent dans les temples d'Anaïtis et d'Oman. Ces deux divinités ont aussi leurs*sêki*ou pyraethées. Oman a de plus sa statue. C'est une grossière image que l'on porte en procession [dans de certaines fêtes ] : nous pouvons en parler, l'ayant vue de nos yeux. Quant aux autres détails, tant ceux qui précèdent que ceux qui vont suivre, nous les donnons d'après les anciens historiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.16]] [16] Jamais les Perses n'urinent dans un fleuve, jamais ils ne s'y lavent ni ne s'y baignent ; jamais ils n'y jettent rien qui soit réputé impur, rien comme un cadavre, comme une charogne, par exemple. Quelle que soit la divinité à laquelle ils rendent hommage, leurs sacrifices commencent toujours par une invocation au dieu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.17]] [17] Leurs rois sont toujours pris dans la même famille par voie de succession directe. Le sujet rebelle est puni de mort : on lui tranche la tête et l'un des bras, et ses restes ainsi mutilés sont jetés aux bêtes. Chaque homme épouse plusieurs femmes, et, pour avoir le plus grand nombre d'enfants possible, entretient en même temps un très grand nombre de concubines. Il faut dire que les rois encouragent les naissances par des primes ou récompenses qu'ils proposent chaque année. Avant l'âge de quatre ans, les enfants ne sont pas amenés en présence de leurs pères. C'est au commencement de l'équinoxe du printemps que se célèbrent les mariages. Le mari mange, avant d'entrer dans la chambre nuptiale, une pomme ou un peu de moelle de chameau, c'est son unique nourriture ce jour-là.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.18]] [18] De cinq ans à vingt-quatre, les jeunes Perses apprennent uniquement à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à monter à cheval et à dire la vérité. Leurs instituteurs, toujours choisis parmi les hommes les plus sages et les plus vertueux, ont soin aussi, dans un but moral et utile, d'entremêler leurs leçons d'ingénieuses fictions et de récits ou de chants, dans lesquels ils célèbrent l'oeuvre des dieux et l'histoire des grands hommes. Il arrive souvent qu'en vue d'une prise d'armes ou d'une chasse on rassemble en un même lieu tous ces jeunes gens que l'airain sonore a réveillés dès l'aube. On les range alors par bandes de cinquante ayant chacune à sa tête ou l'un des fils du roi ou le fils d'un satrape. Le chef part en courant, et la bande doit le suivre jusqu'à un but fixé d'avance et distant de 30 à 40 stades. On exige aussi que les élèves rendent compte exactement de chaque leçon, et l'on met à profit cet exercice pour développer leur voix, leur poitrine, leurs poumons. On cherche en outre à les rendre insensibles au chaud, au froid, à la pluie, et, à cet effet, on les habitue à franchir les torrents sans mouiller ni leurs armes ni leurs vêtements, à faire paître les troupeaux, à passer la nuit dans les champs, et à se contenter pour toute nourriture des fruits sauvages du térébinthe, du chêne et du poirier. Mais en temps ordinaire voici quel est leur régime de vie : tous les jours, après les exercices du gymnase, chacun d'eux reçoit un pain, une galette de froment, du cresson, du sel en grain, et un morceau de viande rôtie ou bouillie. Ajoutons qu'ils ne boivent que de l'eau. Ils chassent toujours à cheval, avec l'arc, le javelot et la fronde indifféremment. Le travail de l'après-midi consiste pour eux à planter des arbres, à cueillir des simples, à fabriquer des armes et des engins de chasse, à faire du filet notamment. Ils ne touchent jamais au gibier qu'ils ont tué ou pris et doivent le rapporter intact. Il y a des prix pour la course et pour tous les exercices du pentathle et ces prix sont proposés et délivrés par le roi. L'or brille sur leurs vêtements, même sur ceux des enfants, parce que les Perses ont en grand honneur ce métal dont la couleur leur rappelle l'éclat du feu. C'est même pour cela que, chez eux, l'or, non plus que le feu, n'approche jamais d'un cadavre, ils craindraient que le contact ne souillât l'objet de leur culte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.19]] [19] Les Perses servent, dans l'infanterie ou dans la cavalerie, comme soldats ou comme officiers, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à l'âge de cinquante. [Tout ce temps-là,] ils ne mettent pas le pied dans un marché, vu qu'ils n'ont rien à vendre ni rien à acheter. Les armes dont ils se servent sont le bouclier d'osier en losange, et, outre le carquois, la sagaris ou hache à deux tranchants, et le coutelas. Ils portent en outre sur la tête un bonnet de laine foulée, étagé comme une tour, et sur la poitrine une cuirasse à écailles. Voici maintenant quel est leur costume : celui des chefs se compose d'une triple anaxyride, de deux tuniques à manches descendant jusqu'aux genoux (celle de dessous blanche, celle de dessus violette), d'un manteau d'été pourpre ou violet, d'un manteau d'hiver toujours violet, de tiares semblables à celles des mages, enfin de doubles chaussures qui enveloppent et cachent le pied, et, avec le pied, le bas de la jambe. Quant au costume des gens du peuple, il consiste en une double tunique tombant jusqu'à mi-jambe, et en un morceau de toile qu'ils s'enroulent autour de la tête. Ajoutons qu'ils vont toujours armés de leur arc et de leur fronde. On aime en Perse les repas somptueux : dans ces repas, il y a toujours grande quantité et grande variété de viandes ; on y sert même quelquefois des animaux entiers. On y remarque aussi un luxe étincelant de lits, de coupes et de vaisselle, au point que la salle du festin resplendit d'or et d'argent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.20]] [20] C'est à table et la coupe en main que les Perses agitent les plus importantes questions : ils estiment que les décisions prises dans ces conditions sont plus solides que celles qu'on prend à jeun. Quand deux Perses se rencontrent dans la rue, s'ils se connaissent et qu'ils soient de même rang, ils s'abordent et échangent un baiser ; si l'un des deux est de rang inférieur à l'autre, le supérieur lui présente la joue et reçoit son baiser ; si la condition de celui-là est encore plus humble, il doit se borner à se prosterner devant l'autre. Les morts ne sont enterrés qu'après avoir été jetés en quelque sorte dans un moule de cire ; seuls, les corps des mages ne sont pas enterrés, on les laisse devenir la proie des corbeaux et des vautours. On sait que, par suite d'une antique coutume, les mages peuvent avoir commerce avec leurs propres mères.  
  
Ce sont là les principales coutumes des Perses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.21]] [21] Mais il est d'autres particularités, que relate Polyclète et qui mériteraient peut-être qu'on les rangeât également au nombre des coutumes nationales de la Perse. A Suse, par exemple, dans la citadelle, chaque roi se fait construire un bâtiment séparé, avec trésor et magasins de dépôt, bâtiment destiné à recevoir les tributs levés pendant son règne, et qui doit rester comme un monument de son administration. C'est en argent que se perçoivent les tributs des provinces maritimes, mais, dans l'intérieur, l'impôt se paie en nature avec les produits mêmes de chaque province, substances tinctoriales, drogues, crins, laine, etc., etc., voire en têtes de bétail. Polyclète ajoute que l'organisateur de l'impôt en Perse fut Darius. En général l'or et l'argent sont convertis en pièces d'orfèvrerie, et l'on n'en monnaye que la moindre partie. On juge que ces métaux précieux, artistement travaillés, ont meilleure grâce, soit pour être offerts en cadeau, soit pour figurer dans les trésors et dans les dépôts royaux ; qu'il est inutile d'ailleurs d'avoir en monnaies d'or et d'argent plus que le strict nécessaire et qu'on est quitte pour en faire frapper de nouvelles au fur et à mesure de ses dépenses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.22]] [22] La plupart de ces usages assurément sont sages, mais l'excès des richesses finit par jeter les rois de Perse dans tous les raffinements de la mollesse : on les vit, par exemple, ne plus consommer d'autre froment que celui d'Assos en Aeolide, d'autre vin que le meilleur chalybonien de Syrie, d'autre eau enfin que celle de l'Eulaeus, sous prétexte que l'eau de ce fleuve est plus légère qu'aucune autre et qu'une cotyle attique remplie d'eau de l'Eulaeus pèse une drachme de moins que la même mesure remplie d'autre eau.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.23]] [23] De tous les peuples barbares, celui qui a obtenu parmi nous le plus de célébrité est incontestablement le peuple perse, et la chose est facile à concevoir, des nations qui avaient successivement dominé sur l'Asie aucune autre n'ayant soumis les Grecs. Toutes ces nations ignoraient même l'existence des Grecs, et les Grecs de leur côté n'avaient recueilli sur elles que de faibles et lointaines rumeurs. Homère, tout le premier, ne connaissait ni l'empire syrien, ni l'empire des Mèdes : autrement lui qui nomme Thèbes aux cent portes et qui exalte ses richesses et celles de la Phénicie eût-il omis de célébrer de même les richesses de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane ? Les Perses sont donc les premiers qui aient régné véritablement sur des populations grecques. Sans doute, les Lydiens en avaient compté quelques-unes parmi leurs tributaires, mais les Lydiens n'ont jamais été les dominateurs de l'Asie, ils n'en ont possédé qu'une très faible partie sise en deçà de l'Halys et pendant très peu de temps, pendant les seuls règnes de Crésus et d'Alyatte, après quoi les Perses les ont vaincus, leur enlevant ainsi le peu de gloire qu'ils avaient pu acquérir. Les Perses, au contraire, avaient à peine vaincu et conquis la Médie, qu'ils s'emparaient coup sur coup des possessions lydiennes et des établissements grecs de la côte d'Asie ; puis ils passaient la mer, envahissaient la Grèce elle-même, et, bien que battus par les Grecs à plusieurs reprises et dans de mémorables journées, ils restaient jusqu'à l'époque de la conquête macédonienne les dominateurs incontestés de l'Asie (tout le littoral compris).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 15.3.24]] [24] C'est à Cyrus que les Perses ont dû de pouvoir exercer cette longue suprématie. Cyrus eut pour successeur son propre fils, Cambyse, qui fut renversé par les mages. Les mages à leur tour furent massacrés par les Sept, après quoi ceux-ci remirent le pouvoir royal aux mains de Darius l'Hystaspide, l'un d'entre eux. La succession directe de Darius s'arrête à Arsès, que l'eunuque Bagoos assassina et remplaça par un autre Darius qui n'appartenait point à la famille royale. C'est celui-ci qu'Alexandre détrôna pour régner à son tour pendant douze ans. Alors l'empire d'Asie se démembrant passa à un certain nombre des successeurs d'Alexandre et de la descendance de ceux-ci et demeura entre leurs mains environ deux cent cinquante ans. Actuellement, les Perses forment toujours un corps de nation séparé, mais leurs rois dès longtemps ont appris à obéir à d'autres rois, et, tributaires d'abord de rois macédoniens, ils le sont aujourd'hui des rois Parthes.

## **Livre XVI : De l’Assyrie à l’Arabie**

### **XVI, 1 - L'Assyrie, l'Adiabène et la Mésopotamie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/arabie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

Le pays qui confine à la Perse et à la Susiane est l'Assyrie. On comprend sous ce nom la Babylonie et une grande partie de la contrée environnante, laquelle renferme, outre l'Aturie dont Ninive est le chef-lieu, l'Apolloniatide, l'Elymée, la Parittacène, le canton du Zagros (autrement dit la Chalonitide), les plaines de la Dolomène, celles de la Calachène, de la Chazène et de l'Adiabène autour de Ninive, deux des cantons de la Mésopotamie aussi qui s'étendent jusqu'au Zeugma de l'Euphrate et sont habités, l'un par les Gordyéens, l'autre par les Mygdons de Nisibe, enfin, de l'autre côté de l'Euphrate, l'immense territoire que se partagent les Arabes et ceux d'entre les Syriens qu'on appelle aujourd'hui*les Syriens proprement dits*, territoire qui se prolonge jusqu'aux frontières de la Cilicie, de la Phénicie, de la Judée, et jusqu'aux rivages de la mer d'Egypte et du golfe d'Issus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.2]] [2] Il semble que la dénomination de Syriens, qui ne s'étend plus aujourd'hui que de la Babylonie au golfe d'Issus, ait dépassé anciennement le golfe d'Issus et atteint aux rivages de l'Euxin. Ainsi les populations de l'une et de l'autre Cappadoce, de la Cappadoce Taurique et de la Cappadoce Pontique, sont, même de nos jours, souvent appelées les*Leucosyri*ou Syriens blancs, par opposition apparemment à d'autres Syriens dits*Melanosyri*ou Syriens Noirs, qui ne peuvent être que les Syriens établis par delà le Taurus, et, quand je dis le Taurus, je donne à ce nom sa plus grande extension, je prolonge la chaîne jusqu'à l'Amanus. D'autre part, quand les historiens qui ont écrit des*Antiquités de la Syrie*nous disent que la puissance des Mèdes fut détruite par les Perses, comme celle des Syriens auparavant l'avait été par les Mèdes, il est évident que pour eux les seuls et vrais Syriens sont ceux qui avaient fixé le siège de leur empire dans Babylone et dans Ninive et qui eurent pour maîtres Ninus et Sémiramis. On sait que Ninus est le roi qui bâtit Ninive dans les plaines de l'Aturie et qu'après lui Sémiramis, sa femme, succédant à son pouvoir, fonda et bâtit Babylone. Ninus et Sémiramis avaient conquis l'Asie. Il reste même encore de la domination de Sémiramis, comme vestiges subsistants, sans parler des grands travaux de Babylone, d'innombrables monuments répandus sur toute la surface du continent, des terre-pleins ou terrasses dites*de Sémiramis*, des murailles, des forteresses avec galeries souterraines, des aqueducs, des escaliers taillés dans la montagne, des canaux dérivés de fleuves, des émissaires ouverts à des lacs, des chaussées, des ponts. Ajoutons que l'empire de Ninus et de Sémiramis se conserva aux mains de leurs descendants jusqu'au jour où, Sardanapalle ayant été vaincu par Arbacès, le pouvoir passa aux mains des Mèdes.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/assyrie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.3]] [3] La ville de Ninive ne survécut pas un seul instant à la destruction de l'empire syrien. Beaucoup plus grande que Babylone, elle était située en Aturie dans une plaine. L'Aturie est limitrophe du canton d'Arbèles et le cours du Lycus forme la ligne de démarcation. Ainsi, d'un côté, Arbèles, province de la Babylonie, mais province autonome, séparée ; et, de l'autre côté, sur la rive ultérieure du Lycus, les plaines de l'Aturie qui entourent Ninive. Une des bourgades de l'Aturie, Gaugamèles, est le lieu où Darius livra et perdit la bataille qui lui coûta son trône. Par lui-même le lieu est donc assez remarquable, mais le nom qu'il porte ne l'est pas moins ; car, traduit en grec, il signifie*la Maison du chameau*. C'est Darius, fils d'Hystaspe, Darius lui-même, qui eut l'idée de ce nom le jour où, voulant assurer la subsistance de celui de ses chameaux qui avait eu le plus à souffrir dans l'expédition de Scythie, puisque, chargé des mêmes bagages que les autres, il avait porté en outre jusqu'au bout, dans toute l'étendue de ces immenses déserts, les provisions de bouche du roi, il lui avait attribué la propriété même de l'un des bourgs de l'Aturie. Mais les Macédoniens, en voyant, d'un côté, une humble bourgade comme Gaugamèles, et, de l'autre, une ville aussi importante qu'Arbèles, soi-disant fondée par Arbélus l'Athmonéen, décorèrent hardiment du nom d'Arbèles le champ de bataille où ils avaient vaincu, et livrèrent ce mensonge à l'histoire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.4]] [4] Au delà d'Arbèles et du Nicatorium, montagne ainsi nommée par Alexandre lui-même au lendemain de la journée d'Arbèles, on rencontre, juste à la même distance qui sépare d'Arbèles le Lycus, un autre cours d'eau, le Caprus ; puis, dans le canton intermédiaire qui est ce qu'on appelle l'Artacène, on voit se succéder plusieurs lieux remarquables, une ville, Démétrias, très proche voisine d'Arbèles, la fameuse source de naphte, les puits de feu, le temple d'Anaea, le palais de Sadraques, résidence favorite de l'Hystaspide, une localité du nom de Cyparissôn, et enfin le gué du Caprus, qui touche en quelque sorte à Séleucie et à Babylone.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.5]] [5] Babylone est située, elle aussi, dans une plaine. Ses remparts ont 365 stades de circuit, 32 pieds d'épaisseur et 50 coudées de hauteur dans l'intervalle des tours, qui elles-mêmes sont hautes de 60 coudées. Au haut de ce rempart on a ménagé un passage assez large pour que deux quadriges puissent s'y croiser. On comprend qu'un pareil ouvrage ait été rangé au nombre des sept merveilles du monde, et le Jardin suspendu pareillement. Ce jardin, immense carré de 4 plèthres de côté, se compose de plusieurs étages de terrasses supportées par des arcades dont les voûtes retombent sur des piliers de forme cubique. Ces piliers sont creux et remplis de terre, ce qui a permis d'y faire venir les plus grands arbres. Piliers, arcades et voûtes ont été construits rien qu'avec des briques cuites au feu et de l'asphalte. On arrive à la terrasse supérieure par les degrés d'un immense escalier, le long desquels ont été disposées des limaces ou vis hydrauliques, destinées à faire monter l'eau de l'Euphrate dans le jardin, et qui fonctionnent sans interruption par l'effort d'hommes commis à ce soin. L'Euphrate coupe en effet la ville par le milieu. Sa largeur est d'un stade et le jardin suspendu le borde. Le Tombeau de Bélus, aujourd'hui détruit, était dans le même cas. Ce monument, qu'on dit avoir été renversé par Xerxès, avait la forme d'une pyramide carrée, faite de briques cuites au feu, et mesurant un stade de hauteur en même temps qu'un stade de côté. Alexandre avait eu l'intention de le rebâtir, mais c'était là un travail immense, et qui eût demandé beaucoup de temps, car, rien que pour élever la terrasse qui devait servir à déblayer le terrain, il fallut faire travailler dix mille ouvriers pendant deux mois. Alexandre ne put donc pas achever le travail commencé : la maladie l'ayant surpris, il mourut auparavant. Et de ses successeurs pas un ne songea même à reprendre son projet. Les autres monuments de Babylone furent également négligés, et la ruine de la ville elle-même, oeuvre à la fois des Perses, du temps et de l'incurie des Macédoniens en fait d'art, se trouva définitivement consommée, le jour surtout où Seleucus Nicator eut fondé Séleucie sur le Tigre à 300 stades tout au plus de Babylone. Séleucus et tous ses successeurs étaient intéressés vivement à la ville nouvelle et ils y avaient transporté le siège du gouvernement. Or, de progrès en progrès, Séleucie en est venue à être aujourd'hui plus grande que Babylone, et, de son côté, Babylone, actuellement, est presque entièrement déserte, au point qu'on serait autorisé à lui appliquer ce mot cruel d'un comique à l'adresse des Mégalopolitains d'Arcadie :

*«Un grand désert, votre grande ville !»*

Vu la rareté du bois dit de charpente, on n'emploie pour bâtir les maisons dans toute la Babylonie que des poutres et des piliers en bois de palmier. On a soin seulement d'entortiller chaque pilier avec des cordelettes de jonc qu'on recouvre ensuite de plusieurs couches de peinture. Quant aux portes, c'est avec de l'asphalte qu'on les enduit. Ces portes sont faites très hautes, ainsi que les maisons. Ajoutons que toutes les maisons sont voûtées, par suite du manque absolu de longues poutres. Le pays, généralement nu et découvert, ne produit pas de grands arbres, et, à l'exception du palmier, on n'y rencontre guère que des touffes d'arbrisseaux épineux. Le palmier, en revanche, est très abondant en Babylonie, de même qu'en Susiane, sur tout le littoral de la Perse et en Carmanie. De toits couverts en tuile il ne saurait être question dans un pays où il ne pleut pas, et tel est le cas de la Babylonie, aussi bien que de la Susiane et de la Sitacène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.6]] [6] Il y avait naguère dans un des quartiers de Babylone un logement réservé aux philosophes indigènes, connus sous le nom de*Chaldéens*, qui s'occupent surtout d'observations astronomiques. On compte bien dans le nombre quelques astrologues, quelques faiseurs d'horoscopes, mais les vrais philosophes les renient et les bannissent du milieu d'eux. Il ne faut pas confondre ces Chaldéens astronomes avec une tribu du même nom qui habite un canton de la Babylonie situé vers les confins de l'Arabie, non loin de la mer ou du golfe Persique, et appelé naturellement du nom de cette tribu la Chaldée. Mais, même parmi les Chaldéens astronomes, il y a plusieurs divisions : on distingue notamment les Orchènes, les Borsippènes et plusieurs autres sectes ou écoles qui, sur les mêmes questions fondamentales, professent des opinions fort différentes. Il est souvent question dans les ouvrages des mathématiciens de quelques-uns de ces astronomes chaldéens, de Kidin, par exemple, de Naburiân et de Sudîn. Séleucus de Séleucie et plusieurs autres savants distingués comptent également parmi les célébrités chaldéennes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.7]] [7] Borsippa est une ville sainte, consacrée à la fois à Artémis et à Apollon, c'est aussi le centre d'une grande fabrication de tissus de lin. Les chauves-souris abondent à Borsippa, et nulle part elles ne sont d'aussi grande taille. On les prend et on les sale pour les manger.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.8]] [8] La Babylonie [proprement dite] a pour bornes, à l'est, la Susiane, l'Elymée et la Paraetacène ; au sud, le golfe Persique et la Chaldée jusqu'aux Arabes de la Mésène ; à l'ouest, le territoire des Arabes Scénites jusqu'aux confins de l'Adiabène et de la Gordyée ; au nord, l'Arménie et la Médie jusqu'au Zagros et aux pays circonvoisins.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.9]] [9] Elle est arrosée par plusieurs fleuves, par l'Euphrate et le Tigre notamment, qui sont sans conteste les plus importants de tous, puisque, dans la nomenclature hydrographique de l'Asie méridionale, on leur assigne le second rang, et qu'on les classe tout de suite après les fleuves de l'Inde. L'Euphrate et le Tigre peuvent être remontés, l'un jusqu'à la hauteur d'Opis et de la moderne Séleucie (Opis est l'emporium ou marché de tout le pays environnant), l'autre jusqu'à Babylone, à plus de 3000 stades de la mer. Les Perses, il est vrai, dans la crainte d'attaques extérieures, avaient voulu empêcher qu'on remontât aisément ces deux fleuves depuis leur embouchure, et ils en avaient à cet effet obstrué le cours inférieur par des estacades et des cataractes artificielles ; mais Alexandre ne fut pas plus tôt arrivé dans le pays qu'il fit détruire tout ce qu'il put de ces ouvrages de défense, principalement tous les barrages du Tigre au-dessous d'Opis. Alexandre donna aussi tous ses soins aux canaux. On sait que l'Euphrate déborde chaque année dans les premiers jours de l'été : la crue du fleuve, qui a commencé avec le printemps et dès la fonte des neiges dans les montagnes de l'Arménie, prend alors de telles proportions que les campagnes seraient immanquablement converties en lacs et submergées, si, à l'aide de fossés et de canaux, on ne dérivait ces eaux débordées et ce trop-plein du fleuve, comme on fait en Egypte pour les débordements du Nil. C'est ce danger qui a donné naissance aux canaux de la Babylonie. Mais les canaux, de leur côté, exigent de grands travaux d'entretien. La couche de terre végétale dans tout ce pays est si profonde, cette terre est si molle, elle a si peu de consistance, qu'elle cède aisément à la force du courant. Or, en même temps qu'elle est perdue pour les plaines et qu'elle laisse celles-ci dénudées et appauvries d'autant, cette terre encombre le lit des canaux, dont elle a bientôt fait d'envaser et d'obstruer l'embouchure. Par suite de cet envasement, les canaux naturellement débordent à leur tour et l'on voit se former de leur fait, sur toute l'étendue des plaines du littoral, des lacs, des étangs, des marais, bientôt couverts de roseaux et de joncs. Disons à ce propos qu'avec les fibres artistement tressées de ces plantes on fait dans le pays toute sorte de petits ustensiles, dont quelques-uns peuvent même contenir de l'eau (ceux-là sont revêtus tout autour d'un enduit d'asphalte), mais généralement on les laisse dans leur état naturel et on les affecte à d'autres usages. On fait aussi de la même manière des voiles de navire qui ressemblent à des nattes, à des claies.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.10]] [10] Empêcher absolument ces débordements [des canaux] n'est sans doute point possible, mais il est du devoir d'une bonne et sage administration d'apporter au mal tous les remèdes qui sont en son pouvoir. Or voici quels sont ces remèdes : empêcher au moyen de digues que ces débordements s'étendent trop loin sur les terres environnantes, et, par l'opération inverse, c'est-à-dire en curant les canaux et en dégageant bien leurs embouchures, prévenir l'envasement et la crue qui en est la conséquence naturelle. Malheureusement, si le curage des canaux est une opération facile, il n'en est pas de même de l'endiguement, qui réclame un grand concours de bras. Gomme en effet le sol offre très peu de résistance et qu'il est très mou de sa nature, il supporte mal le poids des terres rapportées, il cède et les entraîne avec lui, gênant ainsi singulièrement l'opération qui consiste à bien fermer l'entrée du canal, [opération très importante,] car c'est de célérité qu'on a besoin avant tout pour que les canaux soient fermés dans le moins de temps possible et ne perdent pas toute leur eau. Qu'ils soient à sec en effet dans le courant de l'été, ils épuisent le fleuve du même coup, et le fleuve ne peut plus avec des eaux trop basses fournir en temps utile aux irrigations, qui, dans un pays comme celui-là, où le soleil est si ardent et la température si chaude, sont absolument indispensables durant la plus grande partie de l'été. Mans les deux cas, on le voit (que les récoltes périssent noyées par le fait d'eaux surabondantes et de débordements ou brûlées et desséchées par suite du manque d'eau), le danger est le même. La navigation aussi, cette branche si utile du service public, se trouve également gênée et par l'extrême sécheresse et par des eaux trop hautes, et l'unique re-mède dans les deux cas est de pouvoir ouvrir ou fermer les canaux avec la plus grande célérité, de manière à y maintenir toujours l'eau à un niveau moyen, en empêchant qu'il y en ait tantôt trop, tantôt trop peu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.11]] [11] Aristobule raconte comment Alexandre en personne remonta [le fleuve] sur une barque, dont lui-même tenait le gouvernail, à l'effet d'inspecter l'état des canaux et d'en faire exécuter le curage par la multitude d'ouvriers dont il s'était fait suivre, comment aussi, dans la même tournée, il fit fermer définitivement telle embouchure, pour en ouvrir une autre à sa place. S'étant aperçu, par exemple, qu'à l'embouchure d'un de ces canaux (de celui-là précisément qu'on avait creusé dans la direction des marais et des étangs situés en avant de l'Arabie) les manoeuvres de la digue se faisaient mal et qu'à cause de la nature molle et inconsistante des terres notamment ce canal ne pouvait pas être fermé avec assez de facilité, Alexandre lui fit ouvrir un nouveau débouché dans un terrain distant de 30 stades du premier, dont il avait reconnu le fond pour être rocheux ou pierreux, et détourna l'eau du canal de ce côté. Du reste, au dire d'Aristobule, ces travaux dans la pensée d'Alexandre avaient encore un autre but, il s'agissait surtout pour lui d'empêcher que l'Arabie, qui forme déjà quasi une île (tant est grande la quantité d'eau qui l'entoure), fût rendue complètement inaccessible, si on laissait les lacs et les marais s'étendre encore davantage, car il songeait sérieusement à conquérir aussi l'Arabie, sa flotte était tout équipée, les stations ou points de relâche étaient déjà désignés, les embarcations elles-mêmes avaient été construites, les unes en Phénicie et dans l'île de Cypre, d'où elles avaient été transportées démontées, mais munies de leurs chevilles, à Thapsaque, en sept stations pour descendre ensuite le fleuve jusqu'à Babylone, et les autres dans la Babylonie même, avec les cyprès des enceintes sacrées et des parcs royaux, les bois de construction étant, comme on sait, fort rares en Babylonie et n'étant guère plus abondants dans les montagnes des Cosséens et de leurs voisins. Le prétexte que donnait Alexandre pour justifier cette nouvelle guerre, c'est que les Arabes étaient le seul peuple qui ne lui eût pas envoyé d'ambassadeurs ; au fond, la vraie et l'unique raison était qu'il aspirait à devenir le maître de la terre entière ; et, comme il avait appris que les Arabes ne rendent hommage qu'à deux divinités seulement, à celles qui dispensent aux hommes les biens les plus indispensables à la vie, à savoir Zeus et Dionysos, il supposait qu'il pourrait aisément devenir leur troisième divinité, quand, après les avoir vaincus, il leur rendrait cette indépendance que leurs pères leur avaient transmise et dont ils avaient joui jusque-là. Tel fut l'ensemble des mesures prises par Alexandre au sujet des canaux de la Babylonie. Aristobule ajoute que le conquérant, par la même occasion, avait fait fouiller toutes les sépultures des anciens rois et*dynastes*, qui se trouvaient pour la plupart construites dans les lacs mêmes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.12]] [12] Eratosthène, ayant eu occasion de parler des lacs qui touchent à la frontière de l'Arabie, prétend que l'eau de ces lacs, faute d'issues naturelles, se fraie des passages souterrains qui la conduisent jusqu'en Coelé-Syrie, où on la voit jaillir et reparaître à la surface du sol aux environs de Rhinocorura et du mont Casius pour former les lacs et les gouffres ou barathres que l'on renfarque en ces lieux. Je doute, pour ma part, que l'assertion d'Eratosthène convainque personne. Les amas d'eau provenant des débordements de l'Euphrate qui alimentent les lacs et marais contigus à l'Arabie sont très peu éloignés de la mer Persique, et, l'isthme qui les en sépare n'étant ni très large ni de constitution rocheuse, il est plus naturel de penser que l'eau des lacs franchit cet isthme, soit sous terre, soit à la surface, pour se rendre à la mer, que de supposer qu'elle parcourt un trajet de plus de 6000 stades à travers une contrée tellement aride et desséchée, et cela malgré la présence d'obstacles tels que le Liban, l'Antiliban et le Casius.  
  
- Voilà ce que disent [Aristobule et Eratosthène].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.13]] [13] Polyclète, lui, nie formellement que l'Euphrate déborde, il fait remarquer que ce fleuve coule à travers des plaines immenses, s'éloignant parfois des montagnes jusqu'à la distance de 2000 stades ; que les montagnes des Cosséens, beaucoup plus rapprochées, puisqu'elles sont à 1000 stades à peine de ses rives, sont en revanche très peu élevées, que la neige qui les couvre n'a qu'une médiocre épaisseur et ne fond que lentement et par petites quantités ; que les montagnes vraiment hautes ne se trouvent en réalité qu'au-dessus d'Ecbatane sur le versant septentrional de la chaîne ; que le versant opposé se divise en branches nombreuses, mais qu'en même temps qu'il s'élargit il s'abaisse considérablement ; que c'est d'ailleurs au Tigre que ce versant envoie la plus grande partie de ses eaux [et que les débordements réguliers de ce fleuve n'ont pas d'autre cause]. Or ce qu'avance là Polyclète en dernier est manifestement absurde, par la raison que le Tigre descend dans les mêmes plaines que l'Euphrate, et que, s'il est vrai qu'il existe une inégalité marquée entre les deux versants de la chaîne en question, le versant septentrional étant sensiblement plus élevé et le versant méridional s'abaissant à proportion qu'il s'élargit, il est constant, aussi que, pour juger de la quantité de neige qui couvre le sommet des montagnes, il faut tenir compte, non seulement de leur altitude, ruais aussi du climat sous lequel elles sont situées, car il tombera naturellement plus de neige dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale d'une même chaîne, et la neige tiendra, persistera, plus longtemps dans la partie septentrionale que dans la partie méridionale ; que le Tigre par conséquent, qui n'a pour le grossir que l'eau provenant de la fonte des neiges des montagnes situées dans le sud de l'Arménie, et par conséquent assez près de la Babylonie (ce qui représente en somme un assez mince tribut, ces neiges appartenant au versant méridional, et non au versant septentrional de la chaîne), doit être moins sujet à déborder que l'Euphrate. L'Euphrate, au contraire, reçoit les eaux de l'un et de l'autre versant, non seulement d'une même chaîne, mais de plusieurs chaînes différentes, comme nous l'avons montré dans notre description de l'Arménie. Ajoutons que l'extrême longueur de son cours [achève de réfuter l'assertion de Polyclète] : car, en additionnant ensemble et son trajet à travers la Grande et la Petite Arménie et l'espace qu'il parcourt ensuite depuis la Petite Arménie et la Cappadoce pour gagner Thapsaque après avoir franchi le Taurus, et l'espace pendant lequel il forme la ligne de démarcation entre la Syrie basse et la Mésopotamie, et enfin son trajet jusqu'à Babylone et au-dessous de Babylone jusqu'à la mer, on trouve une longueur de 36 000 stades ! Nous n'en dirons pas davantage au sujet des canaux de la Babylonie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.14]] [14] Il n'y a pas de contrée sur la terre qui produise autant d'orge que la Babylonie : on assure en effet que le rendement d'un champ d'orge y est de trois cents pour un Mais tout le reste de sa subsistance, elle le tire du palmier : c'est le palmier qui lui fournit le pain, le vin, le vinaigre, le miel et la farine. Avec les fibres du palmier, les Babyloniens font toutes sortes d'ouvrages, nattés ou tressés; avec les noyaux de dattes leurs forgerons suppléent au manque de charbon ; avec ces mêmes noyaux, qu'on a laissés exprès se macérer dans l'eau, on nourrit les boeufs et les moutons que l'on veut engraisser. Bref, si ce qu'on dit est vrai, on chante en Perse une vieille chanson dans laquelle sont énumérées jusqu'à trois cent soixante manières d'utiliser le palmier. Chacun de nous sait aussi combien le sésame est rare dans les autres pays, eh bien, en Babylonie, on ne se sert guère que d'huile de sésame.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.15]] [15] Une autre substance qu'on y recueille aussi très abondamment est l'asphalte. Voici ce qu'en dit Eratosthène : «L'asphalte liquide, autrement dit le naphte, provient de la Suside ; quant à l'asphalte sec, lequel se reconnaît à la propriété qu'il a de durcir, c'est en Babylonie qu'on le trouve. La source d'où on l'extrait est voisine de l'Euphrate ; et, quand l'Euphrate grossi par la fonte des neiges commence à déborder, elle-même grossit, et, se déversant dans le fleuve, s'y coagule en énormes morceaux qu'on utilise avec succès dans les constructions pour assembler les briques cuites au feu». Suivant d'autres témoignages, on trouverait aussi de l'asphalte liquide en Babylonie. Nous avons nous-même parlé plus haut de l'asphalte sec et des secours précieux qu'en tire l'industrie du bâtiment. Mais, dans ce pays, où les embarcations sont faites rien que de joncs tressés, on s'en sert aussi, paraît-il, pour leur donner la solidité qui leur manque ; on les enduit toutes d'asphalte avant de les mettre à l'eau. Voici maintenant les propriétés merveilleuses qu'on attribue à l'asphalte liquide. Un morceau de naphte présenté au feu attire le feu à lui ; un corps quelconque qu'on a simplement enduit ou frotté de naphte, approché du feu si peu que ce soit, s'enflamme sans qu'il soit possible avec de l'eau de l'éteindre, car l'eau, à moins qu'on ne la verse à flots, ne fait que l'enflammer davantage, et c'est uniquement avec de la boue, du vinaigre, de l'alun ou de la glu qu'on parvient à étouffer la flamme. A ce propos-là même, on raconte qu'Alexandre, un jour, par manière d'expérience, fit verser du naphte sur un esclave au bain et donna ordre ensuite qu'on approchât de lui un flambeau allumé, que l'esclave fut instantanément enveloppé de flammes et qu'il serait mort brûlé infailliblement, si les assistants avec des torrents d'eau n'étaient venus à bout du feu et n'avaient sauvé le malheureux. Posidonius, de son côté, affirme que les sources de naphte en Babylonie sont de deux sortes, qu'il y a celles de naphte blanc et celles de naphte noir ; que les premières (j'entends celles de naphte blanc) ne sont proprement que du soufre liquide, ce qui explique que ces mêmes sources attirent la flamme ; que les sources de naphte noir redonnent au contraire que de l'asphalte liquide, lequel se met dans les lampes en guise d'huile à brûler.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.16]] [16] Anciennement, c'était Babylone qui était la capitale de l'Assyrie, aujourd'hui c'est Séleucie, dite Séleucie sur le Tigre. Tout près de Séleucie est un gros bourg, appelé Ctésiphon, dont les rois parthes, par égard pour les Séleuciens, avaient fait leur résidence d'hiver : ils avaient voulu épargner à Séleucie l'ennui de loger à perpétuité ces bandes de Scythes et toute cette soldatesque qu'ils traînaient à leur suite. Mais le développement de l'empire parthe a profité à Ctésiphon, qui, de la condition de simple bourg, s'est élevé aujourd'hui au rang de ville, tant par l'extension de son enceinte dans laquelle toute cette multitude tient à l'aise, que par le nombre des constructions dont ses nouveaux hôtes l'ont orné, et par l'importance croissante de ses approvisionnements et des diverses industries afférentes aux besoins d'une semblable colonie. L'air est si pur à Ctésiphon que les rois parthes ont conservé l'habitude d'y passer tous leurs hivers ; mais l'été, c'est à Ecbatane ou bien en Hyrcanie qu'ils transportent leur résidence, à cause du prestige qui demeure attaché à ces noms illustres. Comme la présente contrée s'appelle la Babylonie, il est clair que c'est de son nom, et nullement du nom de la ville de Babylone, qu'on a tiré la dénomination de Babyloniens qu'on applique à l'ensemble de ses habitants. Cela est si vrai que, même pour désigner un personnage natif de Séleucie, on se sert plus volontiers du nom de*Babylonien*que du nom de*Séleucien*, comme le prouve l'exemple du stoïcien Diogène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.17]] [17] En s'avançant vers l'est de 500 stades environ au delà de Séleucie, on rencontre une autre ville également fort importante, appelée Artémita. On rencontre aussi, toujours dans la même direction, la Sitacène, province dont la richesse égale l'étendue. Cette province est exactement comprise entre Babylone et la Suside, de sorte que la route qui va de Babylone à Suses la traverse de l'ouest à l'est dans toute sa longueur. En poussant encore plus loin vers l'est à partir de Suses, on arrive à travers l'Uxie droit au centre de la Perse, et, en achevant de traverser la Perse, dans cette même direction, droit au centre de la Carmanie. La Perse, qui est fort étendue, enveloppe la Carmanie [au couchant] et au nord, et se prolonge d'autre part jusqu'aux confins de la Paraetacène et de la Cossée, provinces habitées par cette même population de montagnards et de brigands que l'on rencontre jusqu'aux Pyles Caspiennes. L'Elymaïde (encore un pays de montagnes habité par une population de brigands) confine de même à la Suside et se prolonge à l'opposite jusqu'au canton ou district du mont Zagros et jusqu'à la Médie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.18]] [18] Les Cosséens sont presque tous d'excellents archers, comme les autres montagnards leurs voisins ; comme eux aussi, ils vivent au jour le jour uniquement de leurs déprédations. Le peu d'étendue et la stérilité de leur territoire les réduisait nécessairement à vivre aux dépens des autres ; nécessairement aussi, avec leurs habitudes belliqueuses, ils étaient appelés à former tôt ou tard un Etat puissant. Or ou a pu juger de leur puissance quand on les a vus fournir aux Elyméens jusqu'à treize mille auxiliaires pour les aider à lutter contre les forces réunies des Babyloniens et des Susiens. Les Paraetacènes ont, plus que les Cosséens, le goût de l'agriculture, sans pour cela s'abstenir plus qu'eux de vols ni de brigandages. Mieux partagés, les Elyméens possèdent un territoire à la fois plus étendu et plus varié de nature et d'aspect ; la partie fertile en est habitée par une population exclusivement agricole, mais la partie montagneuse n'a pour habitants à proprement parler que des soldats qui sont presque tous de très habiles archers. Spacieuse comme elle est, cette partie de l'Elymaïde recrute largement les armées du dynaste élyméen, et il en résulte que celui-ci, plein de confiance dans ses ressources militaires, refuse aujourd'hui avec hauteur au roi des Parthes l'hommage que lui rendent les autres princes ses voisins. L'Elymée pratiquait du reste cette même indépendance [et à l'endroit des rois de Perse], et plus tard à l'endroit des rois macédoniens devenus les maîtres de la Syrie. Ainsi, quand Antiochus le Grand entreprit de piller le temple de Bélus, toutes les tribus barbares des environs se levèrent en armes, et, sans appeler personne à leur aide, elles attaquèrent le conquérant et l'écrasèrent. Cette fin déplorable d'Antiochus servit de leçon au Parthe, qui, longtemps après, attiré parla renommée des richesses que contenaient les temples de l'Elymaïde, mais prévenu que les Elyméens étaient gens à résister, envahit leur pays avec des forces très supérieures, s'empara successivement du temple d'Athéné et de celui d'Artémis dit*l'Azara*, et en enleva un butin évalué à dix mille talents. Dans la même expédition, la grande ville de Séleucie, que baigne le fleuve Hédyphon et qui n'est autre que l'antique Solocé, tomba au pouvoir du Parthe. Il y a trois passages commodes qui donnent accès dans l'Elymaïde : un premier passage venant de la Médie et du district du Zagros, qui débouche par la Massabatique ; un second passage, qui vient de la Suside et aboutit à la Gabiané (la Gabiané et la Massabatique sont deux provinces de l'Elymée) ; enfin, un troisième passage venant de la Perse [qui débouche sur] la Corbiané, autre province de l'Elymée contiguë aux petites principautés indépendantes des Sagapènes et des Silacènes.  
  
Tels sont les différents peuples qui habitent à l'est et au-dessus de la Babylonie, laquelle, avons-nous dit, se trouve déjà bornée au nord par l'Arménie et la Médie, et au couchant par l'Adiabène et la Mésopotamie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.19]] [19] L'Adiabène, province presque entièrement composée de plaines, peut être considérée encore comme faisant partie de la Babylonie, bien qu'elle ait un prince à elle et qu'à diverses reprises elle se soit vu annexer à l'Arménie. On sait quelles ont été dès l'origine les relations des trois plus grands peuples de cette partie de l'Asie, à savoir des Mèdes, des Arméniens et des Babyloniens, et comment chacun de ces peuples, à la première occasion favorable, tombait sur ses voisins, quitte à traiter avec eux et à se réconcilier avec la même facilité ; comment aussi cet état de choses se perpétua jusqu'au moment où la suprématie militaire des Parthes se fut solidement établie. Aujourd'hui, en effet, Mèdes et Babyloniens se reconnaissent les tributaires des Parthes. Seuls les Arméniens n'ont pu être conquis. Les Parthes ont plusieurs fois envahi leur territoire, mais sans jamais réussir à s'en emparer définitivement. Il est même arrivé que Tigrane ait pris contre les Parthes une vigoureuse offensive : c'est ce que nous avons raconté précédemment en faisant l'histoire de l'Arménie. Nous ne dirons rien de plus de l'Adiabène. Mais avant de passer à la description de la Mésopotamie et des contrées plus méridionales, description à laquelle nous sommes maintenant arrivé, nous croyons devoir résumer brièvement ce qu'on sait des coutumes assyriennes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.20]] [20] En général, ces coutumes rappellent celles de la Perse ; il en est une pourtant qui semble propre à l'Assyrie. Voici en quoi elle consiste : dans chaque tribu, trois hommes sages investis de l'autorité produisent en public les jeunes filles d'âge à se marier, et là, devant les prétendants assemblés, ils font annoncer par la voix du crieur le prix de chacune d'elles en commençant toujours par celles à qui [leur beauté ou leur naissance] assigne le plus haut prix. Aucun mariage en Assyrie ne se fait autrement. - Toutes les fois qu'il y a eu rapprochement charnel entre deux époux, ils descendent de leur lit l'un après l'autre, et vont brûler de l'encens dans un endroit séparé. Puis, le matin venu, avant de toucher à aucun vase ou ustensile de ménage, ils procèdent à leurs ablutions. Car on ne fait pas de différence, et, de même que les ablutions sont de règle quand il y a eu contact avec un corps mort, de même il faut qu'elles succèdent à l'acte vénérien. - Une autre coutume impose à toutes les femmes babyloniennes, pour obéir à je ne sais quel ancien oracle, la nécessité d'avoir une fois dans leur vie commerce avec un étranger. Elles se rendent à cet effet en grande pompe et suivies d'un nombreux cortège dans un Aphrodisium. Chacune d'elles a le front ceint d'une cordelette ou bandelette tressée. L'étranger s'approche et dépose sur les genoux de la femme tel poids d'argent qu'il lui paraît juste d'offrir ; puis, l'entraînant loin du sanctuaire, il accomplit avec elle l'acte vénérien. Cet argent est censé consacré à Vénus. - Il y a en Assyrie trois conseils ou tribunaux distincts composés, l'un d'anciens militaires, l'autre de nobles et le troisième de vieillards, sans compter la commission royale spécialement instituée pour présider à l'établissement des filles nubiles et pour juger les cas d'adultère. Un de ces conseils a dans ses attributions le jugement des vols, un autre connaît exclusivement des actes de violence. - Il est d'usage aussi que l'on expose les malades dans les carrefours et que l'on interroge les passants pour savoir s'ils n'auraient pas connaissance de quelque remède applicable au cas présent. Or aucun passant n'est assez méchant pour refuser d'indiquer un remède qu'il croirait de nature à sauver le malade qu'il a sous les yeux. - Le vêtement national se compose d'une tunique de lin descendant jusqu'aux talons, d'un surtout de laine et d'un manteau blanc. Tous les Assyriens ont les cheveux longs ; leurs chaussures ressemblent à nos*embades*. Chacun d'eux porte au doigt un cachet gravé et à la main, au lieu d'un simple bâton tout uni, une canne élégante surmontée d'une pomme, d'une rose, d'un lis ou de tel autre ornement. Tous se frottent le corps d'huile de sésame. Comme les Egyptiens et comme maint autre peuple, ils pleurent leurs morts. Ils les ensevelissent dans du miel après avoir au préalable enduit leurs corps de cire. Trois tribus comprennent [tous les indigents] qui ne récoltent pas le grain nécessaire à leur subsistance, ces tribus sont reléguées dans les marais et réduites à se nourrir uniquement de poissons et à vivre à la façon des Ichthyophages de la Gédrosie.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/mesopotamie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.21]] [21] La Mésopotamie tire son nom de sa situation même : on a pu voir en effet dans ce qui précède qu'elle s'étend entre l'Euphrate et le Tigre, le Tigre baignant son côté oriental, et l'Euphrate ses côtés occidental et méridional. Quant à son côté nord, il est formé par le Taurus, qui sépare en effet l'Arménie de la Mésopotamie. C'est au pied des montagnes que l'intervalle entre les deux fleuves est le plus grand ; or on peut considérer cet intervalle comme l'équivalent juste de la distance qu'Eratosthène compte entre Thapsaque où était anciennement le passage de l'Euphrate et l'endroit du cours du Tigre où Alexandre franchit ce fleuve, et l'évaluer de même à 2400 stades. Mais l'intervalle le plus petit, lequel n'excède guère 200 stades, se trouve à la hauteur à peu près de Séleucie et de Babylone. Le Tigre traverse le lac Thopitis dans le sens de sa largeur juste par le milieu ; puis, une fois arrivé sur l'autre rive, il se perd sous terre avec un grand bruit et en faisant beaucoup de vent, demeure ainsi caché sur un très long espace, et ne reparaît à la surface du sol qu'à une faible distance de la Gordyée. Si l'on en croit Eratosthène, son courant est si fort dans toute cette traversée du lac Thopitis, que les eaux de ce lac, très peu poissonneuses ailleurs à cause de leur nature saumâtre, deviennent sur son passage douces, vives et poissonneuses.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.22]] [22] Par sa forme extrêmement allongée, forme qu'elle doit au rapprochement graduel de ses côtés oriental et occidental, la Mésopotamie ressemble en quelque sorte à un navire. Le cours de l'Euphrate dessine la plus grande partie de sa circonférence et mesure, au dire d'Eratosthène, 4800 stades depuis Thapsaque jusqu'à Babylone. Ajoutons que, depuis le Zeugma de la Commagène qui marque l'entrée de la Mésopotamie jusqu'à Thapsaque, il n'a guère moins de 2000 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.23]] [23] Toute la partie de la Mésopotamie qui borde les montagnes, toute la*Parorée*, comme on dit, est passablement fertile. Quant à la région riveraine de l'Euphrate, région comprise entre le Zeugma actuel ou Zeugma de la Commagène et l'ancien Zeugma de Thapsaque, elle est occupée par un peuple à part à qui les Macédoniens avaient donné le surnom de Mygdoniens. C'est là, au pied du mont Masius, qu'est située la ville de Nisibe, mais cette ville, appelée quelquefois aussi Antioche de Mygdonie, n'est pas la seule localité remarquable du pays, et l'on peut citer encore Tigranocerte, Carrhes, Nicéphorium, Chordiraza, et cette Sinnaca, où périt Crassus, victime du guet-apens dans lequel l'avait fait tomber Suréna, le général des Parthes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.24]] [24] A son tour, la partie riveraine du Tigre est occupée par les Gordyéens, descendants des anciens Carduques entre autres villes remarquables que renferme la Gordyène, nous citerons Sarisa, Satalca, et la forteresse de Pinaca, bâtie sur trois collines escarpées, dont chacune a son mur d'enceinte, ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'une cité tripolitaine. Si forte qu'elle fût, cette place obéissait depuis longtemps au roi d'Arménie, quand les Romains à leur tour l'enlevèrent d'assaut, en dépit de la réputation que les Gordyéens s'étaient faite d'être des architectes, des ingénieurs militaires incomparables, réputation qui les avait fait employer souvent en cette qualité par Tigrane. Tout le reste de la vallée du Tigre étant tombé de même au pouvoir des Romains, Pompée en attribua à Tigrane la plus grande et la meilleure partie. Or le pays possède de très riches pâturages et des cantons entiers où la végétation a tant de force, qu'il y pousse jusqu'à des arbres à feuillage persistant et qu'on y récolte jusqu'à des aromates, jusqu'à de l'amome, par exemple. Ajoutons que le pays nourrit un très grand nombre de lions, qu'il possède des sources de naphte et cette pierre dite*gangitide*qui écarte les serpents.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.25]] [25] Suivant la tradition, la Gordyène aurait reçu deux colonies grecques, une première amenée par Gordys, fils de Triptolème, et une autre bien postérieure composée des Erétriens que les Perses avaient arrachés à leurs foyers. Nous aurons occasion tout à l'heure, quand nous décrirons la Syrie proprement dite, de reparler de Triptolème.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.26]] [26] En revanche, dans sa partie méridionale, c'est-à-dire là où elle est le plus éloignée des montagnes, la Mésopotamie n'offre plus qu'un sol aride et pauvre et n'est plus habitée que par les Arabes Scénites, population de pâtres et de brigands, toujours prêts à se déplacer quand les pâturages sont épuisés et que le butin vient à manquer. De là une situation difficile pour les populations agricoles de la Mésopotamie Parorée, exposées en même temps aux incursions des Scénites et aux menaces des Arméniens : déjà très supérieurs en force, les Arméniens occupent par rapport à elles une position dominante et ils en abusent. Ces populations ont même fini par ne plus s'appartenir, et aujourd'hui, quand elles n'obéissent pas aux Arméniens, elles obéissent aux Parthes, qui, maîtres à la fois de la Médie et de la Babylonie, se trouvent placés en quelque sorte sur leurs flancs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.27]] [27] Entre l'Euphrate et le Tigre coule un autre fleuve, connu sous le nom de Basilius ; puis, dans le canton d'Anthémusie, on rencontre encore l'Aborrhas. L'itinéraire suivi par les marchands qui de la Syrie se dirigent vers Séleucie et vers Babylone traverse tout le territoire et tout le désert des Arabes Scénites (des Maliens, pour dire comme certains auteurs aujourd'hui) : c'est à la hauteur d'Anthémusie, localité dépendant de la Mésopotamie, qu'ils passent l'Euphrate ; ils laissent derrière eux, à 4 schoenes au-dessus du fleuve, la ville de Bambycé, ville qu'on désigne aussi sous les noms d'Edesse et de Hiérapolis et dont les habitants ont un culte particulier pour Atargatis, l'une des déesses syriennes ; puis, après avoir passé le fleuve, ils coupent le désert dans la direction de la frontière babylonienne et atteignent ainsi Scenae, ville importante bâtie sur le bord d'un canal. Du passage de l'Euphrate à Scenae on compte vingt-cinq journées de marche. Dans le trajet, on rencontre des hôtelleries tenues par des chameliers et toujours bien pourvues d'eau, soit d'eau de citerne (ce qui est le cas le plus habituel), soit d'eau apportée [à dos de chameau comme les autres provisions]. Les Scénites n'inquiètent pis ces marchands, ils modèrent même en leur faveur les droits qu'ils exigent d'ordinaire. Les marchands le savent, et, plutôt que de continuer à suivre la rive ultérieure du fleuve, ils s'engagent hardiment dans le désert, en ayant soin d'avoir toujours le fleuve à leur droite et de s'en tenir à une distance moyenne de trois journées : autrement, ils auraient affaire aux chefs des tribus établies des deux côtés du fleuve, lesquelles possèdent là des terrains moins arides que le désert lui-même, mais encore assez pauvres ; et, comme ces phylarques sont tous indépendants les uns des autres, il leur faudrait payer à chacun un droit particulier et toujours fort élevé, vu qu'il serait bien difficile d'amener un si grand nombre d'intéressés, d'humeur généralement peu traitable, à fixer un tarif commun qui fût avantageux aux marchands. - Scenae est à 18 stades de Séleucie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.1.28]] [28] La rive ultérieure de l'Euphrate sert de limite à l'empire parthe. Sa rive citérieure, maintenant, jusqu'à la Babylonie, se trouve occupée en partie par les Romains, en partie par des phylarques, qui obéissent, les uns aux Parthes, les autres aux Romains leurs plus proches voisins. Il est à remarquer toutefois que les Scénites nomades les plus rapprochés de l'Euphrate acceptent moins facilement le joug que ceux qui s'éloignent plus du fleuve en tirant davantage du côté de l'Arabie Heureuse. Il fut un temps où les Parthes eux-mêmes avaient paru attacher quelque prix à l'amitié des Romains ; mais, quand Crassus eut commencé les hostilités, ils repoussèrent la force par la force. Il est vrai qu'on leur rendit la pareille, lorsqu'à leur tour ils voulurent prendre l'offensive et qu'ils envoyèrent Pacorus ravager l'Asie. Plus tard Antoine, pour avoir trop écouté son conseiller arménien, se vit encore trahi et vaincu en plusieurs rencontres. Mais, quand le pouvoir eut passé aux mains de Phraate, héritier du dernier roi, celui-ci s'appliqua au contraire à gagner l'amitié de César Auguste, et, non content de lui avoir renvoyé les trophées que les Parthes avaient jadis élevés avec les dépouilles des Romains, il invita à une conférence Titius, alors gouverneur de la Syrie, et remit entre ses mains comme otages ses quatre fils légitimes Séraspadanès, Rhodaspès, Phraate et Bononès, plus les femmes de deux d'entre eux et quatre enfants à eux appartenant. Il craignait les factions et les attentats qu'elles pourraient diriger contre sa personne, et, bien persuadé qu'elles ne seraient jamais les plus fortes tant qu'elles n'auraient pu lui opposer quelque prince arsacide, vu l'extrême attachement des Parthes pour le sang d'Arsace, il avait pris le parti d'éloigner ses fils, afin d'enlever aux mécontents ce vivant espoir. On peut voir encore à Rome quelques-uns des fils de Phraate menant un train royal aux dépens du trésor public. Ajoutons que les rois parthes [depuis Phraate] ont toujours continué à envoyer des ambassades à Rome et à avoir des conférences [avec les gouverneurs romains de la Syrie].

### **XVI, 2 - La Syrie, la Phénicie et la Palestine**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/arabie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.1]] [1] La Syrie est bornée au nord par la Cilicie et par l'Amanus : depuis la mer jusqu'au Zeugma de l'Euphrate, on ne compte pas moins de [1]400 stades, et ces 1400 stades représentent exactement la longueur dudit côté. Quant aux autres limites de la Syrie, elles sont formées, celle de l'est par le cours même de l'Euphrate et par les possessions des Arabes scénites de la rive citérieure, celle du sud par l'Arabie Heureuse et l'Egypte ; celle enfin du couchant par la mer d'Egypte et par [la mer de Syrie] jusqu'à Issus.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/syrie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.2]] [2] Voici maintenant comment nous divisons la Syrie à partir de la Cilicie et de l'Amanus : 1° la Commagène ; 2° la Séleucide dite de Syrie ; 3° la Coelé-Syrie ; 4° une dernière division comprenant une partie maritime qui est la Phénicie et une partie intérieure qui est la Judée. Quelques auteurs, il est vrai, n'admettent pour toute la Syrie que trois divisions : la Coelé-Syrie, la Syrie [proprement dite] et la Phénicie ; mais en même temps ces auteurs constatent la présence dans le pays de quatre nations étrangères mêlées aux populations indigènes, à savoir la nation juive, l'iduméenne, la gazaeenne et l'azotienne, lesquelles sont ou bien vouées à l'agriculture comme les Syriens et les Coelé-Syriens, ou bien occupées de commerce à la façon des Phéniciens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.3]] [3] Au surplus laissons les généralités et passons aux détails, en commençant par la Commagène. Le pays qui porte ce nom est peu étendu, mais il renferme une place d'assiette très forte, Samosate, ancienne résidence royale, devenue aujourd'hui le chef-lieu d'une province romaine. Le territoire de Samosate, très limité lui-même, est d'une rare fertilité. Le Zeugma actuel de l'Euphrate se trouve également dans la Commagène, et juste vis-à-vis est la forteresse de Séleucie, qui, bien que située en Mésopotamie, fut attribuée naguère par Pompée à la Commagène. C'est dans cette même forteresse de Séleucie que Tigrane fit mettre à mort Cléopâtre Séléné, princesse chassée récemment de la Syrie et que depuis lors il retenait en captivité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.4]] [4] Des quatre divisions que nous énumérions tout à l'heure, la Séleucide est assurément la plus riche, la plus fertile. On l'appelle souvent aussi la*tétrapole*de la Syrie, et, à ne considérer que ses villes principales, elle mérite effectivement ce nom : autrement elle possède plus de quatre villes. Antioche Epidaphné, Séleucie de Piérie, Apamée et Laodicée sont les quatre plus grandes villes du pays, et telle est la concorde qui règle leurs rapports qu'on les a surnommées dès longtemps les quatre soeurs. Elles ont été fondées toutes les quatre par Séleucus Nicator, qui s'est plu à donner le nom de son père à la plus grande, son propre nom à la plus forte, à Apamée le nom de la reine Apama sa femme, à Laodicée enfin le nom de sa mère. Il était naturel que, formant déjà une tétrapole, la Séleucide fût divisée en quatre satrapies, et Posidonius nous apprend qu'elle le fut en effet, que la Coelé-Syrie de son côté en comptait tout autant, mais que [la Commagène et la Parapotamie] ne formaient qu'une seule satrapie à elles deux. Antioche, du reste, peut être considérée elle-même comme une tétrapole, car elle se compose de quatre quartiers distincts, dont chacun a sa muraille particulière, bien qu'ils soient tous enfermés dans une enceinte commune. Le premier de ces quartiers fut formé par Séleucus Nicator aux dépens d'Antigonie, ville voisine bâtie peu de temps auparavant par Antigone, fils de Philippe, et dont Séleucus transplanta tous les habitants ; devenus trop nombreux à leur tour, ceux-ci se divisèrent et formèrent un second quartier ; puis Séleucus Callinicus en fonda un troisième, et Antiochus Epiphane un quatrième.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.5]] [5] D'après ce qui précède, on conçoit qu'Antioche soit devenue la métropole de toute la Syrie : les anciens rois l'avaient déjà choisie pour en faire leur lieu de résidence et il est constant que, par la force de sa position et par l'étendue de son enceinte, elle ne le cède ni à la ville de Séleucie que baigne le Tigre ni à la fameuse Alexandrie d'Egypte. Ajoutons que Nicator, outre les habitants d'Antigonie, y avait transporté les derniers descendants de Triptolème de qui nous prononcions le nom tout à l'heure, que c'est même pour cela que les Antiochéens ont élevé un hérdon à Triptolème et qu'ils célèbrent tous les ans une fête en son honneur sur le mont Casius, aux portes de Séleucie. On raconte que Triptolème, envoyé par les Argiens à la recherche d'Io dont on avait commencé à perdre la trace dans Tyr, poussa sa course jusqu'en Cilicie, que là une partie des Argiens qui l'accompagnaient se séparèrent pour fonder Tarse, que lui, avec le reste de ses compagnons, remonta alors toute la côte jusqu'à ce que, désespérant du succès de sa recherche, il s'arrêta ainsi qu'eux dans la vallée de l'Oronte et s'y établit, qu'un dernier détachement, sous la conduite de Gordys son fils, alla coloniser la Gordyée, mais que tous les autres persistèrent et firent souche dans le pays. Et ce sont leurs descendants, paraît-il, que Nicator déplaça et réunit aux habitants d'Antioche.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.6]] [6] A 40 stades au-dessus d'Antioche est Daphné, localité peu importante comme centre de population, mais qui possède un bois sacré de très grande étendue, rempli des plus beaux arbres et sillonné d'eaux courantes, avec un asile au milieu de ce bois et un temple d'Apollon et de Diane. Les Antiochéens et leurs voisins y tiennent leurs panégyries. Le bois sacré a 80 stades de tour.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.7]] [7] Le fleuve Oronte, qui passe près de la ville, prend sa source dans la Coelé-Syrie, puis il se perd sous terre ; il reparaît plus loin, traverse alors le territoire d'Apamée, entre ensuite dans celui d'Antioche, et, après avoir baigné les murs mêmes de la ville, va se jeter dans la mer tout auprès de Séleucie. C'est à Orontès, constructeur du premier pont jeté de l'une à l'autre de ses rives, que le fleuve a dû le nouveau nom qu'il porte. Primitivement il s'appelait le Typhon, et en effet la fable place ici quelque part la scène du foudroiement de Typhon et de cette nation des Arimes, dont nous avons eu occasion de parler précédemment. Tout meurtri des coups répétés de la foudre, Typhon, le serpent Typhon, fuyait cherchant un trou dans la terre où il pût se cacher. En sillonnant le sol, les anneaux de son corps creusèrent le lit que devait remplir le fleuve ; puis, de l'endroit où il finit par disparaître, jaillit la source elle-même. De là ce premier nom de Typhon qui fut donné au fleuve. Le territoire d'Antioche est borné à l'ouest par la mer de Séleucie où vient déboucher l'Oronte. On compte 40 stades de Séleucie aux bouches du fleuve, et 120 stades de Séleucie à 'Antioche. Pour remonter depuis la mer jusqu'à Antioche, le trajet est d'un jour. Quant à la limite orientale dudit territoire, elle est formée par le cours de l'Euphrate et par les places de Bambycé, de Bérée et d'Héraclée, qui composaient naguère un petit Etat appartenant à Denys, fils d'Héracléon. Héraclée est à 20 stades de distance du temple d'Athéné Cyrrhestide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.8]] [8] Elle précède la Cyrrhestique même, laquelle se prolonge jusqu'à l'Antiochide. Du côté du nord, c'est l'Amanus avec la Commagène qui forme la limite du territoire d'Antioche, et cette limite fort rapprochée de la ville se trouve être aussi celle de la Cyrrhestique, puisque la Cyrrhestique s'avance parallèlement à l'Antiochide dans la direction du nord. De ce côté-là précisément est la forteresse de Gindarus, qui est comme la clef de la Cyrrhestique et qui, par sa position, semble un repaire tout préparé pour le brigandage. Cette localité, ainsi que le temple qui l'avoisine et que l'on connaît sous le nom d'Héracléum, fut témoin de la mort de Pacorus, fils aîné du roi des Parthes, tué de la main de Ventidius, comme il venait d'envahir la Syrie. Pagrae qui touche à Gindarus est un lieu également très fort, mais dépendant de l'Antiochide ; il est situé juste au débouché du col de l'Amanus, qui des Pyles Amanides conduit dans la Syrie, et domine toute la plaine d'Antioche en même temps que le triple cours de l'Arceuthus, de l'Oronte et du Labotas. La même plaine renferme le fossé de Méléagre, et la rivière d'Oenoparas, qui vit se livrer sur ses bords la bataille dans laquelle Ptolémée Philométor, vainqueur d'Alexandre Bala, fut lui-même mortellement blessé. Juste au-dessus s'élève la colline de Trapezôn, qui tire son nom de sa ressemblance avec une table (*trapeza*), et au pied même de la colline eut lieu cette autre rencontre entre Ventidius et le général parthe Phranicatès. Dans sa partie maritime, le territoire d'Antioche comprend Séleucie, le mont Piérie qui se rattache à l'Amanus, et la ville de Rhosus située entre Issus et Séleucie. Séleucie portait anciennement le nom d'Hydatopotami. Grande et forte comme elle est, cette ville peut être regardée comme une place imprenable : aussi Pompée, après en avoir débusqué Tigrane, s'empressa-t-il de lui donner le titre de ville libre. En avançant maintenant dans la direction du midi, nous trouvons, juste au sud d'Antioche, dans l'intérieur des terres, Apamée, et, juste au sud de Séleucie, le Casius et l'Anticasius. Mais, avant d'atteindre ces deux montagnes, signalons encore, immédiatement après Séleucie, les bouches de l'Oronte et la grotte sacrée du Nymphoeum. Le mont Casius ne vient qu'après, précédant lui-même la petite ville de Posidium et celle d'Héraclée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.9]] [9] Laodicée à laquelle nous arrivons maintenant est une ville maritime magnifiquement bâtie, et qui à l'avantage de posséder un excellent port joint celui d'avoir un territoire d'une extrême fertilité, mais particulièrement riche en vignes, ce qui lui permet de fournir à la population d'Alexandrie la plus grande partie du vin qu'elle consomme. Signalons notamment au-dessus de la ville une montagne plantée de vignes presque jusqu'à son sommet, lequel se trouve être du reste fort éloigné des murs de Laodicée, la montagne s'élevant de ce côté graduellement et par une pente très douce, tandis qu'elle surplombe Apamée et forme au-dessus de cette ville comme une muraille à pic. Laodicée eut beaucoup à souffrir du fait de Dolabella, qui, après s'être réfugié dans ses murs, ne tarda pas à y être assiégé par Cassius, se défendit jusqu'à la mort et entraîna dans sa ruine des quartiers entiers de la ville.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.10]] [10] Le canton d'Apamée contient une ville [de même nom], qui, à en juger par les défenses naturelles qu'elle présente sur presque tous les points, paraît devoir être aussi une forteresse imprenable. Qu'on se figure en effet une colline abrupte s'élevant du milieu d'une plaine très basse, et qui, ceinte déjà de très belles et de très fortes murailles, se trouve protégée en outre et convertie en une véritable presqu'île par le cours de l'Oronte et par un immense lac dont les débordements forment des marécages et des prairies à perte de vue où paissent en foule les chevaux et les boeufs. On conçoit quelle sécurité offre une situation pareille. Mais ce n'est pas là l'unique avantage d'Apamée : cette ville, qu'on appelle quelquefois aussi Chersonesus à cause de sa configuration même, possède un territoire à la fois très étendu et très fertile, traversé par l'Oronte et où sont répandus de nombreux villages qui forment en quelque sorte sa banlieue. Ajoutons que Séleucus Nicator et tous les rois ses successeurs l'avaient choisie pour y loger leurs cinq cents éléphants et la plus grande partie de leur armée; qu'au commencement de l'occupation macédonienne elle avait reçu le nom de Pella, parce que la plupart des vétérans s'étaient établis de préférence dans ses murs et que ce nom rap-pelait la ville natale de Philippe et d'Alexandre devenue la métropole de toute la Macédoine, et qu'enfin elle se trouvait posséder encore les bureaux de recensement de l'armée, les haras royaux, c'est-à-dire plus de 30000 juments avec 300 étalons au moins, et tout un monde de dresseurs de chevaux, de maîtres d'armes et d'instructeurs experts dans tous les exercices militaires, nourris et entretenus à grands frais. Mais rien ne prouve mieux les ressources infinies de cette ville que la fortune rapide de Tryphon dit Diodote et que la tentative hardie de cet ambitieux pour s'emparer du trône de Syrie en faisant d'elle sa place d'armes. Né dans Casiana, l'une des forteresses du territoire d'Apamée, Tryphon avait été élevé à Apamée même, sous la tutelle du roi et de ses ministres ; et, quand il leva l'étendard de la révolte, c'est d'Apamée et des villes qui l'entourent, à savoir de Larisa, de Casiana, de Mégara, d'Apollonie et d'autres localités semblables, toutes tributaires d'Apamée, qu'il tira les ressources et subsides qui lui permirent de se faire proclamer roi de toute cette partie de la Syrie et de s'y maintenir si longtemps. Cacilius Bassus, à son tour, à la tête de deux légions, entraîna Apamée dans son insurrection, et soutint dans ses murs un siège opiniâtre contre deux puissantes armées romaines, qui ne réussirent à le prendre que quand lui-même se fut livré volontairement (encore avait-il au préalable obtenu les conditions qu'il désirait). C'est qu'il avait trouvé abondamment de quoi nourrir son armée dans tout le territoire d'Apamée, et qu'il avait pu recruter aisément de nombreux auxiliaires en s'adressant aux phylarques des environs, tous maîtres d'inexpugnables positions, au phylarque de Lysias, par exemple (Lysias est ce château qui domine le lac d'Apamée), à Sampsicéram aussi et à Iamblique, son fils, chefs émisènes cantonnés dans Aréthuse, enfin à ses autres voisins, le phylarque d'Héliopolis, et le phylarque de Chalcis Ptolémée, fils de Mennmus, qui, de cette forteresse, commande tout le Massyas a et le massif montagneux de l'Iturée. Au nombre des alliés de Bassus avait figuré également Alchaedamnus, roi des Rhambaei, l'un des peuples nomades de la rive citérieure de l'Euphrate. Autrefois ami des Romains, Alchaedamnus s'était cru lésé dans ses intérêts du fait de leurs préfets; il avait alors repassé l'Euphrate pour se jeter en Mésopotamie, et c'était là que Bassus l'avait trouvé et pris à sa solde. Disons, pour finir, qu'Apamée a vu naître le stoïcien Posidonius, de tous les philosophes de notre temps assurément le plus érudit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.11]] [11] Le canton d'Apamée est borné à l'est par ce vaste territoire dépendant des phylarques arabes que l'on nomme la Parapotamie, et par la Chalcidique, laquelle commence à partir du Massyas. Quant au territoire situé au sud d'Apamée, il est peuplé surtout de Scénites, dont les moeurs rappellent tout à fait celles des populations nomades de la Mésopotamie. En général, à mesure qu'elles se rapprochent de la Syrie, les populations nomades se civilisent davantage, elles ont moins l'air d'Arabes et de Scénites, et le pouvoir de leurs chefs, le pouvoir d'un Sampsicéram dans Aréthuse, d'un Gambar à Thémellas, etc., etc., prend de plus en plus le caractère d'un gouvernement régulier.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.12]] [12] Tel est l'aspect de la Séleucide intérieure ; achevons maintenant de ranger la côte à partir de Laodicée. Dans le voisinage immédiat de cette ville sont les petites places de Posidium, d'Héracléum et de Gabalaa. Puis commence la Pérée aradienne avec Paltus, Balanée et le petit port de Camus, dont les Aradiens ont fait leur arsenal maritime. Viennent ensuite Enydra, Marathus, ville très ancienne, d'origine phénicienne, aujourd'hui en ruines, et dont les Aradiens se sont partagé le territoire par la voie du sort ; puis, immédiatement après Marathus, la petite localité de Simyra ; et, pour finir, Orthosie, et, à une très petite distance d'Orthosie, l'embouchure de l'Eleuthérus, fleuve que quelques auteurs considèrent comme formant la limite entre la Séleucide d'une part, et la Phénicie et la Coelé-Syrie de l'autre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.13]] [13] Aradus fait face à la partie de la côte comprise entre Carnus, son arsenal, et les ruines de Marathus, côte qui se trouve bordée par une chaîne de falaises que n'interrompt aucun port. Elle occupe là, à 20 stades de la terre ferme, un rocher battu de tous côtés par la mer, et qui peut avoir 7 stades de tour. Toute la surface de ce rocher, aujourd'hui, est couverte d'habitations, et d'habitations à plusieurs étages, tant la population y a toujours été nombreuse et dense. Suivant la tradition, c'est par des exilés de Sidon qu'elle aurait été fondée. La ville tire son eau, en partie de puisards et de réservoirs destinés à recevoir l'eau de pluie, en partie des aiguades de la côte voisine. Mais en temps de guerre, on en va chercher dans le détroit même, un peu en avant de la ville, en un point où a été reconnue la présence d'une source d'eau douce abondante. A cet effet, on se sert d'un récipient ayant la forme d'une gueule de four renversée, que du haut de la barque envoyée pour faire de l'eau on descend dans la mer juste au-dessus de la source : ce récipient est en plomb ; très large d'ouverture, il va se rétrécissant toujours jusqu'au fond, lequel est percé d'un trou assez étroit. A ce fond est adapté et solidement fixé un tuyau en cuir, une outre, pour mieux dire, destinée à recevoir l'eau qui jaillit de la source et que lui transmet le récipient. La première eau recueillie ainsi n'est encore que de l'eau de mer, mais on attend que l'eau pure, l'eau potable de la source, arrive à son tour, et l'on en remplit des vases préparés à cet effet en nombre suffisant, que la barque transporte ensuite à la ville en retraversant le détroit.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.14]] [14] Anciennement, et comme toutes les autres villes phéniciennes, Aradus avait ses rois particuliers ; mais plus tard l'influence étrangère (celle des Perses d'abord, celle des Macédoniens ensuite et de nos jours celle des Romains) a modifié sa constitution et lui a donné la forme que nous lui voyons actuellement. Comme tout le reste de la Phénicie, elle avait dû accepter l'amitié soi-disant, en réalité le joug des rois de Syrie, quand la discorde éclata entre les deux frères Séleucus Callinicus et Antiochus dit Hiérax. Les Aradiens se rangèrentdu côté de Callinicus et passèrent avec lui un traité, dans lequel ils stipulaient qu'ils auraient le droit d'accueillir dans leurs murs tous les Syriens fugitifs et de refuser de les livrer si eux-mêmes ne consentaient à leur extradition, s'engageant en revanche à ne pas les laisser se rembarquer ni sortir de l'île sans la permission expresse du roi. Or ils retirèrent de cette convention de très grands avantages, car les fugitifs qui vinrent leur demander asile n'étaient pas les premiers venus, c'étaient en général d'illustres personnages qui avaient pu craindre pour eux-mêmes les derniers dangers, et qui, reconnaissants de l'hospitalité qu'on leur avait accordée, considérèrent leurs hôtes comme des bienfaiteurs, des sauveurs, et cherchèrent, surtout après être rentrés dans leurs foyers, tous les moyens de s'acquitter envers eux. A partir de ce moment en effet, les Aradiens eurent toute facilité pour s'annexer une bonne partie de la côte qui leur fait face et qu'ils possèdent aujourd'hui presque en totalité, et ils virent leurs autres entreprises réussir tout aussi heureusement. Il est vrai qu'ils avaient aidé cette heureuse chance par leur prévoyance et leur zèle à développer leur marine, sans que l'exemple des Ciliciens leurs voisins et les efforts faits par eux pour organiser la piraterie eussent pu les entraîner, même un jour, à s'associer à une aussi coupable industrie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.15]] [15] Passé Orthosie et l'embouchure de l'Eleuthérus, on arrive à Tripolis, ville qui doit son nom aux circonstances mêmes de sa fondation, ayant eu à la fois pour métropoles les trois villes de Tyr, de Sidon et d'Aradus. Théûprosopon qui fait suite à Tripolis est proprement l'extrémité du mont Liban ; mais, avant d'y arriver, on rencontre la petite localité intermédiaire connue sous le nom de Triérès.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.16]] [16] C'est la chaîne du Liban qui, par son parallélisme avec l'autre chaîne appelée l'Anti-Liban, forme la Coelé-Syrie ou Syrie Creuse. Les deux chaînes commencent à une faible distance au-dessus de la mer, le Liban dans le canton de Tripolis, près de Théûprosopon précisément, et l'Anti-Liban dans le territoire même de Sidon, pour aller se relier en quelque sorte à la chaîne arabique (laquelle court au-dessus de la Damascène) et à une autre chaîne que les gens du pays appellent les monts Trachônes, mais en s'abaissant considérablement jusqu'à n'être plus qu'une double ligne de collines et de mamelons verdoyants. Entre elles deux s'étend une plaine très basse, dont la largeur mesurée dans le sens de la côte est de 200 stades, tandis que sa longueur (à prendre celle-ci depuis la mer jusque dans l'intérieur des terres) en mesure à peu près le double. Bon nombre de cours d'eau arrosent cette heu-reuse contrée et lui procurent une fertilité exceptionnelle. Le plus important de ces cours d'eau est le Jourdain. Elle possède aussi un grand lac le Gennésaritis, dans les eaux duquel croissent et le jonc aromatique et le roseau odorant, et, indépendamment de ce lac, différents marécages. Ajoutons qu'elle produit en abondance le balsamier. Un autre cours d'eau de la Coelé-Syrie, le Chrysorrhoas, se dépense, pour ainsi dire, tout en canaux d'irrigation, ayant à arroser un canton très étendu et très riche en terre végétale. Par le Lycus et le Jourdain, les marchandises (celles surtout qui viennent d'Aradus) peu-vent remonter dans l'intérieur du pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.17]] [17] La première plaine à partir de la mer qu'on voit s'ouvrir devant soi s'appelle la plaine de Macras ou le Macropédion. C'est dans cette plaine, au dire de Posidonius, qu'on aurait vu gisant sur le sol sans mouvement et sans vie un serpent tellement long qu'il mesurait presque un plèthre et en même temps assez gros pour que deux cavaliers l'ayant entre eux ne pussent s'apercevoir. Posidonius ajoute que sa gueule énorme aurait pu engloutir un homme à cheval et que chaque écaille de sa peau était plus large qu'un bouclier.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.18]] [18] A cette plaine de Macras succède le canton de Massyas, dont une partie tient déjà à la montagne et où l'on remarque, entre autres points élevés, Chalcis, véritable citadelle ou acropole du pays. C'est à Laodicée, dite Laodicée du Liban, que commence ce canton de Massyas. Toute la population de la montagne, composée d'Ituréens et d'Arabes, vit de crime et de brigandage ; celle de la plaine, au contraire, est exclusivement agricole, et, à ce titre, a grand besoin que tantôt l'un, tantôt l'autre la protège contre les violences des montagnards ses voisins. Les montagnards du Massyas ont des repaires fortifiés qui rappellent les anciennes places d'armes du Liban, soit celles de Sinnas, de Borrama, etc., qui en couronnaient les plus hautes cimes ; soit celles qui, comme Botrys et Gigartum, en défendaient les parties basses ; soit enfin les cavernes de la côte et le château fart bâti au sommet du Théûprosopon, tous repaires détruits naguère par Pompée parce qu'il en partait sans cesse de nouvelles bandes qui couraient et dévastaient le pays de Byblos et le territoire de Bérytus qui lui fait suite, ou, en d'autres termes, tout l'espace compris entre Sidon et Théûprosopon. Byblos, dont Cinyras avait fait sa résidence, est consacrée, comme on sait, à Adonis. Pompée fit trancher la tête à son tyran et la rendit ainsi à la liberté. Elle est bâtie sur une hauteur, à une faible distance de la mer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.19]] [19] Passé Byblos, on rencontre successivement l'embouchure de l'Adonis, le mont Climax et Palaebyblos ; puis, vient le fleuve Lycus, précédant la ville de Béryte, qui, détruite par Tryphon, s'est vu relever de nos jours par les soins des Romains, après qu'Agrippa y eut établi deux légions romaines. Agrippa voulut en même temps que le territoire de cette ville fût agrandi d'une bonne partie du Massyas, et il en reporta ainsi la frontière jusqu'aux sources de l'Oronte, lesquelles sont voisines à la fois du Liban, de la ville de Paradisos et de l'Aegyptiôntichos et touchent par conséquent au territoire d'Apamée. - Mais quittons le littoral.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.20]] [20] Au-dessus du Massyas, est l'Aulôn Basilikos ou*Val du Roi*; puis commence la Damascène, cette contrée si justement vantée, dont le chef-lieu Damas, de très grande importance encore aujourd'hui, pouvait, à l'époque de la domination persane, passer pour la cité la plus illustre de toute cette partie de l'Asie. En arrière de Damas on voit s'élever deux chaînes de collines, dites*les deux Trachônes*; puis, en se portant du côté de l'Arabie et de l'Iturée, on s'engage dans un pêle-mêle de montagnes inaccessibles, remplies d'immenses cavernes qui servent de places d'armes et de refuges aux brigands dans leurs incursions et qui menacent de toute part le territoire des Damascènes : une de ces cavernes est assez spacieuse, paraît-il, pour contenir jusqu'à 4000 hommes. Il faut dire pourtant que ce sont les caravanes venant de l'Arabie Heureuse qui ont le plus à souffrir des déprédations de ces barbares. Encore les attaques dirigées contre les caravanes deviennent-elles chaque jour plus rares, depuis que la bande de Zénodore tout entière, grâce aux sages dispositions des gouverneurs romains et à la protection permanente des légions cantonnées en Syrie, a pu être exterminée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.21]] [21] Tout le pays qui s'étend au-dessus de la Séleucide, dans la direction de l'Egypte et de l'Arabie, est rangé sous la dénomination de Coelé-Syrie, mais cette dénomination s'applique plus particulièrement au territoire compris entre le Liban et l'Anti-Liban, et l'on se sert de deux autres noms pour désigner le reste du pays, du nom de Phénicie pour désigner la côte étroite et basse qui s'étend depuis Orthosie jusqu'à Péluse et de celui de Judée pour désigner les cantons intérieurs, lesquels se prolongent jusqu'à la frontière de l'Arabie et se trouvent compris entre Gaza et l'Anti-Liban.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.22]] [22] Mais nous avons achevé de parcourir la Coelé-Syrie proprement dite, passons maintenant à la Phénicie, dont nous avons déjà du reste décrit une partie (la partie s'étendant d'Orthosie à Béryte). Passé Béryte, on atteint, après un trajet de [2]00 stades environ, la ville de Sidon ; et les points intermédiaires qu'on relève sont l'embouchure du Tamyras, le Bois sacré d'Esculape et la ville des Lions dite Léontopolis. Tyr qui succède à Sidon passe pour la plus grande et la plus ancienne ville de la Phénicie, et le fait est que, par son étendue, par sa renommée, par son ancienneté même qu'attestent tant de fables relatives à ses origines, Tyr est digne de rivaliser avec Sidon, car, si le nom de Sidon revient plus souvent dans les vers des poètes (on sait qu'Homère ne mentionne même pas Tyr), les colonies que Tyr a envoyées en Libye, en Ibérie et par delà les colonnes d'Hercule, ont plus fait pour la gloire de son nom que tous les dithyrambes du monde. Toujours est-il que ces deux villes ont eu dans l'antiquité et ont encore de nos jours beaucoup de célébrité et d'éclat. Mais laquelle des deux a droit au titre de métropole de la Phénicie, c'est ce qu'on ne saurait dire, et la contestation entre elles n'est pas près de finir. Sidon est bâtie sur le continent à proximité d'un très beau port dont la nature a fait tous les frais.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.23]] [23] Tyr, au contraire, est bâtie presque tout entière dans une île, situation qui rappelle assez exactement celle d'Aradus ; seulement l'île qu'elle occupe est rattachée à la terre ferme par un môle qu'Alexandre fit construire pendant qu'il assiégeait la ville. Des deux ports que possède Tyr, l'un est fermé ; l'autre, appelé le port Egyptien, est ouvert. On dit que les maisons y sont toutes très hautes et comptent encore plus d'étages que les maisons de Rome, ce qui explique comment, à plusieurs reprises, des tremblements de terre faillirent détruire la ville de fond en comble. Une autre circonstance dans laquelle Tyr eut également beaucoup à souffrir, c'est quand Alexandre, à la suite d'un assaut victorieux la mit à sac ; elle surmonta néanmoins ces différentes épreuves, et, grâce à sa marine (la marine, comme on sait, a toujours été la grande supériorité des nations phéniciennes), grâce aussi à l'industrie de la pourpre, elle réussit toujours à réparer ses pertes. Il est notoire que la pourpre de Tyr est universellement réputée la plus belle : on la recueille à proximité de la ville, et dans la ville même se trouvent réunies toutes les conditions les plus favorables aux diverses opérations de la teinture. Il faut convenir seulement que, si cette industrie enrichit la ville, le nombre toujours grossissant des teintureries en rend le séjour fort incommode. Tyr, qui avait acheté des rois de Perse sa pleine autonomie, la conserva même sous les Ro-mains, ayant obtenu d'eux, moyennant quelques légers sacrifices d'argent, la confirmation des anciens décrets royaux. Le culte que les Tyriens rendent à Hercule est empreint d'exagération et de fanatisme. Leur puissance maritime est attestée par le nombre et l'importance de leurs colonies. Nous ne pousserons pas plus loin le portrait des Tyriens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.24]] [24] Pour ce qui est des Sidoniens, l'histoire de tous les temps nous les représente comme un peuple industrieux, un peuple d'artistes (Homère déjà leur donne ce nom), de philosophes, de savants, puisque, des plus simples notions de calcul et de navigation indispensables au marchand pour trafiquer et au marin pour se guider la nuit, ils surent s'élever jusqu'aux abstractions de l'astronomie et de l'arithmétique, ni plus ni moins que les Egyptiens, chez qui la géométrie est née, paraît-il, des fréquentes opérations d'arpentage nécessitées par les inondations du Nil et par les bouleversements qu'elles apportaient dans le bornage des terres. On croit généralement que les Grecs ont appris des Egyptiens la géométrie, mais il y a lieu de croire aussi que leurs connaissances en arithmétique et en astronomie leur sont venues des Phéniciens. Aujourd'hui encore quiconque veut s'instruire dans les différentes branches de la science trouve à Tyr et à Sidon plus de ressource que dans aucune autre ville. Il faudrait même, si l'opinion de Posidonius est fondée, faire honneur de la théorie atomistique à un ancien philosophe de Sidon, Mochus, antérieur à la guerre de Troie. Mais ne remontons pas si haut. Même de nos jours, Sidon a produit d'illustres philosophes, nous nommerons par exemple Boëthus, en compagnie de qui nous aristotélisâmes jadis, Diodote aussi, le frère de Boëthus. Tyr de son côté a vu naître Antipater et cet Apollonius, quelque peu notre aîné, qui a dressé le tableau des philosophes de l'école de Zénon et le catalogue de leurs ouvrages. - La distance qui sépare Tyr de Sidon n'est pas de plus de 200 stades, et les seuls points à relever dans l'intervalle sont la petite place d'Ornithopolis et l'embouchure d'une rivière tout près de Tyr. Au delà de Tyr, à 30 stades de distance est la ville de Palaetyros.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.25]] [25] Puis on arrive à Ptolémaïs, ville spacieuse, appelée primitivement Acé, et dont les Perses avaient fait en quelque sorte leur place d'armes contre l'Egypte. Entre Acé et Tyr, la côte n'est qu'une suite de dunes formées surtout d'*hyalitis*ou de sable vitrifiable. Sur les lieux mêmes, ce sable, dit-on, ne peut pas fondre : mais transporté à Sidon, il devient aisément fusible. Quelques auteurs présentent la chose autrement et se contentent de dire que les Sidoniens possèdent aussi et recueillent sur leur territoire du sable hyalitis particulièrement propre à la fusion. D'autres enfin prétendent que tout sable, quel qu'il soit, est fusible de sa nature. Me trouvant à Alexandrie, j'appris de la bouche d'ouvriers verriers que l'Egypte possède une terre particulière, une terre vitrifiable, que sans cette terre ils ne pourraient pas exécuter ces magnifiques ouvrages en verre de plusieurs couleurs, et que dans d'autres pays [où cette terre manque] il faut avoir recours à différents mélanges. Et en effet à Rome il s'invente chaque jour, paraît-il, de nouvelles compositions, de nouveaux procédés, pour colorer le verre et pour simplifier la fabrication, et l'on est parvenu ainsi à obtenir une imitation de cristal [tellement bon marché] qu'un verre à boire avec sa soucoupe ne coûte pas plus d'un chalque.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.26]] [26] L'histoire rapporte un phénomène étrange et des plus rares survenu sur cette partie de la côte qui se trouve comprise entre Tyr et Ptolémaïs. C'était pendant le combat que les habitants de Ptolémaïs livrèrent, précisément en ce lieu, aux troupes du général Sarpédon, et dans lequel ils eurent le dessous : au moment où la déroute était complète, on vit s'élever de la mer d'immenses vagues, semblables au flot d'une marée, qui, surprenant les fuyards, en entraînèrent une partie dans la mer où ils périrent, et noyèrent le reste sur place dans les creux que présente ici la côte. Puis vint le reflux, qui, en découvrant le rivage, laissa voir les cadavres de ces malheureux, couchés pêle-mêle avec une quantité de poissons morts. Un phénomène analogue se produit de temps à autre aux environs du mont Casius, à la frontière d'Egypte : à la suite d'une brusque et unique secousse de tremblement de terre, on voit s'opérer à la surfacé du sol un premier changement, les parties basses du rivage s'élèvent tout à coup de manière à refouler les flots de la mer, et les parties hautes, au contraire, s'affaissent et se remplissent d'eau ; puis, un second changement survient qui remet toutes choses en place. Le phénomène à vrai dire ne se produit pas toujours d'une manière absolument identique ; tantôt il modifie l'aspect du pays, tantôt il ne laisse aucune trace ; mais [malgré ces différences] il peut parfaitement dépendre du retour périodique d'une même cause encore ignorée, comme les crues du Nil, en dépit des différences qu'elles peuvent présenter entre elles, obéissent, dit-on, à une loi invariable, bien qu'encore mystérieuse pour nous.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.27]] [27] Nommons après Acé une station navale importante, dite la Tour de Straton ; mais auparavant, dans l'intervalle d'Acé à cette station navale, signalons le mont Carmel et quelques petites villes, telles que Sycaminônpolis, Bucolônpolis, Crocodilopolis et autres aussi insignifiantes, dont on a tout dit en somme quand on a prononcé leurs noms. Au delà de la Tour de Straton, maintenant, la côte déroule aux yeux une grande et belle forêt.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.28]] [28] Puis vient Iopé, point particulièrement remarquable en ce que la côte qui court jusque-là droit à l'est en continuant celle d'Egypte, tourne alors brusquement au nord. Suivant certains mythographes, c'est à Iopé qu'Andromède aurait été exposée [et disputée par Persée] au monstre marin. Le site est, en effet, très élevé, assez même pour que de là on découvre Hiérosolyme, métropole de la Judée. Il fut un temps où la Judée descendait jusqu'à la mer. Les Juifs d'alors avaient fait leur port de Iopé, mais un port comme celui-là n'est pas impunément hanté par des brigands, et, pour peu que le brigandage y élise domicile, il en a bientôt fait un repaire : la chose est forcée. Les Juifs s'étaient emparés également du mont Carmel et de la forêt qui y touche. [Entre les mains des Juifs] tout ce pays [de Iopé] était devenu si populeux, que du bourg voisin de Iamnia et des autres localités environnantes on pouvait tirer jusqu'à 40 000 soldats. La distance pour aller de Iamnia au Casius, près de Péluse, est d'un peu plus de 1000 stades; elle s'augmente de 300 stades si l'on pousse jusqu'à Péluse même.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.29]] [29] Nommons encore, comme points intermédiaires, Gadaris dont les Juifs avaient également pris possession, Azot après Gadaris, puis Ascalon, et disons que, depuis Iamnia jusqu'à ces deux villes d'Azot et d'Ascalon, la distance est de 200 stades environ. Les environs d'Ascalon constituent une incomparable*oignonière*, mais Ascalon même n'est qu'une très petite ville. Le philosophe Antiochus qui florissait peu de temps avant l'époque actuelle était d'Ascalon. De même Gadara a vu naître l'épicurien Philodème, Méléagre, Ménippe le satirique et le rhéteur Théodore, mon contemporain.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.30]] [30] On trouve ensuite près d'Ascalon le port des Gazaeens. La ville même de Gaza est située au-dessus, à 7 stades de distance. Très célèbre autrefois, cette ville fut détruite par Alexandre, et depuis elle est toujours restée déserte. Entre Gaza et Aela[na] (cette dernière ville est située tout au fond du golfe Arabique) la traversée de l'isthme mesure, dit-on, 1260 stades. Le fond du golfe Arabique est partagé en deux bras qui remontent, l'un du côté de l'Arabie et de Gaza (celui-ci est appelé le golfe Aelanitès du nom de la ville qui est située sur ses bords), l'autre du côté de l'Egypte et d'Héroopolis : c'est entre Péluse et l'extrémité de ce dernier bras, que la traversée de l'isthme se trouve être la plus courte. Mais, d'un côté ou de l'autre, cette traversée ne se fait qu'à dos de chameau, et il faut franchir d'immenses espaces déserts et sablonneux, infestés qui plus est de reptiles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.31]] [31] A Gaza succède Raphia, où eut lieu la bataille entre Ptolémée IV et Antiochus le Grand. Puis vient Rhinocorura, dont le nom rappelle que le premier établissement, formé en ce lieu, se composait de malheureux à qui l'on avait coupé le nez. L'idée était d'un conquérant éthiopien, qui, devenu maître de l'Egypte, avait cru devoir substituer ce genre de mutilation à la peine de mort, et tous les malfaiteurs, à qui il avait fait couper le nez, il les internait ici, dans la pensée que, retenus par la conscience de leur difformité, ils n'oseraient plus mal faire à l'avenir.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.32]] [32] Tout le pays, de Gaza à Rhinocorura, est aride [et] sablonneux ; mais celui qui lui fait suite immédiatement l'est encore davantage, surtout dans sa partie intérieure, là où l'on voit le lac Sirbonis s'étendre presque 5 parallèlement à la mer, en ne laissant de praticable, jusqu'au lieu dit*l'Ecregma*qu'une étroite chaussée intermédiaire, longue de 200 stades environ et large au plus de [[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.50]] [50] Cette ancienne embouchure du lac, qui est ce qu'on appelle l'Ecregma, est aujourd'hui comblée. Au delà, jusqu'au mont Casius, voire jusqu'à Péluse, la côte continue sans changer de nature.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.33]] [33] Le Casius est une colline, ou, pour mieux dire, une dune aride, en forme de promontoire, qui sert de tombeau au grand Pompée et que couronne un temple dédié à Zeus Casius. C'est ici près, en effet, que le grand Pompée est tombé victime d'un guet-apens, sous les coups de sicaires égyptiens. Tout de suite après le Casius, commence la route qui mène à Péluse en passant par Gerrha, par le Fossé ou Rempart de Chabrias, et par les Barathra dits de Péluse, lesquels sont formés par les débordements du Nil, le terrain autour de Péluse étant généralement bas et marécageux. - Nous avons achevé de décrire la Phénicie. Ajoutons qu'Artémidore évalue la distance d'Orthosie à Péluse à 3650 stades, en ayant égard aux détours et sinuosités de la côte ; qu'il compte en outre 1900 stades depuis Meloenae ou Melaniee, petite localité située en Cilicie, près de Celenderis jusqu'à la frontière commune de la Cilicie et de la Syrie, plus 520 stades de cette frontière aux bords de l'Oronte, et 1130 stades encore de l'Oronte à Orthosie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.34]] [34] L'extrémité occidentale de la Judée voisine du mont Casius est occupée par l'Idumée et le lac [Sirbonis.] Les Iduméens sont d'anciens Nabatéens chassés de leur patrie à la suite de discordes intestines, et qui, mêlés aux Juifs, ont fini par adopter leurs moeurs et leurs coutumes. Quant au lac Sirbonis, il couvre la plus grande partie de la Judée maritime, laquelle comprend en outre tout le pays à la suite du lac jusqu'à Hiérosolyme. Et, en effet, on peut dire que cette ville, qui, ainsi que nous le faisions remarquer tout à l'heure, s'aperçoit depuis le port de Iopé, dépend encore de la Judée maritime : seulement elle en représente l'extrémité septentrionale. A partir de là, presque tout le reste de la Judée s'offre à nous fractionné entre des tribus mélangées d'Egyptiens, d'Arabes et de Phéniciens. Tel est effectivement l'aspect du pays dans la Galilée, dans les cantons de Hiéricho et de Philadelphie et dans le canton de Samarie (on sait qu'au nom ancien de Samarie Hérode a substitué le nom de Sébaste). Mais, malgré la présence de ces éléments étrangers, ce qui se dégage de plus certain de l'ensemble des traditions relatives au temple de Hiérosolyme, c'est que les Egyptiens sont les ancêtres directs des Juifs actuels.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.35]] [35] Ce fut Moïse, en effet, prêtre égyptien, qui, après avoir été préposé au gouvernement d'une partie de la [basse] Egypte, voulut, par dégoût de l'ordre de choses établi, sortir d'Egypte, et qui emmena à sa suite en Judée tout un peuple attaché comme lui au culte du vrai Dieu. Il disait et enseignait que les Egyptiens et les Libyens étaient fous de prétendre représenter la divinité sous la figure de bêtes féroces ou d'animaux domestiques, et que les Grecs n'étaient guère plus sages quand ils lui donnaient la forme et la figure humaine ; que la divinité ne saurait être autre chose que ce qui nous enserre, nous, la terre et la mer, autre chose par conséquent que ce que [nous autres stoïciens] appelons le ciel et le monde ou la nature. Quel est l'esprit en pleine possession de sa raison, disait-il encore, qui eût osé concevoir une image de la divinité faite d'après tel ou tel modèle humain ? Non, il faut renoncer à tous ces vains simulacres de la statuaire, et se borner, pour honorer la divinité, à lui dédier une enceinte et un sanctuaire dignes d'elles, sans vouloir y placer ni statue, ni effigie d'aucune sorte. Il faut aussi que, dans ces sanctuaires, ceux qui sont sujets à faire d'heuroux songes viennent dormir et provoquer ainsi, pour les autres comme pour eux-mêmes, les réponses de la divinité, de qui les sages et les justes doivent toujours attendre quelque manifestation bienveillante sous la forme d'une faveur ou d'un avertissement sensible, mais les sages et les justes seuls, cette attente étant interdite aux autres mortels.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.36]] [36] Voilà ce qu'enseignait Moïse. Or, persuadés par sa parole, beaucoup d'hommes de bonne volonté le suivirent dans le pays où s'élève la ville de Hiérosolyme. Et, comme ce pays était par lui-même un séjour peu enviable et qu'il ne méritait en aucune façon d'étre énergiquement disputé, Moïse put s'en emparer aisément. L'emplacement de Hiérosolyme est en effet pierreux : l'eau à la vérité abonde dans l'intérieur même de la ville, mais aux alentours tout le terrain est pauvre et aride, et le reste du pays, dans un rayon de 60 stades, n'est à proprement parler qu'une carrière de pierres. Ce n'était pas d'ailleurs en conquérant menaçant, mais en prêtre, en prophète chargé d'une mission divine, que Moïse s'était présenté aux populations. Il ne leur demandait que de le laisser dresser à son Dieu un autel durable et leur promettait en échange de les initier à une religion et à un culte qui ne gênent en rien leurs sectateurs, puisqu'ils ne leur imposent ni dépenses excessives, ni enthousiasme et délire divin, ni superstitions et absurdités d'aucune sorte. Accueilli avec faveur, Moïse réussit à fonder un Etat qui, par l'accession volontaire de toutes les populations environnantes, gagnées à sa vive et familière éloquence et à ses séduisantes promesses, eut bientôt pris un développement fort respectable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.37]] [37] Les successeurs de Moïse demeurèrent pendant un certain temps fidèles aux mêmes principes, observant comme lui en toute vérité la justice et la piété ; mais plus tard, la dignité de grand prêtre changeant de mains dégénéra en superstition d'abord, puis en tyrannie : la superstition imposa, avec l'abstinence de tel ou tel aliment (abstinence qui s'est maintenue jusqu'à présent dans les usages du peuple juif), la circoncision, l'excision et mainte autre pratique semblable ; et la tyrannie à son tour engendra le brigandage, aussi bien le brigandage intérieur exercé dans les limites mêmes de la Judée et sur ses frontières par des bandes insurrectionnelles, que le brigandage extérieur dirigé par le gouvernement lui-même et ses armées contre les gouvernements voisins pour aboutir à la conquête d'une portion notable de la Syrie et de la Phénicie. Toutefois un certain prestige demeura attaché à l'acropole du pays, et les populations, qui auraient pu la maudire comme l'asile et le fort de la tyrannie, continuèrent à la vénérer comme le sanctuaire auguste de la divinité.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.38]] [38] C'est qu'en effet ce sentiment est conforme à la nature des choses et commun à la fois aux Grecs et aux Barbares. Pour vivre en société, les hommes ont besoin de reconnaître une seule et même autorité ; autrement il serait impossible que les individus qui forment la masse du peuple agissent avec unité et concertassent efficacement leurs efforts en vue d'un but commun (ce qui est proprement l'objet de tout Etat), impossible même qu'ils continuassent à former une société quelconque. Mais il y a deux principes d'autorité : il y a l'autorité qui émane des dieux et l'autorité qui émane des hommes. Les Anciens étaient plus portés à consulter et à respecter la première, aussi voyait-on alors les mortels, tous également avides d'interroger la divinité, se porter en foule, les uns à Dodone, les autres à Delphes, comme ce père dont parle Euripide,

*«Qui brûle de savoir si le fils exposé par ses ordres vit encore ou ne vit plus» (*Phoeniss. 36),

ou comme ce fils lui-même,

*«qui, voulant enfin connaître ceux à qui il doit le jour, vole au temple de Phébus» (*Phoeniss. 34),

ou bien encore comme Minos le roi de Crète, de qui le Poète a dit :

*«Il régnait, et tous les neuf ans, confident intime du dieu, il s'inspirait des leçons du grand Zeus» (*Od. XIX, 179).

Minos en effet, si l'on en croit Platon, montait tous les neuf ans à l'Antre de Jupiter, et recueillait là de la bouche même du dieu ses prescriptions sacrées, qu'il rapportait ensuite parmi les hommes. Lycurgue, qui fut, on le sait, l'émule jaloux de Minos, agissait de même, et souvent, à ce qu'il semble, il fit le voyage de Delphes pour s'instruire auprès de la Pythie de ce qu'il convenait de prescrire aux Lacédémoniens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.39]] [39] Quoi qu'on puisse penser de la réalité historique de ces faits, toujours est-il que les hommes anciennement les admettaient tous, qu'ils y croyaient, et que, par suite de cette croyance, ils honoraient les devins d'une façon toute particulière, jusqu'à revêtir parfois de la dignité royale ces messagers inspirés qui nous apportent les avertissements et les ordres de la divinité, non seulement pendant leur vie, mais même après leur mort, témoin Tirésias et ce que dit de lui Homère :

*«A lui seul il a été donné par une faveur spéciale de Proserpine de conserver, même mort,  
l'esprit et la sagesse ; mais les autres ne sont plus que des ombres fugitives» (*Il. X, 494).

Or ce qu'ont été chez les Grecs les Amphiaraüs, les Trophonius, les Orphée, les Musée ; ce qu'ont pu être pour les Gètes les différents personnages qu'ils ont appelés du nom de*Théos*, tels que le pythagoricien Zamolxis dans les temps anciens, et, de nos jours, Décaeneus, ce ministre inspiré de Byrébistas ; ce qu'ont pu être pour les Bosporènes Achaïcar, pour les Indiens les gymnosophistes, pour les Perses les mages (avec leurs nécyomantes, voire leurs lécanomantes et leurs hydromantes), pour les Assyriens les Chaldaei, pour les Romains enfin les haruspices tyrrhéniens, Moïse et ses successeurs immédiats l'ont été pour les Juifs : je dis ses successeurs immédiats, car, ainsi que nous en avons déjà fait la remarque, la dignité de grand prêtre, si pure, si bienfaisante à ses débuts, n'avait pas tardé à dégénérer.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.40]] [40] La Judée était donc ouvertement livrée à tous les excès de la tyrannie quand on vit, pour la première fois, un grand prêtre, Alexandre, s'attribuer le titre de roi. Alexandre avait deux fils, Hyrcan et Aristobule, qui à leur tour se disputèrent ardemment le pouvoir. C'est alors que Pompée intervint : il déposa les deux frères l'un après l'autre, et démantela leurs différentes places d'armes, à commencer par Hiérosolyme. Mais, pour se rendre maître de cette dernière ville, il avait dû faire un siége en règle et livrer un furieux assaut. Hiérosolyme, en effet, est bâtie sur un rocher qu'entoure une forte enceinte, et, tandis que l'eau manque absolument aux abords de la place, dans la place même elle abonde. Il y a de plus, pour en défendre les approches, un fossé creusé en plein roc et qui ne mesure pas moins de 60 pieds de profondeur et de 250 pieds de largeur, de sorte qu'avec la pierre retirée du fossé on a pu construire tout le mur extérieur du Temple. On assure même que Pompée ne put s'emparer de Hiérosolyme qu'en choisissant, pour faire combler le fossé et appliquer les échelles, un de ces jours de jeûne public pendant lesquels les Juifs s'abstiennent de tout travail. Pompée ordonna donc que toutes ces fortifications de Hiérosolyme fussent rasées, et il fit tout son possible pour détruire de même les différents repaires où les brigands s'étaient retranchés et les gazophylakies où les tyrans conservaient leurs trésors. Deux de ces gazophylakies, Threx et Taurus, commandaient le défilé donnant accès dans Hiéricho, mais la Judée en renfermait beaucoup d'autres, tels que Alexandrium, Hyrcanium, Machaerûs et Lysias, sans compter toutes les forteresses du canton de Philadelphie et celle de Scythopolis en Galilée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.41]] [41] Sous le nom de Hiéricho on désigne une plaine circulaire entourée de montagnes dont le versant intérieur figure en quelque sorte les gradins d'un amphithéâtre. C'est dans cette plaine que se trouve le Phoenicôn, grand bois planté d'arbres fruitiers de toute espèce, mais principalement de palmiers. Ce bois s'étend sur une longueur de 100 stades, des eaux courantes le sillonnent en tout sens et un grand nombre d'habitations y sont répandues. On y voit aussi un château royal avec un parc dit le Jardin du Balsamier. Le balsamier est un arbuste assez semblable au cytise et au térébinthe, et qui, comme eux, porte des baies odoriférantes. A l'aide d'incisions profondes faites dans son écorce, on en fait découler un suc crémeux qu'on recueille dans des espèces de godets pour le transvaser ensuite dans des coquilles où il se coagule et finit par former une sorte d'opiat, merveilleux soit pour dissiper les maux de tête, soit pour arrêter à leur début les fluxions sur les yeux et les cas d'amblyopie. Naturellement cette substance est chère, d'autant qu'on ne la recueille nulle autre part. Le Phoenicôn est également le seul endroit (si l'on excepte toutefois Babylone et le canton situé immédiatement à l'est de cette ville), où croisse le palmier caryote. Aussi tire-t-on de cet arbre, comme du balsamier, de très gros revenus. Il n'est pas jusqu'au bois du balsamier qu'on n'utilise aussi : on l'emploie comme aromate.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.42]] [42] Le lac Sirbonis est assurément fort grand, puisque certains auteurs lui donnent jusqu'à 1000 stades de tour. Sa longueur cependant, mesurée par rapport au littoral (sa direction générale est parallèle à celle de la côte), ne dépasse guère 200 stades. Ses eaux sont très profondes même sur le bord et tellement pesantes, qu'il n'y a pas possibilité pour un plongeur d'y exercer ses talents, car celui qui y entre n'a pas plus tôt enfoncé jusqu'à mi-corps qu'il se sent soulevé hors de l'eau. Ajoutons que l'asphalte se trouve dans le lac en très grande quantité : à des époques dont le retour n'a rien de régulier, on voit cette substance jaillir du milieu, du plus profond du lac, avec une forte ébullition qui rappelle tout à fait celle de l'eau bouillante. En retombant, elle forme une sorte de monticule arrondi. Il se dégage en même temps beaucoup de suie, mais à l'état de gaz, et, pour ne pas être visible, cette suie n'en atteste pas moins sa présence en ternissant le cuivre, l'argent et tous les corps brillants, jusqu'à l'or lui-même, et c'est en voyant leurs vases et autres ustensiles se rouiller, que les riverains habituellement pressentent l'approche d'une éruption. Ils se préparent alors à recueillir l'asphalte et disposent à cet effet des radeaux faits de joncs tressés. L'asphalte est une substance terreuse, qui, liquéfiée par la chaleur, jaillit et fait expansion, mais pour changer d'état aussitôt, car au contact de l'eau, d'une eau aussi froide que l'est celle du lac, elle se solidifie et arrive à former une masse tellement dure, qu'il faut la couper, la briser en morceaux. Par suite de la nature toute particulière des eaux du lac, dans lesquelles, avons-nous dit, l'art du plongeur ne trouve absolument pas à s'exercer, puisqu'à peine entré on s'y sent porté et soulevé sans pouvoir enfoncer, l'asphalte y surnage, et les gens du pays, montés sur leurs radeaux, se portent vers l'endroit où s'est faite l'éruption, coupent l'asphalte et en emportent autant de morceaux qu'ils peuvent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.43]] [43] Voilà réellement comme les choses se passent ; mais, au dire de Posidonius, les gens du pays, qui sont tous plus ou moins sorciers, ont un procédé pour donner à l'asphalte cette dureté et cette consistance qui permet de la couper en morceaux : ils prononcent certaines formules ou incantations magiques, et, pendant ce temps-là, imbibent l'asphalte d'urine et d'autres liquides également fétides, tantôt versés à flot, tantôt exprimés goutte à goutte. Il pourrait se faire pourtant qu'[au lieu de tirer cette propriété de formules magiques] l'urine la possédât naturellement, et qu'elle agît en cette circonstance comme quand il se forme des calculs dans la vessie et de la chrysocolle dans l'urine des enfants. Ajoutons qu'on s'explique aisément comment le phénomène en question se produit juste au milieu du lac, le centre du lac devant correspondre exactement au foyer intérieur et à la source la plus abondante de l'asphalte. Enfin, si l'éruption n'a lieu qu'à des époques irrégulières, cela tient à ce que les mouvements du feu, non plus que les mouvements de beaucoup d'autres gaz, n'obéissent à aucun ordre apparent. C'est aussi un phénomène analogue qu'on observe à Apollonie en Epire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.44]] [44] On a constaté, du reste, beaucoup d'autres indices de l'action du feu sur le sol de cette contrée. Aux environs de Moasada, par exemple, on montre, en même temps que d'âpres rochers portant encore la trace du feu, des crevasses ou fissures, des amas de cendres, des gouttes de poix qui suintent de la surface polie des rochers, et jusqu'à des rivières dont les eaux semblent bouillir et répandent au loin une odeur méphitique, çà et là enfin des ruines d'habitations et de villages entiers. Or cette dernière circonstance permet d'ajouter foi à ce que les gens du pays racontent de treize villes qui auraient existé autrefois ici même autour de Sodome, leur métropole, celle-ci, ayant seule conservé son enceinte (une enceinte de 60 stades de circuit). A la suite de secousses de tremblements de terre, d'éruptions de matières ignées et d'eaux chaudes, bitumineuses et sulfureuses, le lac aurait, paraît-il, empiété sur les terres voisines ; les roches auraient été calcinées, et, des villes environnantes, les unes auraient été englouties, les autres se seraient vu abandonner, tous ceux de leurs habitants qui avaient survécu s'étant enfuis au loin. Mais Eratosthène contredit cette tradition : il prétend, lui, qu'à l'origine tout ce pays n'était qu'un lac immense, qu'avec le temps seulement plus d'une issue s'était ouverte qui n'existait pas auparavant, que le fond de la plus grande partie du lac avait été laissé ainsi à découvert, ce qui avait donné naissance à une autre [Thessalie].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.45]] [45] Dans le canton de Gadara également se trouve un grand lac ou étang, dont on croirait les eaux empoisonnées, à voir comment tous les bestiaux qui s'y abreuvent perdent infailliblement leurs poils, leurs sabots et leurs cornes. Le poisson du lac de Tarichées, en revanche, préparé et salé sur les lieux, dans des établissements spéciaux, constitue un mets délicieux. Ajoutons que les bords de ce même lac sont couverts d'arbres à fruits assez semblables à nos pommiers. Les Egyptiens se servent de l'asphalte pour embaumer leurs morts.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.2.46]] [46] Pompée, qui avait commencé par reprendre aux Juifs une partie des provinces qu'ils s'étaient appropriées en usant de violence, éleva ensuite [Hyrcan] à la dignité de grand prêtre. Un parent et compatriote d'Hyrcan, nommé Hérode, usurpa plus tard la même dignité ; mais il se montra tellement supérieur à ses prédécesseurs, dans l'art surtout de négocier avec Rome et d'administrer, qu'il réussit, du consentement d'Antoine d'abord, et de César Auguste ensuite, à échanger son titre de grand prêtre contre celui de roi : Meurtrier de plusieurs de ses fils qu'il soupçonnait de comploter contre sa vie, il voulut, quand sa dernière heure fut venue, faire plusieurs parts de ses Etats et attribuer lui-même à chacun de ses enfants survivants le lot qui lui revenait. César combla d'honneurs ces fils d'Hérode, ainsi que sa soeur Salomé et la fille de celle-ci, Bérénice. Le règne des fils d'Hérode toutefois ne fut rien moins qu'heureux : ils durent répondre à de graves accusations, et l'un d'eux mourut en exil, interné chez les Gaulois Allobroges. Quant aux autres, ils durent s'abaisser au métier de courtisans, et, même à ce prix, n'obtinrent qu'à grand'peine de pouvoir rentrer en Judée, pour y reprendre l'administration de leurs tétrarchies respectives.

### **XVI, 3 - L'Arabie - Le golfe Persique**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/arabie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

Au-dessus de la Judée et de la Coelé-Syrie on voit s'étendre dans la direction du midi, jusqu'à la Babylonie et jusqu'à la vallée de l'Euphrate, l'Arabie proprement dite, ou, en d'autres termes, l'Arabie sans le pays des Scénites, lequel dépend de la Mésopotamie. Mais nous avons parlé ci-dessus de la Mésopotamie et des différents peuples qui l'habitent ; nous avons décrit de même, de l'autre côté de l'Euphrate, tout le territoire voisin des bouches du fleuve qu'habitent les Babyloniens et les Chaldéens ; disons maintenant que le pays qui fait suite à la Mésopotamie et qui s'étend jusqu'à la Coelé-Syrie offre deux parties distinctes, la partie la plus rapprochée du fleuve qui, comme la Mésopotamie elle-même, est occupée par la nation des Arabes scénites, nation fractionnée en petits Etats et qui se voit réduite par la nature pauvre et aride du pays qu'elle habite à ne s'occuper que peu ou point de culture, pour se consacrer toute à l'élève des troupeaux, à l'élève des chameaux principalement ; et une autre partie au-dessus de celle-là, composée uniquement d'immenses déserts. Au sud de ces déserts, maintenant, commence l'Arabie Heureuse, qui se trouve avoir de la sorte pour côté septentrional le désert indiqué par nous tout à l'heure, pour côté oriental le golfe Persique, pour côté occidental le golfe Arabique, et enfin pour côté méridional la Grande Mer (on emploie de préférence ce dernier nom quand on n'entend désigner que la partie de mer extérieure aux deux golfes Persique et Arabique, tandis que le nom de mer Erythrée embrasse en même temps les deux golfes).  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.2]] [2] Le golfe Persique est appelé souvent aussi la mer de Perse, notamment par Eratosthène qui en donne la description suivante : «L'entrée de cette mer, dit-il, est tellement étroite, que du cap Harmoza, situé sur la côte de Carmanie, on voit juste en face de soi le cap Macae se détacher de la côte d'Arabie. A partir de l'entrée, la côte de droite décrit une ligne courbe, qui, parvenue à la Carmanie, commence à incliner un peu vers l'est, puis remonte vers le nord, et se détourne de nouveau au couchant, pour ne plus se départir de cette direction jusqu'à Térédon et jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, contournant ainsi, sur une étendue de 10 000 stades environ, la Carmanie, la Perse, la Susiane, et une partie de la Babylonie». Nous avons nous-même précédemment décrit ces différentes contrées. Ajoutons qu'Eratosthène compte, de l'embouchure de l'Euphrate à l'entrée du golfe, [le long de la côte opposée,] juste le même nombre de stades, en se fondant sur le témoignage d'Androsthène de Thasos, qui, après avoir accompagné Néarque [jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate,] fut chargé seul [d'achever l'exploration du golfe], et tirons de là cette conclusion évidente que l'étendue de la mer de Perse égale, à peu de chose près, celle du Pont-Euxin. [Sur cette dernière partie de l'exploration], Eratosthène nous fournit quelques détails empruntés à Androsthène lui-même : c'est ainsi qu'il nous le montre partant de Térédon avec toute la flotte, contournant le fond du golfe, puis, avançant dès là avec la terre à sa droite, jusqu'à une certaine île dite d'Icare, qui semble toucher à la côte et dans laquelle il signale la présence à la fois d'un temple d'Apollon et d'un oracle [d'Artémis] Tauropole.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.3]] [3] Quand on a rangé la côte d'Arabie l'espace de 2400 stades, on atteint, dans l'intérieur d'un golfe qui pénètre fort avant dans les terres, une ville appelée Gerrha, dont les habitants, descendants d'une ancienne colonie de Chaldéens bannis de Babylone, [vivent pour ainsi dire dans le sel.] Tous les terrains environnants sont en effet complètement imprégnés de sel, les maisons elles-mêmes sont faites de gros quartiers de sel, et, comme sous l'action des rayons solaires ce sel s'écaille incessamment, les habitants n'ont d'autre moyen pour consolider les murs de leurs maisons que de les asperger continuellement à grande eau. La ville de Gerrha est à 200 stades de la mer. La principale industrie des Gerrhéens consiste à transporter par terre les aromates et les autres marchandises de l'Arabie. Ce n'est pourtant pas ce que dit Aristobule : il affirme, au contraire, que les Gerrhéens font le commerce surtout par eau, transportant leurs marchandises en Babylonie à, l'aide de radeaux, remontant l'Euphrate jusqu'à Thapsaque et prenant là seulement la voie de terre pour se rendre à leurs différentes destinations.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.4]] [4] Pour peu qu'on avance au delà de Gerrha, on rencontre encore d'autres îles, à savoir Tyrus et Aradus, lesquelles renferment des temples fort semblables d'aspect aux temples phéniciens. Les habitants prétendent même que leurs deux îles sont les métropoles des îles et des villes de mêmes noms qui dépendent de la Phénicie. Séparées de Térédon par un trajet de dix journées, ces deux îles ne sont plus qu'à une journée de distance du 1ap Mane, situé juste à l'entrée du golfe.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.5]] [5] A 2000 stades, maintenant, au sud de la Carmanie, en pleine mer, Néarque et Orthagoras placent l'île de Tyriné, et, dans cette île, ils signalent certain tertre élevé, ombragé de palmiers sauvages, comme étant soi-disant le tombeau d'Erythras. Néarque ajoute qu'Erythras, ancien roi de la contrée, est le même qui laissa son nom à la mer Erythrée, et qu'Orthagoras et lui avaient recueilli ces détails de la bouche de Mithrôpastès, fils d'Aréinos, le satrape de Phrygie. Contraint de fuir la colère de Darius, Mithrôpastès avait, paraît-il, résidé pendant un certain temps dans cette î1e ; puis il avait eu occasion, quand les chefs de la flotte macédonienne avaient pénétré dans le golfe Persique, de s'aboucher avec eux, et il leur avait demandé alors de lui fournir les moyens de rentrer dans son pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.6]] [6] Tout le littoral de la mer Erythrée est bordé d'une vraie forêt sous-marine, composée d'arbres assez semblables au laurier et à l'olivier. Cette forêt qui, à marée basse, émerge tout entière hors de l'eau, se trouve quelquefois, à marée haute, complètement couverte et submergée ; or le manque absolu d'arbres dans tout le pays au-dessus de la côte ajoute encore à l'étrangeté du fait.  
  
Telle est la description donnée par Eratosthène de la mer de Perse, laquelle forme, avons-nous dit, le côté oriental de l'Arabie Heureuse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.3.7]] [7] On voit par le récit de Néarque que c'est par Mazênès que Mithrôpastès leur avait été amené. Mazênès était gouverneur d'une des îles du golfe Persique, de l'île Aoracta précisément, où Mithrôpastès s'était réfugié en quittant Ogyris et où il avait reçu l'hospitalité. Voulant se faire recommander aux chefs de la flotte macédonienne par Mazênès qui allait leur servir de pilote, il l'avait naturellement accompagné. Néarque parle aussi d'une île qu'ils rencontrèrent, comme ils commençaient à ranger la côte de Perse, et où se trouvaient en quantité des perles du plus grand prix. Dans d'autres îles qu'il signale également ce n'étaient plus des perles qu'on ramassait, paraît-il, mais de simples cailloux brillants et transparents. Enfin, dans les îles qui précèdent immédiatement l'embouchure de l'Euphrate, Néarque constata la présence d'arbres exhalant une odeur d'encens, dont les racines laissaient découler, quand on les brisait, un suc très abondant, et la présence en même temps de crabes et d'oursins de dimensions énormes, circonstance commune, du reste, à toute la mer Extérieure : Néarque dit avoir vu, par exemple, des crabes plus grands que des*causies*, et des oursins dont la coquille pouvait avoir la capacité d'un double cotyle. Il affirme avoir vu là également, échouée sur la côte, une baleine longue de 50 coudées.

### **XVI, 4 - L'Arabie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/arabie-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.1]] [1] La première province d'Arabie où l'on entre, en sortant de la Babylonie, est la Maesène, qui, bornée d'un côté par le grand désert d'Arabie, et protégée d'un autre côté par ces marais de la Chaldée qu'alimentent les débordements de l'Euphrate, touche en outre par un troisième côté à la mer de Perse. Malgré son climat malsain et brumeux, à la fois chaud et pluvieux, la Maesène est d'une grande fertilité. La vigne y croît en pleins marais sur des claies d'osier qu'on a recouvertes d'une couche de terre suffisante pour que les racines de la plante y puissent prendre ; et, comme ces claies sont sujettes à de fréquents déplacements par suite du mouvement des eaux, on les repousse avec de longues perches de manière à les ramener à leur place primitive.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/arabie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.2]] [2] Mais revenons à Eratosthène et au tableau méthodique qu'il a tracé de l'Arabie. Suivant lui, l'Arabie septentrionale ou Arabie Déserte, comprise comme elle est entre l'Arabie Heureuse d'une part et la Coelé-Syrie, et la Judée d'autre part, puisqu'elle s'étend jusqu'au fond du golfe Arabique, mesure depuis l'extrémité de ce golfe qui regarde le Nil, c'est-à-dire depuis Héroopolis, dans la direction de Pétra (de Pétra de Nabatée) et jusqu'à Babylone, une longueur de 5600 stades, et cette longueur peut être représentée par une ligne tirée droit au levant d'été qui couperait les territoires des tribus Nabatéenne, Chaulatéenne et Agraeenne, toutes trois d'origine arabe, et qui se trouvent échelonnées sur la frontière dudit pays. Au-dessus de ces tribus, maintenant, est l'Arabie Heureuse, qui s'étend sur un espace de 12 000 stades et s'avance au midi jusqu'à la mer Atlantique. L'Arabie Heureuse est habitée par une population exclusivement agricole, la première de cette sorte que nous ayons rencontrée depuis les populations agricoles de la Syrie et de la Judée. Vient ensuite une contrée sablonneuse et stérile, qui offre pour toute végétation quelques rares palmiers, avec des acanthes et des tamaris, et qui n'a, comme la Gédrosie, que de l'eau de puits : cette contrée est habitée uniquement par des Arabes et par des pâtres ou éleveurs de chameaux. L'extrémité méridionale du pays en revanche, ou, en d'autres termes, la partie de l'Arabie qui semble s'avancer à la rencontre de l'Ethiopie, est largement arrosée par les pluies de l'été et donne, ainsi que l'Inde, deux récoltes par an. Ajoutons qu'elle possède un certain nombre de fleuves ou de cours d'eau qui vont se perdre, soit dans les plaines, soit dans des lacs ; que tous les produits de la terre y sont excellents, qu'elle fait en outre beaucoup de miel et nourrit une très grande quantité de têtes de bétail, parmi lesquelles, il est vrai, ne figurent ni chevaux, ni mulets, ni porcs, de même qu'on ne compte ni poules ni oies dans la multitude de volatiles qu'elle nourrit également. Quatre peuples principaux se partagent cette extrémité de l'Arabie : les Minaei le long de la mer Erythrée avec Carna ou Carnana pour capitale ; immédiatement après, les Sabaei avec Mariaba pour chef-lieu ; troisièmement les Cattabanées, dont le territoire s'étend jusqu'à l'étroit canal où s'opère habituellement la traversée du golfe et dont les rois ont pour résidence une ville appelée Tamna ; puis, pour finir, à l'extrémité orientale du pays, les Chatramôtitae avec la ville de Sabata pour capitale.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.3]] [3] Ces différentes cités, qui forment un seul et même Etat monarchique, ont toutes l'aspect de l'opulence et sont toutes ornées de temples et de palais magnifiques. Leurs maisons, par l'assemblage de la charpente, rappellent tout à fait les maisons égyptiennes. Pris ensemble les quatre nomes couvrent un espace plus grand que le delta d'Egypte. Dans cette monarchie, le pouvoir ne passe pas du père au fils, le successeur désigné est le premier enfant de sang noble né depuis l'avènement du roi. Aussi est-il d'usage, en même temps qu'on procède à l'installation du roi, de dresser une liste des femmes des principaux seigneurs de la cour qui se trouvent alors enceintes et de leur donner à chacune des surveillants : on sait ainsi quelle est celle qui accouche la première, et, si c'est un fils qu'elle a mis au monde, la loi veut qu'on le lui prenne et qu'on l'élève royalement, comme étant l'héritier présomptif de la couronne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.4]] [4] Le nome de Cattabanie produit surtout de l'encens, et le nome de Chatramôtitide surtout de la myrrhe ; et ces deux précieuses denrées, jointes aux autres aromates, servent aux échanges que font les indigènes avec les marchands étrangers, soit avec ceux qui sont venus d'Aelana et qui ont mis soixante-dix jours à atteindre le nome de Minée (on sait qu'Aelana occupe le fond de cette autre branche du golfe Arabique qui tire vers Gaza et qu'on appelle la branche Aelanite), soit avec les marchands gerrhéens qu'un trajet de quarante jours a amenés dans la Chatramôtitide. Le côté du golfe Arabique qui part du fond de la branche Elanite et qui longe l'Arabie mesure, au rapport d'Alexandre et d'Anaxicratès, 14 000 stades, mais n'est là un calcul quelque peu exagéré. Le côté opposé, le même qui borde la Troglodytique et qu'on se trouve avoir à droite quand on range la côte depuis Héroopolis, mesure 9000 stades jusqu'à Ptolémaïs et jusqu'à la région où l'on chasse l'éléphant, et, dans cet intervalle, à l'exception d'un endroit où il incline légèrement à l'est, ce côté conserve sa même direction au midi; mais, à partir de là et jusqu'à la partie. étroite du golfe, il mesure 4500 stades environ en inclinant à l'est d'une manière beaucoup plus marquée. C'est le cap Diré, avec une petite ville de même nom, habitée toute par des Ichthyophages, qui forme, sur la rive éthiopienne, le détroit [donnant accès dans le golfe Arabique.] On voit encore, paraît-il, à Diré une stèle ou colonne du roi d'Egypte Sésostris avec inscription hiéroglyphique commémorative du passage du détroit par le conquérant. Il y a toute apparence, en effet, que Sésostris, après avoir conquis, lui 1e premier, l'Ethiopie et la Troglodytique, passa en Arabie et partit de là pour parcourir triomphalement toute l'Asie, comme l'attestent et les retranchements dits*de Sésostris*qu'on rencontre en maint endroit de cette contrée, et tant de sanctuaires aussi, bâtis évidemment sur le modèle des temples égyptiens. Le golfe, à la hauteur de Diré, se rétrécit au point de n'avoir plus qu'une largeur de 60 stades. Toutefois ce qu'on appelle aujourd'hui le Détroit n'est pas à Diré : c'est plus loin qu'il faut le chercher, en un endroit où la distance, à vrai dire, d'un continent à l'autre est encore de 200 stades environ, mais où se trouve un groupe de six îles qui obstrue le golfe de manière à n'y laisser que des passes extrêmement étroites. C'est là, nous l'avons déjà dit, que se fait au moyen de radeaux le transport des marchandises entre les deux continents et que l'on place le Détroit proprement dit. Une fois ces îles dépassées, la navigation continue le long de la région Myrrhifère, et jusqu'à la Cinnamomifère, dans une direction sud-est, et ce trajet, quand on tient compte des moindres enfoncements de la côte, représente à peu près 5000 stades. Jusqu'à présent (c'est toujours Eratosthène qui parle) aucun navigateur n'a poussé plus loin que la Cinnamomifère. Eratosthène ajoute que les villes ne sont guère nombreuses sur la côte, mais qu'en revanche l'intérieur en compte beaucoup et qui pour la plupart sont très peuplées. Tels sont les renseignements qu'Eratosthène nous donne sur l'Arabie, mais certains géographes nous en fournissent d'autres, et nous croyons bien faire en complétant les siens par ceux-là.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.5]] [5] Suivant Artémidore, le promontoire qui se détache de la côte d'Arabie en s'avançant pour ainsi dire à la rencontre du cap Diré est connu sous le nom d'Acila. Un autre renseignement que nous lui devons, c'est que, dans le canton de Diré, tous les hommes ont le gland déformé. Il nous apprend encore que le premier point de la Troglodytique où l'on aborde quand on vient d'Héroopolis est Philôtère, ville fondée par Satyrus, qui lui donna le nom de la soeur de Ptolémée II. Satyrus était venu dans le pays, avec la mission de rechercher les emplacements les plus favorables à la chasse de l'éléphant. A Philôtère succèdent : 1° une autre ville qu'Artémidore appelle Arsinoé ; 2° plusieurs fontaines jaillissantes, dont les eaux, à la fois chaudes, amères et saumâtres, se précipitent dans la mer du haut d'une roche très élevée ; 3° un peu plus loin, une plaine, du milieu de laquelle on voit surgir une montagne qui a la couleur vive du minium. Le point qu'Artémidore signale ensuite est appelé indifféremment Myos-Hormos et Aphroditès-Hormos : c'est un port spacieux, mais dont l'entrée est tortueuse et difficile. Juste en face de cette entrée sont situées trois îles, deux qui sont couvertes d'oliviers et très ombragées, et la troisième, où les arbres sont plus rares, qui est toute remplie de pintades. Le golfe Acathartos (autrement dit*Immonde*), lequel fait suite immédiatement à Myos-Hormos, se trouve, ainsi que ce port, encore à la hauteur de la Thébaïde. Il ne justifie que trop son nom, tant est grande l'impression d'horreur qu'on éprouve à l'approche de ses écueils cachés, de ses longs bancs de récifs et à la vue de ses eaux presque toujours soulevées par des vents furieux. Tout au fond de ce golfe Artémidore place une ville, Bérénice.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.6]] [6] Passé le golfe Acathartos, on atteint l'île Ophiôdès, ainsi nommée du grand nombre de serpents qu'elle nourrissait, avant que le roi Ptolémée II, tant pour prévenir les cas de piqûre et de mort devenus trop fréquents parmi les équipages qui y abordaient, que pour donner toute sécurité aux chercheurs de topazes, l'en eût tout à fait purgée. La topaze est une pierre transparente quia les reflets fauves de l'or, si bien que, le jour, aux rayons trop ardents du soleil, elle n'est pas facile à apercevoir ; la nuit, au contraire, rien n'empêche ceux qui la cherchent de la bien voir. Ils marquent alors la place de chaque topaze au moyen d'un petit godet solidement attaché, et, quand vient le jour, ils procèdent à l'extraction de la pierre. Il y avait autrefois un corps spécial, entretenu aux frais des rois d'Egypte, qui était préposé à la garde de ce précieux gisement ainsi qu'à la recherche des topazes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.7]] [7] Au delà de l'île Ophiôdès, on voit se succéder un grand nombre de tribus d'Ichthyophages et de Nomades. Puis vient le port de Sôtira, lequel aura reçu son nom apparemment de commandants de vaisseaux reconnaissants, qui, y ayant trouvé un refuge au sortir de dangereuses tempêtes, voulurent consacrer ainsi le souvenir de l'événement. Plus loin un changement très marqué se produit dans l'aspect de la côte et du golfe. La côte cesse d'être âpre et rocheuse ; elle se rapproche de plus en plus de l'Arabie et semble au moment d'y toucher ; en même temps on entre dans des eaux basses dont la profondeur n'est plus que de 2 orgyes et qui présentent à leur surface une teinte d'herbe verte très prononcée due à la grande quantité de mousses et d'algues que la transparence de l'eau laisse apercevoir au fond de la mer dans toute l'étendue du détroit, circonstance au surplus qui n'a rien d'étonnant, puisque la présence d'arbres sous-marins a été constatée dans ces mêmes parages. Ajoutons qu'on y rencontre aussi un très grand nombre de chiens de mer et que le détroit en est comme infesté. Les Taures qu'on relève ensuite sont deux montagnes, qui, vues de loin, offrent effectivement dans leurs contours une certaine ressemblance avec des taureaux. Puis vient une autre montagne que couronne un temple d'Isis, monument de la piété de Sésostris, et qui précède une île toute plantée d'oliviers, souvent couverte par les eaux de la mer. Immédiatement après cette île, est la ville de Ptolémaïs, qui fut bâtie à proximité de la région où l'on chasse l'éléphant par un officier de Philadelphe, nommé Eumédès : envoyé exprès pour préparer cette chasse, Eumédès avait commencé par fermer secrètement au moyen d'un fossé et d'un mur une des presqu'îles de la côte, il avait ensuite désarmé par d'habiles ménagements les populations qui menaçaient de gêner son établissement, et avait réussi ainsi à se faire de voisins malveillants des amis sûrs et dévoués.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.8]] [8] Dans l'intervalle [de l'île à Ptolémaïs on voit déboucher un bras de l'Astaboras, fleuve qui, une fois sorti du lac où il prend sa source, se divise, envoie à la mer directement une partie de ses eaux, et, par sa branche principale, va se réunir au Nil ; puis, on relève successivement le groupe des îles Latomies, lesquelles sont au nombre de six, l'estuaire Sabaïtique et le fort que Suchos a bâti dans l'intérieur des terres au-dessus de cet estuaire], un port connu sous le nom d'Elaea, une île dite de Straton, et le port de Saba avec un cynéyion de même nom où l'on chasse l'éléphant. La contrée à laquelle on accède en pénétrant jusqu'au fond de ces derniers ports ou estuaires, est appelée du nom de Ténesside par Artémidore, qui la dit occupée par des Egyptiens descendants des déserteurs de l'armée de Psammiticlnts. Le nom de Sembrites, qui est celui sous lequel cette population est connue dans le pays, signifie en effet étrangers, venus d'ailleurs. Artémidore nous apprend en outre que le pays est gouverné par une reine, la même qui a déjà sous sa domination Méroé. Ce nom de Méroé désigne une île formée par le Nil dans le voisinage de la Ténesside et au-dessous d'une autre île où les mêmes déserteurs égyptiens avaient fondé un premier établissement. De Méroé à la partie de la côte que nous avons atteinte présentement, la distance, à ce qu'on assure, est de 15 journées pour un bon marcheur. C'est aussi près de Méroé qu'est le confluent de l'Astaboras et de l'Astapus, voire celui de l'Astaboras avec le Nil.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.9]] [9] Quant aux noms de Rhizophages et d'lléléens sous lesquels on désigne les populations riveraines de ces différents cours d'eau, ils rappellent que ces populations vivent uniquement des racines (*rhizae*) qu'elles coupent dans l'Hélos ou marais voisin : de ces racines, écrasées avec des pierres, elles font des espèces de gâteaux qu'elles mangent après les avoir cuits au soleil. Tout leur pays est infesté de lions ; mais, dans les premiers jours qui suivent le lever de Sirius, les lions disparaissent, mis en fuite jusqu'au dernier, par les piqûres de mouches énormes. D'autres populations, voisines de celles-là, se nourrissent de grains (*spermata*), d'où leur nom de Spermophages ; seulement si le grain vient à manquer, elles sont réduites à vivre de glands qu'elles apprêtent alors de la même manière que font les Rhizophages leurs racines. Après Elée, nous signalerons [sur la côte] les Démétriûscopies et les Conônobômi et dans l'intérieur une vaste région où croissent en abondance les roseaux indiens. Tout au fond de ce pays connu sous le nom de nome de Coracium, s'élevait naguère une ville, Endera, chef-lieu de la tribu des Gymnètes. Pour toutes armes les Gymnètes ont des arcs de jonc et des flèches durcies au feu par le bout ; mais ils montent sur les arbres, et de là visent et abattent les bêtes féroces, quand ils ne les tirent pas de plain-pied, ce qui leur arrive quelquefois. Il y a aussi dans le pays beaucoup de buffles, et la viande de buffle jointe à la chair des autres bêtes sauvages auxquelles ils donnent la chasse fait le fond de leur nourriture. Parfois il leur arrive de revenir de la chasse sans avoir rien tué, ils se contentent alors pour assouvir leur faim de faire griller sur des charbons des peaux sèches. Les Gymnètes ont une coutume remarquable : chaque année ils instituent un concours de tir à l'arc où ne sont admis que de tout jeunes garçons non encore parvenus à l'âge de puberté. Aux Conônobômi ou*Autels de Conon*succède le port de Mélinûs, et dans l'intérieur juste au-dessus de ce port se trouvent le château de Coraiis avec une chasse de même nom, un autre château encore, et plusieurs autres chasses ; puis vient le port d'Antiphile, qui se trouve être adossé en quelque sorte au territoire des Créophages. Chez ce peuple, tous les hommes ont le gland déformé et comme mutilé, et toutes les femmes, conformément à la coutume rigoureuse des Juifs, subissent l'excision [des petites lèvres].  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.10]] [10] En s'avançant encore plus loin dans l'intérieur, mais plus dans la direction du midi, on rencontre la tribu des Cynantolges, ou, comme on l'appelle dans le pays même, la tribu des Agrii. Les hommes de cette tribu laissent pousser leurs cheveux et portent toute leur barbe. Leurs chiens sont de la plus grande taille et leur servent à chasser les troupeaux de boeufs indiens qui de temps à autre font irruption des cantons voisins sur leur territoire, soit pour fuir la dent des bêtes féroces, soit parce que leurs pâturages ordinaires sont épuisés. C'est habituellement entre le solstice d'été et le milieu de l'hiver que l'irruption de ces animaux a lieu. Immédiatement après le port d'Antiphile, on relève : 1° un autre port appelé le Colobônalsos ; 2° une ville connue sous le nom de Bérénice-lez-Sabae ; 3° Sabae même, qui est une ville de très grande étendue ; Eumenûsalsos. Juste au-dessus est la ville de Darada avec une chasse d'éléphants dite la*Chasse du puits*. C'est la tribu des Eléphantophages qui occupe tout ce canton, et, [comme son nom l'indique,] son unique occupation est la chasse aux éléphants. Quand, du haut des arbres où ils se postent, ils aperçoivent un troupeau d'éléphants qui traverse la forêt, les Eléphantophages ne se hâtent pas de l'attaquer ; mais, pour peu qu'un des éléphants qui forment l'arrière-garde s'écarte, ils s'approchent de lui sans faire de bruit et lui coupent les jarrets. Quelquefois aussi ils percent les éléphants de flèches qu'ils ont au préalable trempées dans du fiel ou de la bave de serpent. Le maniement de leurs arcs exige le concours de trois hommes : deux de ces hommes, la jambe en avant, tiennent l'arc et le troisième tire la corde. D'autres chasseurs marquent les arbres contre lesquels les éléphants ont coutume de se reposer, puis passant de l'autre côté ils coupent l'arbre au pied. Alors, quand la bête vient pour s'y appuyer, l'arbre tombe et l'entraîne dans sa chute, et, comme il lui est impossible de se relever, l'os de la jambe chez l'éléphant étant tout d'une pièce et ne pouvant se plier, les chasseurs postés sur les arbres voisins se hâtent d'en descendre et égorgent leur proie. Les Nomades n'appellent jamais les chasseurs d'éléphants autrement que les*Impurs*.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.11]] [11] Au-dessus des Eléphantophages habite une tribu moins importante, la tribu des Struthophages, dont le territoire nourrit force oiseaux, grands comme des cerfs, trop lourds pour voler, mais qui peuvent courir avec une extrême vitesse, à la façon des autruches. Les indigènes chassent ces oiseaux de deux façons : les uns les poursuivent et les abattent à coups de flèches ; les autres s'affublent de la dépouille même de quelqu'un de ces oiseaux, la main droite engagée dans le long cou de la bête pour lui imprimer les mêmes mouvements que ces oiseaux ont l'habitude de faire avec leur cou ; puis, de leur autre main, ils prennent du grain dans une besace pendue à leur côté et le répandent à terre, ils attirent les oiseaux au moyen de cet appât dans des ravins ou vallées sans issue, où des gens embusqués les attendent pour les abattre à coups de bâton. Les Struthophages s'habillent avec la peau des oiseaux qu'ils ont tués et ils s'en font aussi des couvertures dans lesquelles ils s'enveloppent pour dormir. Ils sont perpétuellement en guerre avec les Simi, tribu éthiopienne qui n'a d'autre arme que des cornes d'oryges.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.12]] [12] Dans le voisinage des peuples que nous venons de nommer habitent les Acri,lolthayes. Plus noirs de peau que les autres, les Acridophages sont beaucoup plus petits de taille et vivent aussi comparativement très peu de temps ; il est rare en effet qu'ils dépassent quarante ans, circonstance qu'on attribue à ce qu'ils ont le corps rongé de vermine. Ils vivent de sauterelles que les vents du sud-ouest et de l'ouest, toujours très forts au printemps dans ces régions, emportent et chassent vers leur pays. Pour les prendre, ils entassent au fond des vallées du bois qui a la propriété de faire beaucoup de fumée en brûlant, puis ils l'allument lentement. En passant au-dessus, les sauterelles sont aveuglées et suffoquées] par la fumée, elles tombent, et, après qu'on les a ramassées, on les écrase, on les pile dans de la saumure, pour en faire des espèces de gâteaux qui forment le fond de la nourriture des Acridophages. Derrière le territoire de ce peuple s'étend une vaste contrée, entièrement déserte, bien que renfermant de gras pâturages : on donne pour cause de cet abandon la présence d'une quantité infinie de scorpions et de phalanges dites à quatre mâchoires, qui, à force de pulluler, ont fini par mettre en pleine déroute tous les habitants du pays.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.13]] [13] Passé le port d'Eumène, toute la côte jusqu'à Diré et jusqu'au Détroit des six îles est occupée par des Ichthyophages, des Créophages et des Colobes, lesquels s'enfoncent même assez avant dans l'intérieur. On y rencontre aussi, avec un certain nombre de cynégies ou de chasses d'éléphants, plusieurs villes de peu d'importance. Ajoutons que quelques petites îles bordent cette partie de la côte. La plupart des peuples que nous venons de nommer sont nomades ; quelques-uns dans le nombre sont agriculteurs, et sur beaucoup de points du territoire de ces derniers le styrax croit en abondance C'est à la marée basse que les Ichthyophages ramassent le poisson ; une fois qu'ils l'ont ramassé, ils le jettent contre les rochers et l'y laissent cuire au soleil. Puis ils le désossent, et, recueillant les arêtes, ils les entassent ; quant à la chair, ils la pétrissent avec les pieds, et en font ensuite des gâteaux ou des pâtes, qu'ils recuisent au soleil et qu'ils gardent comme provisions. Lors des gros temps, ne pouvant ramasser de poisson, ils broient les arêtes qu'ils ont entassées et les arrangent de même en pâtes qu'ils mangent ensuite. Ils aiment aussi beaucoup à sucer les arêtes fraîches. Bon nombre d'Ichthyophages engraissent dans des fondrières, qui sont autant de relais de mer, certains coquillages charnus, et cela au moyen de menus poissons ou de fretin qu'ils y jettent : autre ressource précieuse pour eux quand le poisson devient rare. Ils entretiennent d'ailleurs aussi des viviers de toute sorte pour y garder en réserve le poisson lui-même. D'autres tribus, de celles qui habitent la partie de la côte où l'eau douce fait défaut, se déplacent tous les cinq jours au grand complet, avec femmes et enfants, et en poussant des cris d'allégresse remontent vers les puits et aiguades de l'intérieur ; puis, à peine arrivés, tous s'élancent vers l'eau, et courbés, penchés au-dessus comme des bestiaux, ils boivent, boivent, jusqu'à ce que leur ventre, tendu et ballonné, devienne aussi dur qu'une peau de tambour, après quoi ils regagnent comme ils peuvent le bord de la mer. Ces populations habitent au fond de cavernes ou dans de grossières cahutes, que supportent des os et arêtes de cétacés en guise de poutres et de solives, et qui sont couvertes en branchages d'olivier.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.14]] [14] Les Chélonophages profitent des dimensions énormes des chéloniens ou tortues de ces parages et avec leurs écailles se font des abris, voire même des embarcations. D'autres tirent parti des masses de fucus que la mer rejette ici sur la côte et qui y forment des espèces de tertres ou de hautes dunes, ils les creusent en des-sous et s'y logent. Un autre usage particulier à ces peuples consiste à jeter leurs morts en proie aux poissons, encore laissent-ils au reflux le soin de les emporter loin de la rive. Parmi les îles qui bordent leur côte on distingue l'île des Tortues, l'île des Phoques et l'île des Eperviers, rangées toutes trois à la suite les unes des autres. Quant à la côte même, elle est couverte de palmiers et de plantations d'oliviers et de lauriers, et cela non pas seulement en deçà du Détroit, mais encore au delà sur un assez grand espace. Il y a aussi l'île de Philippe, qui se trouve située juste à la même hauteur que la chasse d'éléphants dite de Pythangelus dans l'intérieur. Puis vient la ville d'Arsinoé avec un port de même nom, précédant Diré et ayant aussi une chasse d'éléphants située juste au-dessus d'elle. A Diré commence alors la côte des Aromates, dont la première partie, encore occupée par des Ichthyophages et des Créophages, produit surtout de la myrrhe, mais beaucoup de persée aussi et de sycamin d'Egypte. Au-dessus, dans l'intérieur, est Licha, chasse célèbre d'éléphants, parsemée de ces immenses flaques d'eau qui se forment pendant la saison des pluies, et où les éléphants viennent s'abreuver jusqu'à ce que les ayant mises à sec ils n'aient plus d'autre ressource pour trouver de l'eau que de se creuser avec leurs trompes et leurs défenses de véritables puits. Sur la côte même, en deçà du promontoire de Pytholaüs, il y a deux immenses lacs, l'un d'eau saumâtre auquel on donne le nom de tuer, l'autre d'eau douce qui nourrit force hippopotames et force crocodiles, et sur les bords duquel le papyrus croît en abondance. On rencontre aussi beaucoup d'ibis dans tout ce canton. Ajoutons qu'aux environs du promontoire de Pytholaüs, la pratique des mutilations corporelles commence à disparaître. Suit la région de l'encens, dite libanôtophore, dont le seuil est marqué par une pointe avancée que couronne un temple entouré d'une plantation de peupliers. Puis, à la même hauteur, dans l'intérieur des terres, courent l'Isidopotamie et une autre vallée (celle du Nil), couvertes l'une et l'autre de ces précieux arbustes qui donnent la myrrhe et l'encens. On y signale également la présence d'un grand réservoir qu'alimentent les eaux qui descendent des montagnes. Sur la côte, maintenant, on voit se succéder Léontoscopé, Pythangelû-limên, un canton qui, [outre la myrrhe et l'encens], produit aussi beaucoup de fausse casse, puis, jusqu'au seuil de la Cinnamômophore, différentes vallées qui sont bordées d'arbres à encens dans toute leur longueur et qui portent les noms de leurs fleuves respectifs. Le fleuve qui marque la limite de la cinnamômophore offre cette particularité que le phleils croît sur ses bords en très grande quantité. Un autre fleuve fait suite à celui-là ; puis viennent le port Daphnûs et l'Apollonopotamie, qui produit, non seulement de l'encens, mais aussi de la myrrhe et du cinnamôme. Toutefois cette dernière plante croît en plus grande quantité dans les cantons de l'intérieur. Le mont Eléphas qu'on relève ensuite avance sensiblement dans la mer et précède : 1° une crique ou coupure formant une sorte de canal naturel ; 2° un port spacieux dit de Psyglatus ; 3° l'aiguade des Cynocéphales ; 4° le Notû-céras, qui est le dernier point saillant de toute cette côte. Car au delà, pour doubler ce promontoire et nous avancer au midi, «nous n'avons plus, dit Artémidore, ni relevés de ports, ni listes de noms de lieux, n'y ayant jamais eu d'exploration méthodique qui ait permis de ranger ce littoral extrême au nombre des terres connues».  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.15]] [15] Il est à noter cependant que, même sur cette côte ultérieure, on signale encore la présence de colonnes et d'autels, dits de Pytholaüs, de Lichas, de Pythangelus, du Lion et de Charimostus, et portant, comme on voit, les mêmes noms que telle et telle localité de la côte parfaitement connue et explorée qui est comprise entre Diré et le Notû-céras ; mais à quelle distance se trouvent ces colonnes, ces autels ? C'est ce qu'on ignore absolument. Tout le pays est plein d'éléphants et de*fourmis-lions*, animaux singuliers qui ont les testicules renversés, la couleur fauve de l'or et le poil tout à fait ras. Ceux de l'Arabie ne l'ont pas au même degré. Le pays nourrit aussi des léopards d'une force prodigieuse et des rhinocéros. Il n'est pas exact de dire, comme le fait Artémidore, un peu bien légèrement pour un homme qui affirme ne parler que d'après ce qu'il a vu lui-même à Alexandrie, que la longueur du corps des rhinocéros diffère à peine de celle des éléphants ; et, à en juger du moins par l'individu que nous avons vu, nous, il y a entre les rhinocéros et les éléphants sous ce rapport à peu près la même différence que sous le rapport de la taille. Il n'est pas exact non plus de dire que la couleur de leur peau soit celle du buis, elle rappelle beaucoup plus celle de la peau de l'éléphant. De même taille que le taureau, les rhinocéros ressemblent beaucoup extérieurement, par la forme de leur museau surtout, au sanglier, si ce n'est qu'ils ont sur le nez une corne courte et comme aplatie, mais plus dure que pas un os, qui leur sert d'arme et leur rend les mêmes services qu'aux sangliers leurs défenses. Ils ont en outre deux gros plis, partant l'un de la nuque, et l'autre de la région lombaire, qui les enveloppent depuis l'échine jusque sous le ventre, comme pourraient le faire les orbes ou anneaux d'un serpent. C'est toujours d'après l'individu vivant que nous avons vu que nous donnons ces détails. Mais Artémidore ajoute quelques renseignements intéressants, celui-ci par exemple qui est caractéristique, que le rhinocéros est perpétuellement en guerre avec l'éléphant à qui il dispute ses pâturages, et que sa manoeuvre pour le combattre consiste à glisser son museau sous le ventre de l'éléphant et à le lui labourer avec sa corne, à moins que de sa trompe et de sa double défense l'éléphant ne le prévienne.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.16]] [16] Le même pays nourrit aussi beaucoup de girafes ou de camélopards, qui, en dépit de leur nom, n'ont aucun point de ressemblance avec le léopard ; le bariolage de leur robe, en effet, qui se trouve être à la fois rayée, tachetée, mouchetée, rappelle plutôt le pelage du daim. Ajoutons que le camélopard a la partie postérieure beaucoup plus basse que la partie antérieure, si bien qu'à voir ce train de derrière qui n'excède pas la taille d'un boeuf et ces jambes de devant, aussi longues pour le moins que celles du chameau, on croirait l'animal toujours assis ; mais, comme son cou en revanche est très droit et très élevé, sa tête dépasse de beaucoup celle du chameau. J'ajouterai que ce défaut de proportion entre les différentes parties de son corps m'empêche de croire que le camélopard soit doué d'une vitesse aussi grande que le dit Artémidore, qui le représente comme supérieur sous ce rapport à tous les animaux connus. On ne saurait le ranger non plus au nombre des animaux sauvages mais bien plutôt au nombre des animaux domestiques, tant il se montre peu farouche. Artémidore signale encore la présence dans le pays de sphinx, de cynocéphales et de cèbes, animaux étranges, qui passent pour avoir la face d'un lion, le corps d'une panthère et la taille d'un daim. Il s'y trouve aussi, paraît-il, des taureaux sauvages, des taureaux carnivores, qui surpassent singulièrement en force et en vitesse les taureaux de nos pays, et qui sont de couleur rousse. Quant au*crocutta*, Artémidore en parle comme d'un animal hybride, produit de l'accouplement d'un loup et d'une chienne. Métrodore de Scepsis parle du même animal dans son traité de l'Ilabitude, mais tout ce qu'il en dit paraît fabuleux et ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il y aurait enfin, si l'on en croit Artémidore, dans ce même pays, des serpents longs de 30 coudées et assez forts pour pouvoir étouffer éléphants et taureaux ; or c'est là une assertion relativement modérée, et les serpents de l'Inde et de la Libye, ces serpents sur le dos desquels on voit soi-disant l'herbe pousser, sont bien autrement fabuleux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.17]] [17] Dans toute la Troglodytique, les populations mènent la vie nomade. Chaque tribu a son chef, son tyran. Les femmes et les enfants sont possédés en commun : il n'y a d'exception que pour les femmes et les enfants des chefs, et quiconque s'est rendu coupable d'adultère avec l'une des femmes du chef est puni d'une amende consistant dans le paiement d'un mouton. Les Troglodytes apportent le même soin que leurs femmes à se peindre les sourcils et le dessous des yeux avec de la poudre d'antimoine, et, comme elles, ils s'entourent le cou de coquilles enfilées [en guise d'amulettes] pour conjurer les charmes. Le grand sujet de querelle entre les différentes tribus est la possession des pâturages. Au commencement, on ne fait que se pousser avec les mains, puis on se lance des pierres, et, à la première blessure, on en vient aux flèches et aux couteaux ; mais les femmes interviennent et leurs supplications mettent fin au combat. Le fond de la nourriture des Troglodytes consiste en une espèce de hachis de viande et d'os qu'ils roulent ensemble dans la peau même, et qu'ils font cuire ensuite; on pourrait donc leur donner la double qualification d'ostophages et de dermatophages aussi bien que le nom de créophages. Les cuisiniers toutefois (les impurs, comme ils les appellent) ont encore plusieurs autres façons d'apprêter la viande : avec du sang et du lait mélangés, par exemple, ils font un excellent ragoût. Il y a aussi deux espèces de boisson, pour les gens du commun l'infusion de paliure, et pour les chefs le mélicras, lequel se prépare avec le miel qu'on exprime d'une certaine fleur. L'hiver, pour les Troglodytes, commence avec les vents étésiens, car il est notoire que ce sont ces vents qui amènent les grandes pluies ; ils ont l'été le reste du temps. Leur habitude est d'aller nus, mais il leur arrive aussi de se vêtir de peaux. Ils portent toujours une massue à la main. La colobie ou simple incision du prépuce ne leur suffit pas, et beaucoup d'entre eux subissent la circoncision proprement dite à la façon des Egyptiens. Les Ethiopiens Mégabares ajoutent à leurs massues des pointes en fer, et se servent en outre de lances et de boucliers faits de cuir cru, tandis que les autres Ethiopiens n'ont pour armes que l'arc et la lance. Voici comment chez certaines tribus troglodytes on procède à la sépulture des morts : on commence par attacher solidement le con aux jambes au moyen de baguettes de paliure, et tout de suite après, avec un entrain joyeux, voire avec de grands éclats de rire, on fait pleuvoir sur le corps une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'il vn soit couvert et qu'on n'en puisse plus rien voir ; on plante alors une corne de chèvre au haut du tas de pierres, et, cela fait, on se disperse. Les Troglodytes ne marchent jamais que la nuit, et, avant de se mettre en route [avec leurs troupeaux], ils attachent des clochettes au cou des mâles pour que le bruit écarte les bêtes féroces. Ils se servent aussi contre ces dangereux ennemis de l'éclat des torches et de l'adresse de leurs archers ; enfin il leur arrive souvent, pour la sûreté de leurs troupeaux, d'allumer de grands feux et de veiller auprès en chantant certaines mélopées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.18]] [18] Après cette digression sur les Troglodytes et les Ethiopiens leurs voisins, Artémidore revient aux Arabes, et, partant du Posidium, il passe en revue les différentes tribus qui bordent le golfe Arabique et qui font face aux Troglodytes. Le Posidium, il le dit lui-même, se trouve encore plus enfoncé dans les terres que ne l'est l'extrémité du golfe Aelanitès. Tout de suite après est le Phoenicôn, lieu largement arrosé, qu'entoure une sorte de vénération publique, tant il contraste heureusement avec le reste de la contrée, laquelle est absolument brûlée par le soleil et manque à la fois d'eau et d'ombre. Ajoutons que les arbres du Phoenicôn donnent des fruits en quantité véritablement prodigieuse. La surintendance du bois sacré appartient à un homme et à une femme que leur naissance a désignés pour cet office : l'un et l'autre s'habillent de peaux de bêtes, tirent toute leur nourriture des palmiers et dorment dans de petites cahutes de feuillage qu'ils se sont construites au haut des arbres par peur des bêtes féroces si nombreuses aux alentours. Au Phoenicôn succède une île, connue sous le nom d'île des Phoques à cause de la quantité de phoques qui en infestent les parages. Près de cette île est la pointe extrême de la grande presqu'île qui remonte jusque vers Pétra, le chef-lieu des Arabes Nabatéens, et jusqu'en Palestine, c'est-à-dire jusqu'au double marché où les Minaeens, les Gerrhaeens et toutes les tribus des pays voisins portent et vont vendre leur récolte d'aromates. La côte attenante à ce promontoire s'appelait primitivement la côte des Maranites, du nom de la tribu qui l'habitait, composée en partie d'agriculteurs, en partie de scénites ; aujourd'hui, elle a passé aux mains d'un autre peuple qui a exterminé le premier par trahison, et elle s'appelle du nom de ce peuple la côte des Garindaei. Les Maranites célébraient leur fête ou assemblée quinquennale, quand ils furent assaillis à l'improviste par les Garindaei, qui, non contents d'avoir massacré tous ceux qui étaient présents, se mirent à poursuivre les autres et les exterminèrent jusqu'au dernier. Passé la côte des Garindaei, on voit s'ouvrir devant soi le golfe Aelanite et commencer en même temps la Nabatée, laquelle forme une contrée aussi riche en hommes qu'elle est riche en troupeaux. Les Nabatéens n'habitent pas seulement le continent, ils occupent aussi les îles voisines. D'humeur tranquille et pacifique à l'origine, les Nabatéens finirent par s'adonner à la piraterie, et on les vit, montés sur de simples radeaux, enlever et piller les bâtiments venant d'Egypte. Mais ils en furent bientôt punis, car on envoya contre eux une forte escadre qui, fondant sur leurs ports à l'improviste, eut bientôt fait de dévaster tous leurs établissements. A la Nabatée succède un pays de plaine où abondent les grands arbres et les belles eaux, et qui nourrit toute espèce de troupeaux, surtout des troupeaux d'hémiones. Les chameaux sauvages les cerfs, les antilopes s'y trouvent aussi en très grand nombre, et l'on peut en dire autant des lions, des léopards et des loups. En vue de cette plaine est l'île Dia, puis vient un golfe, qui peut mesurer 500 stades environ et que des montagnes enserrent de toute part en ne lui laissant qu'une entrée étroite et difficile. Sur les bords habite toute une population de chasseurs très ardents à poursuivre les hôtes du désert. Trois îles succèdent à ce golfe, toutes trois inhabitées et couvertes d'oliviers, qui, fort différents des nôtres, constituent une espèce particulière au pays, dite à cause de cela*éthiopique*, et dont la larme est même censée posséder des vertus ou propriétés médicales. Le rivage qui fait suite immédiatement est de nature pierreuse, puis commence une côte très âpre de 1000 stades environ, qui, entièrement dépourvue de ports et d'ancrages, offre de sérieuses difficultés à la navigation. Tout le long de cette côte règne une chaîne de montagnes, à la fois très hautes et très escarpées, dont le pied s'avance jusque dans la mer et y forme des écueils sur lesquels un vaisseau risque de se perdre sans pouvoir être secouru, surtout à l'époque des vents étésiens et des grandes pluies que ces vents amènent. Un golfe s'ouvre ensuite, dans lequel on aperçoit quelques îles éparses, puis on relève l'une après l'autre trois dunes de sable noir, extrêmement élevées, avant d'atteindre le port de Charmothas. Ce dernier port mesure quelque chose comme 100 stades de tour, mais a une entrée tellement étroite, qu'il y a danger pour n'importe quelle embarcation à la franchir. Ajoutons qu'un fleuve y débouche et qu'il s'y trouve au beau milieu une île ombragée de grands arbres et propre à toute espèce de culture. Après qu'on a rangé une côte d'aspect très âpre et dépassé encore plusieurs golfes ou enfoncements, on arrive à la hauteur d'une contrée possédée [en partie] par des nomades, qui ne vivent et ne subsistent, on peut dire, que par leurs chameaux, ceux-ci leur servant à la fois pour la guerre, pour les voyages, pour les transports, et leur fournissant leur lait comme boisson et leur chair comme aliment. Le territoire occupé par ces peuples est traversé par un fleuve qui roule des paillettes d'or ; malheureusement ils ne savent pas mettre en oeuvre le précieux métal. La nation des Dèbes (tel est le nom qu'on leur donne) se partage en tribus nomades et en tribus agricoles. [C'est par exception que j'ai nommé les Dèbes], en général je passe sous silence les noms des tribus que je rencontre, ils sont si peu connus en vérité ! et d'autre part leur forme étrange les rend pour nous si difficiles à prononcer et à transcrire. Du reste, les populations qui confinent aux Dèbes ont un air plus civilisé, ce qui tient apparemment à la nature plus tempérée de la côte qu'ils habitent : il est de fait que cette côte est bien pourvue de cours d'eau et qu'elle reçoit en outre des pluies abondantes. J'ajouterai qu'il s'y trouve des mines d'or et que dans ces mines l'or ne se présente pas en simples paillettes, mais bien à l'état de pépites, grosses au moins comme un noyau, au plus comme une noix, mais le plus habituellement comme une nèfle, et n'ayant avec cela besoin que d'un très léger affinage. Les gens du pays percent ces pépites et les enfilent en les faisant alterner avec de petites pierres transparentes, puis ils s'en entourent les poignets et le cou. Ils vendent leur or aux populations voisines à un prix très bas, en donnant le triple pour du cuivre, le double pour du fer et le décuple pour de l'argent, ce qui s'explique, tant par leur inexpérience métallurgique que par cette circonstance, que les autres métaux qu'ils prennent en échange de leur or manquent absolument dans leur pays et sont bien autrement nécessaires aux besoins et aux usages de la vie.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.19]] [19] Le pays qui fait suite à celui-là appartient à la plus puissante nation de l'Arabie, aux Sabéens, et constitue aussi la partie de l'Arabie la plus fertile, la plus heureuse. Il produit à la fois la myrrhe, l'encens, le cinnamome, sans compter le balsamier qui croît de préférence sur la côte et une autre herbe fort odoriférante, dont le parfum malheureusement s'évapore très vite. Le palmier odorant et le calamus s'y rencontrent également. En fait d'animaux, il s'y trouve de petits serpents longs d'une spithame et d'un rouge éclatant, qui sautent à la ceinture du piéton et lui font des morsures sans remède. Les Sabéens subissent l'influence d'un pays aussi plantureux : ils sont mous et nonchalants. La plupart d'entre eux, pour dormir, montent dans les arbres et s'y font [un lit] sur les branches. Ils s'en remettent aux autres du soin de transporter leurs marchandises et les confient à leurs voisins pour qu'à leur tour ceux-ci les fassent passer de main en main jusqu'en Syrie et en Mésopotamie. Sujets aux maux de tête, par suite de l'atmosphère trop chargée de parfums dans laquelle ils vivent, les Sabéens les dissipent à l'aide de fumigations d'asphalte et de barbe de bouc. Mariaba, leur capitale, est située sur une montagne couverte d'arbres magnifiques et sert de résidence à un roi, qui est non seulement le juge suprême des contestations de ses sujets, mais qui dispose en maître de tout dans ses Etats. Seulement, il est interdit à ce roi de sortir de son palais, autrement il risquerait d'être lapidé sur l'heure par la foule qu'un très ancien oracle autorise dans ce cas à s'ameuter contre lui. A l'intérieur de son palais, le roi et ceux qui l'entourent mènent la vie la plus molle, la plus efféminée. Quant au peuple, il partage ses soins entre l'agriculture et le commerce, et son commerce ne se borne pas à écouler les aromates que produit le pays : les marchands sabéens tirent beaucoup d'aromates aussi de l'Ethiopie. On les voit à cet effet sur leurs barques de cuir passer et repasser le détroit. Ajoutons que l'abondance de cette denrée est telle dans toute la Sabée, qu'on y brûle le cinnamome, la casse et les autres aromates comme on brûle ailleurs les broussailles et le bois pour se chauffer. Le larimnum, le plus odorant de tous les aromates, croît aussi dans la Sabée. C'est au commerce que les Sabéens doivent d'être devenus, avec les Gerrhéens, la nation la plus riche de toute l'Arabie. Comme les Gerrhéens, ils ont un très grand luxe d'ameublement, de vaisselle d'or, d'argenterie, un très grand luxe aussi de lits, de trépieds, de cratères et de coupes, bien en rapport du reste avec la magnificence d'habitations, dans lesquelles les portes, les murs, les toits, ont des revêtements d'ivoire, d'or et d'argent incrustés de pierres précieuses. Voilà ce que dit Artémidore [de plus intéressant] au sujet des Arabes, car dans tout le reste de sa description ou bien il se rencontre avec Eratosthène, ou bien il se borne à citer textuellement les autres historiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.20]] [20] Après avoir cité par exemple l'opinion de certains auteurs qui prétendent que la mer [Australe] a reçu le nom d'Erythrée [ou de mer Rouge] parce que ses eaux semblent se colorer en rouge par l'effet de la réfraction de la lumière, soit de la lumière qui vient directement du soleil quand cet astre est parvenu au point le plus élevé de sa course, soit de celle que dégagent les rochers du littoral chauffés et rougis par les feux du jour, Artémidore cite encore l'opinion de Ctésias de Cnide, lequel croit plutôt à l'existence d'une source déversant dans la mer une eau rougeâtre et chargée de minium ; il cite de même tout au long ce qu'Agatharchide, compatriote de Ctésias, dit avoir recueilli de la bouche d'un certain Boxus, originaire de la Perse, au sujet du Perse Erythras, [gardien] d'un des haras [royaux]. Une lionne, exaspérée par la piqûre d'un taon, avait chassé devant elle jusqu'à la mer, voire plus loin, jusque dans une île qu'un bras de mer sépare de la côte, toutes les bêtes du haras. Erythras s'était alors construit un solide radeau, et il avait passé dans l'île où jamais homme avant lui n'avait mis le pied. Il l'avait trouvée pourvue de tous les avantages qui rendent une terre habitable, si bien qu'après avoir ramené à terre le troupeau fugitif il s'était occupé de réunir une colonie, et cette colonie avait peuplé, non seulement l'île en question, mais plusieurs autres îles encore des mêmes parages, ainsi quo la côte qui leur fait face ; après quoi il avait donné son nom à la mer elle-même. Artémidore mentionne aussi l'opinion qui fait d'Erythras un fils de Persée et qui le fait régner sur toute cette contrée. A notre tour, nous rappellerons que quelques géographes comptent depuis les passes du golfe Arabique jusqu'à l'extrémité de la Cinnamômophore un trajet de 5000 stades, mais sans préciser si cette partie de la côte se dirige au midi ou au levant. Un autre renseignement digne d'intérêt, que nous fournissent quelques auteurs, c'est qu'on trouve l'émeraude et le béryl dans les mines d'or du pays. Enfin, au dire de Posidonius, il y aurait en Arabie jusqu'à du sel odoriférant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.21]] [21] Les Nabatéens et les Sabéens, qui sont les premiers peuples qu'on rencontre dans l'Arabie Heureuse au-dessus de la Syrie, faisaient de fréquentes incursions dans cette dernière contrée avant que les Romains l'eussent rangée au nombre de leurs provinces ; mais aujourd'hui Nabatéens et Sabéens, à l'imitation des Syriens, ont fait leur soumission aux Romains. La capitale des Nabatéens, Pétra, tire son nom de cette circonstance particulière, que, bâtie sur un terrain généralement plat et uni, elle a tout autour d'elle comme un rempart de rochers (*petra*), qui, escarpé et abrupt du côté extérieur, contient sur son versant intérieur d'abondantes sources, précieuses pour l'alimentation de la ville et l'arrosage des jardins. Hors de cette enceinte de rochers, le pays n'est plus guère qu'un désert, surtout dans la partie qui avoisine la Judée. Depuis Pétra jusqu'à Hiéricho, qui est de ce côté la ville la plus proche, on compte trois ou quatre journées ; on en compte cinq [dans la direction opposée] jusqu'au Phoenicôn. Pétra a un roi particulier toujours issu du sang royal nabatéen, mais celui-ci délègue ses pouvoirs à un des compagnons de son enfance, qui a le titre de ministre et qu'il appelle son frère. Il règne à Pétra un ordre parfait, j'en ai pour preuve ce que le philosophe Athénodore, mon ami, qui avait visité Pétra, me contait avec admiration : il avait trouvé fixés et domiciliés dans Pétra un grand nombre de Romains parmi d'autres émigrants étrangers, et, tandis que les étrangers étaient perpétuellement en procès soit entre eux soit avec les gens du pays, jamais ceux-ci ne s'appelaient en justice, vivant toujours en parfaite intelligence les uns avec les autres.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.22]] [22] Ce qui nous a encore beaucoup appris sur les curiosités de l'Arabie, c'est la récente expédition des Romains, expédition entreprise de nos jours et commandée par Aelius Gallus. César Auguste avait confié à Gallus la mission de sonder les dispositions des Arabes et d'explorer en même temps leur pays, ainsi que le pays des Ethiopiens, leurs voisins. Frappé de la proximité où est par rapport à l'Ethiopie la Troglodytique, laquelle confine d'autre part à l'Egypte, frappé en même temps du peu de largeur du golfe Arabique à l'endroit où il sépare l'Arabie de la Troglodytique, Auguste avait songé à négocier une alliance avec les Arabes ou à s'assurer la soumission de ce peuple par les armes. Une autre raison l'avait déterminé, c'est qu'il avait entendu vanter la richesse séculaire de ce peuple, qui échange ses parfums, ses pierres précieuses, contre l'or et l'argent des autres nations, sans jamais rien dépenser ni rien écouler au dehors de ce qu'il a ainsi reçu en paiement ; il avait donc tout lieu d'espérer trouver dans les Arabes ou bien des amis riches capables de l'aider de leurs trésors, ou bien de riches ennemis faciles à vaincre et à dépouiller. Et ce qui achevait d'exalter sa confiance, c'est qu'il croyait pouvoir compter sur l'amitié des Nabatéens, qui lui avaient promis de l'assister dans toutes ses entreprises.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.23]] [23] Voilà sur quelles assurances Auguste fit partir l'expédition de Gallus ; mais celui-ci se laissa tromper par le ministre du roi nabatéen Syllicus, qui, après lui avoir promis de lui servir de guide en personne, d'assurer ses approvisionnements et de lui prêter en tout un loyal concours, ne fit, au contraire, que le trahir, ne lui indiquant jamais la route la plus sûre, soit pour sa flotte le long des côtes, soit pour son armée dans l'intérieur des terres, engageant l'armée dans des chemins impraticables par exemple, ou bien l'amenant, après d'interminables détours, dans des lieux où tout manquait, engageant de même la flotte, au bout d'une longue côte droite et dépourvue d'abris, au milieu de bas-fonds hérissés de rochers à fleur d'eau, où le danger du flux et du reflux, toujours si redoutable pour les vaisseaux romains, se trouvait singulièrement aggravé. La première faute avait été de construire des vaisseaux longs, alors qu'il n'y avait point de guerre maritime engagée et qu'on ne pouvait guère s'attendre à en voir éclater une : car les Arabes, qui ne sont rien moins que belliqueux sur terre en leur qualité de marchands et de trafiquants, sont naturellement sur mer encore moins hardis. Gallus n'y avait pas songé et avait fait construire jusqu'à quatre-vingts birèmes, trirèmes et phasèles à Cléopatris, sur le vieux canal du Nil. Plus tard seulement il reconnut son erreur, et, s'étant commandé cent trente transports, il s'y embarqua avec dix mille hommes environ, tous fantassins, tirés des légions romaines et des troupes auxiliaires d'Egypte, lesquelles lui avaient fourni notamment cinq cents Juifs et mille Nabatéens aux ordres de Syllaeus. Après quinze jours d'une traversée pénible et malheureuse, il arriva à Leucécômé, qui est le grand marché des Nabatéens : il avait perdu une bonne partie de ses embarcations (quelques-unes même avec leur équipage), mais du fait de la mer uniquement et à cause des difficultés de la navigation ; l'ennemi n'y avait été pour rien, et la responsabilité de ce désastre incombait tout entière à Syllaeus, qui, méchamment, avait affirmé que la route de terre jusqu'à Leucécômé n'était point praticable pour une armée, quand les caravanes exécutent sans cesse entre Pétra et Leucécômé le voyage d'aller et retour sans accident et en toute sécurité, et cela avec un nombre d'hommes et de chameaux qui ne diffère en rien de l'attirail d'une armée véritable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.24]] [24] Du reste, si pareille trahison avait pu se produire, c'est que le roi Obodas, par une négligence commune à tous les rois arabes, s'occupait à peine des affaires publiques, et surtout des affaires militaires, se reposant sur son ministre Syllaeus du soin de les conduire et de les administrer. Mais, maintenant, quand je réfléchis aux procédés de Syllaeus et à sa façon d'user en tout et toujours de ruse et de perfidie, j'ai idée qu'il s'était pro-posé pour but, en guidant les Romains dans leur expédition et en les aidant à réduire quelques-unes des forteresses et des tribus de l'Arabie, d'explorer le pays pour son propre compte et d'en rester seul maître quand la faim, la fatigue et les maladies, jointes au bon effet de ses ruses et machinations, l'aurait débarrassé de la présence de ses alliés. Et de fait, quand Gallus atteignit Leucécômé, son armée était déjà très éprouvée par la*stomacaccé*et la*skélotyrbé*, maladies du pays, causées, dit-on, par la mauvaise qualité des eaux et des herbes, et caractérisées, la première, par une altération des gencives, et la seconde, par une sorte de paralysie des membres inférieurs ; aussi, fut-il obligé, après avoir passé l'été à Leucécômé, d'y rester encore tout l'hiver pour laisser à ses malades le temps de se remettre. D'habitude les marchandises étaient transportées de Leucécômé à Pétra, d'où elles gagnaient Rhinocolura, ville phénicienne voisine de la frontière d'Egypte, pour être expédiées de là dans toutes les directions, mais aujourd'hui la plus grande partie des marchandises gagnent Alexandrie par la voie du Nil : on les amène par mer de l'Arabie et de l'Inde jusqu'à Myoshormos, on leur fait ensuite traverser le désert à dos de chameaux, jusqu'à une ville de la Thébaïde, Coptos, qui est située sur le canal du Nil, [puis] de là, on les dirige sur Alexandrie.  
  
Gallus put enfin quitter Leucécômé et se remettre en route avec son armée ; mais telle était la sécheresse du pays qu'il traversait, qu'il dut faire porter l'eau à dos de de chameaux : c'était encore là un méchant tour de ses guides, et qui retarda singulièrement son arrivée dans les Etats d'Arétas, parent d'Obodas. Celui-ci du moins l'accueillit avec bienveillance, il alla même jusqu'à lui offrir de riches présents ; mais Sylloeus, par ses trahisons, trouva moyen de lui susciter des embarras, même sur cette terre amie. Ainsi l'armée mit trente jours à la traverser, ne trouvant sur son passage, à cause des mauvais chemins qu'on lui avait fait prendre, que de l'épeautre, de rares palmiers et du beurre au lieu d'huile. La contrée qu'elle dut franchir tout de suite après celle-là n'était peuplée que de nomades et constituait dans sa majeure partie un vrai désert : on l'appelait l'Ararène, et elle avait pour roi Sabus. Egaré encore une fois par les fausses indications de ses guides, Gallus employa cinquante jours à traverser ce désert et à atteindre la ville de Négrana et l'heureuse contrée qui l'entoure. Le roi du pays s'était enfui, et sa ville fut enlevée d'assaut. Six jours après, l'armée arrivait au bord du fleuve de [...], les Barbares l'y attendaient et lui livrèrent bataille : dix mille des leurs succombèrent et du côté des Romains deux hommes seulement furent tués ; mais ces Barbares sont très peu belliqueux de leur nature, et rien n'égale la maladresse avec laquelle ils manient leurs différentes armes, l'arc, la lance, l'épée, la fronde, voire même la hache à double tranchant qui était l'arme du plus grand nombre. Plus loin Gallus prit la ville d'Asca que son roi avait également abandonnée ; puis, marchant sur Athrula, il s'en empara sans coup férir, y mit garnison et s'y approvisionna largement surtout en blé et en dattes ; après quoi il poussa en avant jusqu'à Marsiaba, chez les Rhammanites, nation qui avait alors pour roi Ilasar. Il attaqua cette ville et la bloqua six jours durant, mais le manque d'eau lui fit lever le siège. Il n'était plus là qu'à deux journées de marche du pays des Aromates, à ce que donnaient à entendre les rapports des prisonniers. Son expédition, par la faute de ses guides, lui avait donc pris six grands mois. Il comprit, en effectuant son retour, ce qui s'était passé, et parce qu'on finit par lui révéler la trahison de Syllaeus, et parce que, pour revenir, il ne suivit pas les mêmes chemins. Ainsi, en neuf jours, il avait regagné Négrana où s'était livrée la bataille, une autre marche de onze jours l'amena à une localité dite des*Sept-Puits*parce qu'il s'y trouve effectivement ce nombre de puits, et de là, traversant une contrée parfaitement paisible, il atteignit le bourg de Chaalla, et, plus loin, sur le bord d'une rivière, celui de Malotha. Il eut ensuite à franchir un désert, mais un désert où se trouvaient encore quelques puits ou aiguades, et finit par atteindre Egracômé, localité maritime dépendante du territoire d'Obodas. Or tout ce voyage de retour s'était effectué en soixante jours, quand l'aller avait pris six mois. D'Egracômé, il fit repasser le golfe à son armée, atteignit Myoshormos en onze jours, franchit rapidement l'espace qui le séparait de Coptos, et, avec tous les hommes [valides et] transportables qui lui restaient, s'embarqua sur le canal pour Alexandrie. Il avait perdu tout le reste non par les coups de l'ennemi (les différents combats ne lui ayant coûté en tout que sept hommes), mais par le fait des maladies, des fatigues, de la faim, et des fautes volontaires de ses guides, lesquels furent cause en somme que l'expédition ne profita pas autant qu'elle aurait dû à la connaissance géographique du pays. Quant à Syllaeus, le vrai coupable, il subit sa peine à Rome : malgré ses protestations de dévouement, il fut convaincu, non seulement de trahison dans cette dernière circonstance, mais de maint autre méfait antérieur, et eut la tête tranchée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.25]] [25] Le pays des Aromates forme, avons-nous dit, quatre divisions. Des différents aromates auxquels il doit son nom, les uns, comme l'encens et la myrrhe, sont recueillis sur des arbres proprement dits ; [tandis que le cinnamôme l'est sur de simples] arbustes et que la casse vient sur le bord des lacs, des étangs. Quelques auteurs toutefois prétendent que la plus grande partie de la casse que les Arabes exportent leur vient de l'Inde, de même qu'ils tirent leur meilleur encens de la frontière de Perse. D'après une division différente, l'Arabie Heureuse formerait cinq Etats comprenant, le premier les guerriers qui sont chargés de pourvoir à la sûreté générale, le second les cultivateurs qui approvisionnent de blé le reste du pays, le troisième les artisans, tandis que le quatrième et le cinquième produisent, l'un la myrrhe, et l'autre l'encens, sans parler de la casse, du cinnamôme et du nard communs à tous les deux. Personne ne peut passer d'un état dans un autre et chacun doit rester attaché à la profession paternelle. On ne boit guère d'autre vin dans le pays que du vin de palmier. Les frères passent toujours avant les enfants. Et le droit de primogéniture règle, non seulement la succession au trône, mais en général la transmission de toutes les charges ou magistratures. La communauté des biens existe entre tous les membres d'une même famille, mais il n'y a qu'un maître, qui est toujours le plus âgé de la famille. Ils n'ont aussi qu'une femme pour eux tous ; celui qui, prévenant les autres, entre le premier chez elle, use d'elle après avoir pris la précaution de placer son bâton en travers de la porte (l'usage veut que chaque homme porte toujours un bâton). Jamais, en revanche, elle ne passe la nuit qu'avec le plus âgé, avec le chef de la famille. Une semblable promiscuité les fait tous frères les uns des autres. Ajoutons qu'ils ont commerce avec leurs propres mères. En revanche l'adultère, c'est-à-dire le commerce avec un amant qui n'est pas de la famille, est impitoyablement puni de mort. La fille de l'un des rois du pays, merveilleusement belle, avait quinze frères, tous éperdument amoureux d'elle, et qui, pour cette raison, se succédaient auprès d'elle sans relâche. Fatiguée de leurs assiduités, elle s'avisa, dit-on, du stratagème que voici : elle se procura des bâtons exactement semblables à ceux de ses frères, et, quand l'un d'eux sortait d'auprès d'elle, elle se hâtait de placer contre la porte le bâton pareil à celui du frère qui venait de la quitter, puis, peu de temps après, le remplaçait par un autre, et ainsi de suite, en ayant toujours bien soin de ne pas y mettre le bâton pareil à celui du frère dont elle prévoyait la visite. Or, un jour que tous les frères étaient réunis sur la place publique, l'un d'eux s'approcha de sa porte et à la vue du bâton comprit que quelqu'un était avec elle ; mais, comme il avait laissé tous ses frères ensemble sur la place, il crut à un flagrant délit d'adultère, courut chercher leur père et l'amena avec lui. Force lui fut de reconnaître en sa présence qu'il avait calomnié sa soeur.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.26]] [26] Les Nabatéens sont sobres et parcimonieux au point que la loi chez eux frappe d'une amende celui qui a écorné son bien et décerne au contraire des honneurs à celui qui l'a augmenté. Comme ils ont peu d'esclaves, ils sont servis habituellement par des parents, à charge de revanche bien entendu; bien souvent il leur arrive aussi de se servir eux-mêmes, et cette nécessité s'étend jus-qu'aux rois. Ils prennent leurs repas par tables de treize, et à chaque table sont attachés deux musiciens. Le roi a une grande salle qui lui sert à donner de fréquents banquets. Dans ces banquets personne ne vide plus de onze coupes (l'usage est, chaque fois qu'on a bu, d'échanger contre une autre la coupe d'or que l'on vient de vider). Le roi, ici, est si mêlé à la vie commune, que, non content de se servir souvent lui-même, il sert parfois les autres de ses propres mains. Quelquefois aussi il est tenu de rendre des comptes à son peuple et voit alors toute sa conduite soumise à une sorte d'examen public. Les habitations, construites en très belle pierre, sont magnifiques, mais les villes n'ont pas de mur d'enceinte par la raison que la paix est l'état habituel du pays. Le sol de la Nabatée est généralement fertile et productif, l'olivier est le seul arbre auquel il ne convienne pas, aussi [à défaut d'huile d'olive] ne se sert-on que d'huile de sésame. Les moutons ont tous la laine blanche ; les boeufs sont grands ; le pays ne nourrit pas de chevaux, mais les chameaux en tiennent lieu et les suppléent en tout. Les Nabatéens ne portent pas de tunique et vont vêtus de simples caleçons et chaussés de babouches, même les rois ; seulement pour les rois, caleçons et babouches sont teints en pourpre. Il est certains articles que les Nabatéens tirent complètement du dehors et d'autres qu'ils n'en tirent qu'en partie, vu que leur propre pays leur en fournit déjà, tel est le cas pour l'or, l'argent et la plupart des aromates'; pour ce qui est du cuivre, du fer, des tissus de pourpre, du styrax, du safran, des costaries, de l'orfèvrerie, des tableaux, des sculptures, l'industrie indigène ne fournissant rien, ils tirent tout de l'étranger. Aux yeux du Nabatéen, les restes mortels n'ont pas plus de prix que du fumier, croyance analogue à cette pensée d'Héraclite : «L'homme mort ne vaut pas le fumier qu'on jette dans les rues». Conséquemment, ils enterrent leurs rois eux-mêmes à côté de leurs trous à fumier. Le soleil est pour les Nabatéens l'objet d'un culte particulier, ils lui dressent des autels sur les terrasses de leurs maisons, et là chaque jour, pour l'honorer, ils font des libations et ils brûlent de l'encens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 16.4.27]] [27] Ce passage d'Homère :

*«Puis je visitai encore les Ethiopiens, les Sidoniens, les Erembes» (*Od. IV, 84)

offre plus d'une difficulté : d'une part, en ce qui concerne les Sidoniens, on ne sait pas si le Poète a voulu désigner certain peuple du même nom établi dans le golfe Persique et dont les Sidoniens de notre mer Intérieure ne seraient qu'une colonie, comme on prétend que nos Tyriens et nos Aradiens ne sont que des colons venus de certaines îles du golfe Persique appelées aussi Tyr et Aradus, ou s'il a entendu désigner les Sidoniens mêmes de la Phénicie. Encore moins sait-on si sous le nom d'Erembes il faut reconnaître les Troglodytes, comme font certains auteurs, qui, recourant à l'étymologie (procédé d'argumentation toujours un peu violent), dérivent ce nom des mots*eis tên eran embainein, se blottir sous terre*, ou s'il convient plutôt de l'entendre des Arabes. C'est à ce dernier parti que se sont rangés et Zénon (notre Zénon) et Posidonius : mais, tandis que Zénon, changeant hardiment la leçon consacrée, introduit dans le texte le mot*Arabas*

*kai Sidonious Arabaste*

Posidonius, avec plus de vraisemblance, parce qu'il touche à peine au texte, propose de corriger simplement*Erembous*en*Arambous*; et de voir dans ce nom ainsi modifié la forme primitive du nom d'Arabes, seule usitée au temps d'Homère. Il est probable qu'en faisant cela Posidonius avait en vue ces trois peuples, si proches voisins les uns des autres et si manifestement frères, à qui, pour cette raison, l'on a donné des noms de formes si rapprochées, les noms d'Arméniens, d'Araméens, d'Arambes : car, s'il est aisé de concevoir qu'une nation une à son origine finisse, sous l'influence des changements de plus en plus marqués que produit dans son sein la différence des climats, par se diviser en trois rameaux distincts, il est naturel aussi de penser qu'on n'a pas dû se contenter d'un seul nom pour désigner ces trois rameaux une fois formés et que chacun a dû recevoir le sien. Quelques auteurs proposent bien encore de lire dans le passage d'Homère*Eremnous*(noirs) au lieu d'*Erembous*, mais cette leçon n'est pas admissible, vu le sens du mot qui s'appliquant beaucoup mieux aux Ethiopiens [ferait par conséquent double emploi]. Enfin [pourquoi Homère n'eût-il pas parlé des Arabes ?] Il parle bien des Arimes (*Il*. II, 783), et il le fait de telle manière que ce nom, chez lui, ainsi que Posidonius le démontre, ne saurait s'appliquer à aucune localité particulière, soit de la Syrie, soit de la Cilicie, soit d'ailleurs, mais désigne évidemment la Syrie elle-même, puisque la Syrie avait pour habitants les Araméens. Il pourrait se faire seulement que les Grecs eussent changé ce nom d'Aramaei en celui d'Arimaei, voire en celui d'Arimi : ils ont toujours aimé, on le sait, à changer les noms, les noms barbares surtout, à dire par exemple : Darius pour Dariécès, Parysatis pour Pharziris et Atargatis pour Athara (la Dercéto de Ctésias).  
  
On pourrait au surplus invoquer, comme un sûr garant de la réalité de cette richesse séculaire des Arabes le témoignage d'Alexandre lui-même, puisqu'il avait rêvé, dit-on, après son retour de l'Inde, d'établir chez les Arabes le siège de son empire. On sait qu'il était en plein cours de projets et de préparatifs, quand sa mort, survenue brusquement, vint tout mettre à néant. Or un de ses projets favoris était précisément celui-là, et il était bien décidé à le réaliser, que les Arabes l'appelassent d'eux-mêmes ou qu'il dût les réduire par la force ; et, comme, ni avant ni après son retour de l'Inde, il n'avait vu venir la députation qu'il attendait, c'est au parti de la guerre qu'il s'était arrêté, et il s'y préparait activement, ainsi qu'on a pu le lire dans ce qui précède.

# L’Afrique

## **Livre XVII : L’Egypte et la Lybie**

### **XVII, 1 - L'Egypte et l'Ethiopie**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/libye/images/libye-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.1]] [1] Nous avons cru devoir comprendre dans notre périégèse de l'Arabie les deux golfes qui resserrent cette contrée et qui en font une péninsule, à savoir le golfe Persique et le golfe Arabique ; nous avons même, à propos de ce dernier golfe, entamé la description de l'Egypte et de l'Ethiopie, rangeant les côtes de la Troglodytique et des pays qui lui font suite jusqu'aux limites extrêmes de la Cinnamômophore. Il nous reste, pour compléter cette description, à présenter le tableau des pays qui confinent à ceux-là et qui ne sont autres que le bassin du Nil. Après quoi, nous n'aurons plus à parcourir que la Libye, division dernière de notre Géographie universelle. - Ici encore Eratosthène sera notre premier guide.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.2]] [2] «Le Nil, dit Eratosthène, est à 900 [ou] 1000 stades à l'ouest du golfe Arabique, et, [par la direction générale de son cours,] il rappelle assez bien la forme d'un N renversé. Après avoir, en effet, depuis Méroé, coulé droit au nord, sur un espace qui peut être évalué à 2700 stades, il change brusquement de direction, et, comme s'il voulait revenir aux lieux d'où il est parti, il coule vers le midi et le couchant d'hiver pendant 3700 stades environ, ce qui le ramène presque à la hauteur de Méroé et au coeur de la Libye ; mais alors, par un nouveau détour, il se remet à couler vers le nord, et, à une légère déviation près du côté du levant, conserve cette même direction l'espace de 5300 stades, jusqu'à la grande cataracte, atteint, 1200 stades plus loin, la petite cataracte ou cataracte de Syène, franchit un dernier espace de 5300 stades et débouche enfin dans la mer. Deux cours d'eau se jettent dans le Nil : ils viennent tous deux de certains lacs situés au loin dans l'est et enserrent une très grande île connue sous le nom de Méroé ; l'un de ces cours d'eau, appelé l'Astaboras, forme le côté oriental de ladite île ; on appelle l'autre l'Astapus. Toutefois quelques auteurs donnent à ce second cours d'eau le nom d'Astasobas, et appliquent le nom d'Astapus à un autre cours d'eau qu'ils font venir de lacs situés dans la région du midi et qu'ils considèrent en quelque sorte comme le tronc, autrement dit comme le cours principal et direct du Nil, ajoutant que c'est aux pluies de l'été qu'il doit ses crues périodiques». A 700 stades au-dessus du confluent de l'Astaboras et du Nil, Eratosthène place une ville nommée Méroé comme l'île elle-même, il parle aussi d'une autre île située encore plus haut que Méroé et qui serait occupée par les descendants de ces Egyptiens fugitifs, déserteurs de l'armée de Psammitichus, que les gens du pays appellent les Sembrites, comme qui dirait les Etrangers, population chez laquelle le pouvoir royal est exercé par une femme, qui elle-même reconnaît l'autorité du souverain de Méroé. Au-dessous de l'île des Sembrites, des deux côtés de Méroé, on rencontre différentes nations, et d'abord, sur la rive du Nil (j'entends sur celle des deux rives qui regarde la mer Erythrée), la nation des Mégabares et celle des Blemmyes, (cette dernière sujette des Ethiopiens, bien que limitrophe de l'Egypte) ; puis le long de la mer Erythrée, sur le rivage même, la nation des Troglodytes (ceux des Troglodytes qui habitent à la hauteur de Méroé se trouvent à 10 ou 12 journées de marche de distance du Nil). Sur la rive gauche du Nil, maintenant, et en pleine Libye, on rencontre les Nubae, nation considérable, qui commence à Méroé et s'étend jusqu'aux coudes ou tournants du fleuve. Indépendants des Ethiopiens, les Nubae forment un Etat à part, mais divisé en plusieurs royaumes. Quant au littoral de l'Egypte compris entre la bouche Pélusiaque du Nil et la bouche Canopique, il mesure une longueur de 1300 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.3]] [3] Eratosthène se borne à ces renseignements généraux ; mais nous sommes tenu, nous, à donner plus de détails, et c'est ce que nous allons faire en commençant par l'Egypte. Nous partirons ainsi de ce qui nous est le mieux connu, [comme d'une base sûre,] pour nous avancer ensuite de proche en proche. Il y a d'ailleurs entre l'Egypte et la contrée que les Ethiopiens habitent dans son voisinage immédiat et juste au-dessus d'elle certains traits ou caractères communs dus au régime du Nil, qui, dans ses crues périodiques, les inonde l'une et l'autre de telle sorte qu'il ne s'y trouve à proprement parler d'habitable que la partie que ses débordements ont couverte, tandis que le reste des terres situées sur ses deux rives, trop loin et trop au-dessus du niveau de ses eaux, demeurent complètement inhabitées et à l'état de désert, faute d'eau précisément pour les fertiliser. En revanche, tandis que l'Egypte n'a qu'un seul et unique cours d'eau, le Nil, qui l'arrose tout entière et en ligne droite depuis la petite cataracte sise au-dessus de Syène et d'Eléphantine, bornes respectives de l'Egypte et de l'Ethiopie, jusqu'aux bouches par lesquelles il se déverse dans la mer, le Nil ne traverse pas l'Ethiopie tout entière, il n'est pas seul à l'arroser, il n'y coule pas en ligne droite et n'y rencontre pas de ces grands centres de population. Ajoutons que les Ethiopiens vivent en général à la façon des peuples nomades, c'est-à-dire pauvrement, à cause de la stérilité du sol de l'Ethiopie et de l'intempérie de son climat, à cause aussi de l'extrême éloignement où ils sont de nous, tandis que pour les Egyptiens les conditions de la vie sont absolument différentes. Dès le principe, en effet, les Egyptiens, établis dans une contrée parfaitement connue, forment un Etat régulier et civilisé au point que ses institutions sont universellement citées et proposées comme modèle, et l'on se plaît à reconnaître que, par leur sage division [des personnes et des terres,] par leur administration vigilante, ils ont su tirer en somme des richesses naturelles du pays qu'ils habitent le meilleur parti possible. On sait en effet que les Egyptiens, après s'être donné un roi, se partagèrent en trois classes : la classe des guerriers, la classe des cultivateurs et la classe des prêtres, celle-ci étant chargée naturellement de tout ce qui a rapport au culte divin, tandis que les deux autres avaient mission de veiller aux intérêts purement humains, la classe des guerriers en temps de guerre, et la troisième classe en temps de paix par les travaux de l'agriculture et des autres arts, ces deux dernières classes étant tenues en outre de constituer aux rois des revenus réguliers par leurs contributions, tandis que les prêtres, en plus de leurs fonctions, ne faisaient rien qu'étudier la philosophie et l'astronomie et que converser avec les rois. Lors de sa première division, l'Egypte fut partagée en nomes : dix pour la Thébaïde, dix pour le Delta, et seize pour la région intermédiaire. Quelques auteurs prétendent que l'on en comptait en tout juste autant qu'il y avait de chambres dans le labyrinthe ; mais ils oublient que le nombre des chambres dont se composait le labyrinthe était bien inférieur à 3[6]. A leur tour, les nomes avaient été soumis à différentes coupures ou subdivisions, le plus grand nombre avait été partagé en toparchies, les toparchies elles-mêmes s'étaient fractionnées, et l'on était descendu ainsi de subdivision en subdivision jusqu'à l'aroure, la dernière des coupures et la plus petite de toutes. Et qui est-ce qui avait nécessité une division aussi exacte, aussi minutieuse ? la confusion, la perpétuelle confusion que les débordements du Nil jetaient dans le bornage des propriétés, retranchant, ajoutant à l'étendue de celles-ci, changeant leur forme et faisant disparaître les différentes marques employées par chaque propriétaire pour distinguer son bien du bien d'autrui, de sorte qu'il fallait recommencer, et toujours et toujours, le mesurage ou arpentage des champs. On veut même que ce soit là l'origine de la géométrie, tout comme le calcul et l'arithmétique paraissent être nés chez les Phéniciens des nécessités du commerce maritime. La division générale de la population en trois classes se retrouvait naturellement dans chaque nome en particulier et y correspondait à une division du territoire en trois parties égales. Telle est, maintenant, l'excellence des dispositions prises à l'égard du Nil qu'on peut bien dire qu'à force de soins et d'art les Egyptiens ont vaincu la nature. Dans l'ordre naturel des choses, en effet, l'abondance des récoltes est en raison directe de l'abondance de l'inondation ; plus le niveau de l'inondation est élevé, plus naturellement est grande l'étendue de terres recouverte par les eaux, et, cependant, il est arrivé plus d'une fois que l'art ait suppléé aux défaillances de la nature et qu'il soit parvenu, au moyen de canaux et de digues, à faire que, dans les moindres crues, il y eût autant de terres couvertes par les eaux qu'il y en a dans les plus grandes. Autrefois, dans les temps antérieurs à l'administration de Pétrone, quand les eaux du Nil montaient à 14 coudées, la crue était censée avoir atteint son maximum, et l'on croyait pouvoir compter sur la plus abondante récolte ; quand les eaux, en revanche, ne montaient qu'à 8 coudées, il y avait infailliblement disette ; mais, avec l'administration de Pétrone, tout changea de face, et, pour peu que la crue eût monté à 12 coudées, on fut assuré d'obtenir le maximum de la récolte ; il arriva même, une année que la crue n'avait point dépassé 8 coudées, que personne dans le pays ne s'aperçut qu'il y eût disette. Voilà ce que peut une sage et prévoyante administration. Mais continuons.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.4]] [4] A partir des frontières de l'Ethiopie, le Nil coule droit au nord jusqu'au lieu appelé Delta. Au-dessous de ce point, comme un arbre dont le sommet se bifurque (pour nous servir d'une expression de Platon), il se divise en deux branches et se trouve faire du Delta en quelque sorte le sommet d'un triangle, les deux côtés du triangle étant figurés par ces deux branches qui aboutissent à la mer et qui s'appellent, celle de droite la branche Pélusienne, celle de gauche la branche de Canope ou (du nom d'un bourg voisin de Canope) la branche d'Héracléum, tandis que la base est figurée par la partie du littoral comprise entre Péluse et Héracléum. Le triangle ainsi formé par lesdites branches du fleuve et par la mer constitue en somme une île véritable qu'on a appelée le Delta à cause de la ressemblance que sa configuration offre [avec la lettre de ce nom] ; mais il était naturel que le point initial de la figure en question prît le nom de la figure elle-même, et c'est pourquoi le village qui est bâti au sommet du triangle s'appelle Deltacômé. Voilà donc déjà deux bouches, la bouche dite Pélusiaque et la bouche dite Canopique ou Héracléotique, par lesquelles le Nil se déverse dans la mer. Mais entre ces deux bouches on en compte encore d'autres, dont cinq grandes parmi beaucoup de plus petites : des deux premières branches en effet se détachent une infinité de rameaux, qui se répandent par toute l'île en y formant autant de courants distincts et en y dessinant une quantité d'îlots ; or ces rameaux reliés entre eux par tout un système de canaux constituent un réseau complet de navigation intérieure, et de navigation si facile, que les transports s'y font souvent sur de simples barques en terre cuite. Le circuit total de l'île est de 3000 stades environ. Dans l'usage il n'est pas rare qu'on lui donne aussi le nom de Basse Egypte ; mais on comprend alors dans cette dénomination la double vallée qui fait face au Delta. Dans les crues du Nil, le Delta est couvert tout entier par les eaux, et, n'étaient les lieux habités, il paraîtrait alors former une mer ; tous les lieux habités, en effet, les simples bourgs comme les plus grandes villes, sont bâtis sur des hauteurs (monticules naturels ou terrasses), et, vus de loin, font l'effet d'îles. Les eaux qui débordent ainsi l'été conservent leur même niveau pendant plus de quarante jours, après quoi on les voit décroître peu à peu tout comme on les a vues croître. Enfin au bout de soixante jours la plaine apparaît complètement découverte et commence à se sécher. Mais plus cet assèchement se fait vite, plus il faut accélérer le travail du labour et des semailles, dans les lieux surtout où la chaleur est la plus forte. La partie de l'Egypte située au-dessus du Delta est arrosée et fertilisée de la même manière. Il y a toutefois cette différence que, dans cette partie de son cours, le Nil coule en ligne droite, sur un espace de 4000 stades environ, et ne forme qu'un seul et unique courant, à moins que par hasard quelque île (celle qui renferme le nome Héracléotique par exemple, pour ne citer que la plus grande) ne vienne à diviser ses eaux, à moins encore qu'une partie de ses eaux n'ait été dérivée pour les besoins de quelque canal destiné (comme c'est le cas le plus ordinaire), soit à alimenter un grand lac, soit à fertiliser tout un canton, comme voilà le canal qui arrose le nome Arsinoïte et qui alimente le lac Moeris, ou bien encore les canaux qui se déversent dans le lac Maréotis. L'Egypte se réduit donc, on le voit, à ce que les eaux du Nil débordées peuvent, sur l'une et l'autre de ses rives, couvrir de la vallée qu'il traverse, c'est-à-dire à une étendue de terrain habitable et cultivable, qui, des limites de l'Ethiopie au sommet du Delta, offre rarement une largeur de 300 stades tout d'un seul tenant, ce qui permet, en faisant abstraction d'une manière générale des bras et canaux qui ont pu être dérivés du fleuve, de la comparer à un ruban qu'on aurait déroulé dans toute sa longueur. Et ce qui contribue le plus à donner cette forme non seulement à la vallée dont je parle, mais encore à l'ensemble du pays, c'est la disposition des montagnes qui bordent le fleuve des deux côtés et qui descendent depuis Syène jusqu'à la mer d'Egypte. Car, suivant que ces deux chaînes de montagnes, en bordant le fleuve, s'écartent plus ou moins l'une de l'autre, le fleuve se resserre ou s'élargit davantage, modifiant du même coup naturellement la figure de la zone habitable correspondante. En revanche, au delà des montagnes, tout devient également inhabitable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.5]] [5] Les auteurs anciens et modernes, les anciens généralement sur de simples conjectures, les modernes sur la foi d'observations personnelles, ont attribué le phénomène des crues du Nil aux pluies torrentielles qui tombent l'été dans la haute Ethiopie, et en particulier dans les montagnes situées aux derniers confins de ce pays, le fleuve commençant à décroître peu à peu une fois que les pluies de l'Ethiopie ont cessé. Mais la chose a pris un caractère d'évidence surtout pour les navigateurs qui ont poussé l'exploration du golfe Arabique jusqu'à la Cinnamômophore, ainsi que pour les chasseurs envoyés à la découverte dans la région de l'éléphant, et en général pour tous les agents ou représentants que les rois d'Egypte de la dynastie des Ptolémées, dans un but d'utilité quelconque, ont dirigés vers ces contrées lointaines. Les Ptolémées, on le sait, s'intéressaient aux questions de ce genre, le second surtout dit Philadelphe, qui, curieux et chercheur de sa nature, avait en outre besoin, vu son état valétudinaire, de changer continuellement de distractions et de passe-temps. Les anciens rois, au contraire, n'attachaient pas grande importance à ces recherches scientifiques, et cependant, tout comme les prêtres, dans la société desquels se passait la meilleure partie de leur vie, ils faisaient profession d'aimer et d'étudier la philosophie. Il y a donc là quelque chose qui pourrait déjà étonner ; mais ce qui étonne encore davantage, c'est que Sésostris avait parcouru l'Ethiopie tout entière jusqu'à la Cinnamômophore, témoin mainte stèle, mainte inscription, qu'il a laissée comme monument de sa marche conquérante et qu'on peut voir encore dans le pays ; c'est que Cambyse, lui aussi, une fois maître de l'Egypte, s'était avancé avec une armée composée [en grande partie] d'Egyptiens jusqu'à Méroé (on prétend même que, si l'île et la ville de Méroé portent ce nom, c'est de lui qu'elles l'ont reçu, parce que sa soeur, d'autres disent sa femme, Méroé, était morte en ce lieu, et qu'il avait voulu apparemment rendre ainsi un dernier hommage à cette princesse et honorer sa mémoire en perpétuant son nom). Il y a donc lieu de s'étonner, je le répète, qu'avec des circonstances si favorables à l'observation on n'ait pas, dès lors, éclairci complètement cette question des pluies, quand on pense surtout au soin extrême qu'apportaient les prêtres à consigner dans leurs livres sacrés et à y conserver comme en dépôt tous les problèmes dont la solution exige une science supérieure. Or c'était bien à le cas : voici en effet quelle était la question, question non encore résolue à l'heure qu'il est : «Pourquoi est-ce l'été et non l'hiver, pourquoi est-ce dans les régions les plus méridionales, et non dans la Thébaïde et aux environs de Syène, que tombent les pluies ?» Il ne s'agissait nullement de prouver que les crues du fleuve ont pour cause les pluies ; il n'était pas besoin surtout, pour démontrer un fait semblable, d'appeler en témoignage les imposantes autorités qu'énumère Posidonius. «Callisthène, dit Posidonius, proclamait que la cause des crues du Nil est dans les pluies de la saison d'été ; mais cette explication, il l'avait recueillie de la bouche d'Aristote, qui lui-même la tenait de Thrasyalcès de Thasos, l'un des membres de la secte des anciens physiciens, Thrasyalcès l'ayant empruntée à son tour de Thalès, qui avouait enfin l'avoir trouvée dans Homère, puisque Homère, à en juger par le passage où il dit :

*«avant d'avoir revu les bords du fleuve Aegyptus, de ce fleuve tombé du sein de Zeus» (*Od. IV, 581),

fait bien réellement naître le Nil des eaux du ciel».  
  
Mais je ne veux pas insister et répéter ce que tant d'autres ont déjà dit, ce qu'ont dit notamment [pour ne citer que ces deux noms] Eudore et Ariston le péripatéticien, deux de mes contemporains, dans leur*Livre sur le Nil*: [je dis à dessein DANS LEUR LIVRE au singulier,] car, si l'on excepte l'ordre des matières, tout le reste chez ces deux auteurs est tellement semblable, on retrouve tellement chez l'un et chez l'autre les mêmes phrases, les mêmes raisonnements, qu'ayant à vérifier un jour divers passages dans un de ces deux traités je pus, à défaut d'une double copie de ce même traité, le collationner avec le texte de l'autre. Lequel des deux maintenant était le plagiaire ? Allez le demander à Ammon. Eudore, je le sais, a accusé Ariston de plagiat, il m'a semblé pourtant que le style de l'ouvrage était plus dans la manière d'Ariston. Tous les auteurs anciens ne donnaient le nom d'Egypte qu'à la partie habitable de la vallée, c'est-à-dire à la partie comprise dans les limites des débordements du fleuve depuis Syène jusqu'à la mer ; mais plus tard on prêta à cette dénomination une bien autre extension, et il fut d'usage d'appeler Egypte (comme on le fait encore aujourd'hui) : 1° du côté de l'est, presque tout l'intervalle qui sépare le Nil du golfe Arabique, vu que les Ethiopiens n'usent pour ainsi dire pas de la mer Rouge ; 2° du côté de l'ouest, tout ce qui se prolonge dans l'intérieur jusqu'aux Auasis et sur la côte de la bouche Canopique au Catabathmus et à l'ancien royaume de Cyrène. Telles étaient, en effet, les limites véritables du royaume des successeurs de Ptolémée, bien qu'à plusieurs reprises ces princes eussent occupé la Cyrénaïque elle-même et en eussent fait une sorte d'annexe politique de l'Egypte et de Cypre ; et les Romains, à leur tour, héritiers des Ptolémées, conservèrent à l'Egypte, devenue province romaine, en vertu d'un décret [du Sénat,] les mêmes limites que ces princes lui avaient assignées. - Sous le nom d'*Auasis*, les Egyptiens désignent certains cantons fertiles et habités, mais entourés de tout côté par d'immenses déserts, ce qui les fait ressembler à des îles perdues au milieu de l'Océan. La présence d'auasis est un fait fréquent en Libye. L'Egypte, elle, en a trois dans son voisinage immédiat, et qui administrativement dépendent d'elle.  
  
A ces considérations générales et sommaires sur l'Egypte nous joindrons maintenant une description détaillée du pays et une énumération complète de ses curiosités les plus remarquables.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.6]] [6] Mais dans ce monument à élever [à la gloire de l'Egypte], la description d'Alexandrie et de ses environs se trouvant être le plus gros morceau, le morceau principal, c'est naturellement par Alexandrie qu'il nous faut commencer. - Le littoral compris entre Péluse, à l'est, et la bouche Canopique, à l'ouest, mesure une première distance de 1300 stades, et c'est là, avons-nous dit, ce qui représente la base du Delta. Une autre distance de 150 stades sépare la bouche Canopique de l'île de Pharos. On désigne sous ce nom un simple îlot de forme oblongue et tellement rapproché du rivage, qu'il forme avec lui un port à double ouverture. Le rivage, en effet, dans cet endroit, présente entre deux caps assez saillants un golfe ou enfoncement, que l'île de Pharos, qui s'étend de l'un à l'autre de ces caps et dans le sens de la longueur de la côte, se trouve fermer naturellement. L'une des deux extrémités de l'île de Pharos (celle qui regarde l'Orient) est plus rapprochée que l'autre du continent et du cap qui s'en détache, cap connu sous le nom de*pointe Lochias*, de sorte que l'entrée du port de ce côté en est très sensiblement rétrécie. Ce peu de largeur de la passe est déjà un inconvénient ; mais il y en a un autre, c'est que la passe même est semée de rochers en partie cachés, en partie apparents, obstacle contre lequel la mer semble s'acharner incessamment et comme à chaque lame qu'elle envoie du large. La pointe qui termine la petite île de Pharos n'est elle-même qu'un rocher battu de tous côtés par les flots. Sur ce rocher s'élève une tour à plusieurs étages, en marbre blanc, ouvrage merveilleusement beau, qu'on appelle aussi*le Phare*, comme l'île elle-même. C'est Sostrate de Cnide qui l'a érigée et dédiée, en sa qualité d'ami des rois, et pour la sûreté des marins qui naviguent dans ces parages, ainsi que l'atteste l'inscription apposée sur le monument. Et, en effet, comme la côte à droite et à gauche de l'île est assez dépourvue d'abris, qu'elle est de plus bordée de récifs et de bas-fonds, il était nécessaire de dresser en un lieu haut et très apparent un signal fixe qui pût guider les marins venant du large et les empêcher de manquer l'entrée du port. La passe ou ouverture de l'ouest, sans être non plus d'un accès très facile, n'exige pourtant pas les mêmes précautions. Elle aussi forme proprement un port, un second port dit*de l'Eunostos*; mais elle sert plutôt de rade au port fermé, bassin intérieur creusé de main d'homme. Le grand port est celui dont la tour du Phare domine l'entrée, et les deux autres ports lui sont comme adossés, la digue ou*chaussée de l'Heptastade*formant la séparation. Cette digue n'est autre chose qu'un pont destiné à relier le continent à la partie occidentale de l'île ; seulement, on y a ménagé deux ouvertures donnant accès aux vaisseaux dans l'Eunostos et pouvant être franchies par les piétons au moyen d'une double passerelle. Ajoutons que la digue à l'origine ne devait pas faire uniquement l'office de pont conduisant dans l'île ; elle devait aussi, quand l'île était habitée, servir d'aqueduc. Mais depuis que le divin César, dans sa guerre contre les Alexandrins, a dévasté l'île pour la punir d'avoir embrassé le parti des rois, l'île n'est plus qu'un désert et c'est à peine si quelques familles de marins y habitent, groupées au pied du Phare. Grâce à la présence de la digue et à la disposition naturelle des lieux, le grand port a l'avantage d'être bien fermé ; il en a encore un autre, celui d'avoir une si grande profondeur d'eau jusque sur ses bords, que les plus forts vaisseaux peuvent y accoster les échelles mêmes du quai. Et comme il se divise en plusieurs bras, ces bras forment autant de ports distincts. Les anciens rois d'Egypte, contents de ce qu'ils possédaient, croyaient n'avoir aucun besoin des importations du commerce : aussi voyaient-ils de très mauvais oeil les peuples navigateurs, les Grecs surtout, lesquels du reste n'étaient encore qu'une nation de pirates réduits à convoiter le bien d'autrui, faute de terres suffisantes pour les nourrir, et par leur ordre il avait été placé une garde sur ce point de la côte, avec mission de repousser par la force toute tentative de débarquement. L'emplacement assigné pour demeure à ces gardes-côtes se nommait Rhacotis : il se trouve compris aujourd'hui dans le quartier d'Alexandrie qui est situé juste au-dessus de l'Arsenal ; mais il formait alors un bourg séparé, entouré de terres que l'on avait cédées à des pâtres ou bouviers, capables eux aussi à l'occasion d'empêcher que des étrangers ne missent le pied sur la côte. Survint la conquête d'Alexandre. Frappé des avantages de la position, ce prince résolut de bâtir la ville qu'il voulait fonder sur le port même. On sait quelle prospérité s'ensuivit pour Alexandrie. Du reste, si ce qu'on raconte est vrai, cette prospérité aurait été présagée par un incident survenu pendant l'opération même de la délimitation de la ville nouvelle. Les architectes avaient commencé à tracer avec de la craie la ligne d'enceinte, quand la craie vint à manquer ; justement le roi arrivait sur le terrain ; les intendants des travaux mirent alors à la disposition des architectes une partie de la farine destinée à la nourriture des ouvriers, et ce fut avec cette farine que fut tracée une bonne partie des alignements de rues, et le fait fut interprété sur l'heure, paraît-il, comme un très heureux présage.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.7]] [7] Les avantages qu'Alexandrie tire de sa situation sont de plus d'une sorte : et d'abord elle se trouve située par le fait entre deux mers, baignée comme elle est, au nord par la mer d'Egypte, et au midi par le lac Maréa. Ce lac, qu'on nomme aussi Maréotis, est alimenté par un grand nombre de canaux, tous dérivés du Nil, et qu'il reçoit à sa partie supérieure ou sur ses côtés, et, comme il arrive plus de marchandises par ces canaux qu'il n'en vient par mer, le port d'Alexandrie situé sur le lac est devenu vite plus riche que le port maritime. Mais ce dernier port lui-même exporte plus qu'il n'importe : quiconque aura été à Alexandrie et à Dicaearchie aura pu s'en convaincre en voyant la différence du chargement des vaisseaux à l'aller et au retour, et combien ceux qui sont à destination de Dicaearchie sont plus lourds et ceux à destination d'Alexandrie plus légers. Outre cet avantage de la richesse qu'Alexandrie doit au mouvement commercial de ses deux ports, de son port maritime et de celui qu'elle a sur le lac Maréotis, il faut noter aussi l'incomparable salubrité dont elle jouit et qui paraît tenir non seulement à cette situation entre la mer et un lac, mais encore à ce que les crues du Nil se produisent juste à l'époque la plus favorable pour elle. Dans les villes situées au bord des lacs, l'air qu'on respire est en général lourd et étouffant quand viennent les grandes chaleurs de l'été ; par suite de l'évaporation que provoque l'ardeur des rayons solaires, les bords des lacs se changent en marais, et la fange de ces marais dégage une telle quantité de vapeurs méphitiques, que l'air en est bientôt vicié et ne tarde pas à engendrer la peste et autres affections épidémiques. A Alexandrie, au contraire, précisément quand l'été commence, les eaux débordées du Nil remplissent le lac et ne laissent subsister sur ses bords aucun dépôt vaseux de nature à produire des miasmes délétères. Enfin, c'est à la même époque que les vents étésiens soufflent du nord, et, comme ils viennent de traverser toute cette vaste étendue de mer, ils procurent toujours aux habitants d'Alexandrie un été délicieux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.8]] [8] Le terrain sur lequel a été bâtie la ville d'Alexandrie affecte la forme d'une chlamyde, les deux côtés longs de la chlamyde étant représentés par le rivage de la mer et par le bord du lac, et son plus grand diamètre pouvant bien mesurer 30 stades, tandis que les deux autres côtés, pris alors dans le sens de la largeur, sont représentés par deux isthmes ou étranglements, de 7 à 8 stades chacun, allant du lac à la mer. La ville est, partout sillonnée de rues où chars et chevaux peuvent passer à l'aise, deux de ces rues plus larges que les autres (car elles ont plus d'un plèthre d'ouverture) s'entrecroisent perpendiculairement. A leur tour, les magnifiques jardins publics et les palais des rois couvrent le quart, si ce n'est même le tiers de la superficie totale, et cela par le fait des rois, qui, en même temps qu'ils tenaient à honneur chacun à son tour d'ajouter quelque embellissement aux édifices publics de la ville, ne manquaient jamais d'augmenter à leurs frais de quelque bâtiment nouveau l'habitation royale elle-même, si bien qu'aujourd'hui on peut en toute vérité appliquer aux palais d'Alexandrie le mot du Poète :

*«Ils sortent les uns des autres» (*Od. XVII, 266).

Quoi qu'il en soit, toute cette suite de palais tient le long du port et de l'avant-port. A la rigueur on peut compter aussi comme faisant partie des palais royaux le Muséum, avec ses portiques, son exèdre et son vaste cénacle qui sert aux repas que les doctes membres de la corporation sont tenus de prendre en commun. On sait que ce collège d'érudits philologues vit sur un fonds ou trésor commun administré par un prêtre, que les rois désignaient autrefois et que César désigne aujourd'hui. Une autre dépendance des palais royaux est ce qu'on appelle le*Sêma*, vaste enceinte renfermant les sépultures des rois et le tombeau d'Alexandre. L'histoire nous apprend comment Ptolémée, fils de Lagus, intercepta au passage le corps du Conquérant et l'enleva à Perdiccas qui le ramenait de Babylone [en Macédoine], mais qui, par ambition et dans l'espoir de s'approprier l'Egypte, s'était détourné de sa route. A peine arrivé en Egypte, Perdiccas périt de la main de ses propres soldats : il s'était laissé surprendre par une brusque attaque de Ptolémée et bloquer dans une île déserte, et ses soldats furieux s'étaient rués sur lui et l'avaient percé de leurs sarisses. Les membres de la famille royale qui étaient avec lui, à savoir Aridée, les jeunes enfants d'Alexandre et sa veuve Roxane, purent [continuer leur route] et s'embarquer pour la Macédoine ; seul le corps du roi fut retenu par Ptolémée qui le transporta à Alexandrie et l'y ensevelit en grande pompe. Il y est encore, mais non plus dans le même cercueil ; car le cercueil actuel est de verre, et celui où l'avait mis Ptolémée était d'or. C'est Ptolémée dit Coccès ou Parisactos qui s'empara de ce premier cercueil, dans une expédition à main armée préparée au fond de la Syrie, mais très vivement repoussée, ce qui l'empêcha de tirer de son sacrilège le parti qu'il en avait espéré.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.9]] [9] Quand on entre dans le grand port, on a à main droite l'île et la tour de Pharos et à main gauche le groupe des rochers et la pointe Lochias, avec le palais qui la couronne. Une fois entré, on voit se dérouler sur la gauche, à mesure qu'on avance, les palais, dits*du dedans du port*, qui font suite à celui du Lochias, et qui étonnent par le nombre de logements qu'ils renferment, la variété des constructions et l'étendue des jardins. Au-dessus de ces palais est le bassin que les rois ont fait creuser pour leur seul usage et que l'on appelle*le port fermé*. Antirrhodos qui le précède est un îlot avec palais et petit port, dont le nom ambitieux semble un défi jeté à la grande île de Rhodes. En arrière d'Antirrhodos est le théâtre, après quoi l'on aperçoit le Posidium, coude que fait la côte à partir de ce qu'on appelle l'Emporium et sur lequel on a bâti un temple à Poséidôn ou Neptune. Antoine ayant ajouté un môle à ce coude, il se trouve par le fait avancer maintenant jusqu'au milieu du port. Le môle se termine par une belle villa royale qu'Antoine a fait bâtir également et à laquelle il a donné le nom de*Timonéum*. Ce fut là, à proprement parler, son dernier ouvrage : il le fit exécuter quand, après sa défaite d'Actium, se voyant abandonné de tous ses partisans, il se fut retiré à Alexandrie, décidé à vivre désormais comme un autre Timon, loin de cette foule d'amis qui naguère l'entouraient. Vient ensuite le*Caesaréum*, précédant l'entrepôt, les docks et les chantiers de la marine, lesquels se prolongent jusqu'à l'Heptastade. Voilà tout ce qui borde le grand port.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.10]] [10] Le port de l'Eunoste fait suite immédiatement à l'Heptastade ; puis, au-dessus de l'Eunoste, se présente un bassin creusé de main d'homme, dit le*Cibôtos*, et qui a aussi ses chantiers et son arsenal. Un canal navigable débouche à l'intérieur de ce bassin et le met en communication directe avec le Maréotis. La ville s'étend un peu au delà de ce canal, puis commence la Nécropole, faubourg rempli de jardins, de tombeaux et d'établissements pour l'embaumement des morts. En deçà du canal, maintenant, il y a le Sarapéum et plusieurs autres enclos sacrés, d'origine fort ancienne, mais à peu près abandonnés aujourd'hui par suite des nouvelles constructions faites à Nicopolis. Nicopolis a, en effet, maintenant son amphithéâtre et son stade, c'est à Nicopolis que se célèbrent les jeux quinquennaux, et, comme toujours, les choses nouvelles ont fait négliger les anciennes.  
  
La ville d'Alexandrie peut être dépeinte d'un mot : «une agglomération de monuments et de temples». Le plus beau des monuments est le Gymnase avec ses portiques longs de plus d'un stade. Le tribunal et ses jardins occupent juste le centre de la ville. Là aussi s'élève, comme un rocher escarpé au milieu des flots, le Panéum, monticule factice, en forme de toupie ou de pomme de pin, au haut duquel on monte par un escalier en limaçon pour découvrir de là au-dessous de soi le panorama de la ville. La grande rue qui traverse Alexandrie dans le sens de sa longueur va de la Nécropole à la porte Canobique en passant près du Gymnase. Au delà de cette porte est l'Hippodrome qui donne son nom à tout un faubourg s'étendant en rues parallèles jusqu'au canal dit*de Canope*. Puis on traverse l'Hippodrome et l'on arrive à Nicopolis, nouveau centre de population qui s'est formé sur le bord même de la mer et qui est devenu déjà presque aussi important qu'une ville. La distance d'Alexandrie à Nicopolis est de 30 stades. César Auguste a beaucoup fait pour l'embellissement de cette localité, en mémoire de la victoire remportée ; par lui naguère sur les troupes qu'Antoine en personne avait menées à sa rencontre, victoire qui, en lui livrant d'emblée la ville, réduisit Antoine à se donner la mort et Cléopâtre à se remettre vivante entre ses mains ; mais on sait comment peu de temps après Cléopâtre, dans la tour où on la gardait, attenta elle aussi secrètement à ses jours, soit en se faisant piquer par un aspic, soit en usant d'un de ces poisons subtils qui tuent par le seul contact (car l'une et l'autre tradition ont cours). Quoi qu'il en soit, cette mort mit fin à la monarchie des Lagides, laquelle avait duré une longue suite d'années.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.11]] [11] Des mains de Ptolémée, fils de Lagus, successeur immédiat d'Alexandre, le sceptre de l'Egypte avait passé aux mains de Philadelphe, puis d'Evergète, de Philopator l'amant d'Agathoclée, d'Epiphane et de Philométor, le fils prenant au fur et à mesure la place de son père. Seul Philométor eut pour successeur son frère Evergète II dit*Physcon*, puis vint Ptolémée Lathyre, et, après lui, de nos jours Aulétès, propre père de Cléopâtre. Passé le troisième des Ptolémées, tous ces Lagides, perdus de vices et de débauches, furent de très mauvais rois, mais les pires de tous furent le quatrième, le septième et le dernier, Aulétès, qui à la honte de ses autres déportements ajoutait celle de professer pour la flûte une véritable passion, se montrant même si fier de son talent de virtuose, qu'il ne rougissait pas d'établir dans son palais des concours de musique et de se mêler aux concurrents pour disputer le prix. Indignés, les Alexandrins le chassèrent, et, de ses trois filles ayant choisi l'aînée qui seule était légitime, ils la proclamèrent reine. Quant à ses fils, encore tout jeunes enfants, ils furent complètement écartés, comme ne pouvant être alors d'aucune utilité. A peine la nouvelle reine avait-elle pris possession du trône, qu'on fit venir de Syrie pour l'épouser un certain Cybiosactès, qui se prétendait issu du sang des rois de Syrie ; mais, au bout de quelques jours, la reine, qui n'avait pu se faire à ses manières basses et ignobles, s'en débarrassait en le faisant étrangler. Un remplaçant, Archélaüs, se présenta, il se disait lui aussi de sang royal et se faisait passer pour le fils de Mithridate Eupator : en réalité il était fils d'Archélaüs, cet adversaire de Sylla que les Romains avaient plus tard comblé d'honneurs, l'aïeul par conséquent du dernier roi de Cappadoce, notre contemporain. Ajoutons qu'il était grand prêtre de Comana dans la province du Pont. Il se trouvait dans le camp de Gabinius, au moment de faire campagne avec lui contre les Parthes, quand tout à coup il partit sans prévenir Gabinius pour rejoindre des amis sûrs qui le conduisirent à la reine et le firent [agréer d'elle et] proclamer roi. Cependant Aulétès était venu à Rome : là, il se voit accueilli par le grand [Pompée] qui le recommande au Sénat et fait décréter son retour dans ses Etats en même temps que le supplice en masse de la majeure partie de l'ambassade, composée de cent membres, que les Alexandrins avaient envoyée pour déposer contre lui, et dont le chef était Dion l'académicien qui fut compris naturellement au nombre des victimes. Ramené par Gabinius, Ptolémée fait mettre à mort Archélaüs et sa propre fille ; mais il ne prolonge que de bien peu les années de son règne et meurt de maladie, laissant deux fils et deux filles, dont l'aînée n'était autre que Cléopâtre. Les Alexandrins se donnent alors pour rois l'aîné des fils et Cléopâtre. Bientôt les partisans du jeune roi se soulèvent, Cléopâtre est chassée et s'embarque avec sa soeur pour la Syrie. Sur ces entrefaites, le grand Pompée, réduit à fuir de Palaeopharsale, arrive en vue de Péluse et du mont Casius et est assassiné lâchement par les familiers du roi. César, qui le suivait de près, fait mettre à mort le roi malgré son jeune âge, et rétablit sur le trône Cléopâtre en lui adjoignant seulement pour collègue le frère qui lui restait et qui était à peine sorti de l'enfance. Antoine à son tour, après la mort de César et la campagne de Philippes, passe en Asie et met le comble aux honneurs et à la fortune de Cléopâtre en l'épousant. Cléopâtre lui donne plusieurs enfants, partage avec lui les dangers de la guerre d'Actium et l'entraîne dans sa fuite. César Auguste accourt sur leurs traces, assiste à une double catastrophe et met fin à cette longue orgie dont l'Egypte avait été le théâtre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.12]] [12] L'Egypte est aujourd'hui province romaine et acquitte à ce titre un tribut considérable ; en revanche elle trouve dans les différents préfets que Rome lui envoie autant d'administrateurs sages et éclairés. Le légat romain a le rang de roi. Immédiatement au-dessous de lui est le*dicaeodote*,juge souverain de la plupart des procès. Il y a aussi l'idiologue, officier spécialement chargé de rechercher les biens vacants et qui comme tels doivent échoir à César. Ces hauts dignitaires ont pour les assister des affranchis de César et des économes, à qui ils confient des affaires plus ou moins importantes. Ajoutons que les forces militaires se composent de trois corps d'armée, dont un est caserné en ville, tandis que les deux autres stationnent en pleine campagne. Indépendamment de ces trois corps, il y a neuf cohortes romaines qui sont ainsi réparties : trois à Alexandrie, trois à Syène sur la frontière de l'Ethiopie en guise de poste avancé, trois dans le reste de l'Egypte. On compte enfin trois détachements de cavalerie cantonnés de même dans les positions les plus favorables. En fait de magistratures indigènes, Alexandrie nous offre : 1° l'exégète, qui porte la robe de pourpre, représente la loi et la tradition nationale et pourvoit aux besoins de la ville ; 2° le notaire ou*hypomnématographe*; 3° l'*archidicaste*ou chef de la justice ; 4° le commandant de la garde de nuit. Ces différentes magistratures existaient encore au temps des Ptolémées, mais, par suite de l'incurie des rois, les lois et règlements avaient cessé d'être appliqués et dans cette anarchie la prospérité de la ville avait complètement péri. Polybe, qui avait visité Alexandrie [à cette époque], flétrit l'état de désordre dans lequel il l'avait trouvée. Il distingue dans sa population un triple élément : 1° l'élément égyptien et indigène, vif et irritable de sa nature, et partant fort difficile à gouverner ; 2° l'élément mercenaire, composé de gens lourds et grossiers, devenus très nombreux et très indisciplinés, car il y avait longtemps déjà qu'en Egypte la coutume était d'entretenir des soldats étrangers, et ces mercenaires, encouragés par le caractère méprisable des rois, avaient fini par apprendre à commander plutôt qu'à obéir ; 3° l'élément alexandrin, devenu pour les mêmes causes presque aussi ingouvernable, bien que supérieur aux deux autres par sa nature : car, pour être de sang mêlé, les Alexandrins n'en avaient pas moins une première origine grecque et ils n'avaient pas perdu tout souvenir du caractère national et des moeurs de la Grèce. Et, comme cette partie de la population, [la meilleure des trois,] était menacée de disparaître complètement, ayant été presque exterminée par Evergète et par Physcon, sous le règne duquel précisément Polybe visita l'Egypte (on sait comment Physcon, tiraillé entre les factions, avait à plusieurs reprises lâché ses soldats sur le peuple alexandrin et autorisé ainsi de vrais massacres), on peut juger de l'état dans lequel était tombée cette malheureuse cité. Il ne restait plus, en vérité, s'écrie Polybe, qu'à redire ces paroles découragées du Poète :

«*Aller en Egypte ! voyage long et pénible !*» (*Od*. IV, 483)

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.13]] [13] Cet état de choses durait encore, si même il n'avait empiré, sous le règne des derniers Ptolémées. En revanche, on peut dire que les Romains ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour corriger la plus grande partie de ces abus, en établissant dans la ville l'excellente police dont j'ai parlé plus haut, et en maintenant dans le reste du pays, mais avec des pouvoirs limités aux affaires de peu d'importance, certaines magistratures locales confiées à des épistratèges, des nomarques, des ethnarques. Toutefois, ce qui aujourd'hui encore contribue le plus à la prospérité d'Alexandrie, c'est cette circonstance qu'elle est le seul lieu de l'Egypte qui se trouve également bien placé et pour le commerce maritime par l'excellente disposition de son port, et pour le commerce intérieur par la facilité avec laquelle lui arrivent toutes les marchandises qui descendent le Nil, ce qui fait d'elle le plus grand entrepôt de toute la terre. Tels sont les avantages particuliers à la ville d'Alexandrie. - Pour ce qui est de l'Egypte maintenant, Cicéron nous apprend dans un de ses discours que le tribut annuel payé à Ptolémée Aulétès, le père de Cléopâtre, s'élevait à la somme de 12 500 talents. Mais, du moment que l'Egypte pouvait fournir encore d'aussi forts revenus au plus mauvais, au plus nonchalant de ses rois, que ne peut-elle pas rapporter aujourd'hui que les Romains surveillent son administion avec tant de soin et que ses relations commerciales avec l'Inde et la Troglodytique ont pris tant d'extension Comme en effet les plus précieuses marchandises viennent de ces deux contrées d'abord en Egypte, pour se répandre de là dans le monde entier, l'Egypte en tire un double droit (droit d'entrée, droit de sortie), d'autant plus fort que les marchandises elles-mêmes sont plus précieuses, sans compter les avantages inhérents à tout monopole, puisque Alexandrie est pour ainsi dire l'unique entrepôt de ces marchandises et qu'elle peut seule en approvisionner les autres pays.  
  
Mais, pour se rendre encore mieux compte de cette situation incomparable d'Alexandrie, ou n'a qu'à parcourir le reste du pays, en rangeant d'abord la côte à partir du Catabathmus, car l'Egypte s'étend en réalité jusque-là, et la Cyrénaïque, avec les possessions circonvoisines des barbares Marmarides, ne commence qu'après.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.14]] [14] Depuis le Catabathmus jusqu'à Paraetonium, le trajet en ligne droite est de 900 stades. Il y a là une ville et un grand port de 40 stades de tour environ. La ville est appelée tantôt Paraetonium, tantôt Ammonia. Dans l'intervalle se succèdent Aegyptiôncômé, la pointe d'Aenésisphyre, une chaîne de rochers connue sous le nom de*Roches Tyndarées*et un groupe de quatre petites îles avec un port commun aux quatre ; puis viennent le cap Drépanum, l'île d'Aenésippée, qui a aussi son port, et le bourg d'Apis, qui est à 100 stades de Paraetonium et à cinq journées de marche du temple d'Ammon. De Paraetonium, maintenant, [à Alexandrie] on compte, à peu de chose près, 1300 stades. Des principaux points intermédiaires le premier qui se présente est la pointe de Leucé-Acté, ainsi nommée de ce qu'elle est formée d'une terre blanchâtre ; le port de Phoenicûs lui succède, ainsi que le bourg de Pnigeus ; puis vient l'île de Sidonie, laquelle possède un port. Antiphres, qui suit immédiatement, n'est pas située sur la mer même, mais un peu au-dessus. Il s'en faut que cette partie de la côte soit favorable à la vigne, et c'est à croire en vérité qu'on y met dans les tonneaux plus d'eau de mer que de vin : le*bicium*(c'est ainsi qu'on nomme ce vin) est, avec la bière, la boisson ordinaire des gens du peuple à Alexandrie, mais les quolibets portent surtout sur le vin d'Antiphres. Le port de Derris, situé plus loin, tire son nom du voisinage d'un rocher tout noir qui ressemble assez à une peau de bête (*derris*). La localité après Derris a aussi un nom [significatif,] celui de Zéphyrium ; puis vient le port Leucaspis, précédant plusieurs autres ports encore. On relève plus loin la position de Cynossêma. Celle de Taposiris, qui suit, n'est pas à proprement parler maritime. Taposiris est un lieu de panégyris ou d'assemblée très fréquenté, qu'il ne faut pas confondre avec une autre localité du même nom située de l'autre côté d'Alexandrie, à une distance passablement grande de la ville. Dans le voisinage de Taposiris, mais sur le bord même de la mer, un site rocheux et escarpé attire aussi en toute saison les bandes joyeuses du pays. Viennent maintenant Plinthiné et Niciûcômé, et, après ces deux localités, Cherronesus, position fortifiée, qui se trouve déjà très près d'Alexandrie et de Nécropolis, puisqu'elle n'en est qu'à 70 stades. Le lac Maria, qui s'étend jusqu'ici, a 150 stades et plus de largeur et un peu moins de 300 stades de longueur. Il renferme huit îles, et ses bords sont partout couverts de belles habitations. Ils produisent aussi du vin, et en telle quantité qu'on met en tonneaux pour l'y laisser vieillir une partie de la récolte : ce vin est connu sous le nom de maréotique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.15]] [15] Entre autres plantes qui croissent dans les lacs et marais de l'Egypte, nous signalerons le byblus et le cyamus dit*d'Egypte*dont on fait [ces vases appelés]*ciboires*. Les tiges de l'une et de l'autre plantes ont à peu près la même hauteur, 10 pieds environ ; mais, tandis que le byblus a sa tige lisse jusqu'en haut et n'est garni qu'à son sommet d'une houppe chevelue, le cyamus porte des feuilles et des fleurs en plus d'un endroit de sa tige. Il produit aussi un fruit semblable à la fève de nos pays (la différence n'est que dans la grosseur et dans le goût). Les cyamons offrent un charmant coup d'oeil et servent de riant abri à ceux qui veulent se divertir et banqueter en liberté. Montés sur des barques à tentes, dites*thalamège*, les gais compagnons s'enfoncent au plus épais des cyames et vont goûter le plaisir de la bonne chère à l'ombre de leur feuillage. Les feuilles des cyames sont en effet extrêmement larges, au point qu'on peut s'en servir en guise de coupes et d'assiettes, elles présentent une concavité naturelle qui les rend même très propres à cet usage. Cela est si vrai, que les ateliers d'Alexandrie en sont remplis et qu'on n'y emploie guère d'autres vases. Ajoutons que la vente de ces feuilles constitue une source de revenu pour les gens de la campagne. Voilà ce que l'on peut dire au sujet du cyamus. Quant au byblus, assez rare ici, [aux environs d'Alexandrie,] où il n'est pas l'objet d'une culture spéciale, il croît surtout dans la partie inférieure du Delta. On en distingue deux espèces, une médiocre et une bonne ; celle-ci est connue sous le nom d'*hiératique*. Mais dans le Delta même on a vu introduire par quelques particuliers avides d'augmenter leurs revenus l'adroite pratique appliquée en Judée au palmier, au palmier caryote surtout et au balsamier : on y empêche en beaucoup d'endroits le byblus de pousser, la rareté naturellement en augmente le prix, l'intérêt des consommateurs en souffre à coup sûr, mais les propriétaires en revanche y gagnent un gros accroissement de revenus.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.16]] [16] Quand on sort d'Alexandrie par la porte Canobique, on voit à droite le canal de Canope, qui borde le lac. Ce canal a une branche qui mène à Schédia sur le Nil et une autre qui aboutit à Canope, mais avant de bifurquer il touche à Eleusis. On nomme ainsi un village situé près d'Alexandrie et de Nicopolis, sur le bord même du canal Canobique, et rempli de maisons de plaisance et de riants belvédères ouverts aux voluptueux, hommes et femmes, qui, en y mettant le pied, franchissent en quelque sorte le seuil du canobisme et de la perdition. Un peu plus loin qu'Eleusis, sur la droite, se détache la branche qui mène à Schédia. Il y a quatre schoenes de distance entre Alexandrie et Schédia, ville naissante, qui possède à la fois la station des thalamèges, où les gouverneurs viennent s'embarquer pour aller inspecter le haut du fleuve, et le bureau de péage chargé de percevoir les droits sur les marchandises qui descendent ou remontent le fleuve : c'est même en vue de ce service qu'a été établi en cet endroit du fleuve le pont de bateaux (*schedia*) qui a donné son nom à la ville. Passé l'embranchement de Schédia, le canal principal jusqu'à Canope ne cesse de suivre parallèlement la partie de la côte comprise entre le Phare et la bouche Canobique, la mer et le canal n'étant plus séparés l'un de l'autre que par l'étroite bande de terre sur laquelle on a bâti, tout de suite après Nicopolis, la Petite Taposiris, et qui projette ce cap Zéphyrium au haut duquel a été érigé un petit temple en l'honneur de Vénus Arsinoé. Ajoutons que la tradition place en cc même endroit de la côte certaine ville des temps anciens appelée Thonis, du nom du roi qui offrit l'hospitalité à Ménélas et à Hélène. On se rappelle ce que dit Homère à propos de ces remèdes dont Hélène avait le secret :

*«baumes précieux que la reine Polydamna, épouse de Thô, lui avait appris à connaître» (*Od. IV, 228).

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.17]] [17] La ville de Canope est à 125 stades d'Alexandrie par la route de terre : son nom rappelle le pilote de Ménélas, Canobus, mort, dit-on, ici même. Elle a pour principal monument ce temple de Sarapis, objet dans tout le pays de la plus profonde vénération pour les cures merveilleuses dont il est le théâtre et auxquelles les hommes les plus instruits et les plus considérables sont les premiers à ajouter foi, car ils y envoient de leurs gens pour y coucher et dormir à leur intention, quand ils ne peuvent y venir coucher et dormir en personne. Il y en a dans le nombre qui écrivent l'histoire de leur propre guérison, il y en a d'autres qui recueillent les différentes prescriptions médicales émanées de l'oracle de Sarapis, et qui en font ressortir l'efficacité. Mais le spectacle le plus curieux à coup sûr est celui de la foule qui, pendant les panéyyries ou grandes assemblées, descend d'Alexandrie à Canope par le canal : le canal est alors couvert, jour et nuit, d'embarcations toutes chargées d'hommes et de femmes, qui, au son des instruments, s'y livrent sans repos ni trêve aux danses les plus lascives, tandis qu'à Canope même les auberges qui bordent le canal offrent à tout venant les mêmes facilités pour goûter le double plaisir de la danse et de la bonne chère.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.18]] [18] A Canope succède immédiatement Héracléum, qui possède un temple dédié à Hercule ; puis on voit s'ouvrir la bouche Canobique et commencer le Delta. A la droite du canal de Canope s'étend le nome Ménélaïte, qu'on a appelé ainsi bel et bien pour honorer le frère de Ptolémée et point du tout, j'en donne ma foi, pour faire honneur au héros, [frère d'Agamemnon,] quoi qu'en aient pu dire certains géographes, et Artémidore tout le premier. La bouche Bolbitique du Nil succède à la bouche Canobique, puis vient la bouche Sébennytique, précédant elle-même la bouche Phatnitique. Sous le rapport de l'importance, la branche Phatnitique du Nil occupe le troisième rang après les deux branches principales, qui se trouvent comprendre et déterminer le Delta : car c'est à une faible distance du sommet du Delta que cette branche intérieure a son point de départ. La bouche Mendésienne, qui vient après, est presque contiguë à la bouche Phatnitique et précède la bouche Tanitique, qui elle-même précède la bouche Pélusiaque, la dernière de toutes. Dans l'intervalle que laissent entre elles ces différentes bouches, il s'en trouve encore d'autres qui sont moins indiquées, moins apparentes, et que l'on pourrait appeler à cause de cela de fausses bouches. Aucune des bouches du Nil n'est à proprement parler inaccessible, mais, dans presque toutes, à cause des récifs et des bas-fonds marécageux qui s'y trouvent, l'entrée est singulièrement incommode, et cela, non pas seulement pour les grands bâtiments, elle l'est même pour les simples transports. Malgré cet inconvénient, le commerce adopta de préférence la bouche Canobique comme port ou emporium, tant que les ports d'Alexandrie demeurèrent fermés pour les causes que nous avons mentionnées ci-dessus. Tout de suite après avoir dépassé la bouche Bolbitine, on voit s'avancer assez loin dans la mer une pointe basse et sablonneuse dite l'*Agnûcéras*; puis on relève l'une après l'autre la vigie de Persée et le*Milèsiôntichos*, château fort ainsi nommé en mémoire des Milésiens qui, sous le règne de Psammitichus (on sait que ce roi était contemporain de Cyaxare le Mède), abordèrent avec trente vaisseaux à la bouche Bolbitine, débarquèrent là et élevèrent l'ouvrage en question, pour remonter plus tard jusqu'au nome Saïtique, où, après avoir vaincu Inarus dans un combat naval, ils bâtirent la ville de Naucratis un peu au-dessus de Schédia. Au delà de Milèsiôntichos, en s'avançant vers la bouche Sébennytique, on aperçoit plusieurs lacs ou étangs, le lac Butique entre autres, ainsi appelé de la ville de Buto ; puis vient la ville même de Sébennys, précédant Saïs, qui est la métropole ou capitale du Delta inférieur, et qui professe pour Athéné un culte particulier. Le tombeau de Psammitichus est dans le temple même de cette déesse. Non loin de Buto, dans une île, est une autre ville appelée Hermopolis. Buto possède, elle, un*mantéum*ou oracle de Latone.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.19]] [19] Dans l'intérieur des terres, au-dessus des bouches Sébennytique et Phatnitique, mais dans les limites du nome Sébennytique, se trouvent l'île et la ville de Xoïs. On y remarque également Hermopolis, Lycopolis et cette Mendès, dont les habitants adorent, en fait de divinités, le dieu Pan ; et en fait d'animaux sacrés, le bouc, les boucs y ayant même, si l'on en croit Pindare, commerce avec les femmes. Les environs de Mendès maintenant nous offrent Diospolis avec sa ceinture de marais et Léontopolis ; puis un peu plus loin se présente la ville de Busiris en plein nome Busirite, précédant celle de Cynopolis. Eratosthène prétend que la*xénélasie*, c'est-à-dire la proscription de l'étranger, était une coutume commune à tous les peuples barbares ; qu'en ce qui concerne les Egyptiens l'accusation repose surtout sur le mythe sanglant dont Busiris est le héros et le nome Busirite le théâtre ; mais que ce mythe, d'origine évidemment moderne, paraît être l'oeuvre de gens qui, pour se venger d'avoir été mal accueillis par les habitants dudit nome, auront voulu dénoncer et flétrir leur caractère inhospitalier, vu que jamais, au grand jamais, il n'a existé de roi ni de tyran du nom de Busiris ; que le vers d'Homère, ce vers tant de fois cité :

*«Aller en Egypte ! voyage long et pénible !» (*Od. IV, 483)

a dû contribuer singulièrement aussi à accréditer l'accusation, rapproché de cette double circonstance que la côte d'Egypte est dépourvue d'abris et que son seul port naturel, le port de Pharos, est demeuré longtemps fermé par suite de la consigne donnée à ces bandes de bouviers ou de brigands, pour mieux dire, de s'opposer par la force à toute tentative de débarquement ; mais qu'il ne faut pas oublier que les Carthaginois, de leur côté, coulaient à fond impitoyablement tout navire étranger qu'ils rencontraient naviguant dans leurs parages et se dirigeant, soit vers l'île de Sardaigne, soit vers les Colonnes [d'Hercule], et que c'est même là ce qui explique comment la plupart des renseignements sur les contrées occidentales de la terre sont si peu dignes de foi ; qu'enfin les Perses avaient soin d'égarer les ambassadeurs qu'on leur envoyait en les promenant dans des labyrinthes sans issue ou dans des chemins impraticables.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.20]] [20] Au nome Busirite confine, non seulement le nome Athribite avec la ville d'Athribis, mais encore le nome Prosopite, lequel a pour chef-lieu Aphroditépolis. Au-dessus, maintenant, des bouchés Mendésienne et Tanitique, s'étendent, outre un grand lac, le nome Mendésien, le nome Léontopolite dont le chef-lieu s'appelle [aussi] Aphroditépolis, voire un troisième nome dit le nome Pharbétite. Puis vient la bouche Tanitique, ou, comme on l'appelle quelquefois, la bouche Saïtique, et, [au-dessus de cette bouche,] le nome Tanite, lequel comprend la grande ville de Tanis.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.21]] [21] Dans l'intervalle des bouches Tanitique et Pélusiaque il n'y a, à proprement parler, qu'une suite de lacs et de grands marécages entrecoupés de nombreux villages. Péluse elle-même est tout environnée de marais et de fondrières (certains auteurs donnent à ces marais le nom de*barathres*) ; la ville est bâtie à plus de 20 stades de la mer et son mur d'enceinte mesure également 20 stades de tour. Son nom lui vient précisément de la boue [*pêlos*] des fondrières qui l'entourent. On s'explique aussi par cette disposition des lieux comment l'entrée de l'Egypte est si difficile du côté du levant, c'est-à-dire par la frontière de Phénicie et de Judée, seule route pourtant que puisse prendre le voyageur qui vient du pays des Nabatéens, bien que cette partie de l'Arabie, la Nabatée, soit elle-même contiguë à l'Egypte. Tout l'espace compris entre le Nil et le golfe Arabique, dont Péluse se trouve former le point extrême, appartient en effet déjà à l'Arabie, et n'offre qu'un désert ininterrompu qu'une armée ne saurait franchir. Quant à l'isthme qui sépare Péluse du fond du golfe d'Héroopolis, isthme long de 1000 stades, si ce n'est même de 1500, au dire de Posidonius, il a l'inconvénient, non seulement d'être sablonneux et de manquer d'eau, mais d'être infesté de serpents qui se cachent sous le sable.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.22]] [22] En remontant depuis Saladia dans la direction de Memphis, on aperçoit sur la droite une quantité de villages s'étendant jusqu'au lac Maria ; la vue porte même de ce côté jusqu'au village dit de Chabrias (en grec*Chabriûcômé*). Mais Hermopolis est bâtie sur le bord même du fleuve précédant Gynaecopolis et le nome Gynaecopolite, qui à leur tour précèdent immédiatement Momemphis et le nome Momemphite. Dans l'intervalle rien à noter que l'ouverture de plusieurs canaux qui se dirigent vers le lac Maréotis. Les Momemphites adorent Aphrodité. On entretient de plus chez eux une vache sacrée, tout comme à Memphis on entretient le boeuf Apis et à Héliopolis le boeuf Mnévis. Seulement, tandis que le boeuf Apis et le boeuf Mnévis sont rangés au nombre des dieux, les animaux qu'on entretient ailleurs (et c'est un usage commun à bon nombre de villes, tant au dedans qu'au dehors du Delta, d'entretenir ainsi soit des boeufs, soit des vaches) n'ont pas le rang de divinités, mais reçoivent simplement un caractère sacré.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.23]] [23] Au-dessus de Momemphis s'étend le nome Nitriote avec une double nitrière qui donne une très grande quantité de nitre. Sarapis est l'objet d'un culte particulier dans tout ce nome, qui est en même temps le seul lieu de l'Egypte où la brebis figure comme victime dans les sacrifices. Tout près desdites nitrières, et dans les limites mêmes du nome Nitriote, est la ville de Ménélaüs. A gauche, maintenant, dans le Delta, on aperçoit sur le fleuve même Naucratis, à 2 schoenes du fleuve Saïs, et un peu au-dessus de Saïs l'*asile d'Osiris*, ainsi nommé de cc que la tradition y place la sépulture de ce dieu, mais il faut dire que cette tradition est très contestée, qu'elle l'est surtout par les habitants de l'île Philae, île située au-dessus de Syène et d'Eléphantine, lesquels invoquent une autre fable et racontent qu'Isis avait déposé dans le sein de la terre, en plusieurs endroits de l'Egypte, des coffres en aussi grand nombre qui étaient censés contenir le corps d'Osiris, qu'entre tous ces coffres personne n'aurait pu distinguer le vrai cercueil, et qu'en agissant ainsi Isis avait voulu dérouter la vengeance de Typhon et empêcher qu'il n'arrachât le corps à son tombeau.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.24]] [24] Tels sont les détails qu'une description méthodique des lieux relève dans l'intervalle d'Alexandrie au sommet du Delta. Artémidore estime que la distance, quand on remonte le fleuve jusque-là, est de 28 schoenes, et que ces 28 schoenes (à 30 stades par schoene) équivalent à 840 stades. Nous avons observé toutefois, en faisant précisément ce même trajet sur le Nil, que les gens du pays, dans les indications de distances qu'ils donnaient, se servaient de schoenes de différentes longueurs, pouvant atteindre, d'après l'évaluation commune, jusqu'à 40 stades et plus suivant les lieux. La mesure du schoene en Egypte n'a donc jamais eu rien de fixe, et Artémidore lui-même nous en fournit la preuve dans la suite du passage que nous venons de citer, car il déclare en termes exprès que, depuis Memphis jusqu'à la Thébaïde, le schcene employé est de 120 stades, tandis que de la Thébaïde à Syène on se sert d'un schoene de [[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.60]] [60] En revanche, pour mesurer le trajet que l'on fait en remontant le fleuve depuis Péluse jusqu'à ce même sommet du Delta, Artémidore revient au schoene de 30 stades et évalue la distance totale à 25 schoenes, soit 750 stades. Il ajoute que le premier canal qui se présente à partir de Péluse est le même qui alimente les lacs connus sous le nom de lacs des marais : ces lacs, au nombre de deux, sont situés à gauche par rapport au grand fleuve, juste au-dessus de Péluse et en pleine Arabie. Mais ce ne sont pas les seuls que contienne la région qui forme le côté extérieur du Delta, Artémidore en signale encore plusieurs autres qu'alimentent respectivement d'autres canaux. L'un des deux lacs dits des marais est bordé par le nome Séthroïte, qu'Artémidore range cependant au nombre des dix nomes du Delta. Deux autres canaux viennent encore grossir ces deux mêmes lacs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.25]] [25] Un dernier canal débouche dans l'Erythrée, c'est-à-dire dans le golfe Arabique près de la ville d'Arsinoé, ou de Cléopatris, comme on l'appelle aussi quelquefois : ce canal traverse les lacs amers, ainsi nommés parce qu'en effet primitivement leurs eaux avaient un goût d'amertume, mais, depuis, par suite du mélange des eaux du fleuve résultant de l'ouverture du canal, la nature de ces eaux a changé, elles sont devenues poissonneuses et attirent une foule d'oiseaux, de ceux qui hantent d'ordinaire les lacs. Le premier roi qui entreprit de creuser ce canal fut Sésostris, dès avant la guerre de Troie ; suivant d'autres, ce fut le fils de Psammitichus, mais ce prince n'aurait pu que commencer les travaux, ayant été interrompu par la mort. Plus tard, Darius, Ier du nom, en reprit la suite et il allait les achever quand, se laissant ébranler par une erreur alors commune, il renonça à l'entreprise : on lui avait dit et il avait cru que la mer Erythrée était plus élevée que l'Egypte, et que, si l'on perçait de part en part l'isthme intermédiaire, l'Egypte entière serait submergée par les eaux de cette mer. Les Ptolémées néanmoins passèrent outre, et, ayant achevé le percement, ils en furent quittes pour fermer par une double porte l'espèce d'euripe ainsi formé, de manière à pouvoir, à volonté et sans difficulté, sortir du canal dans la mer Extérieure ou rentrer de la mer dans le canal. Mais il a été traité tout au long du niveau des mers dans les premiers livres du présent ouvrage.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.26]] [26] Arsinoé a dans son voisinage, outre les deux villes d'Héroopolis et de Cléopatris situées l'une et l'autre à l'extrémité du golfe Arabique au fond de la branche qui regarde l'Egypte, des ports, des villages, plusieurs canaux aussi, et des lacs à portée de ces canaux. Du même côté est le nome Phagrôriopolite avec la ville de Phagrôriopolis [qui lui donne son nom]. C'est du bourg de Phacuse maintenant (lequel semble ne faire qu'un avec Philônocômé) que part le canal qui débouche dans la mer Erythrée. Ledit canal a une largeur de 100 coudées et une profondeur d'eau suffisante pour donner passage à un bâtiment jaugeant dix mille. Ces localités [de Phacuse et de Philônocômé] sont situées à peu de distance du sommet du Delta.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.27]] [27] Tel est le cas aussi de la ville de Bubaste et du nome Bubastite, voire du nome Héliopolite, qui est situé un peu au-dessus. Héliopolis, chef-lieu de ce dernier nome, est bâtie sur une terrasse très élevée et doit son illustration à son temple d'Hélios ou du Soleil et à la présence du boeuf Mnévis qui y est nourri dans un*sêcos*ou sanctuaire particulier et qui reçoit là des populations de tout le nome les mêmes honneurs divins que le boeuf Apis reçoit à Memphis. En avant de la terrasse sur laquelle s'élève Héliopolis s'étendent des lacs où se déverse le trop-plein des eaux du canal voisin. Aujourd'hui, à vrai dire, la ville tout entière n'est plus qu'un désert, mais son ancien temple, bâti dans le pur style égyptien, est encore debout : il porte seulement en maints endroits la trace de cette fureur sacrilège qui poussa Cambyse à gâter par le fer, par le feu, tous les temples, voire tous les obélisques [qu'il rencontrait sur son passage] et qu'il a laissés derrière lui ou mutilés, ou brûlés. Deux de ces obélisques qui n'étaient pas complètement détériorés ont été transportés à Rome, mais on en voit d'autres, tant ici qu'à Thèbes (aujourd'hui Diospolis), les uns encore debout, bien que mangés par le feu, les autres gisants sur le sol.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.28]] [28] En général, voici quelle est la disposition de ces anciens temples [d'Egypte]. A l'entrée du*téménos*ou de l'enceinte sacrée, se trouve une avenue pavée en pierre, ayant de largeur un plèthre environ (plutôt moins que plus) et de longueur le triple et le quadruple, voire même quelquefois davantage : on appelle cette avenue le*dromos*: témoin ce vers de Callimaque :

*«Voilà le dromos, le dromos sacré d'Anubis».*

Sur toute la longueur et des deux côtés règne une suite de sphinx en pierre, espacés entre eux de 20 coudées ou d'un peu plus de 20 coudées, de sorte qu'il y a double rangée de sphinx, la rangée de droite et la rangée de gauche. Au bout de cette avenue de sphinx, on arrive à un grand propylée auquel en succède un second, puis un troisième, sans que le nombre des propylées pourtant, non plus que celui des sphinx, ait rien de fixe : ce nombre varie d'un temple à l'autre, de même que la longueur et la largeur du dromos. Au delà des propylées commence le*néôs*[ou temple proprement dit], qui se compose d'un grand*pronaos*d'un effet imposant, et d'un*sécos*proportionné à la grandeur du*pronaos*, mais qui ne contient aucune statue, du moins aucune statue d'homme (car on y trouve parfois la statue de tel ou tel animal sacré). Les deux côtés du pronaos sont couverts par ce qu'on appelle les*ptères*(les ailes), deux murs de même hauteur que le*néôs*, qui, distants l'un de l'autre à leur point de départ d'un peu plus que la largeur même du soubassement du temple, suivent en avançant deux lignes convergentes, de manière à ne plus être séparés au bout que par une distance de 50 à 60 coudées. Ces murs sont décorés de bas-reliefs représentant de grandes figures, assez semblables par leur style à celles des bas-reliefs tyrrhéniens et aux plus anciennes sculptures grecques. Ajoutons que, [dans certains temples,] à Memphis, par exemple, on a ajouté un édifice à plusieurs rangées de colonnes qui rappelle par son ordonnance le style barbare, car, à part les dimensions imposantes des colonnes, leur grand nombre et leur alignement sur plusieurs rangées, l'édifice n'a rien de gracieux ni de pittoresque, il accuse plutôt l'effort, et l'effort impuissant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.29]] [29] A Héliopolis, nous avons vu aussi certains bâtiments très vastes qui servaient au logement des prêtres. On assure en effet que cette ville avait été choisie comme séjour de prédilection par les anciens prêtres, tous hommes voués à l'étude de la philosophie et à l'observation des astres. Aujourd'hui malheureusement rien ne subsiste plus, ni de ce corps savant, ni de ses doctes exercices. Il n'y a plus personne pour diriger ces utiles travaux et nous n'avons plus trouvé que de simples desservants et de pauvres guides bons tout au plus pour expliquer aux étrangers les curiosités du temple. Un certain Chaerémon, que le gouverneur Aelius Gallus avait avec lui quand il entreprit de remonter le Nil depuis Alexandrie pour visiter l'Egypte, s'était bien annoncé comme possédant une partie de la science [des anciens prêtres], mais le malheureux ne réussit par sa fanfaronnade et sa sottise qu'à faire rire tout le monde à ses dépens. Nous vîmes, je le répète, à Héliopolis les édifices consacrés jadis au logement des prêtres ; mais ce n'est pas tout, on nous y montra aussi la demeure de Platon et d'Eudoxe. Eudoxe avait accompagné Platon jusqu'ici. Une fois arrivés à Héliopolis, ils s'y fixèrent tous deux et vécurent là treize ans dans la société des prêtres : le fait est affirmé par plusieurs auteurs. Ces prêtres, si profondément versés dans la connaissance des phénomènes célestes, étaient en même temps des gens mystérieux, très peu communicatifs, et ce n'est qu'à force de temps et d'adroits ménagements qu'Eudoxe et Platon purent obtenir d'être initiés par eux à quelques-unes de leurs spéculations théoriques. Mais ces Barbares en retinrent par devers eux cachée la meilleure partie. Et, si le monde leur doit de savoir aujourd'hui combien de fractions de jour (de jour entier) il faut ajouter aux 365 jours pleins pour avoir une année complète, les Grecs ont ignoré la durée vraie de l'année et bien d'autres faits de même nature jusqu'à ce que des traductions en langue grecque des Mémoires des prêtres égyptiens aient répandu ces notions parmi les astronomes modernes, qui ont continué jusqu'à présent à puiser largement dans cette même source comme dans les écrits et observations des Chaldéens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.30]] [30] A Héliopolis commence la partie du cours du Nil dite au-dessus du Delta. Et, comme on appelle*Libye*tout ce qu'on a à sa droite en remontant depuis là, y compris même les environs d'Alexandrie et ceux du lac Maréotis, et*Arabie*tout ce qu'on a à sa gauche, Héliopolis, on le voit, se trouve être en Arabie, tandis que la ville de Cercésura, qui est juste en face de l'Observatoire d'Eudoxe, appartient à la Libye. On montre aujourd'hui encore en avant d'Héliopolis, tout comme en avant de Cnide, l'observatoire qui servit à Eudoxe à déterminer certains mouvements des corps célestes. A Cercésura, on est dans le nome Létopolite. Plus haut, sur le fleuve, on rencontre Babylone, place forte située au haut d'une montagne escarpée, dont le nom rappelle certaine insurrection de captifs Babyloniens, qui, [s'étant retranchés en ce lieu, ne capitulèrent] qu'après avoir obtenu du roi l'autorisation d'en faire désormais leur demeure. L'une des trois légions chargées aujourd'hui de garder l'Egypte y a son cantonnement : une rampe descend du camp au bord du Nil, et un système de roues et de limaces, disposé le long de cette rampe et mû par les bras de cent cinquante captifs, élève l'eau du Nil jusqu'au camp. De Babylone on aperçoit très distinctement les Pyramides situées de l'autre côté du Nil vers Memphis, à une distance en somme assez rapprochée.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.31]] [31] Memphis elle-même, cette ancienne résidence des rois d'Egypte, n'est pas loin non plus, car depuis la pointe du Delta jusqu'à cette ville on ne compte que 3 schoenes. Elle possède plusieurs temples, un entre autres, qui est consacré à Apis, c'est-à-dire à Osiris : là, dans un*sêcos*particulier, est nourri le boeuf Apis dont la personne, avons-nous dit, est considérée comme divine. Le boeuf Apis n'a de blanc que le front et quelques autres petites places encore, d'ailleurs il est tout noir, et ce sont là les signes d'après lesquels, à la mort du titulaire, on choisit toujours le successeur. Son*sêcos*est précédé d'une cour contenant un autre*sêcos*qui sert à loger sa mère. A une certaine heure du jour on lâche Apis dans cette cour, surtout pour le montrer aux étrangers, car, bien qu'on puisse l'apercevoir par une fenêtre dans son*sêcos*, les étrangers tiennent beaucoup aussi à le voir dehors en liberté ; mais, après l'avoir laissé s'ébattre et sauter quelque temps dans la cour, on le fait rentrer dans sa maison. Le temple d'Apis est tout à côté de l'Héphestaeum, temple non moins magnifique, et qui, entre autres détails remarquables, offre un*néôs*de dimensions extraordinaires. En avant du temple, dans le*dromos*même, on voit se dresser un colosse monolithe. L'usage est de donner dans ce*dromos*le spectacle de combats de taureaux, et l'on élève des taureaux exprès en vue de ces combats, comme on élève ailleurs des chevaux pour les courses. Une fois lâchés dans le*dromos*, ces taureaux engagent une espèce de mêlée, et celui qui est reconnu vainqueur reçoit un prix. Memphis a un autre de ses temples qui est dédié à Vénus, à l'Aphrodité grecque, s'il ne l'est à Hélène comme quelques-uns le prétendent.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.32]] [32] Il y a enfin le Sarapéum, mais ce temple est bâti en un lieu tellement envahi par le sable, qu'il s'y est formé par l'effet du vent de véritables dunes, et que, quand nous le visitâmes, les sphinx étaient déjà ensevelis, les uns jusqu'à la tête, les autres jusqu'à mi-corps seulement, et qu'il était facile d'imaginer quel danger on eût couru à être surpris sur le chemin du temple par une violente bourrasque. Memphis est une grande ville, très peuplée, qui, ainsi qu'Alexandrie, a vu se fixer dans ses murs un grand nombre d'étrangers de toute nation : aussi occupe-t-elle le second rang après Alexandrie parmi les villes de l'Egypte. Ses abords et ceux des palais des rois sont défendus par différents lacs : ces palais, qui sont aujourd'hui presque tous ruinés et abandonnés, couvraient tout le sommet d'une colline et descendaient jusqu'au niveau de la basse ville, qui en cet endroit touche à la fois à un lac et à un grand bois.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.33]] [33] A 40 stades au delà de Memphis, règne une côte montagneuse sur laquelle se dressent plusieurs pyramides, qui sont autant de sépultures royales. Trois de ces pyramides sont particulièrement remarquables. Il y en a même deux, sur les trois, qui sont rangées au nombre des sept Merveilles du monde, et rien n'est plus juste : elles n'ont pas moins d'un stade de hauteur, leur forme est quadrangulaire et la longueur de chacun de leurs côtés n'est inférieure que de très peu à leur hauteur. L'une des deux pyramides est un peu plus grande que l'autre. A une certaine hauteur sur un de ses côtés se trouve une pierre qui peut s'enlever, et, qui une fois enlevée, laisse voir l'entrée d'une galerie tortueuse ou*syringe*, aboutissant au tombeau. Ces deux pyramides sont bâties l'une à côté de l'autre sur le même plan. Plus loin maintenant et sur un point plus élevé de la montagne est la troisième pyramide, qui, de dimensions beaucoup moindres que les deux autres, se trouve cependant avoir coûté beaucoup plus cher de construction : cette différence tient à ce que, depuis la base jusqu'à moitié de la hauteur environ, il n'a été employé d'autre pierre que cette pierre noire qui entre aussi dans la composition des mortiers, pierre qu'on fait venir des montagnes situées tout à l'extrémité de l'Ethiopie, et qui, par son extrême dureté et sa difficulté à se laisser travailler, augmente beaucoup le prix de la main-d'oeuvre. La pyramide en question passe pour être le tombeau d'une courtisane célèbre et pour avoir été édifiée aux frais de ses amants, et ladite courtisane ne serait autre que cette Doricha dont parle Sappho, l'illustre*mélographe*, comme ayant été la maîtresse de son frère Charaxus, au temps où celui-ci, négociant en vins de Lesbos, fréquentait Naucratis pour ses affaires. Quelques auteurs donnent à cette même courtisane le nom de Rhodôpis et racontent à son sujet la fable ou légende que voici : un jour, comme elle était au bain, un aigle enleva une de ses chaussures des mains de sa suivante, et s'envola vers Memphis où, s'étant arrêté juste au-dessus du roi, qui rendait alors la justice en plein air dans une des cours de son palais, il laissa tomber la sandale dans les plis de sa robe. Les proportions mignonnes de la sandale et le merveilleux de l'aventure émurent le roi, il envoya aussitôt par tout le pays des agents à la recherche de la femme dont le pied pouvait chausser une chaussure pareille ; ceux-ci finirent par la trouver dans la ville de Naucratis, et l'amenèrent au roi, qui l'épousa et qui, après sa mort, lui fit élever ce magnifique tombeau.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.34]] [34] En visitant les pyramides, nous avons observé un fait extraordinaire et qui nous a paru mériter de ne pas être passé sous silence. Il s'agit de gros tas d'éclats de pierre qui couvrent le sol en avant des pyramides et dans lesquels on n'a qu'à fouiller pour trouver de petites pétrifications ayant la forme et la dimension d'une lentille et reposant parfois sur un lit de débris [également pétrifiés] assez semblables à des épluchures de légumes à moitié écossés. On prétend que ces pétrifications sont les restes des repas des ouvriers qui ont élevé les pyramides, mais la chose n'est guère vraisemblable. Il existe en effet dans une des plaines de notre pays une colline allongée, remplie, comme celle-ci, de fragments de tuf siliceux qui ont aussi cette configuration lenticulaire. La formation des cailloux de la mer et des rivières qui soulève à peu près les mêmes difficultés s'explique à la rigueur par la nature du mouvement qu'imprime aux corps tout courant d'eau, mais ici la question est plus embarrassante. Un autre fait curieux [que nous n'avons pas observé nous-même,] mais dont nous devons la connaissance à autrui, c'est qu'aux environs de la carrière d'où furent extraites les pierres des pyramides (cette carrière est située en vue des pyramides mêmes, de l'autre côté du Nil, sur la rive Arabique) il existe une montagne passablement rocheuse appelée le*Troïcum*, dans laquelle s'ouvre une caverne profonde, et qu'il y a en outre à une très petite distance de cette caverne et du fleuve un gros bourg, du nom de*Troïa*, qui passe pour avoir été fondé anciennement par les prisonniers troyens que Ménélas traînait à sa suite, ce prince leur ayant permis de s'établir en ce lieu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.35]] [35] Après Memphis, et toujours en Libye, se trouve la ville d'Acanthus, avec son temple d'Osiris et son bois d'acanthes thébaïques (l'acanthe est l'arbre qui donne le*commi*). Puis vient, sur la rive opposée, en Arabie, le nome Aphroditopolite, qui a pour chef-lieu une ville de même nom où l'on nourrit une vache blanche à titre d'animal sacré. Le nome Héracléote qu'on atteint ensuite occupe une grande île du Nil. Juste en face de cette île on voit commencer le canal qui va, en Libye arroser le nome Arsinoïte, et, comme ce canal a double ouverture, il semble intercepter une portion de l'île entre ses deux branches. De tous les nomes d'Egypte, le nome Arsinoïte est le plus remarquable sous le triple rapport du pittoresque, de la fertilité et de la culture. Il est le seul notamment où vienne l'olivier, où surtout il grandisse, acquière toute sa croissance et donne, non seulement de beaux et bons fruits, mais aussi (à condition que la cueille en soit bien faite) de l'huile excellente : faute de soins suffisants, la récolte la plus abondante ne donnerait qu'une huile ayant mauvaise odeur. Dans tout le reste de l'Egypte l'olivier fait défaut, il ne se rencontre guère que dans les vergers d'Alexandrie, mais là, s'il a été possible de faire venir l'arbre même, on n'est pas parvenu à en tirer de l'huile. Le nome Arsinoïte produit en outre beaucoup de vin, du blé, des légumes et en général toutes les plantes ou semences utiles. Il possède aussi cet admirable lac Moeris, qu'on prendrait en vérité pour une mer, à voir son étendue et la couleur bleue de ses eaux. Ajoutons que ses rives ressemblent tout à fait aux plages marines et que cette ressemblance donne lieu de supposer que ce qui s'est produit aux environs du temple d'Ammon s'est produit également ici, d'autant que les deux emplacements, peu distants l'un de l'autre, ne sont guère loin non plus de*Paraetonium*. Or il y a tout lieu de croire, tant les preuves abondent, que le temple d'Ammon était situé primitivement sur le bord de la mer : il est donc naturel aussi de supposer qu'à l'origine toute cette région du lac Moeris était également maritime, la basse Egypte et la contrée qui s'étend jusqu'au lac Sirbonitis formant alors une mer, laquelle même pouvait communiquer avec l'Erythrée, j'entends avec la partie voisine aujourd'hui d'Héroopolis et du fond de la branche Aelanitique.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.36]] [36] Mais nous avons déjà traité et discuté cette question tout au long dans le premier livre de notre*Géographie*: si nous y revenons donc présentement, ce ne sera que pour résumer dans une vue d'ensemble l'oeuvre de la nature et l'oeuvre de la Providence et pour les comparer. Or qu'a fait la nature ? Elle a, dans le mouvement de gravitation qui emporte tous les corps vers un seul et même point, centre de l'univers autour duquel tous ces corps se disposent circulairement, réuni les parties les plus denses et les plus rapprochées du centre pour en former la terre, réuni de même les parties moins denses et moins centrales, qui se présentaient immédiatement après les autres, pour en former l'eau, ces deux éléments figurant chacun une sphère, la terre une sphère solide, l'eau une sphère creuse capable d'enserrer la terre. Et la Providence, à son tour, qu'a-t-elle fait ? Elle a voulu, elle qui aurait pu varier son oeuvre à l'infini et la produire sous mille et mille formes, créer d'abord les êtres animés à titre d'êtres supérieurs, et, parmi les êtres animés, comme les plus parfaits, les dieux et les hommes, pour qui même elle a créé et arrangé tout le reste. Aux dieux elle a assigné le ciel pour demeure, aux hommes elle a donné la terre, les plaçant ainsi les uns et les autres aux deux extrémités du monde (car on sait que les extrémités d'une sphère sont le centre et la surface courbe qui la termine). Seulement, comme l'eau entoure la terre et que l'homme, animal terrestre et nullement aquatique, a besoin de vivre dans l'air et de participer ainsi que la plupart des êtres créés au bienfait de la lumière, elle a ménagé sur la terre quantité de hauteurs et de cavités destinées, celles-ci à recevoir la totalité ou la plus grande partie des eaux qui cachent et recouvrent la terre, celles-là à recéler l'eau dans leurs flancs de manière à n'en laisser écouler que la portion utile à l'homme et à ce qui l'entoure en fait d'animaux et de plantes. Mais, puisque la matière est toujours en mouvement et qu'elle est soumise à de grands changements (double loi sans laquelle on ne saurait même concevoir la possibilité de gouverner un monde tel que celui-ci, à la fois si vaste et si compliqué), il faut bien supposer que la terre, non plus que l'eau, ne restent pas toujours identiquement les mêmes, sans éprouver ni accroissement ni diminution, et qu'elles ne conservent pas, l'une par rapport à l'autre, éternellement la même position, alors surtout que la permutation entre elles serait la chose la plus naturelle et la plus facile, eu égard à leur proximité, il faut bien supposer (tranchons le mot) qu'une notable portion de la terre se change en eau et qu'une notable partie des eaux se solidifie et devient continent ou terre ferme, en passant par divers états successifs analogues aux différences d'aspect et de nature que présente en si grand nombre la terre elle-même ; car, si la terre est ici friable, là au contraire dure, si ailleurs elle est rocheuse, ferrugineuse et que sais-je encore ? la même diversité s'observe dans l'élément liquide, l'eau pouvant être saumâtre ou douce et potable, salubre avec des propriétés médicales, ou insalubre, froide enfin ou thermale. Mais, si les choses se passent ainsi, pourquoi donc s'étonner que quelques parties de la terre aujourd'hui habitées aient été primitivement couvertes par la mer et que plus d'une mer actuelle ait été anciennement habitée, pourquoi s'étonner que, de même qu'on voit à la surface de la terre, ici se tarir d'anciennes sources, d'anciennes rivières, d'anciens lacs, là au contraire s'en ouvrir et s'en former de nouveaux, des montagnes y aient pris la place de plaines, et réciproquement des plaines la place de montagnes? Mais n'oublions pas que nous avons déjà ailleurs amplement traité le même sujet et bornons-nous à ce que nous venons de dire.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.37]] [37] Le lac Moeris, par son étendue et sa profondeur, est apte à contenir, lors des crues du Nil, l'excédant de l'inondation, sans en rien laisser déborder sur les terres habitées et cultivées ; il peut aussi, lorsque les eaux commencent à se retirer, rendre au Nil cet excédant par l'une ou l'autre des embouchures du canal en gardant encore assez d'eau (et le canal pareillement) pour suffire aux arrosements. La nature à elle seule eût apparemment produit ce double effet, mais on a voulu aider la nature et à cette fin on a fermé les deux bouches du canal par des portes-écluses pour permettre aux architectes de mesurer exactement l'eau qui entre et l'eau qui sort. Indépendamment de ces ouvrages, citons encore le labyrinthe, monument qui, par ses proportions et ses dispositions étranges, égale presque les pyramides, et tout à côté du labyrinthe le tombeau du roi qui l'a édifié. Après avoir dépassé sur le fleuve de 30 ou 40 stades environ la première entrée du canal, on aperçoit un terrain plat en forme de table sur lequel sont bâtis un village et un vaste palais ou plutôt un assemblage de palais : autant en effet on comptait de nomes dans l'ancienne Egypte, autant on compte de ces palais, de ces*aulae*, pour mieux dire, entourées de colonnes, et placées à la suite les unes des autres toutes sur une seule ligne et le long d'un même côté de l'enceinte, de sorte qu'on les prendrait à la rigueur pour les piliers ou contreforts d'un long mur. Leurs entrées respectives font face à ce mur, mais se trouvent précédées ou masquées par de mystérieuses constructions appelées cryptes, dédale de longues et innombrables galeries reliées ensemble par des couloirs tortueux, dédale tellement inextricable, qu'il serait de toute impossibilité à un étranger de passer d'une aula dans l'autre et de ressortir sans guide. Le plus curieux, c'est qu'à l'imitation des chambres, [des*aulae*,] dont chacune a pour plafond un monolithe, les cryptes sont recouvertes, mais dans le sens de leur largeur, de dalles ou de pierres d'un seul morceau de dimensions extraordinaires, sans mélange de poutres ni d'autres matériaux d'aucune sorte, si bien qu'en montant sur le toit (lequel n'est pas très élevé, vu que l'édifice n'a qu'un étage) on découvre une véritable plaine pavée, et pavée de ces énormes pierres. Et maintenant, que l'on se retourne pour reporter sa vue sur les*aulae*, on voit se dérouler devant soi toute une enfilade de palais flanqués chacun de vingt-sept colonnes monolithes, bien que les pierres employées dans l'assemblage des murs soient déjà de dimensions énormes. A l'extrémité enfin de cet édifice, qui couvre plus d'un stade de terrain, est le tombeau en question : il a la forme d'une pyramide quadrangulaire pouvant avoir 4 plèthres de côté et autant de hauteur. Imandès est le nom du roi qui y est enseveli. On explique le nombre des aulne du labyrinthe, en disant qu'il était d'usage anciennement que des députations de chaque nome, précédées de leurs prêtres et prêtresses, se rassemblassent en ce lieu pour y sacrifier en commun et pour y juger solennellement les causes les plus importantes. Or chaque députation était conduite à l'aula qui avait été spécialement affectée au nome qu'elle représentait.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.38]] [38] Après avoir rangé et dépassé ces monuments, on atteint, 100 stades plus loin, la ville d'Arsinoé. Cette ville portait anciennement le nom de*Crocodilopolis*, et en effet le crocodile est dans tout le nome l'objet d'un culte particulier. Le crocodile sacré est nourri dans un lac à part, les prêtres savent l'apprivoiser et l'appellent*Such*. Sa nourriture consiste en pain, en viandes, en vin, que lui apporte chacun des visiteurs étrangers qui se succèdent. C'est ainsi que notre hôte, personnage considérable dans le pays, qui s'était offert à nous servir de guide ou de cicerone, eut la précaution, avant de partir pour le lac, de prendre sur sa table un gâteau, un morceau de viande cuite, ainsi qu'un flacon d'hydromel ; nous trouvâmes le monstre étendu sur la rive, les prêtres s'approchèrent, et, tandis que les uns lui écartaient les mâchoires, un autre lui introduisit dans la gueule le gâteau, puis la viande, et réussit même à lui ingurgiter l'hydromel. Après quoi le crocodile s'élança dans le lac et nagea vers la rive opposée ; mais un autre étranger survint muni lui aussi de son offrande, les prêtres la lui prirent des mains, firent le tour du lac en courant, et, ayant rattrapé le crocodile, lui firent avaler de même les friandises qui lui étaient destinées.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.39]] [39] Passé le nome Arsinoïte, on entre dans le nome Héracléotique et l'on atteint Héracléopolis, ville dont les habitants rendent les honneurs divins à l'ichneumon, prenant en cela le contre-pied des croyances des Arsinoïtes. On a vu quelle adoration les Arsinoïtes ont pour le crocodile, adoration qui va jusqu'à ne pas oser porter la main sur un seul de ces animaux et jusqu'à laisser infestés de crocodiles le lit du canal et les eaux du lac Moeris. Or, en adorant comme ils font l'ichneumon, les Héracléopolites rendent hommage par le fait à l'ennemi mortel du crocodile, voire à celui de l'aspic. L'ichneumon, en effet, détruit les oeufs de ces animaux et parfois ces animaux eux-mêmes contre lesquels il se façonne avec de la boue une espèce de cuirasse. Après s'être bien roulé dans la vase, et bien séché ensuite au soleil, il saisit brusquement l'aspic, soit par la tête, soit par la queue, l'entraîne dans le fleuve et l'y noie. Avec le crocodile il procède autrement : il épie le moment où celui-ci se chauffe au soleil, la gueule toute grande ouverte, et, se glissant dans ce gouffre béant pour ronger l'intestin et l'estomac de son ennemi, il n'en ressort qu'après que le corps du crocodile n'est déjà plus qu'un cadavre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.40]] [40] Vient ensuite le nome Cynopolite avec la ville de Cynopolis. Les habitants de cette ville adorent Anubis, et attribuent aux chiens certains privilèges, notamment celui de recevoir la nourriture spéciale réservée aux animaux sacrés. De l'autre côté du Nil est la ville d'Oxyrynchus ainsi que le nome du même nom. L'animal appelé*oxyrrhynque*est ici particulièrement honoré, on lui a même élevé un temple ; toutefois on peut dire que son culte est commun à toute la nation égyptienne. Il y a en effet un certain nombre d'animaux que tous les Egyptiens sans distinction respectent et honorent : on en compte trois parmi les quadrupèdes, le boeuf, le chien et le chat ; deux parmi les oiseaux, l'épervier et l'ibis ; deux également parmi les poissons, le lépidote et l'oxyrrhynque. A côté de ceux-là, il en est d'autres dont le culte est essentiellement local : le culte de la brebis, par exemple, est particulier aux Saïtes et aux Thébaïtes, celui du*latos*(l'un des principaux poissons du Nil) est particulier aux Latopolites ; celui du loup est spécial aux Lycopolites ; celui du cynocéphale spécial aux Hermopolites. Les Babyloniens (j'entends ceux d'auprès de Memphis) sont seuls à adorer le cébus, animal [étrange] à figure de satyre, tenant le milieu d'ailleurs entre le chien et l'ours et originaire d'Ethiopie ; les Thébains sont seuls à adorer l'aigle ; les Léontopolites seuls à adorer le lion. La chèvre et le bouc ne sont honorés qu'à Mendès ; la musaraigne ne l'est qu'à Athribis, et il en est de même pour beaucoup d'autres. Quant aux causes qui ont pu donner naissance à ces différents cultes, elles sont très diversement rapportées par les Egyptiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.41]] [41] A Cynopolis succède Hermopoliticophylacé, bureau de péage pour les marchandises qui descendent le fleuve venant de la Thébaïde. On commence là à faire usage des schoenes de 60 stades et jusqu'à Syène et Eléphantine on n'en connaît point d'autres. Les points qu'on relève ensuite sont : 1° Thébaïcophylacé ; 2° l'entrée du canal qui mène à Tanis ; 3° Lycopolis ; 4° Aphroditopolis ; puis vient Panopolis, dont la population anciennement était toute composée de tisserands et de tailleurs de pierre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.42]] [42] Ptolémaïs, qui suit, est la plus grande ville de la Thébaïde, elle ne le cède même pas en étendue à Memphis et possède une administration ou municipalité calquée toute sur le modèle grec. Au-dessus d'elle est Abydos avec le Memnonium, palais d'une magnifique ordonnance, construit tout en pierres de taille sur un plan à peu près semblable à celui que nous avons décrit en parlant du labyrinthe, mais un peu moins compliqué. Ajoutons qu'il s'y trouve une source à une grande profondeur, et que, pour descendre à cette source, on a construit des galeries basses avec voûtes creusées dans des blocs monolithes dont les dimensions et la structure sont également extraordinaires. Un canal dérivé de la Grande Eau aboutità Abydos en longeant un bois d'acanthes ou d'acacias d'Egypte consacré à Apollon. Abydos paraît avoir été jadis une très grande ville, puisqu'elle venait tout de suite après Thèbes, ce n'est plus aujourd'hui qu'une localité de très mince importance. Peut-être faut-il voir dans Memnon, comme quelques-uns l'affirment, le même prince que les Egyptiens appellent Ismandès dans leur langue, seulement, à ce compte, le labyrinthe ne serait lui aussi qu'un*memnonium*, oeuvre de la même main qui a élevé les monuments d'Abydos et de Thèbes (on sait que Thèbes a son*memnonium*ainsi qu'Abydos).  
  
Juste à la hauteur d'Abydos, mais à une distance de sept journées de marche dans le désert, se trouve la première des trois*auasis*que possède la Libye. Cette*auasis*est aujourd'hui un centre de population important, ce qui s'explique par l'abondance de ses eaux et par la fertilité de son sol, qui, plus particulièrement favorable à la vigne, se prête aussi aux autres genres de culture. La seconde auasis située en face du lac Moeris et la troisième qui avoisine le*mantéum*ou oracle d'Ammon sont également de grands centres de population.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.43]] [43] Nous avons déjà eu occasion de parler d'Ammon et d'en parler longuement, si nous y revenons encore, c'est uniquement pour faire remarquer que l'art de la divination en général et les oracles en particulier étaient plus en honneur anciennement qu'ils ne le sont aujourd'hui, qu'il règne actuellement à leur égard une grande indifférence, les Romains se bornant aux oracles sibyllins et à la science augurale tyrrhénienne, laquelle enseigne à tirer des présages des entrailles des victimes, du vol ou du chant des oiseaux, et des signes ou apparences célestes. De là cet abandon presque complet dans lequel on laisse l'oracle d'Ammon lui-même, si vénéré pourtant autrefois, à en juger surtout par le témoignage des historiens d'Alexandre. Car parmi toutes les exagérations que leur inspire leur esprit de flatterie, ces historiens ne laissent pas de nous donner quelques renseignements dignes de foi. Tel est le cas, par exemple, de Callisthène, quand il nous dit que ce fut principalement par un sentiment d'ambitieuse émulation, et parce qu'il avait appris que Persée et Hercule y étaient montés avant lui, qu'Alexandre voulut pénétrer jusqu'à l'oracle d'Ammon, qu'il partit à cet effet de Paraetonium et s'opiniâtra en dépit des vonts du sud qui l'avaient assailli ; que, s'étant égaré, il faillit être englouti sous des tourbillons de poussière, et qu'il ne dut son salut qu'à des pluies bienfaisantes et à la rencontre de deux corbeaux qui lui servirent de guide. Ici pourtant la flatterie perce déjà pour ne plus se démentir dans toute la suite du récit. Qu'ajoute en effet Callisthène ? Que le prêtre ne permit qu'au roi tout seul de franchir le seuil du temple dans son costume ordinaire, mais que toute sa suite dut changer d'habit au préalable, qu'elle dut également demeurer en dehors du sanctuaire pour entendre la réponse de l'oracle, Alexandre seul ayant été admis à l'entendre du dedans ; que l'oracle d'Ammon, différent en cela de l'oracle de Delphes et de celui des Branchides, ne s'exprimait pas au moyen de sons articulés, mais généralement au moyen de gestes et de signes analogues à ceux qu'Homère attribue à Jupiter :

*«Il dit, et de ses noirs sourcils le souverain des dieux fait un signe» (*Il. I, 528),

le prophète, bien entendu, se substituant à Jupiter et jouant pour ainsi dire son rôle, que cette fois-ci pourtant le prophète répondit au roi de vive voix et très distinctement qu'il était fils de Jupiter. Et Callisthène ne s'en tient pas là : pour dramatiser encore plus les choses, il nous montre, tant d'années après qu'Apollon avait abandonné l'oracle des Branchides en haine du sacrilège de ces amis de la Perse, de ces partisans de Xerxès devenus les spoliateurs du temple dont ils étaient les gardiens, tant d'années après que la fontaine fatidique avait cessé de couler, il nous montre cette fontaine jaillissant de nouveau et des députés milésiens apportant à Memphis force oracles qui non seulement proclamaient la naissance divine d'Alexandre, mais qui prédisaient la victoire d'Arbèles, la mort prochaine de Darius et jusqu'aux révolutions de Lacédémone. Il nous montre même Athénaïs d'Erythrée, soi-disant héritière de l'inspiration de l'antique sibylle érythréenne, se prononçant hautement sur l'illustre origines du héros macédonien. Et les autres historiens confirment ce que dit là Callisthène.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.44]] [44] Les habitants d'Abydos adorent Osiris, mais, contrairement à ce qui se pratique pour les autres dieux, il est expressément défendu dans le temple d'Osiris de faire entendre, soit un morceau de chant, soit un prélude d'instrument (flûte ou cithare), avant de procéder au sacrifice. Diospolis, dite*Diospolis parva*, qui fait suite à Abydos, précède elle-même Tentyra. Les Tentyrites se distinguent entre tous les Egyptiens par le mépris et le dégoût qu'ils professent pour le crocodile, le regardant comme la bête la plus malfaisante qu'il y ait au monde. Partout ailleurs en Egypte, bien qu'on sache à quoi s'en tenir sur la férocité du crocodile et sur les dangers dont il menace l'homme, on le respecte et on s'abstient de lui faire aucun mal, les Tentyrites, au contraire, le harcèlent et le détruisent par tous les moyens. Quelques auteurs prétendent que les Tentyrites bénéficient à l'égard du crocodile de la même antipathie naturelle qui préserve les Psylles de la Cyrénaïque de la morsure des serpents, et que c'est parce qu'ils savent n'en avoir rien à craindre qu'ils plongent dans le Nil et le traversent à la nage tranquillement, tandis qu'aucun autre Egyptien n'oserait le faire. Les premiers crocodiles qui furent apportés à Rome pour y être montrés étaient accompagnés par des Tentyrites. Le bassin où on les avait mis avait un de ses côtés surmonté d'un plat-bord, sorte de chauffoir en plein soleil destiné à recevoir ces animaux à leur sortie de l'eau : or il fallait que les Tentyrites se missent à l'eau soit pour les tirer avec un filet jusqu'à cette plate-forme et les y exhiber aux yeux du public, soit pour les en arracher et les faire se replonger dans le bassin. C'est Aphrodite que l'on adore à Tentyra. Il y a de plus derrière le sanctuaire de cette déesse un temple consacré à Isis, et à la suite de ce temple certains édifices appelés*Typhonia*, lesquels précèdent eux-mêmes l'entrée du canal qui mène à Coptos. On sait que les Egyptiens et les Arabes se partagent la ville de Coptos.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.45]] [45] De Coptos part une espèce d'isthme qui aboutit à la mer Rouge près de Bérénice. Cette ville de Bérénice n'a pas de port, mais les ressources qu'elle tire de l'isthme lui permettent d'avoir toujours ses hôtelleries largement approvisionnées. C'est Philadelphe qui entreprit, dit-on, de faire ouvrir par ses troupes une route à travers cet isthme, et qui, pour parer au manque d'eau, y disposa de distance en distance des stations pourvues [d'aiguades pour les voyageurs et d'écuries pour les chameaux] ; et ce qui paraît lui avoir suggéré l'idée d'un semblable travail, c'est l'extrême difficulté de la navigation de la mer Rouge pour les bâtiments surtout qui viennent du fond du golfe. Or l'expérience a vérifié à quel point l'idée était utile et pratique, et aujourd'hui toutes les marchandises de l'Inde et de l'Arabie, et, parmi les marchandises de l'Ethiopie, toutes celles qu'on expédie par le golfe Arabique sont amenées à Coptos qui en est devenu, pour ainsi dire, l'entrepôt général. Non loin de Bérénice, maintenant, est la ville de Myoshormos, qui peut offrir, elle, un abri sûr aux bâtiments naviguant dans ces parages. Apollonopolis non plus n'est guère éloignée de Coptos : on voit donc que l'isthme se trouve compris entre quatre villes se correspondant deux à deux ; néanmoins Coptos et Myoshormos ont la vogue, et le commerce passe tout entier par elles deux. Autrefois les marchands montés sur leurs chameaux voyageaient de nuit, se guidant, comme font les marins, d'après les astres, et portant avec eux leur eau ; mais aujourd'hui on a disposé sur la route un certain nombre d'aiguades, soit sous forme de puits creusés à une très grande profondeur, soit sous forme de citernes destinées à recevoir les eaux du ciel, bien que les pluies soient rares dans le pays. La route en question est de six à sept journées. C'est dans l'isthme également que se trouvent les fameuses mines d'émeraudes et autres pierres précieuses : pour exploiter ces mines, les Arabes ont creusé des galeries à de grandes profondeurs.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.46]] [46] La ville qui fait suite à Apollonopolis est Thèbes, ou, comme on l'appelle aujourd'hui, Diospolis. On connaît les vers d'Homère :

*«Thèbes a cent portes, et chacune de ses cent portes peut donner passage  
à deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars» (*Il. IX, 383).

Ailleurs encore, pour donner une idée de la richesse de cette ville, Homère s'exprime ainsi :

*«Me donnât-il tout ce que possède Thèbes, la Thèbes d'Egypte, où les maisons recèlent tant de trésors !» (*Il. IX, 381)

Et ce que dit là le Poète maint auteur le confirme, s'autorisant même de cette richesse pour décerner à Thèbes le titre de métropole de l'Egypte. On peut, du reste, se figurer aujourd'hui encore quelle était anciennement l'étendue de cette cité, car une partie de ses monuments subsiste et couvre une étendue de terrain qui ne mesure pas moins de 80 stades en longueur. En général, ces monuments sont des édifices sacrés, mais presque tous ont été mutilés par Cambyse. Quant à la ville actuelle, elle se compose de bourgades éparses, bâties les unes sur la rive Arabique du Nil du même côté où était l'ancienne ville, les autres sur la rive opposée aux environs du Memnonium. Sur cette même rive se dressaient naguère presque côte à côte deux colosses monolithes : de ces colosses, l'un s'est conservé intact, mais toute la portion supérieure de l'autre à partir du siège a été renversée, à la suite, paraît-il, d'un violent tremblement de terre. On croit généralement dans le pays qu'une fois par jour la partie du second colosse qui demeure encore assise sur son trône et d'aplomb sur sa base fait entendre un bruit analogue à celui que produirait un petit coup sec. Effectivement, lors de la visite que je fis à ce monument en compagnie d'Aelius Gallus et de sa nombreuse cohorte d'amis et de soldats (c'était vers la première heure du jour), j'entendis le bruit en question, mais d'où venait-il ? De la base de la statue ou de la statue elle-même ? Je n'ose rien affirmer à cet égard. Il se pourrait même qu'il eût été produit exprès par une des personnes alors rangées autour du piédestal, car dans une question aussi mystérieuse on peut admettre toutes les explications imaginables, avant de croire qu'une masse de pierre ainsi disposée soit capable d'émettre un son. Il y a, maintenant, au-dessus du Memnonium, des sépultures royales taillées en plein roc dans des cavernes, elles sont au nombre de quarante, le travail en est admirable et mérite d'être vu. Je signalerai enfin dans Thèbes même un certain nombre d'obélisques avec inscriptions attestant la richesse de ces anciens rois et l'étendue de leur domination (laquelle comprenait la Scythie, la Bactriane, l'Inde et jusqu'à l'Ionie actuelle), et indiquant en outre le montant de leurs revenus et le nombre de leurs soldats, nombre égal ou peu s'en faut à un million d'hommes. Les prêtres de Thèbes passent pour s'occuper surtout d'astronomie et de philosophie. C'est d'eux que vient l'usage de rapporter le cours du temps non plus à la lune, mais au soleil : aux douze mois de trente jours ainsi formés ils ajoutent chaque année cinq jours complémentaires, et, comme il reste encore pour parfaire l'année entière une certaine fraction de jour, tenant compte de cet excédant, ils forment une période composée d'autant d'années de 365 jours en nombre rond qu'il faut additionner ensemble de ces fractions excédantes de jour pour obtenir un jour entier. Du reste, les prêtres de Thèbes font remonter à Hermès toute leur science en pareille matière. Quant à Zeus, leur divinité principale, ils l'honorent en lui consacrant une de ces jeunes vierges que les Grecs appellent Pallades, vierges chez qui la plus exquise beauté s'allie à la naissance la plus illustre. [Une fois au service du dieu,] cette jeune fille est libre de prostituer sa beauté et de s'abandonner à qui elle veut, jusqu'à sa première purgation menstruelle ; passé cette époque, on la marie, non sans avoir, au préalable, pris le deuil en son honneur, à l'expiration de son temps de prostitution.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.47]] [47] La ville d'Hermonthis, qui succède à Thèbes, partage ses respects entre Apollon et Zeus et entretient en outre un boeuf sacré. Crocodilopolis, qui est la ville qui vient ensuite, a naturellement le crocodile pour animal sacré ; puis on arrive à Aphroditèpolis et tout de suite après à Latopolis, dont les habitants adorent à la fois Athéné et le Latos. A Latopolis succèdent la ville et le temple d'Ilithye, et, sur la rive opposée, Hiéracônpolis, ainsi nommée du culte que l'on y rend à l'épervier (*iépax*) : enfin l'on atteint Apollonopolis, qui, [ainsi que Tentyra,] fait une guerre d'extermination aux crocodiles.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.48]] [48] Les noms de Syène et d'Eléphantine désignent, le premier une ville située sur la frontière même de l'Ethiopie et de l'Egypte, le second à la fois une île et une ville : l'île est située dans le Nil à un demi-stade en avant de Syène, et la ville, contenue dans l'île même, possède un temple de Cnuphis et un nilomètre comme Memphis. Le nilomètre est un puits, bâti en pierres de taille tout au bord du Nil, dans lequel l'eau monte et s'abaisse comme dans le fleuve lui-même, ce qui permet d'annoncer sûrement si la prochaine inondation atteindra le maximum, le minimum ou le niveau moyen des crues. A cet effet, on a gravé sur les parois du puits des raies correspondant aux crues normales et aux autres hauteurs auxquelles le fleuve a pu atteindre, et des inspecteurs spéciaux communiquent leurs observations à qui veut en prendre connaissance, car ils savent longtemps à l'avance sur des indices certains la date précise [et l'importance] ; de la future inondation, et ils n'en font pas mystère. Rien de plus utile qu'un semblable renseignement tant pour les cultivateurs qu'il fixe sur la quantité d'eau qu'ils auront à mettre en réserve, sur les travaux qu'ils auront à exécuter en fait de digues et de canaux et sur les autres précautions à prendre, que pour les gouverneurs qui règlent les taxes en conséquence, toute augmentation dans la crue du fleuve impliquant naturellement une surélévation de l'impôt. Signalons aussi le fameux puits de Syène, qui, par suite de la position de Syène juste sous le tropique, permet de reconnaître le moment précis du solstice d'été. C'est ici en effet pour la première fois depuis notre départ de nos pays (j'entends de notre Grèce d'Asie), que, dans notre marche au midi, nous nous trouvons avoir le soleil juste au-dessus de notre tête et que nous observons que le gnomon ne projette point d'ombre à midi. Or, de ce que le soleil donne d'aplomb sur notre tête, il résulte forcément que ses rayons doivent atteindre à n'importe quelle profondeur la surface de l'eau dans les puits, les parois des puits ayant la même direction que le corps de l'observateur quand il est debout, c'est-à-dire la direction verticale.  
  
Il y a à Syène en permanence trois cohortes romaines qui sont préposées à la garde de la frontière.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.49]] [49] Un peu au-dessus d'Eléphantine est la petite cataracte, où les bateliers du pays donnent parfois aux gouverneurs un curieux spectacle. La cataracte se trouve juste au milieu du fleuve et consiste en une chaîne de rochers, dont la partie supérieure, plate et unie, laisse couler l'eau avec une extrême rapidité jusqu'à un escarpement qui l'interrompt brusquement et du haut duquel l'eau tombe avec fracas, non sans laisser subsister des deux côtés près de la rive un chenal praticable et qu'il est même assez facile en somme de remonter. Les bateliers remontent par là au-dessus de la cataracte, puis s'abandonnant au courant, eux et leur barque, ils sont emportés jusqu'au bord de l'escarpement et le franchissent sans qu'il leur arrive jamais d'accident, à eux non plus qu'à leur embarcation. Un peu en amont de la petite cataracte se trouve [l'île de] Philae, dont la population est mi-partie éthiopienne, mi-partie égyptienne, et qui, déjà semblable à Eléphantine par l'étendue, lui ressemble encore par l'aspect de ses monuments, de ses temples notamment, tous bâtis dans le style égyptien. Ajoutons que la divinité adorée dans ces temples est un oiseau, auquel on donne le nom d'épervier, sans qu'il m'ait paru avoir aucune ressemblance ni avec les éperviers de nos pays ni même avec ceux de l'Egypte, vu qu'il est beaucoup plus grand et que son plumage est bien autrement brillant et varié. On nous assura qu'il était originaire d'Ethiopie et qu'à la mort de chaque titulaire, voire dès avant sa mort on fait venir de ce même pays l'oiseau qui doit lui succéder. L'épervier que nous vîmes était malade et bien près de sa fin.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.50]] [50] Depuis Syène jusqu'à la hauteur de Philae nous avions fait la route en char, une route de 100 stades environ à travers une plaine unie comme une table, mais où nous pûmes voir, tout le long du chemin à droite et à gauche, se dresser, comme autant d'*Hermées*, maints rochers ronds de forme presque cylindrique, et si parfaitement polis à leur surface qu'il serait absolument impossible d'y monter : chacun de ces rochers, de la même pierre noire et dure qui sert à faire les mortiers, était posé sur un rocher plus grand et supportait à son tour un bloc plus petit ou bien se présentait tout d'une pièce, formant une seule masse complètement isolée. Le plus grand de ces rochers ne mesurait pas moins de 12 pieds de diamètre, le diamètre de tous les autres sans exception dépassait 6 pieds. Pour passer dans l'île, nous nous servîmes d'un*pactôn*: on donne ce nom à une petite embarcation formée de simples lattes ou layettes, ce qui la fait ressembler à une natte flottante. En nous tenant tantôt debout les pieds dans l'eau, tantôt assis sur des espèces de banquettes, nous fîmes la traversée aisément [un peu confus seulement] d'avoir eu peur pour rien, car il n'y a vraiment pas de danger pourvu que le radeau ne soit pas trop chargé.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.51]] [51] Partout en Egypte les palmiers qu'on rencontre sont de l'espèce la plus commune, souvent même le fruit en est immangeable, tel est le cas en particulier pour le Delta et pour les environs d'Alexandrie. En revanche on peut dire que le palmier de la Thébaïde l'emporte sur les palmiers de tous les autres pays. Mais, cela étant, il y a lieu de s'étonner que le Delta et le canton d'Alexandrie, placés comme ils sont sous le même climat que la Judée, et limitrophes d'un pays qui produit, outre le palmier ordinaire, un palmier caryote généralement supérieur à celui de la Babylonie, offrent à cet égard une telle différence. La Thébaïde a aussi, comme la Judée, les deux espèces, le palmier ordinaire et le caryote ; le caryote y donne un fruit plus dur peut-être, mais plus agréable au goût, plus sucré. Les plus beaux fruits viennent d'une île qui est même à cause de cela une source de très gros revenus pour les gouverneurs. Dépendante autrefois du domaine royal, cette île a passé directement aux mains des gouverneurs romains, sans avoir jamais été la propriété d'un particulier.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.52]] [52] Parmi les nombreuses sornettes que débitent Hérodote et tant d'autres historiens, qui, comme lui, mêlent le merveilleux à leurs récits pour leur donner quelque chose de plus poétique, de plus artistique, et pour en relever le goût si l'on peut dire, figure l'assertion suivante, que «le Nil a ses sources dans le voisinage des îles qui se pressent aux abords de Syène et d'Eléphantine et que le canal à traverser pour s'y rendre est proprement un abîme, une mer sans fond». (Or la vérité est que] le prétendu abîme est encombré d'îles, dont les unes sont couvertes tout entières lors des débordements du fleuve, tandis que les autres ne le sont qu'en partie, ce qui force même à avoir recours à des limaces pour y arroser les endroits trop élevés.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.53]] [53] Si l'Egypte dès l'origine a joui d'une paix ininterrompue, elle le doit à une double circonstance, à ce que les ressources qu'elle tire d'elle-même lui ont toujours suffi et à ce que ses abords sont très difficiles pour une armée venant du dehors : déjà protégée du côté du nord par la mer d'Egypte et par l'absence de ports et autres abris sur tout le littoral de cette mer, elle l'est encore à l'orient et au couchant par les solitudes de la double chaîne libyque et arabique, dont nous avons parlé plus haut. Enfin du côté du midi, au-dessus de Syène, elle se trouve avoir pour voisins les Troglodytes, les Blemmyes, les Nubae et les Mégabares, tous peuples éthiopiens qui mènent la vie nomade et ne sont en somme ni bien nombreux ni bien belliqueux, quoique les Anciens les aient jugés tels pour quelques actes de brigandage commis à l'égard de voyageurs sans défiance. Ajoutons que les Ethiopiens plus méridionaux, dont les possessions s'étendent dans la direction de Méroé, ne sont pas plus nombreux, qu'habitant cette longue, étroite et sinueuse vallée du Nil que nous avons décrite précédemment, ils n'ont pas réussi davantage à former un Etat uni et compacte, et qu'ils se trouvent par le fait aussi mal pourvus pour la guerre que pour les besoins et nécessités de la vie commune. Encore actuellement la même tranquillité règne dans toute l'Egypte, et ce qui le prouve, c'est que trois cohortes romaines, pas même complètes, suffisent à garder la frontière, et que, toutes les fois que les Ethiopiens ont osé prendre l'offensive, ils ont compromis leurs propres possessions. Dans le reste du pays non plus ou ne voit pas que les Romains entretiennent de bien grandes forces, les gouverneurs n'ont même jamais eu besoin de concentrer leurs troupes, tant les Egyptiens, eu dépit de leur nombre, tant leurs voisins aussi sont d'hutueur peu guerrière. Cornélius Gallus, le premier gouverneur établi en Egypte par César [Auguste] n'hésita pas à attaquer avec une poignée d'hommes Héroopolis qui s'était soulevée, et il la prit d'assaut. Il comprima de même en peu de temps une insurrection survenue en Thébaïde à cause des impôts. Plus tard Pétrone tint tête, rien qu'avec sa garde, à l'innombrable populace d'Alexandrie qui l'avait assailli à coups de pierres, il lui tua quelques hommes et dispersa aisément le reste. Enfin nous avons raconté l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie à la tête d'une partie de la garnison d'Egypte, et cette expédition démontre en somme le peu de solidité des troupes arabes, car, sans la trahison de Sylla'us, Gallus eût infailliblement conquis toute l'Arabie Heureuse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.1.54]] [54] Les Ethiopiens cependant avaient cru pouvoir mépriser la faiblesse des Romains depuis qu'une partie de leurs troupes avait été retirée d'Egypte et avait suivi Gallus dans son expédition contre les Arabes, et ils s'étaient jetés sur la Thébaïde et sur les trois cohortes cantonnées àSyène, ils avaient même réussi par la rapidité de leurs mouvements à s'emparer coup sur coup et de Syène, et d'Eléphantine, et de Philae, et, non contents d'avoir fait de nombreux prisonniers, ils avaient emporté comme trophées les statues de César. Pétrone accourut, et, avec moins de dix mille hommes d'infanterie que soutenaient huit cents cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de trente mille Ethiopiens, les rejeta d'abord en désordre sur Pselchis de l'autre côté de leur frontière, puis leur envoya des députés chargés de réclamer d'eux tout le butin qu'ils avaient pris et de leur demander des explications sur les motifs de leur agression. Leur réponse fut qu'ils avaient eu à se plaindre des nomarques, à quoi Pétrone objecta que les nomarques n'étaient point les maîtres de l'Egypte et que le seul souverain du pays était César. Ils demandèrent alors trois jours pour délibérer, mais ils s'en tinrent là, et, comme ils ne faisaient rien de ce que Pétrone était en droit d'attendre, celui-ci marcha à eux et les força de se battre. Il eut bientôt fait de mettre en pleine déroute une multitude aussi mal commandée qu'elle était mal armée (on sait qu'avec leurs boucliers longs faits de cuir de boeuf même pas apprêté, les Ethiopiens ont pour toutes armes offensives des haches ou des épieux, auxquels un petit nombre seulement ajoutent des sabres). Une partie des vaincus fut refoulée dans la ville, une autre s'enfuit dans le désert, d'autres enfin trouvèrent un refuge non loin du champ de bataille dans une île du fleuve où ils avaient pu passer à la nage, la force du courant en cet endroit écartant les crocodiles. Parmi les fuyards sc trouvaient les généraux de la reine Candace, cette femme à l'âme virile à qui [une blessure reçue en combattant] avait fait perdre un oeil, et qui de nos jours exerçait le pouvoir suprême en Ethiopie. Mais Pétrone, à son tour, fait traverser le fleuve à ses gens sur des radeaux et dans des barques et prend comme avec un filet tous les fuyards que l'île avait recueillis ; il les dirige aussitôt vers Alexandrie, et, marchant de sa personne sur Pselchis, il lui donne l'assaut et s'en empare. Pour peu qu'on ajoute aux prisonniers faits dans l'île le nombre de ceux qui avaient péri dans le combat, on trouve qu'en réalité très peu d'ennemis échappèrent. De Pselchis, Pétrone se transporta devant Premnis, autre place très forte, et il dut franchir pour s'y rendre les mêmes dunes, sous lesquelles l'armée de Cambyse, surprise par un tourbillon de vent, était demeurée naguère engloutie. Attaquée résolument, Premnis tomba en son pouvoir ; puis ce fut le tour de Napata, propre capitale de la reine Candace. Le prince royal s'y était enfermé ; quant à elle, retranchée dans une forteresse voisine, elle essaya d'arrêter le vainqueur au moyen d'une ambassade chargée de solliciter son amitié et de lui offrir de lui rendre les prisonniers faits dans Syène ainsi que les statues de César. Mais Pétrone passant outre attaqua Napata d'où le fils de Candace s'était sauvé à temps, et, une fois maître de la ville, il la fit raser de fond en comble et réduisit tous les habitants en esclavage. Cela fait, il rebroussa chemin avec tout son butin, ayant jugé que plus loin le pays devait être impraticable à une armée. Il avait eu soin seulement, avant de s'éloigner, de rendre Premnis plus forte qu'elle n'était auparavant, et y avait mis à cet effet une garnison de quatre cents hommes avec des vivres pour deux ans. C'est alors qu'il se mit en route pour regagner Alexandrie. Il avait, au préalable, disposé de ses prisonniers, en avait vendu une partie à l'encan et, prélevant sur le reste un millier, il l'avait envoyé à César, comme celui-ci justement revenait de son expédition contre les Cantabres. Quant aux autres, ils périrent tous de maladie. Cependant Candace avait repris l'offensive et mis sur pied des forces encore plus considérables, avec lesquelles elle menaçait la garnison de Premnis. Heureusement Pétrone eut le temps d'arriver à son secours, il pénétra dans la place et pourvut à sa sûreté mieux encore qu'auparavant. Candace ayant essayé alors de parlementer, Pétrone invita ses émissaires à se rendre plutôt en ambassade auprès de César ; et, comme ceux-ci prétendaient ne pas savoir qui était César et par quels chemins ils pourraient arriver jusqu'à lui, Pétrone leur fournit une escorte. Ils parvinrent ainsi à Samos où se trouvait César prêt à passer en Syrie et ayant déjà dépêché Tibère en Arménie, ils le virent et obtinrent de lui tout ce qu'ils demandaient, jusqu'à la remise du tribut que lui-même leur avait imposé.

### **XVII, 2 - L'Egypte et l'Ethiopie**

Nous avons déjà beaucoup parlé de l'Ethiopie dans les pages qui précèdent, et l'on pourrait à la rigueur considérer ce que nous en avons dit en parcourant l'Egypte comme une description complète et méthodique du pays. [Ajoutons cependant encore quelques traits généraux.] On sait que toute contrée reléguée aux extrémités de la terre habitée, par cela seul qu'elle touche à cette zone inclémente que l'excès de la chaleur ou du froid rend inhabitable, se trouve vis-à-vis de la zone tempérée dans un état de désavantage et d'infériorité marquée. Or cette infériorité ressort avec la dernière évidence des conditions d'existence de la nation éthiopienne et du dénuement dans lequel elle est pour toutes les choses nécessaires à la vie de l'homme. La plupart des Ethiopiens, en effet, mènent une vie misérable ; ils vont nus et en sont réduits à errer de place en place à la suite de leurs troupeaux. Le bétail qui compose ces troupeaux est lui-même de très petite taille, et cela est vrai des boeufs aussi bien que des brebis et des chèvres. Les chiens aussi sont très petits, mais rachètent ce défaut par leur vitesse et leur ardeur belliqueuse. A la rigueur on pourrait croire que c'est ce rapetissement, propre aux races de l'Ethiopie, qui a donné l'idée de la fable des Pygmées, car il est notoire qu'aucun voyageur digne de foi n'a parlé de ce peuple comme l'ayant vu.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.2.2]] [2] Le mil et l'orge qui forment le fond de la nourriture des Ethiopiens leur fournissent en outre leur boisson habituelle. Ils n'ont point d'huile et se servent de beurre et de graisse à la place. Leurs seuls arbres fruitiers sont quelques palmiers qui ornent les jardins de leurs rois. Pour une partie de la population le fond de la nourriture consiste en herbes, en jeunes pousses d'arbres, en lotus ou en racines de calamus, mais comporte aussi l'usage de la viande, du sang, du lait et du fromage. Tous révèrent à l'égal des dieux la personne de leurs rois, lesquels vivent enfermés et comme invisibles au fond de leurs palais. La plus grande des villes ou résidences royales s'appelle Méroé, comme l'île elle-même. L'île a, dit-on, la forme d'un bouclier, mais peut-être exagère-t-on ses dimensions, quand on lui attribue 3000 stades de longueur sur 1000 de largeur. Elle est couverte de montagnes et de grandes forêts et compte pour habitants à la fois des nomades, des chasseurs et des cultivateurs. Elle possède aussi des mines de cuivre, de fer et d'or, ainsi que des gisements importants de diverses pierres précieuses. Bornée du côté de la Libye par de hautes dunes et du côté de l'Arabie par une chaîne d'escarpements, limitée dans sa partie supérieure, c'est-à-dire au midi, par les confluents de l'Astaboras, de l'Astapus et de l'Astasobas, elle a pour limite septentrionale la suite du cours du Nil et les innombrables détours que fait ce fleuve jusqu'à la frontière d'Egypte, détours dont nous avons déjà eu occasion de parler. Les maisons dans les villes sont faites de petites lattes de palmier assemblées en manière de treillis ou bâties en briques. Ici comme en Arabie se trouvent quelques mines de sel gemme. Les arbres ou arbrisseaux qu'on rencontre le plus sont le palmier, le persea, l'ébénier et le cératia. On chasse surtout l'éléphant, le lion et le léopard, mais le pays est infesté en outre de serpents assez forts pour s'attaquer à l'éléphant lui-même et de beaucoup d'autres bêtes féroces, qui toutes fuient les régions trop desséchées, trop brûlées par le soleil, pour chercher les terrains humides et marécageux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.2.3]] [3] Au-dessus de Méroé se déploie le grand lac Psébo, dont une île encore assez peuplée occupe le milieu. Le voisinage des Libyens et des Ethiopiens, placés comme ils sont des deux côtés du Nil en regard les uns des autres, fait que la possession des îles et de la vallée du fleuve passe tour à tour aux mains de chacun de ces deux peuples : dès que l'un se sent le plus fort, il chasse l'autre et le force à reculer devant lui. Les Ethiopiens se servent d'arcs hauts de 4 coudées [et d'épieux] en bois durci au feu. Leurs femmes portent les mêmes armes et ont presque toutes la lèvre percée pour y passer un anneau de cuivre. Les Ethiopiens s'habillent de peaux de bêtes, faute de pouvoir utiliser la laine de leurs brebis, qui est aussi dure, aussi rude, que du poil de chèvre. Quelques-uns même vont nus, ou peu s'en faut, ayant pour unique vêtement une ceinture faite de peaux étroites ou d'une étoffe de poil artistement tissue. Indépendamment d'un dieu immortel, cause et principe de toutes choses, ils reconnaissent un dieu mortel, mais sans le désigner par un nom particulier et sans définir nettement sa nature. Généralement aussi, ils rendent les honneurs divins à la personne de leurs bienfaiteurs et de leurs rois, attribuant à la protection et à la tutelle des rois un caractère plus général et à celle des évergètes ou bienfaiteurs un caractère plus particulier, plus domestique. Il y a aussi parmi les Ethiopiens qui touchent à la zone torride quelques tribus qui passent pour athées : du moins professent-elles pour le Soleil une véritable haine, maudissant chaque jour, quand il se lève, ses feux dévorants et malfaisants, et, pour le fuir, allant se cacher tout au fond des marais. A Méroé, c'est Hercule qu'on adore en compagnie de Pan, d'Isis, et d'une autre divinité d'importation barbare. Pour ce qui est des morts [l'usage varie] : ici on les jette dans le Nil, ailleurs on les garde dans les maisons sous des carreaux de pierre spéculaire ajustés à leur taille ; ailleurs encore on les inhume autour des temples après les avoir mis dans des cercueils de terre cuite. Quand il s'agit de faire jurer quelqu'un, on l'amène là au-dessus des tombeaux : cette forme de serment est la plus sacrée aux yeux des Ethiopiens. On choisit de préférence pour rois les hommes les plus beaux, les pasteurs les plus exercés, ou ceux que désigne la plus grande réputation de bravoure ou de richesse. A Méroé, anciennement, le premier rang appartenait aux prêtres, et telle était leur autorité qu'il leur arrivait parfois de signifier au roi par messager qu'il eût à mourir et à céder la place à un autre qu'ils proclamaient du même coup. Mais plus tard un roi vint qui abolit pour toujours cette coutume; suivi d'une bande d'hommes armés, il assaillit l'enceinte sacrée où s'élève le Temple d'or, et égorgea tous les prêtres jusqu'au dernier. Il est encore d'usage en Ethiopie, que, quand le roi, par accident ou autrement, a perdu l'usage d'un membre ou ce membre lui-même, tous ceux qui composent son cortège habituel (et qui sont destinés d'ailleurs à mourir en même temps que lui) s'infligent une mutilation semblable. Et c'est ce qui explique le soin extrême avec lequel ils veillent sur la personne du roi. - Nous n'en dirons pas davantage au sujet des Ethiopiens.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.2.4]] [4] Mais nous ferons pour l'Egypte ce que nous venons de faire pour l'Ethiopie, afin de compléter ce que nous avons dit précédemment de cette contrée, nous énumérerons [tout ce qui n'appartient qu'à elle], tout ce qui constitue son originalité : en premier lieu la fève d'Egypte, qui donne les vases appelés*ciboires*; le byblus aussi, qui ne croît qu'ici et dans l'Inde ; le perséa, arbre de haute taille aux fruits charnus et succulents ; le sycaminus, dont le fruit appelé sycomorus ressemble effectivement à la figue (sykê), mais a un goût et une saveur qui ne sont pas autrement estimés ; enfin le corsium joint à certain condiment qu'on prendrait pour du poivre, si ce n'est qu'il est un peu plus gros. Les nombreuses espèces de poissons que nourrit le Nil ont également un caractère particulier et pour ainsi dire local ; les plus connues sont : l'oxyrhynque, le lépidote, le latus, l'alabès, le coracinus, le chorus, le phagrorius (ou comme on l'appelle aussi le phagrus), le silurus, le citharus, le thrissa, le cestreus, le lychnus, le physa, le boeuf. En fait de coquilles, nous citerons ces énormes conques sonores d'où semblent sortir des cris, des hurlements plaintifs ; et, en fait d'animaux terrestres, l'ichneumon, et l'aspic d'Egypte ainsi nommé parce que, comparé aux aspics des autres pays, il offre quelque chose de particulier : on en compte deux espèces, la petite, qui n'a pas plus d'une spithame de long, mais de qui la morsure tue plus vite ; et la grande, qui, ainsi que le marque déjà Nicandre, l'auteur des*Thériaques*, mesure près d'une orgye. En fait d'oiseaux, maintenant, il y a l'ibis et l'hiérax ou épervier d'Egypte, distinct des autres espèces en ce que, comme le chat, il se laisse ici quasi apprivoiser. Le nycticorax a de même en Egypte un type à part : celui de nos pays est grand comme un aigle et a un son de voix grave et rauque ; celui d'Egypte, au contraire, n'est pas plus grand qu'un geai et a un son de voix fort éclatant. Quant à l'ibis, on peut l'appeler ici l'oiseau domestique par excellence. Sa figure et sa taille sont celles de la cigogne, et il forme deux espèces distinctes, reconnaissables à leur couleur, l'une ayant le plumage absolument pareil à celui de la cigogne l'autre l'ayant tout noir. Il n'y a pas un carrefour d'Alexandrie qui ne soit rempli de ces oiseaux, utiles peut-être à certains égards, mais parfaitement inutiles pour tout le reste : s'ils servent en effet jusqu'à un certain point, en ce qu'ils donnent la chasse à toute espèce de bête ou de reptile immonde et en ce qu'ils se nourrissent de tous les détritus des boucheries et des marchés aux poissons, ils sont d'autre part extrêmement incommodes par leur voracité et leur malpropreté et par la peine qu'on a à les écarter des objets qu'on voudrait tenir propres et préserver de toute souillure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.2.5]] [5] Cet autre détail que donne Hérodote est bien exact et bien particulier à l'Egypte, oui, «les Egyptiens pétrissent la boue avec les mains et la pâte à faire le pain avec les pieds». Ils font aussi une espèce de pain appelé*caces*, qui a la propriété d'arrêter la diarrhée, et appellent*cici*le fruit d'une plante qu'ils sèment beaucoup dans leurs champs, parce qu'en l'écrasant ils en extraient une huile qui est à peu près la seule qui se brûle dans les lampes et qui en même temps serve aux petites gens, aux gens de métier, hommes et femmes, à se frotter, à s'oindre le corps. Le nom de*koïkina*, maintenant, désigne certains tissus, propres à l'Egypte, que l'on confectionne avec les fibres d'une plante particulière, mais qui ressemblent assez en somme aux tissus fabriqués ailleurs avec les fibres du jonc ou l'écorce de palmier. La manière dont les Egyptiens préparent la bière n'appartient aussi qu'à eux, mais la bière est une boisson commune à beaucoup de peuples, et naturellement chacun d'eux a une façon différente de la préparer. Un autre usage spécial aux Egyptiens, et l'un de ceux auxquels ils tiennent le plus, consiste à élever scrupuleusement tous les enfants qui leur naissent et à pratiquer la circoncision sur les garçons et l'excision sur les filles. Il est vrai que cette double coutume se retrouve aussi chez les Juifs ; mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, en décrivant leur pays actuel, les Juifs sont originaires d'Egypte. Aristobule prétend qu'aucun poisson de mer ne remonte le Nil à cause des crocodiles, qu'il en est trois pourtant qu'on y rencontre, à savoir le dauphin, le cestreus et le thrissa, le dauphin parce qu'il est plus fort que le crocodile, et le cestreus parce qu'il range la terre de très près toujours escorté par le choerus, qui obéit en cela à une sorte d'affinité ou de sympathie naturelle : or le crocodile ne touche jamais au choerus, à cause de sa forme ronde et des forts piquants qui lui garnissent la tête et qui risqueraient de blesser le vorace animal. C'est au printemps pour frayer que les cestreus remontent ainsi le fleuve ; puis on les voit, un peu avant le coucher des Pléiades, redescendre en bancs serrés pour la ponte des oeufs ; et rien n'est plus facile alors que de les prendre, car ils se précipitent en masse dans les parcs ou enclos ménagés à cet effet. Il est naturel de penser qu'une cause analogue pousse le thrissa à remonter le Nil. - Voilà ce que nous avions encore à dire au sujet de l'Egypte.

### **XVII, 3 - La Libye**

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.1]] [1] Abordons maintenant ce qui doit former la dernière partie de notre*Géographie universelle*, c'est-à-dire ladescription de la Libye; et, comme nous avons déjà eu occasion à plusieurs reprises de parler de cette contrée, commençons par rappeler ce que nous en avons dit précédemment d'essentiel, après quoi nous ajouterons tout ce qui manquait encore. - Ce que nous ferons remarquer d'abord, c'est que ceux qui ont prétendu diviser la terre habitable d'après le nombre des continents l'ont très inégalement divisée : une division en trois parties impliquait que ces parties fussent égales. Or il s'en faut du tout au tout que la Libye soit le tiers de la terre habitable, puisqu'on n'arriverait pas, en l'augmentant de l'Europe, à l'égaler à l'Asie, et qu'on risquerait même, en la comparant à l'Europe, de la trouver autant inférieure à cette contrée en étendue, qu'elle lui est sensiblement inférieure sous le rapport de la richesse et de la fertilité. On sait, en effet, quel aspect la Libye offre, non seulement dans sa région intérieure, mais dans toute la Parocéanitide : l'aspect de déserts parsemés, tachetés, pour mieux dire, de rares habitations sans importance et le plus souvent sans fixité. Et cet inconvénient de vastes solitudes sans eau n'est pas le seul, il y a encore le voisinage des bêtes féroces, lequel écarte l'homme de cantons entiers qui autrement seraient fort habitables. Ajoutons enfin qu'une bonne partie de la Libye se trouve comprise dans les limites de la zone torride. Il est vrai de dire que tout le littoral de notre mer Intérieure, depuis le Nil jusqu'aux colonnes d'Hercule, constitue, notamment dans l'ancien territoire de Carthage, un pays riche et populeux, bien que là encore les espaces arides, les déserts ne manquent pas, témoins ceux qu'on rencontre aux abords des Syrtes, des Marmarides et du Catabathmus.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/libye/images/libye-strabon.gif** [**Carte Spruner (1865)**](http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/cartes.html) |

Représentée sur une carte, sur une surface plane, la Libye figurerait donc assez exactement un triangle rectangle ayant pour base tout le littoral précisément de notre mer Intérieure qui va de l'Egypte et du Nil à la Maurusie et aux colonnes d'Hercule, pour côté perpendiculaire à la base le cours même du Nil jusqu'à l'Ethiopie et à partir de l'Ethiopie une ligne droite tirée en manière de prolongement jusqu'aux bords de l'Océan, pour hypoténuse enfin toute la Parocéanitide de l'Ethiopie à la Maurusie. Du reste, quand nous disons que la partie de la Libye contiguë au sommet du triangle en question doit se trouver déjà comprise dans les limites de la zone torride, nous émettons une pure conjecture, vu que cette région est absolument inaccessible. Nous ne saurions même, à cause de cela, indiquer d'une façon précise ce que la Libye a d'étendue dans sa plus grande largeur. Toutefois en nous reportant à ce que nous avons dit dans les livres précédents, que la distance comprise entre Alexandrie au nord et Méroé capitale de l'Ethiopie au sud était de 10 000 stades environ, et que, de Méroé à la limite commune de la zone torride et de la terre habitée, on pouvait compter encore 3000 stades, nous sommes autorisé à supposer que la plus grande largeur de la Libye est de 13 à 14 000 stades et que sa longueur mesure un peu moins du double de cette distance. Mais ne poussons pas plus loin ces considérations générales sur la Libye, et passons aux détails en commençant notre description par la région la plus occidentale, qui se trouve être en même temps la plus célèbre.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/mauritanie.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.2]] [2] Les peuples qui l'habitent sont appelésMaurusii par les Grecs, Mauri par les Romainset par les indigènes : ils sont d'origine libyque et forment une nation puissante et riche en regard des Ibères, dont ils ne sont séparés que par un bras de mer, le fameux détroit des colonnes d'Hercule si souvent cité dans le présent ouvrage. Une fois hors du détroit, si l'on gouverne à gauche, on voit se dresser sur la côte de Libye une haute montagne, l'Atlasdes Grecs, le Dyris des Barbares. Un contrefort de cette montagne forme en s'avançant dans la mer l'extrémité occidentale de la Maurusie : c'est ce qu'on appelle les Côtes. Tout près de ce cap, mais un peu au-dessus de la mer, est une petite ville connue des Barbares sous le nom de Trinx et qui est appelée Lynx dans Artémidore, Lixus dans Eratosthène. A cette ville correspond de l'autre côté du détroit la ville de Gadira et le trajet de l'une à l'autre de ces villes mesure 800 stades, tout juste autant que la distance de chacune d'elles au détroit des Colonnes. Lixus et le cap des Côtes sont bordés au midi par le golfe Emporique, ainsi nommé parce qu'il renferme en effet plus d'un emporion ou établissement de commerce phénicien. Toute la côte qui fait suite à ce golfe est sinueuse et découpée, mais si l'on veut bien, étant donnée la figure triangulaire que nous tracions tout à l'heure, faire abstraction par la pensée de toutes les parties saillantes ou rentrantes de cette côte, on concevra aisément que c'est dans la direction du sud-est que le continent libyque reçoit sa plus grande extension. La chaîne de montagnes qui traverse toute la Maurusie depuis le cap des Côtes jusqu'aux Syrtes est habitée par les Maurusii, qui occupent de même les premières pentes des autres chaînes parallèles à celle-là ; mais plus avant dans l'intérieur, la montagne n'est plus habitée que par les Gétules, la plus puissante des nations libyques.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.3]] [3] Depuis la première description qui en fut donnée dans le périple d'Ophélas, tout ce que les historiens ont publié sur cette côte de la Libye extérieure au détroit n'est qu'un tissu de fables et de mensonges. Nous en avons donné un échantillon quelque part dans les livres qui précèdent [et à la rigueur nous pourrions nous en tenir là] : si nous y revenons présentement, c'est que nous craindrions, en ne tenant aucun compte des assertions de ces historiens et en les passant purement et simplement sous silence, de paraître tronquer et mutiler l'histoire. Nous prierons seulement qu'on nous pardonne si nous-même involontairement, nous laissant gagner par l'exemple, nous donnons quelque peu dans le merveilleux. A propos du golfe Emporique, précisément, les historiens affirment qu'on voit s'ouvrir sur ses bords un antre où la mer pénètre à marée haute jusqu'à la distance de 7 stades et qu'en avant de cet antre il existe un terrain bas et uni sur lequel on a bâti un autel d'Hercule, que le flot respecte et ne submerge jamais. Voilà bien, j'imagine, un de ces contes inventés à plaisir dont je parlais tout à l'heure. En veut-on un autre à peu près de même force puisé à la même source ? Il y aurait eu anciennement dans l'intérieur des golfes qui font suite au golfe Emporique des établissements tyriens, et ces établissements, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, n'auraient pas compté moins de trois cents villes ; les trois cents villes, jusqu'à la dernière auraient été détruites par les Pharusii et les Nigrites, peuples que les mêmes historiens placent à trente journées de marche de la ville de Lynx.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.4]] [4] Il est un point cependant sur lequel tous les témoignages s'accordent, c'est que la Maurusie, à l'exception de quelques déserts peu étendus, ne comprend que des terres fertiles et bien pourvues de cours d'eau et de lacs. Ajoutons qu'elle est très boisée, que les arbres y atteignent une hauteur prodigieuse et que toutes les productions du sol y abondent. Ces belles tables d'un seul morceau, notamment, si nuancées de couleurs et de dimensions si énormes, c'est la Maurusie qui les fournit à Rome. Les fleuves qui l'arrosent nourrissent, dit-on, des crocodiles, comme le Nil, et toutes les mêmes espèces d'animaux que l'on trouve dans le Nil. Quelques auteurs vont jusqu'à croire que les sources du Nil sont voisines des extrémités de la Maurusie. On parle aussi de sangsues qu'on n'y pêcherait que dans une certaine rivière et qui, longues de 7 coudées, auraient pour respirer des branchies percées de part en part. Autres détails à joindre aux précédents : le pays produit soi-disant une espèce de vigne tellement grosse, que deux hommes ont de la peine à en embrasser le tronc et que les grappes qu'elle donne mesurent presque une coudée ; toutes les herbes, de plus, y sont très hautes ; tel est le cas aussi de certaines plantes potagères, comme voilà l'arum et le dracontium ; enfin les tiges des staphylinus, des hippomarathus et des scolymus ont jusqu'à 12 coudées de hauteur avec un diamètre de 4 palmes. Dans un pays aussi plantureux, les serpents, les éléphants, les gazelles, les bubales et autres animaux semblables, les lions, les léopards naturellement abondent, on y signale aussi la présence d'une espèce de belette ayant exactement même taille et même figure que le chat, si ce n'est que son museau est plus proéminent ; enfin il s'y trouve une quantité innombrable de singes, comme l'atteste Posidonius, qui raconte que, jeté sur la côte de Libye pendant sa traversée de Gadira en Italie, il y vit dans un bois qui bordait le rivage une multitude de ces animaux, les uns-montés dans les arbres, les autres assis à terre, et dans le nombre des femelles tenant leurs petits et leur donnant à téter, et que le spectacle de ces mamelles pendantes, de ces têtes chauves, de ces descentes et de mainte autre infirmité exhibée avec complaisance, lui parut singulièrement réjouissant.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.5]] [5] Au-dessus de la Maurusie, sur la mer Extérieure, est le pays desEthiopiens occidentaux, qui, dans sa plus grande partie, n'est à proprement parler qu'un désert, peuplé surtout (c'est Hypsicrate qui le dit) de girafes, d'éléphants et de rhizes, animaux, qui, avec l'encolure des taureaux, ont les habitudes, la taille et l'ardeur belliqueuse des éléphants. Hypsicrate parle aussi de serpents énormes à qui l'herbe pousse sur le dos. Il ajoute que le lion dans ce désert attaque le petit de l'éléphant, mais le lâche à l'approche de la mère, après l'avoir mis tout en sang ; que la mère, quand elle voit son petit ainsi couvert de sang, l'achève ; que le lion revient alors, et que, trouvant sa victime étendue à terre, il dévore son cadavre. Hypsicrate raconte encore comment Bogus, roi de Maurusie, à la suite d'une expédition heureuse contre les Ethiopiens occidentaux, envoya à sa femme en présent des cannes semblables à celles que produit l'Inde, mais tellement grosses que chaque noeud pouvait avoir la capacité de huit cheenices. Il y avait joint des asperges également énormes.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.6]] [6] En remontant, maintenant, vers la mer Intérieure, on voit se succéder à partir de Lynx les villes de Zélis et de Tiga, les Tombeaux des Sept frères, et un peu au-dessus de la côte le mont Abyla, rempli de bêtes féroces et couvert de grands arbres. On prétend que le détroit des Colonnes a 120 stades de longueur et, là où il est le plus resserré, près d'Eléphas, 60 stades de largeur. Après s'y être engagé, on relève [sur la côte de Libye] un certain nombre de villes et de cours d'eau jusqu'au fleuve Molochath, qui sert de limite entre le territoire des Maurusii et celui des Masaesylii. Le nom de Metagonium désigne à la fois un grand promontoire voisin de l'embouchure de ce fleuve, un canton aride et pauvre, et, à la rigueur, toute la chaîne de montagnes qui part des Côtes et se prolonge jusqu'ici. La distance du cap des Côtes à la frontière des Masaesylii représente une longueur de 5000 stades. Le point qui correspond le plus exactement au cap Métagonium de l'autre côté du détroit est Carthage-la-Neuve, et Timosthène se trompe quand il dit que c'est Massilia. La traversée depuis Carthagela-Neuve jusqu'à Métagonium est de 3000 stades en ligne droite et de Carthage-la-Neuve à Massilia il y a encore un trajet de 6000 stades à faire le long de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.7]] [7] Bien qu'habitant un pays généralement si fertile, les Maurusii ont conservé jusqu'à présent les habitudes de la vie nomade. Mais ces habitudes n'excluent pas chez eux un goût très vif pour la parure, comme l'attestent et leurs longs cheveux tressés et leur barbe toujours bien frisée, et les bijoux d'or qu'ils portent et le soin qu'ils ont de leurs dents et de leurs ongles. Ajoutons qu'on les voit rarement s'aborder dans les promenades publiques et se toucher la main, de peur de déranger si peu que ce soit l'économie de leur coiffure. Leurs cavaliers ne combattent guère qu'avec la lance et le javelot, ils guident leurs chevaux avec une simple corde qui leur tient lieu de mors et les montent toujours sans selle. Quelques-uns portent aussi le sabre court ou machaera. Ceux qui combattent à pied se servent de peaux d'éléphants en guise de boucliers, et de peaux de lions, de léopards ou d'ours en guise de manteaux et de couvertures. Au reste, on peut dire que les Maurusii, les Masaesylii leurs voisins les plus proches, et tous les peuples compris sous la dénomination commune de Libyens, ont les mêmes armes, le même équipement, et en général toutes les mêmes habitudes. Ils se servent tous, par exemple, des mêmes petits chevaux, si vifs, si ardents, et avec cela si dociles, puisqu'ils se laissent conduire avec une simple baguette. On leur passe au cou [pour la forme] un harnais léger, en coton ou en crin, auquel est attachée la bride, mais il n'est pas rare d'en voir qui suivent leurs maîtres comme des chiens, sans qu'on ait même besoin d'une longe pour les tenir en laisse. Le petit bouclier rond en cuir est commun aussi à tous ces peuples, et il en est de même du javelot court à fer plat, de la tunique lâche à larges bandes, et de la peau de bête dont j'ai parlé, agrafée par-dessus cette tunique, et qui peut servir de plastron ou de cuirasse. Les Pharusii et les Nigrètes qui habitent au-dessus des Maurusii dans le voisinage des Ethiopiens occidentaux sont, en outre, comme les Ethiopiens eux-mêmes, d'habiles archers. Ajoutons que l'usage des chars armés de faux leur est familier. Les Pharusii communiquent bien encore, mais à de rares intervalles, avec les Maurusii. Ils suspendent alors, pour la traversée du désert, des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux. Dans une autre direction, ils poussent jusqu'à Cirta à travers toute une région de marais et de lacs. Quelques-unes de leurs tribus vivent, dit-on, sous terre, à la façon des Troglodytes, dans des trous creusés exprès. Un autre détail qu'on donne sur le pays des Pharusii, c'est que l'été y est la saison des grandes pluies et l'hiver, au contraire, la saison sèche. Enfin l'on assure que quelques peuples barbares voisins des Pharusii se font des manteaux et des couvertures avec des peaux de serpents et des écailles de poissons. Certains auteurs voient dans les Maurusii les descendants des Indiens qui vinrent en Libye à la suite d'Hercule. A une époque de bien peu antérieure à l'époque actuelle, la Maurusie eut pour rois deux princes amis du peuple romain, Bogus et Bocchus. Mais, ceux-ci étant morts sans laisser de postérité, elle passa aux mains de Juba, qui la reçut en don de César Auguste pour l'ajouter à ses Etats héréditaires : Juba était fils du prince de même nom qui avait fait la guerre, comme allié de Scipion, au divin César. Juba du reste vient de mourir à son tour laissant pour successeur et héritier son fils Ptolémée, né d'une fille d'Antoine et de Cléopâtre.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.8]] [8] Artémidore adresse à Eratosthène, [au sujet de la Maurusie,] plusieurs critiques : il lui reproche d'avoir appelé Lixus, et non Lynx, certaine ville située à l'extrémité occidentale du pays ; d'avoir parlé de plusieurs centaines de villes phéniciennes répandues sur cette côte, bien qu'on n'y retrouve pas trace d'une seule ; enfin d'avoir dit que, dans le pays des Ethiopiens occidentaux, il y a d'épais brouillards tous les jours, le matin et le soir. Car, ajoute-t-il, comment concilier cette dernière circonstance avec la sécheresse habituelle de cette contrée et l'extrême chaleur qui y règne ? - Mais lui qui parle, dirons-nous à notre tour, il énonce sur le même pays de bien autres énormités, quand il parle, par exemple, d'émigrants lotophages qui seraient venus habiter toute la région privée d'eau et y auraient trouvé pour unique nourriture les feuilles et la racine du lotus, qui du moins dispense de boire, et que, prolongeant ensuite le territoire de ce peuple jusqu'au-dessus de Cyrène, il nous le montre là, c'est-à-dire sous le même climat, buvant du lait et mangeant de la viande ! Gabinius, auteur d'une*Histoire romaine*célèbre, n'a guère su éviter non plus le merveilleux dans ce qu'il dit de la Maurusie, témoin ce prétendu tombeau d'Antée qu'il signale dans le voisinage de Lynx et ce squelette long de 60 coudées, que Sertorius aurait exhumé, puis enterré de nouveau ; témoin aussi ces détails passablement fabuleux sur les éléphants, qu'à la différence des autres animaux, qui fuient devant le feu, eux le combattent et cherchent à le repousser comme étant le plus grand ennemi des forêts ; que, dans leurs combats contre l'homme, ils se font précéder d'éclaireurs et qu'ils prennent la fuite quand ils voient ceux-ci [fuir] ; qu'enfin, lorsqu'ils se sentent grièvement blessés, ils tendent à leurs vainqueurs comme pour implorer leur pitié une branche d'arbre, une touffe d'herbe ou un peu de poussière.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/massyles.gif** |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.9]] [9] Au territoire des Maurusii succède celui des Masaesylii, qui part du fleuve Malochath et finit au cap [Trêtum] limite commune des Masaesylii et des Masyliaei. Il y a 6000 stades du cap Métagonium au cap Trêtum. Quelques auteurs réduisent un peu cette distance. Dans l'intervalle, la côte présente, avec une campagne généralement fertile, bon nombre de villes et de cours d'eau, mais nous nous bornerons à mentionner ici les localités les plus en renom, et d'abord, à 1000 stades de ladite frontière, la ville de Siga. Cette ville, aujourd'hui en ruines, servait anciennement de résidence à Sophaxa. Quant au royaume même de Sophax, après avoir passé successivement sous la domination de Masanassès, sous celle de Micipsa et des héritiers de Micipsa, il échut de nos jours à Juba, premier du nom, et père de Juba II, que nous avons vu mourir tout récemment. Zama, résidence ou capitale de ce prince, est également en ruines, ayant été détruite par les Romains. A 600 stades de Siga on rencontre un port dit Théûlimên, mais plus loin il n'y a plus que des localités obscures. Au-dessus de la côte, à l'exception de quelques parties cultivées appartenant aux Gétules, le pays n'offre, jusqu'aux Syrtes, qu'une suite de montagnes et de déserts, seulement aux abords des Syrtes on voit de riches plaines descendre jusqu'à la mer et les villes en grand nombre, ainsi que les fleuves et les lacs, se succéder le long de la côte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.10]] [10] Je doute que Posidonius ait dit vrai, quand il a prétendu que la Libye n'était arrosée que par un petit nombre de cours d'eau, et de cours d'eau sans importance, car tous les fleuves que signale Artémidore comme débouchant dans la mer entre Lynx et Carthage, Posidonius lui aussi les mentionne, et il en fait ressortir qui plus est le nombre et l'importance. Si encore il n'eût parlé que de l'intérieur du pays, son assertion eût pu paraître plus fondée. Au surplus, voici son explication : c'est à l'extrême rareté des pluies dans tout le nord [de la Libye], voire aussi, paraît-il, dans toute l'Ethiopie septentrionale, qu'il attribue le fait en question, et «de là vient, ajoute-t-il, cette sécheresse extrême qui engendre les épidémies, envase les lacs de manière à les convertir en marais et fait pulluler les sauterelles». Autre erreur de Posidonius : il prétend que le côté du soleil levant est toujours plus humide par la raison que le soleil, au moment de son lever, semble fuir et passe très vite, et que le côté de l'occident, au contraire, est plus sec, vu qu'en cet endroit de sa course, le soleil, ayant à tourner, [séjourne plus longtemps]. On sait que ces mots d'humidité et de sécheresse peuvent s'entendre, soit du plus ou moins d'eau, soit du plus ou moins de soleil. Or, ici, point de doute possible, et Posidonius évidemment veut parler de la sécheresse causée par l'excès de la chaleur solaire. Mais habituellement c'est au climat, c'est à la position septentrionale ou méridionale des lieux, que se mesure la chaleur solaire. Quant à l'orient et à l'occident (dénominations purement relatives), ils varient autant vaut dire à l'infini, suivant les lieux et à chaque changement d'horizon, et il s'ensuit qu'il est absolument interdit d'énoncer d'une manière générale que l'orient est humide et que l'occident est sec. A la rigueur, et vu qu'on emploie quelquefois ces deux mêmes termes par rapport à la terre entière et pour désigner ses deux extrémités, l'Inde d'un côté, l'Ibérie de l'autre, c'est dans ce sens-là qu'on pourrait entendre l'assertion de Posidonius. Mais, même à la prendre ainsi, son explication en deviendrait-elle plus plausible ? Dans un mouvement continu et ininterrompu comme l'est la révolution du soleil, un seul moment d'arrêt est-il admissible ? Non, la vitesse avec laquelle le soleil passe successivement devant tous les lieux de la terre est partout la même. N'est-ce pas d'ailleurs aller contre l'évidence des choses que de présenter comme étant les pays les plus secs de la terre les extrémités occidentales de l'Ibérie ou de la Maurusie, contrées qui jouissent notoirement, elles et leurs alentours, du climat le plus tempéré, en même temps qu'elles possèdent les plus belles eaux, les eaux les plus abondantes. Que si, maintenant, Posidonius, en parlant de cette conversion du soleil, a entendu dire que là, aux derniers confins de la terre habitée, le soleil surplombe la terre [au lieu de l'effleurer], en quoi cette circonstance, je le demande, pourrait-elle être une cause de sécheresse plus grande, puisque, pour ces points extrêmes, aussi bien que pour les autres lieux situés sous le même climat, l'intervalle de la nuit, pendant lequel le soleil disparaît pour revenir ensuite échauffer la terre, est absolument le même ?  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.11]] [11] On a constaté quelque part dans ce même pays la présence d'une source d'asphalte et celle de mines de cuivre ; il s'y trouve aussi, dit-on, un très grand nombre de scorpions, ailés et non ailés, de dimensions [extraordinaires] et dont la queue a jusqu'à sept articles. Enfin on parle d'innombrables araignées également énormes voire de lézards qui mesurent 2 coudées de long. Partout au pied de la montagne on peut extraire soit des lychnites, soit des carchédoines ; on peut de même, partout dans la plaine, observer des gisements considérables de coquilles et de moules, circonstance que nous avons déjà signalée dans les livres qui précèdent en parlant des environs du temple d'Ammon. Le même pays produit un arbre, le mélilotus, duquel les indigènes tirent une espèce de vin. Dans quelques cantons la terre porte deux fois l'an, et l'on y fait deux récoltes, l'une en été, l'autre au printemps. La tige du blé y atteint une hauteur de 5 coudées et une grosseur égale à celle du petit doigt, et l'épi y rend 240 pour un. Au printemps, on ne prend pas la peine d'ensemencer la terre de nouveau, on se contente de la sarcler avec des épines de paliures liées en bottes, mais les grains tombés des épis pendant la moisson suffisent comme semailles et donnent une pleine récolte à l'été. La quantité de serpents qui infestent le pays fait que personne ne travaille à la terre sans avoir les jambes protégées par des cnémides et le reste du corps couvert de peaux de bêtes. De plus à l'heure du coucher on a la précaution, pour éloigner les scorpions, de frotter les pieds de son lit avec de l'ail et de lier fortement tout autour des épines de paliure.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.12]] [12] Comme point remarquable sur cette côte, je signalerai l'ancienne ville de Iôl, rebâtie par Juba, le père de Ptolémée, qui changea son nom en celui de Césarée. J'ajouterai que cette ville possède un port et qu'il y a une petite île juste en avant de ce port. Entre Césarée, maintenant, et le promontoire Trêtum s'ouvre un autre port très spacieux, connu sous le nom de Saldas. C'est là que vient tomber [actuellement] la limite entre le royaume de Juba et la province romaine : je dis actuellement, car la division intérieure du pays a subi de fréquents remaniements, tant à cause du grand nombre de tribus qui y habitent côte à côte, que parce que les Romains, suivant qu'ils étaient amis ou ennemis de ces tribus, ôtaient souvent aux unes pour donner aux autres, et cela sans s'astreindre à aucune règle fixe. Il fut un temps où la partie du pays contiguë à la Maurusie fournissait plus d'argent et de soldats, mais aujourd'hui les cantons qui confinent à la frontière carthaginoise et au territoire des Masyliaei sont comparativement plus florissants et mieux pourvus de toute chose, bien qu'ils aient eu beaucoup à souffrir, des guerres puniques d'abord, puis de la guerre contre Jugurtha, lorsque ce prince, en assiégeant Adarbal dans Ityque et en mettant à mort cet ami des Romains, déchaîna sur le pays de sanglantes représailles, prélude d'une série d'autres guerres qui ont duré sans interruption, pour ainsi dire, jusqu'à cette dernière guerre du divin César contre Scipion, dans laquelle périt Juba. La ruine des chefs avait entraîné naturellement celle de leurs principales places d'armes, Tisiaüs, Uata, Thala, Capsa le trésor de Jugurtha, Zama et Zincha, et celle des différentes localités qui figurèrent dans la campagne de César contre Scipion. On sait que, vainqueur une première fois de Scipion près de Ruspinum, César le battit encore à Uzita, à Thapsus, tant sur les bords du lac qui avoisine cette ville que sur les bords de l'étang des Salines (plus près par conséquent des deux villes libres de Zella et d'Acholla) ; qu'il enleva en outre de vive force l'île de [Cercinna] et la petite place de Théna, située sur le bord même de la mer. Or, de ces différentes localités les unes ont complètement disparu, les autres sont restées debout, mais à moitié détruites. Quant à [Taphrura], elle a été brûlée par les cavaliers de Scipion.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/carthage.gif** |

**[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.13]] [13] Tout de suite après le cap Trêtum commence le territoire des Masyliaei, puis vient la Carchédonie ou province Carthaginoise, dont l'aspect offre une grande analogie avec le pays précédent. Cirta, capitale de Masanassès et de ses successeurs, est située dans l'intérieur [du territoire des Masyliaei] : c'est une ville très forte et merveilleusement pourvue de toutes choses, grâce surtout à Micipsa, qui y a établi une colonie grecque et qui a mis la ville en état de lever au besoin dix mille cavaliers et le double de fantassins. Le pays contient en outre les deux Hippones, l'une voisine d'Ityque, l'autre plus éloignée dans la direction du cap Trêtum, toutes deux anciennes résidences royales. Quant à Ityque, elle occupe dans le pays le second rang après Carthage, tant par son étendue que par son importance, on peut même dire que, depuis la ruine de Carthage, elle est devenue pour les Romains une sorte de métropole et comme le centre de toutes leurs opérations en Libye. Elle est située dans le golfe de Carthage près de l'un des deux caps qui le forment. Celui-ci est le cap Apollonium, l'autre est connu sous le nom de cap Hermaeas : les deux villes sont en vue l'une de l'autre. Tout près d'Ityque coule le fleuve Bagradas. - Du cap Trêtum à Carthage on compte 2500 stades, mais tout le monde ne s'accorde point sur cette distance, non plus que sui celle qui sépare Carthage des Syrtes.  
  
14. Carthage est bâtie sur une presqu'île qui décrit une circonférence de 360 stades. Un mur l'entoure. Une partie de ce mur, sur un espace de 60 stades, coupe, en allant d'une mer à l'autre, l'isthme même ou le col de la presqu'île et passe par conséquent sur l'emplacement du vaste enclos où les Carthaginois enfermaient naguère leurs éléphants. Tout au milieu de la ville, s'élève l'acropole, ou, comme on l'appelait anciennement, Byrsa : c'est une colline passablement haute et escarpée (ce qui n'empêche pas que les pentes n'en soient couvertes d'habitations), couronnée à son sommet par le fameux Asclépieum, auquel la femme d'Asdrubas, lors du sac de Carthage, mit elle-même le feu pour s'ensevelir sous ses ruines. Au pied de l'acropole s'étendent les ports de Carthage et la petite île Côthôn, de forme circulaire, qu'entoure un étroit canal ou euripe bordé sur ses deux rives d'une double rangée de cales à loger les vaisseaux.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.15]] [15] Carthage fut fondée, comme on sait, par Didon, qui avait amené avec elle une nombreuse colonie de Tyriens : or tel fut le profit que les Phéniciens retirèrent de ce premier établissement et de ceux qu'ils fondèrent ensuite dans les différentes parties de l'Ibérie, tant en deçà qu'au delà des colonnes d'Hercule, qu'en Europe ils se trouvent posséder aujourd'hui encore les meilleures terres, soit du continent, soit des îles qui en dépendent, et qu'en Libye ils avaient fini par s'annexer tous les pays qui ne comportaient pas la vie nomade. Fiers d'une telle puissance, ils posèrent Carthage en rivale de Rome et soutinrent contre le peuple romain trois terribles guerres : celle des trois qui mit peut-être le plus en lumière l'immensité de leurs ressources fut précisément la dernière, dans laquelle ils furent vaincus par Scipion Emilien et virent leur ville détruite de fond en comble. Quand commença cette guerre, en effet, ils possédaient trois cents villes en Libye, et Carthage, leur capitale, ne comptait pas moins de sept cent mille habitants ; assiégée et réduite à capituler, elle livrait deux cent mille armures et trois mille catapultes comme gage de sa pleine et entière soumission ; puis tout à coup se ravisant elle décrétait la continuation de la lutte, se remettait à fabriquer des armes, versait par jour dans ses arsenaux cent quarante boucliers épais et forts, trois cents sabres, cinq cents lances et jusqu'à mille traits ou carreaux de catapultes, les femmes esclaves ayant donné leurs cheveux pour qu'on en fît les câbles nécessaires à la manoeuvre de ces machines. Ajoutons qu'on vit ce peuple, dont les forces navales, depuis cinquante ans et par suite des stipulations du traité qui avait mis fin à la seconde guerre [punique], avaient été réduites à douze navires, se construire en deux mois de temps et bien qu'il fût singulièrement à l'étroit dans l'enceinte de Byrsa, cent vingt vaisseaux cuirassés, et, comme l'entrée du Côthôn était bloquée, s'ouvrir dans le roc une autre issue et faire sortir par là une flotte entière improvisée. Il faut dire qu'il y avait dans Byrsa une réserve considérable d'anciens matériaux et tout un monde d'ouvriers logés et entretenus aux frais de l'Etat. En dépit de tout, Carthage fut prise et détruite. Du pays même les Romains firent deux parts : le territoire proprement dit de Carthage forma une nouvelle province, le reste fut donné à Masanassès et passa à ses descendants de la branche de Micipsa. Les Romains avaient toujours eu pour Masanassès une estime particulière à cause de ses vertus et de son loyal attachement à leur cause. Et il est de fait que c'est ce prince qui le premier civilisa les Numides et les façonna à la vie agricole, en même temps qu'il les déshabituait du brigandage pour leur apprendre le métier de soldat. Jusque-là les Numides avaient offert ce spectacle étrange d'un peuple, en possession de terres éminemment fertiles, mais infestées de bêtes féroces, qui, au lieu d'exterminer celles-ci 1 pour cultiver ensuite ses champs en toute sûreté, avait mieux aimé se livrer à un brigandage sans frein et abandonner la terre aux reptiles et aux bêtes féroces, se réduisant ainsi volontairement à mener une vie errante et nomade ni plus ni moins que les peuples qui y sont condamnés par la misère, l'aridité de leur sol et la rigueur de leur climat. C'est même là ce qui a fait donner aux Masaesylii la dénomination particulière de Numides. Dans ce temps-ià naturellement leur vie était des plus simples, ils mangeaient plus souvent des racines que de la viande, se nourrissant en outre de lait et de fromage. Après être restée déserte longtemps, presque aussi longtemps que Corinthe, Carthage se vit, à la même époque à peu près que Corinthe, restaurer par le divin César, qui avait fait partir de Rome à cette fin une colonie composée de tous les citoyens romains qui s'étaient présentés et d'un certain nombre de vétérans ; et aujourd'hui il n'y a pas dans toute la Libye de ville plus peuplée qu'elle.  
  
16. L'île de Corsura occupe le milieu de l'entrée du golfe de Carthage. Juste vis-à-vis à une distance de 1500 stades environ, la côte de Sicile projette le cap Libybaeum. On s'accorde en effet à compter 1500 stades pour la traversée de Carthage à Lilybée. Dans l'intervalle, et à une faible distance, soit de Corsura, soit de la Sicile, on rencontre d'autres îles dont la plus remarquable est Aegimuros. Un trajet de 60 stades sépare la ville même de Carthage du bord opposé du golfe. Puis, du point où l'on aborde, une montée de 120 stades amène jusqu'à Néphéris, ville bâtie tout au haut d'un rocher dans une situation très forte. Mais dans le golfe même où est Carthage on relève successivement : 1° la ville de Tunis avec des sources thermales et quelques carrières de pierres ; 2° l'Hermée, pointe rocheuse et escarpée que domine une ville de même nom ; 3° Néapolis ; 4° la pointe Taphitis, et, sur cette pointe, le mamelon d'Aspis ainsi nommé de sa ressemblance avec un bouclier (aspis) et que couronnait naguère une ville fondée par Agathocle, le célèbre tyran de Sicile, lors de son expédition contre Carthage. Mais toutes ces villes ont été ruinées par les Romains en même temps que Carthage. A 400 stades de la pointe Taphitis et juste en face du fleuve Sélinus en Sicile est l'île de Cossurus, avec une ville de même nom : cette île peut avoir 150 stades de circuit et se trouve à 600 stades environ de la Sicile. Une autre île, Mélité, est à 500 stades de distance de Cossurus. On relève ensuite la ville d'Adrymès qui possédait naguère un arsenal maritime important, le groupe des Tarichées composé d'un grand nombre de petites îles très rapprochées les unes des autres, la ville de Thapsus, et à la même hauteur, en pleine mer, l'île de Lopadussa ; puis, sur la côte, le promontoire d'Ammon Balithon, dans le voisinage duquel on a bâti un thynnoscopium, autrement dit un signal pour épier la marche des thons, enfin la ville de Thaïna à l'entrée même de la Petite Syrte, sans parler de maintes autres petites places intermédiaires, dont aucune n'a d'importance. Deux îles bordent l'entrée de la Petite Syrte : Cercinna, qui est de forme allongée et très grande et qui renferme une ville de même nom, et Cercinnitis qui est beaucoup moins spacieuse que l'autre.**

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/syrte1.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.17]] [17] Immédiatement après ces îles, s'ouvre laPetite Syrte, ou, comme on l'appelle quelquefois aussi, laSyrie Lotophagite: c'est un golfe qui mesure 1600 stades de circuit et dont l'ouverture a bien 600 stades de large. A chacune des deux pointes qui la forment correspond une île qui touche en quelque sorte au continent, à savoir : l'île Cercinna dont nous parlions tout à l'heure, et l'île Meninx, l'une et l'autre de dimensions presque égales. On croit généralement que l'île Meninx n'est autre que la terre des Lotophages mentionnée par Homère (*Od*. IX, 84); et, entre autres indices, on signale la présence dans cette île d'un autel d'Ulysse et celle du fruit même auquel les Lotophages ont dû leur nom]. Il est de fait que l'arbre appelé lotus abonde dans l'île et y donne des fruits excellents. Il s'y trouve aussi plusieurs petites villes, une entre autres qui s'appelle du même nom que l'île. En dedans de la Syrte, on compte également plusieurs petites villes, mais tout au fond s'élève un très grand emporium [Tacapé] que traverse une rivière qui débouche dans le golfe même. L'effet du flux et du reflux se fait sentir jusque-là et les gens du pays profitent pour pêcher du moment même où la mer se retire, ils la suivent alors en courant de toutes leurs forces et en sautant sur le poisson à mesure qu'elle le laisse.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.18]] [18] Le Zuchis qui succède à la Petite Syrte est un lac de 400 stades de tour à embouchure fort étroite, avec une ville de même nom sur ses bords, laquelle possède des porphyrobaphées ou teintureries de pourpre et toute espèce d'établissements pour la salaison du poisson. Le lac Zuchis est immédiatement suivi d'un autre lac beaucoup plus petit, puis viennent différentes villes, Abrotonum d'abord, et d'autres moins importantes, qui précèdent Néapolis, ou, comme on l'appelle aussi quelquefois,Leptis. De Leptis à Locri Epizephyrii la traversée est de 3600 stades. Passé Leptis on atteint les bords du [Cinyphus] et le mur que les Carthaginois ont bâti en guise de tête de pont, en avant de la chaussée destinée à traverser les barathres ou fondrières qui, en cet endroit, pénètrent fort avant dans les terres. Ajoutons que, sur certains points, cette côte, généralement bien pourvue de ports, n'offre aucun abri. La pointe de Céphales qui vient ensuite, pointe élevée et bien boisée, marque l'entrée de laGrande Syrte. Jusque-là, depuis Carthage, la distance est d'un peu plus de 5000 stades.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.19]] [19] Au-dessus de la côte que nous venons de parcourir, et qui va de Carthage à la pointe de Céphales et à la frontière des Masaesylii, s'étend jusqu'aux montagnes desGétules(lesquelles appartiennent à la Libye proprement dite) le territoire des Libophéniciens. Au-dessus des Gétules, maintenant, et parallèlement à leur territoire, s'étend la Garamantide, d'où viennent les pierres dites carchédoines. La Garamantide, se trouve, dit-on, à neuf ou dix journées de l'Ethiopie parocéanitide et à quinze journées de l'oasis d'Ammon. Entre la Gétulie et le littoral de notre mer [intérieure], on rencontre beaucoup de plaines et beaucoup de montagnes, voire de grands lacs et des fleuves, et parmi ces derniers quelques-uns dont le cours est brusquement interrompu et se perd sous terre. La vie de ces peuples, à en juger par leur nourriture et leur habillement, est extrêmement simple, ils pratiquent la polygamie et ont des enfants en grand nombre. Ils ressemblent d'ailleurs beaucoup aux Arabes nomades. Comparés à ceux des autres pays, leurs chevaux et leurs boeufs ont le cou plus long. L'élève des chevaux est pour les rois l'objet de soins particuliers, si bien que les recensements officiels accusent chaque année la naissance de cent mille poulains. Le bétail, surtout dans les cantons les plus rapprochés de l'Ethiopie, est nourri de lait et de viande. Voilà ce qu'on sait de l'intérieur du pays.

|  |
| --- |
| **http://www.mediterranees.net/geographie/images/syrte2.gif** |

[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.20]] [20] La Grande Syrte a quelque chose comme [4]900 stades de tour, son plus grand diamètre mesure [2]500 stades, ce qui est aussi à peu de chose près la largeur de l'entrée du golfe. Ce qui rend la navigation de la Grande, comme de la Petite Syrte, particulièrement difficile, c'est le peu de profondeur d'eau qui s'y trouve en maint endroit, de sorte qu'on risque, lors du flux ou du reflux, d'être jeté sur des bancs de sable et d'y demeurer échoué, auquel cas il est bien rare que le bâtiment en réchappe. Les marins le savent et ils ont soin à cause de cela, lorsqu'ils passent devant cette côte, de se tenir toujours assez loin de terre dans la crainte d'être surpris par les vents et entraînés dans l'intérieur des golfes. Mais quel est le danger que n'affronte pas la témérité des hommes ! A ce titre un semblable périple devait avoir pour eux un attrait particulier. Or, une fois qu'on a pénétré dans la Grande Syrte en doublant la pointe Céphales, on aperçoit à sa droite un grand lac qui peut avoir 300 stades de long sur 70 stades de large et qui s'ouvre dans le golfe en face d'un groupe d'îlots à l'abri desquels les vaisseaux peuvent mouiller. Au lac succèdent une localité connue sous le nom d'Aspis et un port, qui est le plus beau de tous ceux que renferme la Grande Syrte, puis, tout de suite après, se présente la tour d'Euphrantas qui formait la séparation entre l'ancien territoire de Carthage et la Cyrénaïque telle que l'avaient faite les conquêtes et annexions de Ptolémée [Apion]. Une autre localité du nom de Charax succède à Euphrantas, elle possédait naguère un marché où les Carthaginois venaient échanger leurs vins contre du silphium apporté en contrebande de Cyrène. On arrive ensuite aux Autels des frères Philènes, puis au fort d'Automala, lequel a une garnison permanente. Ce fort occupe le point le plus enfoncé de tout le golfe. Le parallèle qui passe par Automala, plus médidional que le parallèle d'Alexandrie d'un peu moins de 1000 stades, plus méridional d'autre part que le parallèle de Carthage de moins de 2000 stades, doit passer à la fois par Héroopolis, c'est-à-dire par le fond du golfe Arabique, et par le milieu de la Masaesylie et de la Maurusie. Le reste de la côte jusqu'à la ville de Bérénice mesure 1500 stades et correspond exactement au territoire qu'occupe dans l'intérieur la nation libyque des Nasamons, laquelle s'étend même jusqu'aux Autels de Philenus. Entre ces deux limites (le fond de la Grande Syrte et la ville de Bérénice), la côte ne présente qu'un petit nombre de ports et que de rares aiguades. La pointe de Pseudopénias, sur laquelle est bâtie Bérénice, a dans son voisinage un lac connu sous le nom de Tritonis, remarquable surtout par cette double circonstance qu'il s'y trouve une petite île et que dans cette île on a bâti un temple en l'honneur d'Aphrodite. Un autre lac, dit des Hespérides, reçoit la rivière du Lathôn. Un peu en deçà de Bérénice est le petit cap Boréum qui forme avec la pointe Céphales l'entrée de la Syrte. Quant à Bérénice même, elle correspond exactement aux points extrêmes du Péloponnèse, c'est-à-dire aux caps Ichthys [et Chélonatas], en même temps qu'à l'île Zacynthe dont la sépare un trajet de 3600 stades. Parti de cette ville à la tête d'un corps de plus de dix mille hommes, qu'il avait pris soin de diviser en plusieurs détachements pour éviter qu'il n'y eût d'encombrement aux aiguades, Marcus Caton mit trente jours à faire par terre le tour de la Syrte : il avait préféré faire le chemin à pied malgré la profondeur des sables et bien qu'il eût à braver des chaleurs torrides. Passé Bérénice, on atteint la ville de Tauchirat ou d'Arsinoé (on lui donne quelquefois aussi ce dernier nom) ; puis vient l'antique Barcé, qu'on ne connaît plus que sous le nom de Ptolémaïs. Le Phycûs, qui lui succède, est une pointe très basse, mais qui s'avance assez loin vers le nord pour dépasser de beaucoup le reste de la côte de Libye. Ajoutons qu'elle est située sous le même méridien que le cap Ténare de Laconie et qu'elle s'en trouve séparée par une traversée de 2800 stades. Il y a aussi une petite ville qui porte le même nom que le cap. Non loin maintenant du Phycûs, à une distance de 170 stades environ, est Apollonias qui sert de port aux Cyrénéens. Séparée de Bérénice par une distance de 1000 stades, Apollonias n'est qu'à 80 stades de Cyrène, grande ville située dans une plaine, qui, vue de la mer, nous parut unie comme une table.  
  
21. Cyrène doit son origine à une colonie venue de Théra, île qui reconnaît elle-même Lacédémone pour métropole, et qui primitivement s'appelait Calliste, comme l'atteste ce vers de Callimaque : «L'antique Callisté, devenue plus tard Théra, que salue du nom de mère notre chère patrie tant de fois illustrée par les victoires de ses coursiers». Le port des Cyrénéens se trouve situé juste en face du Criû-Métôpon, extrémité occidentale de la Crète : la traversée entre ces deux points est de [2]000 stades et se fait avec le leuconotus. Cyrène passe pour une fondation de Battus, et Callimaque revendique Battus comme son ancêtre. Le développement rapide de Cyrène est dû aux ressources infinies de son territoire, qui lui ont permis de devenir pour les autres pays un incomparable haras en même temps qu'un grenier d'abondance. A ce mérite ajoutons celui d'avoir donné naissance à une foule de grands hommes qui ont su maintenir énergiquement sa liberté intérieure en même temps qu'ils la défendaient les armes à la main contre les attaques des Barbares ses voisins. Elle avait commencé en effet par former un Etat autonome, mais plus tard les Macédoniens, maîtres de l'Egypte, voulurent s'étendre à ses dépens : une attaque de Thimbron, le meurtrier d'Harpalus, donna le signal des hostilités. Elle était depuis quelque temps gouvernée par des rois, quand enfin elle tomba au pouvoir des Romains : actuellement elle forme, unie à la Crète, une des provinces de leur empire et a dans sa dépendance les villes d'Apollonie, de Barcé, de Tauchira et de Bérénice, sans compter mainte autre petite place de son voisinage immédiat.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.22]] [22] A la Cyrénaïque confine le pays qui produit le silphium et d'où vient par conséquent le suc dit de Cyrène que l'on extrait par incision [de la racine et de la tige] du silphium. Peu s'en est fallu que cette précieuse plante ne disparût pour jamais, les Barbares (et sous ce nom je n'entends parler que des Numides) ayant par esprit d'envie et de haine essayé, dans une de leurs incursions, de faire périr tous les pieds de silphium. Les personnages célèbres que Cyrène a vus naître sont Aristippe le Socratique, fondateur de l'école cyrénaïque, Arété, sa fille, qui dirigea l'école après lui ; Aristippe Métrodidacte, fils d'Arété, héritier et continuateur de leur double enseignement ; Annicéris enfin, fondateur d'une secte nouvelle qu'on a appelée de son nom l'Annicérie, mais qui paraît n'être qu'une réforme de l'école cyrénaïque. Deux autres Cyrénéens, Callimaque et Eratosthène, fleurirent à la cour des rois d'Egypte, où ils étaient tenus en grand honneur, le premier comme poète et comme savant grammairien, le second pour son incontestable supériorité dans les sciences philosophiques et mathématiques. Ce n'est pas tout, il paraît constant que Carnéade, le philosophe le plus distingué à coup sûr de tous ceux qui sont sortis de l'Académie, était, lui aussi, originaire de Cyrène, et qu'il faut compter de même au nombre des Cyrénéens illustres Cronus Apollonius, le maître du dialecticien Diodore, ou, comme on l'appelle aussi quelquefois, de Diodorus Cronus, certains auteurs s'étant avisés de transporter au disciple le nom de son maître. L'intervalle d'Apollonie au Catabathmus qui complète la côte de la Cyrénaïque mesure 2200 stades et n'est pas sans danger pour le navigateur, vu le peu de ports, de mouillages, de lieux habités et d'aiguades qu'on y rencontre. Relevons-y pourtant les points principaux : Naustathmum d'abord, puis le mouillage de Zephyrium, une autre localité portant ce même nom de Zephyrium et précédant la pointe de Chersonèse ainsi que, le port qu'elle abrite. De ce port à [Mata]lum, point correspondant de la côte de Crète, la traversée est de [2]500 stades et se fait avec le Notus même. On aperçoit ensuite un temple dédié, paraît-il, à Hercule, et juste au-dessus dans l'intérieur le village de Paliurus ; plus loin sur la côte est le port Ménélaüs, suivi du cap Ardanis, pointe basse à l'abri de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller ; puis vient un grand port qui se trouve avoir pour point correspondant en Crète, à une distance de 3000 stades en ligne droite, la localité de Chersonesus : l'île de Crète, en effet, étroite et longue comme elle est, se trouve former une ligne à peu près parallèle à cette côte de la Cyrénaïque et presque aussi étendue. Au grand port dont nous venons de parler en succède un autre appelé le port Plynus, qui se trouve placé juste au-dessous de Tétrapyrgie. Tout ce canton porte le nom de Catabathmus, et c'est là que finit la Cyrénaïque. Quant au reste de la côte jusqu'à Paraetonium, et depuis Paraetonium jusqu'à Alexandrie, on se souvient que nous l'avons décrite tout au long en parlant de l'Egypte.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.23]] [23] Toute la région intérieure au-dessus de la Grande Syrte et de la Cyrénaïque, région stérile et desséchée, est occupée par les différents peuples libyens, lesquels s'y succèdent dans l'ordre suivant : les Nasamons d'abord, les Psylles, une partie des Gétules, puis les Garamantes, et à l'est de ceux-ci les Marmarides, dont le territoire confine presque partout à la Cyrénaïque et se prolonge jusqu'à l'oasis d'Ammon. [D'Automala,] maintenant, autrement dit du fond de la Grande Syrte, en marchant pendant quatre journées toujours dans la direction du levant d'hiver, on atteint [Augila], pays qui, par son aspect, ses plantations de palmiers et l'abondance de ses eaux, ressemble tout à fait à l'oasis d'Ammon. Augila est situé au-dessus de la Cyrénaïque droit au midi. A l'entrée du pays, sur un espace de 100 stades, le sol produit jusqu'à des arbres et de très grands arbres, mais les 100 stades qui suivent n'offrent plus que des champs ensemencés, les racines des arbres ne trouvant plus apparemment dans le sol assez d'humidité. Juste au-dessus [d'Augila] est le pays du silphium, puis vient une contrée déserte, inhabitée, après laquelle commence le territoire des Garamantes. La région qui produit le silphium forme une zone étroite qui se déroule comme un ruban toute en longueur et qui n'est guère moins desséchée que le désert : sa longueur de l'ouest à l'est est d'environ 1000 stades ; quant à sa largeur, elle ne dépasse guère 300 stades, à en juger du moins par les parties connues, car il y a lieu de supposer que le reste du pays situé sous le même parallèle jouit de la même température et présente d'aussi favorables conditions pour la végétation du silphium. Malheureusement la nécessité de franchir plusieurs déserts intermédiaires a empêché jusqu'à ce jour d'explorer cette région dans toute son étendue. Ajoutons qu'on ne connaît pas davantage ce qui est au-dessus d'Ammon et des autres auasis jusqu'à l'Ethiopie, et que nous ne saurions dire non plus quelles sont les vraies limites de l'Ethiopie et de la Libye même du côté le plus rapproché de l'Egypte, à plus forte raison du côté de l'Océan.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.24]] [24] Voilà comment se trouvent distribuées actuellement les différentes parties de la terre habitée. [Mais ne nous en tenons pas à ce tableau], et, puisque les Romains, supérieurs à tous les conquérants dont l'histoire a conservé le souvenir, sont arrivés à posséder ce que la terre habitée contient de plus riche et de plus célèbre, rappelons ici encore, ne fût-ce qu'en peu de mots, les principaux traits de leur histoire. Rappelons ce que nous avons déjà dit plus haut, que, partis d'un point unique, les Romains, autant par leur habileté politique que par la force de leurs armes, annexèrent à Rome d'abord toute l'Italie, puis, de proche en proche et par les mêmes moyens, toutes les contrées environnantes. Or, aujourd'hui, des trois continents composant la terre habitée voici ce qu'ils possèdent : de l'Europe, presque tout, sauf la région située au delà de l'Ister et la région parocéanitique comprise entre le Rhin et le Tanaïs ; de la Libye, tout le littoral baigné par notre mer Intérieure, mais rien de plus, tout le reste étant ou inhabitable ou habité seulement par des populations misérables et nomades ; de l'Asie, également tout le littoral que baigne notre mer (à moins pourtant qu'on ne croie devoir tenir compte des possessions des Achaei, des Zygi, des Héniokhi, quelque stérile et quelque resserré que soit le territoire de ces brigands nomades), et, outre le littoral, une partie de l'intérieur, mais une partie seulement, car le reste relève soit des Parthes, soit des différents peuples barbares qui habitent au-dessus des Parthes, tels que les Indiens, les Bactriens ou les Scythes, au nord et à l'est ; les Arabes et les Ethiopiens [au sud]. Encore est-il constant que les Romains gagnent sans cesse du terrain sur ces peuples barbares. De tous les pays, maintenant, qui composent l'empire romain, les uns sont gouvernés par des rois, les autres sous le nom de provinces relèvent de Rome même, qui y envoie ses préfets et ses questeurs. On compte aussi dans l'empire un certain nombre de villes libres (ce sont celles qui les premières ont brigué l'amitié du peuple romain, ou que les Romains d'eux-mêmes et par considération ont affranchies), un certain nombre enfin de dynastes, de phylarques et de grands prêtres, qui, sous l'autorité de l'empereur, vivent et gouvernent d'après leurs lois et coutumes nationales.  
  
[[@Strabo:Strab., Geo. 17.3.25]] [25] La division des provinces a varié à différentes époques, présentement c'est la division établie par César Auguste qui est en vigueur. A peine investi par la patrie et pour toute sa vie de la souveraine puissance et du droit de faire la paix ou la guerre, Auguste divisa l'empire en deux parts, réserva l'une pour lui-même et attribua l'autre au peuple. Dans la sienne étaient comprises toutes les contrées ayant encore besoin d'être gardées militairement, contrées barbares et limitrophes des peuples encore insoumis, ou contrées stériles et incultes que leur dénuement, joint aux inépuisables moyens de défense que leur a fournis la nature, encourage à la désobéissance et à la rébellion ; dans la part du peuple, au contraire, étaient compris tous les pays pacifiés et par conséquent faciles à gouverner sans le secours de la force armée. L'une et l'autre parts furent ensuite divisées par Auguste en plusieurs provinces, appelées les unes provinces césariennes, les autres provinces populaires. Dans les premières, César envoie des gouverneurs et des procurateurs ou intendants, les divisant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et adaptant leur administration toujours aux circonstances ; dans ses provinces à lui, le peuple envoie des préteurs ou des consuls. Disons pour-tant que dans celles-là même les divisions sont sujettes à varier, si la raison d'Etat le commande. Mais, au début, voici quelle fut la répartition établie [par Auguste] : deux provinces consulaires, comprenant toute la partie de la Libye soumise aux Romains, à l'exception de l'ancien royaume de Juba passé aujourd'hui aux mains de Ptolémée, son fils, et toute l'Asie sise en deçà de l'Halys et du Taurus, à l'exception de la Galatie, du royaume d'Amyntas, voire de la Bithynie et de la Propontide ; dix provinces prétoriennes toutes situées en Europe ou dans les îles qui en dépendent, à savoir l'Ibérie ultérieure ou bassin du Baetis, la Narbonaise en Gaule, une troisième province formée de la Sardaigne et de Cyrnus ; une quatrième comprenant la Sicile ; la partie de l'Illyrie qui confine à l'Epire et la Macédoine formant les cinquième et sixième provinces ; une septième province formée de l'Achaïe et, sous ce nom, comprenant la Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie et la partie de l'Epire [non] attribuée à la Macédoine ; pour la huitième province la Crète unie à la Cyrénaïque ; Cypre pour neuvième province ; pour dixième enfin la Bithynie, mais augmentée de la Propontide et de quelques portions du Pont. Toutes les autres provinces ne relèvent que de César, qui envoie à titre de gouverneurs dans les unes des personnages consulaires, dans les autres d'anciens préteurs, dans les autres enfin de simples chevaliers. De même tous les Etats que gouvernent des rois, des dynastes, des décarques, relèvent de l'empereur seul et n'ont jamais relevé que de lui.